

2 28
5

OM H P NY

1812

ΟΜΗΡΟΥ

ΙΛΙΑΣ

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ

L'ILIADÉ D'HOMÈRE

TEXTE GREC

REVU ET CORRIGÉ D'APRÈS LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

DE LA RÉCENSION D'ARISTARQUE

ACCOMPAGNÉ D'UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

ET SUIVI

DES PROLÉGOMÈNES DE VILLOISON, DES PROLÉGOMÈNES ET DES PRÉFACES DE WOLF

DE DISSERTATIONS SUR DIVERSES QUESTIONS HOMÉRIQUES, ETC.

PAR ALEXIS PIERRON

CHANTS I-XII

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND — LEIPZIG, 3, KOENIGS-STRASSE

1869

Droits de propriété et de traduction réservés

9

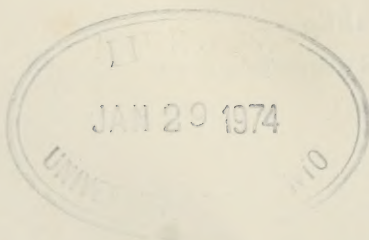
PA

4019

A2

1869 a

v. 1



INTRODUCTION

A L'ILIADÉ.

CHAPITRE I.

PREMIERS TRAVAUX DES GRECS.

Règlement de la récitation des Panathénées. — L'exemplaire athénien. — Pisistrate, Hipparque, Cynéthus. — Vulgate primitive. — Description des premiers manuscrits complets. — Apologie de Cynéthus. — Éditions des villes. — *L'Iliade de l'Hélicon*. — Les ἀρχαῖαι. — Les κατ' ἀνδρα. — Diorthose d'Antimachus. — Diorthose d'Aristote. — Les diascévastes et la diascève. — Homère et les premiers philosophes. — Les allégoristes. — Les glossographes. — La critique de Platon. — *Problèmes homériques* d'Aristote. — Les ἐνστατικοί et les λυτικοί. — Zoïle.

L'histoire des origines de l'*Iliade* appartient au domaine de l'induction et de la conjecture. L'histoire de la transmission des poèmes homériques pendant les longs siècles qui précédèrent l'époque de Solon et de Pisistrate ne repose elle-même que sur des probabilités et des présomptions. On trouvera, dans nos *Appendices*, des résumés ou des extraits textuels de tous les ouvrages importants où sont discutées les questions relatives et aux origines et à la transmission première. Nous avons même intégralement reproduit la dissertation de M. Émile Egger sur ce que cet éminent critique appelle *la plus ancienne rédaction*. Il ne s'agira ici que des faits constatés d'une façon authentique. Nous prenons l'histoire du texte de l'*Iliade* au moment précis où commencent ces faits, où apparaît enfin la certitude.

Le règlement des Panathénées imposait aux rhapsodes homé-

riques l'obligation de suivre dans leurs récitations un ordre déterminé. On récitait en entier, durant la fête, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les rhapsodes s'y reprenaient autant de fois qu'il était besoin ; ils se relayaient à proportion de leur nombre ; mais chacune des deux épopées était chantée d'un bout à l'autre, sans interversions, sans lacunes. On allait, de séance en séance, de rhapsode en rhapsode, depuis le premier vers de la *Peste* jusqu'au dernier vers du *Rachat d'Hector*, depuis le premier vers de l'*Assemblée des dieux* jusqu'au dernier vers des *Libations*¹. Dans les solennités vulgaires, les rhapsodes chantaient à leur guise. Tel, qui venait de montrer Priam aux pieds d'Achille, montrait ensuite Hector et Andromaque près de la porte Scée, ou Hélène sur la tour, ou même Apollon lançant ses flèches. Tel, qui avait chanté Ulysse reprenant possession de sa royauté, chantait ou la mort du chien Argus, ou l'évocation des ombres, ou le châtimement de Polyphème, ou tout autre morceau à son choix. Les récitations, aux Panathénées, se faisaient toujours ἐξ ὑποβολῆς, ἐξ ὑπολήψεως : par succession immédiate, par reprise au point d'arrêt.

Il n'y a aucun doute possible sur le sens exact des expressions ἐξ ὑποβολῆς, ἐξ ὑπολήψεως. Elles s'expliquent d'elles-mêmes. Mais les auteurs qui nous les fournissent ont voulu qu'il ne restât pas même un prétexte à contestation. Ils les accompagnent l'une et l'autre d'un commentaire. Dieuchidas, au cinquième livre des *Mégariques* : ὅπου ὁ πρῶτος ἔληξεν, ἐκεῖθεν ἀρχεσθῆναι τὸν ἐχόμενον². Voilà pour ἐξ ὑποβολῆς. Platon, ou, selon quelques-uns, Simon le socratique, dans l'*Hipparque* : ἐφεξῆς αὐτὰ (τὰ Ὀμήρου ἔπη) διέναι³. Voilà pour ἐξ ὑπολήψεως. Le règlement était encore en vigueur au temps de Socrate et de Platon. C'est de quoi témoigne l'*Hipparque* même, à la fin de la phrase que nous venons d'invoquer : ὡσπερ νῦν ἔτι οἶδε ποιῶσιν (comme font encore aujourd'hui les rhapsodes).

1. La *Peste* est le début de l'*Iliade*, le *Rachat d'Hector* en est la fin. L'*Assemblée des dieux* et les *Libations* sont le début et la fin de l'*Odyssée*.

2. Le témoignage de l'historien Dieuchidas se trouve textuellement dans Diogène de Laërte, I, II, *Solon*.

3. OEuvres de Platon, p. 228 B.

L'institution des Panathénées date de l'an 566. Suivant Dieuchidas, c'est Solon qui fit la loi à laquelle étaient soumis les rhapsodes homériques. Suivant Platon ou Simon le socratique, la loi ne fut portée qu'assez longtemps après Solon, et c'est Hipparque, le fils de Pisistrate, qui l'avait promulguée. La tradition recueillie par Dieuchidas souffre quelques difficultés. En 566, Solon n'était point encore de retour à Athènes; et, durant le peu d'années qu'il survécut à son retour, il n'exerça aucune magistrature. Mais la seule chose qui nous importe, c'est que, dès avant la fin du sixième siècle, les Athéniens connaissaient l'*Iliade* entière, et non pas seulement des lambeaux de l'*Iliade*; c'est qu'ils possédaient ou pouvaient posséder des manuscrits complets du poëme. Le règlement de Solon ou d'Hipparque suppose même, ce semble, qu'il y avait à Athènes un exemplaire officiel, qui servait à tracer aux rhapsodes la marche obligatoire, à contrôler leurs récitations, à assurer l'exécution de la loi.

Le premier manuscrit complet de l'*Iliade* mentionné par les auteurs anciens est celui dont on attribue l'exécution à une pensée de Pisistrate. Les documents qui concernent ce manuscrit sont d'une époque beaucoup trop éloignée du siècle de Pisistrate pour avoir une bien sérieuse autorité. Le plus ancien et le plus grave n'est qu'un *on dit* recueilli par Cicéron dans les écoles, cinq cents ans après la mort de Pisistrate¹. Les autres ne sont ou que des répétitions de cet *on dit*, ou que d'ineptes légendes rêvées par l'ignorance byzantine. Eustathe lui-même ne nous montre-t-il pas, au début de son énorme livre sur l'*Iliade*, Aristarque et Zénodote travaillant sous les ordres de Pisistrate, avec toute une académie de grammairiens, à la révision des épopées homériques? La fameuse scholie de Ritschl et de Cramer, qui désigne, comme diorthuntes de Pisistrate, Onomacrite d'Athènes, Zopyre d'Héraclée, Orphée de Crotona et Conchylus, ne mérite à aucun titre notre créance. Il est prouvé

1. Cicéron, *de Oratore*, III, xxxiv :
 « Quis doctior iisdem illis temporibus, aut
 « ejus eloquentia litteris instructor fuisse

« traditur, quam Pisistrati? qui primus
 « Homeri libros, confusos antea, sic dispo-
 « suisse dicitur, ut nunc habemus. »

aujourd'hui que cette scholie n'est pas antique. Le texte grec est de Tzetzès, et le texte latin n'est qu'une traduction de ce texte grec. Avant de mentionner la tradition relative aux quatre diorthutes, le scholiaste enregistre sans scrupule celle qui faisait d'Aristarque et de Zénodote les principaux collaborateurs de Pisistrate. Seulement il corrige l'anachronisme par une supposition d'homonymie aussi bizarre que l'anachronisme lui-même. Il dit que c'était un Aristarque et un Zénodote autres que les deux critiques alexandrins. La liste des quatre diorthutes est généralement admise comme authentique. Mais il y a un fait qui lui ôte absolument toute valeur : c'est que Zopyre d'Héraclée, autrement dit Zopyre le Magnésien, n'est pas plus un contemporain de Pisistrate, que ne l'étaient Zénodote et Aristarque. C'est à peine un contemporain d'Aristote¹. D'ailleurs Conchylus est inconnu ; et l'on se demande quel motif aurait pu déterminer Pisistrate à donner sa confiance à deux faussaires, le pseudo-Musée Onomacrite, et cet Orphée qui mettait au compte de l'aède thrace son homonyme des hymnes que n'eût point sans doute suffisamment recommandés leur propre mérite.

Le plus sûr, nous voulons dire le plus sage, c'est de s'en tenir aux vagues termes de la phrase de Cicéron : « Pisistrate fut, dit-on, le premier qui disposa les livres d'Homère, auparavant pêle-mêle, dans l'ordre même où nous les avons aujourd'hui². » Entendez par *livres* (libros) ce que les Grecs nommaient *rhapsodies*. Il s'agit de la distribution des rhapsodies dans leur ordre légitime, et évidemment dans l'ordre même qu'imposait déjà, ou qu'imposa un peu plus tard, le règlement des Panathénées.

On disputera éternellement peut-être sur la nature et l'étendue

1. Il est question de ce Zopyre dans l'*Anecdotum* de Rome. Il y est nommé à côté de Dicéarque, et comme un grammairien de l'époque où l'on discutait sur la provenance des divers textes de l'*Iliade*. Voyez plus bas ce qui concerne l'*Iliade de l'Helicon*, p. XI-XIV.

2. Voyez le texte de cette phrase dans

la note de la page précédente. C'est par erreur que quelques-uns disent que l'*Hipparque* attribue l'exécution du premier manuscrit au fils de Pisistrate, et le travail de la diorthose à Simonide et Anacréon. Platon ou Simon le socratique n'a pas un mot en ce sens. Anacréon et Simonide sont cités comme amis d'Hipparque, voilà tout.

du travail fait ou commandé par Pisistrate. On pourra même contester éternellement que Pisistrate ait jamais fait ou fait faire aucun travail d'aucune sorte sur le texte d'Homère¹. En effet, selon l'auteur de l'*Hipparque*, ce n'est point Pisistrate, c'est Hipparque son fils, qui a fait le premier connaître aux Athéniens les épopées d'Homère : ἐκόμισεν εἰς τὴν γῆν ταυτηνὴ τὰ Ὀμήρου ἔπη². Ce n'est pas tout. Une tradition consignée par Eustathe dans son *Commentaire de l'Iliade* (pages 16 et 17), fait de Cynéthus de Chios le premier collecteur des poèmes d'Homère, le premier possesseur d'un manuscrit complet de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*³. Ce Cynéthus était un Homéride, à peu près contemporain d'Hipparque et d'Hippias. Il avait du talent comme poète. C'est à lui qu'on attribue d'ordinaire l'*Hymne à Apollon Délien*, qui fait partie de la collection des poèmes homériques.

Mais il y a un point fixe où le scepticisme vient nécessairement expirer; et nier qu'Athènes possédât, à la fin du sixième siècle avant notre ère, l'*Iliade* et l'*Odyssee* au complet, ce serait passer les bornes de toute vraisemblance. Admettons donc qu'il y avait au moins un exemplaire complet d'Homère, servant au contrôle de la récitation des Panathénées; admettons même que cet exemplaire officiel avait été procuré par les soins de Pisistrate ou de son fils Hipparque.

C'est de la récitation des Panathénées que dérivait manifestement le texte des éditions que les Alexandrins nomment *les communes* (αἱ κοιναί), le texte que nous pouvons nommer *la vulgate primitive*. Dès que les éditions communes n'étaient que des reproductions de l'exemplaire officiel, ou que des copies de ses copies, il n'est pas difficile de s'expliquer pourquoi les Alexandrins n'ont jamais spécialement cité les leçons de la diorthose d'Athènes. L'Homère de Pisistrate ou d'Hipparque était la ma-

1. C'est l'opinion que soutient le Grec J. N. Valetas dans son savant ouvrage, Ὀμήρου βίος καὶ ποιήματα, Londres, 1867, in-4°. Voyez les chapitres 2 et 11, p. 492 et suivantes.

2. Voyez le passage des OEuvres de

Platon noté plus haut p. 11, à propos de ἐξ ὑπολήψεως.

3. Τοῦ ἀπαγγέλλειν τὴν Ὀμήρου ποιήσιν σκεῦασθεῖσαν ἀρχὴν ἐποίησας Κύναιθος ὁ Χῖος. Il sera question de Cynéthus un peu plus bas, p. VIII et IX.

tière même sur laquelle ils travaillaient, et qu'ils avaient à confronter avec toutes les révisions de quelque notoriété.

Les alphabets ne représentent, en général, que d'une façon approximative les sons parlés; et il n'y a guère de lettre écrite à laquelle on ne soit forcé d'assigner, dans nos langues, des valeurs souvent fort diverses. Mais on peut dire qu'Homère n'était qu'à moitié transcrit, dans l'orthographe attique du sixième siècle. En ce temps-là, par exemple, le caractère H n'était qu'un signe d'aspiration, et la voyelle E figurait tout à la fois ε, η, ει, ηϊ. La voyelle O comptait indifféremment pour ο, pour ω, pour ου, et même pour υ. Mais la tradition des rhapsodes constatait la différence des sons, suivant la différence des mots; et la transcription allait se perfectionnant, à mesure que se perfectionnait l'alphabet lui-même. L'Homère que nous avons ne ressemble guère à coup sûr, par son aspect, à celui dans lequel Eschyle et Pindare ont appris à lire. Et pourtant c'est bien le même, il n'y a pas à en douter. Supposons que vous trouviez ceci quelque part, écrit en lettres de forme archaïque :

MĒNINAEΔETHEAHEAEΔΔEOAKHIAEΘΣ.

Vous n'y verrez peut-être rien d'abord; mais vous aurez bientôt fait, si vous vous en donnez la peine, de séparer les mots, de les remettre en possession de tous leurs éléments, de restituer le premier vers de l'*Iliade* :

Μῆνιν ἄειδε, θεᾶ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος.

On se fait donc une idée parfaitement nette de ce qu'étaient ou devaient être les manuscrits de l'*Iliade* antérieurs au quatrième siècle, c'est-à-dire antérieurs à l'époque où furent en usage les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec.

Nous n'avons pas besoin de remarquer que l'*Iliade*, dans un temps où l'alphabet n'avait que seize ou dix-huit lettres, ou à peine vingt, n'était pas divisée en vingt-quatre parties, portant chacune pour signe numérique et pour nom un des vingt-quatre caractères de l'alphabet. Personne n'ignore que cette division est le fait des Alexandrins. Elle est inconnue aux écrivains du

cinquième et du quatrième siècle qui citent Homère. L'*Iliade* avait néanmoins ses sections. On a une trentaine de titres de rhapsodies. Chaque rhapsodie formait ce que nous nommons un chant. Quelques-uns de ces chants étaient extrêmement courts; d'autres étaient d'une longueur considérable. Ainsi la *Peste* n'avait pas cent cinquante vers, tandis que les *Exploits de Diomède* comprenaient tout ce que nous appelons le chant V, plus 236 vers du chant sixième : douze cents vers, peu s'en faut; le double d'une rhapsodie ordinaire.

Les manuscrits complets n'avaient que le titre général, ILIADE, écrit en haut du premier vers de la première colonne de la première feuille. Les rhapsodies n'y étaient point avec leurs titres particuliers : « Il faut savoir, dit l'*Anecdoteum* de Venise, qu'anciennement les rhapsodies d'Homère se suivaient d'une façon continue, et qu'il n'y avait entre elles d'autre séparation que la coronis. » L'*Anecdoteum* de Rome dit exactement la même chose¹. Quand la division en vingt-quatre chants eut prévalu, une lettre de l'alphabet figura en tête de chaque chant. La coronis ou devint inutile, ou ne servit plus qu'à marquer des fins de discours, de narrations, d'alinéas. Les lettres numériques sont les seuls titres qu'on ait mis encore, quatre ou cinq siècles après J. C., dans le manuscrit en onciales appelé *Palimpseste syriaque*². Dans les manuscrits en cursive, il y a des titres. Ce sont ordinairement les vers mnémotechniques d'Étienne le grammairien. Le manuscrit de Venise, le plus ancien de tous les manuscrits byzantins de l'*Iliade*, fournit déjà son spécimen de cette poésie alphabétique³.

Un exemplaire complet de l'*Iliade*, au temps de Simonide, d'Eschyle et de Pindare, ne différerait point, dans son ensemble, d'un exemplaire complet de l'*Iliade* tel qu'en possédaient tous les gens instruits, au temps de Platon ou d'Aristote, ou même

1. Voyez, dans notre *Appendice* II, le texte de la phrase commune aux deux *Anecdota*, et l'explication du signe appelé coronis.

2. Voyez les *fac-simile* donnés par Cu-

reton. Il sera question du *Palimpseste syriaque* au chapitre III de cette *Introduction* à l'*Iliade*, p. LXXII et suivantes.

3. On trouvera les vers d'Étienne à la suite de cette *Introduction*.

au temps d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque. C'étaient les mêmes rhapsodies, en même nombre et en même ordre. Les Alexandrins n'ont rien ajouté, rien retranché, en fait de rhapsodies, ni surtout rien interverti. Ils ont laissé toutes choses en état, et leurs coupures n'avaient d'autre but que de rendre plus commode aux lecteurs l'usage du poëme. Il est certain que les parties mêmes qui font le moins corps avec le récit, le *Catalogue* par exemple, ou l'*Entretien d'Hector et d'Andromaque*, ou la *Dolonie*, étaient déjà dans les plus anciens textes athéniens, et qu'ils y étaient là même où nous les lisons encore. Mais l'affirmation serait téméraire, si on l'étendait aux textes complets que possédaient probablement, au sixième siècle avant notre ère, ou les Homérides de Chios, ou les desservants du temple d'Homère à Smyrne, ou telle école des villes du littoral ionien, ou la bibliothèque d'un Polycrate. D'après une tradition qu'Eustathe mentionne au début de son commentaire sur le chant dixième, c'est Pisistrate qui aurait mis ou fait mettre ce chant (la *Dolonie*) à la place qu'il a toujours occupée depuis. Les rhapsodes regardaient la *Dolonie* comme un poëme à part, et non comme un épisode de l'*Iliade*. On peut discuter sur la vraisemblance ou l'invraisemblance de cette tradition; mais on se figure très-bien une *Iliade* sans *Dolonie*. De même pour le *Catalogue*; de même pour plus d'une des rhapsodies épisodiques. Il est très-possible aussi que l'ordre réglé pour la récitation des Panathénées ne fût pas de tout point conforme à celui qu'eût préféré tel Homéride, à celui qu'on avait suivi en écrivant tel exemplaire ionien. Mais ce qui est hors de doute, c'est que, l'ordre une fois réglé, l'*Iliade* qu'on chantait aux Panathénées ne subit aucun remaniement, et qu'elle subsista, grâce à l'institution de Solon ou d'Hipparque, dans une parfaite intégrité, au moins pour ce qui concerne la composition, l'économie générale et l'étendue.

D'après la tradition relative à Cynéthus de Chios, cet Homéride avait gâté par ses interpolations et ses remaniements le texte de l'*Iliade* et celui de l'*Odyssée*; et c'est pour rétablir Homère

dans sa pureté qu'on a fait, au cinquième siècle et depuis, des diorthoses, des éditions corrigées, des révisions critiques¹. Nous devons dire que rien au monde ne justifie les imputations portées contre la probité littéraire de Cynéthus. On ne signale nulle part ni une rhapsodie de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, ni un passage quelconque de l'un ou de l'autre de ces deux poèmes, comme ayant jamais rien souffert de sa main. L'unique tort de Cynéthus est d'avoir laissé croire que le bel hymne où il faisait chanter le vieillard aveugle qui charme les jeunes filles de Délos était autre chose qu'une fiction de sa propre muse. Nous osons même dire que Cynéthus n'a été coupable que d'un excès de modestie. Attribuer à Homère l'*Hymne à Apollon Délien*, ce n'était pas faire injure à Homère. Nous en avons pour preuve Thucydide en personne. Thucydide croit à l'authenticité de l'hymne, et il ne s'est point fait accuser de manquer de goût en citant, sous le nom d'Homère, deux morceaux de ce poème². Cynéthus est justifié bien plus complètement encore, si l'on admet, avec plusieurs critiques modernes, que l'*Hymne à Apollon Délien* appartient à l'époque florissante de l'Ionie, par conséquent est antérieur d'un siècle ou deux au temps des Pisistratides. Son crime serait, comme celui de Thucydide, d'avoir cru l'hymne authentique, de l'avoir chanté comme une œuvre d'Homère, de lui avoir donné une place dans le recueil des poésies d'Homère.

Ce que nous savons des diorthoses de l'*Iliade* qui ont précédé les travaux alexandrins est fort peu de chose en comparaison de ce que nous voudrions savoir ; c'est beaucoup en comparaison de ce qu'on savait il y a un siècle. A peine connaissait-on deux des éditions de l'*Iliade* que plusieurs peuples grecs avaient fait faire à leurs frais : la *Massaliote* (celle de Marseille), la *Sinopique*

1. Eustathe, sur l'*Iliade*, suite du passage cité plus haut, p. v, note 3 : ἐλυμήναντο δὲ, φασίν, ἐν αὐτῇ (τῇ ποιήσει) πάμπολλα οἱ περὶ τὸν Κύναιθον, καὶ πολλὰ τῶν ἐπῶν αὐτοὶ ποιήσαντες, παρενέβαλον· διὸ καὶ διαρβώθησαν αἱ Ὀμηρικαὶ βίβλοι.

2. Ce sont les vers 146-150 et 165-172. Voyez Thucydide, III, civ. Le vers 146, tel que le donne Thucydide, diffère beaucoup de ce qu'on lit dans les éditions d'Homère ; mais Thucydide ne fait d'ailleurs aucune réserve sur l'authenticité.

(celle de Sinope). Grâce aux *Scholies de Venise*, nous en connaissons quatre de plus : celle de Chios, celle d'Argos, celle de Cypre, celle de Crète. Des citations assez nombreuses nous permettent même de nous faire quelque idée de ce qu'étaient ces éditions. Les éditions des villes (αἱ πολιτικαί, ou αἱ ἐκ πόλεων, ou αἱ κατὰ πόλεις) ne différaient par aucun point essentiel de la primitive vulgate, du texte consacré par la récitation des Panathénées. Les diversités sont des variantes de mots, des particularités de transcription, quelquefois même des inadvertances de copiste. L'*Argolique*, par exemple, au vers XIII, 363, donnait cette absurde leçon : Ἐκάρης νόθον υἷόν, *fils bâtard d'Hécube*. C'est évidemment une faute matérielle, une méprise d'épellation. Homère disait, dans tous les autres textes : Καθησόμεν ἔνδον. Aristarque regarde la leçon de l'*Argolique* comme une correction plus ou moins réfléchie ; car il accuse le diorthunte d'avoir ignoré l'existence de la ville de Cabèse ¹. Cette supposition ne semble point nécessaire. Il n'y a eu qu'une erreur de l'œil et de la main. Pas un Grec n'a jamais pu imaginer sérieusement que l'épouse de Priam, que la mère d'Hector et de Paris, eût des bâtards.

Il est évident que les diorthuntes chargés par tel ou tel peuple de procurer à la cité un exemplaire de l'*Iliade* bien net et bien correct ont dû comparer des manuscrits, peser des leçons diverses, et faire œuvre, comme nous disons, de philologues et de critiques. Mais il est évident aussi que cette œuvre était d'une extrême simplicité. Il ne s'agissait que de reproduire et d'amender le texte vulgaire. L'attention et le bon sens suffisaient à la tâche. On comprend dès lors que les diorthuntes de Marseille ou des autres cités n'aient laissé aucun nom, et que toutes les éditions des villes soient absolument anonymes.

Ce n'est point forcer les conjectures que de regarder ces éditions et comme postérieures au sixième siècle avant notre ère, et comme antérieures au quatrième. Néanmoins, il ne serait pas

1. Καὶ τάχα ἂν εἶη ἀμάρτημα, κατ' ἄγνοιαν τῆς Καβήσου.

invraisemblable que celle de Chios remontât à une antiquité plus haute que l'exemplaire même des Panathénées, et qu'elle eût été le prototype de cet exemplaire. C'est à Chios qu'habitaient les rhapsodes nommés Homérides. C'est dans cette famille, ou, si l'on veut, dans cette école, que s'étaient conservées les traditions les plus pures de l'épopée. C'est là que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont pu être mises intégralement par écrit, dès le jour où l'abondance du papyrus importé d'Égypte permit à la Grèce de lire et non plus seulement d'écouter les chants de ses poètes. On connaît la date des premières relations commerciales régulières entre l'Égypte et la Grèce : 630 environ¹. Ainsi l'exemplaire de Chios peut avoir été le premier des manuscrits complets de l'*Iliade*. Mais il n'y a rien qui doive nous faire croire que la *Massaliote* soit du sixième siècle, ni surtout que les Phocéens, comme le suppose Payne Knight, l'aient apportée, faite et parfaite, dès l'an 600, dans leur nouvelle patrie. Disons plutôt que Marseille, comme Argos, comme Sinope, comme l'île de Chypre et l'île de Crète, a pris modèle sur ce qui s'était fait à Athènes. C'est déjà beaucoup qu'on ait lu l'*Iliade*, sur la terre barbare des Celtes, au temps où Athènes construisait le Parthénon, et où Sophocle faisait applaudir *OEdipe-Roi*.

Nous avons noté, dans notre commentaire, tous les passages à propos desquels sont citées les éditions des villes. On verra qu'il n'y en a pas un seul qui signale une discordance importante entre leur texte et la primitive vulgate. Nous n'affirmons point qu'elles fussent des copies pures et simples de l'exemplaire athénien; mais il y a grande apparence que toutes avaient leurs rhapsodies dans l'ordre déterminé par le règlement des Panathénées.

Aux éditions des villes il faut joindre l'*Iliade de l'Hélicon*, mentionnée dans l'*Anecdorum* de Rome². Cet *Anecdorum* n'a

1. Voyez le savant mémoire de M. Egger sur l'influence de l'importation du papyrus égyptien en Grèce. C'est la note A de l'*Histoire de la critique chez les Grecs*, p. 484-493.

2. Voyez, dans notre *Appendice III*, les extraits du livre d'Osann sur cet *Anecdorum*. Nous donnons tout ce que le livre contient de plus intéressant à propos de l'*Iliade de l'Hélicon*.

par lui-même aucune valeur historique; mais les vers qui y sont transcrits comme tirés de l'*Iliade de l'Hélicon* sont empruntés à des ouvrages d'écrivains célèbres : Cratès, Nicanor, Aristoxène. Suivant Cratès et Nicanor, voici quel était le premier vers de l'*Iliade de l'Hélicon* :

Μούσας αείδω καὶ Ἀπείλωνα κλυτότοξον.

Suivant Aristoxène, ou, pour parler exactement, suivant des auteurs (κατὰ τινας) qu'avait consultés Aristoxène, l'*Iliade de l'Hélicon* commençait par ces trois vers, qui remplaçaient les neuf premiers vers du préambule connu :

Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
ἕππων δὴ μῆνις τε χόλος θ' ἔλε Πηλεΐωνα,
Λητοῦς τ' ἀγλαὸν υἱόν· ὃ γὰρ βασιλῆϊ χολωθεῖς...

Il n'est pas fort merveilleux qu'on eût jadis des exemplaires de l'*Iliade* ayant des préambules différents. Les rhapsodes, bien des siècles après Homère, aimaient encore à composer des προοίμια, des préludes, et ils ne récitaient un épisode qu'après avoir invoqué telle ou telle divinité secourable. Mais il semble fort extraordinaire que l'*Iliade de l'Hélicon* n'ait eu pour préambule, ou que le vers unique cité par Cratès et Nicanor, ou même que les trois hexamètres recueillis, nous ne savons dans quel livre, par Aristoxène. Il n'y a rien d'aussi nul ou d'aussi plat dans toute la collection des προοίμια, où, comme on les appelle, des petits hymnes d'Homère. Si ce sont là des préambules d'Homérides, ils n'ont pu figurer que comme des introductions à ce qui est notre chant premier. Encore le vers de Cratès et de Nicanor n'a-t-il trait qu'à la vengeance d'Apollon, c'est-à-dire à la Peste seule, aux vers 1-147 du premier chant.

Rien n'empêche de croire qu'il a jadis existé en Grèce un exemplaire de l'*Iliade* portant le titre d'*Iliade de l'Hélicon*. Mais la question qui seule importe, c'est de savoir si cette *Iliade* était d'une bien haute antiquité. Le rédacteur de l'*Anecdota* n'a sur

ce sujet aucune certitude; ce qui prouve que les auteurs qui l'ont renseigné n'avaient eux-mêmes que des idées très-vagues. Il dit, dans sa première phrase, que l'*Iliade de l'Hélicon* a l'air d'être antique : ἡ δὲ δοκοῦσα ἀρχαία Ἰλιάς, λεγομένη δὲ ἀπ' Ἑλικῶνος.

Cratès, Nicanor et Aristoxène ne sont pas les seuls auteurs allégués dans l'*Anecdorum*, à propos de l'*Iliade de l'Hélicon*. Mais le témoignage de Zopyre et de Dicéarque n'a aucune importance, puisque ni l'un ni l'autre n'avaient vu le livre. Ils n'en parlaient l'un et l'autre que par conjecture. Voici les propres termes de l'*Anecdorum* : « Zopyre le Magnésien *pense* que le poëme s'y lit en dialecte éolique; Dicéarque pareillement ¹. » La conjecture, ici, est en contradiction avec les faits. Il n'y a pas la moindre trace d'éolisme, soit dans le vers transcrit d'après Cratès et Nicanor, soit dans les trois vers transcrits d'après Aristoxène.

Il n'est nullement probable, quoi qu'en dise Osann, l'éditeur de l'*Anecdorum*, qu'Aristarque ait ignoré l'*Iliade de l'Hélicon*. Aristarque savait tout au moins ce qu'en avaient écrit Aristoxène, Dicéarque et Zopyre, tous les trois antérieurs à lui. Nous supposons donc qu'il l'a connue. La substitution de tel ou tel préambule insignifiant au majestueux et admirable début de l'*Iliade* traditionnelle, ne pouvait être, aux yeux d'un homme de sens et de goût, qu'une aberration de l'ignorance. Antique ou non, une *Iliade* qui commençait aussi mal ne pouvait ni servir de type à une sérieuse diorthose, ni même recommander ses leçons propres par aucune présomption d'authenticité. Aristarque s'autorise quelquefois, dans ses corrections, ou plutôt dans ses restitutions, de variantes fournies par ce qu'on appelait *les antiques* (αἱ ἀρχαῖαι). Il est possible que l'*Iliade de l'Hélicon* ait concouru, parmi ces éditions anonymes, aux améliorations du texte perfectionné par Aristarque. C'est le seul honneur qu'il soit permis, non pas même de revendiquer, mais d'imaginer, pour elle. Mais Aristarque l'aura négligée, ou comme fausse-

1. Τὴν δὲ ποίησιν ἀναγινώσκεισθαι τῶν τὸ δὲ αὐτὸ καὶ Δικαίραρχος. Le mot ἀξιοῦ Ζώπυρος ὁ Μάγνης Διοσίδη διαλέξ-

ment réputée antique, ou comme par trop remplie d'absurdes interpolations.

Osann pense que l'*Iliade de l'Hélicon* devait son titre à ce qu'elle était la seule qui portât en tête une invocation aux Muses. Cette explication n'est pas fort naturelle. Rien ne fait naître l'idée d'Hélicon, ni dans le premier prélude, ni dans le deuxième. Le premier prélude n'invoque même pas les Muses, il ne fait que les mentionner; et *μηδὲν ἀείδεις, θεά* mériterait autant que *Μούσας ἀείδω* la qualification d'appel aux déesses adorées sur l'Hélicon. La façon la plus simple de rendre raison du titre, c'est de supposer que le manuscrit avait été vu sur l'Hélicon, et qu'il faisait partie de la bibliothèque du temple des Muses.

Nous ne savons rien de précis sur les éditions de l'*Iliade* simplement désignées par l'épithète d'*antiques*. C'étaient, selon toute apparence, des exemplaires antérieurs à l'usage de l'alphabet de vingt-quatre lettres, un reste de ces *κοινά* qui servaient dans les écoles au cinquième siècle, et dont quelques-unes portaient des corrections plus ou moins satisfaisantes.

Les éditions *individuelles*, les *κατ' ἀνδρα*, c'est-à-dire les révisions de l'*Iliade* dont les auteurs étaient nominativement connus, sont en fort petit nombre, depuis le temps de Pisistrate jusqu'au temps des Ptolémées, et la plus ancienne n'est pas beaucoup antérieure à la fin du cinquième siècle. C'est celle d'Antimachus de Colophon, le poëte épique. Elle est citée plusieurs fois dans les *Scholies de Venise*. Elle se distinguait naturellement par de grandes qualités, ayant été faite par le savant disciple de Stésimbrote de Thasos, par un Ionien, par un homme de talent, par un des plus heureux émules d'Homère. Mais ce n'est pas sur quelques variantes que nous pouvons décider si Antimachus s'était borné, oui ou non, à perfectionner la vulgate. Il est vraisemblable que ses corrections n'avaient jamais rien eu de bien téméraire.

La récénsion d'Aristote, cette fameuse *édition de la cassette*, comme on la nomme, n'est pas mentionnée une seule fois dans les *Scholies de Venise*. Il est possible que ce silence soit un effet

du hasard. Nous sommes bien loin d'avoir toutes les variantes de l'*Iliade* qu'avaient colligées ou commentées les Alexandrins. Celles qui venaient de la diorthose d'Aristote peuvent donc avoir péri. Mais il est vraisemblable que c'est la diorthose elle-même qui avait péri, et longtemps avant qu'Aristarque corrigeât et interprêtât le texte de l'*Iliade*. Nous n'avons pas besoin d'expliquer comment l'exemplaire d'Alexandre a pu disparaître; et l'on sait avec quelle négligence les livres furent traités par les héritiers des biens d'Aristote.

L'édition de la cassette est pourtant, de toutes les κατ' ἄνδρα, au moins de toutes les κατ' ἄνδρα antérieures à Zénodote, celle dont il nous est le mieux permis de deviner le caractère. Aristote, dans ses ouvrages, cite assez souvent l'*Iliade*, et ses citations ne sont pas toujours conformes au texte que nous connaissons, ni même aux textes que supposent les variantes des éditions compulsées par les Alexandrins. Il y a un exemple remarquable de cette divergence, dans le livre quatrième de la *Métaphysique*. On lit, au chapitre v de ce livre, qu'Homère représente quelque part Hector délirant par l'effet de sa blessure, *étendu, la raison bouleversée* : κείσθαι ἀλλοφρόνεοντα¹. Vous chercheriez en vain, dans notre *Iliade*, la moindre trace de ce délire d'Hector. Quand le héros troyen a été abattu par Ajax, XIV, 412-413, ses amis le relèvent, et l'emportent évanoui. Il reprend ses esprits aux bords du Xanthe, puis s'évanouit de nouveau. Il rouvre les yeux, XV, 240, reconnaît ses amis, et jouit de toute sa raison. Hector tombe dans la poussière, XXII, 330, frappé du coup mortel, et il n'expire qu'après avoir parlé à deux reprises. Ces deux discours d'Hector sont dans la mémoire de tout le monde, et l'on sait que tout y est d'une suite parfaite et d'une parfaite lucidité. C'est sur le dernier mot d'une prophétie qui s'accomplira que la mort achève son œuvre :

Ὡς ἄρα μιν εἰπόντα τέλος θανάτοιο κάλυψεν.

Il n'y a pas de doute qu'Aristote n'ait eu, dans son *Iliade*, un

1. Dans la traduction française (Pier-ron et Zévort), le passage se trouve, t. I, p. 132, et il est commenté par une note, p. 260-264.

vers que nous n'avons plus, et qui commençait, par καίτ' ἄλλοφρονέων. Ce vers se trouvait probablement, XIV, 421. On n'a point, avec un homme comme Aristote, la vulgaire ressource des imputations ou d'ignorance, ou de légèreté, ou de lapsus de mémoire. Il est évident qu'Aristote, quand il citait l'*Iliade*, citait le texte qu'il avait lui-même établi¹. Ce qui n'est pas moins évident, c'est qu'un texte qui présentait des particularités aussi notables que celle que nous venons de signaler n'était pas une simple révision de la vulgate. Aristote avait conféré des manuscrits divers, choisi parmi les leçons, au besoin ajouté, quelquefois retranché ou remanié peut-être, mais toujours d'après des autorités, jamais par simple caprice. Il s'était fait aider, dit-on, dans ce travail critique, par Callisthène et Anaxarque.

Quelques-uns complètent la liste des éditeurs préalexandrins par trois noms : un certain Euripide, qui n'est certainement pas le grand poète Euripide, mais qui pourrait avoir été Euripide le jeune, fils ou neveu du tragique; un certain Nessus de Chios, absolument inconnu d'ailleurs; un certain Léogoras de Syracuse, dont l'existence même est contestable². Ces noms ne disent absolument rien à l'esprit. Nous n'avons pas même une seule variante de l'*Iliade* d'Euripide, ou de celle de Nessus, ou de celle de Léogoras. Philétas de Cos, le maître de Zénodote, est un écrivain célèbre. Il était bon poète, et il passe pour avoir été un critique habile. Il avait fait, dit-on, d'heureuses corrections au texte d'Homère. Mais on ne voit nulle part que Philétas de Cos ait donné une édition de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*. C'est dans quelque ouvrage de littérature ou de grammaire qu'il avait sans doute consigné ses observations philologiques.

Nous ne devons point compter comme de légitimes éditeurs

1. Nous avons été fort surpris, quand nous avons rencontré autrefois ce problème philologique, de constater qu'il n'avait jamais été remarqué par personne. Aucun des commentateurs d'Aristote n'avait jamais cherché si καίτ' ἄλλοφρονέοντα correspond réellement à une expression d'Homère, et aucun des commentateurs d'Homère n'avait jamais su qu'Aristote voit

quelque part, dans les vers de l'*Iliade*, Hector délirant.

2. L'unique mention qu'on ait de ce Léogoras est dans l'*Anecdoteum* de Paris, et elle y est accompagnée de détails qui ôtent à ce témoignage toute espèce d'authenticité. Voyez, à la fin de notre *Appendice II*, les observations de Karl Lehrs sur l'usage fait par Sengbusch de l'*Anecdoteum* de Paris.

préalexandrins ces *διασκευασταί* qu'on mentionne partout comme ayant travaillé avec fruit au perfectionnement de l'œuvre attribuée à Pisistrate. Wolf s'est tout à fait mépris sur ce qui les concerne. Sa définition, *exactores seu politores*¹, est une absolue contre-vérité. Le verbe *διασκευάζω*, dans la langue ordinaire, s'entend, selon les occurrences, tantôt en bonne part, tantôt en mauvaise part. C'est comme notre verbe *arranger*. L'ensemble de la phrase détermine seul soit l'acception favorable, soit l'acception défavorable. Mais ce verbe *διασκευάζω*, dans la langue d'Aristarque et dans celle de tous les grammairiens de l'École d'Alexandrie, a toujours le sens de désorganiser ou d'interpoler. Il n'y a pas une seule exception. Les substantifs *διασκευαστής* et *διασκευή* signifient *interpolateur* et *interpolation*, et en plus mauvaise part encore, s'il est possible, que ces deux termes français. L'opinion vulgaire sur le rôle des *diascévastes* n'a d'autre autorité pour elle que la méprise de Wolf. On le verra par maint exemple, dans notre commentaire; mais on peut le voir plus complètement encore dans les quatre ou cinq pages où Karl Lehrs a concentré tout ce qu'on sait et sur les *diascévastes* et sur la *diascève*².

Les *diascévastes* n'ont rien de commun ni avec Antimachus, ni avec Aristote, ni même avec ces honnêtes diorthuntes des villes, dont Aristarque estimait les travaux. Ce sont des présomptueux, qui infligent à Homère ou des vers de leur propre fabrique, ou des vers empruntés à d'autres poètes, ou des vers en effet homériques, mais qu'Homère n'avait point mis là où ils se trouvent indûment répétés. La *diascève* peut avoir été faite à bonne intention; mais elle n'est jamais qu'une preuve ou de mauvais goût, ou d'irréflexion, ou d'ignorance. Tels sont les termes qui viennent comme d'eux-mêmes à la bouche d'Aristarque, chaque fois qu'il s'agit ou de *passages arrangés* (*διασκευασμένα, διασκευασθέντα*), ou *d'arrangeurs de passages* (*δια-*

1. *Prolégomènes*, XXIV, page CLII de la première édition, page 91 de la deuxième.

2. *De Aristarchi studiis Homericis*,

p. 348-352 de la première édition, p. 333-337 de la deuxième. Voyez, sur le livre de Lehrs, le chapitre VI de cette *Introduction*, p. CXXI-CXXIII.

σκευαστά). Aristarque va, contre les diascévastes, jusqu'à l'indignation. Nous voilà bien loin de ce qui s'enseigne, depuis 1795, sur la foi de l'auteur des *Prolégomènes*. On se rappelle le ridicule maître d'école athénien qui se vantait, devant Alcibiade, d'avoir corrigé Homère¹. Si Aristarque avait trouvé, dans la bibliothèque d'Alexandrie, l'exemplaire du maître d'école athénien, et qu'il eût daigné nous dire ce qu'il pensait des corrections opérées par l'outrécuidant diorthunte, nous aurions peut-être là et le type historique du diascévaste, et le type historique de la diascève.

On peut dire qu'Homère était, pour les Grecs des anciens âges, non pas seulement le poète par excellence, mais un théologien, un moraliste, le dépositaire et l'interprète de toute sagesse divine et humaine. La philosophie ne ratifia point ces titres décernés par une admiration naïve. Son premier mot, son premier bégaiement, fut une énergique protestation contre l'anthropomorphisme. Homère porta la peine d'avoir été le plus retentissant héraut d'une religion pleine d'absurdités et de scandales. Pythagore, selon la tradition, était descendu aux enfers, et là il avait vu l'âme d'Homère suspendue à un arbre et entourée de serpents². C'était le châtiment des impiétés qui souillent l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les pythagoriciens n'ont pas toujours été hostiles à Homère; ils se sont à la fin réconciliés avec les mythes; mais la tradition recueillie par les biographes de Pythagore témoigne des sentiments qui avaient d'abord prévalu dans l'école de Crotoné. Ce n'est point par un renseignement vague que nous connaissons l'hostilité des Éléates contre les poètes antiques, et particulièrement contre Homère. Nous avons un fragment de la diatribe de Xénophane contre Homère et Hésiode. Homère, le complaisant narrateur des déportements des dieux, n'est, aux yeux de Xénophane, que le corrupteur des peuples, qu'un apologiste du vol, de l'adultère, du mensonge³.

1. Plutarque, *Alcibiade*, VII.

2. Hiéronyme, dans Diogène de Laërte, VIII, xxxi.

3. Πάντα θεοῖς ἀνέθηκον Ὅμηρός θ'

Ἡσιόδός τε, "Ὅσσα παρ' ἀνθρώποισιν
ἀνείδεα καὶ ψόγος ἐστὶ, κλέπτειν μοι-
χεύειν τε, καὶ ἀλλήλους ἀπατεύειν. Toute
l'école partageait cette aversion.

L'école d'Ionie n'est pas plus débonnaire pour le grand poète ionien, que l'école de Crotone ou l'école d'Élée. Héraclite voulait qu'on bannît des solennités publiques les chants d'Homère, et que l'auteur fût tenu pour infâme¹.

Les prédications de la philosophie n'eurent qu'un effet très-borné, et n'entamèrent pas sérieusement la renommée d'Homère. Les peuples méprisèrent l'anathème des philosophes, et persistèrent invinciblement dans leur illusion. Cette illusion même ne tarda pas à trouver des fauteurs, jusque dans le sein de la philosophie. Les apologies raisonnées répondent, dès le cinquième siècle, aux accusations en forme et aux arrêts de proscription. Voici comment M. Émile Egger résume ce que nous savons sur cette primitive exégèse :

« On chercha sous les vers du poète un sens différent du sens vulgaire, un *sous-sens* (ὑπόνοια), comme dit le grec avec une précision difficile à reproduire en français; c'est ce qui plus tard s'appela l'*allégorie*, mot inconnu aux plus anciens philosophes. Théagène de Rhégium et Anaxagore, puis Stésimbrote de Thasos et Métrodore de Lampsaque, expliquèrent les fictions étranges dont l'*Illiade* et l'*Odyssee* sont remplies, en supposant qu'elles servaient de voile soit aux mystères de la physique, soit aux vérités de la morale. Ainsi, pour eux, le combat des dieux, au vingtième chant de l'*Illiade*, n'était que le symbole d'une lutte entre les éléments du monde physique, ou bien entre les vices et les vertus. Apollon, disait Théagène, est opposé à Neptune comme le feu à l'eau; Minerve à Mars, comme la sagesse à la folie; Junon à Diane, comme l'atmosphère terrestre à la lune; Mercure à Latone, comme la raison à l'imbécillité et à l'oubli (λήθη). Métrodore soutenait, en général, que Junon, Minerve et Jupiter ne sont pas ce qu'imaginent ceux qui leur élèvent des temples; que ce sont des substances physiques, des agrégats de matière, et que tout les héros grecs et tous les barbares sont des créations symboliques du même genre : Aga-

1. Diogène de Laërte, IX, 1, *Héraclite*.

memnon, par exemple (c'est le seul trait particulier qui nous reste de ce système), était une image de l'air. Certains interprètes recouraient à l'astronomie, étendant à tous les personnages mythologiques le rapport évident qu'offrent certaines légendes païennes, entre autres celle d'Apollon, avec l'histoire du ciel et les révolutions planétaires. Non content de personnifier dans Jupiter l'intelligence du monde, Anaxagore voyait dans les flèches d'Apollon les rayons du soleil. Une fois engagé dans cette voie périlleuse, on ne savait pas s'arrêter. Les faits les plus simples et les plus naturels étaient défigurés par de ridicules interprétations. Ainsi, dans la description de la toile de Pénélope, on imagina un jour qu'Homère avait tracé les règles de la dialectique : la chaîne représentait les prémisses; la trame, la conclusion; et la raison avait pour symbole la lumière dont Pénélope éclairait son ouvrage ¹. »

C'est au cinquième siècle que les Grecs commencèrent à faire quelque attention à leur langue, et à regarder comme un sérieux objet d'étude les choses qui concernent l'expression de la pensée par la parole. La grammaire date, comme la rhétorique, du temps de Socrate et des sophistes. Homère fourmille d'*ἄπαισι ἐιρημέναι*, c'est-à-dire de termes qui ne se trouvent que chez lui, et dont le sens était uniquement conservé par la tradition des rhapsodes. Il a une foule de mots qui sont les mêmes que ceux du grec ordinaire, et qui pourtant ne signifient point ce qu'ils sembleraient devoir signifier. Des curieux faisaient collection de toutes les expressions homériques où il y a quelque chose à noter, en dressaient des listes, mettaient à côté de chaque mot son interprétation. Il est souvent question de *glossographes* dans les *Scholies de Venise*. Les glossographes sont ces collecteurs, ces interprètes de mots ou tombés en désuétude, ou difficiles à entendre. Quelques erreurs que leur reprochent Aristarque et les aristarchiens, il faut leur savoir gré d'avoir ébauché les premiers vocabulaires, d'avoir les premiers appelé la discus-

¹. *Histoire de la critique chez les Grecs*, chap. II, § 1, p. 60-62.

sion sur l'origine et la forme des mots, sur leur place légitime dans la phrase, sur toutes les questions que provoquent les recherches grammaticales.

Nous ne savons pas comment Socrate, le vrai Socrate, jugeait réellement la poésie d'Homère. La critique morale que le Socrate de Platon fait de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, aux livres II et III de la *République*, a un caractère trop excessif et trop systématique pour être le pur socratisme. Il est probable pourtant que Platon n'a fait qu'exagérer les opinions du maître, et que Socrate avait protesté plus d'une fois, durant sa vie, contre les prétendues doctrines d'Homère. Nous n'avons aucun témoignage qui nous permette de ranger Socrate parmi les apologistes du poète, surtout parmi les apologistes à la façon d'Anaxagore.

Platon a poussé jusqu'à ses dernières limites la permission de déraisonner contre Homère. Les arguments dont il se sert tombent devant cette simple observation de sens commun, qu'Homère ne s'est jamais donné ni pour un hiérophante, ni pour un philosophe, ni pour un législateur. Contestons, si nous voulons, que ses héros aient toujours dit ce qu'ils devaient dire, toujours fait ce qu'ils devaient faire. Confrontons-le avec la nature que nous avons sous les yeux, avec l'idéal que nous portons dans l'âme. Demandons-lui de nous charmer, de nous émouvoir, de nous transporter d'admiration. Mais exiger qu'il nous enseigne la vertu, qu'il nous prêche le devoir, qu'il nous garde des mauvaises pensées, qu'il fasse de nous des hommes bons, forts, pieux et parfaits, c'est vouloir que l'*Illiade* et l'*Odyssée* ne soient point, qu'il n'y ait point d'épopée, qu'il n'y ait point d'Homère. Platon ne reculait pas devant cette conséquence. Sa proscription s'étend plus loin encore. Le théâtre périt, dans la *République*, et au même titre que l'épopée. Il est difficile de croire que cette fameuse discussion, où les interlocuteurs de Socrate sont si faibles, ou plutôt si nuls, soit autre chose qu'un jeu d'esprit. On peut d'ailleurs en appeler, au sujet d'Homère, de Platon à Platon même. Voyez, dans l'*Apologie de Socrate*,

le passage où Socrate commente, à propos de la mort, l'héroïque réponse d'Achille à sa mère.

Aristote forme avec Platon, en ceci comme en tant d'autres choses, un parfait contraste. On sait ce qu'est Homère pour l'auteur de la *Poétique*. Mais Aristote ne s'en tenait pas à célébrer ce type de perfection littéraire. Il avait écrit un livre considérable, intitulé *Problèmes homériques* (*Ὅμηρικὰ ἀπορήματα*). Ce livre n'existe plus ; mais il est fréquemment cité par les commentateurs alexandrins, et nous sommes jusqu'à un certain point en droit de dire que nous le connaissons. Les problèmes que résout Aristote ne sont pas des subtilités qu'il invente pour se donner le plaisir d'en avoir raison : il les prend tels qu'il les trouve, dans les discours des sophistes, dans les discussions d'école, dans les entretiens des gens lettrés. On demandait, par exemple, pourquoi Ulysse, *Iliade*, II, 183, jette son manteau ; pourquoi Ménélas, qui avait le premier répondu au défi d'Hector (VII, 96-102), ne persiste point dans sa courageuse résolution, etc. Au fond, il n'y a là aucune question qui vaille la peine qu'on disserte. Aristote disserte pourtant. On veut des solutions, il en donne. Elles ne sont pas toujours parfaitement naturelles. Ainsi Ulysse, selon lui, jette son manteau afin d'étonner les yeux des fuyards, et de provoquer l'attention de leurs oreilles. C'est une ruse, comme la folie simulée par laquelle Solon se fit écouter des Athéniens au sujet de Salamine. Nous dirions tout uniment, nous autres, qu'Ulysse jette son manteau pour être plus libre, plus dégagé, pour courir plus vite. Aristote abuse donc quelquefois des ressources de son esprit. A quoi bon démontrer, comme il s'y croit obligé, que cette tête de la Gorgone qui est sur l'égide de Minerve (V, 741) n'est qu'une image de la tête réelle, puisque la Gorgone habitait dans les enfers ? A quoi bon concilier ce qu'on lit dans l'*Iliade* (III, 277), que le Soleil voit et entend tout, avec ce qu'on lit dans l'*Odyssée* (XII, 374-375), que le Soleil apprend par la bouche d'un messager le meurtre de ses bœufs ?

Le critique, dans certains cas, n'a pas tort de répondre,

même à des accusations un peu imaginaires portées contre le poète ou contre ses héros. Un lecteur irréliégi avait pu de très-bonne foi se scandaliser qu'Agamemnon eût exempté, au prix d'une belle jument, Échépolus de Siccyone (*Iliade*, XXIII, 296-299) de prendre part à l'expédition contre Troie. Il est évident qu'Homère, en mentionnant la tradition relative à la jument Étha, ne se préoccupait guère de la valeur morale de l'acte d'Agamemnon; mais on ne saurait blâmer Aristote d'avoir justifié la politique du roi des rois. Un bon cheval, comme il le dit, valait mieux devant Ilion qu'un guerrier failli de cœur¹.

Aristote, dans les *Problèmes homériques*, ne se bornait pas à cette escrime littéraire. L'interprétation historique et philologique y dominait. Aristote discutait le sens des passages difficiles, rendait compte de son choix entre les leçons diverses, et mettait sa vaste science à contribution pour tout ce qui tient, chez le poète, aux phénomènes de la nature, à la botanique, à la zoologie, à la physiologie. Le livre n'était pas un commentaire perpétuel et complet; mais il contenait tous les éléments fondamentaux d'un commentaire². Nous n'avons donc point à nous émerveiller que les Alexandrins aient beaucoup puisé dans ce livre, et que les *Scholies de Venise*, débris de leurs travaux sur l'*Iliade*, nous montrent encore tant de vestiges de l'exégèse d'Aristote. La perte des *Problèmes homériques* est infiniment regrettable. Nous en disons autant des livres du même genre qu'Aristote avait écrits sur Hésiode, sur Archiloque, sur Euripide.

Les sophistes des premiers temps ne différaient pas beaucoup de ceux qui s'enquéraient, au siècle de Juvénal, si Aceste avait vécu tant ou tant d'années, s'il avait donné aux Troyens tant ou tant de jarres pleines, et qui enseignaient aux jeunes Romains à dire le nom de la nourrice d'Anchise, le nom et la patrie de la belle-mère d'Anchimolus³. Ainsi Aristote,

1. L'explication est anonyme, dans les *Scholies de Venise*; mais Plutarque, *Lecture des poètes*, chapitre XI, l'avait citée sous le nom d'Aristote.

2. Voyez Egger, *Histoire de la critique chez les Grecs*, p. 122-128.

3. Juvénal, *Satire VII*, vers 234-236. On connaît assez bien les sophistes de l'Empire.

quand il traitait des questions souvent bizarres, ou même absurdes, ne faisait que se conformer au goût régnant. Il y avait des raffinés en foule. Un Grec se créait des difficultés à propos de tout. Les plus honnêtes gens ne s'interdisaient pas, dans leurs entretiens, de poser des problèmes homériques, et de les discuter, si étranges qu'ils fussent, avec toutes sortes d'arguments en forme. On discutait pour savoir si Vénus, blessée à la main par Diomède (*Iliade*, V, 335-339), a été blessée à la main droite ou à la main gauche. Photius avait lu, dans Ptolémée Héphestion, qu'un jour, à la table d'Alexandre, on s'était demandé pourquoi Homère avait dit (*Odyssée*, XII, 62-63) que les colombes portent l'ambroisie à Jupiter. On avait les réponses d'Alexandre et d'Aristote à cette question¹. Il est donc vraisemblable que beaucoup des problèmes homériques dont Aristote donnait la solution, et non pas toujours les moins étranges, avaient égayé auparavant les festins du roi de Macédoine, et aiguillonné l'esprit d'Alexandre et de ses convives.

Les Grecs avaient même imaginé des qualifications particulières pour désigner et ceux qui excellaient à poser des questions bien subtiles, bien tirées par les cheveux, bien insolubles, et ceux qui débrouillaient ces questions, qui les résolvaient, qui se vantaient du moins d'en avoir trouvé les réponses. Les premiers étaient nommés *ἐνστατικοί*, et les autres étaient nommés *λυτικοί*. Nous n'avons pas de termes français qui correspondent directement ni à *ἐνστατικός* (*qui obstat*), ni à *λυτικός* (*qui solvit*); mais ces adjectifs s'entendent très-bien par eux-mêmes. Le titre d'*enstatique* ne se prenait pas en aussi bonne part que le titre de *lytique*; mais le titre de *lytique* n'était pas toujours un éloge. Homère ne manquait pas de défenseurs maladroits. On se moquait souvent des problèmes; mais on se moquait aussi quelquefois des solutions. Nous avons vu qu'Aristote lui-même ne s'était maintenu qu'à peu près, pour certaines solutions, sur le terrain solide du bon sens. Zénon et les stoïciens ont été, en

1. Photius, *Bibliothèque*, p. 147, a. B. e.

général, de très-maladroits panégyristes d'Homère, des *lytiques* intempérants, des allégoristes déraisonnables ¹.

Il n'y a guère, parmi les *enstatiques*, qu'un seul nom célèbre, celui de Zoïle. On trouvera, dans nos *Appendices*, une étude détaillée sur le détracteur d'Homère ². Nous résumons ici les principaux résultats de cette étude.

Zoïle a vécu au quatrième siècle avant notre ère. Il était né à Amphipolis; mais il a passé sa vie à Éphèse, et on le nomme d'ordinaire Zoïle d'Éphèse. C'était un orateur et un savant. On suppose qu'il professait, comme philosophe, les doctrines de la secte cynique. Son éloquence était en quelque estime; ses livres de science ont duré, et Pline l'Ancien, quatre siècles après la mort de Zoïle, les mettait encore à contribution. Nous ignorons si Zoïle avait écrit des ouvrages de philosophie; mais c'est par son ouvrage contre Homère que Zoïle s'est mis en possession de l'infamante immortalité qui pèse sur son nom. Cet ouvrage était considérable. Il se composait de neuf livres, ou, comme parle Suidas, de neuf discours, de neuf dissertations (*ἐννέα λόγοι*). On cite habituellement la diatribe de Zoïle sous le titre de *ψόγος Ὁμήρου*, *Blâme d'Homère*; mais le titre réel paraît avoir été *Ὀμηρομάστιξ*, *Fouet d'Homère*. Le *ψόγος* était, selon toute vraisemblance, une composition oratoire, la préface ou la conclusion des neuf livres d'exégèse. Outre le *Fouet d'Homère* et le *Blâme d'Homère*, Zoïle avait écrit un *Éloge de Polyphème*.

L'*Éloge de Polyphème* était un jeu d'esprit à la façon de ceux où se complaisaient les sophistes. Il est probable que Zoïle n'était pas le premier Grec qui eût vanté les mérites du fils de Neptune, peut-être même sa bonne grâce et sa beauté. On célébrait Thersite, dans les écoles des rhéteurs, au même titre qu'on y célébrait la fièvre, ou la punaise, ou l'escarbot. Ces bizarres sujets de discours n'ont jamais cessé d'être en usage. Fronton, le maître de Marc-Aurèle, disputait *pro et contra*, avec son impérial élève, sur le sommeil, sur la poussière, sur

1. Zénon avait écrit un ouvrage en cinq livres intitulé Ὀμηρικὰ προδλή-

ματα. Voyez Diogène de Laërte, VII, iv.
2. C'est l'*Appendice* VI.

la fumée¹. Polyphème et Thersite, au siècle des Antonins, avaient encore des laudateurs. .

Porphyre croit que Zoïle, blâmant ou fouettant Homère, n'était pas beaucoup plus sérieux que Zoïle célébrant le cyclope anthropophage. Le sophiste s'amusaît, il faisait un exercice : γυμνασίας ἔνεκα. Mais rien n'empêche de regarder Zoïle comme un écrivain au moins à demi-convaincu. C'est un logicien, et le sens poétique lui manque. Il applique le raisonnement aux choses de cœur et d'imagination ; il le presse outre mesure, voilà tout. Il n'est absurde et inepte qu'au point de vue de la nature simple et naïve. Ses remarques critiques auraient pu être signées par ce géomètre qui s'écriait, à propos d'un chef-d'œuvre du théâtre : « Qu'est-ce que cela prouve ? »

Zoïle parle souvent comme Platon même : par exemple quand il s'indigne qu'Apollon, un dieu, un être qui devrait au moins se posséder, tue des mulets et des chiens (*Iliade*, I, 50) parce qu'Agamemnon a outragé Chrysis ; par exemple quand il taxe de sottise et de démence l'épouvantable désespoir d'Achille (XVIII, 22-27) à la nouvelle de la mort de Patrocle. Platon eût dit, comme Zoïle : « Qu'avaient fait à Apollon les mulets et les chiens de l'armée ? » Il aurait reproché à Achille de se laisser aller aux lamentations comme une femmelette, et de ne point avoir réfléchi que Patrocle était mortel, avant de l'exposer à la chance des combats. C'est précisément là ce qu'articule Zoïle.

Nous savons que tel des griefs énumérés dans le *Fouet d'Homère* a eu l'approbation de Longin ; car Longin le cite précisément dans un passage où certaines fictions d'Homère sont traitées de *radotages* par l'auteur du *Sublime*. Il est évident que Longin adopte et fait sienne l'expression par laquelle Zoïle caractérisait les compagnons d'Ulysse changés par Circé en bêtes : γοιρίδια κλαίοντα, *gorets larmoyants*². Les critiques ordinaires de

1. La première des *Lettres de Marc-Aurèle à Fronton* est une diatribe contre le sommeil, en réponse à un éloge du sommeil composé par son maître.

2. *Sublime*, IX, 14 ; traduction de Boileau, chapitre VII. Nous devons dire que la critique de Longin, dans ce passage, est plus que sévère.

Zoïle ressemblent à celles que supposent certaines questions qu'on voit discutées, dans les *Scholies*, par Aristote, par Aristarque, par Didyme, par Porphyre. Les plus extravagantes en apparence sont quelquefois celles qui se recommandaient des plus graves autorités. Ainsi Zoïle accuse Homère d'avoir fait quelque part un solécisme (*Iliade*, I, 129) : $\delta\omega\sigma\iota$ au singulier. C'est, suivant lui, la troisième personne du pluriel. Ne nous moquons pas trop vite. Chrysippe le stoïcien pensait exactement, à ce sujet, comme Zoïle ¹.

Wolf ne s'est pas donné la peine de s'informer exactement des faits et gestes de Zoïle; mais il a raison quand il dit, en général, que Zoïle n'a pas été plus impertinent, à l'égard d'Homère, que ne l'étaient ou ne l'avaient été beaucoup d'autres ². La légende qui fait de Zoïle un pervers, et qui le montre expiant sur le gibet la violence enragée de ses attaques, est absurde historiquement, puisqu'elle fait prononcer la sentence par un des Ptolémées, et elle ne concorde même point avec les faits littéraires. Le style du *Fouet d'Homère*, ou du *Blâme d'Homère*, ou de l'*Éloge de Polyphème*, n'avait rien de particulièrement outrageux. Porphyre, à qui nous devons presque tout ce qu'on sait sur Zoïle, et qui avait sous ses yeux les ouvrages du détracteur d'Homère, ne distingue point spécialement entre Zoïle et les sophistes qui avaient écrit contre le poète. Les plus grosses expressions qu'on puisse reprocher à Zoïle, $\alpha\tau\omicron\pi\omega\varsigma$, $\gamma\epsilon\lambda\omicron\tau\omicron\omega\varsigma$, faisaient partie du vocabulaire habituel des *enstatiques*.

Le nom de Zoïle, en latin et en français, est synonyme d'*envieux*. Le Zoïle même de la légende n'avait nul titre à fournir cette antonomase. Il n'était pas poète; il n'avait point de motif personnel d'être jaloux d'Homère. C'était un fou, un mauvais raisonneur ou un méchant, ce n'était pas un envieux. La seule signification légitime de l'antonomase *Zoïle*, est *critique inintelligent* ³. Elle a aussi cette signification dans nos dictionnaires

1. Voyez, dans notre commentaire, le texte de la scholie sur $\delta\omega\sigma\iota$.

2. *Prolegomènes*, XLII, p. cxcii de la

première édition, en note; p. 446 de la deuxième édition.

3. Il est probable que les Romains ont été

et dans nos livres; mais il est fâcheux qu'on lui donne celle que l'Académie mentionne la première des deux.

trompés par la ressemblance apparente des mots. Ζωλος et ζῆλος, surtout avec l'iotacisme, c'est presque tout un; et ζῆλος est

l'envie. Nous avons hérité naturellement de l'erreur des Romains. L'expression devrait être évitée.



CHAPITRE II.

CRITIQUE ALEXANDRINE.

Origines de l'École d'Alexandrie. — Zénodote éditeur d'Homère. — Ressources de la Bibliothèque. — Méthode critique de Zénodote. — Fortune de sa diorthose. — Zénodote et le poète Ausone. — Écrits de Zénodote. — Aristophane de Byzance. — Aristarque. — Signes critiques d'Aristarque. — Les deux éditions aristarchiennes d'Homère. — Mérites d'Aristarque comme éditeur et commentateur. — Cratès, rival d'Aristarque. — Les homéristes aristarchiens. — Aristonicus. — Didyme. — Hérodien. — Nicanor. — Apollonius. — Triomphe des symbolistes. — Porphyre. — Le scholiaste A. — Scholiastes byzantins. — Eustathe. — Le Pseudo-Didyme.

L'École d'Alexandrie date de la fondation du Musée et de la Bibliothèque par Ptolémée Soter. Les premiers hôtes du Musée sont des poètes, des beaux esprits, des savants; mais ce ne sont pas uniquement des académiciens, ce sont aussi des professeurs. Ils font des cours publics; ils ont des disciples. On enseigne, dans cette université, tout ce qui est l'objet des études libérales. Mais ce qui domine, c'est la grammaire. Entendez par là l'explication des chefs-d'œuvre de la littérature, la discussion des difficultés philologiques, les recherches d'érudition, la critique appliquée à toutes les questions de langue, de style et de goût. Démétrius de Phalère, l'orateur et l'homme d'État, est un grammairien, et il s'en fait gloire. Callimaque, le poète élégiaque et lyrique, écrit d'innombrables ouvrages de grammaire. Zénodote avait composé, dit-on, des épopées; mais ce n'est point à titre d'émule d'Homère qu'il s'est fait un renom, c'est pour avoir travaillé comme grammairien sur le texte d'Homère ¹.

Rien n'est plus facile que de se faire une idée claire et nette de la diorthose de Zénodote. Les leçons de Zénodote sont à

1. Suidas : Ζηνόδοτος Ἐφέσιος, ἐποποιός καὶ γραμματικός. Ce sec renseigne-

ment est l'unique témoignage qui concerne les poésies de Zénodote.

chaque instant citées dans les *Scholies de Venise*. Aristarque les discute souvent, et Aristonicus nous a conservé les raisons alléguées contre elles par Aristarque. Mais les modernes semblent avoir pris à tâche d'embrouiller et d'obscurcir tout ce qui concerne et la personne de Zénodote et le caractère de ses travaux d'éditeur. Wolf a intérêt, pour son système, à ce que Zénodote n'ait trouvé que des textes encore flottants, et qu'il était en droit de remanier à sa fantaisie¹. Düntzer, le panégyriste de Zénodote, a naturellement épaissi les ténèbres, ayant tout un volume pour exposer et célébrer les perfections de son héros². Nous n'avons, quant à nous, aucun motif particulier de ne pas nous en tenir aux faits, et les faits condamnent Zénodote.

Ptolémée Soter et Ptolémée Philadelphie n'avaient épargné aucune dépense, aucune démarche, aucune ruse même, pour se procurer les exemplaires les plus authentiques des chefs-d'œuvre de la littérature grecque, ou tout au moins des copies exactes de ces exemplaires. Zénodote fut le chef du Musée sous Ptolémée Philadelphie, et, par conséquent, le directeur de la Bibliothèque. Il avait donc sous sa main toutes les éditions des poèmes d'Homère, sinon toutes celles qui eussent jamais existé, au moins toutes celles que l'on connaissait de son temps. Sa besogne d'éditeur était toute tracée. C'était de confronter la vulgate des *κοινά*, le texte des livres courants, avec les anciennes diorthoses, de rectifier les fautes des copistes, de substituer aux corrections mauvaises les primitives et sûres leçons. Zénodote, quoi qu'en disent Wolf, Düntzer et tant d'autres, s'est complètement abstenu de faire ce qui nous paraît si simple et si nécessaire. Il a uniquement travaillé de tête. Si un mot lui déplait, il le change. Si un vers lui déplait, il le supprime, ou il le stigmatise comme suspect d'interpolation. S'il y a, selon son jugement, répétition inutile ou redondance, il coupe, tranche ou contracte, et met les choses au point qu'il croit

1. Voy. les *Prolegomenes* de Wolf, XLIII, p. cxcix-cexv, 120-120. Voyez aussi notre *Appendice IV*.

2. *De Zenodoti studiis Homericis scriptis Henricus Düntzer*. Gættingue, 1848, in-8°.

le bon. Il fait, avec Homère, ce que nos éditeurs du seizième siècle faisaient avec les écrivains du moyen âge; ce qu'ont fait trop souvent, avec les grands classiques français, nos éditeurs du dix-septième siècle et du dix-huitième. Il a dans son esprit un type d'Homère. Tout ce qui est conforme à ce type est parfait; tout ce qui n'y est pas conforme est détestable. Il prononce les athétèses et les suppressions, tantôt pour inconvenance (διὰ τὸ ἀπρεπέες), tantôt pour redondance (διὰ τὸ περισσόν). Mais ce qui est inconvenant, c'est ce qui ne lui convient pas; mais ce qui est redondant, c'est ce qu'il aurait, pour sa part, négligé d'écrire. Il n'a point de principes, il n'a que des sympathies ou des antipathies. Ce n'est pas lui faire tort que de contester à sa méthode toute espèce de valeur scientifique. Il n'y a pas une de ses leçons dont on puisse affirmer l'authenticité. Notre commentaire fourmille de preuves à ce sujet. Que l'on prenne au hasard un passage où il soit question de Zénodote. On verra que c'est à peine si nous pouvons tenir Zénodote pour autre chose qu'un ignorant et un capricieux. Ne comptons donc point ce critique parmi ceux qui ont bien mérité d'Homère. On pouvait autrefois se faire illusion sur son goût ou sur ses talents. Certains témoignages anciens font de lui un grand homme. Mais les *Scholies de Venise* ne permettent plus de croire à ses qualités d'éditeur. Elles ne fournissent guère, enregistrés sous son nom, que des crimes de lèse-poésie, et même de lèse-bon sens.

Il y a eu plusieurs écrivains du nom de Zénodote. L'éditeur d'Homère est Zénodote d'Éphèse. Il avait été élevé à Alexandrie, et il avait eu pour maître Philétas de Cos, qui fut aussi le maître de Ptolémée Philadelphie. C'est sur l'invitation de Ptolémée Philadelphie que Zénodote entreprit sa révision d'Homère. Cette diorthose eut un grand succès. Même après qu'Aristophane de Byzance et Aristarque eurent montré tout ce qu'il y avait de faux et d'absurde dans les procédés du diorthunte, elle conserva des admirateurs. Les leçons de Zénodote, même les plus impossibles, eurent des défenseurs, et furent mainte-

nues par des grammairiens convaincus. Plus d'une a triomphé, et se pavane encore aujourd'hui dans notre vulgate.

Les littérateurs, qui ne connaissaient Zénodote que de réputation, disaient couramment, *Zénodote et Aristarque*, comme s'il s'agissait des deux jumeaux de la critique. Ausone met exactement sur la même ligne, et le consciencieux travail du vrai diorthunte, et la fantasque besogne de l'homme qui semblait s'être proposé de remplacer l'Homère de tout le monde par un Homère de sa façon :

Mæonio qualem cultum quæsit Homero
 Censor Aristarchus normaue Zenodoti ¹.

Il faut dire que le savant rhéteur de Bordeaux ne s'était pas donné la peine de s'informer en quoi consistait ce lustre qu'Homère devait, selon lui, à Zénodote. Ausone savait si peu ce qu'avait été la *norma Zenodoti*, qu'on le voit ailleurs², dans une énumération de grammairiens célèbres, qualifier Zénodote comme ayant ressuscité Homère : *Quique sacri lacerum collegit corpus Homeri*. Ces expressions ne répondent à rien. Aussi n'y a-t-on pas beaucoup reconnu Zénodote. Certains philologues s'obstinent même à croire qu'il s'y agit de Pisistrate ou de Cynéthus. Et pourtant, c'est bien Zénodote qu'Ausone a voulu caractériser³.

On suppose que Zénodote n'avait pas écrit de commentaires, et qu'il s'était contenté de changer et de remanier, sans expliquer les motifs de ses changements et de ses remaniements. Cela est peu vraisemblable. Il y a mainte leçon sur laquelle Zé-

1. *Lulus septem Sapientum*, vers 11-12. Cette pièce de vers est la préface des petits poèmes où Ausone fait monologuer successivement les sept Sages, comme s'ils parlaient en public sur un théâtre. De là le titre *Lulus*.

2. *Épître à Ursulus*, vers 25. Cette épître est la vingt-huitième du recueil.

3. Voyez les *Prolégomènes* de Wolf, XLIII, p. cci, 424. Le vers d'Ausone n'a aucun sens raisonnable; c'est un dire en l'air, et rien de plus. Quelques-uns entendent par *corpus Homeri* le Cycle épique. Cette explication n'est pas soutenable. Le

corps d'Homère, c'est l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Quand Zénodote aurait fait, comme on le veut, une collection des épopées dont la guerre de Troie avait fourni le sujet, le vers d'Ausone dirait toujours que c'est Zénodote qui a constitué l'ensemble des deux grands poèmes attribués à Homère. Il est possible qu'Ausone ait pris Zénodote pour un contemporain et un collaborateur de Pisistrate. Cet absurde anachronisme était, dans les bas siècles, une opinion courante. Voyez l'article ARISTARQUE de Bayle, *Remarque D*. Voyez aussi, dans ce chapitre, la note 2, p. LI.

nodote a dû disputer avec ses contemporains. En ce temps-là tout le monde dissertait et écrivait sur Homère. C'est par centaines que se nombrent les livres de tout genre dont les poèmes homériques ont été le sujet durant le troisième siècle. Il y avait au moins une tradition verbale, dans le Musée, sur les opinions littéraires de l'ancien chef de l'École. Aristarque se demande quelquefois pourquoi Zénodote lit de telle ou telle façon. Mais il a l'air, en général, de savoir pertinemment quels étaient les motifs de Zénodote. Il avait donc sous les yeux ou les explications du maître lui-même, ou les explications des disciples. Il est probable que la dissertation homérique citée dans les *Scholies* sous le nom de Zénodore, était un ouvrage de Zénodote. C'est l'opinion de Valckenaër, de Villoison et de plusieurs autres. Il est impossible, à la vérité, que Zénodote d'Alexandrie, celui qui avait écrit contre les athétèses d'Aristarque, soit Zénodote le diorthunte : celui-ci était mort quand Aristarque n'était pas encore né. Mais le prétendu Zénodote de Mallos, nommé dans Eustathe comme ayant écrit sur Homère, n'est autre, selon nous, que Zénodote d'Éphèse. L'expression ὁ Μαλλώτης Ζηνόδοτος, qu'Eustathe copie dans de vieux documents, est un lapsus de transcripteur. Le Mallote, c'est Cratès. Il y avait là primitivement deux noms, *Cratès* et *Zénodote*. La copule est tombée, et les deux noms se sont trouvés n'en faire qu'un seul. Il faut lire : ὁ Μαλλώτης καὶ Ζηνόδοτος.

C'est Zénodote, suivant quelques-uns, qui a divisé l'*Iliade* et l'*Odyssée* chacune en vingt-quatre chants, et donné pour titre à chaque chant une des vingt-quatre lettres de l'alphabet. On met plus ordinairement cette division au compte d'Aristarque. C'est du moins Aristarque qui l'a fait prévaloir. On conjecture que Zénodote s'était servi de signes critiques, dans son texte d'Homère, pour indiquer ses corrections et ses doutes. Il a dû certainement employer ou l'obel ou un équivalent de l'obel. Quand il avait supprimé un vers, la collation suffisait pour révéler le changement ; mais bien souvent il se contentait de prononcer l'athétèse. Il avait laissé en place beaucoup de vers qui

pourtant n'étaient point, à son avis, d'une authenticité sûre. Il les avait donc marqués d'un signe. L'obel (—) est le symbole naturel de la condamnation à mort. C'est la broche qui transperce, le javelot ou la flèche qui tue¹. L'expression ἀθετεῖ Ζηνόδοτος, si fréquente dans les *Scholies de Venise*, semble dire que c'était l'obel même qui marquait la sentence.

Ératosthène, qui succéda à Callimaque comme chef du Musée, et Apollonius de Rhodes, qui fut le successeur d'Ératosthène, avaient tous les deux écrit sur Homère; mais ce n'est point comme interprètes de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* qu'ils sont célèbres. Aristophane de Byzance, le successeur d'Apollonius, doit au contraire tout son renom à ses travaux de grammairien, particulièrement à sa diorthose du texte d'Homère et à ses commentaires sur cette diorthose. Il avait été disciple de Zénodote; mais ce n'est point Zénodote qu'il prit pour modèle. Il fut aussi sage, aussi modéré, que Zénodote avait été violent et téméraire. Il rétablit dans le texte les vers indûment effacés; il revisa et reforma les athétèses mal motivées; il effaça les mots intrus; il rendit leurs droits aux leçons légitimes. Son travail a mérité de servir de base à celui d'Aristarque. Aristarque se borne, la plupart du temps, à confirmer les opinions d'Aristophane. On verra, dans notre commentaire, des preuves multipliées de l'accord des deux critiques. Presque toutes les athétèses d'Aristarque sont conformes à celles qu'avait prononcées Aristophane.

L'Homère d'Aristophane de Byzance avait donc une tout autre valeur que l'Homère de Zénodote. C'est bien en vain que Wolf a soutenu le contraire². C'est bien plus vainement encore que Wolf a prétendu démontrer qu'Aristophane avait été audessous de lui-même comme éditeur et interprète d'Homère,

1. Isidore de Séville, *Origines*, I, xx : « ... ut quasi sagitta jugulet supervacua, atque falsa confodiat. » Voyez notre *Appendice II*. C'est une dissertation sur les signes critiques.

2. *Prolegomènes*, XLIV, p. CCXXV, 436 : « Quanquam ultro fateor, me, ne in his qui a dem que paullo certius ad ejus coniec-

« turam referri possunt, robustiorem conjecturalis artis instantiam quam in « Zenodoto intelligere. » L'erreur de Wolf deviendra manifeste, si l'on jette seulement un coup d'œil sur le livre de Nauck, *Aristophanis Byzantii fragmenta*, Halle, 1848, in-8°. Mais Wolf jugeait Aristophane avec parti pris.

et que c'est à ses travaux sur les poètes scéniques, et particulièrement sur le poète son homonyme, qu'il avait dû sa gloire.

Aristophane de Byzance était un homme d'une immense érudition. Il avait lu, à ce que dit Vitruve, tous les livres de la Bibliothèque d'Alexandrie. C'est une légende assurément; mais cette légende n'a pu être inventée qu'à propos de faits extraordinaires d'application studieuse. Le commentaire d'Aristophane sur Homère doit avoir été un livre très-savant. C'était aussi et surtout une œuvre de saine discussion et de goût délicat.

Aristophane de Byzance passe pour l'inventeur des signes d'accentuation. On croit aussi qu'il avait eu, avant Aristarque, tout un système de signes critiques, et non pas seulement, comme Zénodote, un obel ou un équivalent de l'obel. Deux de ces signes critiques sont connus avec certitude, l'astérisque et le céraunion. L'astérisque (X) servait à Aristophane, selon l'*Anecdotum* de Paris, pour marquer les endroits *qui n'avaient pas de sens*, c'est-à-dire, sans aucun doute, les endroits difficiles à comprendre. Le céraunion tenait lieu de deux ou de plusieurs obels, quand il y avait athétèse de plus d'un vers. Ce signe est représenté sous différentes formes : \leftarrow , \downarrow , $\succ K$, $\succ \{ K$, \top . On dit aussi qu'Aristophane de Byzance avait un sigma (C) et un antisigma (C); mais on ignore ce qu'il en faisait¹.

Aristarque, disciple et successeur d'Aristophane de Byzance, continua les travaux de son maître sur Homère, en agrandit le plan, en perfectionna les détails, mit la dernière main à l'édifice. Il avait étudié et commenté un grand nombre de poètes : Hésiode, Archiloque, Aleman, Alcée, Anacréon, Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, etc. Il avait composé huit cents livres, ou, pour parler exactement, huit cents rouleaux de commentaires².

1. Voyez notre *Appendice* II, vers la fin.

2. Le rouleau se composait ordinairement d'une seule feuille; mais la feuille était d'une très-grande longueur. Voyez plus loin, dans le chapitre III, p. LVIII-LX, la description du *Papyrus de Bankes*. On

écrivait un chant d'Homère sur une seule feuille, et sur un seul côté de la feuille, et en lettres onciales, et avec d'assez larges entre-colonnes. Un rouleau équivalait, en moyenne, à trente ou quarante de nos pages in-octavo.

Mais c'est Homère qui paraît avoir été son auteur de prédilection. C'est sur Homère qu'il avait écrit la moitié peut-être de ses huit cents livres. Il avait discuté vers par vers et presque mot par mot, d'un bout à l'autre, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Ce commentaire à lui seul devait faire une masse énorme, et représentait des centaines de rouleaux. Outre le commentaire, il y avait des dissertations de toute sorte, et même de véritables ouvrages, comme celui dont le *Catalogue* était le sujet, comme ceux où Aristarque avait défendu ses corrections et ses interprétations contre les attaques de Xénon, de Comanus et d'autres.

L'édition d'Homère donnée par Aristarque n'avait point de notes aux marges, mais seulement des signes critiques qui renvoyaient au commentaire, et qui disaient d'avance à l'œil quel genre de notes on était sûr d'y trouver. Si Aristarque avait traité, à propos d'un vers, quelque question de grammaire, de littérature ou d'histoire, le vers était marqué de ce qu'on nommait *la double pure*, *la double non-pointée*, ou absolument *la double* (∞) : ἡ διπλά, la ligne qui fait deux lignes, la ligne bifurquée; disons, *la diplo*. Quand le commentateur relevait une fausse leçon de Zénodote ou de Cratès, la *diple pointée* (⋈) était le signe accolé au vers où se trouvait antérieurement cette fausse leçon. Tout vers suspect d'interpolation était frappé de l'*obel* (—), et l'obel était répété autant de fois qu'il y avait de vers suspects. L'*astérisque* (·✕·), à côté d'un ou de plusieurs vers, marquait simplement répétition; mais l'*obel et astérisque* (— ·✕·) signifiait répétition vicieuse. L'*antisigma* (∩) se traduisait, *intersion*, *anacoluthé*, et, suivi d'un vers pointé, *tautologie*. On attribue encore d'autres signes critiques à Aristarque; mais ceux que nous venons d'énumérer sont les plus usuels, ceux qu'avait conservés Aristonicus, ceux qu'on a retrouvés dans le manuscrit de Venise¹.

Les anciens possédaient deux éditions d'Homère sous le nom d'Aristarque. Pourtant Ammonius, le successeur d'Aristarque au

1. Voyez, pour les détails, notre *Appendice II*, dissertation sur les signes critiques.

Musée, avait fait un livre intitulé : *Qu'il n'y a pas eu plusieurs éditions de la diorthose d'Aristarque*. Villoison suppose qu'Aristarque n'avait pas toujours donné le même texte et dans la diorthose et dans le commentaire, et que c'est après sa mort qu'on a fait, à l'aide des variantes du commentaire, la deuxième édition de la diorthose. Le titre du livre d'Ammonius signifierait donc que la deuxième édition n'était autre chose que la première, revue et corrigée. Aristarque a survécu longtemps sans doute à la publication de la première. Il expliquait à ses disciples l'*Illiade* et l'*Odyssée*. C'est dire qu'il ne gardait pas pour lui les idées nouvelles que lui suggéraient l'étude et la réflexion. Même avant la mort d'Aristarque, il y avait dans le public, du fait d'Aristarque ou non, des exemplaires de son texte différents de la minute originale. Karl Lehrs croit à une seconde édition donnée par Aristarque en personne. Il entend le mot *πλείους*, dans le titre du livre d'Ammonius, comme *πλείους τῶν δύο* : plus que les deux données par Aristarque. Le livre d'Ammonius était, selon Karl Lehrs, une protestation contre ceux qui, après la mort d'Aristarque, recommandaient du nom d'Aristarque une troisième édition de la diorthose. Cela est fort subtil, mais non point dénué de toute vraisemblance. Nous sommes à Alexandrie, dans le pays des subtilités. Pourtant il vaut mieux croire qu'Ammonius avait voulu simplement revendiquer pour la première édition le titre de vraie et unique diorthose.

Avant la découverte du manuscrit de Venise, Aristarque n'était qu'un nom fameux. On n'avait aucune idée nette des travaux du grand critique. Villoison nous a mis en état de connaître, et de très-bien connaître, et la diorthose et le commentaire même d'Aristarque. Le texte de Venise est en général un texte aristarchien. La collection de variantes qui l'accompagne contient les leçons d'Aristarque par centaines. Des extraits fort nombreux du livre de Didyme sur la diorthose d'Aristarque, nous montrent ces leçons discutées par les plus illustres grammairiens de l'antiquité. D'autres extraits, empruntés à la *Prosodie* d'Hérodien, à la *Ponctuation* de Nieanor, nous renseignent dans le plus

grand détail sur l'orthographe d'Aristarque, sur la façon dont il coupait les phrases, dont il scandait les vers, aspirait ou accentuait les mots. Les signes qu'on voit à la gauche des vers du texte de Venise sont les signes mêmes d'Aristarque. Les notes afférentes à ces signes sont des extraits d'un livre où Aristonicus avait résumé et concentré toute la substance du commentaire d'Aristarque. Quand il y a diphe pointée, par exemple, ce n'est pas seulement la pensée d'Aristarque, c'est sa voix, c'est sa parole, c'est Aristarque en personne. Tout ce qu'on peut regretter, c'est qu'Aristonicus n'ait pas été complet. Il a fait un choix parmi les signes, parmi les notes. Il ne nous a pas conservé une seule diphe, pas une seule réflexion, qui ait trait aux leçons de Cratès.

Bayle résume en deux pages et demie tout ce qu'on savait de son temps sur Aristarque; et il n'a rien oublié, au contraire: mainte chose, dans ce que dit Bayle, est à côté du sujet. Karl Lehrs a pu écrire sur Aristarque un gros volume, sans épuiser la matière, sans même faire autre chose que de donner des spécimens de la façon dont Aristarque se comportait dans son métier de critique¹. Un livre où l'on discuterait toutes les leçons et toutes les interprétations d'Aristarque éditeur et commentateur d'Homère, serait court s'il s'arrêtait au dixième volume. Tout ce qu'on avait jadis, c'étaient quelques citations textuelles d'Aristarque, éparses çà et là chez les lexicographes, chez les grammairiens, chez Eustathe, dans les scholies du pseudo-Didyme, dans celles de Pierre Victorius; c'étaient de vagues documents historiques, et ces *testimonia veterum* qu'il n'est pas toujours facile d'accorder entre eux. Aujourd'hui, nous pourrions nous plaindre de l'embarras des richesses.

Karl Lehrs a mis en pleine lumière les mérites d'Aristarque. On a été forcé de convenir, en dépit de Wolf, que l'Homère de la diorthose d'Aristarque était le plus pur et le plus authentique que les Grecs eussent jamais possédé, et que ce qu'il y avait à faire, pour les modernes, c'était de restituer autant que possible

1. Voyez plus bas, dans le chapitre VI de cette Introduction, p. cxx-cxxiii, ce qui

concerne Karl Lehrs et son livre sur Aristarque.

cette diorthose. Wolf reconnaît d'ailleurs qu'Aristarque ne s'est pas permis une seule correction arbitraire; qu'il n'a inventé aucune leçon, interpolé aucun vers, et que les plus graves changements qu'on lui attribue, il ne les a faits que pour des raisons plausibles et d'après l'autorité des meilleurs textes anciens. Wolf confesse même qu'Aristarque n'avait presque rien laissé à faire aux grammairiens futurs, pour tout ce qui concerne l'exactitude de l'orthographe, les esprits, les accents. Ces aveux nous suffisent. Il nous importe peu que Wolf ait commencé par dire qu'Aristarque n'était et n'avait pu être qu'un critique médiocre⁴. Si l'œuvre était à peu près parfaite, l'artiste n'a pas manqué des talents qu'elle exigeait.

Wolf admire d'ailleurs sans restriction, ou peu s'en faut, Aristarque interprète d'Homère. Il aurait approuvé tout ce que dit Lehrs sur l'excellence des principes d'exégèse appliqués par Aristarque au texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. Homère est le plus ancien de tous les poètes. Les autres poètes s'expliquent par lui, mais lui ne s'explique point par les autres poètes. Il ne s'explique que par lui-même. Chez lui, tout est primitif et naïf; tout doit être pris à la lettre: point d'arrière-pensées, point d'allégories, point de symboles. Aristarque commentateur ne se trompe que là où il était condamné à se tromper: dans les étymologies, dans certaines questions de goût. La science étymologique ne date que d'hier. Elle suppose des connaissances linguistiques qu'un Grec ne pouvait posséder. Quant au goût, il est évident qu'un Alexandrin, et un Alexandrin du Musée, courait à chaque instant le risque, en lisant Homère, d'être offensé, et de porter des jugements de raffiné et de bel esprit. Certaines athétèses d'Aristarque rappellent les traditions de Zénodote. L'athétèse des vers VI, 433-439 de l'*Iliade*, est une erreur caractérisée dans l'application du τὸ πρότερον, ce principe dont Zéno-

4. *Prolégomènes*, XLVI, p. CCXXXI, 139: « Nondum enim satis refutavimus
« vulgarem errorem, quo facile ducimur
« omnes, ut criticos antiquitatis horum
« qui nunc sunt similes, atque Aristarchum

« in primis Bentleii seu Valckenarii, seu
« quisquis antiqua scripta pari ingenio ex-
« polit, longe simillimum putemus. » Voy.
aussi XXXVIII, p. CLXXIII, 404. C'est une
des idées auxquelles Wolf tient le plus.

dote avait tant abusé. Mais les péchés de goût sont aussi rares chez Aristarque qu'ils étaient fréquents chez Zénodote. En général, Aristarque sent Homère. On en verra, dans notre commentaire, des preuves signalées. C'est Aristarque, par exemple, qui a le mieux dit pourquoi Homère compare Ajax, *Iliade*, XI, 548-562, d'abord à un lion, et puis à un âne.

Nous n'insistons point. Tout le monde a lu le mémoire de M. Émile Egger sur Aristarque, un de ces écrits qui sont classiques dans l'estime des lettrés sérieux¹. Nous espérons qu'on aura même la curiosité de prendre en main le livre qui a été jadis l'occasion de cette belle étude; et Karl Lehrs édifiera les plus incrédules.

Aristarque était né dans l'île de Samothrace au commencement du deuxième siècle. Il florissait sous le règne de Ptolémée VI ou Philométor; il fut même, dit-on, précepteur d'un fils de ce roi. Il mourut dans l'île de Chypre, à l'âge de soixante et douze ans.

Tandis que l'École d'Alexandrie était à son apogée avec Aristarque, une école rivale brillait à Pergame, et Cratès, le chef de cette école, passait pour un grand philosophe et un savant universel. Cratès se mêla de commenter Homère. Il prit partout le contre-pied d'Aristarque. Il trouvait malséant qu'on fît d'Homère un mortel comme un autre, et qu'on le représentât imbu de toutes les idées, de tous les préjugés, de toutes les ignorances du temps où il a vécu. Homère, avec Cratès, devient un autre Cratès : philosophe, mathématicien, astronome, géographe; un homme consommé dans toutes les sciences et dans tous les arts qui se cultivaient et s'enseignaient à Pergame². Ce système critique était absurde. Il fit pourtant des adeptes. On peut même dire qu'il a fini par triompher. Horace, dans l'*Épître à Lollius*, parle presque à la façon de Cratès. Au temps de Sénèque, il n'y avait

1. *Mémoires de littérature ancienne*, p. 126-163. Il a d'abord été publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, comme compte rendu des travaux de Karl Lehrs sur Aristarque.

2. « Crates Stoicus gloriæ vatis male

« consuli putavit, nisi ipsi multiplicées artes
« Pergamenas allineret, eumque converteret
« in philosophum, mathematicum, astro-
« nomum, geographum, et quidvis potius
« quam quod ipse esse voluerat. » Wolf,
Prolégomènes, LI, p. CCLXXVIII, 468.

guère de philosophe qui ne tirât Homère à lui. Les stoïciens en faisaient un stoïcien, les épicuriens un épicurien, les péripatéticiens un péripatéticien, les académiciens un académicien. Sénèque se moque de ces prétentions contradictoires : « Il est évident, dit-il, qu'être de toutes les doctrines, c'est n'être d'aucune. Elles sont incompatibles ¹. » Mais les railleries de Sénèque n'eurent point raison de cette fausse critique. Chaque secte continua de voir dans l'*Illiade* et l'*Odyssée* ce qui était à son gré. Le christianisme même subit l'influence de la tradition cratétéenne. Homère est pour saint Basile un prédicateur de vertu. Eustathe ne tarit point sur les perfections scientifiques et morales d'Homère. Tout notre dix-septième siècle répète et développe ces solennelles inepties. Il y a peut-être encore aujourd'hui chez nous des cratétéens.

Cependant tout n'est pas absolument insensé dans ce que Cratès avait écrit sur Homère. Un homme d'esprit qui remue des idées trouve toujours par-ci par-là de bonnes choses. Il y a des observations utiles dans plusieurs des notes de Cratès citées par Strabon, par les grammairiens, par Eustathe. Quelques-unes des leçons attribuées à Cratès ne sont point méprisables. Wolf en approuve deux ou trois; mais il ne peut s'empêcher de reconnaître que Cratès a scandaleusement abusé de la permission de dire des sottises. La dernière phrase des *Prolegomènes* est un coup dont Cratès ne se relèvera point : « Sed « equidem non plura quæsierim, ut pravum hominis acumen mi-
« rer et indoctam temeritatem. »

Cratès avait intitulé *ἐπιθωρικὰ*, *Corrections*, ses commentaires sur l'*Illiade* et l'*Odyssée*. C'est sous ce titre qu'ils sont mentionnés dans l'*Anecdolum* de Rome, à propos de l'*Illiade de l'Hélicon* ².

Les disciples d'Aristarque furent fidèles à leur maître. On ne peut pas dire pourtant qu'ils aient été des fanatiques. Les mots de sectaire qu'on prête à tels ou tels aristarchiens, n'ont aucune au-

1. Voyez Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXXVIII, 5.

2. Voyez notre *Appendice* III, au commencement.

thenticité. S'ils ont été dits, c'étaient des boutades et rien de plus⁴. La pratique habituelle de l'École est l'*obsequium rationale*, l'assentiment après examen. Les disciples immédiats même, un Ammonius, un Denys de Thrace, ont souvent leurs opinions propres. La doctrine d'Aristarque est sacrée; mais la pratique d'Aristarque est confrontée avec les principes, et l'on n'approuve pas toujours. Un siècle et plus après Aristarque, l'École se maintenait dans ces nobles et saines traditions. Les quatre grammairiens des *Scholies de Venise* sont des aristarchiens convaincus, mais qui ne jurent que librement sur la parole du maître. Voyez Aristonicus, le plus aristarchien des quatre, celui que la nature même de son livre condamnait à n'être guère qu'un interprète de la pensée d'Aristarque, qu'un écho de sa parole. Il choisit entre les signes critiques, entre les notes afférentes aux signes. Il transcrit et résume, c'est l'ordinaire; mais il parle aussi quelquefois pour son compte, et donne des raisons auxquelles n'avait point songé Aristarque. Telle athétèse, qu'on est d'abord tenté d'attribuer à Aristarque, est en réalité une sentence portée par Aristonicus.

Nous savons d'ailleurs, et de source authentique, qu'Aristonicus avait composé des commentaires sur Homère, et non pas seulement cet abrégé du commentaire d'Aristarque que nous possédons en partie, ce *περὶ σημείων Ἰλιάδος* que le scholiaste A nous débite par morceaux. Aristonicus est quelquefois cité par les grammairiens, en opposition avec Aristarque même. Mais c'est comme transcripteur et abrégiateur d'Aristarque, qu'Aristonicus a surtout rendu service; c'est par le livre qui lui a coûté le moins de travail, qu'il a le mieux mérité d'Homère. Sans ce livre, Aristarque ne serait qu'une ombre. Grâce à ce livre, Aristarque est la plus vivante des réalités. C'est par centaines, c'est par milliers que nous possédons, dans les notes d'Aristonicus,

4. On cite triomphalement la discussion sur *ψευδέσσι*, *Iliade*, IV, 235. Le scholiaste A dit : *καὶ μᾶλλον πειστέον Ἀριστάρχῳ ἢ τῷ Ἑρμακπίᾳ, εἰ καὶ δοκεῖ*

ἀληθεύειν. Mais c'est un Alexandrin des bas siècles; et d'ailleurs il se trompe, en contestant qu'Aristarque ait raison dans ce passage.

des citations authentiques d'Aristarque, et sur les points mêmes qui avaient été le plus particulièrement l'objet des recherches et des méditations d'Aristarque. C'est le livre d'Aristonicus qui fait des *Scholies de Venise* un monument philologique incomparable. Villoison lui-même n'a pas compris toute l'importance des signes et de leur explication. C'est presque par manière d'acquiescement qu'il parle d'Aristonicus, et il ne le nomme qu'après Didyme, Hérodien et Nicanor.

Friedländer a publié Aristonicus à part¹. Il a corrigé le texte avec soin; il a mis des indications exactes aux citations d'Homère et des autres auteurs; il a éclairci les obscurités, et complété au besoin Aristonicus par Didyme, par Hérodien, par Nicanor, par Apollonius, par les *Scholies*. Mais le livre de Friedländer ne dispense point du livre de Villoison. Friedländer ne donne pas les signes. Quand la note commence par ἡ διπλῆ, ἡ διπλῆ περιεστειγμένη, ὁ ἀστερίσκος, ou par toute autre formule équivalente au signe même, l'omission du signe n'a aucune importance. Mais il y a une foule de notes qui commencent, chez Friedländer, par εἶτι, c'est-à-dire par une énigme. Ce *parce que* suppose nécessairement ou un signe ou la traduction d'un signe. Bekker, en réimprimant les *Scholies de Venise*, avait déjà fait cette économie mal entendue. Les signes marquent la provenance des notes : c'est leur caractéristique aristarchienne. Il n'est pas difficile, sans doute, de suppléer à chaque note ce qui manque devant εἶτι, et de lire mentalement : *diple, diple pointée, astérisque*, etc. Mais il vaut mieux voir les choses elles-mêmes, la main et la pensée d'Aristarque. Ajoutons, pour ce qui concerne Friedländer, qu'on ne comprend pas très-bien qu'un livre intitulé *des signes de l'Iliade* soit précisément dénué de ces signes, de ce qui est censé faire son essence.

Aristonicus était un contemporain de Strabon. Strabon lui-même dit d'Aristonicus : *notre contemporain* (ὁ κατὰ τὸν ἑμῶν). Didyme, le deuxième des aristarchiens dont Villoison a retrouvé les com-

1. *Aristonici περὶ σημείων Ἰλιάδος reliquæ emendatiore*, Gœttingue, 1853, in-8°.

mentaires homériques, vivait à la même époque. Ce Didyme a été probablement le plus laborieux et le plus fécond de tous les grammairiens. On l'appelait Chalcentère (*entrailles d'airain*), comme qui dirait *corps de fer*, pour exprimer sa prodigieuse application au travail. Il avait composé, selon des témoignages non suspects, trois mille cinq cents livres au moins. Sénèque dit quatre mille. Entendez par là, quelque chose comme trois ou quatre cents de nos volumes. Ce qui est bien plus extraordinaire que la fécondité de Didyme, c'était l'excellence de ses écrits. Il n'y avait pas un critique dont les anciens fissent plus d'estime. Ils le nommaient *ὁ μέγας*, le grand, et même *ὁ πᾶν*, le critique par excellence. Son livre *sur la diorthose d'Aristarque* était un chef-d'œuvre d'érudition et de goût. Ce qui reste de ce livre nous permet à nous-mêmes de reconnaître dans Didyme un esprit de premier ordre, la science et la conscience en personne⁴. Didyme compare entre elles les deux éditions qu'on avait sous le nom d'Aristarque. Il cherche les motifs qu'a eus Aristarque, soit pour varier dans ses leçons, soit pour écrire de telle ou telle manière. Il ne se contente point de répéter ce qu'Aristarque avait dit dans ses commentaires ou dans ses dissertations: il va aux sources; il confronte la diorthose d'Aristarque avec ce qui l'a précédée, avec ce qui l'a suivie. C'est par Didyme que nous connaissons et ces anciens textes qu'Aristarque avait consultés, et ces éditions alexandrines qu'avaient données les doctes émules d'Aristarque, un Aratus, un Rhianus, un Sosigène, etc.

Didyme avait composé des commentaires sur l'*Iliade* et sur l'*Odyssée*. C'était Aristarque mis, comme nous disons, à l'usage des classes. C'étaient des notes tantôt copiées textuellement, tantôt abrégées ou développées, selon que l'exigeaient les besoins de l'enseignement. Il ne faut pas juger de ces notes d'après ce qui en reste dans le pseudo-Didyme, autrement dit dans les *petites*

4. Lehrs, *Dissert.* I, II, 1: « Etenim quam
« artem subtiliter diligenterque tractare
« docuerat Aristarchus), cum Didymus tam

« egregie ad editiones Aristarchi Home-
« ricas adhibuit, ut nihil mihi videatur
« in hoc genere fugi posse perfectius. »

Scholies. Les *petites Scholies* ne sont que des extraits du vrai Didyme, mêlés à des extraits de commentateurs plus récents. Maurice Schmidt a réuni en un volume les fragments authentiques de Didyme¹; mais c'est dans les *Scholies de Venise* qu'il faut lire les pages de Didyme sur la diorthose d'Aristarque, entre les pages d'Aristonicus, c'est-à-dire d'Aristarque même, et celles d'Hérodien et de Nicanor. Les quatre grammairiens se complètent les uns les autres, se font valoir les uns par les autres, et leurs quatre livres font un merveilleux livre tout à la gloire d'Aristarque.

L'ouvrage d'Hérodien était intitulé *Prosodie de l'Iliade*. C'était un commentaire où étaient discutées et résolues, vers par vers, les questions relatives à l'accentuation, à l'aspiration, à la quantité. Les *Scholies de Venise* ne donnent que des extraits de cet ouvrage : πινύ, dit la note finale des scholies de chaque chant. Ces extraits sont nombreux et textuels. Hérodien ne combat presque jamais Aristarque; mais il discute très-souvent contre les grammairiens qui avaient combattu Aristarque. C'est même par lui que nous connaissons la plupart d'entre eux : Tryphon, Alexion, Ptolémée, etc. La *Prosodie de l'Iliade* était digne des talents et de la renommée du fils d'Apollonius Dyscole².

L'ouvrage de Nicanor était un traité de ponctuation : περί σημειώσεων. Les extraits transcrits par le scholiaste A sont tirés de la partie du traité qui était spécialement consacrée à l'*Iliade*; car Nicanor avait travaillé surtout pour les lecteurs d'Homère. Suivant quelques-uns, Nicanor avait inventé un système de ponctuation différent de celui qui était en usage depuis Aristarque,

1. *Didymi Chalcenteri grammatici fragmenta quae supersunt omnia collegit et disposuit Marcus Schmidt.* Leipzig, 1854, in-8°. Les restes du περί τῆς Ἀριστάρχου διορθώσεως forment la partie la plus considérable du volume.

2. Lehrs a publié à part les fragments de cet ouvrage et ceux de quelques autres livres d'Hérodien. Un disciple de Lehrs imprime en ce moment une édition complète de tout ce qui reste de ce grammairien fameux. Ces restes sont consi-

dérables. La *Prosodie générale*, toute mutilée qu'elle est, remplit déjà les trois quarts d'un énorme volume grand in-8° : HERODIANI TECHNICI RELIQUAE. *Collegit, disposuit, emendavit, explicavit, praefatus est Augustus Loutz. Tomus I praefationem et Herodiani Prosodiam catholicam continens.* Leipzig, 1867. Le surnom de τεχνικός, auteur de livres d'enseignement, servait à distinguer Hérodien de ses homonymes, et notamment de l'historien qui fut presque son contemporain.

et c'est pour faire prévaloir ce système qu'il avait écrit son traité. Il n'y paraît point dans les notes que nous avons. Nicanor donne presque toujours raison à Aristarque. Il est aristarchien, autant et plus qu'Hérodien même. Friedländer avait publié à part les fragments de Nicanor, avant de publier Aristonicus¹.

La découverte des notes d'Hérodien et de Nicanor n'a pas, à beaucoup près, l'importance de celle des commentaires d'Aristonicus et de Didyme. Presque tout ce que dit Hérodien était connu de temps immémorial, par les grammairiens, par les lexicographes, par la tradition des scholiastes et des transpositeurs de textes. De même pour ce que dit Nicanor. Hérodien et Nicanor complètent ce que l'on savait; Aristonicus et Didyme font connaître des choses dont on n'avait pas même l'idée.

Les papyrus qui sont les débris d'anciens exemplaires de l'*Iliade*, nous montrent qu'Hérodien et Nicanor ne faisaient point une besogne inutile en enseignant à leurs contemporains comment il fallait accentuer, scander, ponctuer le texte d'Homère. Ces papyrus sont à la fois et des modèles de calligraphie, et des modèles de cacographie. Les fautes de toute sorte y abondent. Chaque vers va d'un bout à l'autre, sans solution de continuité, sans aucune trace de ponctuation. Il y a par-ci par-là des accents et des esprits, mais jetés presque au hasard, et tombant souvent ailleurs qu'à leur vraie place. Les mots sont souvent méconnaissables. C'est le texte d'Homère, mais aussi défiguré, ou peu s'en faut, que possible. Ces livres ont été écrits au temps des derniers Ptolémées ou des premiers Césars, c'est-à-dire durant la plus florissante période de l'école d'Aristarque. Il faut croire seulement que les maîtres mettaient aux mains de leurs disciples des exemplaires un peu plus soignés que ces *κοινά* dont nous avons les spécimens. On dit qu'Hérodien fit une édition d'Homère. Nul doute qu'il y eût introduit tous les perfectionnements. Mais les libraires ne s'inquiétaient guère que du charme des yeux; et les *κοινά* ont continué à disputer le marché

1. *Nicanor, περὶ στίγμων*. Kœnigsberg, 1850; in-8°.

aux éditions savantes. Le manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, ou ce qui reste de ce manuscrit, ne vaut pas beaucoup mieux que les papyrus. L'*Iliade* du *Palimpseste syriaque* est moins correcte que celle de Chalcondyle, tirée de textes transcrits par les derniers copistes byzantins d'Homère¹.

Nous ne savons pas ce qu'était primitivement le *Lexique d'Apollonius*. Nous n'en avons qu'un abrégé assez mal fait, et qui a eu beaucoup à souffrir pour arriver jusqu'au dixième siècle, où un amateur quelconque l'a transcrit, pour son usage propre, en cursive de fantaisie plus aisée à deviner qu'à lire. L'original doit avoir été un livre considérable, bien que ce ne fût qu'un dictionnaire de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. C'était Aristarque mis dans l'ordre alphabétique. Les débris mêmes du livre sont encore tout pleins d'Aristarque. C'est là ce qui donne un grand prix à ces pages incomplètes et mutilées. Apollonius sert à chaque instant d'auxiliaire, de supplément ou de confirmation aux quatre grammairiens. Villoison, en retrouvant Apollonius, avait dignement présumé à la découverte qu'il fit plus tard d'Aristonicus, de Didyme, d'Hérodien et de Nicanor².

Il y a une demi-douzaine d'Apollonius, dans la liste des critiques alexandrins qui avaient écrit sur Homère. L'auteur du *Lexique* est celui qu'on nomme Apollonius le sophiste. Il vivait au siècle d'Auguste, peu de temps après Aristonicus et Didyme. C'est un aristarchien de la belle époque, et non pas, comme Hésychius, un compilateur de la décadence. Il travaillait dans l'école d'Aristarque, en pleine tradition vivante, ayant sous les yeux les deux éditions d'Aristarque, les commentaires d'Aristarque, les dissertations d'Aristarque, la bibliothèque homérique où avait puisé Aristarque, les livres où les disciples directs d'Aristarque avaient élucidé ou complété la pensée du maître.

L'école d'Aristarque, après le deuxième siècle, commence à fléchir. Elle subsiste toujours ; mais celle de Cratès subsiste aussi,

1. Voyez la première partie du chapitre III de cette *Introduction*. Elle est consacrée aux textes manuscrits.

2. Voyez le chapitre IV. Ce chapitre est entièrement consacré aux travaux de Villoison sur Homère.

et l'esprit qui domine à Alexandrie est plus favorable à la critique fantaisiste qu'à la critique positive. La philosophie voit partout des allégories, des symboles, des idées plus ou moins profondes. Les faits ne sont plus des faits. On explique Homère pour y trouver des doctrines à mettre en regard de l'Évangile. Les plus savants s'embourbent eux-mêmes dans cette voie. Le triomphe de l'éclectisme est la ruine des saines études. Les grammairiens qui ne sont que grammairiens tombent dans le mépris. Les *Questions homériques* de Porphyre nous montrent le système d'exégèse qui prévalut à la fin. Il y a bien peu de chose à tirer de ces discussions si ingénieuses, si subtiles, parfois même si intéressantes. Villosion a considérablement augmenté la masse des commentaires de Porphyre sur Homère. Les *Scholies B*, celles qu'il a tirées du manuscrit de Bessarion, sont pleines de citations de Porphyre. On préférerait, à ces richesses presque stériles, des extraits de pures *τέγγυα*, de livres de classe comme ceux d'Hérodien ou de Nicanor¹.

Porphyre est nommé deux ou trois fois dans les *Scholies A*; on y trouve même le titre de son ouvrage sur Homère (ἐν τοῖς Ὀμηρικαῖς ζητήμασι). Il est donc impossible de faire vivre plus haut que le quatrième siècle le grammairien qui a compilé cet admirable *Variorum*. Par son esprit du moins, le scholiaste A nous représente les plus saines traditions de l'École. Ce contemporain d'Isidore n'est infecté, à aucun degré, ni de mysticisme ni d'hallucinations théologiques. Le choix des auteurs qu'il a dépecés fait le plus grand honneur à son goût et à ses lumières. Les notes où il parle en son propre nom semblent avoir été écrites dans les meilleurs temps de l'érudition alexandrine. Aristonicus et Didyme n'eussent point désavoué ce disciple. C'est un aristarchien décidé, et qui se fait gloire d'être aristarchien.

1. Les *Questions homériques* ont été imprimées pour la première fois en 1521, avec les scholies du pseudo-Didyme, Venise, Aldé, in-octavo. A ce *liber* en était joint un autre du même auteur sur l'autre des nymphes dans l'*Odyssée*. Mais ces deux opuscules n'étaient que des fragments. Il

est probable que la masse des commentaires de Porphyre sur Homère s'accroîtra encore, si l'on retrouve l'*Ilias signata* que Bergler avait vue, et dont parle Villosion dans ses *Prolegomènes*. Voyez plus bas, chapitre IV, p. LXXXIII. Voyez aussi notre *Appendice I*.

Il dit, en parlant des aristarchiens : *les nôtres* (οἱ ἡμέτεροι). Comme la plupart d'entre eux, il a son franc arbitre, et ne jure pas toujours sur la parole du maître. On peut lui reprocher quelques paroles inconsidérées¹; mais sa manière habituelle n'a jamais rien du fanatique qui n'entend point raison. Le texte aux marges duquel il avait consigné ses extraits d'auteurs et ses explications personnelles était un texte aristarchien, mais modifié en maint passage par les corrections des grammairiens postérieurs à Aristarque. La preuve en est dans la formule si souvent répétée : *Aristarque, telle leçon*. Cependant les différences n'étaient pas aussi grandes qu'on le supposerait d'après le manuscrit de Venise. La paradose alexandrine, la vulgate du quatrième siècle, a subi plus d'une altération en passant par les mains byzantines; et le texte de Villoison, qui est du dixième siècle, contient beaucoup de leçons qui n'ont rien de commun avec les savants produits de la critique des Ammonius, des Aristonicus, des Didyme, des Hérodien, des Nicanor.

Le scholiaste A est le dernier des Alexandrins. Il a des idées nettes, des doctrines raisonnées, et il sait exprimer ses opinions. Il avait même composé des ouvrages de quelque étendue sur les sujets ordinaires de ses études. Il y renvoie quelquefois (ἐν ἐτέροις ἡμῶν εἴρηται); mais il n'en donne point les titres.

Après le scholiaste A, nous sommes en pleine Byzance. Toute critique a disparu, tout savoir sérieux, presque tout bon sens. Ce n'est point faire tort au scholiaste B, que de le qualifier d'ignare. Il ne comprend rien, la plupart du temps, aux choses qu'il transcrit, et qu'il transcrit d'après des notes de troisième et de dixième main. Aristarque est pour lui un mythe. Il n'a pas ouvert un seul des innombrables ouvrages laissés par les Alexandrins. Il les cite machinalement, quand ils sont cités aux marges des trois ou quatre exemplaires de l'*Iliade* dont il compile les scholies. Son Porphyre même, il ne l'a pas directement tiré des *Questions homériques*: il l'a puisé dans quelque farrago d'extraits.

1. Voyez plus haut la note de la page XLII.

Ce compilateur est inepte; mais ceux qu'on nomme L et V sont plus ineptes encore. Il est vrai que tous les deux sont fort modernes, tandis que B est antérieur à Eustathe. V est le scholiaste de Pierre Victorius¹. C'est un absurde rhéteur, qui n'est occupé que des questions de composition et de style, et qui ne dit rien à ceux qui voudraient comprendre avant d'admirer. L, le scholiaste de Leipzig, est souvent identique à V, ce qui ne fait pas son éloge. Il a quelquefois de la grammaire, mais presque jamais de la bonne. Il n'est passable que là où il a copié B ou les copistes de B. On a même eu la chance d'y trouver des parcelles de A qui ne sont plus dans A, des notes qu'un des copistes qu'il copie avait prises dans les feuillets de A qui manquent aujourd'hui. Lehrs a restitué, à l'aide de L, quelques remarques d'Hérodien, et Maurice Schmidt, quelques lignes de Didyme Chalcentère².

Le commentaire d'Eustathe sur l'*Iliade* est extrêmement étendu, et il forme les deux tiers de l'énorme ouvrage de l'archevêque de Thessalonique sur Homère³. Eustathe est avant tout un compilateur. Il bavarde beaucoup, mais il copie davantage encore. Il est plein de rabâchages, de contradictions, de sottises. Il a perdu presque toute son importance depuis que Villoison nous a mis aux mains l'admirable encyclopédie homérique du scholiaste A. Eustathe n'est plus qu'une autorité d'ordre inférieur, et qui ne compte presque jamais que comme appoint. C'est un nom célèbre, mais ce n'est qu'un nom.

1. Bekker donne V tout entier. Le manuscrit d'où ces scholies sont tirées a appartenu au célèbre philologue Pietro Victorius, un des fondateurs des études grecques en Italie. On n'en avait, avant la publication de Bekker, que des extraits.

2. Villoison n'a donné que des extraits de L. Bekker le donne tout entier.

3. Eustathe a été publié pour la première fois dans ce qu'on appelle vulgairement l'édition romaine d'Homère, 1542-1550, quatre volumes in-folio, mais comme l'objet principal de la publication. Le titre ne parle que du commentaire : Εὐσταθίου

ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης παρεκβολαὶ εἰς τὴν Ὅμηρου Ἰλιάδα καὶ Ὀδυσσεύων. L'édition de Bâle, 1559-1560, trois volumes in-folio, est pareillement un Eustathe, non un Homère, quoique le texte du poète y soit aussi encadré dans les notes. Stallbaum ne donne qu'Eustathe seul. Son édition a sept volumes in-quarto, en comptant l'*Index*. Le commentaire de l'*Iliade* remplit quatre volumes. L'ouvrage a été imprimé à Leipzig de 1825 à 1830, et en commençant par les deux volumes relatifs à *Polyssse*. L'absence du texte d'Homère est un inconvénient.

L'homme n'était ni un savant, ni un écrivain, ni un critique, ni quoi que ce soit valant par soi-même.

Si l'on retranchait du commentaire d'Eustathe tout ce qui est faux ou inutile, le livre serait réduit des trois quarts au moins. L'excellent archevêque de Thessalonique ne laisse passer aucune occasion de faire des réflexions morales, ou, pour mieux dire, de prêcher. Il a, comme le scholiaste de Victorius, une préférence marquée pour les notes des rhéteurs, pour les commentaires qui n'apprennent rien¹. Son érudition, malgré les apparences, est absolument nulle. Il a procédé comme le scholiaste B : transcrivant des transcriptions, juxtaposant les choses les plus disparates, souvent ne comprenant pas ce qu'il transcrit. Il n'a sous les yeux, comme le scholiaste B, que des exemplaires annotés ou des cahiers de classe. Les livres des Alexandrins lui sont inconnus. Il ne sait pas même à quelle époque a vécu Aristarque. Il fait d'Aristarque un des collaborateurs de Pisistrate dans l'œuvre de la première récitation des poèmes homériques. C'est par ce merveilleux anachronisme que débute Eustathe². Non-seulement Eustathe ignore les livres d'Aristarque et des aristarchiens, mais il n'a pas même la tradition des doctrines aristarchiennes. Il lui arrive quelquefois de trouver dans ses cahiers les signes critiques d'Aristarque. Il s'arrête avec stupéfaction devant ces hiéroglyphes, en cherche le sens, et ne le trouve point. Il se figure, par exemple, que l'astérisque (✱) était un signe d'admiration. Cette erreur a fait fortune chez nous, et on la répète encore dans des livres qui passent pour savants³; mais elle n'en reste

1. Wolf, *Prolegomenes*, V, p. XVIII, 10 : « At ille, qui in Homero nihil præter « pulchrum poetam mirabatur, præcorum « ejus fatorum minus curiosus, et rhetori- « eos potius quam criticos interpretes « sectatus, omnino ab hac parte non tan- « tam quanta vulgo fruitur, laudem meruit ; « plurimum debet jacturæ doctiorum Scho- « liorum. » Personne n'a jamais mieux connu que Wolf les mérites et les défauts d'Eustathe. Il l'avait lu trois fois de suite, la plume à la main, de la première page à la dernière.

2. « Ὅτι ἐν μὲν τι σῶμα συνεχὲς διόλου καὶ εὐάρμοστον ἢ τῆς Ἰλιάδος ποιήσις, οἱ δὲ συνθέμενοι ταύτην (κατ' ἐπιταγήν, ὡς φασί, Πεισιστράτου τοῦ τῶν Ἀθηναίων τυράννου) γραμματικοὶ καὶ διορθωσάμενοι κατὰ τὸ ἐκείνοις ἀρέσκον, ὧν κορυφαῖος ὁ Ἀρίσταρχος καὶ μετ' ἐκείνον Ζηνόδοτος... »

3. Voyez l'article ARISTARQUE, dans la *Biographie générale*, publication toute récente. L'auteur de l'article n'a aucune idée nette des signes critiques, et ne connaît point l'*Anecdota* de Venise.

pas moins une erreur. Aristarque et les aristarchiens sont très-souvent cités dans Eustathe, mais presque jamais sous leur nom. La formule la plus ordinaire est *οἱ παλαιοί*, *les anciens*. Quelquefois on les devine sous une expression plus vague encore : *τινές*, *quelques-uns*. L'expression *ἰθετεῖται* indique à coup sûr un jugement d'Aristarque, ou tout au moins un emprunt aux *Signes* d'Aristonicus. Ces citations constituent la partie la plus solide et la plus intéressante du commentaire. Mais ce n'est que d'hier qu'on en peut apprécier la valeur. Eustathe lui-même ignorait l'importance particulière de ces notes. Si nous n'avions pas Apollonius et les quatre grammairiens, nous n'y verrions nous-mêmes, comme Eustathe, que des scholies un peu plus vieilles que les autres.

Il y a un livre qu'Eustathe cite de temps en temps, mais dont il ne donne pas le titre : c'est celui d'Apion et Hérodore. On a cru généralement que ces deux noms d'auteurs représentaient des commentateurs alexandrins : qu'Apion était le fameux adversaire des Juifs, le grammairien vaniteux, *la cymbale du monde*, comme le qualifiait Tibère; qu'Hérodore était quelque autre coryphée de l'École, peut-être le grammairien homériste qu'on trouve cité ailleurs sous le nom d'Héliodore. Il n'en est rien du tout. Le livre d'Apion et Hérodore n'était qu'une compilation de scholiaste, formée, comme les *Scholies A*, d'extraits de plusieurs ouvrages, et des mêmes ouvrages que les *Scholies A*. Apion et Hérodore disent, dans Eustathe, des choses textuellement identiques à celles que nous lisons dans tel ou tel des quatre grammairiens du manuscrit de Venise¹. Apion et Hérodore ne sont rien par eux-mêmes. Ils ne sont quelque chose qu'à titre de transcripteurs des Alexandrins. Ainsi, même avec Apion et Hérodore, Eustathe n'est point aux sources : il copie des copistes; il n'a la *grammaire alexandrine* que de troisième ou quatrième main.

1. Voyez la comparaison faite par Lehrs, dans son *Excursus* à la fin du *de Aristarchi studiis Homericis*. Voici la conclusion du savant critique: « Ille liber, quo Apio-

nis et Herodori nominibus inscripto « Eustathius usus est, in iisdem fundamentis inædificatus erat quibus codex « Venetus. »

Nous n'avons pas besoin de dire que les *petites Scholies* attribuées à Didyme ne sont point le commentaire de Didyme sur Homère. Ce commentaire était un ouvrage très-développé, et les *petites Scholies* sont un commentaire extrêmement court. Didyme est nommé à la troisième personne dans les *petites Scholies*; on y nomme même des grammairiens qui ont vécu longtemps après Didyme. Mais ces brèves explications sont tirées, en général, des notes de Didyme, ou textuellement, ou quant au sens. Elles sont remarquables par leur exactitude. Aussi le pseudo-Didyme mérite-t-il d'être souvent cité. Quand on n'avait qu'Eustathe et lui, on prisait surtout Eustathe. Depuis qu'on sait le peu qu'il y a dans Eustathe, le pseudo-Didyme, qui parle net et parle bien, a repris faveur, et garde, même à côté du vrai Didyme et des trois autres aristarchiens, une place honorable⁴.

On s'étonne peut-être que l'immense bibliothèque homérique léguée à la postérité par les critiques alexandrins n'ait guère laissé que des débris. L'histoire, hélas! rend trop bien compte de cette ruine. Quand la politique impériale eut fermé l'École d'Athènes, dernière et légitime héritière de l'École d'Alexandrie, les études littéraires disparurent. Il n'y eut plus que ce que nous nommons l'enseignement primaire. Les livres des grammairiens, devenus inutiles, disparurent à leur tour. Les professeurs, à Alexandrie, à Athènes, avaient fait des extraits de ces livres à l'usage de leurs élèves. Ces extraits suffisaient largement à la science des Byzantins. Sachons gré pourtant aux Byzantins de n'avoir pas détruit ou défiguré toutes les anciennes scholies.

4. Les *petites Scholies* sur l'*Iliade* ont été publiées pour la première fois en 1517, à Rome, par Lascaris. Elles étaient anony-

mes. Ce sont les Aldes qui ont mis le nom de Didyme, d'abord aux scholies sur l'*Odyssée*, puis à celles des deux poèmes.

CHAPITRE III.

TEXTES MANUSCRITS ET TEXTES IMPRIMÉS.

Papyrus homériques. — Le *Papyrus* n° 3. — Examen de son texte. — Les *Papyrus de Batissier*. — Le *Papyrus de Bankes*. — Le *Papyrus de Harris*. — *L'Iliade peinte*. — Le *Palimpseste syriaque*. — Description du manuscrit. — Examen du texte grec. — Les manuscrits complets de *L'Iliade*. — Éditions. — La Florentine. — Les Aldines. — La première Argentine, la Romaine, etc. — Henri Estienne fonde la vulgate. — Schrévélius. — Barnes. — Samuel Clarke. — Ernesti. — Confession dernière de l'ancienne critique.

Le plus ancien des manuscrits complets de *L'Iliade* est celui dont Villoison a publié, en 1788, le texte et les scholies. Ce manuscrit n'est que du dixième siècle. Mais on a des fragments assez considérables de manuscrits antérieurs de cinq cents ans, de mille ans même. Le *Palimpseste syriaque* est du cinquième siècle. Les restes de *L'Iliade peinte* sont de la même époque. Les papyrus homériques datent au moins du temps des premiers Césars. Il y en a que l'on croit contemporains d'Aristarque, et presque de Zénodote.

Le Musée du Louvre possède trois papyrus où on lit des vers de *L'Iliade*. Le plus connu est celui qu'on nommait autrefois *Papyrus de Drovetti*. Il a été signalé dès 1838 par Letronne. Silvestre a donné en 1840, dans la *Paléographie universelle*, le *fac-simile* de la partie la moins mutilée de cet antique monument de la calligraphie grecque. Plusieurs philologues en ont fait des notices critiques¹. Il est publié *in extenso* dans les *Papyrus grecs*²,

1. Voyez Jacob La Roche, *die Homerische Textkritik im Alterthum*, p. 448-450. Jacob La Roche est un professeur du gymnase académique de Vienne, qui a publié, dans ces dernières années, d'importants ouvrages sur le texte d'Homère. Celui auquel nous renvoyons est de 1866; Leipzig, in-8°.

2. *Les Papyrus grecs du Musée du Louvre et de la Bibliothèque Impériale, publication préparée par Letronne, exécutée par MM. W. Brunet de Presle et É. Egger*. Imprimerie Impériale, 1866, in-4°. La collection des *fac-simile* forme un volume in-folio de planches. Les *Papyrus grecs* sont la deuxième partie du tome XVIII

avec un commentaire par M. Brunet de Presle. On le nomme aujourd'hui, d'après la classification adoptée par Letronne, *Papyrus n° 3*.

Le *Papyrus n° 3* est du premier siècle avant J. C., ou tout au moins du premier siècle de notre ère. M. Brunet de Presle dit qu'il provient de la collection Salt, mais qu'on ignore en quel endroit de l'Égypte il a été trouvé. C'est donc par erreur qu'on lui avait donné le nom de *Papyrus de Drovetti*, et qu'on disait qu'il avait été trouvé dans l'île d'Éléphantine¹. C'est par erreur aussi qu'on disait qu'il contient les 175 premiers vers du chant XIII. A peine contient-il une cinquantaine de vers : 26-47, 107-111, 149-173 ; parlons exactement : une cinquantaine de débris de vers. Pas un seul vers n'est entier. Il y en a qui sont réduits à deux mots, à un mot, à la moitié d'un mot.

Le texte du *Papyrus n° 3* diffère de notre vulgate par deux variantes mauvaises : Δανυόσσι (vers 149), ἀμφιμαχιγαί (vers 150), pour Τρώεσσι, ἀρχιμαχιγαί. Il en diffère aussi par quelques fautes grossières : ἀνιχι (vers 41), ὑποσπίδια (vers 158), ἄφουρε (vers 160)². Il a été copié sur quelqu'une des κοινά, c'est-à-dire des éditions courantes, où l'on n'avait tenu aucun compte des corrections de l'École. Ce n'est ni le texte d'Aristophane de Byzance ni le texte d'Aristarque. Ce n'est pas davantage celui de Zénodote. Zénodote écrivait, au vers 171, ὅς νός, et l'unique mot qui reste de ce vers, dans le *Papyrus n° 3*, est ΝΑΙΕ. Ce qui fait l'importance philologique de ce manuscrit, c'est qu'il témoigne d'un état du texte de l'*Iliade* antérieur aux travaux des Alexandrins.

Le scribe qui a calligraphié les onciales du *Papyrus n° 3* n'avait aucun principe d'orthographe. Il écrit ΠΟΣΙΔΑΩΝ (vers 43), après avoir écrit un peu plus haut (vers 34) ΠΟΣΕΙΔΑΩΝ. Il met ou ne met pas les esprits, les accents et les apostrophes. Il ne

des *Notices et extraits des manuscrits* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

1. La collection Salt et la collection Drovetti sont fondues ensemble au Louvre ; mais la collection Drovetti, quand elle

existait à part, n'avait point de papyrus grecs.

2. La lecture ANIXOI n'est point certaine. Mais quand on lirait AYIXOI, ce serait toujours un barbarisme et une faute de quantité.

ponctue point⁴. Les fautes que nous avons relevées prouvent qu'il ne s'inquiétait pas même de comprendre. Il n'y a qu'une seule fois l'esprit avec l'accent : οὔτι (vers 161). Tous les esprits sont exacts; mais plusieurs accents sont mal placés. On voit ἡδέ, et (vers 39), écrit ἦδε. On voit αὐτοῖο (vers 159) affublé de deux circonflexes : αὔτοῖο. On voit aussi παρά et ἀτάρ changés en πάρα, en ἀταρ. Mais ceci ne doit point être considéré comme faute. Les Alexandrins mettaient primitivement le grave sur les syllabes qui n'avaient point l'accent tonique. L'orthographe régulière et complète était, d'après leur principe, πὰρα et ἀτάρ².

Les scribes alexandrins aiment à charger l'iota de deux points, même là où cette orthographe est sans prétexte. Le *Papyrus n° 3* donne, vers 171, ἰμβρ (ἰμβριον). En revanche, la diérèse n'est point marquée au vers 156, dans Δηῖφοβος. Ce qui reste du mot est δηι, comme si l'iota était adscrit, et qu'on dût prononcer Δηῖφοβος. Une autre fantaisie de la main du scribe, c'est d'avoir couronné de deux points, comme un iota favorisé, l'ypsilon de son barbarisme du vers 159 : ὑποσπιδια.

Le *Papyrus n° 3* est le seul papyrus homérique qui fût au Louvre du temps de Letronne. Aujourd'hui, il y en a deux autres. Ils ont été apportés d'Égypte, l'un en 1855, l'autre en 1856. Ils ont été donnés au Musée par M. Louis Batissier, alors vice-consul à Suez. M. de Longpérier les a fait connaître à mesure qu'il les a reçus³. Ses deux mémoires sur ces papyrus sont reproduits intégralement dans la publication de MM. Brunet de Presle et Egger.

Les *Papyrus de Batissier* proviennent de la vallée des tom-

4. Il n'y a aucune séparation entre les mots; mais les papyrus ponctués eux-mêmes ne séparent pas les mots entre lesquels il n'y a point de signe de ponctuation. On a continué d'écrire de cette façon tant qu'on a écrit en onciales. Voyez le *Palimpseste syriaque*, qui est du cinquième siècle. Il sera question de ce manuscrit p. LXII et suivantes.

2. Voyez les *Prolegomènes* de Villosion, p. VIII. On trouvera, dans les premières pages de notre *Appendice I*, le résumé des

observations de Villosion sur l'orthographe alexandrine.

3. Voyez le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, juillet 1855 et mai 1856. La transcription est plus intéressante dans le *Bulletin archéologique* que dans les *Papyrus grecs*, parce qu'on s'y est servi d'onciales analogues à celles du texte écrit, et non d'onciales ordinaires. Jacob La Roche, qui est pourtant si complet, ne mentionne point les *Papyrus de Batissier*.

beaux à Thèbes. Le premier se compose de trois lambeaux d'un manuscrit du chant XVIII de l'*Iliade* : 475-499, 518-535, 544-561 ; soixante et un fragments de vers. Il n'y a pas un seul vers complet ; mais il y en a bon nombre à qui il manque peu de chose : leur fin, dans le deuxième lambeau ; leur commencement, dans le troisième. Le premier lambeau n'offre que des fins de vers de deux mots au plus, quelquefois à peine d'une syllabe. Ce papyrus est aussi ancien que le *Papyrus n° 3* ; un peu plus ancien même, selon M. de Longpérier. Il n'offre aucune leçon nouvelle : c'est le texte des *κοινά*. Plusieurs leçons diffèrent de celles d'Aristarque : ainsi (ε)στεφανωται (vers 485), θαῦμα ετετυκτο (vers 549), εισηκει (vers 557), πολλ' επαλυ(ον) (vers 560). On y voit βασιλῆιον (vers 550), la leçon du manuscrit de Venise. Il y a des fautes d'iotacisme. Les accents sont assez rares, mais bien placés. Il y a quelques points à la fin des phrases, quelques apostrophes pour les voyelles supprimées. On cherche en vain trace d'esprits. En somme pourtant, cette copie d'Homère était plus soignée que le *Papyrus n° 3*.

M. de Longpérier pense que le texte a été copié sur l'édition d'Aristophane de Byzance. Ce n'est qu'une hypothèse. Il est même probable que la doctrine d'Aristarque sur l'augment était déjà la doctrine d'Aristophane de Byzance, et qu'Aristophane avait écrit θαῦμα τέτυκτο, εστήκει, πολλὰ πάλυον.

Le deuxième *Papyrus de Batissier* est peu considérable. Ce sont les débris de la première colonne d'un manuscrit du sixième chant de l'*Iliade* : vers 1-39. Deux lettres du titre sont encore visibles : ΟΣ, lisez ΙΑΙΔΑΟΣ Ζ. Il n'y a pas même la moitié de chacun des trente-neuf vers. Le texte n'a ni accents ni esprits ; mais on y distingue des points et des apostrophes. Le scribe de ce papyrus était plus négligent encore que le calligraphe du *Papyrus n° 3*. Il écrit ΕΥΡΥΗΛΛΟΣ (vers 38) pour Εὐρύπυλος, ΒΛΑΦΘΕΝΤΑΕ (vers 39) pour βλαφθέντε.

M. de Longpérier regarde ce papyrus comme antérieur même au manuscrit du chant XVIII. Il donne pour raison la forme des Α et l'absence de tout signe d'accentuation. C'est Aristo-

plane de Byzance qui a inventé les accents. Il est difficile pourtant d'admettre que nous ayons là un texte du troisième siècle avant notre ère. La présence du titre ΙΑΙΔΟΣ Ζ prouve du moins que ce texte n'est pas antérieur à Zénodote, la division en vingt-quatre chants étant inconnue avant Zénodote. Peut-être même prouve-t-elle une époque plus récente encore, puisque c'est Aristarque qui passe généralement pour avoir le premier fait cette division et nommé les chants par les lettres de l'alphabet. Quoi qu'il en soit, le texte du papyrus, contemporain ou non de Zénodote, n'est pas le texte de Zénodote : c'est encore la vulgate antique. Zénodote, au vers 34, écrivait ὅς νᾶϊε, ou peut-être, comme les *Scholies* le donnent ailleurs, ὅς νᾶε¹. Or, voici, au vers 34, ce que montre le papyrus : ...ΔΕΣΑ.....ΝΤΟΣ. Il est évident que le vers commençait par νᾶϊε ὁδὲ Σαπτιόεντος. M. de Longpérier a négligé de signaler ce fait, qui donnerait plus de force encore à ses réflexions sur l'ancienneté de notre vulgate.

Les papyrus démontrent qu'il y avait, avant Zénodote, un texte établi. Zénodote avait gâté ce texte. Aristophane de Byzance et Aristarque ont été uniquement des restaurateurs et des épurateurs. Tout ce que Wolf leur prête est un rêve. Notre vulgate est la diorthose d'Aristarque, mais une diorthose qui a passé par la science des Alexandrins, par la présomption des Byzantins, par l'ignorance des copistes.

Il y a, hors de France, deux papyrus qui contiennent des vers de l'*Iliade*, celui de Bankes et celui de Harris. Le *Papyrus de Bankes* provient de l'île d'Éléphantine. Il a été acheté en Égypte par Giovanni Finatti, le voyageur dont Bankes a raconté la vie et les aventures. C'est le plus grand et le plus beau de tous les papyrus connus. Le volume ou rouleau est presque complet. La feuille mesure deux mètres et demi sur trente centimètres. Cette feuille est divisée en seize colonnes de quarante et quelques lignes chacune. C'est le chant XXIV de l'*Iliade*, sauf trois colonnes qui manquent au commencement. On lit sans interruption, du

1. Voyez plus haut, p. LV, à propos du papyrus n° 3, l'observation sur le reste du vers XIII, 171. Mais ici les *Scholies* donnent ὅς νᾶϊε.

vers 127 à la fin¹. Le nombre des vers est indiqué en marge à chaque centaine. Lorsque le texte renferme des discours directs, le nom du personnage qui parle est écrit en marge. Des sigles, qui se lisent *ποιητής*, indiquent les vers où la narration reprend. Les accents, les esprits rudes et les apostrophes ont été ajoutés par une main plus récente².

Letronne connaissait, comme tout le monde depuis 1832, l'existence du *Papyrus de Bankes*. Il croyait, sur le dire de Finatti sans doute, que c'était une portion du manuscrit de l'*Iliade* dont le *Papyrus n° 3* avait fait partie³. La comparaison des écritures dément cette hypothèse. Ce n'est pas la même main. D'ailleurs, le *Papyrus n° 3* a toujours eu ses esprits, ses accents et ses apostrophes. Enfin, le *Papyrus de Bankes* formait à lui seul un livre, et n'était pas une fraction de livre.

Le *Papyrus de Bankes* n'est remarquable que par ses qualités extérieures. Pas une de ses variantes n'a la moindre valeur philologique. Tous les genres de fautes que nous avons signalés dans le *Papyrus n° 3*, on les retrouve en abondance, et du premier vers au dernier, dans le *Papyrus de Bankes*. Ce n'est pas non plus cet antique manuscrit qui servira beaucoup à perfectionner le texte du dernier chant de l'*Iliade*.

Quatre des vers de nos éditions, 344, 558, 693, 790, ne sont point dans le *Papyrus de Bankes*. Aucun de ces quatre vers n'est indispensable au sens, et trois d'entre eux sont suspects d'interpolation. Le manuscrit de Venise ne donne ni 693 ni 790. Il donne 558, mais avec une note qui laisse en doute l'authenticité : οὔτος ὁ στίχος οὐχ ἐδρέθη ἐν τοῖς παλαιοῖς. Le

1. Le tome I^{er} du *Philological Museum*, Cambridge, 1832, contient une description détaillée du *Papyrus de Bankes*, la collection des variantes de ce manuscrit et un fac-simile de l'écriture. Jacob La Roche consacre un article étendu à l'étude philologique du texte. M. Brunet de Presle parle du *Papyrus de Bankes*, à propos du *Papyrus n° 3*.

2. Voy. Brunet de Presle, *les Papyrus grecs*, p. 413. La Roche dit, p. 439-440 :

« Prosodische Zeichen hatte die Handschrift ursprünglich keine : sie sind sämtlich von später Hand zugesetzt, was sich auf den ersten Blick aus der Verschiedenheit der Tinte erkennen lässt. »

3. Brunet de Presle, *les Papyrus grecs*, p. 410 : « On lit en marge d'un catalogue manuscrit que M. Letronne avait dans ses papiers : *Il volò e il modestimo che quello posseduto dal signor Bankes.* » Cette note en italien doit être de Finatti.

vers 344 pourrait disparaître à peu près sans dommage. Nous devons donc supposer que les quatre vers manquaient dans le texte copié par le scribe. On peut admettre à la rigueur que la suppression du vers 344 ne soit qu'une faute d'inadvertance⁴. Mais il est évident que celle des trois autres n'est point le fait du scribe. Ces trois vers n'étaient point dans les *κοινά*. C'est à peine si l'on peut dire qu'un des trois a été reçu dans le texte d'Aristarque. Le scribe, qui transcrivait quelque'une des *κοινά*, ne les a pas même connus.

Le *Papyrus de Bankes* est de la même époque que le *Papyrus n° 3*. Ce n'est pas la même main, mais c'est le même genre d'écriture. Les onciales ne diffèrent point par la forme. La nudité primitive du texte de Bankes ne démontre point son antériorité. Il faudrait, comme pour le deuxième des *Papyrus de Batissier*, une preuve tirée de la forme de telle ou telle lettre, pour induire quelque chose de l'absence des esprits et des accents. Longtemps après Aristophane de Byzance, on écrivait encore des textes nus. Les papyrus d'Herculanum n'ont montré jusqu'ici que des textes nus; et les plus anciens de ces papyrus sont de deux siècles postérieurs à l'invention d'Aristophane de Byzance.

Le premier acheteur égyptien du *Papyrus de Bankes* était peut-être un amateur difficile en fait de calligraphie; mais il se contentait de peu en fait d'orthographe. Le premier acheteur égyptien du *Papyrus de Harris* était un homme plus débonnaire encore pour les cacographies de son temps. Ce papyrus est scandaleusement incorrect. Voici ce qu'il donne, selon les transpositeurs, au vers XVII, 616 : ἡδ' οἶρηξ ὡς ἀλτὸ κατ Ουλυμπον νηφόελπος. Il est probable qu'on a mal lu le second mot. La faute αι pour ι n'est pas un iotacisme alexandrin. On a pris pour un omicron l'épsilon lunaire, ε, sans doute mal tracé ou médiocrement lisible. Mais εἶρηξ est toujours un barbarisme, puisqu'il faut ἴρηξ. Quant à νηφόελπος pour νηφόεντος, c'est une des plus merveilleuses métamorphoses qu'ait jamais subies aucun mot grec

4. Jacob La Roche, p. 445 : « Vier Verse fehlen im Papyrus : 344, wie es

scheint nur aus Versehen, denn Aristarch's Rezension und die κοινά enthielten ihn... »

par le fait d'un scribe ignare et inattentif. On s'explique pourtant cette métamorphose, en apparence inexplicable. Le son *νι* et le son *νη*, c'était tout un; l'onciale N ne diffère de l'onciale A que par un détail; l'onciale Π, alors Π̄, devenait un T, pour peu qu'on l'eût mal formée.

Le *Papyrus de Harris* contient, en sept morceaux, à peu près toute la deuxième moitié du chant XVIII : 311-617; 307 vers. On se rappelle que le premier des papyrus publiés par M. de Longpérier provenait d'un manuscrit du même chant. Mais il n'y a aucune comparaison possible entre les défauts des deux textes. Le texte de M. de Longpérier est la perfection même, au prix des imperfections du texte de Harris. Le *Papyrus de Harris* est connu dès 1849, l'année même où il a été trouvé¹. On le regarde comme le plus récent des cinq papyrus où nous lisons des vers de l'*Iliade*.

Les papyrus homériques ont un très-grand intérêt pour les archéologues. Mais la philologie a été frustrée dans les espérances que la découverte de textes nouveaux lui avait fait concevoir. On est mal tombé jusqu'ici. On n'a trouvé encore que des restes de *κοινά*, d'exemplaires à l'usage de lecteurs quelconques. Ce qu'il faudrait trouver, c'est un manuscrit d'école, un livre ayant servi aux leçons d'un maître ou aux études d'un disciple, une copie de la diorthose d'Aristarque avec ses signes de tout ordre et de toute nature. Les observations d'Aristonicus, de Didyme, d'Hérodien, de Nicanor, supposent des textes qui ne laissent rien à désirer aux studieux. Elles supposent même des raffinements dans le genre de ceux que nous a révélés le manuscrit de Venise : hyphen, hypodiastole, interaspiration², etc. Il y avait par l'Égypte des livres autres que les *κοινά*. Pourquoi les tombeaux ne nous rendraient-ils pas quelques rouleaux d'une *Iliade* savante?

1. La notice de Jacob La Roche renvoie à deux articles publiés en 1849, l'un dans l'*Archaeologische Zeitung* de Gerhard, l'autre dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*.

2. Voyez plus bas le chapitre IV, *Iliade de Villoison*, p. LXXXIII-LXXXIV. Voyez aussi les premières pages de notre *Appendice I*, analyse et extraits des *Prolegomènes* de Villoison.

Il y a dans la bibliothèque Ambrosienne, à Milan, quelques débris d'un manuscrit de l'*Iliade* orné de miniatures. C'est ce qu'on appelle emphatiquement *Ilias picta*, l'*Iliade peinte*. Ce n'est qu'une très-petite portion du livre primitif : cinquante-huit feuillets de parchemin in-quarto. Les cinquante-huit fragments du poëme qu'on lit sur ces feuillets donnent à peine huit cents vers. Le texte est celui de la paradosé alexandrine. Il n'apprend rien, ne peut servir à rien. Angelo Mai a publié le *codex Ambrosianus*⁴. Il estime que ce manuscrit est du cinquième siècle de notre ère.

Le *Palimpseste syriaque* a fourni un texte de la même époque, mais quatre ou cinq fois plus étendu que celui de l'*Iliade peinte* : presque le quart du poëme ; 3873 vers. Ce texte ne se compose que de passages appartenant à douze des treize derniers chants : XII-XXIV, moins le chant XVII. C'est dire que la moyenne du nombre des vers, pour chaque chant du palimpseste, est environ la moitié de leur nombre total dans les chants complets. Le chant XII n'a qu'un fragment, mais de belle longueur : 273-471. Les chants XIV, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII et XXIV ont chacun deux fragments. Le chant XV en a trois ; les chants XVI et XXIII en ont chacun quatre ; le chant XIII en a cinq. Les chants XXI et XXIII sont ceux où le nombre des vers est le plus considérable : 544 et 575. Les chants XII et XV, qui n'ont que 199 vers chacun, sont ceux où le nombre est le moindre.

Le manuscrit d'où sont exhumés tous ces vers fait partie de la Bibliothèque syriaque du British Museum. C'est un volume in-octavo, où on lit la traduction en syriaque d'une portion du livre de saint Sévère contre Grammaticus. Saint Sévère a été patriarche d'Antioche de 512 à 519, date de sa déposition par le concile de Chalcedoine. Cureton, l'éditeur du palimpseste, dit que la traduction est contemporaine, ou à peu près, de l'original, et que la copie de cette traduction est elle-même du sixième siècle. Tout le livre, sauf quatre pages, est écrit sur des feuilles

⁴ *Iliadis fragmenta antiquissima cum picturis, item Scholia vetera ad Odysseam, edente Angelo Maio.* Milan, 1819, in-folio.

de vélin ayant servi, pendant cent ans plus ou moins, sous la forme in-quarto, puis raclées et pliées en deux pour recevoir le nouveau texte. Ce livre se composait primitivement de vingt-trois cahiers de chacun cinq feuilles de vélin pliées en deux : 230 feuillets in-8°, 460 pages. Le premier cahier manque ; mais on en a trouvé ailleurs quelques restes. Pour écrire les dix premiers cahiers (deux cents pages), on a détruit un exemplaire de l'*Évangile de saint Luc*. Pour écrire les douze cahiers suivants, on a détruit cinquante-neuf feuillets d'un exemplaire de l'*Illiade* : une seule feuille était du vélin neuf. Le vingt-troisième cahier est écrit sur ce qui avait été de la prose d'Euclide. L'encre effacée a reparu. Elle est fort jaune, et sur un fond qui n'est guère blanc ; mais les onciales du texte homérique sont très-fortes, et Cureton est parvenu à lire entièrement et à transcrire avec certitude. Le syriaque coupe le grec en travers ; il n'est pas épais, et ne couvre guère que des portions de lettres. Il y a des portions de vers, et même des vers entiers, qui sont intacts. L'intervalle entre les deux pages syriaques laisse habituellement trois vers à nu. Quelquefois un vers est tout à fait dégagé à la marge extérieure du verso : c'était le premier vers de la page primitive. Ainsi on est sûr d'avoir le texte authentique de la partie du manuscrit de l'*Illiade* qui fut raclée, au sixième siècle, à l'intention des lecteurs syriaques du livre de saint Sévère.

Cureton a publié ce texte il y a dix-sept ans¹. Cette publication fait grand honneur à sa patience, à sa pénétration, à sa consciencieuse exactitude. Elle fait grand honneur aussi à la générosité des administrateurs du Musée Britannique, qui ont fait les frais de l'impression. Chacune des 118 pages du manuscrit est reproduite telle quelle, sans modification aucune, non-seulement lettre par lettre, mais en lettres semblables aux onciales du scribe antique, et accentuées comme elles, et juxtaposées de

1. *Fragments of the Iliad of Homer from a Syriac palimpsest. Edited by William Cureton, M. A. Printed by order of*

the Trustees of the British Museum by Richard Taylor. 1851, in-folio. Ce volume est un chef-d'œuvre de typographie.

la même façon. Ce n'est pas tout. Des *fac-simile*, à la fin du volume, nous montrent le palimpseste lui-même. On voit les deux écritures qui se croisent; on voit toutes les teintes diverses de chaque caractère grec ou syriaque, tous les accidents du vélin, la cassure des plis, les trous, l'effritement des bords, les taches d'encre et les moisissures¹. On croirait toucher les pages du vieux livre. Un peintre hollandais eût été jaloux du talent d'imitation qu'attestent de pareils trompe-l'œil. Aussi Lepelle de Bois-Gallois, l'artiste français dont ces *fac-simile* sont l'ouvrage, avait-il fait ses preuves en ce genre, quand les Anglais du Musée Britannique l'ont chargé de copier leur palimpseste. C'est à lui que les *Peintures des manuscrits* du comte Auguste de Bastard doivent leurs plus beaux spécimens.

Cureton, en publiant le *Palimpseste syriaque*, s'est proposé particulièrement un but archéologique et paléographique. Il a voulu faire connaître à tous un monument curieux, que tous ne peuvent visiter en personne, et que bien peu eussent jamais manié à loisir. Cependant il croit avoir aussi travaillé pour les philologues. Il a même pris la peine de recueillir, vers par vers, toutes les variantes, de quelque nature qu'elles fussent, et de les mettre en regard des leçons du texte de Heyne. Ces variantes sont très-nombreuses en apparence. Il y en a jusqu'à dix et onze dans une seule page du manuscrit, c'est-à-dire dans trente et quelques vers. Mais ce ne sont presque partout que des fautes d'orthographe. Les variantes proprement dites sont fort rares. Cureton en convient lui-même². Il croit qu'elles sont généralement bonnes, et que plusieurs d'entre elles pourraient être introduites avec avantage dans le texte des futures éditions. Un examen attentif ne permet point d'accéder à ce jugement. Les leçons propres au palimpseste sont toutes mau-

1. Il y a cinq *fac-simile*. Le premier et le second représentent un feuillet entier, recto et verso : XIV, 224-256, 257-290. Le troisième représente une page où il y a des vers de deux chants : XXI, 500-611 et XXII, 1-14. Les deux derniers,

XXIII, 291-323 et XXIV, 451-483, représentent des pages particulièrement remarquables par les accidents du vélin et les nuances de sa couleur.

2. *Préface*, p. xviii : « The various readings of this copy are not numerous. »

vaises, ou du moins sont inférieures à ce qu'on lit, soit dans la paradose alexandrine, soit dans notre vulgate même. Il y en a bien peu qui méritent d'être discutées; il n'y en a pas une qui mérite d'être préférée. C'est l'opinion unanime des philologues¹. Mais on pardonne à Cureton une illusion bien naturelle. On lui pardonne même d'avoir parfaitement mal choisi l'exemple destiné à appuyer son assertion. La leçon qu'il cite en note, ο δ' ἀρα νευτηρι, et qu'il trouve meilleure que la vulgate δ δ' ἄρ' ἄρ-νευτηρι, XII, 385, est un lapsus du scribe, et non la transcription d'un texte légitime. Il ne s'agit point de nageur, mais de plongeur. L'allittération même prouve pour la vulgate.

Le scribe de l'*Iliade* du palimpseste n'en redoit guère aux scribes des papyrus homériques, ni en habileté de main, ni en ignorance, ni en étourderie. L'iotacisme est perpétuel dans son texte. On y voit, par exemple, ειδε pour ιδέ ou pour ἡδέ, κληεις pour κληίς, et maint autre barbarisme d'origine analogue. Le scribe prend l'une pour l'autre des lettres qui n'ont rien de commun : O pour A, Δ pour T, etc. Ainsi, XIII, 374, αθρουνευ remplace Ὀθρουνεῦ. Il néglige d'écrire des lettres qui sont essentielles au mot, et sans lesquelles il n'y a plus ni sens ni versification. Ainsi χειμάρρος, XIII, 138, est devenu χειμαρος, et επισταίμεσθα, XIII, 238, επιστιμεσθα. Il y a des vers qui manquent par le fait seul du scribe : par exemple, XXIV, 290. Sans ce vers, la phrase n'a pas de commencement. Mais l'absence de plusieurs autres vers s'explique parce que le scribe copiait un exemplaire où ces vers n'étaient pas. Quelques-uns sont de ceux qu'Aristarque avait condamnés, et d'autres peuvent rester ou disparaître sans que le sens diffère beaucoup en plénitude.

L'exemplaire copié par le scribe n'était pas des meilleurs. On le voit à certaines leçons passablement ineptes; on le voit surtout aux vers interpolés. Ainsi, après le vers XXII, 10, où la phrase est bien finie et ne demande plus rien, nous lisons, dans le palimpseste : Ἥλιου ἐξλαπάξμι ἐυκείμενον πολίεθρον. Mais cet

1. Jacob La Roche est l'écho fidèle de cette opinion, quand il dit : « Unter den

Varianten dieser Handschrift verdienen nur wenige eine Beachtung. »

exemplaire était conforme, en général, à la paradosé alexandrine. Le texte du *Palimpseste syriaque* ressemble à celui du manuscrit de Venise beaucoup plus qu'à notre vulgate. On y trouve même l'orthographe d'Aristarque, Ζῆ-ν', XIV, 265-266. Seulement le transcritteur a eu bien soin de prouver qu'il n'y comprenait rien. Il écrit, au vers 265, Ζῆι, c'est-à-dire Ζῆ. La preuve qu'il n'y comprend rien, ou qu'il ne s'en soucie guère, c'est qu'aux vers XXIV, 331-332, il termine le premier par ΖΗ, et oublie que le second devrait commencer par Ν'. Il y a bien un ν au second vers; mais cette lettre a été ajoutée plus tard, et par une autre main que la sienne.

Les manuscrits complets de l'*Iliade* sont extrêmement nombreux. Il y en a près d'un cent, où l'on trouve l'*Iliade* seule, et il y en a dix, où l'*Iliade* est jointe à l'*Odyssée*. Mais on peut dire avec vérité qu'il n'existe, pour le philologue, qu'un seul manuscrit de l'*Iliade*, celui de Venise. Nous expliquerons plus bas, et avec détail, comment et pourquoi ce manuscrit est unique entre tous les manuscrits, comment et pourquoi la découverte de ce manuscrit a détruit l'importance qu'on attribuait jadis aux autres¹.

Fabricius a donné, dans sa *Bibliothèque*, le catalogue des manuscrits connus de son temps; Harles et Heyne ont grossi ce catalogue. Mais la liste la plus complète est celle de Jacob La Roche, dans l'*Appendice* de son livre sur la critique du texte d'Homère chez les anciens². C'est au livre de La Roche que nous renvoyons les lecteurs qui voudraient se faire une idée particulière de tel ou tel des manuscrits qu'on cite quelquefois : celui de Breslau, celui de Leipzig, celui de Cambridge, ou tout autre. Tout ce que nous noterons en passant, c'est que le fameux manuscrit de Cambridge, tant vanté par Barnes, est de cinq ou six siècles plus moderne que ne le dit Barnes, et que Heyne ne le répète après lui. Il n'est pas même contemporain d'Eustathe. La Roche fait bonne justice de la légende d'après laquelle ce manuscrit aurait fait partie de la

1. Voyez le chapitre IV, *Etude de l'Édition*. Voyez aussi notre *Appendice* I.

2. Voyez *die Homersche Textkritik im Alterthum*, p. 433 et suivantes.

bibliothèque de l'archevêque de Cantorbéry Théodore, qui vivait au septième siècle. Ce manuscrit pourrait être excellent, tout en étant de ceux qui ne sont pas les plus anciens; mais il n'est qu'un des médiocres¹. Ce n'est point par le *Cantabrigiensis*, que le texte de Barnes eût mérité de prévaloir sur celui de Henri Estienne, et de devenir vulgate à son tour.

Nous laissons-là ce qui concerne les manuscrits de l'*Illiade*. Nous serions en droit d'en faire autant pour tous les textes imprimés qui sont antérieurs à l'édition de Venise. Celle-ci est la vraie édition princeps. Elle a mis à néant toutes les autres. C'est d'elle que datent tous les textes que nous avons aujourd'hui en main, même ceux où l'on a conservé tout ce qu'on a pu de la vulgate. Il y a pourtant quelques travaux et quelques noms qui sont célèbres, et auxquels nous devons une mention, un sympathique souvenir.

Homère a été imprimé pour la première fois en 1488 (deux volumes in-folio). C'est Florence qui a eu l'honneur de donner la première édition d'Homère, et même l'unique édition d'Homère qui ait été imprimée au quinzième siècle. Trois jeunes gentilshommes florentins fournirent aux frais de cette grande œuvre. Tout le monde sait les noms de l'éditeur et du typographe; ils sont cités partout: Démétrius Chalcondyle d'Athènes et Démétrius de Milan le Crétois. Il faudrait pourtant citer les noms de ces trois fils de famille qui ont eu un jour l'heureuse inspiration d'employer, à rendre l'œuvre possible, un argent que tout les invitait à dépenser pour leurs plaisirs². Nommons donc Bernard Nerili, Neri Nerili, Jean Acciajuoli. Bernard et Neri étaient deux frères; Jean était leur ami intime³. Les frais ont dû être énormes. Faire venir de Milan le Crétois, lui monter un atelier, payer

1. La Roche, p. 475 : « Zu den besten Handschriften gehört der Cantabrigiensis nicht. »

2. Chalcondyle dit, dans sa *Préface* : ἐπιπνοίῃ τιμί.

3. Chalcondyle : ... δύο μὲν ἀδελφοί, Βέρναρδος καὶ Νέρης, τὸ Νεριλίω, τρίτος δὲ σὺν τούτοις ἑταῖρος αὐτοῖν, Ἰωάννης

ὁ Ἀκκίολος. C'est par erreur que Fabricius donne à Bernard Nerili le titre d'imprimeur. Bernard est le principal bailleur de fonds et le boute-en-train de l'entreprise, voilà tout. C'est le Crétois qui imprime. Fabricius lui-même dit de celui-ci : *accidente dexteritate alterius Demetria, Cretensis*. C'est bien désigner un typographe.

son travail, payer la gravure et la fonte des caractères, payer les aides typographiques, payer les fournitures de métaux, de vélin, de papier, etc. : les trois amis n'en ont pas été quittes pour beaucoup moins d'une centaine de mille francs, c'est-à-dire pour ce qui représenterait aujourd'hui cette somme ¹.

Démétrius Chalcondyle était professeur de grec. Il avait été et il était même encore le maître de Bernard Nerili. C'est lui qui eut l'idée de l'édition, qui prépara les matériaux, qui corrigea les épreuves. Mais la bonne volonté de ce Grec passionné pour les gloires de sa patrie, fût restée absolument stérile sans la générosité de Bernard et la complicité du frère et de l'ami de Bernard. C'est ce que Démétrius Chalcondyle reconnaît lui-même. Bernard Nerili, en revanche, dans son épître dédicatoire, courte lettre latine à Pierre de Médicis, déclare que, si l'œuvre doit infiniment aux labeurs et aux talents de Démétrius de Crète, elle doit bien davantage encore à la science et au dévouement de Démétrius d'Athènes.

L'édition de Florence nous représente exactement ce qu'aurait pu être une copie des poèmes homériques écrite ou corrigée par quelqu'un des Grecs qui expliquaient aux studieux de Florence, de Rome, de Venise ou de Milan, les vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. C'est la vulgate byzantine. Les manuscrits d'après lesquels on a imprimé n'étaient pas anciens. C'étaient les textes courants, ceux que Chalcondyle avait lus avec Théodore de Gaza son maître, ceux qu'il avait fait lire à Bernard Nerili. Bernard Nerili affirme, dans sa lettre à Pierre de Médicis, que Chalcondyle a confronté partout ses manuscrits avec Eustathe : *cum Eustathii commentariis conferens examinavit atque emendavit*. Chalcondyle répète en grec la même chose ². Mais les traces de cette confrontation sont fort peu visibles. Il est probable que l'éditeur ne recourait à Eustathe que pour vérifier si telle ou

1. Heyne a réclaté pour eux une part de gloire. Il termine même par un cri d'enthousiasme (tome III, p. IV, en note) : « Salvete juvenes nobiles et generosi; χαίρετέ μοι... και είν 'Αίδαο δόμοισι! »

2. Eustathe était encore inédit; il n'a été publié pour la première fois que dans l'édition d'Homère qu'on appelle la Romaine, 1542-1550, quatre volumes in-folio.

telle leçon était conforme à ce qu'Eustathe avait eu sous les yeux, si l'orthographe était correcte, si la ponctuation était satisfaisante. Il ne s'est point demandé si telle variante, citée par Eustathe dans ses notes, n'était pas meilleure que la leçon courante, et si l'on ne pourrait pas remonter, par Eustathe, aux sources mêmes de la diction homérique, à Aristarque ou aux disciples d'Aristarque. Chalcondyle n'avait pas l'idée de ce que nous nommons une édition critique. Mais ce serait faire gratuitement injure à sa probité et à son savoir que de dire, comme on le croirait tout d'abord, qu'il n'a fait aucun usage d'Eustathe. Regrettons, si nous voulons, qu'il n'ait pas donné du premier coup le chef-d'œuvre des anciennes éditions imprimées; mais remercions-le d'avoir donné une œuvre excellente, sinon parfaite, et d'avoir fait lire Homère dans un livre plus beau à l'œil qu'aucune copie faite à la main, et plus correct aussi¹, et, comme l'éditeur le remarque lui-même, d'un prix enfin accessible à tous.

L'édition princeps d'Homère n'est plus, depuis Henri Estienne, qu'une curiosité bibliographique. Mais elle a conservé, sur le marché des livres rares, une haute valeur. Quelques amateurs ont payé jusqu'à deux mille francs cette relique de la primitive typographie. Un exemplaire non rogné a été payé, en 1806, trois mille six cents francs. C'est la Bibliothèque Impériale qui l'a achetée, et qui le possède. Il y a, dit-on, trois exemplaires sur vélin, un à Florence, un à Venise, un à Naples. Si jamais quelqu'un d'entre eux était mis aux enchères, nul doute qu'il ne montât à ces prix fabuleux qui font sourire de pitié les littérateurs et les philologues.

C'est par centaines que se comptent, au seizième siècle, les éditions d'Homère. Les Aldes donnent le signal, et bientôt on imprime Homère partout : à Strasbourg, à Bâle, à Louvain,

1. Cet éloge ne s'applique qu'à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. Chalcondyle reconnaît lui-même que le texte de la *Batrachomyomachie* et des *Hymnes* est détestable. Mais il n'a pu donner que ce qu'il avait, et ce

qu'il avait ne valait rien. La *Batrachomyomachie* avait été imprimée à Venise, dès 1486, par Laonicus de Crète. Mais cet opuscule ne compte que comme rareté typographique.

comme à Venise, à Rome ou à Paris. Mais le catalogue de ces vieux monuments de l'art de Gutenberg appartient à l'histoire de la typographie, bien plus qu'à l'histoire du texte des poésies homériques. C'est à peine si, dans toutes ces éditions, il y en a trois ou quatre dont un philologue ait à s'inquiéter. Celles mêmes qui diffèrent le plus de la Florentine ne marquent, en définitive, que des progrès insignifiants.

La première Aldine (Venise, 1504, deux volumes in-octavo) reproduit quelquefois jusqu'aux fautes typographiques de l'édition princeps. Cependant l'éditeur avait des manuscrits différents de ceux de Chalcondyle, car il a réintégré dans le texte quelques vers que Chalcondyle n'avait certainement point connus. Ainsi la belle réflexion d'Hector, *Iliade*, VI, 266-268.

La deuxième Aldine (1517, deux volumes in-octavo) ressemble extérieurement à la première; mais elle en diffère beaucoup par le texte. On a usé largement, cette fois, des manuscrits. Les changements ont été fort nombreux. Mais tous ne sont pas des améliorations¹. Ernesti croyait que l'éditeur avait travaillé de tête. Mais il y a, comme dit Wolf, des choses qu'on ne devine point, qu'on ne peut même deviner; et plus d'une leçon de la deuxième Aldine constate, comme les restitutions de la première, une confrontation de manuscrits².

La troisième Aldine (1524, deux volumes in-octavo) n'a rien qui lui soit propre. Quant aux éditions imprimées çà et là, depuis la deuxième Aldine jusqu'à la Romaine, il n'y en a pas une qui soit autre chose ou qu'une réimpression de la première Aldine, c'est-à-dire de l'édition princeps à peu près textuelle, ou qu'une réimpression de la deuxième Aldine, ou qu'un compromis entre la première Aldine et la deuxième, tantôt l'une prédominant, tantôt l'autre³. La première Argentine (Strasbourg-

1. Heyne, t. III, p. xxxix : « ... ex codice multis in locis, si non ubique emendatam, saltem mutatam, esse apparet. » Fabricius dit avec raison que beaucoup des leçons de l'édition princeps valaient mieux que celles qui s'y sont substituées depuis.

2. Voyez, dans notre *Appendice V*, la réponse de Wolf à Ernesti. *Préface* de 1804, en note.

3. Heyne, t. III, p. xxxix : « Inde a nullo editore codicem inspectum esse mihi compertum est. » Ces éditions n'ont aucune importance philologique.

geoise) elle-même (Strasbourg, 1525, deux volumes in-octavo) a été faite sans l'aide d'aucun manuscrit. Son appendicule de variantes n'est qu'un résidu de la collation des deux Aldines. L'éditeur, qui revient presque partout au texte de Florence, a simplement voulu que l'on connût les leçons qu'il n'avait point approuvées.

Une des éditions de Bâle (1541, in-folio) est remarquable en ce qu'on y a joint pour la première fois au texte les scholies du pseudo-Didyme. On y a joint aussi les *Questions homériques* de Porphyre et son opuscule sur l'autre des nymphes. Une autre des éditions de Bâle (1551, in-folio) contient, pour la première fois, une traduction latine en regard du texte, et, sur les marges, une ébauche de commentaire latin. On avait publié à part, dès 1528, la traduction latine de Laurent Valla et Raphaël de Volterre. Le pseudo-Didyme était imprimé depuis 1517, et Porphyre, depuis 1521.

La Romaine (1542-1550, quatre volumes in-folio) est plus célèbre comme édition princeps des *Commentaires* d'Eustathe que comme reproduction des poèmes homériques. Elle a pourtant son mérite propre. Elle fournit beaucoup de variantes plus anciennes et meilleures que celles de la deuxième Aldine. On croit qu'elle a été directement imprimée sur un manuscrit. En effet, si l'éditeur s'était donné la peine de corriger la Florentine ou la première Aldine pour en faire sa copie, il n'aurait pas manqué non plus de la conférer avec les explications d'Eustathe, et de mettre en parfait rapport et la leçon imprimée dans les vers, et la leçon interprétée dans les notes du commentateur. Or, il y a souvent discordance.

L'Homère de Henri Estienne (1566, in-folio) est le premier volume des *Poetæ Græci principes heroici carminis*, un des plus illustres monuments de la philologie du seizième siècle. Il était difficile d'inaugurer mieux cette grande entreprise. Henri Estienne a mis en œuvre avec un goût parfait les matériaux accumulés depuis Chalcondyle; et tout ce qu'il y a personnellement ajouté est excellent. Aussi le succès a-t-il été égal aux mérites.

C'est cette édition qui a fixé le texte d'Homère. Ce que nous nommons aujourd'hui la vulgate, n'est autre chose que le texte établi par Henri Estienne.

Heyne s'est choqué de la franchise avec laquelle Henri Estienne célèbre la supériorité de son propre travail. Il fait remarquer que le nouveau n'y est pas aussi considérable qu'on le pourrait croire, et que, par exemple, Turnèbe avait publié, en 1554, une *Iliade* où se trouvent toutes les bonnes leçons de la Romaine. Il dit que le vieux manuscrit dont s'est servi l'éditeur n'a fourni, en définitive, qu'un assez petit nombre de leçons non connues encore. Enfin il reproche à Henri Estienne de jeter ses variantes à la marge avec la formule γρ. (γράφεται), sans distinguer entre les leçons, sans dire de quelle source vient chacune d'elles. Il est certain que Henri Estienne aurait bien fait et de nommer Turnèbe, et de renseigner exactement le lecteur sur les origines des variantes. Mais le texte qu'il a constitué n'en vaut pas moins. Son Homère est le type de tous ceux qui ont été imprimés pendant des siècles.

L'Homère de Schrëvélius, publié à Amsterdam par Louis Elzevier (1656, deux volumes in-quarto), est la seule des éditions faites au dix-septième siècle qui ait joui d'une certaine réputation. Elle ne la méritait point. Elle est pleine de fautes typographiques, et les scholies ont été particulièrement négligées par l'éditeur. Il est souvent impossible de comprendre ce qu'a voulu dire le pseudo-Didyme.

Barnes a essayé, en 1711, de faire mieux que Henri Estienne; mais il n'y a point réussi. Ce n'est pas que l'Homère de Barnes soit sans valeur; il y a même de fort bonnes choses, et qui sont restées depuis. Barnes est le premier éditeur qui ait eu l'idée de confronter le texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* avec les citations d'Homère éparses dans Platon, dans Aristote, dans Plutarque, dans d'autres auteurs. C'est lui qui a restitué, par exemple, d'après le *Deuxième Alcibiade* de Platon, les beaux vers de l'*Iliade*, VIII, 548-552, dont un seul, le vers 549, se lit dans les manuscrits du poëme. Barnes avait fait une certaine étude

d'Eustathe. Il en a tiré des leçons et des explications souvent excellentes. Le texte de Barnes est accompagné de toutes les scholies alors connues. Un commentaire perpétuel éclaircit les principales difficultés du texte et des scholies ; une riche collection de variantes complète l'appareil critique¹. Mais la récénsion a été mal faite. Barnes manquait de jugement. Ses manuscrits étaient mauvais, et il les a crus bons. Le plus mauvais était précisément celui qu'il croyait le meilleur, le soi-disant manuscrit de l'archevêque Théodore. Barnes rétablit quelquefois, comme à plaisir, les leçons imprimées les plus défectueuses. D'autres fois il conjecture et invente pour son compte propre, et presque toujours de travers. On dirait que son travail sur la vulgate n'avait pour but que de faire ressortir avec plus d'éclat les solides mérites de la récénsion de Henri Estienne.

Heyne fait un assez grand éloge de Barnes, et il n'a pas tort de réclamer pour Barnes quelques-unes des louanges qu'on prodigue à Clarke ; mais Wolf a eu parfaitement raison de qualifier de *hâbleur* un homme qui reprochait à Henri Estienne de n'avoir fait aucun usage d'Eustathe, et qui se vantait, pour sa part, d'y avoir pris tout ce qu'il y avait à prendre². Henri Estienne avait compulsé Eustathe, quoi qu'en dise Barnes ; seulement il n'y a pas assez puisé³. S'il ne parle pas de la peine qu'il s'est donnée avec le commentateur d'Homère, c'est que les philologues de ce temps-là, comme dit Wolf, n'avaient souci que de l'utilité du lecteur, et passaient sous silence ce qui n'intéressait que leur gloriole personnelle⁴.

Samuel Clarke est un nom illustre. La renommée du théolo-

1. HOMERI ILIAS ET ODYSSEA, et in eisdem Scholia sive interpretationes veterum. Item notæ perpetuæ in textum et in Scholia, variæ lect., etc. Totum cum plurimis manuscriptis vetustissimis et optimis editionibus collatum, auctum, emendatum, et prisæ integritati restitutum. Opera, studio et impensis Jos. Barnes, S. T. B. in Acad. Cantabrig. regii Græcæ lingue professoris. (Cambridge, 1711, deux volumes in 4°.)

2. Prolegomènes, III, p. x, 5 : α Ipse

« vero Barnesius, qui Eustathii intima
« scriinia se compilasse jactat, quam in
« hæc et reliquis professionibus suis vanus
« sit, et alii viri docti, et unus de paucis
« qui Eustathium graviter perlegerant,
« Valckenarius monuit. »

3. Wolf, III, ix, 5 : α ... constantiam
« comparationis non reperio. »

4. Même page : « Illis enim sæculis
« impune dissimulabantur labores, quos
« hodie, mutatis moribus, in lucem proferre
« cogimur. »

gien et du philosophe a fait celle du philologue. C'est ce qui explique la fortune de l'Homère de Clarke. Quand le premier volume parut, l'année même de la mort de l'éditeur, il fut accueilli comme une merveille. Les autres volumes, qui ne sont point de Clarke, mais de son fils, furent accueillis plus tard avec la même faveur¹. Ce n'est pourtant qu'un ouvrage de pratique. Ni le père ni le fils n'ont songé à faire une récénsion véritable. Ils effacent les plus grosses fautes de Barnes, voilà tout. Ils ajoutent souvent des notes inutiles. Leur principal mérite, c'est d'avoir mis en regard des vers d'Homère les imitations de Virgile et des autres poètes anciens. On peut même dire que cette édition, si souvent reproduite durant le dix-huitième siècle, n'est devenue quelque chose de vraiment sérieux qu'en passant aux mains d'Ernesti. Wolf, qui la connaissait bien, puisqu'il l'avait aussi corrigée et réimprimée, en parle presque avec un souverain mépris². Il est probable que, si elle avait été signée d'un helléniste quelconque, on n'eût jamais parlé d'elle. Mais il faut dire, à la décharge de Samuel Clarke, qu'on lui avait officiellement imposé cette besogne, et que c'est dans son Homère que le duc de Cumberland devait lire l'*Iliade* et l'*Odyssée*³. L'édition de Clarke et ses réimpressions britanniques n'appartiennent qu'à la nomenclature bibliographique. Harles et Heyne lui-même reconnaissent qu'elles ne marquent aucun progrès dans la philologie.

Ernesti a laissé le nom de Clarke au titre, et il a conservé en effet tout ce qu'il a pu de l'édition première⁴. Mais c'est en réalité un autre livre. Le texte a été débarrassé de tout ce qui restait encore des scories de Barnes. Des corrections heureuses

1. Londres, 1729-1740, quatre vol. in-4°.

2. Voyez *Prolégomènes*, III, p. x, 5.

3. On lisait, dans le titre du premier volume : « Annotationes in usum serenissimi Guilielmi Augusti, ducis de Cumberland, etc. regio jussu scripsit atque edidit Samuel Clarke, S. T. P. » Le fils de Clarke a modifié le titre, en réimprimant ce volume en 1732 pour l'édition complète.

4. ΟΜΗΡΟΥ ΑΠΑΝΤΑ. ΗΟΜΕΡΙ ΟΡΕΡΑ ΟΜΝΙΑ ex recensione et cum notis Samuelis Clarkii S. T. P. Accessit varietas lectionum ms Lips. et ed. veterum, cura J. Aug. Ernesti, qui et notas suas adpersit (Leipzig, 1759-1764, 5 volumes in-8°). Cette édition a été encore réimprimée dans notre siècle, Leipzig, 1824. La France, depuis Henri Estienne, n'avait rien produit.

l'ont amélioré dans beaucoup de passages où la vulgate laissait trop à désirer. Le commentaire a été notablement perfectionné. On sent partout la touche ferme et prudente d'un philologue sûr de ce qu'il fait. Ce travail, qu'Ernesti n'avait d'abord entrepris qu'à contre-cœur, il l'a accompli avec une conscience et un scrupule admirables¹. Sans la découverte de Villoison, l'Homère d'Ernesti demeurerait, au moins quant à l'*Illiade*, le dernier mot de la critique, et, comme nous aimons à dire, l'Homère *définitif*. C'est du moins le dernier mot de l'ancienne critique. Heyne appartient, en dépit de lui-même, à un monde nouveau. Un des grands mérites d'Ernesti, c'est d'avoir su reconnaître qu'avec les ressources dont on disposait de son temps, il était impossible, bon gré mal gré, de constituer un texte d'Homère partout conforme au type entrevu çà et là sous les dires des grammairiens et sous la lettre des manuscrits². Nous n'avons toujours, avec Ernesti même, que la perfection de l'Homère des Byzantins. Vienne enfin l'Homère d'Aristarque !

1. Wolf, *Prolegomenes*, III, p. x-xi, 5 :
 « Alio animo et doctrinæ apparatus ad re-
 « petendum Clarkianum exemplum accēs-
 « sit Ernestius, etsi non sponte, sed libra-
 « rii sui voluntate. Quam ob rem eum
 « magis admirandum puto in ornando hoc
 « alieno opere, quam in propriis qui-

« busdam, quæ contentiori studio per-
 « polivit. »

2. Wolf, III, p. xi, 5-6 : « Tantum
 « aberat ille a perversa opinione eorum,
 « qui hodieque hunc textum, qualis paul-
 « latim forte fortuna factus est, genuinum ac
 « prope μουςόπνευστον habere videntur. »

CHAPITRE IV.

ILIADE DE VILLOISON.

L'helléniste Villoison. — Ses premiers travaux. — Découverte du manuscrit de Venise. — Publication du manuscrit. — Le titre et la dédicace. — Description du manuscrit de Venise. — Histoire de ce manuscrit. — Texte de l'*Iliade* dans le manuscrit de Venise. — Scholies marginales. — Les quatre grammairiens. — Le scholiaste. — Histoire du commentaire. — Fausses idées sur les *Scholies A*. — *Scholies B* et *Scholies L*. — Désappointement et enthousiasme de Frédéric-Auguste Wolf. — Torts qu'on reproche à Villoison. — On lui conteste l'honneur de sa découverte. — Les *Protégomènes* de Wolf et Villoison. — Légende et histoire.

Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison était encore un jeune homme quand il fit à Venise, en 1781, la découverte qui rendra son nom immortel. Il n'avait guère plus de trente ans¹. Mais ce jeune homme était déjà un vétéran de la science. Il appartenait depuis neuf ans à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il y était entré en 1772, à vingt-deux ans, avec dispense d'âge. On se figure peut-être qu'il avait été poussé par la faveur; mais il ne devait son élection qu'à sa science et à son mérite. Le *Lexique d'Apollonius*, qu'il avait exhumé de la bibliothèque de Saint-Germain des Prés, et qu'il avait copié, traduit en latin, corrigé, commenté, rendu praticable et lisible, avait été son seul prôneur. L'Académie, à qui il communiquait ses dissertations à mesure qu'il les composait, n'attendit pas même que l'ouvrage fût imprimé : elle élut Villoison lorsqu'il n'avait point encore achevé tous ses commentaires². Le livre porte la date

1. Il était né à Corbeil-sur-Seine, le 5 mars 1750. Il est mort à Paris le 6 floréal an XIII, 26 avril 1805. Voyez la *Notice* lue à l'Institut le 11 avril 1806 par le secrétaire perpétuel Dacier (Classe d'histoire et littérature anciennes), t. I des nouveaux *Mémoires de l'Académie des*

inscriptions, p. 354-376. Villoison descendait d'un gentilhomme espagnol, don Miguel de Anso, venu en France avec Anne d'Autriche, et attaché au service de cette reine.

2. Villoison n'avait que vingt ans quand il trouva son Apollonius : car les planches

de 1773. C'est un in-quarto de plus de mille pages (LXXXVIII, 966), divisé en deux tomes¹. Le titre immense qui est en tête de chaque tome dit tout ce que l'éditeur a fait; et l'examen de l'ouvrage prouve que ce qu'il a fait ne sent en rien le novice². Ce philologue de vingt-trois ans était un paléographe consommé, un critique pénétrant et ingénieux, un savant de l'érudition la plus variée et la plus abondante.

Le *Lexique d'Apollonius* est un lexique d'Homère; ou, pour parler exactement, c'est l'abrégé d'un lexique d'Homère. Ainsi c'est sur le texte de l'*Iliade* et de l'*Olyssée* que s'étaient concentrés, durant trois ans au moins, tous les efforts, toutes les recherches, toutes les pensées de Villoison. Il n'y a donc point de merveille à ce que, une fois dans la bibliothèque de Saint-Marc, Villoison n'ait rien eu de plus pressé que d'examiner les manuscrits d'Homère. C'est même avec l'intention spéciale de les explorer qu'il était parti de France. Dacier dit, d'une façon vague, que Villoison cherchait des choses inédites. Les deux volumes in-quarto de ses *Anecdota Græca* prouvent en effet qu'il a compulsé, à Saint-Marc, des manuscrits de toute sorte; mais ce qu'il avait surtout cherché, c'étaient des choses inédites sur Homère. Il le fait lui-même entendre au début de ses *Prolegomenes*³.

græves du livre (spécimens d'écritures, fac-simile, etc.) sont signées *Drouet*, 1771, ce qui reporte au moins à 1770 l'idée de publication.

1. Le premier tome finit à la page 452.

2. Voici le titre complet du premier travail de Villoison : « ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ ΛΕΞΙ-
« ΚΟΝ ΑΠΟΛΛΩΝΙΙ ΛΕΞΙΟΝ ΓΡÆCUM ILIADIS
« ET ODYSSEÆ. Primus e codice manu-
« scripto Sangermanensi in lucem vindi-
« cavit, innumeris repurgavit mendis, alle-
« gata Homeri et aliorum poetarum loca
« distinxit, indicavit, notis atque animad-
« versionibus perpetuis illustravit, et ver-
« sionem Latinam adjecit, Johannes Bap-
« tista Casparus d'Ansse de Villoison,
« regie Inscriptionum atque humaniorum
« Litterarum Academiæ Parisiensis socius,
« Cum Prolegomenis, Indicibus auctorum
« et vocum Homerocarum, ac novem tabu-
« lis æneis, in quibus omnes codicis ma-

« nuscripti litterarum formæ et compendia,
« atque amplum hujusce scripturæ speci-
« men, representantur. Accedit, præter
« multa lucusque inedita et Philemonis
« grammatici fragmenta, tertii *Iliadis* libri
« prosaica metaphrasis Græca, e duobus
« codicibus regii ab eodem nunc primum
« eruta, cum notulis, et variantibus lectio-
« nibus metaphrasisque et tertii *Iliadis*
« libri. »

3. « Quod olim in Græcia confecit Eu-
« stathius, idem ego nuper Venetiis, quo,
« ante meam in Germaniam et Græciam
« profectonem, a Christianissimo Rege
« missus fueram, tentavi. Scilicet varias
« antiquissimorum criticorum in *Iliadem*
« observationes hucusque ineditas, nec non
« editione dignissimas, descripsi, selegi.
« collegi, et secundum Homericorum ver-
« suum ordinem ac seriem disposui atque
« digessi, Arsenii, Monembasie archiepisc-

La découverte du manuscrit de Venise n'est donc point une trouvaille de hasard. L'homme étant donné, elle était absolument inévitable. Bien des curieux sans doute, depuis trois ou quatre siècles, avaient remarqué le 454 de Saint-Marc, l'avaient pris en main, l'avaient ouvert, l'avaient feuilleté même. Mais ils n'y avaient vu qu'une *Iliade* quelconque, avec des notes aux marges comme il y en a dans tant d'autres manuscrits d'Homère. Villoison, au premier coup d'œil, vit qu'il tenait un trésor. C'était le plus ancien de tous les manuscrits d'Homère; c'était un texte fort différent de la vulgate; c'étaient les signes critiques des grammairiens alexandrins; c'était un commentaire absolument inédit. Un paléographe, un philologue plein d'Homère, d'Apollonius, d'Eustathe, du pseudo-Didyme, du scholiaste de Pierre Victorius, n'avait pas besoin d'une minute pour reconnaître manifestement et l'âge du manuscrit, et l'importance de ce que le manuscrit contenait.

Le manuscrit 454 n'est pas le seul de Saint-Marc qui ait fourni à Villoison des scholies inédites; mais c'est celui qui a fourni les plus nombreuses, les plus anciennes, les plus savantes. Les *Scholies B*, celles que Villoison a tirées du manuscrit 453, ajoutent quelques documents à ceux qui abondent dans les *Scholies A*, c'est-à-dire dans celles du manuscrit 454; mais elles n'ont, en définitive, que la valeur ou d'un complément de ce qui n'est pas explicite, ou d'un supplément à ce qui fait défaut. Dans les passages où A et B étaient absolument identiques, Villoison a profité de B pour donner le texte commun plus net et plus correct. Le manuscrit 453 n'a donc été pour Villoison qu'un accessoire. Aussi n'est-ce point celui-là qu'on appelle, par excellence, le *manuscrit de Venise*, le *manuscrit de Saint-Marc*. *Codex Venetus*, *codex Marcianus*, ou simplement *Venetus*, *Marcianus*, ce n'est jamais 453, c'est toujours 454.

« copi, qui Scholia in Euripidem primus edidit, exemplum sequutus. » Dacier dit que Louis XVI avait voulu que le gouvernement fournît aux dépenses du voyage et

du séjour de Villoison à Venise, et qu'on n'avait fixé aucune limite précise à la durée du séjour. Villoison resta un an hors de France.

On désigne 453 par son chiffre, ou bien on le nomme B, ou bien on le nomme *Venetus alter*.

L'*Iliade* de Villoison est un in-folio, divisé en trois parties ayant chacune leur pagination différente : *Prolégomènes*, LX pages; texte d'Homère, 120 pages à deux colonnes; *Scholies*, 532 pages aussi à deux colonnes : ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ ΣΥΝ ΤΟΙΣ ΣΧΟΛΙΟΙΣ. HOMERI ILIAS AD VETERIS CODICIS VENETI FIDEM RECENSITA. *Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque nunc primum edidit cum asteriscis, obeliscis, aliisque signis criticis, Joh. Baptista Caspar d'Anssé de Villoison, Upsalien-sis Academiae, societ. Latine Ienensis, etc., sodalis. ANNO MDCCLXXXVIII. VENETHIS. Typis et sumptibus fratrum Coleti. Superiorum venia.*

Villoison n'avait pas présidé lui-même à l'impression du livre. Il avait délégué ce soin, en partant de Venise, à Jean-Antoine Coleti, le chef de la maison qui s'était chargée de le publier. Il nous peint ce typographe vénitien comme un savant distingué, et il avait une absolue confiance dans son zèle et dans ses lumières¹. L'impression du texte et des *Scholies* dut être achevée bien avant 1788. Mais Villoison n'avait pu, durant plusieurs années, s'occuper de la préface. Il parcourait la Turquie, étudiant les débris de l'antiquité grecque sur les lieux qui avaient jadis été la Grèce. C'est à son retour d'Orient qu'il écrivit les *Prolégomènes*; mais il les écrivit aussitôt, et sans même prendre, comme il dit, le temps de respirer, après un voyage qui n'était point alors, comme aujourd'hui, une promenade agréable et sans danger. Il était si pressé de dégager la parole donnée au public en 1781, qu'il mit entièrement de côté tout amour-propre littéraire, et qu'il envoya à Coleti une collection de notes plutôt qu'une dissertation, la matière d'un livre plutôt qu'un livre.

1. *Prolégomènes* de Villoison, p. XLVIII : « Cæterum, me absente, operarum vitiis
« emendandis sedulam operam navavit ho-
« nestissimus, et Græcarum, Latinarum,
« Gallicarum, Etruscarumque litterarum
« peritissimus, typographus ac bibliopola,

« Johannes Antonius Coleti, qui antiquam
« Aldorum doctrinam in eadem urbe re-
« præsentat, feliciterque studiis indulget
« cum eruditissimis et conjunctissimis fra-
« tribus suis. » Coleti ne s'est qu'imparfai-
tement acquitté de la tâche.

Le fond des *Prolégomènes* est excellent, mais l'œuvre est indigeste. Il n'y a guère de lecture plus pénible. C'est un chaos de noms propres, de titres d'ouvrages, de chiffres de toute espèce, de citations en diverses langues, de signes particuliers, d'abréviations, d'italiques, de grec en onciales, de parenthèses, de notes, d'excursus. Villoison s'en excuse lui-même ¹.

Il ne faut pas s'étonner que Villoison prenne le titre d'académicien d'Upsal et de membre de la Société latine d'Iéna, et qu'il passe son titre français sous silence. Il était, depuis dix ans et plus, en délicatesse avec l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On n'y avait pas très-sympathiquement accueilli la plupart des travaux qui avaient suivi son *Lexique d'Apollonius*. Au contraire, les savants d'Iéna lui avaient fait fête, et il avait passé avec eux, à la cour de Weimar, l'année 1782 presque entière ². Il était l'ami de Charles-Auguste; il a voulu faire honneur à la grande Université saxonne. C'est par un motif du même genre qu'il s'est qualifié d'un titre suédois. Il avait connu Gustave III à Paris, et il avait été séduit par les brillantes qualités de ce monarque fatal à la Suède. C'est même à Gustave III que Villoison a dédié son *Iliade*. Il célèbre magnifiquement, dans sa dédicace, les mérites du roi; mais il célèbre magnifiquement aussi les mérites de l'offrande : HANC · PRORSVS · NOVAM · ÆTERNÆ · ILIADIS · EDITIONEM · PRETIOSISSIMVM · HVMANI · INGENII · MONVMENTVM · RESTITVTVM · ATQVE · EXPOLITVM. Cette dédicace est datée d'Éphèse, le 22 septembre (IX.K.OCTOBR.) 1786.

1. *Prolégomènes*, p. 1 : « ... limatoria « fortasse dicturus, si viatori quiete destituto, atque ex Ægæis tumultibus et variis quibus jactatus est procellis vix respiranti, e pestilentia, incendiis, cadibus, grassatorum ferro et piratarum manibus elapso, difficillimis itineribus defesso et laboribus confecto, qui multum sudavit, qui sæpe, famem et sitim peressus, mortem autem oculos imminentem prospexit, limatoria scribere vacaret. » On trouvera, dans notre *Appendice I*, l'analyse des *Prolégomènes* de Villoison, et de nombreux extraits textuels de cet important écrit.

2. C'est par erreur qu'Étienne Quatremère, dans la *Biographie générale*, dit que Villoison était resté trois ans à Venise. A peine y resta-t-il plus d'un an. Le biographe dit lui-même, sans s'apercevoir de la contradiction, que Villoison publiait à Zurich, en 1783, ses *Lettres de Weimar (Epistola Finarienses)*. Weiss, dans la *Biographie universelle*, exagère davantage encore. Il ne parle pas du séjour de Villoison à Weimar, et porte à quatre ans la durée de son séjour à Venise. Dacier explique très-nettement l'emploi des années 1781, 1782, 1783, 1784.

Le sujet principal, sinon unique, des *Prolegomènes* de Villoison, c'est le manuscrit de Venise; et connaître le manuscrit de Venise, c'est connaître l'*Iliade* de Villoison. Parlons donc du manuscrit de Venise, du *codex Venetus*, du *codex Marcianus*, de ce fameux 454 de la bibliothèque des doges.

C'est un grand in-folio écrit sur parchemin¹. Le volume a 327 feuillets, ou 654 pages. L'*Iliade* et ses scholies ne commencent qu'au douzième feuillet². Les feuillets 1, 4, 6 sont remplis par le premier livre de la *Chrestomathie* de Proclus, qui est tout entier consacré à Homère. Les feuillets 2, 3, 5, 7 et 11 sont vides d'écriture, et ont été intercalés après coup. Le feuillet 8 et le verso du feuillet 9 ont fourni quelques lignes à Bekker : une note sur la diphe pointée et sur l'athétèse; une liste de noms d'auteurs grecs énumérés sans ordre, et où les grammairiens sont en majorité. Jacob La Roche dit que le verso du feuillet 8 et tout le feuillet 9 sont couverts de miniatures. Ces miniatures sont assez grossières, et c'est à peine si l'on en peut deviner les sujets. Siehenkees croyait qu'elles se rapportent à des épisodes de la *Vie d'Homère* par Proclus³. La Roche y voit des personnages et des scènes de l'*Iliade*. Il a vu par exemple, dans un des tableaux, Vénus et Hélène; mais les figures, à ce qu'il dit, ne seraient pas reconnaissables, si l'artiste n'avait écrit en toutes lettres : Η ΑΦΡΟΔΙΤΗ, Η ΕΛΕΝΗ. Au reste, ce n'est point comme monument de la peinture byzantine que le manuscrit de Venise est le roi des manuscrits : c'est par son texte, c'est surtout par les notes de tout genre dont ce texte est accompagné.

Les feuillets sont écrits des deux côtés. Il n'y a en moyenne que vingt-cinq vers par page. L'écriture n'est pas très-grosse,

1. Villoison, *Prolegomènes*, page 1 : « ... membranaceus, forma, ut vocant, in-folio.... » Bekker, *Préface des Scholies de l'Iliade*, p. 1 : « Venetus, qui inter Marcianos numeratur 454, membrana-ceus est, forma maxima.... » Il mesure, selon Jacob La Roche, 15 pouces de Vienne sur 11. Voyez *Text, Zeichen und Scholien*

des berühmten Codex Venetus zur Ilias, von J. La Roche, Professor am k. k. akademischen Gymnasium in Wien, p. 4. Wiesbaden, 1862, in-8°.

2. Bekker, p. iv : « *Ilias cum scholiis* » incipit a f. 12. »

3. Voyez l'*Iliade* de Heyne, t. III, p. LXXXI.

les lignes ne sont pas très-écartées¹, et le texte n'occupe qu'un tiers environ de la page. Les scholies encadrent régulièrement le texte, en haut, en bas, à la marge extérieure. Entre les scholies et le texte il y a un espace d'un pouce de large. Cet espace est lui-même rempli de notes, et ces notes ne sont pas les moins précieuses² : c'est la collection d'anciennes variantes, que Villoison était si fier d'avoir retrouvée³. Quand la bande est insuffisante, les notes sur les leçons se logent entre les vers. L'entre-lignes du texte fourmille aussi de gloses dans les premiers feuillets; mais, à partir du feuillet 31, les gloses deviennent très-rares⁴. On en voit quelques exemples dans les six vers dont Jacob La Roche nous a fourni le *fac-simile*. L'écriture des scholies, surtout celle des variantes et des gloses, est très-menue, mais pourtant nette et lisible. En général, tout, dans le manuscrit, est de bonne main, sinon, comme le disait Villoison, d'une main très-élégante⁵. Le copiste n'est pas toujours infail-
liblé ; mais il se trompe moins souvent que beaucoup d'autres. Ce calligraphe n'était point un illettré. Le manuscrit de Venise peut même compter parmi ceux dont l'exécution a été particulièrement soignée. Il est du dixième siècle, et antérieur non-seulement à tous les manuscrits complets que l'on possède, mais à ceux-là même qu'Eustathe avait entre les mains.

Villoison l'a trouvé parmi d'autres manuscrits d'Homère qui portent l'estampille du cardinal Bessarion; mais celui-là ne la porte point. L'histoire de ce manuscrit est inconnue. On ignore depuis combien de siècles il est dans la bibliothèque de Saint-Marc. Personne, avant 1781, n'en soupçonnait l'existence. Il n'avait

1. Voyez ci-contre le *fac-simile* des vers IV, 241-246. Nous le donnons d'après Jacob La Roche.

2. La Roche, p. 4 : « Gerade diese Scholien sind von grosser Wichtigkeit, denn sie sind meistens von Aristonicus und Didymus, oder auch solche die mit ἐν ἄλλῳ, γράσσεται, τινές und dergleichen beginnen. »

3. *Prolégomènes*, p. xxiii : « In nostri codicis Marciani interiore margine dili-

α genter annotatæ sunt variæ lectiones... « antiquissimorum exemplarium. »

4. La Roche, p. 4 : « Anfangs wimmelt es von Glossen zwischen dem Text; mit Blatt 31 verschwinden dieselben fast gänzlich. »

5. *Prolégomènes*, p. 1 : « Decimo sæculo, id est, ducentis ante Eustathium annis, elegantissima et docta manu exaratus... » Une chose à noter, c'est que la lettre β est partout écrite μ.

jamais été mentionné par aucun éditeur d'Homère, par aucun philologue, par aucun bibliographe. Villoison, qui était la probité même, s'est enquis avec le soin le plus scrupuleux s'il y avait trace quelque part de la moindre allusion au manuscrit de Venise. Il n'a rien trouvé¹. Bergler avait vu jadis, sur un manuscrit, les signes d'Aristarque. Mais ce n'est point à Venise qu'il les avait vus. Les scholies du manuscrit dont parle Bergler n'étaient d'ailleurs pas celles du manuscrit de Venise. Elles se composaient presque uniquement d'extraits de Porphyre; et Porphyre est à peine nommé çà et là dans les scholies tirées du 454 de la bibliothèque de Saint-Marc.

Quelques années après la découverte de Villoison, les commissaires du général Bonaparte envoyèrent à Paris le *Marcianus*, avec les autres dépouilles de Venise. Il y resta de 1797 à 1814. C'est à la Bibliothèque Impériale que Bekker l'a vu et feuilleté en 1810, bien des années avant qu'il songeât à réimprimer les scholies de l'*Iliade* et à corriger Villoison².

Le texte de l'*Iliade*, dans le manuscrit de Venise, se distingue par un certain nombre de particularités curieuses. On y voit l'hypodiastole, l'hyphen, l'interaspiration, et d'autres vestiges encore de l'orthographe alexandrine. Ainsi, quand il y a tmèse, et que la préposition est séparée de son verbe, cette préposition n'est point accentuée. On lit donc, I, 98, πρὶν γ' ἀπο πατρὶ φίλων δόμεναι. C'est Villoison qui nous apprend ces choses³. Il aurait bien fait de reproduire, dans son imprimé, la ponctuation et l'accentuation du manuscrit; mais il n'a pas même mis sur les mots leurs accents vulgaires. Son texte, sauf les esprits, est absolument ras⁴. Aux vers VIII, 206-207, et dans les deux autres

1. Voyez l'immense note, ou plutôt la longue dissertation, qui occupe presque en entier les pages xiv, xv, xvi et xvii des *Prolegomènes* de Villoison.

2. Il dit, dans la *Préface des Scholies* (1825) : « Hujus mihi codicis Parisiis copia æ fuit ante annos quindecim. » Ce *mihi copia fuit* a fait croire que Bekker avait collationné le texte original des *Scholies* A. Il n'en est rien du tout.

3. *Prolegomènes*, p. II-XII. Voyez notre *Appendice* I.

4. Il dit qu'il n'a pas mis les accents, parce que le livre a été imprimé à Venise en son absence. Il avait peur qu'on ne fût trop de fautes d'impression. *Prolegomènes*, p. XLVIII : « ut typographicorum æ mendorum numerus minueretur. » Mais les citations grecques, dans ses *Prolegomènes*, sont accentuées.

passages analogues, Villosion a donné l'orthographe d'Aristarque, conservée par le manuscrit : Ζῆν' coupé en deux, ν' porté en tête du second vers (chez lui, Ζῆ-Ν'). Il a laissé aux mots leur forme, là même où cette forme est différente de celle qui nous est familière; et sa copie représente, quant à l'essentiel, toutes les leçons particulières de l'original. L'original est marqué à chaque instant, en tête des vers, tantôt de la dipole pure, tantôt de la dipole pointée, tantôt de l'obel, tantôt de l'astérisque, etc. Villosion a conservé tous ces signes critiques.

Mais c'est par les scholies marginales, que le manuscrit de Venise est vraiment un trésor. Si vous vous contentez de jeter un vague coup d'œil, dans la collection imprimée, sur les *Scholies A*, c'est-à-dire sur les scholies tirées du manuscrit 454, vous ne voyez d'abord qu'un fouillis¹. Les choses les plus disparates sont confondues dans le même alinéa. Les mêmes choses sont répétées successivement une fois, deux fois et davantage. Les notes n'ont aucune proportion : tantôt longues, quand deux mots suffiraient; tantôt d'une excessive brièveté, quand on aurait besoin de renseignements explicites. Il y a bien d'autres reproches qu'on serait en droit d'adresser à ce commentaire antique. Mais il ne s'agit que de s'orienter dans cette forêt sans routes. C'est le livre lui-même qui nous fournit les moyens de nous diriger. Il y a, à la fin des scholies de chaque chant, un avertissement ainsi conçu : « A la marge, les signes d'Aristonicus, les observations de Didyme sur la diorthose d'Aristarque, des extraits de l'*Accentuation de l'Iliade* par Hérodien et du livre de Nicanor sur la Ponctuation². »

A la fin des scholies du chant XVIII, l'expression τὰ Ἀρι-

1. Dans le manuscrit, il y a moins de désordre que dans l'imprimé, les variantes n'étant point mêlées avec le commentaire proprement dit. Il faut d'ailleurs, dans l'imprimé, un premier effort d'attention pour isoler A de B et de L, qui l'interrompent presque à chaque vers. Chez Bekker, il y a même un troisième et un quatrième interrupteurs, V et D (le scholiaste de Pierre Victorius et le pseudo-Didyme).

2. Παράκειται τὰ Ἀριστονίκου σημεῖα, καὶ τὰ Διδύμου περὶ τῆς Ἀρισταρχείου διορθώσεως, τινὰ δὲ καὶ ἐκ τῆς Ἡλιακῆς προσφῶδιαις Ἡρωδιανοῦ καὶ ἐκ τῶν Νικάνορος περὶ στιγμῆς. Cette note manque quatre fois : chants III, XVII, XXII, XXIV. Au chant XVII, le manuscrit est mutilé; dans les trois autres, il y a eu, sans nul doute, oubli de copiste. Voyez, p. XLI-XLVI, ce qui concerne les quatre grammairiens.

σπονίχου σημεία, *les signes d'Aristonicus*, est suivie de ces deux mots : μετὰ ὑπομνηματίου, *avec un petit commentaire*. Quand même ce renseignement nous manquerait, nous serions parfaitement sûrs encore qu'Aristonicus ne s'était point borné à mettre les signes en tête des vers, et que chaque note afférente à un signe est une note d'Aristonicus. Ainsi nous avons là ce *compendium* des signes d'Aristarque et de son commentaire qu'Aristonicus avait fait, comme nous disons, à l'usage des classes. C'est Aristarque lui-même, presque toujours, qui parle dans les notes d'Aristonicus. C'est sa pensée; ce sont d'ordinaire ses expressions textuelles¹. Il y a des passages où Aristonicus a mis du sien; mais ils sont assez rares.

Les notes de Didyme sont faciles à discerner, dès qu'on se souvient que ce grammairien discute les leçons d'Aristarque. Quelquefois même les paragraphes tirés du livre de Didyme sont précédés ou suivis de son nom. Quand Didyme est absolument d'accord avec Aristonicus, le scholiaste nous dit pourquoi nous n'avons pas une citation de Didyme.

Les notes des deux autres grammairiens révèlent d'elles-mêmes leur provenance respective. S'agit-il de questions d'accents, d'esprits, de quantité? nous entendons Hérodien; s'agit-il de ponctuation? nous entendons Nicanor. Le scholiaste a aussi quelquefois, comme pour Didyme, l'attention de nous dire qu'il cite Nicanor, qu'il cite Hérodien.

Le scholiaste parle assez souvent en son propre nom, et presque toujours en homme de grand sens et de grand savoir. Mais il se met d'habitude à l'abri derrière quelque autorité. Il avait sous la main toute une bibliothèque d'ouvrages critiques sur Homère. C'est par centaines que se comptent les écrivains mentionnés dans ses notes. Sa vaste collection de variantes suppose qu'il avait vu et collationné presque toutes les diorthoses antiques, depuis celles des villes et celle d'Antimachus jusqu'à celles de Zénodote, d'Aristophane de Byzance, de

1. C'est un point que Karl Lehrs a mis hors de toute contestation, dès le premier

chapitre de son livre. Voyez de *Aristarchi Studiis*, p. 1-15 de la 2^e édit., 1-18 de la 4^e.

Callistrate, de Rhianus, de Sosigène, de Philémon, d'Aristarque¹.

Le commentaire du scholiaste a voyagé, selon Puygers, des marges de son texte primitif aux marges d'un autre texte, puis des marges de celui-ci à celles d'un autre encore. Ainsi s'expliquent les discordances du texte et des *Scholies A*. Ainsi s'expliquent aussi, dans les *Scholies A*, et les répétitions et les interpolations. Ces notes, ou inutiles ou improprement attribuées au scholiaste, proviennent des deux manuscrits qu'on a successivement chargés². Il ne faut pas nous plaindre que les copistes, ici comme toujours, aient fait machinalement leur besogne. Nous devons à l'incurie de ceux qui les payaient, d'avoir un grand nombre de notes d'Aristonicus qui n'étaient pas dans l'ὑπομνημάτιον, et qui ont ajouté de vraies richesses à celles qu'avait amassées le scholiaste.

On ne peut pas reprocher à Villoison d'avoir publié, dans une édition princeps, les alinéas tels quels ; mais il est pourtant regrettable que Villoison n'ait pas détaché les unes des autres les notes indûment accolées. On voudrait aussi qu'il eût mis, à la suite de chaque note, le nom de l'auteur : *Aristarque, Aristonicus, Didyme, Hérodien, Nicanor, le scholiaste*. Les interpolations anonymes seraient entre crochets. Mais ce travail n'a pas été fait par Bekker même. C'est ce qui rend compte du plus bizarre phénomène philologique qu'on ait peut-être jamais observé : des hellénistes de premier ordre citant Aristarque sans se douter qu'ils citent Aristarque. Nous ne parlons pas d'Aristonicus, ni des trois autres : ils ne sont pas illustres. Ceux qui ont commenté Homère, depuis tantôt quatre-vingts

1. Voyez plus haut, dans le chapitre II, pages XLVIII-XLIX, ce qui concerne le scholiaste A.

2. Puygers : « ... quo factum est ut nonnunquam ter eadem in scholiis repariantur. Jam apertum est, qua de causa « tam multe in scholiis Venetis exsistent Aristonici annotationes, que ad nullum « in codice appietum σημείον referri pos-

« sint. » Voyez, dans notre *Appendice III*, les extraits de la dissertation de Puygers. Ce qui fait l'importance des opinions du savant hollandais, c'est qu'il parle au nom de Cobet son maître, et que Cobet a collationné et étudié, à Venise, le manuscrit même. On a longtemps espéré, sur la foi de Puygers, la publication d'une réédition nouvelle du manuscrit ; mais elle n'a point paru.

ans, sont eux-mêmes tombés les uns après les autres dans cet inconvénient. Il n'y a aucune exception. Ouvrez au hasard Paley, qui est d'hier. Il dit, *Scholies de Venise*, non pas seulement là où la note est anonyme, mais là même où tout crie qu'on a le maître de la critique portant sa sentence. Avec les noms à la suite des notes, l'œil avertirait incontinent le lecteur; et personne ne songerait plus à dire *Scholies de Venise*, quand il faut dire, *Aristarque*. Encore *Scholies de Venise* est-il un terme exact, puisque la citation est empruntée aux *Scholies de Venise*. Quant à l'expression *le scholiaste de Venise*, dont on se sert si souvent dans les livres, elle est tout à fait impropre. Il y a au moins deux scholiastes de Venise, A et B. On est même en droit d'en compter un troisième, L. Il vient d'Allemagne; mais il a été imprimé à Venise, et dans les *Scholies de Venise*.

La seule chose qu'il y ait à regretter, c'est que le manuscrit de Venise ne soit pas absolument dans son intégrité première. Il y manque dix-neuf feuillets : 69-74, 229-234, 238, 254-257, 319-320. Ces dix-neuf feuillets représentent 935 vers et leurs scholies; savoir : V, 336-635; XVII, 277-577 et 729-761; XIX, 126-326; XXIV, 405-504. Le texte a été suppléé tant bien que mal, on ne sait quand; mais les scholies n'ont point été conservées. Il n'y a même plus trace des signes d'Aristarque.

Le scholiaste B provient, comme nous l'avons dit, du manuscrit 453 de Saint-Marc, un des livres de la bibliothèque du cardinal Bessarion. Ce 453 est, comme le 454, une *Iliade* in-folio, écrite sur parchemin. Il a 338 feuillets, 676 pages. Il est du onzième siècle. Ses scholies ne sont pas absolument sans mérite. Elles ne sont souvent qu'une répétition des *Scholies A*, et Villoison s'est alors borné à marquer la concordance. Quelquefois Villoison les a trouvées mauvaises, et ne les a point transcrites. Ce qui recommande spécialement les *Scholies B*, ce sont de nombreux et considérables extraits de Porphyre. Il n'y a aucune discussion possible sur l'origine de ces extraits, car ils portent tous cette formule en tête : Πορφυρίου (*de Porphyre*).

Quant aux *Scholies L*, c'est un choix fait dans les notes co-

pièces par Bergler, en 1717, sur le manuscrit de Leipzig (*codex Lipsiensis bibliothecæ Paulinæ*). Villoison avait eu, grâce à l'entremise du duc de Saxe-Weimar Charles-Auguste, communication d'une copie de la copie de Bergler : cette copie de copie était dans la bibliothèque de Hambourg. Villoison aurait pu dispenser le duc son ami de faire aucune démarche auprès du sénat de la ville libre. Les scholies qu'il a tirées des cahiers du copiste de Bergler ne valaient pas beaucoup la peine d'être imprimées. Elles sont d'une époque assez récente, et même postérieure au douzième siècle, car le compilateur cite Eustathe à plusieurs reprises¹. Au reste, Villoison n'a pas abusé de L. Cette quasi-inutilité n'occupe qu'une très-petite place dans son livre.

Quelques notes inédites de Porphyre, tirées par Vernazza des manuscrits du Vatican, complètent la collection des *Scholies de Venise*. Ces notes avaient été envoyées à Villoison par le chevalier Zuliani, ambassadeur de Venise près le Saint-Siège.

Villoison dit, en parlant du manuscrit 454 : *l'Homère des divers critiques de toute l'antiquité*². L'in-folio imprimé mérite à plus forte raison ce titre. C'est bien là un *Variorum*, et un *Variorum* universel. Mais on s'attendait, depuis 1781, à une merveille plus prodigieuse encore. Les espérances soulevées dans toute l'Europe savante par l'annonce de la découverte, s'étaient enflées outre mesure, durant les sept années d'attente. Wolf lui-même avoue qu'il a été d'abord désappointé. Il n'était pourtant pas de ces naïfs qui se figuraient qu'ils allaient avoir, dans le livre de Villoison, un texte irréprochable, un commentaire parfait, un ensemble bien régulier, de facile maniement, de lecture agréable. Mais son enthousiasme tomba, à l'aspect de cet immense amas de lambeaux entassés pêle-mêle, juxtaposés sans raison, coupés et déchirés comme au hasard. « Cela est illisible ! » tel est son premier cri³. Après quelque étude, il se ravise : « Non,

1. Villoison, *Prolégomènes*, p. XLVII : « Laudatur ὁ Θεσσαλονίκηζ, id est, Eustathius, ut ad M (XII), v. 255, etc. » Voyez notre *Appendice I, Prolégomènes de Villoison*.

2. *Prolégomènes*, p. XLIV : « ... ille « codex Venetus, qui Homerus variorum « totius antiquitatis criticorum vocari potest. » Voyez notre *Appendice I*.

3. Wolf, *Prolégomènes*, IV, p. XIII, 7 :

cela ne se lit pas; mais cela s'étudie, cela s'extrait, cela se confronte. » Plus tard, quand il a pris conscience de toute la valeur des renseignements de toute nature dont abondent les *Scholies de Venise*, il éclate en un véritable dithyrambe. Il prend à partie les hébraïsants; il leur dit de ne plus être si fiers de leur *Masore*, de ne plus s'apitoyer si fort sur les misères des hellénistes qui ont à recenser le texte d'Homère : « Nous aussi nous avons aujourd'hui notre *Masore*, et une *Masore* plus ancienne que la vôtre, et plus savante, et surtout beaucoup mieux conservée¹. »

Villoison avait transcrit de sa propre main, ou fait transcrire sous ses yeux, le texte des scholies; il l'avait même revu avant de le remettre aux frères Coleti. Mais il partit de Venise sans avoir transcrit ou fait transcrire le texte de l'*Iliade*. Jean-Antoine Coleti fit ce travail; et Villoison est mort convaincu que Jean-Antoine Coleti avait été un mandataire irréprochable². Mais il est à craindre que Coleti se soit déchargé, au moins en partie, de l'ennuyeuse et délicate besogne de la transcription, sur quelque copiste à gages. Ce qui est certain, c'est que le transcriteur a eu plus d'une fois des distractions. On a constaté que tel vers, qui est dans le texte de l'*Iliade* imprimée, ne se trouve qu'à la marge intérieure, dans l'*Iliade* manuscrite, et n'aurait dû figurer que comme variante, c'est-à-dire aux *Scholies*. Puyggers relève de graves inexactitudes dans la reproduction des signes critiques. Il ne faut donc point se fier aveuglément à la parole donnée à Villoison par Coleti, que la copie est une image absolument fidèle de l'original³.

Le correcteur des épreuves n'a pas fait non plus tout ce qu'il aurait pu et aurait dû faire pour les *Scholies*. Coleti a tout à la

« Neque id, ut hodie loqui solent, legi potest. » Voyez notre *Appendice IV*.

1. Wolf, *Prolegomenes*, IV, p. xiv, 7 : « Ergo desinant aliquando Orientalium litterarum magistri, Masora sua superbi, a dolere fortunam nostram, etc. » Voyez notre *Appendice IV*.

2. Villoison, *Prolegomenes*, p. xlviii :

« Imo *Iliadis* textum ex optimo codice Marciano ccccliv accuratissime sua manu descriptum, scholiis... prefixit. » Voyez notre *Appendice I*.

3. Villoison, *Prolegomenes*, p. xlviii : « Nec ab hoc *Iliadis* codice discessisse se affirmat, nisi cum aperti et manifesti essent librarii lapsus. »

fois été trop et trop peu fidèle à la lettre du manuscrit. Il a laissé des fautes grossières, que rien ne l'obligeait à respecter, et il s'est permis des suppressions et des remaniements, que tout devait lui interdire¹. Si Villoison eût corrigé lui-même les épreuves, on ne lirait pas à chaque instant un mot pour un autre, un nom d'auteur estropié, un titre d'ouvrage mal écrit, un chiffre faux, un renvoi inintelligible, une citation tronquée. Villoison aurait probablement conservé toutes les répétitions, et n'aurait jamais fondu deux notes en une seule. La double délégation à Coleti est chose regrettable, et en elle-même et pour la gloire de Villoison. On voudrait que Villoison fût resté, comme le dit Quatremère, trois ans à Venise; bien mieux, quatre ans entiers, comme le dit Weiss dans la *Biographie universelle*.

Les biographes ne disent point que Villoison soit allé à Venise pour imprimer ses *Prolégomènes*; mais Villoison a certainement corrigé les épreuves de cet écrit. Il est probable que les frères Coleti lui envoyaient les feuilles à mesure qu'on les imprimait. Ce qui est certain, c'est que Villoison prend personnellement la parole comme correcteur, à la fin des *Addenda ad Prolegomena*, à propos du chiffre faux CCLIV, qui se lit à la première page des *Prolégomènes*².

Certains Allemands ont essayé de ravir à Villoison l'honneur de sa découverte. Osann lui-même est du nombre. Il attribue formellement cette découverte à Siebenkees, et parce que Siebenkees a fait en 1786, dans un journal littéraire, l'éloge du *codex Venetus*, et parce qu'il a publié en 1788, l'année même où paraissait l'*Iliade* de Villoison, deux petits morceaux grecs sur les signes d'Aristarque, donnés par Villoison à la suite des *Prolégomènes*³. Mais Villoison, dès 1781, avait célébré par tout

1. Voyez, dans notre *Appendice III*, les extraits de la dissertation de Pluygers.

2. « *Monitum tandem volo lectorem, « pag. 1, lin. 13 horum Prolegomenorum, « ubi de nostro Scholiorum codice fit « mentio, in Veneta D. Marci biblio-*

« theca servato, mihi excidisse CCLIV, pro « CCCCLIV. »

3. Voyez notre *Appendice II*. Osann intitule l'explication des signes critiques, *Anecdota Veneta a Siebenkeesio et Villosono vulgata*. Il dit sans sourciller,

l'univers les mérites du manuscrit de Venise, en avait copié les scholies, et avait extrait d'un autre manuscrit de Saint-Marc cet *Anecdolum* copié plus tard par Siebenkees. La seule prétention légitime que pût avoir Siebenkees, c'était de s'être un des premiers rendu compte par ses yeux des merveilles promises aux philologues par Villoison.

Dacier, le principal biographe de Villoison, conte que la publication des *Prolégomènes* de Wolf affecta péniblement l'orthodoxie littéraire de Villoison, et que le scepticisme homérique de Wolf lui faisait horreur : « M. de Villoison, dit l'honorable secrétaire perpétuel, ne pouvoit entendre parler de sang-froid de cet audacieux système : l'idée qu'il avoit fourni, sans le vouloir, les bases sur lesquelles on l'avoit construit et les armes avec lesquelles on prétendoit le défendre, l'affligeoit au point qu'il se repentoit presque d'avoir publié son ouvrage. » Le dernier biographe de Villoison, Étienne Quatremère, enchérit encore sur les dires de Dacier. Il est probable, en effet, que Villoison trouva étrange la façon dont Wolf expliquait l'origine et la formation des poèmes homériques. Villoison n'avait jamais douté un instant de la personnalité d'Homère. Il dut s'exprimer vivement quelquefois sur cette espèce d'athéisme qui, en face d'un monde, n'y voyait que l'œuvre du hasard et du temps. D'ailleurs, il était ami de Sainte-Croix ; et Sainte-Croix avait été, dès le premier jour, le plus résolu des adversaires de Wolf. Il dut naturellement faire chorus, quand Sainte-Croix et les autres orthodoxes fulminaient leurs anathèmes. Mais Dacier et Quatremère auraient dû se borner à dire que Villoison faisait ses réserves contre Wolf, et qu'il les faisait avec une chaleureuse conviction.

D'abord, personne ne savait mieux que Villoison que le paradoxe sur la composition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* était en germe, dans la tête de Wolf, bien des années avant la publication des *Scholies de Venise*. Villoison savait mieux encore qu'il n'y a pas un mot, dans les *Scholies de Venise*, qui ait le moindre

en parlant de l'article de Siebenkees sur le manuscrit de Venise : « ... de Scho-

a liorum in *Iliadem* codice posthac celebratissimo præviam notitiam dederat. »

rapport avec le système de Wolf, et que les *Scholies A* sont même une perpétuelle négation de ce système. L'athétèse, par exemple, suppose invinciblement qu'il y a un texte authentique d'Homère, par conséquent un Homère, et un seul Homère. Wolf reconnaît lui-même que les *Scholies de Venise* ne lui ont fourni aucune donnée pour la solution du problème anté-historique qu'il essayait de résoudre¹. Il y a trouvé deux notes sur l'écriture, dont il a tiré parti; mais Josèphe lui avait fourni un témoignage plus formel encore, puisque les deux notes des *Scholies de Venise* ne se rapportent qu'aux héros, et que le témoignage de Josèphe se rapporte à la personne même d'Homère. Au reste, sur la question de l'écriture, Villoison est en parfait accord avec Wolf; et les *Prolégomènes* de Wolf ne sont, en ce point comme en une foule d'autres, qu'un développement des *Prolégomènes* de Villoison². Villoison était orthodoxe; mais il l'était à sa manière, et non point selon la banale tradition de nos classiques du dix-septième siècle.

1. *Prolégomènes*, IV, p. XII, 6 ad-
« modum nihil, quod vatis ætatem suis
« opinionibus, moribus et omni sentiendi
« et cogitandi tenore representet. »

2. Voyez, à la page xxv des *Prolégo-*

mènes de Villoison, la comparaison de la destinée de l'*Iliade* avec celle du *Koran*, et, à la page xxiv, la discussion sur le passage de Josèphe. Ces morceaux sont transcrits dans notre *Appendice I*.

CHAPITRE V.

TRAVAUX DE WOLF ET DE HEYNE

L'*Iliade* de Wolf. — Origine et caractère du livre des *Prolegomènes*. — Principes philologiques de Wolf. — Examen de sa récitation d'Homère. — Antagonisme de Wolf et de Heyne. — Heyne et la vulgate. — Heyne et le digamma. — Mérite solide des travaux de Heyne. — Les grands *excursus*, les notes du commentaire. — Erreur fondamentale de Heyne sur l'exégèse des anciens. — Conséquences de l'erreur de Heyne.

L'*Iliade* de Wolf est une récitation pure et simple¹. Le commentaire que Wolf s'était proposé d'écrire n'existe point. Ce que l'on appelle improprement *Commentaire de Wolf*, n'est qu'une collection de notes sur les quatre premiers chants de l'*Iliade*, publiée par un professeur de Berne d'après les cahiers d'un étudiant de l'Université de Halle². Sans les compléments de toute sorte ajoutés par Usteri, ces bribes seraient assez peu de chose. Cependant on aperçoit de temps en temps l'ongle du lion. L'excellence de quelques-unes des notes recueillies par l'étudiant de Halle, fait vivement regretter que Wolf n'ait pas rédigé lui-même, à propos de chacun des vers de l'*Iliade*, les remarques

1. HOMERI ILLAS ex veterum criticorum notationibus optimorumque exemplarium fide novis curis recensita. Halle, 1794-1795, 2 volumes in-8°. Ces deux volumes font partie de l'édition générale d'Homère, terminée en 1804, 4 volumes in-8° : ΟΜΗΡΟΥ ΕΠΗ. *Homeri et Homeridarum opera et reliquæ, ex recensione Fried. Aug. Wolfii*. Wolf a donné lui-même, Leipzig, 1817, une seconde édition, revue et corrigée : *nova recognitio multis locis emendatior*. Une édition in-folio, commencée après la publication de 1804, n'a jamais été terminée. Il ne faut pas compter comme un Homère de Wolf l'Homère publié par Wolf en 1784-1785. Ce n'est

qu'une reproduction de l'exemplar *Glasguense*, c'est-à-dire de l'Homère de Clarke revu et corrigé par Moor et Muirhead.

2. FR. AUG. WOLF'S VORLESUNGEN ÜBER DIE VIER ERSTEN GESENGE VON HOMER'S ILLAS, herausgegeben und mit Bemerkungen und Zusätzen begleitet von Leonhard Usteri, Dir. u. Prof. am Gymn. zu Bern. Un volume en deux parties, Berne, 1830-1834, in-8°. Les notes de l'étudiant de Halle avaient été trouvées par le célèbre philologue Gaspard d'Orelli dans les papiers du chanoine Conrad d'Orelli son parent, qui les tenait sans doute de l'étudiant lui-même. Le travail d'Usteri est fait avec le plus grand soin.

et les réflexions qu'il avait si souvent jetées du haut de sa chaire.

Nous n'avons pas les commentaires de Wolf ; mais nous avons ses *Prolégomènes* et ses trois préfaces. Les *Prolégomènes* sont une histoire du texte d'Homère, et particulièrement du texte de l'*Illiade* ; c'est aussi une profonde étude et sur les caractères de ce texte, et sur le genre de critique qu'il y faut appliquer. Les préfaces, surtout celle de 1804, développent et achèvent cette étude philologique.

Les *Prolégomènes* ne devaient être primitivement qu'une préface générale de l'édition complète, et cette préface devait être placée en tête du premier volume de l'*Illiade*. Wolf comptait écrire une centaine de pages peut-être ; mais les pages sont allées s'accumulant sous sa plume, et il était près d'atteindre la page 300, quand il avait à peine rempli le tiers de son programme. On ne met pas une préface de neuf cents pages en tête d'un volume ; on n'y met pas non plus un tiers de préface. Wolf, impatient de faire connaître ses idées, écrivit, à la fin de son paragraphe LI et de sa page CCLXXX, *finis voluminis I*, et il lança les *Prolégomènes* comme un livre à part. Mais son système est tout entier dans ce premier volume. Les autres volumes, qui n'ont jamais paru, n'auraient ajouté que des détails étrangers à ce qui est, pour Wolf, la question principale¹.

Le latin des *Prolégomènes* est vif et spirituel ; les phrases sont presque courtes, et ne manquent pas d'élégance. Le texte n'est point mêlé aux notes, et marche sans ces encombres que les Allemands accumulent comme à plaisir au travers de leur diction latine. Mais les paragraphes ne sont pas très-bien enchaînés les uns aux autres. Chacun d'eux forme un petit tout, presque indépendant et de ce qui le précède et de ce qui le suit. La pensée

1. Voici le titre complet de ce livre latin : PROLEGOMENA AD HOMERUM, sive de operum Homericorum prisca et genuina forma variisque mutationibus et probabilis ratione emendandi. Scripsit Frid. Aug. Wolfius. Volumen I. Halle, 1795, in-8°. La seconde édition n'a été imprimée qu'en 1859. Il n'est pas téméraire de dire

que bien peu de personnes ont lu les *Prolégomènes* de Wolf. Mais tout le monde les connaît par les analyses ou les citations que les critiques se repassent de main en main depuis soixante et treize ans. On trouvera dans notre analyse (*Appendice IV*) tous les passages les plus importants de cet ouvrage.

va, revient, s'écarte, se répète, se commente, quelquefois même se contredit. Rien n'est plus agréable, en fait de lectures philologiques, que de déguster par-ci par-là, comme font les amateurs, un paragraphe ou deux des *Prolégomènes* de Wolf. Rien n'est plus pénible que de se rendre un compte exact de l'ensemble du livre, surtout de bien comprendre la méthode d'induction que Wolf applique à l'histoire des textes homériques, et par laquelle il arrive aux axiomes qui sont la base de son système. On est même réduit à se faire *proprio Marte* une formule nette du système; car Wolf insinue plus qu'il n'affirme, et n'a jamais nulle part écrit cette phrase qu'on lui prête, et qui résume en effet les *Prolégomènes* : « Il n'y a point eu d'Homère. » Il faut avoir lu les *Prolégomènes* au moins trois fois d'un bout à l'autre, pour y voir vraiment clair, pour se convaincre que Wolf a un plan, pour dire qu'on connaît ce plan, qu'on suit bien le fil de la pensée mère.

Les chiffres romains que porte la pagination de 1795 prouvent manifestement que Wolf n'avait aucune intention d'écrire trois ou quatre volumes de *Prolegomena ad Homerum*. Ils prouvent plus manifestement encore que Wolf imprimait les *Prolégomènes* à mesure qu'il les composait. S'il eût donné d'un seul coup la copie, on n'eût point paginé l'ouvrage comme une préface. C'est cette composition au jour le jour qui explique les défauts de l'ensemble. Les *Prolégomènes* pourraient se définir : *cinquante et une lettres critiques à propos du texte d'Homère*.

Les Allemands regardent les *Prolégomènes* comme un chef-d'œuvre littéraire; et c'en est un, en effet, si on les compare aux livres de la plupart des philologues d'outre-Rhin. Mais rien n'est plus faux que le terme par lequel s'est exprimée quelquefois cette admiration enthousiaste. On disait, *le Torse*, par comparaison à un des plus parfaits monuments de l'art antique¹.

1. Voyez l'article WOLF, dans la *Biographie universelle*. Cet article est de feu Louis-Epagomène Viguier, notre cher et excellent maître à l'École Normale. Viguier avait

personnellement connu Wolf, l'avait entendu professer, et avait lu tous ses ouvrages. La notice, selon le mot expressif de M. Sainte-Beuve, a été faite *d'original*.

Mais la figure dont le Torse est le reste a été jadis entière; et c'est par la beauté de l'ensemble plus que par le fini des détails que le Torse est un chef-d'œuvre.

La deuxième partie des *Prolegomènes*, celle qui devait suivre l'histoire complète du texte homérique, aurait été, d'après ce que dit Wolf, et un traité de critique à l'usage des éditeurs d'Homère, et un compte-rendu de ce que Wolf avait fait lui-même pour procurer une édition plus parfaite que celles qui avaient cours. Nous n'avons ni ce traité ni ce compte-rendu; mais les onze premiers paragraphes des *Prolegomènes* en sont une vive esquisse, et la préface de 1804 en est presque l'équivalent¹. Nous savons donc exactement ce que Wolf a voulu faire². Voici le résumé de ses principes.

La vulgate de l'*Iliade* dérive, comme l'avait jadis conjecturé Giphanius, de la diorthose d'Aristarque. C'est le texte d'Aristarque, mais un texte qui a subi toute sorte d'altérations avant arriver jusqu'à nous. Les *Scholies de Venise* fournissent les principaux moyens de rendre à sa pureté une diction souvent corrompue. On ne trouve pas là tout ce qu'on pourrait désirer; mais on y a l'essentiel. D'excellentes leçons, d'origine connue, s'y offrent comme d'elles-mêmes pour remplacer les leçons défectueuses. Les renseignements précis d'Hérodien, de Nicanor, permettent de rectifier au besoin l'orthographe des mots, la ponctuation, l'accentuation, la métrique. Les livres des lexicographes et des grammairiens grecs sont un supplément important aux *Scholies de Venise*. Apollonius et Hésychius citent souvent leurs autorités, et ils ont beaucoup emprunté à Aristarque. Le texte du manuscrit de Venise est, sauf réserves, une fidèle image de la paradose alexandrine, de la vulgate du temps de Longin et de Porphyre, et par conséquent une image de la diorthose d'Aristarque, moins infidèle que toutes les autres. Les leçons propres au texte

1. *Prolegomènes*, VII, p. xxiv, 13 :
 « posterior in causis, quibus Homericæ
 « emendat. nitatur, gravissimisque et
 « propriis ejus legibus, atque in ratione
 « consilii nostri reddenda, versabitur. »

Voyez notre *Appendice IV* et notre *Appendice V*.

2. Voyez notre *Appendice V* et les premières pages de notre *Appendice IV*. Notre *Appendice V* est une analyse des trois préfaces.

de Venise peuvent donc être en général considérées comme des leçons anciennes; et l'on est en droit de les préférer à celles de la vulgate, dès qu'elles sont ou plus claires, ou plus précises, ou plus poétiques. Il ne faut se fier que médiocrement aux variantes d'Homère qu'on pourrait recueillir dans les passages de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* cités par les auteurs grecs. Rien ne prouve que les citations soient exactes, ni qu'elles aient été exactement conservées par les copistes, ni que les éditeurs ne les aient point altérées. Eustathe fourmille de variantes; mais il dit rarement d'où elles viennent. On devine quelquefois qu'elles sortent de bonne source; mais elles ne sont trop souvent que des billevesées de la sottise byzantine. Les variantes propres aux manuscrits ordinaires n'ont aucune valeur par elles-mêmes, puisqu'on en ignore l'origine, et qu'elles ne sont, selon toute probabilité, que des fautes de copistes ou des corrections arbitraires. Il faut, pour qu'on les compte comme autorités, qu'elles concordent avec les leçons anciennes. Une connaissance approfondie du style d'Homère, du mouvement naturel de la phrase chantée, des caractères du dialecte épique, de ceux de l'antique versification, peut suggérer des conjectures dont le résultat équivaut presque à la certitude.

Mais les corrections n'obligent personne. On est toujours libre de les rejeter, si l'on se sent la moindre répugnance à donner son assentiment. En matière de philologie, il n'y a jamais prescription. Wolf lui-même, quand il a préféré un mot à un autre, n'a eu que la prétention de faire agréer la leçon préférée; bien moins encore prétendait-il imposer comme leçon hors de conteste ce qu'il avait trouvé par conjecture, en pratiquant ce qu'il appelle la *divination*¹. Il laisse au premier venu, contre lui, l'absolue liberté dont il a usé en tout et partout.

C'est Wolf qui a donné la plus parfaite de toutes les révisions de l'*Iliade*. Son travail atteste la conscience la plus scrupuleuse, jointe à la science la plus consommée. Mais Wolf,

1. Voyez le premier paragraphe des *Prolégomènes* de Wolf, pages III-VI, 1-3.

comme tous les hommes à système, avait ses préjugés. Le plus bizarre, c'est son mépris pour Aristarque philologue. Aussi n'a-t-il guère fait usage des leçons d'Aristarque. Il a généralement préféré celles de la paradosé alexandrine, de cette vulgate modifiée, et, selon lui, perfectionnée, par les grammairiens des premiers siècles de notre ère. Wolf ne voyait, chez Aristarque, que l'enfance de la critique verbale. Il supposait un progrès, dans les études homériques, d'Aristarque à Longin et à Porphyre. Les conjectures de la philologie moderne ont même eu quelquefois le pas, dans ses sentences, sur les faits les plus réels, mais qui n'avaient pour garants qu'Aristarque.

Il y a un grand nombre d'exemples du mépris de Wolf pour Aristarque ; mais voici un des plus frappants. Le vers I, 97 de l'*Iliade*, dans notre vulgate, peut s'expliquer de deux façons différentes, et présente encore d'autres défauts : Οὐδ' ὄγε πρὶν λοιμὸς βασιλῆος χεῖρας ἀφῆξει. Wolf corrige, d'après Markland, χεῖρας en κῆρας, ce qui fait disparaître l'amphibologie et rend le vers tolérable. Or, Aristarque avait écrit : Οὐδ' ὄγε πρὶν Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιπὸν ἀπώσει. Vers excellent, et en concordance avec les expressions mêmes par lesquelles Chrysès (I, 451) demande à Apollon de faire cesser la peste. Préférer une correction très-contestable à une leçon antique qui est parfaite, c'est, comme dirait Cicéron, manger du gland quand on a du pain. Il faut admirer Wolf, mais non point se fier aveuglément à lui. Réservons le bénéfice d'inventaire.

Il n'y a guère d'éditeur, aujourd'hui, qui défende la vulgate homérique, et on ne la réimprime plus. C'est le texte de Wolf qu'on imprime partout, ou pur et simple, ou çà et là modifié. Il y a très-peu d'exceptions, et ces exceptions ne sont point des copies de la vulgate⁴. Mais ce n'est pas en un jour que Wolf a triomphé. Son succès avait été grand, surtout après les *Prolégomènes*, surtout après l'achèvement de l'édition. Mais ses doctrines philologiques étaient loin d'avoir converti tous les lecteurs

4. Voyez, à la fin du chapitre VI, p. cxxx-cxxxvii, ce qui concerne Bek-

ker et Paley. Ces deux éditeurs remontent au delà d'Aristarque.

d'Homère. Le vaste travail de Heyne sur l'*Illiade* est même une contradiction presque perpétuelle et de la récitation de Wolf et de la philologie des *Prolégomènes*.

L'*Illiade* de Heyne a paru en 1802. C'était la première partie d'un Homère qui n'a jamais été achevé¹. Quelques-uns ont expliqué par des motifs d'antipathie personnelle le rôle pris par Heyne en face de Wolf; mais les faits démentent cette imputation. Heyne n'aimait pas Wolf, cela est bien constaté. Il avait eu des torts graves envers ce disciple, et ne les lui pardonnait point; il voyait d'un œil morose grandir un talent qu'il avait jadis méconnu, humilié, repoussé²; mais il n'était pas homme à nier l'évidence. L'évidence était, pour lui, tout autre part que là où Wolf croyait l'avoir montrée. C'est donc une guerre de principes que nous avons ici, et non point une misérable compétition d'orgueil et d'amour-propre.

Heyne est convaincu que la vulgate, sauf corrections, est le meilleur texte d'Homère³. Il ne distingue pas entre les *vieux grammairiens*, et il regarde comme un progrès réel presque tout ce qui s'est fait depuis Aristarque jusqu'à Démétrius Chalcondyle⁴. Il affirme que, restituer le texte d'Aristarque est chose impossible, et, fût-elle possible, chose peu désirable⁵. Il conçoit que l'on pourrait faire rentrer dans l'*Illiade* les anciennes

1. HOMERI CARMINA cum brevi annotatione. Accedunt variae lectiones et observationes veterum grammaticorum cum nostræ ætatis critica. Curante C. G. Heyne. Leipzig et Londres, huit volumes in-8°; neuf volumes, si l'on compte les *Tables*, publiées longtemps après, en 1822. Les deux premiers volumes contiennent le texte de l'*Illiade* avec la *brevis annotatio*, etc.; le troisième volume contient la traduction latine de l'*Illiade*; les cinq autres sont remplis par le commentaire critique. Il y a une édition en deux volumes (1804), à l'usage des classes. Ce sont les deux premiers volumes de la grande édition, sauf quelques remaniements et l'addition de quelques *excursus*.

2. Voyez Viguier, article WOLF, dans la *Biographie universelle*.

3. *Préface*, p. xxxix-xl: « Verba poetæ

« mihi ita prelo excudenda esse visa sunt,
« ut nec novarem temere, nec superstitiose
« retinerem vulgata. »

4. *Préface*, p. xl: « Cum lectio nostra
« *Iliadis* ex plurium grammaticorum curis
« coaluerit... » *Ibid.*: « ... ea quæ a
« grammaticis, horridiora mitigantibus,
« illata sunt, retinere necesse est. » *Ibid.*:
« Omnino lectionem scriptoris, quatenus
« illa typis expressa proponitur, integram
« et intactam relinqui malim. »

5. *Préface*, p. xl: « Fieri nequit ut
« Aristarchea, aut alia aliqua lectio, δτιόρ-
« θωσι; et ἐκδοσι; restituatur. » *Ibid.*:
« Nullo cum litterarum beneficio id fieret,
« quandoquidem nulla est, ne Aristarchea
« quidem, que omnibus ac singulis
« probari possit. Deteriora... inducenda
« forent. »

leçons mentionnées par les grammairiens; mais on détruirait alors, selon lui, l'unité du style homérique, et on ferait du texte une marquerie de dictions hétérogènes¹. Il veut qu'on se borne, en général, à faire disparaître les fautes des dernières transcriptions. Il reconnaît un droit acquis en fait de leçons, même contestables, et il demande qu'on ne trouble point les gens dans la possession de leur savoir².

Ainsi Heyne est ce que nous nommons un conservateur. Il serait chez nous un de ces critiques qui gémissent encore du nouveau Pascal révélé par Cousin, ou qui s'indignent qu'on les déloge, comme dirait Montaigne, de quelques-unes de leurs admirations sévignéennes.

Il y a une autre raison morale qui explique l'antagonisme des deux philologues. En 1795, Heyne avait soixante-six ans, et il y avait une douzaine d'années qu'il s'occupait, tantôt activement tantôt non, mais enfin s'occupait, de préparer son *Iliade*. Ce n'est pas à soixante-six ans qu'on se convertit à des idées qui sont la négation des principes auxquels on a foi. Rien n'est plus difficile que de désapprendre ce qu'on sait, ou ce que l'on croit savoir. Heyne a persisté dans la religion qu'il avait pratiquée toute sa vie. Il a fait comme ces vieillards d'Horace, qui ne voulaient point confesser le peu de valeur de ce qu'ils avaient appris n'ayant pas barbe au menton.

En 1795, le travail de Heyne était fort avancé. Il lui eût fallu tout refaire, s'il avait tenu compte des idées de Wolf. Il ne se sentait ni la force de recommencer à nouveau son énorme tâche, ni surtout le besoin de la recommencer. A peine attachait-il une importance particulière aux variantes du manuscrit de Venise³. En sa qualité de continuateur de Clarke et d'héritier

1. *Préface*, p. XLIII : « ne tenor
« totius carminis et habitus, qui studiose
« servandus est, immutetur aut varietur;
« ne alio loco antiquiora, aliis locis seriora
« et politiora apponamus. » C'est Heyne
lui-même qui a mis en italiques les six
premiers mots.

2. *Préface*, p. XL : « Omnino lectio-

« nem..., si semel a naevs et vitis libra-
« riorum purgata est..., relinqui malim,
« ne turbemur legentium studium, qui in
« bonis exemplaribus lectioni jam assueve-
« rint. » C'est hier toute critique.

3. *Préface*, p. XLIV : « Enimvero nec
« animi nec consilii satis erat, ut totam
« operæ telam iterarem.... Paucæ enim sunt

d'Ernesti, il faisait un cas très-grand de l'édition d'après Clarke, donnée par Wolf en 1784-1785. C'est même le texte de cette édition qu'il avait pris pour base de sa propre récénsion¹. Il devait donc trouver détestable la vraie *Iliade* de Wolf, celle de 1794-1795; et ce qu'il dit du regret qu'il a de ne pas l'avoir eue à temps pour s'en servir, n'est qu'un compliment sans portée². Heyne est plus vrai quand il dit simplement : « Wolf avait son idée, et moi j'ai eu la mienne. Tant mieux pour le public³ ! »

Heyne, en vertu de ses principes, ne fait donc que de très-petites corrections; mais ces corrections sont fort nombreuses. Quelques-unes de ses rectifications d'orthographe, d'accentuation, de ponctuation, prouvent qu'il est plus aristarchien qu'on ne croit, et qu'il n'affectait de l'être. Il l'est même plus que Wolf, en ce qui concerne l'augment des verbes. Partout où l'on peut lire, à volonté, avec ou sans augment, il lit à l'ionienne, Ἰακῶς, comme disent les grammairiens grecs. Ainsi, I, 5, Διὸς δὲ πελείετο βουλή, et non Διὸς δ' ἐτελείετο. Partout où l'augment peut être retranché, il le retranche. Ainsi, I, 15, καὶ λίσσεται, et non καὶ ἔλίσσεται. Heyne a pris à la lettre le principe d'Aristarque, que l'augment, dans Homère, n'est point la règle, mais l'exception. Wolf dit avec raison qu'il faut tenir grand compte de l'euphonie, et que telle suppression d'augment, qui n'ôte rien à la quantité, nuit à la perfection du vers et le rend désagréable à l'oreille⁴. Heyne lui-même est bien forcé quelquefois de manquer à sa pratique habituelle. Ainsi, I, 464, à côté de σπλάγχνα

α que non, ante Venetum inspectum, ...
α correcta essent. »

4. *Préface*, p. XLIV : « Exemplar prelo
α subjiendum adornaveram Wolfianum
α prioris editionis; non enim illo tempore
α altera editio prodierat. »

2. *Préface*, p. XLIV : « Maluissem sane
α me hac altera uti potuisse, quam ad
α Veneti maxime codicis lectionem ille
α comparavit. » Mais Heyne a écrit, dans
sa *Revue des éditions*, t. II, p. XXXIV :
α Superavit omnes doctius et subtilius stu-
α dium Wolfii in *Odyssæa* et *Iliadæ* ad
α exemplar maxime Glasguense in usum

α scholarum diligentissime expressa annis
α LXXXIV et V. »

3. T. II, *Revue des éditions*, à la fin :
α Recte ille consilia sibi sua libera esse
α statuerat, ut ego mea; et lætatus sum
α equidem reputando, quæ et quanta bona
α in litterarum Græcarum studia ex hoc
α opere in Homericis collate concursu
α essent proventura. »

4. *Préface* de 1804-1817 : « Si quis
α levem cultellum intenderet huic versui,
α ... ejus non dolerent auriculae? » Voyez
notre *Appendice V*. Nous avons transcrit
les exemples cités par Wolf.

πάσαντο, il écrit *μῆρ' ἐκάη*, et non *μῆρα κάη*. Heyne suit les errements d'Aristarque sur un autre point encore. Il rétablit les hiatus indûment effacés par les grammairiens postérieurs à Aristarque, et fait disparaître ces γ', ces δ', ces τ', ces υ' épheleystiques et autres chevilles, dont ils avaient tant abusé pour perfectionner la versification du poëte. En ceci, il est tout à fait l'émule de Wolf. On pourrait s'étonner d'une pareille infidélité à la bien-aimée vulgate, si l'on ne connaissait que la petite édition en deux volumes. Mais l'étonnement cesse dès qu'on voit dans la grande édition, entre les vers du texte et la *brevis annotatio*, des mots en onciales, ayant digamma. C'est par le digamma que Heyne remplace, dans les cas d'hiatus, les consonnes parasites de la vulgate.

Heyne est le premier éditeur d'Homère qui ait fait usage du digamma. Il ne l'a point mis, comme Payne Knight et Bekker, dans le texte même; mais il demande qu'on le prononce, et c'est pour montrer où on doit le prononcer qu'il a intercalé, entre les vers et les petites notes, les mots en onciales. Il aurait mis le digamma dans le texte, s'il avait osé le faire, ou plutôt s'il n'avait pas cru que cette lettre ne saurait figurer dans l'écriture cursive, et que son introduction eût même exigé un retour à la primitive orthographe : E pour ε, η, ει, O pour ο, ω, υ et ου, etc. Quoi qu'il en soit, Heyne croit au digamma homérique, et de la foi la plus robuste. Ce que Wolf regardait comme une sorte de rêve, éclos par hasard dans la cervelle de Bentley¹, est pour Heyne un dogme, la plus manifeste et la plus authentique des réalités. Ainsi ce conservateur quand même a été un utopiste et un révolutionnaire, là où Wolf n'a rien innové, là où l'innovation n'a et ne peut avoir qu'une vraisemblance parfaitement contestable, même dans les cas où il y a vraisemblance.

Théoriquement, l'hypothèse du digamma ne choque point la raison. Les Ioniens n'ont pas la lettre F dans leur alphabet; mais rien n'empêche d'admettre qu'ils en ont eu primitivement le son dans leur langue. Ce son *ϕ* ou *f* a disparu avec le temps,

1. Voyez *Prolégomènes*, XXVII, p. cxvi, 69, en note.

voilà tout. Quand on a écrit les vers d'Homère, on les a écrits comme on les prononçait; mais c'était plusieurs siècles après Homère. Heyne, comme Villoison, comme Wolf, rejette la tradition vulgaire relative à la transmission des poésies homériques. Objecter que jamais manuscrit de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* n'a porté trace de digamma, ce n'est donc pas prouver qu'Homère et ses contemporains ne disaient pas, comme ont continué de dire les Éoliens, *Φάναξ*, *Φέπος*, *Φοῖκος*, *Φοῖνος*, etc.

La difficulté ne commence qu'avec l'application du principe. Où mettre le digamma, et où ne le point mettre? Il n'y a aucune règle, il ne peut y en avoir aucune. Heyne se comporte d'une façon, Payne Knight d'une autre, et Bekker diffère de tous les deux. On voit cela dès le premier vers de l'*Iliade*. Πηλεΐάδδω est ΠΗΛΗΦΙΑΔΕΩ pour Heyne, ΠηλεΐαδδωF' pour Payne Knight, et reste simplement, pour Bekker, Πηλεΐάδδω. Tout est arbitraire dans la pratique de chacun des trois éditeurs. Le digamma est pour eux, comme on dit, une selle à tous chevaux.

S'il y avait une règle, le digamma, une fois sur un mot, resterait en permanence sur ce mot. Mais la versification serait à chaque instant faussée. On est donc condamné à ôter le digamma de la place où il devrait être, aussi souvent pour le moins qu'on le met à celle où sa présence est censée certaine ou probable. Heyne, dans sa pratique, se sert du digamma pour faire disparaître certains hiatus, soit d'un mot à un autre mot, soit d'une syllabe à une autre syllabe. Mais c'est d'après son caprice personnel qu'il décide que tel heurt de voyelles est choquant, que tel autre ne l'est point¹. Nous ignorons, peu s'en faut, ce qui plaisait ou déplaisait, en fait d'hiatus, à l'oreille des Grecs. Aristarque note, sans en paraître aucunement offensé, quelques-uns des heurts en appa-

1. Dans l'*Excursus* sur le digamma, à propos du vers XIX, 384 (t. VII, p. 726), il formule, mais très-obscurément, ce qu'il donne pour sa règle: « Propositum autem α habui rationem hanc, ut nec ponerem, α nisi certa, saltem probabilia; tum vero, et ad accuratius prosequeretur nominis ea α que metricum usum haberent, ad ex-

α plendos hiatus. » Cette formule dit trop et trop peu. La pratique de Heyne tantôt la dépasse, tantôt reste en deçà. ΠΗΛΗΦΙΑΔΕΩ n'y est point compris, et il y a des hiatus que Heyne laisse sans y toucher. Les cas où le digamme est probable ne sont pas très-nombreux. L'esprit rude suffit à rendre compte d'une foule d'hiatus.

rence les plus désagréables. Ainsi, I, 114, οὐ θέεν. Il ne fait aucune réserve contre cet hiatus. L'aspiration lui suffisait évidemment pour ce qui concerne ici l'euphonie. Heyne écrit ΟΥ ΦΕΘΕΝ. Comment sait-il que le son *f* ou le son *ϕ* est préférable ici à celui de l'*h* aspirée?

Les derniers mots du vers I, 38, Τενέδοιό τε Ἴφι ἀνάσσεις, nous offrent deux hiatus. On comprend, à la rigueur, que τε-ι paraisse moins doux que τε-ϕι, quoique τέιν soit un mot de la langue d'Homère, et n'ait jamais été compté comme indigne du poète. Mais ϕι-α changé en ϕι-ϕα, c'est l'harmonie transformée en cacophonie. Qu'est-ce donc quand ϕι est précédé de ϕι? Jamais poète grec, quoiqu'en dise Heyne, n'a chanté ou écrit : ΦΙΦΙ ΦΑΝΑΣΣΕΙΣ. Le ΦΕΘΙΚΩΣ de Heyne, appartient à la classe des monstres : *portentum verbi*, eût dit un Romain. Il faut pourtant savoir gré à Heyne de n'avoir estropié qu'à moitié le nom homérique d'Iphigénie. Il écrit, IX, 145, ΦΙΦΙΑΝΑΣΣΑ. Payne Knight, plus conséquent, l'a rendu tout à fait barbare : Φῖϕιϕανασσα.

Heyne emploie souvent sa panacée euphonique là où l'oreille n'en a que faire. En revanche, il n'use point de son digamma dans des cas où l'on ne peut guère douter que les Ioniens n'adouçissent des collisions vraiment inimaginables. Βίη Ἡρακλεῖη (II, 658 et XV, 640) est affreux avec la prononciation dite érasmiennne. Il l'est bien plus encore, devenu, par la prononciation moderne, *vii Hiracliii*. Heyne l'a laissé en nature. Bekker, de même. Payne Knight du moins a mis le *F* à l'avant-dernière syllabe.

Heyne dit qu'il a eu entre les mains l'exemplaire d'Homère qui avait servi à Bentley, et sur lequel Bentley a écrit quelques notes relatives au digamma. La bibliothèque de l'Université de Cambridge lui avait prêté ce livre. Mais il y avait longtemps, quand on lui faisait cette faveur, qu'il était déjà converti au système de Bentley. Dawes l'avait convaincu de l'excellence de ce système. La dissertation de Payne Knight *sur l'Alphabet grec* (1791) lui avait ôté ses derniers scrupules. Voilà comment le champion de la vulgate a été, au moins en un point, coupable d'attentat à l'intégrité de la vulgate.

Nous n'avons rien à dire de la version latine qui suit l'*Illiade* dans Heyne. C'est, comme le texte, une vieillerie perfectionnée. Il a fallu la depuis revoir à fond, et presque la refaire.

Le mérite de l'édition de Heyne, et un mérite durable, ce sont les commentaires; c'est cette immense collection de dissertations et de notes qui remplit les cinq derniers volumes. L'*annotatio brevis* elle-même n'est point à dédaigner; mais ce n'est qu'un extrait raisonné des riches matières traitées en détail dans les *observationes* et dans les *excursus*. La préface du tome III doit aussi compter parmi les choses qui recommandent les travaux de Heyne sur Homère. C'est l'inventaire critique de toutes les ressources anciennes et modernes qu'un éditeur de l'*Illiade* avait alors sous la main. Les cinq dissertations qui terminent le huitième volume sont un véritable ouvrage, qu'on peut mettre en parallèle avec les *Prolégomènes* de Wolf, non certes pour le charme du style, mais pour l'abondance de l'érudition, pour la profondeur des recherches, pour la sagacité philologique. La plupart des questions d'origine traitées par Wolf, sont reprises par Heyne; et les solutions de Wolf sont ou confirmées ou attaquées par des faits et des arguments solides, sagement et même artistement déduits.

Heyne, comme Villoison, n'est qu'un demi-orthodoxe. Il croit à la personnalité d'Homère; mais il croit que l'écriture alphabétique, au temps d'Homère, n'était point d'un usage courant. C'est dire qu'il est plus souvent d'accord avec Wolf dans ses vues critiques que dans sa récénsion. Viguiet assure que ce sont les *Prolégomènes* qui ont fait de Heyne un quasi-hérétique. Heyne, au contraire, affirme avoir professé de tout temps sa doctrine sur l'écriture. Il regrette même d'avoir été obligé de retrancher la démonstration qu'il avait faite de cette doctrine, le livre de Wood et les *Prolégomènes* ayant ôté toute valeur à ce qu'il avait écrit avant leur apparition¹. On raconte aussi

1. *Préface*, p. xxix: « Multa porro, quæ ante decem, viginti annos, novitatis gratiam habuerant, nunc tot libellis iterata, nota erant et vulgata. » P. xxxi :

« Inanem neminique proficuum multa à lectionis et jejunæ eruditionis ostentationem procul a me habeo. » Il ue fait que résumer la question.

qu'il accusait Wolf, son ancien disciple, de n'avoir fait, en général, que mettre en œuvre les idées qu'il avait reçues de lui. Mais ce que Wolf a pu recevoir de Heyne à Gættingue est fort peu de chose, au prix de ce que Wolf a emprunté ailleurs, ou trouvé seul. Il est même probable que Heyne, en 1802, se faisait illusion sur ce qu'il avait dit dans sa chaire en 1778. Si la thèse que Wolf étudiant avait voulu dédier à son maître eût été conforme à l'enseignement de Heyne, Heyne n'en aurait point refusé la dédicace. Or, cette thèse était la première ébauche de ce qui fut plus tard les *Prolégomènes*¹.

Il y a, à travers le commentaire de Heyne, un grand nombre de dissertations, d'*excursus*, comme il les appelle, philologiques, archéologiques, historiques, etc., qui lui font grand honneur aussi, et qui valent en leur genre les dissertations finales.

Le commentaire proprement dit est un magasin où l'on trouve, ainsi que l'annonce le titre général de l'édition, les leçons et les observations des anciens grammairiens, et la discussion de ces primitifs monuments de l'exégèse homérique. Heyne invoque de même, dans la discussion, tous les commentateurs modernes qui l'ont précédé; mais il ajoute personnellement sa part au débat, et cette part est considérable, surtout dans les notes qui touchent à l'archéologie, son étude de prédilection. Il dit que ces notes sont celles qu'il a rédigées avec le plus de soin, avec une véritable complaisance². Mais c'est comme magasin riche et bien ordonné, plutôt que comme œuvre spéciale de la philologie de Heyne, que le commentaire de Heyne est un livre jusqu'aujourd'hui sans pair en son genre. Ces cinq volumes ont fourni presque tout ce qu'on lit dans les commentaires de l'*Iliade* écrits depuis soixante-six ans, même dans ceux où le nom de Heyne n'est pas prononcé. Il est vrai que plusieurs ont copié Heyne sans s'en douter, ayant copié des commentateurs qui avaient oublié de nommer Heyne.

1. Voyez Vignier, article WOLF, dans la *Biographie universelle*.

2. *Préface*, p. XLVIII : « Præcipuum

« aliquod studium, quo ipse delectari soleo, adhibui in apponendis earum rerum « notitiis, quæ ex antiquitate, ex carminis

Le défaut de Heyne comme philologue, c'est de pratiquer trop souvent l'abstention, et de laisser son lecteur dans la perplexité entre des opinions inconciliables. Quelquefois il se décide pour une opinion qui n'est pas la bonne; mais on a les pièces sous les yeux, et sa bonne foi littéraire fournit toujours au lecteur les moyens de prononcer en dernier ressort, même contre lui. On peut dire que le commentaire de Heyne serait parfait, en tant du moins que *Variorum*, si, par un malheur étrange, une erreur involontaire n'en avait vicié la partie la plus importante et la plus vitale. Mais ceci demande quelques mots d'explication.

Les *veteres grammatici* de Heyne sont surtout les scholiastes, et les scholiastes alexandrins : c'est dire que les *Scholies de Venise* sont perpétuellement citées dans le commentaire. Non-seulement elles sont citées, mais elles sont citées avec leur signe critique, diplo, obel ou autre, toutes les fois qu'elles ont un signe dans Villoison. Le transcripteur est la conscience et l'exactitude mêmes; mais ce n'est pas Heyne *propria manu*. Heyne a reçu cette transcription d'un autre. De là l'erreur déplorable où il est tombé, et où se sont embourbés à sa suite tous les commentateurs de l'*Iliade*, de toute langue et de tout pays. Il n'y a pas d'exception.

En 1788, quand parut Villoison, Heyne était vieux déjà, et accablé de travaux divers. Il lut rapidement le livre, l'apprécia à sa valeur, mais ne l'étudia point à fond. Beck, son collaborateur depuis plusieurs années, s'était chargé, entre autres besognes, d'extraire les scholiastes et Eustathe, et s'acquittait de cette tâche avec une rare intelligence. Heyne lui délégua les *Scholies de Venise*. Beck fit un choix excellent. Rien n'y manquait d'essentiel, pas même la note finale des scholies de chaque chant : Παράκειται τὰ Ἀριστονίκου σημεῖα, καὶ τὰ Διδύμου περὶ τῆς Ἀριστάρχου διαρρήσεως⁴.... En 1798, Heyne préparait son commentaire pour l'impression. Il avait les cahiers de Beck; mais alors il travaillait

« Homerici indole recte cognita, ex ser-
α monē antiquorum hominum petendæ
α sunt. »

4. Voyez plus haut, chapitre IV,
page LXXXIV, le texte complet et l'expli-
cation de cette note.

seul, comme il nous l'apprend lui-même. Beck n'était pas là pour le conduire : il s'égara du premier coup. Il se figura que τὰ Διδύμου περὶ τῆς Ἀριστάρχου διορθώσεως signifiait, LES SIGNES de Didyme sur la diorthose d'Aristarque, et que τινά, qui se rapporte aux extraits d'Hérodien et de Nicanor, était pour τινὰ σημεῖα, quelques signes. On aurait peine à nous en croire, si nous alléguions seulement la vague façon dont Heyne cite des textes qui ont, pour ainsi dire, leur signature, et dont la provenance est authentiquement connue. Mais voici la traduction formelle de Heyne : « Memorabilis est subscriptio singulorum librorum de illis σημείωσις. Apparet enim illa signa esse Aristonici et Didymi in Aristarchi διορθώσιν, nonnulla etiam ex Herodiani prosodia, etc. ¹. » La conséquence, c'est que tout, dans les *Scholies de Venise*, est absolument anonyme ; tout, jusqu'aux signes critiques mêmes qui sont en tête d'un si grand nombre d'entre elles, puisqu'il n'y a rien qui dise d'où vient spécialement chacun de ces signes. Heyne ne connaît donc Aristonicus, Didyme, Hérodien, Nicanor, que sous une raison générale, sauf le cas de notes où se trouvent en toutes lettres leurs noms. Le scholiaste A est donc naturellement, pour Heyne, le rédacteur de toutes les notes, même des notes afférentes aux signes. Seulement, dans les notes afférentes aux signes, le scholiaste A commente plus particulièrement une opinion d'Aristonicus, ou de Didyme, ou d'Hérodien, ou de Nicanor, tandis qu'ailleurs il parle généralement pour son propre compte. Villoison avait pourtant expliqué avec une netteté parfaite, dans ses *Prolégomènes*, la mention relative aux quatre auteurs, et déterminé la part exacte du scholiaste A comme exégète ². Il n'y avait rien dont il fût plus fier, et avec toute raison, que d'avoir retrouvé Aristonicus, Didyme, Hérodien, Nicanor. Mais Heyne ne se souvenait plus de ce qu'il avait jadis lu dans les *Prolégomènes* de Villoison.

Un exemple suffira pour faire comprendre l'immense tort fait par Heyne à ses lecteurs, chaque fois qu'il cite les signes critiques,

1. *De Scholiis*, t. III de l'édition de l'*Illiade*, p. lxxxI.

2. Voyez les *Prolégomènes* de Villoison, p. xxxviii-xxxI. V. aussi notre *Appendice I*.

et qu'il les interprète d'après sa méprise fondamentale. Voici ce qu'il écrit, au vers II, 144: « \times quia Zenodotus scripserat $\varphi\tilde{\eta}$ « $\kappa\acute{\upsilon}\mu\alpha\tau\alpha$. At, inquit scholiastes A, Homerus nunquam $\varphi\tilde{\eta}$ pro $\acute{\omega}\varsigma$ « posuit. » Supposons qu'il n'y ait, contre la leçon $\varphi\tilde{\eta}$, que l'autorité du grammairien quelconque que nous appelons A. Nous croirons naturellement que Zénodote avait trouvé $\varphi\tilde{\eta}$ dans les textes primitifs de l'*Illiade*; que $\varphi\tilde{\eta}$, dans ces textes, était un synonyme poétique de $\acute{\omega}\varsigma$, et que la leçon $\varphi\tilde{\eta}$ pourrait bien être la bonne. Heyne aura beau nous dire, comme il n'y manque pas, que c'est un *monstrum lectionis*. Qu'en sait-il? Mais nous savons, nous, et Heyne, sans sa méprise, aurait su comme nous : 1° que \times signifie, appliqué au texte d'Homère : *passage où Zénodote s'est trompé, et où il a été réfuté par Aristarque*; 2° que la protestation soi-disant articulée par le scholiaste A, est un extrait de l'*Ἑπομνημάτιον* d'Aristoniceus, et, par conséquent, un extrait ou un résumé de la protestation d'Aristarque contre l'intrusion de $\varphi\tilde{\eta}$ dans la langue d'Homère; 3° qu'il y avait $\acute{\omega}\varsigma$, et non $\varphi\tilde{\eta}$, dans les textes primitifs, au vers II, 144; 4° qu'il y a un passage, XIV, 499, où $\varphi\tilde{\eta}$ a l'air de signifier *comme*, mais qu'il n'en a l'air qu'à cause d'un vers interpolé (le vers 500); 5° que Zénodote a admis $\varphi\tilde{\eta}$ dans le sens de *comme* pour garder ce vers interpolé, et qu'il a substitué par pur caprice, dans le vers II, 144, $\varphi\tilde{\eta}$ à $\acute{\omega}\varsigma$, la conjonction fictive à la conjonction légitime. On peut trouver ces raisons insuffisantes. Quelques-uns préfèrent le témoignage de Zénodote à celui d'Aristarque; et $\varphi\tilde{\eta}$ $\kappa\acute{\upsilon}\mu\alpha\tau\alpha$, ou, comme on l'écrit, $\varphi\tilde{\eta}$ $\kappa\acute{\upsilon}\mu\alpha\tau\alpha$, semble triompher aujourd'hui. Mais encore était-il bon de savoir ce qu'en pensait Aristarque; et le *monstrum lectionis* de Heyne n'est pas une compensation de ce que nous disent, sur $\varphi\tilde{\eta}$ ou $\varphi\acute{\eta}$, les *Scholies* A correctement interprétées.

Ce qui paraîtra à coup sûr incroyable, et n'est pourtant que la stricte vérité, c'est que ce signe \times , que Heyne jette au lecteur sans s'être jamais donné la peine d'en expliquer le sens, Heyne ignore lui-même que c'est toujours, et sans exception aucune, l'annonce d'une réfutation de Zénodote. Ainsi, au vers I, 5, où

la diphe pointée du texte de Villoison n'a pas de note qui lui corresponde dans les *Scholies A*. Heyne se figure qu'elle indiquait peut-être une répétition; et il n'ose point affirmer qu'il s'y agissait d'une leçon de Zénodote¹. Une pareille erreur suppose que Heyne ignorait aussi le rôle de l'astérisque alexandrin dans Homère. Il croit que tout le monde comprend les notations qu'il emprunte aux cahiers de Beck, et il est lui-même le premier à y faire des contre-sens. Beck avait oublié sans doute de lui transcrire l'*Anecdolum* de Venise. Mais Heyne aurait dû relire les *Prolégomènes* de Villoison, ou demander avis à son ami Sicbenkees².

L'obel d'Aristarque avait laissé un souvenir précis, et l'*Anecdolum* de Venise n'a rien eu à révéler sur la valeur du signe d'athétèse. Le premier venu dira donc, en ouvrant l'*Iliade* de Villoison, et en voyant à la marge une broche : « Voilà un vers noté par Aristarque comme suspect d'interpolation. » Heyne, en vertu de son principe, c'est-à-dire de son erreur, ne se reconnaît point le droit de parler avec cette précision. Si la note d'athétèse manque dans les *Scholies A*, ce qui arrive quelquefois; si elle ne nomme point Aristarque, ce qui arrive chaque fois qu'Aristonicus ne fait aucune réflexion personnelle; si le scholiaste B, ou Apollonius, ou Eustathe, ou les autres, sont muets, ou s'ils disent simplement, comme les *Scholies A*, ἀθετεῖται, Heyne, qui est la conscience même, ne manque jamais de dire : *Vers condamné par les anciens critiques*. Ainsi, par un bizarre renversement de la nature des choses, c'est le savoir vulgaire qui est dans le vrai, et qui nomme clairement et correctement; c'est la science réfléchie et approfondie qui change la réalité en symboles, et qui se sert d'expressions vagues, obscures et même dénuées de sens. *Vers condamné par les anciens critiques* est une formule inintelligible en soi, et, si on la restreint à Aristonicus, à Didyme, à Hérodien, à Nieanor, une formule de la plus in-

1. « ... hoc, quod ad hunc versum desideratur, indicare forte debuit he-mistichium Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή αἰterum legi alio loco, scil. *Od.* Α (xi),

« 296, nisi ad Zenodoteam lectionem spectaret. »

2. Voyez notre *Appendice II*, dissertation sur les signes critiques.

contestable et de la plus parfaite absurdité. Il est permis, dans une certaine mesure, de considérer Aristonicus comme responsable des athétèses; mais Didyme est innocent de toutes les sentences d'interpolation qui aient jamais été portées; et l'on aurait prodigieusement émerveillé Hérodien et Nicanor, si on leur eût appris qu'ils avaient obelisé des vers de l'*Iliade*, et refait le travail d'épuration jadis accompli par Aristarque.

CHAPITRE VI.

DERNIERS TRAVAUX DES MODERNES.

Longue stagnation des études homériques. — Causes de cette stagnation — *Scholies* de Bekker. — *Iliade* de Bothe. — Payne Knight et son Homère. — Le livre de Karl Lehrs *de Aristarchi studiis Homericis*. — Les *Quæstiones epicæ* de Lehrs. — Dugas-Montbel, — Spitzner. — L. Quicherat. — L'Homère-Didot. — Dübner. — Guillaume Dindorf. — Fæsi. — Bekker. — Paley.

On se figure, sans nul doute, que l'initiative de Wolf a été féconde, et que la philologie homérique, depuis 1795, s'est avancée chaque jour d'un progrès continu. Le grand bruit qui s'est fait et qui se fait encore autour des *Prolégomènes* de Wolf, autorise cette illusion. La vérité est que pas un philologue, ni du vivant de Wolf, ni longtemps après sa mort, ne s'est porté sérieusement pour son continuateur. Ouvrez au hasard une *Iliade* quelconque, parmi celles qui ont été imprimées de 1795 à 1833. Ce sont des travaux souvent estimables, souvent même fort bons ; ce n'est ni le perfectionnement de l'œuvre de Wolf, au moins un perfectionnement notable, ni surtout son achèvement. Le texte est tout Wolf ou tout Heyne, ou un mélange de Wolf et de Heyne. Nous ne parlons pas des reproductions de Clarke et d'Ernesti. Les notes jointes au texte, s'il y a des notes, sont en général de simples extraits de Heyne, ou en nature, ou arrangés. Quelquefois on y a joint des citations empruntées aux *Prolégomènes* de Wolf, à ses préfaces, aux bribes wolfiennes recueillies par Usteri, aux livres des plus récents lexicographes. Quand le commentateur hasarde, ce qui n'est pas rare, une opinion personnelle, soyez sûr qu'il s'est abstenu, avant de conjecturer et d'inventer, d'aller voir, dans les *Scholies de Venise*, si ce qu'il conjecturait n'était pas certain, si ce qu'il inventait avait besoin d'être inventé.

La grammaire alexandrine, pour parler comme Karl Lehrs, a eu tort : on l'a complètement laissée en repos. L'in-folio de Villoison a été comme s'il n'était pas. Aussi n'est-ce point sans une sorte d'amertume, que l'éminent professeur de Königsberg se plaint de l'aveuglement des philologues, et qu'il leur reproche de n'avoir rien fait, ou presque rien, en matière homérique, depuis l'*Iliade* de Wolf et les *Prolégomènes*¹.

Il est manifeste que la voie suivie ne pouvait aboutir d'ordinaire qu'à des résultats mesquins, et qu'elle aboutissait souvent à des résultats ou absurdes ou ridicules. Y a-t-il au monde plus lamentable misère que de suer à chercher ce qu'on a sous la main ? surtout de ne le point trouver ? surtout de se figurer que ce qu'on dit est nouveau, quand ce nouveau est consigné par écrit depuis vingt siècles ? Achever la restitution de la diorthose d'Aristarque, ou du moins pousser cette restitution aussi avant que le permettent les renseignements authentiques ; restituer le commentaire d'Aristarque, et remettre à leur plan Clarke, Ernesti, Heyne, Wolf lui-même, c'est-à-dire les réduire à la fonction de suppléments, de compléments, de développements : voilà ce qu'il y avait à faire, et voilà ce que personne absolument n'avait fait. On comprend donc et l'étonnement de Lehrs, et même sa colère et son indignation.

Lehrs ne se demande point comment et pourquoi les philologues se sont complu, trente ou quarante années durant, à travailler dans le vide, et à ignorer que le vrai commentaire de l'*Iliade* n'est point à faire, qu'il est fait, qu'il n'y a qu'à le dégager. Il n'avait probablement jamais donné une attention particulière au système critique de Heyne, ni surtout à la prodigieuse erreur qui est la base de ce système. Sans cela il eût rejeté sur Heyne la responsabilité de l'avortement des études ho-

1. *De Aristarchi studiis Homericis*, préface de la première édition : « Quibus
« et studiis et odiis evenerit ut quadraginta
« per annos, cum Wolfius Alexandrinæ
« grammaicæ fundamenta substruxisset,
« nemo ad Aristarchum pernosendum tra-

« heretur, id recte dici non potest, nisi vel
« acerbe vel ridicule. » Le dernier mot de
Lehrs est que Wolf a presque travaillé en
vain : *ut frustra hic auctor laborasse cen-*
sendus sit. En effet, personne n'avait con-
tinué l'œuvre du grand philologue.

mériques. Dès que les *Scholies de Venise* ne sont qu'une compilation de notes anonymes, quel besoin d'y chercher Aristarque? Tout le monde a cru, sur la foi de Heyne, qu'il n'y avait chez Villoison, en fait d'écrivains, qu'un scholiaste A, un scholiaste B, un scholiaste L; des inconnus sans idées propres, sans talent personnel, sans recommandation d'aucune sorte. On voyait bien que le scholiaste A n'était point un idiot; on approuvait Heyne de le citer de préférence aux deux autres, qui disent souvent des sottises; mais il eût fallu aux lecteurs de Heyne une méfiance qu'ils n'avaient pas, pour qu'ils éprouvassent quelque scrupule au sujet des mérites de ce scholiaste A, et pour qu'ils se demandassent qui cet inconnu pouvait bien être. Plus le commentaire de Heyne était estimable et estimé, moins on doutait que A fût réellement ce que le croyait Heyne. Si le livre de Heyne avait été mauvais, on serait allé chez Villoison, chercher des lumières; on aurait bien vite découvert qui est proprement A, et on aurait fait revivre Nicanor, Hérodien, Didyme, Aristonicus, Aristarque. Le livre était bon, et très-bon. Le scholiaste A ne fut point suspecté, et se maintint dans sa gloire usurpée. Voilà comment et pourquoi tant d'années se sont passées avant qu'aucun philologue, depuis Wolf, se remit à étudier Villoison, et à tirer parti de ce que Wolf appelait notre *Masore*.

Emmanuel Bekker a réuni en un seul corps toutes les scholies de l'*Iliade*, ou connues ou inédites¹. Sa collection est beaucoup plus complète que celle de Villoison. Le scholiaste L y est tout entier; le scholiaste V, de même. Le pseudo-Didyme, dont Villoison n'avait point eu à s'occuper, est reproduit d'après les textes les plus anciens, c'est-à-dire les plus intégralement transcrits. L'*Appendice* de Bekker contient même une de ces paraphrases de l'*Iliade* en prose grecque, comme les Byzantins nous en ont laissé un assez bon nombre. Rien de plus méritoire, au point de vue de la philologie en général, que tout ce labeur de compilation, de révision, de correction, de comparaison, auquel

1. SCHOLIA IN HOMERI ILLIADUM etc. recensione Immanuelis Bekkeri. Berlin, 1825-

1827. un volume in-quarto en deux parties; 830 pages à deux colonnes.

s'est livré Bekker; les *Tables* surtout sont un immense service rendu aux recherches de l'érudition. Mais ce n'est point un paradoxe de dire que la publication de Bekker a nui plutôt qu'aidé aux progrès de la philologie homérique. Bekker n'a rien fait pour les *Scholies A*; au contraire. Il ne distingue pas plus que Villoison les notes respectives de chacun des Alexandrins embloqués sous l'étiquette, et il a supprimé complètement les signes d'Aristonicus. Ceux qui ne connaissent A que par Bekker n'ont jamais pu avoir nettement l'idée que A représente des hommes connus, et des hommes du plus haut mérite, et, par Aristonicus, Aristarque lui-même. Quand Heyne disait, > ῥτι, ou > ῥτι, l'esprit était éveillé : on songeait naturellement aux Alexandrins. En dépit du *veteres grammatici*, un nom propre, celui d'Aristarque, surgissait à la pensée. Une note qui commence par ῥτι ne pose aucun problème, n'aiguillonne point la curiosité. Elle laisse croire que ce qu'on lit est une chose anonyme, le dire d'un individu quelconque. Ainsi c'est par Villoison seul qu'on peut vraiment connaître A, et la lecture de Bekker ne dispense nullement de la lecture de Villoison.

On comprend très-bien que Reimer, l'imprimeur et l'éditeur de Bekker, n'ait pas voulu faire la dépense nécessaire pour la reproduction des signes critiques; mais Bekker aurait dû, ce semble, donner partout l'équivalent des signes, et écrire toujours, devant ῥτι : ἡ διπλῆ, ἡ διπλῆ περισστιγμένη, τὸ ἀντίστιγμα, ὁ ἀσπερίσκος, etc. On lui a fait un crime, ainsi qu'à Villoison, d'avoir mis quelquefois ces mentions là où le signe, dans le manuscrit de Venise, était seul et sans traduction verbale aucune. Nous le féliciterions d'avoir justifié, d'un bout à l'autre de A, le grief d'infidélité aux sous-entendus.

Nous faisons bon marché aussi des violentes accusations portées par Osann et Puygers contre les autres libertés que Bekker s'est permises avec les *Scholies A*. Bekker n'a point la prétention de donner l'exacte image du texte qu'on lit dans le manuscrit de Venise. Il dit qu'il a tenu en 1810, à Paris, le manuscrit de Venise *entre ses mains*; il ne dit point qu'il l'ait collationné pour

réimprimer Villoison en 1825. S'il l'avait collationné, il aurait dit *excussi*, comme il fait pour le manuscrit de Pierre Victorius. Il a donc corrigé à ses risques et périls. La question, avec lui, n'est pas de savoir s'il donne plus exactement que Villoison la lettre des scholies, mais s'il donne les scholies moins défigurées et plus intelligibles¹. Son unique tort, c'est de s'être servi de l'expression *mihî copia fuit*. Il se serait épargné bien des désagrémens, s'il avait simplement dit, comme pour le manuscrit B, *inspexi*. On a dû croire à une collation réelle.

Il y a une preuve bien parlante et de l'assertion de Karl Lehrs sur la fausse direction des travaux homériques, et de la responsabilité de Heyne, sinon de Bekker, dans l'aberration des philologues. C'est l'*Iliade* de Bothe². Pour le texte, Bothe recule en deçà de Wolf et même de Heyne; mais il prend dans Wolf et dans Heyne tout ce qui lui convient, sauf à proposer ses corrections propres, partout où il n'est satisfait ni de la vulgate, ni de Heyne, ni de Wolf, ni de qui que ce soit. Il marque d'un astérisque chacun des vers où il y a quelque chose à désirer; mais ces vers sont imprimés tels quels, et l'éditeur introduit rarement dans le texte ses corrections personnelles. Si l'on prend la peine d'examiner quelques-unes des corrections proposées par Bothe, on verra qu'il tire tout de sa tête, ou à peu près, et qu'il ne se préoccupe pas plus de ce qu'a pu dire Aristarque, que si Aristarque n'avait jamais existé. Il ignore même absolument ce qu'a dit Aristarque, à moins qu'Aristarque ne soit cité par quelqu'un des modernes qu'il compile. Quand il défend la vulgate contre Wolf ou d'autres, il a souvent affaire aux leçons d'Aristarque, et il les traite, en général, avec un suprême dédain. Il va jusqu'à donner à Aristarque des leçons de grammaire grecque, de versification

1. Osann, *Anecdota Romanum*, § 45 :
 « ... nunc vero profitendum est, Bekker-
 « rum, in scholiis edendis, ... ea socordia
 « usum esse... ut, nisi ipse moneret (cita-
 « tion de Pluygers) hujus libri scholia a
 « se eût, alium ante oculos eum habuisse
 « deceret. » Voyez notre *Appendice III*,
 a la suite du paragraphe *Ilias signata*.

Nous donnons un résumé de la diatribe de Pluygers.

2. HOMERI CARMINA. *Recognovit et explicavit Fridericus Henricus Bothe. Iliadis volumen primum*, lib. I-VIII, 1832. Vol. II, III, 1833. L'édition complète d'Homère a six volumes in-8°. Elle a été publiée à Leipzig.

homérique, de paléographie ionienne. Il n'a aucune idée ni de la nature précise du travail fait par Aristarque sur le texte d'Homère, ni des résultats de ce travail, ni de l'importance considérable de ce qui reste d'Aristarque dans les *Scholies de Venise*.

Le commentaire de Bothe se compose, pour les trois quarts au moins, de citations textuellement empruntées aux commentateurs modernes, surtout à Heyne. C'est par Heyne, presque toujours, que Bothe allègue les *Scholies*. Il a même transcrit quelquefois, d'après Heyne, des notes ayant en tête un signe critique, et toujours sous la rubrique de Heyne : *scholiastes A*. C'est dire qu'il n'y a pour Bothe, dans les *Scholies A*, ni Aristarque, ni Aristonicus, ni Didyme, ni rien de ce qu'y avait montré jadis Villoison. Bothe ne pouvait mieux confesser qu'il s'est totalement abstenu de feuilleter lui-même les *Scholies de Venise*. La partie du commentaire qui est propre à Bothe a souvent une réelle valeur philologique ; plus d'une difficulté y est heureusement résolue. Mais il y a, en revanche, maintes difficultés que Bothe n'a même pas soupçonnées, ayant d'avance donné son assentiment aux interprétations erronées de Barnes, ou de Clarke, ou d'Ernesti, ou de Heyne, ou de tel autre moderne. Quelquefois aussi il cherche là où tout était trouvé, et ne trouve même pas ce qu'il était inutile de chercher, ce qu'Aristarque avait énoncé avec une évidence et une autorité souveraines. Ajoutez que Bothe abuse des tragiques, qu'il avait étudiés et commentés avant de se mettre à écrire sur Homère. Expliquer Homère par les tragiques, c'est faire de la philologie à rebours. C'est Homère qui doit servir à expliquer les autres poètes ; ce ne sont pas les autres poètes qui peuvent servir à expliquer Homère. Homère, comme dit Aristarque, ne s'explique bien que par lui-même.

Le premier volume de l'*Iliade* de Bothe avait paru à Leipzig dès 1832, un an avant que Lehrs écrivit sa préface. On voit qu'il n'y avait pour Lehrs aucun motif plausible d'excepter Bothe de la condamnation universelle portée contre les éditeurs et les commentateurs d'Homère.

Nous pourrions ne rien dire de l'Homère de Payne Knight, parce que c'est une œuvre absolument à part, et qui n'a aucun rapport ni avec Wolf, ni avec Heyne, ni avec quelque tradition que ce soit. Mais cette édition est célèbre, sinon connue, et l'on nous reprocherait peut-être de l'avoir passée sous silence.

Les critiques français qui ont eu l'occasion, à propos des poèmes homériques, de nommer Payne Knight et de caractériser son entreprise, ne sont pas fort débonnaires pour le philologue, et qualifient volontiers le livre d'absurde ou de ridicule. Un examen attentif ne permet pas de ratifier ces sentences sommaires.

Payne Knight était un vrai savant, d'une vaste érudition, d'un esprit ingénieux. En 1820, quand il a publié son fameux in-quarto, on ne le connaissait que par des travaux archéologiques remarquables. Ses recherches relatives à l'alphabet grec avaient répandu de vives lumières sur l'histoire primitive du langage des populations helléniques. Depuis trente ans sa réputation était faite, et une réputation très-honorable. Il avait été jadis lié d'une amitié particulière avec Villoison. Il était en relation avec la plupart des savants de l'Europe, et il comptait, à leur estime, parmi les meilleurs. Mais ce très-docte vieillard, *senex doctissimus*, comme l'appelle Bothe, avait conçu une idée exagérée des ressources linguistiques dont un labeur acharné l'avait mis en possession. Il croyait sa science de l'alphabet complète, et elle ne l'était pas. C'est à peine si aujourd'hui, avec tous les secours que fournit la grammaire comparative, un Michel Bréal oserait dire : « Voici comment Homère parlait; voici les sons qu'entendaient ses auditeurs, quand il chantait tel vers de l'*Iliade*. » Payne Knight avait étudié à fond les dialectes de la langue grecque; il avait confronté les grammairiens grecs et latins avec les monuments des vieux âges : inscriptions grecques, inscriptions latines, inscriptions osques, inscriptions étrusques, médailles de toute espèce; mais il lui manquait des éléments, et des éléments fondamentaux. Ses efforts ne pouvaient donc aboutir qu'à des vérités ou plutôt des probabilités partielles. Il a voulu construire un ensemble, et c'est ce qui l'a perdu. S'il

n'avait publié que ses *Prolegomena in Homerum*, son nom serait encore en honneur. Il a publié sa restauration de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; et son nom n'est plus guère, dans la mémoire des hommes, que celui d'un sot ou d'un insensé.

Le principe critique de Payne Knight est exactement le contre-pied de celui de Wolf. L'*Iliade* et l'*Odyssée* existaient complètes, selon Payne Knight, bien longtemps avant Pisistrate et les Pisistratides. Elles ont commencé par être complètes. Ce sont les rhapsodes qui les ont mises en morceaux pour leur usage. Pisistrate et les Pisistratides n'ont eu qu'à rétablir l'ordre primitif; mais ils n'ont pas fait leur travail avec une sévérité suffisante, et les critiques grecs n'ont pas osé ou n'ont pas su achever l'œuvre. Il reste dans le texte beaucoup des interpolations au moyen desquelles les rhapsodes avaient formé, de tel ou tel fragment, une sorte de tout, un poëme à part, ce qu'on a nommé une *rhapsodie*. Au septième siècle, la langue épique, le dialecte d'Homère, avait fait place à l'ionien proprement dit, et les rhapsodes eux-mêmes chantaient Homère à l'ionienne, c'est-à-dire dépouillé de sa rudesse primitive, ayant perdu presque tous ses éolismes, ne connaissant plus le digamma. Ainsi la transcription faite par l'ordre de Pisistrate ou de ses fils n'était déjà plus le véritable Homère. Il s'agit donc, pour retrouver le véritable Homère, de faire disparaître les interpolations des rhapsodes, de ranger les vers dans leur ordre naturel, de figurer par l'écriture les mots de la langue épique sous leur forme probable¹.

Donc Payne Knight retranche les vers qui lui paraissent in-

1. Le titre de Payne Knight indique nettement l'objet de son travail : *CARMINA HOMERICA ILIAS ET ODYSSEA, a rhapsodorum interpolationibus repurgata, et in pristinam formam, quatenus recuperanda esset, tam ex veterum monumentorum fide et auctoritate, quam ex antiqui sermonis indole ac ratione, redacta; cum notis ac Prolegomenis, etc. In œdibus Valpianis.* Londres, 1820, un volume in-quarto. Voici quelques lignes des *Prolegomenes*. P. xv : « Ut tamen concederem poemata in rhapsodias divisa, sparsim et membratim in

« Græciam illata esse, nihil obstaret quo minus in Asia civitatibus integra existissent. » P. XVI : « ... interpolationes a Jaud paucas eo insertas esse, ut singulæ rhapsodie commode a se invicem seungerentur, et partes integræ viderentur. » P. XVIII : « ... Pisistrati ætate, plurimum ab Homericis sermone immutatam esse (quæcumque dialectum) oportet; ita ut, ne in antiquissimo quidem Bibliothecæ exemplari, grammatici illi (Alexandrini) a digamma inventuri essent.... » Payne Knight insiste beaucoup sur ces idées.

terpolés, change de place ceux qu'il croit hors de l'endroit où les avait mis Homère, et donne les deux poëmes chacun d'un seul trait, sans coupure aucune, sans même ces repos que marquait la coronis dans les textes antérieurs à la diorthose de Zénodote ou à celle d'Aristarque. Quant au langage que Payne Knight met dans la bouche d'Homère, il nous suffira de transcrire le début de l'*Iliade*, pour faire comprendre l'espèce d'horreur qu'ont éprouvée tous les délicats, le jour où Payne Knight a dit : « Voici ce que chantait le plus grand des poëtes. »

ΦΙΔΦΙΑΣ.

ΜΗΝΙΝ αΦειδς, θεα, πηλεΦιαδαΦ'αχιλεΦος
 ολομενην, Ιη μυΦρι' αχαιοΦισ' αλγε' εθηκεν,
 πολλας δ' ιφθιμοΦς πσυΦχας αΦιδι προιαπτσεν
 ΙηρωΦων, αΦτοΦς δε Ι ελωρι' ετευχε κυνεσιν,
 οιΦωνοισι τε παντσι · διος δ' ετελεΦετο βουλη ·
 εκς ΦοΦο δη τα πρωτα διαστητην ερισαντε
 ατρεΦιδης τε, Φανακς ανδρων, και διΦος αχιλλεΦς.
 Τις π' αρ σφοΦε θεων εριδι γσνεθεκε μαχεσθαι;
 λητοος και διος Ιυιος · Ιο γαρ βασιλεΦι χολωθενς
 νουσον ανα στρατον εῖρσε κκηην · ολεκοντο δε λαΦοι.

Et pourtant Payne Knight avait beaucoup pactisé avec nos faiblesses. Il nous octroie l'écriture cursive, les mots distincts, une ponctuation, des alinéas, au lieu d'onciales se suivant sans fin ni trêve. Il nous octroie les aspirées θ, φ, χ, uniquement pour les avoir vues sur des médailles du temps des guerres Médiques. Il fait de Η une voyelle, contre toute vraisemblance, au lieu d'un simple signe d'aspiration; il met υ et ω de son chef, ou pour des raisons peu plausibles, là où on devrait lire ο. Son archaïsme est plein d'inconséquences. Nous ne parlons point de la façon arbitraire dont Payne Knight use du digamma. Nous renvoyons à ce qui en a été dit, p. ciii-civ, à propos de Heyne. A ces reproches, nos grammairiens d'aujourd'hui en ajouteraient bien d'autres. Ils ne manqueraient point, par exemple, de faire observer à Payne Knight que, si l'on suppose le son ρ ou ϕ dans le dialecte épique, il faut y supposer pareillement le son j. C'est

un fait hors de doute, que *φθείζω* s'est prononcé primitivement *φθέζω*, *χθείζων* *χέζων*, etc. Ainsi l'alphabet de Payne Knight pêche tout à la fois et par excès et par défaut. La soi-disant restitution du dialecte épique n'a donc aucun caractère de certitude. La méthode du critique repose d'ailleurs sur une hypothèse qui n'est qu'une hypothèse.

On se demande quel avantage pratique pouvaient retirer les études libérales de la tentative de Payne Knight, eût-elle été faite dans des conditions plus favorables, eût-elle même scientifiquement réussi. Nous n'avons rien perdu à écrire *εξ* au lieu de *ΕΚΣ*, *πᾶσι* au lieu de *ΠΑΝΤΣΙ*, *ψυχῆς* au lieu de *ΠΕΥΧΑΣ*, etc.; et il nous suffit de penser, partout où notre oreille est choquée, que les Grecs, ou n'étaient pas choqués, ou prononçaient de façon à rétablir l'euphonie.

Le livre de Karl Lehrs sur Aristarque (1833) est une date aussi importante, pour le moins, dans l'histoire du texte des poèmes homériques, que celle même de l'*Iliade* de Wolf et des *Prolegomènes*. Ici, point de système : des faits, toujours des faits, rien que des faits¹. Ce volume contient la matière de dix volumes. Lehrs disserte, mais sobrement, sans aucun étalage d'érudition inutile. Il procède par citations textuelles et par explications. Aristarque et les aristarchiens, voilà son unique pensée. Il efface tant qu'il peut sa personnalité, content de laisser la parole aux doctrines dont il est le fervent apôtre. Peu lui importe qu'on l'admire lui-même, pourvu qu'on admire Aristarque. Il ne craint qu'une chose pour lui-même, c'est qu'on lui reproche de ne pas faire assez complètement l'évidence. Aussi accumule-t-il les preuves, c'est-à-dire les exemples. Son défaut, surtout dans les questions difficiles, c'est d'avoir trop raison. Heureux défaut, puisque le livre ne s'adresse point à la curiosité frivole; mais défaut néanmoins, car le sentier n'est

1. DE ARISTARCHI STUDIIS HOMERICIS, *ad præparandum Homericorum carminum textum Aristarcheum*. Königsberg, 1833, un volume in-8°. Deuxième édition revue

et augmentée, Leipzig, 1865. La deuxième édition ne porte point le sous-titre, *ad præparandum textum Aristarcheum*. Lehrs avait renoncé à faire un Homère.

pas toujours facile ni agréable. Lehrs n'eût rien perdu à ébrancher un peu sa forêt. Il aurait eu plus de lecteurs; les vérités qu'il a recueillies seraient devenues plus vite familières aux hommes d'étude; ce serait aujourd'hui le patrimoine universel de tous les esprits cultivés. Au lieu de cela, nous voyons, même aujourd'hui, des philologues, des lexicographes, jusqu'à des commentateurs d'Homère, ignorer des choses qui sont élémentaires pourtant, ou qui devraient l'être, et déraisonner comme à plaisir sur la piste où ils courent à la suite de Heyne et des copistes de Heyne. Il faut du courage et de la patience pour lire chacune des dissertations de Lehrs comme elles méritent d'être lues. C'est dire que beaucoup de lecteurs sont revenus, d'un imparfait commerce avec Lehrs, presque aussi peu édifiés sur la valeur vraie d'Aristarque, que s'ils n'avaient jamais feuilleté ces pages si pleines, si solides, si modestes, parfois si émues et si éloquentes.

L'éloge de Lehrs n'est plus à faire en France. Il a été fait jadis, et de main de maître, par le plus consciencieux et le plus compétent des juges¹. Nous n'insistons donc point. Mais nous devons au moins donner le sommaire du livre de Lehrs. Ce sont des dissertations formant chacune un ensemble, et divisées chacune en plusieurs chapitres. Il y en a cinq, qui se suivent dans un ordre tout à fait plausible : d'abord les sources où l'on peut puiser la doctrine d'Aristarque; puis l'application de cette doctrine à l'interprétation des termes de la langue d'Homère; puis une archéologie homérique selon Aristarque; puis une prosodie aristarchienne, c'est-à-dire un traité des accents et des esprits dans Homère; enfin un exposé de la méthode critique d'Aristarque diorthunte.

La deuxième édition du *de Aristarchi studiis Homericis* (1865) est augmentée d'un opuscule allemand de cent pages, intitulé *Epimetra*. Cet opuscule ne ment point à son titre. C'est en effet un complément aux choses traitées dans le livre, et, selon

1. Voyez Émile Egger, ARISTARQUE, dans les *Mémoires de Littérature ancienne*. C'est un travail fait à propos du livre de

Karl Lehrs, et publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* du 4^{or} février 1846. Voyez plus haut, page XL.

la force même du mot *epimetra*, des surcroits de renseignements et de doctrine. Lehrs a résumé ou transcrit, dans les *Epimetra*, les articles qu'il avait consacrés, de temps en temps, ou à défendre ses thèses aristarchiennes contre Bekker et d'autres, ou à développer quelque point spécial simplement indiqué d'abord. Le morceau le plus important est une étude approfondie sur l'interpolation dans Homère (chap. iv). Une autre étude (chap. iii), sur le début de l'*Odyssée*, n'est pas d'un intérêt beaucoup moins considérable. Les discussions spéciales sur certains faits de grammaire, de lexicographie, de versification, etc., qui remplissent trois des cinq chapitres de l'opuscule, sont elles-mêmes d'une lecture fort utile pour les philologues : ainsi, chap. i^{er}, la réfutation des erreurs de Bekker sur ὄζει ou sur tel autre terme de la diction homérique.

On peut considérer aussi les *Questions épiques* de Lehrs, du moins en partie, comme un appendice au livre sur Aristarque ¹. Deux des cinq dissertations dont se compose cet ouvrage, et les deux plus longues, se rapportent à Homère. Il s'agit, dans l'une, des travaux attribués à Apion sur l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; l'autre est une série de chapitres relatifs à la doctrine prosodique des Alexandrins, c'est-à-dire à la façon dont les Alexandrins résolvaient les principales difficultés de l'accentuation dans le texte d'Homère. Tout ce que développent ces deux dissertations était déjà sommairement connu des lecteurs du *de Aristarchi studiis*. Les trois dissertations qui forment la seconde moitié des *Questions épiques* n'ont rien de commun avec l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Il s'y agit des *OEuvres et Jours* d'Hésiode, du texte de Nonnus, de la discordance des deux poèmes intitulés *Haliéutiques* et *Cynégétiques*.

Dugas-Montbel est encore célèbre chez nous, comme éditeur, traducteur et commentateur d'Homère. Nous n'avons ni à justifier ni à contester ses titres à la renommée ; nous remarquons seulement qu'il est venu trop tôt pour profiter des découvertes

1. QUESTIONES EPICÆ. Scripsit K. Lehrs, Albert. Prof. extr. Kœnigsberg, 1837, in-8.

de Lehrs. Ses premiers volumes avaient été publiés en 1828 ; son dernier volume paraissait en 1833, au moment même où Lehrs a donné son livre. Dugas-Montbel ne s'est jamais douté qu'on pût savoir, sur Homère, autre chose que ce qu'avaient su Wolf et Heyne. Il a du moins fait un consciencieux usage des ressources dont il disposait ; et son commentaire est aussi bon, peu s'en faut, que pouvait l'être un ouvrage de seconde main, fait par un homme de goût et d'esprit. Mais nous aurions pu, sans aucun scrupule, passer Dugas-Montbel sous silence, comme nous passons sous silence Boissonade et tant d'autres éditeurs. Il ne compte pas dans le perfectionnement des études homériques.

Spitzner n'y compte guère non plus, n'ayant fait, la plupart du temps, qu'abrégé Heyne¹. L'abrégé de Spitzner est très-bien fait : tout ce qu'il y avait de meilleur dans Heyne, et qu'il fallait chercher en maniant tantôt un volume, tantôt deux, tantôt trois volumes, on l'a immédiatement sous l'œil, au bas du texte, et réduit à l'usage courant avec une habileté incontestable. Spitzner, comme Bothe, ajoute de temps en temps ses observations personnelles. Comme Bothe aussi, il en a quelques-unes qui ne sont pas sans mérite. On cite quelquefois son autorité ; mais il faut prendre garde, en le citant, de faire tort à Heyne. C'est Heyne bien souvent qu'on devrait saluer, là où l'on salue Spitzner. Il faut aussi y regarder de près avant d'accepter pour bonnes les choses que Spitzner n'a point prises au magasin banal. Sa critique, comme celle de Bothe, et pour la même raison que celle de Bothe, est quelquefois en défaut. Aussi ne s'est-il point préservé de ces notes ou inutiles, ou intempestives, ou fausses, qui sont à chaque instant l'inévitable fruit du mépris de la tradition.

Les deux derniers tomes de Spitzner sont postérieurs au *de Aristarchi studiis* : le troisième est de 1834, le quatrième de 1836. Il est question, dans le quatrième, de Lehrs et de son

1. HOMERI ILIAS. *Recensuit et brevi annotatione instruxit Francisc. Spitzner Sazo.* Gotha et Erfurth, 1832-1836, un

volume en quatre sections ou quatre tomes. Cette édition fait partie de la *Bibliotheca Græca* de Jacobs et Rost.

livre. Mais n'allez pas croire que Spitzner ait eu un seul instant l'idée de mettre à profit, pour son dernier tome du moins, les ressources nouvelles. Son siège était fait. Il ne vit dans Aristarque et dans Lehrs que des fâcheux. Partout où il eût dû se dire : « Je m'étais trompé, » il se dit : « J'avais bien raison ! » Il le croyait naïvement. Il était si plein de sa propre grammaire, qu'il n'y avait aucun accès chez lui à celle que Lehrs venait de faire revivre. Il eut pour l'interprète d'Aristarque des paroles désobligeantes. Lehrs fut d'abord très-affecté de ce déni de justice; mais il en prit à la fin son parti : « Bah! s'écria-t-il, mon livre et moi nous ne nous en porterons pas plus mal. Ce brave homme n'avait pas tous ses moyens, quand il s'est avisé de vouloir faire connaissance avec nous. Il avait du chagrin; son esprit n'y était pas; il comprendra un autre jour. En attendant, il ne sait ce qu'il dit¹. »

Jusqu'en 1840, le nom de Lehrs, fort contesté en Allemagne, n'avait en France aucune notoriété. La première mention de son ouvrage sur Aristarque se trouve dans l'article HOMÈRE de l'*Encyclopédie des gens du monde*. M. Guigniaut a imprimé cet article en 1840. On aurait en vain cherché alors, dans les bibliothèques publiques, un exemplaire du *de Aristarchi studiis*. La mention du livre par M. Guigniaut n'est qu'une indication extrêmement sommaire. C'est en 1846 seulement que nous avons enfin connu avec détail, grâce à M. Egger, l'admirable monument élevé par Lehrs à la gloire d'Aristarque. Il ne faut donc pas s'étonner si l'*Iliade* de M. Louis Quicherat, qui est de 1836, ne porte aucune trace de ces études par lesquelles Lehrs avait espéré renouveler la critique du texte d'Homère. On serait charmé que l'excellent éditeur de tant d'auteurs classiques se fût mis dans la tradition aristarchienne. Nous aurions depuis trente-deux ans cette *Iliade* que voyait Lehrs, et que per-

1. « Primum illa legens acerbius cum
« eo hoc loco agere volueram... Remitto
« nunc aliquid de jure meo docto viro,
« quem honestum esse audio, tristem esse

« video... Et tinendam mihi illinc non
« magis esse sentio quam Aristarcho meo :
« quorum neutrum intellexit. » K. Lehrs,
préface des *Questions épiques*, à la fin.

sonne encore ne nous a complètement donnée. Le texte de M. Quicherat est le texte de Wolf, mais tempéré çà et là de Heyne, c'est-à-dire de vulgate. Les notes sont généralement des emprunts faits au commentaire de Heyne; mais M. Quicherat ne jure point aveuglément sur la parole du maître : il a son franc-arbitre, et rectifie Heyne au besoin. Leçons et interprétations, un goût exquis a partout présidé au choix. La clarté est parfaite; la correction ne laisse rien à désirer¹.

L'Allemagne elle-même, au temps où travaillait M. Quicherat, n'avait point encore déserté les errements accoutumés. Nous en avons la preuve dans l'Homère-Didot. Cette édition célèbre est de 1837, et elle a été faite, dit-on, par des philologues d'outre-Rhin. C'est Wolf purement et simplement, d'un bout à l'autre. Les différences ne sont que des fautes typographiques. La *Préface* dit même qu'il n'y a pas autre chose à faire en 1837, pour un éditeur d'Homère, que de reproduire le texte de Wolf². C'était une complète erreur. Guillaume Dindorf, l'inspirateur, sinon l'auteur, de la *Préface*, en est franchement convenu depuis. Mais cette erreur était partagée, hors de Kœnigsberg, à peu près par tout le monde. Lehrs n'avait encore d'adhérents déclarés qu'autour de lui. Ses disciples n'avaient jusque là rien écrit; son école ne faisait que de naître.

Dübner a publié son *Iliade* en 1848³. On ne s'explique pas très-facilement pourquoi Dübner s'est borné en général, dans son commentaire, à copier Bothe, c'est-à-dire à répéter un écho de Heyne. Il procède avec l'*Iliade* comme s'il n'avait jamais ouvert sérieusement le *de Aristarchi studiis*. Et pourtant il avait en main ce livre; et pourtant Lehrs était déjà classé, dans l'estime du monde savant, au premier rang des critiques. La France elle-même n'ignorait plus que le *de Aristarchi studiis* est un

1. ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ. HOMERI ILIAS juxta Wolfianam et Heynianam editiones. Latinas notas ex Heynii commentario plerumque desumptas addidit L. Quicherat. Paris, Hachette, in-12.

2. « Homeri, ut nunc res sunt, Wolfiana

« dari debet recensio, quam ex Gulielmi « Dindorfi editione accurate expressimus. » Cette préface est anonyme.

3. ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ. L'ILIADÉ D'HOMÈRE, texte revu avec sommaires et notes en français. Paris, Lecoffre, in-12.

des chefs-d'œuvre du patient et sagace génie de l'Allemagne. Dübner cite Lehrs deux ou trois fois, mais comme par manière d'acquit. Il n'a pas plus fait usage de Lehrs, lui qui est censé le connaître, que M. Quicherat, qui ne l'a point connu. Dübner passe pour avoir été le correcteur de l'Homère-Didot. On pourrait dire qu'il n'a pas voulu se renier lui-même, ni brûler après onze ans ce qu'il avait jadis adoré. Guillaume Dindorf n'avait pas encore donné l'exemple de la palinodie. Ce n'est qu'en 1855, sept ans après l'*Illiade* de Dübner, que Guillaume Dindorf a définitivement rompu avec Wolf, et confessé les droits d'Aristarque.

Il y a, dans le travail de Dübner, des négligences inimaginables. Voyez, par exemple, sa note XIII, 745-746, sur τὸ γῆιζόν... γῆιζός. Il a pris, comme on dit, le blanc pour le noir, le jour pour la nuit. Mais nous devons aussi rendre cette justice à Dübner, comme à Bothe son maître, comme à Spitzner l'émule de Bothe, qu'il a souvent de bonnes choses qui ne doivent rien à personne, qui sont de lui, et qu'on est heureux de citer avec éloge. Dübner, quoique tout Bothe, ou peu s'en faut, au bas des pages, est tout Wolf dans le haut, sauf un petit nombre de vers où il s'est permis d'avoir sa pensée propre, et même quelquefois d'inventer des leçons. Mais ces passages sont fort rares.

La vraie édition de Dindorf est celle de 1855, celle qui porte le titre de *quatrième édition*¹. Les trois premières n'étaient, du propre aveu de Dindorf, que des travaux où il n'avait presque rien mis du sien, même la troisième, où déjà pourtant il commençait à s'émanciper. La quatrième, au contraire, est un travail très-sérieux de *recognition*, comme on dit en Allemagne, sinon, comme semblerait l'indiquer le titre, une véritable et complète *récession*. Le fonds solide de Wolf est resté; mais la plupart des

1. HOMERI CARMINA ad optimorum librorum fidem expressa, curante Guilielmo Dindorfio. Præmittitur Maximiliani Senzbusch Homericæ dissertatio duplex. Edi-

tio quarta emendatior. Leipzig, 2 volumes in-8°. La première édition avait été publiée trente ans auparavant, en 1825. C'était une simple reproduction de Wolf,

leçons contestables ont disparu, et Aristarque a enfin compté pour quelque chose dans la pensée d'un éditeur d'Homère.

Dindorf, dans sa *Préface*, fait amende honorable à Aristarque, et se déclare, cette fois, résolument et franchement aristarchien. Il demande presque pardon d'avoir si longtemps respecté les erreurs de Wolf; il voudrait même faire croire qu'il les avait condamnées dès l'origine, mais que les préjugés du public ne lui avaient point permis alors de donner satisfaction à ses scrupules¹. Leurs était venu le confirmer dans la conviction que la récession de Wolf laissait beaucoup à désirer; mais ce n'est qu'au bout de longues années qu'il a cru pouvoir impunément imprimer un Homère plus conforme à la diorthose d'Aristarque, aussi conforme même que possible à cette diorthose².

Il fait pourtant ses réserves, et n'admet pas indistinctement toutes les leçons attribuées à Aristarque. L'origine de quelques-unes ne lui a pas semblé authentique; d'autres, parmi celles qui sont pourtant d'Aristarque, lui ont semblé médiocres, ou même mauvaises. Mais il reconnaît que ses antipathies n'engagent personne, et que notre goût a bien le droit de n'être pas le sien³. Il maintient surtout qu'on ne doit pas toujours s'astreindre à l'orthographe préférée par Aristarque, et qu'il n'y a aucune raison, quand on trouve le jugement d'Aristarque en défaut, pour ne pas dire qu'Aristarque se trompe. Rien de plus sage que ces principes. Personne ne blâmera donc jamais Dindorf de n'avoir point mis entre crochets tel vers frappé d'athétèse par Aristarque, ou d'avoir conservé tel passage de la vulgate qui n'était point ou qui n'était plus dans le texte de la diorthose, ou de n'avoir point aveuglément obtenu à toutes les sommations d'effacer l'augment, qui pullulent dans les *Scholies A*. C'est d'ailleurs rendre service à Aristarque, que de contrôler avec la dernière sévérité les té-

1. *Préface*, au commencement : « ... Wolf
« fii potissimum recensionem secutus, non
« quod omni ex parte probanda videretur,
« sed quod ea ejus erat tum temporis in
« scholis et in Academiis auctoritas, ut ne
« consultum quidem videretur multa novari
« in editione iisdem destinata usibus. »

2. *Ibid.* « Ita factum est ut... quarta
« hæc editio... propius... accederet ad
« recensionem Aristarchi... »

3. *Préface*, p. vi : « Ceterum non nego
« inter lectiones Aristarchi ab me rejectas
« plures esse de quibus alii aliter sentire
« possint. »

moins qui allègent son nom. Nous le taxerions d'absurdités manifestes, si nous nous en rapportions toujours à ce qu'on lit dans un recueil plein de fautes. Aristarque n'en peut mais, ni de l'incurie des grammairiens qui se sont transmis ses leçons, ni de l'ignorance des copistes qui les ont altérées, qui souvent ont pris un mot pour un autre, même un nom propre pour un autre nom propre¹.

La conversion de Guillaume Dindorf à la doctrine aristarchienne est le plus beau triomphe que Lehrls pût espérer; et cette conversion ne fait pas moins d'honneur à Dindorf qu'à Lehrls lui-même. Il ne faut pas une médiocre force d'âme pour confesser, au bout de trente ans, qu'on a changé d'opinion, et qu'on en a changé sous l'influence d'autrui. Dindorf reconnaît que c'est Lehrls qui lui a fait comprendre les perfections d'Aristarque². Pardonnons-lui le petit retour d'amour propre par quoi il s'en impose à lui-même sur ses prédispositions aristarchiennes. Pardonnons-lui de n'avoir pas toujours été aussi aristarchien qu'il aurait pu et qu'il aurait dû l'être. Pardonnons-lui enfin d'avoir médité d'Aristarque, et de l'avoir représenté comme capable de lourdes erreurs critiques³ : c'est une satisfaction qu'il donne en passant, comme avait fait jadis Wolf, à la vanité des modernes. Dindorf a l'air de dire qu'un moderne, à la place d'Aristarque, eût mieux choisi entre les leçons diverses, eût constitué une diction homérique plus sûre. Si cela était vrai, il faudrait faire comme Wolf et comme tant d'autres; mais la pratique habituelle de Dindorf prouve que cela est faux. On peut même dire que Dindorf s'est fait grand tort, dans quelques-uns des cas où il a rejeté les leçons d'Aristarque. Ainsi, au vers II,

1. Dindorf, *Préface*, p. vi : « ... ne injuria fiat Aristarcho, meminisse oportet grammaticos, quibus Aristarchi lectionum notitia debemus, parum accuratos fuisse, auctumque malum ab librariis esse... »

2. *Préface*, p. v : « ... Aristarchus non solum ingenio, doctrina artisque critica facultate, sed etiam subtili sermonis Homericæ cognitione, grammaticos ceteros omnes longe superavit; quod Carolus

« Lehrlsius in libro de Aristarchi studiis Homericis præclare ostendit... »

3. *Préface*, p. vi : « ... in ea quæ tum erat horum studiorum conditione, fieri non poterat quin multa vel ab aliis accepta probaret, vel ipse proponeret, quæ hodie arte critica perfectionibus quam quibus Græci veteres utebantur legibus adstricta, improbanda sunt. » Voyez les *Prolegomènes* de Wolf, XLVI, p. CCXXXI, 139.

144, il lit, avec Zénodote, *ῥῆ νόματι*, et regarde par conséquent comme authentique le vers XIV. 500. Ainsi il admet, I, 193, et dans les passages analogues, le mot inventé par Thiersch : *εἶος*. Dans beaucoup d'endroits il conserve la vulgate, quand la leçon d'Aristarque est plus claire, plus juste, plus poétique, et même quelquefois reconnue comme telle par d'éminents philologues.

La tradition homérique dont nous relevons s'arrête à Guillaume Dindorf. Nous passons sous silence les éditions qui dérivent de son travail, comme nous avons passé sous silence celles qui se rattachent à l'orthodoxie vulgaire. Disons pourtant un mot de Fæsi. C'est un excellent livre de classe. Le texte ne reproduit pas servilement toutes les leçons préférées par Dindorf. Nous y trouvons *ῥῆ*, II, 144; mais nous n'y trouvons *εἶος*, ni I, 193 ni ailleurs. Le commentaire, comme celui de Dœderlein et d'autres, est tout explicatif. Il n'y a pas une seule note critique; il n'y en a pas même l'ombre¹. Nous l'avons vivement regretté; car nous y aurions trouvé des directions excellentes. La netteté avec laquelle Fæsi interprète, est un garant de la précision lumineuse qu'il eût portée dans la discussion du texte, de l'art avec lequel il eût résolu les grandes difficultés.

Nous aurions voulu pouvoir nous dispenser d'exprimer une opinion sur la révolution homérique tentée il y a dix ans par Emmanuel Bekker. Mais on trouverait plus qu'étrange un tel parti pris. L'Homère de Bekker a déjà créé une tradition. Il y a donc pour nous absolue nécessité de parler. Nous dirons même notre pensée tout entière.

Bekker avait donné, dès 1843, une édition d'Homère fort différente du texte de Wolf; mais ce n'est qu'en 1858 qu'il a dit son dernier mot².

Bekker déclare franchement, dans sa *Préface*, qu'Aristarque ne le satisfait point, et que son ambition est de constituer un

1. HOMERS ILLADE, *erklärt von J. V. Fæsi*; 2 volumes in-8°, Berlin, 1864, quatrième édition, Collection grecque et latine de Haupt et Sauppe.

2. CARMINA HOMERICA *Immanuel Bekker emendabat et annotabat*. Bonn, 1858, 2 volumes in-8°. L'annotation n'est qu'un choix de variantes.

texte et plus ancien et plus correct que celui d'Aristarque. Il se flatte de pouvoir constituer ce texte au moyen de l'analogie. Cinquante ans de travaux sur toute sorte d'auteurs l'ont mis en possession de ressources critiques suffisantes et pour induire avec certitude, et pour prononcer en toute sécurité. Ainsi il sait, et de science certaine, quels sont les vers qui font légitimement partie du texte, quels sont ceux qui n'y détiennent qu'une place usurpée. Il sait que le digamma est indispensable dans la diction d'Homère, et il sait en quels endroits la présence du digamma est indispensable. Il sait quelle est, dans chaque passage, la forme vraie du vers, et s'il faut ici un spondée, là un dactyle. Il sait qu'on doit faire la diérèse dans les noms patronymiques, et dire, par exemple, Ἀτρεΐδης, Πηλεΐδης. Il sait quelle est la plus exacte orthographe, la meilleure accentuation, la ponctuation la plus régulière. Il a appliqué sa science à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* : l'Homère qu'il donne est donc le vrai, le bon, le parfait, l'unique ¹.

Bekker ne dit point quelle est l'époque préaristarchienne du texte d'Homère de laquelle son livre représente l'image. Le digamma nous reporte au huitième siècle pour le moins. L'orthographe nous ramène en deçà de l'archonte Euclide. Supposons, en dépit du digamma, que nous ayons ici l'Homère de Platon, de Démosthène, d'Aristote; supposons même que nous ayons une transcription fidèle, dans un alphabet perfectionné, de l'Homère de Pisistrate. Encore fallait-il laisser les coronis et les titres. Que gagnons-nous à voir commencer l'*Iliade*, sans que rien nous dise que c'est l'*Iliade*? ΙΑΙΑΣ au faux titre devait amener ΙΑΙΑΣ avant le premier vers. Quant au digamma, on ne voit pas plus chez Bekker, que chez Heyne ou chez Payne Knight, pourquoi il est ici, pourquoi il n'est pas là. Le mot ΙΑΙΑΣ lui-même est une inconséquence. Si la ville est Φίλιος, le poème est Φιλιός, sinon, comme l'écrivait Payne Knight, ΦΙΑΦΙΑΣ.

1. Il faut lire la *Préface* en entier. Nous transcrivons du moins la phrase la plus caractéristique : « Nunc, post lustra decem, « multaque facultatis mee, si qua est, critica multis in scriptoribus experimenta,

α eadem illa analogia tanquam duce spectata et probata etiam confidentius fretus, « a recepta vulgo lectione longius quam « ullus ante me editor discedo. » En 1856, Bekker avait soixante et treize ans.

On dira peut-être que le mot *Ἰλιάς* est moderne, eu égard à l'antiquité du poëme, et que nous devons l'écrire comme le prononçaient les Ioniens. Mais cette raison n'est pas sans réplique¹.

Le système d'athétèse mis en pratique par Bekker repose sur un principe fort simple : *Cela ne me plaît pas*. Il suffit, pour s'en convaincre, de prendre au hasard une des pages aux bas desquelles l'éditeur a rejeté de son chef quelque vers ou quelque passage non suspectés jusqu'à lui. On devinera quelquefois un motif de répugnance ; mais, d'ordinaire, on se creusera en vain la tête pour deviner. Il y a des athétèses qui ne sont point intolérables, encore qu'un peu surprenantes ; mais il y en a d'autres que rien au monde ne saurait nous faire accepter. Ainsi Bekker met au bas de la page les vers de l'*Iliade* XI, 558-574, c'est-à-dire toute la comparaison d'Ajax avec un âne, et tout le récit de la retraite du héros. En vertu de quelle raison ? Il n'y a rien, dans Homère, qui soit plus beau, plus vigoureusement dit, plus épique, plus homérique. Quand Zénodote proscrivait la comparaison d'Ajax et du lion, qui précède celle d'Ajax et de l'âne, il alléguait du moins un motif littéraire. Deux comparaisons de suite, c'était, selon lui, trop de comparaisons. Mais il était Grec, partant homme d'esprit : il gardait la plus caractéristique ; il ôtait, ou plutôt il proposait d'ôter, celle qu'on peut retrancher sans emporter avec elle l'admirable tableau de la retraite. Aristarque veut que les deux comparaisons subsistent, puisque Ajax est tout à la fois la vaillance et l'obstination mêmes : « Le lion pour la vaillance, dit Aristarque ; l'âne pour l'obstination. » Mais Aristarque n'est rien pour Bekker.

Il est plus facile de se rendre compte du choix des leçons ou des corrections. C'est la forme du vers qui préoccupe particulièrement Bekker. Faire disparaître les défauts métriques

1. Le mot *Ἰλιάς*, sous-entendu *ἄσπετος*, signifie *Chant d'Ilion*. Ce titre vague a dû être porté par plusieurs épopées. Tous les récits des batailles du siège étaient des *Iliades*. Mais l'*Iliade* d'Homère est le chant d'Ilion par excellence. Elle a dû

être connue dès l'origine sous le nom qu'elle a conservé. Elle se nommait certainement *Iliade* au siècle de Solon, quand les rhapsodes homériques sont venus pour la première fois la chanter d'un bout à l'autre durant les fêtes des Panathénées.

et multiplier les dactyles, voilà les deux règles que Bekker pratique le plus volontiers. Le digamma lui sert à corriger les hiatus; la diérèse des noms patronymiques diminue le nombre des spondées; d'autres diéreses, ou des permutations de mots, achèvent le perfectionnement de la versification homérique, et, selon Bekker, le perfectionnement du style et de la diction¹. Au reste, c'est la même méthode autocratique que pour les athétèses : *Hoc volo, sic jubeo*.

Nous n'avons point à juger cette méthode. Nous ferons pourtant remarquer que la vraisemblance fait ici absolument défaut. L'Homère des Alexandrins est plein de licences métriques de toute sorte; mais l'Homère de Pisistrate devait en regorger davantage encore. Prêter la perfection des poètes de cabinet à un aède improvisateur, c'est aller à rebours de la nature.

Bekker n'est pas le premier qui ait pratiqué la théorie du perfectionnement des vers. Dès le temps de Wolf, il y avait des philologues qui professaient pour la diérèse une prédilection égale au moins à celle de Bekker. Wolf, dans la préface de 1804, raille agréablement cette manie, et parodie même les vers soi-disant perfectionnés². S'il avait connu l'Homère de Bekker, il se serait étonné sans doute d'une si vive passion pour le concours des voyelles, chez un homme qui a les hiatus en horreur. Payne Knight du moins était conséquent avec lui-même : il écrivait *ατρεΐδης*, et non *Ἄτρεΐδης*.

Bekker n'a pas mis de commentaires à son *Iliade* ni à son *Odyssee*. Ce qu'il appelle *Annotatio* n'est qu'un recueil des principales variantes du texte. Il a beaucoup écrit sur Homère, mais au hasard, selon son humeur du moment, à propos des opinions de tel ou tel, contre Lehrs ou d'autres. On chercherait

1. *Préface*, p. iv : « Versum inprimis
« attendi studiose, quem plurimum valuisse
« ad fingendam variandamque et locuple-
« tandam linguam antiquam omnes consen-
« tiunt. Eo magistro diphthongos patro-
« nymicorum dissolvi, casuram augmento
« syllabico anteposui, etc. »

2. « Nuper demum, nescio ex quibus

« fontibus, hæc blandimenta aurium acce-
« pimus, Ἰλιον εἰς ἐὺπωλον, ἐὺτείχεον, ἐὺ-
« ναιόμενον, Ἐὐφύτης, et propemodum
« versus hoc specimine : Ἄτρεΐδης ἐὺρου-
« χρεῖων καὶ ἐὺς Ἐὐφορβος. » Voyez, dans
notre *Appendice V*, la réfutation de la
théorie du perfectionnement des vers. Nous
donnons tout le passage.

en vain, dans ces articles, les éléments d'une interprétation un peu suivie. Le travail exégétique, de son propre aveu, lui répugnait absolument¹. Ainsi nous sommes réduits, en lisant Bekker, ou à deviner les motifs des changements qu'il fait subir à la vulgate, ou à recevoir les changements sur sa parole. Nous pouvons confronter Wolf avec son type, l'Homère de Longin et de Porphyre : ce type existe; du moins nous en avons les éléments principaux. Nous pouvons également vérifier si l'Homère de Dindorf est une image fidèle de l'Homère d'Aristarque. Le type de Bekker est une pure conception de l'esprit. Dire, en lisant Bekker : « Voilà la vraie *Iliade* ! voilà la vraie *Odyssee* ! » c'est adhérer d'instinct, c'est faire un acte de foi.

Le nom de Bekker est illustre, et illustre depuis plus d'un demi-siècle. Aussi les croyants n'ont-ils pas manqué : il en y a partout, même en France. Notre dernier traducteur d'Homère semble être un bekkérien. Il dit *Atréide*. Bekker n'a donc pas à se plaindre de ses contemporains. Il est douteux pourtant que sa religion triomphe jamais. Quiconque aura étudié tant soit peu l'histoire du texte homérique, fera ses réserves, et protestera, au nom des faits, contre la réalité du fantôme créé par Bekker.

En attendant, ce fantôme fait son chemin. Voyez avec quelle confiance Paley, le dernier éditeur de l'*Iliade*², accepte Bekker comme la loi et les prophètes. Il n'y a pas un mot, dans son commentaire, qui témoigne jamais du moindre doute sur l'authenticité des leçons préférées par Bekker. Ἀτρείδης est pour la première fois au vers I, 7; et ce vers n'a pas même de note, tellement Paley est convaincu qu'Homère disait Ἀτρείδης. Au vers I, 11, Paley laisse intrépidement ἠτίμασεν, qui n'est qu'une

1. Préface, p. v : « defugiebam « insolitum mihi et molestum præfandi « commentandique negotium... » La collection de ses articles, intitulée *Feuilles homériques* (*Homerische Blätter*), est, selon le sous-titre, une annexe à son édition : *Beilage zu dessen Carmina Homerica*. Mais cette annexe n'a souvent qu'un rapport très-lointain avec les questions que

suscitent les changements opérés par l'éditeur dans le texte d'Homère. Les *Homerische Blätter* ont été publiées cinq ans après la réimpression de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* : Bonn, 1863, in-8°.

2. THE ILIAD OF HOMER, with english notes by F. A. Paley, m. a., editor of Hesiod, Æschylus, etc. Vol. I, 1866, in-8°, Londres.

faute de copiste ou une correction de métricien byzantin, uniquement parce que Bekker a trouvé bon d'avoir deux dactyles dans le vers. Ici, Paley a une note; et ce qu'il y cite aurait dû lui faire rejeter ἡπίμυσεν. Il n'en maintient pas moins ἡπίμυσεν, à cause de son dactyle¹. Il est fidèle jusqu'à l'absurde; et ce qu'il dit, au commencement de sa préface, que son texte reproduit Bekker, est exact de tout point². S'il omet le digamma, il le sous-entend. Aussi a-t-il conservé partout les hiatus, et s'est-il privé des γ', des ζ', des τ', des ν épheleystiques et autres chevilles, qui avaient servi aux Byzantins pour perfectionner la versification d'Homère³. Quant aux athétèses de Bekker, il les fait siennes, totalement siennes. La seule différence entre les deux éditeurs, c'est que Paley n'ôte pas les vers du texte, et qu'il se contente de crochets. Les condamnations les plus sujettes à réforme sont enregistrées comme sentences sans appel. Les vers XI, 558-574 sont naturellement entre crochets. Il y a, dans le commentaire, une page au moins de notes afférentes à ce passage; mais il n'y a pas une note, pas une ligne, pas un mot, pas un seul mot, qui se rapporte à l'athétèse. Paley manifeste quelquefois des doutes sur l'authenticité de tel ou tel des vers qui sont dans le texte de Bekker: sur la justice de la sentence portée contre les vers du bas des pages, il ne doute jamais. Les athétèses qu'il ferait volontiers pour son compte, il ne les fait même pas, et il ne laisse visibles que celles de Bekker⁴.

On comprend cette abdication de la critique chez un disciple convaincu de l'absolue infaillibilité de son maître. Mais ce qui n'est pas très-facile à comprendre, c'est que Paley ait cru que Bekker prononce ordinairement ses athétèses en conformité avec les jugements d'Aristarque ou des autres Alexandrins

1. « The *spontaneous* rhythm of the verse is rather unusual. »

2. « The text which I have adopted in this edition is that of Immanuel Bekker (Bonn, 1858). »

3. *Préface*, p. v : « The student will understand that I have... omitted the digamma,... and left the hiatus, which in

« the ordinary texts has been too often filled up, ... with a ν ἐπελευστικόν, ... or some such worse than useless make-shift. »

4. *Préface*, p. vi : « Many other verses appear to me... to have been interpolated, ... but I have in all cases been content with merely expressing an opinion or a suggestion on that point. »

(*Mostly on the express authority of the Venetian Scholia*). C'est le contraire qui est l'exacte vérité. On vient de le voir pour les vers XI, 558-574; on peut s'en assurer plus manifestement encore, en confrontant un chant quelconque de l'*Iliade* de Bekker avec le même chant dans l'*Iliade* de Villoison. Il y a au premier chant, par exemple, plus de quarante obels chez Villoison : or, il n'y a que dix vers au bas des pages de Bekker; et c'est à peine si un ou deux de ces dix vers sont du nombre de ceux qu'Aristarque avait obélisés. Ailleurs la proportion des athétèses respectives est inverse, par conséquent le désaccord plus flagrant que jamais. C'est presque une merveille qu'Aristarque et Bekker se rencontrent.

Paley s'est donc lourdement trompé. Mais on ne s'étonne point de cette erreur quand on parcourt son commentaire, ou seulement quand on lit ce qu'il dit lui-même des matériaux qu'il a mis en œuvre pour l'écrire. Ce commentaire a été fait avec des ouvrages de deuxième et de troisième main : Spitzner, Dæderlein, Trollope et Arnold⁴. Arnold est une copie de Dübner, qui est une réduction de Bothe, qui est un *Variorum*. Trollope dérive de Heyne. Dæderlein est un petit *ad usum scholarum* sur un texte wolfien, et, en sa qualité de livre de classe, pur de toute discussion critique. Spitzner est un abrégé de Heyne. Paley, qui ne connaît Wolf, Heyne et Bothe que par leurs copistes, ignore absolument Villoison, Lehrs et Guillaume Dindorf. C'est dire qu'Aristarque n'existe pour lui ni comme diorthunte, ni comme exégète. Il connaît les *Scholies de Venise*, et il les cite même assez souvent. Il entend par là surtout les *Scholies A*, qui sont en effet par excellence les *Scholies de Venise*; mais il ne connaît A, de son propre aveu, que par la compilation de Bekker. N'ayant jamais vu les signes critiques, n'ayant pas lu la note finale *παραλείπεται*²..., ou n'y ayant rien compris, il n'a pu avoir aucune idée ni de ce qu'est vraiment A, ni de la valeur

4. *Préface*, p. vi: « The editions which
« I have consulted throughout are, Spitz-
« ner's, Dæderlein's, Mr Trollope's, and

« the small one adapted for the use of
« schools by the late Mr Arnold. »

2. Voyez p. LXXXIV.

propre de chacune des choses enregistrées sous cette appellation banale. Il croit naïvement, par exemple, que c'est un grammairien quelconque qui a signalé, III, 23, le sens homérique de *σῶμα*. Il adopte la traduction *cadavre*, et il a bien raison; il l'adopte contre l'autorité de lord Derby, ce qui est plus méritoire encore ¹. Mais il ne se doute point que celui qu'il appelle *scholiastes* est Aristarque en personne; et l'on ne peut guère s'empêcher de sourire, en songeant qu'il eût pris le *scholiastes* pour un sot, si Dæderlein n'avait pas appuyé l'explication. La note de Paley commence ainsi : « Dæderlein renders this, *necato potitus*. » Il y a, chez Paley, des centaines de naïvetés philologiques de ce genre. Un coup d'œil sur son *Index* des mots difficiles prouve même qu'il a passé d'ordinaire à côté des difficultés les plus graves, sans seulement les apercevoir. Comparez la liste de Lehrs à celle de Paley : ce sont deux mondes qui n'ont presque rien de commun. Lehrs dirait, sans hésiter, que Paley est totalement étranger à la *grammaire alexandrine*.

L'*Iliade* de Paley a été annoncée avec fracas comme une merveille, non-seulement en Angleterre, mais en France même. Elle doit avoir un charme particulier pour les Anglais. Si Paley n'a aucune inquiétude sur des problèmes homériques qui ont jadis tourmenté Aristarque, il connaît à fond son Newman, son Wright, son lord Derby, son Gladstone, son Donaldson. Le *New Cratylus* de Donaldson est son évangile étymologique, les *Studies on Homer* de Gladstone son évangile littéraire, et la comparaison des trois traducteurs de l'*Iliade*, Newmann, Wright et lord Derby, sa perpétuelle préoccupation. On se demande quelle utilité ou quel intérêt peut trouver, dans ce travail tout britannique, un lecteur d'Homère né en deçà de la Manche.

1. « Lord Derby wrongly renders *σῶμα*, some mighty beast of chase. »

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Raison de ce chapitre. — La vulgate primitive. — *L'Iliade* des Alexandrins. — La vulgate moderne. — Découverte du manuscrit de Venise. — Édition de Wolf. — Édition de Heyne. — *Desideratum*. — La quatrième édition de Dindorf. — Travaux indispensables. — Plan du commentaire. — Nécessité de notes très nombreuses. — Les huit *Appendices*.

Nous serions en droit de supposer que le lecteur se rappelle les phases principales de l'histoire du texte de *L'Iliade*, et qu'il sait par conséquent ce que peuvent être une édition nouvelle, un commentaire nouveau de ce texte. Nous croyons utile pourtant de résumer les faits et les observations qui précèdent, et de caractériser sommairement la façon dont nous avons entendu et pratiqué à notre tour les devoirs d'éditeur et de commentateur.

Il y avait en Grèce, dès la fin du sixième siècle avant notre ère, des exemplaires complets d'Homère. *L'Iliade* que lisaient les contemporains de Périclès ne différait point, dans son ensemble, de *L'Iliade* que nous lisons aujourd'hui. La vulgate primitive, transmise de Pisistrate ou d'Hipparque aux Alexandrins par les *éditions communes*, avait subi çà et là des interpolations et des remaniements; mais ces remaniements et ces interpolations n'ont jamais affecté sérieusement l'ordre général du poëme. Les *éditions des villes* étaient identiques, sauf quelques mots, quelques vers, quelques tirades peut-être, sauf aussi une transcription plus soignée, aux éditions communes. Antimachus et Aristote ne paraissent pas avoir suivi d'autres errements que les diorthuntes des villes. Les variantes d'Aristote, pour être quelquefois assez notables, ne sont toujours que des leçons de détail¹.

1. Voyez le chapitre I. *Premiers travaux des Grecs*, pages I-XXVIII

Aristophane de Byzance et Aristarque ont constitué le texte classique. Ce texte n'est lui-même que la vulgate primitive, mais corrigée d'après les diorthoses anciennes, écrite avec toutes les ressources de l'alphabet perfectionné, accentuée, ponctuée, divisée en vingt-quatre chants¹.

C'est sur des manuscrits fort récents que l'*Illiade* a été d'abord imprimée; et le texte de Henri Estienne, c'est-à-dire notre vulgate, ne représente, en définitive, que la perfection d'un exemplaire byzantin du quatorzième ou du quinzième siècle. Avec Ernesti même, et du propre aveu d'Ernesti, notre vulgate n'est pas exactement conforme au type originel qu'on devinait, à certaines lueurs antiques, parmi les ténèbres de la compilation d'Eustathe, dans les notes du pseudo-Didyme, sous les dires des grammairiens et des lexicographes. Les Byzantins ont perfectionné à leur façon, mille ans durant, le style d'Homère. Un hiatus les choquait : vite, ils intercalaient une cheville. Une phrase leur semblait irrégulière : vite, une correction faisait disparaître l'incongruité. Les formes archaïques étaient remplacées par la diction de tout le monde; des mots accoutumés se substituaient aux ἀπαρξ εἰρημέναι. Bien souvent, il suffisait qu'une expression présentât quelque difficulté, pour qu'un diorthunte d'occasion lui fit vider la place, en faveur de telle platitude censée équivalente. La critique, au dix-huitième siècle, avait signalé ces misères; mais elle confessait son impuissance à en trouver le remède².

La paradose alexandrine nous a été rendue par Villoison. Le texte du manuscrit de Venise et les scholies qui l'accompagnent permettent du moins une restitution à peu près exacte de cette paradose. Le manuscrit n'est que du dixième siècle. C'est dire que son texte ne représente pas avec une absolue exactitude l'*Illiade* des Alexandrins. Les *Scholies de Venise* montrent, de leur côté, que les aristarchiens ne juraient pas toujours sur les

1. Voyez le chapitre II, *Critique alexandrine*, pages XXIX-LIII, surtout les pages XXIV-XI.

2. Voyez le chapitre III, *Textes manuscrits et textes imprimés*, pages LIV-LXXV, surtout vers la fin.

paroles du maître, et que l'enseignement grammatical de l'École d'Alexandrie, après le deuxième siècle, ne s'était pas maintenu avec une fermeté constante sur les errements d'Aristarque. Aussi la paradosé alexandrine, au temps de Porphyre, c'est Aristarque revu et corrigé, ce n'est déjà plus Aristarque pur et simple. Le grammairien qui a découpé, à l'usage des étudiants du quatrième siècle, Aristonicus, Didyme, Hérodien et Nicanor, est un aristarchien, et il s'en fait gloire; et pourtant il cite à chaque pas, comme variantes, des leçons d'Aristarque. Mille leçons d'Aristarque, et davantage encore, avaient été évincées des exemplaires communs, avant que l'ignorance byzantine exerçât ses perfectionnements¹.

Wolf se figure que la critique verbale, d'Aristarque à Porphyre, a été sans cesse ajoutant à ses qualités et à ses lumières. Il admet comme légitime et excellent le travail d'épuration fait par les aristarchiens. La vérité vraie, c'est qu'après Hérodien il y a eu décadence, et que la prétendue épuration avait presque partout affaibli, dénaturé, gâté Homère. Mais le système voulait que le texte homérique eût été encore tout flottant avant Zénodote, et qu'il ne se fût coagulé, pour ainsi dire, que par la manipulation successive de tous les philologues de l'École d'Alexandrie. Wolf n'a donc tenu aucun compte des leçons d'Aristarque. Il a restauré, comme il s'en vante, l'Homère des derniers Alexandrins : avec quelle science, avec quel scrupule, avec quelle sagacité, avec quel succès, nul ne l'ignore; mais enfin l'Homère qu'il a restauré, ce n'est que l'Homère de Longin et de Porphyre, ou même celui d'Iamblique et de Libanius². Nous, qui n'avons point de parti pris, nous reconnaissons que l'Homère authentique, c'est l'Homère d'Aristarque. Aussi demandons-nous l'Homère d'Aristarque.

Ce n'est point à Heyne qu'il faut le demander. Heyne est l'héritier et le continuateur d'Ernesti. La vulgate est pour lui chose

1. Voyez le chapitre IV, *Iliade de Vil-loison*, p. LXXVI-XCII, et, dans le chapitre II, l'histoire de l'École d'Aristarque.

2. Voyez la première partie du chapitre V, *Travaux de Wolf et de Heyne*, pages XCIII-XCVIII.

sacro-sainte, et il ne la corrige que là où il y a nécessité. Il a ses velléités aristarchiennes, mais pour des minuties, jamais pour l'important. Il ne fait presque nul cas des ressources critiques entassées dans le manuscrit de Venise. Il regarde l'Homère des Byzantins comme préférable à l'Homère des Alexandrins, au moins pour notre usage. Le texte accoutumé, c'est le meilleur texte, sauf les vices rédhibitoires. Il y a, selon Heyne, un droit acquis en fait de leçons, même contestables. Heyne ne veut pas qu'on trouble les lecteurs d'Homère dans leurs admirations, ou même dans leurs souvenirs. Restituer l'*Illiade* d'Aristarque serait, à son avis, une entreprise chimérique, et, fût-elle réalisable, une entreprise fâcheuse. Voilà jusqu'où va ce conservateur¹. Nous n'avons donc rien à faire avec Heyne.

Karl Lehrs avait promis jadis un Homère. C'est comme futur éditeur d'Homère qu'il était signalé par M. Guigniaut, en 1840, aux hellénistes français. En effet, la première édition du livre de Lehrs sur Aristarque portait, au sous-titre : *ad preparandum Homericorum carminum textum Aristarcheum* (pour préparer un texte aristarchien des poèmes d'Homère). Le sous-titre a disparu de l'édition de 1865. Lehrs n'a point donné d'Homère ; il a même renoncé de très-bonne heure au projet qui avait été le principe fondamental de ses travaux. Nous le regrettons, et avec amertume. Si nous avions l'*Illiade* de Lehrs, il est probable que nous n'aurions eu qu'à l'imprimer littéralement.

Nous avons, il est vrai, la quatrième édition de Dindorf. Mais Dindorf est loin de n'avoir laissé rien à faire. Il n'est pas suffisamment aristarchien. Il a des tendresses pour Zénodote. Il respecte trop certaines illusions modernes². Nous avons pris pour base de notre texte le texte de Dindorf ; mais ce ne pouvait être qu'une base. Dindorf ne nous exemptait d'aucun travail. Il nous a fallu confronter Dindorf, d'un bout à l'autre, avec les documents antiques. Nous devons n'admettre que sous

1. Voyez la deuxième partie du chapitre V, *Travaux de Wolf et de Heyne*, pages XCIX-CMI.

2. Voyez, dans le chapitre VI, *Derniers travaux des modernes*, ce qui concerne Guillaume Dindorf; pages CCXVII-CCXXX.

bénéfice d'inventaire les produits de ce que Wolf appelle la divination : inductions, présomptions, conjectures. Nous devons remettre Zénodote à son plan. Nous avons surtout à peser les deux cent cinquante leçons d'Aristarque que Dindorf, dans sa *Préface*, confesse avoir rejetées. Quelques-unes de ces leçons méritaient leur sort : elles ne sont pas sûres, et elles gêneraient le texte. Mais un grand nombre n'ont d'autre tort que d'avoir déplu à Dindorf. Plusieurs sont excellentes. Les autres n'ont pas toujours sur la vulgate une éclatante et incontestable supériorité ; mais aucune n'énerve la diction, et presque toutes, si l'on y regarde bien, la fortifient.

L'orthographe de Dindorf est celle de la tradition wolffienne, sauf certaines dérogations qui ne sont pas toujours des progrès. Là encore nous n'étions pas dispensés du travail de vérification ; mais nous nous contentons des rectifications indispensables : nous entendons par là celles que réclamait la grammaire alexandrine. Nous ne parlons point de l'emploi ou du non-emploi des majuscules au commencement des phrases et dans les adjectifs dérivés des noms propres. Ceci est à volonté. Dindorf suit l'usage germanique : nous suivons l'usage français¹.

La ponctuation de Dindorf manque de régularité. Quelquefois il y a surabondance de signes, plus souvent il y a pénurie. Nous avons dû tâcher de répandre partout une lumière égale.

Nous n'avions pas même le droit de nous fier à l'exécution typographique de la quatrième édition de Dindorf. Jacob La Roche signale l'*Iliade* de Dindorf comme un des textes qui font le moins d'honneur aux presses de Teubner ; il cite même une dizaine de fautes assez grossières². Nous étions avertis : c'est

1. Nous ne mettons point de majuscules au commencement des phrases, dans les citations grammaticales qui fourmillent à travers le commentaire. Nous avons constaté que l'œil et l'esprit se trouvaient bien de cette disposition. Nous dérogeons ainsi aux exemples que nous offraient le Sophocle et l'Euripide de la collection nouvelle. Mais nous sommes, avec l'*Iliade*, dans des conditions particulières. Notre commen-

taire n'est, en général, qu'une paraphrase des explications antiques. Le grec y est, pour ainsi dire, partie intégrante du français où il se trouve embloqué.

2. « Von den übrigen Teubner'schen Ausgaben unterscheidet sich die Dindorf'sche auch noch durch ihre Incorrectheit. » La Roche, en citant les fautes qu'il signale, dit que ce ne sont pas toutes celles qu'il a aperçues. Voyez *Text*, *Zei-*

dire que nous nous sommes mis sur nos gardes. Si l'on nous reproche des fautes typographiques, ce ne seront pas, nous l'espérons du moins, celles que La Roche a reprochées à Dindorf; ce ne seront pas non plus les quinze ou vingt autres qu'une attention éveillée nous a fait reconnaître dans son texte.

Homère, fort heureusement pour nous, n'a rien de commun avec tel autre poète grec, Eschyle par exemple, qu'il faut restituer au moyen de détestables matériaux. Le philologue qui entreprend une récénsion d'Eschyle, n'aura jamais ni trop de science, ni trop de talent, ni trop de sagacité, ni trop d'application. Quoi qu'il fasse, il sera toujours au-dessous de ce qu'il voudrait faire. Une récénsion de l'*Iliade* n'est qu'une affaire de bon vouloir. Le premier philologue venu, avec beaucoup d'application et un peu de goût, suffit à la tâche. Les sources où ont puisé Wolf et Dindorf sont de très-facile accès. Nous n'avons eu besoin que d'y descendre plus à fond qu'on ne fait d'ordinaire, pour nous mettre en état de constater et le parti pris de Wolf et les faiblesses de Dindorf. La modestie même du rôle auquel nous avons réduit notre critique, nous est presque un sûr garant que nous avons bien mérité d'Homère.

Nous n'avons pas besoin de répéter ici ce que nous avons dit à propos des commentaires de l'*Iliade* qui ont précédé le nôtre; nous avons fait à plusieurs reprises notre profession de foi sur l'unique méthode d'exégèse qu'il y ait à suivre. C'est celle dont Karl Lehrs a donné le modèle¹.

Quand Homère s'explique par un rapprochement avec lui-même, il est évident que la confrontation des textes suffit. Quand il y a une difficulté réelle, nous invoquons la tradition antique. Aristarque parle naturellement le premier. Si notre esprit acquiesce, nous ne poussons pas plus loin. La cause est jugée. Nous faisons litière de tout ce qui a été dit depuis Aristarque, seulement nous disons pourquoi. Mais Aristarque ne parle pas

chen und Scholien des berühmten codex Venetus zur Ilias, p. 30, en note.

1. Voyez, dans le chapitre VI, *Derniers*

travaux des modernes, ce qui concerne le *de Aristarchi studiis Homericis*; pages CXX-CXXXIII.

toujours en personne. Là où le maître fait défaut, nous interrogeons les disciples. A défaut d'aristarchiens connus par leur nom, nous nous rabattons sur les aristarchiens anonymes. Nous cherchons la doctrine d'Aristarque dans les notes des scholiastes, dans les grammairiens, dans les lexicographes, dans le compilateur Eustathe. Les modernes n'interviennent qu'à leur rang légitime, c'est-à-dire comme auxiliaires des interprètes anciens. Ils sont là pour suppléer à ce qui manque, pour compléter ce qui n'est pas explicite, pour élucider ce qui ne s'entend pas de soi. C'est, du reste, avec une parfaite liberté d'esprit que nous discutons tous les témoignages. Aristarque n'est pas infallible. Nous n'adorons pas ses erreurs. Nous le combattons comme un autre, partout où besoin est. Nous lui préférons quelquefois ses disciples. Nous rejetons souvent ses athétèses. Nous n'admettons pas toujours ses étymologies. N'importe ! c'est Aristarque, c'est la doctrine d'Aristarque, qui remplit d'un bout à l'autre notre commentaire, qui en est la moelle, qui en fera le suc et la saveur.

Nous avons pris, cela va sans dire, tout ce que nous avons pu prendre dans le livre de Lehrs. C'est par centaines que le *de Aristarchi studiis* nous a fourni les solutions. Mais Lehrs ne contribue, en définitive, que de temps à autre. Nous avons du moins pour nous guider, quand il n'était pas là, sa méthode et ses exemples. C'est en faisant comme lui, que nous avons su trouver et mettre en lumière, même sans lui, tant d'admirables ou excellentes choses enfouies dans Villoison. C'est par exhumation que nous avons surtout procédé. Mais ces vieilles choses que nous avons déterrées, qui est-ce qui les connaît ? C'est parce qu'elles sont vieilles qu'elles seront nouvelles, et les plus vieilles sont précisément celles qui seront les plus nouvelles. Ce qui est vieux, dans notre commentaire, c'est ce qui lui est commun avec tous les autres commentaires, c'est-à-dire ce qui vient des modernes ; ce qui est neuf en lui, ce qu'il a de propre à lui, c'est ce qui vient d'Aristarque, d'Aristonicus, de Didyme, de l'école entière d'Aristarque. Tout ce qu'il y a d'essentiel dans

les autres commentaires, on le trouvera dans celui-ci; mais ce qu'il y a de meilleur dans celui-ci, on le chercherait en vain dans les autres. Nous affirmons cela avec une entière tranquillité d'âme. Paley lui-même n'est pas pour nous donner un remords.

Notre commentaire est fort étendu. Nous nous bornons pourtant au strict nécessaire. Nous nous abstenons de toute discussion esthétique, de toute curiosité littéraire, de toute digression quelconque. Nous ne sortons pas un instant de la philologie. Encore avons-nous considérablement circonscrit ce domaine, en supposant acquis tout ce qu'on a vu dans les grammaires, tout ce qu'on voit en ouvrant un dictionnaire. On s'étonnera peut-être, à ce compte, qu'un texte comme celui de l'*Iliade* ait exigé plusieurs milliers de notes. Nous reconnaissons, avec tous les hellénistes, qu'il n'y a pas de poëte grec plus clair et plus transparent qu'Homère. Si l'on s'en tient à la pensée générale, on peut courir en lisant : il est rare que le contexte ne donne point un sens immédiatement perceptible. Mais allez au fond des choses, les difficultés surgissent de toutes parts. Ces difficultés que l'étude aperçoit, nous en devions la solution au lecteur : et nous n'avons esquivé aucune difficulté par nous constatée. Voilà comment le commentaire a pris des proportions en apparence énormes.

C'est à l'intention des professeurs que nous avons ajouté, à la fin du deuxième volume, de nombreux et considérables *Appendices*. Nous avons voulu qu'ils eussent sous la main une sorte de *Bibliothèque homérique*. Nous devons dire un mot et sur le contenu de chacun des morceaux qui composent cette bibliothèque, et sur l'ordre dans lequel ils se suivent.

APPENDICE I. *Prolégomènes de Villoison*. C'est de Villoison que datent les travaux de la critique moderne sur Homère. Nous avons pensé qu'on ne serait pas fâché de voir ce qu'a été cette critique à ses débuts. Bien peu de personnes ont lu les *Prolegomena* qui servent d'Introduction à l'in-folio de Venise. Le volume

n'est point partout. A Paris même, il est fort rare. Les pages de Villoison seront une nouveauté, à peu près pour tous les lecteurs, et une nouveauté d'assez haut goût. Nous ne donnons pas *in extenso* cette savante dissertation. Elle est longue, et les digressions y abondent. Nous avons fait, page par page, une analyse, avec extraits textuels, de tout ce qui se rapporte proprement à Homère et à l'*Iliade*. Quelques notes, signées de nous, rectifient les erreurs, ou éclaircissent les points obscurs.

APPENDICE II. *Signes critiques d'Aristarque*. Cette dissertation est un commentaire explicatif de l'*Anecdotum* de Venise, et par conséquent nous avons dû la placer après les *Prolégomènes* de Villoison. C'est à la dernière page des *Prolégomènes* qu'est imprimé cet *Anecdotum*. Villoison pensait probablement que ce texte grec n'a pas besoin d'explication. Il n'y en a mis aucune. D'autres textes analogues, publiés depuis, exigeaient au moins qu'on pesât la valeur exacte de chacun des dires de l'*Anecdotum* de Venise. D'ailleurs, tel de ces dires est bien loin d'avoir une parfaite limpidité. Ce que nous avons écrit sur la sténographie littéraire des Alexandrins, au chapitre II de cette *Introduction*, suffit assurément à l'usage pratique, et rend raison de tous les termes qui reviennent sans cesse dans les notes, quand nous citons ou discutons les opinions d'Aristarque. Mais il ne faut pas qu'on puisse nous accuser de fantaisie aucune dans la rédaction de la liste des signes. Il faut qu'on voie, par exemple, pourquoi cette liste ne concorde pas toujours avec celle que connaissent les lecteurs de Maximilien Sengebusch, c'est-à-dire tous ceux qui ont en main l'*Iliade* de Guillaume Dindorf, car l'*Homérica dissertatio prior* de Sengebusch sert d'*Introduction* à cette *Iliade*.

APPENDICE III. *Ilias Heliconia. Ilias signata*. Ce sont des extraits du savant et curieux ouvrage d'Osann sur l'*Anecdotum* de Rome, un des pendants de l'*Anecdotum* de Venise. Nous mettons le lecteur à même de vérifier, soit pour approuver soit

pour contredire, ce que nous avons écrit, dans le chapitre I, sur l'*Iliade de l'Hélicon*. La deuxième partie de l'*Appendice III* concerne les *Scholies de Venise*. Il s'agit là de Villoison, et surtout de Bekker. C'est sur Puygers que s'appuie Osann, dans ses accusations contre les deux éditeurs. Nous donnons, en *Addendum*, et le titre de la dissertation de Puygers, et l'analyse de la diatribe contre Bekker qui en forme les dernières pages. Des notes rectificatives accompagnent l'*Appendice III*; car Osann est bien loin de dire toujours des choses incontestables.

APPENDICE IV. *Prolégomènes de Wolf*. Nous n'avons pas besoin d'expliquer pourquoi il est bon que des lecteurs de l'*Iliade* aient les *Prolégomènes* de Wolf sous la main. Le livre, depuis la réimpression de 1859, n'est plus ni rare ni cher. Mais enfin tous ne le possèdent pas; beaucoup ne l'ont jamais vu, et ne le connaissent que de réputation. Notre *Appendice IV* tiendra lieu, au moins pour l'essentiel, du livre lui-même. Nous avons suivi, pour l'analyse et les extraits, la méthode appliquée, dans l'*Appendice I*, aux *Prolégomènes* de Villoison.

APPENDICE V. *Préfaces de Wolf*. Les préfaces de Wolf ne sont connues que de ceux qui connaissent ou sa dernière édition d'Homère, ou les reproductions posthumes de cette édition. Dans l'état où Wolf a laissé les *Prolégomènes*, ses trois préfaces, surtout la troisième, qui est la plus longue et la plus savante, ont une importance capitale. Sans elles, on n'a Wolf qu'à moitié, qu'au tiers peut-être; car les *Prolégomènes* s'arrêtent court à la moitié ou au tiers, et ne sont qu'une portion d'ouvrage. Avec elles, on a Wolf beaucoup plus complet, sinon aussi complet qu'on avait jadis pu l'espérer. Elles ne tiennent pas lieu de l'histoire du texte homérique depuis Cratès, qui manque aux *Prolégomènes*, et qui en aurait achevé la *Part prior*. Mais on peut dire que la *Part posterior*, telle que Wolf l'a esquissée dans son

plan¹, est tout entière, au moins pour le fond des choses, dans les trois préfaces. Il est bien extraordinaire que l'éditeur qui a réimprimé les *Prolégomènes* en 1859, n'ait pas été frappé de cette idée. On devrait avoir les trois préfaces à la suite des *Prolégomènes*.

APPENDICE VI. *Zoïle*. Ce que nous avons écrit sur Zoïle, à la fin du chapitre I, diffère beaucoup de ce qu'on lit dans tous les livres. Nous tenions naturellement à prouver que nous n'avons fait là qu'exprimer la vérité pure. L'*Appendice VI* contient nos pièces justificatives. Nous n'avons aucun goût pour le paradoxe ; et nous n'avions intérêt à aucun degré à ce que le Zoïle des livres ne fût pas le vrai Zoïle.

APPENDICE VII. *Observations sur la plus ancienne rédaction des poèmes homériques*. C'est la belle dissertation de M. Émile Egger². Non-seulement M. Egger nous a permis de reproduire intégralement ce mémoire, mais il a voulu que la reproduction fût une édition revue, corrigée, augmentée. C'est d'après un exemplaire annoté de sa main qu'est faite notre impression. Ainsi on aura la dernière pensée, la pensée actuelle, de ce savant maître.

APPENDICE VIII. *Systèmes sur les origines*. Les quatre morceaux qui composent cet appendice sont rangés dans l'ordre chronologique. Il y a des critiques qui citent l'article HOMÈRE de M. Guigniaut, comme ayant été fait pour servir d'Introduction au *Dictionnaire d'Homère et des Homérides*. On pourrait donc croire que M. Guigniaut a écrit après Otfried Müller. Le premier volume de l'*Histoire de la littérature grecque* est de 1840³, et le

1. On se rappelle la phrase de Wolf, *Prolégomènes*, VII, p. xxiv, 43 : « ... posterior in causis quibus Homerica emendatio nitatur, gravissimisque et propriis ejus legibus, atque in ratione consilii nostri reddenda, versabitur. »

2. Voyez *Histoire de la critique chez les Grecs*, p. 515-523, dans les NOTES.

3. Ce volume a été publié en anglais, à Londres. C'est pour la Société des connaissances utiles que Muller faisait le livre qu'il n'a pu achever. L'original allemand n'a paru qu'après la mort de l'auteur. La traduction anglaise est anonyme ; mais tout le monde sait qu'elle est de sir George Cornwall Lewis le célèbre homme d'État.

dictionnaire n'est que de 1841. Mais l'article HOMÈRE n'est dans ce dictionnaire qu'une réimpression. Il datait de plus d'une année. On le lisait dès 1840, et avant que Müller parût, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*. D'ailleurs, M. Guigniaut, longtemps avant de formuler par écrit sa doctrine, l'avait enseignée, huit ou neuf ans durant, de 1826-27 à 1835, aux élèves de l'École Normale. M. Ernest Havet, qui a développé et commenté cette doctrine dans une de ses thèses de doctorat en 1843¹, ne la connaissait pas uniquement par l'article HOMÈRE : il l'avait personnellement recueillie, dix ans auparavant, de la bouche même de M. Guigniaut.

Nous n'avons pas à justifier le choix que nous avons fait parmi les innombrables pages qui se sont accumulées, depuis Wolf, au sujet des origines de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Il est évident que nous devons nous borner à ce qui a un caractère propre. Il est évident aussi que notre choix ne préjuge rien contre la valeur réelle des livres que nous passons sous silence. Nous estimons au plus haut prix, pour notre part, les travaux de Nitzsch ; mais Nitzsch n'a point de système. Il s'en tient à la tradition vulgaire, sauf à la défendre par des arguments empruntés à une science moins surannée que celle des Sainte-Croix et des Fortia d'Urban. On ne peut pas dire non plus que les wolfiens purs aient un système. Ils ne sont que des échos. Nous étions donc bien à l'aise, par exemple, avec Dugas-Montbel. Il n'y a pas un mot, dans son *Histoire des poésies homériques*, qui ne soit ou transcrit de Wolf, ou inspiré par Wolf. Nous n'avions que faire, ayant les *Prolégomènes*, d'une paraphrase des *Prolégomènes*.

M. Guigniaut et Otfried Müller concilient les idées de Wolf avec la tradition. Ils admettent que l'*Iliade* est un vrai poème, qu'elle a un plan, qu'elle forme un tout, qu'elle n'est pas une compilation de petites épopées. Mais ils nient, comme Wolf, que le poète ait connu l'écriture, ou qu'il s'en soit servi pour composer son ouvrage.

1. *De Homericorum voematum origine et unitate*. Paris, in-8°.

Le système de Grote est une modification considérable de celui de Wolf. Au lieu d'aèdes en nombre indéfini, ayant fourni à l'*Illiade*, qui une rhapsodie, qui une autre rhapsodie, il y a, selon Grote, un aède principal, et cet aède principal avait fait une *Achilléide*. Cette *Achilléide*, par des agrandissements successifs, est devenue le chant d'Illion, l'*Illiade*. Grote essaye de déterminer en quoi consistait l'épopée primitive, le noyau de la grande épopée.

Le quatrième morceau de l'*Appendice* VI fera connaître le caractère des opinions qui ont la vogue aujourd'hui parmi les littérateurs. Les notes dont nous avons accompagné ce morceau étaient indispensables. Nous devons signaler quelques points, où la théorie est en manifeste contradiction avec les faits.

Nous ne citons rien de Lachmann, ni des autres ultra-wolfiens. Nous renvoyons, pour ce qui les concerne, aux historiens de la littérature grecque. On sait d'ailleurs que leurs exagérations n'ont eu qu'un médiocre succès. Voyez Kœchly, par exemple. Les lecteurs d'Homère, même en Allemagne, lui ont prouvé qu'il avait perdu son temps à restaurer les petites épopées dont se compose, suivant Lachmann, l'ensemble de l'*Illiade*; à les coordonner logiquement; à en remanier et épurer le texte. C'est l'*Illiade* de tout le monde qu'ils lisent, ce n'est point celle de Kœchly. Si Lachmann est célèbre, c'est pour autre chose que pour avoir compté, dans l'*Illiade*, tant ou tant d'épopées. Wolf avait bien raison quand il se contentait, à propos des épopées composantes, d'à-peu-près, d'assertions vagues. Il eût assurément baissé dans l'estime générale, s'il avait articulé son dernier mot.

P.-S. Rien n'a été négligé pour que la nouvelle édition de l'*Illiade* fût digne de la collection dont elle fait partie, et dont les trois premiers volumes sont des œuvres si remarquables¹. J'ai eu pour auxiliaires, dans la révision définitive, M. Victor Bétolaud,

1. Le Sophocle de M. Tournier, l'Euripide (sept tragédies) de M. Weil, et le

tome I du Virgile de M. Benoist (*Bucoliques* et *Georgiques*).

ancien professeur au lycée Charlemagne, et M. Édouard Tournier, l'excellent éditeur de Sophocle. Ces deux philologues ont lu au moins une fois chacun, sur les épreuves, le texte et les notes d'un bout à l'autre. La correction typographique, grâce à leur zélé concours, a pu être portée à un rare degré de perfection. Leur goût et leur savoir ont rendu au livre des services plus importants encore. Ils signalaient au passage, dans le commentaire, non pas les fautes d'impression seulement, mais les *mutanda*, mais les *recidenda*, mais les *addenda*. J'ai profité, presque à chaque page, de leurs observations critiques.

Je ne parle pas des peines de mon labeur. Ce n'étaient point des peines. J'ai travaillé avec amour. C'est trop peu dire encore. J'étais possédé d'une passion acharnée. Les heures passaient comme des instants. Trois années m'auront à peine suffi, uniquement et absolument consacrées à la tâche; mais je compterai ces trois années parmi les plus heureuses de ma vie.

Paris, le 1^{er} août 1868.

A. PIERRON.



ΣΤΕΦΑΝΟΥ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΟΥ ΑΚΡΟΣΤΙΧΑ

ΕΙΣ ΤΗΝ

ΙΛΙΑΔΑ ΚΑΤΑ ΡΑΨΩΔΙΑΝ.

- I. Ἄλφα λιτὰς Χρύσου, λοιμὸν στρατοῦ, ἔχθος ἀνάκτων,
 II. Βῆτα δ' ὄνειρον ἔχει, ἀγορῆν, καὶ νῆας ἀριθμεῖ.
 III. Γάμμα δ' ἄρ', ἄμφ' Ἑλένης οἷσις μόθοις ἐστὶν ἀκοίταις,
 IV. Δέλτα θεῶν ἀγορῆ, ὄρκων χύσις, Ἄρεος ἀρχή.
 V. Εἷ, βάλλει Κυθέρειαν Ἀρηά τε Τυδεὸς υἱός.
 VI. Ζῆτα δ' ἄρ' Ἀνδρομάχης καὶ Ἐκτορος ἔστ' ὀαριστύς.
 VII. Ἥτα δ', Αἴας πολέμιζε μόνῳ μόνος Ἐκτορι δίῳ.
 VIII. Θῆτα θεῶν ἀγορῆ, Τρώων κράτος, Ἐκτορος εὖχος.
 IX. Ἐξεσίη δ' Ἀχιλλῆος ἀπειθέος ἐστὶν Ἰῶτα.
 X. Κάππα δ' ἄρ', ἀιφοτέρων σκοπιαζέμεν ἤλυθον ἄνδρες.
 XI. Λάμβδα δ', ἀριστῆας Δαναῶν βάλλον Ἐκτορος ἄνδρες.
 XII. Μῦ Τρώων παλάμησι κατήριπε τεῖχος Ἀχαιῶν.
 XIII. Νῦ δέ, Ποσειδάων Δαναοῖς κράτος ὄπασε λάθρη.
 XIV. Ξῖ, Κρονίδην ὑπνῷ λεγέσσει τε ἤπαφεν Ἥρη.
 XV. Οῦ, Κρονίδης κεχόλωτο Ποσειδάωνι καὶ Ἥρῃ.
 XVI. Πῖ, Πάτροκλον ἔπαφεν Ἀρήϊον Ἐκτορος αἰχμῆ.
 XVII. Ρῶ, Δαναοὶ Τρωῆς τε νέκυν πέρα χειρᾶς ἔμισγον.
 XVIII. Σίγμα, Θέτις Ἀχιλλῆϊ παρ' Ἡραίου φέρειν ὄπλα.
 XIX. Ταῦ δ', ἀπέληγε γόλοιο καὶ ἔκθορε δίος Ἀχιλλεύς.
 XX. Ὑ, μακάρων ἔρις ὄρτο, φέρει δ' ἐπὶ κάρτος Ἀχαιοῖς.
 XXI. Φῖ, κρατερῶς κατὰ χεύματ' ἐδάμαντο Τρωῆας Ἀχιλλεύς.
 XXII. Χῖ δ' ἄρα, τρεῖς περὶ τεῖχος ἄγων κτάνεν Ἐκτορ' Ἀχιλλεύς.
 XXIII. Ψῖ, Δαναοῖσιν ἀγῶνα διδοὺς ἐτέλεσσαν Ἀχιλλεύς.
 XXIV. Ω, Πριάμῳ νέκυν υἷα, λαβῶν γέρα, δῶκεν Ἀχιλλεύς.

- V. Εἷ, ancien nom de la lettre E, quand elle était encore à volonté longue ou brève. En écrivant εἷ, l'auteur se ménage une longue pour commencer son vers.
 VII. Αἴας a ici la première syllabe brève, par l'effet de la voyelle qui suit αι. Bothe : « Ferri quidem utcumque potest correpta prior nominis Αἴας, nec tamen male « scripseris : Ἥτ' Αἴας. Saepè librarii copulas infererunt. »
 X. Eustathe donne autrement le vers : Κάππα δέ, Ῥῆσου τὴν κεφαλὴν ἔλε Τυδεὸς υἱός.
 XV. Οῦ, ancien nom de la lettre O, quand elle était longue et brève. Cette orthographe rend le vers régulier.

Ce fac-simile des vers IV, 241-246 de l'Iliade a été emprunté à l'ouvrage du professeur autrichien
 Jacob La Roche. intitulé : Text, Zeichen und Scholien des berühmten Codex Venetus sur Ilius.
 Wiesbaden. 1862, in-8°.

τὸ ἴσχυμα κείκει δακρυχορο τοῖσι μ' ἐπέδωκε.
 ἀρνεῖοι ἰομαροῖ· ἐγὼ χόδο· ὄν μ' ἔστυθε.
 τί φθ' οὔτως ἄστητε, τβθη πόρ' ἕτε μ' ἔποι
 αὐτ' ἐπ' ὄω ἔκαμον πολὺσσ' ἐπιδόιο φέουσα.
 ἄτ' αὖ· οἱ δ' ἀρα τίσοφι μ' ἀρ' ἔπει ἴψ' ἔπει ἄμ' ἔχ.
 ἔσ' οἰμείσο· ἄστητε, τβθη πόρ' ὄν δ' ἐμαχέθε.

ἔσ' οἰμείσοι
 τβθ' ἔπει ἄμ' ἔχ.
 τὸν ἐμαχέθε.

ὄν ἐμαχέθε
 τὸν ἐμαχέθε.

ὄν ἐμαχέθε.

✱

ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ.

ΙΛΙΑΔΟΣ Α.

ΛΟΙΜΟΣ. ΜΗΝΙΣ.

Invocation (1-7). Chrysès est outragé par Agamemnon, et Apollon venge son prêtre en lançant la peste sur l'armée (8-52). Convocation de l'assemblée par Achille; Calchas révèle la cause de la contagion, et en indique le remède (53-100). Querelle violente d'Agamemnon et d'Achille (101-246). Inutile entremise de Nestor (247-307). Agamemnon renvoie Chrysis à Chrysès, mais il fait enlever Briséis, une des captives d'Achille (308-350). Thétis console Achille de cet affront, lui conseille de rester sous sa tente, et lui promet une vengeance complète (351-427). Retour de Chrysis dans sa patrie (428-487). Jupiter promet à Thétis que les Grecs n'auront plus l'avantage sur les Troyens, tant qu'Achille n'aura pas reçu satisfaction de l'injure (488-530). Querelle de Jupiter et de Junon (531-570). Vulcain rétablit la concorde et la joie parmi les dieux (571-611).

Μῆνιν ἄειδε, θεά, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος,
οὐλομένην, ἣ μυρ' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκεν,

1. Μῆνιν. Homère se sert indistinctement de μῆνις et de χόλος, pour exprimer la colère d'Achille. Cependant μῆνις dit plus que χόλος; c'est une colère qui persiste, qui ne s'apaise point. Apollonius: μῆνις· ὁ μὲν Ἀπίων μανία· οἱ γὰρ ὀργιζόμενοι πῶς μαίνονται. Ἀρίσταρχος δὲ κότος πολυχρόνιος. Ainsi Aristarque rattache μῆνις à μένω. C'est à l'opinion d'Aristarque que font allusion les paroles d'Eustathe: ὅτι μῆνις, κατὰ τοὺς παλαιούς, ἢ ἐπιμένουσα ὀργή. — Θεά, c'est-à-dire Μοῦσα, Muse. Homère n'invoque jamais telle ou telle Muse, mais les Muses, la Muse, et ici, plus vaguement encore, une déesse. Sui-vant Aristarque, Homère ne connaît ni le nombre des Muses ni leurs noms. Voy.

la note XI, 270. Le passage où il est dit qu'elles sont neuf, *Odyssée*, XXIV, 60, Μοῦσαι δ' ἑννέα πᾶσαι, n'est point authentique. — Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος. Achille était fils de la déesse marine Thétis et de Pélée, roi du pays de Phthie en Thessalie. Remarquez, dans un seul vers, ἦ, εἰω, ηος, pour εἰ, ου, εως, l'addition d'un α, la suppression d'un λ, la terminaison εω comptant pour une seule syllabe, l'hiatus entre les deux mots. La diction et la versification d'Homère présentent sans cesse des faits de ce genre. Nous en discuterons que ceux où il y a des difficultés. — ἄειδε, chante, équivalant à *apprends-moi*: « Chante et je répéterai à d'autres. »

2. Οὐλομένην, pour ὀλομένην, équivalant

πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν
 ἡρώων, αὐτοὺς δὲ ἐλώρια τεύχε κύνεσσιν
 οἰωνοῖσι τε πᾶσι (Διὸς δ' ἔτελεϊετο βουλῆ),
 ἔξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε
 Ἄτρείδης τε, ἄναξ ἀνδρῶν, καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.

5

Τίς τ' ἄρ σφωε θεῶν ἔριδι ξυνέηκε μάχεσθαι;
 Λητοῦς καὶ Διὸς υἱός. Ὁ γὰρ βασιλῆϊ γολωθεῖς
 νοῦσον ἀνά στρατὸν ὤρσε κακὴν, ὀλέκοντο δὲ λαοί,

10

à déléssasan, déleθρίαν, ayant détruit, destructrice. — Μυρί(α), *sexcenta*, le nombre indéterminé. Μύρια, *dix mille*, à l'accent sur l'antépénultième. — Ἄχαιοις. Les Achéens étaient le peuple le plus puissant de la Grèce au temps de la guerre de Troie. Ils occupaient la Thessalie entière et une partie du Péloponnèse. Leur nom désigne ici, et presque partout dans Homère, l'armée entière des confédérés.

3. Ἰφθίμους. Ailleus Homère donne un féminin à cet adjectif : ἰφθίμη ἄλοχος, V, 415. Ἰφθίμος signifie *illustre par sa vaillance*, et quelquefois simplement *illustre*. On dérive ce mot de ἴφι, fortement, puissamment, et τιμή, honneur. — Ψυχὰς, âmes. Apollonius de Rhodes lisait κεφαλάς, têtes. Alors il y avait concordance parfaite avec ce qu'on lit XI, 55, où le vers est reproduit sauf ψυχὰς. Mais ce n'était qu'une correction. Aristarque : ὅτι κακῶς τινὲς μεταγράψουσι, πολλὰς δ' ἰφθίμους κεφαλάς. — Ἄϊδι προΐαψεν. Virgile, *Énéide*, IX, 527 : « ... quem quisque vi-
 a rum demiserit Orco, » souvenir direct et traduction exacte de l'expression d'Homère. Ἄϊδι est le datif d'Ἄϊς, forme abrégée d'Ἄϊδης, en prose Ἄδης, Pluton.

4. Αὐτοὺς, eux-mêmes, c'est-à-dire leurs corps, par opposition à ψυχὰς, *vitae*, leurs vies, leurs âmes. — Ἐλώρια, comme ἔλωρ : proie, butin. L'hiatus ε-ε semble une trace de l'ancien usage du digamma. On prononçait probablement *Ἐλώρια*, ou tout au moins on aspirait très-fortement, en donnant à l'esprit la valeur d'une consonne, comme nous faisons pour notre *h* dans *héros*. — Τεύχε, pour ἔτευχε. Chez Homère, l'augment n'est pas la règle, mais plutôt l'exception. Il ne se trouve guère que là où le mètre l'exige. On va voir *διαστήτην*, vers 6, où rien n'empêchait de

mettre *διαστήτην*. Pour certains mots l'écriture varie sans raison apparente. On trouve, chez Homère, ἦρχε et ἄρχε, il commençait. Voy. III, 447.

4-5. Κύνεσσιν οἰωνοῖσι τε πᾶσι. Virgile, *Énéide*, IX, 485 : « Heu! terra ignota « *canibus* data præda Latinis *Alitibusque* « *jaeas.* » Au lieu de πᾶσι, à tous, Zénonote lisait δαῖτα, festin. Cette leçon a été rejetée par Aristarque, δαῖς étant la nourriture des hommes, un repas où l'on coupe les parts (δαίνυμι, δαίωμα) : ἐπὶ μόνων τῶν ἀνθρώπων δαῖτα λέγει ὁ ποιητής, ἐπὶ δὲ θεῶν οὐκ ἔστι.

6. Τὰ πρῶτα, *vulgo* ταπρῶτα, équivaut à πρώτιστα, et ἔξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα est bien plus énergique que le latin *ex quo primum*. Mais nous ne pouvons rendre exactement ces nuances. Nous disons, *aussitôt que, lorsqu'une fois*. Pour la valeur de l'article, voyez plus bas, vers 41, la note sur τὸν Χρύσην ἀρκτήρα.

7. Ἄτρείδης. Agamemnon roi de Mycènes, chef des confédérés.

8. Ἐριδι ξυνέηκε μάχεσθαι. Eustathe rattache ἔριδι à ξυνέηκε, et sous-entend ὥστε devant μάχεσθαι. Alors ἔριδι ξυνέηκε signifie *mit aux prises*, et μάχεσθαι a un sens fort adouci. Wolf et d'autres joignent ἔριδι à μάχεσθαι. En effet, les deux héros ne se battent qu'en paroles. Il y a plusieurs passages dans l'*Iliade* qui sont analogues à celui-ci, mais où la construction est plus évidente. Voyez VII, 111 et 210, et les notes sur ces vers.

9. Λητοῦς καὶ Διὸς υἱός. Apollon. — Βασιλῆϊ, le roi par excellence : Agamemnon.

10. Νοῦσον κακὴν. Cette peste est un fléau tout divin, et ne répond à aucune réalité pathologique. Voyez plus bas la note des vers 50-52.

οὔνεκα τὸν Χρῦσιν ἠτίμησ' ἀρηπῆρα
 Ἀτρεΐδης. Ὁ γὰρ ἤλθε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
 λυσόμενός τε θύγατρα, φέρων τ' ἀπερείσι' ἄποινα.
 στέμματ' ἔχων ἐν χερσὶν ἐκηβόλου Ἀπόλλωνος
 χρυσέῳ ἀνὰ σκήπτρῳ, καὶ ἐλίσσετο πάντας Ἀχαιοὺς, 15
 Ἀτρεΐδα δὲ μάλιστα δῦω, κοσμήτορε λαῶν.
 Ἀτρεΐδαί τε καὶ ἄλλοι εὐκνήμιδες Ἀχαιοί,
 ὑμῖν μὲν θεοὶ δοῖεν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
 ἐκπέρσαι Πριάμοιο πόλιν, εὖ δ' οἴκαδ' ἰκέσθαι.
 παῖδά δ' ἐμοὶ λῦσαί τε φίλην τὰ τ' ἄποινα δέχεσθαι, 20

11. Οὔνεκα.... Ce vers, sauf le dactyle du premier pied, est tout spondaïque. Catulle en a un semblable, *Épithalame*, 3 : « Phasidos ad fluctus et fines Aetæos. » On connaît celui de Virgile, *Énéide*, III, 74 : « Nereïdum matri et Neptuno « Ἔγω. » — Τὸν Χρῦσιν ἀρηπῆρα. *Scholies* : διὰ τὴν τάξιν τοῦ ἄρθρου, τὸν ἀρηπῆρα. Traduisez : Chrysis l'auguste prêtre ; Chrysis le prêtre vénéré. Ici, τὸν ἐquivaut à ἐκείνον, *illum*, pris comme titre d'honneur. Voy. la note II, 503, sur Θάμυρον τὸν Θρήϊα. L'article proprement dit n'existe pas dans Homère. Partout où nous rencontrons ὁ, ἡ, τό, il faut lui chercher une valeur. Aristarque : ἐλλείπει: γὰρ ὁ ποιητὴς τοῖς ἄρθροις ἀεὶ. Ce principe est sans exception. Ainsi τῆ δεκάτῃ, vers 24, signifie *ce jour-là dixième*. C'est donc bien à tort que certains modernes se sont imaginé qu'Homère n'avait dit τὸν Χρῦσιν que pour distinguer le masculin, Chrysis homme, du féminin Chryse ville. τὴν Χρῦσιν.

12. Νῆας, les vaisseaux, c'est-à-dire le camp. Les vaisseaux étaient tirés hors de la mer, quelque-nus même fort loin du bord, et chaque peuple était campé autour de ses navires. Homère joint souvent νῆας au mot κλισίας, les tentes, ou, pour parler exactement, les barriques ; car ces tentes étaient des maisons de bois.

13. Λυσόμενος. Le moyen fait entendre qu'il s'agit de sa propre fille. Plus loin, vers 20, Chrysis dit λῦσαι à l'actif, parce que c'est un autre qui remettrait Chrysis entre ses mains. — Ἀπερείσι' ἄποινα, une rançon immense. Notre mot *immensus* rend

exactement ἀπερείσια. C'est la même hyperbole. La rançon est un amas d'objets plus ou moins précieux. Le mot ἄποινα signifie primitivement, selon les Alexandrins, ce qu'on payait pour avoir tué un homme, la compensation. *Scholies* : ἀποινα ἔωρα, λύτρα, ἀποινά τινα ὄντα ; τὰ ἔνεκεν φόνου διδομένα.

14. Ἀπόλλωνος. Homère allonge souvent la brève initiale dans les mots de quatre ou cinq syllabes, comme ἀθάνατος, ἀπονέεσθαι, etc., pour faciliter la versification. Au nominatif Ἀπόλλων, α est toujours bref.

14-15. Στέμματ(α)... ἀνά. Les banderoles étaient attachées *en haut* du sceptre, et retombaient sur les mains du suppliant. Les prêtres portaient le sceptre, comme les rois et les juges.

15. Χρυσέῳ, d'or, c'est-à-dire garni d'or, orné de clous d'or. Voy. plus bas, vers 246. On scande χρυσέῳ comme dissyllabe, par synizèse ou crase.

16. Ἀτρεΐδα... δῦω, les deux Atrides : Agamemnon et Ménélas.

17. Ἐυκνήμιδες. Les guerriers grecs portaient des jambarts de métal façonnés avec art.

18. Θεοί, monosyllabe par synizèse : μὲν θεοί est un spondaïque.

19. Πριάμοιο πόλιν. Dans Homère, la ville de Priam se nomme Ἴλιος. Le mot Τροίη signifie ordinairement la contrée dont Ilios ou Ilion était la capitale : la Troade. Il n'y a que deux passages où Τροίη désigne incontestablement la ville et non la contrée : II, 141 et XXI, 644.

20. Λῦσαι et δέχεσθαι, l'infinifit pour

ἀζόμενοι Διὸς υἱὸν ἐκρήβλον Ἀπόλλωνα.

Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἐπευφήμησαν Ἀχαιοὶ
αἰδεῖσθαι θ' ἱερῆα καὶ ἀγλαὰ δέχθαι ἄποινα·
ἀλλ' οὐκ Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι ἦνδανε θυμῷ,
ἀλλὰ κακῶς ἀφίει, κρατερόν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν·

25

Μή σε, γέρον, κοίλησιν ἐγὼ παρὰ νηυσὶ κίχτειώ
ἢ νῦν δηθύνοντ' ἢ ὕστερον αὔτις ἰόντα,
μή νύ τοι οὐ χραίσμη σκῆπτρον καὶ στέμμα θεοῖο.
Τῆν δ' ἐγὼ οὐ λύσω· πρὶν μιν καὶ γῆρας ἔπεισιν
ἡμετέρῳ ἐνὶ οἴκῳ, ἐν Ἄργεϊ, τηλόθι πάτρης,
ἵστων ἐποιχομένην καὶ ἐμὸν λέχος ἀντιώσσαν.
Ἄλλ' ἴθι, μή μ' ἐρέθιζε, σαώτερος ὡς κε νέηαι.

30

L'impératif, forme de style très-fréquente dans Homère. La leçon vulgaire, λύσασθε, δέχεσθε, s'est glissée tard dans les manuscrits. Nous avons sur ce point le témoignage d'Apion et d'Hérodote. Eustathe : Ἀπίων καὶ Ἡρόδοτος οὐδ' αἶσα καὶ ἀπαρ-εμφάτως γράφασθαι· Παῖδα δὲ μοι λύ-σαι τε φίλην, τὰ δ' ἄποινα δέχεσθαι. Le manuscrit de Venise donne λύσαι et δέ-χεσθαι. — Τὰ ἄποινα, en prose ταῦτα τὰ ἄποινα. Chryses montre d'un geste les objets précieux qu'il a apportés.

22. Πάντες ἐπευφήμησαν. Virgile, *Énéide*, XI, 432 : « ... unoque omnes « eadem ore fremebant. »

23. Δέχθαι, infinitif de l'aoriste épique ἐδέχμην, de δέχομαι.

24. Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι. Zénodote écrivait Ἀτρείδῃος Ἀγαμέμνονος. Mais Homère emploie souvent le datif là où en prose on mettrait le génitif. *Scholies* : ὁ δὲ ποιη-τής δοτικῆ ἀντι γενικῆς (supplétez γερῆται).

25. Ἀφίει, imparfait d'ἀφίειω, équivalent d'ἀφίημι. — Ἐπί appartient au verbe : μῦ-θον ἐπέτελλε. Les tmèses de ce genre sont perpétuelles chez Homère. Quelque fois même la préposition est après le verbe. Il est évident que de purs adverbcs, ayant leur position indépendante. Elles n'ont fait corps avec le verbe que dans le grec des siècles postérieurs à Homère. — Μῦθον équivalait à ἐντολήν, un commandement.

26. Μή, comme en latin *ne*, *ne forte*, prends garde que.

29-31. Τῆν... Ces trois vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise, et l'athétèse ou condamnation est motivée sur ce qu'ils affaiblissent la pensée et contiennent des choses inconvenantes : ἀθε-τοῦνται ὅτι ἀναλύουσι τὴν ἐπίτασιν τοῦ νοῦ... ἀπρεπὲς δὲ καὶ τὸ Ἀγαμέμνονα τοιαῦτα λέγειν. Mais ce sont là des raisons peu concluantes. Ces trois vers sont très-expressifs et dignes d'Homère.

30. Ἄργεϊ. C'est le royaume d'Agamemnon, la plaine d'Argos, dont Mycènes était la capitale; ce n'est point la ville d'Argos, car cette ville appartenait à Diomède. On peut aussi entendre, comme dans une foule de passages, le Péloponnèse en général. C'est le sens que préférerait Aristarque. Voici sa note sur Ἄργος, IV, 474 : ἢ διπλῆ, ὅτι Ἄργος τὴν Πελοπόννησον, οὐ τὴν πόλιν λέγει.

31. Ἰστων ἐποιχομένην. Virgile, *Énéide*, VII, 44 : a Arguto tenues *percurrrens* pec- « tine telas. » — Ἀντιώσσαν. On le traduit d'ordinaire comme s'il s'agissait d'une simple occupation domestique : εὐτρεπί-ζουσαν, προσόνουσαν. C'est plutôt le droit barbare du vainqueur sur la personne de sa captive. *Scholies* : καὶ τῆς ἐμῆς κοίτης ἀντιλαμβνομένην καὶ μετέχουσαν. Voy. les paroles de Nestor, II, 354-356.

32. Σαώτερος, n'a que le sens du positif σός ou σῶς. Dans l'ancien français, et chez La Fontaine encore, le comparatif *moindre* signifie simplement *petit*. « C'est là son *moindre* défaut » ne contient au-

Ὡς ἔφατ' ἔδδοισεν δ' ὁ γέρων καὶ ἐπέθετο μύθῳ.

Βῆ δ' ἀκέων παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης,

πολλὰ δ' ἔπειτ' ἀπάνευθε κίων ἠρᾶθ' ὁ γεραῖος

35

Ἀπόλλωνι ἀνακτι, τὸν ἠΰκομος τέκε Λητώ·

Κλυθί μευ, Ἀργυρότοξ', ὃς Χρῦσῃ ἀμφιβέβηκας

Κίλλαν τε Ζαθέην, Τενέδοιό τε Ἴφι ἀνάσσεις,

Σμινθεῦ· εἵποτέ τοι χαρίεντ' ἐπὶ νηὸν ἔρεψα.

ἢ εἰ δὴ ποτέ τοι κατὰ πύονα μηρί' ἔκηκα

40

ταύρων ἠδ' αἰγῶν, τόδε μοι κρήνην ἐέλδωρ·

τίσειαν Δαναοὶ ἐμὰ δάκρυα σοῖσι βέλεσσιν.

cune idée de comparaison, et n'accuse la fourmi que sur un chef unique. En latin, *senior* signifie simplement un *vieillard*. Plusieurs comparatifs grecs s'emploient, même en prose, pour des positifs : νεώτερος, πρεσβύτερος, etc.

33. Ὁ γέρων, et plus bas, vers 35, ὁ γεραῖος : *senex ille*, l'auguste vieillard. Voy. plus haut la note du vers 41 sur τὸν Χρῦσῃ ἀρητήρα.

34. Ἀκέων, silencieux. Xénodote écrivait ἀκέων, affligé.

37. Χρῦσῃ. Chryse était une ville de la Troade, sur l'Hellespont. C'est là qu'était le temple dont Chryses était prêtre. — Ἀμφιβέβηκας. Homère explique lui-même, V, 299, comment le verbe ἀμφιβέβηκα signifie *protéger*. Il dit d'Énée, descendant contre les Grecs le cadavre de Pandarus : Ἄμφι δ' ἄρ' αὐτῷ βαινέ, λέων ὡς ἀλκί πειποιθώς.

38. Κίλλαν. Cilla était une petite ville de la Troade, voisine de Chryse. — Τενέδοιο. L'île de Ténédos était à peu de distance de la côte. Virgile, *Énéide*, II, 24 : « Est in conspectu Tenedos, notissima fama In-sula. » — Il y a deux hiatus dans le vers, ε-τ, τ-α. Mais le premier est à peine sensible, et le second est tout ce qu'il y a de plus doux. C'est ici qu'on voit que le digamma ne perfectionne pas toujours les vers d'Homère. Le *Fisci Fanάσεις* de Heyne, de Payne Knight et de Bekker est affreux en comparaison du texte ordinaire.

39. Σμινθεῦ. Quelques anciens dérivent ce surnom de σμίνθος, rat, souris, et en faisaient l'équivalent de *μυοκτόνος*, destructeur des rats. Apollon avait d'autres surnoms qui ne sont guère moins

étranges : λύκειος, παρόπιος, σαυροκτόνος. Aristarque repousse cette étymologie, comme malséante. Selon lui, Apollon est appelé Σμινθεύς, parce qu'il avait un temple à Sminthe, qui était, comme Chryse et Cilla, une ville de la Troade. Cette ville est d'ailleurs inconnue. Apollonius : Ἀρίσταρχος ἀπρεπὲς ἡγείται ἀπὸ χαμαιπετοῦς ζώου τὸν θεὸν ἐπιθέτω κροκομηθεῖαι ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ. — Εἵποτε. Virgile a reproduit ce mouvement, *Énéide*, IX, 405 : « Si qua tuis unquam pro me pater Hynta-cus aris Dona tulit. » — Ἐρεψα. Le verbe ἔρεψω signifie munir d'un toit, et ici ἐπέρεψα a le sens de *j'ai bâti*. C'est à tort que quelques-uns l'entendent seulement des ornements dont Chryses a décoré le temple. Apollonius : ἔρεψα ἄρ' οὐ καὶ ὄροσφῆ, ἢ στέγη· κακῶς δ' ἀπέδωκάν τινες τὸ ἐστεφάνωσα.

40. Πύονα μηρί(α). Le mot *μηρία* signifie seulement les os des cuisses, ou tout au plus des morceaux de cuisse. *Scholies* : τὰ μηριαῖα ὀστά. On se contentait ordinairement de les couvrir d'un peu de graisse, comme avait fait Prométhée à Mécène, et on était censé avoir offert la victime entière. Hésiode, *Théogonie*, vers 557 : Ἐκ τοῦ... (depuis le stratagème de Prométhée), Κάϊουστ' ὄστέα λευκά θυρήντων ἐπὶ βωμῶν. L'épithète *πίονα* dit que Chryses était un adorateur fervent, qui n'épargnait pas la graisse, et qui faisait monter d'épais nuages de fumée vers son dieu.

41. Τόδε. Aristarque écrivait τὸ δέ. Hérodien a rétabli τόδε, qui est plus simple et plus expressif.

42. Δαναοί, les Grecs en général. Dans son sens propre, ce mot désigne les habi-

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων·
 βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρήνων χωόμενος κῆρ,
 τὸς ὤμοισιν ἔχων ἀμφορρεσέα τε φαρέτρην. 45
 Ἐκλαγξαν δ' ἄρ' ὄϊστοὶ ἐπ' ὤμων χωομένοιο,
 αὐτοῦ κινήθέντος· ὁ δ' ἦϊε νυκτὶ ἑοικώς.
 Ἐξετ' ἔπειτ' ἀπάνευθε νεῶν, μετὰ δ' ἰὸν ἔηκεν·
 δεινὴ δὲ κλαγγὴ γένετ' ἀργυρέοιο βιοῖο.
 Οὐρῆας μὲν πρῶτον ἐπώχετο καὶ κύνας ἀργούς, 50
 αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτοῖσι βέλος ἔχεπευκὲς ἐφοίε
 βάλλ'· αἰεὶ δὲ πυραὶ νεκύων καίνοντο θαμειαί.
 Ἐνῆμαρ μὲν ἀνά στρατὸν ὤχετο κῆλα θεοῖο·
 τῆ δεκάτῃ δ' ἀγορήνδε καλέσσατο λαὸν Ἀχιλλεύς·
 τῷ γὰρ ἐπὶ φρεσὶ θῆκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη· 53

tants du pays d'Argos, où avait régné Danaus.

44. Βῆ δὲ κατ', pour κατέθῃ δέ. Voyez plus haut, vers 25, la note sur ἐπί. — Οὐλύμποιο καρήνων. Chacun des sommets de l'Olympe était l'habitation de quelque dieu. Jupiter avait son palais sur la cime la plus haute. L'Olympe, dans Homère, est toujours pris au propre pour la montagne même, et ne signifie jamais le ciel. Mais Homère regarde les sommets de l'Olympe comme étant dans le ciel, parce qu'ils s'élèvent au-dessus de la région des nuages. Il appelle les nuages, V, 749, πύλαι οὐρανοῦ, portes du ciel.

45. Ἀμφορρεσέα, couvert tout alentour, c'est-à-dire ayant un fond et un couvercle, formant une boîte. La finale α est longue par le fait de la césure. Il est inutile de supposer, comme font quelques-uns, qu'on doublait, dans la prononciation, le τ initial du mot suivant.

46-47. Ἐκλαγξαν... Zénodote regardait ces deux vers comme interpolés; mais il les avait laissés dans son texte.

46. Ἐκλαγξαν. Virgile, *Énéide*, IV, 149: «Tela sonant humeris.»

47. Νυκτὶ ἑοικώς. Cela dit plus qu'invisible. Les dieux sont naturellement invisibles aux mortels. Si on les voit, c'est qu'ils veulent bien se laisser voir. La scène entre Minerve et Achille (voyez plus bas, vers 498) montre comment se passaient les choses. Homère compare Apollon à la nuit,

pour exprimer la terreur que va répandre le dieu. C'est ainsi qu'Hector, *Iliade*, XII, 463, et Hercule, *Odyssée*, XI, 606, sont comparés à la nuit. Zénodote écrivait νυκτὶ ἔλυσθαίς. Mais le dieu n'est point enveloppé d'un nuage. Il faut d'ailleurs quelque chose qui se rapporte à l'idée de terreur. Quant à l'hiatus ι-ε, on suppose avec vraisemblance qu'il n'existait pas pour les anciens Grecs, au temps du digamma. Ils disaient *Φοικώς*, ou même, suivant Payne Knight, Cartius et d'autres, *Φεφοικώς*. Ce qui est évident, c'est qu'ils prononçaient de façon à rétablir l'euphonie.

50-52. Οὐρῆας... Daremberg: «L'observation moderne constate, il est vrai, la coexistence d'épidémies et d'épizooties; mais on ne voit pas qu'une même affection épidémique ait à la fois décimé les animaux et les hommes.»

50. Οὐρῆας... Zoïle se moquait d'Homère au sujet de ce vers: «Il est indécent, disait-il, qu'un dieu se laisse aller à une coïté pareille. Que lui avaient fait ces mulets et ces chiens?» — Κῆλα. Il est question des traits d'Apollon à propos de mort soudaine, XXIV, 758-759. Voyez aussi les notes VI, 205 et 425.

51. Τῆ δεκάτῃ, ce jour-là dixième, le dixième jour. Il semble qu'après ἐνῆμαρ, on devrait avoir τῷ δεκάτῳ. Mais le féminin était une expression faite. Voyez la note XXI, 46.

53. Ἐπὶ φρεσὶ, au diaphragme, au siège

κίηδετο γάρ Δαναῶν, ὅτι ῥα θνήσκοντας ὄρατό.
Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν ἤγεθον ὁμηγερέες τ' ἐγένοντο,
τοῖσι δ' ἀνιστάμενος μετέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·

Ἄτρείδῃ, νῦν ἄμμε παλιμπλαγχθέντας δῖω
ἄψ ἀπονοστήσειν, εἴ κεν θάνατόν γε φύγοιμεν, 60
εἰ δὴ ὁμοῦ πόλεμός τε δαμᾶ καὶ λοιμός Ἀχαιούς.
Ἄλλ' ἄγε δὴ τινα μάντιν ἐρέομεν, ἣ ἱερῆα,
ἣ καὶ ὄνειροπόλον (καὶ γάρ τ' ὄναρ ἐκ Διός ἐστιν),
ὅς κ' εἴποι ὅ τι τόσσον ἐχώσατο Φοῖβος Ἀπόλλων.
εἴτ' ἄρ' ὄγ' εὐχολῆς ἐπιμέμφεται εἴθ' ἐκατόμβης· 65
αἶ κέν πως ἀρνῶν κνίσσης αἰγῶν τε τελείων
βούλεται ἀντιάσας ἡμῖν ἀπὸ λοιγὸν ἀμῦναι.

Ἦτοι ὄγ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔξετο. Τοῖσι δ' ἀνέστη
Κάλχας Θεστορίδης, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος,
ὅς ἤδη τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα, 70
καὶ νῆεσσ' ἠγήσατ' Ἀχαιῶν Ἴλιον εἴσω,
ἦν διὰ μαντοσύνην, τὴν οἱ πόρε Φοῖβος Ἀπόλλων·
ὅ σπιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

Ἦ Ἀχιλεῦ, κέλευαί με, Διὶ φίλε, μυθήσασθαι
μῆνιν Ἀπόλλωνος, ἐκατηβελέτας ἀνακτος. 75

de la pensée, dans l'esprit. Voyez plus bas les deux notes du vers 103. — Ἦρη. Junon est par excellence, chez Homère, la divinité protectrice des Grecs.

56. Ὀρατο dans le sens actif : *videbat*, elle voyait. Zénodote écrivait ὄρητο. Aristarque repousse énergiquement cette leçon comme anti-érique : ἀρνοεὶ δὲ ὅτι Δωρικὸν γίνεται.

58. Δ(έ) est une reprise, et équivaut à *tum*, alors.

59. Παλιμπλαγχθέντας. *Scholies* : εἰς τοῦπίσω πλανηθέντας.

62. Ἐρείομεν pour ἐρέωμεν, interrogatifs.

64. Ὅ τι, comme δι' ὅτι, pourquoi.

65. Εὐχολῆς... ἐκατομβῆς. Heyne : « Voto vel sacro non reddito. »

66. Αἶ ζέν πως, pour savoir si : comme en latin *si forte*, ou simplement *si*. Virgile, *Énéide*. VI. 78 : « Bachelor vates,

magnum si pectore possit Excussisse
« deum, »

67. Βούλεται, au subjonctif, pour βούληται.

68. Κατ' ἄρ' ἔξετο, pour καθέξετο ἄρα. Zénodote lisait ἐκαθέξετο, réduisant la poésie d'Homère au langage de la prose. C'est ce qui a fait dire à un scholiaste, probablement d'après Aristarque : οὐκ ἐξ Ζηρόδοτος ἐλληνίζειν τὸν Ὀμηρον.

69. Κάλχας. Calchas est, avec Tirésias, le plus fameux des devins antiques.

70. Ὅς ἤδη... Virgile, *Géorgiques*, IV, 391 : «... novit namque omniavates, Quae « sint, quae fuerint, quae mox ventura tra-
« hantur. »

71. Νῆεσσ' ἠγήσατ(ο), *navibus monstravit vocem*. Calchas disait ce qu'il fallait faire pour que la traversée fût heureuse. Avec le génitif, ἠγήσατο signifierait qu'il avait été l'amiral de la flotte.

Τοιγάρ ἐγὼν ἐρέω· σὺ δὲ σύνθεο καί μοι ὄμοσσον
ἧ μὲν μοι πρόφρων ἔπεσιν καὶ γερσὶν ἀρήξειν.

Ἦ γὰρ ὄτομαι ἀνδρᾶ γολωσέμεν, ὃς μέγα πάντων
Ἀργείων κρατέει, καὶ οἱ πείθονται Ἀχαιοί.

Κρείσσων γὰρ βασιλεὺς, ὅτε γώσεται ἀνδρὶ χέρι· 80
εἴπερ γὰρ τε χόλον γε καὶ αὐτῆμαρ καταπέψη,
ἀλλά τε καὶ μετόπισθεν ἔχει κότον, ὄφρα τελέσσει,
ἐν στήθεσσι ἐοῖσι. Σὺ δὲ φράσαι εἰ με σαώσεις.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Θαρσῆσας μάλα εἰπέ θεοπρόπιον ὃ τι οἶσθα. 85

Οὐ μὰ γὰρ Ἀπόλλωνα Διὶ φίλον, ὅτε σὺ, Κάλχαν,
εὐχόμενος Δαναοῖσι θεοπροπίας ἀναφαίνεις,
οὔτις ἐμεῦ ζῶντος καὶ ἐπὶ χθονὶ δερκομένοιο
σοὶ κοίλης παρὰ νηυσὶ βαρείας χεῖρας ἐποίησε
συμπάντων Δαναῶν, οὐδ' ἦν Ἀγαμέμνονα εἶπης, 90
ὃς νῦν πολλὸν ἄριστος Ἀχαιῶν εὐχεται εἶναι.

Καὶ τότε δὴ θάρσῃσε καὶ ἠΰδα μάντις ἀμύμων·
Οὔτ' ἄρ' ὄγ' εὐχολῆς ἐπιμέμεται οὐθ' ἑκατόμβης,
ἀλλ' ἔνεκ' ἀρητῆρος, ὃν ἠτίμησ' Ἀγαμέμνων,
οὐδ' ἀπέλυσε θύγατρα, καὶ οὐκ ἀπεδέξατ' ἄποινα· 95

77. Ἦ μὲν équivaut à ἧ μὴν, comme ailleurs καὶ μὲν à καὶ μὴν. Ce n'est qu'un reste d'orthographe archaïque conservé par les Alexandrins. — Πρόφρων, le nominatif sujet de l'infinifit, hellénisme qu'on trouve même chez les poètes latins. Catulle, IV 4 : « Phœlus ille... Ait fuisse na- « vium celerimus. »

78. Χολωσέμεν, pour χολώσειν, *fore ut irriterem*.

79. Καὶ οἶ, et à lui, au lieu de καὶ ὦ, et auquel. Homère juxtapose les idées plutôt qu'il ne les construit. Son style est plein d'anacoluthes.

81. Καταπέψη. Il s'abstient de laisser d'abord éclater sa colère. Il la garde en lui-même, il la recuit, il la *digère*, en attendant l'occasion favorable.

83. Φράσαι, décide en toi-même. C'est l'impératif aoriste moyen. Le verbe φράζω, dans Homère, ne signifie point *dire*. Il ne s'entend que de la pensée. Aristarque : οὐ-

δέποτε τὸ φράσαι ἐπὶ τοῦ εἰπεῖν ὁ ποιητῆς τίθησιν, ἀλλ' ἐπὶ τῆς διανοίας. Le principe d'Aristarque s'applique au moyen comme à l'actif.

86-87. Ὅτε dépend de εὐχόμενος.

88. Ἐμεῦ ζῶντος... Les Attiques disaient ζῶν καὶ βλέπων, les Latins *vivus vidensque*.

91. Εὐχεται εἶναι. Il ne faut pas s'attacher au sens propre du mot εὐχεται. Cette formule homérique n'est qu'une sorte d'affirmation. Agamemnon est le plus puissant des Grecs, et sait qu'il l'est. Voilà ce que veut dire Achille.

92. Καὶ τότε δὴ... Virgile, *Énéide*, II, 76 : « Ille hæc, deposita tandem formidæ dîne, fatur. »

94-95. Ἀλλ'... Ces deux vers montrent combien le type primitif de l'hexamètre diffère du type consacré par les Latins. Il n'y a pas une seule des césures considérées comme essentielles.

τοῦνεκ' ἄρ' ἄλγε' ἔδωκεν Ἐκηβόλος ἠδ' ἔτι δώσει.
 Οὐδ' ὅγε πρὶν Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιγὸν ἀπώσει,
 πρὶν γ' ἀπὸ πατρὶ φίλῳ δόμεναι ἑλικώπιδα κούρην,
 ἀπριάτην, ἀνάποινον, ἄγειν θ' ἱερὴν ἑκατόμβην
 ἐς Χρύσην· τότε κέν μιν ἱλασσάμενοι πεπιθόμεν.

100

Ἦτοι ὅγ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔξετο. Τοῖσι δ' ἀνέστη
 ἦρως Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
 ἀχνύμενος· μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμοιμέλαιναι
 πύμπλαντ', ὅσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι εἴκτην.

96. Τοῦνεκ'... Ce vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; mais on ignore pour quelle raison. Aristarque le regardait sans doute comme inutile. — Ἐκηβόλος, celui qui frappe au loin : Apollon. On a vu, vers 75, ἑκατηβλέταο comme épithète d'Apollon. Ἐκάεργος, synonyme de ἑκηβόλος; et de ἑκατηβλέτης, est pris aussi substantivement. Voyez plus bas, vers 147.

97. Οὐδ' ὅγε... Nous donnons pour ce vers, comme Guillaume Dindorf et d'autres, la leçon d'Aristarque. Cette leçon a l'avantage d'être parfaitement claire, et de concorder pour les termes avec le vers 156 : Ἡδὴ νῦν Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιγὸν ἄμυνον. La vulgate, Οὐδ' ὅγε πρὶν λοιμοῦ βαρείας χεῖρας ἀρέξει, présente deux sens : διχῶς νοεῖται, comme dit Eustathe, qui la commente avec détail. On peut entendre, ou qu'Apollon s'abstiendra de lancer la peste, ou qu'il retiendra les mains de la Peste personnifiée. Quelques éditeurs écrivent Κῆρας, les Parques, au lieu de χεῖρας, les mains. De cette façon, la personification est claire, et l'on cesse d'avoir βαρείας χεῖρας répété à quelques vers de distance, car il est déjà vers 89. Mais Κῆρας n'est qu'une conjecture de Markland, tandis que la leçon d'Aristarque est un fait. *Scholies* : Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιγὸν ἀπώσει, οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. C'était la leçon des plus anciens textes. Notre vulgate n'est probablement qu'une correction arbitraire de Zénodote. *Scholies* : καὶ ἡ Μασσαλιωτικὴ δὲ καὶ ἡ Πριανοῦ τὸν αὐτὸν ἔχει τρόπον· εἰσικεν οὖν ἡ ἑτέρα Ζηνοδότου εἶναι, ἢ Ὁὐδ' ὅγε πρὶν λοιμοῦ βαρείας χεῖρας ἀρέξει.

97-98. Πρὶν répété. Ce pléonasme est très-fréquent dans Homère. Le premier

πρὶν n'a alors que la valeur d'un adverbe, et c'est du second, πρὶν ou πρὶν γε, que dépend l'infinitif : ante hoc, scilicet antequam. *Scholies*, vii, 481 : τὸ δεῦτερον πρὶν, ἀντὶ τοῦ πρὶν ἤ· τὸ δὲ πρῶτον, ἀντὶ τοῦ πρότερον.

98. Ἀπό... Joignez ἀπό et δόμεναι, en prose ἀποδοῦναι. — Ἐλικώπιδα, aux regards mobiles, aux yeux vifs.

99. Ἀπριάτην et ἀνάποινον sont pris adverbialement. *Scholies* : τὸ ἀπριάτην ἐπιρρηματικῶς ἀκούει ὁ Ἀπολλώνιος, ἀντὶ τοῦ ἀπριάτην. Quelques modernes en font des accusatifs féminins; mais il n'y a pas d'exemple du féminin ἀπριάτης.

100. Τότε κεν. Zénodote écrivait αἱ κεν au lieu de τότε κεν. Aristarque trouve cette leçon ridicule; car le divin sait qu'Apollon sera satisfait, et ne parle point conditionnellement : γελῶτον δὲ διστατικῶς λέγειν τὸν μάντιν.

101. Τοῖσι δ' ἀνέστη, alors se tint debout à eux en haut; alors se dressa dominant la foule assise.

103. Φρένες, *præcordia*, le diaphragme. C'est là qu'Homère plaçait le siège des émotions, et même de toute la vie intellectuelle. — Ἀμοιμέλαιναι. Dübner explique cette épithète par ce qu'on observait dans les entrailles des victimes. Le sang se noircissait à l'air, autour du diaphragme. Homère semble supposer que la colère est un afflux de sang au diaphragme, et d'un sang d'autant plus noir que la colère est plus violente.

104. Ἐίκτην, pour ἐωκείτην, comme εἰκῶς pour εἰκίως. Virgile, *Énéide*, VI, 299 : « ... stant limina flamma; » XII, 101 : « ... totoque ardentis ab ore Scina tilla absistunt; oculis micat acribus ignis. »

Κάλχαντα πρώτιστα κάκ' ὀσσόμενος προσέειπεν · 105

Μάντι κακῶν, οὐ πώποτε μοι τὸ κρήγυον εἶπας.
 Λιεί τοι τὰ κάκ' ἐστὶ φίλα φρεσὶ μαντεύεσθαι,
 ἐσθλὸν δ' οὔτε τί πω εἶπας ἔπος οὔτ' ἐτέλεσσας ·
 καὶ νῦν ἐν Δαναοῖσι θεοπροπέων ἀγορεύεις
 ὡς δὴ τοῦδ' ἔνεκά σφιν Ἴφικηβόλος ἀλγεα τεύχει, 110
 οὔνεκ' ἐγὼ κούρης Χρυσηίδος ἀγλά' ἄποινα
 οὐκ ἔθελον δέξασθαι, ἐπεὶ πολὺ βούλομαι αὐτὴν
 οἴκοι ἔχειν. Καὶ γάρ ῥα Κλυταιμνήστρης προθέβουλα,
 κουριδῆς ἀλόχου, ἐπεὶ οὐ ἔθεν ἐστὶ χερσίων,
 οὐ δέμας οὐδὲ φυγὴν, οὔτ' ἄρ φρένας οὔτε τι ἔργα. 115
 Ἀλλὰ καὶ ὣς ἐθέλω δόμεναι πάλιν, εἰ τὸγ' ἄμεινον ·
 βούλομ' ἐγὼ λαὸν σῶν ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι.

405. Ὀσσόμενος, *meditans*. Le verbe ὄσσομαι, chez Homère, a toujours un sens moral. Il s'agit de ce qui se passe dans l'âme d'Agamemnon.

407. Λιεί τοι.... Construisez : αἰεί ἐστὶ φίλα τοι (σοι) φρεσὶ μαντεύεσθαι τὰ κακά, *semper gratum tibi animo (tuo animo) praedice...*. Dübner : α Φίλα ἐστὶ pour φίλον ἐστὶ, le pluriel neutre pour le singulier, usage qui s'est conservé dans la prose attique. * On construit ordinairement : τὰ κακά ἐστὶ φίλα μαντεύεσθαι..., d'après les exemples δεινὸς ἰδέϊν, κολὸν ἀκούσαι. Des deux façons le sens est le même : « Tu te fais intérieurement une joie de prédire. » — Τὰ κακά, *ista mala*, de pareilles misères, opposé à τὸ κρήγυον, *illud bonum*, le bien que je désire.

408. Εἶπας ἔπος, *vulgo εἶπας ἔπος*. La finale d'εἶπας est longue par le fait de la césure. Il n'est donc pas besoin de supposer ici le digamma, quoique le mot ἔπος soit de ceux qui ont dû l'avoir. Les Éoliens écrivaient *Ἐπειτῆν* pour εἶπειν.

410. Ὡς δὴ.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. L'athétèse paraît assez faiblement motivée. *Scholias* : ἀθετεῖται ὅτι, αἰρομένου τούτου, σύντομος γίνεται ἢ ἐρημνεία καὶ οὐδὲν ἐλλειπέες ἔγρουσα. Le vers est utile au sens, sinon indispensable. Θεοπροπέων dirait d'une façon trop vague que Calchas parle au nom du dieu qui est l'auteur du fléau.

111. Χρυσηίδος. D'après les poètes postérieurs à Homère, le nom de la fille de Chrysès était Astynomé. Homère ne la désigne que par son nom patronymique.

112-113. Πολὺ βούλομαι αὐτὴν οἴκοι ἔχειν. L'idée est complétée par un membre de phrase sous-entendu : ἢ δέχεσθαι τὰ ἄποινα.

113. Κλυταιμνήστρης. Clytemnestre, femme d'Agamemnon, était fille de Tyn-dare et sœur d'Hélène.

114. Κουριδῆς, légitime. On rapproche le mot κουριδῆς de κούριος, *liber et ingenuus*. Il indique le mariage proprement dit, par opposition aux liaisons extra-légales. Quelques-uns le rattachent à κούριος pour κύριος, et expliquent κουριδῆ ἀλοχῆς, maîtresse de maison, mère de famille. La première explication est préférable. — Οὐ ἔθεν, *vulgo οὐχ ἔθεν*. La forme ἔθεν pour οὐ est enclitique. L'hiatus disparaissait ou s'adoucisait, soit par le fait du digamma, soit par une aspiration à peu près équivalente à une consonne. Notre vulgate n'est qu'une correction arbitraire des Byzantins.

115. Οὔτε τι ἔργα. Ici, l'existence primitive du digamma est hors de doute. Comparez *Heik, work*, etc., dans les langues germaniques.

117. Βούλομ' ἐγὼ.... Zénodote trouvait la réflexion plus que naïve et le vers indigne d'Homère. *Scholias* : Ζηγόδοτος

Αὐτὰρ ἐμοὶ γέρας αὐτίχ' ἐτοιμάσαστ'. ὄφρα μὴ οἶος
Ἄργείων ἀγέραστος ἔω, ἐπεὶ οὐδὲ ἕοικεν.

Λεύσσετε γὰρ τόγε πάντες, ὅ μοι γέρας ἔρχεται ἄλλη. 120

Τὸν δ' ἠμείβεται ἔπειτα ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·

Ἄτρεΐδῃ κύδιστε, φιλοκτεανώτατε πάντων,

πῶς γὰρ τοι δώσουσι γέρας μεγάθυμοι Ἀχαιοί;

Οὐδὲ τί που ἴδμεν ξυνήϊα κείμενα πολλά·

ἀλλὰ τὰ μὲν πολλίων ἐξ ἐπράθομεν, τὰ δέδασται, 125

λαοὺς δ' οὐκ ἐπέοικε παλίλλογα ταῦτ' ἐπαίρειν.

Ἄλλὰ σὺ μὲν νῦν τήνδε θεῶν πρόες· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ

τριπλῆ τετραπλῆ τ' ἀποτίσομεν, αἳ κέ ποθι Ζεὺς

δῶσι πόλιν Τροίην εὐτείχεον ἐξάλαπάξει.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων· 130

Μὴ δ' οὕτως, ἀγαθός περ ἐὼν, θεοείκελ' Ἀχιλλεῦ,

κλέπτε νόω, ἐπεὶ οὐ παρελεύσεαι οὐδέ με πείσεις.

Ἢ ἐθέλεις, ὄφρ' αὐτὸς ἔχῃς γέρας, αὐτὰρ ἐμὶ αὐτῶς

ἦσθαι δευόμενον, κέλευαι δέ με τήνδ' ἀποδοῦναι·

ἠθέτηκεν αὐτὸν ὡς τῆς διανοίας εὐήθους οὐσης. Aristarque répondait simplement que le vers dit très-bien ce qu'il veut dire, et qu'il est la conclusion naturelle de ce qui précède : οὐ δεῖ δὲ αὐτὸν ἰδίᾳ προσέρεσθαι, ἀλλὰ συνάπτειν τοῖς ἄνω· ἐν ἧθει γὰρ λέγεται. — Σῶν, leçon d'Aristarque, *uiso* σῶον : sain et sauf. Homère emploie indifféremment *σῶς* et *σῶος*.

120. "O pour ὅτι, que. Cet ὅ, que, est assez fréquent, chez Homère, avec les verbes qui signifient savoir ou connaître : voir est de leur espèce.

122. Φιλοκτεανώτατε. Aristophane de Byzance lisait *φιλοκτεανώτατος*.

124. *Ξυνήϊα* la première syllabe brève. On ramène le trochée en supposant que le *ν* comptait comme double. Nous verrons un assez grand nombre de faits analogues.

125. Τα μὲν... τὰ, *illa quidem quæ... illa*. — Πολίων ἐξ, *ex urbibus*. Avec la leçon ἐξεπράθομεν, le sens est le même.

129. Δῶσι pour δῶ. Zoïle affectait de prendre δῶσι pour un pluriel, et accusait Homère de faire des solécismes. Ce qui est bizarre, c'est que le stoïcien Chryssippe di-

sait ici la même chose que Zoïle. *Scholies* : Ζωῖλος δὲ ὁ Ἀμφιπολίτης καὶ Χρύσιππος ὁ Στωϊκὸς σολοικίζειν οἰοῦνται τὸ ποιητὴν, ἀντὶ ἐνικοῦ πληθυντικῶ χρησάμενον ῥήματι. — Τροίην. Aristarque écrivait Τροίην, adjectif, pour Τρωίην. Il blâme Zénodote de faire ici le mot dissyllabe, par conséquent nom propre. Cependant il reconnaît lui-même, dans un autre passage, XXI, 544, Τροίη comme synonyme d'Ἰλιος. Ici il est indifférent, ce semble, d'avoir *urbem Trojam* ou *urbem Trojanam*. Mais je dois dire que les Alexandrins maintenaient l'orthographe d'Aristarque. C'est encore celle du manuscrit de Venise.

132. Κλέπτε νόω indique une ruse qui met la vigilance en défaut; παρελεύσεαι est une image empruntée à la course : *παρετρέψαι*, passer inaperçu.

133. Ὄφρ(α), *dam*, tandis que. — Αὐτὰρ ἐμὲ, *me autem*, moi en retour. — Αὐτῶς, *sic*, ainsi, ou plutôt *comme ça*, et dans le sens vulgaire de l'expression française.

133-134. Ἢ ἐθέλεις... Vers condamnés par Aristarque et d'autres anciens, mais pour des raisons qui ne sont guère probantes.

Ἀλλ' εἰ μὲν δώσουσι γέρας μεγάθυμοι Ἀχαιοί. 135
 ἄρσαντες κατὰ θυμόν, ὅπως ἀντάξιον ἔσται·
 εἰ δέ κε μὴ δώωσιν, ἐγὼ δέ κεν αὐτὸς ἔλωμαι
 ἢ τεὸν ἢ Αἴαντος ἰὼν γέρας, ἢ Ὀδυσῆος
 ἄξω ἐλών· ὁ δέ κεν κεχολώσεται ὃν κεν ἴκωμαι.
 Ἄλλ' ἦτοι μὲν ταῦτα μεταφρασόμεσθα καὶ αὐτίς. 140
 Νῦν δ' ἄγε νῆα μέλαιναν ἐρύσσομεν εἰς ἄλλα δῖαν,
 ἐς δ' ἐρέτας ἐπιτηδὲς ἀγείρομεν, ἐς δ' ἐκατόμβην
 θείομεν, ἂν δ' αὐτὴν Χρυσηίδα καλλιπάρηον
 βήσομεν· εἰς δέ τις ἀρχὸς ἀνὴρ βουληφόρος ἔστω,
 ἢ Αἴας, ἢ Ἰδομενεὺς, ἢ δῖος Ὀδυσσεύς, 145
 ἢ ἐ σὺ, Πηλεΐδη, πάντων ἐκπαγλότατ' ἀνδρῶν,
 ὄφρ' ἡμῖν Ἐκάεργον ἰλάσσειαι ἱερὰ βέεας.
 Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πόδας ὠκύς Ἀχιλλεύς·
 ὦμοι, ἀναιδείην ἐπιειμένε, κερδάλεόφρον,
 πῶς τίς τοι πρόφρων ἔπαισιν πείθηται Ἀχαιῶν 150
 ἢ ὁδὸν ἐλθέμεναι, ἢ ἀνδράσιν ἴφι μάχεσθαι;
 Οὐ γὰρ ἐγὼ Τρώων ἔνεκ' ἤλυθον αἰγμητῶν
 δεῦρο μαχησόμενος, ἐπεὶ οὔτι μοι αἵτιοί εἰσιν.
 Οὐ γὰρ πῶποτ' ἐμὰς βοῦς ἤλασαν, οὐδὲ μὲν ἵππους,

Scholies : ἀτελοῦνται ὅτι εὐτελεῖς τῇ συνθέσει καὶ τῇ διανοίᾳ, καὶ μὴ ἀρμόζοντες Ἀγαμέμνονι.

136. Ὅπως ἀντάξιον ἔσται. L'idée n'est pas complète dans les mots. Il faut sous-entendre, après ἔσται, *c'est bien!* ou *soit!* ou l'équivalent. Un geste ou une intonation de l'orateur suffisaient pour achever l'expression de sa pensée.

138. Αἴαντος... Ὀδυσῆος. Agamemnon cite les deux chefs les plus renommés après Achille. Il lui faut, pour compensation, quelque chose qui ait appartenu aux plus grands des rois confédérés.

139. Ἄξω.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Mais la sentence d'athlétèse semble avoir été rédigée par Zénodote : ἀθετεῖται ὅτι πλήρης ὁ λόγος..., καὶ εὐηθεῖς τὸ προσκείμενον. On voudrait voir ici, comme au vers 117, une protestation d'Aristarque.

141. Μέλαιναν. Les navires étaient enduits de poix. Les anciens entendaient aussi μέλαιναν dans un sens figuré, à cause de la profondeur des navires. *Scholies* : βαθεῖαν, ἢ πίσην κεχρισμένην. D'après le caractère général de la poésie homérique, il vaut mieux prendre l'expression au propre. Homère parle aux yeux. — Δῖαν, divine. Homère appelle divin, dans les choses, tout ce qui est vaste, imposant ou terrible.

145. Ἰδομενεὺς. C'est le fameux roi de Crète, fils de Deucalion et petit-fils de Minos.

149. Ἀναιδείην ἐπιειμένε. On dit, en français, *cuivasse d'impudence*. — Κερδάλεόφρον, à l'âme pleine d'astuce. Voyez la note VI, 153 sur κέρτεστος.

152-158. Οὐ γὰρ.... Racine a imité ce passage, *Iphigénie*, IV, vi, mais avec beaucoup d'atténuations.

οὐδέ ποτ' ἐν Φθίῃ ἐριβόλακι βωτιανείρῃ
καρπὸν ἐδηλήσαντ', ἐπειὴ μάλα πολλὰ μεταξὺ
οὔρεά τε σκιοῶντα θάλασσά τε ἠχῆσσαν·
ἀλλὰ σοί, ὦ μέγ' ἀναιδὲς, ἄμ' ἐσπόμειθ', ὄφρα σὺ χαιρῆς,
τιμὴν ἀρνύμενοι Μενελάω σοί τε, κυνώπα,
πρὸς Τρώων· τῶν οὔτι μετατρέπη οὐδ' ἀλεγιζέεις· 160
καὶ δὴ μοι γέρας αὐτὸς ἀφαιρήσεσθαι ἀπειλεῖς,
ᾧ ἔπι πόλλ' ἐμόγησα, δόσαν δέ μοι υἴες Ἀχαιοῶν.
Οὐ μὲν σοί ποτε ἴσον ἔχω γέρας, ὅππότε' Ἀχαιοὶ
Τρώων ἐκπέρσωσ' εὐναιόμενον πολυέθρον·
ἀλλὰ τὸ μὲν πλεῖον πολυαῖκος πολέμοιο 165
χεῖρες ἐμαὶ διέπους'· ἀτὰρ ἦν ποτε δασμὸς ἵκηται,
σοὶ τὸ γέρας πολὺ μείζον, ἐγὼ δ' ὀλίγον τε σῖλον τε
ἔρχομ' ἔχων ἐπὶ νῆας, ἐπεὶ κε κάμω πολεμίζων.
Νῦν δ' εἴμι Φθίηνδ', ἐπειὴ πολὺ φέρτερόν ἐστιν

155. Ἐν Φθίῃ, dans le pays de Phthie. On ne sait pas dans quelle partie de la Thessalie était Phthie, la capitale de Pélie. Les uns mettent Phthie sur le Sperchius, d'autres au bord de la mer, d'autres ailleurs. L'opinion la plus commune l'identifie avec Pharsale. Voyez l'*Épithétisme* de Catulle, vers 37. Eustathe : τὰ νῦν κατὰ τινὰς λεγόμενα Φάρσαλα.

156. Ἐπειὴ. La pénultième compte pour brève, à cause de la voyelle qui la suit. On verra plusieurs exemples de longues et de diphthongues devenues ainsi brèves dans le corps des mots, comme elles le deviennent si souvent par l'hiatus. On écrit ordinairement ἐπεὶ ἦ, mais à tort; car ἦ se place au commencement des phrases, et il a un sens énergique qui lussait souvent la pensée après ἐπεὶ. Presque partout ἐπειὴ signifie simplement *lorsque*. Guill. Dindorf : « Est autem hoc ἐπειὴ nihil aliud quam ἐπεὶ « cum littera ἦ paragogica, ut τίη pro τί « et ὅτιη pro ὅτι dicta sunt. »

156-157. Μάλα πολλὰ... Ovide, *Tristes*, IV, vii, 21 : « Innumeri montes, inter me teque, vicique, Fluminisque et campi. « nec freta pauca jacent. »

157. Σκιοῶντα, vulgo σκιοέντα. *Scholies* : σκιοῶντα διὰ τοῦ ὦ Ἀρίσταρχος. Ces montagnes étaient couvertes de forêts.

159. Μενελάω. La Grèce s'était armée pour venger l'enlèvement de la femme de Ménélas, frère d'Agamemnon.

160. Τῶν, de ces choses, de ce que je viens de dire. Quelques anciens ne ponctuaient pas après Τρώων. Ils faisaient de τῶν un conjonctif. Avec cette leçon, Achille reprocherait à Agamemnon de ne pas se soucier de prendre Troie, puisqu'il s'aliène le seul homme qui soit en état de vaincre les Troyens.

161. Καὶ ὅγ', et pour comble, bien plus, ce n'est pas tout.

162. Ὡ ἔπι, c'est-à-dire ἐπ' ᾧ, pour lequel.

164. Τρώων... πολυέθρον, une ville des Troyens, quelque ville troyenne.

165. Τό est emphatique, et τὸ πλεῖον signifie, presque toute la besogne.

167. Τὸ γέρας, *illud præmium*, l'énorme part de butin que tu reçois. — Φίλον. Heyne : « Quod tamen gratum sit, in quo « acquiescam. »

168. Ἐπεὶ κε κάμω. Villoison, ἐπὶν κεκάμω. Le sens est le même. Les anciens disputaient sur la manière d'écrire le passage. Nous donnons la leçon d'Aristarque et d'Hérodien. *Scholies* : Ἡρωδιανὸς μὲν καὶ Ἀρίσταρχος ἐπεὶ κε γράφουσιν. Eustathe dit que c'est la leçon du plus

οἴκαδ' ἴμεν σὺν νηυσὶ κορωνίσιν, οὐδέ σ' οἶω
ἐνθάδ' ἄτιμος ἐὼν ἄφενος καὶ πλοῦτον ἀφύξειν. 170

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα ἀναξ ἀνδρῶν Ἰλαμένων·
Φεῦγε μάλ', εἴ τοι θυμὸς ἐπέσσυται, οὐδέ σ' ἔγωγε
λίσσομαι εἶνεκ' ἐμεῖο μένειν· πᾶρ' ἔμοιγε καὶ ἄλλοι
οἳ κέ με τιμήσουσι, μάλιστα δὲ μητίετα Ζεὺς. 175

Ἐχθιστος δέ μοι ἐσσι Διοτρεφῶν βασιλῆων·
αἰεὶ γάρ τοι ἔρις τε φίλη πόλεμοί τε μάχαι τε.
Εἰ μάλλα καρτερός ἐσσι, θεὸς που σοὶ τόγ' ἔδωκεν.
Οἴκαδ' ἴων σὺν νηυσὶ τε σῆς καὶ σοῖς ἐτάροισιν
Μυρμιδόνεσσιν ἄνασσε, σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγιζώ,
οὐδ' ὄθομαι κοτέοντος· ἀπειλήσω δέ τοι ὦδε· 180

ὥς ἔμ' ἀφαιρεῖται Χρυσήϊδα Φοῖβος Ἰππόλων,
τῆν μὲν ἐγὼ σὺν νηί τ' ἐμῇ καὶ ἐμοῖς ἐτάροισιν
πέμψω, ἐγὼ δέ κ' ἄγω Βρισηΐδα καλλιπάρηον
αὐτὸς ἴων κλισίηνδε, τὸ σὸν γέρας, ὄφρ' εὔ εἰδῆς 185

grand nombre : οἱ πλείους τὸ κε συνδυε-
τικὸν ἔχοντες.

170-171. Οὐδέ... Construisez : οὐδὲ οἶω ἀφύξειν σοὶ ἄφενος καὶ πλοῦτον, ἐὼν ἄτιμος ἐνθάδε, car mon intention n'est nullement de te fournir à souhait prospérité et richesse, tout en étant ici privé des honneurs qui me sont dus. C'est le seul exemple de l'élision de σοὶ qu'il y ait dans Homère. Mais l'élision de μοι se trouve VI, 465 et ailleurs. Quelques-uns ont essayé, mais bien en vain, d'expliquer σ' comme s'il y avait σε. Bentley et d'autres n'admettent pas que σ' puisse être pour σοι, quoique d'ailleurs convaincus que σοι est absolument indispensable. Ils changent le texte, et écrivent οὐδέ σοι οἶω, malgré l'autorité unanime des manuscrits. Dans l'édition Didot, ἄτιμος ἐὼν est entre deux virgules et expliqué comme un nominatif absolu : « Neque te « puto hic, *inhonoratus quum sim*, opes et « divitias collecturum. » On pourrait à la rigueur admettre le nominatif absolu ; mais ἀφύσσω, puiser, n'a pas grand'chose de commun avec colligere, et il est difficile, de se rendre compte de ce qu'a voulu dire le traducteur en écrivant cette phrase la-

tine. Nous sommes donc condamnés ou à prendre σ' pour σοι, ou à accepter la correction de Bentley.

174. Πᾶρ' pour πᾶρα, dans le sens de présente, *adsunt* : sont là, sont des aides tout prêts.

175. Μητίετα. Ces terminaisons en α, comme ἱππότα, τοξότα, etc., sont un reste des dialectes primitifs. Eustathe : Βοιωτῶν καὶ Αἰολέων ὁ τοιοῦτος τύπος τοῦ σχηματισμοῦ.

176. Ἐσσι, tu es. C'est l'ancienne et régulière conjugaison, conservée par les Doriens. Εἶς et surtout εἰ, la forme classique, sont, au fond, des altérations barbares.

180. Μυρμιδόνεσσιν. Les Myrmidons, sujets d'Achille, étaient des Achéens de la Thessalie; c'étaient les hommes du pays dont Phthie était la capitale. Ils étaient originaires de l'île d'Égine, et ils avaient émigré en Thessalie avec Pélée.

181. Κ' ἄγω équivaut à ἄξω. — Βρισηΐδα, la fille de Brisès. Homère ne lui donne, comme à Chrysis, que son nom patronymique. Les scholiastes l'appellent Hippodamie. Achille l'avait prise à Lyrnèse ou Lyrnesse, après avoir tué son époux et ses frères. Brisès, son père, était prêtre

ὅσσον φέρτερός εἰμι σέθεν, στυγέη δὲ καὶ ἄλλος
ἶσον ἐμοὶ φάσθαι καὶ ὁμοιωθήμεναι ἄντην.

Ὡς φάτο· Πηλείωνι δ' ἄχος γένετ', ἐν δὲ οἱ ἦτορ
στήθεσσι λασίοισι διάνδιχα μερμήριζεν,
ἧ ὄγε φάσγανον ὄξυ ἐρυστάμενος παρὰ μηροῦ
τοὺς μὲν ἀναστήσειεν, ὁ δ' Ἀτρείδην ἐναρίζοι,
ἧὲ χόλον παύσειεν ἐρητύσειέ τε θυμόν.

190

Ἔως ὁ ταυθ' ὠρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν
ἔλκετο δ' ἐκ κολεοῖο μέγα ξίφος, ἦλθε δ' Ἀθήνη
οὐρανόθεν· πρὸ γὰρ ἦκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,

195

à Lyrnèse, une des villes qu'Achille détruisit en même temps que Thèbé des Cilices, dont elle était voisine. Voyez XIX, 295-300.

187.-Φάσθαι, de se croire, de se prétendre.

188-189. Ἐν δὲ οἱ ἦτορ στήθεσσι, hyperbate. Joignez ἐν à στήθεσσι.

189. Λασίοισι. Eustathe : ὁποῖοι πολλοὶ τῶν θερμότερων. On regardait une poitrine velue comme un signe de force. — Διάνδιχα μερμήριζεν. Virgile paraît avoir cette expression, *Énéide*, IV, 285 : « Atque animum nunc luc celerem nunc di-vidit illuc, In partesque rapit varias, » perque omnia versat. »

190-192. Ἡ ὄγε... ἧέ. Cet ὄγε est redondant. Virgile, *Énéide*, V, 457 : « Nunc dextra ingeminans ictus, nunc ille sinistra. » Ille est le même qui a frappé de la main droite; c'est toujours Entelle. Quant à la construction, ἧ... ἧέ, l'idée d'alternative ayant été exprimée par διάνδιχα, on sous-entend naturellement πότερον, utrum.

191. Τοὺς, les assistants. — Ὁ redondant, comme tout à l'heure ὄγε.

192. Ἡε... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est fondée sur ce qu'il fausse la situation : ὅτι ἐκλύεται τὰ τῆς ὄργης. Mais pourquoi ne pas vouloir qu'Achille ait des intermissions d'homme modéré?

193. Ἔως ὁ. Wolf compte ces trois syllabes comme un pied régulier, exact équivalent du dactyle. Bothe nie l'usage de l'amphibraque dans Homère. D'ailleurs, ἔως ne compte presque partout que pour une seule syllabe. Reste donc un trochée, ou plutôt

un spondée comme en fait souvent Homère par licence, et comme on en a vu un au vers 124, dans Ἴμεν ξυχήϊα, où ξυν devrait être bref. Dübner propose de scander comme s'il y avait εἰος ὁ. Dindorf et d'autres écrivent même εἰος. Mais ce mot n'est qu'une hypothèse des grammairiens modernes. Il n'y a de formes authentiques que εἰος et εἴως. On suppose que ξυνήϊα se disait ξυνηήϊα. On peut donc supposer que ὁ ταυθ' se prononçait ὅτ ταυθ', ce qui n'est pas plus étrange que ὅτι changé en ὄττι. — Κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν. Il ne faut pas trop raffiner sur les distinctions. Ces deux mots sont synonymes pour Homère. Bothe : « Videtur idem bis a dixisse ἐξηγητικῶς. Non enim dubium est quin Homerus mentem, cogitationem, a consilia, rationem, in pectore colloca-rit. » Pourtant rien n'empêche de voir dans φρήν et θυμός l'équivalent d'esprit et de cœur; d'un côté la pensée, de l'autre le sentiment.

194. Ἥθηε δ' Ἀθήνη. Minerve est par excellence la protectrice des héros achéens. Le mot δὲ (δ'), qui lie le membre de phrase à ce qui précède, est considéré comme redondant. *Scholies* : περισσός ὁ δὲ σύνδεσμος. Il vaut mieux y voir l'équivalent de notre *ainsi*. Quelques anciens rendaient la phrase grammaticalement régulière en expliquant εἰως comme s'il y avait τῶος.

195-196. Οὐρανόθεν... Ces deux vers sont répétés par Minerve, 200-210. Aistartarque les trouve déplacés là où ils sont dits par le poète, et à leur place là où ils sont dans la bouche de Minerve. Zeno-dote avait exprimé un avis tout contraire.

- ἄμφω ὁμῶς θυμῷ φιλέουσά τε κηδομένη τε.
 Στῆ δ' ὄπιθεν, ξανθῆς δὲ κόμης ἔλε Πηλεΐωνα,
 οἷω φαινομένη· τῶν δ' ἄλλων οὔτις ὄρατο.
 Θάμβησεν δ' Ἀχιλλεύς, μετὰ δ' ἐτράπετ', αὐτίκα δ' ἔγνω
 Παλλὰδ' Ἀθηναίην· δεινῷ δέ οἱ ὄσσε φάνθεν. 200
 Καί μιν ρωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 Τίπτ' αὔτ', αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, εἰλήλουθας·
 Ἥ ἴνα ὕβριν ἰδῆ Ἀγαμέμνωνος Ἀτρεΐδαο;
 Ἄλλ' ἔκ τοι ἐρέω, τὸ δὲ καὶ τελέεσθαι οἷω·
 ἧς ὑπεροπλήσει τάχ' ἂν ποτε θυμὸν ὀλέσση. 205
 Τὸν δ' αὔτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 Ἥλλον ἐγὼ παύσουσα τὸ σὸν μένος, αἶ κε πίθῃαι,
 οὐρανόθεν· πρὸ δέ μ' ἤχε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
 ἄμφω ὁμῶς θυμῷ φιλέουσά τε κηδομένη τε.
 Ἄλλ' ἄγε, λῆγ' ἔριδος, μηδὲ ξίφος ἔλκεο χειρὶ· 210

Il est permis de rester neutre et de ne rien blâmer. On peut dire pourtant que ἄλθε δ' Ἀθήνη seul serait bien sec.

197. Ξανθῆς δὲ κόμης ἔλε. Eustathe trouvait sans doute le geste inconvenant, car il ne voit là qu'une expression symbolique : καὶ τοῦτο διὰ τὸ ἐν τῇ κεφαλῇ ἰδρύσθαι τὸ ἡγεμονικόν. Quant à la couleur des cheveux d'Achille, on sait que le blond, chez les Grecs, a toujours passé pour une beauté.

200. Οἶ, à elle, à Minerve. — Φάσιν-θεν, pour ἐφάνθεν, ἐφάνθησαν, en prose ἐφάνησαν. Littéralement la phrase serait, en français : « Les deux yeux lui étincelèrent terribles. »

201. Ἐπεα πτερόεντα. La parole, pour arriver à Poëille, traverse l'air. De là Pimage d'un oiseau. L'expression *paroles ailées* revient très-souvent dans Homère.

202. Αὔτ' pour αὔτε, *rursus*, encore. Ce n'était pas la première fois que Minerve venait parler à Achille. — Αἰγιόχοιο, qui a l'égide. Cette épithète équivalait à *dieu des tempêtes*. Aristarque, au vers XVII, 594 : ἡ διπλή, οἷοι ἕτοιμοι ὑποτίθεται τῆς αἰγιόχος τὸ ἀνέμων ποιεῖν συστροφάς· ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ δὲ καὶ καταγιγίδες αἰ πνοαὶ αἰ κάτω ἀΐσσουσαι. Quand Jupiter secoue l'égide, elle rend un bruit

terrible, et elle jette partout le trouble et l'épouvante. Minerve a une égide, II, 447 ; mais cette égide n'est qu'un simple bouclier. Au reste, l'épithète αἰγιόχος est spéciale à Jupiter, et ne fait allusion qu'à l'égide de Jupiter, à celle qui soulève les tempêtes. 204. Ἐκ τοι ἐρέω, c'est-à-dire ἐξερέω σοι.

205. Ὑπεροπλήσει a l'antépénultième brève. On suppose qu'elle comptait pour longue à cause de son accent. — Τάχ(α), bientôt. Ce mot, dans Homère, est toujours adverbe de temps. — Ὀλέσση. Vil-loison ὀλέσσαι, à l'optatif. Heyne : « Per-α petuum est Homero futurum per aoristum α secundum conjunctivi reddere, apposito α plerumque ἂν vel κε. » Voy. plus haut, vers 137.

206. Γλαυκῶπις, de γλαῦξ, chouette, et ὤψ, œil. Il s'agit de l'éclat des yeux, et non de leur couleur. Même en admettant γλαυκός comme racine, on ne devrait pas dire, *Minerve aux yeux bleus*. Ce serait Minerve aux yeux pers.

208. Πρὸ δέ μ' ἤχε, c'est-à-dire προῆκε δέ με.

210. Ἐριδος. Le verbe λήγω est synonyme de παύομαι, qui se construit avec le génitif.

ἀλλ' ἤτοι ἔπεσιν μὲν ὀνειδίσσον ὡς ἔσεται περ.

Ἦδε γὰρ ἐξερέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
καὶ ποτὲ τοι τρίς τόσσα παρέσσειται ἀγλαὰ δῶρα
ὑβριος εἴνεκα τῆσδε· σὺ δ' ἴσχεο, πείθεο δ' ἡμῖν.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς· 215
Χρῆ μὲν σφωίτερόν γε, θεὰ, ἔπος εἰρύσσασθαι,
καὶ μάλα περ θυμῷ κεχολωμένον· ὡς γὰρ ἄμεινον.
Ὅς κε θεοῖς ἐπιπέιθηται, μάλα τ' ἔκλυον αὐτοῦ.

Ἦ, καὶ ἐπ' ἀργυρῆ κώπῃ σκέθε χεῖρα βαρεῖαν,
ἄψ δ' ἐς κουλεὸν ὣσε μέγα ξίφος, οὐδ' ἀπίθησεν 220
μύθῳ Ἀθηναίης· ἣ δ' Οὔλυμπόνδε βεβήκει
δώματ' ἐς αἰγιόχοιο Διὸς μετὰ δαίμονας ἄλλους.

Πηλείδης δ' ἐξαὔτις ἀταρτηροῖς ἐπέεσσι
Ἄτρειδὸν προσέειπε, καὶ οὐπω λῆγε χόλοιο·

Οἶνοβαρές, κυνὸς ὄμματ' ἔχων, κραδίην δ' ἐλάφοιο, 225

216. Σφωίτερον ... ἔπος, votre dire à vous deux. Minerve a parlé pour Junon et pour elle. Zénodote entendait σφωίτερον dans le sens de σόν, *tuum*, trompé par l'usage des poètes de son temps. Aristarque : σφωίτερον γὰρ ἔστι οὐκίον.

218. Τ' pour τε, *etiam*, *vicissim*, aussi, en retour. — Ἐκλυον, ils exaucent d'ordinaire, ou simplement *ils exaucent*.

219. Ἦ, il dit. On trouve cette forme dans Platon. Mais Platon intercale ἦ dans le discours, tandis qu'Homère le met toujours après le discours achevé. Pour Homère il équivaut à εἶπε, pour Platon à ἔφη. C'est la différence de *dixit à inquit*, de *il dit à dit-il*.

219-220. Ἄψ δ' ἐς... Zénodote réduisait ces deux vers à un seul : Ὅς εἰπὼν πάλιν ὣσε μέγα ξίφος, οὐδ' ἀπίθησεν.

220. Οὐδ' ἀπίθησεν, et il s'empressa d'obéir. Le tour négatif, en grec comme en latin, dit plus que l'expression directe. Dans les tautologies, si fréquentes chez les poètes grecs, ce tour est ordinairement le dernier, il enchérit. Le fameux vers tant reproché à Corneille par les grammairiens français, *Parleront au lieu d'elle et ne se tairont pas*, aurait été applaudi au théâtre d'Athènes.

221. Βεβήκει doit, ce semble, être pris

littéralement. Minerve avait à peine été obéie, que déjà elle *était remontée* vers les dieux, ou plutôt vers leur demeure, car les dieux sont pour le moment en Éthiopie. Voyez plus bas, vers 423-424.

222. Μετὰ δαίμονας ἄλλους. Aristarque dit que μετὰ δαίμονας ἄλλους est faux en soi, mais qu'on peut y voir une expression poétique équivalant à εἰς τὸν τῶν δαιμόνων τόπον. Il laisse l'athétèse du vers à volonté : δύναται μὲν ἀθετεῖσθαι, ... δύναται δὲ καὶ Ὀμηρικῶ τρόπῳ ἀκούεσθαι.

225-234. Οἶνοβαρές... Zénodote retranchait ces dix vers. *Scholies* : Ζηνόδοτος τοῦτον τὸν τόπον ἠθέτηκεν, ἕως τοῦ· Ναὶ μὰ τὸδε σκῆπτρον. Il regardait ces vers comme inconvenants et indignes d'Homère. C'est l'athétèse διὰ τὸ ἀπρεπέες. Rien de plus faux que ce jugement.

225. Οἶνοβαρές, ivrogne. Wolf et d'autres l'entendent au figure, *homme sans raison*. A quoi bon ces délicatesses? Les héros d'Homère étaient grands buveurs. C'était un honneur de bien porter le vin. Achille le portait sans doute mieux qu'Agamemnon. — Κυνὸς ὄμματ' ἔχων, comme plus haut, vers 159, κυνώπα. Le chien était pour les Grecs le type de l'impudence. Diogène, qui avait épouillé toute vergo-

οὔτε ποτ' ἐς πόλεμον ἄμα λαῶν θωρηχθῆναι,
οὔτε λόχονδ' ἰέναι σὺν ἀριστήεσσιν Ἀχαιῶν
τέτληκας θυμῷ· τὸ δέ τοι κῆρ εἶδεται εἶναι.

Ἡ πολὺ λωϊὸν ἐστί κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν
δῶρ' ἀποαιρεῖσθαι, ὅστις σέθεν ἀντίον εἶπερ.

230

Δημοβόρος βασιλεὺς, ἐπεὶ οὐτιδανοῖσιν ἀνάσσεις·
ἧ γὰρ ἂν, Ἀτρεΐδῃ, νῦν ὕστατα λωθήσαιο.

Ἄλλ' ἐκ τοι ἐρέω καὶ ἐπὶ μέγαν ὄρκον ὁμοῦμαι·
ναὶ μὰ τόδε σκῆπτρον, τὸ μὲν οὔποτε φύλλα καὶ ὄζους
φύσει, ἐπειδὴ πρῶτα τομῆν ἐν ὄρεσσι λέλοιπεν,

235

οὐδ' ἀναθλήσει· περὶ γὰρ ῥά ἐ χαλκὸς ἔλεψεν
φύλλα τε καὶ φλοιόν· νῦν αὐτὲ μιν υἷες Ἀχαιῶν
ἐν παλάμῃς φορέουσι δικασπόλοι, οἵτε θέμιστας
πρὸς Διὸς εἰρύαται· ὁ δέ τοι μέγας ἔσσεται ὄρκος·

ἧ ποτ' Ἀχιλλῆος ποθὴ ἴξεται υἷας Ἀχαιῶν

240

σύμπαντας· τότε δ' οὔτι δυνήσεται ἀχνύμενός περ
χραιομεῖν, εὔτ' ἂν πολλοὶ ὑφ' Ἐκτορος ἀνδροφόνιο

gne, prit comme un titre d'honneur le nom même de *chien*, qu'on lui donnait.

230. Ἀποαιρεῖσθαι, ὅστις, c'est-à-dire ἀφαρῆσθαι τούτου ὅστις, *enlever* (son bien) à celui qui l'aura contredit).

231. Δημοβόρος.... On sous-entend εἶ, tu es. Quelques-uns voient là une interpellation, le *rectus vocandi casus*, le nominatif pour le vocatif. Bothe supprime la virgule, et fait de δημοβόρος βασιλεὺς ἐπεὶ une hyperbate, pour ἐπεὶ δημοβόρος...: *quoniam, populum quum vobis rex, ignavis imperas*. Cela est bien peiné. Il y a évidemment une idée complète dans les premiers mots du vers; et le ton dont il faut supposer qu'Achille les prononçait équivalait ou au verbe sous-entendu, ou à l'exclamatif ὦ, qui devrait indiquer l'interpellation.

232. Ἡ γὰρ ἂν, car sinon, car sans cela. Il y a ellipse de tout un membre de phrase: *si tu ne commandais pas à des gens de bien*. Des hommes de cœur, suivant Achille, auraient bien vite fait justice d'un roi tel qu'Agamemnon.

234. Ναὶ μὰ τόδε σκῆπτρον. Virgile, *Énéide*, XII, 206, met dans la bouche de

Latinus le même serment, et traduit presque littéralement Homère: « Ut sceptrum a hoc (dextra sceptrum nam forte gerebat) « Nunquam fronde levi fundet virgulta nec a umbras, Quum semel in silvis imo de a stirpe recisumi Matre caret, posuitque a comas et brachia ferro; Olim arbos, a nunc artificis manus aere decoro Ineludit, a patribusque dedit gestare Latinis. » — Le héros mettait un sceptre en main au roi qui prenait la parole. Agamemnon a un sceptre qui lui appartient en propre; mais celui dont parle Achille est le sceptre commun des assemblées. Voy. XXIII, 568.

236. Ἐ pour αὐτό, lui, c'est-à-dire le sceptre.

237. Μιν, au neutre comme εἶ: lui, le sceptre. Quand le bois a été façonné, c'est l'insigne de la justice dans les mains de ceux qui le tiennent, ce n'est plus une branche d'arbre: νῦν αὐτὲ équivalait donc ici à τότε ὅς, et alors.

239. Μέγας... ὄρκος, un auguste objet de serment, une chose qui donne grande solennité au serment quand on jure par elle.

242. Ἐκτορος ἀνδροφόνιο. L'épithète d'*homicide*, si souvent jointe au nom

ὀνήσκοντες πίπτωσι· σὺ δ' ἔνδοθι θυμὸν ἀμύζεις
χωόμενος, ὅτ' ἄριστον Ἀχαιῶν οὐδὲν ἔτισας.

Ἦς φάτο Πηλεΐδης, ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ 245
χρυσεῖοις ἤλοισι πεπαρμένον, ἔζετο δ' αὐτός·
Ἄτρεΐδης δ' ἐτέρωθεν ἐμήνιε. Τοῖσι δὲ Νέστωρ
ἠδυσπέης ἀνόρουσε, λιγύς Πυλίων ἀγορητῆς,
τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέειν αὐδῆ·
τῷ δ' ἤδη δύο μὲν γενεαὶ μερόπων ἀνθρώπων 250
ἐφθιάθ', οἳ οἳ πρόσθεν ἅμα τράφεν ἠδ' ἐγένοντο
ἐν Πύλῳ ἠγαθήῃ, μετὰ δὲ τριτάτοισιν ἀνασσειν·
ὁ σφιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Ἦ πόποι, ἧ μέγα πένθος Ἀχαιΐδα γαῖαν ἰκάνει.

d'Hector, n'emporte que l'idée de vaillance redoutable. Hector est un caractère noble et généreux. Le fils de Priam a même les passions moins violentes que le fils de Pélée. Horace latinise l'expression d'Homère, *Épodes*, XVII, 42 : « Homicidam « Hectorem. »

244. Ὅτ' pour ὅτε, *quandoquidem*, puisque.

245. Ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλει, c'est-à-dire *προσέβαλε δὲ σκῆπτρον*.

247. Νέστωρ. Nestor, roi de Pylos, était le plus vieux des chefs confédérés. Il parle souvent de sa propre personne, et c'est celui des héros sur lequel Homère a donné le plus de détails biographiques.

249. Μέλιτος γλυκίων. Cette image est devenue banale chez les modernes, mais n'en est pas moins caractéristique.

250. Μερόπων, qui ont en partage la voix articulée. Homère aime à caractériser les hommes par cette épithète. La parole est en effet ce qui distingue spécialement l'homme des animaux même les plus parlants.

251. Ἐφθιάθ' pour ἐφθίοντο. Le changement de *v* en *a* est un adoucissement très-fréquent dans Homère. On a vu plus haut, vers 230, εἰρύαται, et on va voir, vers 256, κευαροῖατο. — Οἳ οἳ. Zénodote écrivait αἳ οἳ, rapportant le conjonctif à γενοῦσι. Mais ce n'était qu'une correction arbitraire. Le datif οἳ dépend de ἅμα. — Τράφεν, pour ἔτραφεν, ἐτρέφθησαν. L'ordre logique demanderait qu'ἐγένοντο fût avant

τράφεν. Il y a donc hystérogologie. Les poètes grecs mettent souvent, comme on dit, *la charrue devant les bœufs*. Les premiers vers de la *Médée* d'Euripide présentent un exemple remarquable de cette licence.

252. Ἐν Πύλῳ. Suivant les uns, c'est Pylos en Messénie; suivant les autres, c'est Pylos en Triphylie; suivant d'autres encore, Pylos, chez Homère, désigne tout le royaume de Nestor, et ce royaume comprenait les deux villes du même nom. Il y avait une troisième ville de Pylos dans le Péloponnèse; mais elle n'appartenait point à Nestor. — Τριτάτοισιν. Si l'on compte chaque âge d'homme pour vingt et quelques années, Nestor était septuagénaire.

254. Ἦ πόποι. Aristarque ne voit dans πόποι qu'une variante de l'exclamation παπαῖ. Il voudrait même qu'on écrivît, avec circonflexe sur la finale, ποποι. Les anciens expliquaient généralement πόποι comme un substantif, synonyme de θεοί. C'était, suivant eux, un archaïsme, un terme du dialecte des Dryopes. Mais Aristarque dit qu'Homère n'a pas pu entendre ὦ πόποι dans le sens de *ô dieux!* puisqu'il met cette exclamation dans la bouche de Jupiter même. Théognoste : Ἀρίσταρχος δὲ φησιν ἀπίθανον εἶναι τὸ τὸν Δία ὦ πόποι λέγειν. Lehrs : α Scripsit for- « tasse (Theognostus), ὦ πόποι οἷον ὦ α θεοὶ λέγειν, quanquam et non scriptum α intelligitur. »

Ἦ κεν γηθήσαι Πριάμος Πριάμοιό τε παῖδες,
 ἄλλοι τε Τρῶες μέγα κεν κεχαροάτο θυμῷ,
 εἰ σφῶϊν τάδε πάντα πυθοῖατο μαρναμένοιν,
 οἱ περὶ μὲν βουλὴν Δαναῶν, περὶ δ' ἔστέ μάχεςθαι.
 Ἄλλὰ πίθεσθ' ἄμφω δὲ νεωτέρω ἔστων ἐμεῖο.
 Ἦδὲ γάρ ποτ' ἐγὼ καὶ ἀρείοσιν ἠέπερ ἡμῖν
 ἀνδράσιν ὠμίλησα, καὶ οὐποτέ μ' οἴγ' ἀθέριζον.
 Οὐ γὰρ πω τοίους ἴδον ἀνέρας, οὐδὲ ἴδωμαι,
 οἷον Πειρήθοόν τε Δρύαντά τε, ποιμένα λαῶν,
 Καινέα τ' Ἐξάδιόν τε καὶ ἀντίθεον Πολύφημον,
 [Θησέα τ' Αἰγείδην, ἐπιείκελον ἀθανάτοισιν].
 Κάρτιστοι δὲ κείνοι ἐπιχθονίων τράφεν ἀνδρῶν·
 κάρτιστοι μὲν ἔσαν, καὶ καρτίστοις ἐμάχοντο,
 Φηρσὶν ὄρεσκόοισι, καὶ ἐκπάγλως ἀπόλεσσαν.

258. Οἱ περὶ... Construisez : οἱ περὶ-
 εστε Δαναῶν. — Βουλὴν, quant au con-
 seil, en sagesse politique. Quelques an-
 ciens lisaient βουλή. *Scholies* : διὰ τοῦ ν
 βουλήν, οὐ διὰ τοῦ ι (iota adscrit :
 ΒΟΥΛΗΙ, βουλή)· οὕτως Ἀρίσταρχος.

260. Ἠμῖν, *vulgo* ὑμῖν. La vulgate est
 une correction de Zénodote. Cette leçon fait
 dire à Nestor une insolence. Il est vrai que
 cette insolence n'aurait rien de bien ex-
 traordinaire dans la bouche d'un vieillard.

262. Οὐδὲ ἴδωμαι, et je n'en saurais
 voir, et je n'en verrai jamais. Voy. plus
 haut la note du vers 205 sur ὀλέσση. ἴδω-
 μαι avait primitivement le digamma. Com-
 parez le latin *video*.

263-264. Πειρήθοον... Pirithoüs, Dryas,
 Cénéé, Exadius et Polyphème étaient tous
 des guerriers lapithes. Pirithoüs est connu
 par l'histoire ou la légende de Thésée;
 Polyphème, frère de Cénéé, est compté
 parmi les Argonautes. Les deux autres
 n'ont point de légende.

265. Θησέα... Vers emprunté au *Bou-
 clier d'Hercule*, 482, et interpolé fort tard
 dans le texte de l'*Illiade*. Le manuscrit de
 Venise ne le donne point, et les scholiastes
 d'Homère n'y font aucune allusion dans
 leurs notes. On peut dire que l'interpolat-
 eur n'a pas eu la main tout à fait mala-
 droite en transportant dans l'*Illiade* ce vers

d'Hésiode, ou du moins attribué à Hésiode.
 D'après les traditions athéniennes, Thésée
 assistait en effet à la bataille dont va parler
 Nestor, et son nom est le plus illustre de
 tous ceux des héros avec lesquels Nestor
 faisait ses premières armes. Le vers achève
 bien l'idée et la phrase. On regrette vrai-
 ment qu'il ne soit pas d'Homère. Une
 chose assez étrange, c'est qu'il n'est nulle
 part question de Thésée dans l'*Illiade*.
 On dirait qu'Homère ignore ce héros. Il
 ne nomme point les fils de Thésée, Démo-
 phon et Acamas, parmi les guerriers du
 siège de Troie. Il appelle les Athéniens
le peuple d'Érechthée, et il leur donne
 pour chef un descendant d'Érechthée, Mé-
 nesthée fils de Pétéus. Voy. II, 552.

268. Φηρσὶν. Littéralement, *les bêtes
 sauvages*. Ce sont les Centaures. Apollo-
 nius : Φῆρες· οἱ Κένταυροι, Αἰολικῶς,
 Φῆρ est le même que θῆρ. Comparez le
 latin *fera*. Dans les dialectes archaïques,
 les aspirées étaient peu distinctes les unes
 des autres. Il n'est pas plus étonnant qu'on
 pronocât φῆρ ou Φῆρ, pour θῆρ, que οὐ
 Φεβεν pour οὐχ ἔθεν. Voy. plus haut,
 vers 114, la note sur οὐ ἔθεν. Cependant
 quelques anciens voulaient que φηρσὶν
 désignât proprement la double nature des
 Centaures. *Scholies* : φυῆρσει, ταῖς τῆν
 φύσιν ἡρμοσμένοις.

Καὶ μὲν τοῖσιν ἐγὼ μεθουμίλειον, ἐκ Πύλου ἐλθὼν.
 τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης· καλέσαντο γὰρ αὐτοί· 270
 καὶ μαχόμενῃ κατ' ἔμ' αὐτὸν ἐγώ· κείνοισι δ' ἂν οὔτις
 τῶν οἱ νῦν βροτοὶ εἰσιν ἐπιχθόνιοι μαχέοιτο.
 Καὶ μὲν μευ βουλέων ζύνειεν πείθοντό τε μύθῳ.
 Ἄλλὰ πίθεσθε καὶ ὑμμες, ἐπεὶ πείθεσθαι ἄμεινον.
 Μήτε σὺ τόνδ', ἀγαθὸς περ ἐὼν, ἀποαίρεο κούρην. 275
 ἀλλ' ἔα, ὡς οἱ πρῶτα δόσαν γέρας υἴες Ἀχαιῶν·
 μήτε σὺ, Πηλεΐδῃ, ἴέλ' ἐριζέμεναι βασιλῆϊ
 ἀντιβίην, ἐπεὶ οὔποθ' ὁμοίης ἔμμορε τιμῆς
 σκηπτούχος βασιλεὺς, ᾗτε Ζεὺς κῦδὸς ἔδωκεν.
 Εἰ δὲ σὺ καρτερός ἐσσι, θεὰ δέ σε γείνατο μήτηρ, 280
 ἀλλ' ὄγε φέρτερός ἐστιν, ἐπεὶ πλεόνεσσιν ἀνάσσει.
 Ἄτρειδῃ, σὺ δὲ παῦε τεδὸν μένος· αὐτὰρ ἔγωγε

270. Ἐξ ἀπίης γαίης, *e terra longinqua*. Le Péloponnèse, dans les *Suppliantes* d'Eschyle, vers 260, est nommé la terre d'Apis. Mais Homère paraît ne point connaître cette tradition, et le mot Ἄπια, nom propre, n'a pas la première brève. Ici ἀπίης est adjectif. C'est un synonyme d'ἀλλοδαπῆς, de μακρὰν ἀπεχούσης. Aristarque le dit formellement, à propos d'un autre passage, III, 49, où le mot se retrouve: ἡ διπλῆ, ὅτι ἀπίαν τὴν πολὺ ἀπεστῶσαν, οὐχ ὡς οἱ νεώτεροι τὴν Πελοπόννησον.

271. Κατ' ἔμ' αὐτόν. La leçon vulgaire κατ' ἔμψυτόν signifie seulement que Nestor combattait de son mieux dans la foule des Lapithes. Mais Nestor veut faire entendre qu'il combattait en son propre nom, comme un homme qui compte par lui-même, et non point comme l'aide de quelque autre héros. L'expression κατὰ σφέας, II, 366, à part, explique parfaitement κατ' ἔμ' αὐτόν. Même avec la vulgate, quelques-uns entendent que Nestor se met sur la même ligne que les héros. C'est puérilité, selon Bothe, de distinguer par l'apostrophe la ou l'ancienne écriture confondait assurément, puisqu'on ne se servait point de l'apostrophe. Mais la distinction date d'Aristarque, et elle servait aux Grecs de son temps pour

marquer le vrai sens du passage. D'après les *Scholies*, Zénodote écrivait κατ' ἔμψυτόν.

273. Βουλέων, dissyllabe par synizèse.

275. Ἀποαίρεο, pour ἀποαιρέεο, en prose ἀπαιροῦ.

276. Ἐα, c.-à-d. ἔα αὐτήν, laisse-la.

277. Ἰέλ' pour ἔθελε. *Vulgo* θέλ' pour θέλε. En apparence, il importe peu. Mais Aristarque a noté qu'Homère se sert partout d'ἔθελω, jamais de θέλω. Les Alexandrins écrivaient même, à ce vers-ci, Πηλεΐδῃ, ἔθελ'. On scandaît avec synizèse ou crase. Le manuscrit de Venise donne Πηλεΐδ' ἔθελ', ou du moins Villoison transcrit ainsi. Il faut lire évidemment Πηλεΐδῃ, et mettre une apostrophe à la place de l'η au second mot.

280. Γείνατο, pour ἐγείνατο. Le verbe γείνουαι, dans la langue d'Homère, est synonyme de γεννάω, engendrer, du moins à cet aoriste.

281. Ἄλλ' pour ἀλλά, en revanche.

282. Αὐτὰρ, et puis. Il ne faut pas demander à ce mot une signification trop précise. Bothe le trouve inintelligible, et propose αὐ γάρ. Mais je vois peu ce qu'on gagnerait à la correction. D'autres proposent αὐτός. Quant à moi serait, ce me semble, une expression presque arrogante.

λίσσομ' Ἀχιλλῆϊ μεθέμεν χόλον, ὅς μέγα πᾶσιν
ἔρκος Ἀχαιοῖσιν πέλεται πολέμοιο κακοῖο.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων · 285

Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, γέρον, κατὰ μοῖραν ἔειπες.

Ἄλλ' ὅδ' ἀνὴρ ἐθέλει περὶ πάντων ἔμμεναι ἄλλων,
πάντων μὲν κρατέειν ἐθέλει, πάντεσσι δ' ἀνάσσειν,
πᾶσι δὲ σημαίνειν, ἅ τιν' οὐ πείσσειται οἶω.

Εἰ δέ μιν αἰχμητήν ἔθεσαν θεοὶ αἰὲν ἐόντες, 290

τοῦνεκά οἱ προθέουσιν ὀνειδέα μυθήσασθαι;

Τὸν δ' ἄρ' ὑποβλήδην ἠμείβετο οἶος Ἀχιλλεύς ·

Ἦ γάρ κεν δειλός τε καὶ οὐτιδανός καλεοίμην,

εἰ δὴ σοὶ πᾶν ἔργον ὑπεῖξομαι, ὅττι κεν εἵπης ·

ἄλλοισιν δὴ ταῦτ' ἐπιτέλλεο, μὴ γὰρ ἔμοιγε 295

σήμαιν' · οὐ γὰρ ἔγωγ' ἔτι σοὶ πείσεισθαι οἶω.

Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῆσιν ·

χερσὶ μὲν οὔτοι ἔγωγε μαχήσομαι εἵνεκα κούρης,

οὔτε σοὶ οὔτε τῷ ἄλλῳ, ἐπεὶ μ' ἀφέλεσθέ γε δόντες ·

τῶν δ' ἄλλων ἅ μοι ἔστι θεῶν παρὰ νηϊ̄ μελαίνῃ, 300

τῶν οὐκ ἄν τι φέροις ἀνελῶν ἀέκοντος ἐμεῖο.

283. Λίσσομ' pour λίσσομαι. Si l'on met, comme font quelques-uns, une virgule après ce mot, l'explication littérale devient impossible. Nestor demande une faveur pour Achille, Ἀχιλλῆϊ. Car c'est toujours à Agamemnon que s'adresse Nestor quand il dit μεθέμεν (c'est-à-dire μεθεῖναι) χόλον.

284. Πέλεται. Homère emploie perpétuellement πέλομαι, synonyme ποέτιקה d'εἰμί, être. Il dit même πέλει, πέλε, ἔπλε, forme active, dans le même sens.

287. Περὶ πάντων ἔμμεναι, comme περιεῖναι πάντων, être supérieur à tout le monde.

289. Τιν' pour τινα. Ce quelqu'un qui ne se soumettra pas aux caprices d'Achille, c'est évidemment Agamemnon lui-même.

292. Ὑποβλήδην. Cet adverbe indique une réponse faite incontinent, presque une interruption : le verbe ὑποβάλλω signifie interrompre.

297. Ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο, c'est-à-dire

ἐμβάλλου φρεσὶ, mets-toi dans l'esprit. Cette expression est très-fréquente dans Homère.

298. Μαχήσομαι. C'est l'orthographe d'Aristarque et celle de tous les textes antiques les plus célèbres. Scholies : οὕτως διὰ τοῦ η, μαχήσομαι, οὐ διὰ τοῦ ε σσ, μαχέσομαι, καὶ ἡ Μασσαλιωτικὴ, καὶ ἡ Ἀργολικὴ, καὶ ἡ Σιωπητικὴ, καὶ ἡ Ἀντιμάχου, καὶ ἡ Ἀριστοφάνους.

299. Τῷ. Les Attiques ont conservé en prose τῷ et τῶ, pour τίνοι interrogatif et τίνοι enclitique. Ici τῷ est enclitique pour τινί. — Ἐπεὶ μ' ἀφέλεσθέ γε δόντες. Zénodote écrivait ἐπεὶ β' ἐθέλεις ἀφελεῖσθαι, détruisant ainsi l'argument qui doit faire réfléchir les Grecs. Ceux-ci n'ont aucune raison de prendre sur leur compte une iniquité dont Agamemnon seul est coupable. Aristarque repousse la correction de Zénodote. Mais sa note, dans les Scholies, est pleine de fautes de transcription, et nous ne la donnons point.

Εἰ δ' ἄγε μὴν, πείρησαι, ἵνα γνῶωσι καὶ οἶδε·
αἰψά τοι αἶμα κελαινὸν ἐρωήσῃ περὶ δουρί.

Ὡς τῶγ' ἀντιβίοισι μαχησαμένῳ ἐπέεσσιν
ἀνστήτην, λῦσαν δ' ἀγορῆν παρὰ νηυσὶν Ἀχαιῶν. 305

Πηλεΐδης μὲν ἐπὶ κλισίας καὶ νῆας εἶσας
ἦε σὺν τε Μενoitιάδῃ καὶ οἷς ἐτάροισιν·
Ἄτρεΐδης δ' ἄρα νῆα θοὴν ἀλαδε προέευσεν,
ἐν δ' ἐρέτας ἔκρινεν εἰέκοσιν, ἐν δ' ἐκατόμβῃν
βῆσε θεῶ, ἀνά δὲ Χρυσήϊδα καλλιπάρηρον 310
εἶσεν ἄγων· ἐν δ' ἀρχὸς ἔβη πολύμητις Ὀδυσσεύς.

Οἱ μὲν ἔπειτ' ἀναβάντες ἐπέπλεον ὑγρά κέλευθα·
λαοὺς δ' Ἀτρεΐδης ἀπολυμαίνεσθαι ἀνωγεν.
Οἱ δ' ἀπελυμαίνοντο καὶ εἰς ἄλλα λύμασ' ἔβαλλον,
ἔρδον δ' Ἀπόλλωνι τεληέσσας ἐκατόμβας 315
ταύρων ἢ δ' αἰγῶν παρὰ θιν' ἀλὸς ἀτρυγέτιο·
κνίσῃ δ' οὐρανὸν ἔικεν ἐλισσομένην περὶ καπνῶ.

Ὡς οἱ μὲν τὰ πένοντο κατὰ στρατόν· οὐδ' Ἀγαμέμνων
λῆγ' ἔριδος, τὴν πρῶτον ἐπηπείλῃσ' Ἀχιλλῆϊ,
ἀλλ' ὄγε Ταλθύβιον τε καὶ Εὐρυβάτην προσέειπεν, 320

302. Εἰ δ' ἄγε. C'est, comme le remarque Dübner, une formule toute faite. On ne sait pas si εἰ est une conjonction avec ellipse, ou s'il est l'équivalent d'εἴα. Aristophane a dit ἄγ' εἴα νῦν, et on connaît l'*εἴα ago* des Latins. Quoi qu'il en soit, εἰ δ' ἄγε signifie à peu près, *voions un peu!* Bothe écrit εἰ δ', ἄγε μὴν, et sous-entend βούλει : *si tu veux, allons!* Il s'en réfère à Eustathe et à Thiersch. Mais cette ellipse n'est qu'une hypothèse arbitraire des Byzantins.

306. Νῆας εἶσας. Le mot εἶσος (ἴσος) donne à peu près l'idée d'*ἀγαθός*. Apollonius interprète εἶσας, dans l'expression *πρένας εἶσας*, par *εὐκράτους, ἀγαθός*. L'épithète, appliquée aux vaisseaux, marque seulement la beauté de leurs proportions. Les scholiastes traduisent νῆας εἶσας par *ισοτοίχους, ἰσοπλεύρους*, ce qui n'explique pas grand'chose. Apollonius lui-même n'a pas été très-heureux en voulant préciser, au lieu de s'en tenir, comme il a fait

pour *πρένας εἶσας*, à une idée générale : *τὰς νῆας τὰς εἰς ἑκατέρου μέρους πλεούσας*.

307. Μενoitιάδῃ. Il s'agit de Patrocle. Patrocle était fils de Μέναιτιος, un des Argonautes. Il avait passé sa jeunesse chez Pélée, et il était venu à Troie avec les Myrmidons.

309. Ἐν..., ἐν, *vulgo ἐς...*, ἐς. Je rétablis la leçon d'Aristarque. *Scholies* : διὰ τοῦ ν Ἀρίσταρχος, ἐν δ' ἐρέτας. Voyez plus bas, vers 593, la note sur ἐν Λήμῳ.

316. Ἀτρυγέτιο. A la terre qui produit tout est naturellement opposée la mer inféconde. Apollonius : τρύγην μὴ ἔχουσης, c'est-à-dire *ἀκάρπου*.

317. Ἐλισσομένην περὶ pour *περιελισσομένην*. Le mot *καπνῶ* dépend du verbe complet, et non de *περὶ* seul.

320. Ταλθύβιον... Εὐρυβάτην. Talthibius et Eurybate sont les serviteurs personnels d'Agamemnon, et au même titre tous les deux. Le datif οἱ et l'épithète *δτερῶ* ne laissent aucun doute à ce sujet

τώ οἱ ἔσαν κήρυκε καὶ ὀτρηνῶ θεράποντε·

Ἐρχεσθον κλισίην Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος·
χειρὸς ἐλόντ' ἀγέμεν Βρισηΐδα καλλιπάρηον·
εἰ δέ κε μὴ δώησιν, ἐγὼ δέ κεν αὐτὸς ἔλωμαι
ἐλλῶν σὺν πλεόνεσσι· τό οἱ καὶ ῥίγιον ἔσται.

325

Ὡς εἰπὼν προΐει, κρατερόν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν.

Τὼ δ' ἀέκοντε βάτην παρὰ θῆν' ἀλὸς ἀτρυγέτοιο,
Μυρμιδόνων δ' ἐπὶ τε κλισίας καὶ νῆας ἐκίσθην.

Τὸν δ' εὔρον παρὰ τε κλισίῃ καὶ νηϊ μελαίνῃ
ἦμενον· οὐδ' ἄρα τώγε ἰδὼν γήθησεν Ἀχιλλεύς.

330

Τὼ μὲν ταρβήσαντε καὶ αἰδομένῳ βασιλῆῃ
στήτην, οὐδέ τί μιν προσεφώνεον οὐδ' ἐρέοντο·
αὐτὰρ ὁ ἔγνω ἦσιν ἐνὶ φρεσὶ, φώνησέν τε·

Χαίρετε, κήρυκες, Διὸς ἄγγελοι ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν·

ἄσσον ἴτ'· οὐτὶ μοι ὕμμες ἐπαίτιοι, ἀλλ' Ἀγαμέμνων,
ὁ σφῶϊ προΐει Βρισηΐδος εἵνεκα κούρης.

335

Ἄλλ' ἄγε, Διογενὲς Πατρόκλεις, ἔξαγε κούρην

καὶ σφῶϊν δὸς ἄγειν. Τὼ δ' αὐτῷ μάρτυρο ἔστων

C'est donc bien à tort que l'on confond l'Eurybate dont il est question ici avec Eurybate d'Ithaque le héraut d'Ulysse, nommé Π, 184 et *Odyssée* XIX, 256. Il faut admettre que ce sont deux homonymes. Zénodote, comme tant de modernes, avait fait la confusion. C'est ce que dit la diplé pointée dont est marqué le vers dans le manuscrit de Venise. La note d'Aristarque rétablit la distinction : ὅτι (il faut sous-entendre, devant ὅτι, ἡ διπλή περιεστιγμένη, c'est-à-dire *note contre Zenodote*) καὶ ἕτερος Εὐρυβάτης, Ὁδυσσεύος κῆρυξ· ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς Πυλαμηνέα. Le renvoi à Pyléménès est le renvoi à une question d'homonymie discutée par Aristarque. Voyez la note XIII, 658-659.

323. Ἀγέμεν pour ἄγειν, dans le sens de l'impératif. Quelques-uns ne mettent qu'une virgule après Ἀχιλῆος, et font dépendre ἀγέμεν de ἐρχεσθον. En effet, un peu plus bas, vers 442-443, on trouve ἐπεμψεν ἄγειν. Mais ici Agamemnon commande, et du ton le plus bref. C'est donc bien l'impératif.

324. Δώησιν, poétique pour δῶ. — Ἐγὼ δέ, eh bien! moi.

327. Βάτην pour ἐβήτην, de ἔβην, aoriste de βαίνω.

330. Οὐδ(ε)... γήθησεν, et il s'affligea. Nouvel exemple de la force de ces expressions négatives. Virgile semble s'être souvenu de οὐδὲ γήθησεν, quand il fait dire au nocher Charon, *Énéide*, VI, 392 : « Nec a vero Alciden me sum lætatus euntem »

332. Οὐδέ τι, leçon d'Aristarque. Les anciens textes portaient οὐδέ τε. Aristarque allègue contre cette leçon l'autorité de la récession de Chypre, qui paraît lui avoir fourni sa correction : διὰ τοῦ τ, οὐδέ τι· οὐ διὰ τοῦ ε, οὐδέ τε. καὶ ἡ Κυπρία.

337. Διογενὲς. C'est Jupiter qui donne la puissance, la gloire, le courage. Homère honore ses héros du titre d'*enfants de Jupiter*, parce qu'ils sont l'objet particulier des soins du roi suprême.

338. Μάρτυρο. Zénodote avait introduit partout dans l'*Iliade* la forme μάρτυ-

πρός τε θεῶν μακάρων πρὸς τε θνητῶν ἀνθρώπων,
καὶ πρὸς τοῦ βασιλῆος ἀπηγνέος, εἶποτε δ' αὖτε 340
χρειῶ ἔμειο γένηται ἀεικέα λοιγὸν ἀμῦναι
τοῖς ἄλλοις. Ἥ γὰρ ὅγ' ὀλοῖῃσι φρεσὶ θύει,
οὐδέ τι οἶδε νοῆσαι ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω,
ὅππως οἱ παρὰ νηυσὶ σόοι μαχέσιντο Ἀχαιοί.
Ὡς φάτο· Πάτροκλος δὲ φίλῳ ἐπεπέθειθ' ἑταίρῳ, 345
ἐκ δ' ἄγαγε κλισίης Βρισηίδα κάλλιπάρηρον,
δῶκε δ' ἄγειν. Τὸν δ' αὖτις ἔτην παρὰ νῆας Ἀχαιῶν·
ἧ δ' ἀέκουσ' ἅμα τοῖσι γυνὴ κίεν. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
δακρύσας ἐτέρων ἄφαρ ἔξετο νόσσοι λιασθείς,
θῖν' ἔφ' ἄλῳς πολῆης, ὀρώων ἐπὶ οἴνοπα πόντον· 350

res. Mais cette forme est inconnue à Homère. Le singulier *μάστρος* n'est point dans l'*Iliade*, mais on le trouve dans l'*Odyssée*, XVI, 423.

339-340. Πρὸς, dans ces deux vers, ne signifie pas *au nom de*, mais *du côté de, devant, en face de*. Voy. πρὸς Βορέαιο, *Odyssée*, XIII, 110.

339. Πρὸς τε... Ce vers se termine par quatre spondées. Virgile en a un semblable, *Énéide*, VII, 634 : « Aut leves « ocreas lento ducunt argento. »

340. Τοῦ est dans le sens défavorable du latin *istius*. — Εἶποτε δ' αὖτε, pour εἶποτε δὴ... C'est la suite de la phrase. Dubner dit qu'on devrait marquer la crase en écrivant *δηαὖτε*. D'autres veulent qu'on écrive *δη αὖτε*. Bothe fait des réflexions judicieuses sur cette question philologique : « Nihil mutandum est, ne infuscemus antiquitatem, etsi Α (XI), 137, legitur εἶ « μὲν δὴ Ἀντιμάχοιο. et ibidem, 389, εἶ « μὲν δὴ ἀντίδιον, per synizesin, qui- « bus etiam ipsis locis haud male scripseris « εἶ μὲν δ' : sed ne ibi quidem latum un- « quem recedendum est a scriptura libro- « rum. » C'est à tort que quelques-uns terminent la phrase après *ἀπηγνέος*, et font de *εἶποτε δ' αὖτε*, une menace avec réticence. Ces artifices de style ne sont point dans le caractère de la poésie homérique.

342. Τοῖς ἄλλοις. Homère met souvent l'article avec *ἄλλοις*, et semble ne lui donner que la valeur qu'il a en prose. Cependant ici même on peut expliquer τοῖς

comme exprimant une idée propre, *ces gens-là*, les lâches Grecs qui permettent à Agamemnon toutes les iniquités.

343. Πρὸςσω καὶ ὀπίσσω. On discute sur le sens respectif des deux termes de cette formule homérique, qui caractérise la sagesse humaine. D'après l'analogie, *πρὸςσω* désigne le passé, ce qui a été *avant*, et *ὀπίσσω*, ce qui est en arrière, ce qui n'est pas encore venu, l'avenir. Voyez plus haut le vers 70, où *πρὸ ἐόντα* signifie incontestablement *le passé*. Voy. aussi *ὀπίσσω*, III, 444.

344. Οἱ, *ipsi*, à lui, à Agamemnon. — Μαχέσιντο Ἀχαιοί. Heyne et Bothe proposent de lire *μαχεοῖατ' Ἀχαιοί*, pour faire disparaître l'hiatus. Il est certain qu'on ne peut guère supprimer le digamma devant *Ἀχαιοί*, mais il est certain aussi que *μαχέσιντο* est la leçon authentique.

349. Δακρύσας. Boileau, *Art poétique*, III, 93-94 : « Achille déplairait moins bouillant et moins prompt; J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront. » C'est pour l'affront qu'il pleure en effet, et non point parce qu'il aime Briseïs. Son appel à Thétis montre uniquement, vers 355-356, le ressentiment d'un outrage : ἧ γὰρ μ' Ἀτρεΐδης... ἠτίμησεν.

350. Ἐπὶ οἴνοπα πόντον. Voy. V, 771. Dindorf met ici ἐπ' ἀπείρονα πόντον, leçon attribuée à Aristarque contre toute vraisemblance. Le changement fait disparaître l'hiatus; mais cet hiatus est un de ceux où le digamma est plus qu'une conjecture. Les Éoliens disaient *Φοῖνος*, le vin;

πολλά δὲ μητρὶ φίλην ἤρῃσατο χεῖρας ὀρεγνύς·

Μῆτερ, ἐπεὶ μὲ ἔτεκές γε μινυρθαδίον περ ἐόντα,
τιμήν περ μοι ὄφελλεν Ὀλύμπιος ἐγγυαλίξαι,
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης· νῦν δ' οὐδέ με τυτθὸν ἔτισεν.

Ἥ γὰρ μὲ Ἀτρεΐδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
ἠτίμησεν· ἐλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας. 355

Ὡς φάτο δακρυχέων· τοῦ δ' ἔκλυε πότνια μήτηρ,
ἡμένῃ ἐν βένθεσσιν ἀλὸς παρὰ πατρὶ γέροντι.
Καρπαλίμως δ' ἀνέδου πολιῆς ἀλὸς, ἡῦτ' ὀμίχλη,
καὶ βρα πάροισ' αὐτοῖο καθέζετο δακρυχέοντος,
χειρὶ τέ μιν κατέρεζεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

Τέκνον, τί κλαίεις; τί δέ σε φρένας ἔικετο πένθος;
Ἐξαύδα, μὴ κεῦθε νόω, ἵνα εἶδομεν ἄμφω. 360

Τὴν δὲ βαρυστενάχων προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Οἴσθα· τίη τοι ταῦτα ἰδυίη πάντ' ἀγορεύω;
365

᾿Ωχόμεθ' ἐς Θήβην, ἱερὴν πόλιν Ἥετίωνος,
τὴν δὲ διεπράθομεν τε καὶ ἤγομεν ἐνθάδε πάντα.

et οἶνοϕ, rouge, sombre, noirâtre, vient de οἶνος. On prononçait primitivement ἐπι Φάινοπα πόντων.

352. Περ ἐκίναυτ ici à περί adverbe, extrêmement.

358. Παρὰ πατρὶ γέροντι, près de son vieux père, près de Nérée. Thétis était fille de Nérée et de Doris.

361. Χειρὶ τέ μιν... Ce vers est souvent répété dans Homère. Les expressions ἔπος ἔφατο et ἐξωνόμαζε sont synonymes. C'est une pure tautologie.

363. Ἴνα εἶδομεν ἄμφω, afin que nous sachions tous les deux, ἐκίναυτ à ἵνα εἶδῶ καὶ ἐγὼ, afin que moi aussi je sache. Le mot εἶδομεν est au subjonctif, pour εἰδῶμεν.

366-392. ᾿Ωχόμεθ'... Ces vingt-sept vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est motivée comme il suit : ὅτι παλιλλογεῖν παρήτηται· ἀλλότριαι ἄρα οἱ ἐπιφερόμενοι στίχοι εἰκοσιν ἐπτά. Si cette note est d'Aristarque, on peut dire que le grand critique aurait dû, cette fois comme ailleurs, quitter les errements de Zénodote. Oui, Achille répète des choses que Thétis sait

en effet; mais la passion explique qu'il les répète, et veut même qu'il les répète. C'est le premier exemple de ces reproductions textuelles de phrases et de tirades que les modernes ont tant reprochées à Homère. Zénodote était un raffiné comme nos gens d'esprit, et il condamnait systématiquement les répétitions. Il refaisait même les passages où la suppression des vers répétés nuisait à la suite des idées. Aristarque proteste d'ordinaire contre les mutilations faites par son devancier. On voudrait qu'il eût mis ici la diplex pointée, et qu'il eût justifié Homère de s'être textuellement reproduit.

366. Θήβην. Thébée des Cilices, sur l'Hellespont. Les Cilices, dit-on, émigrèrent plus tard de la Troade, et allèrent s'établir dans le pays auquel est resté le nom de Cilicie. — Ἰερὴν. On peut l'entendre au propre, à cause des temples et des lieux consacrés; mais Homère appelle *sacré*, comme *divin*, tout ce qui se distingue par un caractère de grandeur. — Ἥετίωνος. Éétion était le père d'Andromaque. Il avait été tué dans le sac de la ville, et par Achille même. Voyez VI, 446.

Καὶ τὰ μὲν εὖ δάσσαντο μετὰ σφίσιν υἴες Ἀχαιῶν,
 ἐκ δ' ἔλον Ἀτρείδῃ Χρυσήϊδα καλλιπάρηρον.
 Χρύσης δ' αὖθ', ἱερεὺς ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος, 370
 ἦλθε θεὸς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,
 λυσόμενός τε θύγατρα, φέρων τ' ἀπερείσι' ἄποινα,
 στέμματ' ἔχων ἐν χερσὶν ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος
 χρυσέῳ ἀνὰ σκήπτρῳ, καὶ ἐλίσσετο πάντας Ἀχαιοὺς
 Ἀτρείδα δὲ μάλιστα δῶω, κοσμήτορα λαῶν. 375
 Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἐπευφήμησαν Ἀχαιοὶ
 αἰδεῖσθαι θ' ἱερῆα καὶ ἀγλαὰ δέχθαι ἄποινα·
 ἀλλ' οὐκ Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι ἦνδανε θυμῷ,
 ἀλλὰ κακῶς ἀφίει, κρατερόν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν.
 Χωόμενος δ' ὁ γέρον πάλιν ὄχετο· τοῖο δ' Ἀπόλλων 380
 εὐζαμένου ἤκουσεν, ἐπεὶ μάλα οἱ φίλος ἦεν,
 ἦκε δ' ἐπ' Ἀργείοισι κακὸν βέλος· οἱ δὲ νυ λαοὶ
 θνητῶν ἐπασσύτεροι, τὰ δ' ἐπὶ ὄχετο κῆλα θεοῖο
 πάντη ἀνὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν. Ἄμμι δὲ μάντις
 εὖ εἰδὼς ἀγόρευε θεοπροπίας Ἐκάτοιο. 385
 Λύτικ' ἐγὼ πρῶτος κελόμην θεὸν ἰλάσκεσθαι·
 Ἀτρείωνα δ' ἔπειτα χόλος λάβεν, αἴψα δ' ἀναστάς
 ἠπειλήσεν μῦθον, ὃ δ' ἠ τετελεσμένος ἐστίν.
 Τὴν μὲν γὰρ σὺν νηϊ θοῆ ἑλίκωπες Ἀχαιοὶ
 εἰς Χρύσην πέμπουσιν, ἄγουσι δὲ δῶρα ἀνακτι· 390

369. Χρυσήϊδα. Homère ne dit point comment la fille de Chryses se trouvait à Thèbe. On suppose qu'elle y était comme prêtresse, et qu'elle était attachée au culte d'Apollon Sminthien.

372-379. Λυσόμενός τε... Voyez plus haut 13-16 et 22-25, et les notes sur ces vers.

384. Ἐπεὶ μάλα. Quelques anciens textes donnaient ici une variante, mais cette variante ne change rien au sens. *Scholies*: Σέλευκός φησιν ἐν τῇ Κυπρία καὶ τῇ Κρητικῇ, ἐπεὶ πάνυ οἱ φίλος ἦεν· καὶ Θεαγένης δ' οὕτως προσέρεται. — Οἱ φίλος, *ipsi carus*, cher à Apollon.

383. Τὰ... κῆλα. Dübner: « Τὰ ne doit

pas être pris pour l'article. Τὰ δέ est dit, comme ailleurs, pour ταῦτα δέ, et κῆλα lui sert d'apposition: *haec autem, tela inquam*. Le même cas se présente au vers 391, τὴν δέ... ἄγοντες κούρην Βρισηῖος, et mille fois ailleurs. » Cette observation, conforme à la doctrine d'Aristarque, est d'une importance capitale pour l'interprétation correcte de la diction homérique.

388. ἠπειλήσεν μῦθον. *Elumbis versus*, dit Bothe. Thiersch proposait de lire μῦθον ἠπειλήσεν. Bothe préférerait ἠπειλήσέ με μῦθον. Mais Homère dit ἀπειλεῖν τινί τι et non τινά τι. Laissons d'ailleurs le poète versifier à sa guise et négliger les coupes harmonieuses.

τήν δὲ νέον κλισίηθεν ἔβαν κήρυκες ἄγοντες
 κούριον Βρισῆος, τήν μοι δόσαν υἷες Ἀχαιῶν.
 Ἄλλὰ σὺ, εἰ δύνασαι γε, περίσχεο παιδὸς ἔηρος·
 ἔλθοῦσ' Οὐλυμπόνδε Δία λίσαι, εἴποτε δὴ τι
 ἦ ἔπει ὠνησας κραδίην Διὸς ἠὲ καὶ ἔργω.

395

Πολλάκι γάρ σεο πατρός ἐνὶ μεγάροισιν ἄκουσα
 εὐχομένης, ὅτ' ἔφησθα κελαινεφέϊ Κρονίωνι
 οἷη ἐν ἀθανάτοισιν ἀεικέα λιογὸν ἀμῦναι,
 ὅπποτε μιν ξυνδῆσαι Ὀλύμπιοι ἤθελον ἄλλοι,
 Ἴηρη τ' ἠδὲ Ποσειδάων καὶ Παλλὰς Ἀθήνη.

400

Ἄλλὰ σὺ τόνγ' ἔλθοῦσα, θεά, ὑπελύσαο δεσμῶν,
 ὧχ' ἐκατόγχειρον καλέσασ' ἐς μακρὸν Ὀλυμπον
 ὃν Βριάρεων καλέουσι θεοὶ, ἄνδρες δέ τε πάντες
 Αἰγαίων' · ὁ γὰρ αὐτε βίη οὗ πατρός ἀμείνων ·

393. Ἐῆρος, génitif singulier masculin de l'adjectif ἔός, *bonus*, distingué par sa vaillance. Zénodote lisait ἔοιο, dans le sens de σοῖο, assimilation qu'Aristarque déclare absolument impossible.

396-406. Πολλάκι γάρ.... Zénodote re-tranchait ces onze vers. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι ἀπὸ τούτου ἕως τοῦ, Τὸν καὶ ὑπέδδισαν, Ζηνόδοτος ἀθετεῖ. C'est évidemment διὰ τὸ ἀπροπέε. Zénodote trouvait cette histoire injurieuse pour la majesté divine, et il ne voulait pas qu'on la mît sur le compte d'Homère. Cependant il avait laissé le passage dans son exemplaire, au moins en marge, puisque Aristarque note deux de ses variantes.

396. Πατρός, de mon père, de Pélée.

397. Κρονίωνι, au fils de Cronos ou Saturne, à Jupiter.

399. Ὀλύμπιοι, les habitants de l'Olympe, les dieux de la cour du Jupiter.

400. Ποσειδάων, Neptune, frère de Jupiter et de Pluton. — Παλλὰς Ἀθήνη, Zénodote mettait ici Apollon à la place de Minerve. *Scholies* : ὅτι Ζηνόδοτος γράφει Φοῖβος Ἀπόλλων. Dans le manuscrit de Venise il n'y a point de dipole, pointée ou non, au vers 400; mais cette scholie se rapporte évidemment à une dipole pointée d'Aristarque. Voyez la note XXI, 444 sur le motif de révolte supposé par Zénodote.

403. Θεοὶ.... ἄνδρες. Dübner : α Homère

distingue plusieurs fois le nom que les dieux et le nom que les hommes donnent à un objet. Le premier était sans doute celui qui se trouvait dans d'anciens poèmes; le second, le nom ordinaire. Encore du temps d'Homère, toute poésie est regardée comme inspirée par les dieux. »

404. Αἰγαίων(α). Ce Briarée ou Égéon, le monstre aux cent bras, était né d'Uranus et de Géa, c.-à-d. du Ciel et de la Terre. — Ὁ γάρ.... Zénodote changeait cette fin de vers, et ajoutait un autre vers qui n'est point dans nos manuscrits. Mais le texte de Zénodote a été altéré par les copistes : ὁ γὰρ αὐτε βίη πολὺ σέρτατος ἀπάντων ὀπόσοι ναίουσ' ὑπὸ Τάρταρον εὐρώεντα. On voit bien qu'il faut lire τῶν ὀπόσοι, mais on ne voit pas quel était le mot final du premier vers. Aristarque repousse la leçon de Zénodote, parce qu'Égéon est un dieu marié, et non un des dieux qui sont dans le Tartare : οὐκ ἔστι δὲ τῶν Τιτάνων ὁ Αἰγέως, ἀλλ' ἐνάλιος θεός. Aristarque entend par Τιτάνων les révoltés plongés au fond des enfers. Égéon ou Égée était, comme les Titans, un fils du Ciel et de la Terre; mais il n'avait point conspiré avec ses frères, les Titans proprement dits. — Οὗ πατρός, que son père à lui, qu'Uranus. L'hiatus βίη οὐ est garanti par Aristarque. Apollonius : οὐ διὰ τοῦ ν βίην, Ἄρισταργος. On lit la même note dans les

ὅς ῥα παρὰ Κρονίῳνι καθέζετο κύδει γαίων·
 τὸν καὶ ὑπέδδειςαν μάχαρες θεοὶ, οὐδέ τ' ἔδῃσαν.
 Τῶν νῦν μιν μνήσασα παρέζεο καὶ λαβὲ γούνων,
 αἶ κέν πως ἐθέλησιν ἐπὶ Τρώεσσιν ἀρῆξιαι,
 τοὺς δὲ κατὰ πρύμνας τε καὶ ἀμφ' ἄλλα ἔλσαι Ἀχαιοὺς
 κτεινομένους, ἵνα πάντες ἐπαύρωνται βασιλῆος,
 γνῶ δὲ καὶ Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
 ἦν ἄτην, ὅτ' ἄριστον Ἀχαιῶν οὐδὲν ἔτισεν.
 Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Θέτις κατὰ δάκρυ χέουσα·
 ὦμοι, τέκνον ἐμὸν, τί νύ σ' ἔτρεφον αἰνὰ τεκοῦσα;
 Λῖθ' ὄφελος παρὰ νηυσὶν ἀδάκρυτος καὶ ἀπήμων
 ἦσθαι, ἐπεὶ νύ τοι αἶσα μίνυνθά περ, οὔτι μάλα δὴν·
 νῦν δ' ἅμα τ' ὠκύμορος καὶ οἰζυρὸς περὶ πάντων
 ἔπλεο· τῷ σε κακῇ αἴσῃ τέκον ἐν μεγάρουσιν.
 Τοῦτο δέ τοι ἐρέουσα ἔπος Διὶ τερπικεραύνῳ
 εἶμ' αὐτῇ πρὸς Ὀλυμπον ἀγάννιτρον, αἶ κε πίθηται.

Scholies. Ainsi la leçon d'Aristarque est βίη et non βίην. Bothe propose de lire ἀντιθίην au lieu de αὔτε βίη, à cause de la difficulté de bien entendre αὔτε. Ce qui motive, selon lui, cette conjecture, c'est précisément la correction d'Aristarque, qui constate βίην dans certains manuscrits alexandrins. Avec ἀντιθίην, tout deviendrait parfait : « Nam ille, congressus cum aliquo (v. 278 ; « E (V), 220 ; Φ (XXI), 226), fortior est a patre suo Cælo, hoc est, fortissimus ; « quæ apta est sententia, quum, αὔτε quid α sibi velit, vix intelligas. Au et av, item-α que ε et ι, permutari inter se tratati-α tium est. » Bothe exagère beaucoup, ce semble, la difficulté. Αὔτε est un mot très-vague en soi, et qui n'a guère, à côté de γάρ, que la valeur d'une insistance, comme vero dans enimvero, ou comme notre expression adverbiale en effet dans son sens propre, quand elle n'était encore qu'une annexe de cur, et qu'on disait correctement car en effet.

406. Οὐδέ τ' ἔδῃσαν, et ils n'enchaînèrent point Jupiter.

408. Ἐπὶ Τρώεσσιν ἀρῆξαι, c'est-à-dire ἐπαρῆξαι Τρωσί.

410. Ἐπαύρωνται, fruuntur, jouissent. Les Grecs auront alors la récompense

qu'ils méritent pour leur déférence à un homme tel qu'Agamemnon. Le verbe ἐπαυρίσσω, ἐπαυρίσκομαι se trouve dans ce sens ironique, VI, 353, et *Odyssée*, XVIII, 407. Hésiode, *OEuvres et Jours*, vers 238, et d'autres poètes l'ont employé de même.

412. Ἦν ἄτην, sa folie. Le mot ἄτη, dans Homère, signifie aveuglement d'esprit, égarement coupable, une faute d'où résulte quelque calamité.

413. Κατὰ δάκρυ χέουσα, c'est-à-dire καταχέουσα δάκρυ.

414. Αἰνά, l'adjectif neutre pour l'adverbe. *Scholies* : ἐπὶ κακῷ, pour malheur, pour notre malheur commun.

416. Τοι αἶσα équivalent à αἶσά ἐστί σοι ζώειν. — Μίνυνθά περ, οὔτι μάλα δὴν. Remarquez dans cette tautologie, la place de l'expression négative. C'est, comme nous l'avons dit plus haut, vers 220, un véritable enchérissement, et non pas une pure répétition d'idée.

417. Περὶ πάντων, præ ceteris, entre tous, plus que pas un.

420. Ἀγάννιτρον, couvert de neiges abondantes. Il s'agit de l'Olympe au propre, de la montagne de Thessalie. Le sommet de l'Olympe est couvert de neiges éternelles.

Ἄλλὰ σὺ μὲν νῦν νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισιν
 μῆνι' Ἀχαιοῖσιν, πολέμου δ' ἀποπαύσο πάμπαν.
 Ζεὺς γὰρ ἔς Ὠκεανὸν μετ' ἀμύμονας Λίθιοπῆας
 χθιζὸς ἔβη κατὰ δαίτα, θεοὶ δ' ἅμα πάντες ἔποντο.
 δωδεκάτῃ δέ τοι αὖτις ἐλεύσεται Οὐλυμπόνδε ·
 καὶ τότε ἔπειτά τοι εἶμι Διὸς ποτὶ χαλκοβατές δῶ,
 καὶ μιν γυνάσσομαι, καὶ μιν πείσσομαι οἶω.

425

Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπεβήσето, τὸν δ' ἔλιπ' αὐτοῦ
 χωόμενον κατὰ θυμὸν εὐζώνοιο γυναικός,
 τὴν ῥα βίη ἀέκοντος ἀπηύρων. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
 ἐς Χρύσην ἴκανεν ἄγων ἰερὴν ἑκατόμβην.
 Οἱ δ' ὅτε δὴ λιμένος πολυβενθέος ἐντὸς ἴκοντο,
 ἰστία μὲν στείλαντο, θέσαν δ' ἐν νηὶ μελαίνῃ,
 ἰστὸν δ' ἰστοδόκη πέλασαν προτόνοισιν ὑφέντες

430

422. Πολέμου δ' ἀποπαύσο. Virgile, *Énéide*, IX, 655 : « Cetera parce, puer, « bello. »

423. Ὡς Ὠκεανόν, chez l'Océan, chez le dieu de l'Océan. Dans Homère et dans Hésiode, l'Océan est un fleuve qui entoure le disque de la terre. Aristarque, à propos du vers XX, 7 : ἡ διπλῆ, ὅτι ποταμὸν οὐ θάλασσαν παραδίδωσι. Ce fleuve était la source de tous les autres fleuves, et même de toutes les mers et de toutes les eaux quelconques. Voyez XXI, 496. Le Nil venait de l'Océan ; les Éthiopiens, habitants du haut Nil, touchaient à l'Océan. Voilà comment le dieu du fleuve des fleuves pouvait avoir son palais près des Éthiopiens, ou même chez les Éthiopiens. — Λίθιοπῆας, d' Λιθιοπεύς pour Λιθίοψ. Ce peuple lointain passait pour doué de toutes les vertus, et les dieux aimaient à séjourner en Éthiopie.

424. Χθιζός... Il y a un obel à ce vers dans le manuscrit de Venise ; mais cet obel est expliqué, dans les *Scholies*, comme se rapportant à un texte où le vers se serait terminé par μετὰ δαίμονας ἀλλοῦς. — Χθιζός, l'adjectif pour l'adverbe, hier. Même en prose, on exprime souvent le temps par des adjectifs. — Κατὰ δαίτα, vulgo μετὰ δαίτα. *Scholies* : Ἀρίσταρχος κατὰ δαίτα, ἀντὶ τοῦ ἐπὶ δαίτα... οὗτω δὲ εὐρομεν καὶ ἐν τῇ Μασσαλιω-

τικῇ, καὶ Σινωπικῇ, καὶ Κυπρία, καὶ Ἀντιμαχείῳ, καὶ Ἀριστοφανείῳ. Cette note prouve que le vers, tel que nous l'avons, n'est pas un vers interposé.

425. Δωδεκάτῃ. L'ellipse du mot *jour* est habituelle en grec.

426. Χαλκοβατές. Ailleurs le ciel est appelé χάλκεος, πολύχαλκος, σιδήρεος. Tout est métal dans les palais des dieux. Le pavé de la demeure de Jupiter est d'airain. — Δῶ, apocope fréquente, pour δῶμα.

427. Καὶ μιν... καὶ μιν. Cette répétition, comme le remarque Dubner, est d'une simplicité antique, et ne manque pas de force ici. Bothe s'est donc fourvoyé : « Non tam putidum, dit-il, novi Homerum, « ut ita locutus esse videatur. » Et il propose μὴν au lieu du second μιν, mais en écrivant καὶ μὲν, *more prisco*, selon l'orthographe primitive.

428. Ἀπεβήσето, pour ἀπεβήσατο. Remarquez cette forme épique, ε pour α, à l'aoriste moyen. Elle est assez fréquente dans Homère.

429. Ἐυζώνοιο. C'est l'épithète des femmes nobles. — Γυναικός, *mulieris causa*, à cause de la femme. On a vu plus haut de pareils génitifs, aux vers 65 et 93 : εὐχολῆς et ἑκατόμβης. Mais là il n'y avait pas moyen de se méprendre sur le sens causal.

434. Ἴστοδόκη. Le mât n'était qu'une

- καρπαλίμως, τὴν δ' εἰς ὄρμον προέρεσαν ἔρετμοις. 435
 Ἐκ δ' εὐνάς ἔβαλον, κατὰ δὲ πρυμνήσι' ἔδησαν·
 ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βαῖνον ἐπὶ ῥηγμαῖνι θαλάσσης·
 ἐκ δ' ἑκατόμβην βῆσαν ἐκηβόλω Ἀπόλλωνι·
 ἐκ δὲ Χρυσῆς νηὸς βῆ ποντοπόροιο.
 Τὴν μὲν ἔπειτ' ἐπὶ βωμῶν ἄγων πολύμητις Ὀδύσσευς 440
 πατρὶ φίλω ἐν χερσὶ τίθει, καὶ μιν προσέειπεν·
 ὦ Χρῦση, πρό μ' ἔπεμψεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
 παῖδά τε σοὶ ἀγέμεν, Φοῖβω θ' ἱερὴν ἑκατόμβην
 ῥέξει ὑπὲρ Δαναῶν, ὄφρ' ἰλασόμεσθα ἀνακτα,
 ὃς νῦν Ἀργείοισι πολύστονα κήδε' ἐφῆκεν. 445
 Ὡς εἰπὼν ἐν χερσὶ τίθει, ὃ δ' ἐδέξατο χαίρων
 παῖδα φίλην· τοὶ δ' ὦκα θεῶ ἱερὴν ἑκατόμβην
 ἐξείης ἔστησαν εὐδμητον περὶ βωμῶν,
 χειροψῆσαντο δ' ἔπειτα, καὶ οὐλοχύτας ἀνέλοντο.
 Τοῖσιν δὲ Χρῦσης μεγάλ' εὐχετο χεῖρας ἀνασχών· 450
 Κλυθὶ μευ, Ἀργυρότοξ', ὃς Χρῦσην ἀμριβέβηκας

grosse perche qu'on dressait pour naviguer, et qu'on abaissait sur un chevalet quand on était au port. C'est ce chevalet qu'Homère appelle le réceptacle du mât: ἱσταδόκη, de ἱστός et δέχομαι. — Προτόνοισιν. Le mât était fixé par des cordages. Les πρότονοι étaient particulièrement les deux câbles qui allaient de l'extrémité du mât vers la proue et la poupe, et qui servaient à le manœuvrer.

435. Τὴν, le vaisseau. — Προέρεσαν, *vulgo* προέρυσσαν. Le pléonasmе προέρεσαν ἔρετμοῖς est tout à fait dans le génie de la langue; mais Aristarque justifie sa leçon par des autorités: διὰ τοῦ ε, προέρεσαν, οὐ διὰ τοῦ υ, προέρυσσαν, καὶ ἡ Ἀργολικὴ, καὶ ἡ Σιωνοπικὴ, καὶ ἡ Σωσιγένους.

436. Εὐνάς. C'étaient de grosses pierres ou des masses métalliques attachées au bout d'une corde. Homère n'a pas connu l'ancre proprement dite, le crochet de fer à deux pointes. — Πρυμνήσι(α), les amarres: de πρῦμνη, poupe. C'est toujours la poupe qu'on accolait au rivage, afin de n'avoir qu'à détacher les amarres, πρυμνήσια λύειν, au départ. — Ἐκ... ἔβαλον, et

plus bas ἐκ... βαῖνον, ἐκ... βῆσαν, ἐκ... βῆ, tmèses pour ἐξέβαλον, ἐξέβαινον, ἐξέβησαν, ἐξέβη.

444. Ἰλασόμεσθα ἀνακτα. Ἄνακτα, Apollon. L'hiatus σθα-α est remarquable. Il est difficile de ne pas supposer le F dans la prononciation première. Nous devons remarquer que ce vers 444 était suspect à Aristarque. Mais ce n'est point à cause de l'hiatus qu'Aristarque avait lancé son obel, c'est parce que le vers est redondant, ἀγέμεν suffisant aux deux accusatifs παῖδα et ἑκατόμβην: ὥστε γενέσθαι τὸν ἐξῆς περισσόν.

446-447. Ὡς εἰπὼν... Ζηνόδοτε réduisait ces deux vers à un seul. Voici ce vers: Ὡς εἰπεν· τοὶ δ' ὦκα θεῶ ἱερὴν ἑκατόμβην.

447. Τοί, eux, les Grecs. — Ἱερὴν, *vulgo* κλειτήν. *Scholies*: ἱερὴν, οὐ κλειτήν, εἶγον αἱ Ἀριστάρχου.

448. Ἐξείης pour ἐξῆς, *ordine*, et dans tous les sens du terme latin.

449. Οὐλοχύτας, les grains d'orge pilés qu'on répandait sur la victime avant de l'égorger.

451. Ἀργυρότοξ'. Ici l'épithète est pour le nom même du dieu, comme on a vu

Κίλλαν τε ζαθήην, Τενέδοιό τε ἴρι ἀνάσσεις·
 ἤμην δὴ ποτ' ἐμεῦ πάρος ἔκλυες εὐζαμένιοι,
 τίμησας μὲν ἐμὲ, μέγα δ' ἵψαο λαὸν Ἀχαιῶν·
 ἦδ' ἔτι καὶ νῦν μοι τόδ' ἐπικρήηνον ἐέλωρ· 455
 ἦδ' ἔτι νῦν Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιγὸν ἄμυνον.

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων.

Λυτὰρ ἐπεὶ ῥ' εὐξάντο καὶ οὐλογύτας προβάλλοντο,
 αὐέρουσαν μὲν πρῶτα, καὶ ἔσφαζαν, καὶ ἔδειραν,
 μηρούς τ' ἐξέταμον κατὰ τε κνίση ἐκάλυψαν 460
 δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν.

Καίῃ δ' ἐπὶ σχίζῃς ὁ γέρων, ἐπὶ δ' αἶθοπα οἶνον
 λείθε· νέοι δὲ παρ' αὐτὸν ἔχον πεμπώβολα χερσίν.
 Λυτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχχνα πάσαντο,
 μίστυλλον τ' ἄρα πᾶλλα καὶ ἀμρ' ὀβελόισιν ἔπειραν, 465
 ὥπτησάν τε περιφραδέως, ἐρύσαντό τε πάντα.

Ἐκθόλος au vers 96 et Ἐκάτοιο au vers 385.

452. Κίλλαν τε... Voyez plus haut le vers 38 et les notes sur ce vers.

456. Λοιγὸν ἄμυνον. La peste, ouvrage des traits d'Apollon, finira dès que le dieu sera apaisé. C'est d'un miracle qu'il s'agit, et non d'autre chose. Les purifications faites par l'ordre d'Agamemnon, vers 314, faisaient partie d'une cérémonie religieuse; elles n'étaient point une mesure d'hygiène. D'ailleurs, comme le remarque Daremberg, un fléau tel que celui qui a été décrit, vers 50-52, n'aurait pas épuisé sa fureur en une douzaine de jours.

457. Ὡς ἔφατ'.... Répétition textuelle du vers 43.

459. Αὐέρουσαν, vulgo αὔ ἐρουσαν, ils tirèrent en arrière la tête des victimes. On prenait le bœuf par le nœud, et on lui faisait présenter la gorge en lui tirant la tête en arrière. D'après Curtius, la syllabe αυ, dans ce verbe, équivaut à ἀνά, en haut, réduit à à par apocope, et devenu αF par l'intercalation du digamma, puis αυ dans l'écriture ionienne. Le sens reste le même. Mais l'explication par αὔ, retro, répond plus exactement à ce qu'on voit dans les bas-reliefs du Louvre qui représentent des tauroboles. — Ἐδειραν. Virgile, *Énéide*;

VI, 214 : « Tergora deripiunt costis, et « viscera nudant. »

460. Μηρούς. On offrait aux dieux les os des cuisses, ou à peine des morceaux de cuisse, μηρία. Voy. plus haut la note du vers 40 sur μηρία. Ici les adorateurs offrent les cuisses mêmes.

461. Δίπτυχα. On mettait deux couches de graisse, l'une sous les os et l'autre dessus. — ὠμοθέτησαν. Par dessus les os des cuisses et la graisse, on jetait des morceaux pris dans les autres parties de la victime, ὠμά, cruda; et c'est ainsi que la victime était censée avoir été offerte entière.

462. Αἶθοπα οἶνον se prononçait primitivement αἶθοπα φοῖνον. Voyez plus haut la note du vers 350.

464. Σπλάγχχνα πάσαντο, vulgo σπλάγγν' ἐπάσαντο. Scholies : Ἀρίσταρχος Ἰακῶς, πάσαντο. Voyez plus bas la note du vers 598. On commençait par manger le cœur, les poumons et le foie, viscera, ou du moins on y goûtait. Le verbe πάσασθαι, dans Homère, signifie goûter, et non point, comme chez les poètes postérieurs à Homère, se gorger de. Voy. la note IX, 224-222.

465. Τᾶλλα. Il est évident que τὰ ἄλλα n'a guère ici que le sens qu'il a en prose.

Αὐτὰρ ἐπεὶ παύσαντο πόνου τετύκοντό τε δαῖτα,
δαίνυντ', οὐδὲ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς εἴσης.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,
κοῦροι μὲν κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο·

470

νώμησαν δ' ἄρα πᾶσιν ἐπαρξάμενοι δεπάεσσιν·

οἱ δὲ πανημέριοι μολπῇ θεὸν ἰλάσκοντο,
καλὸν ἀεῖδοντες παίηονα, κοῦροι Ἀχαιῶν,

[μέλλοντες Ἐκέργον· ὁ δὲ φρένα τέρπει· ἀκούων].

Mais quelques Alexandrins n'admettaient pas que τὰ, dans Homère, pût jamais être réduit à l'état de simple article, même avec un mot comme ἄλλα, marquant une opposition, par conséquent contenant l'idée de ταῦτα ou δ'ἐκείνα, et ayant une affinité naturelle pour τὰ, qui représente cette idée dans la langue d'Homère. Ptolémée l'Ascalonite lisait μίστυλλον πὰρ γ' ἄλλα. Hérodien écrivait μίστυλλον δ' ἄρα τ' ἄλλα, et prenait τ' pour τε. *Scholies* : ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς τὸ τε παραπληρωματικὸν ἀποδέχεται· καὶ λείπει τὸ ἄρθρον Ὀμηρικῶ ἔθει.

468. Ἐδεύετο pour ἐδέετο, ἐδεῖτο, manqua de. — Δαιτὸς εἴσης. On faisait les parts égales pour chacun des convives.

469. Αὐτὰρ ἐπεὶ... Virgile, *Énéide*, VIII, 484 : « Postquam exempta fames α et amor compressus edendi. » Homère fait souvent manger ses héros. C'est dire qu'il répète souvent le vers imité par Virgile. — Ἐξ ἔρον ἔντο pour ἐξεντο ἔρον, ils eurent chassé le besoin.

470. Ἐπεστέψαντο ποτοῖο, remplirent de boisson jusqu'aux bords. Il ne s'agit point de coupes ornées de couronnes ou de guirlandes. Virgile a fait un anachronisme en prêtant aux héros homériques ce raffinement d'une civilisation bien postérieure à Homère.

471. Ἐπαρξάμενοι. Les échantons versaient en commençant par la droite : ἐν-δξεία. Voyez plus bas, vers 597. Suivant la plupart des philologues, ἐπαρξάμενοι indique seulement que les échantons font leur manœuvre accoutumée. La traduction *au spiriti* est plus exacte. Dubner pense que les échantons, avant de mettre la coupe dans la main du convive, l'élevaient un peu vers le ciel, et en faisaient comme une oblation religieuse. Rapprochez en

effet ἐπαρξάμενοι des termes propres au culte : ἀπαρχαί prémices, ἀπάργεσθαι, κατάρχεσθαι offrir des prémices.

472. Πανημέριοι, pendant le reste du jour. Aristarque fait remarquer qu'une partie considérable du jour avait été employée au voyage. On verra de même plus bas, vers 601, πρόπαν ἡμᾶρ désignant non pas le jour entier, mais la dernière portion du jour. — Μολπῇ. Aristarque explique partout le mot μολπῇ dans le sens de gesticulation ou de danse, jamais dans celui de chant. Les modernes entendent généralement par μολπῇ le chant uni à la danse ; mais l'idée de chant n'y est que comme sous-entendue, parce que la danse et la gesticulation étaient réglées par la musique, c'est-à-dire par la cithare et la voix cadencée.

473. Καλὸν ἀεῖδοντες παίηονα. Virgile, *Énéide*, VI, 656 : « ... lætumque choro « pœana canentes. » Apollon est distinct, dans Homère, du dieu médecin Παιήων, Péan. Voyez la note V, 401. Il s'agit ici d'un chant pour célébrer la cessation du fléau. Aristarque : τὸν ἐπὶ καταλύσει λοιμοῦ ὕμνον. Quand on eut confondu Apollon avec le dieu Péan, le mot péan devint spécialement le nom du chant en son honneur. Ici παίηονα est pris dans son sens général, quoique le chant dût être plein des louanges du dieu qui faisait cesser la peste.

474. Μέλλοντες... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Il est impossible d'expliquer μέλλοντες par *dansant* ; mais c'est pour d'autres raisons encore qu'Aristarque condamnait le vers : δεῖ τὸν στίχον ὀβελίζειν· μένοντος γὰρ αὐτοῦ γίνεται ἄχυρος διασολογία. En effet, le vers 474 n'est qu'une répétition de ce qui précède. Aristarque remarquait

- Ἦμος δ' ἠέλιος κατέδου καὶ ἐπὶ κνέσας ἤλθεν, 475
 δὴ τότε κοιμήσαντο παρὰ πρυμνήσια νηός.
 Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
 καὶ τότε ἔπειτ' ἀνάγοντο μετὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν·
 τοῖσιν δ' ἔκμενον οὖρον ἴει ἐκάεργος Ἀπόλλων.
 Οἱ δ' ἰστὸν στήσαντ', ἀνά θ' ἰστία λευκὰ πέτασσαν· 480
 ἐν δ' ἄνεμος πρῆσεν μέσον ἰστίον, ἀμφὶ δὲ κῦμα
 στεῖρη πορφύρεον μεγάλ' ἔαχε νηὸς ἰούσης·
 ἣ δ' ἔθεεν κατὰ κῦμα διαπρήσσοισα κέλευθον.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἔκοντο κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν,
 νῆα μὲν οἴγε μέλαιναν ἐπ' ἠπίροιο ἔρυσσαν 485
 ὑפוῦ ἐπὶ ψαμάθοις, ὑπὸ δ' ἔρματα μακρὰ τάνυσσαν·
 αὐτοὶ δ' ἐσκίδναντο κατὰ κλισίας τε νέας τε.
 Αὐτὰρ ὁ μῆνιε νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισιν,
 Διογενῆς Πηλέος υἱός, πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
 οὔτε ποτ' εἰς ἀγορὴν πωλέσκετο κυδιάνειραν, 490

aussi que ce vers a l'air d'être une définition du péan, et de confondre Apollon avec le médecin des dieux : ἀθετεύται ὅτι νομίσας τις τὸν Ἀπόλλωνα Παιήονα εἰρήσθαι, προσέθηκεν αὐτόν.

477. Ἦμος.... Virgile, *Énéide*, VII, 25 : « Jamque rubescebat radiis mare, et « æthere ab alto Aurora in roseis fulgebat « lutea bigis. »

478. Ἀνάγοντο, montaient, montèrent : allèrent en haute mer, prirent le large.

479. Τοῖσιν δ' ἔκμενον.... Virgile, *Énéide*, III, 430 : « Prosequitur surgens « a puppi ventus euntes. » Mais l'expression d'Homère nous montre l'action du dieu.

481. Ἐν... πρῆσεν pour ἐνέπρησε. L'action du vent est assimilée à celle du feu. Le sens est, *mit la force du feu dans*, et par conséquent, *donna une impulsion très-énergique*. C'est beaucoup plus qu'enfler, que remplir de son souffle. Il y aurait ἐν.... πλῆσεν, si telle eût été la pensée d'Homère.

482. Πορφύρεον. Le verbe πορφύρω se dit de la mer qui s'agite; et πορφύρεος ne désigne pas une couleur particulière, mais un certain éclat de couleurs. Virgile emploie très-vaguement aussi l'expression

mare purpureum, et il prend *purpureus flos* pour une fleur brillante quelconque.

484. Κατὰ, vulgo μετά. *Scholies* : Ἀρίσταρχος κατὰ, οὐ μετά. Voy. plus haut, vers 424, la note sur κατὰ δαίτα.

486. Ἐρματα, les rouleaux de bois sur lesquels reposaient les navires et qui les préservaient de se pourrir au contact du sol humide. — Ὑπό... τάνυσσαν. Dübner fait remarquer que l'idée de longueur contenue dans le verbe s'applique aux rouleaux. Ils mirent sous les navires de longs rouleaux. Voyez la note VIII, 69.

488-492. Αὐτὰρ ὁ.... Zénodote regardait ce passage comme interpolé, et il n'avait pas même écrit dans son texte le vers 491. La note, dans les *Scholies*, ne dit pas pourquoi; mais c'est évidemment διὰ τὸ περισσόν. Ces vers pourraient en effet être retranchés sans inconvénient bien grave. Mais ils forment transition, et le tableau a une couleur assez vigoureuse.

489. Πηλέος, dissyllabe par synizèse. Quelques-uns écrivent Πηληῖος. Alors la première syllabe de υἱός est comptée pour une brève, comme elle l'est dans ce mot, VI, 130; XVII, 575.

οὔτε ποτ' ἐς πόλεμον, ἀλλὰ φθινύθεσκε φίλον κῆρ
αὔθι μένων, ποθέεσκε δ' αὐτήν τε πτόλειμόν τε.

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐκ τοῖο δυωδεκάτη γένετ' ἤως,
καὶ τότε δὴ πρὸς Ὀλυμπον ἴσαν θεοὶ αἰὲν ἐόντες
πάντες ἅμα, Ζεὺς δ' ἦρχε. Θέτις δ' οὐ λήθητ' ἐφετμέων 495
παιδὸς ἐοῦ, ἀλλ' ἦγ' ἀνεδύσετο κύμα θαλάσσης,
ἠερίη δ' ἀνέβη μέγαν οὐρανὸν Οὐλυμπόν τε.

Εὐρεν δ' εὐρύσπα Κρονίδην ἄτερ ἤμενον ἄλλων
ἄκροτάτη κορυφῇ πολυδειράδος Οὐλύμποιο.
Καὶ ῥα πάροιδ' αὐτοῖο καθέζετο, καὶ λάβε γούνων 500
σκαίῃ, δεξιτερῇ δ' ἄρ' ὑπ' ἀνθερεῶνος ἐλοῦσα
λισσομένη προσέειπε Δία Κρονίωνα ἀνακτα·

Ζεῦ πάτερ, εἴποτε δὴ σε μετ' ἀθανάτοισιν ὄνησα
ἦ ἔπει ἦ ἔργω, τόδε μοι κρήηρον ἐέλδωρ·
τίμησόν μοι υἱόν, ὃς ὠκυμορῶτατος ἄλλων 505
ἔπλετ'· ἀτάρ μιν νῦν γε ἀνάξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
ἠτίμησεν· ἐλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας.
Ἄλλὰ σύ πέρ μιν τίσον, Ὀλύμπιε μητίετα Ζεῦ·
τόσσα δ' ἐπὶ Τρώεσσι τίθει κράτος, ὅσσ' ἂν Ἀχαιοὶ
υἱὸν ἐμὸν τίσωσιν, ὀφέλλωσίν τέ ἐ τιμῇ. 510

Ὡς φάτο· τὴν δ' οὔτι προσέειπε νεφεληγερέτα Ζεὺς,
ἀλλ' ἀκέων δὴν ἦστο. Θέτις δ' ὡς ἤφατο γούνων,
ὡς ἔχετ' ἐμπερυῖα, καὶ εἴρετο δεύτερον αὐτὶς·

495. Ἐφετμέων, trissyllabe par synizèse, comme s'il y avait ἐφετμών.

496. Ἄνεδύσετο, comme au vers 425 ἀπεβήσετο.

497. ἠερίη, *matutina*: l'adjectif pour l'adverbe de temps. — Οὐρανόν. Les sommets de l'Olympe sont au-dessus de la région des nuages; pour Homère ils sont dans le ciel, puisque les nuages sont, selon lui, les portes du ciel. Voy. V, 749.

498. Εὐρύσπα, dont l'œil embrasse tout. L. 1. traduction *lute sonantem* ne paraît point exacte; car le mot ὤψ, voix, est toujours chez Homère la voix artienlée. Cependant les avis se partagent entre ces deux interprétations.

505. Τίμησον contient l'idée de répara-

tion, par opposition à ἠτίμησεν, vers 507, qui contient celle d'outrage.

509. Κράτος, la force, la supériorité, la victoire. Mais ce ne sera pas une victoire complète.

510. Τίσωσιν et τιμῇ sont ici dans le sens le plus énergique. Il s'agit d'une τιμωρία, d'une satisfaction, d'un châtiement, d'une vengeance. La phrase d'ailleurs n'est point une tautologie. Thétis veut que son fils reçoive une satisfaction, et que cette satisfaction le fasse plus grand encore qu'il n'était avant l'outrage. — Τέ ἐ. Il est inutile de supposer le digamma; l'aspiration tient lieu d'une consonne. Voyez plus haut la note sur οὐ ἔθεν, vers 414.

Νημερτές μὲν δὴ μοι ὑπόσχεο καὶ κατάνευσον,
ἢ ἀπόειπ', ἐπεὶ οὐ τοι ἐπι δέος, ὄφρ' εὖ εἰδῶ
ὅσσον ἐγὼ μετὰ πᾶσιν ἀτιμοστάτη θεός εἰμι. 515

Τὴν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς·
Ἦ δὴ λοίγια ἔργ', ὅτε μ' ἐχθροδοπῆσαι ἐφήσεις
Ἕρῃ, ὅτ' ἂν μ' ἐρέθῃσιν ὀνειδείεις ἐπέεσσιν. 520

Ἦ δὲ καὶ αὐτως μ' αἰὲν ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσιν
νεικεῖ, καὶ τέ μέ φησι μάχη Τρῶεσσιν ἀρήγειν.

Ἄλλὰ σὺ μὲν νῦν αὖτις ἀπόστιχε, μή σε νοήσῃ
Ἕρῃ· ἐμοὶ δὲ κε ταῦτα μελήσεται, ὄφρα τελέσσω.
Εἰ δ' ἄγε τοι κεφαλῇ κατανεύσομαι, ὄφρα πεποιθήσῃ·
τοῦτο γὰρ ἔξ ἐμέθεν γε μετ' ἀθανάτοισι μέγιστον
τέκμωρ· οὐ γὰρ ἐμὸν παλινάγρετον, οὐδ' ἀπατηλὸν,
οὐδ' ἀτελευτήτην, ὅ τι κεν κεφαλῇ κατανεύσω. 525

Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὄφρῦσι νεῦσε Κρονίων·
ἀμβρόσια δ' ἄρα γαῖται ἐπερρώσαντο ἀνακτος
κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο· μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὀλυμπον. 530

Τῷγ' ὡς βουλευσάντε διέτμαγεν· ἡ μὲν ἔπειτα
εἰς ἄλα ἄλτο βαθεῖαν ἀπ' αἰγλήεντος Ὀλύμπου,
Ζεὺς δὲ ἐὼν πρὸς δῶμα. Θεοὶ δ' ἅμα πάντες ἀνέστην

515. Οὐ τοι ἐπι, c'est-à-dire οὐκ ἐπε-
στί σοι.

517. Προσέφη. Dans le bas-relief ap-
pelé la Table Iliaque, Jupiter, en répondant
à Thétis, lui caresse la tête de la main
droite et lève en haut le bras gauche. Thé-
tis, à ce moment, ne touche plus le menton
de son père. Voy. Millin, *Galerie my-
thologique*, pl. CL.

518. Ἐφήσεις, futur d'ἐφήμι, lancer.
Scholies : ἐποτρυνεῖς, ἐφορμήσεις.

521. Καὶ τε, pléonasmé pour καί. Ce
pléonasmé, assez rare dans Homère, est fré-
quent dans Hésiode.

525. Μετ' ἀθανάτοισι, quand j'ai affaire
aux immortels.

526. Ἐμὸν, c'est-à-dire ἐμὸν ἔπος, ma
parole, ce que j'ai dit, ce que j'ai décrété.
C'est l'explication de Wolf. Voyez plus
bas, vers 539, l'ellipse du datif pluriel de
ἔπος. On peut cependant expliquer ἐμὸν
sans ellipse : ce qui est mien, ce qui vient

de moi, ce qui est parti de moi. Le sens,
des deux façons, est le même.

528-530. Ἦ, καὶ κυανέῃσιν... C'est
de ces vers que s'inspire Phidias, pour
créer le Jupiter d'Olympie. Virgile,
Énéide, X, 115 : « Annuit et totum
« nutu tremefecit Olympum. » Ovide,
Métamorphoses, I, 179 : « Terrificam ca-
« pitis concussit terque quaterque Caesa-
« riem, cum qua terram, mare, sidera
« movit. » Ce ne sont là que des copies
assez faibles d'un sublime tableau.

530. Κρατὸς. Zénonote écrivait κρητὸς,
repoussé par Aristarque comme non ionien :
οὐκ ἔστι δὲ Ἰακόν.

531. Διέτμαγεν pour διετμάγησαν, de
διατμήγω, en prose διατέμνω, séparer :
ils se séparèrent.

532. Εἰς ἄλα ἄλτο. Quelques-uns font
disparaître l'hiatus par un pléonasmé : εἰς
ἄλαδ' ἄλτο. On disait primitivement
Ἐἄλτο. Il n'y a rien à changer.

ἔξ ἐδέων, σφοῦ πατρὸς ἐναντίον· οὐδέ τις ἔτλη
μεῖναι ἐπερχόμενον, ἀλλ' ἀντίοι ἔσταν ἅπαντες. 535

Ὡς ὁ μὲν ἔνθα καθέζετ' ἐπὶ θρόνου· οὐδέ μιν Ἥρη
ἠγνοίησεν ἰδοῦσ' ὅτι οἱ συμφράσσατο βουλάς
ἀργυρόπεζα Θέτις, θυγάτηρ ἄλιου γέροντος.
Αὐτίκα κερτομίοισι Δία Κρονίωνα προσηύδα·

Τίς δ' αὖ τοι, δολομηῆτα, θεῶν συμφράσσατο βουλάς; 540
Αἰεὶ τοι φίλον ἔστιν, ἐμεῦ ἀπονόσφην ἐόντα,
κρυπτάδια φρονέοντα δικάζέμεν· οὐδέ τί πώ μοι
πρόφρων τέτληκας εἰπεῖν ἔπος ὅττι νοήσης.

Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
Ἥρη, μὴ δὴ πάντας ἐμοὺς ἐπιέλπεο μύθους 545
εἰδήσειν· χαλεποί τοι ἔσοντ' ἀλόγῳ περ ἐούσῃ.
Ἄλλ' ὄν μὲν κ' ἐπεικῆς ἀκουέμεν, οὔτις ἔπειτα
οὔτε θεῶν πρότερος τόνγ' εἴσεται οὔτ' ἀνθρώπων·
ὄν δέ κ' ἐγὼν ἀπάνευθε θεῶν ἐθέλωμι νοῆσαι,
μὴ τι σὺ ταῦτα ἕκαστα διεῖρες μηδὲ μετάλλα. 550

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη·

534. Σφοῦ pour σφετέρου, leur.

536. Θρόνου. Le θρόνος était un fauteuil élevé, devant lequel il y avait un escaubeau pour les pieds.

538. Ἀργυρόπεζα. Thétis a seule cette épithète dans Homère. On l'entend de la blancheur des pieds de la déesse, de leur couleur brillante. Pindare appelle aussi Vénus, *Pythiques*, IX, 46, déesse aux pieds d'argent. Cette circonstance fait croire à Bothe que l'épithète vient de la couleur de la mer, où Thétis habite, où Vénus est née : « Sic Neptunus appellatur κυανόχαϊτης; Apollo ροῖδος, Nereus senex, a « colore maris, qui idem est senum. » Il prétend que ce n'est point là prêter aux poètes des allégories; que ces images étaient naturelles chez les hommes des premiers âges : « Ipsius nature, pro captu α hominum rudiorum, imagines. » On ne peut pas dire que Bothe se trompe; mais rien ne prouve qu'il ait raison.

539. Κερτομίοισι, sous-entendu ἐπέεσσι : avec des paroles qui fendent le cœur, avec des paroles de reproche. Nous avons en

français une image analogue : des mots qui emportent la pièce, le morceau.

542. Δικάζέμεν équivalait à βουλευέσθαι. Heyne : « Ex hoc enim proficiscitur α τὸ statuere de re. »

542-543. Οὐδέ... τέτληκας, et tu n'as pu te résigner.

543. Ἔπος, *consilium*, l'objet de délibération.

545. Ἐμοὺς... μύθους, mes conversations, les choses dont je traite : mes affaires.

546. Χαλεποί, difficiles à deviner, à pénétrer, à connaître.

549. Ὅν, sous-entendu μῦθον : l'affaire que.

550. Ταῦτα équivalait à τοῦτον τὸν μῦθον. Quant à l'hiatus α-ε, voyez plus haut la note du vers 510 sur τέ ε. Ceux qui écrivent *ἕκαστα* inventent un mot qui n'a probablement jamais existé. D'après la grammaire comparative, l'esprit rude représente en général la lettre s, non la lettre v, et le digamma n'a que faire là où il y a un esprit rude.

551. Βοῶπις, aux yeux de vache, aux

Δινότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες ;
Καὶ λίην σε πάρος γ' οὔτ' εἶρομαι οὔτε μεταλλῶ,
ἀλλὰ μάλ' εὐκηλὸς τὰ φράζειαι ἄσπ' ἐθέλησθα.

Νῦν δ' αἰνῶς δειδοῖκα κατὰ φρένα μή σε παρείπη 555
ἀργυρόπεζα Θέτις, θυγάτηρ ἄλλιοιο γέροντος·
ἡερίη γὰρ σοίγε παρέζετο, καὶ λάβε γούνων·
τῇ σ' οἴω κατανεῦσαι ἐτήτυμον, ὡς Ἀχιλλῆα
τιμῆσης, ὀλέσης δὲ πολέας ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς· 560
Δαιμονίη, αἰεὶ μὲν οἶεαι, οὐδέ σε λήθω·

πρῆξαι δ' ἔμπης οὔτι δυνήσεται, ἀλλ' ἀπὸ θυμοῦ
μᾶλλον ἐμοὶ ἔσειαι· τὸ δέ τοι καὶ βίγιον ἔσται.

Εἰ δ' οὔτω τοῦτ' ἐστίν, ἐμοὶ μέλλει φίλον εἶναι.
Ἄλλ' ἀκέουσα κάθησο, ἐμῷ δ' ἐπιπειθεο μύθῳ, 565
μή νύ τοι οὐ χραίσμωσιν ὅσοι θεοὶ εἰς' ἐν Ὀλύμπῳ
ἄσπον ἰόνθ', ὅτε κέν τοι ἀάπτους χεῖρας ἐφείω.

Ὡς ἔφατ'· ἔδδεισεν δὲ βοῶπις πότνια Ἥρη,
καὶ ῥ' ἀκέουσα καθῆστο, ἐπιγνάμψασα φίλον κῆρ·

grands yeux. *Scholies* : εὐφθαλμος, καλή. Il n'y faut pas chercher de grandes fineses. Les vaches ont de grands yeux.

552. Τὸν μῦθον ἐκίναυτ ἀ τοῦτον τὸν μῦθον.

553. Οὔτε μεταλλῶ. *Scholies* : Οὔτως αἱ Ἀριστάρχου, καὶ ἡ Ῥιανοῦ, καὶ ἡ Ἀριστοζάνου. Καὶ ἔστιν ἐμφατικὸν τὸ οὔτε. Οἱ γράφοντες οὐδὲ μεταλλῶ κακῶς γράφουσι.

559. Πολέας, synizèse. Il n'y a que deux syllabes, Zénodote écrivait πολείας.

560. Νεφεληγερέτα. La Fontaine a dit, *Fables*, VIII, 20 : « L'assembleur de nuages. »

561. Δαιμονίη. Le mot δαιμόνιος se prend tantôt en bonne part, tantôt en mauvaise part. Ici, δαιμονίη signifie *malheureuse, misérable*.

562-563. Ἀπὸ θυμοῦ μᾶλλον ἐμοὶ ἔσειαι, tu seras davantage encore loin de mon cœur : je ne te haïrai que davantage. Voy. XVIII, 272 et XXII, 454.

567. Ἰόνθ', c'est-à-dire ἰόντες, le duel

pour le pluriel, selon Zénodote. C'est l'explication adoptée par la plupart des modernes. Aristarque rejetait cette explication, et prenait ἰόνθ' pour ἰόντι, dans le sens d'ἰόντος : δοτικῇ δὲ κέχρηται ἀντὶ γενικῆς. Il est probable en effet, d'après la fin de la phrase, que le mot exprime l'action de Jupiter. Heyne le pensait ainsi ; mais il propose d'entendre ἰόντα. A la rigueur, la phrase ne serait pas incorrecte, puisqu'on dit χραίσμεν τινί τι, *arcere ab aliquo aliquid* ; mais ce serait le seul exemple du nom de personne mis dans cette locution pour le nom de chose. — Ἀάπτους. Zénodote traduisait, *ισχυράς*. Aristarque, *δεινάς καὶ ἀπτόητους*. Hérodien fait d'ἀάπτους l'équivalent de αἰάπτους : α privé et ἰάπτω, qu'il donne pour synonyme de βλάπτω. Aristophane de Byzance écrivait ἀέπτους. Mais on ignore comment il expliquait ce mot. Apollonius : ἀάπτους· ὧν οὐκ ἂν τις ἄψαιτο, c'est-à-dire *invincibles*. — Ἐφείω, pour ἐφείω, ἐφῶ, d'ἐφίω..

ὤχθησαν δ' ἀνά δῶμα Διὸς θεοὶ Οὐρανίῳνες. 570

Τοῖσιν δ' Ἡφαιστος κλυτοτέχνης ἤρχ' ἀγορεύειν.

μητρὶ φίλῃ ἐπήρα φέρων, λευκωλένῳ Ἥρῃ·

Ἥ ὃὴ λοίγια ἔργα τάδ' ἔσσεται οὐδ' ἔτ' ἀνεκτά,

εἰ δὴ σφῶ ἔνεκα θνητῶν ἐριδιάνετον ὦδε,

ἐν δὲ θεοῖσι κολῶδὸν ἐλαύνετον· οὐδέ τι δαιτὸς 575

ἔσθλῆς ἔσσεται ἧδὸς, ἐπεὶ τὰ χειρείονα νικᾷ.

Μητρὶ δ' ἐγὼ παράρημι, καὶ αὐτῇ περ νοεούσῃ,

πατρὶ φίλῳ ἐπήρα φέρειν Διὶ, ὄφρα μὴ αὐτε

νεικεῖησι πατῆρ, σὺν δ' ἡμῖν δαίτα ταράξῃ.

Εἴπερ γὰρ κ' ἐθέλησιν Ὀλύμπιος ἀστεροπητῆς 580

ἔξ ἐδέων στυφελίζαι· ὁ γὰρ πολὺ φέρτατός ἐστιν.

Ἄλλὰ σὺ τόνγ' ἐπέεσσι καθάπτεσθαι μαλακοῖσιν·

αὐτίκ' ἔπειθ' Ἴλαος Ὀλύμπιος ἔσσεται ἡμῖν.

Ὡς ἄρ' ἔφη, καὶ ἀναιΐξας δέπας ἀμφοκύπελλον

μητρὶ φίλῃ ἐν χειρὶ τίθει, καὶ μιν προσέειπεν· 585

Τέτλαθι, μῆτερ ἐμῇ, καὶ ἀνάσχεο, κηδομένη περ,

μὴ σε, φίλῃν περ εἰούσαν, ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἰδῶμαι

θεινομένην, τότε δ' οὔτι θυνήσομαι, ἀχνύμενός περ,

574. Ἡφαιστος. Vulcain, fils de Jupiter et de Junon. — Ἥρχ' ἀγορεύειν, prit le premier la parole. Ἄρχω, commencer.

575. Κολῶδὸν ἐλαύνετον. On disait en français, au XVII^e siècle, mener grand bruit. Κολῶδός, dispute, et κολῶάω, piailler, se rapportent à κολοῖός, geai. Le geai est un des oiseaux dont le cri est le plus désagréable. Apollonius: ἡ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν κολοῖῶν.

576. Τὰ χειρείονα, *ista pejora*, d'aussi détestables choses, c.-à-d. une telle discorde.

579. Σὺν δ' ἡμῖν δαίτα ταράξῃ pour συνταράξῃ δὲ δαίτα ἡμῖν.

580-581. Εἴπερ γὰρ κ' ἐθέλησιν... Sous-entendez στυφελίζαι θύναιτ' ἄν. Dübner: « Ces derniers mots ne sont pas prononcés par Vulcain, pour ménager sa mère. On dit de même en français: *Ah! si je voulais!* sans ajouter, *je le pourrais.* »

580. Ὀλύμπιος, l'Olympien par excellence, Jupiter.

584. Ἀμφοκύπελλον. Aristote, *Histoire des animaux*, IX, xxvii: περὶ μίαν γὰρ

βάσιν δύο θυρίδες εἰσιν, ὡσπερ τῶν ἀμφοκύπελων, ἡ μὲν ἐντὸς, ἡ δ' ἐκτὸς. Cette comparaison indique que le gobelet présenté à Junon avait le pied creux et large, de manière à pouvoir servir de coupe lui-même.

585. Ἐν χειρὶ, *vulgo* ἐν χειρὶ. *Scholies*: οὕτως αἱ Ἀριστάρχου, ἐν χειρὶ, οὐ πληθυντικῶς. Une autre note dit que la leçon d'Aristarque était conforme à tous les anciens textes: πᾶσαι ἐνικῶς ἔχουσι ἐν χειρὶ, οὐ πληθυντικῶς.

586. Κηδομένη περ. *Scholies*: καίπερ λυπομένη, malgré tes chagrins.

587. Φίλῃν περ εἰούσαν, comme tu l'es à ton fils.

588. Θεινομένην, battue. Platon, qui critique ce passage d'Homère dans la *République*, livre II, page 378, D, dit que Jupiter battait Junon, quand Vulcain alla malencontreusement s'entremettre, le jour où il fut précipité: μέλλοντος; τῇ μητρὶ τυπτομένην αὐάνειν.

χραιομεῖν· ἀργαλέος γὰρ Ὀλύμπιος ἀντιφέρεσθαι.

Ἦδη γὰρ με καὶ ἄλλοτ' ἀλεξέμεναι μεμαῶτα 590
ῥῖψε, ποδὸς τεταγών, ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίαιο.

Πᾶν δ' ἤμαρ φερόμην, ἅμα δ' ἠελίῳ καταδύντι
κάππεσον ἐν Λήμνῳ· ὀλίγος δ' ἔτι θυμὸς ἐνήεν·
ἐνθα με Σίντιες ἄνδρες ἄφαρ κομίσαντο πεσόντα.

Ὡς φάτο· μείδησεν δὲ θεὰ λευκώλενος Ἥρη, 595
μειδήσασα δὲ παιδὸς ἐδέξατο χειρὶ κύπελλον.

Λυτὰρ ὁ τοῖς ἄλλοισι θεοῖς ἐνδέξια πᾶσιν
οἶνοχόει, γλυκὺ νέκταρ ἀπὸ κρητῆρος ἀφύσσω.

Ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλωσ μακάρεσσι θεοῖσιν,
ὡς ἴδον Ἥφαιστον διὰ δώματα ποιπνύοντα. 600

589. Ἀργαλέος... ἀντιφέρεσθαι, à qui il est difficile de tenir tête. *Scholies* : γαίε- πὸς γὰρ ἔστιν ὁ Ζεὺς τῷ βουλευμένῳ ἀντιφέρεσθαι, ὃ ἔστιν ἐναντιοῦσθαι καὶ φιλο- νεικεῖν.

591. Τεταγών, synonyme de λαθών. On suppose un verbe τάγω. Comparez le latin *tango, tetigi*.

593. Κάππεσον, pour κατέπεσον. — Ἐν Λήμνῳ. L'île de Lemnos, au nord de la mer Égée, était consacrée à Vulcain. Le mont Mosychilus, volcan fameux dans la mythologie, passait pour la forge du dieu. C'est là, disait-on, que Prométhée avait pris le feu pour le donner aux hommes. La forme ἐν Λήμνῳ est certaine. *Scholies* : τινὲς δὲ μετα- ποιοῦσιν ἐς Λῆμνον ἄλλ' ὁ ποιητὴς χρη- ται τῷ τοιοῦτῳ σχήματι· ἐν δ' ἔπεσ' Ὡκεανῷ, κάππεσεν ἐν κονίησι, ὅση ἐν νηὶ πέσθησιν· οὕτως Ἀρίσταρ- χος. Cette observation d'Aristarque est très- importante pour la langue d'Homère.

594. Σίντιες ἄνδρες. C'étaient, dit-on, des pirates d'origine thrace, et ils furent les premiers habitants de l'île. Σίντιες paraît signifier brigands. *Scholi-s* : ἀπὸ τοῦ σίνεσθαι καὶ βλάπτειν. Le mot serait donc synonyme de σίνται, et σίντης signifie dévastateur, voleur, meurtrier. La tradition relative à Philoctète pourrait faire croire que Lemnos était inhabitée au temps de la guerre de Troie. Elle avait au contraire un peuple florissant. Voyez VII, 467-471. Philoctète avait été jeté dans une partie de l'île encore déserte.

596. Παιδὸς équivalent ici à παρὰ τοῦ παιδός. — Χεῖρι, dans sa main. Il ne faut pas confondre ce passage avec ceux où Homère a mis au datif le nom de la personne de qui on reçoit quelque chose. Χεῖρι n'est point une personne; et l'on ne peut point construire : ἐδέξατο χειρὶ παιδός, elle reçut de la main de son fils.

597. Ἐνδέξια. Voyez plus haut, vers 471. Pour verser à la ronde, on commençait toujours par la droite. C'est à droite qu'étaient les présages heureux.

598. Οἶνοχόει. Nous suivons, avec les meilleurs éditeurs, l'orthographe d'Aristarque, conforme à celle des anciens textes et à l'usage ionien, qui supprimait l'augment. *Scholies* : οὕτως οἶνοχόει Ἀρίσταρχος, Ἰανῶς· καὶ ἐν τῇ Ἀργολικῇ, καὶ Μασσαλιωτικῇ, καὶ Ἀντιμαχείῳ, καὶ ἐν τῇ Ζηνοδότου καὶ Ἀριστοφάνους.

599. Ἄσβεστος... γέλωσ. Nous disons aussi en français *un rire inextinguible*. Cette scène grotesque a beaucoup choqué la gravité de Platon; mais la foi naïve des vieux âges conciliait très-bien les jeux de l'imagination poétique avec le respect dû à la divinité. Ce qui fait rire les dieux, c'est que le nouvel échanson va clopin-cloplant. Étrange Hébé, en effet, étrange Ganymède!

600. Ποιπνύοντα. Il s'agit du mal que Vulcain se donne : il est tout essoufflé. Aristarque, à propos d'un autre passage, XIV, 155 : ἡ διπλή, ὅτι τὸ ποιπνύοντα ἐνεργούντά ἐστιν, οὐχ ὡς οἱ γλωσσογράφοι ποιοῦσι τὸ ποιπνύειν διακονεῖν, ἐκ

“Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἤμαρ ἐς ἥλιον καταδύοντα
δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς εἴσης,
οὐ μὲν φόρμιγγος περικαλλέος, ἦν ἔχ' Ἀπόλλων,
Μουσάων θ', αἶ ἄειδον ἀμειβόμεναι ὀπι καλῆ.

Αὐτὰρ ἐπεὶ κατέδου λαμπρὸν φάος ἡελίοιο,
οἱ μὲν κακχείοντες ἔβαν οἰκόνδε ἕκαστος,
ἦχι ἐκάστω δῶμα περικλυτὸς ἀμφιγυῆεις
Ἦραιστος ποίησεν ἰδυίησι πραπίδεςσιν.

605

Ζεὺς δὲ πρὸς ὃν λέγχοι ἦι' Ὀλύμπιος ἀστεροπητῆς,
ἔνθα πάρος κοιμᾶθ', ὅτε μιν γλυκὺς ὕπνος ἱκάνοι·
ἔνθα κλυεῦδ' ἀναβάς, παρὰ δὲ χρυσόθρονος Ἦρη.

610

τοῦ Ὄως ἰδὸν Ἦραιστον. Il explique ποιπνύω par πονῶ πονύω, πνύω. C'est le rattacher à πόνος et πνέω. Mais πόνος n'est pour rien dans ποιπνύω. Ce verbe se rattache simplement à la racine πνυ, comme πνέω et πέπνυμαί. Telle est l'opinion de Curtius et des plus savants étymologistes.

604. Πρόπαν ἤμαρ, tout le reste du jour. Voyez plus haut la note du vers 472.

603. Οὐ μὲν ἐκίναυτ' à οὐ μὴν, et enclitiqué sur οὐδέ τι. Ils eurent à souhait la musique encore plus que la bonne chère. Cependant, même avec οὐ μὴν, on pourrait simplement entendre, *ni d'autre part*.

606. Κακχείοντες pour κατακείοντες, ayant envie de dormir. Eustathe rapproche les verbes désideratifs ὀψείειν, βρωσεῖειν, πολεμησεῖειν.

607. Ἦχι, vulgo ἦχι. Scholies : Ἄρισταρχος τὸ ἦχι χωρὶς τοῦ ι (l'iota adserit ou souscrit de ἦι, ἦ) γράφει, καὶ Διονύσιος (Denys de Thrace). — Ἀμφιγυῆεις, le boiteux des deux jambes. Apollonius : ἀμφοτερόχωτος. Les Scholies donnent la même interprétation; les lexicographes pareillement. Mais Vulcain, d'après la tradition, n'était boiteux que d'une jambe. C'est là sans doute ce qui a déterminé Porphyre à entendre ἀμφιγυῆεις d'une claudication quelconque : ὁ περὶ τὰ γυῖα βεβλαμμένος. Heyne adopte cette explication et traduit, *petibus captus, infirmis et fluxis*. Lehrs, à l'article Γυῖα, remarque que nous n'avons point de note

d'Aristarque sur ἀμφιγυῆεις. Il jette lui-même son opinion en passant, dans une parenthèse : *et hoc quidem esse ἀμφίγειρ ego non dubito*. Ceci n'est point aussi paradoxal qu'on pourrait le croire. Le mot γυῖα signifie les mains comme les pieds. Le mot ἀμφιγυῆεις est ordinairement précédé du titre d'honneur περικλυτός, et ne se trouve jamais que là où il s'agit des œuvres admirables de Vulcain. Ainsi ce ne serait plus la claudication double, ni même une claudication quelconque. Ce serait l'expression de l'idée qu'on se faisait de l'adresse du divin artiste à se servir de ses deux mains, et que rend si énergiquement le terme mis par Eschyle dans la bouche de Vulcain même, *Prométhée*, vers 45 : Ὡ πολλὰ μισηεῖσα χειρωναχία.

608. Ἰδυίησι πραπίδεςσιν, *scientibus praecordiis, perita mente* : avec une profonde connaissance des choses, avec un art savant.

610-611. Ἐνθα... ἐνθα, *ubi... ibi...*, où... là. Le premier ἐνθα est relatif, le second démonstratif.

614. Ἐνθα κλυεῦδ' ἀναβάς. Zénodote ἐνθ' ἐκάθευδ' ἀναβάς, ramenant la diction d'Homère aux formes grammaticales de la langue usuelle. Voyez plus haut la note du vers 464 et celle du vers 598. — Παρὰ, à côté, à son côté. — Χρυσόθρονος. Cette épithète est toujours appliquée à Junon par Homère, sauf un seul passage, IX, 533, où il l'applique à Diane. Une fois aussi, *Olyssée*, XIV, 502, l'Aurore a un trône d'or.

ΙΛΙΑΔΟΣ Β.

ΟΝΕΙΡΟΣ. ΒΟΙΩΤΙΑ Η ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΝΕΩΝ.

Jupiter, pour venger Achille, envoie à Agamemnon un Songe, qui engage le roi des rois à combattre en le leurrant de l'espérance de la victoire (1-40). Agamemnon expose aux rois son espérance, et convoque l'assemblée des Grecs (41-100). Il feint de vouloir qu'on abandonne le siège; la multitude commence à s'apprêter au départ (101-154). Ulysse, par le conseil de Minerve, arrête ce mouvement (155-240). Châtiment de Thersite par Ulysse (241-277). On se décide à rester et à combattre (278-293). Préparatifs de la bataille (394-484). Énumération des peuples et des chefs grecs (485-785). Énumération des peuples et des chefs troyens (786-877).

Ἄλλοι μὲν βᾶ θεοὶ τε καὶ ἀνέρες ἵπποκορυσταὶ
 εὖδον παννύχιοι, Δία δ' οὐκ ἔχε νήδυμος ὕπνος·
 ἀλλ' ὅγε μερμήριζε κατὰ φρένα, ὡς Ἀχιλλῆα
 τιμήσει', ὀλέσαι δὲ πολέας ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.
 Ἦδε δὲ οἱ κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλή,
 πέμψαι ἐπ' Ἀτρεΐδῃ Ἀγαμέμνονι οὐλον Ὀνειρον·
 καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

5

1. Ἄλλοι. Zénodote écrivait ὄλλοι, pour οἱ ἄλλοι. Aristarque rejette cette leçon, d'après sa doctrine sur l'article : ὁ δὲ ποιητὴς ἀσυνάρθρωτος ἐκφέρει. Voy. les notes I, 6 et 465. — Ἴπποκορυσταὶ équivaient à κορυσταὶ ἐφ' ἵπποις πολεμοῦντες, guerriers combattant sur des chars; car ἵπποι, dans Homère, désigne d'ordinaire le char même, et jamais on ne voit un guerrier à cheval dans les batailles.

4. Τιμήσει', ὀλέσαι δέ, vulgo τιμήσει, ὀλέσει δέ. Après l'imparfait μερμήριζε, l'optatif est plus conforme à l'usage d'Homère. — Πολέας pour πολλούς. Ce mot ne compte que comme dissyllabe. Eustathe

remarque qu'on peut, grammaticalement, faire dépendre Ἀχαιῶν de πολέας, mais qu'il vaut mieux le joindre à νηυσὶν : ὅπερ καὶ κάλλιον. Cela est tout naturel en effet.

6. Πέμψαι ἐπ', c'est-à-dire ἐπιπέμψαι. — Οὐλον pour ὀλοόν, ὀλέθριον : funeste. Wolf préfère au sens vulgaire l'explication par ὄλος, totus. Dubner pense comme Wolf. Ce serait, selon lui, un souge entier, complet, montrant l'image exacte de celui qu'on croit voir; un de ces songes que les Grecs appellent évidents, les Latins manifestes, les Allemands ayant corps. Cela est bien cherché.

Βάσκ' ἴθι, οὐλε Ὀνειρε, θοάς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν·
 ἔλθων ἐς κλισίην Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο,
 πάντα μάλ' ἀτρεκέως ἀγορευόμεν ὡς ἐπιτέλλω. 10

Θωρηξάει ἐκέλευε κερηκομόωντας Ἀχαιοὺς
 πανσυδίῃ· νῦν γάρ κεν ἔλοι πόλιν εὐρυάγυιαν
 Τρώων· οὐ γάρ ἐτ' ἀμφὶς Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
 ἀθάνατοι φράζονται· ἐπέγναμψεν γὰρ ἅπαντας
 Ἴρη λισσομένη, Τρώεσσι δὲ κήρδ' ἐφῆπται. 15

Ὡς φάτο· βῆ δ' ἄρ' Ὀνειρος, ἐπεὶ τὸν μῦθον ἄκουσεν.
 Καρπαλίμως δ' ἴκανε θοάς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
 βῆ δ' ἄρ' ἐπ' Ἀτρείδην Ἀγαμέμνονα· τὸν δ' ἐκίχχανεν
 εὐδοντ' ἐν κλισίῃ, περὶ δ' ἀμβρόσιος κέχυθ' ὕπνος. 20

Στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς, Νηληϊῶ υἱὶ εἰσικῶς,
 Νέστορι, τὸν ῥα μάλιστα γερόντων τῶν Ἀγαμέμνων·
 τῷ μιν εἰσιάμενος προσεφώνεε θεῖος Ὀνειρος·

Εὐδαίεις, Ἀτρέος υἱὲ δαΐφρονος ἱπποδάμοιο·
 Οὐ χρὴ παννύχιον εὐδειν βουληφόρον ἄνδρα,
 ᾧ λαοὶ τ' ἐπιτετράφαται καὶ τόσσα μέμηλην. 25

8. Βάσκ' ἴθι, pars, va. C'est l'ordre chronologique des mouvements. Cette expression est fréquente dans Homère.

11. Κερηκομόωντας. Eustathe remarque qu'on l'écrivait aussi en deux mots séparés. C'est la forme qu'ont préférée Heyne, Bekker et d'autres. Les Achéens portaient les cheveux longs.

12. Πανσυδίῃ, en mettant en mouvement tout son monde, avec toutes ses troupes : πᾶς et σεῦω, ἐσσύμην. — Εὐρυάγυιαν, aux larges rues. Homère donne souvent cette épithète aux grandes villes.

13-14. Οὐ... ἐτ' ἀμφὶς... φράζονται, ne pensent plus diversement, sont d'accord.

15. Ἐφῆπται, sont attachés à, vont fonder sur. Quelques anciens textes, au lieu de Τρώεσσι δὲ κήρδ' ἐφῆπται, portaient δίδομεν δὲ οἱ εὐχας ἀρέσθαι. Hippias de Thasos trouvait impie d'attribuer à Jupiter une promesse fautive. Il changeait donc δίδομεν, nous donnons, en δίδομεν, donner, avec le sens de l'impératif; et de cette façon le mensonge retombait sur le

messager de Jupiter. Voilà un exemple des solutions, λύσεις, données par les Sophistes aux questions homériques de leur temps.

18. Ἐπ' Ἀτρείδην équivaut à μετ' Ἀτρείδην: pour aller trouver Agamemnon, en quête d'Agamemnon.

19. Ἀμβρόσιος est synonyme de θεῖος. Cependant la douceur du sommeil peut rappeler celle de l'ambrosie.

21. Γερόντων, des hommes du Conseil. Plusieurs des gérontes étaient jeunes. Aristarque : τῶν ἐντίμων, ἐν οἷς καὶ Διομήδης καὶ Αἴαντες. Les gérontes, suivant Aristarque, étaient au nombre de sept seulement : Nestor, Ulysse, Diomède, Idoménée, les deux Ajax et Ménéclès. Achille, depuis la querelle, ne paraît plus au Conseil. Agamemnon est le président, et ne compte pas comme géronte.

22. Τῷ, à Nestor. Le mot μιν, lui, Agamemnon, dépend de προσεφώνεε.

25. Ἐπιτετράφαται pour la forme impossible ἐπιτετράφονται, en prose ἐπιτετραμμένοι εἰσὶ.

Νῦν δ' ἐμέθεν ξύνες ὦκα· Διὸς δέ τοι ἄγγελός εἰμι,
[ὃς σεῦ ἀνευθεν ἐὼν μέγα κήδετα ἠδ' ἐλεαίρει].

Θωρήξαι σε κέλευσε καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς
πανσυδίη· νῦν γάρ κεν ἔλοις πόλιν εὐρυάγυιαν
Τρώων· οὐ γὰρ ἔτ' ἀμφὶς Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες 30
ἀθάνατοι φράζονται· ἐπέγναμψεν γὰρ ἅπαντας
Ἴρη λισσομένη, Τρώεσσι δὲ κήδε' ἐφῆπται
ἐκ Διός. Ἀλλὰ σὺ σῆσιν ἔχε φρεσὶ, μηδέ σε λήθη
αἰρείτω, εὐτ' ἂν σε μελίφρων ὕπνος ἀνήη.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπεβήσето, τὸν δ' ἔλιπε αὐτοῦ 35
τὰ φρονέοντ' ἀνά θυμὸν, ἃ ῥ' οὐ τελέεσθαι ἐμελλον.
Φῆ γὰρ ὅγ' αἰρήσειν Πριάμου πόλιν ἤματι κείνῳ,
νήπιος, οὐδὲ τὰ ἦδη, ἃ ῥα Ζεὺς μῆδετο ἔργα·
θῆσειν γὰρ ἔτ' ἐμελλεν ἐπ' ἄλγεά τε στοναχὰς τε
Τρωσὶ τε καὶ Δαναοῖσι διὰ κρατερὰς ὑσμίνας. 40

Ἔγρετο δ' ἐξ ὕπνου, θεΐη δέ μιν ἀμφέχυτ' ὄμφη.
Ἔξετο δ' ὀρθωθείς, μαλακὸν δ' ἐνδυνε χιτῶνα,
καλὸν, νηγάτεον, περὶ δὲ μέγα βάλλετο φᾶρος·
ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,
ἀμφὶ δ' ἄρ' ὦμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον. 45

26. Ἐμέθεν ξύνες, *mihī mentem adhibe*, comprends bien ce que je vais dire.

27. Ὁς σεῦ... Ce vers se retrouve XXIV, 174. Suivant Aristarque, il est mieux placé là qu'ici. C'est ce que signifie l'astérisque et l'obel dont il est marqué dans le manuscrit de Venise : ἀστερίσχος σὺν ὀβελίσκῳ, ὅτι τοῦτο (ce qui est dans le vers) ὀρθῶς πρὸς Πριάμον Ἴρις λέγει. En effet, ἐλεαίρει est un mot assez bizarre, à propos du florissant chef des confédérés. Je n'hésite point à mettre le vers entre crochets.

28-32. Θωρήξαι... Voyez plus haut 11-15 et les notes sur ces cinq vers.

34. Ἀνήη pour ἀνή, d'ἀνίημι, lâcher.

36. Ἐμελλοισι, *vulgo* ἐμελλεν. Notre vulgate est une correction de Zénodote. *Scholies* : ἡ Ζηνοδότειος γραφή διὰ τοῦ ε' εὐ δὲ διὰ τοῦ ο. La vulgate antique est bien préférable.

37. Φῆ, il disait (en lui-même), il se flattait.

39. Θῆσειν... ἐπ' ἄλγεα, c'est-à-dire ἐπιθήσειν ἄλγεα.

41. Ὀμφή. Aristarque : ὄμφῆ, ἡ θεΐα κληθὼν, θεΐα φῆμη, οὐ πᾶσα φωνή. Ainsi θεΐη ὄμφῆ est un pléonasmе. Après Homère, ὄμφῆ est souvent pris chez les poètes pour la simple voix.

42. Χιτῶνα, *tunicam*, le vêtement de dessous : tunique, justaucorps.

43. Φᾶρος, *pallium*, le vêtement de dessus : surtout, manteau.

44. Ὑπό... ἐδήσατο, *subligavit sibi*, il s'attacha avec des courroies.

45. Ἀμφὶ... Construisez : ἀμφεβάλετο ὦμοισι ξίφος. Nous disons *ceintre le glaive*, ellipse analogue. Entendez par ξίφος, le baudrier où pendait une épée. — Ἀργυρόηλον, à clous d'argent, dont la poignée et le fourreau étaient ornés de

Εἶλετο δὲ σκῆπτρον πατρῷον, ἄφθιτον αἰεί·
σὺν τῷ ἔβη κατὰ νῆας Ἀχαιῶν γαλκοχιτώνων.

Ἦως μὲν ῥα θεὰ προσεβήσεται μακρὸν Ὀλυμπον,
Ζηνὶ φῶως ἐρέουσα καὶ ἄλλοις ἀθανάτοισιν·
αὐτὰρ ὁ κηρύκεσσι λιγυφθόγοισι κέλευσεν
κηρύσσειν ἀγορήνδε κερηκομόωντας Ἀχαιοὺς·
οἱ μὲν ἐκήρυσσον, τοὶ δ' ἠγείροντο μάλ' ὄκα.

50

Βουλή δὲ πρῶτον μεγαθύμων ἴζε γερόντων
Νεστορέη παρὰ νηὶ Πυλοιογενέος βασιλῆος·
τοὺς ὅγε συγκαλέσας πυκινὴν ἠρτύνετο βουλήν·

55

Κλυτε, φίλοι· θεῖός μοι ἐνύπνιον ἦλθεν Ὀνειρος
ἀμβροσίην διὰ νύκτα· μάλιστα δὲ Νέστορι δίω
εἰδός τε μέγεθός τε φυήν τ' ἀγχιιστα ἐώκει.

Στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς καί με πρὸς μῦθον ἔειπεν·

Εὐδεις, Ἀτρέος υἱὲ θαίφρονος ἵπποδάμοιο;

60

Οὐ γρὴ παννύχιον εὐδεν βουλευρόνον ἄνδρα,

ᾧ λαοὶ τ' ἐπιτετράφαται καὶ τόσσα μέμηλεν.

Νῦν δ' ἐμέθεν ζύνεσ ὄκα· Διὸς δέ τοι ἄγγελός εἰμι,

clous d'argent. Ailleurs, XI, 29-30, Homère dit que l'épée d'Agamemnon est ornée de clous d'or. Aristarque ne voit là aucune contradiction. Il y avait des clous d'argent et des clous d'or. Homère nomme indifféremment les uns ou les autres. Aristarque ajoute cette judicieuse réflexion : τὰ τοιαῦτα δὲ κυρίως οὐ λέγεται, ἀλλὰ κατ' ἐπιφορὰν ἐστὶ ποιητικῆς ἀπρεκείας. En effet, il ne faut pas demander à un poète de parler avec la rigueur des géomètres.

51. Ἀγορήνδε, en prose εἰς ἀγοράν : à l'assemblée, de venir à l'assemblée.

53. Βουλή, *vulgo* βουλῆν. Le verbe ἴζω, dans l'*Iliade*, est toujours intransitif, sauf un seul passage, XXIV, 553, où il signifie *faire asseoir*. Notre vulgate est encore une correction de Zénodote. Tous les bons textes antiques donnaient βουλή. *Scholies* : αἱ πλείους καὶ χαριστέραι δὶχα τοῦ ν, καὶ ἡ Ἀριστάρχου· ἡ δὲ σὺν τῷ ν Ζηνοδότου. — Γερόντων. Voy. plus haut la note du vers 21.

54. Πυλοιογενέος, né à Pylos. — Βασι-

λῆος se rapporte au génitif Νέστορος, dont l'idée est contenue dans l'adjectif Νεστορέη.

55. Πυκινὴν, solide, bien combinée, adroite.

56. Ἐνύπνιον, adverbe, équivalent à ἐν ὕπνῳ, pendant mon sommeil.

58. Εἰδός, de figure; μέγεθος, de taille; φυήν, d'extérieur, de port, d'allure.

59. Καί με πρὸς... Construisez : καὶ προσείπέ με μῦθον.

60-69. Εὐδεις... Voy. 23-32 et les notes sur ces vers. Zénodote faisait disparaître cette répétition textuelle, et combloit la lacune par deux vers formés de centons homériques : Ἦνώγει σε πατὴρ ὑψίζυγος αἰθέρι ναίων, Τρωσὶ μαχῆσασθαι προτὶ Ἴλιον. Ὡς ὁ μὲν εἰπών. Aristarque proteste contre cette mutilation. Il soutient qu'une répétition, même triple, n'est pas nécessairement un défaut, et qu'ici la répétition, vu les circonstances, est indispensable : τὰ δὲ ἀπαγγελτικά ἐξ ἀνάγκης δις καὶ τρίς ἀναπολεῖται ταῖς αὐταῖς λέξεσι· καὶ οὐ δυσωπητέον· ἀνγ-

- [ὅς σεῦ ἀνευθεν ἐὼν μέγα κήδεται ἢδ' ἐλεάρει].
 Θωρήξαι σε κέλευσε καρηκομῶντας Ἀχαιοὺς 65
 πανσυδίῃ· νῦν γάρ κεν ἔλοις πόλιν εὐρυάγυιαν
 Τρώων· οὐ γὰρ ἔτ' ἀμφὶς Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
 ἀθάνατοι φράζονται· ἐπέγναμψεν γὰρ ἅπαντας
 Ἴηρη λισσομένη, Τρώεσσι δὲ κήδε' ἐφήπται
 ἐκ Διός. Ἀλλὰ σὺ σῆσιν ἔχε φρεσίν. Ὡς ὁ μὲν εἰπὼν 70
 ὦχετ' ἀποπτάμενος, ἐμὲ δὲ γλυκὺς ὕπνος ἀνήκεν.
 Ἀλλ' ἄγετ', αἶ κέν πως θωρήξομεν υἴας Ἀχαιῶν.
 Πρῶτα δ' ἐγὼν ἔπεσιν πειρήσομαι, ἢ θέμις ἐστίν,
 καὶ φεύγειν σὺν νηυσὶ πολυκλήρῃσι κελεύσω·
 ὑμεῖς δ' ἄλλοθεν ἄλλος ἐρητύειν ἐπέεσσιν. 75
- Ἦτοι ὄγ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔζετο. Τοῖσι δ' ἀνέστη
 Νέστωρ, ὅς ῥα Πύλοιο ἀναξ' ἦν ἡμαθόεντος·
 ὁ σφιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
 Ὡς ῥα Πύλοιο ἀναξ' ἦν ἡμαθόεντος,
 εἰ μὲν τις τὸν ὄνειρον Ἀχαιῶν ἄλλος ἐνίσπεν, 80

καῖον γὰρ καὶ τοῖς συγκεκλημένοις βουλευταῖς διηγήσασθαι.

70. Ὡς pour οὕτως, comme ὅς pour οὗτος. Ὡς se retrouve dans la formule de Platon ἢδ' ὅς. Mais l'adverbe est bien plus fréquent, chez Homère, que l'adjectif.

71. Αἶ κέν πως, *si forte*: voyons si nous pourrions. Ἀγυμνημον, comme le remarque Heyne, devait craindre que les Grecs ne refusassent de marcher en l'absence d'Achille. — Θωρήξομεν au subjonctif, pour θωρήξωμεν. Quelques-uns voient ici un simple futur de l'indicatif, à la façon de ceux qu'on trouve avec ἄν chez les Attiques. Les exemples attiques ne sont pas concluants là où il s'agit de la langue d'Homère. De plus ces exemples sont fort rares, et contestés par les grammairiens; et ἄν θωρήξομεν ne prouverait pas qu'on pût dire ἐάν θωρήξομεν.

73. Ἦ θέμις ἐστίν, *vulgo ἦ*. La vulgate n'indique qu'un usage: ὡς νεγόμεσται, comme on l'expliquait dans l'École d'Alexandrie. Mais Agamemnon se propose un dessein tout particulier. Il parlera

dans la mesure convenable. C'est ce que dit ἢ θέμις ἐστίν, *quæ convenientia est, prout decet*. Comparez le passage de l'*Odyssée*, IV, 791 : ... ἦτ' ἐστὶ δίκη θεῶν βασιλῆων. Les éditeurs récents ont préfééré ἢ θέμις.

74. Φεύγειν, de partir en toute hâte. — Πολυκλήρῃσι, à beaucoup de bancs de rameurs. *Scholies* : πολυκαθέδραι, ἐξ οὗ πολυκάποις· κληῖδες γὰρ καλοῦνται αἱ τῶν ἐρεσσόντων καθέδραι.

75. Ἐρητύειν, arrêtez, retenez. C'est l'infinitif dans le sens de l'impératif.

76-83. Ἦτοι... Aristarque prononçait l'athétèse contre ces huit vers. Selon lui, Agamemnon ne doit point s'asseoir, et Nestor n'a aucune raison de parler, puisqu'il n'ajoute rien à ce qui vient d'être dit. Aristarque appelle la réflexion du vieillard à propos du songe *une sottise* (εὐθηθες), et il trouve que la suppression rendrait le texte parfait : αἰρουμένον δὲ αὐτῶν, ὀρθῶς ἐπὶ τοῦ Ἀγαμέμνονος ἐπενεγθήσεται περίθροντό τε ποιμένι λαῶν. On peut répondre que Nestor, en sa qualité de vieillard, a dû parler, même pour ne rien dire,

ψεῦδος κεν φαῖμεν, καὶ νοσφίζομεθα μᾶλλον·
 νῦν δ' ἴδεν ὅς μὲγ' ἄριστος Ἀχαιῶν εὐχεται εἶναι.
 Ἄλλ' ἄγετ', αἶ κέν πως θωρήξομεν υἴας Ἀχαιῶν.

Ὡς ἄρα φωνήσας βουλῆς ἐξ ἤρχε νέεσθαι.
 Οἱ δ' ἐπανεστήσαν, πείθοντό τε ποιμένι λαῶν,

85

σκηπτοῦχοι βασιλῆες· ἐπεσσεύοντο δὲ λαοί.
 Ἦύτε ἔθνεα εἴσι μελισσᾶων ἀδινάων,
 πέτρης ἐκ γλαφυρῆς αἰεὶ νέον ἐρχομενάων·
 βοτρυδὸν δὲ πέτονται ἐπ' ἄνθουσιν εἰαρινοῖσιν·
 αἶ μὲν τ' ἔνθα ἄλις πεποτήσεται, αἶ δέ τε ἔνθα·

90

ὥς τῶν ἔθνεα πολλὰ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων
 ἡϊόνος προπάροιθε βαθείης ἐστιχόντων
 ἰλαδὸν εἰς ἀγορὴν· μετὰ δὲ σφίσιν Ὅσσα δεδήσει,
 δοτρύνουσι ἰέναι, Διὸς ἀγγελος· οἱ δ' ἀγέροντο.

même pour faire une réflexion plus que naïve. Dès qu'il faisait mine de vouloir parler, Agamemnon a dû s'asseoir. Mais il est certain que ποιμένι λαῶν, quand Agamemnon est là, est une qualification singulière, appliquée à Nestor. Aristarque : ἀποπον γὰρ τούτῳ ἐπεσθαι τοὺς ἄλλους.

81. Πῦδος κεν... Ce vers est répété XXIV, 222, et là Aristarque le trouvait bien placé. Voy. la note XXIV, 222. — Μᾶλλον est une insistance; il est dit ἐνεργητικῶς. On l'explique d'ordinaire par une ellipse : μᾶλλον ἢ πιθόμεθα, plutôt que d'accéder à son avis.

82. Ἴδεν, à vu : à eu la vision. — Εὐχεται εἶναι. Voy. la note I, 91.

84. Βουλῆς ἐξ pour ἐκ βουλῆς.

85-86. Οἱ δ(ε)... βασιλῆες, et ceux-ci, à savoir les rois.

87. Ἦύτε, *velut*. — C'est une chose remarquable qu'Homère, qui prodigue tant les comparaisons, n'en ait pas une seule dans le premier chant de l'Iliade, sauf de courtes assimilations comme νυκτὶ ἐοικώς. Celle-ci est la première que nous ayons rencontrée. Je note ceci comme un fait, et rien de plus. Les raisons qu'on en a données sont fort contestables. La plus vraisemblable est celle qu'on tire de la rapidité de l'action au début : « Ici

s'offre en effet, dit Dübner, le premier tableau sur lequel le poète puisse s'arrêter. »

89. Βοτρυδόν, en grappe. Virgile, *Géorgiques*, IV, 558 : «... et lentis *uvam* « demittere ramis. » Dans Virgile, l'expression est plus exacte que dans Homère, car l'essaim est ramassé. Avec des abeilles qui volent, βοτρυδόν n'est guère qu'un synonyme de ἄλις.

90. Ἄλις, en grande foule.

92. Ἠϊόνος προπάροιθε, sur la partie antérieure de la plage : *in littoris ora*, au bord de la mer. — Βαθείης, enfoncée, basse, au niveau des flots.

93. Ὅσσα, dans Homère, signifie toujours quelque chose de divin, et non pas simplement, comme chez les autres poètes, une voix. Nous avons remarqué la même chose à propos d'ὄμζή, vers 41. Ὅσσα est même ici une vraie déesse, celle qui répand les nouvelles, la Renommée, Aristarque : ὅτι ὄσσα ἡ θεία κληθῶν, οἱ δὲ νεώτεροι ψιλῶς ἐπὶ πάσης φωνῆς. *Fama* est souvent, en latin, une personnification; mais le mot latin a un emploi plus étendu qu'ὄσσα, même que Ἰῶσσα des poètes postérieurs à Homère. — Δεδήσει, *exarserrat*. Elle se répand avec rapidité, comme la flamme d'un incendie. Il y a dans toutes les langues des images analogues.

Τετρήχει δ' ἀγορή, ὑπὸ δὲ στεναγίζετο γαῖα
λαῶν ἰζόντων, ὄμαδος δ' ἦν· ἐννέα δὲ σφραε
κῆρυκες βοδῶντες ἐρήτυον, εἴποτ' αὐτῆς
σχοῖατ', ἀκούσειαν δὲ Διοτρεφῶν βασιλῆων.
Σπουδῆ δ' ἔζετο λαὸς, ἐρήτυθεν δὲ καθ' ἑδρας
παυσάμενοι κλαγγῆς· ἀνά δὲ κρείων Ἀγαμέμνων
ἔστη σκῆπτρον ἔχων, τὸ μὲν Ἴφαιστος κάμε τεύχων.
Ἴφαιστος μὲν δῶκε Διὶ Κρονίῳ ἀνακτι·
αὐτὰρ ἄρα Ζεὺς δῶκε διακτόρω Ἀργειφόντη·
Ἑρμείας δὲ ἀναξ δῶκεν Πέλοπι πληξίππῳ·
αὐτὰρ ὁ αὐτε Πέλοψ δῶκ' Ἀτρεί, ποιμένι λαῶν·
Ἀτρεὺς δὲ θνήσκων ἔλιπεν πολύαρνι Θυέστῃ·
αὐτὰρ ὁ αὐτε Θυέστ' Ἀγαμέμνονι λείπε φορῆναι.

95. Τετρήχει, *tumultuabatur*, de τάρσσω, troubler.

96. Σφραε, monosyllabe, comme s'il y avait σφάε.

97. Κῆρυκες. Il n'y a que huit de ces hérauts dont les noms soient cités : Talchibius et Eurybate, hérauts d'Agamemnon; Asphalion et Étéonée, hérauts de Ménélas; Theotès et Stentor, hérauts de Nestor; l'Eurybate d'Ulysse; Odius, héraut d'Ajax. Quelques-uns ajoutaient un certain Mérion, héraut de Diomède. Ce Mérion est inconnu.

97-98. Ἀυτῆς σχοῖατ(ε). Σχοῖατο, pour σχοῖντο, équivalent à ἀπόσχοιντο, et les verbes qui marquent qu'on cesse ou qu'on fait cesser se construisent avec le génitif. On va voir, au vers 100, παυσάμενοι κλαγγῆς.

99. Σπουδῆ, *agere*, à grand'peine. Aristarque: μετὰ πάσης; κακοπαθείας. Le mot σπουδῆ signifie souvent *travail*, ce qui explique comment σπουδῆ peut être synonyme de μόγις et de δύσχερῶς.

100-101. Ἄνζ... ἔστη pour ἀνέστη.

101. Κάμε τεύχων, *laboraverat fabricans*, s'était donné de la peine à façonner, avait façonné avec beaucoup d'art et de soin.

103. Ἀργειφόντη, au meurtrier d'Argus. Il s'agit d'Hermès ou Mercure.

104. Ἑρμείας, forme épique pour Ἑρμῆς, Mercure. — Πέλοπι πληξίππῳ. Pél-

lops, fils de Tantale et père d'Atrée et de Thyeste, était renommé pour son talent de conduire un char. *Acer equis*, dit Virgile, *Georgiques*, III, 8. On sait comment Pélops conquit Hippodamie, en luttant à la course des chars contre le roi d'Élide OEnomaüs.

105-106. Ἀτρεί... Θυέστῃ. Ces deux noms sont trop connus pour avoir besoin de commentaire. Mais ce qui est bien remarquable, c'est qu'Homère semble ignorer la sanglante légende des fils de Pélops. Thyeste est ici un oncle dévoué, qui sert de tuteur à son neveu Agamemnon, et qui lui remet fidèlement l'insigne de la royauté, par conséquent tout l'héritage paternel. Aristarque avait noté cette singulière discordance entre Homère et les tragiques : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ γινώσκει τὴν ἐχθρὰν Ἀτρείως καὶ Θυέστου, ἀλλὰ συμφωνοῦντας αὐτοῦς συντίθεισι. Eustathe nous dit que plusieurs critiques avaient essayé de rendre raison de cette discordance. Selon eux, Homère connaissait les horreurs du palais de Mycènes. C'est par honte d'âme qu'il les a passées sous silence, et pour éviter le scandale : σιωπήσαι δὲ αὐτὰ διὰ τὸ τῆς ἱστορίας οὐκ εὐφρημον, καὶ ἵνα μὴ βλασφημήσῃ τὸ γένος· οὐ γὰρ εἰώθε κακολογεῖν Ὀμηρος. Ces naïvetés sont curieuses.

107. Θυέστ' pour Θυέστα, forme colienne de Θυέστης.

πολλῆσιν νήσοισι καὶ Ἄργεϊ παντὶ ἀνάσσειν.

Τῷ ὄγ' ἐρείσάμενος ἔπε' Ἀργείοισι μετηγύδα·

Ἦ φίλοι, ἥρωες Δαναοί, θεράποντες Ἄρης,

110

Ζεὺς με μέγα Κρονίδης ἄτη ἐνέδησε βαρείη·

σχέτλιος, ὃς πρὶν μὲν μοι ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν

Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι,

νῦν δὲ κακὴν ἀπάτην βουλευσατο, καὶ με κελεύει

δυσκλέα Ἄργος ἰκέσθαι, ἐπεὶ πολλὸν ὤλεσα λαόν.

115

Οὕτω που Διὶ μέλλει ὑπερμενεῖ φίλον εἶναι,

ὃς δὴ πολλάων πολιῶν κατέλυσε κάρηνα

ἧδ' ἔτι καὶ λύσει· τοῦ γὰρ κράτος ἐστὶ μέγιστον.

Αἰσχρὸν γὰρ τόδε γ' ἐστὶ καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι,

μὰψ οὕτω τοιόνδε τοςόνδε τε λαὸν Ἀχαιῶν

120

ἄπρηκτον πόλεμον πολεμίζειν ἧδὲ μάχεσθαι

ἀνδράσι παυροτέροισι, τέλος δ' οὐπω τι πέφανται.

Εἴπερ γὰρ κ' ἐθέλοιμεν Ἀχαιοί τε Τρῶές τε,

ὄρκια πιστὰ ταμόντες, ἀριθμηθῆμεναι ἄμφω,

108. Ἄργεϊ. Voyez I, 30 et la note sur ce mot.

110. Ἦρωες Δαναοί. Aristarque note ici qu'Agamemnon s'adresse à tous les Grecs : ὅτι, πρὸς πάντας ἀποτεινόμενος λόγον, ἥρωας λέγει. Il réfute ainsi Porpion d'un grammairien nommé Ister, qui prétendait que le titre de *héros* est donné aux rois seuls. Cette observation d'Aristarque se trouve quatre fois dans les *Scholies*.

111. Μέγα, puissamment, terriblement. Zénodote lisait ici μέγας, épithète, à côté même de Κρονίδης, sans doute parce que l'idée lui semblait suffisamment exprimée par ἄτη ἐνέδησε βαρείη : enchaîner au joug pesant de l'erreur, des illusions, de la calamité. Aristarque a rétabli μέγα, adverbe. Didyme semble imputer la leçon μέγας à Aristarque lui-même. Mais il reconnaît qu'on lisait μέγα dans la plupart des exemplaires corrigés d'après Aristarque.

113. Ἐκπέρσαντ' pour ἐκπέρσαντά με, sujet de l'infinitif.

117. Πολίων.... κάρηνα. *Scholies* :

ἀκροπόλεις, les citadelles. Il s'agit plutôt de la grandeur et de la puissance des cités. Eustathe : διὰ τὰς ὑψηλὰς πόλεις καὶ ἐπιδόξους.

120. Μὰψ οὕτω, vainement à ce point : avec si peu de succès.

122. Πέφανται, apparut. C'est le parfait passif de φαίνω.

123. Εἴπερ.... Ce vers se termine par trois spondées.

124. Ὀρκια.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Le motif de l'athétèse, c'est que ce qui suit n'est qu'une rodomontade : οὐ γὰρ ἐπ' ἀληθείας λέγεται, ἀλλ' ὑπερβολικῶς, τὰ τῶν δεκάδων. Il est probable que la note d'athétèse est incomplète, et que c'est surtout comme inutile qu'Aristarque condamnait le vers

124. Les Grecs et les Troyens pouvaient se compter, s'ils le voulaient, n'importe à quel moment. Mais cette raison elle-même ne serait point péremptoire. — Ταμόντες. On égorgeait des victimes. De là l'emploi du verbe τέμνω. Les Romains disaient *icere foedus, ferire foedus*, pour la même raison.

- Τρῶας μὲν λέξασθαι, ἐφέστιοι ὅσσοι ἔασιν, 125
 ἡμεῖς δ' ἐς δεκάδας διακοσμηθεῖμεν Ἰχαιοί,
 Τρώων δ' ἄνδρα ἕκαστον ἐλοίμεθα οἴνοχοσεύειν,
 πολλαί κεν δεκάδες δευοῖατο οἴνοχοῖο.
 Τόσσον ἐγὼ φημι πλέας ἔμμεναι υἷας Ἰχαιῶν
 Τρώων, οἱ ναίουσι κατὰ πτόλιν· ἀλλ' ἐπίκουροι 130
 πολλέων ἐκ πολλῶν ἐγγέσπολοι ἄνδρες ἔασιν,
 οἳ με μέγα πλάζουσι καὶ οὐκ εἰῶσ' ἐθέλοντα
 Ἴλιου ἐκπέρσαι εὐναιόμενον πτολίεθρον.
 Ἐννέα δὴ βεβάασι Διὸς μεγάλου ἐνιαυτοί,
 καὶ δὴ δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται· 135
 αἱ δέ που ἡμέτεράι τ' ἄλογοι καὶ νήπια τέκνα
 εἴατ' ἐνὶ μεγάροις ποτιδέγμεναι· ἄμμι δὲ ἔργον
 αὐτῶς ἀκράντων, οὗ εἵνεκα δεῦρ' ἰκόμεσθα.
 Ἀλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἶπω, πειθώμεθα πάντες·
 φεύγωμεν σὺν νηυσὶ φίλιην ἐς πατρίδα γαῖαν· 140
 οὐ γὰρ ἔτι Τροίην αἰρήσομεν εὐρυάγυιαν.
 Ὡς φάτο· τοῖσι δὲ θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι ὄρινεν,
 πᾶσι μετὰ πληθύν, ὅσοι οὐ βουλήσ' ἐπάκουσαν.

125. Λέξασθαι, *se colligere, se réunir*.

127. Ἐκαστον, un échanton pour chaque dizaine. D'autres lisent ἕκαστοι, chaque dizaine prenant un échanton.

128. Δευοῖατο pour δεύοντο, δέοντο : manqueraient.

129. Πλέας pour πλέοις. C'est un mot qu'on ne trouve point ailleurs, un ἀπαξ εἰρημένον.

130-133. Τρώων, ... Ces quatre vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Mais la raison d'athétèse donnée par les *Scholies* est peu concluante : ὅτι καθόλου πάντας τοὺς βαρβάρους σὺν τοῖς ἐπικούροις ἤσσοντας τῶν Ἑλλήνων διὰ παντός φησιν εἶναι. Les vers 130-133 ne disent pas le contraire. Autre chose est d'être en état de résister, autre chose de l'emporter par le nombre. Grâce aux alliés, Troie résiste encore après neuf ans de lutte.

132. Πλάζουσι, repoussent. Wolf explique πλάζειν, *in errorem ducere, a fine aberrare facere*.

134. Βεβάασι, parfait poétique de βαίνω.

— Διὸς ἐνιαυτοί. Jupiter était le dispensateur du temps.

135. Δοῦρα pour δούρατα, δόρατα, de δόρυ, bois. — Σέσηπε puis λέλυνται, le singulier puis le pluriel. Avec les pluriels neutres, Homère met tantôt l'un tantôt l'autre, suivant la convenance métrique. Λέλυνται comme διαλέλυνται : *dissoluta sunt*. C'est l'équivalent de σέσηπε. *Scholies* : σαπέντα δηλαδῆ.

137. Εἴατ'... ποτιδέγμεναι pour ἦνται προσδεχόμεναι : *sedent expectantes*.

138. Αὐτῶς fortifie ἀκράντων, et équivalut lui-même ici à μάτην, sans résultat.

141. Ἔτι, désormais.

143. Πᾶσι... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque le trouvait inutile, τοῖσι ayant dit tout ce qu'il fallait : κενῶς ἐπεξηγεῖται· τὸ γὰρ νοούμενον τὸ αὐτό. — Μετά, parmi. Voyez *Odyssée*, IV, 652. — Βουλήσ', la délibération des gérontes. *Scholies* : τοῦ προβουλεύματος, la décision antérieurement prise dans le Conseil.

Κινήθη δ' ἀγορή ὡς κύματα μακρὰ θαλάσσης,
πόντου Ἰκαρίοιο, τὰ μὲν τ' Εὐρός τε Νότος τε 145
ᾠρορ', ἐπαΐξας πατρὸς Διὸς ἐκ νεφελῶν.

Ὡς δ' ὅτε κινήσῃ Ζέφυρος βαλὺν λήϊον ἐλθὼν,
λάβρος ἐπαιγιζῶν, ἐπὶ τ' ἡμῶι ἀσταχύεσσιν·
ὡς τῶν πᾶσ' ἀγορή κινήθη. Τοὶ δ' ἀλαλητῶ
νῆας ἔπ' ἐσσεύοντο, ποδῶν δ' ὑπένεσθε κονίη 150
ἴστατ' ἀειρομένη· τοὶ δ' ἀλλήλοισι κέλευον
ἀπτεσθαι νηῶν ἡδ' ἐλκόμεν εἰς ἄλλα δῖαν,
οὐρούς τ' ἐξεκάθειρον· αὐτῇ δ' οὐρανὸν ἴκεν
οἴκαδε ἰεμένων· ὑπὸ δ' ἤρεον ἔρματα νηῶν.

Ἐνθα κεν Ἀργείοισιν ὑπέρμορα νόστος ἐτύχθη, 155
εἰ μὴ Ἀθηναίην Ἥρη πρὸς μῦθον ἔειπεν·

144. Ὡς κύματα. Plusieurs éditeurs modernes ont repris la leçon de Zénodote, *φῆ* ou *φῆ κύματα*, qui d'ailleurs ne change rien au sens. Aristarque nie absolument que *φῆ* ou *φῆ* puisse signifier *comme*. Il y a ici une diplo pointée, avec cette explication : ὅτι Ζηνόδοτος γράφει, *φῆ κύματα*· οὐδέποτε δὲ Ὀμηρος τὸ *φῆ* ἀντι τοῦ ὡς τέταχεν. Il y a pourtant un passage où la question est controversable. Voyez la note XIV, 499. On explique *φῆ*, *φῆ* ou *φῆ*, au sens de ὡς, comme s'il y avait *φαίη τις ἄν*. Quelques-uns y voient *ῆ* ou *Ἔῆ*, *qua*, de la manière que. D'autres le traduisent par *specie*, et le rattachent à *φάω*, luire, apparaître.

145. Πόντου Ἰκαρίοιο. La mer Icarienne était très-sujette aux orages. — Εὐρός, le vent du sud-est, celui qui fondait les neiges au printemps. — Νότος, le vent du sud-ouest, le vent de la pluie : de là vient l'adjectif *νότιος*, *humide*.

147. Ζέφυρος. Le zéphyre ou vent d'ouest est par excellence, chez Homère, le vent des tempêtes. Son épithète ordinaire est *δυσαής*, au souffle violent. Homère le fait souffler, IX, 5, avec Borée, le vent du nord. Il y a cependant quelques passages de l'*Odyssée* où le zéphyre ne diffère pas trop du vent agréable que les Latins appellent de ce nom. Ainsi VII, 419.

148. Ἐπὶ τ' ἡμῶι ἀσταχύεσσιν, et *incombuit spicis*, et s'appuie sur les épis : et

fait pencher les épis. Le verbe *ἐπημύω* est intransitif.

149. Οὐρούς. On entend ordinairement par ce mot, les fossés ou canaux par où les Grecs lançaient les vaisseaux à la mer. Les *Scholies* donnent ce sens ; mais elles ajoutent, *ἢ τὰς ἀντλίνας* : interprétation bien plus vraisemblable. Il n'y a pas trace, chez Homère, de l'usage de ces prétendus canaux. C'est à force de bras qu'on tirait les vaisseaux de la mer en terre, de la terre en mer. Plus un héros était brave et vigoureux, plus il avait tenu à honneur de tirer loin ses vaisseaux. Achille et Ajax campaient à une grande distance de la mer. Voyez VIII, 225-226, et XI, 8-9. On ne se figure pas aisément des canaux portant l'eau jusqu'à leurs campements. Vider la sentine est donc probablement l'opération dont il s'agit. Hésiode recommande, *Œuvres et Jours*, vers 624, d'ôter la bonde quand les navires sont à terre, afin que la pluie ne séjourne pas dans la sentine. Si les barques des confédérés n'avaient pas de bonde au fond, ce qui est probable, car Homère ne nomme point le *χεῖμαρος*, la première chose à faire et la plus indispensable, avant l'embarquement, c'était de mettre à sec la cale.

154. Ὑπὸ δ' ἤρεον ἔρματα, pour *ὑφ' ἡρέων* δὲ ἔρματα, et ils enlevaient les rouleaux de bois sur lesquels reposaient les navires.

156-168. Εἰ μὴ... Zénodote retranchait

Ἦ πόποι, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, Ἄφρυτώνη,
 οὕτω δὴ οἰκόνδε, φίλην ἐς πατρίδα γαίαν,
 Ἀργεῖοι φεύζονται ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης,
 κὰδ δέ κεν εὐχολὴν Πριάμῳ καὶ Τρωσὶ λίποιεν 160
 Ἀργεῖην Ἐλένην, ἧς εἴνεκα πολλοὶ Ἀχαιῶν
 ἐν Τροίῃ ἀπόλοντο, φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴης;
 Ἄλλ' ἴθι νῦν κατὰ λαὸν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων·
 σοῖς ἀγανοῖς ἐπέεσσιν ἐρήτυε φῶτα ἕκαστον,
 μηδὲ ἕα νῆας ἄλλὰδ' ἐλκόμεν ἀμφιελίσσας. 165

Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 βῆ δὲ κατ' Οὐλύμπιοιο καρῆνων αἰξασα,
 καρπαλίμως δ' ἔκανε θοάς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.
 Εὗρεν ἔπειτ' Ὀδυσῆα, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντον,
 ἔσταότ'· οὐδ' ἔγε νηὸς εὐσσέλμοιο μελαίνης 170
 ἄπτετ', ἐπεὶ μιν ἄχος κραδίην καὶ θυμὸν ἔκανεν.
 Ἄγχου δ' ἴσταμένη προσέφη γλαυκῶπις Ἀθήνη·

Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
 οὕτω δὴ οἰκόνδε, φίλην ἐς πατρίδα γαίαν,
 φεύξεσθ' ἐν νήεσσι πολυκλήϊσι πεσόντες,
 κὰδ δέ κεν εὐχολὴν Πριάμῳ καὶ Τρωσὶ λίποιτε 175

ce passage, et un seul vers lui suffisait pour combler le vide : *Εἰ μὴ Ἀθηναίη λαοσσόος ἦλθ' ἀπ' Ὀλύμπου*. Voyez plus bas la note des vers 176-181.

167. Ἦ πόποι. Voyez la note I, 254. — Ἄφρυτώνη paraît signifier infatigable, indomptable, irrésistible. Il est ici pour le nom de Minerve.

160-162. *Κὰδ δέ κεν...* Aristarque trouvait ces trois vers moins bien placés ici que plus bas, dans le discours de Minerve où ils sont répétés, 176-178. De même pour le vers 164, répété 180.

161. Ἀργεῖην. Hélène était de Sparte; mais le Péloponnèse entier portait le nom d'Argos. D'ailleurs Homère, au vers 245 et ailleurs, appellera *Argiens* le peuple grec tout entier.

162. Ἐν Τροίῃ, dans la plaine de Troie., — Ἀπό, loin de.

165. *Μηδὲ ἕα*. Bothe : « Hiatus ægre ᾱ excusabilis. » On propose de lire *μηδ'*

ἕαα. Mais le digamma rectifiait l'irrégularité. Il n'est guère probable pourtant qu'on le mit là où le place Payne Knight : *μηδ' ἔφαε*. Voyez les passages analogues, XVII, 16; XXII, 339; *Odyssée*, IV, 805, etc.

167. *βῆ δὲ...* Ce vers se termine par trois spondées.

168. *Καρπαλίμως...* Ce vers manque dans le manuscrit de Venise. Il est pourtant nécessaire au sens. Ce n'est pas au pied de l'Olympe que Minerve trouve Ulysse.

170. Ἐσταότ(α) pour *ἔστώτα*, se tenant debout.

171. Ἄχος. Eustathe remarque que le mot *ἄχος* se disait primitivement d'une douleur muette : ἡ ἄφωνος ἀνία. — *Κραδίην καὶ θυμόν*, *cor et animum*.

175. Ἐν νήεσσι... *πεσόντες* pour *ἐμπεσόντες νηυσί*.

176-181. *Κὰδ δέ κεν...* Voyez plus haut 160-165 et les notes sur ces six vers.

Ἄργείην Ἐλένην, ἧς εἵνεκα πολλοὶ Ἀχαιῶν
 ἐν Τροίῃ ἀπόλοντο, φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴης ;
 Ἄλλ' ἴθι νῦν κατὰ λαὸν Ἀχαιῶν, μηδ' ἔτ' ἐρώει·
 σοῖς δ' ἀγανοῖς ἐπέεσσιν ἐρήτυε φῶτα ἕκαστον,
 μηδὲ ἕα νῆας ἄλλαδ' ἐλκόμεν ἀμριελίσσας. 180

Ὡς φάθ'· ὁ δὲ ξυνέηκε θεᾶς ὅπα φωνησάσης,
 βῆ δὲ θέειν, ἀπὸ δὲ χλαῖναν βάλει· τῆν δ' ἐκόμισσεν
 κῆρυξ Εὐρυβάτης Ἰθακῆσιος, ὅς οἱ ὀπήθει.
 Αὐτὸς δ' Ἀτρεΐδew Ἀγαμέμνωνος ἀντίος ἐλθὼν 185
 δέξατό οἱ σκῆπτρον πατρῷον, ἄσθητον αἰεὶ·
 σὺν τῷ ἔβη κατὰ νῆας Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων.

Ὅντινα μὲν βασιλῆα καὶ ἔξοχον ἄνδρα κηρείη,
 τὸν δ' ἀγανοῖς ἐπέεσσιν ἐρητύσσασκε παραστάς·
 Δαιμόνι', οὗ σε ἔοικε κακὸν ὡς δεῖδίσσεσθαι· 190

Minerve répète, *mutatis mutandis*, les paroles de Junon. Elle va même jusqu'à dire à Ulysse de faire ce que Junon lui avait dit de faire elle-même. C'est ce qui explique que Zénodote ait supprimé le discours de Junon.

179. Μηδ' ἔτ' ἐρώει, *neque jam tergiversare*, et dépêche-toi. Le sens primitif d'ἐρωέω est couler à flots : puis jaillir, s'élançer, se retirer précipitamment, s'esquiver, hésiter. A propos de la leçon vulgaire μηδὲ τ', qui a d'ailleurs le même sens, Dübner fait observer que jamais τε, dans Homère, n'est joint à μηδὲ.

181. Μηδὲ... Zénodote avait, dit-on, supprimé ce vers, probablement comme inutile. Il semble pourtant que la pensée serait incomplète, si Minerve ne parlait point des navires. Peut-être est-ce l'hiatus μηδὲ ἕα qui choquait Zénodote. Voyez plus haut 465 et la note sur ce vers.

183. Βῆ δὲ θέειν, et il courut en toute hâte.

184. Εὐρυβάτης Ἰθακῆσιος. Nous avons remarqué, I, 319, que cet Eurybate n'était pas le même que le héros envoyé avec Talchibius pour enlever Briséis.

186. Δέξατό οἱ σκῆπτρον. Quelques modernes expliquent οἱ comme une dépendance de σκῆπτρον : *quod erat ipsi, quod erat ipsius*. Ulysse reçoit le sceptre à Agamemnon, le sceptre d'Agamemnon.

Aristarque voyait dans οἱ une dépendance du verbe : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀρχαιότερον δέξατο αὐτῷ τὸ σκῆπτρον, ἀντὶ τοῦ παρ' αὐτοῦ. En effet, δέχομαι signifie proprement, *tendre la main pour prendre*. Il peut donc avoir eu un datif pour complément indirect. Ulysse allonge la main vers Agamemnon (οἱ) pour recevoir de lui le sceptre. Voyez la note XV, 87. Au reste, le sens est le même. Aristarque fait observer que, si Ulysse prend le sceptre du roi des rois, c'est pour donner à ses actes et à ses paroles une plus imposante autorité : ἵνα δοκῆ σὺν τῇ τοῦ βασιλέως γνώμῃ κρατεῖν αὐτούς.

187. Σὺν τῷ ἔβη. Zénodote écrivait σὺν τῷ βάζ, réduisant Homère, comme dit Wolf, *ad prosaicam συνάφειαν*.

189. Τὸν δ' ἀγανοῖς... Le δὲ n'est point redondant. Nous avons ici anacoluthie, et δὲ, *eh bien*, est une reprise. Il y a anti-sigma, c'est-à-dire signe d'anacoluthie, au vers 188, dans le manuscrit de Venise; et une note d'Aristarque constate que c'est vraiment là le sens du signe : διὰ τὴν τάξιν τῶν ἐξῆς, τὸ ἀντίσιγμα. — Ἐρητύσσασκε, et plus bas ἐλάσσασκεν, ὀμοκλήσασκε, νεικείσασκε. Ces fréquentatifs doivent être entendus, dans ce passage, avec leur valeur propre, et non pas seulement comme des formes poétiques.

190. Δειδίσσεσθαι, de jeter la terre

ἀλλ' αὐτός τε κάθησο καὶ ἄλλους ἴδρου λαούς.

Οὐ γάρ πω σάφα οἶσθ' οἶος νόος Ἀτρείωνος·

νῦν μὲν πειρᾶται, τάχα δ' ἴψεται υἷας Ἀχαιῶν.

Ἐν βουλήῃ δ' οὐ πάντες ἀκούσαμεν οἶον ἔειπεν.

Μή τι χολωσάμενος ῥέξιη κακὸν υἷας Ἀχαιῶν.

195

Θυμὸς δὲ μέγας ἐστὶ Διοτρεφέος βασιλῆος·

τιμῇ δ' ἐκ Διὸς ἐστὶ, φιλεῖ δέ ἐ μητίετα Ζεὺς.

Ὅν δ' αὖ δῆμου τ' ἀνδρα ἴδοι βοῶντά τ' ἐφεύροι,

τὸν σκήπτρω ἐλάσασκεν ὁμοκλήσασκέ τε μῦθω·

Δαιμόνι', ἀτρέμας ἦσο, καὶ ἄλλων μῦθον ἄκουε,

200

οἱ σέο φέρτεροί εἰσι· σὺ δ' ἀπτόλεμος καὶ ἀναλκις,

οὔτε ποτ' ἐν πολέμῳ ἐναριθμῖος οὔτ' ἐνὶ βουλήῃ.

Οὐ μὲν πως πάντες βασιλεύσομεν ἐνθάδ' Ἀχαιοί.

Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος ἔστω,

εἷς βασιλεὺς, ᾧ ἔδωκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω

205

parmi les autres. Voyez la note IV, 484. Le vers se termine par trois spondées.

192. Οὐ γάρ πω... Ce vers est marqué de l'antisigma, comme le vers 188, dans le manuscrit de Venise. Mais c'est pour cause de transposition, et non plus pour cause d'anacoluthie : τὸ δὲ ἀντίσιγμα, ὅτι ὑπὸ τούτων ἔδει τετάχθαι τοὺς ἐξῆς παρεστιγμένους τρεῖς στίχους (203-205), εἰσὶ γὰρ πρὸς βασιλεῖς ἀρμύζοντες, οὐ πρὸς δημότας· Οὐ μὲν γάρ πω πάντες (lisez οὐ μὲν πως).

193-197. Νῦν μὲν... Ces cinq vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque les condamnait comme disant tout autre chose que ce qu'Ulysse avait à dire : ὅτι ἀπεικόντες οἱ λόγοι, καὶ μὴ προτρεπτικοὶ εἰς κατάστασιν. Cela est peut-être bien sévère; mais au fond Aristarque a raison. Ulysse ne bat pas tout à fait la campagne, mais il bavarde. Disons ici que le poète sommeille un instant.

196. Διοτρεφέος βασιλῆος. Aristote cite ce vers, *Rhétorique*, I, II, 7, et il écrit διοτρεφέων βασιλῆων. Zénodote avait adopté cette leçon, et on pourrait la défendre. La citation d'Aristote prouve que le passage condamné par Aristarque était dans les plus anciens textes de l'*Illiade*.

203-205. Οὐ μὲν πως... La note du signe antisigma, au vers 192, nous apprend que ces trois vers avaient été pointés par Aristarque (παρεστιγμένοι), et qu'ils auraient dû, suivant lui, être placés après le vers 192. Les points qui marquaient la correspondance avec l'antisigma n'ont pas été conservés dans le manuscrit de Venise. Quant à l'intervention signalée par Aristarque, elle n'est pas d'une évidence à frapper tous les yeux. Aristarque lui-même a laissé le texte tel quel, sans rétablir ce qui lui semblait l'ordre véritable.

204-205. Οὐκ ἀγαθὸν... La Boétie débute par cette sentence, dans son livre *le Contr'un*, autrement dit *la Servitude volontaire* : « D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je ne voy; Qu'un seul sans plus soit maistre, et qu'un seul soit le roy. » Mais c'est pour la réfuter. Aristote l'applique à Dieu, moteur du monde, *Metaphysique* XII, x. Ἀγαθὸν est pris absolument : une bonne chose. Comparez « triste » « lupus stabulis. » Cet emploi du neutre est fréquent chez tous les poètes grecs.

205-206. Ἐδωκε, a donné d'être roi. Le sens est complet. Le vers 206 n'est qu'un maladroit emprunt fait ailleurs, IX, 99, et n'a pas même la mesure, puisque

[σκήπτρόν τ' ἠδὲ θέμιστας, ἵνα σφίσι βασιλεύῃ].

Ὡς ὅγε κοιρανέων δῖεπε στρατόν· οἱ δ' ἀγορήνδε
αὔτις ἐπεσσεύοντο νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων
ἠχῆ, ὡς ὅτε κῦμα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης

αἰγιαλῷ μεγάλῳ βρέμεται, σμαραγεῖ δέ τε πόντος. 210

Ἄλλοι μὲν ῥ' ἔζοντο, ἐρήτυθεν δὲ καθ' ἑδρας·

Θερσίτης δ' ἔτι μοῦνος ἀμετροεπῆς ἐκολῶα,
ὅς ῥ' ἔπεα φρεσὶν ἦσιν ἄκοσμά τε πολλά τε ἤδη,
μὰ ψ, ἀτὰρ σὺ κατὰ κόσμον, ἐριζέμεναι βασιλεῦσιν,
ἀλλ' ὅ τι οἱ εἴσαιτο γελοῖον Ἀργείοισιν

215

ἔμμεναι. Αἴσχιστος δὲ ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν·
φολκὸς ἔην, χωλὸς δ' ἕτερον πόδα· τῷ δέ οἱ ὦμῳ
κυρτῷ, ἐπὶ στῆθος συνοχωκότε· αὐτὰρ ὑπερθεν
φοξὸς ἔην κεφαλήν, ψεδνὴ δ' ἐπενήνοθε λάχνη.

σφι est bref dans σφίσι, comme on le voit par le vers d'où celui-ci est tiré. L'intercalation paraît assez récente. Le manuscrit de Venise ne donne point notre vers 206, et il n'y a rien qui s'y réfère dans les *Scholies*.

209-210. Ἡχῆ, ... Eustathe fait remarquer les rudes et expressives onomatopées qui remplissent ces deux vers : δι' ὧν ἡ φράσις τῶ νοσομένῳ συνεκτραχύνεται. C'est un des plus probables exemples de cette harmonie imitative qu'on prête quelquefois sans raison aux poètes.

212. Ἐκολῶα, piaillait comme un geai. Voy. la note sur *κολῶν*, I, 576.

213. Ἄκοσμά τε πολλά τε, comme πολλά τε καὶ ἄκοσμα, c'est-à-dire πολλά ἄκοσμα, *multa indecora*: son âme était pleine de laides pensées. Car ἤδη a la force du latin *cogitabat*.

214. Ἀτὰρ, comme le remarque Wolf, est ici dans le sens de *καί*.

215. Γελοῖον. Il cherchait à faire rire les Grecs aux dépens de ceux qu'il n'aimait pas. Ce n'était pas bouffonnerie, c'était l'emploi du ridicule comme d'une arme. Dübner relève avec raison l'erreur de ceux qui prennent Thersites pour un simple batteur amusant la foule.

217. Φολκός. Apollonius : τῶν ἀπαξ εἰρημένων. C'est en effet un mot qui ne

se trouve que là. On explique *φολκός* par *louche*, *στραβός*, et on le tire de *φάος* et *ἐλκειν*. Buttman n'en dérive de *φέλκω* seul, qui n'est que *ἐλκω* avec le digamma, et il l'entend, *lanerocche*, *bancal*, *cagneux*. Curtius admet cette signification, et rapproche de *φολκός* le latin *salx*. La seule difficulté, c'est qu'avec le sens de *bancal* on ôte une difformité à Thersites; car *χωλός* δ' ἕτερον πόδα n'est plus alors qu'une glose.

218. Συνοχωκότε. *Scholies* : συμπεπωκότες, συνηγμένοι. Il avait, comme nous disons, *la poitrine rentrée*. Ses épaules se rapprochaient en avant. On rapporte le parfait homérique *συνέχωκα* à la même racine que *συνέχω*.

219. Φοξός. On dérivait autrefois ce mot de *ὄξυς*. Les scholiastes l'expliquent *ὄξυκεφαλός*, à la tête pointue. C'est, comme *φολκός*, un *ἀπαξ εἰρημένον*. — Ἐπενήνοθε. L'étymologie de ce mot est obscure. Apollonius en fait l'équivalent d'*ἐπήνηει*, *supra florebat*. Curtius le rattache pareillement à la racine d'où vient *ἄνηος*. Mais la plupart des philologues modernes entendent *ἐπενήνοθε*, *supra insidebat*, *insidebat superficiali*. Ils supposent un verbe *ἐπενέθω*, se rattachant à *ἔθειν*, *sedere*. L'image diffère, mais le sens est le même.

- Ἐχθιστος δ' Ἀχιλλῆϊ μάλιστ' ἦν ἡδ' Ὀδυσῆϊ · 220
 τὼ γὰρ νεικείεσκε · τότ' αὖτ' Ἀγαμέμνονι δῖω
 ὄξεα κεκληγῶς λέγ' ὀνειδέα · τῷ δ' ἄρ' Ἀχαιοὶ
 ἐκπάγλως κοπέοντο νεμέσσηθέν τ' ἐνὶ θυμῷ.
 Αὐτὰρ ὁ μακρὰ βοῶν Ἀγαμέμνονα νείκεε μῦθον ·
 Ἄτρείδη, τέο δ' αὖτ' ἐπιμέμψεται ἡρὸς χατίζεις; 225
 Πλείαι τοι χαλκοῦ κλισίαι, πολλαὶ δὲ γυναῖκες
 εἰσὶν ἐνὶ κλισίῃς ἐξάιρετοι, ἅς τοι Ἀχαιοὶ
 πρωτίστῳ δίδομεν, εὖτ' ἂν πτολίεθρον ἔλωμεν.
 Ἦ ἔτι καὶ χρυσοῦ ἐπιδεδύσαι, ὃν κέ τις οἶσαι
 Τρώων ἵπποδάμων ἐξ Ἰλίου, υἱὸς ἄποινα 230
 ὃν κεν ἐγὼ δῆσας ἀγάγω ἢ ἄλλος Ἀχαιῶν,
 ἢ γυναῖκα νέην, ἵνα μίσγεται ἐν φιλότῃτι,
 ἦν τ' αὐτὸς ἀπονόσφι κατίσχει; Οὐ μὲν ἔοικεν
 ἀρχὸν ἐόντα κακῶν ἐπιθασκόμεν υἱᾶς Ἀχαιῶν.
 Ὡ πέπονες, κάκ' ἐλέγχε', Ἀχαιίδες, οὐκέτ' Ἀχαιοί, 235

220-223. Ἐχθιστος... Zénodote tranchait ces quatre vers comme inutiles. C'est du moins ainsi que je comprends les motifs de son athétèse, d'après les premiers mots de la réponse qu'y fait Aristarque : πρὸς ὑπόθεσιν δέ τινα λέγονται (sous-entendez οὗτοι οἱ στίχοι). La réponse était bien superflue; car l'utilité de ces détails saute aux yeux.

220. Ἐχθιστος, ennemi acharné. Mais le mot a deux sens, et quelques-uns traduisent, *invisissimus*, très-odieux. Thersite était certainement très-odieux à Achille et à Ulysse; mais l'autre interprétation va mieux avec ce qu'on lit au vers suivant : τότ' αὖτε. Thersite laisse là les héros qui sont les objets habituels de ses invectives, et s'attaque non plus à Achille ni à Ulysse, mais à Agamemnon.

222. Ὀξεά, l'adjectif pour l'adverbe : *stridule*, d'une façon aiguë. — Λέγ' ὀνειδέα, *recensebat probra*, il faisait sa revue de gros mots. Le mot λέγω, dans Homère, ne signifie point *dire*.

225. Τέο, pour τοῦ, τίνοος, de τίς interrogatif : *cujusnam?* de quoi?

226. Χαλκοῦ, d'airain, d'objets faits en airain : armes, vases etc. — Zénodote,

au lieu de πολλαὶ δὲ γυναῖκες, écrivait πλείαι δὲ γυναϊκῶν, et supprimait les deux vers qui suivent. *Scholies* : καὶ τοὺς ἐξῆς δύο ἠθέτηκεν, ἐν οἷς μάλιστα ὁ Θεορίτης γελωτοποιῶς. Les vers 227-228 n'ont pourtant rien du tout qui prête à rire. Le principe du τὸ πρέπον s'appliquerait beaucoup mieux à une condamnation des vers 232-233. Mais rien, dans les *Scholies*, ne nous dit que Zénodote ait déclaré ceux-ci inconvenants.

228. Εὖτ' ἂν... ἔλωμεν, chaque fois que nous avons eu la chance de prendre.

230. Ὑτος, génitif de l'inausité υἱς, dont les formes υἱας et υἱας sont très-fréquentes dans Homère. On va voir υἱας au vers 234.

234. Κακῶν ἐπιθασκόμεν. Littéralement : de faire monter dans les maux. *Scholies* : ποιεῖν ἐπιβαίνειν. Nous disons, *plonger dans le malheur*. L'image d'Homère est empruntée à un char, et non à la mer ou à un abîme. On verra ailleurs, VII, 285, la même image dans une acception favorable : εὐχλείης ἐπίθησον.

235. Ὡ πέπονες, ὁ lâches! Le mot πέπων signifie proprement, cuit par soleil, mûr, quelque chose de tendre même de mou. — Ἐλέγχεα, infâmes.

οἴκαδέ περ σὺν νηυσὶ νεώμεθα, τόνδε δ' ἔωμεν
 αὐτοῦ ἐνὶ Τροίῃ γέρα πεσσέμεν, ὄφρα ἴδῃται
 ἢ ῥά τί σ' ἔχ' ἡμεῖς προσαμύνομεν, ἧὲ καὶ οὐκί·
 ὅς καὶ νῦν ἄχιλῆα, ἔο μὲγ' ἀμείνονα φῶτα,
 ἠτίμησεν· ἐλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας. 240
 Ἄλλὰ μάλ' οὐκ ἄχιλῆϊ χόλος φρεσὶν, ἀλλὰ μεθήμων·
 ἦ γὰρ ἂν, Ἀτρεΐδῃ, νῦν ὕστατα λωβήσαιο.

Ὡς φάτο νεικειῶν Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,
 Θερσίτης· τῷ δ' ὦκα παρίστατο δῖος Ὀδυσσεύς,
 καὶ μιν ὑπόδρα ἰδὼν χαλεπῷ ἠνίπαπε μῦθῳ· 245

Θερσίτ' ἀκριτόμυθε, λιγύς περ ἐὼν ἀγορητῆς,
 ἴσχεο, μηδ' ἔθελ' οἷος ἐριζέμεναι βασιλεῦσιν.
 Οὐ γὰρ ἐγὼ σέο φημί χειριώτερον βροτὸν ἄλλον
 ἔμμεναι, ὅσσοι ἄμ' Ἀτρεΐδης ὑπὸ Ἴλιον ἦλθον.
 Τῷ οὐκ ἂν βασιλῆας ἀνὰ στόμ' ἔχων ἀγορευοῖς, 250
 καὶ σφιν ὀνειδέα τε προσέροις, νόστον τε φυλάσσοις.
 Οὐδέ τί πω σάφα ἴδμεν ὅπως ἔσται τάδε ἔργα,

C'est l'abstrait pour le concret. On trouve en latin *opprobrium*, pour *opprobrii dignus*, *scelus* pour *scelestus*, etc. — Ἀχαιῖδες οὐκέτ' Ἄγατοί. Virgile, *Énéide*, IX, 648 : « O vere Phrygiæ, neque enim « Phryges. » Ce mouvement de style a eu beaucoup d'imitateurs modernes.

237. Αὐτοῦ, adverbe : *hic*, ici, précisé par ἐνὶ Τροίῃ, en Troade. — Γέρα πεσσέμεν pour γέρατα πέσσειν, *præmia concoquere* : jouir à loisir des biens conquis par la guerre. Quelques anciens traduisaient πέσσειν par κυθεύειν, jouer aux dés. Mais πέσσω, attique πέττω, digérer, n'a qu'un rapport apparent avec πεττεύω.

238. X' pour κε, équivalent poétique de ἂν.

239. Ἔο pour οὖ, *ipsius, ipso*.

240. ἠτίμησεν... On a déjà vu deux fois ce vers, I, 356 et 507.

241. Ἄλλὰ μάλ' οὐκ.... *Scholies* : ἀλλὰ πᾶν ὃ Ἀχιλλεύς ἀχολός καὶ ἀόργητος ὑπάρχει. Le deuxième ἀλλὰ est amené par la négation du premier membre de phrase. — Μεθήμων, sous-entendu ἐστί : est indolent.

242. Ἦ γὰρ ἂν.... Voyez I, 232 et la note sur ce vers.

245. ἠνίπαπε, de ἐνίπτω, gourmander.

246. Ἀκριτόμυθε, bavard. Voyez plus bas, vers 796, μῦθοι ἀκριτοί, où les *Scholies* expliquent ἀκριτοί par πολλοί. Rapprochez ἀκριτόφυλλος, identique à πολύφυλλος. Ἀκριτος, *indiscretus*, se dit d'une masse, d'un tas.

248. Χειριώτερον, comparatif de comparatif. Nous avons vu χειρίων, c'est-à-dire χειρίων, *pire*, I, 414. On se souvient de σωύτερος pris pour un positif, I, 32. Χερείων, dans certains passages, ne marque point comparaison, et n'est qu'un équivalent de κακός. Ainsi, Οὐ μὲν γὰρ τι χερείον ἐν ὥρῃ δεῖπνον ἐλέσθαι, *Odyssée*, XVII, 476 : *Car il n'est pas mauvais, car il est bon de prendre à temps le repas.*

250. Τῷ, *quare*, c'est pourquoi. — Οὐκ ἂν... ἀγορευοῖς équivalent à οὐκ ἂν ἔδει σε ἀγορευεῖν, tu devrais t'abstenir de débâter en public.

251. Φυλάσσοις. Thersite a toujours sa visée tournée au départ, *Scholies* : ἐπιτηροῖς τὸν καιρὸν τοῦ ἀπόπλου.

252-256. Οὐδέ τί πω... Vers marqués

ἢ εὖ ἢ κακῶς νοστήσομεν υἷες Ἀχαιῶν.

[Τῷ νῦν Ἀτρεΐδῃ Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν,
ῆσαι ὄνειδίζων, ὅτι οἱ μάλα πολλὰ διδοῦσιν 255
ῆρωες Δαναοί· σὺ δὲ κερτομέων ἀγορεύεις.]

Ἄλλ' ἔκ τοι ἐρέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
εἴ κ' ἔτι σ' ἀφραίνοντα κυχῆσομαι ὡς νύ περ ὧδε,
μηκέτ' ἔπειτ' Ὀδυσῆϊ κάρη ὤμοισιν ἐπέιγῃ,
μηδ' ἔτι Τηλεμάχοιο πατὴρ κεκλημένος εἶην, 260
εἰ μὴ ἐγὼ σε λαβὼν ἀπὸ μὲν φίλα εἴματα δύσω,
χλαῖνάν τ' ἠδὲ χιτῶνα, τὰ τ' αἰδῶ ἀμφικαλύπτει,
αὐτὸν δὲ κλαίοντα θοὰς ἐπὶ νῆας ἀφήσω
πεπληγῶς ἀγορῆθεν αἰκέσσει πληγῆσιν.

Ὡς ἄρ' ἔφη, σκήπτρω δὲ μετὰφρνον ἠδὲ καὶ ὤμω 265
πληξεν· ὁ δ' ἰδνῶθη, θαλερόν δέ οἱ ἔκπεσε δάκρυ.

Σμῶδιξ δ' αἱματόεσσα μεταφρένου ἐξυπανέστη
σκήπτρου ὑπο χρυσέου· ὁ δ' ἄρ' ἔξετο τάρβησέν τε,
ἀλγῆσας δ', ἀχρεῖον ἰδὼν, ἀπομόρξατο δάκρυ.
Οἱ δὲ, καὶ ἀχνύμενοί περ, ἐπ' αὐτῷ ἠδὺ γέλασσαν, 270

d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque condamne les deux premiers comme trop prosaïques, et les trois autres à cause du mot ῆσαι, *tu es assis*, Thersite ayant parlé debout : οὐ γὰρ κάθηται. Nous mettons entre crochets les trois derniers vers, comme le font les éditeurs récents. La raison alléguée contre les deux premiers ne nous semble pas suffisamment péremptoire.

258. Ὡς νύ περ ὧδε. On traduit, *sicut jam hic*. Mais ὧδε, dans Homère, n'est jamais un adverbe de lieu. Apollonius : κατὰ Ἀρίσταρχον, οὐδέποτε συνήθως ἡμῖν κεῖται (*scilicet ὧδε*), ἀλλ' ἀντὶ τοῦ οὕτως τάσσεται. La vraie traduction est donc *velut quidem sic* : allusion à la dernière folie que Thersite vient de faire, et non point à ses divagations d'autrefois. Il y avait des variantes, dans les textes antérieurs à celui d'Aristarque. La réversion de Sinope donnait ὡς τὸ πάρος περ, celle de Marseille ὑστερον αὐτίς, celle de Philémon ἐν Δαναοῖσιν.

261. Φίλα εἴματα, *tua vestimenta*.

Rien n'est plus facile à expliquer que l'emploi de φίλος comme synonyme du pronom possessif. Chacun aime ce qui lui appartient.

262. Τὰ τ' αἰδῶ ἀμφικαλύπτει, *quaeque pudenda contegunt*. C'était une sorte de caleçon, ζῶμα, en latin *subligaculum*, *fascia femorales*.

263-264. Ἀφήσω... Joignez à ἀφήσω l'adverbe ἀγορῆθεν. — Le vers 264 se termine par trois spondées.

266. Θαλερόν... δάκρυ, des larmes qui coulaient en abondance. Diibner entend, *une grosse larme*. L'idée contenue dans θαλερός, une pousse de branches et de feuilles, est plutôt celle d'abondance que celle de grosseur.

268. Χρυσέου, dissyllabe par synizèse, car χρυ est long. Le sceptre n'était pas d'or; mais il était garni de clous d'or.

269. Ἀχρεῖον, d'un air hébété. Ἀχρεῖος signifie, qui n'est bon à rien, par conséquent *stupidus*.

270. Ἀχνύμενοι. Ils étaient chagrins de ne point partir.

ἴδῃ δέ τις εἶπεσκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον·

ᾧ πόποι, ἧ δὴ μυρί! Ὀδυσσεὺς ἐσθλὰ ἔοργεν,
βουλὰς τ' ἐξάρχων ἀγαθὰς πόλεμόν τε κορύσσων·
νῦν δὲ τόδε μέγ' ἄριστον ἐν Ἀργείοισιν ἔρεξεν,
ὅς τὸν λωβητῆρα ἐπεσβόλον ἔσχ' ἀγοράων. 275
Οὐ θῆν μιν πάλιν αὖτις ἀνήσει θυμὸς ἀγήνωρ
νεικίειν βασιλῆας ὀνειδείοις ἐπέεσσιν.

ᾧς φάσαν ἠ' πληθύς· ἀνά δὲ πτολίπορθος Ὀδυσσεὺς
ἔστη σκίηπτρον ἔχων· παρὰ δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
εἰδομένη κήρυκι, σιωπᾶν λαὸν ἀνώγει, 280
ὡς ἅμα θ' οἱ πρῶτοί τε καὶ ὕστατοι υἱῆς Ἀχαιῶν
μῦθον ἀκούσειαν καὶ ἐπιφρασσάιτο βουλῆν·
ὅ σφιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

Ἀτρεΐδῃ, νῦν δὴ σε, ἀνάξ, ἐθέλουσιν Ἀχαιοὶ
πᾶσιν ἐλέγχιστον θέμεναι μερόπεσσι βροτοῖσιν, 285
οὐδὲ τοι ἐκτελέουσιν ὑπόσχεσιν, ἦνπερ ὑπέσταν
ἐνθάδ' ἔτι στείχοντες ἀπ' Ἄργεος ἵπποβότοιο,
Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχων ἀπονέεσθαι.

ᾧστε γὰρ ἠ' παῖδες νεαροὶ χῆραὶ τε γυναικες,

274. Τις équivalent à πᾶς τις, ἕκαστος. Le vers ἴδῃ δέ τις... est répété plusieurs fois dans Homère.

275. Τὸν λωβητῆρα, c'est-à-dire τοῦτον τὸν λωβητῆρα. — ᾧσχε pour ἀπέσχε, ἐκώλυσε : a arrêté.

276. Ἀγήνωρ se prend souvent en bonne part. Ici, il signifie insolent.

278. Φάσαν. Le collectif πληθύς équivalent à un pluriel.

279. Παρὰ δέ, et à côté : et près de lui. Voy. I, 644.

280-283. Εἰδομένη... Dübner : « Après tout ce tumulte produit par les préparatifs du départ, après l'intervention plus ou moins violente d'Ulysse, après la scène de Thersite, il s'établit un silence général et profond : voilà un fait presque miraculeux ! Ce n'est donc pas, selon le poète, un héraut ordinaire, c'est Minerve sous la forme d'un héraut qui seule a pu exercer un tel empire. » Wolf dit, à propos de ce passage : « Les dieux interviennent

souvent en personne pour rendre à ceux qu'ils aiment les services les plus faciles, services qui sont à la portée de tout homme. » Cet observation, comme le remarque Dübner, peut être juste en elle-même, mais ici elle n'est pas à sa place.

283. Ὅ, lui, c'est-à-dire Ulysse. On a vu ce vers textuellement, I, 253. Il est souvent répété dans Homère.

285. Ἐλέγχιστον, déshonoré. Scholies : ἐπονεϊδιστον, ἐφύδριστον.

287. Ἐτι στείχοντες, marchant encore : étant en chemin pour venir ici. La correction de quelques-uns, ἐπιστείχοντες, est pour le moins inutile.

288. Ἐκπέρσανθ', c'est-à-dire ἐκπέρσαντα, sous-entendu le sujet σέ. Voyez plus haut, vers 413, la même formule avec le sujet à suppléer. Ce n'est point ici le cas du duel pour le pluriel, ἐκπέρσαντε pour ἐκπέρσαντας.

289. ᾧστε, poétique, pour ὧσπερ. — Ἡ. Bentley et Heyne proposent εἰ, Bothe ἄν.

ἀλλήλοισιν ὀδύρονται οἴκόνδε νέεσθαι. 290

Ἡ μὴν καὶ πόνος ἐστὶν ἀνιηθέντα νέεσθαι.

Καὶ γάρ τις θ' ἓνα μῆνα μένων ἀπὸ ἧς ἀλόχοιο

ἀσχαλάα σὺν νηϊ πολυζύγω, ὄνπερ ἄελλαι

χειμέριαι εἰλέωσιν ὀρινομένη τε θάλασσα·

ἡμῖν δ' εἶνατός ἐστι περιτροπέων ἐνιαυτὸς 295

ἐνθάδε μιμνόντεσσι. Τῷ οὐ νεμεσίζομ' Ἀχαιοὺς

ἀσχαλάαν παρὰ νηυσὶ κορωνίσιν· ἀλλὰ καὶ ἔμπης

αἰσχρὸν τοι δηρὸν τε μένειν κενεὸν τε νέεσθαι.

Τλήτε, φίλοι, καὶ μείνατ' ἐπὶ χρόνον, ὄφρα δαῶμεν

ἢ ἔτεδὸν Κάλχχας μαντεύεται, ἧὲ καὶ οὐκί. 300

Εὖ γὰρ δὴ τόδε ἴδμεν ἐνὶ φρεσίν, ἐστὲ δὲ πάντες

μάρτυροι, οὓς μὴ Κῆρες ἔβαν θανάτοιο φέρουσαι·

χθιζά τε καὶ πρώϊζ', ὅτ' ἐς Αὐλίδα νῆες Ἀχαιῶν

ἠγερέθοντο, κακὰ Πριάμῳ καὶ Τρωσὶ φέρουσαι·

290. Ἀλλήλοισιν, entre eux. — Ὀδύρονται, il font en gémissant des souhaits.

291. Ἡ μὴν.... Ce vers a été commenté par Aristarque. Le mot πόνος, selon lui, ne signifie jamais *douleur* dans la langue d'Homère. Il faut donc expliquer ici, comme partout, πόνος par *travail*. Le sens est : « Notre travail est tel, en effet, qu'on perd courage et qu'on voudrait s'en retourner. » Il suffit de sous-entendre ὥστε, devant ἀνιηθέντα νέεσθαι, et l'ellipse de ὥστε est fréquente chez les poètes. Nous avons les paroles mêmes du maître : πολλὸς μὲν οὖν ἐστὶν ὁ πόνος, ὥστε λοιπὸν ἀκηδιάσαντά τινα νεῖσθαι. Il n'y a, auquel qu'en disent Mme Daacier et d'autres, aucune difficulté. Lehrs a mis ce point dans tout son jour, à l'article Πόνος et πονεῖν.

292. Τίς θ' pour τίς τε, poétique pour τις. Quelques-uns donnent ici à τε le sens de *vel*, comme s'il y avait καὶ ἓνα μῆνα. Mais τίς τε est trop fréquent dans Homère pour qu'on ait à y chercher finesse.

294. Εἰλέωσιν, trissyllabe par synizèse, comme s'il y avait εἰλώσιν.

299-300. Τλήτε,... Ce passage a été traduit en vers latins par Cicéron, de *Divinatione*, II, 30, mais avec d'assez grandes libertés : « ad sensum satis commode, » comme dit Heyne, « sed ornato modo

« neglecto, modo alieno addito. » Cicéron, par une singulière inadvertance, attribue le discours à Agamemnon.

299. Ἐπὶ χρόνον, pour un temps, c'est-à-dire quelque temps. Zénodote lisait ἐτι au lieu de ἐπί.

302. Μάρτυροι, forme antique, dont le nominatif singulier μάρτυρος est dans l'*Odyssee*, XVI, 423. Voy. la note I, 338. — Ἐβαν... φέρουσαι. Nous avons, en français, *aller disant, aller faisant*.

303. Χθιζά τε καὶ πρώϊζ'(α), *hier et avant-hier*, un temps déterminé pour un temps indéterminé : *dernièrement*. En latin, comme le remarque Dübner, le mot *nuper* se rapporte quelquefois à une époque assez lointaine. Ces expressions n'ont rien d'absolu. Une chose dont on se souvient, même après des années, est une chose d'*hier* et d'*avant-hier*. Nous disons nous-mêmes, à propos de faits déjà anciens : « Il me semble que c'était hier. » — Ἐς Αὐλίδα, à Aulis. C'est à Aulis en Béotie, vis-à-vis de Chalcis en Eubée, que s'était réunie la flotte des confédérés. Racine dit *en Aulide*. C'est une expression fautive, dont il ne faut pas se servir en prose. Il n'y avait pas de contrée nommée Aulide; il n'y avait que la ville d'Aulis : ἐν Αὐλίδι, εἰς Αὐλίδα signifient à *Aulis*. *Iphigénie en Aulide* ne

ἡμεῖς δ' ἄμφι περὶ κρήνην ἱεροῦς κατὰ βωμῶνς · 305
 ἔροδομεν ἀθανάτοισι τεληέσσας ἑκατόμβας,
 καλῆ ὑπὸ πλατανίστῳ, ὅθεν ῥέεν ἀγλαὸν ὕδωρ ·
 ἔνθ' ἐφάνη μέγα σῆμα · δράκων ἐπὶ νῶτα δαφροινός,
 σμεροδαλέος, τόν ῥ' αὐτὸς Ὀλύμπιος ἔκε φώωσδε,
 βωμοῦ ὑπαίξας πρὸς ῥα πλατάνιστον ὄρουσεν. 310
 Ἔνθα δ' ἔσαν στρουθοῖο νεοσσοί, νήπια τέκνα,
 ὄζω ἐπ' ἀκροτάτῳ, πετάλοις ὑποπεπτηῶτες,
 ὀκτῶ, ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη ἦν, ἣ τέκε τέκνα.
 Ἔνθ' ὄγε τοὺς ἔλεεινὰ κατήσθιε τετριγῶτας ·
 μήτηρ δ' ἄμφεποτάτο ὄδυρομένη φίλα τέκνα · 315
 τὴν δ' ἔλελιξάμενος πτέρυγος λάβεν ἀμψιαχυῖαν.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ τέκν' ἔραγε στρουθοῖο καὶ αὐτὴν,
 τὸν μὲν αἰζήλον θῆκεν θεὸς, ὅσπερ ἔφηνεν ·
 λαῶν γάρ μιν ἔθηκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω ·
 ἡμεῖς δ' ἑσταότες θαυμάζομεν οἶον ἐτύχθη. 320
 Ὡς οὖν δεινὰ πέλωρα θεῶν εἰσῆλθ' ἑκατόμβας,

traduit pas exactement le titre de la tragédie d'Euripide imitée par Racine ; mais on parle correctement quand on dit *Iphigénie en Tauride*.

305. Ἄμφι περὶ κρήνην. Bekker et d'autres écrivent en un seul mot ἀμφιπερί, préposition double comme ὑπέκ, παρέκ. Quelques-uns expliquent ἀμφί comme ad- verbe : περὶ κρήνην ἀμφί. C'est toujours la duplication de l'idée. En traduisant, tout à l'entour d'une source, on rendra la nuance.

307. Καλῆ ὑπὸ... Au temps de Pausanias, on montrait encore aux voyageurs le platane et la source consacrés par la tradition homérique. Heyne : « Fuit adeo « fons sub platano scaturiens, ad quem « ara erat extracta. »

308-310. Δράκων... Virgile, *Énéide*, V, 84 : « ... adytis quum lubricis anguis « ab imis, Cæruleæ cui terga note, ma- « culosus et auro Squamam incendebat « fulgor. »

312. Ὑποπεπτηότες, érique pour ὑποπεπτηκότες, de ὑποπτήσσω.

314. Τετριγῶτας, poussant un cri aigu. Aristarque : ὅτι Ζηρόδοτος γράφει τιτί-

ζοντας· εὐτελής δὲ ἡ λέξις· κατὰ φύσιν γὰρ φθεγγόμενοι οἱ νεοσσοί τιτίζουσιν, οἱ δὲ κατεσθιόμενοι τριτίζουσιν. En effet, τιτίζω est seulement *siffler*.

318. Αἰζήλον. C'est le même qu'αἰδέηλον, en prose αἰδηλον. Aristarque : λέγει μέντοιγε ὅτι ὁ φήνας αὐτὸν θεὸς καὶ αἰδηλον ἐποίησεν. Cicéron traduit, d'après la même interprétation : « Qui luci « ediderat genitor Saturnius, idem *Abdidit*, « et duro firmavit tegmina saxo. » Curtius admet l'identité d'αἰζήλος et d'αἰδέηλος, mais en faisant remarquer qu'αἰδέηλος est actif (ἀφανίζων) et αἰζήλος passif (ἀφανής). Les manuscrits et la plupart des éditions donnent ἀρίζηλον, *maxime conspicuum* ; mais ce n'est qu'une corruption du vrai texte, ou une correction faite avec peu de discernement.

319. Λαῶν γάρ... Aristarque condamnant ce vers, comme contredisant ce qui est exprimé par αἰζήλον. Mais on peut dire que le serpent n'est plus là, puisqu'il ne reste que son image. Cicéron ne voyait pas la contradiction signalée par Aristarque, sans quoi il n'aurait pas traduit le vers 319

321. Πέλωρα, selon Wolf, est dit abso-

- Κάλχας δ' αὐτίκ' ἔπειτα θεοπροπέων ἀγόρευεν·
 Τίπτ' ἄνεω ἐγένεσθε, καρηκομώωντες Ἀχαιοί ;
 Ἡμῖν μὲν τόδ' ἔφηνε τέρας μέγα μητίετα Ζεὺς,
 ὄψιμον, ὄψιτέλεστον, οὐ κλέος οὔποτ' ὀλεῖται. 325
 Ὡς οὗτος κατὰ τέκν' ἔφαγε στρουθοῖο καὶ αὐτὴν,
 ὀκτῶ, ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη ἦν, ἣ τέκε τέκνα·
 ὡς ἡμεῖς τοσσαῦτ' ἔτεα πολεμιζόμεν αὖθι,
 τῷ δεκάτῳ δὲ πόλιν αἰρήσομεν εὐρυάγυιαν.
 Κεῖνος τῶς ἀγόρευε· τὰ δὴ νῦν πάντα τελεῖται. 330
 Ἄλλ' ἄγε, μίμνετε πάντες, εὐκνήμιδες Ἀχαιοί,
 αὐτοῦ, εἰσόκεν ἄστῳ μέγα Πριάμοιο ἔλωμεν.
 Ὡς ἔφατ'· Ἀργεῖοι δὲ μέγ' ἴαχον (ἀμφὶ δὲ νῆες
 σμερδαλέον κονάβησαν αὐσάντων ὑπ' Ἀχαιῶν)
 μῦθον ἐπαινῆσαντες Ὀδυσσεύος θεῖοιο. 335
 Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε Γερῆνιος ἱππότα Νέστωρ·
 ὦ πόποι, ἦ δὴ παισὶν εἰοκότες ἀγοράσασθε
 νηπιάχοις, οἷς οὔτι μέλει πολεμηῖα ἔργα.
 Πῆ δὴ συνθεσῆαι τε καὶ ὄρνια βήσεται ἡμῖν ;
 Ἐν πυρὶ δὴ βουλαί τε γενοῖατο μῆδεά τ' ἀνδρῶν, 340
 σπονδαί τ' ἀκρητοὶ καὶ δεξιάι, ἧς ἐπέπιθμεν·
 αὐτῶς γάρ ῥ' ἐπέεσσ' ἐριδιάνομεν, οὐδέ τι μῆχος
 εὐρέμεναι δυνάμεσθα, πολὺν χρόνον ἐνθάδ' ἐόντες.
 Ἄτρείδῃ, σὺ δ' ἔθ' ὡς πρὶν ἔχων ἀστεμφέα βουλήν
 ἄρχεῦ' Ἀργείοισι κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας, 345

lument, et θεῶν dépend de ἐκατόμβας.
 La traduction de Cicéron suppose le même
 sens. Voy. la note du vers 325 sur κλέος...

325. Ὁου pour οὐ, *cujus*, duquel. —
 Κλέος οὔποτ' ὀλεῖται. Cicéron : « Nobis
 ᾱ hæc portenta deum dedit ipse creator,
 ᾱ Tarda et sera nimis, sed fama ac laude
 ᾱ perenni. » *Deum* dépend de *creator*.

330. Τελεῖται. Heyne : « In eo sunt
 ᾱ ut eventum habeant. Bene Cicero :
 ᾱ *quæ jam matura videtis, hoc est, in-*
 ᾱ *stantia, jamjam eventura, seu propin-*
 ᾱ *qua.* »

336. Γερῆνιος. Nestor avait été élevé à
 Géréniæ en Messénie.

337. ὦ πόποι. Voyez la note I, 254.
 — Ἀγοράσασθε. Ce mot a la première lon-
 gue, par une licence fréquente chez Homère
 avec les mots de quatre et cinq syllabes.

340. Ἐν πυρὶ... γενοῖατο. Nous disons
 proverbialement, *s'en aller en fumée*.
 Mais il y a ici quelque chose de plus
 qu'une expression proverbiale. Les ser-
 ments ont été prononcés devant le feu
 d'un sacrifice : Nestor demande s'ils sont
 restés dans ce feu. Il accuse les Grecs de
 sacrilège.

345. Ἄρχεῦ' Ἀργείοισι. *Scholies* :
 ἡγοῦ τῶν Ἑλλήνων, marche en tête des
 Grecs.

τούσδε δ' ἕα φθινύθειν, ἓνα καὶ δύο, τοὶ κεν Ἀχαιῶν
νόσφιν βουλευώσ' (ἄνυσις δ' οὐκ ἔσσειται αὐτῶν)
πρὶν Ἄργοςδ' ἰέναι, πρὶν καὶ Διὸς αἰγιόχοιο
γνώμεναι εἴτε ψεῦδος ὑπόσχεσις, ἢ καὶ οὐκί.
Φημί γάρ οἳν κατανεῦσαι ὑπερμενέα Κρονίωνα,
ἤματι τῷ ὅτε νηυσὶν ἐπ' ὠκυπόροισιν ἔβαινον
Ἄργεῖοι, Τρώεσσι φόνον καὶ κῆρα φέροντες,
ἀστράπτων ἐπιδέξι', ἐναίσιμα σήματα φαινῶν.
Τῷ μὴ τις πρὶν ἐπειγέσθω οἴκόνδε νέεσθαι,
πρὶν τινα πὰρ Τρώων ἀλόχῳ κατακοιμηθῆναι,
τίσασθαι δ' Ἑλένης ὀρμήματά τε στοναχάς τε.
Εἰ δέ τις ἐκπάγλως ἐθέλει οἴκόνδε νέεσθαι,
ἀπτέσθω ἧς νηὸς εὐσσέλμοιο μελαίνης,
ὄφρα πρόσθ' ἄλλων θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ.

350

355

346. Τούσδε est déterminé par ἓνα καὶ δύο, et a pour corrélatif τοὶ, lesquels.

346-347. Ἀχαιῶν νόσφιν, divisés d'opinion avec les Grecs. Νόσφιν, à part, équivalait ici à νοσφίζόμενοι, se séparant.

347-348. Νόσφιν... Joignez βουλευώσ(!) à Ἄργοςδ' ἰέναι.

348. Πρὶν... πρὶν, comme s'il y avait simplement πρὶν. Ce pléonasma a été exphliqué, I, 98-99.

353. Ἐπιδέξι(α). Les Grecs, pour prendre les présages, regardaient le nord, les Romains le midi. Les présages favorables étaient à l'Orient; par conséquent, à droite pour les Grecs, à gauche pour les Romains. Cicéron, de Divinatione, II, 39 : « Ita nobis sinistra videntur, Graiis et « barbaris dextra, meliora. »

354-355. Πρὶν répété, comme tout à l'heure, vers 348.

354-356. Τῷ μὴ τις... Si Zénodote appliquait rigoureusement son principe de convenance, il supprimait sans doute ces vers. Ils sont aussi extraordinaires pour le moins que les autres naïvetés homériques condamnées par lui, et même que la fameuse consolation de Thétis à son fils, XXIV, 430-431, qui a choqué Aristarque même. Un vieillard, un quasi-octogénaire, arrêter sa pensée sur de pareilles images! ἀπρεπές, ἀπρεπέστατον. Mais il n'y a rien peut-être qui soit plus caracté-

teristique et plus vrai que cette sortie, dans une harangue adressée à des tuteurs d'hommes et à des ravageurs de cités.

356. Ὀρμήματα. Eustathe l'entend de la fuite volontaire d'Hélène. Alors στοναχάς indique les gémissements de son repentir. Les anciens chorizontes prétendaient que le mot ὀρμήματα désigne un enlèvement par force; et c'est un des arguments qu'ils faisaient valoir en faveur de leur système, l'Hélène de l'Odyssee ayant volontairement suivi Paris. Aristarque répond aux chorizontes qu'il s'agit ici des Grecs, et que le génitif Ἑλένης est pour περὶ Ἑλένης, genre d'ellipse très-fréquent chez Homère : παραλειπτικός γὰρ προθέσεων ὁ ποιητής. Nestor veut venger les misères dont les Grecs ont souffert, et dont Hélène a été l'occasion. C'est une explication assez plausible, si l'on ne regarde qu'au contexte; car il n'est pas vraisemblable que le vieux Nestor s'apitoiât beaucoup sur le sort d'Hélène. Ainsi ὀρμήματα, selon Aristarque, serait synonyme de μερίμνας, de φροντίδας. Mais on ne voit pas bien comment ce sens peut se rattacher à la signification propre d'ὄρμημα, élan.

359. Ὀφρα... Bothe : « Σαρκαστικῶς et α prater expectationem non νοστήσῃ vel « quiddam simile, sed subjecit θάνατον « καὶ πότμον ἐπίσπῃ, hoc est, πότμον

Ἄλλὰ, ἀναξ, αὐτός τ' εὖ μῆδεο πείθεό τ' ἄλλω· 360
οὔτοι ἀπόβλητον ἔπος ἔσσειται, ὅτι κεν εἶπω.

Κρῖν' ἀνδρας κατὰ φύλα, κατὰ φρήτρας, Ἀγαμέμνον,
ὡς φρήτρη φρήτρησιν ἀρήγη, φύλα δὲ φύλοις.

Εἰ δέ κεν ὡς ἔρξης, καὶ τοι πείθωνται Ἀχαιοί,
γνώσῃ ἔπειθ' ὅς θ' ἠγεμόνων κακὸς ὅς τέ νυ λαῶν, 365
ἦδ' ὅς κ' ἐσθλὸς ἔησι· κατὰ σφέας γὰρ μαχέονται·
γνώσσαι δ' εἰ καὶ θεσπεσίη πόλιν οὐκ ἀλαπάξεις,
ἧ ἀνδρῶν κακότητι καὶ ἀφραδίῃ πολέμοιο.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
Ἥ μάν αὖτ' ἀγορῇ νιχᾶς, γέρον, υἴας Ἀχαιῶν. 370

Αἶ γάρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἀπολλων,
τοιούτοι δέκα μοι συμφράδομονες εἶεν Ἀχαιῶν·

τῷ κε τάχ' ἠμύσειε πόλις Πριάμοιο ἀνακτος,
χερσῖν ὑφ' ἡμετέρησιν ἀλοῦσά τε περθομένη τε.

Ἄλλὰ μοι αἰγίοχος Κρονίδης Ζεὺς ἄλγε' ἔδωκεν, 375
ὅς με μετ' ἀπρήκτους ἔριδας καὶ νείκεα βάλλει.

Καὶ γὰρ ἐγὼν Ἀχιλεὺς τε μαχησάμεθ' εἵνεκα κούρης
ἀντιβίοις ἐπέεσσιν, ἐγὼ δ' ἤρχον χαλεπαίνων·

« θανάσιμον. » L'expression grecque ἐφ-
έπειν πότμον, θάνατον, atteindre la desti-
née, la mort, c'est-à-dire *périr*, a son cor-
respondant en latin : *oppetere mortem*, ou
par ellipse, dans Virgile, *oppetere*. L'ao-
riste d'ἐπέπω est ἐπέσπον.

360. Πείθεό τ' ἄλλω. Supplétez, εὖ μη-
δομένω.

362. Φύλα est ici dans son sens le plus
restreint : peuplade, tribu. — Φρήτρας, les
familles : ceux qui avaient entre eux parenté
de sang ou d'alliance.

366. Κατὰ σφέας, chacun pour sa part.
Voyez, I, 271, la note sur κατ' ἑμ'
αὐτόν. Σφέας compte comme monosyllabe.

367. Γνώσσαι, dissyllabe par synizèse,
comme s'il y avait γνώσῃ. — Θεσπεσίη
est pris adverbialement. *Scholies* : θεῖα
βουλή. Πορφυρε : θεῖα βουλήσει καὶ οὐ
συμφύτω κακία.

370. Ἥ μάν. Quelques philologues con-
testent la forme μάν dans Homère, et la
remplaceraient volontiers par μήν. On ne

voit pas ce que peut gagner le texte à la
suppression des archaïsmes. Il semble
même que ce serait affaiblir la diction ; car
μάν se trouve particulièrement là où l'af-
firmation et la négation sont le plus vigou-
reusement caractérisées. Voy. IV, 512 ;
V, 765 ; VIII, 373, etc.

373. Τῷ κε τάχ' ἠμύσειε, par là bien-
tôt s'inclinerait : alors bientôt succomber-
rait, tomberait. L'adverbe τάχα, dans Ho-
mère, marque toujours le temps, et ne
signifie jamais *peut-être*. Lehrs : « Τάχα
« nunquam significat fortasse, sed ubique
« temporis adverbium est. »

375-378. Ἄλλὰ μοι... Agamemnon sem-
ble pris d'un commencement de repentir ;
mais, comme le remarque Denys d'Hali-
carnasse, il ne sent point encore une né-
cessité pressante de reconnaître ses torts.
Eustathe dit la même chose. Il ajoute seu-
lement qu'Agamemnon a foi aux promesses
du Songe : ὁμολογεῖ ὅτι, ἐγὼ ἤρχον
χαλεπαίνων· οὐ σπεύδει μέντοι πρὸς

εἰ δέ ποτ' ἔς γε μίαν βουλεύσομεν, οὐκέτ' ἔπειτα
 Τρωσὶν ἀνάβλησις κακοῦ ἔσσειται, οὐδ' ἡδαιόν. 380
 Νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα ζυνάγωμεν Ἄρηα.
 Εὖ μὲν τις δόρυ θηξάσθω, εὖ δ' ἀσπίδα θέσθω,
 εὖ δέ τις ἵπποισιν δεῖπνον δότω ὠκυπόδεσσιν,
 εὖ δέ τις ἄρματος ἀμφὶς ἰδῶν πολέμοιο μεδέσθω,
 ὡς κε πανημέριοι στυγερωῖ κρινώμεθ' Ἄρηϊ. 385
 Οὐ γὰρ παυσωλή γε μετέσσειται, οὐδ' ἡδαιόν,
 εἰ μὴ νῦξ ἔλθοῦσα διακρινέει μένος ἀνδρῶν.
 Ἰδρώσει μὲν τευ τελαμῶν ἀμφὶ στήθεσσιν
 ἀσπίδος ἀμφιβρότης, περὶ δ' ἔγχρῆι χεῖρα καμείται·
 ἰδρώσει δέ τευ ἵππος εὐξοον ἄρμα τιταίνων. 390
 Ὄν δέ κ' ἐγὼν ἀπάνευθε μάχης ἐθέλοντα νοήσω
 μιμνάξειν παρὰ νηυσὶ κορωνίσιν, οὐ οἱ ἔπειτα
 ἄρκιον ἔσσειται φυγέειν κύνας ἢ δ' οἰωνούς.
 Ὡς ἔφατ'· Ἀργεῖοι δὲ μέγ' ἴαχον, ὡς ὅτε κύμα
 ἀκτῆ ἐφ' ὑψηλῆ, ὅτε κινήσῃ Νότος ἐλθῶν, 395
 προβλήτη σκοπέλω· τὸν δ' οὐποτε κύματα λείπει
 παντοίων ἀνέμων, ὅτ' ἂν ἐνθ' ἤ ἔνθα γένωνται.
 Ἀνστάντες δ' ὀρέοντο, κεδασθέντες κατὰ νῆας,

καταλλαγῆν, διὰ τε τὸ μὴ ἐπικεῖσθαι ἀνάγκην, καὶ διότι καὶ πέποιθε τῷ ὀνείρω.

379. Ἐς γε μίαν βουλεύσομεν. Supplétez βουλῆν ou βούλευσιν, dont l'idée est contenue dans le verbe. Le mot ἔς indique le mouvement qui opère la réunion.

381. Ἴνα ζυνάγωμεν Ἄρηα, ut committamus pugnam, afin que nous puissions engager le combat.

383. Τίς, comme πᾶς τις, ἕκαστος. Voyez plus haut, vers 271.

384. Ἀμφὶς ἰδῶν, ayant fait bonne inspection. *Scholies* : περισκεψάμενος καὶ ἀκριθῶς καταμῆθῶν.

385. Ὡς κε... κρινώμεθ' Ἄρηϊ, afin que nous puissions combattre. Les latins disaient *decernere bello*, et appelaient *discrimen* le moment décisif du combat.

388. Τευ pour του, τινός: de chacun.

389. Ἀμφιβρότης, qui couvre l'homme

entier. *Scholies* : ἀνδρομήκεισι γὰρ ἐχρῶντο ταῖς ἀσπίσιν οἱ παλαιοί. Cependant le bouclier des Grecs n'était pas un bouclier long, mais un bouclier rond. Pris comme ici en général, l'adjectif ἀμφιβρότος, signifie simplement *protecteur*, car tous les boucliers n'avaient pas la dimension de celui d'Ajax. — Καμείται. Supplétez τις.

392-393. Οὐ οἱ ἔπειτα ἄρκιον ἔσσειται (ὥστε) φυγέειν, il n'y aura désormais aucun préservatif qui lui permette d'échapper à...

396. Προβλήτη σκοπέλω, un promontoire. Cette apposition explique ce qu'il faut entendre par ἀκτῆ ἐφ' ὑψηλῆ, contre un rivage élevé.

396-397. Κύματα παντοίων ἀνέμων, les flots soulevés par des vents de toute espèce, par les vents soufflant de n'importe quel côté. — Γένωνται a pour sujet ἀνεμοί.

κάπνισσάν τε κατὰ κλισίας, καὶ δεῖπνον ἔλοντο.
 Ἄλλος δ' ἄλλω ἔρεξε θεῶν αἰγιγενετῶν, 400
 εὐχόμενος θάνατόν τε φυγεῖν καὶ μῶλον Ἄρης.
 Αὐτὰρ ὁ βοῦν ἰέρευσεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
 πῖονα, πενταέτηρον, ὑπερμενεί Κρονίωνι·
 κίκλησκεν δὲ γέροντας ἀριστῆας Παναχαϊῶν,
 Νέστορα μὲν πρότιστα καὶ Ἴδομενεῖα ἀνακτα, 405
 αὐτὰρ ἔπειτ' Αἴαντε δῶω καὶ Τυδέος υἷον,
 ἕκτον δ' αὐτ' Ὀδυσῆα, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντον.
 Αὐτόματος δέ οἱ ἦλθε βοήν ἀγαθὸς Μενέλαος·
 ἦδεε γὰρ κατὰ θυμὸν ἀδελφεὸν ὡς ἐπονεῖτο.
 Βοῦν δὲ περίστησάν τε καὶ οὐλοχύτας ἀνέλοντο. 410
 Τοῖσιν δ' εὐχόμενος μετέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
 Ζεῦ κύδιστε, μέγιστε, κελαινεφές, αἰθέρι ναίων,
 μὴ πρὶν ἐπ' ἠέλιον δῦναι καὶ ἐπὶ κνέφας ἐλθεῖν,
 πρὶν με κατὰ πρηγὲς βαλέειν Πριάμοιο μέλαθρον
 αἰθαλόεν, πρῆσαι δὲ πυρὸς δηΐοιο θύρετρα, 415
 Ἐκτόρεον δὲ χιτῶνα περι στήθεσσι δαΐξαι,

400. Ἐρεξε, sous-entendu ἱερά. En latin, on trouve aussi *facere* seul, pour *rem divinam facere*, faire un sacrifice.

404. Παναχαϊῶν, plus bas Πανέλληνας, vers 530. Il s'agit des Grecs en général.

406. Αἴαντε δῶω, Ajax fils de Télamon, et Αἴαξ le Locrien, fils d'Oïlée. — Τυδέος υἷον. Diomède.

408. Αὐτόματος, chez Homère, signifie *de lui-même*, sans avoir besoin d'une impulsion étrangère. Ménélas vient sans être invité. Dans la langue postérieure à Homère, ce mot est devenu, au neutre, un synonyme de *τύχη* : τὸ αὐτόματον ou ταυτόματον signifie le hasard, et τὰ αὐτόματα ce qui dépend du hasard, τὰ κατὰ τύχην.

409. Ἦδεε, pour ἦδει *ou* ἦδη : *noverat*, il savait. Remarquez la construction : il savait son frère comme quoi il préparait un sacrifice ; au lieu de : il savait que son frère, etc. Rien n'est plus commun que ce tour, en prose même, surtout chez les Attiques. On en trouve des exemples dans Plaute et Térence, imitateurs des Grecs. —

Ἐπονεῖτο. On verra plus bas, vers 430, πόνου pour les apprêts d'un festin.

412. Ζεῦ κύδιστε, ... Au lieu de ce vers, quelques anciens textes donnaient la formule d'invocation Ἰδοθην μηδέων... III, 276. Aristarque fait observer qu'il est inconvenant d'invoker le dieu des Troyens dans une prière pour la ruine des Troyens, et que la formule générale est ici la vraie : οὐχ ἀρμόζει δὲ τὸν ἐγχώριον Δία προσκατέεισθαι ἐπὶ τῆς πορθήσεως, ἀλλὰ βέλτιον κοινότερον.

413. Μὴ πρὶν... Joignez les prépositions aux verbes : ἐπιδῦναι, ἐπελθεῖν, et au vers suivant καταβαλεῖν. Au lieu de ἐπ' et δῦναι, ἐπιδῦναι, qu'on ne trouve qu'ici, quelques-uns proposent ἔτ' et δῦναι. Du reste, il faut aider aux mots en sous-entendant, devant ces infinitifs, δό-, ποίησον, ou toute autre expression de vau. Eustathe : λείπει τὸ δὸς ἢ ποίησον, ἢ εὐχομαι, ἢ τι τοιοῦτον.

415. Δηΐοιο. La syllabe δῆ compte pour une brève, à cause de la voyelle qui suit. Voy. plus bas 544 et la note sur ce vers.

χαλκῷ ῥωγαλέον· πολέες δ' ἄμφ' αὐτὸν ἑταῖροι
πρηγέες ἐν κονίησιν ὁδᾶξ λαζοίατο γαῖαν.

Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἄρα πῶ σί ἐπεκραίαινε Κρονίων·
ἀλλ' ὅγε δέκτο μὲν ἰρὰ, πόνον δ' ἀμέγαρτον ὄφελλεν. 420

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' εὖξαντο καὶ οὐλογύτας προβάλλοντο,
αὔευσαν μὲν πρῶτα, καὶ ἔσφαζαν, καὶ ἔδειραν,
μηρούς τ' ἐξέταμον κατὰ τε κνίσῃ ἐκάλυψαν,
δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν.

Καὶ τὰ μὲν ἄρ' σχίζησιν ἀφύλλοισιν κατέκαιον,
σπλάγχνα δ' ἄρ' ἀμπεύραντες ὑπείρεχον Ἰφραίστοιο. 425

Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχνα πάσαντο,
μίστυλλον τ' ἄρα τᾶλλα καὶ ἄμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν,
ὦπτησάν τε περιφραδέως, ἐρύσαντό τε πάντα.
Αὐτὰρ ἐπεὶ παύσαντο πόνου τετύκοντό τε δαῖτα, 430

δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς εἵσης.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,
τοῖς ἄρα μύθων ἤρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·

Ἄτρειδέη κύδιστε, ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
μηκέτι νῦν δῆθ' αὐθι λεγώμεθα, μηδ' ἔτι δηρὸν 435
ἀμβαλλώμεθα ἔργον, ὃ δὴ θεὸς ἐγγυαλίζει.

Ἄλλ' ἄγε, κήρυκες μὲν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
λαὸν κηρύσσοντες ἀχειρόντων κατὰ νῆας,
ἡμεῖς δ' ἀθρόοι ὧδε κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν

418. Ὁδᾶξ. Virgile, *Énéide*, VI, 418 :
« Procubuit moriens et humum semel ore
« momordit. » X, 488 : « Et terram hos-
« titem moriens petit ore cruento. »

420. Δέκτο pour ἔδεκτο, de l'aoriste
ἐδέξαμην : il reçut.

421-432. Αὐτὰρ ἐπεὶ... Voyez I, 458-
460 et les notes sur ces vers.

435. Λεγώμεθα. On l'entend ici comme
διαλεγώμεθα : *colloquamur*. La traduction
est plutôt *cessemus*. Eustathe : λεγώ-
μεθα, ἡγουν καθήμεθα καὶ οἴονεὶ κείμε-
θα, ἐκ τοῦ λέγω· ἐξ οὗ καὶ λέκτρον,
ἡ κοίτη. Le mot λέγω, dans Homère, ne
signifie point *parler*. Il y a une difficulté
apparente, à cause de la tautologie μηδ'

ἐτι δηρὸν ἀμβαλλώμεθα ἔργον. Mais Ho-
mère a l'habitude d'insister par des répé-
titions; et l'idée qui préoccupe surtout
Agamemnon, c'est de *ne point perdre*
temps. Au lieu de νῦν δῆθ' οὐθι devant
λεγώμεθα, qui est la leçon d'Aristarque,
Zénodote avait écrit : νῦν δὴ ταῦτα οὐ δὴ
νῦν ταῦτα. Avec le complément ταῦτα,
λεγώμεθα ne saurait plus être qu'un entre-
tien, et répondrait certainement à *colloqua-*
mur. Aristarque rejette la leçon de Zéno-
dote, et il a parfaitement raison de la re-
jeter.

437-438. Ἀχαιῶν dépend de λαὸν.

438. Ἀχειρόντων, impératif, *qu'ils as-*
semblent.

ἴομεν, ὄφρα κε θάσσον ἐγείρομεν ὄξυν Ἄρρα. 440

Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων.

Αὐτίκα κηρύκεσσι λιγυφθόγγοισι κέλευσεν
κηρύσσειν πόλεμόνδε κερηκομόωντας Ἀχαιοὺς.

Οἱ μὲν ἐκήρυσσον, τοὶ δ' ἠγείροντο μάλ' ὤκα.

Οἱ δ' ἀμφ' Ἀτρείωνα Διοτρεφέες βασιλῆες 445

θῦνον κρίνοντες· μετὰ δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
αἰγίδ' ἔχουσ' ἐρίτιμον, ἀγήρων ἀθανάτην τε·
τῆς ἑκατὸν θύσανοι παγχρύσει ἠερέθονται,
πάντες εὐπλεκέες, ἑκατόμβοιοι δὲ ἕκαστος.

Σὺν τῇ παιφάσσουσα διέσσυτο λαὸν Ἀχαιῶν, 450

ὄτρύνουσ' ἰέναι· ἐν δὲ σθένοσ ὦρσεν ἑκάστω
καρδίῃ, ἄλληκτον πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι.

Τοῖσι δ' ἄφαρ πόλεμος γλυκίων γένετ' ἠὲ νέεσθαι
ἐν νηυσὶ γλαφυρῆσι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν.

Ἦύτε πῦρ αἰδέηλον ἐπιφλέγει ἄσπετον ὕλην 455

440. Ἴομεν pour ἴωμεν, et ἐγείρομεν pour ἐγείρωμεν.

446. Κρίνοντες. Eustathe : εις φύλα καὶ φρήτρας διαχωρίζουσι. Les chefs rangent les guerriers d'après la règle proposée par Nestor : de là le mot κρίνοντες, séparant.

447. Αἰγίδ' pour αἰγίδα. Ce n'est point l'égide de Jupiter, mais simplement un bouclier. Ce bouclier était une œuvre de l'art de Vulcain ; ce qui explique les épi-thètes ἀγήρων (*vulgo* ἀγήραον) et ἀθανάτην. Il devait probablement son nom d'égide à ce que Pallas courait en l'agitant (ἀίτσω), ou à ce que ses effets avaient quelque analogie avec ceux de l'égide de Jupiter. La chèvre Amalthée, αἰξ, n'a rien à voir ici. Homère ne la connaît point.

448. ἠερέθονται. Zénodote mettait l'imparfait, ἠερέθοντο. Le présent convient mieux, puisqu'il s'agit d'un objet impérissable. C'est pour cette raison qu'Aristarque l'a rétabli.

449. Ἐκατόμβοιοι, qui a la valeur de cent bœufs.

450. Παιφάσσουσα, lançant de tous côtés des regards farouches. Ce mot paraît venir de φάω, *briller*, avec le redoublement ππ pour πκ. Quelques-uns l'enten-

dent, *irruens*, d'après une interprétation ancienne (*ὄρωσα*), et rapprochent l'expression de Virgile à propos de Juturne, *Énéide*, XII, 224 : « In medias dat sese acies. » Je préférerais à ce sens une autre interprétation ancienne, ἐνθουσιῶσα, à cause des effets de la présence de la déesse. Mais la traduction littérale d'après le sens de φάω, *torva tuens circum*, est la plus satisfaisante et la plus poétique. Le mouvement est exprimé par διέσσυτο, et l'effet d'enthousiasme par ὄτρύνουσ' ἰέναι. On a dans παιφάσσουσα l'image de la déesse en action.

451-454. Ὀτρύνουσ' ἰέναι... Virgile a emprunté plusieurs traits à ces vers, mais en les affaiblissant : *Énéide*, IX, 716 et XI, 727. Voici ce qu'est devenue, XII, 241, l'admirable image des vers 453-454 : « Qui « sibi jam requiem pugnae rebusque salu- « tem Sperabant, nunc arma volunt. »

455-484. Ἦύτε πῦρ... Dübner remarque que chacune des comparaisons qui vont suivre porte sur un point différent de l'action. Cette accumulation d'images n'a donc rien qui puisse choquer la raison ni le goût, et Homère n'a pas besoin qu'on justifie son abondance.

455. Αἰδέηλον, dans le sens actif : ἀέη-

σῦρεος ἐν κορυφῆς, ἔκαθεν δέ τε φαίνεται αὐγῆ·
ὡς τῶν ἐρχομένων ἀπὸ χαλκοῦ θεσπεσίῳ
αἰγλη παμφανόωσα δι' αἰθέρος οὐρανὸν ἴκεν.

Τῶν δ', ὥστ' ὀρνίθων πετεηνῶν ἔθνεα πολλὰ,
χηνῶν ἢ γεράνων ἢ κύκνων δουλιχοδείρων,
Ἄσιῳ ἐν λειμῶνι, Καύστριου ἀμφὶ ῥέεθρα,
ἔνθα καὶ ἔνθα ποτῶνται ἀγαλλόμενα περὺγεσσι,
κλαγγηδὸν προκαθίζόντων, σμαραγεῖ δέ τε λειμῶν·
ὡς τῶν ἔθνεα πολλὰ νεῶν ἀπο καὶ κλισιάων
ἐς πεδίον προχέοντο Σκαμάνδριον· αὐτὰρ ὑπὸ γλῶν
σμερδαλέον κονάβιζε ποδῶν αὐτῶν τε καὶ ἵππων.

460

465

λοποῖόν ου ἀφανιστικόν, faisant disparaître, par conséquent destructeur.

457. Θεσπεσίῳ. *Scholies*: θείου, θουμαστοῦ. Nous employons nous-mêmes le mot *divin* dans le sens de beau et d'admirable. Boileau, *Art poétique*, I, 405 : « Tout est charmant, divin... »

459-463. Τῶν... Virgile, *Géorgiques*, I, 383, à propos des présages : « Jam « varius pelagi volucres et quæ Asia circa cum Dulcibus in stagnis rimantur prata « Caystri. » *Énéide*, VII, 699 : « Ceu « quondam nivei liquida inter nubila cœni « Quum sese e pastu referunt et longa « canoros Dant per colla modos; sonat « amnis et Asia longe Pulsa palus. » Ce ne sont pas seulement des souvenirs homériques : c'est la traduction des expressions mêmes d'Homère. — Villoison, qui avait visité et exploré l'Asie-Mineure, dit dans ses *Prolegomènes*, page LIV, que les cygnes abondent en hiver sur les bords du Caystre : « Ripam Caystri, Turcice Mendres (Kitcheck-Meinder, petit Méandre), « qui etiam nunc hieme oloribus Koukou « dictis abundat. »

461. Ἀσιῳ. On fait de ce mot un adjectif, comme *Asia* dans Virgile. Cette prairie Asienne, la plaine du Caystre, passait pour devoir son nom au roi de Lydie *Asias*. Le Caystre était une rivière de Lydie, qui se jetait dans la mer. C'est la probablement la première contrée qu'on ait appelée *Asie*. Dans Villoison, Ἀσιῳ est un génitif. C'est le nom même du roi *Asias* : Ἀσιης, Ἀσιῳ, Ἀσιῳ. Mais il n'y a point de note d'Aristarque sur le vers 461. La double traduction de Virgile, *Asia prata*,

Asia palus, donne vraisemblablement la leçon d'Aristarque; et nous préférons Ἀσιῳ adjectif. La prairie Asienne n'en est pas moins la prairie d'Asias. — Ἀμφί. Il y avait des marécages des deux côtés du Caystre.

462. Ἀγαλλόμενα : *vulgo* ἀγαλλόμενα, se rapportant à l'idée et non au mot. Le neutre est la leçon d'Aristarque.

464. Ὡς τῶν correspond à τῶν du vers 459.

465. Πεδίον... Σκαμάνδριον, la plaine du Scamandre, c'est-à-dire la plaine de Troie. Le Scamandre ou Xanthe la traversait à peu près par le milieu, après sa jonction avec le Simois. Voyez le Plan stratégique de l'*Iliade* par Nicolaïdès. Un fait à remarquer, c'est que la finale de προχέοντο reste brève, contre les règles de la quantité homérique. Il en est de même partout devant Σκάμανδρος et Σκαμάνδριος. Il est probable qu'on adoucissait σκα dans la prononciation. Quelques manuscrits donnent même ici Καμάνδριον, et deux vers plus bas Καμανδρίῳ. Mais rien n'autorise à modifier σκα dans l'écriture. Eustathe résout la difficulté en disant que σκα, dans Σκάμανδρος, n'a guère que la valeur de κα, comme si σκ n'était qu'une seule consonne : καθάπερ εἰ καὶ ἦν μονογράμματος· οἷον λόγου χάριν, Κάμανδρος. — Ὑπό, adverbe : *subter*, par dessous.

466. Ποδῶν, par les pieds, génitif causal; suivant quelques-uns, *aux pieds*, génitif local. Suivant d'autres, ποδῶν dépend de ὑπό, qui serait préposition. Je préfère la première explication, Virgile, *Énéide*, VII, 722 : « ... pulsuque pedum tremit « excita tellus, » — Αὐτῶν, des guerriers.

Ἔσταν δ' ἐν λειμῶνι Σκαμανδρίῳ ἀνεθεμόντι
μυρίοι, ὅσσα τε φύλλα καὶ ἄνθηα γίγνεται ὦρη.

Ἦύτε μυιάων ἀδινάων ἔθνεα πολλὰ,
αἶτε κατὰ σταθμὸν ποιμνήϊον ἠλάσκουσιν 470
ὦρη ἐν εἰαρινῇ, ὅτε τε γλάγος ἄγγεα δεύει·
τόσσοι ἐπὶ Τρώεσσι κερηκομόωντες Ἀχαιοὶ
ἐν πεδίῳ ἴσταντο, διαρραῖσαι μεμαῶτες.

Τοὺς δ', ὥστ' αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν αἰπόλοι ἄνδρες
ῤεῖα διακρίνωσιν, ἐπεὶ κε νομῶ μιγέωσιν 475
ὥς τοὺς ἡγεμόνες διεκόσμεον ἔνθα καὶ ἔνθα,
ὕσμίνηνδ' ἰέναι· μετὰ δὲ κρείων Ἀγαμέμνων,
ὄμματα καὶ κεφαλὴν Ἴκελος Διὶ τερπικεραυῶν,
Ἄρει δὲ ζώνην, στέρνον δὲ Ποσειδάωνι.

Ἦύτε βοῦς ἀγέληφι μέγ' ἔξοχος ἔπλετο πάντων 480
ταῦρος· ὁ γὰρ τε βόεσσι μεταπρέπει ἀγρομένησιν·
τοῖον ἄρ' Ἀτρεΐδην θῆκε Ζεὺς ἤματι κείνῳ,
ἐκπρεπέ' ἐν πολλοῖσι καὶ ἔξοχον ἠρώεσσιν.

Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι·
ὁμεῖς γὰρ θεαὶ ἐστε, πάρεστε τε, ἴστε τε πάντα, 485
ἡμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν οὐδέ τι ἴδμεν·

468. Ὠρη est expliqué plus bas, vers 471 : ὦρη ἐν εἰαρινῇ, au printemps.

471. Γλάγος, comme γάλα : le lait. C'est le sujet de δεύει, mouille, inonde, remplit.

474. Πλάτε(α). L'épithète peint la nature. Wolf a raison de le remarquer. Un troupeau de chèvres occupe plus d'espace qu'un troupeau de moutons, et même qu'un troupeau de bœufs. Les *Scholies* expliquent πλατέα très-bien : ὅτι ἐν διαστήματι καὶ πλατεί πλείονι νέμονται αἱ αἰγες.

475. Νομῶ pour ἐν νομῶ : dans le pâturage.

476. Ὡς τοὺς se rapporte à τοὺς du vers 474.

477. Μετὰ, adverbe : au milieu d'eux.

478. Ὄμματα καὶ κεφαλὴν. Voyez I, 528-530.

479. Ἄρει, dactyle. La première syllabe du mot Ἄρης est à volonté. Un vers d'Homère, V, 31 et 456, commence par Ἄρες,

Ἄρες — Ζώνην. On représentait Mars avec un ventre sec et ferme. — Στέρνον. Il y a des mosaïques antiques, où l'on voit Neptune étalant une vaste poitrine nue. Ainsi ce portrait d'Agamemnon, tant ridiculisé par certains critiques du siècle dernier, a servi aux artistes grecs pour créer des types de dieux.

484-486. Ἔσπετε νῦν μοι,.... Virgile, *Énéide*, VIII, 641 : « Pandite nunc Heli-
« cona, deae, cantusque movete : Qui bello
« exciti reges, quæ quemque secutæ Com-
« plerint campos acies.... Et meministis
« enim, divæ, et memorare potestis : Ad
« nos vix tenuis fama perlabitur aura. » La leçon de Zénodote, Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες βαθύκοποι, a été rejetée par Aristarque à cause de l'épithète βαθύκοποι, qu'Homère ne donne qu'aux femmes des barbares.

486. Ἦμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν. Ceci prouve qu'Homère vivait assez longtemps après la guerre de Troie.

οἵτινες ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι ἦσαν.
 Πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,
 οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλώσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν,
 φωνὴ δ' ἄρρηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦτορ ἐνείη, 490
 εἰ μὴ Ὀλυμπιάδες Μοῦσαι, Διὸς αἰγιόχοιο
 θυγατέρες, μνησαίαθ' ὅσοι ὑπὸ Ἴλιον ἦλθον.
 Ἄρχους αὖ νηῶν ἐρέω νῆάς τε προπάσας.

Βοιωτῶν μὲν Πηνέλεως καὶ Αἰήτιος ἦρχον,
 Ἄρκεσιλάος τε Προθοήνωρ τε Κλονίος τε 495
 οἳ θ' Ἰρίην ἐνέμοντο καὶ Αὐλίδα πετρήεσσαν,
 Σχοῖνόν τε Σκῶλόν τε, πολύκνημόν τ' Ἐπεωνόν,
 Θέσπειαν, Γραϊάν τε καὶ εὐρύχορον Μυκαλησόν,
 οἳ τ' ἄμρ' Ἄρμ' ἐνέμοντο καὶ Εἰλέσιον καὶ Ἐρύθρας,
 οἳ τ' Ἐλεῶν εἶχον ἡδ' Ἴλιν καὶ Πεπεῶνα, 500

489-490. Οὐδ' εἴ μοι... Virgile, *Géorgiques*, II, 42, et *Énéide*, VI, 625 : « Non mihi, si linguæ centum sint, ora que centum, Ferrea vox. »

491. Βοιωτῶν. C'est parce que la *Catalogue* commence par le nom des Béotiens que les Grecs lui ont donné le titre de *Βοιωτία*. Il y a d'autres exemples d'appellations analogues. Ainsi les *Ἐέες* ou *Grandes Ἐέες* d'Homère : Ἡοῖαι, μεγάλαι Ἡοῖαι. C'était un poème sur les anciennes héroïnes. Chaque récit commençait par ἦ οἴη, *ou telle que*. De là le titre. Les ergoteurs grecs posaient jadis cette question : « Pourquoi Homère a-t-il commencé le *Catalogue* par les Béotiens ? » Aristarque répondait : « Parce qu'il lui a plu ainsi. » Il ajoutait spirituellement que, si Homère avait commencé par un autre peuple, on n'en ferait ni plus ni moins la question : εἰ γὰρ καὶ ἀπ' ἄλλου ἔθνους ἤρξαστο, ἐξητούμεν ἂν τῆν αἰτίαν τῆς ἀρχῆς. Nicolaïdes suppose que ce qui va suivre est la description topographique du camp, et que cette description se fait de l'ouest à l'est. Les Béotiens seraient alors échelonnés sur la rive droite du Scamandre, près du promontoire de Sigée. — Πηνέλεως... Pénélee fils d'Hippalémus, nommé quatre fois dans l'*Iliade*, et blessé dans le combat livré autour du cadavre de Patrocle, XVII, 600; Létus fils d'Alcestron, nommé plu-

sieurs fois aussi, et blessé dans le même combat.

495. Ἄρκεσιλάος... Arcésilas fils de Lycus, tué par Hector, XV, 329; Prothéonor fils d'Aréilycus, inconnu d'ailleurs; Clonius fils d'Alector, pareillement inconnu.

496. Ἰρίην... Hyrie, petite ville sur l'Euriepe, en ruines au temps de Strabon; Aulis, le port où s'étaient réunis les confédérés.

497. Σχοῖνον... Schœnus et Scolus, bourgades voisines de Thèbes; Étéone, sur l'Asopus, nommée plus tard Scarphe.

498. Θέσπειαν. En prose on disait Θεσπιάδι. La ville de Thespiens était célèbre par son temple de l'Amour et des Muses. Elle était située au pied de l'Hélicon, et elle se nomme aujourd'hui Rimocastri. — Γραϊάν... Gréa, sur l'Oropus, nommée plus tard Tanagre; Mycalèse, voisine de Gréa.

499. Ἄρμ' pour Ἄρμα. Harmes et Hélesion, étaient des bourgs voisins de Tanagre. C'est à Harmes, d'après la tradition, qu'Amphiaréus fut englouti avec son char dans les entrailles de la terre. — Ἐρύθρας. Érythres était au pied du Cithéron, sur la rive méridionale de l'Asopus, dans le territoire de Platées.

500. Εἶχον, habitant. — Ἐλεῶν(α)... Éléon, bourg au nord-ouest de Tanagre; Hylé ou Hylées, sur le lac Copais, ruinée au temps de Strabon; Pétéon, près d'Haliarte, sur le territoire de Thèbes.

Ὁκαλέην, Μεδεῶνά τ', εὐκτίμενον ποτλίεθρον,
 Κώπας, Εὐτρησὶν τε, πολυτρήρωνά τε Θίσβην,
 οἷ τε Κορώνειαν καὶ ποιήενθ' Ἀλίαρτον,
 οἷ τε Πλάταιαν ἔχον, ἥδ' οἷ Γλίσαντ' ἐνέμοντο,
 οἷ θ' Ὑποθήβας εἶχον, εὐκτίμενον ποτλίεθρον, 505
 Ὅγχηστόν θ' ἱερόν, Ποσιδήϊον ἀγλαὸν ἄλσος,
 οἷ τε πολυστάφυλον Ἄρνην ἔχον, οἷ τε Μίδειαν,
 Νῖσάν τε ζαθέην, Ἀνθηδόνα τ' ἐσχατώσαν·
 τῶν μὲν πεντήκοντα νέες κίον, ἐν δὲ ἐκάστη
 κοῦροι Βοιωτῶν ἑκατὸν καὶ εἴκοσι βαῖνον. 510

Οἷ δ' Ἀσπληδόνα ναῖον ἰδ' Ὀρχομενὸν Μινύειον,
 τῶν ἤρχ' Ἀσκάλαφος καὶ Ἰάλμενος, υἱὲς Ἄρηος,
 οὓς τέκεν Ἀστυόχη, δόμῳ Ἄκτορος Ἀζειδάο,
 παρθένος αἰδοίη, ὑπερώϊον εἰσαναβᾶσα,

501. Ὁκαλέην... Ocalée, entre Haliarte et Alalcomènes; Médéon, au pied du mont Phénicius.

502. Κώπας... Copes, sur le bord septentrional du lac Copais, qui lui devait son nom; Entrèse, bourg près de Thespies, célèbre par son oracle d'Apollon; Thisbé, au pied de l'Hélicon, entre Créüse et Thespies.

503. Κορώνειαν... Coronée, à l'ouest du lac Copais, fameuse par la grande victoire d'Agésilas, en l'an 394 avant J. C.; Haliarte, près de Coronée, ruinée par les Romains au temps de la guerre contre Persée : elle était sur le lac Copais, là où est le village de Mazzi.

504. Πλάταιαν... Platée ou Platées, dans la plaine de l'Asopus entre l'Hélicon et le Cithéron, fameuse par la victoire de Pausanias et d'Aristide sur Mardonius; Glisas, au pied du mont Hypaton, à peu de distance de Thèbes : elle était ruinée au temps des Antonins.

505. Ὑποθήβας. Hypothèbes était la ville basse de Thèbes. La ville haute et la Cadmée ou citadelle avaient été détruites dans la guerre des Épigones.

506. Ὅγχηστόν. Oncheste était sur le lac Copais, là où se trouve aujourd'hui le couvent de Mazaraki.

507. Ἄρνην. Arné est la même ville qui fut plus tard Chéronée. Suivant Thucydide, Arné n'avait été fondée qu'après la guerre

de Troie. C'est pour cette raison sans doute que Zénodote remplaçait ici Ἄρνην par Ἀσκηρην. Mais l'épithète πολυστάφυλον, *abondante en raisins*, ne convient nullement à la patrie d'Hésiode. Il semble, comme dit Aristarque, que Zénodote n'eût jamais vu ni les vers d'Hésiode sur Ascera, ni les renseignements pires encore d'Eudoxe touchant ce froid et triste pays : οὐκ ἔοικεν ἐντυχεῖν τοῖς ὑπὸ τοῦ Ἡσιόδου περὶ τῆς πατρίδος λεχθεῖσι, καὶ τοῖς ὑπ' Εὐδόξου πολὺ χεῖρω λέγοντος περὶ τῆς Ἀσκηρς. Ascera n'est pas nommée dans Homère. — Μίδειαν. Midée, près du lac Copais, fut engloutie, suivant Strabon, par le lac.

508. Νίσαν... Nisa ou Nissa, bourg au pied de l'Hélicon; Anthédon, sur le bord de l'Euripe, avec un port : c'est là que la tradition mettait l'aventure de Glaucus.

511. Ἀσπληδόνα... Asplédon ou Splédon, sur le Mélas, dans le territoire des Minyens; Orchomène, à l'embouchure du Céphise dans le lac Copais, capitale du royaume des Minyens : on en voit les ruines près du village de Skripu.

512. Ἀσκάλαφος... Ascalaphe et Ialménus avaient fait partie de l'expédition des Argonautes. Ils périrent devant Troie.

531. Ἀστυόχη... Astyoché, son père et son aïeul sont inconnus d'ailleurs. — Δόμῳ, dans la maison.

544. Ὑπερώϊον εἰσαναβᾶσα, ayant

Ἄρηι κρατερῶ· ὁ δέ οἱ παρελέξατο λάθρη·
τοῖς δὲ τριήκοντα γλαφυραὶ νέες ἐστιχῶντο. 515

Αὐτὰρ Φωκίων Σχεδῖος καὶ Ἐπίστροφος ἤρχον,
υἱέες Ἰφίτου μεγαθύμου Ναυβολίδαο·
οἱ Κυπάρισσον ἔχον, Πυθῶνά τε πετρήεσσαν
Κρίσαν τε ζαθέην καὶ Δαυλίδα καὶ Πανοπῆα, 520

οἳ τ' Ἄνεμώρειαν καὶ Ἰάμπολιν ἀμφενέμοντο,
οἳ τ' ἄρα πὰρ ποταμὸν Κηφισὸν δῖον ἔναιον,
οἳ τε Δίλαιαν ἔχον, πηγῆς ἔπι Κηφισοῖο·
τοῖς δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναὶ νῆες ἔποντο. 525

Οἱ μὲν Φωκίων στίγας ἴστασαν ἀμφιέποντες,
Βοιωτῶν δ' ἔμπλην ἐπ' ἀριστερὰ θωρήσσοντο.

Λοκρῶν δ' ἠγεμόνευεν Οἰλῆος ταχὺς Αἴας,
μείων, οὔτι τόσος γε ὅσος Τελαμώνιος Αἴας,

monté à l'étage supérieur. C'est à l'étage supérieur qu'était l'appartement des femmes.

515. Ἄρηι dépend de τέκεν: *peperit Marti*, enfanta à Mars.

517. Φωκίων, les Phocidiens.

518. Ἰφίτου. Cet Iphitus, père de Schédus et d'Épistrophus, était un des Argonautes, mais différent de l'autre Argonaute Iphitus d'Oëchalie. Remarquez l'allongement de la syllabe φι, car Ἰφίτιος est un dactyle. Il n'y a aucun besoin de remèdes comme celui de Bentley, qui écrivait υἱε; Φιφίτιφι. Ces licences sont communes dans Homère. L'accent rend la pénultième longue.

519. Κυπάρισσον... Cyparisse, petite ville près de Delphes, dans les gorges du Parnasse; Pytho, l'ancien nom de Delphes.

520. Κρίσαν... Crisa ou Crissa, le port de Delphes, aujourd'hui Chryso, sur le golfe de Lépante; Daulis, sur une colline à peu de distance de Delphes; Panopée, sur la frontière de la Béotie, aujourd'hui Blasios.

521. Ἄνεμώρειαν... Anémorée ou Anémolie, bourg voisin de Delphes; Hyampolis, près d'un défilé qui conduisait de Phocide en Thessalie.

522. Κηφισόν. C'est le Céphise de Phocide, qui se jette dans le lac Copais, et non pas le Céphise d'Attique, lequel descend du Parnès à la mer.

523. Δίλαιαν, Lilée, aujourd'hui Lellen. Pausanias y vit encore de beaux monuments, un théâtre, une agora, des bains, un temple d'Apollon et un temple de Diane décorés de statues. Voyez son *Itinéraire*, X, xxx, 2.

524. Τοῖς δ' ἅμα, et à leur suite, c'est-à-dire sous le commandement de Schédus et d'Épistrophus.

526. Βοιωτῶν... ἐπ' ἀριστερά, à gauche des Béotiens. C'est sur ce vers qu'on se fonde pour dire que les Béotiens étaient à l'extrémité de l'aile droite, et qu'Homère nomme les peuples dans un ordre régulier. Droite et gauche doivent s'entendre par rapport à la marche sur Ilion. — Ἐμπλην, tout proche. *Scholies*: πλησίον. C'est un ἀπαξ εἰρημένον.

527. Λοκρῶν. Les Locriens d'Homère ne sont point les Ozoles, mais les Épionémidiens et les Opuntiens, sur la mer d'Eubée, au nord-est de la Phocide. — Ὀϊλῆος, sous-entendu υἱός: fils d'Oïlée. Zénodote et d'autres anciens lisaient Ὀἰλῆος, le fils d'Hée. Aristarque repousse cette leçon: « Il faut, dit-il, un esprit doux sur l'omicron, car ce n'est pas un article; » ψιλωτέον Ὀϊλῆος· οὐ γὰρ ἔστιν ἄρθρον.

528. Μείων... Vers condamné par Zénodote comme superflu, mais maintenu avec raison par Aristarque comme indispensable.

[ἀλλὰ πολὺ μείων· ὀλίγος μὲν ἔην, λινοθώραξ,
 ἐγγείη δ' ἐκέαστο Πανέλληνας καὶ Ἀχαιοὺς]· 530
 οἱ Κῦνόν τ' ἐνέμοντ' Ὀπόεντά τε Καλλιάρων τε,
 Βῆσάν τε Σκάρφην τε καὶ Λυγειαῖς ἔρατεινάς,
 Τάρφην τε Θρόνιον τε, Βοαγρίου ἀμφὶ ῥέεθρα·
 τῷ δ' ἄμα τεσσαράκοντα μέλαινα νῆες ἔποντο
 Λοκρῶν, οἱ ναίουσι πέρην ἱερῆς Εὐβοίης. 535
 Οἱ δ' Εὐβοίαν ἔχον μένεα πνεύοντες Ἄβαντες,
 Χαλκίδα τ' Εἰρέτριάν τε, πολυστάφυλόν θ' Ἴστιαίαν,
 Κήρινθόν τ' ἔφαλον, Δίου τ' αἰπὺ πτολίεθρον,
 οἳ τε Κάρυστον ἔχον, ἠδ' οἱ Στύρα ναιετάασκον·
 τῶν αὖθ' ἠγεμόνευ' Ἐλεφθῆνωρ, ὄζος Ἄρηος, 540

529-530. Ἀλλὰ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque condamne le premier comme superflu, comme exagéré, comme disant une chose fausse. En effet, il a été déjà dit que l'autre Ajax était plus grand que celui-ci; d'ailleurs, celui-ci n'était pas beaucoup moins grand que l'autre; et tous les Grecs portaient des cuirasses d'airain. C'est à cause du mot Πανέλληνας qu'Aristarque condamnait le second vers, les Hellènes d'Homère n'étant qu'une peuplade de Thessalie. Voyez la note IX, 395. Il serait difficile de rien objecter à ces raisons. J'admets sans scrupule l'athétèse.

530. Πανέλληνας καὶ Ἀχαιοὺς, comme πάντας τοὺς Ἕλληνας καὶ πάντας τοὺς Ἀχαιοὺς; tous les Grecs confédérés.

531. Κῦνον... Cynus, sur un cap du même nom, port d'Opunte; Opunte, capitale des Locriens, patrie de Patrocle, l'ami d'Achille; Calliare, ville en ruines au temps de Strabon.

532. Βῆσαν.... Bésa, nommée par Strabon Βῆσσα, et qui n'était, selon lui, qu'une vallée; Scarphé, bourg voisin des Thermopyles, détruit par un tremblement de terre, 400 ans avant J.-C.; Augées, inconnue d'ailleurs.

533. Τάρφην.... Tarphé, plus tard Phéryges, à l'est du mont Oëta; Thronion, qui fut plus tard la capitale des Locriens Épi-enémidiens; le Boagrius, que Strabon nomme Manés, et qui n'était qu'un torrent.

534. Τῷ. Ajax fils d'Oïlée.

535. Πέρην, au delà, est une expres-

sion bien remarquable. Il est évident, comme le dit Heyne, qu'elle n'a pu être employée que par un poète habitant sur la côte d'Asie ou dans les îles. — Ἱερῆς. Wolf pense que cette épithète fait allusion aux nombreux sanctuaires que possédait l'Eubée. Heyne n'y voit qu'un simple éloge, noble, grand, etc., et il a probablement raison. Tout ce qui a un caractère d'excellence est pour Homère divin ou sacré. Voyez plus haut la note du vers 457. — Εὐβοίης, l'Eubée, aujourd'hui Négrepont, île de la mer Égée, séparée de la Béotie par le détroit nommé Euripe.

536. Ἄβαντες. Voyez plus bas les vers 542-544.

537. Χαλκίδα.... Chalcis, aujourd'hui Égriro, sur le détroit, vis-à-vis d'Aulis; Irétrie ou Érétrie, aujourd'hui Paléo-Castro; Histiee, plus tard Oréus, sur la côte septentrionale de l'île. — Ἴστίαίαν ne compte dans le vers que pour trois syllabes; τια est une synizèse du même genre que *nia* dans le vers de l'*Énéide*, VI, 33, qui finit par *protinus omnia*. C'est comme s'il y avait un *j* à la place de l'iota et à la place de l'i.

538. Κήρινθον.... Cérinthe, au nord-ouest de Chalcis, sur la côte; Dium, sur un promontoire, près d'Oréus ou Histiee.

539. Κάρυστον.... Caryste, sur la côte méridionale, célèbre par ses carrières de marbre; Styres, près de Caryste.

540. Ἐλεφθῆνωρ. Eléphénor, fils de Chalcodon et chef des Abantes, est tué dès la première bataille. Voy. IV, 463.

Χαλκωδοντιάδης, μεγαθύμων ἀρχὸς Ἀβάντων.

Τῷ δ' ἄμ' Ἀθαντες ἔποντο θεοὶ, ὄπιθεν κομώωντες,
αἰχμηταὶ, μεμαῶτες ὀρεκτῆσιν μελίησιν
θώρηκας ῥήξειν δηίων ἀμφὶ στήθεσσιν·

τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαινα νῆες ἔποντο.

545

Οἱ δ' ἄρ' Ἀθήνας εἶγον, εὐκτίμενον πτολίεθρον,
δῆμον Ἐρεχθῆος μεγαλήτορος, ὃν ποτ' Ἀθήνη
θρέψε Διὸς θυγάτηρ (τέκε δὲ ζεῖδωρος ἄρουρα),
κάδ' ὃ ἐν Ἀθήνης εἶσεν, ἐῷ ἐνὶ πλοῖν νηῶ·

ἔνθα δέ μιν ταύροισι καὶ ἀρνειοῖς ἰλάονται

550

κοῦροι Ἀθηναίων, περιπελλομένων ἐνιαυτῶν·

τῶν αὖθ' ἡγεμόνευ' υἱὸς Πετewῶ Μενεσθεύς.

Τῷ δ' οὐπω τις ὁμοῖος ἐπιχθόνιος γένετ' ἀνήρ,

κοσμηῆσαι ἵππους τε καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας

(Νέεστωρ οἷος ἔριζεν· ὁ γὰρ προγενέστερος ἦεν)·

555

τῷ δ' ἅμα πεντήκοντα μέλαινα νῆες ἔποντο.

Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν δυοκαίδεκα νῆας.

[Στῆσε δ' ἄγων ἴν' Ἀθηναίων ἴσταντο φάλαγγες.]

543. *Μελίησιν*, *fraxineis*, c'est-à-dire les lauees: leur bois était de frêne.

544. *θώρηκας*... Ce vers se termine par trois spondées; et son unique dactyle n'en est un qu'en comptant *δηῖ* pour deux brèves dans *δηίων*, comme on l'a vu bref, vers 415, dans *δηίοιο*. Si l'on faisait la synizèse, il n'y aurait que des spondées.

546. *Ἀθήνας*. Athènes n'est nommée par Homère qu'ici et un peu plus bas, vers 549.

547. *Ἐρεχθῆος*. Érechthée, le sixième roi d'Athènes, semble confondu ici par Homère avec Érichthonius. D'après les traditions postérieures à Homère, il était fils de Pandion, et il avait régné plus tard qu'Érichthonius. Le temple que les Athéniens lui avaient élevé au temps de Périclès subsiste encore.

548. *Ἄρουρα*. Les Athéniens se vantaient eux-mêmes d'être nés de la terre qu'ils habitaient. Ils se donnaient le titre d'αὐτόχθονες.

550. *Μιν*, lui: Érechthée, le *σύννοος* de Minerve, celui qui partageait les honneurs de la déesse.

552. *Πετewῶ*, génitif poétique pour *Πετewός*, de *Πετewός*, ou pour *Πετewοῖο*, de *Πετewός*. Ce Pétéus, père de Ménesthée, descendait d'Érechthée même. Ici, il semble donné comme roi d'Athènes. Homère ne connaît point Acamas et Démophon, nommés par d'autres poètes; et Ménesthée fils de Pétéus est le seul chef qu'il donne aux Athéniens combattant sous Troie. Démophon, fils de Thésée, ne succéda donc point directement à son père. Il ne fut roi qu'après la mort de Ménesthée.

553-555. *Τῷ*... Zénodote condamnait ces trois vers, parce qu'on ne voit nulle part en œuvre les talents stratégiques de Ménesthée. Aristarque répond que le poète résume un caractère, et que cela suffit: *πολλὰ μέντοι Ὀμηρος κεφαλαιωδῶς συνίστησιν, αὐτὰ τὰ ἔργα παραλιπών*.

554. *Ἴππους*, des attelages: des chars de guerre.

557. *Αἴας*. C'est le fils de Télamon, le cousin d'Achille.

558. *Στῆσε*... Ce vers, suivant Quintilien, n'était pas dans tous les anciens

- Οἱ δ' Ἄργος τ' εἶχον Τίρυνθά τε τειχιόεσσαν,
 Ἑρμιόνην Ἀσίνην τε, βαθὺν κατὰ κόλπον ἐρούσας, 560
 Τροίζην, Ἡϊόνας τε καὶ ἀμπελόεντ' Ἐπίδauρον,
 οἳ τ' εἶχον Αἴγιαν Μάσητά τε, κοῦροι Ἀχαιῶν·
 τῶν αὖθ' ἡγεμόνευε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης,
 καὶ Σθέnelος, Καπανῆος ἀγακλειτοῦ φίλος υἱός·
 τοῖσι δ' ἄμ' Εὐρύαλος τρίτατος κίεν, ἰσόθεος φῶς, 565
 Μηχιστέος υἱὸς Ταλαϊονίδαο ἀνακτος.
 Συμπάντων δ' ἡγεῖτο βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
 τοῖσι δ' ἄμ' ὀγδῶκοντα μέλαινα νῆες ἔποντο.
 Οἱ δὲ Μυκῆνας εἶχον, εὐκτίμενον πτολίεθρον,
 ἀφνειὸν τε Κόρινθον εὐκτιμένας τε Κλεωνάς, 570
 Ὀρνειάς τ' ἐνέμοντο Ἀραιθυρέην τ' ἔρατεινῆν,

textes d'Homère. Il n'est point dans le manuscrit de Venise; ce qui veut dire qu'Aristarque l'avait absolument exclu. Strabon dit qu'on en attribuait l'interpolation à Pisistrate ou à Solon, comme un titre pour les Athéniens à la revendication de Salamine. Même du vers 557 seul on pouvait déjà conclure qu'Ajax était un auxiliaire de Ménésthe; mais avec le commentaire στήσε δ' ἄγων, il n'y avait plus de doute possible. Les Mégariens, qui voulaient conserver Salamine, s'autorisaient aussi d'Homère, et ils fournissaient, à la place de Στήσε δ' ἄγων..., deux vers où étaient mentionnées plusieurs villes mégariennes : Αἶας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν νέας ἐκ τε Πολίχνης, Ἐκ τ' Αἰγαιρούσης, Νισαίης τε, Τριπόδων τε. Mais les Athéniens furent les plus forts, et c'est leur leçon qui est restée dans l'Iliade. Voyez Strabon, IX, 1; Quintilien, V, xi, 40.

559. Ἄργος est ici la ville d'Argos, et non plus le royaume d'Agamemnon ni le Péloponnèse. — Τειχιόεσσαν. Les murs cyclopéens de Tirynthe subsistent encore.

560. Ἑρμιόνην... Hermioné, aujourd'hui Castri, en Argolide; Asiné, à l'est d'Hermioné. — Κατὰ κόλπον ἐρούσας pour κατερούσας κόλπον, occupant le golfe : située sur le golfe (Saronique).

561. Τροίζην(α)... Trézène, célèbre par son temple de Neptune; Éiones, petit

port près du promontoire Scylléon; Épidaure, où Esculape était adoré.

562. Αἴγιαν... Égine, c'est-à-dire l'île d'Égine; Μάσης, sur la côte d'Argolide, port de la ville d'Hermioné. — Κοῦροι Ἀχαιῶν. Ces peuples étaient des Achéens proprement dits.

563. Διομήδης. Diomède était roi, d'après ceci, d'une partie des Acléens de l'Argolide, et de l'île d'Égine entière.

564. Σθέnelος. Sthénéus, un des Épigones, était l'ami dévoué de Diomède.

565. Εὐρύαλος. Eurysale, autre compagnon de Diomède, était un des plus vaillants parmi les héros du second ordre. Voyez VI, 20, 28, et XXIII, 676, 699.

566. Μηχιστέος, trissyllabe. Quelques-uns lisent Μηχιστήης : alors υι est pris pour une brève dans υἱός, ce que nous verrons VI, 430 et ailleurs. Mécistée avait été le compagnon de Tydée au siège de Thèbes.

569. Μυκῆνας. Mycènes, la capitale des États d'Agamemnon.

570. Κόρινθον. A propos de Corinthe, Velléius Paterculus dit, I, III, que le poète fait un anachronisme en donnant à Éphyre un nom qu'elle ne portait point encore au temps du siège de Troie. — Κλεωνάς. Cléones, sur la route d'Argos à Corinthe.

574. Ὀρνειάς... Ornie, déserte au temps de Strabon, voisine de Sicylene; Αραιθυρέα, nommée depuis Phliunte.

καὶ Σικυῶν', ὅθ' ἄρ' Ἄδρηστος πρῶτ' ἐμβασίλευεν,
 οἷ θ' Ἵπερησίην τε καὶ αἰπεινὴν Γονόεσσαν
 Πελλήνην τ' εἶχον, ἠδ' Αἴγιον ἀμφενέμοντο,
 Αἰγιαλόντ' ἀνά πάντα, καὶ ἀμφ' Ἐλίκην εὐρεῖαν · 575
 τῶν ἑκατὸν νηῶν ἤρχε κρείων Ἀγαμέμνων
 Ἄτρείδης. Ἄμα τῶγε πολὺ πλείστοι καὶ ἄριστοι
 λαοὶ ἔποντ' · ἐν δ' αὐτὸς ἐδύσετο νώροπα χαλκῶν
 κυδιῶν, πᾶσιν δὲ μετέπρεπεν ἠρώεσσι,
 οὐνεκ' ἄριστος ἔην πολὺ δὲ πλείστους ἄγε λαοὺς. 580
 Οἷ δ' εἶχον κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν,
 Φᾶριν τε Σπάρτην τε, πολυτρήρωνά τε Μέσσην,

572. Σικυῶν(α). Sicyone, aujourd'hui Vasilica. — Ὅθ'... πρῶτ', pour ὅτι πρῶτα, signifie seulement qu'Adraste avait régné jadis à Sicyone. Il n'y avait que deux générations depuis Adraste jusqu'au siège de Troie, et la ville était beaucoup plus ancienne.

573. Ἵπερησίην... Hypéresie, plus tard Égire, en Achaïe; Gonoësse ou Gonuse, sur un promontoire de la côte d'Achaïe. Le mot Ἵπερησίην devrait avoir la pénultième brève. L'accent suffisait pour qu'une syllabe pût être au besoin considérée comme longue. On peut même dire en général que la quantité des voyelles ι et υ est à peu près à volonté pour Homère. Voy. plus bas, vers 588, un exemple analogue à celui-ci.

574. Πελλήνην... Pellène, à quelque distance de Sicyone, là où sont les ruines nommées Trikala; Égium, plus tard le siège de la Ligue achéenne, aujourd'hui Vostizza.

575. Αἰγιαλόν désigne tout le littoral du Péloponnèse, depuis l'Isthme de Corinthe jusqu'aux confins de l'Élide. — Ἐλίκην. Hélice était une ville de cette côte; elle fut engloutie par la mer, au quatrième siècle avant J.-C., à la suite d'un tremblement de terre.

576. Τῶν, horum, d'eux : des Argiens et des Achéens.

579-580. Κυδιῶν... Zénodote condamnait ces deux vers, à cause du mot ἄριστος, parce qu'Agamemnon était inférieur en vaillance à Ajax. Aristarque, dans plusieurs passages où se trouve le mot ἄριστος, fait remarquer que ce mot désigne

une supériorité relative et non point une supériorité absolue. Ainsi Agamemnon était très-vaillant, ce qui n'empêchait pas qu'Ajax fût encore plus vaillant que lui.

581. Κοίλην, creuse. La vallée de l'Eurotas est enfermée entre deux hautes montagnes, le Taygète et le Parthénus. — Λακεδαίμονα, la contrée dont Sparte était la capitale. *Scholies* : Λακεδαίμονα ὁὲ τὴν χώραν λέγουσι, τὴν δὲ πόλιν Σπάρτην καλοῦσιν. Plus tard Sparte et Lacédémone sont des noms synonymes. — Κητώεσσαν. Les scholiastes l'entendent dans le sens de grande. Ils indiquent une autre leçon, καιετάεσσαν, qu'ils expliquent par καλομυρωδῆ, et καλᾶμυθος n'est qu'une herbe aromatique. Cependant quelques-uns font de καιετάεις un synonyme de κοῖλος, avec une signification un peu plus forte. C'est plutôt κητώεις qui est ce synonyme. Il signifie réellement, caverneux, plein de crevasses, de trous profonds, de gouffres : κητώεις se rattache à κάω, χάω. Le mot κῆτος, baleine, n'est lui-même qu'un trope de l'idée contenue dans χάος, *immensa vorago*. La Laconie était un pays tout bouleversé par les tremblements de terre.

582. Φᾶριν... Pharis, sur le Phellias, au sud d'Amicycles; Sparte, capitale du pays nommé par Homère Lacédémone, plus tard la Laconie; Messé, aujourd'hui Massa, près du cap Ténare. Suivant Aristarque, Messé se nommait proprement Messène : ὅτι Μέσσην τὴν ἐπὶ Λακωνικῆς Μεσσηνῆν λέγει, συγχύψας τοῦνομα. Il est remarquable qu'Homère ne connaît

Βρυσειάς τ' ἐνέμοντο καὶ Αὐγειαὶς ἔρατεινάς,
 οἳ τ' ἄρ' Ἀμύκλας εἶχον, Ἔλος τ', ἔφαλλον ποτ' ἰέθρον,
 οἳ τε Λάαν εἶχον, ἦδ' Οἴτυλον ἀμφενέμοντο · 585
 τῶν οἱ ἀδελφεὸς ἦρχε, βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,
 ἐξήκοντα νεῶν · ἀπάτερθε δὲ θωρήσσοντο.
 Ἐν δ' αὐτὸς κίεν ἦσι προθυμίησι πεποιθῶς,
 ὀτρύνων πόλεμόνδε· μάλιστα δὲ ἴετο θυμῷ
 τίσασθαι Ἑλένης ὀρμήματά τε στοναχάς τε. 590

Οἱ δὲ Πύλον τ' ἐνέμοντο καὶ Ἀρήνην ἔρατεινὴν,
 καὶ Θρύον, Ἀλφειοῦ πόρον, καὶ εὐκτιτον Αἴπυ,
 καὶ Κυπαρισσήεντα καὶ Ἀμφιγένειαν ἔναιον,
 καὶ Πτελεὸν καὶ Ἔλος, καὶ Δώριον, ἔνθα τε Μοῦσαι
 ἀντόμεναι Θάμυριν τὸν Θρήϊκα παῦσαν ἀοιδῆς, 595
 Οἰχαλίηθεν ἰόντα παρ' Εὐρύτου Οἰχαλιῆος·

point l'autre Messène, la capitale de la Messénie. Cette ville ne fut célèbre qu'après le temps d'Homère.

583. Βρυσειάς... Brysées, au sud de Sparte; Augieus, plus tard nommée Égies, près de Gythion.

584. Ἀμύκλας. Amycles, sur l'Eurotas, était un faubourg de Sparte; et l'on disait Amycléen pour Laconien ou Spartiate. Virgile, *Géorgiques*, III, 89 : « Talis Amy-clæi domitus Pollucis habenis; » 345 : « Armaque Amyclæumque canem. » Dans ce dernier exemple, il s'agit d'un bon chien, d'un chien de Laconie. — Ἔλος. Hélos, près d'Augies et de Gythion. Les ruines de Gythion se voient à Marathonisi.

585. Λάαν.... Laas ou Las, à peu de distance de la mer, entre Teuthrone et l'Eurotas; Oétyle, aujourd'hui Vitylo, sur la côte de Laconie.

586. Οἱ ἀδελφεός, le frère à lui : son frère.

588. Προθυμίησιν. L'antépénultième devrait être brève. Mais Homère fait la voyelle iôta longue ou brève à peu près à volonté, et la syllabe μι est ici accentuée.

590. Ἑλένης ὀρμήματα. Voyez plus haut, vers 356, l'explication de cette expression.

594. Πύλον.... Pylos, la capitale de Nestor, probablement Pylos en Messénie; Aréné ou Érana en Messénie, ou, selon

d'autres, Aréné en Élide, plus tard Samicon.

592. Θρύον. Thyron, plus tard Épitalion, était située sur la frontière de l'Élide. Homère la nomme ailleurs, XI, 710, Θρυόεσσα πόλις, la ville thyryenne. — Ἀλφειοῦ πόρον, gué de l'Alphée, c'est-à-dire située sur un gué de l'Alphée. — Αἴπυ. Épy était une ville d'Élide, sur les confins de la Messénie.

593. Κυπαρισσήεντα... Cyparissée, dans la Triphylie en Élide, déjà ruinée au temps de Strabon; Amphigénie, plus tard Amphie ou Amphée, en Messénie.

594. Πτελεὸν.... Pteléus ou Pteléon en Élide, déserte au temps de Strabon; Hélos, bourg sur l'Alphée, en Élide (le nom d'Hélos, *marais*, était commun à beaucoup de localités). — Δώριον. La situation de cette ville est inconnue. Quelques-uns font de Dorium une contrée ou une montagne.

595. Θάμυριν τὸν Θρήϊκα, Thamyris l'illustre, le renommé parmi les aèdes thraces, comme l'indique τόν, équivalent d'ἐκείνον. Voyez, I, 41, la note sur τὸν Χρῦσον ἀρητῆρα. — Οἰχαλίηθεν, ab Oechalia; comme il revenait d'Oechalie. L'Oechalie d'Homère était en Thessalie, et non en Eubée. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι Θεσσαλίας ἡ Οἰχαλία καθ' Ὀμηρον· οἱ δὲ νεώτεροι ἐπ' Εὐβοίας πεποιήκασιν. — Εὐρύτου Οἰχαλιῆος. Eurytus l'Oechalien, c'est-

στεῦτο γὰρ εὐχόμενος νικησέμεν, εἴπερ ἂν αὐταὶ
 Μοῦσαι αἰείδοιεν, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο·
 αἱ δὲ χολωσάμεναι πηρὸν θέσαν, αὐτὰρ αἰοιδὴν
 θεσπεσίην ἀφέλοντο, καὶ ἐκλέλαθον κιθαριστύν·
 τῶν αὖθ' ἠγεμόνευε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
 τῷ δ' ἐνεθήκοντα γλαφυραὶ νέες ἐστιγχόωντο.

600

Οἱ δ' ἔχον Ἀρκαδίην, ὑπὸ Κυλλήνης ὄρος αἰπύ,
 Αἰπύτιον παρὰ τύμβον, ἔν' ἀνέρες ἀγχιμαχίαι,
 οἱ Φένεόν τ' ἐνέμοντο καὶ Ὀρχομενὸν πολύμηλον,
 Ῥίπην τε Στρατίην τε καὶ ἠνεμόεσσαν Ἐνίσπην,
 καὶ Τεγέην εἶχον καὶ Μαντινέην ἐρατεινήν,
 Στύμφηλόν τ' εἶχον, καὶ Παρρασίην ἐνέμοντο·
 τῶν ἤρχ' Ἀγκαῖοιο πάϊς, κρείων Ἀγαπήνωρ,

605

à-dire le roi d'Oechalie, était le plus célèbre des archers. L'arc d'Eurytus fut donné, par Iphitus son fils, à Ulysse.

597. Στεῦτο, il se posait, il faisait mine : il se flattait. Le verbe poétique στεῦμι est analogue à ἴσταμι, mais il a un sens moral. Aristarque regardait comme interpolé le vers de l'*Odyssée* XI, 584, où στεῦτο semble s'expliquer par *stabaï*, il était debout. Voici sa note sur notre passage : ὅτι τὸ στεῦτο κατὰ διάνοιαν ὠρίζετο, οὐκ ἐπὶ τῆς τῶν ποδῶν στάσεως, ὡς ἐν τοῖς κατὰ τὴν Νέκυϊαν (le chant XI de l'*Odyssée*) ἠθετημένοις, Στεῦτο δὲ διψάων.

599. Πηρόν, mutilé, perclus. On l'entend ici, *aveugle*. Aristarque combat cette explication : « Qu'importait, dit-il, à un aède d'être aveugle? Démocodoc l'était bien, et il ne chantait que mieux. » Il s'agit donc, selon lui, d'une mutilation de l'esprit. Les Muses rendent Thamyris idiot. Elles lui ont enlevé ses facultés poétiques. Voici le texte même des observations d'Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι πηρὸν οὐ τυφλόν..., ἀλλὰ τῆς ὥδης πηρόν· τί γὰρ ἦν αὐτῷ βλαβερὸν, κιθαρωδῶ ὄντι, εἰ τῶν ἀφθαλιμῶν ἐστερηθήη; μᾶλλον γὰρ προσεκτικὸς ἂν ἐγένετο τῇ ζωνασκίᾳ· τὸν γε δὴ τοὶ Δημόδοκον ἢ Μοῦσα Ὀφθαλιμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ' ἡδέϊαν αἰοιδὴν (*Odyssée*, VIII, 64).

600. Ἐκλέλαθον, *oblivionem injecerunt* :

elles lui firent oublier l'art qui l'avait illustré. Le vers est marqué de Pobel dans le manuscrit de Venise; mais il n'y a point de note qui explique les motifs de l'athétèse.

603. Κυλλήνης. C'est le mont Cyllène qui a valu à Mercure l'épithète de Cyllénien. Il était né sur cette montagne, et il y était particulièrement adoré. Le Cyllène, aujourd'hui Zyria, séparait l'Arcadie de l'Achaïe.

604. Αἰπύτιον... τύμβον, le tombeau d'Épytus. Ce tombeau était sur le penchant du Cyllène. Épytus avait été un roi d'Arcadie.

605. Φένεον. Phénéé, sur un lac du même nom, est aujourd'hui Phonéa. — Ὀρχομενόν. C'est la ville qui fut si souvent prise durant les guerres du Péloponnèse, et dont Épaminondas transporta les habitants à Mégalopolis.

606. Ῥίπην.... Rhipé, Stratie, Énispé, bourgades sans renom.

607. Τεγέην... Τέγée, aujourd'hui en ruines à Paléo-Épiscopi, près de Tripolitza; Mantinée, fameuse par la victoire et la mort d'Épaminondas.

608. Στύμφηλον.... Stymphale, sur lac du même nom, fameuse par un des douze travaux d'Hercule; Parrhasie, inconnue d'ailleurs : ce nom désignait plus tard un canton de la partie sud-ouest de l'Arcadie.

609. Ἀγκαῖοιο πάϊς. Le fils d'Ancée,

ἐξήκοντα νεῶν· πολέες δ' ἐν νηϊ ἐκάστη
 Ἀρκάδες ἄνδρες ἔβαινον, ἐπιστάμενοι πολεμίζειν.
 Αὐτὸς γὰρ σφιν δῶκεν ἀναξ' ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
 νῆας εὐσσέλμους, περάαν ἐπὶ οἴνοπα πόντον,
 Ἀτρείδης, ἐπεὶ οὐ σφι θαλάσσια ἔργα μεμῆλει.

610

Οἱ δ' ἄρα Βουπράσιόν τε καὶ Ἥλιδα δῖαν ἔναιον,
 ὅσσον ἔφ' Ὑρμίνη καὶ Μύρσινος ἐσχατόωσα
 πέτρη τ' Ὀλινίη καὶ Ἀλείσιον ἐντὸς ἔεργει·
 τῶν αὖ τέσσαρες ἀρχοὶ ἔσαν, δέκα δ' ἀνδρὶ ἐκάστῳ
 νῆες ἔποντο θοαί, πολέες δ' ἔμβαινον Ἐπειοί.

615

Τῶν μὲν ἄρ' Ἀμφίμαχος καὶ Θάλπιος ἠγησάσθην,
 υἱὲς ὁ μὲν Κτεάτου, ὁ δ' ἄρ' Εὐρύτου Ἀκτορίωνος·
 τῶν δ' Ἀμαρυγκειδῆς ἦρχε κρατερὸς Διῶρης·
 τῶν δὲ τετάρτων ἦρχε Πολύξεινος θεοσιδῆς,
 υἱὸς Ἀγασθένης Λυγηϊάδαο ἀνακτος.

620

Οἱ δ' ἐκ Δουλιχίου Ἐχινάων θ' ἱεράων

625

Agaréon, roi ou chef des Arcadiens, n'est nommé qu'ici.

614. Ἐπεὶ οὐ σφι... Les Arcadiens étaient entièrement continentaux, et ne touchaient par aucun point à la mer. Remarque avec quel soin Homère explique comment ils se trouvaient sous Iliou. Aussi Aristarque rejette-t-il l'athétèse prononcée par Zénodote, on ne sait pourquoi, contre les vers 612-614. Il proclame ces vers indispensables : ἀναγκαῖοι δὲ εἰσι.

615. Βουπράσιον. Buprasion en Élide, sur les confins de l'Achaïe, n'était plus, au temps de Strabon, qu'un nom de contrée. — Ἥλιδα n'est point la ville d'Élis : Homère ne la connaît point ; c'est le pays où étaient situées Buprasion et les autres villes des Épéens.

616. Ὅσσον ἔφ' pour ἔφ' ὅσον, *quantum* : *quantum agri*, tout le territoire que. C'est l'explication des Alexandrins. Wolf et d'autres rapportent la préposition ἐπὶ au verbe ἔεργει. Mais le verbe ἐπειργω n'est point usité. — Ὑρμίνη... Hyrmine, au temps de Strabon, n'existait plus, mais son nom était resté à un promontoire ; Myrsine subsistait encore, mais sous le nom de Myrtuntion.

617. Πέτρη... Le rocher Olénien était le sommet du mont Scollis dans l'Achaïe, sur la frontière de l'Élide ; la ville d'Alision paraît avoir été dans le pays nommé Alésion, près d'Olympie.

619. Ἐπειοί. Les Épéens, primitifs habitants de l'Élide, passaient pour descendre d'Éréus, fils d'Endymion. Homère les nomme ailleurs Éléens. Voy. XI, 671.

620. Ἀμφίμαχος... Amphimaque, celui qui fut tué par Hector, XIII, 487 ; Thalpius, inconnu d'ailleurs.

621. Κτεάτου... Ctéatus père d'Amphimaque, et Eurytus père de Thalpius, autre qu'Eurytus l'Oéchalien, étaient deux frères qui avaient péri sous les coups d'Hercule. D'après certaines traditions, ces fils d'Acton n'avaient qu'un seul corps ; mais ils avaient deux têtes, quatre mains, quatre pieds et une force peu commune.

622. Διῶρης. Diorès, le fils d'Amaryncée, est tué un peu plus loin, IV, 518.

623. Πολύξεινος. Polyxin survécut à la guerre, et reçut chez lui Ulysse comme hôte, d'après les récits de la *Télégonie*. Voy. *Cycli fragmenta*, Hom. Didot, p. 584.

625. Δουλιχίου... Dulichium et les

νησων, αἱ ναίουσι πέρην ἀλός, Ἥλιδος ἄντα·
 τῶν αὖθ' ἡγεμόνευε Μέγης, ἀτάλαντος Ἀρηϊ,
 Φυλείδης, ὃν τίκτε Διὶ φίλος ἱππότα Φυλεὺς,
 ὅς ποτε Δουλίχιόνδ' ἀπενάσσατο πατρὶ γολωθαίς·
 τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἔποντο.

630

Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς ἦγε Κεφαλλῆνας μεγαθύμους,
 οἱ ῥ' Ἰθάκην εἶχον καὶ Νήριτον εἰνοσίφυλλον,
 καὶ Κροκύλει' ἐνέμοντο καὶ Αἰγίλιπα τρηχεῖαν,
 οἳ τε Ζάκυνθον ἔχον, ἥδ' οἳ Σάμον ἀμφενέμοντο,

Échinades étaient des îlots dans la mer Ionienne, à l'embouchure de l'Achéloüs. Ces îlots, nommés aujourd'hui Curzolari, sont presque inhabités. Dans Homère, Dulichium et les Échinades forment un État distinct de celui d'Ulysse. Chez d'autres poètes, Ulysse est roi de Dulichium. L'adjectif *Dulichium*, en latin, signifie *d'Ulysse*. Il est vrai que Phylée, roi de Dulichium et père de Mégès, était le mari de la sœur d'Ulysse, et que Mégès, chef des Dulichiens, était petit-fils de Luerte. On aura considéré les Dulichiens comme subordonnés à la suzeraineté du grand roi des îles.

626. Ναίουσι, *jaçant, situ sunt*. Homère emploie souvent ναίω dans un sens neutre. Zénodote écrivait οἱ ναίουσι. Aristarque lui reproche ceci comme une étourderie : οὐ νοεῖ ὅε (ajoutez : ὅτι ναίουσι) ἀντι ναίουσας. — Ἥλιδος ἄντα. Homère donnait ici au mot Élide une signification qui correspond à Étolie et Acarnanie, à moins qu'on ne suppose qu'il se soit trompé sur la position des îles Échinades. Dans l'*Odyssée*, I, 246, Dulichium est nommée à côté de Samé et de Zacynthé; mais on peut supposer qu'il s'agit là d'une autre île que la Dulichium des Échinades, s'il faut voir dans ce rapprochement de noms l'indication d'une proximité réelle.

628. Φυλεὺς. Phylée était fils d'Augias, et il avait soutenu les réclamations d'Hercule, après le nettoyage des étables.

631. Αὐτὰρ... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; mais il n'y a point de note sur l'athète. — Κεφαλλῆνας. Au temps de Strabon, le nom de Céphalléniens était borné aux habitants de l'île de Céphallénie, la Samé ou Samos d'Homère, la Céphalonie d'aujourd'hui.

Homère étend ce nom à tous les peuples du royaume d'Ulysse.

632. Ἰθάκην. Ithaque n'était qu'une petite portion du royaume d'Ulysse. — Νήριτον n'indique pas une île distincte d'Ithaque. Le Nériton ou Néritos était une montagne d'Ithaque même, au sud de l'île; et c'est Ithaque que veut désigner Virgile quand il dit, *Énéide*, III, 271, après avoir nommé Dulichium et Samé : *et Neritos ardua saxis*.

633. Κροκύλει(α)... Crocylées et Égilips sont, dit-on, des noms de lieux ou de contrées dans Ithaque, ou, selon d'autres, des places du continent voisin. Cette dernière opinion ne s'accorde point avec le texte d'Homère. Il ne sera question du continent qu'au vers 635. Ici, on est encore dans les îles. Ce sont même probablement deux îlots.

634. Οἳ τε Ζάκυνθον ἔχον. Le premier dactyle de ce vers n'est pas conforme à la règle de position. C'est une licence du même genre que celle que nous avons notée plus haut, vers 465, à propos du mot Σκαμάνδριον. Il est probable que le ζ de Ζάκυνθος se prononçait ou comme un simple δ, ou comme notre *s* entre deux voyelles. Quelques-uns voudraient qu'on écrivit, dans Homère, Δάκυνθος; et non pas Ζάκυνθος. Mais Virgile, qui fait aussi, *Énéide*, III, 270, une finale brève devant *Zacynthus*, a conservé la lettre double. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le ζ ne sonnait point ici avec sa valeur primitive. Zacynthé a presque conservé son nom. C'est Zante, une des grandes îles de la mer Ionienne. — Σάμον. L'île qu'Homère nomme Samos et Samé est Céphalonie. Zénodote écrivait, ici même,

οἳ τ' ἤπειρον ἔχον, ἧδ' ἀντιπέραι' ἐνέμοντο ·
τῶν μὲν Ὀδυσσεὺς ἦρχε, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντος ·
τῷ δ' ἅμα νῆες ἔποντο δυώδεκα μιλτοπάρησι.

635

Λιτωλῶν δ' ἠγγεῖτο Θόας, Ἀνδραίμονος υἱός,
οἳ Πλευρῶν' ἐνέμοντο καὶ Ὀλλεον ἠδὲ Πυλῆην,
Χαλκίδα τ' ἀγγίαλον Καλυδῶνά τε πετρήεσαν ·
οὐ γὰρ ἔτ' Οἰνῆος μεγαλήτορος υἱέες ἦσαν,
οὐδ' ἄρ' ἔτ' αὐτὸς ἔην θάναε δὲ ξανθὸς Μελέαγρος ·
τῷ δ' ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο ἀνασσέμεν Λιτωλοῖσιν ·
τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαινοι νῆες ἔποντο.

640

Κρητῶν δ' Ἰδομενεὺς δουρικλυτὸς ἠγεμόνευεν,
οἳ Κνωσόν τ' εἶχον Γόρτυνά τε τειχιόεσαν,
Λύκτον Μίλητόν τε καὶ ἀργινόεντα Λύκαστον,

645

Σάμην, en dépit du mètre. Aristarque l'en reprend, et fait observer que le changement d'η en ος n'est pas sans exemple : ὅτι κατὰ τὸ ἀρσενικὸν ἐνίοτε ἐκφέρεται τὰ εἰς ἠ λήγοντα.

635. Ἡπειρον et ἀντιπέραι(α) sont des mots synonymes ici. Il s'agit en effet du littoral de l'Arcarnanie, de la portion du continent qui est en face des îles Ioniennes.

637. Μιλτοπάρησι, aux joues rouges. Les vaisseaux d'Ulysse étaient peints avec du vermillon.

638. Θόας. Thoas, roi des Étoliens, était renommé pour son courage et par son éloquence. Il combat vaillamment, IV, 527-535; il fait un discours, XV, 286-299.

639. Πλευρῶν(α)... Pleuron, sur l'Énéus; Olène, sur le mont Aracynthe; Py-lène, nommée plus tard Proschion.

640. Χαλκίδα... Cette Chalcis, aujourd'hui Galata, était située à l'embouchure de l'Énéus. Calydon, fameuse par son sanglier, était située plus haut sur la même rivière.

641-642. Οὐ γὰρ... Zénodote condamnait ces deux vers. L'argument d'Aristarque contre la sentence de Zénodote est assez faible : εἰρηται δὲ ἐξ ὀνόματος (scilicet Μελέαγρος) κατ' ἐξοχῆν. Il est étrange que Méleagre soit le fils par excellence, ayant un frère tel que Tydée. On ne voit pas bien pourtant à quoi servirait le vers

644, si Thoas était naturellement roi des Étoliens. Pour qu'il soit devenu roi, il faut qu'OEneüs et tous les siens aient disparu. Peut-être manque-t-il un ou deux vers, où il était question de Tydée, et où l'on voyait pourquoi les Étoliens n'étaient pas sous le commandement de Diomède. Bothe propose de lire : θάναε δ' ἐν ξανθῷ Μελέαγρω. Et il explique alors : « OEneüs n'était plus; il était mort sur le corps de son fils Méleagre. » Mais la difficulté subsiste. Tydée et Diomède devraient être nommés, dès qu'Homère rend compte de la fortune de Thoas. Voyez la note VI, 224.

643. Τῷ, à Thoas. — Ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο, pour πάντα ἐπετέταλτο, omnia commissa erant. — Ἀνασσέμεν pour ἀνάσσειν, sous-entendu ὥστε : ut regnaret.

645. Κρητῶν... Idoménee et les Crétois sont suffisamment connus. D'après la tradition d'Homère, Idoménee retourna heureusement dans son royaume. Voy. *Odyssée*, III, 491-492.

646. Κνωσόν... Cnosc ou Gnosse, fameuse par son labyrinthe; Gortyne, capitale de la Crète, sur le Léthé, presque au milieu de l'île : on en voit les ruines près de Messara.

647. Λύκτον... Lyctus, colonie des Lacédémoniens, au sud de Gnosse; Milet, la métropole de la ville ionienne du même nom; Lycaste, au sud de l'île : son épi-

Φαιστόν τε ῥύτιόν τε, πόλεις εὐναιεταώσας,
 ἄλλοι θ', οἱ Κρήτην ἑκατόμπολιν ἀμφενέμοντο.
 Τῶν μὲν ἄρ' Ἰδομενεὺς δουρικλυτὸς ἠγεμόνευεν,
 Μηριόνης τ', ἀτάλαντος Ἐνυαλίῳ ἀνδρειφόντη·
 τοῖσι δ' ἄμ' ὀγδώκοντα μέλαινα νῆες ἔποντο.

650

Τληπόλεμος δ' Ἡρακλείδης, ἥψ τε μέγας τε,
 ἐκ Ῥόδου ἐννέα νῆας ἄγεν Ῥοδίων ἀγερώχων,
 οἱ Ῥόδον ἀμφενέμοντο διὰ τρίχα κοσμηθέντες,
 Λίνδον Ἰηλυσὸν τε καὶ ἀργινθέντα Κάμειρον.

655

Τῶν μὲν Τληπόλεμος δουρικλυτὸς ἠγεμόνευεν,
 ὃν τέκεν Ἀστυόχεια βίη Ἡρακληεῖη,
 τὴν ἄγει εἰς Ἐφύρης, ποταμοῦ ἄπο Σελλήεντος,
 πέρσας ἄστυα πολλὰ Διοτρεφῶν αἰζήρων.

660

Τληπόλεμος δ' ἐπεὶ οὖν τράφη ἐν μεγάρῳ εὐπῆκτῳ,

thète, ἀργινθέντα, blanchissante, indique une position analogue à celle de l'Anxur d'Horace (*Satires*, I, vi, 26), *impositum saxis late candentibus*.

648. Φαιστόν.... Phesto, près de Gortyne; Rhytion, plus tard Rhithymnie, aujourd'hui Retimo. — Εὐναιεταώσας, bien peuplées. Nous avons nous-mêmes des participes présents employés de cette façon. On dit une *rue passante*, une *couleur voyante*. Voyez plus haut, vers 626, la note sur *ναίουσι*.

649. Ἐκατόμπολιν. Dans l'*Odyssée*, la Crète n'a que quatre-vingt-dix villes; et c'était là une des raisons qu'alléguaient les chorizontes, pour nier que l'*Odyssée* fût d'Homère. Il est évident que ces nombres ne doivent pas être pris au pied de la lettre, et qu'ils signifient seulement une *grande quantité*.

651. Μηριόνης. C'est Mériônès, ou, comme on le nomme en français, Mériôn, qui dirigeait le char d'Idoménee dans les batailles. Il était fils de Molus et de Melphide, et il avait été un des prétendants d'Hélène. — Ἐνυαλίῳ. C'est une épithète de Mars, *le belliqueux*, *le guerrier*, prise pour son nom même. Dans Homère, Ényo est une déesse semblable à la Bellone des Latins. Remarquez la synizèse, dans le mot Ἐνυαλίῳ : *να* ne compte que pour une syllabe. Suivant Bothe, le pied est un pro-

céleusmatique, quatre brèves, par conséquent un juste équivalent du dactyle.

653. Τληπόλεμος. Tléropolème est tué par Sarpédon, V, 559.

656. Λίνδον.... Lindus, Ialysus et Camirus étaient les principales villes de l'île de Rhodes.

658. Ὅν τέκεν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Βίη Ἡρακληεῖη, à la force herculéenne : à Hercule. Lucrèce dit : *fortis equi vis*, le cheval courageux ; *odora canum vis*, les chiens à l'odorat subtil ; et *vis humana* dans Virgile, *Géorgiques*, I, 498, est un synonyme de *homo*.

659. Ἐφύρης. Cette Éphyre n'est point Corinthe. C'est, selon quelques-uns, une ville d'Élide, et le fleuve Selléis qui baignait cette ville est la rivière aujourd'hui nommée Pachiotia. Cependant il s'agit, d'après les traditions relatives à Hercule, d'une autre Éphyre encore, située en Thesprotie. Aristarque parle à plusieurs reprises du Selléis et d'Éphyre sur le Selléis. Il les place toujours en Thesprotie, jamais en Élide.

660. Πέρσας, ayant saccagé. Avant d'attaquer Phylas roi des Dryopes, et d'enlever sa fille Astyoche, nommée aussi Astydamié, Hercule avait saccagé toutes les villes voisines. Ces villes étaient sur le continent, en face de Coreyre, par conséquent dans la Thesprotie.

αὐτίκα πατρός ἑοῖο φίλον μήτρωα κατέκτα,
 ἤδη γηράσκοντα Λικύμνιον, ὄζον Ἴθρης.

Αἶψα δὲ νῆας ἔπηξε, πολὺν δ' ὄγε λαὸν ἀγείρας,
 βῆ φεύγων ἐπὶ πόντον· ἀπειλήσαν γάρ οἱ ἄλλοι
 υἱέες υἰωνοί τε βίης Ἡρακληΐδης·

665

αὐτὰρ ὄγ' ἐς Ῥόδον ἔξεν ἀλώμενος, ἄλγεα πάσχων·
 τριχθὰ δὲ ὤκηθεν καταφυλαδὸν, ἣδ' ἐφίληθεν
 ἐκ Διός, ὅστε θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισιν ἀνάσσει.

Καὶ σφιν θεσπέσιον πλοῦτον κατέχευε Κρονίων.

670

Νιρεὺς αὖ Σύμηθεν ἄγε τρεῖς νῆας εἴσας,
 Νιρεὺς, Ἀγλαΐτης υἱὸς Χαρόποιό τ' ἀνακτος,
 Νιρεὺς, ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν
 τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλείωνα·
 ἀλλ' ἀλαπαδνὸς ἔην, παῦρος δὲ οἱ εἶπετο λαός.

675

Οἱ δ' ἄρα Νίσυρον τ' εἶχον Κράπαθόν τε Κάσον τε,

663. Λικύμνιον. C'est par mégarde, et en voulant le garantir des voies de fait d'un brutal, que Tiépolème avait tué Licymnius, son grand-oncle, d'un coup de bâton.

665. Βῆ φεύγων. Aristarque aurait préféré βῆ φεύγειν. Mais il a respecté la leçon des anciens textes. *Scholies* : τὸ μὲν Ὀμηρικὸν ἔθος, βῆ φεύγειν· ἀλλ' ὄγε Ἀρίσταρχος οὐ μετέθηκεν, ἀλλ' οὕτως γράφει· βῆ φεύγων. Cet exemple montre combien Aristarque était un éditeur scrupuleux. Il ne corrige le texte que là où la diversité des leçons lui donne le droit de choisir. — Οἱ, *ipsi*, au datif, dépendant du verbe ἀπειλέω. Ce n'est point un article.

667. Αὐτὰρ ὄγ' ἐς Ῥόδον. Zénodote écrivait αἶψα δ' ὄγ' ἐς Ῥόδον: leçon impossible, selon Aristarque, puisque Rhodes est fort loin de l'Épire, et que Tiépolème a erré sur la mer avant d'aborder à Rhodes.

668. Τριχθὰ ne semble plus se rapporter, comme τριγὰ au vers 655, à trois villes. Le mot καταφυλαδὸν marque qu'il s'agit d'une distinction de tribus dans chaque ville. Les États doriens se partageaient tous en trois races, celle d'Hyllus, celle de Pamphylus et celle de Dymas, d'après les noms des Héraclides ou fils d'Hercule. —

Ἐφίληθεν. Aristarque expliquait ce mot comme s'il y avait ἐφιλήθησαν ὑπὸ ἀλλήλων, et regardait le vers 669 comme interpolé. Mais l'athétèse n'est point justifiée.

670. Καὶ σφιν... Ce vers est mis entre crochets dans certaines éditions. Il n'y a aucune raison de le proscrire. Pindare l'a connu, et l'a même imité. Il dit qu'à la naissance de Minerve, Jupiter fit tomber sur Rhodes une pluie d'or : πολλὺν ὕσε χρυσόν, *Olympiques*, VII, 90. Le vers 670 est sans obel dans le manuscrit de Venise. Cependant il passait pour avoir été frappé d'athétèse comme le vers 669. Le scholiaste de Pindare, signalant l'imitation πολλὺν ὕσε χρυσόν, dit que c'est un emprunt ἐκ τοῦ ἀθετομένου Ὀμηρικοῦ στίχου.

671. Σύμηθεν. Symé, encore aujourd'hui Symi, île située entre Rhodes et Cnide, sur la côte de Carie.

673-675. Νιρεὺς... Zénodote condamnait ces trois vers, et il n'avait pas même écrit le second. Aristarque les maintient tous les trois, et non sans motif.

676. Νίσυρον... Nisyre, aujourd'hui Nizaria, une des Sporades, près de Cos; Crapathos ou Carpathos, aujourd'hui Scarpanto, qui donnait son nom à la mer entre la Crète et Rhodes; Casos, aujourd'hui Casso, près de Cos.

καὶ Κῶν, Εὐρυπύλοιο πόλιν, νήσους τε Καλύδνας·
 τῶν αὖ Φεΐδιππός τε καὶ Ἄντιφος ἡγησάσθην,
 Θεσσαλοῦ υἱε δὴ Ἡρακλείδαο ἄνακτος·
 τοῖς δὲ τριήκοντα γλαφυραὶ νέες ἐστιχῶντο.

680

Νῦν αὖ τοὺς ὅσσοι τὸ Πελασγικὸν Ἄργος ἔναιον,
 οἳ τ' Ἄλον, οἳ τ' Ἀλόπην, οἳ τε Τρηχῖν' ἐνέμοντο,
 οἳ τ' εἶχον Φθίην ἢ δ' Ἑλλάδα καλλιγύναϊκα,
 Μυρμιδῶνες δὲ καλεῦντο καὶ Ἕλληνες καὶ ἄχαιοι·
 τῶν αὖ πεντήκοντα νεῶν ἦν ἀρχὸς Ἀχιλλεύς.

685

Ἄλλ' οἳ γ' οὐ πολέμοιο δυσηγέος ἐμῶνοντο·
 οὐ γὰρ ἔην ὅστις σφιν ἐπὶ στίχας ἡγήσαίτο.
 Κεῖτο γὰρ ἐν νήεσσι ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς,
 κούρης χωόμενος Βρισηΐδος ἠυκόμοιο,
 τὴν ἐκ Λυρνησσοῦ ἐξείλετο πολλὰ μογήσας,
 Λυρνησσὸν διαπορθήσας καὶ τείχεα Θήβης·

690

677. Κῶν. L'île de Cos est fameuse par l'École d'Hippocrate. — Εὐρυπύλοιο. Eurypyle roi de Cos n'est pas celui qui joue un rôle assez brillant dans l'*Iliade* (V, 76; VIII, 265; XI, 575, etc.), mais Eurypyle fils d'Évémon, dont il sera question au vers 736. — Καλύδνας. Les Calydnes sont, suivant les uns, Léros et Calymna; suivant les autres, ce sont toutes les Sporades voisines de Cos, dont Calymna était la plus grande.

678. Φεΐδιππος;... Phidippe et Antiphus sont inconnus d'ailleurs.

681. Τὸ Πελασγικὸν Ἄργος. Argos Pélasgique désigne la Thessalie entière, comme Argos Achaïque désigne le Péloponnèse entier. Voyez la note IX, 141. Quelques-uns entendent ici, par Argos Pélasgique, seulement la ville de Larisse sur le Pénée. Zénodote écrivait autrement le vers : Οἳ δ' Ἄργος τ' εἶχον τὸ Πελασγικὸν οὐθαρ ἀρούρης. Le mot τὸ, *illud*, marque l'excellence et la beauté du pays.

682. Ἄλον.... Alos ou Halos, sur l'Amphryse, au pied du mont Othrys; Alope, près de Larisse; Trachine, sur le golfe Maliaque, au pied du mont OËta.

683. Φθίην... Phthie ou Pharsale, capitale du royaume de Pélee; Hellas, ville dont on ignore la situation exacte : on

appelait de son nom le territoire entre l'Asopus et l'Énipéée, qui en dépendait, et ce nom s'étendit plus tard à toute la Grèce.

684. Μυρμιδῶνες... Myrmidons est le nom propre des Thessaliens d'Achille; le nom d'Hellènes leur venait de la ville d'Hellas, et celui d'Achéens de la race à laquelle ils appartenaient. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι μόνους τοὺς ὑπ' Ἀχιλλεῖ τεταγμένους Ἕλληνας καλεῖ.

686-694. Ἄλλ' οἳ γ' οὐ... Zénodote prononçait l'athétèse contre ces neuf vers. Aristarque les déclare indispensables au sens. Ils le sont en effet presque tous.

687. Οὐ γὰρ ἔην ὅστις. Il y avait pourtant d'autres chefs myrmidons : Ménésthus, Eudore, Pisandre, Alcimédon, Phœnix; mais ils se conformaient à la pensée d'Achille; ils se tenaient en repos. — Ἐπί doit être joint au verbe. Entendez ἐφηγήσαίτο σφιν, ce datif équivalant au génitif, comme tant de fois dans Homère.

689. Κούρης, *puellæ causa*, au sujet de la jeune fille.

690. Ἐκ Λυρνησσοῦ. Il s'agit de Lyrnesse ou Lyrnèse en Troade. Zénodote écrivait ἐν Λυρνησσοῦ. Mais c'est à Thèbe sous le Plaëus que Briséis avait été prise. Aristarque : οὐκ ἔλαθεν δὲ αὐτὴν ἐν Λυρνησσοῦ. Voy. I, 366 et 392.

κάδ δὲ Μύνητ' ἔβαλεν καὶ Ἐπίστροφον ἐγγεσιμώρους,
 υἱέας Εὐήνοιο Σεληπιάδαο ἀνακτος·

τῆς ὅγε καίτ' ἀγέων, τάχα δ' ἀνστήσεσθαι ἔμελλεν.

Οἱ δ' εἶχον Φυλάκην καὶ Πύρασον ἀνθεμόεντα, 695

Δήμητρος τέμενος, Ἴτωνά τε, μητέρα μήλων,

ἀγχιάλόν τ' Ἀντρῶν ἠδὲ Πτελεὸν λεχεποίην·

τῶν αὖ Πρωτεσίλαος Ἀρήϊος ἠγεμόνευεν

ζωὸς ἐών· τότε δ' ἤδη ἔχεν κάτα γαῖα μέλαινα.

Τοῦ δὲ καὶ ἀμφιδροφῆς ἄλοχος Φυλάκη ἐλέλειπτο 700

καὶ δόμος ἡμιτελής· τὸν δ' ἔκτανε Δάρδανος ἀνὴρ

νηρὸς ἀποθρώσκοντα πολὺ πρῶτιστον Ἀχαιῶν.

Οὐδὲ μὲν οὐδ' οἱ ἀναρχοὶ ἔσαν, πόθεόν γε μὲν ἀρχόν·

ἀλλὰ σφεας κόσμησε Ποδάρκης, ὄζος Ἄρης,

Ἰφίκλου υἱὸς πολυμήλου Φυλακίδαο, 705

αὐτοκασίγνητος μεγαθύμου Πρωτεσιλάου

ὀπλότερος γενεῆ· ὁ δ' ἅμα πρότερος καὶ ἀρείων,

ἤρωσ Πρωτεσίλαος Ἀρήϊος· οὐδέ τε λαοὶ

δεύονθ' ἠγεμόνος, πόθεόν γε μὲν ἐσθλὸν ἐόντα·

692-693. Μύνητ' pour Μύνητα. Mynès, roi de Lyrnesse. Son frère Épistrophus et son père Événus sont inconnus.

694. Τῆς, *illius causa*, à son sujet.

695. Φυλάκην... Phylacé en Phthiotide, au pied du mont Othrys; Pyrase, port sur le golfe Maliaque.

696. Δήμητρος τέμενος. Le sanctuaire de Cérès est proprement Démétrium, faubourg de la ville de Pyrase, où Cérès avait un temple et un bois sacré. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ τὸν Πύρασον λέγει Δήμητρος τέμενος· ἀλλὰ πόλις ἐστὶ Δημητρίον καλούμενη. — Ἴτωνα. Iton, près de Larisse, avait un temple de Minerve.

697. Ἀντρῶν(α)... Antron et Ptéléus étaient sur la côte, près de Pyrase.

699. Ἐχεν κάτα pour κάτεχε, c.-à-d. κατεῖχε.

700. Τοῦ... ἄλοχος. C'était Laodamie, fille d'Acaste.

701. Ἡμιτελής, *Scholies* : ἤτοι ἄτεχνος ἢ ἀφρημένος τοῦ ἐτέρου τῶν δεσποτῶν. Le premier sens n'est pas satisfaisant ici.

C'est par la mort de l'époux que la famille n'existe plus entière. Protésilas vivant, la famille était complète. Protésilas mort, la voilà ἡμιτελής, n'ayant qu'une moitié. — Δάρδανος ἀνὴρ. Suivant quelques-uns, c'est Hector lui-même. Suivant d'autres, c'est Euphorbe, ou Énée, ou un des compagnons d'Énée. Énée était le principal chef des Dardanes. Voy. plus bas, vers 819.

702. Πολὺ πρῶτιστον. D'après la tradition, Protésilas se nommait Iolas, et le nom de Protésilas lui fut donné après sa mort, parce qu'il avait mis le premier de l'armée, πρώτος τοῦ λαοῦ, le pied sur le sol ennemi.

703. Οἱ, eux, les soldats amenés par Protésilas.

704. Ποδάρκης. Podarcès paraît à peine dans l'*Iliade*. Il n'est plus nommé qu'au vers XIII, 693.

707. Ὀπλότερος, comme le remarque Eustathe, est opposé à πρότερος; Podarcès était le plus jeune; Protésilas était l'aîné. — Ἄμα, *vulgo* ἄρα. *Scholies* : οὕτως αἱ Ἀριστάρχου, ἅμα, οὐ διὰ τοῦ ρ, ἄρα.

τῶν δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαινα νῆες ἔποντο.

710

Οἱ δὲ Φεράς ἐνέμοντο παραὶ Βοιβηΐδα λίμνην,
Βοίβην καὶ Γλαφύρας καὶ εὐκτιμένην Ἴαωλκόν·
τῶν ἦρχ' Ἀδμήτιο φίλος παῖς ἐνδὲκα νηῶν
Εὐμηλος, τὸν ὑπ' Ἀδμήτῳ τέκε δῖα γυναικῶν
Ἄλκηστis, Πελλίαι θυγατρῶν εἶδος ἀρίστη.

715

Οἱ δ' ἄρα Μηθώνην καὶ Θαυμακίην ἐνέμοντο,
καὶ Μελίβοιαν ἔχον καὶ Ὀλιζῶνα τρηχεῖαν·
τῶν δὲ Φιλοκτῆτης ἦρχεν, τόξων εὖ εἰδώς,
ἑπτὰ νεῶν· ἐρέται δ' ἐν ἐκάστῃ πεντήκοντα
ἐμβέβασαν, τόξων εὖ εἰδότες ἴφι μάχεσθαι.

720

Ἄλλ' ὁ μὲν ἐν νήσῳ κεῖτο κρατέρ' ἄλγεα πάσχων,
Λήμνω ἐν ἡγαθήῃ, ὅθι μιν λίπον υἴες Ἀχαιῶν
ἔλκεϊ μοχθίζοντα κακῶ ὀλοόφρονος ὕδρου·
ἐνθ' ὄγε κεῖτ' ἀλέων· τάχα δὲ μνήσεσθαι ἔμελλον
Ἄργεῖοι παρὰ νηυσὶ Φιλοκτῆται ἀνακτος.

725

Οὐδὲ μὲν οὐδ' οἱ ἀναρχοὶ ἔσαν, πτόθεόν γε μὲν ἀρχόν·

711. Φεράς, Phères, ville principale de la Thessalie Pélasgiotique, ayant pour port Pagases. — Βοιβηΐδα λίμνην, le lac ou marais de Bébé.

712. Βοίβην... Bébé, bourg voisin de Phères; Glaphyres, ville inconnue d'ailleurs; Iolcos, célèbre par la légende de Jason et le départ des Argonautes: aujourd'hui Volo.

714. Εὐμηλος. Eumélus est un héros assez obscur; mais son père Admète, Alceste sa mère, Phères et Pélias ses aieuls, sont des noms immortalisés par les poètes.

716. Μηθώνην... Méthone, ville de la Magnésie, en Thessalie; Thaumacie, plus tard Thaumacles, dans le voisinage de Méthone.

717. Μελίβοιαν... Mélibée, sur un golfe du même nom, capitale du royaume de Philoctète; Olizon, petit bourg près de Mélibée.

718. Τῶν δὲ.... Ce vers, comme celui qu'on a vu I, 44, n'a de dactyle qu'au premier pied; le vers précédent et le vers suivant se terminent par trois spondées. Il est évident que le spondée est partout, pour Homère, l'exact équivalent du dac-

tyle. Zénodote écrivait, il est vrai: Τῶν αὖ ἡγεμόνευε Φιλοκτῆτης ἀγὸς ἀνδρῶν. Aristarque préfère l'autre leçon, parce qu'Homère, comme il dit, caractérise tous ses héros, dans le *Catalogue*, par la qualité qui leur est propre à chacun. Philoctète le plus habile archer de l'armée: τόξων εὖ εἰδώς.

723. Ἐλκεῖ μοχθίζοντα. Daremberg: « Quelle était cette espèce de plaie si rebelle, qu'Euripide et Sophocle appellent *rongeante*, et de quel reptile s'agit-il? C'est ce que le poète ne dit pas; mais le fait est curieux à noter; car il prouve qu'Homère faisait une grande différence entre les blessures produites par le fer et celles qu'infligeaient des animaux malfaisants. »

724-725. Ἐνθ' ὄγε... Zénodote condamnait ces deux vers, qu'Aristarque a bien raison de déclarer indispensables.

724. Τάχα, bientôt. On alla chercher Philoctète l'année suivante. Voyez l'analyse de la *Petite Iliade* dans la *Chrestomathie* de Proclus (Homère de Didot, p. 583).

726. Οὐδὲ μὲν... Répétition textuelle du vers 703.

ἀλλὰ Μέδων κόσμησεν, Ὀϊλῆος νόθος υἱός,
τόν ῥ' ἔτεκεν Ῥήνη ὑπ' Ὀϊλῆϊ πτολιπόρθω.

Οἱ δ' εἶχον Τρίκκην καὶ Ἰθώμην κλωμακόεσσαν,
οἳ τ' ἔχον Οἰγαλίην, πόλιν Εὐρύτου Οἰγαλιῆος. 730
τῶν αὖθ' ἠγείσθην Ἀσκληπιοῦ δύο παῖδες,
ἰητῆρ' ἀγαθῶ, Ποδαλείριος ἠδὲ Μαχάων.
τοῖς δὲ τριήκοντα γλαφυραὶ νέες ἐστιχώοντο.

Οἱ δ' ἔχον Ὀρμένιον, οἳ τε κρήνην Ἰπέρειαν,
οἳ τ' ἔχον Ἀστέριον Τιτάνοιο τε λευκὰ κάρηνα. 735
τῶν ἤρχ' Εὐρύπυλος, Εὐαίμονος ἀγλαὸς υἱός.
τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαινα νῆες ἔποντο.

Οἱ δ' Ἀργισσαν ἔχον καὶ Γυρτώνην ἐνέμοντο,
Ὅρθην Ἠλώνην τε, πόλιν τ' Ὀλοοσσόνα λευκὴν.
τῶν αὖθ' ἠγεμόνευε μενεπτόλεμος Πολυποίτης, 740
υἱὸς Πειριθόοιο, τὸν ἀθάνατος τέκετο Ζεὺς.
τόν ῥ' ὑπὸ Πειριθῶ τέκετο κλυτὸς Ἴπποδάμεια,

727. Μέδων. Médon s'était réfugié à Phylacé, après avoir commis un meurtre. Voilà comment il était parti avec les Thesaliens, au lieu d'être avec les Locriens et avec son frère Ajax. Il est tué par Énée, XV, 332.

729. Τρίκκην... Tricca sur la Pénée, fameuse par son temple d'Esculape; Ithome, plus tard Thuméon, place forte dans les montagnes, près de la ville nommée plus tard Métropolis. — Κλωμακόεσσαν, rocheuse. Apion : τραχεῖαν καὶ ὄρεινήν.

730. Οἰγαλίην. Voyez plus haut les notes du vers 595.

731. Ἀσκληπιοῦ. La pénultième étant brève, Heyne propose de remplacer, *metri causa*, ce nom propre par le patronymique Ἀσκληπιάδα. Mais Ἀσκληπιάδα παῖδες serait un pléonasme bizarre : *les deux fils, fils d'Esculape*.

732. Ποδαλείριος ἠδὲ Μαχάων. Podalire et Machaon sont comptés parmi ceux qui avaient été les prétendants d'Hélène.

734. Ὀρμένιον.... Orménium, ville de la Magnésie, était située au pied du Pélion, sur le golfe de Pagases; la fontaine Ἰπέ-

rie, suivant Strabon, était au milieu de la ville de Phères.

735. Ἀστέριον. Astérion, bourg au pied du mont Titanus, dans la Magnésie. — Λευκὰ κάρηνα. Ce sont ces têtes blanches, ces sommets blancs, qui avaient fait donner le nom de Titanus à la montagne. Le mot τίτανος signifie *chaux* ou *gyrse*.

736. Εὐρύπυλος. Eurypyle fils d'Évémon est beaucoup plus célèbre qu'Eurypyle de Cos nommé plus haut, vers 667. Il occupe une place considérable au chant XI de l'Iliade.

738. Ἀργισσαν... Argissa, plus tard Argura, sur la Pénée; Gyrtone ou Gyrtan, ville des Perrhèbes, sur la Pénée également.

739. Ὅρθην.... Orthé, Élone, Oloosson, autres villes de la Perrhèbie.

740. Πολυποίτης. Polypætès, fils de Pirithoüs et d'Hippodamie, est un des plus distingués parmi les héros du second rang. Voy. VI, 29; XII, 429-453, etc.

741. Ἀθάνατος. Zénodote écrivait ἀθάνατον. Mais Pirithoüs était mortel. C'est l'objection d'Aristarque à la leçon de Zénodote : ὅπερ ψευδός.

ἤματι τῷ ὅτε Φῆρας ἐτίσατο λαχνηέντας,
 τοὺς δ' ἐκ Πηλίου ὤσε καὶ Λιθίκεσσι πέλασσαν·
 οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε Λεοντεὺς, ὄζος Ἄρηος, 745
 υἱὸς ὑπερθύμοιο Κορώνου Καινείδαο·
 τοῖς δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναί νῆες ἔποντο.

Γουνεὺς δ' ἐκ Κύφου ἦγε δῶμα καὶ εἵκοσι νῆας·
 τῷ δ' Ἐπιήνες ἔποντο μενεπτόλεμοί τε Περαιβοί,
 οἱ περὶ Δωδώνην δυσχείμερον οἰκί' ἔθεντο, 750
 οἱ τ' ἅμφ' ἱμερτὸν Τιταρήσιον ἔργα νέμοντο,
 ἔς ῥ' ἐς Πηνειὸν προῖε καλλίρροον ὕδαρ,
 οὐδ' ὄγε Πηνειῷ συμμίσγεται ἀργυροδίνῃ,
 ἀλλὰ τέ μιν καθύπερθεν ἐπιρρέει ἡΰτ' ἔλαιον·
 ὄρκου γὰρ δεινοῦ Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀπορρώξ. 755

Μαγνήτων δ' ἦρχε Πρόθοος, Τενθρηδόνος υἱός,
 οἱ περὶ Πηνειὸν καὶ Πήλιον εἰνοσίφυλλον
 ναίεσκον· τῶν μὲν Πρόθοος θεὸς ἡγεμόνευεν·
 τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναί νῆες ἔποντο.

Οὔτοι ἄρ' ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κείρανοι ἦσαν. 760

743. Φῆρας, les Centaures. Voyez la note I, 268.

744. Πηλίου.... Le Pélion est la fameuse montagne de Thessalie; les Éthices étaient une peuplade voisine du Pinde.

745. Λεοντεὺς. Léontée avait été un des prétendants d'Hélène. Il est mentionné XII, 430, 488 et XXIII, 837, 841.

746. Κορώνου.... Ce vers se termine par trois spondées. Coronus n'est point connu; mais Cénéte, son père, est nommé I, 264.

748. Γουνεὺς.... Gunée, personnage inconnu d'ailleurs; Cyphus, ville de la Perrhèbe, au pied d'une montagne du même nom.

749. Ἐπιήνες.... Les Épiéniens et les Pérrhèbes ou Perrhèbes habitaient les montagnes de l'intérieur de la Thessalie.

750. Δωδώνην. Dodone appartenait primitivement aux Thesprotés, par conséquent dépendait de la Thessalie. Quelques-uns croient qu'il ne s'agit point de la fameuse Dodone, mais d'une ville du même nom dans la Thessalie proprement dite.

754. Τιταρήσιον. Le Titarèse, autrement dit Eurotas, séparait la Thessalie de la Macédoine. — ἔργα νέμοντο, vulgo ἔργ' ἐνέμοντο, équivaient à ἐγεύργουν, arabant, cultivaient. Je donne la leçon d'Aristarque. Scholies : Ἰακῶς ἔργα νέμοντο, Ἀρίσταρχος.

753. Οὐδ' ὄγε Πηνειῷ συμμίσγεται. L'eau du Titarèse est grasse et bitumineuse, tandis que celle du Pénée est pure et limpide.

755. Ὀρκου γὰρ.... Construisez : ὁ γὰρ Τιταρήσιός ἐστιν ἀπορρώξ ὕδατος Στυγός, δεινοῦ ὄρκου. Le Titarèse passait pour un écoulement du Styx; et jurer par le Styx, c'était prononcer le plus terrible des serments. Δεινοῦ ὄρκου est une apposition à Στυγός.

756. Μαγνήτων.... Les Magnètes étaient mêlés, dans la Thessalie, avec les Lapithes et les Perrhèbes, et étaient comme eux des Pélasges. Leur chef Prothoüs et son père Tenthredon ne sont pas connus d'ailleurs.

Τίς τ' ἄρ τῶν ὄχ' ἄριστος ἔην, σύ μοι ἔννεπε, Μοῦσα,
αὐτῶν ἡδ' ἵππων, οἳ ἄμ' Ἀτρείδῃσιν ἔποντο.

Ἴπποι μὲν μέγ' ἄρισται ἔσαν Φηρητιάδαο,
τὰς Εὐμηλος ἔλαυνε, ποδώκεας ὄρνιθας ὡς,
ὄτριχας, οἰέτεας, σταφύλη ἐπὶ νῶτον εἴσας· 765

τὰς ἐν Πηρείῃ θρέψ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων,
ἄμφω θηλείας, φόβον Ἄρης φορεούσας.
Ἄνδρῶν αὖ μέγ' ἄριστος ἔην Τελαμώνιος Αἴας,
ὄφρ' Ἀχιλεὺς μῆνιεν· ὁ γὰρ πολὺ φέρτατος ἦεν,
ἵπποι θ' οἳ φορέεσκον ἀμύμονα Πηλείωνα. 770

Ἄλλ' ὁ μὲν ἐν νήεσσι κορωνίσι ποντοπόροισιν
κεῖτ' ἀπομηνίσας Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν,
Ἀτρείδῃ· λαοὶ δὲ παρὰ ῥήγγμῃνι θαλάσσης
δίσχοισιν τέρποντο καὶ αἰγανέησιν ἰέντες,
τόξοισίν θ' ἵπποι δὲ παρ' ἄρμασιν οἷσιν ἕκαστος, 775

λωτὸν ἔρεπτόμενοι ἐλεόθρεπτόν τε σέλινον,
ἔστασαν· ἄρματα δ' εὖ πεπυκασμένα κεῖτο ἀνάκτων
ἐν κλισίῃς. Οἳ δ' ἀρχὸν Ἀρηίφιλον ποθέοντες
ροίτων ἔνθα καὶ ἔνθα κατὰ στρατὸν, οὐδ' ἐμάχοντο.

764. Τῶν, d'eux : de ceux que je viens d'énumérer.

762. Αὐτῶν, d'eux en personne ; ἡδ' ἵππων, et puis des chevaux.

763. Φηρητιάδαο. Admète, père d'Éumélus, était fils de Phérés.

765. Ὀτριχας, οἰέτεας, pour ὁμοίτριχας, ὁμοστεῖς : de même poil, de même âge. — Σταφύλη, *ad amussim*, de niveau.

766. Ἐν Πηρείῃ, d'autres ἐν Φηρείῃ, *viago* ἐν Πηρείῃ. La Pérée ou Phérée paraît être la contrée voisine de Phérés ; car on ne connaît pas de canton proprement nommé Πηρεία dans tout le reste de la Thessalie. La leçon ἐν Πηρείῃ s'accorderait avec certaines traditions sur l'exil d'Apollon chez les hommes. Mais le *pastor ab Amphryso* de Virgile, *Géorgiques*, III, 2, nous montre Apollon gardant les troupeaux d'Admète dans la Thessalie même, et probablement dans la Phérée ou Pérée.

767. Φόβον Ἄρης, la fuite de Mars, la fuite que produit Mars : la déroute.

C'est à tort qu'on traduit ici φόβον par *terrorem*. Homère emploie toujours le mot φόβος dans le sens de *fuite*. On a vingt notes d'Aristarque sur ce point. Il y en a une qui a trait à notre passage même. A propos de φέβεσθαι, V, 223 : ἡ διπλή, ὅτι τοῦτό ἐστι τὸ φόβον Ἄρης φορεούσας, τὴν ἐν πολέμῳ φυγὴν.

769. Ὀφρ' pour ὄφρα : *donec*, tant que. — Ὁ, celui-ci, Achille.

770. Ἴπποι θ' οἳ.... Supplétez : πολὺ φέρτατοι ἦσαν.

774. Ἰέντες. Lancer disques, javelots et flèches. Les compléments sont sous-entendus.

776. Λωτόν. C'était une herbe, une espèce de trèfle, tandis que le lotus des Lotophages, *Odyssee* XI, 84, était un fruit, ou du moins passe pour avoir été un fruit.

777. Πεπυκασμένα. On couvrait les chars avec des toiles, pour les garantir de la poussière. Voy. V, 493-495.

Οἱ δ' ἄρ' ἴσαν, ὥσεί τε πυρὶ χθῶν πᾶσα νέμοιτο·
 γαῖα δ' ὑπεστέναρχιζε Διὶ ὡς τερπικεραύνῳ
 χλωμένῳ, ὅτε τ' ἀμφὶ Τυφωεῖ γαῖαν ἰμάσση
 εἰν Ἀρίμοις, ὅθι φασὶ Τυφωέος ἔμμεναι εὐνάς·
 ὡς ἄρα τῶν ὑπὸ ποσσὶ μέγα στεναρχίζετο γαῖα
 ἐρχομένων· μάλα δ' ὄκα διέπρησσον πεδίοιο.

785

Τρωσὶν δ' ἄγγελος ἦλθε ποδὴνεμος ὠκέα Ἴρις
 πᾶρ Διὸς αἰγιόχοιο σὺν ἀγγελίῃ ἀλεγεινῇ·
 οἱ δ' ἀγοράς ἀγόρευον ἐπὶ Πριάμοιο θύρῃσιν,
 πάντες ὀμηγερέες, ἡμὲν νέοι ἠδὲ γέροντες.
 Ἄγχου δ' ἰσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις·
 εἶσατο δὲ φθογγὴν υἱὶ Πριάμοιο Πολίτῃ,
 ὃς Τρώων σκοπὸς ἴζε, ποδωκείησι πεποιθῶς,
 τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Δίσυήταο γέροντος,

790

780. Οἱ. Il ne s'agit point des Myrmidons, mais de l'armée grecque tout entière excepté eux.

781. Γαῖα.... Construisez : γαῖα δὲ ὑπεστέναρχιζεν ὡσπερ ὑποστεναρχίζει Διί.

782. Τυφωεῖ, Typhoée, autrement dit Typhée et Typhon.

783. Εἰν Ἀρίμοις, *Scholies* : τὰ Ἄριμα οἱ μὲν ὄρος τῆς Κιλικίας φασίν, οἱ δὲ Λυδίας. La Lydie et la Cilicie sont des pays bouleversés par les tremblements de terre. On attribuait les agitations du sol au Titan foudroyé se remuant dans sa couche. Eschyle, *Prométhée*, 365, met Typhon sous l'Étna. Virgile, *Énéide*, III, 578, met Encelade sous l'Étna, à la place de Typhon; mais il écrase Typhon ou Typhée sous le poids d'Inarimé, et par Inarimé il entend Encelade sous l'Étna, à la place de Typhon; mais il écrase Typhon ou Typhée sous le poids d'Inarimé, et par Inarimé il entend Enaria, l'Ischia d'aujourd'hui. Cette Inarimé n'a rien de commun avec les Arimes d'Homère, quoique Virgile traduise ce qu'Homère dit des Arimes, et qu'il l'applique à Inarimé. On connaît le passage, *Énéide*, IX, 716 : «... durumque cubile « Inarime Jovis imperiis imposta Typhæo. » C'est bien à tort que plusieurs ont prétendu qu'Homère et Virgile disaient la même chose, et qu'il s'agissait, dans l'*Iliade*, de l'île d'Ischia. Les Romains, comme le remarque Dubner, avaient Typhon ou Typhée sous leurs yeux : « Il fallait bien, tout en imitant Homère, laisser Typhée dans Pen-

droit où le mythe accrédité en Italie voulait qu'il fût. » Je m'associe complètement à cette observation de Dubner.

785. Διέπρησσον πεδίοιο. Le verbe *διαπρήσσω* signifie achever, pousser jusqu'au bout; et on explique le génitif en sous-entendant *κέρυθρον*. C'est tout simplement le génitif local, si fréquent dans Homère : *πεδίοιο* pour *ἐν πεδίῳ*. Quelques-uns y voient le génitif partitif : *perfricibant, perfragrabant partem campi*.

788. Ἐπὶ Πριάμοιο θύρῃσιν, à la porte du palais de Priam. Wolf note ici ce trait de mœurs orientales, et rappelle le nom qu'on donne encore au gouvernement du Grand Turc : *la Porte, la Sublime Porte*.

791-795. Εἶσατο.... Vers marqués d'obelisks dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est fondée sur l'inutilité du déguisement, et sur le caractère du discours prononcé par Iris. C'est Iris qui parle, selon Aristarque, et non Polîtès. Polîtès ne donnait pas d'ordres à Hector. On peut répondre que c'est précisément au caractère du discours qu'Hector reconnaîtra que le commandement vient des dieux.

791. Πολίτῃ. Les poètes posthomériques ont repris ce nom, et ils ont fait une légende à Polîtès. Virgile raconte la mort de Polîtès, *Énéide*, II, 526-530, sous les coups de Pyrrhus et aux yeux de Priam.

793. Τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ. Les tom-

δέγμενος ὀππότε ναῦφιν ἀφορμηθεῖεν Ἀχαιοί·
τῷ μιν εἰσαμένη μετέφη πόδας ὠκέα Ἴρις· 795

ᾧ γέρον, αἰεὶ τοι μῦθοι φίλοι ἄκριτοὶ εἰσιν,
ὡς ποτ' ἐπ' εἰρήνης· πόλεμος δ' ἀλίαστος ὄρωρεν.
Ἥ μὲν δὴ μάλα πολλὰ μάχας εἰσήλυθον ἀνδρῶν,
ἀλλ' οὔπω τοιόνδε τοσόνδε τε λαὸν ὄπωπα·

λίην γὰρ φύλλοισιν εἰοικότες ἢ ψαμάθοισιν 800
ἔρχονται πεδίοιο, μαχησόμενοι προτὶ ἄστυ.

Ἐκτορ, σοὶ δὲ μάλιστ' ἐπιτέλλομαι ὧδέ γε ῥέξαι·
πολλοὶ γὰρ κατὰ ἄστυ μέγα Πριάμου ἐπικούροι,
ἄλλη δ' ἄλλων γλῶσσα πολυσπερέων ἀνθρώπων·
τοῖσιν ἕκαστος ἀνὴρ σημαίνεται οἷσί περ ἄρχει, 805
τῶν δ' ἐξηγησέσθω, κοσμησάμενος πολιήτας.

ᾧς ἔφαθ'· Ἐκτωρ δ' οὔτι θεᾶς ἔπος ἠγνοήσεν,
αἰψα δ' ἔλυσ' ἀγορῆν· ἐπὶ τεύχεα δ' ἔσσεύοντο.
Πᾶσαι δ' ὠλέγνυτο πύλαι, ἕκ δ' ἔσσυτο λαὸς,

beaux étaient quelquefois d'une très-grande hauteur, et comme de véritables collines. — Αἰσούταο. Ésyétès avait été un prince de la famille royale. Son fils Alcathoüs était genre d'Anchise et beau-frère d'Énée. Strabon dit que le tombeau d'Ésyétès était à cinq stades de l'ancienne Ilion, près de la route d'Alexandrie. Nicolaidès l'identifie avec la colline ronde nommée en turc Oujuk-Tépe. Cette colline est au nord-ouest de Bounarbachi, c'est-à-dire de l'emplacement où fut la ville de Troie. Elle domine toute la plaine, et elle devait être un excellent poste d'observation.

794. Ναῦφιν, au génitif. La forme ναῦφιν est tantôt pour νηῶν, tantôt pour νηυσί.

796. Ἄκριτοι, ἴνφιν. Voy. plus haut la note sur ἀκριτόμυθε, vers 246.

797. Ἀλίαστος. Eustathe : τουτέστιν ἀφυκτος· λιάζω γὰρ τὸ ἐκφεύγω.

800. Λίην, nimis, excessivement, c'est-à-dire tout à fait.

801. Πεδίοιο. Voy. plus haut la note du vers 785. — Προτὶ ἄστυ, vulgo περὶ ἄστυ, expression fautive. Notre leçon est la vulgate antique. Scholies : οὕτως προτὶ τὸ ἄστυ, οὐ περὶ ἄστυ, ἵνα ὦσιν

ἐρχόμενοι πρὸς τὴν πόλιν· ὁμοίως καὶ Ζηνόδοτος καὶ Ἀριστοφάνης γράφουσιν. Bekker a rétabli προτὶ ἄστυ.

802. ᾧδὲ γε, sic quidem : comme je vais dire.

804. Ἄλλη δ' ἄλλων γλῶσσα. C'étaient des Pélasges et des Thraces, et les Troyens étaient eux-mêmes des Pélasges. Il n'y avait entre eux que des différences de dialectes. C'est ainsi que l'armée des sept chefs est appelée, dans Eschyle, *Sept contre Thèbes*, vers 470, ἑτερόφωνος στρατός, quoique la langue des assiégés et celle des assiégeants fût au fond la même. — Πολυσπερέων. Scholies : ἐπὶ πολλὰ μέρη τῆς γῆς διεσπαρμένων, πολυγενῶν, ἢ πολυεθνῶν.

809. Πᾶσαι δ' ὠλέγνυτο πύλαι, et la porte s'ouvrit tout entière. Il est évident qu'on n'ouvre qu'une porte, celle qui conduit à la plaine où se déployaient les Grecs, et que πᾶσαι est synonyme de ὅλαι. Homère dit souvent πύλαι pour une seule porte. Voy. XI, 65; XIII, 491, 408, 548; XVI, 333, etc. Chaque porte avait deux battants, et était comme double. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἔμφασιν ἔχει πολλῶν πυλῶν· μία δὲ ἐστὶ· καὶ ἐστὶ

πεζοί θ' ἰππῆές τε · πολλὺς δ' ὄρουμαγδὸς ὄρωρει. 810

Ἔστι δέ τις προσπάροιθε πόλιος αἰπειὰ κολώνη,
ἐν πεδίῳ ἀπάνευθε, περιόρομος ἔνθα καὶ ἔνθα.

Τῆν ἤτοι ἄνδρες Βατίειαν κικλήσκουσιν,
ἀθάνατοι δέ τε σῆμα πολυσκάρημοιο Μυρίνης ·
ἔνθα τότε Τρῳᾶές τε διέκριθεν ἠδ' ἐπίκουροι. 815

Τρῳσὶ μὲν ἠγεμόνευε μέγας κορυθαίολος Ἴεκτωρ
Πριαμίδης · ἅμα τῷγε πολὺ πλειστοὶ καὶ ἄριστοι
λαοὶ θωρήσσοντο, μεμαότες ἐγχείησιν.

Δαρδανίων αὖτ' ἤρχεν ἔς παῖς Ἀγχίσαο
Αἰνείας, τὸν ὑπ' Ἀγχίση τέκε δὶ Ἀφροδίτῃ, 820
Ἴδης ἐν κνημοῖσι θεὰ βροτῶ εὐνηθεῖσα ·
οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε δῶω Ἀντήνορος υἱε,
Ἀρχέλοχος τ' Ἀκάμας τε, μάχης εὔειδότε πάσης.

τὸ πᾶσαι ἀντὶ τοῦ ὄλαι. Il s'agit de la porte Scée. Voy. la note III, 149. Aristarque a résolu toutes les difficultés qu'on peut soulever sur le vers II, 809. Il a compté les passages où πύλαι ne dit que πόλις, et ceux où πᾶς dit ὄλος. Il a de plus constaté la différence des expressions πύλαι et θύραι, celle-ci désignant les portes des maisons, celle-là les portes des villes. Deux autres diples se réfèrent au vers II, 809. La première, XIII, 408 : ἡ διπλῆ, ὅτι πᾶς ἀντὶ τοῦ ὄλος · ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς τὸ, Πᾶσαι δ' ὠέγγυντο πύλαι. La seconde, XXIII, 435 : ἡ διπλῆ, ὅτι πάντα τὸ ὄλον, πρὸς τὸ, Πᾶσαι δ' ὠέγγυντο πύλαι.

814. Πόλιος, dissyllabe, comme le génitif ordinaire πόλειος.

813-814. Βατίειαν. Batiée, ou le tombeau de Myrine, était un tumulus dans le genre de celui où s'était posté Polixène. Cette colline était située un peu en avant de la porte Scée et du hêtre, tout près des deux Sources. Voy. le Plan de Nicomède. — Ἄνδρες... ἀθάνατοι. Pour la distinction des noms humains et des noms divins, voy. la note I, 403 sur Briarée-Egéon.

814. Πολυσκάρημοιο, agile, de πολύ, beaucoup et de σκάρω, synonyme de πηδῶ, sauter. Myrine était une femme guerrière, une des Amazones qui avaient jadis assiégé Troie.

818. Μεμαότες, brûlant de combattre. Bothe : α Μεμαότες antepenultima pro-
« ducta hic tantum legitur apud Ho-
« merum; μεμαώτες autem et similia
« sæpius, quorum quidem penultima pro-
« ducta antepenultima corripitur metri
« gratia. Nam ἀναλόγως dicitur μεμαότες
« ut τετυφότες, porrigiturque α ut in
« μάω. »

819. Δαρδανίων. Les Dardaniens ou Dardanes étaient les habitants de la Dardanie, petite contrée sur l'Hellespont, au pied de l'Ida. Leur capitale, fondée par Dardanus, fut la métropole d'Ilion. Elle se nommait Dardanie. Mais Homère ne la mentionne point. Il ne mentionne jamais que le peuple de la contrée, les Dardaniens, les Dardanes, et il leur donne souvent le nom de Troyens, comme aux autres peuples de la Troade.

820. Αἰνείας. Énée, dans l'*Iliade*, est un personnage fort secondaire. Selon Homère, il resta roi en Asie, et sa postérité s'y perpétua. Voy. XX, 307-308. La tradition de Virgile est empruntée aux fictions de l'orgueil romain.

823. Ἀρχέλοχος... Archélochos et Acamas sont tués par Ajax, l'un XIV, 464-466, l'autre VI, 8-11. Leur père Anténoir est celui qui, d'après la tradition de Virgile, émigra en Italie et y fonda Padoue. Voy. *Énéide*, I, 242-249.

Οἱ δὲ Ζέλειαν ἔναιον ὑπαὶ πόδα νείατον Ἰδῆς,
 ἀφνειοί, πίνοντες ὕδωρ μέλαν Αἰσῆπιοι,
 Τρῶες· τῶν αὖτ' ἤρχε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱὸς
 Πάνδαρος, ὃ καὶ τόξον Ἀπόλλων αὐτὸς ἔδωκεν.

825

Οἱ δ' Ἀδρήστειάν τ' εἶχον καὶ δῆμον Ἀπαισοῦ,
 καὶ Πιτύειαν ἔχον καὶ Τηρείης ὄρος αἰπύ·
 τῶν ἤρχ' Ἀδρηστός τε καὶ Ἄμφιος λινοθώρηξ,
 υἱε δὺν Μέροπος Περκωσίου, ὃς περὶ πάντων
 ἤδεε μαντοσύνας, οὐδὲ οὖς παῖδας ἔασκεν
 στείχειν ἐς πόλεμον φθισήνορα· τῷ δέ οἱ οὔτι
 πειθέσθην· Κῆρες γὰρ ἄγον μέλανος θανάτοιο.

830

Οἱ δ' ἄρα Περκώτην καὶ Πράκτιον ἀμφενέμοντο,
 καὶ Σηστόν καὶ Ἄβυδον ἔχον καὶ δῖαν Ἀρίσθην·
 τῶν αὖθ' Ὑρτακίδης ἤρχ' Ἄσιος, ὄρχαμος ἀνδρῶν,
 Ἄσιος Ὑρτακίδης, ὃν Ἀρίσθηθεν φέρον ἵπποι
 αἰθῶνες, μεγάλοι, ποταμοῦ ἄπο Σελλήεντος.

835

824. Ζέλειαν. Zélie fut plus tard une dépendance de Cyzique. Le ζ de Ζέλεια ne fait point position, car il ne rend pas longue la syllabe qui le précède. Voy. plus haut la note du vers 634 sur Ζάκυνθος. Payne Knight changeait le ζ en δ dans Ζέλεια comme dans Ζάκυνθος, et il écrivait ici Δέλειαν.

825. Αἰσῆπιοι. L'Ésèpus, rivière de la petite Mysie, se jetait près de Cyzique dans la Propontide.

826. Τρῶες, Troyens. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὴν Ζέλειαν οἰκοῦντες ὑπὸ τῆς Ἰδῆς καὶ ὑπὸ Πανδάρου Τρῶες ἐλέγοντο. On appelait Lycie Troyenne la partie de la Troade qui avoisinait l'Ésèpus. Pandarus n'était pas de la Lycie proprement dite. Aristarque rappelle plusieurs fois que Ἰῆ Lycie de Pandarus n'est que la Lycie Troyenne. Ainsi V, 473, sur ἔν Λυκίῃ : ἡ διπλῆ, ὅτι τὴν Τρωϊκὴν Λυκίαν λέγει.

828. Ἀδρήστειαν... Adrastée, ville de la petite Mysie, sur la Propontide; Apèse, ou Pèse, entre Lampsaque et Parium.

829. Πιτύειαν... Pityée, entre Parium et Priapus; le mont Térée, sur le territoire de Cyzique, au-dessus de Zélie.

830. Ἀδρηστός. Adreste ou Adraste est tué par Agamemnon, VI, 63. — Ἄμφιος. Cet Amphius est autre que celui qui est tué par Ajax, V, 612. La syllabe φι du mot Ἄμφιος compte pour une longue. C'est la même licence qu'au vers 731, dans Ἀσκληπιοῦ.

831. Μέροπος Περκωσίου. Le prophète Mèrops était roi de Pércote sur l'Hellespont. — Περὶ πάντων, mieux que pas un.

835. Πράκτιον. Le Practius, aujourd'hui Bargas, est une rivière qui se jette dans l'Hellespont.

836. Σηστόν... Sestos, Abydos et Arisbe étaient les mêmes villes qui sont restées célèbres depuis.

837. Ἄσιος. Asius est tué par Idoménée, XIII, 385. Nisus, immortalisé par Virgile, est appelé *Hyrtacides* dans l'*Énéide*, IX, 477, et donné ainsi pour un frère d'Asius.

838. Ἄσιος Ὑρτακίδης. A propos de la reprise du mot Ἄσιος, Aristarque notait que cette forme de style, l'épanalepse, est fréquente dans l'*Iliade*, mais qu'il y en a aussi un exemple dans l'*Odyssée*. Cette remarque était à l'adresse des chorizontes : πρὸς τοὺς χωρίζοντας. Voy. les *Scholies*, au vers XII, 96.

839. Σελλήεντος. Nous avons vu, au

Ἴππόθοος δ' ἄγε φῦλα Πελασγῶν ἐγχεσιμύρων. 840

τῶν οἱ Λάρισαν ἐριβόλακα ναιετάσκον·

τῶν ἦρχ' Ἴππόθοός τε Πύλαιός τ', ὄζος Ἄρηρος,

οὔτε δ' ὠ Λήθοιο Πελασγοῦ Τευταμίδαο.

Αὐτὰρ Θρηϊκας ἦγ' Ἀκάμας καὶ Πείροος ἦρωες,

ὄσσοις Ἑλλησποντος ἀγάρροος ἐντὸς ἔέργει. 845

Εὐφημος δ' ἀρχὸς Κικόνων ἦν αἰχμητῶν,

νιὸς Τροϊζήνοιο Διοτρεφέος Κεάδαο.

Αὐτὰρ Πυραίχμης ἄγε Παίονας ἀγκυλοτόξους,

τηλόθεν ἐξ Ἄμυδῶνος, ἀπ' Ἄξιου εὐρυρέοντος,

Ἄξιου, οὗ κάλλιπτον ὕδωρ ἐπικίδναται αἶαν. 850

Παρλαγόνων δ' ἦγεῖτο Πυλαιαμένεος λάσιόν κῆρ,

vers 539, un Selléis en Élide ou en Thesprotie. Celui dont il est question ici baignait, suivant Strabon, la ville même d'Arisbe.

840. Ἴππόθοος. Hippothoüs est tué dans la bataille du chant XVII, vers 217-348. — Πελασγῶν. Ces Pélasges, qui avaient seuls conservé le nom de la race primitive, étaient une peuplade de l'Éolide.

841. Λάρισαν. Cette Larise ou Larisse, plus tard Phriconis, était voisine de Cymé en Éolide.

842. Πύλαιος. Pylée, le frère d'Hippothoüs, est inconnu d'ailleurs.

843. Λήθοιο... Léthus et son père Teutame ne sont pour nous que des noms. Il n'est guère probable que ce Teutame d'Homère soit le roi d'Assyrie nommé par Diodore comme ayant envoyé à Troie les troupes commandées par Memnon.

844. Ἀκάμας. Cet Acamas, distinct du chef des Dardanes nommé au vers 823, est tué par le grand Ajax, VI, 8. — Πείροος. Péroüs était fils d'Imbrasus, et venait de la ville d'Énus. Il est nommé Pères, XX, 484.

845. ὄσσοις... Il s'agit des peuplades du pays situé sur la côte européenne de l'Hellespont.

846. Εὐφημος... Ce vers se termine par trois spondées. Euphémos est inconnu d'ailleurs. Les Cicons étaient les Thraees qui habitaient entre l'Imbare et le Lissus.

847. Τροϊζήνοιο... Trazénius et son père Céas sont inconnus.

848. Πυραίχμης... Pyrechmès est tué par Patrocle, XVI, 287. Les Péons étaient une colonie troyenne en Thrace, au midi des Cicons. Il y avait aussi un chef des Péons nommé Astéropée. Voy. XXI, 440-460. Il n'est pas nommé ici parce qu'il n'avait sans doute qu'un commandement particulier. Il n'était d'ailleurs à Troie que depuis quelques jours. Voy. XXI, 456.

849. Ἄμυδῶνος. Amydon, sur l'Axius, rivière nommée aujourd'hui Vistrizza, qui se jette dans le golfe Thermaïque.

850. Ἄξιου. Remarquez cette répétition poétique. On en a vu une pareille au vers 839. On en verra une plus remarquable encore au vers 871. On se rappelle le *lumina* et le *domus alta* de Virgile : *Énéide*, II, 405-406; XII, 546-547.

851. Παρλαγόνων. Les Paphlagoniens habitaient sur le Pont-Euxin, entre l'Haïlys, le Parthénius et la Phrygie. — Πυλαιαμένεος λάσιον κῆρ, le cœur velu de Pyléménès, c'est-à-dire, le robuste et vaillant Pyléménès : comme la force herculéenne, plus haut, vers 658, pour *Hercule*. Quant à λάσιον κῆρ, voy. la note I, 489, sur στήθεσιν λασιόσι. Pyléménès est tué par Ménélas, V, 576-579; mais il reparait, XIII, 658-659. Les anciens avaient beaucoup discuté au sujet de cette résurrection : ἡ διπλῆ, ὅτι οὗτός ἐστι Πυλαιαμένης, περὶ οὗ πολλοὶ τῶν ἀρχαίων ἐζητήρασι. Cette dipte fait allusion à des discussions antérieures à l'École même d'Alexandrie. C'était là en effet un beau texte

ἐξ Ἐνετῶν, ὅθεν ἡμιόνων γένος ἀγροτεράων ·
οἳ ῥα Κύτωρον ἔχον, καὶ Σήσαμον ἀμφενέμοντο,
ἀμφὶ τε Παρθένιον ποταμὸν κλυτὰ δῶματ' ἔναιον,
Κρῶμνάν τ' Αἰγιαλόν τε καὶ ὑψηλοὺς Ἐρυθίνους.

855

Αὐτὰρ Ἁλιζώνων Ὀδῖος καὶ Ἐπίστροφος ἤρχον,
τηλόθεν ἐξ Ἀλύθης, ὅθεν ἀργύρου ἐστὶ γενέθλιη.

Μυσῶν δὲ Χρόμις ἤρχε καὶ Ἐννομος οἰωνιστής ·
ἀλλ' οὐκ οἰωνοῖσιν ἐρύσσατο Κῆρα μέλαιναν,
ἀλλ' ἐδάμη ὑπὸ χειρὶ ποδώκεος Αἰακίδαο
ἐν ποταμῷ, ὅθι περ Τρῶας κεραίιζε καὶ ἄλλους.

860

Φόρχυς αὖ Φρύγας ἤγε καὶ Ἀσκάnios θεοειδής,

d'argumentation pour les ἐνστατικοί et les λυτικοί. On verra la double solution d'Aristarque, dans la note XIII, 658-659, et les explications imaginées par les modernes.

852. Ἐνετῶν. Homère est le seul auteur qui place des Ἐνέτες dans la Paphlagonie. Zénodote écrivait Ἐνέτης, nom de ville inconnu d'ailleurs. — Ἀγροτεράων, sauvages. Il s'agit de l'animal que nous appelons aussi *hémione*. Telle est du moins l'opinion générale. Suivant les Alexandrins, il s'agirait de vraies mules, de mules de labour. *Scholies* : τῶν μάλιστα ἐν ἀγροῖς ἐπιτηδείων.

853. Κύτωρον... Cytore, plus tard port d'Amastris, sur le Pont-Euxin, aujourd'hui Quitros; Sésame, sur le Parthénus, plus tard citadelle d'Amastris.

854. Παρθένιον. Le fleuve Parthénus, aujourd'hui Baratin, séparait la Paphlagonie de la Bithynie.

855. Κρῶμναν... Cromna, plus tard Amastris; Egiale, suivant les *Scholies*, tout le littoral paphlagonien; Erythines, deux montagnes de couleur rouge au bord de la mer, et peut-être aussi une ville du même nom au pied de ces montagnes.

856. Ἁλιζώνων... Les Halizons, nommés par d'autres Chalybes et Chaldéens, habitaient le pays où fut plus tard Pharmacie. Odius et Épistrophus, qu'il faut distinguer de leurs homonymes grecs, ne jouent aucun rôle dans l'*Iliade*. Odius est tué par Agamemnon, V, 39.

857. Ἀλύθης. Alybe, contrée de Bithynie, disent les scholiastes. C'était sans

doute le nom du pays des Halizons, et non point celui d'une ville. Cela explique comment les Halizons sont devenus des Chalybes. Au lieu de ἐξ Ἀλύθης, on écrivait aussi ἐξ Ἀλύθων, selon Eustathe, et même ἐκ Χαλύθων. — Ὅθεν, unde : d'où coule vers nous. Dübner : « Les Grecs, dans les premiers temps, recevaient leurs métaux des habitants du Pont. » — Ἀργύρου γενέθλιη. Plus tard, il n'est question que de mines de fer. C'est aux Chalybes qu'on attribuait l'invention de l'art de travailler ce dur métal, art encore mal connu ou peu usité au temps d'Homère. Voy. l'imprécation contre les Chalybes dans la *Chevelure de Bérénice*, vers 48-50, surtout le texte grec du passage; car le latin fausse un peu le sens. Callimaque ne parle que des Chalybes. Catulle dit : *Chalybon omne genus percat et (ille) qui...*, au lieu de οἳ, *lesquels*.

858-861. Μυσῶν... Les Mysiens étaient un peuple thrace établi en Asie Mineure. Ils s'étendaient, depuis l'embouchure de l'Ésépous dans la Propontide, jusqu'à l'Olympe de Phrygie et jusqu'au lac Ascanius. Chromis et Ennomos sont inconnus.

860-864. Ἀλλ' ἐδάμη... Aristarque rejetait ces deux vers, parce que la mort d'Ennomos n'est point racontée dans le récit de la bataille. Voyez plus bas la note des vers 874-875.

864. Ἐν ποταμῷ, dans le fleuve. Il s'agit du massacre raconté XXI, 47-26.

862. Φόρχυς... Phoreys, tué par Ajax, XVII, 312; les Phrygiens, établis alors sur le Sangarius, aujourd'hui Sakaria,

τῆλ' ἐξ Ἀσκανίης· μέμασαν δ' ὕσμινι μάχεσθαι.

Μήροισιν αὖ Μέσθλης τε καὶ Ἄντιφος ἠγησάσθην,
ὕιε Ταλαιμένεος, τῷ Γυγαίῃ τέκε λίμνη,
οἱ καὶ Μήρονας ἦγον ὑπὸ Τμώλῳ γεγαῶτας.

865

Νάστης αὖ Καρῶν ἠγήσατο βαρβαροφώνων,
οἱ Μίλητον ἔχον Φθειρῶν τ' ὄρος ἀκριτόφυλλον,
Μαιάνδρου τε ῥόας, Μυκάλης τ' αἰπεινὰ κάρηνα·
τῶν μὲν ἄρ' Ἀμφίμαχος καὶ Νάστης ἠγησάσθην,
Νάστης Ἀμφίμαχός τε, Νομίονος ἀγλαὰ τέκνα,
ὃς καὶ χρυσὸν ἔχων πόλεμόνδ' ἔεν, ἠύτε κούρη·
νήπιος, οὐδὲ τί οἱ τόγ' ἐπήρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον·

870

c'est-à-dire dans une portion de ce qui fut plus tard la Galatie et la Bithynie; Ascanius, nommé une seule fois ailleurs, comme un très-vaillant guerrier. Voy. la note XIII, 792. Les poètes grecs postérieurs à Homère, et les Latins à leur exemple, font confusion de la Troade et de la Phrygie. Aristarque a signalé cette altération de la tradition homérique : ἡ διπλῆ, ὅτι οἱ νεώτεροι τὴν Τροίαν καὶ τὴν Φρυγίαν τὴν αὐτὴν λέγουσιν, ὃ δὲ Ὅμηρος οὐχ οὕτως.

863. Ἀσκανίης. Ascanie était située sur le lac Ascanius en Bithynie.

864. Μήροισιν.... Les Méoniens étaient les Lydiens des contrées voisines du Tmolus. Mesthlès est nommé une seule fois ailleurs, XVII, 245. Antiphus, à distinguer de ses homonymes, est nommé seulement ici.

865. Ταλαιμένεος. Talémène est inconnu. — Γυγαίῃ λίμνη. Le lac Gygée, plus tard Coloe, aujourd'hui Euli-Gheul, était dans le voisinage de Sardes. Homère dit que le lac a enfanté Mesthlès et Antiphus, parce qu'ils sont nés et ont grandi sur ses bords. Quelques anciens lisaient Γυγαίῃ λίμνη au datif, dans le sens de ἐπὶ λίμνῃ. Aristarque a conservé l'image. Eustathe cite la leçon γυραίως, attribuée au texte de Marseille. Il faut lire sans doute Γύρατος ou Γυραίη, Gyrée. Mais le vrai nom est bien Gygée.

866. Τμώλῳ. Le Tmolus, célèbre par ses vins et ses parfums, s'élevait au-dessus de Sardes.

867. Νάστης. Nastès est nommé seule-

ment dans ce passage. — Καρῶν. Les Cariens habitaient ce qui fut plus tard l'Ionie. — Βαρβαροφώνων. Bothe : « Ca- « res poeta vocat βαρβαροφώνους, hoc « est βαρβαρίζοντας, quod recentior dixit « set σολοικίζοντας, quia Græcis verbis « admiscebant barbara Lydorum, Per- « sarum aliorumque populorum finitimo- « rum. » Les Cariens étaient des Pélasges. Leur grec a toujours été détestable, et on disait cariser, καρίζειν, pour mal parler. Aristarque se servait de l'épithète appliquée par Homère aux Cariens pour démontrer, contre l'opinion de Thucydide, la haute antiquité du mot βάρβαρος.

868. Μίλητον.... Milet fut plus tard habitée uniquement par des Grecs. Le mont Phthiron ou montagne des pins, plus tard le Latmos, est connu par la fable d'Endymion.

869. Μαιάνδρου.... Le Méandre, aujourd'hui Buiuk-Meinder, traversait la Phrygie et l'Ionie, et se jetait dans la mer près de Milet. Le Mycale, montagne de l'Ionie, s'avance dans la mer en face de Samos. Les Milésiens alléguèrent, dit-on, ce vers d'Homère, pour se maintenir en possession du Mycale, que leur contestaient leurs voisins.

870. Τῶν μὲν... Ce vers se termine par quatre spondées. Voyez la note I, 339. — Ἀμφίμαχος. Cet Amphimaque est inconnu.

871. Νομίονος. Nomion est inconnu.

872. Χρυσὸν ἔχων. Amphimaque portait des colliers d'or, des bracelets d'or, des bijoux d'or.

ἀλλ' ἐδάμη ὑπὸ χερσὶ ποδώκεος Δίακίδαο
 ἐν ποταμῷ, χρυσὸν δ' Ἀχιλεὺς ἐκόμισσε δαίτρων. 875
 Σαρπηδῶν δ' ἤρχεν Λυκίων καὶ Γλαῦκος ἀμύμων,
 τηλόθεν ἐκ Λυκίης, Ξάνθου ἄπο δινήεντος.

874-875. Ἀλλ' ἐδάμη... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. L'athétèse doit avoir ici le même motif que pour les deux vers 860-861 ; car Amphimaque n'est plus nommé nulle part. Voici le principe énoncé par Aristarque, à propos des vers 860-861 : εἰώθεν δὲ ὁ ποιητῆς τοὺς τῶν ἡγεμόνων θανάτους διαδήλως λέγειν.

876. Σαρπηδῶν... Sarpédon, fils de Jupiter et de Laodamie fille de Bellérophon, tué par Patrocle, XVI, 480 ; les Lyciens de la Grande Lycie, entre la Carie et la Pamphylie ; Glaucus, cousin de Sarpédon, célèbre par sa rencontre avec Diomède, VI, 419 et suivants, et par le troc de ses armes d'or contre des armes d'airain.

877. Ξάνθου. C'est le Xanthe de Lycie, qui descend du Taurus vers la Méditerranée. Il y avait, sur ses bords, une ville aussi nommée Xanthe, aujourd'hui Eksendé ou Kounik. — Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'importance capitale du *Catalogue* pour l'histoire primitive de la Grèce et de l'Asie Mineure. Il n'y a pas de source plus ancienne ; il n'y en a même pas de plus sûre. Le poète ne donne rien ou ne donne que fort peu à la fantaisie. Il dit tout ce qu'on savait de son temps. Les épithètes mêmes ont presque partout une valeur historique ou géographique. Je regrette que les bornes de ce commentaire ne m'aient pas permis d'entrer dans plus de détails. On a du moins l'indispensable.

ΙΛΙΑΔΟΣ Γ.

ΟΡΚΟΙ. ΤΕΙΧΟΣΚΟΠΙΑ. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΚΑΙ ΜΕΝΕΛΑΟΥ ΜΟΝΟΜΑΧΙΑ.

Alexandre ou Paris provoque au combat les plus braves des Grecs ; mais il recule effrayé, dès que Ménélas s'avance contre lui (1-37). Les reproches d'Hector le décident à lutter contre Ménélas (38-73). On convient qu'Hélène sera le prix du vainqueur, et qu'un traité, sanctionné par Priam, assurera la paix qui doit suivre ce combat (76-120). Hélène monte sur la tour qui domine la porte Scée, et nomme à Priam et aux vieillards troyens les principaux chefs de l'armée grecque (121-244). Conclusion du traité (243-301). Combat de Paris et de Ménélas (302-372). Paris est sauvé par Vénus, et se retrouve en présence d'Hélène, qui gourmande sa lâcheté (373-436). Réconciliation des deux époux (437-448). Agamemnon réclame l'exécution du traité (449-461).

Αὐτὰρ ἐπεὶ κόσμηθην ἅμ' ἡγεμόνεσσιν ἕκαστοι,
Τρῶες μὲν κλαγγῇ τ' ἐνοπῇ τ' ἴσαν, ὄρνιθες ὡς,
ἤϊτε περ κλαγγῇ γεράνων πέλει οὐρανόθι πρό,
αἴτ' ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον,
κλαγγῇ ταίγε πέτονται ἐπ' Ὠκεανοῖο ῥοάων,
ἀνδράσι Πυγμαίοισι φόνον καὶ Κῆρα φέρουσαι·
ἡέριαι δ' ἄρα ταίγε κακὴν ἔριδα προσφέρονται·

5

1. Κόσμηθην, furent rangés en bataille. *Scholies* : διετάθησαν. — ἕκαστοι, dans le sens de ἐλάτεροι : les soldats de chacune des deux armées. Quelques-uns entendent, les soldats de chacun des peuples composant les deux armées.

3. Οὐρανόθι πρό. *Scholies* : πρὸ τοῦ οὐρανοῦ, ὃ ἐστὶν ἐν τῷ ἀέρι. Littéralement, dans le ciel devant. Dübner : « Le spectateur est sur la terre ; par conséquent les grues sont pour lui devant le

ciel. » Voy. Ἰδιόθι πρό, VIII, 555 ; ἡϊόθι πρό, XI, 50.

5. Ῥοάων. L'Océan d'Homère est un fleuve qui roule autour du disque de la terre.

6. Πυγμαίοισι. On plaçait en Éthiopie, aux extrêmes confins du midi, par conséquent sur les bords du grand fleuve, ce peuple de nains fabuleux. Boileau a imité ce passage au premier chant du *Lutrin*, vers 143-146.

7. Ἠέριαι, à l'aube du matin. Voy. I, 497.

οἱ δ' ἄρ' ἴσαν σιγῇ μένεα πνεύοντες Ἀχαιοί,
ἐν θυμῷ μεμαῶτες ἀλεξέμεν ἀλλήλοισιν.

Εὐτ' ὄρεος κορυφῆσι Νότος κατέχευεν ὀμίχλην, 10
ποιμέσιν οὔτι φίλην, κλέπτῃ δέ τε νυκτὸς ἀμείνω,
τόσσον τίς τ' ἐπιλεύσσει ὅσον τ' ἐπὶ λαῶν ἴησιν·
ὥς ἄρα τῶν ὑπὸ ποσσὶ κονίσσαλος ὄρνυτ' ἀέλλης
ἐρχομένων· μάλα δ' ὤκα διέπρησσον πεδίοιο.

Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες, 15
Τρωσὶν μὲν προμάχιζεν Ἀλέξανδρος θεοειδής,
παρδαλέην ὤμοισιν ἔχων καὶ καμπύλα τόξα
καὶ ξίφος· αὐτὰρ ὁ δοῦρε δῶμα κεκορυθμένα χαλκῶ
πάλλων Ἀργείων προκαλίζετο πάντας ἀρίστους
ἀντίβιον μαχέσασθαι ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι. 20

8. Οἱ, eux, à savoir Ἀχαιοί, les Grecs.

10. Εὐτε pour ἤυτε, comme. Didyme : διὰ τοῦ ε αἰ Ἀριστάρχου τὸ εὔτε. Voyez XIX, 386. La note de Didyme fait allusion à une ancienne leçon, ἤυτ' ὄρεος : ἐν ἐνίαις δὲ τῶν ἐκδόσεων, τῇ τε Χίᾳ καὶ τῇ Μασσαλιωτικῇ καὶ τισιν ἄλλαις, ἐκ πλήρους ἐγέγραπτο· Ἡὕτ' ὄρεος κορυφῆσι.

12. Ἰᾶαν ἴησι pour ἐφίησι Ἰᾶαν. On n'y voit qu'à la distance d'un jet de pierre.

43. Κονίσσαλος... ἀέλλης, une poussière tempétueuse, c'est-à-dire une tempête de poussière. Aristarque : ἡ ὀμιχλή, ὅτι λέγει οὐχ ὑπὸ ποδῶν ἀέλλης, ἀλλὰ κονίσσαλος ἀέλλης, ἀελλῶδης. Au lieu de l'adjectif ἀέλλης, qui ne se trouve qu'ici, quelques-uns lisent ἀολλής, ce qui ôte l'image, et d'autres ἀολλής pour ἀολλήεις, ce qui n'est qu'une variante d'ἀολλής. Quelques modernes attribuent à Aristophane de Byzance la leçon κονίσσαλος ἀέλλης, qui changerait l'adjectif en substantif : une poussière de la tempête, une poussière telle qu'en soulève la tempête. D'autres croient qu'Aristophane avait écrit, κονίσσαλου ὄρνυτ' ἀέλλης. C'est une double erreur. Scholies : Ἀριστοφάνης γράφει, κονίσσαλου ὄρνυτ' ἀέλλης. On comprend qu'Aristarque ait rejeté ce double changement, et préféré l'ἄπαξ εἰρημένον au métaplasme d'ἄελλα ou ἀέλλη

en ἀέλλης, qui serait masculin et aurait le génitif en ου.

44. Πεδίοιο, dans la plaine. Voyez la note II, 785.

45. Σχεδόν, proche, tout proche, dépend de ἦσαν. Voyez la note V, 458. Ce vers est souvent répété dans l'Iliade.

16. Ἀλέξανδρος, surnom de Paris. Homère l'emploie ordinairement pour désigner ce fils de Priam.

18. Αὐτὰρ ὁ... Virgile, *Énéide*, XII, 488 : «... læva duo forte gerebat Lenta, α levis cursu, præfixa hastilia ferro. » C'est Didyme qui a rétabli dans le texte l'article ὁ, lui, rappelant le sujet. Il en donne des raisons tirées de la diction ordinaire du poète. Mais il avoue que cet ὁ n'était ni dans Aristarque, ni dans Aristophane, ni dans Callistrate, ni dans la plupart des meilleurs textes.

19-20. Πάλλων... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque y voit une contradiction avec ce qui suit, et une absurde exagération : ἀλλ' ὕστερον ἐπὶ τοῦτο ἐρχεται ὀνειδισθεὶς ὕρ' Ἐκτορος· ἀποπον δὲ καὶ τὸ ἅμα πάντας προκαλεῖσθαι. Quelques uns répondaient que Paris ne provoquait qu'en idée : τῇ φαντασίᾳ, οὐ τῷ λόγῳ. D'autres faisaient dépendre Ἀργείων de ἀντίβιον, et entendaient προκαλίζετο des exhortations de Paris aux Troyens : τοὺς ἀρίστεις τῶν Τρώων προετρέπετο κατὰ τῶν Ἑλλή-

Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησεν Ἀρηίφιλος Μενέλαος
 ἐρχόμενον προπάροιθεν ὀμίλου, μακρὰ βιβάντα,
 ὥστε λέων ἐχάρη μεγάλῳ ἐπὶ σώματι κύρσας,
 εὐρύων ἢ ἔλαφον κεραὸν ἢ ἄγριον αἶγα,
 πεινῶν· μάλα γάρ τε κατεσθίει, εἶπερ ἂν αὐτὸν 25
 σεύωνται ταχέες τε κύνες θαλεροί τ' αἰζήοι·

ὡς ἐχάρη Μενέλαος Ἀλέξανδρον θεοειδέα
 ὀφθαλμοῖσιν ἰδὼν· φάτο γὰρ τίσεσθαι ἀλείτην·
 αὐτίκα δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἄλτο χαμαῖζε.

Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησεν Ἀλέξανδρος θεοειδῆς 30
 ἐν προμάχοισι φανέντα, κατεπλήγη φίλον ἦτορ·
 ἅψ' δ' ἐτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο, Κῆρ' ἀλεεινών.

Ὡς δ' ὅτε τίς τε ὀράκοντα ἰδὼν παλίνορσος ἀπέστη,
 οὔρεος ἐν βήσσης, ὑπὸ τε τρόμος ἔλλαβε γυῖα,
 ἅψ τ' ἀνεχώρησεν, ὧχρός τέ μιν εἶλε παρειάς· 35
 ὡς αὖτις καθ' ὄμιλον ἔδῳ Τρώων ἀγερώχων,
 δείσας Ἀτρείος υἱὸν, Ἀλέξανδρος θεοειδῆς.

νων. Mais Paris est un bravache, et Homère n'est que vrai.

23-25. Ὡστε λέων... Virgile, *Énéide*, X, 723 : « Impastus stabula alta leo ceu « sœpe peragrans (Suadet enim vesana « fames), si forte fugacem Conspexit ca- « pream aut surgentem in cornua cervum, « Gaudet hians immane, comasque arroxit, « et hæret Visceribus super incumbens; « lavit improba teter Ora cruor. » — Σώματι, un cadavre. Le lion d'Homère n'a pas besoin, comme celui de Virgile, de chasser sa proie. Il a la chance de trouver le gibier à terre, par le fait de quelque chasseur. Ἐπικύρσας indique un hasard, une heureuse aubaine; et σώματι dit que le cerf ou la chèvre sauvage est sans vie. Aussi le lion rassasié-t-il aussitôt son appétit (μάλα γάρ τε κατεσθίει), sans avoir la peine de courir. Aucun traducteur n'a rendu exactement ce passage, c'est-à-dire conformément au sens de σῶμα chez Homère. Ce mot n'y est jamais synonyme de δέμας, et c'est δέμας qui correspond à *corpus*, à l'animal sur pied. Apollonius : σῶμα· ὁ Ἀρίσταρχος παρατετήρηκε τὸ σύνθηες Ὀμήρω, καὶ σε-

σημειώται διπλῆ, ὅτι σῶμα οὐδέποτε Ὀμηρος ἐπὶ τοῦ ζῶντος εἴρηκεν. La langue des tragiques, au contraire, nous montre σῶμα désignant même la personne humaine. Σῶμα τῶδε, dans Euripide, *Alceste*, 610, est pour ἐγώ. Σῶμα n'a pris que postérieurement à Homère le sens de *corpus*.

25. Εἶπερ ἂν équivalait à καίπερ ἂν : *etiamsi*, quand bien même.

27. Θεοειδέα ne compte que pour quatre syllabes, comme s'il y avait θεοειδῆ.

28. Φάτο, il se promettait. Voyez la note II, 37. — Ἀλείτην, le coupable. Zénodote écrivait ἀλειτάς, les crimes de Paris. Aristarque : κρείττον δὲ αὐτὸν τὸν Ἀλέξανδρον λέγεσθαι ἀλείτην.

29. Αὐτίκα... Ce vers est souvent répété dans l'*Iliade*. Virgile l'a imité, *Énéide*, XI, 355 et 679.

33-35. Ὡς δ' ὅτε... Virgile, *Énéide*, II, 379 : « Improvisum aspris vcluti « qui sentibus anguem Pressit humi ni- « tens, trepidusque repente refugit Attol- « lentem iras et cœrula colla tumentem. »

34. Ὑπό, par en bas. Ses jambes tremblent.

Τὸν δ' Ἐκτωρ νείκεσεν ἰδὼν αἰσχροῖς ἐπέεσσιν·

Δύσπαρι, εἶδος ἄριστε, γυναιμανές, ἤπεροπευτά,
αἰθ' ὄφελος ἄγονός τ' ἔμεναι ἄγαμός τ' ἀπολέσθαι. 40

Καί κε τὸ βουλοίμην, καί κεν πολὺ κέρδιον ἦεν
ἢ οὔτω λώβην τ' ἔμεναι καὶ ὑπόψιον ἄλλων.

Ἴη που καρχαλόωσι καρηκομύωντες Ἀχαιοὶ
φάντες ἀριστῆα πρόμον ἔμμεναι, οὔνεκα καλὸν
εἶδος ἐπ'· ἀλλ' οὐκ ἔστι βίη φρεσὶν οὐδέ τις ἀλκή. 45

Ἦ τοιόσδε ἐὼν, ἐν ποντοπόροισι νέεσσιν
πόντον ἐπιπλώσας, ἐτάρους ἐρήρας ἀγείρας,
μιχθεὶς ἀλλοδαποῖσι, γυναῖκα εὐειδέ' ἀνήγες
ἐξ ἀπίης γαίης, νυὸν ἀνδρῶν αἰχμητῶν,
πατρὶ τε σῶ μέγα πῆμα πόληί τε παντὶ τε δῆμῳ, 50

δυσμενέσιν μὲν χάρμα, κατηφείην δὲ σοὶ αὐτῷ;

Οὐκ ἂν δὴ μείνειας Ἀρηίφιλον Μενέλαον;

Γνοίης χ' οἴου φωτὸς ἔχεις θαλερὴν παράκοιτιν.

Οὐκ ἂν τοι χραίσμη κίθαρις, τά τε δῶρ' Ἀφροδίτης,

39. Δύσπαρι, funeste Paris! Il n'y a guère d'autre exemple, chez les poètes grecs, de δὺς en composition avec un nom propre. On ne cite que Δυσελένα d'Euripide, *Oreste*, vers 1349. Ovide a transporté en latin l'expression d'Homère. *Laodamie à Protésilas*, vers 43 : « *Dys-« pari Priamide, damno formose tuorum.* »

42. Ὑπόψιον. Apollonius : ὑποπτον καὶ ὑποθλεπόμενον. Nous disons, *mal vu*.

44. Πρόμον. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι κατὰ συκοπῆν τὸν πρόμαχον εἶρηκεν (en disant πρόμον), οὐχ, ὡς οἱ γλωσσογράφοι, τὸν βασίλειά. Les deux mots sont synonymes par le fait, comme venant tous deux de πρό, *en avant* ; mais il n'y a point de syncope dans πρόμος. Celui qui est en avant, le chef de file, le πρόμος, est naturellement celui qui combat en tête des autres, le πρόμαχος. — Ἐμμεναι, *esse te*, que tu étais.

45. Ἐπ' pour ἐπι, c'est-à-dire ἔπεστι, ἔπεστί σοι.

46. Τοιόσδε ἐὼν' *tu quum talis esses* : un lâche tel que toi. L'hiatus ε-ε a choqué certains éditeurs. *Turpis hiatus*, dit

Bothe. Quelques-uns corrigent complètement l'hiatus, et lisent τοιοῦτος ἐὼν. D'autres l'adoucent en écrivant τοῖος δὴ ἐὼν.

49. Ἐξ ἀπίης γαίης, d'une terre lointaine. Voyez la note I, 270. Le vers se termine par trois spondées.

51. Κατηφείην, proposition, comme πῆμα et χάρμα, aux mots γυναῖκα et νυόν. Zénodote écrivait κατηφείην. Notre vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque, et, avant eux, celle du texte d'Argos et celle de Sosigène.

52. Οὐκ ἂν δὴ μείνειας équivalait à διὰ τί οὐκ ἔμεινας; et la réflexion γνοίης κε..., *alors tu saurais...*, sort tout naturellement de l'interrogation.

54. Οὐκ ἂν τοι... Horace, *Odes*, I, xv, 13 : « Nequicquam Veneris presidio ferox
« Pectus cæsarium, grataque feminis Im-
« belli cithara carmina divides;... tamen
« heu scrus adulteros Crines pulvere col-
« lines. »

54-55. Τὰ δῶρ(α), ἡ κόμη, τὸ εἶδος, c'est-à-dire ταῦτα τὰ δῶρα, αὐτὴ ἡ κόμη, τοῦτο τὸ εἶδος, selon la force de δ, ἡ, τό dans Homère. C'est ici l'iste, ista, istud

ἢ τε κόμη τό τε εἶδος, ὅτ' ἐν κονίησι μιγείης. 55
 Ἄλλὰ μάλα Τρῶες δειδήμενες· ἦ τέ κεν ἦδη
 λάϊνον ἔσσο χιτῶνα, κακῶν ἔνεχ' ὅσσα ἔοργας.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν Ἀλέξανδρος θεοειδής·
 Ἔκτορ, ἐπεὶ με κατ' αἴσαν ἐνείκεσας οὐδ' ὑπὲρ αἴσαν,
 αἰεὶ τοι κραδίη πέλεκυς ὡς ἔστιν ἀτειρής, 60

ὅστ' εἴσιν διὰ δουρός ὑπ' ἀνέρος, ὅς ῥά τε τέχνη
 νήϊον ἐκτάμνησιν, ὀφέλλει δ' ἀνδρὸς ἔρωήν·
 ὡς σοὶ ἐνὶ στήθεσσιν ἀτάρβητος νόος ἔστιν.

Μή μοι δῶρ' ἐρατὰ πρόφερε χρυσέης Ἀφροδίτης·
 οὔτοι ἀπόβλητ' ἐστὶ θεῶν ἐρικυδέα δῶρα, 65
 ὅσσα κεν αὐτοὶ δῶσιν, ἐκῶν δ' οὐκ ἂν τις ἔλοιτο.

Νῦν αὖτ' εἰ μ' ἐθέλεις πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι,
 ἄλλους μὲν κάθισον Τρῶας καὶ πάντας Ἀχαιοὺς,
 αὐτὰρ ἔμ' ἐν μέσσω καὶ Ἀρηίφιλον Μενέλαον
 συμβάλετ' ἀμφ' Ἑλένη καὶ κτήμασι πᾶσι μάχεσθαι. 70

Ὅπποτερος δέ κε νικήσῃ κρείστων τε γένηται,
 κτήμαθ' ἔλων εὔ πάντα γυναῖκά τε οἴκαδ' ἀγέσθω·
 οἱ δ' ἄλλοι φιλόττητα καὶ ὄρκια πιστὰ ταμόντες
 ναίοιτε Τροίην ἐριθῶλακα, τοὶ δὲ νεέσθω

des Latins, au sens défavorable; car Hector ne fait point un éloge.

56. Δειδήμενες, timides. Zénodote écrivait ἐπέημονες, compatissants. Mais, comme dit Aristarque, c'est de la haine, et non de la pitié, que les Troyens ont pour Pâris: οὐκ ἐλεοῦσι δὲ αὐτὸν, ἀλλὰ μισοῦσι. D'ailleurs ἐλεῶμων serait, dans Homère, aussi bien que δειδήμενων, un ἄπαξ εἰρημένον.

56-57. Κεν... λάϊνον ἔσσο χιτῶνα, tu aurais revêtu une tunique de pierre; on t'aurait lapidé. Bothe: « More prisecorum dictum « est, res per similia potius quam verbis « propriis declarantium. Is, qui lapidatur, « visus est amictus lapidibus. » Pindare a dit, *Néméennes*, XI, 24, γὰν ἐπιεσσόμενος, pour dire: devant être enterré.

59. Κατ' αἴσαν... οὐδ' ὑπὲρ αἴσαν. Remarquez la tautologie. C'est encore, comme on l'a déjà vu plusieurs fois, l'enchérissement par la forme négative. Voyez la note I, 220.

61. Εἴσιν διὰ δουρός, *penetrat lignum*, s'enfoncée dans le bois.

62. Νήϊον, sous-entendu δόρυ: du bois propre à la construction d'un vaisseau. — Ὀφέλλει, favorise, a pour sujet πέλεκυς, la hache.

64. Χρυσέης. *Scholies*: χρυσοφόρου, καλῆς. Vénus est la seule déesse qui ait cette épithète. C'était la déesse plus richement parée et la plus brillante.

66. Ἐκῶν, comme dans notre phrase vulgaire *n'en a pas qui veut*. Les dieux n'en donnent qu'à leurs favoris. *Scholies*: μὴ διδόμενα δὲ παρ' αὐτῶν ἀδύνατὸν τινα λαβεῖν οἰκειὰ σπουδῆ. La paraphrase οἰκειὰ σπουδῆ rend parfaitement ἐκῶν.

68. Κάθισον. *Scholies*: καθίδρυσον, καθεσθῆναι ποίησον, fais asseoir. Virgile, *Énéide*, XII, 78: « ... Teucrum arma « quiescant Et Rutulum: nostro dirimatur « sanguine bellum. »

74. Τροίην ἐριθῶλακα. Il s'agit de la

- Ἄργος ἐς ἰππόδοτον καὶ Ἀχαιίδα καλλιγύναικα. 75
- Ὡς ἔραθ' Ἐκτωρ δ' αὖτ' ἐχάρη μέγα μῦθον ἀκούσας,
καὶ ῥ' ἐς μέσσον ἰὼν Τρώων ἀνέεργε φάλαγγας,
μέσσου δουρὸς ἐλών· τοὶ δ' ἰδρύνθησαν ἅπαντες.
Τῷ δ' ἐπετοξάζοντο καρηκομόωντες Ἀχαιοί,
ἰοῖσιν τε τιτυσκόμενοι λάεσσι τ' ἔβαλλον. 80
- Αὐτὰρ ὁ μακρὸν αὔσεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
Ἴσχεσθ', Ἀργεῖοι· μὴ βάλλετε, κοῦροι Ἀχαιῶν·
στεῦται γάρ τι ἔπος ἐρέειν κορυθαίολος Ἐκτωρ.
Ὡς ἔφαθ' οἱ δ' ἔσχοντο μάχης ἀνεῶ τ' ἐγένοντο
ἐσσυμένως· Ἐκτωρ δὲ μετ' ἀμφοτέροισιν ἔειπεν· 85
- Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ εὐκνήμιδες Ἀχαιοί,
μῦθον Ἀλεξάνδροιο, τοῦ εἵνεκα νεῖκος ὄρωρην.
Ἄλλους μὲν κέλεται Τρῶας καὶ πάντας Ἀχαιοὺς
τεύχεα κάλ' ἀποθέσθαι ἐπὶ γηονὶ πουλυβοτείρῃ,
αὐτὸν δ' ἐν μέσσω καὶ Ἀρήφιλον Μενέλαον 90
οἴους ἀμφ' Ἑλένη καὶ κτήμασι πᾶσι μάχεσθαι.
Ὅππότερος δέ κε νικήσῃ κρείσσων τε γένηται,
κτήμαθ' ἐλών εὖ πάντα γυναῖκά τε οἴκαδ' ἀγέσθω·
οἱ δ' ἄλλοι φιλότῃτα καὶ ὄρκια πιστὰ τάμωμεν.
Ὡς ἔφαθ' οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ. 95

Troade, maintenant occupée en partie par les Grecs, et non point d'Ilion, qui est toujours aux mains des Troyens.

78. Μέσσου δουρὸς ἐλών, tenant sa lance par le milieu du bois. On voit le geste : la lance sert de barrière à la foule. Ce vers n'est point ici dans le manuscrit de Venise, on ne sait pourquoi ; car nous l'y trouvons, VII, 67, dans la répétition textuelle qu'Homère fait du passage.

80. Ἰοῖσιν τε et λάεσσι τε dépendent de ἔβαλλον, et non point de τιτυσκόμενοι, et ἔβαλλον est pour ἔβαλλον αὐτόν, ils le frappaient, ils cherchaient à le frapper. Tel est le sens de la note d'Aristarque sur ce vers : ἡ διπλή, ὅτι Ὀμηρὸς τὸ βάλλειεν ἐπὶ τοῦ τιτρώσκειν τίθησι· νῦν δὲ ἔμφασιν ἔχει. En effet βάλλω, dans Homère, signifie plus que τιτύσκομαι et même que προΐημι.

83. Στεῦται, *in animo habet*. Voyez la note II, 597. — Κορυθαίολος, dont le casque brille de mille nuances; épithète souvent jointe au nom d'Hector. D'autres l'entendent des ondulations du panache : *galeam motans*. Les deux idées se tiennent.

86. Μευ, *ex me*, de ma bouche. Il n'y a pas κέκλυτε d'abord avec un génitif, puis avec un accusatif. C'est donc sans motif que plusieurs ont changé μευ en μὴν ou en νῦν, pour faire disparaître le prétendu solécisme. C'est μῦθον seul qui dépend de κέκλυτε.

89. Τεύχεα, les boucliers, et non pas toute l'armure.

90-94. Αὐτόν... Voyez plus haut 69-73 et les notes sur ces vers.

95. Ὡς... Ce vers est souvent répété dans l'Iliade. Quant au pléonasmе qui

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε βοῆν ἀγαθὸς Μενέλαος·

Κέλυτε νῦν καὶ ἐμεῖο· μάλιστα γὰρ ἄλγος ἰκάνει
 θυμὸν ἐμόν· φρονέω δὲ διακριθήμεναι ἧδ᾽
 Ἀργείους καὶ Τρῳάας, ἐπεὶ κακὰ πολλὰ πέποσθε
 εἴνεκ' ἐμῆς ἔριδος καὶ Ἀλεξάνδρου ἔνεκ' ἀρχῆς. 100

Ἡμέων δ' ὀπποτέρῳ θάνατος καὶ μοῖρα τέτυκται,
 τεθναίῃ· ἄλλοι δὲ διακριθεῖτε τάχιστα.
 Οἴσετε δ' ἄρν', ἕτερον λευκόν, ἑτέρην δὲ μέλαιναν,
 Γῆ τε καὶ Ἡελίῳ· Διὶ δ' ἡμεῖς οἴσομεν ἄλλον.

Ἄξετε δὲ Πριάμοιο βίην, ὄφρ' ὄρκια τάμνη
 αὐτὸς, ἐπεὶ οἱ παῖδες ὑπερφιάλοι καὶ ἄπιστοι·
 μή τις ὑπερβασίῃ Διὸς ὄρκια δηλήσῃται.

Αἰεὶ δ' ὀπλοτέρων ἀνδρῶν φρένες ἡερέθονται·

Le terme, c'est évidemment une de ces formules comme il y en a dans toutes les langues, et comme nous en avons nous-mêmes. Nous disons : *monter en haut, descendre en bas, reculer en arrière* ; nous avons des synonymes accouplés : *sûr et certain, contraint et forcé* ; ici, nous pourrions dire, *silencieux et muets*.

97. Ἐμεῖο dépend cette fois de κέλυτε, à moins qu'on ne suppose μῦθον comme sous-entendu.

99. Πέποσθε est pour πεπόνθατε, vous avez eu à souffrir. Cela paraît évident. Bothe rejette cette explication : « Scholia liastæ sic et alii; sed propria hæc forma « derivanda est a πένω, πέποννα, πέπομα καὶ : ἐπεὶ πολλὰ ἐπονῆσατε. » Et il cite Euripide, *Oreste*, vers 4573 : πόνους πονήσας μυρίους. Il aurait pu aussi alléguer Eustathe : πέποσθε, ἧτις πεπόνθησε. Mais πένωμαι, πόνος et πονέω, dans la langue d'Homère, ne contiennent que l'idée de travail; et le mot κακὰ prouve que πέποσθε indique ici douleur et souffrance. Voyez la note II, 291.

100. Ἀλεξάνδρου... ἀρχῆς, le commencement de Paris. C'est Paris qui a commencé la querelle. Ἀρχή, ici, pourrait être traduit, *agression*. Ailleurs Homère dit, XXII, 416, νεΐκεος ἀρχή, et il appelle ἀρχεκάκους, V, 65, les navires qui ont amené Hélène à Troie. Zénodote écrivait ἀτης au lieu de ἀρχῆς: correction suggérée

par d'autres passages d'Homère. Voyez VI, 356.

103. Ἄρν' pour ἄρνε, deux bêtes ovines. Il y a un mouton et une brebis.

104. Γῆ τε καὶ Ἡελίῳ. A la Terre, la brebis noire; au Soleil, le mouton blanc. *Scholies* : τῷ μὲν γὰρ Ἡλίῳ, λαμπρῶ ὄντι καὶ ἄρρени, φησὶ λευκὸν ἱεροῦργηθῆναι ἄρνα· τῇ δὲ Γῆ μέλαιναν καὶ θήλειαν, ἐπεὶ τοιαύτη ἡ θεός. — Διί, à Jupiter ὄρκιος, protecteur des serments. — Ἄλλον, une troisième bête ovine, mais mâle comme celle du Soleil.

105. Πριάμοιο βίην, Priam. Voyez, II, 558, la note sur βίη Ἡρακληΐη.

106. Οἱ, à lui, dans le sens d'*ejus*, comme on l'a déjà vu si souvent. — Παῖδας. C'est Paris qui'il à surtout en vue. Eustathe : ὑπερφιάλους δὲ λέγει παῖδας Πριάμου, ἀπὸ ἐνὸς τοῦ Ἀλεξάνδρου συναγαγῶν τὸ σκῶμμα.

108-110. Αἰεὶ... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque y voyait une apologie impetive de la conduite des fils de Priam. C'est prendre bien rigoureusement le sens d'une réflexion morale.

108. Ἡερέθονται, *instabiles sunt*. Eustathe : ἡερέθουσαι δὲ κυρίως μὲν τὸ ἐν ἀέρι κρέμασθαι. Homère l'a employé, II, 458, pour le mouvement des franges légères qui pendent autour de l'égide de Minerve.

οἷς δ' ὁ γέρων μετέησιν, ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω
λεύσσει, ὅπως ὄχ' ἄριστα μετ' ἀμφοτέροισι γένηται. 110

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἐχάρησαν Ἀχαιοὶ τε Τρῳῆές τε,
ἐλπόμενοι παύσεσθαι οἴζυροῦ πολέμοιο.
Καὶ ῥ' ἵππους μὲν ἔρουξαν ἐπὶ στίχας, ἐκ δ' ἔβαν αὐτοὶ,
τεύχεά τ' ἐξεδύοντο, τὰ μὲν κατέθεντ' ἐπὶ γαίῃ
πλησίον ἀλλήλων, ὀλίγη δ' ἦν ἀμφὶς ἄρουρα. 115

Ἐκτωρ δὲ προτὶ ἄστῳ δῶο κήρυκας ἔπεμπεν,
καρπαλίμως ἄρας τε φέρειν Πριάμῳ τε καλέσσαι.
Αὐτὰρ ὁ Ταλθύβιον προτεί κρείων Ἀγαμέμνων
νῆας ἐπι γλαφυράς ἰέναι, ἠδ' ἄρν' ἐκέλευεν
οἰσέμεναι· ὁ δ' ἄρ' οὐκ ἀπίθησ' Ἀγαμέμνονι δῖω. 120

Ἴρις δ' αὖθ' Ἑλένη λευκωλένω ἄγγελος ἤλθεν,
εἰδομένη γαλόω, Ἀντηνορίδαο δάμαρτι,
τὴν Ἀντηνορίδος εἶχε κρείων Ἑλικίων,
Λαοδίκην, Πριάμοιο θυγατρῶν εἶδος ἀρίστην.
Τὴν δ' εὖρ' ἐν μεγάρῳ· ἠ δὲ μέγαν ἰστὸν ὕφαινεν,
δίπλακα πορφυρέην, πολέας δ' ἐνέπασσεν ἀέθλους 125

409. Ὁ γέρων. Ici même, ὁ a plus que la valeur d'un simple article. Bothe : « Dignitate quoque voci γέρων addit articululus. »

109-110. Ἄμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω λεύσσει, il voit à la fois ce qui est avant et ce qui est après; il envisage à la fois le passé et l'avenir; il est prudent, il est sage. Voy. la note I, 343.

111. Οἱ, eux, déterminé par Ἀχαιοὶ et Τρῳῆες. Le vers se termine par trois spondées.

113. Ἐρουξαν équivaut à κατέσχον, *continuerunt*. Ils arrêtèrent leurs chevaux sur le front de bataille, ἐπὶ στίχας. Quelques-uns prennent ἐπὶ στίχας comme équivaleant de κατὰ στίχας, *en lignes*, expression qu'on verra plus bas, vers 326.

115. Ἀμφίς, *hinc inde*, de l'une à l'autre armée, entre les deux armées.

118. Ὁ, lui, déterminé par Ἀγαμέμνων.

119. Ἄρν' pour ἄρνα, le mouton promis par les Grecs.

120. Οὐκ ἀπίθησ(ε), s'empessa d'obéir.

124. Ἄγγελος. Elle ne venait point spontanément, mais envoyée par quelque divinité puissante, probablement par Vénus,

qui prend un peu plus tard la peine de venir elle-même.

122. Γαλόω pour γαλόω, de γαλώς. Nous n'avons en français que *belle-sœur*; mais la langue grecque a des mots particuliers pour chacune des diverses parentés que nous confondons. Γαλώς est la sœur du mari. Voyez la note VI, 378.

123. Ἑλικίων. Ce genre de Priam ne joue aucun rôle dans l'*Iliade*.

124. Εἶδος ἀρίστην. Ailleurs, XIII, 365, c'est une autre fille de Priam, Cassandre, qu'Homère désigne comme *la plus belle*. On résout facilement, suivant Aristarque, cette apparente difficulté. Il ne s'agit point, dans le superlatif, d'une supériorité absolue. Εἶδος ἀρίστη est une formule qui s'applique à toute femme d'une beauté remarquable, et qui signifie seulement *très-belle*. C'est ainsi que l'expliquait ici Aristarque, et il mettait cette explication à l'adresse des horizontes, grands chercheurs de contradictions : ἠ δὲ ἀναφορά πρὸς τοὺς χωρίζοντα· λυεται γὰρ τοῖς τοιοῦτοις.

126. Δίπλακα πορφυρέην, apposition à

Τρώων θ' ἵπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,
οὓς ἔθεν εἶνεκ' ἔπασχον ὑπ' Ἄρης παλαμάων.

Ἄγχοῦ δ' ἴσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις·

Δεῦρ' ἴθι, νύμφα φίλη, ἵνα θέσκελα ἔργα ἴδῃαι

130

Τρώων θ' ἵπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων.

Οἳ πρὶν ἐπ' ἀλλήλοισι φέρον πολύδακρυν Ἄρηα

ἐν πεδίῳ, ὄλοστο λιλαιόμενοι πολέμοιο,

οἳ δὴ νῦν ἕαται σιγῇ (πόλεμος δὲ πέπυται)

ἀσπίσι κεκλιμένοι, παρὰ δ' ἔγχυα μακρὰ πέπυγεν.

135

Λυτὰρ Ἀλέξανδρος καὶ Ἀρήϊφιλος Μενέλαος

μακρῆς ἐγχείρησι μαχίσονται περὶ σείο·

τῷ δέ κε νικήσαντι φίλη κεκλήσῃ ἄκοιτις.

Ὡς εἰποῦσα θεὰ γλυκὴν ἴμερον ἔμβαλε θυμῷ

ἀνδρός τε προτέροιο καὶ ἄστεος ἠδὲ τοκῆων.

140

Λύτιστα δ' ἀργεννήσι καλυψαμένη δθόνησιν

ὠρμαῖτ' ἐκ θαλάμοιο, τέρεν κατὰ δάκρυ χέουσα,

οὐκ οἴη· ἅμα τῆγε καὶ ἀμφίπολοι δὴ ἔποντο,

Λῆθη Πιθῆος θυγάτηρ, Κλυμένη τε βοῶπις.

ἰστόν. On sous-entend le mot féminin qui signifie *vêtement*, *manteau*. Ce tissu était destiné à faire un pardessus très-ample, διπλασα, pouvant envelopper deux fois le corps. Le sous-entendu doit être *χλαῖναν*.

Une double est pour une *châle double*, un manteau double. Au lieu de πορφυρέην, la plupart des éditions donnent μαρμαρέην, brillante. C'est une glose qui s'est substituée au vrai mot; car πορφύρεος signifie d'une brillante couleur. *Scholies*: καὶ αἱ Ἀριστάρχου, καὶ ἡ Ζηνοδότου, καὶ ἡ Ἀριστοφάνους πορφυρέην εἶχον, οὐ μαρμαρέην· καὶ ἐστὶ προκωδέστερον.

— Ἐπέτασεν, littéralement: elle saupoudrait, elle répandait sur. Hélène faisait une étoffe brochée, où l'on voyait des dessins, de véritables tableaux. C'est un châle de l'Inde. Les héros portaient des manteaux ainsi ouvragés. Virgile, *Énéide*, IX, 582: « Pictus acu chlamydem. » Oreste, dans les *Choéphores*, vers 229-230, porte un manteau à figures, et il s'en sert pour se faire reconnaître à sa sœur, qui a peint ces figures à l'aiguille, qui a broché ces dessins.

130. Νύμφα, poétique pour *νύμφη*, jeune femme: proprement, fiancée. On le tire d'un ancien verbe *νύβω*, couvrir d'un voile, parce qu'on amenait la fiancée sous le voile. Comparez le latin *nubo*, *nubilis*.

134. Οἳ, *illi*, eux, correspondant à οἳ du vers 132, qui, eux qui.

135. Ἀσπίσι équivalent à εἰς ἀσπίδας, sur leurs boucliers. *Scholies*: ταῖς ἀσπίσιν ἐπιχειμένοι. — Πέπυγεν, sont fichées en terre. Voyez *Énéide*, VI, 652; IX, 228; XII, 430.

138. Τῷ... νικήσαντι. Ici, comme dans ὁ γέγων, vers 109, le prétendu article ajoute à la pensée. Le vainqueur est qualifié *vallant et héros*. C'est celui qui aura eu assez de courage pour vaincre. Τῷ νικήσαντι équivalent à ἐκεῖνῳ τῷ νικήσαντι.

144. Λῆθη Πιθῆος θυγάτηρ. C'est la mère de Thésée. Elle avait été faite prisonnière par les Dioscures, quand ils reprirent Hélène à Thésée, et elle était restée au service d'Hélène. Les Athéniens, qui trouvaient cette tradition infamante pour eux, soutenaient que l'Éthra fille de Pitthée nom-

Λῖψα δ' ἔπειθ' ἴκανον ὄθι Σκαιαὶ πύλαι ἦσαν.

145

Οἱ δ' ἄμφι Πρίαμον καὶ Πάνθοον ἠδὲ Θυμοίτην,
 Λάμπων τε Κλυτίου θ' Ἰκετάονά τ', ὄζον Ἄρρος,
 Οὐκαλέγων τε καὶ Ἄντηνωρ, πεπνυμένω ἄμφω,
 εἶατο δημογέροντες ἐπὶ Σκαιῆσι πύλῃσιν,
 γήραϊ δὴ πολέμοιο πεπαιυμένοι, ἀλλ' ἀγορηταὶ
 ἐσθλοὶ, τεττίγεσσιν ἑοικότες, οἵτε καθ' ὕλην
 δεινδρέω ἐφεζόμενοι ὅπα λειριόεσσαν ἰεῖσιν·
 τοῖσι ἄρα Τρώων ἠγήτορες ἦντ' ἐπὶ πύργῳ.
 Οἱ δ', ὡς οὖν εἶδονθ' Ἐλένην ἐπὶ πύργῳ ἰοῦσαν,

150

mée dans Homère n'était point l'*Éthra* fille de *Pithée* qui fut épouse d'Égée. Une raison qu'ils donnaient, c'est l'extrême vieillesse de la mère de Thésée, au temps où Homère nous montre son Éthra. Si Thésée était vivant, il aurait maintenant plus que l'âge de Nestor, puisqu'il était homme fait quand Nestor assista tout jeune au combat des Lapithes et des Centaures. Éthra, à ce compte, serait donc pour le moins centenaire. Mais le fait d'homonymie supposé serait plus qu'étrange; et il ne faut pas exiger des poètes une exactitude chronologique absolue. Éthra, la vraie Éthra, passait pour avoir été esclave à Sparte, dans le palais de Tyndare. Le poète, sans songer à la difficulté, suppose qu'elle est encore, quinze ou vingt ans plus tard, dans le palais d'Hélène. Voilà tout. Les poètes anciens sont pleins d'anachronismes. Cependant Aristarque n'admettait point qu'Homère eût pu en faire un ici : εἰ μὲν τὴν Θησέως λέγει μητέρα, ἀθετητέον. Il est impossible, selon lui, que la mère de Thésée fût encore vivante. Mais le fait d'homonymie ne lui paraît point inadmissible. Son athétèse n'est pas absolue : εἰ δὲ ὁμωνυμία ἐστὶ, καθάπερ καὶ ἐπὶ πλειόνων, δύναται μένειν. — Κλυμένη. Cette Clymène n'est pas connue d'ailleurs.

146. Οἱ δ' ἄμφι Πρίαμον καὶ Πάνθοον..., c'est-à-dire simplement : Πρίαμος δὲ καὶ Πάνθοος.... Cette locution s'explique par l'idée de cortège. La traduction exacte serait : « Priam, Panthoüs... et autres, savoir Ucalégon et Anténor. » Mais quelquefois οἱ ἄμφι ou οἱ περί se trouvent

dans des phrases où l'on n'aperçoit rien qui représente un cortège.

146-148. Πάνθοον.... Panthoüs, le Panthus de Virgile; Thymætès, que Virgile fait aussi paraître dans l'*Énéide*; Lampus, Clytius, Icétaon, frères de Priam; Ucalégon, fameux par son palais; Anténor, le fondateur de Padoue.

149. Ἐπὶ Σκαιῆσι πύλῃσιν. La porte Scée est celle qui regardait la plaine du Scamandre, champ de bataille des deux armées. C'est d'elle qu'Homère a dit, quand on l'ouvre à deux battants, II, 809 : πᾶσαι δ' ὠίγνυτο πύλαι. On la nommait aussi porte Dardamienne. Suivant la tradition, elle devrait son nom de Scée à un ancien héros nommé Σκαίος. Mais le mot σκαίος signifie gauche, et la porte Scée n'est que la porte gauche, quel que soit le motif qui l'eût fait nommer ainsi. Elle s'ouvrait au nord : ce n'est pas la gauche des auspices.

152. Δεινδρέω, dissyllabe comme δένδρω. Zénodote lisait δένδρει, de δένδρος, δένδρεος, qui existe en effet chez les poètes. — Ὅπα. Homère n'est pas le seul poète ancien qui ait célébré le prétendu chant des cigales; et Platon, dans le *Phèdre* et ailleurs, parle de ce bruissement comme les poètes. — Λειριόεσσαν. *Scholies* : ἐπιθυμητήν, ἡδέϊαν, aimable, agréable. Eustathe : ἀνθηράν, fleurie. Lucien : εὐάνθη τινᾶ, bien fleurie. Littéralement, c'est une voix de lis. Le lis, λείριον, était pour les Grecs un type de perfection et de beauté. L'image a passé, de la couleur et du port, à la beauté des sons. Hésiode, *Théogonie*, 41, dit que les Muses chantent d'une voix de lis : ὅπι λειριόεσση. Il y a d'autres

ἤκα πρὸς ἀλλήλους ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευον · 155

Οὐ νέμεσις Τρῶας καὶ εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς
τοιῆδ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν ·
αἰνῶς ἀθανάτησι θεῆς εἰς ὧπα ἔοικεν.

Ἄλλὰ καὶ ὧς, τοίη περ εὐῶσ', ἐν νηυσὶ νεέεσθω,
μηδ' ἡμῖν τεκέεσσι τ' ὀπίσσω πῆμα λίποιτο. 160

Ὦς ἄρ' ἔφην · Πρίαμος δ' Ἑλένην ἐκαλέεσσατο φωνῆι ·
Δεῦρο πάροισ' ἔλθοῦσα, φίλον τέκος, ἕξου ἐμεῖο,
ᾧφρα ἴδῃ πρότερόν τε πόσιν πηρούς τε φίλους τε
(οὔτι μοι αἰτίη ἐσσί, θεοὶ νύ μοι αἰτιοὶ εἰσιν,
οἱ μοι ἐφώρμησαν πόλεμον πολύδακρυν Ἀχαιῶν), 165
ὧς μοι καὶ τόνδ' ἄνδρα πελώριον ἐξονομήηνης,
ὅστις ὄδ' ἐστὶν Ἀχαιὸς ἀνὴρ ἡὺς τε μέγας τε.

Ἦτοι μὲν κεφαλῆ καὶ μείζονες ἄλλοι ἔασιν ·
καλὸν δ' οὕτω ἐγὼν οὐπω ἴδον ὀφθαλμοῖσιν,
οὐδ' οὕτω γεραρόν · βασιλεῖ γὰρ ἀνδρὶ ἔοικεν. 170

Τὸν δ' Ἑλένη μύθοισιν ἀμείβετο, δῖα γυναικῶν ·
Αἰδοῖός τέ μοι ἐσσι, φίλε ἔκυρέ, δεινός τε ·

explications de λειριόεις, mais elles ne supportent pas l'examen.

155. Ἦκα, doucement, à voix basse. Zénodote écrivait ὦκα, et Cratès de même. Aristarque trouve cette leçon inconvenante (ἀπρεπές), qu'on la rapporte soit à Hélène (ἰούσαν ὦκα), soit aux vieillards. Hélène ne court point, et les vieillards parlent lentement.

156-158. Οὐ νέμεσις.... Ces paroles des vieillards troyens sont le plus admirable panégyrique qu'on ait jamais fait de la beauté. Quintilien, *Institution oratoire*, VIII, xxiv, 21 : « Non enim hoc dicit « Paris, qui rapuit; non aliquis juvenis, « aut unus e vulgo, sed senes, et prudentissimi et Priamo assidentes. »

159. Οὐ νέμεσις, sous-entendu ἐστί : il ne faut point s'indigner.

160. Ὀπίσσω, *in posterum*, pour l'avenir. Voyez plus haut les vers 109-110, et la note I, 343.

162. Πάροισ'... ἐμεῖο, devant moi. Le vieillard regardera par-dessus l'épaule d'Hélène.

166. Ὦς μοι..., *ut mihi...*, cette idée faisant suite à ce qui précède la parenthèse. Selon quelques-uns, il n'y a point de parenthèse; et ὧς ne signifie point ἴνα, καὶ ἴνα : c'est l'équivalent de εἴθε, *je désire que*. Mais alors il faudrait l'optatif, et non point le subjonctif. D'autres proposent d'entendre ἐξονομήην; dans le sens du futur ou de l'impératif : *nominabis, nomina*; et ὧς signifierait seulement *sic*. Bothe cite, à ce sujet, le vers de Sophocle, *Philoctète*, 300, Φέρ', ὦ τέκνον, νῦν καὶ τὸ τῆς νήσου μάθης, οὐ μάθης signifie *tu vas apprendre*.

172. Φίλε ἔκυρέ. La césure et la force de l'aspiration expliquent cette étrangeté métrique. Quelques-uns voudraient faire disparaître l'hiatus, en écrivant φίλος ἔκυρός, c'est-à-dire, selon Bothe, φίλος ἔκυρός ὦν, et, selon d'autres, comme équivalent du vocatif. Les linguistes comptent l'esprit rude du mot ἔκυρός comme représentant la consonne *s*. Le sanscrit *चाचुरा* et le latin *socer* leur donnent raison. Le *Фекурэ* des digammistes n'a probablement jamais existé.

ὡς ὄφελεν θάνατός μοι ἀδεῖν κακός, ὅπποτέ δεῦρο
 υἱεῖ σῶ ἐπόμεν, θάλαμον γνωτούς τε λιποῦσα,
 παῖδά τε τηλυγέτην καὶ ὀμηλικίην ἐρατεινήν. 175
 Ἄλλὰ τάγ' οὐκ ἐγένοντο· τὸ καὶ κλαίουσα τέτηκα.
 Τοῦτο δέ τοι ἐρέω, ὃ μ' ἀνείρσαι ἠδὲ μεταλλάξ·
 οὗτός γ' Ἀτρείδης, εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων,
 ἀμρότερον, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς κρατέρός τ' αἰχμητής·
 δαῆρ αὐτ' ἐμὸς ἔσκε κυνώπιδος, εἴποτ' ἔην γε. 180
 Ὡς φάτο· τὸν δ' ὁ γέρων ἠγάσσατο, φώνησέν τε·
 ὦ μάκαρ Ἀτρείδη, μοιρηγενές, ὀλβιόδοαιμον,
 ἦ ῥά νύ τοι πολλοὶ δεδμήατο κοῦροι Ἀχαιῶν.
 Ἦδη καὶ Φρυγίην εἰσήλυθον ἀμπελόεσσαν,
 ἔνθα ἴδον πλείστους Φρύγας, ἀνέρας αἰολοποώλους, 185
 λαοὺς Ὀτρῆος καὶ Μύγδονος ἀντιθέσιο,
 οἳ ῥά τότε ἔστρατώνοντο παρ' ὄχθας Σαγγαρίοιο·
 καὶ γὰρ ἐγὼν ἐπίκουρος ἐὼν μετὰ τοῖσιν ἐλέχθην,
 ἥματι τῷ ὅτε τ' ἤλθον Ἀμαζόνες ἀντιάνειραι·

174. Γνωτούς, non pas seulement les frères, comme XIII, 627 et ailleurs, mais tous les proches, comme dans ce passage, XV, 349-350 : ...οὐδέ νυ τὸν γε Γνωτοῖ τε γνωταῖ τε πυρὸς λελάγωσι θανόντα.

175. Παῖδα. Hermione. — Τηλυγέτην, *dilectam, dilectissimam*. On ignore la vraie étymologie de l'adjectif τηλυγετος. Homère l'emploie quelquefois dans un sens défavorable : *mou, faible, débile*. L'opinion la plus plausible est celle qui fait de τηλυγετος l'équivalent de τελευταῖος γενόμενος, *dernier-né*. Les derniers-nés sont presque toujours les plus tendrement chéris.

176. Τὸ ἐκίπαιον à δις, *quamobrem*, c'est pourqu'oï.

179. Ἀμρότερον... Alexandre le Grand aimait, suivant Plutarque, à répéter ce vers.

180. Εἴποτ' ἔην γε, si toutefois il le fut jamais : si ce n'était pas un songe. C'est le cri du souvenir d'un passé de bonheur auquel on a peine soi-même à croire. Homère a souvent reproduit cette expression. Ainsi le vieux Nestor, regrettant sa vaillance première, XI, 762 : Ὡς ἔον, εἴποτ' ἔην γε μετ' ἀνδράσιν. Ainsi le vieux Priam, parlant d'Hector qui n'est plus, XXIV,

426 : ...ἐπεὶ οὔποτ' ἐμὸς πάϊς, εἴποτ' ἔην γε, Διὸς θεῶν ἐνὶ μεγάροισι θεῶν. Il y en a plusieurs exemples aussi dans l'*Odyssee*. Voy. XV, 268; XIX, 314, etc.

183. Τοι... δεδμήατο pour σοι δεδμημένοι ἦσαν, de δαμάω, dompter : *tibi subjecti erant, tibi subjecti sunt*, sont sous ton pouvoir.

184. Φρυγίην. Il s'agit de la Grande Phrygie et non pas de la Petite Phrygie, qui était une portion de la Troade.

186. Ὀτρῆος... Otrée, est inconnu. Mygdon a laissé son nom à une portion du pays où il avait régné avec Otrée son frère.

187. Σαγγαρίοιο. Le Sangarius traversait dans toute sa longueur le pays alors occupé en Asie par les Thraces nommés Phrygiens. Il se nomme encore aujourd'hui Sakaria. Voyez II, 862 et la note sur ce vers.

189. Ἀμαζόνες. D'obscures traditions sur des femmes scythes armées semblent avoir donné naissance au mythe des Amazones. — Ἀντιάνειραι, *viragines*, femmes qui valent des hommes. C'est l'explication d'Aristarque. Il traduisait : ἰσανδροί. Il a montré la vraie valeur de ἀντί dans

ἀλλ' οὐδ' οἱ τόσοι ἦσαν ὅσοι ἐλίκωπες Ἀχαιοί. 190

Δεύτερον αὐτ' Ὀδυσῆα ἰδὼν ἐρέειν ὁ γεραιός :

Εἶπ' ἄγε μοι καὶ τόνδε, φίλον τέκος, ὅστις ὄδ' ἐστίν :

μείων μὲν κεφαλὴν Ἀγαμέμνωνος Ἀτρείδου,

εὐρύτερος δ' ὤμοισιν ἰδὲ στέρνοισιν ἰδέσθαι.

Τεύχεα μὲν οἱ κεῖται ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ, 195

αὐτὸς δὲ κτίλος ὡς ἐπιπωλεῖται στίχας ἀνδρῶν :

ἀρνεῖω μιν ἔγωγε εἶσκω πηγεσιμάλλῳ,

ὅστ' οἴων μέγα πῶῦ διέρχεται ἀργεννάων.

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειθ' Ἑλένη Διὸς ἐκγεγαυῖα :

Οὔτος δ' αὖ Λαερτιάδης, πολύμητις Ὀδυσσεύς, 200

ὃς τράφη ἐν δῆμῳ Ἰθάκης κραναῆς περ ἐούσης,

εἰδὼς πανταίους τε δόλους καὶ μῆδεα πυκνά.

Τὴν δ' αὐτ' Ἀντήνωρ πεπνυμένος ἀντίον ἠΰδα :

ᾧ γύναι, ἧ μάλα τοῦτο ἔπος νημερτές ἔειπες :

ἦδη γὰρ καὶ δευρό ποτ' ἤλυθε οἶος Ὀδυσσεύς, 205

σεῦ ἔνεκ' ἀγγελίης, σὺν Ἀρηϊφίλῳ Μενελάῳ :

τοὺς δ' ἐγὼ ἐξείνισσα καὶ ἐν μεγάροισι φίλησα,

Homère. C'est une idée de comparaison, d'échange, de remplacement; et ἀντί τις σημαίνει *pari loco esse*, être égal. Ce n'est que plus tard qu'ἀντί a signifié *adversus* et marqué l'opposition. Ainsi tombe l'interprétation vulgaire d'ἀντιάνειραι : *hostiles aux hommes*.

193. Κεφαλὴν, *vulgo* κεφαλή. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, κεφαλήν. On a mis le datif pour avoir une concordance grammaticale.

197. Ἐγωγε εἶσκω. Bothe : « Duris : « *simus hiatus, nec qualis usitatus est apud « hunc nostrum.* » Il propose de faire disparaître ce dur hiatus en écrivant ἐγὼ γάρ. Remède insuffisant encore, γάρ n'étant point alors à sa vraie place. Il faudrait : ἀρνεῖω γάρ ἐγὼ μιν εἶσκω. Mais ici, le digamma est à peu près certain.

198. Ὀίων. Aristarque écrivait οἴων, dissyllabe; mais Aristonicus a maintenu l'orthographe οἴων partout où le mètre permet le trissyllabe. La synizèse est en effet une licence poétique. La diérèse constitue le vrai type du mot, qui est οἶς, οἶος, et non οἷς, οἷός. Ὀἶς est plus antique, et

rappelle davantage ὄφεις, la forme primitive, et le latin *ovis*, le sanscrit *avi*.

204. Κραναῆς περ ἐούσης. *Scholies* : καίτοι τραχέας ὑπαρχούσης. Ceci fait valoir l'homme, par comparaison avec la pauvre patrie dont il est sorti. On peut prendre simplement περ comme augmentatif, et traduire κραναῆς περ, *très-âpre*; mais il vaut mieux suivre la tradition, qui fait de περ un sentiment.

204. Τοῦτο ἔπος n'est pas un hiatus moins choquant que ἔγωγε εἶσκω, et il n'y a pas moyen de changer le texte. Mais c'est ici un des passages où l'on est à peu près sûr qu'il y avait digamma. Les Éoliens écrivaient Φειπῆν pour εἰπεῖν. Ils disaient certainement Φέπος, et Homère a dit sans doute τοῦτο Φέπος.

206. Σεῦ ἔνεκ' ἀγγελίης. Zénodote écrivait σῆς ἔνεκ' ἀγγελίης, qui en est comme la glose.

207. Τοὺς δ' ἐγὼ ἐξείνισσα. Les *Scholies* donnent ξείνισσα, ayant pour texte, par conséquent, τοὺς δὴ ἐγὼ ξείνισσα, qui n'est pas inadmissible; mais le δ' de

ἀμφοτέρων δὲ φυὴν ἐδάην καὶ μῆδεα πυκνά.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ Τρώεσσι ἐν ἀγρομένοισι ἐμίχθεν,
 στάντων μὲν, Μενέλαος ὑπέβρεχεν εὐρέας ὤμους· 210
 ἄμφω δ' ἐζομένω, γεραρώτερος ἦεν Ὀδυσσεύς.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ μύθους καὶ μῆδεα πᾶσιν ὕφαινον,
 ἦτοι μὲν Μενέλαος ἐπιτροχάδην ἀγόρευεν,
 παῦρα μὲν, ἀλλὰ μάλα λιγέως, ἐπεὶ οὐ πολύμυθος
 οὐδ' ἀφραμαρτοεπής, εἰ καὶ γένει ὕστερος ἦεν. 215
 Ἄλλ' ὅτε δὴ πολύμητις ἀναΐζειεν Ὀδυσσεύς,
 στάσκειν, ὑπαὶ δὲ ἴδεσκε κατὰ χθονὸς ὄμματα πῆξας,
 σκῆπτρον δ' οὔτ' ὀπίσω οὔτε προπρηγὲς ἐνώμα,
 ἀλλ' ἀστεμφὲς ἔχεσκεν, ἀτῆρεϊ φωτὶ εἰοικώς·
 φαίης κε ζάχτον τέ τιν' ἔμμεναι ἄφρονά τ' αὐτως· 220
 ἀλλ' ὅτε δὴ ῥ' ὄπα τε μεγάλην ἐκ στήθεος ἴει
 καὶ ἔπεα νιφάδεσσιν εἰοικότα χειμερίησιν,
 οὐκ ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆϊ γ' ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος·
 οὐ τότε γ' ὦδ' Ὀδυσῆος ἀγασσάμεθ' εἶδος ἰδόντες.

la leçon vulgaire a la valeur de δῆ, et même de καὶ δῆ : *et qui plus est*.

209. Ἐμίχθεν pour ἐμίχθησαν, *mixti fuerunt, mixti erant*.

210. Στάντων, *stantibus* : quand ils étaient debout l'un et l'autre.

211. Ἄμφω δ' ἐζομένω, *nominatif absolu*. *Scholies* : ἀμφοτέροι δὲ, τουτέστιν ἀμφοτέρων δὲ ὁμοῦ καθεσθέντων. Zéno-dote écrivait ἐζομένω. Aristarque proteste contre cette correction.

212. Πᾶσιν pour ἐν πᾶσιν, ἐν πλήθει : dans l'assemblée du peuple troyen.

214. Παῦρα μὲν. *Scholies* : Οὐχ ὡς Λάκων· οὐτὴν γὰρ Δωριεῖς. C'était le caractère personnel de Ménélas. Ce n'est que longtemps après la guerre de Troie que les Doriens s'établirent à Sparte; et c'est des Doriens de Sparte qu'est venue l'acception ordinaire des mots *laconique* et *laconisme*.

215. Εἰ καί, *quamvis*. Villoison, Dindorf et autres, ἦ καί : leçon peu intelligible. Cet ἦ paraît n'être qu'une confusion produite par l'iotacisme. — Γένει, *natu*, par l'âge.

219. Φωτὶ εἰοικώς, comme nous avons

vu νυκτὶ εἰοικώς, I, 47. Qu'on dit ou qu'on ne dit pas, au temps d'Homère, Φεοικώς ou Φεφοικώς, il est probable qu'on adoucis-sait l'hiatus. Quant au mot φωτὶ, c'est un synonyme d'ἀνδρὶ. Φῶς a tous les sens du latin *vir*. On le dérive de φάω, φημί, parler. Il n'a de commun que l'apparence avec φῶς, contracté de φάος, *lumière*.

220. Αὐτως, purement et simplement, à vrai dire.

224. Οὐ τότε γ' ὦδε. Ce qu'on admirait auparavant, c'était la belle prestance d'Ulysse ; ce qu'on admirait surtout maintenant, c'était son éloquence. Voilà ce que signifie, *alors nous n'admirâmes pas ainsi*. ὦδε, *sic*, rappelle l'impression première : γεραρώτερος ἦεν. Tôte γε, qui précède, marque l'impression actuelle, l'effet de l'éloquence d'Ulysse. Aristarque : ἡ διπλῆ, πρὸς τὸ σιωπώμενον, ὅτι συν-υπακοῦσαι δεῖ τὸ· οὐ τότε οὕτως ἐθαυμάσαμεν τὸ εἶδος ἰδόντες, ὡς τὴν κατὰ λόγον δύναμιν. Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, ont commenté les deux portraits d'orateurs tracés par Homère. Voyez *Brutus*, § 1, 10 et 13 ; de la Poésie d'Homère, § 20 ; *Institution oratoire*, XII,

- Τὸ τρίτον αὐτ' Αἴαντα ἰδὼν ἐρέειν' ὁ γεραιός · 225
 Τίς τ' ἄρ' ὄδ' ἄλλος Ἀχαιοὺς ἀνὴρ ἠΰς τε μέγας τε,
 ἕξοχος Ἀργείων κεφαλὴν τε καὶ εὐρέας ὄμους ;
 Τὸν δ' Ἑλένη τανύπεπλος ἀμείβετο, δῖα γυναικῶν ·
 Οὗτος δ' Αἴας ἐστὶ πελώριος, ἕρκος Ἀχαιῶν ·
 Ἴδομενεὺς δ' ἐτέρωθεν ἐν Κρήτεσσι θεὸς ὡς 230
 ἔστηκ', ἀμφὶ δέ μιν Κρητῶν ἀγοὶ ἠγερέθονται.
 Πολλάκι μιν ξείνισσεν Ἀρηΐφιλος Μενέλαος
 οἴκῳ ἐν ἡμετέρῳ, ὅποτε Κρήτηθεν ἴκοιτο.
 Νῦν δ' ἄλλους μὲν πάντας ὄρω ἑλίκωπας Ἀχαιοὺς,
 οὓς κεν εἴθ' ἰδοίην καὶ τ' οὔνομα μυθησάμεν · 235
 δοιῶ δ' οὐ δύναμαι ἰδέειν κοσμήτορε λαῶν,
 Κάστορά θ' ἰππόδαμον καὶ πῦξ ἀγαθὸν Πολυδεύκεα,
 αὐτοκασιγνήτῳ, τῷ μοι μία γείνατο μήτηρ.
 Ἥ οὐχ ἐσπέσθην Λακεδαιμόνος ἐξ ἔρατεινῆς,
 ἥ δεύρω μὲν ἔποντο νέεσσ' ἐνὶ ποντοπόροισιν, 240
 νῦν αὖτ' οὐκ ἐθέλουσι μάχην καταδύμεναι ἀνδρῶν,
 αἴσχεα δειδιότες καὶ ὀνειδέα πόλλ', ἃ μοὶ ἐστίν ;
 Ὡς φάτο· τοὺς δ' ἤδη κάτεχεν φρεσίζοος Αἴα
 ἐν Λακεδαιμόνι αὔθι, φίλῃ ἐν πατρίδι γαίῃ.
 Κήρυκες δ' ἀνά ἄστῳ θεῶν φέρον ὄρκια πιστὰ, 245

x, 64. Voyez aussi Sénèque, *Lettre* xl; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, VII, xiv.

227. Κεφαλὴν τε καί, *vulgo* κεφαλὴν ἦδ'. *Scholies* : οὕτως σὺν τῷ τε ἢ Ἀριστάρχου καὶ ἡ Ἀριστοφάνους.

235. Καὶ τ' οὔνομα, et non point καὶ τοὔνομα. C'est le pléonasmе poétique καὶ τε. En effet, οὔνομα est la forme ionienne d'ὄνομα, et ὄνομα n'est qu'une licence poétique chez Homère.

237. Πολυδεύκεα, quatre syllabes, comme s'il y avait Πολυδεύκη.

238. Μοι μία ἐκвиваnt à ἡ αὐτή: *communis, una et eadem quæ mihi fuit*. L'éda était la mère commune d'Hélène et des Dioscures.

240. Δεύρω, *vulgo* δεύρο. L'orthographe δεύρω a été préférée ici par Aristarque. C'est celle que donne Herodien. C'est aussi celle du manuscrit de Venise.

244. Ἐν Λακεδαιμόνι, non point à Sparte, mais en Laconie. Leur tombeau était à Thérarnes. Voyez le récit du combat des Dioscures contre Lynceé et Idas, dans les *Néméennes* de Pindare, *ode* x. — Αὔθι pour αὐτόθι : *là-même*. Ils n'en bougeront jamais. Homère ne paraît pas avoir connu le mythe de la demi-divinité des Dioscures. — Φίλῃ ἐν πατρίδι. Zénodote écrivait, ἐῖ ἐν πατρίδι. Aristarque repousse cette leçon comme un solécisme. En effet, ἐῖ ne peut signifier *leur*, et l'on ne peut point appliquer ἐῖ à Hélène. — La belle scène de la tour de Scée, qui finit ici, a été imitée par Euripide dans les *Phéniciennes*, vers 88-190.

245. Ὀρκια, les choses requises pour rendre les serments valables, spécialement les victimes. Eustathe : τὰ εἰς ὄρκιον χρήσιμα, τὰ ἐν ὄρκιαις χρειώδη.

ἄρνε δῶω καὶ οἶνον εὐφρονα, καρπὸν ἀρούρης,
 ἀσκῶ ἐν αἰγείῳ· φέρε δὲ κρητῆρα φαινὸν
 κῆρυξ Ἰδαῖος ἠδὲ χρύσεια κύπελλα·

ὠτρυνεν δὲ γέροντα παριστάμενος ἐπέεσσιν·

Ὅρσοο, Λαομεδοντιάδῃ, καλέουσιν ἄριστοι 250

Τρώων θ' ἵπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων

ἔς πεδῖον καταβῆναι, ἵν' ὄρκια πιστὰ τάμητε·

αὐτὰρ Ἀλέξανδρος καὶ Ἀρήφιλος Μενέλαος

μακρῆς ἐγγείησι μαχήσοντ' ἀμφὶ γυναικί·

τῷ δέ κε νικήσαντι γυνή καὶ κτήμαθ' ἔπειτο 255

οἱ δ' ἄλλοι φιλότῃτα καὶ ὄρκια πιστὰ ταμόντες

ναίοιμεν Τροίην ἐριβόλακα· τοὶ δὲ νέονται

Ἄργος ἔς ἱππόβοτον καὶ Ἀχαιίδα καλλιγύναϊκα.

Ὡς φάτο· ῥίγησεν δ' ὁ γέρων, ἐκέλευσε δ' ἑταίροις

ἵππους ζευγνύμεναι· τοὶ δ' ὀτραλέως ἐπίθοντο. 260

Ἄν δ' ἄρ' ἔβη Πρίαμος, κατὰ δ' ἠγία τεῖνεν ὀπίσσω·

πὰρ δέ οἱ Ἀντήνωρ περικαλλέα βήσετο δίφρον.

Τῷ δὲ διὰ Σκαιῶν πεδίοδ' ἔχον ὠκέας ἵππους.

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἵκοντο μετὰ Τρωῶας καὶ Ἀχαιοὺς,

ἔξ ἵππων ἀποβάντες ἐπὶ χθόνα πουλυβότειραν 265

ἔς μέσσον Τρώων καὶ Ἀχαιῶν ἐστιχῶντο.

Ὠρνυτο δ' αὐτίκ' ἔπειτα ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,

ἂν δ' Ὀδυσσεὺς πολύμητις· ἀτὰρ κήρυκες ἀγαυοὶ

ὄρκια πιστὰ θεῶν σύναγον, κρητῆρι δὲ οἶνον

μίσηγον, ἀτὰρ βασιλεῦσιν ὕδωρ ἐπὶ χειρᾶς ἔχευαν. 270

248. Ἰδαῖος. C'était un serviteur de Priam. C'est lui qui conduit le char de Priam, quand Priam va racheter le cadavre d'Hector, XXIV, 325.

250. Λαομεδοντιάδῃ, fils de Laomédon: Priam.

253-258. Αὐτὰρ... Répétition avec variantes de ce qu'on lit, 69-74, 90-94, 126-139. Zénodote avait donc, dans le troisième chant, autant et plus que dans le deuxième, matière à appliquer le principe du μηδὲν περισσόν. Mais nous ne savons pas ce qu'il retranchait.

259. ῥίγησεν. Le vieillard tremble pour la vie de Paris.

264. Κατὰ... τεῖνεν. C'est Priam qui mène. — ὀπίσσω, a tergo equorum. Il tire les rênes à lui.

263. Σκαιῶν. C'est le seul passage où Homère ait fait l'ellipse du mot πύλαι avec Σκαιά. — ἔχον, maintenant, dirigeaient.

268. Ἄν δ(ε), c'est-à-dire ἀνὼρνυτο δέ. Ces ellipses du verbe précédemment exprimé sont fréquentes dans Homère, non seulement avec ἀνά, mais avec la plupart des autres prépositions.

- Ἀτρείδης δὲ ἐρυσσάμενος χεῖρεςσι μάχαιραν,
 ἢ οἱ πὰρ ξίφος μέγα κουλεὸν αἰὲν ἄωρτο,
 ἀρνῶν ἐκ κεφαλῶν τάμνε τρίχας· αὐτὰρ ἔπειτα
 κήρυκες Τρώων καὶ Ἀχαιῶν νεῖμαν ἀρίστοις.
 Τοῖσιν δ' Ἀτρείδης μεγάλ' εὐχετο, χεῖρας ἀνασχών· 275
- Ζεῦ πάτερ, Ἴδθην μεδέων, κύδιστε, μέγιστε,
 Ἥελίός θ', ὃς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις,
 καὶ Ποταμοὶ καὶ Γαῖα, καὶ οἱ ὑπέρερθε καμόντας
 ἀνθρώπους τίνυσθον, ὅτις κ' ἐπίροκρον ὁμόσση,
 ὑμεῖς μάρτυροι ἔστε, φυλάσσετε δ' ὄρκια πιστά. 280
- Εἰ μὲν κεν Μενέλαον Ἀλέξανδρος καταπέρνη,
 αὐτὸς ἔπειθ' Ἑλένην ἐχέτω καὶ κτήματα πάντα,
 ἡμεῖς δ' ἐν νήεσσι νεώμεθα ποντοπόροισιν·
 εἰ δέ κ' Ἀλέξανδρον κτείνῃ ξανθὸς Μενέλαος,
 Τρῶας ἔπειθ' Ἑλένην καὶ κτήματα πάντ' ἀποδοῦναι, 285
- τιμὴν δ' Ἀργείοις ἀποτινέμεν ἦντιν' ἔοικεν,
 ἦτε καὶ ἐσσομένοισι μετ' ἀνθρώποισι πέληται.

274. Μάχαιραν, son couteau. C'est dans ce passage qu'on voit exactement ce qu'étaient la μάχαιρα. Aussi a-t-il été noté par Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι τὴν παραξίφίδα μάχαιραν καλεῖ· διὸ καὶ λέγει αὐτὴν παρηρητῆσθαι τῷ κουλεῷ τοῦ ξίφους· τὸ δὲ πολεμιστήριον, ἄορ, ξίφος, φάσαγανον· συνώνυμα γάρ. C'était un couteau ou coutelas dans une gaine. De là l'athétèse des vers XVIII, 597-598, où l'on voit, sur le bouclier d'Achille, des jeunes hommes dansant avec des glaives à poignées d'or pendus à des baudriers d'argent. Les glaives y sont appelés μαχαίρας. C'est d'après le même principe qu'Aristarque a rétabli la leçon ξίφος ἀργυρόηλον, XIII, 640, où Zénodote avait mis, comme ici, χεῖρεςσι μάχαιραν, quoiqu'il s'agit non plus d'un couteau, mais d'un glaive.

275. Κεφαλῶν, trissyllabe, comme s'il y avait κεφαλῶν.

276. Νεῖμαν, distribuèrent les poils coupés sur la tête des victimes.

276. Ἴδθην. Jupiter avait un sanctuaire sur le Gargare, cime méridionale du mont

Ida : ...ἐνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυήεις, VIII, 48.

277. Ἥελιος. Rectus vocandi casus, le nominatif dans le sens du vocatif, comme ὦ γαῖός, en prose, pour ὦ ἀγαθέ. Virgile a imité ce passage, *Énéide*, XII, 474-480.

278. Καμόντας, *vita functos*, les morts.

279. Τίνυσθον au duel : il s'agit de Pluton et de Proserpine. — ὅστις, pour ὅστις, se rapporte au pluriel ἀνθρώπων. C'est l'équivalent de ὅστις αὐτῶν.

280. Ὅρκια signifie ici le traité conclu sous la foi des serments.

285. Ἀποδοῦναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. Scholies : ἀντὶ τοῦ, Τρῶες ἀποδώσωσαν.

286. Τιμὴν, *multam*, une indemnité : une contribution de guerre. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι τιμὴν τὸ ἐπιτίμιον λέγει.

287. Πέληται. Barnes propose μέληται. La punition infligée aux Troyens donnera en effet à réfléchir. Mais cette idée paraît suffisamment exprimée avec πέληται. Le contexte fournit évidemment ceci : « Il faut qu'on s'en souvienne, et qu'on s'en sou-

Εἰ δ' ἂν ἐμοὶ τιμὴν Πριάμος Πριάμοιό τε παῖδες
 τίνειν οὐκ ἐθέλωσιν, Ἀλεξάνδροιο πεσόντος,
 αὐτὰρ ἐγὼ καὶ ἔπειτ' ἀμαχίσομαι εἵνεκα ποινῆς,
 αὔθι μένων, εἴως κε τέλος πολέμοιο κηχέω. 290

Ἦ, καὶ ἀπὸ στομάχους ἀρνῶν τάμε νηλεῖ χαλκῶ·
 καὶ τοὺς μὲν κατέθηκεν ἐπὶ χθονὸς ἀσπαίροντας,
 θυμοῦ δευομένους· ἀπὸ γὰρ μένος εἴλετο χαλκός.
 Οἶνον δ' ἐκ κρητῆρος ἀφυσσάμενοι δεπάεσσιν 295
 ἔκχεον, ἧδ' εὐχοντο θεοῖς αἰειγενέτησιν·
 ὦδε δέ τις εἶπεσκεν Ἀχαιῶν τε Τρώων τε·

Ζεῦ κλύδιστε, μέγιστε, καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι,
 ὀππότεροι πρότεροι ὑπὲρ ὄρκια πημήνεια,
 ὠδέ σφ' ἐγκέφαλος χαμαῖς βέει, ὡς ὄδε οἶνος, 300
 αὐτῶν καὶ τεκέων, ἄλοχοι δ' ἄλλοισι δαμεῖν.

Ὡς ἔφην· οὐδ' ἄρα πῶ σφιν ἐπεκραταίνε Κρονίων.
 Τοῖσι δὲ Δαρδανίδης Πριάμος μετὰ μῦθον ἔειπεν·

Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ εὐκνήμιδες Ἀχαιοί·
 ἦτοι ἐγὼν εἶμι προτὶ Ἴλιον ἡγεμόεσσαν 305
 ἄψ, ἐπεὶ οὐπω τλήσομ' ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρᾶσθαι
 μαρνάμενον φίλον υἱὸν Ἀρηϊφίλω Μενελάω·
 Ζεὺς μὲν που τόγε οἶδε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι,
 ὀπποτέρῳ θανάτοιο τέλος πεπρωμένον ἐστίν.

vienne longtemps. » Ce sera donc *une leçon* pour les générations futures. Voyez plus bas, vers 353, ὅφρα τις ἐρρίγησι. Quelques-uns entendent, que la τιμή, l'indemnité, se perpétuera sous la forme d'un tribut annuel. Il vaut mieux s'en tenir à l'idée de leçon.

292. Ἦ, il dit. Voyez la note I, 219. — Ἄπο... Joignez la préposition au verbe : ἀπὸ τάμε pour ἀπέταμε, comme plus bas, vers 294, ἀπὸ εἴλετο pour ἀφείλετο. — Χαλκῶ. Les instruments tranchants n'étaient pas de fer, mais d'airain. On ne savait pas bien travailler le fer. Homère le nomme πολύκμητος, difficile à travailler.

297. ὦδε δέ... Ce vers se termine par trois spondées. — Τις, comme πᾶς τις,

ἕκαστος, ainsi qu'on l'a déjà vu plusieurs fois. Voyez la note II, 271.

299. Ὑπὲρ ὄρκια, en passant par dessus les traités : contre la foi des traités, Rapprochez le latin *transgredior* et le français *transgresser*.

300. Σφ' pour σφι, à eux, aux transgresseurs du traité. — ὦδε ὄδε οἶνος. Sur cet hiatus, voyez la note I, 350.

305-306. Εἶμι... ἄψ, *vadam retro*, je vais m'en retourner.

306. Οὐπω τλήσομ(αι), je ne saurais me résigner. *Scholies* : οὐδαμῶς καρτερήσω, ὑπομενῶ. On trouve οὐπω avec ce sens, XIV, 143, et *Odyssée*, III, 226.

309. Θανάτοιο τέλος, c'est-à-dire θάνατος. Homère dit pareillement, ἧθης τέλος pour ἧθη, γήραος τέλος pour γήρας.

Ἦ ῥα, καὶ ἐς δῖφρον ἄρνας θέτο ἰσθθεος φῶς, 310
 ἄν δ' ἄρ' ἔβαιν' αὐτὸς, κατὰ δ' ἡνία τείνειν ὀπίσσω·
 πᾶρ δέ οἱ Ἀντήνωρ περικαλλέα βήσετο δῖφρον.
 Τῷ μὲν ἄρ' ἄψορροι προτὶ Ἴλιον ἀπονέοντο·
 Ἔκτωρ δὲ Πριάμοιο πάϊς καὶ δῖος Ὀδυσσεύς 315
 χῶρον μὲν πρῶτον διεμέτρουν, αὐτὰρ ἔπειτα
 κλήρους ἐν κυνέῃ χαλκῆρεϊ βάλλον ἐλόντες,
 ὀπότερος δὴ πρόσθεν ἀφείη χάλκεον ἔγχος.
 Λαοὶ δ' ἠρήσαντο, θεοῖσι δὲ χειρὰς ἀνέσχον·
 ὦδε δέ τις εἶπεσκεν Ἀχαιῶν τε Τρώων τε·
 Ζεῦ πάτερ, Ἰθῆθεν μεδέων, κύδιστε, μέγιστε, 320
 ὀπότερος τάδε ἔργα μετ' ἀμφοτέροισιν ἔθηκεν,

Le mot τέλος signifie *accomplissement*. C'est l'accomplissement de ce qui est la mort, de ce qui est la jeunesse, de ce qui est la vieillesse, ou, avec le sens actif, de ce que fait la mort, de ce que fait la jeunesse, de ce que fait la vieillesse.

340. Ἄρνας. On ne mangeait pas les victimes immolées à l'occasion d'un traité. On les enterrait, ou bien on les jetait à la mer. Priam emporte son mouton blanc et sa brebis noire, pour les enterrer dans la ville. Les Grecs, qui ne sont pas sur une terre à eux, jetteront leur mouton blanc à la mer : βόσιν ἰχθύσιν. C'est ce qu'ils font, XIX, 267-268, du verrat immolé au sujet de la réconciliation d'Agamemnon et d'Androïde.

345. Χῶρον... διεμέτρουν. Virgile, *Énéide*, XII, 416 : « Campum ad certam magnam sub mœnibus urbis Dimensi Rutulique viri Teucrique parabant. »

346. Κλήρους δ' ἐν κυνέῃ... βάλλον. Joignez ἐν et βάλλον : ἐνέβαλλον. C'est la leçon d'Apollonius. La vulgate ἐν... βάλλον signifie qu'ils agitaient les sorts dans le casque; mais, pour les agiter dans le casque, il faut les y avoir mis. C'est tout à Pheure, vers 324, que l'idée d'agiter (πάλλειν) sera à sa place. Ici, nous devons avoir une opération préliminaire, mettre dans le casque : *immittebant*. C'est par inadvertance qu'on a conservé, dans l'édition Didot, *in galea xrea quatiebant*, en face du texte corrigé, ἐν... βάλλον. Le rétablissement de βάλλον dans le texte

date de Hess, de Kæppen et de Voss; mais c'est Bothe qui a montré combien cette correction était indispensable. Bothe insiste particulièrement sur une considération tirée du style même d'Homère : « Quod autem maximum in hanc partem habet momentum, abhorret scriptura πάλλον a more dicendi istorum temporum; quippe « ea est indoles sermonis Homericæ atque « ruidioris, ut non summam referantur « res gesta, sed earum singulæ partes ordine enarrantur. Jam sortiendi partes « distinguas tres : τὸ αἰρεῖν κλήρους, τὸ « ἐμβαλλεῖν, τὸ πάλλειν, quo facto exsilit « sors; nec οἱ ἐλόντες statim dicendi sunt « πάλλειν τοὺς κλήρους, quod præposte- « rum, sed οἱ ἐμβαλόντες. Rectum igitur « procul dubio est βάλλον, cuius in locum « vel forte successit πάλλον propter similitudinem, vel suppositum est a nasuto, « qui partes istas, quas dixi, negligeret. » Quant aux sorts, κλήρους, voici la note d'Eustathe : ἔστι δὲ κλήρος σημεῖον ὃ τις ἐμβαλεῖ τῷ ἀγγεῖφ τοῦ λαχοῦ· ψηφίς τυχὸν, ἢ δακτύλιος, ἢ βῶλος ἀρούρης, ἢ τι τοιοῦτο· τὸ δὲ αὐτὸ καὶ πάλος λέγεται. Voyez la note VII, 175.

349. Ὡς δέ... Voy. plus haut 297 et la note sur ce vers.

320. Voyez plus haut 276 et la note sur ce vers.

321. Τάδε ἔργα, ces affaires : cette guerre. C'est une imprécation contre Paris.

τὸν δὸς ἀποφθίμενον δῦναι δόμον Ἄιδος εἴσω,
ἤμῃν δ' αὖ φιλότῃτα καὶ ὄρνια πιστὰ γενέσθαι.

Ὡς ἄρ' ἔφην· πάλλιν δὲ μέγας κορυθαίολος Ἴκτωρ
ἄψ ὄρων· Πάριος δὲ θοῶς ἐκ κλῆρος ὄρουσεν. 325

Οἱ μὲν ἔπειθ' ἴζοντο κατὰ στίχας, ἦχι ἐκάστω
ἵπποι ἀερσίποδες καὶ ποικίλα τεύχε' ἔκειτο·
αὐτὰρ ὄγ' ἄμφ' ὤμοισιν ἐδύσετο τεύχεα καλὰ
διὸς Ἀλέξανδρος, Ἑλένης πόσις ἠγκόμοιο.

Κνημιῖδας μὲν πρῶτα περὶ κνήμησιν ἔθηκεν 330

καλὰς, ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας·

δεύτερον αὖ θώρηκα περὶ στήθεσσι ἐδυνεν
οἷο κασιγνήτιο Λυκάονος· ἤρμοσε δ' αὐτῶ.

Ἄμφι δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον,
χάλκεον, αὐτὰρ ἔπειτα σάκος μέγα τε στιβαρόν τε· 335

κρατὶ δ' ἐπ' ἰσθίμῳ κυνέην εὐτυχτον ἔθηκεν,
ἵππουριν· δεινὸν δὲ λόφος καθύπερθεν ἔνευεν.

Ἐἴλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ὃ οἱ παλάμηφιν ἀρήρει.

Ὡς δ' αὐτως Μενέλαος Ἀρήϊος ἔντε' ἔδυνεν.

Οἱ δ' ἔπει οὖν ἐκάτερθεν ὀμίλου θωρήχθησαν, 340

ἔς μέσσον Τρώων καὶ Ἀχαιῶν ἐστιχῶντο,

δεινὸν δερκόμενοι· θάμβος δ' ἔχεν εἰσορόωντας

Τρωῶας θ' ἵπποδάμους καὶ εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς.

Καὶ ῥ' ἐγγὺς στήτην διαμετρητῶ ἐνὶ χώρῳ,

325. Ἄψ ὄρων, regardant en arrière, détournant la tête. Eustathe: ὀπίσω ὄρων, ἔνα μὴ δόξη κακούρησθαί τι. Sans cela, on pourrait le soupçonner de favoriser son frère, dont le sort va précisément avoir l'avantage.

326. Οἱ μὲν, les Grecs et les Troyens.

333. Λυκάονος. Ce Lycæon a son histoire, XXI, 34 et suivants. — Ἴρμοσε. Supplétez le sujet ὁ θώρηξ, la cuirasse.

334-335. Ἄμφι... Zénodote retranchait ces deux vers, parce qu'il lui semblait que les circonstances n'étaient pas énumérées dans l'ordre exact; mais un vers intercalé après le 338 lui servait à combler la lacune: Ἄμφι δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετ' ἀσπίδα θυσα-

νόεσσαν. Aristarque rejette ces corrections comme non conformes à l'usage d'Homère: ὡστε ἐναντίως τῷ Ὀμηρικῷ ὀπλισμῶ ἔχειν· πρὸ τῆς ἀσπίδος γὰρ φανήσεται ἀναλαμβάνων τὴν περιεφρασίαν, καὶ ξίφος μὴ ἔχων. Voy. XI, 32, et XV, 479-480.

337. Λόφος, la touffe de crins de cheval indiquée dans l'épithète ἵππουριν.

339. Ὡς δ' αὐτως pour ὡσαύτως δέ: *eodem ipso modo*, absolument de même.

340. Ἐκάτερθεν ὀμίλου, de chacun des deux côtés de la foule, c'est-à-dire l'un dans l'une des deux armées, l'autre dans l'autre. Le vers se termine par trois spondées.

344. Στήτην. Homère emploie indiffé-

σεῖοντ' ἐγγείας, ἀλλήλοισιν κοτέοντε. 345

Πρόσθε δ' Ἀλέξανδρος πρόειε δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλεν Ἀτρεΐδαο κατ' ἀσπίδα πάντοσ' εἴσην·
οὐδ' ἔρρηξεν χαλκός, ἀνεγνώμωθη δέ οἱ αἰγμῆ
ἀσπίδ' ἐνὶ κρατερῇ. Ὁ δὲ δεύτερος ὠρνυτο χαλκῷ
Ἀτρεΐδης Μενέλαος, ἐπευξάμενος Διὶ πατρί· 350

Ζεῦ ἄνα, δὸς τίσασθαι ὅ με πρότερος κῆκ' ἔοργεν,
δῖον Ἀλέξανδρον, καὶ ἐμῆς ὑπὸ χερσὶ δάμασσον,
ὄφρα τις ἐρρίγησι καὶ ὀψιγόνων ἀνθρώπων
ξεινοδόκον κακὰ βέξαι, ὅ κεν φιλότρητα παράσχη.

Ἡ ῥα. καὶ ἀμπεπαλῶν πρόειε δολιχόσκιον ἔγχος, 355
καὶ βάλε Πριαμίδαο κατ' ἀσπίδα πάντοσ' εἴσην.
Διὰ μὲν ἀσπίδος ἦλθε φαινής ὄβριμον ἔγχος,
καὶ διὰ θώρηκος πολυδαϊδάλου ἠρήρειστο·
ἀντικρὺ δὲ παρὰ λαπάρην διάμνησε χιτῶνα

remment le pluriel et le duel en parlant de deux : c'est le besoin du mètre qui en décide.

347. Πάντοσ' εἴσην, circulaire. Le bouclier argien était rond. Virgile, *Énéide*, III, 637 : « Argolici clypeī aut Phœbeæ « lampadis instar. » *Scholies* : πανταχῶθεν ἴσην, κυκλωτερῆ.

348. Χαλκός, vulgo χαλκόν. *Scholies* : οὕτως Ἀρίσταρχος· ἄλλοι δὲ διὰ τοῦ ν, χαλκόν. Avec χαλκός, on sous-entend ἀσπίδα.

349. Ἀσπίδ' au datif, c.-à-d. ἀσπίδι. — Χαλκῷ pour σὺν χαλκῷ : avec l'airain, c'est-à-dire la lance à la main.

352. Δῖον... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. L'épithète δῖον avait choqué Aristarque, dite par un ennemi, et le vers lui paraissait altéré : καὶ δῖον ἀκαίρωσ ὁ Μενέλαος τὸν ἐγθρόν λέγει. Le bon Eustathe, au contraire, admire δῖον, et en prend occasion de faire d'Homère un prédicateur chrétien : παιδεύοντος Ὁμήρου δεῖν σπουδαῖον ἄνδρα εὐλογητικὸν εἶναι ὡς τὰ πολλὰ, καὶ μὴ σκωπτικὸν ἐν οἷς οὐ χρεῖ.

353. Ὄφρα τις... Voyez plus haut 287 et la note sur ce vers.

357. Διὰ μὲν. « Purus putus tribrachys, « quem qui pro daetylo seu spondeo « usurpari posse credunt in vocabulo

« brevi (nam polysyllaba ἀθάνατος, ἀπο- « νέσθαι, Πριαμίδης et similia aliter « intrare non possunt versus heroicum), « egregie nugantur. » Bothe, qui parle ainsi, veut ramener ce tribraque à un équivalent exact du daetyle, et il en fait un procœleusmatique (quatre brèves), en ajoutant ἄρ, devant ἀσπίδος. Dübner rappelle ici le principe de Hermann, que les prépositions avaient primitivement l'accent sur la pénultième, et qu'on a pu prononcer δία μὲν, ce qui donne à l'oreille la valeur d'un daetyle ; mais le principe de Hermann n'est qu'une hypothèse contestable. Rien n'empêche de croire au tribraque pur et simple, et ici et dans les passages analogues : IV, 435 ; VII, 254 ; XI, 435. Homère, si l'on veut, prend δει pour une longue, parce qu'il a besoin d'une longue. C'est une extension de la licence habituelle avec les mots comme ἀθάνατος, ἀπονέεσθαι, qui commencent par trois brèves.

358. ἠρήρειστο, s'enfonça : littéralement, s'était appuyée ; de ἐρείδομαι, ἔρεισμαι, poétique ἠρήρεισμαι, plus-que-parfait ἠρηρείσμη. Virgile, *Énéide*, X, 783 : « ... hastam jacit : illa per orbem « Ære cavum triplici, per linea terga, « tribusque Transiit intextum tauris opus. »

359. Ἀντικρὺ. Quelques-uns lisent ἀν-

ἔγχος· ὁ δ' ἐκλίθη καὶ ἀλεύατο Κῆρα μέλαιναν. 360
 Ἄτρείδης δὲ ἐρυσσάμενος ξίφος ἀργυρόηλον
 πλήξεν ἀνασχόμενος κόρυθος φάλον· ἀμφὶ δ' ἄρ' αὐτῷ
 τριχθὰ τε καὶ τετραχθὰ διατρυφὲν ἔκπεσε χειρός.
 Ἄτρείδης δ' ὤμωξεν ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν·

Ζεῦ πάτερ, οὔτις σεῖο θεῶν ὀλοώτερος ἄλλος· 365
 ἦ τ' ἐφάμην τίσεσθαι Ἀλέξανδρον κακότητος·
 νῦν δέ μοι ἐν χεῖρεσσιν ἄγη ξίφος, ἐκ δέ μοι ἔγχος
 ἤτχθη παλάμηφιν ἐτώσιον, οὐδ' ἔβαλόν μιν.

Ἦ, καὶ ἐπαίξας κόρυθος λάβεν ἵπποδασείης,
 ἔλκε δ' ἐπιστρέψας μετ' εὐκνήμιδας Ἀχαιοῦς· 370
 ἄγχε δέ μιν πολύκεστος ἰμάς ἀπαλήν ὑπὸ δειρήν,
 ὅς οἱ ὑπ' ἀνθερεῶνος ὄχευς τέτατο τρυφαλείης.
 Καὶ νύ κεν εἶρυσσέν τε, καὶ ἄσπετον ἦρατο κῦδος,
 εἰ μὴ ἄρ' ὄξυ νόησε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη,
 ἦ οἱ ῥῆξεν ἰμάντα βοὸς Ἴφι καταμένιοι· 375
 κεινὴ δὲ τρυφάλεια ἄμ' ἔσπετο χειρὶ παχείῃ.

Τὴν μὲν ἔπειθ' ἦρωσ μετ' εὐκνήμιδας Ἀχαιοῦς
 ῥῖψ' ἐπιδινήσας, κόμισαν δ' ἐρήρηες ἐταῖροι.
 Αὐτὰρ ὁ ἄψ' ἐπόρουσε κατακτάμεναι μενεαίνων
 ἔγχχει χαλκείῳ· τὸν δ' ἐξήρπαξ' Ἀφροδίτη 380
 ῥεῖα μάλ', ὥστε θεός, ἐκάλυψε δ' ἄρ' ἠέρι πολλῆ,

τικρός, *metri causa*. Il suffit de tenir compte de la césure, à supposer que χρυ soit réellement bref; mais cette finale paraît être *ad libitum*.

361. Ἄτρείδης δὲ ἐρυσσάμενος. Encore l'hiatus ε-ε. Voyez plus haut 497 et la note sur ce vers.

362. Ἀνασχόμενος, *attollens se sublata hasta*. Virgile, *Énéide*, XII, 729 : « *Alte « sublatus consurgit Turnus in ense Et « ferit.* »

363. Τριχθὰ τε.... Ce vers est remarquable par l'effet d'harmonie imitative.

365. Ὀλοώτερος. Eustathe : ἔτοιμοι πρὸς βλασφημίαν οἱ δυστυχοῦντες. Cette réflexion du digne archevêque de Thessalonique montre du moins qu'Homère connaissait bien la nature humaine.

369. Κόρυθος λάβεν, il saisit (Paris) par son casque.

373. Κεν εἶρυσσεν, il l'aurait traîné jusqu'aux rangs des Grecs.

375. Ἴφι καταμένιοι. Heyne : « *Epitheta ton ornans. Additum Ἴφι, quia viribus « opus est ad caedendum bovem.* » Cependant on pourrait voir dans ces mots quelque chose qui se rapporte à la solidité de la courroie. S'il a fallu une grande force pour tuer le bœuf, c'est qu'il était vigoureux et dans tout son développement. Une manière de son cuir ne pouvait être qu'excellente.

376. Κεινὴ pour κενή, vide.

381. Ὡστε θεός, *comme étant déesse* : en sa qualité de déesse. — ἠέρι πολλῆ, *caligine multa*, d'une épaisse obscurité.

κάθ' δ' εἶς' ἐν θαλάμῳ εὐώδει, κηώνεντι.

Αὐτῇ δ' αὖθ' Ἑλένην καλέουσα ἔε· τῆν δ' ἐκίχρανον

πύργῳ ἐφ' ὑψηλῷ· περὶ δὲ Τρωαὶ ἄλις ἦσαν.

Χεῖρὶ δὲ νεκταρέου ἑανοῦ ἐτίναξε λαβοῦσα·

385

γρηῖ δέ μιν εἰκυῖα παλαιγενεῖ προσέειπεν,

εἰροκόμῳ, ἢ οἱ Λακεδαίμονι ναιεταώσῃ

ἦσκαι εἶρια καλά, μάλιστα δέ μιν φιλέεσκαι·

τῆ μιν ἐισαμένην προσεφώνεε δι' Ἀφροδίτῃ·

Δεῦρ' ἴθ'· Ἀλέξανδρός σε καλεῖ οἰκόνδε νέεσθαι

390

Κεῖνος ὄγ' ἐν θαλάμῳ καὶ δινωτοῖσι λέχεσσι,

κάλλει τε στίλβων καὶ εἵμασιν· οὐδέ κε φαίης

ἀνδρὶ μαχησάμενον τόνγ' ἐλθεῖν, ἀλλὰ χορόνδε

ἔρχεσθ', ἧὲ χοροῖο νέον λήγοντα καθίζειν.

Ὡς φάτο, τῆ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι ὄρινεν·

395

Aer est employé de même par les poètes latins. Virgile, *Énéide*, I, 411 : « At Venus *ab obscure gradientes aere* sepsit... » Horace, *Odes*, II, vii, 13-14 : « Sed me per « hostes Mercurius celer *Denso* paventem « sustulit aere. » Dans un autre passage de l'*Iliade*, XVII, 644 et 649, ἡέρι et ἡέρα signifient, à eux seuls et sans épithète, une obscurité profonde, un épais brouillard, ὀμίγη. Hésiode dit, en parlant des génies invisibles qui veillent sur les hommes : ἡέρα ἐσάμενοι, vêtus d'obscurité. Voyez *OEuvres et Jours*, vers 124.

382. Κάθ' δ' εἶς(ε) pour καθέϊσε δέ, sous-entendu αὐτόν. — Κηώνεντι est considéré comme un synonyme un peu renforcé d'εὐώδει. Il est plus probable que ce mot signifie où l'on dort. Voyez la note XXIV, 191.

383. Καλέουσα(α), *vocatura* : participe futur pour καλέσουσα.

384. Τρωαὶ ἄλις, des Troyennes en abondance, des Troyennes en grand nombre. Voyez ἄλις ἀρουραὶ, XIV, 122, de vastes domaines, et ἄλις, en grande foule, II, 90.

385. Νεκταρέου, c'est-à-dire εὐώδους, parfumée.

386. Μιν, ici comme au vers 389, dépend du verbe προσέειπεν αὐτήν et προσεφώνει αὐτήν. Suivant quelques-uns, μιν équivalait à ἐαυτήν et se rapporte à Vénus.

On peut le soutenir pour le vers 389, mais non pas pour le vers 386. Εἰκυῖα ne régit point l'accusatif. Quant à ἐισαμένην, vers 389, il signifie à lui seul *quam se similem fecisset*, et il n'a pas besoin du complément μιν.

388. ἦσκαι pour ἦσκεν, ἦσκεε, ἦσκει : elle travaillait. — Μάλιστα δέ μιν φιλέεσκαι. Les scholiastes entendent ici μιν de la vieille femme : alors il s'agit de l'affection d'Hélène pour sa servante. C'est l'explication la plus plausible; car, si Hélène aime sa bonne fileuse, elle écoutera d'autant plus volontiers le message. Cependant quelques-uns voient dans cette phrase la continuation de ce qui précède, et une seconde dépendance du conjonctif ἦ, *laquelle*. Alors il s'agirait de l'affection de la vieille pour Hélène.

391. Κεῖνος ὄγ(ε), *ille ipse*, avec une intention d'éloge : ce cher époux; ajoutez ἐστί, est. Voyez XIX, 344. — Δινωτοῖσι, en prose *τορνωτοῖς* : façonnés au tour. Eustathe : δῖνος γὰρ ὁ τόρνος.

392. Στίλβων, reluisant. Virgile, *Énéide*, IV, 215 : « Et nunc ille Paris... *Moenia* « *mentum mitra crinemque madentem* « *Subnixus.* »

394. Νέον, adverbe : récemment, à l'instant.

395. Θυμὸν... ὄρινεν, elle excita le cœur, signifie que la déesse inspire à Hélène un

καὶ ῥ' ὡς οὖν ἐνόησε θεᾶς περικαλλέα δειρήν,
 στήθεά θ' ἱμερόεντα καὶ ὄμματα μαρμαίροντα,
 θάμβησέν τ' ἄρ' ἔπειτα ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

Δαιμονίη, τί με ταῦτα λιλαίεαι ἤπεροπτεύειν;

Ἴπὴ μὲ προτέρω πόλιων εὐναιομενῶν
 ἄξεις ἢ Φρυγίης, ἢ Μηρονίης ἐρατεινῆς,
 εἴ τίς τοι καὶ κείθι φίλος μερόπων ἀνθρώπων,
 οὐνεκα δὴ νῦν διὸν Ἀλέξανδρον Μενέλαος
 νικῆσας ἐθέλει στυγερῆν ἐμὲ οἴκαδ' ἄγεσθαι;
 Τοῦνεκα δὴ νῦν δεῦρο δολοφρονέουσα παρέστης.

400

405

vif désir de courir vers Paris. Zénodote traduisait, ἐνεθύμωσεν, elle irrita. Aristarque traduit, παρώρμησεν, qui explique mieux l'effet produit par une déesse telle que Vénus.

396-418. Καὶ ῥ' ὡς... Vers marqués d'obelis dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est fondée sur ce que la vieille ne peut pas avoir la beauté de Vénus; sur ce qu'Hélène tient un langage blasphématoire, et en contradiction avec son caractère; sur ce que la scène manque de dignité: καὶ εὐτελής κατὰ τὴν διάνοιαν. Il est certain que cette scène est un hors-d'œuvre; mais elle a au plus haut degré la couleur antique. Si elle n'est pas d'Homère, elle est homérique, et autant que pas une dans l'Iliade.

399. Δαιμονίη, en mauvaise part: *improba*, cruelle Vénus! — Ταῦτα, c'est-à-dire κατὰ ταῦτα, οὕτως.

400-405. Dans toutes les éditions, depuis Wolf, il y a un point et virgule après ἀνθρώπων, et l'interrogation est marquée une seconde fois après παρέστης. C'est la ponctuation de Wolf. Mais Lehrs a montré combien cette ponctuation est défectueuse. Suivant Lehrs, il ne serait pas même besoin d'un seul signe d'interrogation: « Priam, non probo signa interrogatiois, « quibus deletis multo acerbior evadit « ironia. » Cependant ἢ πη donne un mouvement qui semble exiger quelque chose de plus que le point simple; mais ceci est d'une importance secondaire. L'observation capitale de Lehrs porte sur la relation de οὐνεκα et de τοῦνεκα. Avec notre texte, οὐνεκα dépend de ce qui pré-

cède, et τοῦνεκα en est une reprise. Avec celui de Wolf, οὐνεκα est le commencement d'une phrase et signifie, non plus *quia*, mais *quandoquidem*, et τοῦνεκα y correspond comme τόσσα à ὄσσα, ὡς à ἤυτε, etc. Voici les observations de Lehrs à ce sujet, dans sa longue note sur les erreurs de Wolf, pages 57-58 de la 2^e édition du *de Aristarchi studiis*: « Wolfiana in- « terpunctio habet duo cola per οὐνεκα— « τοῦνεκα conjuncta, quod Homericum « esse nego. Is (scilicet Homerus) particula « οὐνεκα ubique sic usus est, ut euntia- « tioni ejus rationem continet postpona- « tur.... Cf. A (XI), 24 : Πεύθετο γὰρ « Κύπρονδε μέγα κλέος, οὐνεκ' Ἀχαιοὶ « Ἐς Τροίην νήεσσιν ἀναπλεύσεσθαι « ἐμελλον· Τοῦνεκά οἱ τὸν δῶκε χαρι- « ζόμενος βασιλῆϊ. Simillima etiam con- « structio A (I), 94-96. Nostro loco post « ἀνθρώπων comma sufficit, post ἄγεσθαι « colon ponendum. Ceterum nec apud « recentiores epicos οὐνεκα—τοῦνεκα me « invenire memini. » Ces raisons ne souffrent guère de réplique. Nous avons mis un signe d'interrogation après ἄγεσθαι, mais uniquement comme nous en mettrions un en français au bout d'une phrase dont le début serait, *Tu vas sans doute*, et qu'on pourrait aussi bien terminer par un point d'exclamation.

400. Προτέρω πόλιων, vers des villes plus lointaines: vers quelque ville encore plus lointaine. Le génitif πόλιων dépend de l'adverbe, qui est un comparatif de πρό, en avant, et qui signifie *plus loin*.

402. Καὶ κείθι, là aussi (comme Paris est ton favori à Troie).

Ἦσο παρ' αὐτὸν ἰούσα, θεῶν δ' ἀπόεικε κελεύθου,
 μηδ' ἔτι σοῖσι πόδεςσιν ὑποστρέφειας Ὀλυμπον,
 ἀλλ' αἰεὶ περὶ κείνον δίζυε, καὶ ἐ φύλασσε,
 εἰσόκα σ' ἢ ἄλοχον ποιήσεται, ἢ ὄγε δούλην.
 Κεῖσε δ' ἐγὼν οὐκ εἶμι (νεμεσσητὸν δέ κεν εἶη) .
 κείνου πορσυνέουσα λέχος· Τρωαὶ δέ μ' ὀπίσσω
 πᾶσαι μωμήσονται· ἔγω δ' ἄχε' ἄκριτα θυμῷ.

410

Τὴν δὲ χλωσαμένη προσεφώνεε δι' Ἀφροδίτη·
 Μή μ' ἔρεθε, σχετλίη, μὴ χλωσαμένη σε μεθείω,
 τῶς δέ σ' ἀπεχθήρω ὡς νῦν ἔκπαγλ' ἐφίλησα,
 μέσσω δ' ἀμφοτέρων μητίσσομαι ἔχθεα λυγρὰ,
 Τρώων καὶ Δαναῶν, σὺ δέ κεν κακὸν αἶτον ὄληται.

415

Ὡς ἔφατ'· ἔδδειςεν δ' Ἐλένη, Διὸς ἐκγεγαυῖα·
 βῆ δὲ κατασχομένη ἐανῷ ἀργῆτι φαεινῷ,
 σιγῆ, πάσας δὲ Τρωὰς λάθην· ἤρχε δὲ θαίμων.

420

Αἶ δ' ὅτ' Ἀλεξάνδροιο δόμον περικαλλέ' ἔκοντο,
 ἀμφίπολοι μὲν ἔπειτα θοῶς ἐπὶ ἔργα τράποντο,

406. Παρ' αὐτόν, près de lui : près de Paris. — Θεῶν ἀπόεικε κελεύθου, *vulgo* ἀπόειπε κελεύθους. C'est toujours l'idée de renoncer au séjour des dieux, soit qu'on s'éloigne de la route qui y mène, soit qu'on renonce à s'y engager. Mais nous savons quel est le texte d'Aristarque. Didyme : Ἀρίσταρχος ἀπόεικε διὰ τοῦ κ ἀντὶ τοῦ ἀπόειπε, καὶ χωρὶς τοῦ σ κελεύθου· θαυμάσειε δ' ἂν τις, ἢ ἑτέρα διὰ τοῦ π, πόθεν παρέδου· οὔτε γὰρ ἐν ταῖς Ἀρισταρχείοις οὔτε ἐν ἑτέροις τῶν γούν μετρίων ἐμφορομένων πέφυκεν· καὶ οὐ μόνον ἐν ταῖς ἐκδόσεσιν, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς συγγράμμασιν ἀπαξάπαντες οὕτως ἐπιτίθενται.

409. Ὅγε. Sur cette redondance, voyez la note I, 490.

411. Πορσυνέουσα λέχος. Il ne s'agit pas simplement d'une besogne domestique, quoique l'expression réponde au français *faire le lit*. Eustathe : δῆλον ὅτι πορσύνειν λέχος τὸ συγκαταίξασθαι. On a vu une atténuation du même genre, I, 31. Voyez, à ce vers, la note sur ἀντιώσασιν.

412. Ἄκριτα. Voyez II, 796, et la note sur ἀκριτόμυθε, II, 246.

414. Σχετλίη, misérable! *Scholies* : σχετλιασμοῦ καὶ μίσους ἀξία.

415. Τῶς... ὡς ἐκείναι τὸ σοῦτον ὄσον.

416. Μητίσσομαι pour μητίσωμοι. C'est la suite de la phrase. Bothe : « Minutor « Venus se, denuo concitatis Græcorum α et Trojanorum odiis, omnia flamma fer- « roque mixturam esse, in quo tumultu « Helena male periret. »

417. Κακὸν αἶτον ἐκвивавτ à κακὸν ὄλεθρον, expression faite et indépendante du verbe : *malo fato, mala morte*; de male mort, comme disaient nos pères.

418. Διὸς ἐκγεγαυῖα. Hélène passait pour être véritablement fille de Jupiter.

419. Κατασχομένη ἐανῷ. Homère a dit plus haut, vers 141, *καλυψαμένη θύονησιν*, s'étant enveloppée de son voile.

420. Λάθην pour ἔλαθε, elle échappa aux regards. On ne la reconnaît pas, tant elle a pris soin de baisser son voile et de s'en bien envelopper, *κατασχεσθαι*. — ἤρχε, *præibat*, comme plus bas, vers 447, ἄρχε, qui est là pour ἤρχε.

421. Δόμον περικαλλέ(α). Le palais de Paris est décrit VI, 314-317, et celui de Priam, dont il faisait partie, VI, 242-250.

ἢ δ' εἰς ὑψόροφον θάλαμον κίε διὰ γυναικῶν.

Τῇ δ' ἄρα δίφρον ἐλοῦσα φιλομμειδῆς Ἀφροδίτη,

ἀντί' Ἀλεξάνδροιο θεὰ κατέθηκε φέρουσα ·

425

ἔνθα καθίζ' Ἑλένη, κούρη Διὸς αἰγιόχοιο,

ὅσσε πάλιν κλίνασα, πόσιν δ' ἠνίπαπε μύθω ·

Ἦλυθες ἐκ πολέμου · ὡς ὄφελες αὐτόθ' ὀλέσθαι,

ἄνδρι δαμεις κρατερῶ, θες ἐμὸς πρότερος πόσις ἦεν.

Ἦ μὲν δὴ πρὶν γ' εὐχε' Ἀρηϊφίλου Μενελάου

430

σῆ τε βίη καὶ χερσὶ καὶ ἔγχρῃ φέρτερος εἶναι ·

ἀλλ' ἴθι, νῦν προκάλεσσαί Ἀρηϊφίλον Μενέλαον

ἔξαυτις μαχέσασθαι ἐναντίον. Ἀλλά σ' ἔγωγε

παύεσθαι κέλομαι, μηδὲ ξανθῶ Μενελάω

ἀντίβιον πόλεμον πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι

435

ἀφραδέως, μή πως τάχ' ὑπ' αὐτοῦ δουρὶ δαμήης.

Τὴν δὲ Πάρις μύθοισιν ἀμειβόμενος προσέειπεν ·

Μή με, γύναι, χαλεποῖσιν ὀνειδέσει θυμὸν ἔνιπτε.

Νῦν μὲν γὰρ Μενέλαος ἐνίκησεν σὺν Ἀθήνῃ,

κεῖνον δ' αὖτις ἐγώ · παρὰ γὰρ θεοὶ εἰσι καὶ ἡμῖν.

440

Ἄλλ' ἄγε δὴ φιλότῃτι τραπέομεν εὐνηθέντε ·

423-426. Ἦ δ' εἰς... Zénodote retranchait comme inconvenants ces quatre vers, où Vénus fait office de servante : ἀρεπέες γὰρ αὐτῶ ἐφαίνοτο τὸ τῇ Ἑλένῃ τὴν Ἀφροδίτῃν δίφρον βαστάζειν. Aristarque justifie Homère : ἐπιέλῃσται (ὁ Ζηνόδοτος) ὅτι γρὰ εἰκασταί, καὶ ταύτῃ τῇ μορφῇ τὰ προσήκοντα ἐπιτηθεύει. Zénodote comblait la lacune en intercalant un vers : Αὐτῇ δ' ἀντίον ἴξεν Ἀλεξάνδροιο ἄνακτος.

427. Ἦνίπαπε. Voyez la note II, 245.

430. Εὐχε' pour εὐχεο, c'est-à-dire ἡὔχοιο : tu te vantais. *Scholies* : ἐκαυχῶ.

434. Παύεσθαι, *vulgo* παύσασθαι. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, παύεσθαι. — Κέλομαι. *Jubeo*, en latin, n'a souvent, comme ici κέλομαι, que la portée d'une invitation, d'un avis, d'un simple souhait. *Salvere te jubeo* signifie simplement, portez-vous bien ! bonne santé !

440. Κεῖνον... ἐγώ. Le futur νικήσω est sous-entendu.

441. Φιλότῃτι τραπέομεν, *in gratiam*

redeamus, faisons la paix. C'est l'explication la plus ordinaire : εἰς εὐφροσύνην τραπέομεν. Mais le mot φιλότῃτι, à côté d'εὐνηθέντε, dit qu'il s'agit d'amour. Τραπέομεν n'est donc pas pour τραπέωμεν, mais pour ταρπέωμεν, par métathèse. Le verbe τέρπω donne la véritable idée. Il ne faut pas confondre ce qu'on lit ici avec l'exemple γέκτρονθε τραπέομεν εὐνηθέντε, *Odyssee*, VIII, 292. D'ailleurs, le datif φιλότῃτι ne saurait être pour εἰς φιλότῃτα : il est pour ἐν φιλότῃτι. Laissons Homère s'expliquer lui-même. Voici son commentaire, XIV, 314 : Νῶϊ δ', ἄγ', ἐν φιλότῃτι τραπέομεν εὐνηθέντε. Ici, τρέπεσθαι est impossible. Le doute disparaît bien plus encore quand on a lu un peu plus bas, XIV, 331 : Εἰ νῦν ἐν φιλότῃτι λιδαίεαι εὐνηθήσῃαι. Paris, comme dit spirituellement un scholiaste, demande sa récompense pour les dangers qu'il a courus, au même titre que s'il avait été vainqueur : κινδυνεύσας δὲ ὑπὲρ αὐτῆς, ὡς νικήσας,

οὐ γὰρ πώποτέ μ' ὄδε ἔρωσ φρένας ἀμφεκάλυψεν,
οὐδ' ὅτε σε πρῶτον Λακεδαίμονος ἐξ ἔρατεινῆς
ἔπλεον ἀρπάξας ἐν ποντοπόροισι νέεσσιν,
νήσω δ' ἐν Κρανάῃ ἐμίγην φιλότῃτι καὶ εὐνῇ,
ὡς σεο νῦν ἔραμαι καὶ με γλυκὺς ἡμερος αἰρεῖ.

445

Ἡ ῥα, καὶ ἄρχε λέγῃσθε κίων· ἅμα δ' εἶπετ' ἄκοιτις.

Τῷ μὲν ἄρ' ἐν τρητοῖσι κατεύνασθεν λεχέεσσιν·
Ἄτρείδης δ' ἀν' ὄμιλον ἐφοίτα, θηρὶ εἰοικώς,
εἴ που ἐσαθρήσειεν Ἀλέξανδρον θεοσιδέα.

450

Ἄλλ' οὕτις δύνατο Τρώων κλειτῶν τ' ἐπικούρων
δειξάι Ἀλέξανδρον τότε Ἀρηϊφίλω Μενελάω.

Οὐ μὲν γὰρ φιλότῃτι γ' ἐκεύθανον, εἴ τις ἴδοιτο·
ἶσον γὰρ σφιν πᾶσιν ἀπήχθετο Κηρὶ μελαίνῃ.

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπεν ἀνάξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·

455

Κέλυτέ μευ, Τρῶες καὶ Δάρδανοι ἦδ' ἐπικούροι·
νίκη μὲν δὴ φαίνεται Ἀρηϊφίλου Μενελάου·
ὕμεῖς δ' Ἀργείην Ἑλένην καὶ κτήμαθ' ἅμ' αὐτῇ
ἔκδοτε, καὶ τιμὴν ἀποτινέμεν ἦντιν' εἰοικεν,

τῶν ἐπινηκίων ἀπολαύειν ἀξιοῖ. Ce scho-
liaste n'a pas donné son avis sur le sens
propre de φιλότῃτι et de τραπέσιμεν, mais
on voit assez qu'il entend ces mots comme les
paroles de Jupiter à Junon au vers XIV, 314.

442. Ὄδε ἔρωσ. Bothe fait disparaître
l'hiatus en mettant φρένας après ὄδε, et
en changeant ἔρωσ en ἔρος. Dindorf et
d'autres intercalaient γ' entre ὄδε et ἔρωσ.
A quoi bon?

445. Κρανάη. Cranaé était probable-
ment Marathonisi, petite île du golfe de
Laconie. Suivant quelques-uns, c'était Cy-
thère, ou même un îlot voisin du cap Su-
nium. C'est supposer à Paris bien de la
patience; et ὅτε πρῶτον, *quam primum*,
vers 443, semble dire qu'Hélène et lui étaient
à Cranaé presque dès le jour même du dé-
part. En réalité, on ne sait pas même si
Cranaé, dans le texte d'Homère, est un
nom propre, et si l'on ne devrait pas
écrire νήσω δ' ἐν Κρανάῃ, dans une île ro-
cheuse. Aristarque: ἀδῆλον πότερον ὄνομα
κύριόν ἐστιν, ... ἢ ἐπιθετικῶς τὴν τρα-
χεῖαν (sous-entendu λέγει Ὅμηρος).

447. Ἄρχε, *vulgo ἤρχε* : *præibat*, il
marchait le premier. Ἦρχε est une correc-
tion, et non pas le texte des manuscrits.

448. Τρητοῖσι, comme plus haut, 391,
δινωτοῖσι : *tornatis*. Heyne : « A plerisque
« refertur ad foramina per quæ lora, ἱμάν-
« τες, trajiciuntur ad continendas stragulas
« vestes. Sed τερεῖν omnino est tornare,
« sculperre, fabricari; itaque τρητόν· λέγος
« nihil aliud significat quam δινωτόν λέ-
« γος. »

449. Θηρὶ εἰοικώς. Nouvel exemple de
l'hiatus i-e dont nous avons déjà signalé
la fréquence. Voyez plus haut la note du
vers 249.

453. Οὐ... ἐκεύθανον équivaut à οὐκ ἂν
ἐκεύθανον, *non abscondissent* : ils n'au-
raient point caché Paris. — Φιλότῃτι, par
affection pour lui.

454. Ἀπήχθετο. Voyez plus haut les
imprécations contre Paris, vers 320-323.
— Κηρὶ dépend de ἶσον : *æque atque
mors*, autant que la mort.

459. Ἀποτινέμεν. Zenodote lisait ἀπο-
τίνετον, au lieu de l'infinitif pris pour l'im-

ἦτε καὶ ἐσσομένοισι μετ' ἀνθρώποισι πέληται.

460

Ὡς ἔφατ' Ἀτρείδης· ἐπὶ δ' ἤνεον ἄλλοι Ἕλαιοί.

pératif. Ce duel répondrait aux deux sujets Τρῶες et Δάρδανοι. La plupart des manuscrits donnent ἀποτίνετε, glose passée dans le texte. La forme infinitive est essentiellement homérique. Aristarque reproche à Zénodote sa correction, et Facuse d'avoir méconnu la valeur impérative d'ἀποτινέμεν : καὶ ἠγγόησεν ὅτι συνήθως τῷ ἀπαρεμφάτῳ ἀντὶ τοῦ προστακτικοῦ χρῆται Ὅμηρος.

460. ἦτε καὶ... Voyez plus haut 287 et la note sur ce vers.

461. Ἐπὶ δ' ἤνεον pour ἐπήνουν δέ. Dübner : « Cette proclamation de la victoire est comme un dénouement, qui complète l'action du chant troisième. » Les Alexandrins ont choisi en général, pour fins de chants, des points où la pause est nettement marquée, et leurs coupes sont quelquefois très-heureuses.



ΙΔΙΑΔΟΣ Δ.

ΟΡΚΙΩΝ ΣΥΓΧΥΣΙΣ. ΑΓΑΜΕΜΝΟΝΟΣ ΕΠΙΠΟΛΗΣΙΣ.

Junon, dans le conseil des dieux, obtient de Jupiter que la lutte recommence entre les Grecs et les Troyens (1-49). Minerve descend de l'Olympe, et détermine Pandarus le Lycien à violer le traité en lançant une flèche à Ménélas (50-104). Ménélas est blessé, mais non mortellement grâce à Minerve (105-219). On se prépare des deux côtés à combattre, et Agamemnon parcourt les rangs de l'armée des Grecs, distribuant l'éloge et le blâme (220-421). Bataille terrible, où Mars et Apollon prennent parti pour les Troyens, Minerve et d'autres divinités pour les Grecs (422-544).

Οἱ δὲ θεοὶ παρ' Ἰηγὶ καθήμενοι ἡγορόωντο
 χρυσεῶ ἐν δαπέδῳ, μετὰ δὲ σρισι πότνια Ἥβη
 νέκταρ ἐφωγοῖ· τοὶ δὲ χρυσεοῖς δεπάεσσιν
 δειδέχατ' ἀλλήλους, Τρώων πόλιν εἰσορόωντες.

2. Χρυσέῳ ἐν δαπέδῳ. Homère a dit ailleurs, I, 426, que le palais de Jupiter avait un parquet d'airain : χαλκοῦατὲς δῶ. On résolvait la difficulté en prenant ici δάπεδον, par synecdoche, non point pour le parquet, mais pour la salle même. *Scholies* : ἐν τῷ κεχρυσωμένῳ καὶ καλῷ τόπῳ. — Ἥβη. L'Hébé d'Homère n'est point femme d'Hercule, puisque Hercule, suivant Homère, XVIII, 417, est vraiment mort, et par conséquent n'a pu devenir dieu. C'est une vierge, comme l'indiquent son office même d'échanson. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι παρθένος ἡ Ἥβη· οἶνογορεῖ γάρ. Hébé et Ganymède ne font pas le même service. Ganymède est l'échanson particulier de Jupiter; Hébé verse le nectar dans l'assemblée des dieux.

3. Ἐφωγοῖ, pour ὠνογοῖ, d'οἶνο-χοῦο. Léonodote écrivait ἐφωγοῖ, expression fautive, puisqu'il n'y a pas de complément indirect. Les grammairiens grecs qu'on nommait λυτικαὶ possèdent ici une

de leurs subtiles et absurdes questions : « Pourquoi Homère se sert-il d'un verbe qui signifie *verser du vin*, puisque les dieux ne boivent pas de vin ? » Ce n'est pas sur de pareilles raisons que se fondait Aristarque pour lancer son obel et prononcer l'athétèse. Mais il prend quelquefois la peine de répondre à ces sottises. Il répondait ici : « Le nectar est le vin des dieux. » C'est ce que signifie l'explication technique consignée dans les *Scholies* : καταχρηστικῶς οὖν τὸ ἐφωγοῖ ἐπὶ τοῦ νεκταρος.

4. Δειδέχατ' ἀλλήλους, ils se faisaient mutuellement politesse. Les dieux se passent les coupes l'un à l'autre après les avoir fait remplir, et en les présentant toujours à droite. Le mot δειδέχατο, d'après cette explication, appartient à δεῖκνυμι, et non à δέχομαι. Telle est du moins l'opinion de Buttmann. Mais on pourra toujours disputer ici sur cette question; car, si un dieu *présente* la coupe, un autre la *reçoit*. Wolf traduit, avec le même sens que Butt-

Λύτικ' ἐπειρᾶτο Κρονίδης ἐρεθίζεμεν Ἥρην
κερτομοῖς ἐπέεσσι, παραβλήδην ἀγορεύων·

5

Δοιαὶ μὲν Μενελάω ἀρηγόνες εἰσὶ θεάων,
Ἥρη τ' Ἀργείη καὶ Ἀλαλκομενηῆς Ἀθήνη.
Ἄλλ' ἦτοι ταὶ νόσφι καθήμεναι, εἰσορόωσαι
τέρπεσθον· τῷ δ' αὖτε φιλομμειδῆς Ἀφροδίτη
αἰεὶ παρμέμβλωκε, καὶ αὐτοῦ Κῆρας ἀμύνει,
καὶ νῦν ἐξεσάωσεν οἰόμενον θανέεσθαι.

10

Ἄλλ' ἦτοι νίκη μὲν Ἀρηϊφίλου Μενελάου.
Ἥμεῖς δὲ φραζόμεθ' ὅπως ἔσται τάδε ἔργα,
ἧ ῥ' αὖτις πόλεμόν τε κακὸν καὶ φύλοπιν αἰνῆν
ὄρσομεν, ἧ φιλότητα μετ' ἀμφοτέροισι βάλωμεν.
Εἰ δ' αὖ πως τόδε πᾶσι φίλον καὶ ἡδὺ γένοιτο,
ἦτοι μὲν οἰκέοιτο πόλις Πριάμοιο ἄνακτος,

15

mann : *alter alterum excipiebat*. Il y a d'autres passages analogues, où l'on distingue mieux qu'ici quel est précisément le verbe. Voyez les notes IX, 196, 224; XV, 86; XXII, 435.

6. Παραβλήδην. Apollonius : ἐξαπατητικῶς, παραλογιστικῶς· παραβάλλειν γὰρ τὸ ἀπατᾶν ἔλεγον. Eustathe : ἐκ παραβολῆς καὶ συγκριτικῶς (à cause de la comparaison que va faire Jupiter). Passow et autres : *obliquement*, sans aller droit au but, par un détour. On ignore la signification précise de *παραβλήδην*, qui est, comme le remarque Apollonius, τῶν ἀπαξ εἰρημένων. Wolf n'y voit guère qu'une nuance de ὑποβλήδην, I, 292. Mais la traduction *interjecta oratione* ne donnerait pas *ἰα* un sens très-satisfaisant. Jupiter n'interrompt point un discours, il parle le premier.

8. Ἀλαλκομενηῆς, d'Alalcomènes, parce que Minerve avait un temple à Alalcomènes, ville de Béotie. C'est ainsi que Junon est nommée Argienne parce qu'elle avait à Argos le plus fameux de ses temples. Il est probable, comme le remarque Dubner, qu'Alalcomènes devait elle-même son nom à une épithète de la déesse : ἀλαλκομένη, secourable.

10. Τῷ, à l'adversaire de Ménélas, à Paris.

11. Παρμέμβλωκε. *Scholies* : παραμένει, πάρεστιν. Il y a quelque chose de plus dans l'expression du poëte; car βλώσκω indique un mouvement. Vénus est toujours à courir à l'aide de son favori. *Alest* traduit exactement; car on dit *huc ades*.

14. Φραζόμεθ(α), *consultemus*, délibérons. Le verbe φράζω, dans Homère, dit toujours plus que notre mot *parler*.

15-16. Ἡ... ἧ. L'alternative est indiquée par ὅπως ἔσται. En effet, il n'y a que deux partis entre lesquels on puisse choisir.

16. ὄρσομεν est au subjonctif, pour ὄρσωμεν.

17. Εἰ δ' αὖ πως, *vulgo* εἰ δ' αὖτως. La vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance. Notre leçon est celle d'Aristarque. *Scholies* : διὰ τοῦ πως αἱ Ἀριστάρχου, εἰ δ' αὖ πως· ἐν δὲ τῇ κατὰ Ἀριστοφάνη, εἰ δ' αὖτως, διὰ τοῦ τ. Aristarque n'admettait pas αὖτως comme forme homérique; et αὖτως, *sic*, ne convient pas ici, car il a un sens trop vague.

18. Μέν. Bothe : « Μέν vi cæsura pro-
« ducitur, neque opus est Payniano Φοι-
« κέοιτο. » Cependant Bothe souhaiterait qu'on pût écrire ἦτοι μὲν πόλις οἰκέοιτο, et il cherche à démontrer que c'est le texte probable. A quoi bon, dès que μὲν est bien où il est?

αὔτις δ' Ἀργεῖην Ἑλένην Μενέλαος ἄγοιτο.

Ὡς ἔφαθ'· αἰ δ' ἐπέμυξαν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη· 20
πλησίου αἰγ' ἤσθην, κακὰ δὲ Τρῶεσσι μεδέσθην.

Ἥτοι Ἀθηναίη ἀκέων ἦν οὐδέ τι εἶπεν,

σκυζομένη Διὶ πατρὶ, χόλος δέ μιν ἄγριος ἦρει·

Ἥρη δ' οὐκ ἔχαδε στῆθος χόλον, ἀλλὰ προσηύδα·

Λινότατε Κρονίδῃ, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες; 25

Πῶς ἐθέλεις ἄλιον θεῖναι πόνον ἢδ' ἀτέλεστον,

ἰδρῶ θ' ὄν ἰδρωσα μόγῳ; καμέτην δέ μοι ἴπποι

λαὸν ἀγειρούση, Πριάμῳ κακὰ τοῖό τε παισίν.

Ἔρδ'· ἀτὰρ οὐ τοι πάντες ἐπαινέομεν θεοὶ ἄλλοι.

Τὴν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς· 30

Δαιμονίη, τί νύ σε Πριάμος Πριάμοιό τε παῖδες

τόσσα κακὰ ῥέζουσιν, ὅτ' ἀσπερχὲς μενεαίνεις

Ἴλιου ἐξαλαπάξαι εὐκτίμενον πτολίεθρον;

Εἰ δὲ σύγ' εἰσελθοῦσα πύλας καὶ τείχεα μακρὰ,

ὦμὸν βεβρώθοις Πριάμον Πριάμοιό τε παῖδας, 35

ἄλλους τε Τρῶας, τότε κεν χόλον ἐξακέσαιο.

Ἔρξον ὅπως ἐθέλεις· μὴ τοῦτό γε νεῖκος ὀπίσσω

σοὶ καὶ ἐμοὶ μέγ' ἔρισμα μετ' ἀμφοτέροισι γένηται.

Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῆσιν·

ὅπποτε κεν καὶ ἐγὼ μεμαῶς πόλιν ἐξαλαπάξαι 40

τὴν ἐθέλω, ὅθι τοι φίλοι ἀνέρες ἐγγεγάασιν,

μητί διατρίβειν τὸν ἐμὸν χόλον, ἀλλά μ' εἶσαι.

24. Ἥρη, *ulgo* Ἥρη. Le nominatif ne pourrait donner un sens exact que s'il y avait *στήθεος*. D'ailleurs *στήθος* est un excellent sujet à *ἔχαδε*, qui indique la contenance d'un vase.

25. Τὸν μῦθον, c'est-à-dire τοῦτον τὸν μῦθον.

28. Λαόν, l'armée des Grecs, a pour apposition *κακὰ*, fléau.

32. Ὅτ' est pour ὅτε, dans le sens de *puisque*, et non pour ὅτι, *parce que*.

35. ὦμὸν βεβρώθοις, *crudum voraveris*. On voit que le Jupiter d'Homère ne court pas beaucoup après les expressions polies

sous lesquelles il faut chercher la pensée. Il dit les choses en propres termes, comme le premier venu.

38. Ἔρισμα est un mot qui ne se trouve qu'ici, mais dont le sens n'est point douteux, car il est formé régulièrement d'ἐρίζω, disputer. C'est un synonyme de νεῖκος, querelle.

39. Ἄλλο δέ... Vers souvent répété. Voyez la note I, 297.

41. Τὴν, *illam*, celle-là : une ville. — Τοι, à toi, pour σοι.

42. Διατρίβειν et εἶσαι, *remorari, permittere* : l'infinitif pour l'impératif.

Καὶ γὰρ ἐγὼ σοὶ δῶκα ἐκὼν ἀέκοντί γε θυμῷ.

Αἶ γὰρ ὑπ' ἡελίῳ τε καὶ οὐρανῷ ἀστερόεντι

ναιετάουσι πόλῃες ἐπιχθονίων ἀνθρώπων,

45

τάων μοι πέρι κῆρι τίεσκετο Ἴλιος ἰρή,

καὶ Πριάμος καὶ λαὸς ἔϋμμελίῳ Πριάμοιο.

Οὐ γὰρ μοι ποτε βωμὸς ἐδεύετο δαιτὸς εἴσης,

λοιβῆς τε κνίσσης τε· τὸ γὰρ λάχομεν γέρας ἡμεῖς.

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη·

50

Ἴητοι ἐμοὶ τρεῖς μὲν πολὺ φίλταται εἰσι πόλῃες,

Ἄργος τε Σπάρτη τε καὶ εὐρυάγυια Μυκῆνη·

τὰς διαπέρσαι, ὅτ' ἂν τοι ἀπέχθωνται πέρι κῆρι·

τάων οὔτοι ἐγὼ πρόσθ' ἴσταμαι οὐδὲ μεγαίρω.

Εἴπερ γὰρ φθονέω τε καὶ οὐκ εἰῶ διαπέρσαι,

55

οὐκ ἀνώω φθονέουσ', ἐπειὴ πολὺ φέρτερός ἐσσι.

Ἄλλὰ χρῆ καὶ ἐμὸν θέμεναι πόνον οὐκ ἀτέλεστον·

καὶ γὰρ ἐγὼ θεός εἰμι, γένος δ' ἐμοὶ ἔνθεν ἔθεν σοί·

καὶ με πρεσβυτάτην τέκετο Κρόνος ἀγκυλομήτης,

ἀμφοτέρον, γενεῇ τε καὶ οὔνεκα σὴ παράκοιτις

60

κέλλημαι· σὺ δὲ πᾶσι μετ' ἀθανάτοισιν ἀνάσσεις.

43. Δῶκα ἐκὼν ἀέκοντί γε θυμῷ, j'ai consenti à regret à l'abandonner (Troie).

45. Ναιετάουσι, habitantur. Voy. la note II, 626 sur ναίουσι, et la note II, 648 sur εὐναιεταώσας.

46. Πέρι, adverbe : *maxime*, plus que pas une. Aristarque : περισσῶς τῷ κέρι. Cependant quelques modernes prétendent qu'on doit lire περί, préposition : περί κῆρι, *in animo*. Mais Jupiter veut dire ici qu'il n'y avait pas de ville qu'il préférât à Ilios; et περί, adverbe, marque sa préférence pour Ilios. Dans d'autres passages la question est plus douteuse.

47. Ἐϋμμελίῳ, qui manie bien la lance : *elliqueux*. *Scholies* : τοῦ εὐ ποτὲ τῇ μελίᾳ χρῆσασμένου, πολεμικοῦ. Le mot μελία signifie ordinairement *frêne* : on faisait des lances avec du bois de frêne.

48. Δαιτὸς εἴσης. Le sacrifice est en l'honneur de Jupiter seul; mais ceux qui font le sacrifice ont chacun part égale au festin.

49. Τὸ... γέρας, c'est-à-dire τοῦτο τὸ γέρας.

53. Διαπέρσαι, l'infinitif pour l'impératif. — Πέρι, extrêmement. Voyez plus haut la note du vers 46. Le cas est tout à fait analogue.

55-56. Εἴπερ... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Mais la raison de l'athétèse est d'un logicien trop rigoureux : τὴν χάριν ἀναλύουσιν, εἰ καὶ μὴ προδεηθεὶς δύναται τοῦτ' ἔχειν.

56. Ἐπειή. La syllabe *πει* compte pour une brève à cause de la voyelle qui suit, comme s'il y avait deux mots. Quelques-uns l'écrivent même ἐπειή. Mais il n'y a aucune raison valable à cela. Voyez la note I, 456.

59. Πρεσβυτάτην. Eustathe : τιμωτάτην, comblée d'honneurs.

61. Δέ équivaut ici à γὰρ, *en effet*. Il n'y a point d'opposition; c'est au contraire une explication de la fierté que montre la déesse. *Scholies* : διότι σοῦ εἰμί γυνή, τοῦ πάντων θεῶν βασιλευόντος.

Ἄλλ' ἤτοι μὲν ταῦθ' ὑποείζομεν ἀλλήλοισιν,
 σοὶ μὲν ἐγὼ, σὺ δ' ἐμοί· ἐπὶ δ' ἔφονται θεοὶ ἄλλοι
 ἀθάνατοι. Σὺ δὲ θάσσον Ἀθηναίῃ ἐπιτεῖλαι
 ἐλθεῖν ἐς Τρώων καὶ Ἀχαιῶν φύλοπιν αἰνήν, 65
 πειρᾶν δ' ὡς κε Τρῶες ὑπερκύδαντας Ἀχαιοὺς
 ἄρξωσι πρότεροι ὑπὲρ ὄρκια δηλήσασθαι.

Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.
 Αὐτίκ' Ἀθηναίην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Αἶψα μάλ' ἐς στρατὸν ἐλθὲ μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιοὺς, 70
 πειρᾶν δ' ὡς κε Τρῶες ὑπερκύδαντας Ἀχαιοὺς
 ἄρξωσι πρότεροι ὑπὲρ ὄρκια δηλήσασθαι.

Ὡς εἰπὼν ὄτρυνε πάρος μεμαῦϊαν Ἀθήνην·
 βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρήνων ἀΐξασα.

Οἶον δ' ἀστέρα ἦκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω, 75
 ἢ ναύτησι τέρας, ἢ ἐστρατῶν εὐρέϊ λαῶν,
 λαμπρόν· τοῦ δέ τε πολλοὶ ἀπὸ σπινθῆρες ἴενται·

τῷ εἰκυῖ' ἦϊξεν ἐπὶ χθόνα Παλλὰς Ἀθήνη,
 κὰδ δ' ἔθορ' ἐς μέσσον· θάμβος δ' ἔχεν εισορόωντας
 Τρῶας θ' ἵπποδάμοις καὶ εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς. 80

ᾧδε δέ τις εἶπεσκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον·

Ἦ ῥ' αὐτίς πόλεμός τε κακὸς καὶ φύλοπις αἰνή
 ἔσσειται, ἢ φιλότητα μετ' ἀμφοτέροισι τίθησιν
 Ζεὺς, ὅστ' ἀνθρώπων ταμίης πολέμοιο τέτυκται.

Ὡς ἄρα τις εἶπεσκεν Ἀχαιῶν τε Τρώων τε. 85

Ἦ δ' ἀνδρὶ ἰκέλη Τρώων κατεδύσεθ' ὄμιλον,
 Λαοδόκῳ Ἀντηνορίδῃ, κρατερῷ αἰχμητῇ,

63. Ἐπὶ δ' ἔφονται. Joignez ἐπὶ à ἔφονται : ἐφέφονται, suivront, se conformeront à notre volonté.

64. Ἐπιτεῖλαι : l'infinitif dans le sens de l'impératif.

72. Ὑπὲρ ὄρκια. Voyez la note III, 299.

73. Πάρος μεμαῦϊαν. Elle n'avait besoin d'aucune excitation ; elle était prête d'avance, et toute pleine d'ardeur.

84. ᾧδε δὲ... Vers souvent répété. —

Τις, comme πᾶς τις, ἕκαστος. Voy. III, 297 et les notes sur ce vers.

84. Ἀνθρώπων dépend de πολέμοιο.

86. Ἀνδρὶ ἰκέλη. Homère a dit, *Odyssée*, XIX, 54, Ἀρτέμιδι ἰκέλη, avec le même hiatus. Bothe propose de transposer les deux mots à la place l'un de l'autre : ἰκέλη ἀνδρὶ. Nous répéterons encore : A quoi bon ?

87. Λαοδόκῳ. Ce fils d'Anténor est inconnu.

Πάνδαρον ἀντίθειον διζήμενη, εἴ που ἐφεύροι.

Εὔρε Λυκάονος υἷὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε
ἑστατόν· ἀμφὶ δέ μιν κρατεραὶ στίχες ἀπιστάων 90
λαῶν, οἳ οἱ ἔποντο ἀπ' Αἰθήπιοιο ροάων.

Ἄγχου δ' ἰσταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Ἴη ῥά νύ μοι τι πίθοιο, Λυκάονος υἱέ δαίφρων;
Γλαίης κεν Μενελάω ἐπιπροέμεν ταχὺν ἰὸν,
πᾶσι δέ κε Τρώεσσι χάριν καὶ κῦδος ἄροιο, 95
ἐκ πάντων δὲ μάλιστα Ἀλεξάνδρω βασιλῆϊ.

Τοῦ κεν δὴ πάμπρωτα πάρ' ἀγλαὰ δῶρα φέροιο,
αἷ κεν ἴδῃ Μενέλαον Ἀρήϊον Ἀτρέος υἷὸν,
σῶ βέλει δμηθέντα, πυρῆς ἐπιβάντ' ἀλεγεινῆς.

Ἄλλ' ἄγ' οἴστευσον Μενελάου κυδαλίμοιο · 100
εὔχεο δ' Ἀπόλλωνι Λυκηγενεῖ κλυτοτόξῳ
ἄρνων πρωτογόνων ῥέξειν κλειτὴν ἑκατόμβην,
οἴκαδε νοστήσας ἱερῆς εἰς ἄστυ Ζελείης.

88-89. Πάνδαρον... Ces deux vers se trouvent textuellement ailleurs, V, 468-469. Ici, Zénodote le regardait comme inconvenants. Une déesse réduite à chercher, et ne voyant pas du premier coup! δοκῶν ἀνθρώπινον τὸ ζητεῖν εἶναι. Il supprimait le second vers, et il terminait le premier par εὔρε δὲ τόνδε, au lieu de εἴ που ἐφεύροι. Aristarque a maintenu le texte par la raison que la déesse, ayant pris la figure d'un homme, doit faire ce que ferait un homme : ἀγνοεῖ δὲ (ὁ Ζηνόδοτος) ὅτι ὁμοιωθεῖσα Λαοδόκῳ ἀνάγκην εἶχεν ἀνθρώπινα ἐπιτηδεύειν. On a vu une observation semblable, à propos des vers III, 423-426.

90-91. Ἀμφὶ δὲ... Sur ces Lyciens et sur Pandarus, voyez la note II, 826.

90. Ἐκ πάντων, *ex omnibus*, *inter omnes* : entre tous. — Βασιλῆϊ, roi, c'est-à-dire, ici, fils de roi. C'est ainsi que βασιλῆς est souvent, dans les tragédies, non pas une reine, mais ce que nous appelons une princesse. Il y a un passage, XX, 84, où Homère nous montre Énée parlant en fanfaron parmi les rois des Troyens. Ces rois des Troyens sont simplement de grands personnages. Dans l'*Odyssée*, VIII, 390, nous

voyons douze *rois* phéaciens chez Alcinoüs. Aristarque a fait une note sur l'emploi du mot βασιλεύς dans Homère : βασιλεῖς καὶ τοὺς κατὰ μέρος ἄρχοντας λέγει. Hésiode appelle *rois* tous les grands personnages. *Rex* en latin signifiait un homme opulent; et celui qui tenait une classe d'enfants avait lui-même le titre de *rex*. Horace, *Odes*, I, xxvi, 7 : «... me-α mor Actæ non alio rege puertia. »

97. Τοῦ... πάρ(α), *ab illo*, de Pâris.

400. Μενελάου. Eustathe sous-entend κατὰ, *contre*. Les grammairiens modernes rapportent cet exemple à ce qu'ils nomment le génitif local et final.

401. Ἀπόλλωνι Λυκηγενεῖ. C'est Apollon qui lui avait fait don de son arc. Voyez II, 827. Il invoque Apollon Lycien, c'est-à-dire une divinité nationale; car Apollon était particulièrement adoré en Lycie, quelle que soit d'ailleurs la vraie étymologie du mot *λυκηγενής* ou celle du mot *λύκειος*, dont l'un paraît signifier *fils de l'aube*, et l'autre, *destructeur des loups*.

403. Νοστήσας. Nous avons vu une construction analogue, I, 77, *πρόφρων ἀρήξειν*. L'emploi du nominatif, dans ces phrases,

Ὡς φάτ' Ἀθηναίη· τῷ δὲ φρένας ἄφρονι πείθην.
 Αὐτίκ' ἐσύλα τόξον εὐξέσον ἰξάλου αἰγὸς
 ἀγρίου, ὃν ῥά ποτ' αὐτὸς ὑπὸ στέρνοιο τυχήσας
 πέτρης ἐκβαίνοντα, δεδεγμένος ἐν προδοκῆσιν,
 βεβλήκει πρὸς στήθος· ὁ δ' ὕπτιος ἔμπεσε πέτρη·
 τοῦ κέρα ἐκ κεφαλῆς ἐκκαιδεκάδωρα πεφύκει·
 καὶ τὰ μὲν ἀσκήσας κεραοξόος ἦραρε τέκτων,
 πᾶν δ' εὖ λειήνας χρυσέην ἐπέθηκε κορώνην.
 Καὶ τὸ μὲν εὖ κατέθηκε τανυσσάμενος, ποτὶ γαίῃ
 ἀγκλίνας· πρόσθεν δὲ σάκεα σχέθον ἐσθλοὶ ἑταῖροι,
 μὴ πρὶν ἀναΐξειαν Ἀρήϊοι υἴες Ἀχαιῶν,
 πρὶν βληῆσθαι Μενέλαον Ἀρήϊον Ἀτρεὸς υἴον.
 Αὐτὰρ ὁ σύλα πῶμα φαρέτρης, ἐκ δ' ἔλετ' ἰὸν
 ἀβλήτα, πεπερόντα, μελαινέων ἔρμ' ὀδυνάων·

est un tour essentiellement grec. — Ἄστυ Ζελεΐης. Voyez la note II, 824.

404. Φρένας ἄφρονι. Les Grecs ont aimé de tout temps ces jeux antithétiques. Je ne crois pas que le mot ἄφρων signifie ici *insensé*. Pandarus ne sera nullement puni du coup qu'il va faire. Mais il n'agit point αὐτόματος, il subit une influence irrésistible, il est *sui impos, sui non compos*; par conséquent il est ἄφρων, c'est-à-dire irréfléchi, imprudent, étourdi, et rien de plus.

405. Ἐσύλα, il saisit. Συλάω est primitivement un synonyme de λαμβάνω. Voyez plus bas, vers 146, σύλα, *il óta*. — Τόξον... αἰγός. Bothe : « *Arcum capri* » a dixit pro *arcu facto ex cornu caprino*. »

409. Κέρα, au pluriel, pour κέρατα. — Ἐκκαιδεκάδωρα est formé de δῶρον, *palme*, longueur de quatre doigts, environ huit centimètres. Les cornes avaient donc plus d'un mètre de haut, près de cent trente centimètres.

411. Κορώνην, *apicem*. Ni Apollonius, ni les *Scholies*, ni Eustathe, ne donnent une idée nette de ce qu'était la κορώνη d'un arc. Après de longues discussions, on a fini par voir dans κορώνη l'anneau qui servait à tirer la corde pour bander l'arc. La corde était fixée à une des extrémités de l'arc; l'anneau la fixait à l'autre extrémité.

412. Κατέθηκε. Ulysse pose aussi son

arc à terre, *Odyssee*, XXII, 436, pour y adapter la flèche.

414-415. Ἀρήϊοι... Ἀρήϊον. Cette répétition a choqué Bothe; et il propose une correction qui ne semble pas très-heureuse : ἀραίοι, *légers*, au lieu d'Ἀρήϊοι, *belliqueux*. On peut lui répondre par ses propres paroles au sujet de κρατερῶ et κρατεραί, vers 87 et 90 : « *Vox repetita...* » Homère ne se soucie point d'une variété factice.

417. Ἀβλήτα... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Suivant Aristarque, le mot ἀβλήτα ne serait point homérique, parce que βάλλω, chez Homère, signifie toujours *frapper*, et jamais simplement *lancer*. Mais, comme le remarque Lehrs à ce sujet, si Homère dit ἰὸν βάλειν, l'expression ἰὸς ἀβλής est par là même légitime. Aristarque trouvait d'ailleurs le mot ἔρμα souverainement déplacé dans la phrase. Apollonius : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἀθετεῖ τὸν στίχον· γελοῖον γὰρ φησιν ἔρεισμα τῶν ὀδυνῶν λέγεσθαι, ἐπαινον γὰρ οὐκ ἔχει τοῦ δυναμένου ὀδυνῆσαι. Ceci est une rigueur de grammairien. Laissons à la poésie ses privilèges. Ἐρμ(α) ὀδυνάων est une expression très-hardie; mais nous osons dire que cette hardiesse est une beauté. C'est ce que Schiller pensait assurément, lui qui met dans la

αἶψα δ' ἐπὶ νευρῇ κατεκόσμει πικρὸν οἶστρον,
εὔχετο δ' Ἀπόλλωνι Λυκηγγενεῖ κλυτοτόξῳ
ἀρνῶν πρωτογόνων ῥέζειν κλειπὴν ἑκατόμβην,
οἴκαδε νοστήσας ἱερῆς εἰς ἄστυ Ζελεΐης. 120

Ἔλκε δ' ὁμοῦ γλυφίδας τε λαβῶν καὶ νεῦρα βόεια·
νευρῆν μὲν μαζῶν πέλασεν, τόξῳ δὲ σίδηρον.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ κυκλοτερές μέγα τόξον ἔτεινεν,
λίγξε βιός, νευρῆ δὲ μέγ' ἴαχεν, ἄλτο δ' οἶστρος
ὄξυβελῆς, καθ' ὅμιλον ἐπιπτέσθαι μενεαίνων. 125

Οὐδὲ σέθεν, Μενέλαε, θεοὶ μάκαρας λελάθοντο
ἀθάνατοι, πρώτη δὲ Διὸς θυγάτηρ ἀγελείη,
ἧ τοι πρόσθε στήσασα βέλος ἔχεπευκὲς ἄμυνεν.
Ἢ δὲ τόσον μὲν ἔεργεν ἀπὸ χροῶς, ὡς ὅτε μήτηρ
παιδὸς ἐέργη μυῖαν, ὅθ' ἠδέϊ λέξεται ὕπνω· 130

bouche de Guillaume Tell tout ce qu'il peut prendre à l'image d'Homère. Tell s'adressant à la flèche qu'il va lancer : *Komm du hervor, du Bringer bitterer Schmerzen!* Eustathe explique parfaitement le passage d'Homère : ἔρμ' ὁ δυνάων ἐν ᾧ αἱ ὀδύνας οἷον ἐνοικοῦσι καὶ ἐνερεῖδονται ὥστε, ὅπου αὐτὸ εἰσέλθῃ, ἐκεῖ καὶ θανάσιμους ὀδύνας συνεισέρχασθαι. La flèche, comme dit Dübner d'après Eustathe, est l'objet visible qui renferme et communique les douleurs. Elle en est donc comme le support et l'appui.

122. Γλυφίδας, la coche de la flèche, l'entaille par où la flèche se tient ferme sur la corde de l'arc. — Νεῦρα βόεια. Däremberg : « Il s'agit sans doute ici du *nerf sciatique* du bœuf, dont on se servait pour les cordes d'arc; ce qui n'autorise pas à croire qu'Homère avait distingué les νεῦρα des τένοντες. Ce *nerf sciatique* n'était en réalité pour lui qu'un *cordon* de même nature et ayant même fonction que les tendons. »

123-124. Νευρῆν μὲν... Ζηνόδοτε intervertissait ces deux vers, mettant le premier à la place du second. Mais les circonstances sont dans leur ordre naturel, et l'intervention brouille cet ordre.

123. Σίδηρον. Remarque l'emploi du fer pour les pointes de flèches, tandis que

les pointes de lances sont d'airain. Une pointe de flèche en cuivre aurait dû conserver trop de masse pour ne point se reboucher contre un corps un peu résistant. L'aiguille de fer n'ajoutait presque rien au poids du roseau empenné.

124. Κυκλοτερές dépend de ἔτεινεν. Il tendit l'arc de manière à le rendre circulaire. *Scholies* : τεῖνας κυκλοτερές ἐποίησε. Virgile, *Énéide*, XI, 800 : «... donec curvata coirent Inter se capita. »

125. Λίγξε βιός. Les anciens admiraient la façon dont Homère imite le bruissement de la corde et celui de l'arc qui se détend, et par cette onomatopée λίγξε, et par le μέγ' ἴαχεν qui suit. Λίγξε est un ἄπαξ εἰρημένον. On le rapporte à λίζω. C'est plutôt λίγγειν, primitivement κλιγγειν, comme le remarque Bothe, c'est-à-dire le son même : *klingen*, dans les langues germaniques.

126. Ὄξυβελῆς.. Homère a consacré plus de vingt vers au coup tiré par l'archer Pandarus. Mais ce coup, comme le remarque Dübner, n'est pas un fait quelconque : « C'est, après la colère d'Achille, le principal mobile de l'action de l'*Iliade*, une sorte de péripétie qui finit par la mort de Patrocle. »

128. Ἀγελείη, qui emmène le butin. Minerve est une déesse belliqueuse.

αὐτὴ δ' αὖτ' ἴθυνεν ὄθι ζωστῆρος ὀχῆες
 χρούσειοι σύνεχον καὶ διπλός ἦν τετο θώραξ.

Ἐν δ' ἔπεσε ζωστῆρι ἀρηρότι πικρὸς οἰστός·

διὰ μὲν ἄρ' ζωστῆρος ἐλήλατο δαιδαλέοιο,

135

καὶ διὰ θώρηκος πολυδαιδάλου ἠρήρειστο,

μίτρης θ', ἣν ἐφόρει ἔρυμα χρῶδες, ἕρκος ἀκόντων.

ἣ οἱ πλεῖστον ἔρυτο· διαπρὸ δὲ εἶσατο καὶ τῆς.

Ἀκρότατον δ' ἄρ' οἰστός ἐπέγραψε χροῖα φωτός·

αὐτίκα δ' ἔρρεεν αἶμα κελαινεφές ἐξ ὤτειλῆς.

140

432. Αὐτὴ δ' αὖτ' ἴθυνεν, mais elle (*la déesse*) dirigea à son tour (*la flèche*). Il faut que Ménélas ait été blessé, pour que la violation du traité soit flagrante. — Ζωστῆρος ὀχῆες, les anneaux et les agrafes du ceinturon. Ce ceinturon était de cuir et bigarré de diverses couleurs. Plus bas, vers 486, Homère lui donne l'épithète de παναίολος. Les ὀχῆες, suivant l'opinion commune, se bouclaient sur le côté. Mais on voit ailleurs, XX, 444, un coup porté dans le dos, où le trait, après avoir traversé le torse, atteint les ζωστῆρος ὀχῆες, ce qui semble prouver que les agrafes' du ceinturon se bouclaient sur l'estomac. Le ζωστήρ servait à fixer et à serrer la cuirasse sur les reins. Homère dit indifféremment ζωστήρ ou ζώνη, ainsi, XI, 234 : Ἰριδάμας δὲ κατὰ ζώνην... Νύξ'... Οὐδ' ἔτορε ζωστήρα παναίολον. Eustathe confond le ζωστήρ avec le ζῶμα, qui est de métal, et qui forme la partie inférieure de la cuirasse. C'est une erreur que beaucoup d'autres avaient faite avant lui. Aristarque, à propos d'un autre vers, X, 57 : ἣ διπλῆ, ὅτι δοκοῦσιν τινες ταυτὸν εἶναι ζῶμα καὶ ζωστήρα· οὐκ ἔστι δέ· ἀλλὰ ζῶμα καλεῖ τὸ συναπτόμενον τῇ μίτρᾳ (haec duo vocabula τῇ μίτρᾳ delenda [Lehrs]) ὑπὸ τὸν στατὸν θώρακα, τὸ δὲ ἐξωθεν συνόσον πάντα ζωστήρα.

433. Διπλός... θώραξ. La cuirasse se composait de deux parties : la cuirasse proprement dite, στατὸς θώραξ, qui protégeait la poitrine, le dos et les épaules ; plus bas le ζῶμα, espèce de jupon de métal, qui protégeait le ventre, le derrière et les cuisses. A la jonction des deux parties, sous le ζωστήρ, sous le ceinturon, le métal du ζῶμα recouvrait le métal de la cuirasse

proprement dite. Voilà comment la cuirasse était διπλός, double, à l'endroit atteint par la flèche de Pandarus. Aristarque : ἣ διπλῆ, ὅτι καθ' ὃν τόπον ἐξώνυτο διπλοῦς ἦν ὁ θώραξ, καθὸ ὑποβέβλητο τῷ στατῷ θώρακι τὸ λεγόμενον ζῶμα, καθῆκον μέχρι τῶν γονάτων ἀπὸ τῶν λαγώνων. La même observation est répétée à propos du vers XX, 415.

435. Διὰ μὲν. Voyez la note III, 357. Les partisans du procléusmatique peuvent se satisfaire ici sans beaucoup d'effort. Ils n'ont qu'à écrire ἄρα au lieu de ἄρ'.

437. Μίτρης. Il y a un passage, V, 857, qui était classique, comme disent les Alexandrins, pour l'explication de μίτρῃ : Νεῖατον ἐς κενεῶνα, ὄθι ζωνύσκετο μίτρην. Voici la note d'Aristarque sur ce vers : ἣ διπλῆ, ὅτι κατὰ τὰ κοῖλα μέρη ἐζωννύοντο τὴν μίτρην· καὶ ἔστι διδοασκαλικὸς ὁ τόπος. La mitre était un caleçon de laine, garni extérieurement de plaques de métal. *Scholies* : μίτρα δὲ ἐλέγετο τὸ ἐσώτερον τῆς λαγόνος εἰλημα ἐρεοῦν, χαλκῶ ἐξωθεν περιειλημμένον. La mitre était sous le ζῶμα. Ainsi la flèche de Pandarus perce d'abord le cuir du ceinturon, puis la double feuille de la cuirasse, puis la mitre ; c'est-à-dire encore une feuille de cuivre, car Homère dit, vers 187, que la mitre de Ménélas a été façonnée par des forgerons : χαλκῆς κάμον ἄνδρες.

140. Αὐτίκα... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Le vers 449 est aussi marqué de l'obel, et pour la même raison que le vers 140, l'emploi impropre du mot ὤτειλῆ. Ce mot se rattache à οὐτάζω, *cominus ferire*. Il ne peut donc point se dire d'une blessure faite avec une

Ὦς δ' ὅτε τίς τ' ἐλέφαντα γυνή φρόνικι μῆνην
 Μηρόνις ἤε Κάειρα, παρήϊον ἔμμεναι ἵππων·
 κεῖται δ' ἐν θαλάμῳ, πολέες τέ μιν ἠρήσαντο
 ἱππῆες φορέειν· βασιλῆϊ δὲ κεῖται ἀγαλμα,
 ἀμφοτέρων κόσμος θ' ἵππῳ ἐλατῆρι τε κῦδος· 145
 τοῖοί τοι, Μενέλαε, μίανθην αἵματι μηροῖ
 εὐφύεες, κνήμαί τ' ἠδὲ σφυρὰ κάλ' ὑπένερθεν.

Ῥίγησεν δ' ἄρ' ἔπειτα ἀνάξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
 ὡς εἶδεν μέλαν αἷμα καταρρέον ἐξ ὠτειλῆς·
 ῥίγησεν δὲ καὶ αὐτὸς Ἀρηίφιλος Μενέλαος. 150

Ὦς δὲ ἶδεν νεῦρόν τε καὶ ὄγκους ἐκτὸς ἐόντας,
 ἄψορρόν οἱ θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν ἀγέρθη.
 Τοῖς δὲ βαρὺ στενάχων μετέφη κρείων Ἀγαμέμνων,
 χειρὸς ἔχων Μενέλαον· ἐπεστενάχοντο δ' ἑταῖροι·

Φίλε κασίγνητε, θάνατόν νύ τοι ὄρκι' ἔταμον,
 οἷον προστήσας πρὸ Ἀχαιῶν Τρωσὶ μάχεσθαι. 155

fèche. Aristarque : ἀθετεῖται, ὅτι οὐκ ἂν λέγοι Ὅμηρος ὠτειλῆν τὸ ἐκ βολῆς τραῦμα. Note du vers 149 : ἀθετεῖται πάλιν διὰ τὴν ὠτειλῆν. Mais les disciples d'Aristarque trouvaient ici la rigueur outrée, et ils maintenaient les deux vers contre l'orthodoxie lexicographique. Aristarque est parfois trop grammairien, et il ôte à la poésie ses franchises. Voyez plus haut la note du vers 147.

141. Ὦς δ' ὅτε... Virgile, *Énéide*, XII, 67 : « Indum sanguineo veluti violaverit a ostro Si quis ebur. »

142. Μηρόνις, Méonienne, c'est-à-dire Lydienne. Les Lydiens se nommaient primitivement Méoniens. Homère ignore le nom de Lydiens. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι Ὅμηρος οὐκ οἶδε καλουμένους Λυδοὺς, ἀλλὰ Μήμονας. — Ἴππων. Aristophane de Byzance lisait ἵππῳ, à un cheval, leçon qui donnerait peut-être plus de précision au style; mais la vulgate n'offre aucune difficulté.

143. Ἐν θαλάμῳ. Il s'agit de la chambre où l'on mettait en dépôt les choses précieuses. Voyez la description du θάλαμος d'Ulysse, *Odyssée*, II, 337-342.

144. Βασιλῆϊ, pour un grand personnage. Voyez plus haut la note du vers 96.

146. Τοῖοί τοι. *Scholies* : οὕτως σοι. Il y a quelque chose de plus, ce semble, dans τοῖοι, le rappel de la couleur blanche : τοῖοι ὄντες οἶος ἐλέφας. — Μίανθην. Eustathe : θυϊκόν ἐστι ῥήμα ἀπὸ τοῦ μιανθήτην γεγονὸς κατὰ συγκοπήν. Le sang remplit l'intérieur de la mitre, sous la tunique, et coule de là sur les deux cuisses.

148. Ῥίγησεν... Remarquez l'hiatus ἔπειτα ἀνάξ.

151. Νεῦρόν τε καὶ ὄγκους. La pointe de fer était assujettie au roseau avec un ligament fin et solide, νεῦρον, et avait des crochets ou des barbes, ὄγκοι.

155. Φίλε κασίγνητε. C'est la même licence que διὰ μέν, III, 357. *Puris putus tribrachys*, comme disait Bothe à ce vers. Il n'y a pas moyen de faire intervenir ici le procésusmatique. On se rabat sur l'accent de φι. Ce qui est certain, c'est qu'Homère a fait de la brève φι l'équivalent d'une longue. Ptolémée l'Ascalonite prétendait qu'on devait ici écrire φίλε, proprésismène, et que φι pouvait être vraiment long. — Θάνατόν νύ τοι ὄρκι' ἔταμον. Heyne : « *Pepigi fœdem mortem tuam, quod causam et opportunitatem mortis inferendam attulit.* »

Ὡς σ' ἔβαλον Τρῶες, κατὰ δ' ὄρκια πιστὰ πάτησαν.
 Οὐ μὲν πῶς ἄλιον πέλει ὄρκιον αἱμά τε ἀρνῶν,
 σπονδαὶ τ' ἄκρητοι καὶ δεξιαί, ἧς ἐπέπιθμεν.
 Ἐΐπερ γάρ τε καὶ αὐτίκ' Ὀλύμπιος οὐκ ἐτέλεσεν, 160
 ἐκ δὲ καὶ ὀψὲ τελεῖ, σὺν τε μεγάλῳ ἀπέτισαν,
 σὺν σφῆσιν κεφαλῆσι γυναιξί τε καὶ τεκέεσσιν.
 Εὖ γὰρ ἐγὼ τόδε οἶδα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
 ἔσσεται ἡμαρ ὅτ' ἂν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρή,
 καὶ Πριάμος καὶ λαὸς ἔυμμελίῳ Πριάμοιο, 165
 Ζεὺς δέ σφι Κρονίδης ὑψίζυγος, αἰθέρι ναίων,
 αὐτὸς ἐπισσείησιν ἐρεμνὴν αἰγίδα πᾶσιν,
 τῆσδ' ἀπάτης κοτέων. Τὰ μὲν ἔσσεται οὐκ ἀτέλεστα.
 Ἀλλὰ μοι αἰνὸν ἄχος σέθεν ἔσσεται, ὦ Μενέλαε,
 αἶ κε θάνης καὶ πότμον ἀναπλήσης βιότοιο. 170
 Καὶ κεν ἐλέγχιστος πολυδίψιον Ἄργος ἰκοίμην·
 αὐτίκα γὰρ μνήσονται Ἀχαιοὶ πατρίδος αἴης·
 κὰδ δέ κεν εὐχολῆν Πριάμῳ καὶ Τρωσὶ λίποιμεν

157. Ὡς, *itaque*, et ainsi; à peu près dans le sens de *namque*, et en effet.

158. Μέν, pour *μήν, more prisco*, comme δέ pour *δή* dans maint passage.

161. Ἐκ δὲ... Joignez ἐκ à τελεῖ : ἐκτελεῖ pour ἐκτελέσει, il accomplira. Zénodote lisait τελέσει, et il changeait ἀπέτισαν en τίσουσιν, se rapportant aux Troyens. Mais Agamemnon fait une réflexion générale. Les Troyens viendront seulement comme application du principe.

164-165. Ἐσσεταί.... Ces vers sont fameux chez les anciens. Scipion Émilien les avait dans la bouche, quand il passa par la brèche de Carthage. Il songeait, dit-on, au sort futur de Rome.

164. Ἴλιος ἱρή. Il n'y a qu'un seul passage, XV, 74, où l'on trouve Ἴλιον neutre. Homère dit toujours Ἴλιος, et au féminin. Plus tard, la forme neutre a prévalu, et elle a donné le latin *Ilium*.

166. Ὑψίζυγος, assis sur un trône élevé; littéralement : le rameur assis sur le banc du haut. On appelait ζυγά les traverses qui réunissaient les deux bords d'un navire, et qui servaient de sièges aux ra-

meurs. *Scholies* : ἡ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν ἐν ναυσὶ ζυγῶν, ἐφ' ὧν καθέζονται οἱ ἐρέσσοντες. Nulle part on ne trouve ζυγόν dans le sens propre de *siège*.

167. Ἐπισσείησιν pour ἐπισείη. Ce subjonctif dépend, comme ὀλώλῃ, de σ' ἄν. — Αἰγίδα. Voyez, I, 202, la note sur αἰγιόχοιο. Il s'agit ici de la terreur qu'imprimerait Jupiter en déchaînant les tempêtes. Eustathe : ὅτι τὸ ἐρεμνὸν τῆς αἰγίδος νέφος ὑπεμφαίνει αὐτὴν εἶναι πυκνὸν καὶ καταειρωδές.

168. Τῆσδ' ἀπάτης, génitif causal : *ob hanc fraudem*, à raison de cette perfidie.

169. Ἄχος σέθεν, *dolor tui, dolor propter te* : la douleur que j'éprouve à ton sujet.

171. Πολυδίψιον, altérée, c'est-à-dire manquant d'eau. Virgile, *Églogues*, I, 65 : « ... *sittientes ibimus Afros*. » L'Argolide est un pays bien arrosé; mais, d'après une ancienne tradition, Neptune y avait mis jadis toutes les rivières à sec. Voy. Pausanias, II, xv. Le mot πολυδίψιον est un ἄπαξ εἰρημένον, mais le sens est évident.

173. Κὰδ δέ κεν... Voyez II, 460 et 176, et les notes sur ce vers.

Ἀργεῖην Ἑλένην· σέο δ' ὅστέα πύσει ἄρουρα,
κειμένου ἐν Τροίῃ ἀτελευτήτῳ ἐπὶ ἔργῳ. 175

Καί κέ τις ὧδ' ἐρέει Τρώων ὑπερηγορόντων
τύμβῳ ἐπιθρώσκων Μενέλαου κυδαλίμοιο·

Ἄθ' οὕτως ἐπὶ πᾶσι χόλον τελέσει' Ἀγαμέμνων,
ὡς καὶ νῦν ἄλιον στρατὸν ἤγαγεν ἐνθάδ' Ἀχαιῶν,
καὶ δὴ ἔβη οἴκόνδε φίλῃν ἐς πατρίδα γαῖαν 180
σὺν κεινῆσιν νηυσὶ, λιπῶν ἀγαθὸν Μενέλαον.

Ὡς ποτέ τις ἐρέει· τότε μοι χάνοι εὐρεῖα χθῶν.

Τὸν δ' ἐπιθαρσύνων προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·

Θάρσει, μηδέ τί πω δειδίσσεο λαὸν Ἀχαιῶν.

Οὐκ ἐν καιρίῳ ὄξυ πάγῃ βέλος, ἀλλὰ πάροιθεν 185

εἰρύσατο ζωστήρ τε παναίολος ἠδ' ὑπένερθεν
ζῶμά τε καὶ μίτρῃ, τὴν χαλκῆες κάμον ἄνδρες.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·

Ἄλ' γὰρ δὴ οὕτως εἶη, φίλος ὦ Μενέλαε·

ἔλκος δ' ἱητῆρ ἐπιμάσσεται, ἠδ' ἐπιθήσει 190

φάρμαχ', ἃ κεν παύσῃσι μελαινάων ὀδυνάων.

174. Πύσει, *putrefaciet*, futur de πύθω, synonyme de σήπω, putréfier.

175. Ἀτελευτήτῳ ἐπὶ ἔργῳ, sans que nous ayons terminé notre entreprise.

181. Κεινῆσιν pour κεναῖς, vides : sans butin, la ville n'ayant point été prise.

182. Εὐρεῖα, l'adjectif pour l'adverbe : *vasto hiatus*, dans un gouffre. *Scholies* : οὐ γὰρ ἐπιθετικῶς λέγει αὐτὴν εὐρεῖαν, ἀλλὰ τὴν εὐρὺ τῆ διαστάσει χάσμα ποιοῦσαν.

184. Δειδίσσεο. *Scholies* : εἰς δέος καὶ φόβον ἄγε. Le verbe poétique δειδίσσεσθαι a en effet le sens actif. Voyez la note II, 190.

186-187. Ζωστήρ... μίτρῃ. Voyez plus haut les notes des vers 132 et 137.

187. Ζῶμα. Le ζῶμα était une cotte ou juron de métal qui prolongeait la cuirasse jusque sur le ventre et sur les cuisses. Elle était considérée comme une partie de la cuirasse. A l'endroit où le ζῶμα commençait, la cuirasse ne finissait point encore. Il y avait donc là deux épaisseurs de métal : c'est là la *cuirasse double* d'Homère,

le διπλὸς θώρηξ du vers 433. C'est dans la *cuirasse double* que le coup a porté. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τοῦ ζῶματος μνησθεῖς παραέλοιπε τὸν θώρακα, ὥστε ἀπὸ τοῦ μέρους τὸ ὄλον δεδηλώσθαι.

189. Φίλος ὦ Μενέλαε : le nominatif joint au vocatif. On a vu Homère, III, 277, se servir du nominatif pour le vocatif, après le vocatif même, mais non pas dans la même appellation. Quelques-uns proposent de lire φίλ' au lieu de φίλος, en faisant ι long, d'autres de lire Μενέλαος au lieu de Μενέλαε. Il n'y a rien à changer.

190. Ἐλκος... ἱητῆρ : « On remarquera cette expression ἔλκος δ' ἱητῆρ ἐπιμάσσεται, qui prouve l'intervention active du médecin dans le traitement des plaies. En effet, ἐπιμάσσομαι signifie toujours dans Homère, ainsi qu'on le voit ici et dans plusieurs passages de l'*Odyssée*, une action directe de la main. »

191. Παύσῃσι pour παύσῃ, sous-entendu σε, παύειν se construisant avec l'accusatif de la personne et le génitif de la chose.

Ἦ, καὶ Ταλθύβιον, θεῖον κήρυκα, προσηύδα·
 Ταλθύβι', ὅτι τάχιστα Μαχάονα δεῦρο κάλεσσον,
 φῶτ' Ἀσκληπιοῦ υἷον, ἀμύμονος ἱητήρος,
 ὄφρα ἴδῃ Μενέλαον Ἀρήϊον ἀρχὸν Ἀχαιῶν, 195
 ὃν τις οἴστευσας ἔβαλεν, τόξων εὖ εἰδῶς,
 Τρώων ἢ Λυκίων· τῷ μὲν κλέος, ἄμμι δὲ πένθος.

Ἦς ἔφατ'· οὐδ' ἄρα οἱ κῆρυξ ἀπίθησεν ἀκούσας·
 βῆ δ' ἰέναι κατὰ λαὸν Ἀχαιῶν γαλκοχιτώνων,
 παπταίνων ἦρωα Μαχάονα· τὸν δ' ἐνόησεν 200
 ἔσταότ'· ἀμφὶ δὲ μιν κρατεραὶ στίγες ἀσπιστῶν
 λαῶν, οἳ οἱ ἔποντο Τρίκῃς ἐξ ἵπποδότοιο.

Ἀγχοῦ δ' ἰστάμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 Ὅρσ', Ἀσκληπιάδη, καλέει κρείων Ἀγαμέμνων,
 ὄφρα ἴδῃ Μενέλαον Ἀρήϊον ἀρχὸν Ἀχαιῶν, 205
 ὃν τις οἴστευσας ἔβαλεν, τόξων εὖ εἰδῶς,
 Τρώων ἢ Λυκίων· τῷ μὲν κλέος, ἄμμι δὲ πένθος.

Ἦς φάτο· τῷ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρνευ·
 βᾶν δ' ἰέναι καθ' ὅμιλον ἀνὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν.

192. Θεῖον. Le mot θεῖος, chez Homère, n'est souvent qu'un titre d'honneur; mais Talthylbius a été considéré comme un demi-dieu. Il avait un culte à Sparte.

194. Φῶτ(α). guerrier, héros, est pris ici comme titre d'honneur.

195-197. Ὅρσρα.... Ces trois vers sont répétés plus bas, 205-207, par le messager. Le premier et le troisième sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Une note dit que le premier est surabondant ici : ὅτι νῦν παρέλκει. Il n'y a point de note sur le troisième. Mais le second n'a aucun sens si l'on retranche le premier. Le troisième seul pourrait disparaître sans dommage. L'athétèse n'est point fondée.

196. Ὅν τις.... Ce vers se termine par trois spondées.

198. Οὐδ'.... ἀπίθησεν, et il s'empresse d'obéir. Voyez la note I, 220.

200. Ἦρωα, titre d'honneur. Voyez plus haut la note du vers 194. Agamemnon a voulu dire, le noble Machaon, et Talthylbius cherche le très-noble Machaon.

202. Τρίκῃς ἐξ, venant de Trica. Voy. II, 729, où cette ville est nommée Τρίκκη, d'après l'orthographe ordinaire. Bothe voudrait qu'on fit disparaître la licence métrique, et qu'on rétablît ici Τρίκκῃς, en écrivant soit οἱ Τρίκκῃς οἱ ἔποντ' ἐξ, soit οἳ οἱ ἔποντ' ἐξ Τρίκκῃς. Avec un pareil système, il faudrait refaire à chaque instant les vers d'Homère.

204. Ὅρσ' pour ὄρσρα.

204-205. Καλέει.... ὄφρα ἴδῃ, vocat te ut videas. Ἰδῃ n'est plus à l'actif, comme au vers 195, mais au moyen. C'est une seconde personne.

205-207. Ὅρσρα.... Voyez plus haut 195-197 et les notes sur ces trois vers. Voyez aussi, II, 60-69, la note sur les répétitions.

209. Βᾶν δ' ἰέναι, et ils marchèrent pour aller. On trouve l'analogie de ce pléonasme en latin. Plaute, le Cable, III, vi, 9 : *Profectus ire*. C'est comme un souvenir de l'expression homérique. Βᾶν est pour ἔβαν, ἔβησαν, de ἔβην.

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἴκανον ὄθι ξανθὸς Μενέλαος 210

βλήμενος ἦν (περὶ δ' αὐτὸν ἀγγγγέραθ' ὄσσοι ἄριστοι
κυκλός', ὁ δ' ἐν μέσσοισι παρίστατο ἰσθθεος φῶς),
αὐτίκα δ' ἐκ ζωστήρος ἀρηρότος ἔλκεν οἰστόν·
τοῦ δ' ἐξελκομένοιο πάλιν ἄγεν ὄζεές ὄγκοι.

Λῦσε δέ οἱ ζωστήρα παναίελλον, ἧδ' ὑπένερθεν 215

ζῶμά τε καὶ μίτρην, τὴν χαλκῆες κάμον ἄνδρες.
Αὐτὰρ ἐπεὶ ἶδεν ἔλκος, ὄθ' ἔμπεσε πικρὸς οἰστός,
αἶμ' ἐκμυζήσας, ἐπ' ἄρ' ἦπια φάρμακα εἰδὼς
πάσσε, τὰ οἷ ποτε πατρὶ φίλα φρονέων πόρε Χείρων.

Ὅφρα τοὶ ἀμφεπένοντο βοῆν ἀγαθὸν Μενέλαον, 220

τόφρα δ' ἐπὶ Τρώων στίχες ἤλυθον ἀσπιστάων·
οἱ δ' αὖτις κατὰ τεύχε' ἔδυν, μνήσαντο δὲ χάρμης.

Ἐνθ' οὐκ ἂν βρίζοντα ἴδοις Ἀγαμέμνονα δῖον,
οὐδὲ καταπτώσσοντ', οὐδ' οὐκ ἐθέλοντα μάχεσθαι,
ἀλλὰ μάλα σπεύδοντα μάχην ἐς κυδιάνειραν. 225

Ἴππους μὲν γὰρ ἔασε καὶ ἄρματα ποικίλα χαλκῶ·
καὶ τοὺς μὲν θεράπων ἀπάνευθ' ἔχε φυσιόωντας
Εὐρυμέδων, υἱὸς Πτολεμαίου Πειραΐδαο·

τῷ μάλα πόλλ' ἐπέτελλε παρυσχέμεν, ὅππότε κέν μιν
γυῖα λάβῃ κάματος, πολέας διὰ κοιρανέοντα· 230

213. Ἐκ ζωστήρος. Voyez plus haut, vers 432, la note sur ζωστήρ. — Ἐλκεν, *uiusgo* εἶλκεν. *Scholies* : Ἀρίσταρχος Ἰακῶς, ἔλκεν.

214. Πάλιν, *retro*, dépend de ἐξελκομένοιο, et non point de ἄγεν. *Scholies* : τούτου δὲ ὀπίσω ἐλκομένου κατεάγησαν, συνεπίθησαν, αἱ γωνίαι. Le passage n'offre aucune difficulté. Si les traducteurs y ont échoué, c'est qu'ils ne se sont pas donné la peine de lire cette scholie, ou qu'ils ont ignoré que πάλιν, dans la langue homérique, signifie toujours *un mouvement en arrière*. — ἄγεν. Bothe : « ἄγεν pro ἔαγεν, ἐάγησαν, ut ἄγη II α (XVI), 801. ἄγεν pro ἄγησαν, ἤγησαν α ab ἄγω, *duco*, de quo alii cogitant, in- « usitatum est. Fortiter extractæ sagittæ « hami fracti sunt; quod vero similis est « quam curvatos esse. »

215-217. Λῦσε δὲ οἷ... Voyez plus haut 432, 437, 487 et les notes sur ces vers.

219. Πατρὶ a pour complément οἱ : *au père à lui*, au père de Machaon, à Esculape. — Χείρων, le Centaure Chiron. Chiron avait aussi enseigné la médecine à Achille. C'est là sans doute ce qui a acrédité la fable de l'éducation d'Achille par Chiron. L'Achille d'Homère a été uniquement élevé par sa mère et par Phœnix.

228. Εὐρυμέδων. Il y a plusieurs Eurymédon dans Homère : un compagnon de Nestor, VIII, 414 ; un roi d'Épire, *Odyssee*, VII, 58, et celui-ci. Celui-ci n'est pas connu d'ailleurs, et son père et son aïeul sont aussi inconnus que lui.

230. Πολέας διὰ κοιρανέοντα, en portant ses ordres à travers la foule, c'est-à-dire dans l'armée.

αὐτὰρ ὁ πεζὺς ἐὼν ἐπεπωλεῖτο στίχας ἀνδρῶν·
καὶ ῥ' οὖς μὲν σπεύδοντας ἴδοι Δαναῶν ταχυπόλων,
τοὺς μάλα θαρσύνεσκε παριστάμενος ἐπέεσσιν·

Ἀργεῖοι, μήπω τι μεθίετε θούριδος ἀλκῆς·
οὐ γὰρ ἐπὶ ψευδέσσι πατήρ Ζεὺς ἔσσειτ' ἀρωγός·

235

ἀλλ' οἵπερ πρότεροι ὑπὲρ ὄρκια δηλήσαντο,
τῶν ἧτοι αὐτῶν τέρενα χροῖα γῦπες ἔδονται·
ἡμεῖς αὐτ' ἀλόχους τε φίλας καὶ νήπια τέκνα
ἄχομεν ἐν νήεσσιν, ἐπὴν πτολίεθρον ἔλωμεν.

Οὔστινας αἶψ' μεθιέντας ἴδοι στυγεροῦ πολέμοιο,
τοὺς μάλα νεικέεσκε χολωτοῖσιν ἐπέεσσιν·

240

Ἀργεῖοι ἰόμωροι, ἐλεγχέες, οὐ νυ σέβεσθε;
Τίφθ' οὕτως ἔστητε τεθηπότες ἤυτε νεβροί,

232. Σπεύδοντας, se mettant en état, prêts à l'œuvre, ne s'épargnant point la peine. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι τὸ σπεύδοντας οὐχ οἷον ταχύνοντας, ἀλλ' ἐνεργούντας καὶ κακοπαθοῦντας. La traduction *festinantes* n'est point exacte. Voyez la note II, 99.

235. Ψευδέσσι, *perfidis*, des fourbes, c'est-à-dire les Troyens. *Scholies* : οὐδὲ γὰρ ἐπιβοηθήσει ὁ Ζεὺς τοῖς ψεύσταις. Au lieu de ψευδέσσι, adjectif, quelques-uns lisaient ψευδέσαι, substantif. Alors le sens était, que Jupiter ne manquera pas de secourir les Grecs : *non erit mendax falsusque auxiliator*. Aristarque a préféré ψευδέσσι, quoique l'adjectif ψευδής ne se trouve point ailleurs dans Homère. Les vers suivants semblent prouver qu'il s'agit en effet des Troyens. Même avec ψευδέσαι, on devrait peut-être l'entendre des Troyens. Ce serait l'abstrait pour le concret, des *mensonges* pour des *menteurs*. Le sens de ἐπί, devant l'adjectif ψευδέσσι, répond à *in* : *in perfidis*, quand il s'agit de gens sans foi.

236. Ὑπὲρ ὄρκια. Voyez la note III, 209.

237. Τῶν, c'est-à-dire τούτων.

238. Ἡμεῖς αὐτ', et non pas ἡμεῖς δ' αὐτ'. Selon Aristarque, αὐτε, à cette place, a exactement la valeur de δέ, et il n'est nullement besoin de faire dire à Homère deux fois la même chose. Aris-

tarque a pareillement retranché δ' devant αὐτε, XV, 659, et devant αὐ, XVII, 672. Bothe conteste le principe d'Aristarque, et maintient ici δ', α quod opposita hæc su-α perioribus, arctaque cum iis conjuncta, α requirere videntur. » Bothe maintient de même δ' dans les deux autres passages. Mais nous allons voir, vers 240, οὔστινας αἶψ', qui est tout à fait l'équivalent de οὔστινας δέ.

242. Ἰόμωροι. Aristarque : οἱ τοὺς ἰοὺς ὀξεῖς ἔχοντες. L'adjectif *μωρός* ou *μόρος*, dans le dialecte cyprien, signifiait ὀξύς, aigu. Cependant la terminaison *μωρος*, chez Homère, semble indiquer partout *habileté, talent*; et ἰόμωρος doit signifier *habile* à lancer des flèches. Il y a ici une idée morale. Agamemnon leur reproche de n'être bons qu'à combattre de loin : ἰόμωροι équivalent donc à *lâches*. La grammaire comparative justifie le sens *habile*, celui qui sort le plus naturellement du contexte. Curtius et d'autres dérivent le second élément d'ἰό-μωρος de la racine *μερ, μαρ*, et en font l'équivalent de *φρων* dans *δαίφρων, μελίφρων*, etc. C'est à cette racine *μερ, μαρ* que se rattachent le latin *memor*, les mots grecs *μέμνηρος, μέριμνα, μάστιγος*. L'ω provient d'un changement semblable à celui qui a produit *ταλαίπωρος* (cf. *ταλαπερίος*), *φῶρ* (racine *φερ*), *δῶμα* (racine *δευ*).

243. Τίφθ' pour τίποτε, τίποτε : *curram?*

αἴτ' ἐπεὶ οὖν ἔκαμον πολέος πεδίοιο θέουσαι,
 ἐστᾶσ', οὐδ' ἄρα τίς σφι μετὰ φρεσὶ γίγνεται ἀλκή; 245

᾽Ως ὑμεῖς ἔστητε τεθηπότες οὐδὲ μάχεσθε.

Ἥ μένετε Τρῶας σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔνθα τε νῆες
 εἰρύατ' εὐπρυμνοὶ, πολιτῆς ἐπὶ θινὶ θαλάσσης,
 ὄφρα ἰδίητ' αἶ κ' ὕμμιν ὑπέρσχη χεῖρα Κρονίων;

᾽Ως ὅγε κοιρανέων ἐπεπωλεῖτο στίχας ἀνδρῶν· 250
 ἤλθε δ' ἐπὶ Κρήτεσσι, κιῶν ἀνά οὐλαμόν ἀνδρῶν.

Οἱ δ' ἄμφ' Ἴδομενῆα δαίφρονα θωρήσσαντο·

Ἴδομενεὺς μὲν ἐνὶ προμάχοις, συὶ εἵκελος ἀλκήν,

Μηριόνης δ' ἄρα οἱ πυμάτας ὠτρυνε φάλαγγας.

Τοὺς δὲ ἰδὼν γήθησεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων, 255
 αὐτίκα δ' Ἴδομενῆα προσηύδα μελιχίοισιν·

Ἴδομενεῦ, περὶ μὲν σε τίω Δαναῶν ταχυπόλων

ἡμὲν ἐνὶ πτολέμῳ ἠδ' ἀλλοίῳ ἐπὶ ἔργῳ,

ἠδ' ἐν δαίθῳ, ὅτε πέρ τε γερούσιον αἶθοπα οἶνον

Ἀργείων οἱ ἄριστοὶ ἐνὶ κρητῆρι κέρωνται. 260

Εἵπερ γάρ τ' ἄλλοι γε καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ

δαιτρὸν πίνωσιν, σὸν δὲ πλεῖον δέπας αἰεὶ

ἔστηχ', ὡσπερ ἐμοὶ, πῖεῖν ὅτε θυμὸς ἀνώγοι.

Ἄλλ' ὄρσευ πόλεμόνδ', οἷος πάρος εὐχέαι εἶναι.

Τὸν δ' αὐτ' Ἴδομενεὺς, Κρητῶν ἀγὸς, ἀντίον ἠύδα· 265

Ἄτρεῖδῃ, μάλα μὲν τοι ἐγὼν ἐρήηρος ἐταῖρος

ἔσσομαι, ὡς τὸ πρῶτον ὑπέστην καὶ κατένευσα·

ἄλλ' ἄλλους ὄτρυνε καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς,

244. Πεδίοιο, dans la plaine. Voyez la note II, 785.

248. Εἰρύατ' pour εἰρύατο, εἰρυντο; *subductæ sunt*.

251. Οὐλαμόν, synonyme de στίχας, Apollonius: οὐλαμός· τάξις· καὶ ἔστι κατὰ τὸ ἔτυμον οὐλαμός ἢ εἰλησις καὶ ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἄθροισις τῶν ἀνδρῶν.

256. Μελιχίοισιν. L'ellipse du mot *paroles* est fréquente dans Homère. Voy. la note I, 539.

257. Περὶ... Δαναῶν, *præ Danais*, plus que pas un des autres Grecs.

259. Ἐν δαίθῳ pour ἐν δαίτῳ. — Γερούσιον... οἶνον, le vin qu'on servait dans les festins dont il est question plus bas, vers 344-346. Les convives étaient les grands chefs de l'armée, les hommes du Conseil, les γέροντες.

262. Δαιτρὸν. Eustathe l'entend adverbiallement, et le traduit, *μεμερισμένως, par ration*. D'autres en font un substantif, régime de πίνωσιν: τὸ δαιτρὸν, la ration. C'est un ἀπαξ εἰρημένον.

268. Ἄλλ' ἄλλους. Les Grecs ont toujours aimé les allitérations. Celle de ἀλλά

ὄφρα τάχιστα μαχώμεθ', ἐπεὶ σύν γ' ὄρκι' ἔχευαν
 Τρῶες· τοῖσιν δ' αὖ θάνατος καὶ κήδε' ὀπίσσω 270
 ἔσσειτ', ἐπεὶ πρότεροι ὑπὲρ ὄρκια δηλήσαντο.

Ὡς ἔφατ'· Ἀτρείδης δὲ παρώχετο γηρόσυνος κῆρ.
 Ἦλθε δ' ἐπ' Αἰάντεσσι, κίων ἀνά οὐλαμὸν ἀνδρῶν·
 τῷ δὲ κορυσσέσθην, ἅμα δὲ νέφος εἶπετο πεζῶν.
 Ὡς δ' ὅτ' ἀπὸ σκοπιῆς εἶδεν νέφος αἰπόλος ἀνὴρ 275

ἐρχόμενον κατὰ πόντον ὑπὸ Ζεφύροιο ἰωῆς·
 τῷ δέ τ' ἀνευθεν ἐόντι μελάντερον ἤυτε πίσσα
 φαίνεται ἰὸν κατὰ πόντον, ἄγει δέ τε λαίλαπα πολλήν·
 ῥήγησέν τε ἰδὼν ὑπὸ τε σπέος ἤλασε μῆλα·
 τοῖαι ἄμ' Αἰάντεσσι Διοτρεφῶν αἰζήων 280

δηῖον ἐς πόλεμον πυκινὰ κίνυντο φάλαγγες
 κυάνας, σάκεσιν τε καὶ ἔγχεσι πεφρικυῖαι.
 Καὶ τοὺς μὲν γήθησεν ἰδὼν κρείων Ἀγαμέμνων,
 καὶ σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Αἴαντ', Ἀργείων ἡγήτορε χαλκοχιτώνων, 285
 σφῶϊ μὲν (οὐ γὰρ ἔοικ' ὄτρυνέμεν) οὔτι κελεύω·
 αὐτῷ γὰρ μάλα λαὸν ἀνώγετον ἴφι μάχεσθαι.
 Αἶ γὰρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἀπολλων,
 τοῖος πᾶσιν θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι γένοιτο·

et ἄλλος est perpétuelle, surtout chez les Attiques, surtout chez Platon.

269. Σύν γ'... Joignez σύν et ἔχευαν : συνέχευαν, ont brouillé.

271. Ὑπὲρ ὄρκια. Voyez la note II, 290.

273. Αἰάντεσσι, les deux Ajax.

276. Ζεφύροιο. Sur le Zephyre d'Homère, voy. la note II, 147.

277. Ἐόντι, étant. Zénodote écrivait ἰόντι, s'avancant. Aristarque fait remarquer que c'était détruire un trait essentiel de la comparaison : γέγονε δὲ ἀντιπαράθεσις τοῦ μέλανος νέφους πρὸς τὸ κυάναςαι.

278. Φαίνεται' pour φαίνεται, *apparet*.
 282. Κυάναςαι. Zénodote remplaçait ce mot par ἡρώων. Aristarque fait remarquer que c'était détruire un trait essentiel de la comparaison : γέγονε δὲ ἀντιπαράθεσις τοῦ μέλανος νέφους πρὸς τὸ κυάναςαι.

286. Σφῶϊ. Apollonius : ὑμεῖς· οἱ δύο, ἡ ὑμᾶς τοὺς δύο. C'est l'accusatif, si on le fait dépendre de κελεύω. Le vers 359,

οὔτε σε νεικεῖω περιώσιον οὔτε κελεύω, semble justifier cette interprétation. Dubner préfère voir dans σφῶϊ μὲν le commencement d'une phrase qu'Agamemnon ne finit point, ou dont il change la construction : κελεύω serait pris alors d'une manière absolue. D'autres ne mettent dans la parenthèse que les mots οὐ γὰρ ἔοικ', et construisent : οὔτι κελεύω σφῶϊ ὄτρυνέμεν (*scilicet τὸν λαὸν, τοὺς στρατιώτας*). D'autres enfin ne voient dans ce vers qu'un texte corrompu. Bothe propose de lire : Σφῶϊ μὲν οὐτ' ἄρ' ἔοικ' ὄτρυνέμεν, οὔτε κελεύω, *neque igitur vos quidem incitari decet, neque adhortor*. Mais nous ne devons rien changer là où Homère s'interprète sans trop d'effort, et par lui-même.

287. Αὐτῷ, *ipsi, sponte vestra* : sans qu'on ait besoin de vous aiguillonner. C'est le duel.

τῷ κε τάχ' ἠμύσειε πόλις Πριάμοιο ἀνακτος, 290
 χερσὶν ὑφ' ἠμετέρησιν ἀλοῦσά τε περθομένη τε.

Ὡς εἰπὼν, τοὺς μὲν λίπεν αὐτοῦ, βῆ δὲ μετ' ἄλλους·
 ἐνθ' ὄγε Νέστορ' ἔτετμε, λιγὺν Πυλίων ἀγορητήν,
 οὓς ἐτάρους στέλλοντα καὶ ὀτρύνοντα μάχεσθαι,
 ἀμφὶ μέγαν Πελάγοντα Ἀλάστορά τε Χρομίον τε, 295
 Αἴμονά τε κρείοντα, Βιάντά τε, ποιμένα λαῶν.

Ἴππηας μὲν πρῶτα σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν,
 πεζοὺς δ' ἐξόπιθε στήσεν πολέας τε καὶ ἐσθλοὺς,
 ἔρκος ἔμεν πολέμοιο· κακοὺς δ' ἐς μέσσον ἔλασεν,
 ὄφρα καὶ οὐκ ἐθέλων τις ἀναγκαίη πολεμίζοι. 300

Ἴππεῦσιν μὲν πρῶτ' ἐπετέλλετο· τοὺς γὰρ ἀνώγει
 σφοῦς ἵππους ἐχέμεν, μηδὲ κλονέεσθαι ὀμίλῳ·

Μηδέ τις, ἵπποσύνη τε καὶ ἠγορέηφι πεποιθὼς,
 οἷος πρόσθ' ἄλλων μεμάτω Τρώεσσι μάχεσθαι,
 μηδ' ἀναχωρεῖτω· ἀλαπαδόνότεροι γὰρ ἔσσεσθε. 305

Ὅς δέ κ' ἀνὴρ ἀπὸ ὧν ὀχέων ἔτερ' ἄρμαθ' ἵκηται,

290-291. Τῷ κε... Voyez II, 373-374 et la note sur le vers 373.

295-296. Ἀμφὶ... Les chefs mentionnés dans ces vers n'ont aucun renom. Chromion était un frère de Nestor, mais né d'une autre mère et beaucoup plus jeune. Remarquez l'hiatus Πελάγοντα Ἀλάστορα. Disait-on Φαλάστορα? On adoucissait, à coup sûr, ce heurt désagréable. Quant au sens du mot ἀμφὶ, voy. la note III, 446.

297. Ἴππηας, ceux qui combattaient du haut des chars.

299. Κακοὺς δ' ἐς μέσσον ἔλασεν. α C'est ἰσῖ, dit Dübner, le célèbre *ordre de bataille de Nestor*. » Les anciens appelaient ordre de bataille de Nestor la disposition qui permettait de tirer un bon service même des mauvais soldats. Dans les *κακοί* de Nestor il y avait, comme le remarque Eustathe et les soldats montés sur des chars et des soldats à pied : καὶ ἵπποτας δηλαδὴ καὶ πεζοὺς. Quelques anciens textes portaient ἔσργεν, il enfermait.

305. Ἐσσεσθε peut être considéré comme l'équivalent du conditionnel. Il vaut mieux pourtant l'entendre à la lettre, *vous serez*, car la conséquence est manifeste.

306-307. Ἀπὸ ὧν ὀχέων, de son char, c.-à-d combattant du haut de son char. —

Ἐτερ' ἄρματα, un autre char, c'est-à-dire un char ennemi, puisqu'on avance en ligne.

— Ἐγχει ὀρεξάσθω. Nestor commande de ne pas pousser plus avant, mais d'attaquer à la lance les adversaires qu'on vient de joindre. Eustathe : μάχηται, καὶ μὴ ἐξελεύνειν σπουδάζει. — Ἐπειὴ πολὺ φέρτερον οὕτως. C'est comme s'il disait : *Voilà la bonne tactique!* Ces paroles sont la contrepartie de ce que Nestor dit, vers 305, des résultats de la mauvaise : ἀλαπαδόνότεροι γὰρ ἔσσεσθε. Les deux vers suivants, Ὡδε καί... , en sont le commentaire, tiré de sa vieille expérience. Eustathe, qui donne la vraie explication, celle qu'a développée Kæppen et que Wolf a sanctionnée, en indique plusieurs autres qui avaient cours aussi, mais qui paraissent bien tirées par les cheveux. Voici la moins étrange. Il s'agirait d'un ἵππεύς, d'un παραιδάτης, qui, étant descendu de son char, ἀπὸ ὧν ὀχέων, voudrait monter sur un autre char, dont il évincerait le combattant légitime; et Nestor recommanderait qu'on repoussât à coups de lance cette tentative d'intrusion :

ἔγχει ὀρεξάσθω· ἐπειὴ πολὺ φέρτερον οὕτως.

Ἔδδε καὶ οἱ πρότεροι πόλιος καὶ τείχε' ἐπόρθεον,
τόνδε νόον καὶ θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔχοντες.

Ἦς ὁ γέρων ὄτρυνε, πάλαι πολέμων εὖ εἰδώς. 310

Καὶ τὸν μὲν γήθησεν ἰδὼν κρείων Ἀγαμέμνων,
καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Ἦ γέρον, εἴθ', ὡς θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φιλοισιν,
ὡς τοι γούναθ' ἔποιτο, βίη δέ τοι ἔμπεδος εἶη.

Ἀλλὰ σε γῆρας τείρει ὁμοίον· ὡς ὄφελέν τις 315
ἀνδρῶν ἄλλος ἔχειν, σὺ δὲ κουροτέροισι μετεῖναι.

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότης Νέστωρ·

Ἄτρείδῃ, μάλα μὲν κεν ἐγὼν ἐθέλωμι καὶ αὐτὸς
ὡς ἔμεν ὡς ὅτε δῖον Ἑρευθαλίωνα κατέκταν.

Ἄλλ' οὐ πῶς ἅμα πάντα θεοὶ δόσαν ἀνθρώποισιν· 320
εἰ τότε κοῦρος ἔα, νῦν αὐτὲ με γῆρας ὀπάξει.

Ἀλλὰ καὶ ὡς ἱππεῦσι μετέσσομαι, ἠδὲ κελεύσω
βουλῇ καὶ μύθοισι· τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ γερόντων.

Αἰχμᾶς δ' αἰχμάσσουσι νεώτεροι, οἵπερ ἐμεῖο 325
ὀπλότεροι γεγάσι πεποιθασιν τε βίηφιν.

Ἦς ἔφατ'· Ἄτρείδῃς δὲ παρῶχετο γηθόσυνος κῆρ.

ἔγχει ὀρεξάσθω(τις). Ceci est de la police, et non plus de la tactique; et on se demande comment Ἔδδε καὶ... peut être le résultat de pareilles prescriptions. Bothe a pourtant admis cette interprétation, de préférence à celle qui est comme devenue banale, et qui n'en est pas pire.

308. Οἱ, *illi*, les héros. — Πόλιος. Villouison, πόλιος. On voit par les *Scholies* qu'Hérodien écrivait πόλιος. C'est de lui que vient la leçon du manuscrit de Venise. — Ἐπόρθεον, trissyllabe par synizèse.

310. Ὁ γέρων, le noble vieillard. — Πάλαι πολέμων εὖ εἰδώς. *Scholies* : ἐκ πολλοῦ χρόνου ἀσκηθεὶς τὸ πολεμεῖν.

313. Φιλοισιν, *tuis*. Comme dans tant d'autres passages, φίλος marque possession.

314. Ἦς, c.-à-d. οὕτως, répond à ὡς, comme, du vers précédent.

315. Γῆρας... ὁμοίον, *senectus omnibus æqua*, la vieillesse qui ne respecte personne :

le fléau de la vieillesse. Le mot ὁμοίος (ὁμοίος), avec θάνατος, πόλεμος, etc., est toujours pris en mauvais part, ἐπὶ τοῦ φαύλου, comme disent les *Scholies*, et équivalent à *funeste*.

316. Ἐχειν, *posséder* cette vieillesse.

319. Ἦς ἔμεν pour οὕτως εἶναι. Nestor fait souvent des souhaits de ce genre. — Ἑρευθαλίωνα. Voyez cette histoire, VII, 136 et suivants. — Κατέκταν, je tuai.

320. Ἄλλ' οὐ πῶς... Vers marqué de l'obel et de l'astérisque dans le manuscrit de Venise, comme un emprunt maladroit à ce qu'on lit ailleurs, XIII, 729-730. Cette athétèse est trop sévère.

321. Ἐα, comme ailleurs ἦα, pour ἦν. — Νῦν αὐτε, *nunc autem*, comme νῦν δέ. Voyez plus haut la note du vers 238.

323. Γέρας... γερόντων. Voyez plus haut, vers 208, ἀλλ' ἄλλους, et, au vers qui va suivre, αἰχμᾶς δ' αἰχμάσσουσι. Ces jeux de syllabes plaisaient aux Grecs.

Εὖρ' υἷον Πεπεῶο, Μενεσθῆα πλήξιππον,
 ἔσταότ' ἄμφι δ' Ἀθηναῖοι, μῆστωρες αὐτῆς·
 αὐτὰρ ὁ πλησίον ἔστήκει πολύμητις Ὀδυσσεύς,
 πὰρ δὲ Κεφαλλήνων ἀμφὶ στίχες οὐκ ἀλαπαδναί 330
 ἔστασαν· οὐ γὰρ πῶ σφιν ἀκούετο λαὸς αὐτῆς,
 ἀλλὰ νέον συνορινόμεναι κίνυντο φάλαγγες
 Τρώων ἵπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν· οἱ δὲ μένοντες
 ἔστασαν, ὅππότε πύργος Ἀχαιῶν ἄλλος ἐπελθὼν
 Τρώων ὀρμήσειε καὶ ἄρξειαν πολέμοιο. 335
 Τοὺς δὲ ἰδὼν νείκεσεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
 καὶ σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 ὦ υἱὲ Πεπεῶο, Διοτρεφέος βασιλῆος,
 καὶ σὺ, κακοῖσι δόλοισι κεκασμένη, κερδαλεόφρον,
 τίπτε καταπτώσσοντες ἀφρέστατε, μίμνετε δ' ἄλλους; 340
 Σφῶϊν μὲν τ' ἐπέοικε μετὰ πρώτοισιν ἐόντας
 ἔστάμεν, ἠδὲ μάχης καυστείρης ἀντιβολῆσαι.
 Πρώτῳ γὰρ καὶ δαιτὸς ἀκουάζεσθον ἐμεῖο,
 ὅππότε δαῖτα γέρουσιν ἐροπλίζωμεν Ἀχαιοί.
 Ἔνθα φίλ' ὄπταλέα κρέα ἔδμεναι ἠδὲ κύπελλα 345
 οἴνου πινέμεναι μελιηδέος, ὄφρ' ἐθέλητον·
 νῦν δὲ φίλως χ' ὀρώωτε καὶ εἰ δέκα πύργοι Ἀχαιῶν

328. Μῆστωρες αὐτῆς, *periti pugnae*.
Scholies : ἐπιστήμονες μάχης.

329. Ὅ, lui, à savoir Ὀδυσσεύς.

331. Σφιν... λαός, le peuple à eux : leurs soldats. — Ἀκούετο, le moyen pour l'actif : *audierat*. *Scholies* : οὐδέπω ἤδεισαν, διὰ τὸ πόρρω εἶναι, εἰ ὁ πόλεμος κενύηται.

332. Νέον, adverbe : *recens*, depuis un instant.

334. Πύργος, un corps de troupes.

335. Τρώων, *in Trojanos*. C'est le génitif final, qui n'est pas rare dans Homère.

338. Βασιλῆος. Pétéus avait été ou était roi d'Athènes. Voyez la note II, 552.

339. Κερδαλεόφρον. Zénodote écrivait φαίδιμ' Ὀδυσσεύ, correction qui altère, suivant Aristarque, le caractère de l'apostrorophe : ἀσυμζώνως δὲ τῇ ἐπιπλήξει φαίδιμ' ἂν νῦν λέγοιτο.

343. Δαιτὸς ἀκουάζεσθον ἐμεῖο, vous êtes tous deux informés par moi du festin : vous recevez tous deux mon invitation au festin. Aristarque : πρώτοί μου ἀκούετε περὶ δαιτός. Il ne veut pas qu'on traduise, τῆς ἐμῆς δαιτός. Plusieurs prennent δαιτός pour l'équivalent de ἐπὶ δαῖτα, *ad convivium*. C'est toujours le *sens inviter au festin*. Le duel, ici, ne doit point être pris à la lettre. Ulysse seul était un des gérontes, un des chefs du Conseil prenant part au festin. Voyez la note II, 24. Il y a syllepse, comme dit Aristarque : ἢ διπλῆ, ὅτι συλληπτικῶς τὸ τῶ Ὀδυσσεὶ συμβεθλός καὶ ἐπὶ τοῦ Μενεσθέως κεκοινώνηκεν.

345. Φίλ' pour φίλα ἦν, c'est-à-dire φίλον ἦν, *junibat* : c'était plaisir pour vous. Voyez la note I, 107.

347. Φίλως χ' ὀρώωτε, pour φίλως κεν ὀρώωτε : vous vertiez avec plaisir.

ὀμείων προπάρουθε μαχρίατο νηλεῖ γαλκῶ.

Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἄτρεϊδῆ, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων; 350

Πῶς δὴ φῆς πολέμοιο μεθιέμεν; Ὀππότ' Ἀχαιοὶ
Τρῶσιν ἐρ' ἵπποδάμοισιν ἐγείρομεν ὄξυν Ἄρηα,
ὄψεται, ἦν ἐθέλησθα, καὶ αἶ κέν τοι τὰ μεμῆλη,
Τηλεμάχιο φίλον πατέρα προμάχοισι μιγέντα
Τρῶων ἵπποδάμων· σὺ δὲ ταῦτ' ἀνεμῶλια βάζεις. 355

Τὸν δ' ἐπιμειδήσας προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων,
ὡς γυνῶ χωομένοιο· πάλιν δ' ὅγε λάξετο μῦθον·

Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
οὔτε σε νεικίῳ περιώσιον οὔτε κελεύω·
οἶδα γὰρ ὡς τοι θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν 360
ἦπια δῆνεα οἶδε· τὰ γὰρ φρονέεις ἅπ' ἐγὼ περ.
Ἄλλ' ἴθι· ταῦτα δ' ὄπισθεν ἀρεσσόμεθ', εἴ τι κακὸν νῦν
εἴρηται· τὰ δὲ πάντα θεοὶ μεταμώνια θεῖεν.

Ὡς εἰπὼν τοὺς μὲν λίπεν αὐτοῦ. βῆ δὲ μετ' ἄλλους.
Εὖρε δὲ Τυδεὸς υἱὸν, ὑπέρθυμον Διομήδεα, 365
ἔσταδτ' ἔν θ' ἵπποισι καὶ ἄρμασι κολλητοῖσιν·
πάρ δέ οἱ ἔστηκε Σθένελος, Κατάνηϊός υἱός.

350. "Ἐρκος ὀδόντων, la barrière des dents. Daremberg : « Il est impossible de savoir s'il s'agit de l'arcade dentaire, ou des lèvres qui protègent les dents comme une palissade. » Cette expression, ἕρκος ὀδόντων, se trouve assez souvent dans la même formule qu'ici : ποῖόν σε ἔπος... Voy. XIV, 83; *Odyssée*, I, 64; III, 230; V, 22.

351. Μεθιέμεν pour μεθιέναι : nos remissos esse, que nous manquions de courage. Heyne entend : μεθιέναι ἀπὸ τοῦ πσλέμου, nos a pugna cessare.

352. Ἐγείρομεν, selon Usteri, est pour ἐγείρωμεν au subjonctif. Alors κε ou ἄν serait sous-entendu. Même en admettant que ἐγείρωμεν soit au présent de l'indicatif, le futur ὄξυν, vers 353, lui donne le sens du futur.

353. Τοι, tibi, à toi.

354. Φίλον. Bothe : α Φίλον velut ex

α Telemachi persona dictum est, quem in-
« fantem domi reliquerat. »

357. Χωομένοιο. Il y a plusieurs exemples, dans Homère, de γινώσκω avec le génitif. Voy. *Odyssée*, XXI, 36; XXIII, 109. — Πάλιν δ' ὅγε λάξετο, et il prit en arrière : il retira à lui, il rétracta.

359. Περιώσιον, avec excès : plus que de raison. *Scholies* : περισσῶς, παρὰ τὸ προσήκον. Un homme tel qu'Ulysse n'a pas besoin qu'on le rappelle à son devoir. — Κελεύω a pour régime σε, comme νεικίῳ. Voyez plus haut, vers 286, la note sur σφῶϊ. Quelques-uns mettent une virgule après περιώσιον, et entendent κελεύω dans un sens absolu : *imperio*.

363. Μεταμώνια, irrita. Apollonius : μάταια.

365. Διομήδεα, quatre syllabes par synizèse, comme s'il y avait Διομήδη.

367. Πάρ δέ οἱ... Voyez II, 564.

Καί τόν μὲν νείκεσσαν ἰδὼν κρείων Ἀγαμέμνων,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 ὦ μοι, Τυδέος υἱὲ δαΐφρονος, ἵπποδάμοιο, 370
 τί πτώσσεις, τί δ' ὀπιπτεύεις πολέμοιο γεφύρας ;
 Οὐ μὲν Τυδέϊ γ' ὧδε φίλον πτωσκαζέμεν ἦεν,
 ἀλλὰ πολὺ πρὸ φίλων ἐτάρων δηΐοισι μάχεσθαι,
 ὡς φάσαν οἱ μιν ἴδοντο πονεύμενον· οὐ γὰρ ἔγωγε
 ἦντησ' οὐδὲ ἴδον· περὶ δ' ἄλλων φασὶ γενέσθαι. 375
 Ἦτοι μὲν γὰρ ἄτερ πολέμου εἰσῆλθε Μυκήνας
 ξείνος ἅμ' ἀντιθέῳ Πολυνεΐκει, λαὸν ἀγείρων,
 οἱ ῥα τότ' ἐστρατόωνθ' ἱερά πρὸς τείχεα Θήβης·
 καί ῥα μάλα λίσσοντο δόμεν κλειτούς ἐπικούρους.
 Οἱ δ' ἔθελον δόμεναι, καὶ ἐπήνεύν ὡς ἐκέλευον· 380
 ἀλλὰ Ζεὺς ἔτρεψε παραΐσια σήματα φαίνων.
 Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν ὤχοντ' ἠδὲ πρὸ ὁδοῦ ἐγένοντο,
 Ἄσωπόν δ' ἴκοντο βαθύσχοινον, λεχεποίην,
 ἐνθ' αὖτ' ἀγγελίην ἐπὶ Τυδῆ στεῖλαν Ἀχαιοί.
 Αὐτὰρ ὁ βῆ, πολέας δὲ κιχήσατο Καδμείωνας 385

368. Τόν pour εκείνον; *illum*, le premier : Diomède.

374. Γεφύρας. On traduit ordinairement : *semitas*. Il s'agit, dit-on, des intervalles ou chemins entre les divers corps d'armée grecs, voies ouvertes à la fuite. C'est l'explication imaginée par Wolf. Les *Scholies* en donnent une autre, XX, 427, bien plus simple et bien plus naturelle : τὰ μεταξύ πολεμούντων διαστήματα, l'intervalle entre les deux armées ennemies. Cet intervalle est comme la digue, γέφυρα, qui les sépare. Agamemnon reproche à Diomède d'être là béant au lieu d'agir; il ne l'accuse point de vouloir prendre la fuite.

375. Περὶ... ἄλλων, *præ ceteris*, ou περιγενέσθαι ἄλλων, *ceteris præstitisse*. Tydée avait été le plus fameux des sept chefs, au premier siège de Thèbes.

377. Ξείνος explique ἄτερ πολέμου du vers précédent. — Πολυνεΐκει. Polynice et Tydée cherchaient des auxiliaires pour la guerre contre Étéocle.

378. Οἱ, lesquels, savoir Tydée et Polynice.

380. Οἱ, les Argiens de Mycènes. — Ὡς ἐκέλευον, *sicuti jubebant (illi)*: la demande faite par Polydice et Tydée.

382. Οἱ, Tydée et Polynice. — Πρὸ ὁδοῦ ἐγένοντο. Eustathe : περίφρασις ἐστὶ τοῦ προῖωδουσσαν. Le mot φροῦδος, qui remplaça plus tard πρὸ ὁδοῦ ὦν, semble indiquer de quelle façon l'hiatus disparaissait ici dans la prononciation. On disait probablement φροῦδοῦ, par métathèse pour πρὸ Φοδοῦ. Voyez la note III, 204.

383. Ἄσωπόν, l'Asopus, rivière de Béotie, près de Thèbes. Quelques-uns entendent, l'Asopus du Péloponnèse.

384. Αὖτ' pour αὖτε, *rursus : mutato consilio*. Ils se ravisent; et, au lieu de continuer leur route, ils envoient Tydée (Τυδῆ ἐπέστειλαν) en ambassade. Le mot ἀγγελίην est pris adverbialement, comme au vers XI, 140. D'autres font dépendre ἀγγελίην de ἐπί, qu'ils écrivent ἐπι. Mais l'exemple ἀγγελίην ἐλθόντα, XI, 140, est tout à fait probant.

385. Καδμείωνας, Thebains. C'est

δαινυμένους κατὰ δῶμα βίης Ἐτεοκλήϊης.
 Ἔνθ' οὐδὲ, ξεινός περ ἑὼν, ἱππηλάτα Τυδεὺς
 τάρβει, μῶνος ἑὼν πολέσιν μετὰ Καδμείοισιν,
 ἀλλ' ὅγ' ἀθλείειν προκαλίζετο, πάντα δ' ἐνίκᾳ
 ῥῆϊδίως· τοίη σὶ ἐπίρροθος ἦεν Ἀθήνη. 390
 Οἱ δὲ χολωσάμενοι Καδμεῖοι, κέντορες ἵππων,
 ἅψ' ἀνερχομένῳ πυκινὸν λόχον εἶσαν ἄγοντες,
 κούρους πεντήκοντα· δῶω δ' ἡγήτορες ἦσαν,
 Μαίων Αἰμονίδης, ἐπιείκελος ἀθανάτοισιν,
 υἱός τ' Αὐτοφόνοιο, μενεπτόλεμος Πολυφόντης. 395
 Τυδεὺς μὲν καὶ τοῖσιν ἀεικέα πότμον ἐφῆκεν·
 πάντας ἔπεφν', ἓνα δ' οἷον ἴει οἰκόνδε νέεσθαι·
 Μαίον' ἄρα προέηκε, θεῶν τεράεσσι πιθήσας.
 Τοῖος ἔην Τυδεὺς Αἰτώλιος· ἀλλὰ τὸν υἱὸν
 γείνατο εἶο χέρηρα μάχη, ἀγορῆ δέ τ' ἀμείνω. 400
 Ὡς φάτο· τὸν δ' οὔτι προσέφη κρατερός Διομήδης,
 αἰδεσθεὶς βασιλῆος ἐνιπὴν αἰδοίοιο.

Cadmus qui avait fondé Thèbes, et l'acropole de Thèbes se nommait la Cadmée.

386. Βίης Ἐτεοκλήϊης, d'Étéocle. Voyez la note II, 658.

389. Πάντα, en toute espèce d'exercice. *Scholies* : ἀντι τοῦ, ἐν παντί ἀγωνίσματι. Les poètes latins ont emprunté aux Grecs l'usage de l'accusatif pluriel neutre avec les verbes qui indiquent la victoire ou la lutte. Ennius : *vicit Olympia*; Horace, *Art poétique*, vers 414 : *Pythia cantat*.

390. Ἐπίρροθος. Ailleurs ἐπιτάρροθος, V, 808 et 828, dans des allusions à ce récit même. Ce mot signifie, selon Apollonius, celui qui donne de la voix pour encourager les chiens. De là le sens dérivé, aide, auxiliaire, allié. Le verbe ἐπιρροθῆω signifie crier.

391. Οἱ, eux, à savoir Καδμεῖοι.

392. ἅψ' ἀνερχομένῳ. Barnes, Heyne et autres, ἅψ' οἱ ἀνερχομένῳ. Dindorf, ἅψ' ἄρ' ἀνερχομένῳ. Dübner, ἅψ' ἀναερχομένῳ. Il n'y a rien à changer. Voyez I, 424, ξυνήϊα avec la première comptant pour longue. Voyez aussi la note I, 493.

394-395. Μαίων... Les guerriers nommés dans ces vers sont inconnus.

399. Τὸν υἱόν, *istum filium*. Il y a dans τὸν une nuance de mépris.

400. Χέρηρα. C'est probablement cette expression qui a inspiré celle d'Horace, *Odes*, I, xv, 28, qui en est la contrepartie : *Tydidus melior patre*; car il s'agit, chez Horace, de la vaillance de Diomède, et non pas, comme dans ἀγορῆ ἀμείνω, de son talent de parole. — La narration de l'exploit de Tydée allonge outre mesure le discours d'Agamemnon. Il est évident que le vers 399 pourrait suivre immédiatement le vers 373. Le poète s'est laissé aller; mais il n'a point dormi, car le récit est très-beau. Homère n'est pas le seul poète ancien qui ait de pareilles licences. Voyez, dans le *Prométhée* d'Eschyle, vers 351-372, l'histoire de Typhon. D'après le principe de Zénodote, μηδὲν περισσόν, il faudrait considérer ces hors-d'œuvre comme des interpolations. Ce sont les épanchements d'une verve naïve, qui s'enchante elle-même, et qui oublie un instant la vraisemblance.

402. Αἰδεσθεὶς... Ce vers se termine par trois spondee. De même plus bas les vers 447 et 500.

Τὸν δ' υἱὸς Καπακνήρος ἀμείψατο κυδαλίμοιο·

Ἄτρείδῃ, μὴ ψεύδε', ἐπιστάμενος σάφα εἰπεῖν.

Ἴμεῖς τοι πατέρων μέγ' ἀμείνονες εὐχόμεθ' εἶναι· 405

ἡμεῖς καὶ Θήβης ἔδος εἴλομεν ἑπταπύλοιο,
παυρότερον λαὸν ἀγαγόνθ' ὑπὸ τείχος Ἴριον,
πειθόμενοι τεράεσσι θεῶν καὶ Ζηνὸς ἀρωγῇ·
καῖνοι δὲ σφετέρησιν ἀτασθαλίησιν ὄλοντο.

Τῷ μὴ μοι πατέρας ποθ' ὁμοίῃ ἔνθεο τιμῇ. 410

Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κρατερός Διομήδης·

Τέττα, σιωπῇ ἦσο, ἐμῷ δ' ἐπιπείθεο μῦθῳ.

Οὐ γὰρ ἐγὼ νεμεσῶ Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν,
ὀτρύνοντι μάχεσθαι εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς·

τούτῳ μὲν γὰρ κῦδος ἄμ' ἔψεται, εἴ κεν Ἴχαιοὶ 415

Τρῶας δηλώσωσιν ἔλωσι τε Ἴλιον ἱρήν·

τούτῳ δ' αὖ μέγα πένθος Ἀχαιῶν δηωθέντων.

Ἄλλ' ἄγε δὴ καὶ νῶϊ μεδώμεθα θούριδος ἀλκῆς.

Ἦ ῥα, καὶ ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἄλτο χαμᾶζε·

δεινὸν δ' ἔβραχε χαλκὸς ἐπὶ στήθεσσι ἀνακτος 420

403. Τόν, Agamemnon.

404. Μὴ ψεύδε' pour μὴ ψεύδεις, ne mens pas : dis les choses comme elles sont. — Σάφα équivalent à ἀληθῶς.

406. Εἴλομεν. Thèbes fut prise dans le second siège, qu'on nomme la guerre des Épiques. Quand Sthénéelus dit, nous avons pris Thèbes, il ne parle pas de tous les Épiques, mais seulement de Diomède et de lui, les deux plus fameux. La preuve en est dans le duel ἀγαγόν(τε) du vers suivant.

407-409. Παυρότερον... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est fondée sur ce qu'ils détruisent l'effet de ce qui précède : ὅτι ἐπιλύει (ὁ ποιητής) τὸ διὰ τῶν προειρημένων λεγόμενον. Aristarque dit que le duel ἀγαγόντε permet de croire que les autres Épiques avaient des troupes nombreuses, et que, si c'est Jupiter qui a fait les Épiques vainqueurs, il ne faut point tant se récrier sur leur vaillance. Le critique est trop logicien. Mais il est certain que le retranchement de ces trois vers donnerait au

discours de Sthénéelus un caractère sublime.

407. Τείχος Ἴριον. Les murs de Thèbes étaient consacrés à Mars.

408-409. Πειθόμενοι... Sthénéelus oppose la piété des Épiques à l'impiété de leurs pères. Six des sept chefs, dans Eschyle, sont représentés comme des impies. Amphiaräus seul fait exception. Mais il périt comme eux pour s'être associé à eux, ou plutôt pour avoir eu le malheur de subir le contact de leur impiété.

410. Τῷ, quare, c'est pourquoi.

412. Τέττα est un ἀπᾶς εἰρημένον. On l'explique, d'après Hésychius et Eustathe, παρα, bon père. Ce sens ne va point ici, d'un ami à un ami du même âge, et après ὑπόδρα ἰδών. Il est évident que τέττα équivalent à τῷ τῶν τῶν poètes attiques, qui est, comme on sait, pour ὦ ἔτα. Apollonius l'explique exactement : ἑταῖρον πρὸς ἑταῖρον γενικῇ προσφώνησις.

420. Ἐβραχε χαλκός. Remarquable effet d'harmonie, ou, si l'on veut, heureuse allitération.

ὄρνυμένον· ὑπὸ κεν ταλασίφρονά περ δέος εἶλεν.

Ὡς δ' ὅτ' ἐν αἰγιαλῷ πολυηχεῖ κῦμα θαλάσσης

ὄρνυτ' ἐπασσύτερον Ζεφύρου ὑπο κινήσαντος·

πόντω μὲν τὰ πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα

χέρσῳ ῥηγνύμενον μεγάλα βρέμει, ἀμφὶ δέ τ' ἄκρας 425

κυρτὸν ἐὸν κορυφοῦται, ἀποπτύει δ' ἄλῳς ἀκην·

ὡς τότε ἐπασσύτεραι Δαναῶν κίνυντο φάλαγγες

νωλεμέως πόλεμόνδε. Κέλευε δὲ οἷσιν ἕκαστος

ἡγεμόνων· οἱ δ' ἄλλοι ἀκὴν ἴσαν (οὐδέ κε φαίης

τόσσον λαὸν ἐπεσθαι ἔχοντ' ἐν στήθεσιν αὐτῆν), 430

σιγῇ δειδιότες σημάντορας· ἀμφὶ δὲ πᾶσιν

τεύχεα ποικίλ' ἔλαμπε, τὰ εἰμένοι ἐστιχῶντο.

Τρῶες δ', ὥστ' ὅτιες πολυπάμονος ἀνδρὸς ἐν αὐλῇ

μυρίαι ἐστήκασιν ἀμελγόμεναι γάλα λευκὸν,

ἄζηχῆς μεμακυῖαι, ἀκούουσαι ὅσα ἀρνῶν· 435

ὡς Τρώων ἀλαλητὸς ἀνὰ στρατὸν εὐρὺν ὀρώρει·

οὐ γὰρ πάντων ἦεν ὁμὸς θρόος οὐδ' ἴα γῆρυς,

ἀλλὰ γλῶσσ' ἐμέμικτο, πολὺκλητοὶ δ' ἔσαν ἄνδρες.

Ἔρσε δὲ τοὺς μὲν Ἄρης, τοὺς δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη,

Δεῖμός τ' ἠδὲ Φόβος, καὶ Ἔρις ἄμοτον μεμαυῖα, 440

421. Ὑπὸ.... εἶλεν. Joignez ὑπὸ à εἶλεν : ὑπεἶλεν.

422-426. Ὡς δ' ὅτ' ἐν... Virgile, *Énéide*, VII, 528 : « Fluctus uti primo cœpit « quum albescere vento : Paulatim sese « tollit mare et altius undas Erigit; inde « imo consurgit ad æthera fundo. » *Géor-giques*, III, 238 : « ... utque volutus Ad « terras immane sonat per saxa, neque ipso « Monte minor procumbit; at ima exæstuat « unda Vorticibus, nigramque alte subjectat « arenam. » Dans le manuscrit de Venise, le vers 422 est précédé de l'astérisque. C'est à tort qu'on prend ce signe, d'après une erreur d'Eustathe, pour la marque τὸ χρηστόν. Aristarque ne l'employait que pour marquer les répétitions textuelles. Ici, il n'est point à sa place; car le vers 422 n'est répété textuellement nulle part.

424. Κορύσσεται, il dresse la tête; littéralement, *il met son casque* : il se coiffe de son panache d'éeume.

426. Κυρτόν, courbé, voûté : gonflé autant que possible. — Κορυφοῦται, il se couronne, il élève sa tête : il atteint sa plus grande hauteur.

431. Σημάντορας, ceux qui donnent le signal : les chefs, les rois.

432. Τὰ εἰμένοι, *quibus induti*, ou, poétiquement, *quæ involuti*.

435. Ἄζηχῆς.... Les hiatus de ce vers ne sont peut-être pas sans intention. Il semble qu'on entend le bêlement des brebis et de leurs agneaux.

436. Ὡς Τρώων ἀλαλητὸς. La phrase, commencée par le nominatif Τρῶες, est reprise avec un autre sujet. Rien n'est moins rare en grec, même chez les prosateurs, Platon surtout aime ces anacoluthes.

438. Γλῶσσ' ἐμέμικτο. Voyez II, 804 et 867, et les notes sur ces deux passages.

440. Φόβος, la Fuite, c'est-à-dire la divinité qui se plaît à causer la déroute.

Ἄρεος ἀνδροφόνιοι κασιγνήτη ἑτάρη τε ·

ἦτ' ὀλίγη μὲν πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα
οὐρανῷ ἐστήριξε κάρη καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει.

Ἦ σφιν καὶ τότε νεῖκος ὁμοῖον ἔμβαλε μέσσω,
ἐρχομένη καθ' ὅμιλον, ὀφέλλουσα στόνον ἀνδρῶν.

445

Οἱ δ' ὅτε δὴ ῥ' ἐς χῶρον ἓνα ξυιόντες ἵκοντο,
σὺν ῥ' ἔβαλον ῥινοὺς, σὺν δ' ἐγγεα καὶ μένε' ἀνδρῶν
χαλκεοθωρήκων· ἀτὰρ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι
ἔπληγτ' ἀλλήλησι, πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ὀρώρει.

Ἔνθα δ' ἄμ' οἰμωγὴ τε καὶ εὐχολὴ πέλεν ἀνδρῶν
ὀλλύντων τε καὶ ὀλλυμένων, ῥέε δ' αἵματι γαῖα.

450

Ὡς δ' ὅτε χεῖμαρροι ποταμοὶ, κατ' ὄρεσφι ῥέοντες,
ἐς μισγάγκειαν συμβάλλετον ὄβριμον ὕδωρ
κρουσῶν ἐκ μεγάλων, κοίλης ἔντοσθε χαράδρης·
τῶν δέ τε τηλόσε δοῦπον ἐν οὔρεσιν ἔκλυε ποιμήν·
ὡς τῶν μισγομένων γένετο ἰαχὴ τε πόνος τε.

455

Πρῶτος δ' Ἀντίλοχος Τρώων ἔλεν ἄνδρα κορυστήν
ἔσθλὸν ἐνὶ προμάχοισι, Θαλυσιάδην Ἐχέπωλον
τόν ῥ' ἔβαλε πρῶτος κόρυθος φάλλον ἵπποδασείης,

Le rapprochement de Δεῖμος et de Φόβος confirme ce que nous avons dit, II, 767, sur le sens propre du mot φόβος chez Homère. Ces personifications reparaissent plusieurs fois dans l'*Iliade*.

442-443. Ἦτ' ὀλίγη.... Virgile a traduit ce passage, *Énéide*, IV, 173-177, mais en rapportant les images d'Homère à la Renommée. Longin cite les deux vers d'Homère comme un exemple de sublime. Voy. du *Sublime*, chap. IX.

442. Κορύσσεται. Voyez plus haut, vers 424, la note sur ce mot.

444. Ὅμοῖον. Voyez plus haut, vers 315, la note sur ce mot.

447. Ῥινοὺς, les cuirs, c'est-à-dire les boucliers. *Scholies* : τὰς ἀσπίδας, τὰς βύρσας. Les boucliers étaient couverts de cuir, et ce cuir était lui-même couvert de métal. Le bouclier d'Ajax avait, sous sa feuille de cuivre, sept cuirs superposés. — Σὺν δέ, c'est-à-dire συνέβαλον δέ. On a déjà vu de pareilles ellipses.

448. Ὄμφαλόεσσαι, *umbone instructae*, ayant un nombril : ayant leur centre relevé en bosse. Ces nombrils étaient de métal, quelquefois même d'argent ou d'or. Ils ne servaient pas seulement à la décoration ; ils augmentaient la masse du bouclier, ils en rendaient le choc plus terrible.

452-455. Ὡς δ' ὅτε.... Virgile, *Énéide*, II, 304-308, a imité cette belle comparaison. Un scholiaste dit, d'après Aristarque sans doute, qu'on entend, dans les vers d'Homère, le fracas des deux torrents : ἔστιν ἀκούσασαι δύο ποταμῶν ἤχους.

453. Συμβάλλετον. Le duel indique que ποταμοὶ est pour ποταμῶ, deux torrents.

456. Πόνος. La vulgate φόβος est une fausse leçon, car on n'en est pas encore à la déroute. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, πόνος· οὐ γὰρ γέγονε πῶ φυγῆ.

457. Ἀντίλοχος. C'est un fils de Nestor. Il était ami d'Achille et guerrier distingué.

458. Ἐχέπωλον. Cet Échépolus et son père Thalysius sont inconnus.

ἐν δὲ μετώπῳ πῆξε, πέρησε δ' ἄρ' ὄστέον εἴσω
 αἰχμῇ χαλκείῃ τὸν δὲ σκότος ὅσσε κάλυψεν·
 ἦριπε δ' ὡς ὅτε πύργος, ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ.

Τὸν δὲ πεσόντα ποδῶν ἔλαθε κρείων Ἐλεφῆνωρ
 Χαλκωδοντιάδης, μεγαθύμων ἀρχὸς Ἀδάντων·
 ἔλκε δ' ὑπέκ βελέων, λελητημένος, ὄφρα τάχιστα
 τεύχεα συλήσειε· μίνυνθα δὲ οἱ γένεθ' ὄρμη.

Νεκρὸν γὰρ β' ἐρύοντα ἰδὼν μεγάλθυμος Ἀγῆνωρ,
 πλευρὰ, τὰ οἱ κύψαντι παρ' ἀσπίδος ἐξεφαάνθη,
 οὔτησε ξυστῶ χαλκῆρεϊ, λῦσε δὲ γυῖα.

Ὡς τὸν μὲν λίπε θυμός· ἐπ' αὐτῷ δ' ἔργον ἐτύχθη
 ἀργαλέον Τρώων καὶ Ἀχαιῶν· οἱ δὲ, λύκοι ὡς,
 ἀλλήλοισ ἐπόρουσαν, ἀνὴρ δ' ἄνδρ' ἐδνοπάλιζεν.

Ἐνθ' ἔβαλ' Ἀνθεμίωνος υἱὸν Τελαμώνιος Αἴας,
 ἠίθεον θαλερόν, Σιμοείσιον, ὃν ποτε μήτηρ,
 Ἰδῆθεν κατιοῦσα, παρ' ὄχθησιν Σιμοέντος
 γείνατ', ἐπεὶ ῥα τοκεῦσιν ἄμ' ἔσπετο μῆλα ἰδέσθαι·
 τούνεκά μιν κάλεον Σιμοείσιον· οὐδὲ τοκεῦσιν
 θρέπτρα φίλοις ἀπέδωκε, μινυνθάδιος δὲ οἱ αἰὼν
 ἔπλεθ', ὑπ' Αἴαντος μεγαθύμου δουρὶ δαμέντι.

Πρῶτον γὰρ μιν ἰόντα βάλει στῆθος παρὰ μαζόν
 δεξιόν· ἀντικρὺ δὲ δι' ὤμου γάλκεον ἔγχος
 ἤλθεν. Ὁ δ' ἐν κονίησι χαμαὶ πέσεν· αἰγείρος ὡς,
 ἥ ῥά τ' ἐν εἰαμενῇ ἔλεος μέγαλοιο πεφύκη

460. Ἐν δὲ μετώπῳ πῆξε. Supplétez τὴν αἰχμῆν, la pointe de sa lance.

462. Ὡς ὅτε suppose la répétition du verbe : comme quand tombe.

463. Ἐλεφῆνωρ. Voyez II, 540.

465. Ἐλκε δ' ὑπέκ pour ὑπεξεῖλκε δέ.

466. Οἱ, *ipsi*, à Eléphenor. Il n'alla pas bien loin. Il est tué au vers 469.

467. Ἀγῆνωρ. C'est un fils d'Anténor et de Théano, un des plus vaillants Troyens.

470. Ἐπ' αὐτῷ signifie ici *super eum* et *propter eum*. Il s'agit de savoir à qui restera son cadavre. — Ἐργον, une affaire, comme en français, dans le sens de combat.

471. Οἱ δὲ, λύκοι ὡς. Virgile, *Énéide*, II, 355, a imité cette fin de vers : *inde lupi ceu*.

473. Υἱόν. La diphthongue *ui* est comptée comme brève par le fait de la voyelle qui la suit.

474. Σιμοείσιον. Ce Simoisios est inconnu d'ailleurs.

482-487. Αἰγείρος ὡς... Virgile, *Énéide*, II, 626-631, a imité et embelli cette comparaison.

483. Ἐν εἰαμενῇ, *in irriguo loco*, dans un pré. *Scholies* : ἐν καθύδρῳ καὶ βοτανώδει τόπῳ. C'est un pré qui borde un marais.

λείη, ἀτάρ τε οἱ ὄζοι ἐπ' ἀκροτάτῃ πεφύασιν·
 τὴν μὲν θ' ἄρματοπηγὸς ἀνήρ αἰθωνι σιδήρω 485
 ἐξέταμ', ὄφρα ἴτυν κάμψῃ περικαλλεῖ δίφρω·
 ἢ μὲν τ' ἄζομένη κείται ποταμοῖο παρ' ὄχθας.
 Τοῖον ἄρ' Ἀνθεμίδην Σιμοεῖσιον ἐξενάριξεν
 Λίᾶς Διογενῆς· τοῦ δ' Ἄντιφος αἰολοθώρηξ,
 Πριαμίδης, καθ' ὄμιλον ἀκόντισεν ὀξείῃ δουρί. 490
 Τοῦ μὲν ἄμαρθ', ὁ δὲ Λεῦκον, Ὀδυσσεὺς ἐσθλὸν ἐταῖρον,
 βεβλήκει βουβῶνα, νέκυν ἐτέρωσ' ἐρύοντα·
 ἤριπε δ' ἄμφ' αὐτῷ, νεκρὸς δέ οἱ ἔκπεσε χειρός.
 Τοῦ δ' Ὀδυσσεὺς μάλα θυμὸν ἀποκταμένοιο χολώθη·
 βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ, 495
 στῆ δὲ μάλ' ἐγγυὲς ἰὼν, καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαιινῷ
 ἄμφι ἔπαπτήνας. Ὑπὸ δὲ Τρῶες κεκάδοντο
 ἀνδρὸς ἀκοντίσσαντος. Ὅ δ' οὐχ ἄλιον βέλος ἤκεν,
 ἀλλ' υἷὸν Πριάμοιο νόθον βάλε, Δημοκόωντα,
 ὅς οἱ Ἀβυδόθεν ἦλθε, παρ' ἴππων ὠκείων. 500
 Τὸν ῥ' Ὀδυσσεὺς, ἐτάριοιο χολωσάμενος, βάλε δουρὶ
 κόρσῃν· ἢ δ' ἐτέριοιο διὰ κροτάφοιο πέρησεν
 αἰχμὴ χαλκείῃ· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.
 Δούπησεν δὲ πεσῶν, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ.

485. Σιδήρω. Ainsi la hache était de fer, et non pas d'airain.

486. Ἴτυν, le cercle formé par les jantes et où s'emboîtent les rayons de la roue.

487. Ἀζομένη. *Scholies* : ξηρανομένη. Le verbe ἄζομαι, dans le sens de *se dessécher*, semble se rattacher à ἄημι, souffler.

489. Ἄντιφος. Antiphos est tué par Agamemnon, XI, 409.

494. Λεῦκον. Leucus est inconnu d'aïlleurs. Les critiques de l'école de Zoïle demandaient comment il était possible qu'Antiphos, en visant Ajax, tuât un compagnon d'Ulysse, puisque les soldats d'Ithaque n'étaient jamais à côté de ceux de Salamine. Aristarque répond qu'Homère est poète, et qu'en cette qualité il dispose des événements. Nous devons le laisser maître dans son domaine. C'est ainsi que j'entends le mot d'Aristarque : ὡς ποιητικὸν παραίτεται.

492. Βουβῶνα. Daremberg : « Ce mot (βουβῶν) ne se trouve qu'une fois dans les poèmes homériques ; et, comme dans tous les autres auteurs il signifie *laine* ou la région inguinale, nous devons l'interpréter ici de la même manière. »

494. Τοῦ, *illius causa*. Il s'agit de son ami Leucus.

497. Κεκάδοντο pour ἐχάδοντο, de χάζομαι, reculer.

499. Δημοκόωντα. Démocoön est inconnu d'aïlleurs.

504. Ἐτάριοιο est comme τοῦ, vers 494, un génitif causal.

502. Ἡ, *illa*, c'est-à-dire αἰχμῆ, d'après la valeur de l'article dans Homère.

504. Δούπησεν... Ce vers est répété V, 42 et aïlleurs. Le sens du verbe δουπέω n'est pas douteux, car ce mot a son commentaire dans ἀράβησε δὲ... Il signifie

- Χώρησαν δ' ὑπό τε πρόμαχοι καὶ φαίδιμος Ἴκτωρ·
 Ἀργεῖοι δὲ μέγα ἴαχον, ἐρύσαντο δὲ νεκρούς·
 ἴθυσαν δὲ πολὺ προτέρω· Νεμέσθησε δ' Ἀπόλλων
 Περγᾶμου ἐκ κατιδῶν, Τρώεσσι δὲ κέκλετ' αὔσας·
 Ὅρνυσθ', ἱππίδαμοι Τρώες, μηδ' εἴκετε χάριμης
 Ἀργείοις, ἐπεὶ οὐ σφι λίθος χρώς οὐδὲ σίδηρος,
 χαλκὸν ἀνασγέσθαι ταμείγροα βαλλομένοισιν.
 Οὐ μὲν οὐδ' Ἄχιλεὺς, Θέτιδος παῖς ἠΐκόμοιο,
 μάρνεται, ἀλλ' ἐπὶ νηυσὶ γόλον θυμαλγέα πέσσει.
 Ὡς φάτ' ἀπὸ πτόλιος δεινὸς θεός· αὐτὰρ Ἀχαιοὺς
 ὦρσε Διὸς θυγάτηρ κυδίστη Τριτογένεια,
 ἐρχομένη καθ' ὄμιλον, ὅθι μεθιέντας ἴδοιτο.
 Ἐνθ' Ἀμαρυγκείδην Διώρεα μοῖρ' ἐπέδησεν·
 χερμαδίῳ γὰρ βλήτο παρὰ σφυρὸν ὀκριέντι,
 κνήμην δεξιτερῆν· βάλε δὲ Θρηκῶν ἀγὸς ἀνδρῶν,
 Πείροος Ἰμβρασιδῆς, ὃς ἄρ' Αἰνόθεν εἰληλούθει.
 Ἀμροτέρω δὲ τένοντε καὶ ὅστέα λᾶας ἀναιδῆς

quelquefois périr, non pas périr d'une façon quelconque, comme le prétendaient les glossographes réfutés par Aristarque, mais périr dans un combat. *Scholies*: ὅθεν τοῦ δεῦρουπότος Οἰδιπόδου (XXIII, 679) ἀκούει Ἀρίσταρχος, ἐν πολέμῳ ἀνηρημένου.

505. Χώρησαν δ' ὑπό pour ὑπεχώρησαν δέ.

506. Μέγα ἴαχον. Voyez plus haut la note du vers 456.

508. Περγᾶμου. Dans Homère, l'acropole de Troie se nomme toujours Πέργαμος, et au féminin. Le neutre pluriel, qui a donné le latin *Pergama*, n'appartient pas à la langue homérique.

509. Χάριμης, *e prælio*, hors du champ de bataille. Il ne faut pas abandonner le champ de bataille aux Grecs.

510-511. Σφι... βαλλομένοισιν, *illis emicuis percussis*: quand on les frappe de la javeline.

512. Οὐ μὲν. Voyez la note II, 370.

515. Τριτογένεια. On ignore la vraie signification de ce nom de Minerve. Quelques-uns en font un synonyme de Pallas: ἢ τὸ τρεῖν καὶ φοβείσθαι γεννῶσα τοῖς

πολεμίους, celle qui met les ennemis en déroute. *Pallas* est celle qui brandit la lance: πάλω, brandir. Les *Scholies* donnent plusieurs autres explications: née sur le bord du Triton, c'est-à-dire à Alalcomènes en Béotie, par conséquent l'équivalent d'Ἀλακκομενῆς (plus haut, vers 8 et la note); née près du lac Tritonis en Libye (mythe postérieur à Homère); née de la tête de Jupiter (éolien τριτώ, tête). Mais Homère ignore également ce dernier mythe, ou du moins il n'y fait jamais la moindre allusion.

517. Διώρεα. Voyez II, 622.

520. Πείροος. Voyez II, 844. — Αἰνόθεν, d'Énus. Énus était une ville de Thrace, à l'une des deux embouchures de l'Hèbre.

521. Ἀμροτέρω... τένοντε, les deux tendons. De quels tendons s'agit-il? Daremberg: « S'agit-il du tendon d'Achille proprement dit et de celui du plantaire grêle (ce serait une distinction bien délicate pour Homère), ou du tendon d'Achille et de celui qui passe en avant, sous le ligament annulaire du tarse? » On n'en sait rien. Ailleurs Homère dit, plus vaguement encore, τένοντας au pluriel, XVII, 290. —

ἄχρισ ἀπιηλόησεν· ὁ δ' ὕπτιος ἐν κοίτησιν
 κάππεσεν, ἄμρω γαῖρε φίλοις ἐτάροισι πετάσσας,
 θυμὸν ἀποπνεύων. Ὁ δ' ἐπέδραμεν, ὅς ῥ' ἔβαλέν περ,
 Πείροος· οὐτα δὲ δουρὶ παρ' ὀμφαλὸν ἐκ δ' ἄρα πᾶσαι 525
 χύντο χαμαὶ γολάδες, τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.

Τὸν δὲ Θόας Αἰτωλὸς ἐπεσσύμενον βάλει δουρὶ
 στέρνον ὑπὲρ μαῖοιο, πάγη δ' ἐν πνεύμονι χαλκός.
 Ἀγχιμολὸν δὲ οἱ ἦλθε Θόας, ἐκ δ' ἔβριμον ἔγχος
 ἐσπάσατο στέρνοιο, ἐρύσσατο δὲ ἕϊφος ὄξυ, 530
 τῷ ὄγε γαστέρα τύψε μέσσην, ἐκ δ' αἶνυτο θυμὸν.
 Τεύχεα δ' οὐκ ἀπέδουσε· περίστησαν γὰρ ἐπαῖροι,
 Θρηήκιες ἀκρόκομοι, δολίχ' ἔγχεα χειρσὶν ἔχοντες.
 οἷέ ἐ, μέγαν περ' ἐόντα καὶ ἔρθημον καὶ ἀγαυόν,
 ὄσαν ἀπὸ σφείων ὁ δὲ χασσάμενος πελεμήχθη. 535
 Ὡς τῶγ' ἐν κοίτησι παρ' ἀλλήλοισι τετάσθην,
 ἦτοι ὁ μὲν Θρηηκῶν, ὁ δ' Ἐπειῶν χαλκοχιτώνων,
 ἡγεμόνες· πολλοὶ δὲ περὶ κτείνοντο καὶ ἄλλοι.

Ἐνθα κεν οὐκέτι ἔργον ἀνὴρ ὀνόσαιο μετελθὼν,
 ὅστις ἐτ' ἀβλήητος καὶ ἀνούτατος ὄξει γάλκω 540

Λᾶξ ἀναϊδής, la pierre impudente. Nous pourrions dire, en français, *la pierre qui ne respecte rien*, pour la pierre impitoyable, la pierre cruelle; ce qui est évidemment ici le sens.

522. Ἄχρισ, *prorsus*, tout à fait.

524. Ὁ, celui dont il va être question, à savoir Péroüs.

525. Οὐτα n'est point pour οὐτας, car la finale est brève. C'est un aoriste épique, comme ἔκτα. On peut supposer οὐτάναι, comme on suppose κτάναι. Mais l'infinitif n'existe que sous la forme οὐτάμεν, comme κτάναι n'existe que sous celle de κτάμεν et κτάμεναι.

527. Θόας. Voyez II, 638.

533. Ἀκρόκομοι, aux cheveux relevés sur le haut de la tête. Les Grecs eux-mêmes ont porté longtemps les cheveux noués sur le front. L'Apollon du Beïvédère a les cheveux noués sur le front; et Pindare, *Pythiques*, IV, 306, donne aux héros l'épithète de ὀμφακίται, qui équivaut exac-

tement à l'ἀκρόκομοι d'Homère. Mais il est possible que les Titans se distinguassent par un toupet d'une hauteur exagérée.

534-535. Οἱ ἐ... Ces vers se retrouvent plus loin, V, 625-626.

535. Πελεμήχθη, *vi repulcus est*, il ne put tenir. *Scholies*: διεσείσθη, ἀνεκίχθη. Cette expression a tout sens que celle qu'on donne habituellement: *il chancela ou il trembla*. Thoas ne tremble ni ne chancelle, il cède au nombre. L'ordre strict des idées serait πελεμήχθαις ἐχίστατο. Voyez la note XVI, 162.

537. Ὁ μὲν Πίροüs; ὁ δ' ἐ]. Diorsis.

539-542. Ἐνθα κεν... Dübner: « La fiction d'un tel témoin et juge du combat est charmante de naïveté. »

540. Ἀβλήητος se rapporte aux blessures qu'on aurait pu lui faire de loin avec la frèche ou la javeline; ἀνούτατος, à celles qu'il eût reçues dans l'engagement corps à corps, et surtout aux coups d'épée. Aristarque: ἡ διπλή, ἑτε διεσταλα (ὁ ποιητής) τὸ

δινεύοι κατὰ μέσσον, ἄγοι δέ ἐ Παλλὰς Ἀθήνη,
 χειρὸς ἐλοῦσ', αὐτὰρ βελέων ἀπερύκοι ἐρωήν.
 Πολλοὶ γὰρ Τρώων καὶ Ἀχαιῶν ἤματι κείνῳ
 πρηγέες ἐν κονίησι παρ' ἀλλήλοισι τέταντο.

οὐτάσαι καὶ τὸ βαλεῖν. Cette distinction est maintes fois répétée, et sous toute sorte de formes, dans les notes d'Aristarque.

541. Δινεύοι, *versaretur*, circulerait : irait çà et là. — ἄγοι δέ ἐ Παλλὰς Ἀθήνη. La supposition de ce témoin circulant sur

le champ de bataille n'est vraisemblable qu'à condition d'un miracle.

542. Αὐτὰρ, et de plus, et même. Il n'y a point opposition; c'est la suite et le complément de la pensée. — Ἐρωήν, *impetum*, l'élan. *Scholies* : ὁρμήν.

ΙΛΙΑΔΟΣ Ε

ΔΙΟΜΗΔΟΥΣ ΑΡΙΣΤΕΙΑ.

Minerve entraîne Mars loin du champ de bataille, et les Grecs font plier les Troyens (1-94). Diomède, blessé par Pandarus, ne combat qu'avec plus d'acharnement (95-166). Il tue Pandarus et blesse Énée (167-310). Vénus veut sauver son fils de la mort; elle est elle-même blessée par Diomède (311-351). Vénus remonte vers l'Olympe, où sa mère Dioné la console et la guérit (352-431). Apollon arrache Énée à la fureur de Diomède, et ramène Mars au combat (432-460). Mars ranime le courage des Troyens, et Énée reparait dans la lutte, guéri par Apollon (461-518). La bataille continue avec des succès divers; mais les Grecs commencent à avoir le dessous (519-710). Junon et Minerve descendent au secours des Grecs (711-777). A la voix de Junon, les Grecs retrouvent toute leur ardeur; Minerve excite Diomède, qui attaque et blesse Mars lui-même (778-863). Mars remonte vers l'Olympe, où il est guéri par Péon, et les deux déesses quittent comme lui la mêlée (864-909).

Ἐνθ' αὖ Τυδείδῃ Διομήδῃ Παλλὰς Ἀθήνη
δῶκε μένος καὶ θάρσος, ἔν' ἔκδηλος μετὰ πᾶσιν
Ἄργείοισι γένοιτο, ἰδὲ κλέος ἐσθλὸν ἄροιτο.
Δαίε οἱ ἐκ κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἀκάματον πῦρ,
ἀστέρ' ὀπωρινῷ ἐναλίγκιον, ὅστε μάλιστα
λαμπρὸν παμφαίνῃσι λελουμένος Ὠκεανοῖο.

5

4. Δαίε οἱ, lui allumait, lui alluma. Virgile, qui a imité ce passage, *Énéide*, X, 270-273, dit seulement que la flamme brille : « Ardet apex capiti. » Zoïle faisait semblant de prendre à la lettre le mot πῦρ, et taxait Homère d'absurdité ridicule, puisque le héros courait risque d'être brûlé : ἐμινδύγευσε γὰρ ἂν καταφλεχθῆναι ὁ ἦρωας.

5. Ἀστέρ' ὀπωρινῷ, l'astre qui paraît dans la saison des récoltes et des fruits : la canicule, le *Sirius ardent* de Virgile, *Énéide*, X, 273. Remarquez l'éllision de Πι d'ἀστέρι, comme nous avons vu, IV, 259, l'éllision de Πι de δαίτι. Elle est rare au singulier.

6. Λελουμένος Ὠκεανοῖο, après s'être baigné dans les eaux de l'Océan : quand il

τοῖόν οἱ πῦρ δαῖεν ἀπὸ κρατός τε καὶ ὤμων·
 ὄρσε δέ μιν κατὰ μέσσον, ὅθι πλεῖστοι κλονέοντο.

Ἦν δέ τις ἐν Τρώεσσι Δάρης, ἀφνειὸς, ἀμύμων,
 ἱεὺς Ἡφαιστοῖο· δῶν δέ οἱ υἱέες ἦστην, 10
 Φηγεὺς Ἰδαῖός τε, μάχης εὖ εἰδότε πάσης.

Τῷ οἱ, ἀποκρινθέντε, ἐναντίω ὀρμηθήτην·
 τῷ μὲν ἀφ' ἴπποϊν, ὃ δ' ἀπὸ χθονὸς ὠρνωτο πέζός.
 Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
 Φηγεὺς ῥα πρότερος προΐει δολιχόσκιον ἔγχος· 15

Τυδαίδεω δ' ὑπὲρ ὤμον ἀριστερόν ἤλυθ' ἀκωκὴ
 ἔγχους, οὐδ' ἔβαλ' αὐτόν· ὃ δ' ὕστερος ὠρνωτο χαλκῷ
 Τυδαίδης· τοῦ δ' οὐχ ἄλιον βέλος ἔκφυγε χειρὸς,
 ἀλλ' ἔβαλε στῆθος μεταμάξιον, ὥσε δ' ἀφ' ἴππων.

Ἰδαῖος δ' ἀπόρουσε, λιπῶν περικαλλέα δίφρον, 20
 οὐδ' ἔτλη περιβῆναι ἀδελφειοῦ κταμένοιο·
 οὐδὲ γὰρ οὐδέ κεν αὐτὸς ὑπέκφυγε Κῆρα μέλαιναν,
 ἀλλ' Ἡφαιστος ἔρυτο, σώωσε δὲ νυκτὶ καλύψας,
 ὡς δὴ οἱ μὴ πάγχυ γέρων ἀκαχήμενος εἶη.

se lève hors de l'Océan. *Scholies* : νεωστὶ ἀνατέλλων ἐξ Ὠκεανοῦ· τὰς γὰρ ἀνατολάς τῶν ἄστρων ἐντεῦθεν ὁ ποιητὴς συνιστᾷ. Ὠκεανὸς δὲ ποταμὸς, καθ' Ὁμηρον, περιρρέων κύκλω τὴν γῆν, ποταμῶν πατὴρ ὢν.

7. Τοῖόν οἱ. Bothe lui-même avoue ici le trochée, plutôt que d'écrire, d'après Payne Knight, τοῖόν φοι : « trocheum usurpatum « esse pro dactylo vel trochæis, quod faci-
 « lius fertur initio versuum. » Ce serait en effet un spondée, si l'on faisait fortement sentir le ν, comme s'il y avait τοῖόν νοί. C'est un spondée encore, si l'on aspire très-fortement οἱ, surtout si l'esprit rude équivalait primitivement, comme le croient quelques linguistes, à la consonne sigma. Voyez, à propos des trochées d'Homère, les notes I, 424, 493, et IV, 292.

10. Ἦστην, de εἰμί, pour ἦτην, *erant*. Darès et ses fils ne sont connus que par ce récit.

12. Οἱ, contre lui, contre Diomède. — Ἀποκρινθέντε, séparés de leur troupe. *Scholies* : ἀποχωρισθέντες, τοῦ οἰκείου

πλήθους; δηλονότι. Quelques-uns proposent d'écrire ἀποκρινθέντες au pluriel et ἐναντίον adverb, afin de faire disparaître les deux hiatus ε-ε, ω-ο. Mais rien n'autorise un pareil changement.

13. Ἀφ' ἴπποϊν, *ab equis*, c'est-à-dire du haut d'un char.

14. Οἱ δ' ὅτε... On a déjà vu ce vers, III, 45.

17. Ὁ, *ille*, lui, à savoir...

19. Ὠσε, *culbata* (Phégee).

21. Περιβῆναι, protéger, comme ἀμφιβαίνω. Seulement ἀμφιβαίνω se construit avec l'accusatif. Il s'agissait d'empêcher que Diomède ne dépouillât le corps de Phégee. *Scholies* : ὑπερμαχῆσαι. Apollonius : πεπτωκότος ὑπερασπίσαι. Voyez la note sur ἀμφιβέθηκας, I, 37. — Zoïle trouvait ridicule qu'Idéus quittât son char pour se sauver; car il eût couru plus vite en char qu'à pied : ἡδύνατο γὰρ μάλλον ἐπὶ τοῖς ἵπποις. Ceci vaut la critique sur le feu du vers 4.

24. Οἱ, à lui, n'est point redondant. Il se lie à γέρων, plutôt qu'à εἶη. Darès

Ἴππους δ' ἐξελάσας μεγαθύμου Τυδῆος υἱὸς 25
 δῶκεν ἑταίροισιν κατάγειν κίλας ἐπὶ νῆας.
 Τρῶες δὲ μεγάθυμοι ἐπεὶ ἴδον υἷε Δάρητος,
 τὸν μὲν ἀλευάμενον, τὸν δὲ κτάμενον παρ' ὄχεσιν,
 πᾶσιν ὀρίνθη θυμός· ἀτὰρ γλαυκῶπις Ἀθήνη
 χειρὸς ἔλοῦσ' ἐπέεσσι προσήυδα θεῶν Ἄρηα· 30
 Ἄρες, Ἄρες, βροτολοιγῆ, μαιζόνε, τευχεσιπλῆτα,
 οὐκ ἂν δὴ Τρῶας μὲν ἐάσαιμεν καὶ Ἀχαιοὺς
 μάρνασθ', ὅπποτέροισι πατήρ Ζεὺς κῦδος ὀρέξει,
 νῶϊ δὲ χαζώμεσθα, Διὸς δ' ἀλεώμεθα μῆνιν;
 Ὡς εἰποῦσα μάχης ἐξήγαγε θεῶν Ἄρηα. 35
 Τὸν μὲν ἔπειτα καθεῖσεν ἐπ' ἠϊόνετι Σκαμάνδρῳ.
 Τρῶας δ' ἔκλιναν Δαναοί· ἔλε δ' ἄνδρα ἕκαστος
 ἡγεμόνων. Πρῶτος δὲ ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
 ἀρχὸν Ἀλιζώνων, Ὀδίον μέγαν, ἔκβαλε δίσκου·
 πρῶτῳ γὰρ στρεφθέντι μεταφρένῳ ἐν δόρυ πῆξεν. 40
 ὦμων μεσσηγύς, διὰ δὲ στήθεσφιν ἔλασεν.
 Δούπησεν δὲ πεσὼν, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ.

est le vieillard à Vulcain, le vieillard de Vulcain.

31. Ἄρες, Ἄρες. On a déjà vu que la première syllabe du mot Ἄρης était à volonté. Quelques Alexandrins prétendaient que le second mot n'est pas un nom propre, mais un adjectif amené par allitération. Ixion traduisait, Ἄρες βλαπτικῆ. La raison qu'il donne, c'est que cette répétition du vocatif est un exemple unique dans Homère : οὐδέποτε γὰρ κλητικῆ ἀναδιπλασιάζεται παρὰ τῷ ποιητῆ. Bekker a adopté la leçon Ἄρες ἄρες, que suppose la remarque d'Ixion. — Τευχεσιπλῆτα. Il ne faut prendre ni cette épithète, ni celles qui précédent, dans un sens injurieux. Minerve n'injurie point; elle dit ce qu'est Mars, et ce qu'il est fier d'être. Au lieu de τευχεσιπλῆτα, qui s'approche des remparts, d'autres lisaient jadis τευχεσιθλῆτα, qui bat les remparts. C'est toujours le même sens, comme dit Euthathe : πολιορκητής, le dieu des sièges. Il ne faut point rapporter πλῆτα à πλήσσω, qui eût été impropre (*cominus*

ferire), mais à πελάζω, en prose πλησιάζω, s'approcher.

33. Μάρνασθ', ὅπποτέροισι, combattre, à qui des deux : pour savoir auquel des deux Jupiter donnera...

36. ἠϊόνετι. C'est un ἀπαξ εἰρημένον. Le mot ἠϊών signifie le rivage de la mer. On suppose que ἠϊόεις vient de ἠϊών, quoiqu'il s'agisse d'une rivière, et on l'entend, qui a des bords escarpés. Buttman le dérive de ἦιον, ἦιζ, fourrage, vivres, et le rapproche de εἰαμενή, IV, 483, prairie. ἠϊόεις signifierait alors *herbosus*, comme il est traduit dans l'Homère de Didot. L'endroit désigné par Homère était presque sous les murs d'Ilion. Voyez plus bas la note du vers 355.

39. Ἀλιζώνων... Ὀδίον. Sur Odius et les Halizons, voyez la note II, 856.

40. Στρεφέντι. *Scholies* : εἰς φυγὴν τραπέντι, φεύγοντι.

42. Δούπησεν... Ce vers manque ici dans le manuscrit de Venise. Voyez, sur ce vers, la note IV, 504.

Ἴδομενεὺς δ' ἄρα Φαῖστον ἐνήρατο, Μήνονος υἷον
Βώρου, ὃς ἐκ Τάρνης ἐριβώλακος εἰληλούθει.

Τὸν μὲν ἄρ' Ἴδομενεὺς δουρικλυτὸς ἔγχρῃ μακρῷ
νύξ', ἵππων ἐπιθησόμενον, κατὰ δεξιὸν ὦμον·
ἤριπε δ' ἐξ ὀχέων, στυγερός δ' ἄρα μιν σκότος εἶλεν.
Τὸν μὲν ἄρ' Ἴδομενῆος ἐσύλευον θεράποντες.

Υἷον δὲ Στροφίοιο Σκαμάνδριον, αἷμονα θήρης,
Ἄρτειδης Μενέλαος ἔλ' ἔγχρῃ ὀξυόεντι,
ἐσθλὸν θηρητῆρα· διδάξε γάρ Ἄρτεμις αὐτῇ
βάλλειν ἄγρια πάντα, τάτε τρέφει οὖρεσιν ὕλη.

Ἄλλ' οὐ οἱ τότε γε χραῖσμ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα,
οὐδὲ ἐκηβολίαι, ἧσιν τὸ πρὶν γ' ἐκέκαστο·
ἀλλὰ μιν Ἄρτειδης δουρικλειτὸς Μενέλαος,
πρόσθεν ἔθεν φεύγοντα, μετὰφρενον οὔτασε δοῦρι
ὦμων μέσσηγυς, διὰ δὲ στήθεσφιν ἔλασσαν.

Ἦριπε δὲ πρηνῆς, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ.

Μηριόνης δὲ Φέρεκλον ἐνήρατο, τέκτονος υἷον

43-44. Φαῖστον... Phestus et Borus sont inconnus. Tarné, suivant les *Scholies*, est la même que Sardes, près de laquelle était la fontaine nommée encore Tarné au temps de Pline. Quelques-uns identifient Tarné avec Atarné en Mysie, fameuse par son tyran Heremias, l'ami d'Aristote, le héros de l'*Hymne à la Vertu*.

49. Στροφίοιο... Strophius et Scamandrius sont inconnus d'ailleurs. — Αἷμονα θήρης. *Scholies* : ἐπιστήμονα κυνηγετικῆς. Eustathe : ἐστὶ δὲ αἷμων οἰονεὶ δαίμων, ἧτοι δαήμων, τουτέστι, μαθητικῶς. Le mot αἷμων est un ἄπαξ εἰρημένον, et on ignore véritablement son origine. Quelques-uns le rattachent à αἷμα, le sang, la vie, et traduisent, *passionné*. D'autres le dérivent de αἶο, *sensio, intelligo*, et l'écrivent avec un esprit doux. De toute façon il s'agit d'un grand chasseur.

50. Ὄξυόεντι. *Scholies* : ὄξει, ἢ ἀπὸ ὄξυα, εἶδους δένδρου, κατεσκευασμένο. On faisait les lances non-seulement avec le frêne (μελία), mais avec Ρόξυα ou ὄξυη, espèce de sapin. On trouve même le nom de cet arbre employé poétiquement dans le sens de lance ou de javelot. Euripide,

Héraclides, vers 708 : χειρὶ δ' ἔνθεος ὄξυην. Il est donc probable que ὀξυόεντι désigne la matière dont était faite la lance. Mais les anciens eux-mêmes laissaient le choix du sens, et *acutus* a prévalu chez les traducteurs.

53. Χραῖσμ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα. Au lieu de ces mots, Zénodote écrivait χραῖσμεν θανάτιο πέλωρα, leçon inintelligible, selon Aristarque même : ἀνόητον γὰρ καὶ τὸ λεγόμενον. Quand on pourrait comprendre, ce serait encore une leçon détestable. Il est évident que Diane seule aurait pu sauver son favori. La pensée n'est entière et frappante que si Diane apparaît.

54. Οὐδὲ ἐκηβολίαι. Encore l'hiatus *e-e*. Mais cette fois on ne propose aucune correction.

56. Πρόσθεν ἔθεν φεύγοντα (fuyant devant lui, est la même idée que πρώτῳ στρεφέντι, vers 40. (ayant commencé à tourner le dos).

57. Ὠμων... Ce vers, qui reproduit textuellement le vers 41, n'est point ici dans le manuscrit de Venise.

59. Μηριόνης : Mériônès ou Mérian, le compagnon d'Idoménée. Voyez II, 651.

- Ἀρμονίδεω, ὃς χερσὶν ἐπίστατο δαίδαλα πάντα 60
 τεύχειν· ἔξοχα γάρ μιν ἐρίλατο Παλλὰς Ἀθήνη.
 Ὅς καὶ Ἀλεξάνδρῳ τεκτῆνατο νῆας εἴσας
 ἀρχεκάκους, αἱ πᾶσι κακὸν Γρώεσσι γέγοντο,
 οἷ τ' αὐτῷ, ἐπεὶ οὔτι θεῶν ἐκ θέσφατα ἤδη.
 Τὸν μὲν Μηριόνης, ὅτε δὴ κατέμαρπτε διώκων, 65
 βεβλήκει γλουτὸν κατὰ δεξιόν· ἡ δὲ διαπρὸ
 ἀντικρὺ κατὰ κύστιν ὑπ' ὀστέον ἤλυθ' ἀκωκή.
 Γυνὴ δ' ἔριπ' αἰμώξας, θάνατος δέ μιν ἀμφεκάλυψεν.
 Πηδαίον δ' ἄρ' ἔπεφνε Μέγης, Ἀντήνορος υἱόν,
 ὃς ῥα νόθος μὲν ἔην, πύκα δ' ἔτρεφε διὰ Θεανῶ, 70
 ἴσα φίλοισι τέκεσσι, χαριζομένη πόσει ᾧ.
 Τὸν μὲν Φυλείδης δουρικλυτός, ἐγγύθεν ἐλθὼν,
 βεβλήκει κεφαλῆς κατὰ ἰνίον ὀξεί δουρί·
 ἀντικρὺ δ' ἄν' ὀδόντας ὑπὸ γλῶσσαν τάμε χαλκός.
 Ἦριπε δ' ἐν κόνιῃ, ψυχρὸν δ' ἔλε χαλκὸν ὀδοῦσιν. 75

60. Ὅς, *lequel*, ici et au vers 62, peut se rapporter indifféremment ou à Phéréclus ou à Harmonidès. L'amphibologie grammaticale est complète. Eustathe : καὶ ἔστιν ὁ τρόπος ἀμφιβολία. Aristarque rapportait ὃς à Harmonidès, à cause de l'épithète τέκτονος. Mais la tradition poétique faisait de Phéréclus un τέκτων comme son père; et l'expression οἷ τ' αὐτῷ semble dire que c'est Phéréclus qui avait construit ces navires, *principes de tant de maux*, puisque c'est lui qui va périr. Lycophron, *Alexandra*, vers 97, appelle les rames des vaisseaux de Paris Φερέκλειοι πόδες, et Ovide fait dire à Paris, *Héroïdes*, XVI, 23, qu'il a voyagé sur un vaisseau construit par Phéréclus : *Phereclea rampe*. Mais οἷ τ' αὐτῷ peut aussi s'entendre d'Harmonidès.

61. Ἐρίλατο, ι long, comme ailleurs, III, 155, dans φίλε.

62. Ἐίσας. Voyez la note I, 306.

64. Οἷ τ' αὐτῷ... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque trouvait οἷ τ' αὐτῷ impropre, appliqué à Harmonidès : ἔδει γὰρ αὐτῷ τε. En effet, c'est Phéréclus qui va périr. Mais on peut dire qu'Harmonidès a sa part de mal-

heur, κακόν, et une part immense, puisqu'il perd son fils. S'il avait connu l'avenir, il n'aurait pas construit les vaisseaux. Cependant l'athétèse du vers 64 prouve qu'Aristarque pensait qu'en conservant οἷ τ' αὐτῷ, il est plus naturel de rapporter le ὃς des vers 60 et 62 à Phéréclus.—Θέσφατα, les prédictions (de Cassandre et d'Hélénius).

69. Πηδαίον... Pédés est inconnu; quant à Mégès, voyez la note II, 625.

70. Θεανῶ. Théano, femme d'Anténoir, était prêtresse de Minerve dans l'acropole d'Ilion. Voyez VI, 300.

72. Φυλείδης. Mégès était fils de Phylée, beau-frère d'Ulysse.

73. Κατὰ ἰνίον, à la nuque, ou au chignon. Daremberg : « Il s'agit de la limite du col et de la tête. C'est en effet cette partie que désigne le mot ἰνίον dans les autres auteurs, et particulièrement dans les médecins. »

74. Ἰπὸ γλῶσσαν τάμε, coupa la langue au-dessous (à sa racine).

75. Ἐλε χαλκὸν ὀδοῦσιν. Daremberg : « Ce mouvement convulsif des mâchoires doit avoir été indiqué d'après nature. De pareils faits ne se trouvent guère par le pouvoir seul de l'imagination. »

Ευρύπυλος δ' Ευαίμονίδης Ἰψήνορα δῖον,
 υἱὸν ὑπερθύμου Δολοπίονος, ὃς ῥα Σκαμάνδρου
 ἀρητήρ ἐτέτυκτο, θεὸς δ' ὡς τίετο δῆμῳ·
 τὸν μὲν ἄρ' Εὐρύπυλος, Εὐαίμονος ἀγλαὸς υἱός,
 πρόσθεν ἔθεν φεύγοντα, μεταδρομάδην ἔλασ' ὤμον, 80
 φασγάνῳ αἶζας, ἀπὸ δ' ἔξεσε χεῖρα βαρεῖαν.
 Λιματόεσσα δὲ χεῖρ πεδίῳ πέσε· τὸν δὲ κατ' ὄσσε
 ἔλλαβε πορφύρεος θάνατος καὶ Μοῖρα κραταιή.

Ὡς οἱ μὲν πονέοντο κατὰ κρατερῆν ὑσμίνην.
 Τυδείδην δ' οὐκ ἂν γνοίης ποτέροισι μετείη, 85
 ἢ μετὰ Τρώεσσιν ὀμιλέοι, ἢ μετ' Ἀχαιοῖς.
 Θῦνε γὰρ ἄμ. πεδίον, ποταμῷ πλήθοντι ἐοικῶς
 χεიმάρρῳ, ὅστ' ὤκα ῥέων ἐκέδασσε γεφύρας·
 τὸν δ' οὐτ' ἄρ τε γέφυραι ἐεργμέναι ἰσχανόωσιν,
 οὐτ' ἄρα ἔρκεα ἴσχει ἀλωάων ἐριθηλέων, 90
 ἐλθόντ' ἐξαπίνης, ὅτ' ἐπιβρίση Διὸς ὄμβρος·
 πολλὰ δ' ὑπ' αὐτοῦ ἔργα κατήριπε κάλ' αἰζηῶν·
 ὡς ὑπὸ Τυδείδῃ πυκινὰ κλονέοντο φάλαγγες

76-77. Εὐρύπυλος.... Sur Eurypyle, voyez la note II, 736. Hypsénor et Dolopion sont inconnus.

77. Σκαμάνδρου. Scamandre ou Xanthe, le dieu du fleuve, était fils de l'Océan et de Téthys, et père de Callirrhoeé, femme de Tros. Il avait un temple dans Pergame.

81. Ἀπὸ δ' ἔξεσε. Eustathe : ἀπέξεσεν ἀντὶ τοῦ ῥᾶστα ἀπέκοψεν εἰληπται· ῥᾶον γὰρ τὸ ξέειν τοῦ κόπτειν. En effet, ξέω signifie polir, tailler, sculpter. — Χεῖρα βαρεῖαν, le bras qui tombe pesamment. Virgile, *Énéide*, X, 395-396, a beaucoup enchiéri sur Homère : « Te « decisa suum, Laride, dextera quaerit; « Semianimesque micant digiti ferrumque « retractant. »

83. Πορφύρεος θάνατος, la mort sanglante. *Scholies* : ὁ δὲ αἵματος, une mort causée par l'effusion du sang.

88. Γεφύρας, les digues. Le mot est ici dans son sens propre. La traduction *pontes* est absolument fautive. Le mot γέ-

φυρα, dans Homère, ne signifie jamais un pont.

89. Γέφυραι ἐεργμέναι, les digues solidement établies (aux assises sans interstices). *Scholies* : περιπετραγμέναι, ἡσφαλισμέναι. Dübner rejette cette explication. Suivant lui, Homère dit que les digues sont *renfermées* elles-mêmes dans le fleuve débordé, et par conséquent impuissantes à le contenir, à le renfermer dans son lit. Alors γέφυραι ἐεργμέναι signifierait *submersi aggeres*, les digues submergées. Ne sont-elles pas plutôt détruites et emportées par la violence du torrent? Je préfère donc l'explication des *Scholies*, qui le dit virtuellement, sinon en propres termes.

90. Ἀλωάων. Le mot ἀλωή, proprement *aïre à battre le blé*, signifie ici non seulement les champs de blé, mais toute espèce de terre en culture.

92. Ἔργα... αἰζηῶν, *labores juvenum*, les récoltes; le fruit du travail des vigoureux laborieux. Voyez, II, 754, la note sur ἔργ' ἐνάμνοντο.

Τρώων, οὐδ' ἄρα μιν μίμνον, πολέες περ ἐόντες.

Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός 95
θύνοντ' ἄμ πεδίον, πρὸ ἔθεν κλονέοντα φάλαγγας,
αἰψ' ἐπὶ Τυδείδῃ ἐπιταίνετο καμπύλα τόξα,
καὶ βάλ' ἐπαίσσοντα, τυχῶν κατὰ δεξιὸν ὦμον,
θώρηκος γύαλον· διὰ δ' ἔπτατο πικρὸς οἰστός,
ἀντικρὺ δὲ διέσχε, παλάσσετο δ' αἵματι θώρηξ. 100
Τῷ δ' ἐπὶ μακρὸν αὔσε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός·

Ὅρνυσθε, Τρῶες μεγάλθυμοι, κέντορες ἵππων·
βέβληται γὰρ ἄριστος Ἀχαιῶν, οὐδέ ἔφημι
δῆθ' ἀνσχίσεσθαι κρατερόν βέλος, εἰ ἐτεόν με
ᾤρσεν ἀναξ, Διὸς υἱός, ἀπορνύμενον Λυκίηθεν. 105

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος· τὸν δ' οὐ βέλος ὠκὺ δάμασσαν,
ἀλλ' ἀναχωρήσας, πρόσθ' ἵπποιϊν καὶ ὄχεσφιν
ἔστη, καὶ Σθέnelον προσέφη, Καπανητίον υἱόν·

Ὅρσο, πέπον Καπανητιάδῃ, καταθήσειο δίφρου,
ὄφρα μοι ἐξ ὦμοιο ἐρύσσης πικρὸν οἰστόν. 110

Ὡς ἄρ' ἔφη· Σθέnelος δὲ καθ' ἵππων ἄλτο χαμαῖζε,
πὰρ δὲ στάς βέλος ὠκὺ διαμπερές ἐξέρυσ' ὦμου·
αἷμα δ' ἀνηκόντιζε διὰ στρεπτοῖο χιτῶνος.

95. Λυκάονος... υἱός : Pandarus.

99. Θώρηκος γύαλον. Il est difficile de rendre cette expression en français. Chacune des deux pièces qui formaient la cuirasse proprement dite se nommait γύαλον, *creux, cavité*, celle de derrière comme celle de devant. Diomède est blessé à l'épaule droite. La flèche a donc percé la portion de la cuirasse qui protégeait l'épaule droite. Dire *concavité, convexité, partie bombée*, c'est ne rien dire, puisque tous les points de la cuirasse ont cavité, convexité, etc., aussi bien sur le dos que sur la poitrine, et sur le flanc aussi bien que sur l'épaule. Tout est γύαλον dans la cuirasse, et la cuirasse n'est autre chose que les deux γύαλα. Cela est si vrai qu'Homère dit, à propos de blessures quelconques dans le torse : θώρηκος γύαλον. Le γύαλον de devant pourrait être nommé *plastron*, et l'autre, *carapace*. Le plastron de la cuirasse de

Diomède est percé aux environs de l'épaule. C'est là ce qui a fait croire à plusieurs scholiastes que γύαλον désignait une portion spéciale de la cuirasse, celle qui protège l'épaule. Aristarque avait pourtant bien déterminé le sens de γύαλον. Voici sa note : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ὄλον κύτος τοῦ θώρακος γύαλον, διὰ τὴν κοιλότητα λέγει, οὐ μέγας ὠρισμένον τοῦ θώρακος.

104. Τῷ δ' ἐπὶ, et sur cela : et après ce coup.

103. Οὐδέ ἔ. Encore l'hiatus ε-ε, qui semblait d'abord si étrange. Il est vrai que ἔ est enclitique, et que οὐδέ ἔ peut être considéré comme un seul mot.

109. Πέπον est pris ici en bonne part. Voyez la note II, 235.

112. Διαμπερές dépend de ἐξέρυσε : *penitus extraxit*, il arracha complètement.

113. Ἀνηκόντιζε, jaillissait comme un trait. Daremberg voit dans ce mot l'indi-

Δὴ τότε ἔπειτ' ἤρᾳτο βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·

Κλυθὶ μευ, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, Ἄτρυτώνη. 115

Εἵποτέ μοι καὶ πατρὶ φίλα φρονέουσα παρέστης

δηῖόν ἐν πολέμῳ, νῦν αὖτ' ἐμὲ φίλαι, Ἀθήνη·

ὄς μ' ἔβαλε φθάμενος, καὶ ἐσέυχεται, οὐδέ μ' ἐφθισιν

δηρὸν ἐτ' ὄψεσθαι λαμπρὸν φάος ἡελίοιο. 120

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Παλλὰς Ἀθήνη,

γυῖα δ' ἔθηκεν ἐλαφρὰ, πόδας καὶ χεῖρας ὑπερθεῖν·

ἀγχοῦ δ' ἴσταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Θαρσῶν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι·

ἐν γὰρ τοι στήθεσσι μένος πατρώϊον ἦκα 125

ἄτρομον, οἷον ἔχεσκε σακίσταλος ἵπποτα Τυδεύς·

ἀγλὺν δ' αὖ τοι ἀπ' ὀρθαλμῶν ἔλον, ἥ πρὶν ἐπῆεν,

ὄφρ' εὖ γιγνώσκης ἡμὲν θεὸν ἠδὲ καὶ ἄνδρα.

Τῷ νῦν, αἴ κε θεὸς πειρώμενος ἐνθάδ' ἵκηται,

cation de la force du jet artériel. — Διὰ στρεπτοῦ χιτῶνος. Ici, d'après Aristarque, χιτῶνος est synonyme de θώρακος, et στρεπτοῦ indique que la cuirasse de Diomède était une sorte de cotte de mailles. C'est là du moins ce que dit Apollonius. Dans un autre passage, XXI, 34, Aristarque entend χιτῶν au propre, et στρεπτός comme l'équivalent d'εὐκλωστός : ἐνήθετο γὰρ καὶ ἡ κρόκη, οὐδέποτε δὲ ἐγινώσκετο τὸ ῥοδανίζειν, ἀλλὰ νήθειν. Pourquoi cette différence? On n'est donc pas sûr du vrai sens proposé par Aristarque.

115. Ἄτρυτώνη. Voyez la note II, 457.

117. Φίλαι, impératif aoriste moyen de φίλω pour φίλέω. La syllabe ρι compte comme longue. Voyez plus haut ἐφίλατο, vers 61. Quelques-uns écrivent φίλαι. Ce serait alors l'infinifitif aoriste actif, pris dans le sens de l'impératif.

118. Ἐλεῖν. Bothe : « Ἐλεῖν, ἐν χειρ- « σὶν ἔχειν, λαμβάνειν, καταλαμβάνειν, « *consueta, adipisci, germanive erreichen,* « *einholen, non interficere, φονεῦσαι,* « per σλήμα προούστερον ἤτοι ὑστερο- « λογίαν, ut ait Eustathius, cogitans ille 37, « 50, similiaque loca plurima. » C'est pour- tant Eustathe qui a raison, et ἐλεῖν n'a

pas d'autre sens dans ce vers qu'aux vers 37 et 50. D'ailleurs on ne peut pas même dire qu'il y ait proprement hystérologie. Καὶ équivalut à une répétition de ὄς δέ τε, et la phrase qui le suit n'est que le commentaire de ἄνδρα ἐλεῖν : *oui, fais qu'il vienne à portée de ma lance.*

122. Ἐλαφρά. Minerve ne se contente pas de guérir son favori ; elle rend le jarret de Diomède plus souple et ses bras plus nerveux.

124. Μάχεσθαι : l'infinifitif dans le sens de l'impératif. De même plus bas, v. 430.

127-128. Ἀγλὺν... Virgile, *Énéide*, II, 604 : « *Aspice; namque omnem, quæ nunc « obducta tuenti Mortales hebetat visus tibi et « humida circum Caligat, nubem eripiam.* »

128. Ὄφρ' εὖ γιγνώσκης. Les dieux étaient invisibles aux hommes, à moins qu'il ne leur plût de se laisser voir. Minerve donne à Diomède une faculté plus qu'humaine, au moins pour le temps du combat. — Ἦδὲ καὶ ἄνδρα. Zénonote écrivait ἦδ' ἄνθρωπον, correction qui faisait disparaître le terme propre, puisqu'il s'agit de guerriers. Aristarque : ἰδίως δὲ εἶρηκεν ἄνδρα, διὰ τὸ καὶ ἄνδρας πολεμεῖν.

129. Τῷ, c'est pourquoi.

μήτι σύγ' ἀθανάτοισι θεοῖς ἀντικρὺ μάχεσθαι 130
τοῖς ἄλλοις· ἀτὰρ εἴ κε Διὸς θυγάτηρ Ἄφροδίτη
ἔλθῃσ' ἐς πόλεμον, τήνγ' οὐτάμεν ὀξεί χαλκῶ.

Ἡ μὲν ἄρ' ὡς εἰποῦσ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη.
Τυδείδης δ' ἐξαυτίς ἰὼν προμάχοισιν ἐμίχθη·
καί, πρὶν περ θυμῶ μεμαῶς Τρώεσσι μάχεσθαι, 135
ὄη τότε μιν τρὶς τόσσον ἔλεν μένος, ὥστε λέοντα
ὄν ῥά τε ποιμὴν ἀγρῶ ἐπ' εἰροπόκοις δίεσσιν
χραύση μὲν τ' αὐλῆς ὑπεράλμενον, οὐδὲ δαμάσση·
τοῦ μὲν τε σθένος ὤρσεν, ἔπειτα δέ τ' οὐ προσαμύνει,
ἀλλὰ κατὰ σταθμούςς δύεται, τὰ δ' ἐρῆμα φοβεῖται· 140
αἱ μὲν τ' ἀγχιστῖναι ἐπ' ἀλλήλησι κέχυνται,
αὐτὰρ ὁ ἐμμεμαῶς βαθέης ἐξάλλεται αὐλῆς·
ὡς μεμαῶς Τρώεσσι μίγη κρατερὸς Διομήδης.

Ἐνθ' ἔλεν Ἀστύνοον καὶ Ἰπίερόνα, ποιμένα λαῶν·
τὸν μὲν ὑπὲρ μαζοῖο βαλὼν χαλκῆρεϊ δουρὶ, 145
τὸν δ' ἕτερον ζίφει μεγάλῳ κληῖδα πάρ' ὤμων
πλῆξ'· ἀπὸ δ' αὐγένος ὤμων ἐέργαθεν ἠδ' ἀπὸ νώτου.

432. Ἐλθῃσ(ι) pour ἔλθῃ. — Οὐτάμεν, *cominus feri* : l'infinitif pour l'impératif. Οὐτάμεν est lui-même pour οὐτάναι.

433. Ἡ, *elle*, à savoir..., comme dans tous les passages analogues.

435-436. Μεμαῶς... : *anacoluthie*. La phrase commence avec Diomède pour sujet, et se continue avec Diomède (μιν) pour régime. Voyez la note IV, 436.

438. Χραύση. *Scholies* : ἀμύξῃ ἐπ' ὀλίγον, τὸν χρωῶτα ἐπιζύση. Ce n'est pas proprement une blessure, mais une piqûre. — Αὐλῆς : enceinte entourée d'un mur ou d'une palissade ; ce qui explique ὑπεράλμενον. Le lion a franchi l'obstacle.

440. Τὰ δ' ἐρῆμα, et elles (les brebis) abandonnées. *Scholies* : τὰ δὲ βοσκήματα, ἡρημωμένα τῆς τοῦ ποιμένος βοηθείας, φεύγει. D'autres entendent φοβεῖται du berger, qui se cache parce qu'il n'a personne pour l'aider, διὰ τὴν ἐρημίαν. Dübner traduit ἐρῆμα, *les lieux découverts*, par opposition à σταθμούςς, l'endroit abrité. Mais cette explication ne rend pas compte de τὰ, qui donne si naturellement l'idée du

troupeau. Quant à l'accentuation du mot ἐρῆμα dans Homère, il y a une note d'Eustathe : τὸ δὲ ἐρῆμα προπερισπῶσιν οἱ παλαιοί. L'expression οἱ παλαιοί, chez Eustathe, signifie les grammairiens de l'école d'Aristarque, et souvent Aristarque lui-même.

441. Αἱ, les brebis. Ici, le mot sous-entendu est évidemment δῖες. — Ἀγχιστῖναι, *confertæ*, en tas. Il ne s'agit pas seulement des effets de la peur, mais du résultat du massacre. — Κέχυνται, *fusæ sunt*, sont étendues à terre. Voy. *Odyssee*, XXII, 387 et 389.

442. Ἐμμεμαῶς, *impetum faciens*. — Ἐξάλλεται. Homère ne détaille point ce que le lion a fait dans l'enceinte avant d'en sortir. A peine l'a-t-il indiqué. La comparaison porte non point sur le carnage, mais sur la violence des mouvements. C'est ce que montre ὡς μεμαῶς, qui va correspondre, pour Diomède, à l'Ἐμμεμαῶς du lion.

444. Ἀστύνοον.... Astynōōs et Hypirōon sont inconnus.

447. Ὠμον ἐέργαθεν, il sépara l'é-

- Τοὺς μὲν ἕασ', ὁ δ' Ἄβαντα μετώχετο καὶ Πολύειδον,
 υἱέας Εὐρυδάμαντος, ὄνειροπόλοιο γέροντος·
 τοῖς οὐκ ἐρχομένοις ὁ γέρων ἐκρίνατ' ὄνειρους, 150
 ἀλλὰ σφεας κρατερός Διομήδης ἐξενάριξεν.
 Βῆ δὲ μετὰ Ξάνθον τε Θόωνά τε, Φαίνοπος υἱε,
 ἄμφω τηλυγέτω· ὁ δὲ τείρετο γήραϊ λυγρῶ,
 υἶόν δ' οὐ τέκετ' ἄλλον ἐπὶ κτεάτεσσι λιπέσθαι.
 Ἔνθ' ὅγε τοὺς ἐνάριξε, φίλον δ' ἐξάινυτο θυμόν 155
 ἀμφοτέρω, πατέρι δὲ γόνον καὶ κήδεα λυγρὰ
 λεῖπ', ἐπεὶ οὐ ζῶοντε μάχης ἐκ νοστήσαντε
 δέξατο· χηρωσταὶ δὲ διὰ κτῆσιν δατέοντο.
 Ἔνθ' υἱας Πριάμοιο δῶμα λάβε Δαρδανίδαο,
 εἶν ἐνὶ δίφρῳ ἐόντας, Ἐγέμμονά τε Χρομίον τε. 160
 Ὡς δὲ λέων ἐν βουσί θορῶν ἐξ αὐχένα ἄξει
 πόρτιος ἢ βόδος, ξύλοχον κατά βοσκομενάων·
 ὡς τοὺς ἀμφοτέρους ἐξ ἵππων Τυδέος υἱὸς
 βῆσε κακῶς ἀέκοντας, ἔπειτα δὲ τεύχε' ἐσύλα·
 ἵππους δ' οἷς ἐτάροισι δίδου μετὰ νῆας ἐλαύνειν. 165
 Τὸν δ' ἴδεν Αἰνείας ἀλαπάζοντα στίχας ἀνδρῶν·
 βῆ δ' ἴμεν ἄν τε μάχην καὶ ἀνά κλόνον ἐγχειάων,
 Πάνδαρον ἀντίθεον διζήμενος, εἶ που ἐφεύροι.

paule. C'est le même coup que plus haut, vers 80.

448-449. Ἄβαντα... Abas, Polyide et Eurydamas sont inconnus.

450. Τοῖς οὐκ... Construisez : ὁ γέρων οὐκ ἐκρίνατο... Si le vieillard avait fait usage de sa science, il aurait vu l'avenir, et il n'eût point laissé partir ses fils. Cependant on expliquait aussi : οὐκ ἐρχομένοις, (à eux) *non revenus du combat*. Alors la science du père aurait été en défaut. Aristarque ne décide point la question de sens : ἢ διπλῆ, πρὸς τὴν ἐρμηνείαν... ἔστι γὰρ τῶν ἀμφιθῶλων.

452. Ξάνθον... Xanthos, Thoon et Phénops sont inconnus.

453. Τηλυγέτω. Voyez la note sur τηλυγέτην, III, 475.

456. Ἀμφοτέρω. Zénodote écrivait ἀμφοτέρων, conformément à la syntaxe vul-

gaire. Aristarque a rétabli l'accusatif duel.

457. Λεῖπ', ἐπεὶ... Ce vers se termine par trois spondées.

458. Διὰ... Joignez διὰ à δατέοντο : διεδατοῦντο. — Μάχης ἐκ, *e pugna*.

459. Δάβε, il fit sa proie de.

460. Ἐγέμμονα... Les deux fils de Priam nommés dans ce vers sont inconnus.

461. Ὡς... Homère emploie quelquefois ὡς, comme ici, avec le subjonctif. Ainsi, XXII, 93 : ὡς δὲ θράκων... ἀνδρα μένησιν. — Ἐν... θορῶν. *Scholies* : ἐφορμήσας. — Ἐξ... ἄξει. *Scholies* : κατέαξε, συνέτριψε.

463-464. Ἐξ... Joignez ἐξ à βῆσε. ἐξέβησε, *dejewit*, il culbuta.

464. Κακῶς (*violenter*) se rapporte à ἐξέβησε.

468-469. Πάνδαρον... Suivant Zénodote, on avait pris ici ces deux vers, où

Εὖρε Λυκάονος υἷὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε ·
στῆ δὲ πρόσθ' αὐτοῖο, ἔπος τέ μιν ἀντίον ἠΐδα · 170

Πάνδαρε, ποῦ τοι τόξον ἰδὲ πτερόεντες οἴστοι,
καὶ κλέος; ὧ οὔτις τοι ἐρίζεται ἐνθάδε γ' ἀνὴρ,
οὐδέ τις ἐν Λυκίῃ σέο γ' εὐχεται εἶναι ἀμείνων.
Ἄλλ' ἄγε τῷδ' ἔφες ἀνδρὶ βέλος, Διὶ χεῖρας ἀνασχῶν,
ὅστις ὄδε κρατέει καὶ δὴ κακὰ πολλὰ ἔοργεν 175
Τρῶας, ἐπεὶ πολλῶν τε καὶ ἐσθλῶν γούνατ' ἔλυσεν ·
εἰ μὴ τις θεός ἐστι, κοτεσσάμενος Τρώεσσιν,
ἱρῶν μνησίσας · χαλεπὴ δὲ θεοῦ ἔπι μῆνις.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Λυκάονος ἀγλαῶς υἱός ·
Αἰνεῖα, Τρώων βουλευτῆρε χαλκοχιτώνων, 180
Τυδείδῃ μιν ἔγωγε δαίφρονι πάντα εἴσκω,
ἀσπίδι γιγνώσκων αὐλώπιδι τε τρυφαλείῃ,
ἵππους τ' εἰσορόων · σάφα δ' οὐκ οἶδ' εἰ θεός ἐστιν.
Εἰ δ' ὄγ' ἀνὴρ ὅν φημι, δαίφρων Τυδέος υἱός,
οὐχ ὄγ' ἀνευθε θεοῦ τάδε μαίνεται, ἀλλὰ τις ἄγγι! 185
ἔστηκ' ἀθανάτων, νεφέλῃ εἰλυμένος ὦμος,
ὃς τούτου βέλος ὠκὺ κιχήμενον ἔτραπεν ἄλλῃ.

ils sont à leur place, pour les introduire IV, 88-89, où ils sont mal placés. Voyez la note IV, 88-89.

178. Ἱρῶν, *sacrificiorum causa*. Voyez, I, 65, εὐχολῆς ἐπιμέμεται. — Ἐπι tient lieu du verbe ἔπεισι.

181. Μιν. Une des éd. d'Aristarque, μὲν.

182. Αὐλώπιδι, *allongé en pointe*, suivant l'explication la plus vraisemblable (αὐλός, tout corps long et étroit, et ὠψ, indiquant l'aspect). Le casque de Diomède a l'apparence d'un cône; et le *conum insignis galeæ* de Virgile, *Énéide*, III, 468, semble la transcription latine du grec αὐλώπις τρυφάλεια.

183. Ἴππους... Vers marqué de Pobel dans le manuscrit de Venise. Aristarque dit que Pandarus a formellement reconnu Diomède, et qu'il ne doit plus douter. Cette raison d'athétèse est d'une rigueur excessive. Pandarus voit bien que c'est Diomède; mais pourquoi ne dirait-il pas, comme Énée, que c'est peut-être un dieu

qui fait tout ce carnage? Un dieu a pu prendre l'apparence du héros.

185. Οὐχ... ἀνευθε θεοῦ, *non sine deo: non sine aliquo numine*; et, d'après la force du tour négatif, *soutenu par un dieu*. — Τάδε équivalant ici à *τούτον τὸν τρόπον* (de cette façon), ou *τοσοῦτον* (à ce point).

186. Νεφέλῃ εἰλυμένος ὦμος; a été traduit par Horace, *Odes*, I, II, 34: « Nube... « humeros amictus. »

187. Ὅς τούτου... Zénodote regardait ce vers comme interpolé, la flèche de Pandarus ayant blessé Diomède. Aristarque combat l'athétèse. Pandarus dit, selon lui, que sa flèche aurait atteint mortellement Diomède, si une divinité ne l'avait détournée de sa direction: οὐ λέγει δὲ ὅτι καθόλου ἀπέτυχεν, ἀλλ' ὅτι ἐπὶ καίριον τόπον φερόμενον κατέτρεψεν. — Τούτου, *ab isto*, dépend du verbe ἔτραπετο, et non point de *κιχήμενον*, qui se construit toujours avec l'accusatif, au moins dans Homère.

Ἦδη γάρ σι ἐφῆκα βέλος, καί μιν βάλον ὄμων
δεξιόν, ἀντικρὺ διὰ θώρηκος γυάλιοι·

καί μιν ἔγωγ' ἐράμην Ἀἰδωνῆι προῖάψειν,
ἔμπης δ' οὐκ ἐδάμασσα· θεός νύ τίς ἐστί κοπήεις. 190

Ἴπποι δ' οὐ παρέασι καὶ ἄρματα τῶν κ' ἐπιβαίην·
ἀλλὰ που ἐν μεγάροισι Λυκάονος ἔνδεκα δίφροι
καλοὶ, πρωτοπαγεῖς, νεοτευχέες· ἀμρὶ δὲ πέπλοι
πέπτανται· παρὰ δέ σφιν ἐκάστω δίζυγες ἵπποι
ἐστάσι, κρῖ λευκὸν ἐρεπτόμενοι καὶ ὀλύρας. 195

Ἦ μὲν μοι μάλα πολλὰ γέρων αἰγχιμητὰ Λυκάων
ἐρχομένῳ ἐπέτελλε, δόμοις ἐνι ποιητοῖσιν·
ἵπποισίν μ' ἐκέλευε καὶ ἄρμασιν ἐμβεβαῶτα

ἀρχεῦειν Τρώεσσι κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας· 200

ἀλλ' ἐγὼ οὐ πιθόμην (ἦ τ' ἂν πολὺ κέρδιον ἦεν),
ἵππων φειδόμενος, μή μοι δευδαίτο φορβῆς,
ἀνδρῶν εἰλωμένων, εἰωθότες ἔδυμεναι ἄδδην.

Ὡς λίπον, αὐτὰρ πεζὸς ἐς Ἴλιον εἰλήλουθα,
τόξοισιν πίσυνος· τὰ δέ μ' οὐκ ἄρ' ἐμελλον ὀνήσειν. 205

Ἦδη γάρ δοιοῖσιν ἀριστήεσσιν ἐφῆκα,

Τυδείδῃ τε καὶ Ἀτρεΐδῃ· ἐκ δ' ἀμροτέροισιν
ἀτρεκέες αἶμ' ἔσσευα βαλὼν, ἥγειρα δὲ μᾶλλον.

Τῷ ῥα κακῆ αἴσῃ ἀπὸ πικρᾶ ἀγκύλα τόξω

488. Γάρ est long par le fait de la césure et de l'accent. Voyez la note IV, 48.

488-189. Ἦ μὲν μοι... Voyez plus haut les vers 98-99 et la note sur θώρηκος γυάλιοι.

490. Ἀἰδωνῆι προῖάψειν, comme Ἀἰδὸι (Ἄδη) προῖάψειν. Voyez la note I, 3.

495. Πέπτανται. Voyez la note II, 777.

— Δίζυγες ἵπποι, une couple de chevaux. Eustathe : ἀντί τοῦ, ἀνά δύο εἰς ἕκαστον ζυγόν· ὡς εἶναι τοῦς τοῦ Πανδάρου ἵππους κβ' (vingt-deux).

498. Ποιητοῖσι en bonne part : *affabre factis*, artistement bâties. Suivant quelques-uns, ποιητός n'est qu'une épithète poétique, à laquelle ont droit toutes les habitations construites de main d'homme, toutes les maisons proprement dites.

200. Ἀρχεῦειν Τρώεσσι. Les Lyciens

que commande Pandarus sont de la Lycie troyenne, et par conséquent des Troyens. Voyez la note II, 826.

203. Ἀνδρῶν εἰλωμένων, *viris constipatis*, c'est-à-dire dans une ville assiégée. Pandarus craignait de ne pas trouver à Ilion les moyens de tenir ses chevaux en bon état. Les Alexandrins voyaient dans cette prudence un fait de lésinerie. Eustathe : καί, ὡς οἱ παλατιοὶ φασιν, ἀναλωμάτων φειδοῖ τοῦ συμφέροντος ἀμελεῖ.

204. Ὡς λίπον, voilà comment j'ai laissé (mes chevaux).

208. Ἀτρεκέες αἶμ(α), *manifestum sanguinem*, du sang qu'on a vu : du vrai sang. Il y a eu réellement des blessures : mais ces blessures n'ont fait qu'exciter l'ardeur des deux héros.

ἤματι τῷ ἐλόμην, ὅτε Ἴλιον εἰς ἐρατεινὴν 210
 ἠγεόμην Τρώεσσι, φέρων χάριν Ἐκτορι δίω.
 Εἰ δέ κε νοστήσω, καὶ ἐσόψομαι ὀφθαλμοῖσιν
 πατρίδ' ἐμὴν ἄλογόν τε, καὶ ὑφερέες μέγα δῶμα,
 αὐτίκ' ἔπειτ' ἀπ' ἐμεῖο κάρη τάμοι ἀλλότριος φῶς,
 εἰ μὴ ἐγὼ τάδε τόξα φαεινῶ ἐν πυρὶ θείην, 215
 χερσὶ διακλάσσας· ἀνεμῶλια γάρ μοι ὀπηδεῖ.

Τὸν δ' αὖτ' Αἰνεΐας, Τρώων ἀγός, ἀντίον ἠΰδα·
 Μὴ δ' οὕτως ἀγόρευε· πάρος δ' οὐκ ἔσσεται ἄλλως,
 πρὶν γ' ἐπὶ νῶ τῷδ' ἀνδρὶ σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν
 ἀντιβίην ἐλθόντε, σὺν ἔντεσι πειρηθῆναι. 220

Ἄλλ' ἄγ' ἐμῶν ὄχέων ἐπιθήσειο, ὄφρα ἴδῃαι
 οἷοι Τρώϊοι ἵπποι, ἐπιστάμενοι πεδίοιο
 κραιπνὰ μάλ' ἔνθα καὶ ἔνθα διωκόμεν ἠδὲ φέβεσθαι·
 τῶ καὶ νῶϊ πόλινδε σωσέτο, εἴπερ ἂν αὖτε
 Ζεὺς ἐπὶ Τυδείδῃ Διομήδεϊ κῦδος ὀρέξῃ. 225

Ἄλλ' ἄγε νῦν μάστιγα καὶ ἠνία σιγαλόεντα
 δέξαι, ἐγὼ δ' ἵππων ἐπιθήσομαι, ὄφρα μάχωμαι·
 ἦε σὺ τόνδε δέδεξο, μελήσουσιν δ' ἐμοὶ ἵπποι.

214. Ἀπ' ἐμεῖο κάρη τάμοι, pour ἀποτάμοι κάρη μου. — Φῶς (un guerrier) est dans le sens le plus simple qu'aurait ici ἀνὴρ.

218-219. Πάρος... πρὶν, avant que. C'est l'exact équivalent du pléonasme πρὶν... πρὶν, si fréquent dans Homère.

222. Τρώϊοι, de Tros. Voyez plus bas, vers 265 et suivants. *Scholies* : ἀπόγονοι τῶν Τρώος ἵππων, ἢ οἱ Τρωῖ κεχαρισμένοι ἀντὶ τῆς ἀρπαγῆς. Γανυμήδους.

222-223. Πεδίοιο... ἔνθα καὶ ἔνθα, *campi huc illuc*, de tous côtés par la plaine. On peut, si l'on veut, prendre isolément πεδίοιο comme génitif local. Voyez III, 14 et la note II, 785.

223. Φέβεσθαι, *fuir*: par opposition à διώκειν, mais sans aucune idée de crainte. Voyez la note II, 767.

224. Σωσέτο, *salvos perducent*. Le mouvement est indiqué par πόλινδε. Le sujet du verbe est τῶ, les deux chevaux, et

son régime νῶϊ, nous deux. — Αὖτε, *rursus* ou *denuo* : une seconde fois.

226. Σιγαλόεντα. Eustathe : τὰ τεχνικῶς καὶ εἰς κάλλος εἰργασμένα. Le mot σιγαλόεις signifie toujours quelque chose de brillant et de magnifique. Quelques-uns le rapportaient à σιγή, silence. Apollonius : τὰ θυμαστά καὶ σιωπῆν ἐκ τοῦ θαύματος ἐντιθέμενα. Curtius le rapporte à σιάλος, gras, luisant. C'est ainsi qu'il y a équivalence entre ἐγὼν et ἰῶν, μυῖα et μυῖα, ὀλίγος et ὀλίος.

227. Ἐπιθήσομαι. Villosion, ἀποθήσομαι. Aristarque l'expliquait : j'abandonnerai la conduite du char. La vulgate, qui est la leçon de Zénodote, donne un sens préférable. Ἐπέε οἶρε à Pandarus d'être son parabate.

228. Τόνδε δέδεξο, accueille-le : présente-toi à sa rencontre, c'est-à-dire attaque-le. Τόνδε est Diomède. Nous disons, en français, *fêter quelqu'un, faire fête à quelqu'un*, dans le sens qu'à ici *δέχομαι*.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός·
 Αἰνεΐα, σὺ μὲν αὐτὸς ἔχ' ἠνία καὶ τεῶ ἵππῳ· 230
 μᾶλλον ὕρ' ἠνιόχῳ εἰωθότι καμπύλον ἄρμα
 οἴσεται, εἴπερ ἂν αὖτε φεθώμεθα Τυδέος υἱόν.
 Μὴ τῷ μὲν δαΐσαντε ματήσετον, οὐδ' ἐθέλητον
 ἐκφερέμεν πολέμοιο, θεὸν φθόγγον ποθέοντε,
 νῶϊ δ' ἐπαΐξας μεγαθύμου Τυδέος υἱός 235
 αὐτῷ τε κτείνῃ, καὶ ἐλάσση μώνυχας ἵππους.
 Ἀλλὰ σὺγ' αὐτὸς ἔλαυε τέ' ἄρματα καὶ τεῶ ἵππῳ,
 τόνδε δ' ἐγὼν ἐπιόντα δεδέξομαι ὄξει δουρί.

Ὡς ἄρα φωνήσαντες, ἐς ἄρματα ποικίλα βάντες,
 ἐμμεμαῶτ' ἐπὶ Τυδείδῃ ἔχον ὠκέας ἵππους. 240
 Τοὺς δὲ ἶδε Σθέnelος, Καπαπήϊος ἀγλαὸς υἱός,
 αἴψα δὲ Τυδείδην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Τυδείδῃ Διόμηδες, ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ,
 ἄνδρ' ὀρώω κρατερῶ ἐπὶ σοὶ μεμαῶτε μάχεσθαι,
 ἴν' ἀπέλεθρον ἔχοντας· ὁ μὲν τόξων εὖ εἰδὼς, 245
 Πάνδαρος, υἱὸς δ' αὖτε Λυκάονος εὐχεται εἶναι·
 Αἰνεΐας δ' υἱὸς μὲν ἀμύμονος Ἀγχίσαο
 εὐχεται ἐκγεγάμεν, μήτηρ δέ σ' ἐστ' Ἀρροδίτη.

231. Μᾶλλον... Homère n'a point dit que le cocher d'Énée soit descendu pour faire place à Pandarus. Aristarque note que bien souvent le poète passe sous silence les choses qui se suppléent sans difficulté : εἴη δ' ἂν ὁ τοῦ Αἰνεΐου ἠνιόχος κατὰ τὸ σιωπώμενον καταβεβηκώς· καὶ ἐστὶ παρ' Ὀμήρῳ πολλὰ τοιαῦτα.

232. Φεθώμεθα sans idée de crainte, comme plus haut σέβασθαι, vers 223, et comme toujours dans Homère.

233. Μή (ne, *ne forte*) répond au français *je ne sais pas*.

234. Ἐκφερέμεν pour ἐκφέρετον, sous-entendu νῶϊ, nous deux.

235. Μώνυχας, solipèdes. Eustathe et les *Scholies* : μώνυχες δὲ ἵπποι πρὸς ἀντιδιαστολήν ἄλλων ζώων πολυωνύχων καὶ διγύλων. Bothe conteste cette explication : α Desidero tamen exemplum similis α contractionis (la contraction de μόνος et

α ὄνουξ en μώνυξ); quod dum asseratur, α malim derivari vocem a μάω et ὄνουξ, ut α indicetur equorum mos calcitrandi. Vos- α sius, nescio quid secutus : *die stamp- α fenden* *Rosse*. Simili sensu equi dicuntur α κρατερόνυχες, 329. » Le mot *stamp- α fenden* de Voss signifie piétinants.

238. Δεδέξομαι. Voyez plus haut la note du vers 228. — Δουρί. Pandarus se servira de la lance, et non plus de la flèche. Les archers ne pouvaient bien combattre qu'à pied, d'après la manœuvre décrite IV, 412 et vers suivants.

244. Ἄνδρ' pour ἀνδρα; deux guerriers.

245. Ἴν' ἀπέλεθρον... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἴν' pour ἴνα : *vim*, vigueur. Le mot grec ἴς, primitivement *Fis*, est identique au mot latin *vis*.

248. Ἐκγεγάμεν pour ἐκγεγονέναι.

Ἄλλ' ἄγε δὴ χαζώμεθ' ἐφ' ἵππων, μηδὲ μοι οὕτως
θῦνε διὰ προμάχων, μὴ πως φίλον ἦτορ ὀλέσσης. 250

Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Μήτι φόβονδ' ἀγόρευ', ἐπεὶ οὐδὲ σὲ πεισέμεν οἶω·
οὐ γάρ μοι γενναῖον ἀλυσκάζοντι μάχεσθαι,
οὐδὲ καταπτώσσειν· ἔτι μοι μένος ἔμπεδόν ἐστιν·
ὀκνεῖω δ' ἵππων ἐπιβαινέμεν, ἀλλὰ καὶ αὐτως 255
ἀντίον εἶμ' αὐτῶν· τρεῖν μ' οὐκ ἔᾶ Παλλὰς Ἀθήνη.
Τούτῳ δ' οὐ πάλιν αὐτίς ἀποίσετον ὠκέες ἵπποι
ἄμφω ἀφ' ἡμεῖων, εἴ γ' οὔν ἕτερός γε φύγησιν.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῆσιν·

249-250. Μηδὲ μοι οὕτως θῦνε, *neu mihi sic ruc*, et que je ne te voie pas courir ainsi en furieux. Car μοι n'est point redondant ici. Sténéelus trouve que Diomède s'expose trop. Il veut le faire monter en char, et l'emmener sur un autre point. On se rappelle que Diomède combattait à pied, et qu'il s'était engagé presque au milieu des ennemis: Τυδείδην δ' οὐκ ἄν γνοίης..., plus haut, vers 85 et suivants. Il paraît que Zénodote regardait comme interpolés les vers 249-250. Mais on ignore pour quelles raisons.

252. Φόβονδ(ε), *ad fugam*, à (prendre) la fuite. Il ne s'agit pas de crainte. Voyez plus haut les vers 223 et 232. — Πεισέμεν pour πείσειν : devoir (me) persuader. Σέ est le sujet de ce verbe.

253. Γενναῖον. Apollonius : συγγενικόν. Diomède dit que personne de sa race n'a jamais donné l'exemple de combattre autrement que de front. — Ἀλυσκάζοντι. D'autres lisaient ἀλυσκάζοντα. Eustathe : ἄμφω γὰρ ἀσλόικα. Diomède ne veut point combattre en prenant ses précautions : *fugitantem pugnare*. Eustathe encore : τὸ ἐν στήματι φυγῆς, ὅμως πάλιν μάχεσθαι. C'est donc à tort qu'on traduit, comme si μάχεσθαι dépendait de ἀλυσκάζοντι : *éviter le combat*.

255. Αὐτως, *sic*, comme me voici.

256. Εἶμ' pour εἶμι : je vais marcher. — Τρεῖν. Ce mot, dans Homère, est synonyme de φέβεσθαι, et signifie *fuir*. La traduction *trembler* est fautive. Diomède n'a pas besoin du secours de Minerve pour ne

pas trembler. Mais Minerve lui a commandé de pousser en avant, et d'attaquer même les dieux. Elle ne lui permet donc point de *fuir* : τρεῖν μ' οὐκ ἔᾶ n'a pas d'autre sens. C'est un point sur lequel il n'y a pas de contestation possible. Voyez l'article Τρεῖν dans le livre de Lehrs. Deux notes d'Aristarque identifient τρεῖν à φεύγειν : l'une sur le vers XIV, 522, l'autre sur le vers XXII, 443. Il est vrai qu'on lit, vers XIII, 545, à propos de τρέσσαι, la note suivante : ὅτι τρέσσαι φεύγειν μετὰ δέους, ἀλλ' οὐχ ἀπλῶς φεύγειν· τρεῖν μ' οὐκ ἔᾶ Παλλὰς Ἀθήνη. Mais l'exemple allégué ne justifie point l'explication. Lehrs prouve que l'idée μετὰ δέους n'est jamais dans τρέω chez Homère, et il n'hésite point à mettre sur quelque autre qu'Aristarque la responsabilité de cette note contradictoire aux deux autres. Lehrs ajoute, à la fin de sa dissertation : « Hoc « monendum, ne in posterum, in vocabulo « τρεῖν, vel Latino *tremere*, vel nostro *zitern* utamur. Nullo id tempore et nullo « loco significat. » Nous pourrions, à notre tour, engager les traducteurs français à renoncer aussi à leur mot *trembler*, quand il s'agira de τρεῖν, puisqu'ils ne l'ont pas fait jusqu'ici. — Οὐκ ἔᾶ, spondée. Homère fait ἐῶμεν dissyllabe, X, 344 et XIX, 402. Cette synizèse a son analogue en latin, où *eodem*, *eadem*, *alveo*, comptent souvent pour dissyllabes.

257. Πάλιν. Aristarque : εἰς τοῦπίσω.

259. Ἄλλο δέ... Voyez I, 297 et la note sur ce vers.

αἶ κέν μοι πολύβουλος Ἀθήνη κῦδος ὀρέεη
 ἀμροτέρω κτεῖναι, σὺ δὲ τούσδε μὲν ὠκέας ἵππους
 αὐτοῦ ἐρουκαχέειν, ἐξ ἄντυγος ἥνια τείνας·

Λίναίω δ' ἐπαίξαι μεμνημένος ἵππων,
 ἐκ δ' ἐλάσαι Τρώων μετ' εὐκνήμιδας Ἀχαιοῦς.
 Τῆς γάρ τοι γενεῆς, ἧς Τρωί περ εὐρύσπα Ζεὺς

δῶχ', υἱὸς ποινήν Γανυμήδεος, οὐνεκ' ἄριστοι
 ἵππων, ὅσσοι ἔασιν ὑπ' ἡῶ τ' ἠέλιόν τε.

Τῆς γενεῆς ἐκλεψεν ἀνάξ ἀνδρῶν Ἀγχίσης,
 λάθρη Λαομέδοντος ὑποσχῶν ἠθήλεας ἵππους·
 τῶν οἱ ἔξ ἐγένοντο ἐνὶ μεγάροισι γενέθλη·

τοὺς μὲν τέσσαρας αὐτὸς ἔχων ἀτίταλλ' ἐπὶ φάτῃν,
 τῶ δὲ δῦ' Αἰναίᾳ δῶκεν, μῆστωρε φόβοιο.

Εἰ τούτω κε λάθοιμεν, ἀροίμεθ' αὖ κε κλέος ἐσθλόν.

Ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον·
 τῶ δὲ τάχ' ἐγγύθειν ἤλθον, ἐλαύνοντ' ὠκέας ἵππους.

Τὸν πρότερος προσέειπε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός·

261. Τούσδε... ἵππους, ces chevaux-ci, c'est-à-dire mes chevaux. Sthénéclus était Ἰγνιόχος de Diomède.

262. Αὐτοῦ, adverbe: ici même. — Ἐρουκαχέειν, ainsi que ἐπαίξαι, vers 263, et ἐλάσαι, vers 264, sont des infinitifs tenant lieu d'autant d'impératifs. — Ἐξ ἄντυγος. Ἄντυξ était la rampe du char (ἡ περιζέριεα). Au haut de l'άντυξ était un bouton, ou plutôt une cheville, où l'on accrochait les rênes quand le char était vide. Diomède dit à Sthénéclus de les *tendre*, c'est-à-dire de les accrocher le plus court possible, afin que les chevaux, retenus ἐξ ἄντυγος, demeurent immobiles en attendant le retour de leur cocher. Eustathe: ἵνα δοκοῦντες ἄγχεσθαι, καὶ ὑπὸ τινοσ ἐπέχεσθαι, ἡσυχάζωσιν.

263. Ἐπαίξαι μεμνημένος équivaut à μέμνησο ἐπαίξαι, souviens-toi de t'élan- cer: ne manque pas de t'élan- cer.

265. Τῆς... γενεῆς, c'est-à-dire ἐκείνης τῆς γενεῆς, de cette fameuse race. — Τρωί. Τρὸς était fils d'Erichthonius et d'As- tyoché, petit-fils de Dardanus, et père d'Illus, d'As- saracus et de Ganymède. C'est lui qui donna son nom à la contrée dont il était

roi, et dont la capitale était Dardanie. Son fils Illus fonda Ilion.

266. Υἱός, avec cet accent, est le génitif de la forme υἱεῖ pour υἱός; ou υἱεύς.

268. Ἐκλεψεν. Virgile, *Énéide*, VII, 282: « Ilorum de gente, patri quos « Dædala Circe Supposita de matre no- « thos *furata* creavit. » Le verbe ἐκλε- ψεν a son complément sous-entendu, dans le génitif partitif γενεῆς (des che- vaux). — Le vers 268 se termine par trois spondees.

270. Τῶν.... γενέθλη, production de ces ca- vales. — Οἱ, à lui: à Anchise.

271-272. Τοῦς, les uns (quatre); τῶ... δῦ(ο) ces deux-ci.

272. Μῆστωρε φόβοιο, *vulgo* μῆστωρι. *Scholies*: οὕτως Ἀρίσταρχος, μῆστωρε, δαικῶς: ἐπὶ γὰρ τῶν ἵππων. C'est le même éloge qu'Homère a fait des ca- vales d'Enmélus, II, 767: φόβον Ἄρηος φορεούσας. L'éloge d'Énée n'a que faire ici. Il ne s'est agi, pendant neuf vers, que de ses che- vaux. Ceci est le trait final de la peinture, et non pas une banalité poétique à propos du nom d'un héros.

276. Τόν: Diomède.

Καρτερόθυμε, δαίφρον, ἀγαυοῦ Τυδέος υἱέ,
ἦ μάλα σ' οὐ βέλος ὤκν' ἀμαύσασατο, πικρὸς οἰστός·
νῦν αὖτ' ἐγχείη πειρήσομαι, αἶ κε τύχωμι.

Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλῶν προίει δολιχόσκιον ἔγχος, 280
καὶ βάλε Τυδείδαο κατ' ἀσπίδα· τῆς δὲ διαπρὸ
αἰχμῆ χαλκείη πταμένη θώρηκι πελάσθη.

Τῷ δ' ἐπὶ μακρὸν αὔσε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός·

Βέβληται κενεῶνα διαμπερές, οὐδέ σ' οἴω 285
διηρὸν ἔτ' ἀνσχίσεσθαι· ἐμοὶ δὲ μέγ' εὐχος ἔδωκας.

Τὸν δ' οὐ ταρβήσας προσέφη κρατερός Διομήδης·
Ἦμβροτες, οὐδ' ἔτυχες· ἀτὰρ οὐ μὲν σφῶϊ γ' οἴω
πρὶν γ' ἀποπαύσεσθαι, πρὶν γ' ἢ ἕτερόν γε πεσόντα
αἵματος ἄσαι· Ἄρρη, ταλαύρινον πολέμιστῆν.

280. Ἀμπεπαλῶν pour ἀναπεπαλῶν, ἀναπαλῶν.

283. Τῷ δ' ἐπὶ, et sur cela : et après ce coup. Voyez plus haut, vers 401.

284. Βέβληται pour βέβλησαι.

287. Ἦμβροτες est considéré comme le même mot que ἤμαρτες. Le β s'introduit naturellement entre μ et ρ, quand on surprime la voyelle qui les sépare : ainsi μεσημερία, μεσημβρία. Comme ἤμβροτες est impossible, on a dit ἤμβροτες. L'adoucissement de l'esprit est dans le génie de la langue épique.

288. Πρὶν γ(ε)... πρὶν γε. Voyez plus haut la note des vers 248-249. Quelques-uns proposent de supprimer la particule après le deuxième πρὶν, à raison du γε qui est plus loin, après ἕτερον. Il n'y aurait pas d'inconvénient pour le vers, puisque πρὶν est long dans une position semblable, VI, 81 et XVI, 322 : « sine tibicine, » comme dit Bothe, « nec adjuvante cæsura. » Mais πρὶν γε au second membre est une expression faite, et l'on ne doit pas prendre le deuxième γε pour une répétition vicieuse. — Ἐτερόν γε. Diomède songe à Pandarus, tandis qu'au vers 258, ἕτερός γε faisait allusion à Ἐπέε, qui, en sa qualité de fils d'une déesse, échapperait peut-être à la mort.

289. Ταλαύρινον. Eustathe : Ἀρίσταρχος ψιλοῖ τὸ ρ· οὐ γὰρ, φησί, σύνθετον δεῖ νοεῖν τὸν σχηματισμὸν, ἀλλὰ καὶ ἀπλῆν ἔννοϊαν, τὸν εὐτολμον καὶ ἰσχυ-

ρὸν· ὁμοίως de καὶ Ἀριστοφάνη. Ceci a été emprunté par Eustathe à Hérodien, ainsi qu'un autre passage sur le même mot ταλαύρινος. Les commentateurs modernes n'ont rien compris à ce qu'Hérodien et Eustathe voulaient dire; et partout on lit qu'Aristarque dérivait ταλαύρινος de ταλάω, τλάω, τλήμι, directement et uniquement, sans intervention du mot ῥινός. Ce qui prouve qu'Aristarque admettait ταλαύρινος comme un mot composé, c'est la question même dont il s'agit, celle de l'interaspiration, de l'esprit qu'il faut mettre sur le ρ. Aristophane de Byzance et Aristarque mettaient l'esprit doux sur le ρ, parce que, suivant eux, le sens particulier de ῥινός ne se manifeste point dans ταλαύρινος, dont l'idée se rapporte tout entière à τλήμι : constance, audace, invincibilité. Le σχηματισμός, l'expression, c'est-à-dire le mot ταλαύρινος, ne devait donc point être considéré comme un σύνθετον, comme un de ces composés dont les deux éléments sont perceptibles dans la signification totale. Toute la difficulté, entre Aristarque et Tryphon, que Bothe et d'autres lui opposent, roule sur un plus ou un moins. Aristarque et Tryphon sont d'accord sur l'origine du mot; mais Aristarque s'arrête au sens littéraire, constant, audacieux, invincible, tandis que Tryphon veut qu'on remonte au sens littéral : qui ne se fatigue point à tenir le bouclier. Ne prétons donc pas une absurdité à Aristarque, à propos

Ὡς φάμενος προσέηκε· βέλος δ' ἴθυεν Ἀθήνη
 ρίνα παρ' ὀφθαλμόν, λευκοὺς δ' ἐπέρησεν ὀδόντας.
 Τοῦ δ' ἀπὸ μὲν γλῶσσαν πρυμνήν τάμε χαλκὸς ἀτειρής,
 αἰχμὴ δ' ἐξεσύθη παρὰ νείατον ἀνθρεῶνα.
 Ἦριπε δ' ἐξ ὀχέων, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ,
 αἰόλα, παμφανώοντα· παρέτρεσαν δέ οἱ ἵπποι
 ὠκύποδες· τοῦ δ' αὔθι λύθη ψυχὴ τε μένος τε.

Αἰνείας δ' ἀπόρουσε σὺν ἀσπίδι δουρὶ τε μακρῷ,
 δείσας μὴ πῶς οἱ ἐρυσάλατο νεκρὸν Ἀχαιοί.
 Ἄμφι δ' ἄρ' αὐτῷ βαινέ, λέων ὡς ἀλκί πεποιθώς·
 πρόσθε δέ οἱ δόρυ τ' ἔσχε καὶ ἀσπίδα πάντοσ' εἴσῃν,
 τὸν κτάμεναι μεμαῶς, ὅστις τοῦγ' ἀντίος ἔλθοι,
 σμερδάλεια ἰάχων. Ὁ δὲ χειρμάδιον λάβε χειρὶ
 Τυδείδης, μέγα ἔργον, ὃ οὐ δύο γ' ἀνδρε φέροιεν,
 οἷοι νῦν βροτοὶ εἰσ'· ὃ δὲ μιν ρέα πάλλε καὶ οἷος.

d'un mot que lui-même écrivait avec l'aigu sur l'antépénultième, par conséquent en niant, même à l'œil, que ce fût un mot simple. On aurait eu, dans l'hypothèse de la simplicité, ταλαυρινός, et non point ταλαύρινος. Cela du moins est probable. Voici quelques lignes de Lehrs, qui expliqueront pourquoi je me permets de contredire ici tant de philologues : « Res hæc æ est : ut alii grammatici, sic Aristarchus « putat in compositis nonnunquam alteram « significationis partem delitescere; et qui- « dem ita sæpe, ut nos nec intelligamus cur « ita velit, nec quid consequatur. Attamen « factum est; et suam in hac re sententiam « ut indicaret, spiritu usus est : ubi deli- « tescere significationem indicare volebat, « mediam aspirationem non posuit. » C'est d'après ces principes que j'ai interprété le texte attribué à Eustathe. Voyez le chapitre de Lehrs sur l'Interaspiration. Ces questions d'interaspiration, qui occupent beaucoup les grammairiens alexandrins, se rattachaient à leurs recherches sur les étymologies, sur les homonymes, sur l'orthographe primitive. Voyez, dans notre Appendice I, les exemples donnés par Vil- loison, p. III et IV de ses *Prolegomenes*.

205. Οἱ (à lui), enclitique. Les chevaux ses auvent à lui de côté : ses chevaux s'é-

lancent sans direction. Énée est tout saisi du coup, et ne guide plus l'attelage. C'est tout ce que fait entendre *παρέτρεσαν*. Il n'y a point de frayeur chez les *μήστωρε φόβοιο*. Voyez plus-haut la note sur *τρεῖν*, vers 256.

296. Αὔθι, *ibi*, sur la place. *Scholies* : ἐπὶ τόπον αὐτόθι.

298. Οἱ, *sibi*. Le cadavre est sous sa protection.

299. Ἄμφι.... Ce vers est le commentaire de ἀμφιβαίνω, ἀμφιβέθηκα, et de περιβαίνω, dans le sens de *protéger*. Voyez plus haut la note du vers 21, et la note sur ἀμφιβέθηκα, I, 37.

300. Πρόσθε.... οἱ, en avant à soi, c'est-à-dire devant soi : pour combattre et parer. D'autres entendent οἱ de Pandarus : *devant lui* ; mais la première explication rend mieux compte des choses.

302. Σμερδάλεια ἰάχων. C'est l'hiatus ordinaire quand il s'agit de cris. On va le voir encore plus bas, au vers 343. — Ὁ, *lui*, à savoir....

303. Μέγα ἔργον, *magnam rem*, énorme objet : objet d'un poids énorme. Eustathe : τὸ δὲ μέγα ἔργον ταυτόν ἐστι τῷ μέγα βάρωρος.

304. Οἷοι νῦν βροτοὶ εἰσ(ι). Le vieux Nestor s'est servi d'une formule analogue,

Τῷ βάλεν Διναίαιο κατ' ἰσχίον, ἔνθα τε μηρὸς
 ἰσχίῳ ἐνστρέφεται, κοτύλην δέ τέ μιν καλέουσιν·
 θλάσσε δέ οἱ κοτύλην, πρὸς δ' ἄμφω ῥήξει τένοντε·
 ὣσε δ' ἀπὸ ῥινὸν τρηχὺς λίθος. Αὐτὰρ ὄγ' ἦρωσ
 ἔσθη γυνὴ ἔριπὼν, καὶ ἐρείσατο χειρὶ παχείῃ
 γαίης· ἀμφὶ δὲ ὄσσε κελαινὴ νύξ ἐκάλυψεν.

310

Καὶ νύ κεν ἔνθ' ἀπόλοιο ἀναξ ἀνδρῶν Διναίαιας,
 εἰ μὴ ἄρ' ὄξυ νόησε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη,
 μήτηρ, ἣ μιν ὑπ' Ἀγχίση τέκε βουκολέοντι.
 Ἄμφι δ' ἐὼν φίλον υἱὸν ἐχεύατο πῆγχε λευκῷ·
 πρόσθε δέ οἱ πέπλοιο φαινοῦ πτύγμ' ἐκάλυψεν,
 ἔρκος ἔμεν βελῶν, μὴ τις Δαναῶν ταχυπῶλων
 χαλκὸν ἐνὶ στήθεσσι βαλὼν ἐκ θυμὸν ἔλοιτο.

315

Ἡ μὲν ἐὼν φίλον υἱὸν ὑπεξέφερον πολέμοιο.

Οὐδ' υἱὸς Καπανῆος ἐλήθετο συνθεσιάων
 τάων ἃς ἐπέτελλε βοήν ἀγαθὸς Διομήδης·
 ἀλλ' ὅγε τοὺς μὲν εὐὸς ἠρύκακε μώνυχας ἵππους
 νόσφιν ἀπὸ φλοίσβου, ἔξ ἄντυγος ἠνία τείνας·

320

Αἰναίαιο δ' ἐπαΐξας καλλίτριχας ἵππους
 ἐξέλασε Τρώων μετ' εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς.

Δῶκε δὲ Δηϊπύλῳ, ἐτάρῳ φίλῳ, ὃν περὶ πάσης
 τίεν ὀμηλικίης, ὅτι οἱ φρεσὶν ἄρτια ἤδη,

325

I, 272. Comme Nestor, Homère croit que le monde va dégénéral. Virgile a encore eu l'héris sur Homère, *Énéide*, XII, 895 : « Saxum antiquum, ingens... Vix illud a lecti bis sex cervicé subirent, Qualia. « nunc hominum producit corpora tellus : « Ille manu raptum trepida torquebat in « hostem. »

305. Μηρός, l'os de la cuisse.

307. Πρὸς ὀ(ε), et *insuper*, et de plus.

308. Ὡσε δ' ἀπὸ ῥινόν pour ἀπῶσε ὀε ῥινόν. Le mot ῥινός est ici au propre (*cutis*) : la peau de la banche d'Énée.

310. Γαίης, génitif local : sur la terre. — Νύξ. Il n'y a qu'un évanouissement.

314. Καὶ νύ κεν... Ce vers se termine par trois spondées.

315. Ἐκάλυψεν, *obtendit*. Il s'agit d'un abri, d'une couverture.

316. Ἐμεν pour εἶναι, c'est-à-dire ὥστε εἶναι : *ut foret*, afin qu'il fût.

319. Συνθεσιάων. On a lu ces recommandations plus haut, vers 261-263.

324. Τοὺς μὲν, opposé à Αἰναίαιο δ(ε)... ἵππους, signifie *les uns*, et se trouve déterminé par εὐὸς (*savoir, les siens*).

325. Περὶ, *supra*, au dessus de. Déipyle est d'ailleurs inconnu.

326. Οἱ φρεσὶν, dans la pensée à lui : dans sa pensée. C'est l'explication de Dübner. — Ἄρτια ἤδη, *sanu cogitabat*, il était homme sage. *Scholies* : ἄρτια· ὑγιῆ, ἡρμοσμένα. On rapporte d'ordinaire οἱ à ἄρτια : *congruentia sibi, amica sibi*. Alors ce membre de phrase signifierait : *parce*

νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῆσιν ἐλαυνόμεν. Αὐτὰρ ὄγ' ἦρωσ,
 ὦν ἵππων ἐπιβάς, ἔλαβ' ἠνία σιγαλόεντα,
 αἶψα δὲ Τυδείδην μέθεπε κρατερώνυχας ἵππους
 ἐμμεμαώς· ὁ δὲ Κύπριν ἐπώχετο νηλεῖ χαλκῷ, 330
 γιγνώσκων ὅτ' ἀναλκίς ἔην θεὸς, οὐδὲ θεάων
 τάων αἶτ' ἀνδρῶν πόλεμον κάτα κοιρανέουσιν,
 οὔτ' ἄρ' Ἀθηναίη, οὔτε πτολίπορθος Ἐνυώ.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐκίχανε πολλὸν καθ' ὄμιλον ὀπάζων,
 ἔνθ' ἐπορευόμενος μεγαθύμου Τυδέος υἱός, 335
 ἄκρην οὔτασε χεῖρα μετ' ἄλμενος ὀξείῃ δουρὶ
 ἀβληχρῆν· εἶθαρ δὲ δόρυ χροὸς ἀντετόρησεν,
 ἀμβροσίου διὰ πέπλου, ὃν οἱ Χάριτες κάμον αὐταί,
 πρυμνὸν ὕπερ θέναρως· ῥέε δ' ἄμβροστον αἶμα θεοῖο,
 ἰχώρ, οἷὸς πέρ τε ῥέει μακάρεσσι θεοῖσιν· 340

que Déipyle était son ami. Mais rien ne prouve que le mot ἄρτια puisse avoir un complément. Homère l'emploie toujours seul.

329. Τυδείδην μέθεπε, il fit courir derrière le fils de Tydée : il mit à la poursuite du fils de Tydée. *Scholies* : μέθεπε τοὺς ἵππους, τουτέστι, κατόπιν ἐλαύνειν.

330. Κύπριν, Cypris : la déesse de Cyprè, Vénus.

331. Ὅτ' pour ὅτε (*quod*), neutre de ὄσπε. Avec les verbes qui signifient *voir, connaître*, etc. Homère met ὄ pour ὄτι. Ainsi, ὄτ' est le même que ὄ, et l'équivalent exact de ὄτι. On pourrait, comme le fait Bekker, écrire ὄ τ' (τ' redondant).

333. Ἐνυώ. Ἐνυο est la guerre personnifiée; c'est la Bellone des Romains. Elle n'est point la mère de Mars, mais son aide et la compagne de ses travaux. Voyez la note II, 651 sur Ἐνυαλίω.

336-635. Ἄκρην.... Ces trois cents vers manquent dans le manuscrit de Venise. On y a intercalé six feuillets d'une écriture plus récente, pour compléter le texte. Mais les signes d'Aristarque sont perdus, ainsi que ses notes et celles de ses disciples. Villoison ne donne, pour ces trois cents vers, que le scholiaste B, qui est bien loin de tenir lieu des notes perdues, quoique tout ce qu'il dit vienne pourtant de source aristarchienne. Ce scholiaste est sec et maigre, et il n'ajoute pas beaucoup à ce qu'on sa-

vait par les anciennes *Scholies* et par Eustathe. Je ne parle pas de ce qu'on peut tirer du scholiaste L. C'est presque l'équivalent de rien.

337. Εἶθαρ, à l'instant même. *Scholies* : εὐθέως καὶ παραχρῆμα.

338. Χάριτες. Homère ne dit nulle part combien il y avait de Charites ou Grâces. Il en nomme une seule (XIV, 269), Pasithée; encore le vers où elle est nommée passe-t-il pour interpolé. Partout il les désigne d'une façon vague et générale.

339. Πρυμνὸν ὕπερ θέναρως, *extremam supra volam*, près du poignet. Homère l'explique lui-même plus bas, vers 458 : χεῖρ' ἐπὶ καρπῷ. Eustathe : φασὶν οἱ παλαιοὶ ὅτι θέναρ λέγουσι τὸ μεταξύ τῶν ὀακτύλων καὶ τοῦ καρποῦ, ἤγουν τὸ κοῖλον τῆς χειρὸς. Ces anciens auxquels Eustathe s'en réfère pour l'explication de θέναρ sont les grammairiens d'Alexandrie, et particulièrement Aristarque et son école. Diomède, dans Virgile, rappelle avec regret son exploit, *Énéide*, XI, 276 : «ferro « caelestia corpora demens Appetii, et Venis « neris violavi vulnere dextram. » Il dit *corpora* au pluriel, à cause de la blessure de Mars. Voyez plus bas, vers 855-858

340. Ἰχώρ. Dans la langue des médecins grecs, l'ichor est le sérum du sang, et même quelquefois la saine. Il s'agit pour

οὐ γὰρ σῖτον ἔδουσ', οὐ πίνουσ' αἰθοπα οἶνον.

Τοῦνεκ' ἀναίμονές εἰσι καὶ θάνατοι κάλονται.

Ἡ δὲ μέγα ἰάχουσα ἀπὸ ἔο κάββαλεν υἷόν.

Καὶ τὸν μὲν μετὰ χερσὶν ἐρύσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων

κυανῆ νεφέλῃ, μὴ τις Δαναῶν ταχυπόλων 345

χαλκὸν ἐνὶ στήθεσσι βαλὼν ἐκ θυμὸν ἔλοιτο.

Τῇ δ' ἐπὶ μακρὸν ἄυσε βοήν ἀγαθὸς Διομήδης :

Εἶκε, Διὸς θύγατερ, πολέμου καὶ δηϊοτήτος :

ἢ οὐχ ἄλλῃς ἔπτι γυναῖκας ἀνάγκιδας ἤπεροπέυεις :

Εἰ δὲ σύγ' ἐς πόλεμον πωλήσεται, ἦ τέ σ' οἴω 350

ρίγησεν πόλεμόν γε, καὶ εἴ χ' ἐτέρωθι πύθηαι.

Ὡς ἔραθ' ἡ δ' ἀλύουσ' ἀπεθήσεται, τείρετο δ' αἰνῶς.

Τὴν μὲν ἄρ' Ἴρις ἐλοῦσα ποδῆνεμος ἔξαγ' ὀμίλου,

ἀχθομένην ὀδύνησι· μελαίνετο δὲ χροά καλόν.

Εὔρεν ἔπειτα μάχης ἐπ' ἀριστερὰ Θοῦρον Ἄρηα 355

ἤμενον· ἡέρι δ' ἔγχος ἐκέκλιτο καὶ ταχ' ἴππω.

Homère de tout autre chose, d'un liquide presque volatil et d'une nature peu s'en fait immatérielle. Bothe : « Poeta hac « voce usus est ad declarandum humorem « tenuem, nec crassiori ex diverso vietu « mortaliu sanguini comparandum. » On rapproche ἰχώρ du latin *liquor* ; mais ces deux mots n'ont peut-être rien de commun qu'une apparence toute fortuite.

341. Ἐδουσ' et πίνουσ' pour ἔδουσι et πίνουσι.

343. Ἐο pour οὐ, c'est-à-dire ἑαυτῆς.
— Κάββαλεν pour κατέβαλε. Bekker écrit κάμββαλεν.

346. Ἐνὶ... ἐκ. Joignez ces prépositions à leurs verbes : ἐμββαλῶν... ἐξέλοιτο.

349. Ἡ οὐχ, synizèse. Ces deux mots comptent pour une seule syllabe.

351. Ἐτέρωθι, *alibi* : sans que tu aies besoin d'être sur un champ de bataille. Il n'y a point de mouvement. Ceux qui rendent, contre la nature du terme, ἐτέρωθι par *aliunde*, en font une dépendance du verbe et le synonyme de *ab aliis*.

352. Τείρετο δ' αἰνῶς. Daremberg : « Homère fait une remarque importante sur les blessures de la région carpienne. Il s'en échappe peu de sang ; mais il s'y

forme des ecchymoses, et les douleurs y sont intolérables et gravatives. La cause en est manifeste : le carpe est une région non pas charnue, mais fibreuse et tendineuse. »

354. Μελαίνετο a pour sujet Vénus.

355. Ἐπ' ἀριστερά. Entendez la gauche, par rapport au mouvement de l'armée grecque. Les Grecs vont du nord au sud ; Mars est assis sur les bords du Scamandre, à l'en droit où le Scamandre contourne les collines d'Ilion : le dieu est donc à l'orient du champ de bataille, par conséquent à gauche du combat. Voyez plus haut, vers 36.

356. Ἐκέκλιτο, *erat posita*. La lance et les chevaux de Mars étaient près de lui, appuyés à un nuage, ἡέρι, ou reposant sur un nuage. Telle est l'explication d'Eustathe. Il y en a une autre dans les *Scholies* : ἐκέκλιτο, ἀντὶ τοῦ ὀμίγη δὲ αὐτοῦ ἐκεκάλυπτο τὸ δόρυ καὶ οἱ ἵπποι. Bothe admet ce sens, et rattache ἐκέκλιτο à κλείω, enfermer. Mais il n'arrive de κλείω à ἐκέκλιτο que par une suite d'hypothèses. Il vaudrait mieux, avec ce sens, s'en tenir à la paraphrase de Heyne : α (Ἐν) ἡέρι δὲ ἐκέκλιτο (ἐπὶ τῇ γῆ) τὸ ἔγχος, καὶ ἴππω (scilicet ἴσαντο, quod ex ἐκέκλιτο elicien-

Ἡ δὲ γνύξ ἐριποῦσα κασιγνήτοιο φίλοιο,
πολλὰ λισσομένη χρυσάμπυκας ἤπειν ἵππους·

Φίλε κασιγνήτε, κόμισαί τέ με δός τέ μοι ἵππους,
ὄφρ' ἐς Ὀλυμπον ἴκωμαι, ἐν' ἀθανάτων ἕδος ἐστίν. 360

Λίην ἄχθομαι ἔλκος, ὃ με βροτὸς οὕτασεν ἀνὴρ,
Τυδαΐδης, ὃς νῦν γε καὶ ἂν Διὶ πατρὶ μάχοιτο.

Ὡς φάτο· τῆ δ' ἄρ' Ἄρης δῶκε χρυσάμπυκας ἵππους.
Ἡ δ' ἐς οἴφρον ἐβαινε, ἀκηχεμένη φίλον ἤτορ.
Πὰρ δέ οἱ Ἴρις ἐβαινε καὶ ἠνία λάζετο χερσίν· 365

μάστιξεν δ' ἐλάαν, τῷ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην.
Αἴψα δ' ἔπειθ' ἴκοντο θεῶν ἕδος, αἰπὺν Ὀλυμπον.

Ἐνθ' ἵππους ἔστησε ποδὴνεμος ὠκέα Ἴρις,
λύσσασ' ἐξ ὀχέων, παρὰ δ' ἀμβρόσιον βάλεν εἶδαρ. 370

Ἡ δ' ἐν γούνασι πῖπτε Διώνης δι' Ἀφροδίτη,
μητρὸς ἐῆς· ἠ δ' ἀγκὰς ἐλάζετο θυγατέρα ἦν,
χειρὶ τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

Τίς νύ σε τοιάδ' ἔρεξε, φίλον τέκος, Οὐρανήωνων
μαψιδίως, ὡσεὶ τι κακὸν ῥέζουσαν ἐνωπῆ;

Τὴν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα φίλομειδῆς Ἀφροδίτη· 375
Οὐτά με Τυδέος υἱός, ὑπέρθυμος Διομήδης,

dum erit). » D'ailleurs, l'effort étymologique de Bothe est inutile. Dès que la lance et les chevaux sont sur le nuage ou appuyés au nuage, ils sont plus ou moins dans le nuage. Le scholiaste a donc pu dire ἐκεκάλυπτο en exagérant un peu la chose, et sans avoir l'idée que ἐκέκλιτο pût venir d'autre part que de *κλίνω*.

358. Πολλὰ λισσομένη. Le trochée πολλὰ compte pour un spondée, soit à cause de l'accent, soit parce qu'on prononçait double le λ initial du mot qui suit.

359. Φίλε κασιγνήτε. Voyez la note IV, 455.

363. Τῆ δ' ἄρ' Ἄρης. Remarquez l'allitération.

366. Ἐλάαν, *ut pergerent*, pour qu'ils pressassent leur course. — Τῷ, les deux chevaux. — Οὐκ ἄκοντε, *avec ardeur*, selon la force du tour négatif.

369. Ἀμβρόσιον.... εἶδαρ, une nourri-

ture divine. *Scholies* : τὸ θεῖον ἕδεσμα, ὃ ἐστὶ τροφήν.

370. Ἡ, *elle*, déterminé par Ἀφροδίτη. — Διώνης. Homère ignore le mythe de Vénus née de l'onde. Vénus, selon lui, est fille de Jupiter et de Dioné.

373. Οὐρανήωνων. Homère a dit, I, 570, θεοὶ Οὐρανήωνες. Le mot Οὐρανήωνες, *caelestes*, est synonyme, ici et là, du mot Ὀλύμπιοι. L'Olympe n'est pas le ciel, mais il a ses sommets au dessus des nuages, c'est-à-dire, selon Homère, dans le ciel. Homère emploie aussi Οὐρανήωνες comme nom patronymique, pour désigner les Titans, *fils du Ciel* ou d'Uranus. Voy. plus bas, vers 898.

374. Ἐνωπῆ, publiquement. *Scholies* : ἐν ὄψει, *φανερῶς*. Il y a un exemple, dans Homère, des châtimens possibles auxquels fait allusion Dioné. Junon fustige Diane, XXI, 489-492.

οὔνεκ' ἐγὼ φίλον υἱὸν ὑπεξέφερον πολέμοιο,
 Αἰνεῖαν, ὅς ἐμοὶ πάντων πολὺ φίλτατός ἐστιν.
 Οὐ γὰρ ἔτι Τρώων καὶ Ἰλαίων φύλοπις αἰνή,
 ἀλλ' ἤδη Δαναοὶ γε καὶ ἀθανάτοισι μάχονται.

380

Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Διώνη, δῖα θεάων·
 Τέτλαθι, τέκνον ἐμὸν, καὶ ἀνάσχεο, κηδομένη περ.
 Πολλοὶ γὰρ δὴ τλήμεν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες,
 ἐξ ἀνδρῶν, χαλέπ' ἄλγε' ἐπ' ἀλλήλοισι τιθέντες.
 Τλή μὲν Ἄρης, ὅτε μιν Ὀτος κρατερός τ' Ἐφιάλτης,
 παῖδες Ἀλωῆος, δῆσαν κρατερῶ ἐνὶ δεσμῶ·
 χαλκῶ δ' ἐν κεράμῳ δέδετο τρισκαίδεκα μῆνας.
 Καὶ νύ κεν ἐνθ' ἀπόλοιτο Ἄρης ἄτος πολέμοιο,
 εἰ μὴ μητρειή, περικαλλῆς Ἡερίβοια,
 Ἐρμέα ἐξήγγειλεν· ὁ δ' ἐξέκλεψεν Ἄρηα
 ἤδη τειρόμενον· χαλεπὸς δέ ἐ δεσμός ἐδάμνα.

385

390

382. Τέτλαθι et ἀνάσχεο signifient tous deux *sustine*. Nous dirions en français, comme Homère, *endure et supporte* (ton malheur).

383. Τλήμεν, nous avons enduré, c'est-à-dire nous avons eu nous-mêmes des maux à endurer.

384. Ἐξ ἀνδρῶν, *ab hominibus*, de la part des hommes. Mais c'est parce que les dieux se faisaient entre eux la guerre, ἄλγε' ἐπ' ἀλλήλοισι τιθέντες, que des mortels avaient pu réussir dans de pareilles violences.

385-386. Ὀτος.... Otus et Éphialte, les Aloïdes, étaient deux géants d'une taille et d'une force prodigieuses. Ils avaient essayé d'escalader le ciel en entassant le Pélion sur l'Ossa. Ils furent tués par Apollon. Virgile parle des Aloïdes, *Énéide*, VI, 581-583.

387. Χαλκῶ δ' ἐν κεράμῳ. Le mot κέραμος signifie *argile*, et par suite toute espèce d'objet fait en argile. Ici, le mot κέραμος est synonyme de πίθος, grand pot où l'on mettait le vin. Ainsi Mars a été enfermé dans une cruche. L'épithète χαλκεος indique que κέραμος est employé, abstraction faite de la matière, pour vase de grande capacité. Il fallait bien que le vase fût solide. C'est ainsi que la boîte de Pandore est un πίθος, quoiqu'elle ne fût point de terre cuite, puisqu'Hésiode la nomme

infrangible (ἀρρήκτους δόμους). Eustathe dit que κέραμος, dans le dialecte de Cypré, signifiait *desmωτήριον, une prison*, probablement parce que la prison était bâtie en briques. Mais il n'est pas plus extraordinaire de voir un dieu détenu dans un pot de cuivre que dans une maison de cuivre. Coffré un peu plus ou un peu moins à l'étroit, l'absurdité est la même. Laissons ces vieux mythes comme ils sont, et n'essayons point de les accommoder à notre goût. « Celui qui connaît, dit Dübner, le caractère de ces sortes de mythes n'hésitera pas à s'en tenir au sens littéral. » Les autres mythes qu'on va voir ne sont pas plus raisonnables que celui-ci. Mais Homère n'en est point responsable. Il les prend dans la tradition, dans les chants des anciens aèdes. Même en admettant κέραμος pour une prison, et supposé que Mars en prison se conçoit, il reste toujours dans le texte ce qui est absolument inconcevable : καὶ νύ κεν ἐνθ' ἀπόλοιτο Ἄρης. Un *immortel* mourant!

388. Ἄτος, contraction pour ἄατος: insatiable. *Scholies* : ὁ ἀπλήρωτος καὶ ἀκόρεστος τοῦ πολέμου.

389. Μητρειή, sous-entendu αὐτῶν. Eriboée était la seconde femme d'Aloée. Elle était fille d'Eurymaque, fils de Mercure.

Τλῆ δ' Ἥρη, ὅτε μιν κρατερὸς παῖς Ἀμφιτρώωνος
δεξιτερὸν κατὰ μαζὸν οἶστω τριγλώχινι
βεβλήκει· τότε καὶ μιν ἀνήκεστον λάβεν ἄλγος.

Τλῆ δ' Ἀΐδης ἐν τοῖσι πελώριος ὠκὺν οἶστων, 395
εὐτέ μιν οὐτὸς ἀνὴρ, υἱὸς Διὸς αἰγιόχοιο,
ἐν Πύλῳ, ἐν νεκίεσσι βαλὼν, ὀδύνησιν ἔδωκεν.

Αὐτὰρ ὁ βῆ πρὸς δῶμα Διὸς καὶ μακρὸν Ὀλυμπον,
κῆρ ἄχέων, ὀδύνησι πεπαρμένους· αὐτὰρ οἶστος 400
ὦμω ἐνι στιβαρῶ ἠλήλατο, κῆρ δὲ θυμόν.

Τῷ δ' ἐπὶ Παιήων ὀδυνήρατα φάρμακα πάσσων
ἠκέσατ'· οὐ μὲν γάρ τι καταθνητός γ' ἐτέτυκτο.
Σχέτλιος, ὀβριμοεργός, ὃς οὐκ ὅθεετ' αἴσυλα βέζων,
ὃς τόξοισιν ἔκρηδε θεοὺς, οἳ Ὀλυμπον ἔχουσιν.

392. Παῖς Ἀμφιτρώωνος. Hercule passait pour fils d'Amphitryon; il est appelé, quatre vers plus bas, fils de Jupiter.

393. Δεξιτερὸν.... Ce vers se termine par trois spondées.

394. Μιν, elle : Junon.

395. Ἐν τοῖσι peut signifier *inter hos*, parmi les dieux qui combattaient, ou *inter hæc*, dans cette guerre, c'est-à-dire dans la guerre qu'Hercule fit à Nélée père de Nestor, qui lui avait refusé l'hospitalité. Le sens est au fond le même, c'est-à-dire ἐν Πύλῳ (vers 397), à Pylos, à la bataille de Pylos. La ville de Pylos fut détruite, Nélée et plusieurs de ses enfants furent tués. Les dieux avaient pris part à cette querelle, chacun suivant ses affections.

396. Ὀυτός dissyllabe, crase pour ὁ αὐτός : ce même terrible personnage.

397. Ἐν νεκίεσσι, parmi les morts (qui couvraient le champ de bataille).

398. Αὐτὰρ ὁ βῆ.... Il paraît étrange que Pluton monte au palais de Jupiter. Mais on peut dire qu'il y monte à cause de sa blessure, pour se faire guérir par le médecin des dieux. On peut dire aussi que cette tradition, empruntée par Homère à quelque récit épique antérieur, appartient à une autre mythologie que celle qui avait cours de son temps. Heyne suppose que les vers 398-401 sont une interpolation, et qu'on les a pris vraisemblablement dans une *Héracléide*, où ils étaient à leur place, pour les transporter ici, où ils sont dépla-

cés : a temere huc aliunde illatos esse... « ex aliqua *Heraclæa*. »

401. Παιήων. Dans Homère, le dieu Péon ou Péan est distinct d'Apollon, quoique le chant en l'honneur d'Apollon se nomme *παιήων*, I, 473. Apollon est invoqué, dans le *péan*, non pas comme médecin, mais comme *averruncus*, comme préservant de la contagion. C'est Péon qui est le médecin des dieux. Plus tard, Apollon et Péon ou Péan ne font qu'un. Zénodote imposait à Homère cette mythologie postérieure; mais Aristarque fait la distinction des temps.

402. Οὐ....καταθνητός. Rapprochez cette réflexion de ce que Dioné dit, au vers 388, que *Mars serait mort* sans le secours de Mercure. Mais la mythologie grecque est pleine de contradictions. Les vers 401-402 sont répétés plus bas, 900-901.

403. Σχέτλιος. Dioné en revient à Hercule. Ce vers et le suivant ne sont point à leur place, suivant Bothe. Il propose de les transporter après le vers 394. Ceci satisfèrait la grammaire; car on n'aurait plus besoin de chercher à qui se rapporte *σχέτλιος*. Mais l'imprécation de Dioné fait plus d'effet après le récit des deux attentats d'Hercule, et elle amène tout naturellement le *νήπιος* appliqué à Diomède. Homère a plus d'une ellipse aussi forte que celle qui nous reporte ici à un nom différent de ceux qui ont été les sujets des trois dernières phrases.

Σοί δ' ἐπὶ τοῦτον ἀνῆκε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 νήπιος, οὐδὲ τὸ οἶδε κατὰ φρένα Τυδέος υἱός,
 ὅττι μάλ' οὐ δηναῖός, ὅς ἀθανάτοισι μάχεται,
 οὐδέ τί μιν παῖδες ποτὶ γούνασι παππάζουσιν,
 ἐλθόντ' ἐκ πολέμοιο καὶ αἰνῆς δηϊοτῆτος.

405

Τῷ νῦν Τυδείδης, εἰ καὶ μάλα καρτερός ἐστιν,
 φραζέσθω μὴ τίς οἱ ἀμείνων σεῖο μάχεται·
 μὴ δὴν Λιγιάλεια, περίφρων Ἄδρηστίνη,
 ἐξ ὕπνου γοώσασα φίλους οἰκῆσας ἐγείρη,
 κουρίδιον ποθέουσα πόσιν, τὸν ἄριστον Ἀχαιῶν,
 ἰφθίμη ἄλοχος Διομήδεος ἵπποδάμοιο.

410

415

ἼΗ ῥα, καὶ ἀμφοτέρησιν ἀπ' ἰχῶ χειρὸς ὁμόργγυ.
 Ἄλλετο χεῖρ, ὀδύνας δὲ κατηπιόωντο βαρεῖαι.
 Λί δ' αὖτ' εἰσορώσασα Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη,
 κερτομοῖσι ἐπέεσσι Δία Κρονίδην ἐρέθιζον.

Τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·

420

Ζεῦ πάτερ, ἧ ῥά τί μοι κεχολώσασαι, ὅττι κεν εἶπω ;
 ἼΗ μάλα δὴ τινα Κύπρις Ἀχαιῶν ἀνιείσασα
 Τρωσὶν ἅμα σπέσθαι, τοὺς νῦν ἔκπαγλ' ἐφίλησεν,
 τῶν τινα καρρέζουσα Ἀχαιῶν εὐπέπλων,
 πρὸς χρυσῆν περόνη καταμύζατο χεῖρα ἀραιήν.

425

Ὡς φάτο· μείδησεν δὲ πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε,
 καὶ ῥα καλεσσάμενος προσέφη χρυσῆν Ἀφροδίτην·

Ὅυ τοι, τέκνον ἐμὸν, δέδοται πολεμηῖα ἔργα·

405. Τοῦτον : Diomède.

408. Μιν dépend de παππάζουσιν : lui disent papa.

412. Μὴ δὴν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἄδρηστίνη. Adraste avait quatre filles, dont il avait donné l'aînée à Polynice. Égialée était la plus jeune.

416. Ἀμφοτέρησιν, *ambabus*, avec les deux (mains). — Ἰχῶ pour ἰχῶρα. *Scholies* : Ἀττικόν ἐστὶ κατὰ ἀποκοπὴν τοῦ ρ καὶ α, ἢ κατὰ συναίρεσιν· ἰχῶρα, ἰχῶ. La vulgate ἰχώρ, à l'aceusatif, est un barbarisme, car le mot est du masculin. Voyez plus haut la note du vers 340 sur l'ichor.

420. Τοῖσι, *in his*, parmi les dieux. On

peut cependant expliquer τοῖσι comme une dépendance du verbe, d'après l'exemple XV, 95 : ἄρχε θεοῖσι.... δαιτός. Le sens reste le même.

424. Καρρέζουσα pour καταρρέζουσα : *demulcens*, caressant. C'est par un pur hasard que le mot français ressemble au mot grec. *Caresser* vient du latin *carus*, par l'italien *caro* et par ses dérivés. — Remarquez l'hiatus α-α, qui se trouve aussi au vers suivant. Nous nous abstenons désormais de noter les hiatus, à moins qu'il ne s'y trouve quelque particularité nouvelle.

427. Χρυσῆν. Voyez la note III, 64.

ἀλλὰ σύγ' ἱμερόεντα μετέρχεο ἔργα γάμοιο,
ταῦτα δ' Ἄρηϊ θεῶ καὶ Ἀθήνῃ πάντα μελήσει. 430

Ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.
Αἰνεῖα δ' ἐπόρουσε βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης,
γιγνώσκων ὅ οἱ αὐτὸς ὑπείρεχε χεῖρας Ἀπόλλων·
ἀλλ' ὄγ' ἄρ' οὐδὲ θεὸν μέγαν ἄζετο, ἴετο δ' αἰεὶ
Αἰνεῖαν κτεῖναι καὶ ἀπὸ κλυτὰ τεύχεα δῦσαι. 435

Τρὶς μὲν ἔπειτ' ἐπόρουσε κατακτάμεναι μενεαίνων,
τρὶς δέ οἱ ἐστυφέλιξε φαινήν ἀσπίδ' Ἀπόλλων.
Ἄλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπέσσυτο, δαίμων Ἴσος,
δεινὰ δ' ὁμοκλήσας προσέφη ἑκάεργος Ἀπόλλων·

Φράζεο, Τυδείδῃ, καὶ χάζεο, μηδὲ θεοῖσιν 440
ἴσ' ἔθελε φρονέειν, ἐπεὶ οὔποτε φῦλον ὁμοῖον
ἀθανάτων τε θεῶν χαμαὶ ἐρχομένων τ' ἀνθρώπων.

Ὡς φάτο· Τυδείδης δ' ἀνεχάζετο τυτθὸν ὀπίσσω,
μῆνιν ἀλευάμενος ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος.
Αἰνεῖαν δ' ἀπάρτερθεν ὀμίλου θῆκεν Ἀπόλλων 445

Περγάμῳ εἰν ἱερῇ, ὅθι οἱ νηὸς γ' ἐτέτυκτο.
Ἦτοι τὸν Διητῶ τε καὶ Ἄρτεμις ἰοχέαιρα
ἐν μεγάλῳ ἀδύτῳ ἀκέοντό τε κύδαινόν τε.
Αὐτὰρ ὁ εἰδῶλον τεῦξ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων,
αὐτῷ τ' Αἰνεῖα ἴκελον καὶ τεύχεσι τοῖον· 450

ἄμφι δ' ἄρ' εἰδῶλῳ Τρῶες καὶ δῖοι Ἀχαιοὶ
δήρουν ἀλλήλων ἄμφι στήθεσσι βοείας
ἀσπίδας εὐκύκλους λαισῆϊά τε πετρόεντα.

435. Ἀπὸ.... Joignez la préposition au verbe : ἀποδῦσαι.

439. Δ(έ) n'est point redondant. Il marque l'opposition du sujet Apollon au sujet Diomède. Il équivaut au latin *tum*, alors, c'est-à-dire qu'il est dans le sens ordinaire : *de son côté*.

443. Τυτθόν, un peu : comme on disait autrefois en français *un petit*.

446. Περγάμῳ. Voyez la note IV, 508.

447. Τόν : Enée. Apollon remet Enée aux soins des deux déesses, tandis que lui-même s'occupe d'autre chose.

448. Κύδαινον, elles lui rendirent tout son éclat. Quelques-uns l'entendaient des bonnes paroles qu'elles adressent à Enée.

450. Αἰνεῖα ἴκελον. Il s'agit d'un faux cadavre. Enée était tombé évanoui, et il est censé mort.

453. Λαισῆϊα. C'étaient de petits boucliers qu'on tenait à la main, *Scholies* : τὸ λαισῆϊα, εἰ καὶ ἄλλοι ἄλλως ἀπέδωκαν, ἀλλ' ἐγὼ φημι σάκη λέγειν κοῦφα, ἧγουν ἐλαφρά· τοῦτο γὰρ δηλοῖ τὸ πτερόεντα· λαισῆϊα δὲ εἰρῆσθαι τὰ ἐν τῇ λαιῖ βασταζόμενα μικρὰ ἀσπίδια.

Δὴ τότε θοῦρον Ἄρηα προσήυδα Φοῖβος Ἀπόλλων·

Ἄρες, Ἄρες, βροτολοιγὲ, μαιφόνε, τειχεσιπλῆτα, 455
οὐκ ἂν δὴ τόνδ' ἄνδρα μάχης ἐρύσαιο μετελθών,
Τυδείδην, ὅς νῦν γε καὶ ἂν Διὶ πατρὶ μάχοιτο;
Κύπριδα μὲν πρῶτα σχεδὸν οὔτασε χεῖρ' ἐπὶ καρπῷ·
αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτῷ μοι ἐπέσσυτο, δαίμονι ἴσος.

Ὡς εἰπὼν, αὐτὸς μὲν ἐφέζετο Περγάμῳ ἄκρῃ. 460
Τρώας δὲ στίχας οὔλος Ἄρης ὥτρυνε μετελθών,
εἰδόμενος Ἀκάμαντι θεῶ, ἡγήτορι Θρηκῶν·
υἴασι δὲ Πριάμοιο Διοτρεφέεσσι κέλευεν·

ὦ υἱεῖς Πριάμοιο, Διοτρεφέος βασιλῆος, 465
ἔς τί ἔτι κτείνεσθαι ἐάσετε λαὸν Ἀχαιοῖς;
Ἦ εἰσόκεν ἀμφὶ πύλης εὐπονητῆσι μάχωνται;
Κεῖται ἀνὴρ ὄντ' ἴσον ἐτίομεν Ἐκτορι δῖῳ,
Αἰνεΐας, υἱὸς μεγαλήτορος Ἀγχίσαο.

Ἄλλ' ἄγετ', ἐκ φλοίσβοιο σαῦσομεν ἐσθλὸν ἑταῖρον. 470
Ὡς εἰπὼν ὥτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἐκάστου.
Ἐνθ' αὖ Σαρπηθῶν μάλα νείκεσεν Ἐκτορα δῖον·

Ἐκτορ, πῆ δὴ τοι μένος οἴχεται, ὃ πρὶν ἔχεςκες;
Φῆς που ἄτερ λαῶν πόλιν ἐξέμεν ἠδ' ἐπικούρων
οἴος, σὺν γαμβροῖσι κασιγνήτοισί τε σοῖσιν. 475
Τῶν νῦν οὔτιν' ἐγὼ ἰδέειν δύναμ' οὐδὲ νοῆσαι·
ἀλλὰ καταπτώσσουσι, κύνες ὡς ἀμφὶ λέοντα·

455. Ἄρες,... Voyez plus haut les notes du vers 31.

458. Σχεδὸν, *cominus*, d'un coup à portée de main; ce qui indique préméditation. Aristarque : σχεδὸν ἀντὶ τοῦ ἐγγύς, καὶ οὐχ ὡς ἡμεῖς. Jamais, dans Homère, σχεδὸν n'a le sens de *presque*. Il est toujours pris littéralement : *sous la main* (de *σχεῖν*, tenir). — Ἐπὶ καρπῷ. Voyez plus haut la note du vers 339.

461. Τρώας, *vulgo* Τρώων. Τρώας est l'accusatif féminin de l'adjectif Τρωός. Les éditions de Sinope et de Cypre, ainsi que celle d'Antimachus, donnaient ici ΤΡΩΙΑΣ, *iôta adserit*, ce qui ne laisse aucun doute sur la leçon. Le supplément du manuscrit

de Venise donne Τρώων. Mais on lit, dans les *Scholies* : Τρωάς... ἀντὶ τοῦ Τρωϊκάς. — Οὔλος, destructeur : pour *ὄλος*, en prose, *ὀλέθριος*.

462. Ἀκάμαντι. Voyez la note II, 844.

466. Ἦ εἰσόκεν, *synizèse*. Ἦ se fond, pour le mètre, dans le mot εἰσόκεν.

470. Ὡς εἰπὼν... Ce vers est souvent répété après les discours aux guerriers.

471. Σαρπηθῶν. Voyez la note II, 876.

473. Ἐξέειν pour ἐξεῖν. *Scholies* : *συνεξεῖν, συνεκνώσειν, σολάξειν*.

474. Γαμβροῖσι. Le mot *γαμβρός* signifie en général tout parent par alliance (*γάμος*, mariage), et ordinairement *gendre*. Ici, il signifie *beau-frère*.

ἡμεῖς δ' αὖ μαχόμεσθ', οἵπερ τ' ἐπίκουροι ἔνειμεν.
 Καὶ γὰρ ἐγὼν, ἐπίκουρος ἔων, μάλα τηλόθεν ἦχῳ·
 τηλοῦ γὰρ Λυκίῃ, Ξάνθῳ ἐπὶ δινήεντι·
 ἔνθ' ἄλοχόν τε φίλην ἔλιπον καὶ νήπιον υἷόν, 480
 κὰδ δὲ κτήματα πολλὰ, τάτ' ἔλδεται ὅς κ' ἐπιδευής.
 Ἄλλὰ καὶ ὡς Λυκίους ὀτρύνω καὶ μέμον' αὐτὸς
 ἀνδρὶ μαχήσασθαι· ἀτὰρ οὔτι μοι ἐνθάδε τοῖον,
 οἷόν κ' ἦε φέροιεν Ἀχαιοὶ ἢ κεν ἄγοιεν·
 τύνη δ' ἔστηκας, ἀτὰρ οὐδ' ἄλλοισι κελεύεις 485
 λαοῖσιν μενέμεν, καὶ ἀμυνόμεναι ὄρεσσιν.
 Μὴ πῶς, ὡς ἀψῖσι λίνου ἀλόντε πανάγρου,
 ἀνδράσι δυσμενέεσσιν ἔλωρ καὶ κύρμα γένησθε·
 οἱ δὲ τάχ' ἐκπέρσουσ' εὐναιομένην πόλιν ὑμῆν.
 Σοὶ δὲ χρῆ' ἐκπερσοῦσ' εὐναιομένην πόλιν ὑμῆν, 490
 ἀρχοὺς λισσομένῳ τηλεκλειτῶν ἐπικούρων
 νωλεμέως ἐχέμεν, κρατερὴν δ' ἀποθέσθαι ἐνιπήν.
 Ὡς φάτο Σαρπηδῶν· δάκε δὲ φρένας Ἐκτορι μῦθος.
 Αὐτίκα δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἄλτο χαμᾶζε,
 πάλλων δ' ὀξέα δοῦρα κατὰ στρατὸν ὤχετο πάντη, 495
 ὀτρύνων μαχήσασθαι, ἔγειρε δὲ φύλοπιν αἰνήν.
 Οἱ δ' ἐλελίχθησαν, καὶ ἐναντίοι ἔσταν Ἀχαιῶν·
 Ἀργεῖοι δ' ὑπέμειναν ἀολλέες, οὐδ' ἐφόβηθεν.

479. Λυκίῃ. C'est la Lycie proprement dite. Sur le Xanthe de Lycie, voyez la note II, 877.

481. Κὰδ δὲ pour κατὰ δέ, sous-entendu le verbe : κατέλιπον δέ.

482. Μέμον(α), un des parfaits de μάω, ayant le sens du présent : je suis plein d'ardeur ; je désire ardemment.

485. Τύνη, archaïque pour σύ.

486. Ὀρεσσιν pour ὄαρσσι, de ὄαρ, épouse.

487. Μὴ πῶς, ne forte, craignez que. — Ἀλόντε, au duel. On peut entendre que le sujet est double : le peuple et toi. Les Scholies disent : vous et vos femmes. C'est l'explication la plus naturelle. Mais il y a, dans Homère, plusieurs exemples de duel mis vraiment pour le pluriel. La première

syllabe de ἀλόντε est prise comme longue, quoiqu'elle soit brève : *puus puus trochaeus*. Bothe n'en prend point son parti. Il propose de lire ἀλύοντε, et il traduit : « Ne forte, velut trepide errando incidentes (*fero*) in laqueos, praeda hostium sitis. » C'est tirer bien des choses du mot ἀλύων, *amens*, et se donner beaucoup de peine pour obscurcir un texte si net et si précis avec ἀλόντε, *capti*.

489. Ὑμῆν (*vestram*) pour ὑμετέρην. Cet archaïsme est resté chez les Doriens.

492. Ἀποθέσθαι a pour sujet Hector. Sarpédon l'engage à ne se permettre aucune parole offensante (*κρατερὴν ἐνιπήν*) à l'égard des alliés, sans lesquels il ne pourrait rien.

498. Οὐδ' ἐφόβηθεν (*neque fugerunt*

Ὦς δ' ἄνεμος ἄχνας φορέει ἱεράς κατ' ἄλωας,
 ἀνδρῶν λιχιμώντων, ὅτε τε ξανθὴ Δημήτηρ
 κρίνη, ἐπειγομένων ἀνέμων, καρπὸν τε καὶ ἄχνας·
 αἱ δ' ὑπολευκαίνονται ἀχυρμιαί· ὡς τότ' Ἀχαιοὶ
 λευκοὶ ὑπερθε γέγοντο κονισάλω, ὃν ῥα δι' αὐτῶν
 οὐρανὸν ἐς πολύχαλκον ἐπέπληγον πόδες ἵππων,
 ἄψ ἐπιμισγομένων· ὑπὸ δ' ἔστρεφον ἠνιοχῆες·
 οἱ δὲ μένος χειρῶν ἰθὺς φέρον. Ἀμφὶ δὲ νύκτα
 θοῦρος Ἄρης ἐκάλυψε μάχη, Τρώεσσι ἀρήγων,
 πάντος' ἐποικόμενος· τοῦ δ' ἐκραιαίνεν ἐφετμὰς
 Φοῖβου Ἀπόλλωνος χρυσαόρου, ὅς μιν ἀνώγει
 Τρωσὶν θυμὸν ἐγεῖραι, ἐπεὶ ἴδε Παλλάδ' Ἀθήνην
 οἰχομένην· ἢ γὰρ ῥα πέλεν Δαναοῖσιν ἀρηγῶν.
 Αὐτὸς δ' Αἰνείαν μάλα πίνος ἐξ ἀδύτοιο
 ἤχε, καὶ ἐν στήθεσσι μένος βάλει ποιμένι λαῶν.
 Αἰνείας δ' ἐτάροισι μεθίστατο· τοὶ δ' ἐχάρησαν,
 ὡς εἶδον ζῶν τε καὶ ἀρτεμέα προσίοντα,
 καὶ μένος ἐσθλὸν ἔχοντα· μετέλλησάν γε μὲν οὔτι.
 Οὐ γὰρ ἔα πόνος ἄλλος, ὃν Ἀργυρότοξος ἔγειρεν
 Ἄρης τε βροτολοιγὸς Ἔρις τ' ἄμοτον μεμαυῖα.

signifie, d'après la force du tour négatif, que leur pensée était tout entière à la résistance.

499. Ἱεράς, sacrées. Eustathe : οὐ μόνον διὰ τὸ ἀνειμένας εἶναι τῇ Δημήτρει, οἷά τινὰ τεμένη, ἀλλὰ μάλιστα διὰ τὸ ἐπ' ὤφελεία εἶναι ἀνθρώπων. Dans Homère, tout ce qui est vaste, beau, utile, est divin ou sacré. Voyez la description de l'aire antique dans Virgile, *Géorgiques*, I, 178-180.

500. Ἀνδρῶν... Ce vers se termine par trois spondées.

501. Κρίνη, sépare. C'est Cérès elle-même qui est censée faire la besogne d'où sortira le froment pur, et par suite ce que le poète appelle Δημήτερος ἀκτῆ.

502. Αἱ, *illæ*, déterminé par le substantif. — Ἀχυρμιαί. Ce ne sont pas des *monceaux de paille*, puisqu'il s'agit du vannage, mais des *monceaux de balle* : ce qui s'envole au souffle du vent. Le mot ἄχνη, balle, répond au latin *stipula*, et non à

palea. Quant à ἀχυρμιαί, on ne le trouve qu'ici ; mais le sens n'est pas douteux.

504. Ἐπέπληγον πόδες ἵππων est probablement l'origine du fameux *quadrupe-dante patrum* de Virgile, *Énéide*, VIII, 596, et l'emporte de beaucoup pour l'effet. Nous n'avons pas besoin d'expliquer πολύχαλκον. Tout le monde sait que la voûte du ciel passait pour être d'airain.

506. Οἱ δέ. Sur chaque char il y avait deux hommes, celui qui menait et celui qui combattait. Il vient d'être question des ἠνιοχῆες, il est question maintenant des παραιβάται, des combattants.

506-507. Ἀμφὶ... ἐκάλυψε. Joignez : ἀμφεκάλυψε, *obduxit*. Il étend un voile de ténèbres autour du combat.

508. Τοῦ, *illius*, déterminé par φοῖβου Ἀπόλλωνος.

512. Πίνος, gras, c'est-à-dire opulent. Homère dit πίνον οἶκον, πίνον ἔργα, une riche maison, de riches récoltes.

- Τοὺς δ' Αἴαντε δῶυ καὶ Ὀδυσσεὺς καὶ Διομήδης
 ὄτρυνον Δαναοὺς πολεμιζέμεν· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ 520
 οὔτε βίας Τρώων ὑπεδείδισαν οὔτε ἰωκᾶς·
 ἀλλ' ἔμενον νεφέλησιν ἐοικότες, ἄστε Κρονίων
 νηγεμίας ἔστησεν ἐπ' ἀκροπόλοισιν ὄρεσσιν
 ἀτρέμας, ὄφρ' εὐδῆσι μένος Βορέας καὶ ἄλλων
 ζαχρηῶν ἀνέμων, οἶτε νέφεα σκιόεντα 525
 πνοιῆσιν λιγυρῆσι διασκιδονᾶσιν ἀέντες·
 ὧς Δαναοὶ Τρωῶας μένον ἔμπεδον, οὐδ' ἐφέβοτο.
 Ἄτρείδης δ' ἄν' ὄμιλον ἐφοίτα πολλὰ κελεύων·
 ὦ φίλοι, ἀνέρες ἔστε, καὶ ἄλκιμον ἦτορ ἔλεσθε,
 ἀλλήλους τ' αἰδεῖσθε κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας. 530
 Αἰδομένων δ' ἀνδρῶν πλέονες σόοι ἤε πέφανται·
 φευγόντων δ' οὔτ' ἄρ κλέος ὄρνυται οὔτε τις ἀλκή.
 Ἦ, καὶ ἀκόντισε δοῦρὶ θοῶς, βάλε δὲ πρόμον ἄνδρα,
 Αἰνεῖω ἔταρον μεγαθύμου, Δηϊκόωντα 535
 Περγασίδην, ὃν Τρωῆες ὁμῶς Πριάμοιο τέκεσσιν
 τῖον, ἐπεὶ θοὸς ἔσκε μετὰ πρώτοισι μάχεσθαι.
 Τὸν ῥα κατ' ἀσπίδα δοῦρὶ βάλε κρείων Ἀγαμέμνων·
 ἦ δ' οὐκ ἔγχος ἔρυτο, διαπρὸ δὲ εἶσατο χαλκός·
 νειαιρῆ δ' ἐν γαστρὶ διὰ ζωστῆρος ἔλασσεν.
 Δούπησεν δὲ πεσὼν, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ. 540
 Ἐνθ' αὖτ' Αἰνεΐας Δαναῶν ἔλεν ἄνδρας ἀρίστους,

519. Τοὺς, *illos*, déterminé par le substantif Δαναοὺς.

521. Ἰωκᾶς. Ce sont les cris et les menaces qu'on profère en poursuivant son ennemi. Apollonius entend ἰωκῆ seulement de la poursuite, et rattache ce mot à διώκω. Les *Scholies* donnent le sens que nous avons préféré.

523. Νηγεμίας, quand il ne fait point de vent. Eustathe : τὸ τέλειόν ἐστι, νηγεμίας οὐσης, ἧ ἐν καιρῷ νηγεμίας, ἧ ἐπὶ νηγεμίας· ὁποῖά ἐστι καὶ τὸ θέρουσ, καὶ χειμῶνος, καὶ νυκτός, καὶ ἡμέρας. C'est ce qu'on nomme le génitif du temps. — Ἀκροπόλοισιν ne signifie rien de plus, ici, que ἄκροι, *summis*.

524. Ὄφρ(α), alors que.

531. Αἰδομένων, *verecundantium*, qui ont le respect d'eux-mêmes et d'autrui. — Πλέονες σόοι, *plures salvi (sunt)*. — Πέφανται, de l'usité φάω ou φένω, tuer : sont tués.

532. Ὄρνυται, s'élançe, c'est-à-dire se montre. Heyne : « Ὄρνυται pro vulgari « γίνεται, φαίνεται, existit. »

534-535. Δηϊκόωντα... Déicoon fils de Pergase est inconnu d'ailleurs.

538. Ἦ : le bouclier.

539. Διὰ ζωστῆρος. Voyez les notes IV, 132, 133 et 137. — Ἐλασσεν a pour sujet Agamemnon.

540. Δούπησεν a pour sujet Déicoon.

υἷε Διοκλῆος, Κρήθωνά τε Ὀρσίλοχόν τε ·
 τῶν ῥα πατῆρ μὲν ἔναιεν εὐκτιμένη ἐνὶ Φηρῇ,
 ἀφνειὸς βιότοιο, γένος δ' ἦν ἐκ ποταμοῖο
 Ἄλφειοῦ, ὅστ' εὐρὺ ῥέει Πυλίων διὰ γαίης. 545
 Ὅς τέκετ' Ὀρσίλοχον, πολέεσσ' ἀνδρεςσιν ἀνακτα ·
 Ὀρσίλοχος δ' ἄρ' ἔτικτε Διοκλῆα μεγάλθυμον ·
 ἐκ δὲ Διοκλῆος διδυμάονε παῖδε γενέσθην,
 Κρήθων Ὀρσίλοχός τε, μάχης εὖ εἰδότε πάσης.
 Τῷ μὲν ἄρ' ἠβήσαντε μελαινάων ἐπὶ νηῶν 550
 Ἴλιον εἰς εὐπωλον ἅμ' Ἀργείοισιν ἐπέσθην,
 τιμὴν Ἀτρείδης, Ἀγαμέμνονι καὶ Μενελάω,
 ἀρνούμενω · τῷ δ' αὖθι τέλος θανάτοιο κάλυψεν.
 Οἴω τώγε λέοντε δῦω ὄρεος κορυφῆσιν
 ἐτραφέτην ὑπὸ μητρὶ βαθείης τάρφεσιν ὕλης · 555
 τῷ μὲν ἄρ' ἀρπάζοντε βόας καὶ ἴφια μῆλα
 σταθμοὺς ἀνθρώπων κεραΐζετον, ὄφρα καὶ αὐτῶ
 ἀνδρῶν ἐν παλάμησι κατέκταθεν ὄξεϊ χαλκῷ ·
 τοίω τῷ χείρεσσιν ὑπ' Αἰνείαιο δαμέντε
 καππεσέτην, ἐλάττησιν ἑοικότες ὑψηλῆσιν. 560
 Τῷ δὲ πεσόντ' ἐλέησεν Ἀρηΐφίλος Μενέλαος ·
 βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἶθοπι χαλκῷ,
 σείων ἐγχείην · τοῦ δ' ὄτρυνεν μένος Ἄρης,
 τὰ φρονέων, ἵνα χερσίν ὑπ' Αἰνείαιο δαμείη.
 Τὸν δ' ἶδεν Ἀντίλοχος, μεγαθύμου Νέστορος υἱός · 565
 βῆ δὲ διὰ προμάχων · περὶ γὰρ δῖε ποιμένι λαῶν,
 μή τι πάθοι, μέγα δέ σφας ἀποσφῆλει πόνοιο.

542. Διοκλῆος.... Dioclès est nommé dans l'*Odyssée*, III, 488, comme ayant reçu chez lui Télémaque. Ses fils ne sont nommés qu'ici.

543. Φηρῇ. Cette ville de Phère était en Messénie, et faisait partie du royaume d'Agamemnon.

554. Οἴω τώγε λέοντε δῦω. Construisez : τώγε οἴω δῦω λέοντε, eux, tels que deux lions qui.

555. Τάρφεσιν pour ἐν τάρφεσι. D'au-

tres déplacent l'accent, et écrivent ταρφέσιν, adjectif (*in densis*). C'est le même sens 556. Τῷ, ces deux (lions).

559. Τοίω τῷ, tels, eux : tels, les fils de Dioclès, Crèthon et Orsilochus.

566. Περὶ γὰρ δῖε, *valde enim timebat*. Le verbe εἶω, *craindre*, est la forme primitive de δεῖω.

567. Σφας, *ipsos*, c'est-à-dire les Grecs. — Ἀποσφῆλει πόνοιο, *frustraretur labore (fructu laboris, fructu belli)*. Si Mé-

Τὼ μὲν δὴ χεῖράς τε καὶ ἔγχεα δξυόεντα
 ἀντίον ἀλλήλων ἐχέτην, μεμαῶτε μάχεσθαι·
 Ἀντίλοχος δὲ μάλ' ἄγχι παρίστατο ποιμένι λαῶν· 570
 Αἰνεΐας δ' οὐ μείνε, θοός περ ἔων πολεμιστῆς,
 ὡς εἶδεν δύο φῶτε παρ' ἀλλήλοισι μένοντε.
 Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν νεκρούς ἔρυσαν μετὰ λαὸν Ἀχαιῶν,
 τὼ μὲν ἄρα δειλῶ βαλέτην ἐν χερσὶν ἑταίρων,
 αὐτῶ δὲ στρεφθέντε μετὰ πρώτοισι μαχέσθην. 575
 Ἔνθα Πυλαιμένεα ἐλέτην ἀτάλαντον Ἄρηϊ,
 ἀρχὸν Παφλαγόνων μεγαθύμων, ἀσπιστάων·
 τὸν μὲν ἄρ' Ἀτρείδης δουρικλειτὸς Μενέλαος
 ἔστασ' ἔγχεϊ νύξε, κατὰ κληῖδα τυχήσας.
 Ἀντίλοχος δὲ Μύδωνα βάλ', ἠνίοχον θεράποντα, 580
 ἐσθλὸν Ἀτυμνιάδην (ὅ δ' ὑπέστρεφε μώνυχας ἵππους),
 χερμαδίῳ ἀγκῶνα τυχῶν μέσον· ἐκ δ' ἄρα χειρῶν
 ἠνία λευκ' ἐλέφαντι χαμαὶ πέσον ἐν κονίησιν.
 Ἀντίλοχος δ' ἄρ' ἐπαΐξας ζῆρει ἤλασε κόρσην·
 αὐτὰρ ὄγ' ἀσθμαίνων εὐεργέος ἔκπεσε δίφρου 585
 κύμβαχος ἐν κονίησιν, ἐπὶ βρεχμὸν τε καὶ ὤμους.
 Δηθὰ μάλ' ἐστήκει (τύχε γὰρ ῥ' ἀμάθοιο βαθείης),

néias périssait, l'expédition entreprise pour venger son injure serait abandonnée. C'est ce que dit Agamemnon lui-même, IV, 470. Suivant Agamemnon, les Grecs n'auraient plus alors qu'une pensée, celle de retourner dans leur pays.

568. Ὀξυόεντα. Voy. la note du vers 50.

573. Νεκρούς, les cadavres (des fils de Dioclès).

574. Τὼ... δειλῶ, eux, les deux malheureux, c'est-à-dire les cadavres des deux infortunés. Le mot δειλός, dans Homère, n'est presque jamais pris en mauvaise part.

576. Πυλαιμένεα. Voyez les notes II, 851. Pyléménès reparait plus tard dans l'*Iliade*. Suivant les uns, c'est inadvertance du poète; suivant d'autres, il s'agit d'un autre Pyléménès. Eustathe : ὁ ἐν τοῖς ἐξῆς ζῶν Πυλαιμένης ὁμώνυμος ἐστὶ τούτῳ. Voyez la note XIII, 658-659.

577. Ἀρχόν... Ce vers se termine par trois spondées.

580-581. Μύδων... Mydon, le conducteur du char de Pyléménès, est inconnu. De même Atymnius, le père de Mydon; car il n'est pas probable que cet Atymnius soit le prince d'Éthiopie nommé dans les traditions relatives à Hercule, recueillies par Apollodore.

583. ἠνία λευκ' ἐλέφαντι. Il ne s'agit pas de la couleur des rênes elles-mêmes, comme dans l'épithète σιγαλόεντα, vers 226, mais des ornements d'ivoire qui les décoraient. *Scholies* : ἔχρουσι γὰρ αἱ ἠνίαὶ ἐλεφαντίνους ἀστραγάλους ἐκατέρωθεν, δι' ὧν ἔλκουσιν οἱ ἠνίοχοι.

586. Ἐπὶ βρεχμὸν, sur la partie supérieure de la tête : sur le sinciput. C'est ainsi que l'entendent presque tous les anciens. Quelques-uns expliquaient βρεχμός, la première vertèbre du cou. *Scholies* : ἡ τοῦ αὐχένος σπονδυλώδης ἀρχή. On ne trouve le mot que dans ce passage.

587. Ἐστήκει, *steterat*. La tête s'est en-

ὄφρ' ἴπῳ πλήξαντε χαμαὶ βάλον ἐν κόνιησιν.

Τοὺς δ' ἴμασ' Ἀντίλοχος, μετὰ δὲ στρατὸν ἤλασ' Ἀχαιῶν.

Τοὺς δ' Ἐκτωρ ἐνόησε κατὰ στίγας, ὦρτο δ' ἐπ' αὐτοὺς 590
κεκληγηῶς· ἅμα δὲ Τρώων εἶποντο φάλαγγες
καρτεραὶ· ἤρχε δ' ἄρα σφιν Ἄρης καὶ πότνι' Ἐνωῦ·
ἡ μὲν ἔχουσα κυδοιμὸν ἀναιδέα δηϊοτῆτος,
Ἄρης δ' ἐν παλάμησι πελώριον ἔγχος ἐνώμα·
φοῖτα δ' ἄλλοτε μὲν πρόσθ' Ἴκτορος, ἄλλοτ' ὀπίσθην. 595

Τὸν δὲ ἰδὼν ῥίγησε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης.

Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ ἀπάλαμνος, ἰὼν πολέος πεδίοιο,
στήη ἐπ' ὠκυρώῳ ποταμῶ ἄλαδε προρέοντι,
ἀφρῶ μορμύροντα ἰδὼν, ἀνά τ' ἔδραμ' ὀπίσσω·
ὡς τότε Τυδείδης ἀνεχάζετο, εἶπέ τε λαῶ· 600

ὦ φίλοι, οἷον δὴ θαυμάζομεν Ἐκτορα οἷον
αἰχμητὴν τ' ἔμεναι καὶ θαρσαλέον πολεμιστὴν.
Τῷ δ' αἰεὶ πάρα εἷς γε θεῶν, ὃς λοιγὸν ἀμύνει·
καὶ νῦν οἱ πάρα κείνος Ἄρης, βροτῶ ἀνδρὶ εἰοικώς.

foucée dans la poussière, et le corps reste quelque temps debout les pieds en l'air. — Ἀμάθοιο. Dans Homère, ἄμαθος signifie toujours, comme ἄμμος, la poussière ou le sable de la plaine, et ψάμαθος, ψάμμος, le sable du rivage de la mer ou du bord d'un fleuve. Cette remarque est d'Arriararque même, à propos d'autres passages. Eustathe, ici, reproduit l'observation du critique: ἐνταῦθα δὲ ὄρα καὶ ὡς οὐ ταυτὸν ψάμαθον εἰπεῖν καὶ ἄμαθον, ἐλλὰ ψάμαθος μὲν ἔστιν ἡ καὶ ψάμμος, ἄμαθος δὲ κόνεώς τι φαίνεται εἶδος.

588. Ὄφρ(α), *donec*, jusqu'à ce que: comme plus haut, vers 557.

593. Κυδοιμὸν indique seulement l'effet produit par la présence de l'Énoy. Ce qui le prouve, c'est le complément δηϊοτῆτος. On l'écrivit ordinairement ici avec une majuscule. Cydème, le Tumulte, est nettement personnifié ailleurs; mais la majuscule, ici, est mal placée.

596. Τὸν δὲ ἰδὼν. Bothe, qui a toléré beaucoup d'hiatus en silence, ne supporte pas celui-ci: « Fœdissimus hiatus; nec au-
« diendos puto illos, qui digamma excu-
« sant. Scribamus τὸν δ' ἐσιδὼν, quod ver-

« bum satis frequens est apud Homerum. » Il faut répéter encore: A quoi bon? *Vide* ne prouve-t-il pas un digamma primitif?

597. Πεδίοιο, génitif local: dans la plaine. Quelques-uns en font un partitif dépendant d'ἰδὼν: *emensus multum campi*. Voyez la note II, 785.

599. Μορμύροντα, *frementem*. C'est une onomatopée. *Scholies*: ὀνοματοποιεῖται ἡ λέξις ἀπὸ τοῦ ψόφου τοῦ ἐν τοῖς ὕδασι γιγνομένου. Le vers est d'ailleurs remarquable par l'harmonie et le mouvement.

601. Οἷον δὴ θαυμάζομεν (*quantopere nos miramur scilicet!*) équivalent à *magnopere vero id miramur*, avec une intention ironique: « C'est belle merveille en réalité qu'Hector... » Au lieu de οἷον, adverbe, quelques-uns entendent *qualem* se rapportant à αἰχμητὴν, et suppléent ὄντα. Le sens reste le même. Voy. plus bas la note du vers 638.

603. Δ(ε) peut se traduire ici par *ch bien!* — Πάρα, c'est-à-dire *près*.

604. Κείνος. Diomède montre Mars du doigt; car il reconnaît, grâce à la vue surnaturelle dont l'a doué Minerve, qui est

ἄλλὰ πρὸς Τρῳᾶς τετραμμένοι αἰὲν ὀπίσσω
εἵκετε, μηδὲ θεοῖς μενεαινέμεν Ἴφι μάχεσθαι. 605

Ὡς ἄρ' ἔφη· Τρῳᾶς δὲ μάλα σχεδὸν ἤλυθον αὐτῶν.
Ἐνθ' Ἐκτωρ δύο φῶτε κατέκτανεν, εἰδότε χάριμης,
εἶν ἐνὶ δίφρῳ ἔόντε, Μενέσθην Ἀγχιάλῶν τε.

Τῷ δὲ πεσόντ' ἐλέησε μέγας Τελαμώνιος Αἴας· 610
στῆ δὲ μάλ' ἐγγὺς ἰὼν, καὶ ἀκόντισε δοῦρι φαιειῷ,
καὶ βάλεν Ἄμφιον, Σελάγου υἱόν, ὅς ῥ' ἐνὶ Παισιῷ
ναῖε πολυκτῆμων, πολυλήϊος· ἀλλὰ ἔ Μοῖρα

ἦγ' ἐπικουρήσοντα μετὰ Πρίαμόν τε καὶ υἴας.
Τὸν ῥα κατὰ ζωστῆρα βάλεν Τελαμώνιος Αἴας, 615
νειαίρη δ' ἐν γαστρὶ πάγη δολιχόσκιον ἔγχος·
δοῦπησεν δὲ πεσών. Ὁ δ' ἐπέδραμε φαίδιμος Αἴας,
τεύχεα συλήσων· Τρῳᾶς δ' ἐπὶ δούρατ' ἔχευαν
ὀξέα, παμφανδώντα· σάκος δ' ἀνεδέξατο πολλὰ.

Αὐτὰρ ὁ λάξ προσβάς ἐκ νεκροῦ χάλκεον ἔγχος 620
ἐσπάσατ'· οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἄλλα δυνήσατο τεύχεα καλὰ
ὥμοιῖν ἀφελέσθαι· ἐπιέγετο γὰρ βελέεσσιν.

Δεῖσε δ' ὄγ' ἀμφίβασιν κρατερῆν Τρώων ἀγερώχων,
οἳ πολλοὶ τε καὶ ἐσθλοὶ ἐφέστασαν ἔγχε' ἔχοντες· 625
οἱ ἔ, μέγαν περ ἔόντα καὶ ἴφθιμον καὶ ἀγαυόν,

véellement le guerrier à l'énorme lance qui marche tantôt devant tantôt derrière Hector.

605. Ἄλλὰ.... Diomède commande à ses soldats d'être prudents, mais non pas lâches : ils reculeroient, mais sans cesser de faire face aux ennemis (πρὸς Τρῳᾶς τετραμμένοι).

606. Μενεαινέμεν pour μενεαίνεω, dans le sens de l'impératif. Les *Scholies* traduisent ce mot par προθυμεῖσθαι. Bekker, qui écrit *Ἴφι*, change naturellement μενεαινέμεν en μενεαίνετο.

609. Μενέσθην.... Ce Ménesthès et cet Anchiale sont inconnus.

612. Ἄμφιον. Il faut faire une distinction entre cet Amphius, fils de Sélagus de Pèse, et Amphius fils de Mérops, un des deux chefs qui commandaient les soldats d'Apèse ou de Pèse. Homère dit que celui-ci périt devant Troie, mais il ne raconte

point sa mort. — Il y a, dans le vers, deux licences métriques, *φ* : long dans Ἄμφιον, et *υ* : bref dans υἱόν. Voyez les notes II, 830 et IV, 473.

615. Ζωστῆρα. Voy. la note IV, 132.

619. Σάκος. Ajax portait un bouclier qui le couvrait des pieds à la tête. Voyez le récit de sa retraite forcée, XI, 544-574.

621. Ἄλλα.... τεύχεα, d'autres armes, c'est-à-dire les armes d'Amphius. Ajax est forcé de se contenter d'avoir retiré sa propre lance.

623. Ἀμφίβασιν, la protection : la lutte que soutiendraient les Troyens pour défendre le cadavre. Voyez plus haut la note du vers 299. Les *Scholies* traduisent ἀμφίβασιν par ὑπερμάχσιν, combat de défense.

625-626. Οἱ ἔ,.... Voyez IV, 534-535 et les notes sur ces deux vers.

ὤσαν ἀπὸ σφείων· ὁ δὲ χασσάμενος πελεμίχθη.

ᾠς οἱ μὲν πονέοντο κατὰ κρατερῆν ὑσμίνην.

Τληπόλεμον δ' Ἑρακλείδην, ἧῦν τε μέγαν τε,

ᾠρσεν ἐπ' ἀντιθέῳ Σαρπηδόνι Μοῖρα κραταιή.

Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,

630

υἷός θ' υἱωνός τε Διὸς νεφεληγερέταο,

τόν καὶ Τληπόλεμος πρότερος πρὸς μῦθον ἔειπεν·

Σαρπηδόν, Λυκίων βουληφόρε, τίς τοι ἀνάγκη

πτώσσειν ἐνθάδ' ἐόντι μάχης ἀδαήμονι φωτί;

Ψευδόμενοι δέ σέ φασι Διὸς γόνον αἰγιόχοιο

635

εἶναι· ἐπεὶ πολλὸν κείνων ἐπιτεύεαι ἀνδρῶν,

οἱ Διὸς ἐξεγένοντο ἐπὶ προτέρων ἀνθρώπων.

Ἄλλ' οἷόν τινα φασι βίην Ἑρακληΐην

εἶναι, ἐμὸν πατέρα θρασυμέμονα, θυμολέοντα·

ὅς ποτε δεῦρ' ἐλθὼν ἔνεχ' ἵππων Λαομέδοντος,

640

ἔξ οἷης σὺν νηυσὶ καὶ ἀνδράσι παυροτέροισιν,

Ἰλίου ἐξαλάπαξε πόλιν, χήρωσε δ' ἀγυιάς.

Σοὶ δὲ κακὸς μὲν θυμὸς; ἀποφθινύθουσι δὲ λαοί.

Οὐδέ τί σε Τρώεσσιν ὀίομαι ἄλκαρ ἔσσεσθαι,

ἐλθόντ' ἐκ Λυκίης, οὐδ' εἰ μάλα καρτερός ἐσσι,

645

628. Τληπόλεμον. Τlépolème était fils d'Hercule et petit-fils de Jupiter. Voyez II, 653-670.

629. Σαρπηδόνη. Sarpédon était fils de Jupiter. Voy. la note II, 876.

*633. Τίς τοι ἀνάγκη, c'est-à-dire τίς ἀνάγκη ἐστὶ σοι; *quæ tibi necessitas est?*

636. Ἐπιτεύεαι, *inferior es*. Littéralement: il te manque beaucoup pour être à leur hauteur.

636. Εἶναι... Nous retrouvons ici le texte primitif du manuscrit de Venise, et les *Scholies* A, c'est-à-dire les signes d'Aristarque, l'abrégé du commentaire d'Aristarque par Aristonicus, les extraits de Didyme, d'Hérodien, de Nicanor, et les notes du savant compilateur des quatre grammairiens.

637. Ἐπὶ προτέρων ἀνθρώπων, du temps des hommes d'autrefois.

638. Ἄλλ' οἷόν τινα, *sed qualem virum*, répond à une pensée sous-entendue; *non,*

ils ne te ressemblaient pas. C'est ainsi que l'expliquent les philologues modernes. Aristarque entendait οἷον comme exclamation: ἡ διπλή, ὅτι τὸ οἷον ἐπὶ θαυμασμοῦ. Aristophane de Byzance l'avait entendu de même. Tyrannion lisait ἄλλοισιν en un seul mot. Τlépolème dirait alors qu'Hercule a été un guerrier *bien différent* de Sarpédon. Cette leçon est celle que Bothe a préférée. Je crois que c'est Aristarque qui a raison. Comparez les vers 601-602. Quant à βίην Ἑρακληΐην, voy. la note II, 658, sur βίη Ἑρακληΐη.

639. Θρασυμέμονα. *Scholies*: τολμηρὸν, θρασὺν ἐν τῷ μένειν, ἢ θρασέως ὑπομένοντα ἐν τῇ μάχῃ.

640. Ἐνεχ' ἵππων. Il s'agit des chevaux que Laomédon avait promis à Hercule pour la délivrance d'Hésione, et que Laomédon refusait de lui donner.

645. Οὐδ' εἰ μάλα καρτερός ἐσσι ne veut pas dire que Τlépolème consent à

ἀλλ' ὑπ' ἐμοὶ δμηθέντα πύλας Ἰδίοιο περήσειν.

Τὸν δ' αὖ Σαρπηδῶν, Λυκίων ἀγὸς, ἀντίον ἠΰδα·

Τληπόλεμ', ἥτοι κείνος ἀπώλεσεν Ἴλιον ἱρὴν,

ἀνέρος ἀφραδίησιν ἀγαυοῦ Λαιομέδοντος,

ὅς ῥά μιν εὖ ἔρξαντα κακῶ ἠνίπαπε μύθῳ,

650

οὐδ' ἀπέδωχ' ἵππους, ὧν εἴνεκα τηλόθεν ἦλθεν.

Σοὶ δ' ἐγὼ ἐνθάδε φημι φόνον καὶ Κῆρα μέλαιναν

ἐξ ἐμέθεν τεύξεσθαι, ἐμῷ δ' ὑπὸ δουρὶ δαμέντα

εὖχος ἐμοὶ δώσειν, ψυχὴν δ' Ἄϊδι κλυτοπόλῳ.

Ὡς φάτο Σαρπηδῶν· ὁ δ' ἀνέσχετο μέλινον ἔγχυος

655

Τληπόλεμος· καὶ τῶν μὲν ἀμαρτῆ δούρατα μακρὰ

ἐκ χειρῶν ἤϊξαν· ὁ μὲν βάλεν αὐχένα μέσσον

Σαρπηδῶν, αἰχμὴ δὲ διαμπερὲς ἦλθ' ἀλεγεινή·

τὸν δὲ κατ' ὀφθαλμῶν ἐρεβεννὴ νύξ ἐκάλυψεν.

Τληπόλεμος δ' ἄρα μῆρόν ἀριστερόν ἔγχυε μακρῶ

660

βεβλήκειν, αἰχμὴ δὲ διέστυτο μαιμώωσα,

ὄστῳ ἐγγριμφθεῖσα, πατήρ δ' ἔτι λοιγὸν ἄμυνεν.

Οἱ μὲν ἄρ' ἀντίθεον Σαρπηδῶνα οἶοι ἑταῖροι

prendre Sarpedon pour un brave. L'indicatif n'a que la valeur d'un conditionnel : non, quand même tu serais un brave.

648. Κείνος, ce héros : Hercule.
654. Κλυτοπόλῳ. *Scholies* : ἐνδόξου ἵππους ἔχοντι, ou simplement τῷ, ἵππικῶ. Quelques-uns voyaient dans cette épithète, souvent jointe au nom de Pluton, l'indication de la puissance terrible du dieu : οὗ κλυτὴ ἐστὶν ἢ ἐπιπώλησις, οἷον ἀκευστή, διὰ τὰς ἐπὶ τοῖς ἀποθανούσιν οἰμωγὰς. Apollonius semble prêter à Aristarque cette bizarre interprétation. Mais il y a une lacune, suivant Lehrs, dans le texte d'Apollonius. La vraie paraphrase d'Aristarque a disparu, et le nom d'Aristarque est resté sur des absurdités qui n'ont aucun rapport avec son système de critique.

655. Ὁ, lui, déterminé au vers suivant par Τληπόλεμος. De même, vers 657-658, ὁ.... Σαρπηδῶν.

656. Ἀμαρτῆ, eodem tempore : de ἄμα, simul, et, selon Curtius, de la racine ἄρ, qui contient l'idée d'adaptation. Aristarque en faisait une apocope de ἀμαρτάδην, vulgo

ἀμαρτῆδην, et l'écrivait ἀμαρτῆ, oxyton. *Scholies* : ὀξύνει δὲ ὁ Ἀρίσταρχος, βουλόμενος αὐτὸ τοῦ ἀμαρτῆδην ἀποκεκόφθαι. L'analogie avec les autres adverbess en τη a fait préférer le circonflexe sur la finale. Hérodien écrivait même ἀμαρτῆ (ἀμαρτῆ), avec iota adserit. Le scholiaste d'Ammonius : οἱ δὲ περὶ Ἡρωδιανὸν περισπῶσι, καὶ προσγράφουσι (scilicet τὸ ι). On a donc le choix, pour l'écriture, entre ἀμαρτῆ, ἀμαρτῆ et ἀμαρτῆ. Nous suivons l'usage le plus conforme à l'analogie. Quant à la leçon vulgaire, ὄμαρτῆ, c'est une faute des copistes, et rien de plus. Wolf, dans l'*Odyssée*, XXII, 81, a mis ἀμαρτῆ, iota souscrit. C'est inadvertance sans doute ; car il adopte partout ἀμαρτῆ dans l'*Iliade*.

661. Βεβλήκειν avec le ν euphonique, pour βεβλήκει, comme ἤσκειν, III, 388, pour ἤσκει.

662. Πατήρ. Jupiter sauve la vie à son fils cette fois encore (ἔτι) ; mais plus tard Sarpedon sera livré au destin. Il est tué par Patrocle, XVI, 480.

ἐξέφερον πολέμοιο· βάρυνε δέ μιν δόρυ μακρὸν
 ἐλκόμενον· τὸ μὲν οὔτις ἐπεφράσατ' οὐδ' ἐνόησεν
 μηροῦ ἐξερύσαι, δόρυ μελινον, ὄφρ' ἐπιβαίῃ,
 σπευδόντων· τοῖον γὰρ ἔχον πόνον ἀμφιέποντες.

665

Τληπόλεμον δ' ἐτέρωθεν εὐκνήμιδες ἄχαιοι
 ἐξέφερον πολέμοιο· νόησε δὲ θεὸς Ὀδυσσεύς,
 τλήμονα θυμὸν ἔχων, μαίμησε δέ οἱ φίλον ἦτορ·
 μερμήριξε δ' ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
 ἢ προτέρω Διὸς υἱὸν ἐριγδοῦπιόιο διώκοι,
 ἢ ὄγε τῶν πλεόνων Λυκίων ἀπὸ θυμὸν ἔλοιτο.

670

Οὐδ' ἄρ' Ὀδυσσῆϊ μεγάλῃτορι μόρσιμον ἦεν
 ἰφθιμον Διὸς υἱὸν ἀποκτάμεν ὄξει γαλκῶ·

675

τῷ ῥα κατὰ πληθὺν Λυκίων τράπε θυμὸν Ἀθήνη.
 Ἐνθ' ὄγε Κοίρανον εἶλεν, Ἀλάστορά τε Χρομίον τε,
 Ἄλκανδρόν θ' Ἄλιόν τε, Νοήμονά τε Πρύτανίν τε.

Καὶ νύ κ' ἔτι πλέσνας Λυκίων κτάνε θεὸς Ὀδυσσεύς,
 εἰ μὴ ἄρ' ὄξυ νόησε μέγας κορυθαίολος Ἴκτωρ.

680

Βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἶθροπι γαλκῶ,
 δεῖμα φέρων Δαναοῖσι· χάρη δ' ἄρα οἱ προσιόντι
 Σαρπηδῶν, Διὸς υἱὸς, ἔπος δ' ὀλοφυδνὸν ἔειπεν·

Πριαμίδη, μὴ δὴ με ἔλωρ Δαναοῖσιν ἐάσῃς
 κεῖσθαι, ἀλλ' ἐπάμυνον· ἔπειτά με καὶ λίποι αἰὼν

685

666. Ὀφρ' ἐπιβαίῃ. Bothe : « ut currum
 « conscenderet ; quod facere eum prohibere
 « bat hasta femori infixa. »

667. Σπευδόντων est considéré comme
 dépendant de οὔτις : nemo... festinantium.
 Je préfère l'explication de Dübner, σπευ-
 δόντων, génitif absolu : dum festinant,
 dans leur précipitation. Homère donne les
 idées à mesure, et ne fait pas des combi-
 naisons de grammairien savant. — Ἀμφιέ-
 ποντες, circa (eum) occupati. L'essentiel
 était de sauver la personne de Sarpédon.

670. Τλήμονα, d'après les Scholies,
 équivalant à εὐτοίμον, et μαίμησέ οἱ ἦτορ
 signifie qu'Ulysse était possédé d'une vio-
 lente passion. Voyez la note X, 234.

673. Ὀγε redondant, comme quelque-
 fois ille en latin, au second membre de

phrase. Voyez la note I, 490. — Τῶν
 πλεόνων Λυκίων, istorum plurimorum
 Lyciorum, de la vulgaire foule des Lyciens
 (qu'il avait à sa portée). Le vers 676, τῷ ῥα
 κατὰ πληθὺν Λυκίων... commente claire-
 ment l'expression.

676. τῷ ῥα, quare igitur ; mais αὐτῷ,
 illi, est sous-entendu (ἔτραπε θυμὸν
 αὐτῷ).

677-678. Κοίρανον... Plusieurs des Ly-
 ciens tués par Ulysse ont des homonymes
 dans l'armée grecque ; personnellement, ils
 sont tous inconnus.

685. Αἰὼν, vita. Sarpédon, comme le
 remarque Eustathe, ne demande rien autre
 chose que de ne point être abandonné aux
 ennemis. Il a fait le sacrifice de sa vie ;
 mais il voudrait mourir dans les murs

ἐν πόλει ὑμετέρῃ, ἐπεὶ οὐκ ἄρ' ἔμελλον ἔγωγε
νοστήσας οἰκόνδε, φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
εὐφρανέειν ἄλλοχόν τε φίλην καὶ νήπιον υἷόν.

Ὡς φάτο· τὸν δ' οὔτι προσέφη κορυθαίολος Ἴεκτωρ,
ἀλλὰ παρήϊξεν, λεληημένος, ὄφρα τάχιστα
ῶσαιτ' Ἀργείους, πολέων δ' ἀπὸ θυμὸν ἔλοιτο. 690

Οἱ μὲν ἄρ' ἀντίθεον Σαρπηδόνα δῖοι ἑταῖροι
εἶσαν ὑπ' αἰγιόχοιο Διὸς περικαλλεῖ φηγῶ·
ἐκ δ' ἄρα οἱ μηροῦ δόρυ μείλινον ὧσε θύραζε
ἴφθιμος Πελάγων, ὅς οἱ φίλος ἦεν ἑταῖρος. 695

Τὸν δ' ἔλιπε ψυχῇ, κατὰ δ' ὀφθαλμῶν κέχυσ' ἀγλῆς·
αὖτις δ' ἐμπνύνθη, περὶ δὲ πνοῆ Βορέαιο
ζώγρει ἐπιπνέουσα κακῶς κεκαφητότα θυμόν.

Ἀργεῖοι δ' ὑπ' Ἄρηϊ καὶ Ἴεκτορι χαλκοκορυστῆ
οὔτε ποτὲ προτρέποντο μελαινάων ἐπὶ νηῶν,
οὔτε ποτ' ἀντεφέροντο μάχῃ, ἀλλ' αἰὲν ὀπίσσω
γάζονθ', ὡς ἐπύθοντο μετὰ Τρώεσσιν Ἄρηα. 700

Ἔνθα τίνα πρῶτον, τίνα δ' ὕστατον ἐξενάριζαν

d'Ilion. Les mots οὐκ ἄρ' ἔμελλον ἔγωγε...
disent qu'il se croit frappé mortellement.

690. Παρήϊξεν. Hector cède à la nécessité signalée au vers 679. Il faut arrêter les massacres d'Ulysse. Sarpédon ne court point risque d'être abandonné. Si Hector passe et ne lui répond pas, ce n'est point insensibilité, ni non plus passion de batailleur. Repousser les Grecs, c'est assurer ce que demande Sarpédon.

692. Οἱ, eux, déterminé plus loin par δῖοι ἑταῖροι.

693. Φηγῶ. Ce hêtre, ou, selon les modernes, ce chêne à glands doux (*quercus esculus*), se dressait, d'après Homère, à peu de distance de la porte Scée. Il en est question dans plusieurs passages. Sur le Plan de Nicolaidès, il est à l'extrémité nord du village de Bounarbachi.

694. Ὡσε θύραζε ἀπλοῖαζ εἶπεν ἀντί τοῦ ἐξω. [Eustathe.]

695. Πελάγων. Pélagon est inconnu.

696. Τὸν δ' ἔλιπε... Ici, comme à propos d'Énée, vers 310, Homère emploie par analogie, pour exprimer une défaillance,

les termes qui ailleurs signifient la mort. Daremberg cite ce tableau comme pris sur la nature même.

697. Ἐμπνύνθη, vulgo ἀμπνύνθη. Voyez la note XXII, 475.

698. Ζώγρει pour ἐζώγρει : *refocillabat*. Dans d'autres passages, le verbe ζωργέω signifie *prendre vivant*. Eustathe : ὄρα δὲ τὸ ἐζώγρει ἐνταῦθα, ἀντί τοῦ ἀνεζωπύρει ἀγείρουσα τὴν ζωὴν· ἀλλαχού δὲ ζωγρεῖν λέγει τὸ ζωντάς τινας ἀγρεύειν ἀγμυλωσίας νόμῳ. — Κακῶς κεκαφητότα dépend de θυμόν, *animam*, la respiration. Il signifie que cette respiration était haletante, oppressée. On suppose un verbe κάπω, *humer l'air*, et un substantif κάπος, synonyme de πνεύμα. Homère n'a que le participe parfait poétique *κεκαφητός*.

700-702. Οὔτε... Les Grecs exécutent leur retraite conformément aux prescriptions de Diomède. Eustathe : κατὰ φάσας παρήγγειλεν ὁ Διομήδης. Voyez plus haut les vers 605-606.

703. Ἔνθα... Comparez Virgile, *Énéide*, XI, 664.

Ἐκτωρ τε Πριάμοιο πάϊς καὶ χάλκεος Ἄρης;
 Ἄντιθεον Τεύθραντ', ἐπὶ δὲ πλήξιππον Ὀρέστην, 705
 Τρῆχόν τ' αἰχμητὴν Λιτώλιον, Οἰνόμαόν τε,
 Οἰνοπίδην θ' Ἐλενον, καὶ Ὀρέσθιον αἰολομήτρην,
 ὅς ῥ' ἐν Ἰλῆ ναιεσκε, μέγα πλοῦτοιο μεμηλώς,
 λίμνη κεκλιμένος Κηφισίδι· πὰρ δέ οἱ ἄλλοι
 ναῖον Βοιωτοὶ, μάλα πλονα δῆμον ἔχοντες. 710
 Τοὺς δ' ὡς οὖν ἐνόησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη
 Ἀργείους δλέκοντας ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ,
 αὐτίκ' Ἀθηναίην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 ὦ πόποι, αἰγίόχοιο Διὸς τέκος, Ἄφρυτώνη,
 ἧ ῥ' ἄλιον τὸν μῦθον ὑπέστημεν Μενελάω,
 Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι,
 εἰ οὕτω μαινέσθαι ἐάσομεν οὖλον Ἄρηα.
 Ἄλλ' ἄγε δὴ καὶ νῶϊ μεδώμεθα θούριδος ἀλκῆς.
 ὦς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη.
 Ἢ μὲν ἐποιχομένη χρυσάμπυκας ἔντυεν ἵππους 720
 Ἥρη, πρέσβα θεὰ, θυγάτηρ μεγάλοιο Κρόνιο·

705-707. Ἄντιθεον.... Tous ces Grecs tués par Mars et par Hector sont inconnus, sauf peut-être Oreste, si c'est le même dont parle Apollodore, et qui était fils d'Achéloüs. Il y a une diploe d'Aristarque sur le vers 705, à propos de l'homonymie de cet Oreste et du fils d'Agamemnon; mais, par une erreur bizarre des copistes, la note d'Aristarque a été transportée à Teuthras, qui n'a rien de commun avec l'histoire de la famille des Atrides, ni peut-être avec aucune autre histoire : ὅτι ὁμῶνυμος οὗτος τῷ Ἀγαμέμνονος υἱῷ Τεύθραντι. Il est évident que Τεύθραντι est là pour Ὀρέστη. Nous pouvons supposer qu'Aristarque n'avait pas mis de nom propre. Quand on a dit le fils d'Agamemnon, on n'a pas besoin de dire Oreste. Teuthras est une addition faite par quelque ignorant, qui ne voulait pas qu'on pût se méprendre sur celui des deux guerriers d'Homère qui avait un homonyme dans le palais de Mycènes.

707. Αἰολομήτρην, à la mitre bariolée. Voyez, IV, 137, la note sur la mitre.

708. Ἰλῆ. Voyez II, 500, où Ἰλῆν

compte pour un spondée. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει Ἰδῆ· ἔστι δὲ τῆς Λυδίας ἡ Ἰδῆ, ὁ δὲ ἀνὴρ Βοιωτίας καὶ κώμη Βοιωτίας ἡ Ἰλῆ· καὶ ὅτι νῦν συνεσταλμένως λέγεται ἡ πόλις, ἐκτέταται δὲ ἐν τῷ Καταλόγῳ διὰ μέτρον.

709. Λίμνη.... Κηφισίδι, le lac du Céphise : le lac formé par le Céphise de Béotie, ordinairement nommé lac de Cope ou lac Copais.

714. Τοὺς : Hector et Mars.

714. ὦ πόποι.... Voyez ce vers, II, 457. Sur ὦ πόποι, voyez la note I, 254.

715. Τὸν μῦθον, c'est-à-dire ἐκεῖνον τὸν μῦθον. Il s'agit comme dit Heyne, de quelque chose de plus que des paroles : *illud quod olim sermone declaravimus*. Le mot français engagement traduirait bien μῦθον.

716. Ἴλιον.... Voyez II, 413 et la note sur ce vers.

720. Χρυσάμπυκας, *aureis phaleris ornatos*, au frontal d'or.

Ἥβη δ' ἀμφ' ὀχέεσσι θεῶς βάλε καμπύλα κύκλα,
χάλκεια, ὀκτάκνημα, σιδηρέω ἄξονι ἀμφί.

Τῶν ἦτοι χρυσή ἴτυς ἀφθιτος, αὐτὰρ ὑπερβεν
χάλκ' ἐπίσσωτρα προσαρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι · 725

πλήμναι δ' ἀργύρου εἰσὶ περιδρομοὶ ἀμφοτέρωθεν.
Δίφρος δὲ χρυσεῖσι καὶ ἀργυρέοισιν ἰμᾶσιν
ἐντέταται, δοῖαι δὲ περιδρομοὶ ἀντυγές εἰσιν.

Τοῦ δ' ἐξ ἀργύρεος ῥυμὸς πέλεν· αὐτὰρ ἐπ' ἄκρω
δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγόν, ἐν δὲ λέπαδνα 730
κάλ' ἔβαλε, χρύσει' ὑπὸ δὲ ζυγὸν ἤγαγεν Ἥρη
ἵππους ὠκύποδας, μεμαυῖ ἔριδος καὶ αὐτῆς.

Αὐτὰρ Ἀθηναίη, κούρη Διὸς αἰγιόχοιο,

722. Ἥβη. Hébé est ici la servante de Junon; elle lui monte son char pièce à pièce. Elle commence par mettre les roues (καμπύλα κύκλα) aux deux côtés du char (ἀμφ' ὀχέεσσι).

723. Ἀμφί joue ici le rôle d'une préposition, et c'est de cette préposition que dépend ἄξονι. Les deux roues bardées d'airain tournent sur un essieu de fer.

724. Τῶν... ἴτυς, le pourtour d'elles: le pourtour des roues; les jantes qui formaient le cercle.

725. Χάλκ' ἐπίσσωτρα. C'est la garniture d'airain qui protège extérieurement les jantes, et qui est proprement le pourtour.

726. Πλήμναι, les moyeux des roues.

727. Δίφρος, le siège du char. Le mot δίφρος signifie assez souvent le char lui-même; mais *siège* est le sens propre: δίφρος, pour δίφορος, parce qu'on s'y asseyait deux.

728. Δοῖαι... ἀντυγες, deux rampes: une double rampe. Voyez plus haut, vers 262, la note sur ἐξ ἀντυγες. On ignore ce qu'Homère entend par double rampe. La paraphrase des scholiastes ne donne ici aucune idée nette: αἱ περιφέρειαι τοῦ ἄματος αἰ παραπεπηγυῖαι· τὰ ἐπὶ τοῦ δίφρου ἡμικύκλια, ὅθεν καὶ τὰ ἡνία ἐξάπτονται. *Sunt verba et voces*. Les commentateurs se bornent à transcrire ou à traduire ces mots vides de sens. Je croirais volontiers qu'il s'agit d'une ἀντυξ à garniture ouvragée. La garniture forme elle-même ἀντυξ: de là, δοῖαι ἀντυγες, par

opposition à l'ἀντυξ sans garniture. Un autre dira peut-être quelque chose de plus satisfaisant. — Voici le sens que le savant philologue M. Ed. Tournier me propose, pour les deux interprétations données par les *Scholies*, ou du moins pour ce qu'il regarde comme deux interprétations: « 1^o La *περιφέρεια*, qui formait un tout continu, pouvait cependant être considérée comme double, puisqu'on y pouvait distinguer une rampe de droite et une rampe de gauche. 2^o La seconde interprétation paraît représenter l'ἀντυξ comme un demi-cercle fixé à la partie antérieure du char. Si l'on se représente ce demi-cercle comme ayant l'ouverture en haut, on comprendra qu'on ait pu s'en servir pour attacher les rênes. S'il y en avait deux, c'était probablement pour le cas où le *παραβάτης* venait à changer de place avec l'ἡνίοχος. »

729. Ἀργύρεος ῥυμὸς, un timon d'argent. — Ἐπ' ἄκρω, à l'extrémité (du timon).

730. Ζυγόν: la traverse aux deux bouts de laquelle étaient les cerceaux ou colliers, ζεύγλαι. Les chevaux étaient au joug, comme les bœufs, mais ils tiraient par le poitrail et par les épaules, ayant chacun le cou dans sa ζεύγλη. Suivant quelques-uns, il n'y avait point de colliers. Le joug, entaillé ou courbé en demi-cercle à chaque extrémité, posait en s'emboîtant sur le cou du cheval, et on le fixait à l'aide de courroies, λέπαδνα, passées sous le cou. C'est le demi-cercle et ses courroies qui seraient alors la ζεύγλη.

πέπλον μὲν κατέχευεν ἕανόν πατρὸς ἐπ' οὔδει,
 ποικίλον, ὃν ῥ' αὐτὴ ποιήσατο καὶ κάμε χερσίν· 735
 ἣ δὲ χιτῶν' ἐνδύσα Διὸς νεφεληγερέταο,
 τεύχεσιν ἐς πόλεμον θωρήσσετο δακρυδέντα.
 Ἄμφι δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλειτ' αἰγίδα θυσσανόεσσαν,
 δεινὴν, ἣν πέρι μὲν πάντῃ Φόβος ἐστεφάνωται·
 ἐν δ' Ἔρις, ἐν δ' Ἀλκῇ, ἐν δὲ κρυόεσσα Ἴωκῇ, 740
 ἐν δέ τε Γοργεῖη κεφαλῇ δεινοῖο πελώρου,
 δεινὴ τε σμερδνὴ τε, Διὸς τέρας αἰγιόχοιο.
 Κρατὶ δ' ἐπ' ἀμφίφαλον κυνέην θέτο τετραφάλῃρον,

734-736. Πέπλον.... Ces vers se retrouvent VIII, 385-387, où Zénonote les croyait mieux à leur place qu'ici. Aristarque, au contraire, les approuvait ici et les désapprouvait là. Il les avait marqués ici d'astérisques sans obels : οἱ ἀστερίσκοι, ὅτι ἐνταῦθα μὲν καλῶς κεῖνται, ἐν δὲ τῇ Κόλῳ μάχῃ (c'est le chant VIII), μηδεμιᾶς φαινομένης ἀριστείας, οὐ δεόντως. οὐ δὲ Ζηνόδοτος τοῦτους μὲν ἀθετεῖ, ἐκείνους δὲ καταλείπει. Eustathe fait mention des astérisques dont Aristarque avait marqué les vers 734-736; mais l'explication qu'il donne de ces signes manque de clarté et d'exactitude.

734. Ἐανόν, avec cette quantité, est adjectif, et signifie *souple, moelleux*. On a vu ἕανοῦ substantif, à bref, III, 385. — Πατρὸς ἐπ' οὔδει, sur le sol de son père, c'est-à-dire dans le palais de Jupiter. Minerve habitait avec Jupiter sur la plus haute cime de l'Olympe.

736. Χιτῶν(α)... Διός, *loricam Jovis*. Il est évident qu'Homère parle ici d'une cuirasse ou d'une cotte de mailles, le στρεπτός χιτῶν d'Aristarque. Voyez plus haut la note du vers 413.

738. Αἰγίδα θυσσανόεσσαν. Voyez II, 447-449 et les notes sur ces vers.

739. Φόβος ἐστεφάνωται, *Fuga circumdata est*, la Fuite est en bordure (forme bordure). J'écris Φόβος par une majuscule, parce qu'il n'y a aucune raison de le distinguer des mots qui suivent. C'est une personification au même titre que Ἔρις, Ἀλκῇ et Ἴωκῇ. Si on le considère comme nom commun, il faut en faire autant pour les autres. Le poète ne donne à ces êtres qu'une existence fort abstraite; et, il ne

vaut peut-être pas la peine qu'on le prenne pour autre chose que des idées. Aussi quelques-uns ne mettent-ils aucune majuscule.

741. Γοργεῖη ἐκίναυτ' ἀτῆς Γοργούς. Eustathe : Τὸ Γοργεῖη κεφαλῇ δεινοῖο πελώρου λέγει κατ' ἀνάγνωσιν, ἀντὶ ἣ κεφαλῇ τῆς Γοργούς τοῦ δεινοῦ πελώρου. Nous avons vu une forme analogue, II, 54 : Νεστορέη παρὰ νηὶ Πυλογενέος βασιλῆος. Quant à la tête de Méduse, Virgile dit, *Énéide*, VIII, 437 : α ... ipsamque in pectore divæ Gorgona, « desecto vertentem lumina collo. »

743. Ἀμφίφαλον κυνέην. On a vu, III, 262, Μénélas frappant d'un coup d'épée Pâris au cimier du casque : κόρυθος φάλον. Puisque φάλος est le cimier, on peut conclure qu'un casque ἀμφίφαλος est un casque à double cimier, ou à cimier doublement saillant, de quelque façon qu'il faille se présenter la position des deux cônes. Buttman entend par ἀμφίφαλος, que le cône métallique couvrait entièrement ou tout à l'entour le casque proprement dit, et qu'il n'y avait qu'un cimier. Ce serait alors comme un casque double, composé d'une calotte dans un cône. D'après l'interprétation d'Aristarque, ἀμφίφαλος κυνέη est simplement un casque orné de bossettes à la partie antérieure : σάλοι, οἱ κατὰ μέτωπον τῆς περικεφαλαίας ἀσπίδισκοι. La plupart des modernes entendent, un casque orné de bossettes tout à l'entour, ce qui tient compte du sens propre de ἀμφί. Mais il y a une convexité au frontal, là où sont les bossettes, ce qui suffit pour justifier l'emploi du composé ἀμφίφαλος. Quant au mot κυνέη, c'est proprement un bonnet de peau

χρυσείην, ἑκατὸν πολιῶν πρυλέεσσ' ἀραρυῖαν.

Ἔς δ' ὄχεα φλόγεα ποσὶ βήσεται, λάζετο δ' ἔγχεος
βριθῦ, μέγα, στιβαρὸν, τῷ δάμνησι στίγχεσ ἀνδρῶν
ἡρώων, τοῖσίντε κοτέσσεται ὄβριμοπάτρη.

Ἥρη δὲ μάλιστα θυῶς ἐπεμαίετ' ἄρ' ἵππους·

αὐτόμαται δὲ πύλαι μύκον οὐρανοῦ, ἃς ἔχον ὦραι,

745

de chien; mais, comme le latin *galea* (bonnet à poil), il se prend pour un casque de métal aussi bien que pour un couvre-chef de cuir. Ici, la *κυνέη* est un casque d'or. — Τετραφάληρον, à quadruple panache, suivant l'explication de Buttman. D'autres regardent τετραφάληρος comme synonyme de τετράφαλος, qui a quatre lossettes, ou quatre éminences, ou quatre cônes. D'après Eustathe, il faut rapporter le mot à φάλαρα, et Homère parle de quatre chaînettes ou de quatre anneaux attachés à la partie du casque qui couvre les joues : φάλαρα δὲ κίρκοι τινὲς τῆς περικεφαλαίας ἐν ταῖς παραγναθίσιν. On ne se figure pas très-bien quatre panaches sur un casque. On se figure encore moins qu'un casque puisse être à la fois ἀμφίφαλος et τετράφαλος. Les κίρκοι d'Eustathe se recommandent des Alexandrins : ἐξηγουόμενοι οἱ παλαιοί. Voici en effet la note d'Aristarque : φάλαρα δὲ, οἱ ἐν ταῖς παραγναθίσιν κίρκοι, δι' ὧν αἱ παραγναθίδες καταλαμβάνονται τῆς περικεφαλαίας. Mais l'explication par φάλαρα n'est guère qu'une hypothèse. Il semblerait plus naturel de traduire τετραφάληρον, au brillant panache, mot à mot au quatre fois brillant (panache sous-entendu); car φάληρον est tout à la fois, selon Buttman, et le panache et l'épithète du panache brillant.

744. « Ἐκατὸν πολιῶν πρυλέεσσ' ἀραρυῖαν, centum urbium peditibus aptam, « hoc est tam magnam, ut vel centum urbium militibus tegumento esse possit. « Vide N (XIII), 188; Σ (XVIII), 610. Si « milia portentosa de Marte narrat inferius, « 860, et Φ (XXI), 407; de Neptuno, « N (XIII), 20; de Junone et ejus equis, « 770, 785; novimusque hisce non modestiora Indorum commenta et Judæorum « gentiumque septentrionalium. » [Bothe.] Quoi qu'en dise Bothe, l'hyperbole est inouïe, et rien de ce qu'il cite n'en approche. La Renommée de Virgile, qui cache

sa tête dans les nuages, est elle-même tout ce qu'il y a de plus naturel, comparée à un casque où tiendraient plus de cent mille têtes. Quelques anciens avaient donné du vers d'Homère une explication qui paraît assez vraisemblable, et qu'Eustathe a rapportée : τινὲς δὲ φασιν... ὅτι ἑκατὸν πόλεων ὀπίτητας εἶχεν ἐν τετυπωμένους ἔαυτῇ. Le mot ἀραρυῖαν, comme en latin *aptam*, se prête à ce sens. Il reste encore assez de merveilleux; mais ceci est de l'art divin. Hermann entend par πρυλέες des chefs militaires, ce qui restreint le nombre des figures représentées sur le casque : cent chefs de villes, ou les chefs des cent villes de la Crète. Mais cent figures ou cent mille, c'est tout un; et une armée semble assez à sa place sur le casque d'une déesse guerrière. D'ailleurs πρυλέες, dans tous les autres passages d'Homère, signifie *fantassins*. C'est en ce sens qu'Aristarque l'explique partout, et ici même : πρυλέεσσι· πεζοῖς ὀπίτητας. Lehrs : « Πρυλέες ei sunt pedites : M (XII), 77; A (XI), 49; E (V), « 744; et profecto locos Homeri inspicienti nihil speciosius. »

745. Ὅχεα φλόγεα. Zoile prenait sans doute φλόγεα à la lettre, et se moquait de ce char de feu, qui aurait rôti la déesse. Voyez plus haut la note sur le vers 4. Il est évident que φλόγεα n'est qu'une image : brillant comme la flamme, ou rapide comme la flamme.

747. Ὀβριμοπάτρη, la fille d'un père puissant : la fille du maître des dieux. *Scholies* : ὄβριμον καὶ ἰσχυρὸν πατέρα ἔχουσα.

749. Πύλαι... οὐρανοῦ, les portes du ciel, c'est-à-dire les nuages. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι πύλαι οὐρανοῦ. τὰ νέφη ὁ γὰρ ὑπὲρ ταῦτα τόπος ὁμωνύμως τῷ στερεμνίῳ οὐρανὸς καλεῖται. — ὦραι, les Heures : les déesses des saisons; les dispensatrices de la pluie et du beau temps. Les nuages sont leur domaine propre. Elles les replient ou les déploient, et c'est

τῆς ἐπιτέτραπται μέγας οὐρανὸς Οὐλύμπός τε,
 ἡμὲν ἀνακλῖναι πυκινὸν νέφος ἠδ' ἐπιθεῖναι. 750

Τῆ ῥα δι' αὐτῶν κεντρηγεκάς ἔχον ἵππους·
 εὖρον δὲ Κρονίωνα θεῶν ἄτερ ἤμενον ἄλλων,
 ἀκροτάτη κορυφῇ πολυδειράδος Οὐλύμπιοι.

Ἔνθ' ἵππους στήσασα θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
 Ζῆν' ὕπατον Κρονίδην ἐξείρετο καὶ προσέειπεν· 755

Ζεῦ πάτερ, οὐ νημεσίζη Ἄρει τάδε καρτερὰ ἔργα,
 ὄσσάτιόν τε καὶ οἶον ἀπώλεσε λαὸν Ἀχαιῶν
 μάψ, ἀτὰρ οὐ κατὰ κόσμον; Ἔμοι δ' ἄχος· οἱ δὲ ἔκηλοι
 τέρπονται Κύπρις τε καὶ ἀργυρότοξος Ἀπόλλων, 760
 ἄφρονα τοῦτον ἀνέντες, ὃς οὔτινα οἶδε θέμιστα.

Ζεῦ πάτερ, ἧ ῥά τί μοι κεχολώσεται, αἶ κεν Ἄρηα
 λυγρῶς πεπληγυῖα μάχης ἐξ ἀποδίωμαι;

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς·
 Ἄγρει μάν οἱ ἔπορσον Ἀθηναίην ἀγελεῖην,
 ἧ ἔ μάλιστ' εἴωθε κακῆς ὀδύνησι πελάζειν. 765

Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη·
 μᾶστιξεν δ' ἵππους· τῷ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην
 μεσσηγὺς γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.

Ὅσσον δ' ἠεροειδὲς ἀνὴρ ἶδεν ὀφθαλμοῖσιν, 770

ainsi qu'elles ouvrent ou qu'elles ferment
 les portes du ciel.

750. Οὐρανὸς Οὐλύμπός τε. Le mont
 Olympe dépasse les nuages; ses sommets
 sont donc dans le ciel. Voilà pourquoi il
 faut que les portes du ciel s'ouvrent pour
 laisser passer les déesses d'une cime à une
 autre; et voilà comment les Heures ont
 à s'occuper de l'Olympe ainsi que du ciel :
 τῆς ἐπιτέτραπται, quibus commissus est.

751. Ἀνακλῖναι.... Scholies : ἀνακλῖναι·
 διαστεῖλαι, ἀναζυγῶσαι, ἀναστεῖλαι. ἐπι-
 θεῖναι· ἐπικλῖναι, ἐπιπτῶσαι. Bothe : « Vo-
 α cabula propria in aperiendis vel clauden-
 α dis foribus, quemadmodum Latini dicunt
 « *abdere fores.* »

754. Ἀκροτάτη κορυφῇ signifie ou une
 très-haute cime, ou l'extrême cime d'un
 des sommets, et non pas la plus haute
 cime, puisque le palais de Jupiter était sur

la plus haute cime, et que les déesses vien-
 nent de ce palais. Aristarque : ἀκροτάτη,
 ἀντὶ τοῦ ἀκρα.

758. Ὅσσάτιον, synonyme de ὄσον, ne
 se trouve nulle part ailleurs.

759. Οἱ, eux, déterminé au vers suivant
 par les sujets Κύπρις et Ἀπόλλων.

765. Ἄγρει μάν, eh bien, soit! *Scho-*
lies : ἄγε δῆ.

766. Πελάζειν, conduire vers : jeter ou
 plonger dans (*injicere*).

770-772. Ὅσσον.... Ces trois vers sont
 cités par Longin comme un exemple de ὕψος,
 c'est-à-dire de sublime. On connaît l'imi-
 tation de Boileau : « Autant qu'un homme,
 assis au rivage des mers, Voit, d'un roc
 élevé, d'espace dans les airs, Autant des
 immortels les coursiers indomptables En
 franchissent d'un saut. »

770. ἠεροειδὲς équivalait à ἀέριον : *per*

ἤμενος ἐν σκοπιῇ, λεύσων ἐπὶ οἴνοπα πόντον·
τόσσον ἐπιθρώσκουσι θεῶν ὑψηλές ἵπποι.

Ἄλλ' ὅτε δὴ Τροίην Ἴξον ποταμῷ τε ρέοντε,
ἦχι ῥοῆς Σιμόεις συμβάλλετον ἠδὲ Σκάμανδρος,
ἐνθ' ἵππους ἔστησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη, 775
λύσσασ' ἐξ ὀχέων, περὶ δ' ἠέρα πουλὺν ἔχευεν·
τοῖσιν δ' ἀμβροσίην Σιμόεις ἀνέτειλε νέμεσθαι.

Αἱ δὲ βάτην, τρήρωσι πελειάσιν ἴθμαθ' ὁμοῖαι,
ἀνδράσιν Ἀργείοισιν ἀλεξέμεναι μεμαυῖαι.
Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἴκανον ἔθι πλεῖστοι καὶ ἄριστοι 780
ἔστασαν, ἀμφὶ βίην Διομήδεος ἵπποδάμοιο
εἰλόμενοί, λείουσιν εἰκότες ὠμοφάγοισιν,
ἦ συσὶ κάπροισιν, τῶντε σθένος οὐκ ἀλαπαδνόν·
ἐνθα στᾶσ' ἤυσε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
Στέντορι εἰσαμένη μεγαλήτορι, γάλκεοφώνῳ, 785
ὅς τόσον αὐδῆσασχ' ὅσον ἄλλοι πεντήκοντα·

Αἰδῶς, Ἀργεῖοι, κάκ' ἐλέγχεα, εἶδος ἀγητοί.
Ἵφρα μὲν ἐς πόλεμον πωλέσκετο διὸς Ἀγγιλλεύς,

aerem, à travers l'espace; portant sa vue sans obstacle. *Scholies*: ἀναπεπταμένου τοῦ μεταξύ ἀέρος καὶ μηδενός ἐμποδίζοντος.

773. Τροίην, la plaine de Troie.

774. Συμβάλλετον. Le confluent du Simois et du Scamandre ou Xanthe se trouve à peu près vers le milieu de la plaine de Troie. Le Simois coule de l'est à l'ouest. Au-dessous du confluent, le Scamandre prend lui-même cette direction; mais il revient ensuite à sa direction naturelle, qui est du sud au nord. Seulement il borde désormais la plaine à l'ouest, et non plus à l'est.

776. Ἡέρα πουλὺν, un épais brouillard. Voyez la note sur ἠέρι πολλῇ, III, 381.

777. Ἀμβροσίην, une nourriture divine: une herbe propre à nourrir des chevaux divins. Il ne s'agit pas ici de l'ambroisie. *Scholies*: πᾶν τινα, ἦν οἱ τῶν θεῶν ἵπποι ἐσθίουσι. Voyez plus haut, vers 369, ἀμβρόσιον... εἶδαρ. Les *Scholies* notent qu'Homère a eu soin de ne pas attribuer

cette prévenance au Scamandre, partisan décidé des Troyens.

778. Τρήρωσι, timides. L'adjectif τρήρων, épithète de la colombe, est souvent pris comme substantif, pour désigner la colombe elle-même. — Ἰθμα(τα) est synonyme de βήματα, de ὁρμήματα. C'est un ἀπαξ εἰρημένον, mais le sens n'est pas douteux. Eustathe: τὸ δὲ ἴθμα, οὐ σύνηθες ὄν φράζεσθαι, ἐκ τοῦ ἰέναι γίνεσθαι.

785. Στέντορι. C'est le seul passage où il soit question de Stentor. On suppose que c'était un héraut; mais Homère ne le dit point. Son nom est resté celui d'un type. Nous disons un Stentor, une voix de Stentor.

786. Ὅς τόσον.... Ce vers se termine par trois spondées.

787. Αἰδῶς, honte à vous! ou, c'est une honte. — Κάκ' ἐλέγχεα. Voyez la note sur ἐλέγχεα, II, 235. — Εἶδος ἀγητοί. La déesse reproche aux Grecs de n'avoir que leur bonne mine, de n'être imposants qu'à l'extérieur.

οὐδέποτε Τρῶες πρὸ πυλάων Δαρδανιάων
οἴχνησκον· κείνου γὰρ ἐδεδίδισαν ὄβριμον ἔγχος· 790
νῦν δὲ ἐκάς πόλιος κοίλης ἐπὶ νηυσὶ μάχονται.

Ὡς εἰποῦσ' ὥτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἐκάστου.
Τυδείδῃ δ' ἐπόρουσε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
εὔρε δὲ τόνγε ἀνακτα παρ' ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν,
ἔλκος ἀναψύχοντα, τό μιν βάλε Πάνδαρος ἰῶ. 795

Ἴδρῶς γάρ μιν ἔτειρεν ὑπὸ πλατέος τελαμῶνος
ἀσπίδος εὐκύκλου· τῷ τείρετο, κάμνε δὲ χεῖρα·
ἂν δ' ἴσχων τελαμῶνα κελαινεφές αἶμ' ἀπομόργνυ.
Ἴππειοῦ δὲ θεὰ ζυγοῦ ἤψατο φώνησέν τε·

Ἦ ὀλίγον οἱ παῖδα εἰκότα γείνατο Τυδεύς. 800
Τυδεύς τοι μικρὸς μὲν ἔην δέμας, ἀλλὰ μαχητῆς.
Καί ῥ' ὅτε πέρ μιν ἐγὼ πολεμίζειν οὐκ εἶασκον
οὐδ' ἐκπαιφάσσειν, ὅτε τ' ἤλυθε νόσφιν Ἀχαιῶν
ἄγγελος ἐς Θήβας, πολέας μετὰ Καδμείωνας·
δαίνυσθαί μιν ἀνωγον ἐνὶ μεγάροισιν ἔκηλον· 805
αὐτὰρ ὁ θυμὸν ἔχων ὄν καρτερόν, ὡς τὸ πάρος περ,
κούρους Καδμείων προκαλίζετο, πάντα δ' ἐνίκα
[ῥηϊδίως· τοίη οἱ ἐγὼν ἐπιτάρροθος ἦα].

789. Πυλάων Δαρδανιάων. La porte de Dardanus ou la porte Dardaniennne est la même qu'Homère nomme ordinairement porte Scée.

795. Τό μιν βάλε Πάνδαρος ἰῶ. Il s'agit de la flèche dont Pandarus a blessé Diomède. Voyez plus haut, vers 98.

797. Τῷ, c'est-à-dire ἰδρῶτι : par la sueur. — Τείρετο. Ancienne vulgate, τρίβετο. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, τῷ τείρετο· αἱ δὲ κοιναί, τῷ τρίβετο. — Κάμνε δὲ χεῖρα, *laborabatque manu*. Il était fatigué du grand massacre décrit dans les vers 444 et suivants.

798. Ἄν δ' ἴσχων pour ἀνίσχων δέ : et soulevant.

800. Ἦ ὀλίγον... Construisez : ἦ Τυδεύς γείνατο παῖδα ὀλίγον εἰκότα οἱ, certes, Tydée a engendré un fils peu semblable à lui.

802. Καί ῥ' ὅτε... Ce vers se termine par trois spondees.

803. Ἐκπαιφάσσειν, se livrer à sa furie. *Scholies* : ἐνθουσιᾶν. Voyez la note sur *παιφάσσοισα*, II, 450. D'autres l'entendaient simplement, τὸ φανεροῦν ἐαυτόν, se montrer avec son caractère propre. Tydée aurait dû en effet se souvenir mieux de son rôle pacifique. *Scholies* : ἀλλ' ἐν ἀγγέλου μᾶλλον εἶναι σχήματι.

804. Ἄγγελος. Voyez le récit de cette ambassade, IV, 384-398.

807. Πάντα δ' ἐνίκα. Voyez la note IV, 389.

808. Ῥηϊδίως... Bothe : « Versus peram insertus a Zenodoto, quum Tydeum « olim pugnare veterit Minerva, Diomedem « autem opitulari se dicat. Quem quidem « versum grammaticus sublegit. Δ (IV), « 390. » Aristarque rejette ce vers comme absurde : ἐναντιοῦται δέ· ἢ γὰρ Ἀθηνᾶ οὐ φησι παροτρύνειν, ἀλλὰ κωλύειν. En effet, il n'a aucun droit à figurer dans le texte, et on l'y laisse, je ne sais pour-

Σοὶ δ' ἤτοι μὲν ἐγὼ παρὰ θ' ἵσταμαι ἠδὲ φυλάσσω,
καὶ σε προσφρονέως κέλομαι Τρώεσσι μάχεσθαι. 810
Ἄλλὰ σευ ἢ κάματος πολυῤῆξ γυῖα δέδουκεν,
ἢ νύ σέ που δέος ἴσχει ἀκήριον· οὐ σύγ' ἔπειτα
Τυδέος ἔκγονός ἐσσι δαΐφρονος Οἰνείδαο.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Γιγνώσκω σε, θεὰ, θύγατερ Διὸς ἀγιόχοιο· 815
τῷ τοι προσφρονέως ἐρέω ἔπος οὐδ' ἐπικεύσω.
Οὔτε τί με δέος ἴσχει ἀκήριον οὔτε τις ὄκνος·
ἀλλ' ἔτι σέων μέμνημαι ἐφετμέων, ἅς ἐπέτειλας.
Οὐ μ' εἶας μακάρεσσι θεοῖς ἀντικρὺ μάχεσθαι
τοῖς ἄλλοις· ἀτὰρ εἴ κε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη 820
ἔλθῃσ' ἐς πόλεμον, τήνγ' οὐτάμεν δέξεί' χαλκῶ.
Τοῦνεκα νῦν αὐτός τ' ἀναχάζομαι, ἠδὲ καὶ ἄλλους
Ἄργεῖους ἐκέλευσα ἀλήμεναι ἐνθάδε πάντας·
γιγνώσκω γὰρ Ἄρηα μάχην ἀνὰ κοίρανέοντα.

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη· 825
Τυδεΐδῃ Διόμηδες, ἐμῶ κεχαρισμένε θυμῶ,
μήτε σύγ' Ἄρηα τόγε δεῖδῆθι, μήτε τιν' ἄλλον
ἀθανάτων· τοίη τοι ἐγὼν ἐπιτάρροθός εἰμι.
Ἄλλ' ἄγ' ἐπ' Ἄρηϊ πρότω ἔχε μώνυχας ἵππους·
τύψον δὲ σχεδίνην μηδ' ἄζοο θυῶρον Ἄρηα 830
τοῦτον μαινόμενον, τυκτὸν κακὸν, ἄλλοπρόσαλλον·
ὅς πρώην μὲν ἐμοί τε καὶ Ἄρηι στεῦτ' ἀγορεύων

quoî. Sur ἐπιτάρροθος, voyez la note IV, 390.

812. Ἐπειτα marque la conséquence : et puis, et ainsi, ainsi donc.

813. Οἰνείδαο. Tydée était frère de Méleagre et fils d'Oénéus, roi de Calydon en Étolie.

818. Σέων et ἐφετμέων, synizèses. On scande comme s'il y avait σῶν et ἐφετμῶν.

819. Οὐ μ' εἶας. Voyez plus haut les vers 430-432.

823. Ἀλήμεναι, congregari, se rassembler. Scholies : ἀφροισθῆναι, συστραφεῖναι. L'infinifif ἀλήμεναι est pour ἀλῆναι,

de ἐάλην, aoriste passif de εἴλω, faire replier.

827. Τόγε, propter hoc, à raison de ce que je t'avais dit de faire.

828. Τοίη... Ceci achève de montrer combien le vers 808 mériterait de disparaître.

831. Τυκτὸν κακὸν, fléau factice. Entendez, un fléau qui n'est pas naturel, et qu'on sabbit parce qu'on le veut bien. — Ἄλλοπρόσαλλον, passant de l'un à l'autre : inconstant ami.

832. Στεῦτ(ο), il promettait. Voyez la note II, 597.

Τρωσὶ μαχήσεσθαι, ἀτὰρ Ἀργείοισιν ἀρήξειν·
νῦν δὲ μετὰ Τρώεσσιν ὁμιλεῖ, τῶν δὲ λέλασται.

Ὡς φαιμένη Σθένηλον μὲν ἀφ' ἵππων ὡσε γχαμᾶζε,
χειρὶ πάλιν ἐρύσασ'· ὁ δ' ἄρ' ἐμμαπέως ἀπόρουσεν. 835

Ἢ δ' ἐς δίφρον ἔβαινε παραὶ Διομήδεα δῖον
ἐμμεμαυῖα θεά· μέγα δ' ἔβραχε φήγιμος ἄξων
βριθιοσύνη· δεινὴν γὰρ ἄγεν θεὸν ἄνδρα τ' ἄριστον.

Δάζετο δὲ μάστιγα καὶ ἠνία Παλλὰς Ἀθήνη·
αὐτίκ' ἐπ' Ἀρηϊ πρώτῳ ἔχε μώνυχας ἵππους. 840

Ἦτοι ὁ μὲν Περίφαντα πελώριον ἐξενάριζεν,
Λιτωλῶν ὄχ' ἄριστον, Ὀχησίου ἀγλαὸν υἷον·
τὸν μὲν Ἀρης ἐνάριζε μαιφόνος· αὐτὰρ Ἀθήνη
δῦν' Αἰδὸς κυνέην, μὴ μιν ἴδοι ὄβριμος Ἀρης. 845

Ὡς δὲ ἴδε βροτολοιγὸς Ἀρης Διομήδεα δῖον,
ἦτοι ὁ μὲν Περίφαντα πελώριον αὐτόθ' ἔασεν
κεῖσθαι, ὅθι πρῶτον κτείνων ἐξαινυτο θυμόν·
αὐτὰρ ὁ βῆ ῥ' ἰθὺς Διομήδεος ἵπποδάμοιο.

Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
πρόσθεν Ἀρης ὠρέξαθ' ὑπὲρ ζυγὸν ἠνία ἢ ἵππων, 850

834. Λέλασται, *oblitus est*. C'est le parfait passif de λανθάνω.

835. Ὡς φαιμένη... Virgile, *Énéide*, XII, 468 : « Hoc concussa metu mentem a Juturna virago Aurigam Turni media a inter lora Metiscum Excutit, et longe « l'apsurum temone relinquit; Ipsa subit, « manibusque undantes flectit habenas. »

836. Πάλιν, en arrière. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι ἀντι τοῦ εἰς τὸ ὑπίστω. Le mot πάλιν a toujours ce sens dans Homère. Voyez la note IV, 214.

838-839. Ἐμμεμαυῖα... Ces deux vers sont marqués d'obels par Aristarque, comme inutiles et ridicules : ἀθετοῦνται στίχοι δύο, ὅτι οὐκ ἀναγκαστοί, καὶ γελοῖοι, καὶ οὐδὲν ἄριστον ἔχοντες. Ici, le grammairien a oublié qu'il s'agissait de poésie. Ces vers sont admirables, et ils ont été admirés avec raison. Il y a plus : Virgile et Racine s'en sont souvenus pour écrire, l'un *gemuit sub pondere cymba*, l'autre *L'esstieu crie et se rompt*.

842-843 Περίφαντα... Périphantas et son père Ochésius sont inconnus.

845. Δῦν' Αἰδὸς κυνέην, elle revêtit le casque de Pluton, c'est-à-dire un casque qui la rendait invisible. Entendons, un nuage épais qui était pour elle ce qu'est pour Pluton le casque qui le rend invisible. Aristarque : νέφος δι' οὐ οἱ θεοὶ ἀλλήλοισι ἀφανεῖς γίνονται. *Scholies* : νέφος τι καὶ ἄορασίην. Le casque de Pluton était l'œuvre des Cyclopes. C'était l'attribut de Pluton, comme la foudre était celui de Jupiter et le trident celui de Neptune. C'est à ce casque que Pluton devait le nom de Hades ou Aïdès, *Invisible*. On voit Persée, dans le *Bouclier d'Heicule*, vers 226, armé du casque de Pluton :... δεινὴ δὲ περὶ κροτάφοισιν ἀνακτος Κεῖτ' Αἰδὸς κυνέην, νυκτὸς ζῶπον αἰνὸν ἔχουσα. Aristophane plaisante, dans les *Acharniens*, vers 389-390 à propos du casque de Pluton : Λαβὲ δ' ἐμοῦ γ' ἔνεκα παρ' Ἰερωνύμου Σκότοδασυπυκνότρηχά τιν' Αἰδὸς κυνέην.

ἔγχεϊ γαλκείω, μεμαῶς ἀπὸ θυμὸν ἐλέσθαι·
καὶ τόγε χειρὶ λαβοῦσα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
ᾧσεν ὑπὲκ ὀφροιο ἐτώσιον αἰχθῆναι.

Δεύτερος αὖθ' ὠρμάτο βοήν ἀγαθὸς Διομήδης 855
ἔγχεϊ γαλκείω· ἐπέρεισε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη
νεῖατον ἐς κενεῶνα, ὅθι ζωννύσκετο μήτηρ·

τῇ ῥά μιν οὔτα τυχῶν, διὰ δὲ χροά καλὸν ἔδαψεν,
ἐκ δὲ δόρυ σπάσεν αὔτις. Ὁ δ' ἔβραχε γάλκeos Ἄρης,
ἔσπον τ' ἐννεάχιλοι ἐπίαχον ἢ δεκάχιλοι 860
ἀνέρες ἐν πολέμῳ, ἔριδ' αἰξυλάγοντες Ἄρης.

Τοὺς δ' ἄρ' ὑπὸ τρόμος εἶλεν Ἀχαιοὺς τε Τρωαί, τε
δρῖσαντας· τόσον ἔβραχ' Ἄρης ἄτος πολέμοιο.

Οἷη δ' ἐκ νεφῶν ἐρεβεννὴ φαίνεται ἀήρ 865
καύματος ἐξ, ἀνέμοιο δυσάεος ὄρνυμένοιο·

τοῖος Τυδείδῃ Διομήδῃ γάλκeos Ἄρης
φαίνεθ', ὁμοῦ νεφέεσσιν ἰὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν.

Καρπαλίμῳ δ' ἴκανε θεῶν ἔδος, αἰπὺν Ὀλυμπον,
πάρ δὲ Διὶ Κρονίῳνι καθέζετο, θυμὸν ἀχεύων,
δεῖξεν δ' ἄμβροτον αἶμα καταρρέον ἐξ ὠπειλήs, 870

852. Ἀπό... ἐλέσθαι: ἀφελῆσθαι.

854. Ὡσεν..., Construisez : ᾧσεν αἰχθῆναι ἐτώσιον ὑπὲκ ὀφροιο, *impulit ut avolaret irritum a curru*. D'autres entendent : ᾧσεν ὑπὲκ ὀφροιο, ὡστε..., *depulit a curru, ut irritum avolaret*. D'autres lisent, ὑπὲρ ὀφροιο, par dessus le char.

857. Μήτηρ. Voyez la note IV, 437.

858. Διὰ... ἔδαψεν, *dirupit*, déchira en passant au travers.

859. Αὔτις dans le sens de πάλιν : par un mouvement en arrière.

860. Ἐννεάχιλοι... Wolf attribue à Aristarque une absurde leçon, ἐννεάχιλοι et δεκάχιλοι, qui réduirait la voix de Mars à presque rien. Eustathe avait fait remarquer avant lui combien cette leçon est inepte : τί γὰρ μέγα, εἴαν ἐννεά χειλέων ἢ δέκα φωνῆν ὁ τοιοῦτος Ἄρης ἀφίησιν, ὅπου γε ὁ θηητὸς Στέντωρ αὐδᾶν ἔχοι ἔσπον ἄλλοι: πεντήκοντα; Mais rien ne prouve qu'Aristarque ait commis la bévue que Wolf lui reproche. Le manuscrit de Venise est conforme à la vulgate, et il n'a

point de scholie au vers 860, ni aucun signe, diptère ou autre, qui puisse faire supposer qu'Aristarque ait rien noté sur ce vers. Eustathe mentionne la leçon, mais il ne nomme point Aristarque. Il dit seulement : εἰ δὲ διὰ διφθόγγου κατὰ τινας γράφεται. Wolf aurait dû réfléchir, avant de se moquer ici d'Aristarque.

862. Τοὺς, *eux*, c'est-à-dire Ἀχαιοὺς et Τρωαί. — Le vers se termine par trois spondées.

864. Ἀήρ, une épaisse vapeur. Voyez la note sur ἡέρι πολλῆ, III, 384, et plus haut, vers 776, ἡέρα πουλύν. Le mot ἀήρ, chez les poètes, est des deux genres.

865. Καύματος ἐξ, *ab aestu*, à la suite de la chaleur. Ἀνέμοιο est un génitif absolu.

867. Ὅμοῦ νεφέεσσιν, avec les nuages : aussi rapidement que les nuages. Les Scholies entendent seulement, qu'il part enveloppé de nuages : ὅτι νέφεισι κεκαλυμμένος ἀπὸ γῆς ἀνήρητο.

870. Ἄμβροτον αἶμα. Voyez plus haut la note du vers 340 sur ἰχθῶρ.

καί ῥ' ὀλοφυρόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Ζεῦ πάτερ, οὐ νεμεσίξῃ ὄρων τάδε καρτερὰ ἔργα;

Λίει τοι ῥίγιστα θεοὶ τετλητότεσσι εἰμὲν
ἀλλήλων ἰότητι, χάριν δ' ἄνδρεςσι φέροντες.

Σοὶ πάντες μαχόμεσθα· σὺ γὰρ τέκεσσι ἄφρονα Κούρην, 875
οὐλομένην, ἣ τ' αἰὲν ἀήσυλα ἔργα μέμηλεν.

Ἄλλοι μὲν γὰρ πάντες, ὅσοι θεοὶ εἰσ' ἐν Ὀλύμπῳ,
σοὶ τ' ἐπιπειθόνται καὶ δεδμημέσθα ἕκαστος·

ταύτην δ' οὐτ' ἔπει προτιβάλλεαι οὔτε τι ἔργῳ,
ἀλλ' ἀνιεῖς, ἐπεὶ αὐτὸς ἐγείναο παῖδ' αἰδῆλον· 880

ἣ νῦν Τυδεὸς υἱὸν, ὑπερφίαλον Διομήδεα,
μαργαίνειν ἀνέηκεν ἐπ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.

Κύπριδα μὲν πρῶτον σχεδὸν οὔτασε χεῖρ' ἐπὶ καρπιῶ·

αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτῷ μοι ἐπέσσυτο, δαίμονι ἴσος·

ἀλλά μ' ὑπήνεικαν ταχέες πόδες· ἣ τέ κε δηρὸν 885

αὐτοῦ πῆματ' ἔπασχον ἐν αἰνῆσιν νεκάδεσσιν,

ἣ κε ζῶς ἀμενηνὸς ἔα χαλκοῖο τυπῆσιν.

Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς·

873. Ῥίγιστα, des choses très-désagréables. Le superlatif ῥίγιστος se rattache au substantif ῥίγος, *frigus*.

874. Ἀλλήλων ἰότητι, *mutua similitate*, en comptant les uns contre les autres. *Scholies* : ἀλλήλους διατίθεμεν κακῶς, οὐχ ὑπ' ἀνθρώπων δὲ πάσχομεν.

875. Μαχόμεσθα ne signifie pas ici une lutte prononcée, mais l'indisposition des esprits : *succensemus*, nous nous irritons. — Κούρην : Minerve. Remarquez le verbe τέκεσσι, Jupiter était son père et sa mère.

877-878. Ἄλλοι μὲν... Aristarque signalait cette phrase comme un remarquable exemple de liberté grammaticale (la seconde personne jointe à la troisième) : ἣ διπλῆ, πρὸς τὸ σχῆμα· ἔδει γὰρ πειθόμεθα καὶ δεδμημέσθα ἕκαστος. Quelques-uns comptaient ceci pour un solécisme formel. Mais il n'y a point de solécisme. Les deux verbes ne sont pas dans le même membre de phrase, ou peuvent être considérés comme appartenant chacun à un membre de phrase différent (tous t'obéissent; tous nous te sommes soumis).

879. Προτιβάλλεαι pour προσβάλλη : *castigas*, tu réprimes. *Scholies* : ἐπιστρέφεις, σωφρονίζεις, ἐπιπλήσσεις.

880. Ἄνιεῖς, *vulgo* ἀνιεύεις. Mais il faut le présent, *incitas*, et ἀνιεύεις est un imparfait.

881. Ὑπερφίαλον, *vulgo* ὑπέρθυμον. La leçon d'Aristarque, constatée par les *Scholies*, est la plus poétique et la plus vraie. Mars se plaint d'un insolent. — Διομήδεα, quatre syllabes, comme s'il y avait Διομήδη.

883. Χεῖρ' ἐπὶ καρπιῶ. Voy. plus haut le vers 458 et la note du vers 339.

886. Ἐν αἰνῆσιν νεκάδεσσιν, parmi d'affreux monceaux de cadavres. C'est ce qui était arrivé à Pluton sur le champ de bataille de Pylos. Voyez plus haut, vers 397.

887. Ἢ κε ζῶς ἀμενηνὸς ἔα, ou, vivant, j'aurais été (je serais resté) sans force. Le mot ἀμενηνός, synonyme d'ἀσθενής, est l'épithète des ombres des morts. *Odyssée*, XI, 29 : ἀμενηνά κάρηνα. Ptolémée l'Ascalonite écrivait ζῶς avec le circonflexe

Μή τί μοι, ἄλλοπρόσαλλε, παρεζόμενος μινύριζε.
 Ἐχθιστος δέ μοι ἔσσι θεῶν οἱ Ὀλυμπον ἔχουσιν· 890
 αἰεὶ γάρ τοι ἔρις τε φίλη πόλεμοί τε μάχαι τε.
 Μητρὸς τοι μένος ἔστιν ἀάσχετον, οὐκ ἐπεικτόν,
 Ἥρης· τὴν μὲν ἐγὼ σπουδῇ δάμνημ' ἐπέεσσιν.
 Τῷ σ' οἴω κείνης τάδε πάσχειν ἐννεσίησιν.
 Ἄλλ' οὐ μάν σ' ἔτι ὀηρόν ἀνέξομαι ἄλγε' ἔχοντα· 895
 ἐκ γὰρ ἔμευ γένος ἔσσι, ἔμοι δέ σε γείνατο μήτηρ.
 Εἰ δέ τευ ἐξ ἄλλου γε θεῶν γένευσ ὧδ' αἰδῆλος,
 καὶ κεν δὴ πάλαι ἦσθα ἐνέρτερος Οὐραυνίωνων.
 Ὡς φάτο, καὶ Παιήρον' ἀνώγειν ἰήσασθαι.
 Τῷ δ' ἐπὶ Παιήων ὀδυνήφρατα φάρμακα πάσσων 900
 ἤκέσατ'· οὐ μὲν γάρ τι καταθνητός γ' ἐτέτυκτο.
 Ὡς δ' ἔτ' ὀπὸς γάλα λευκὸν ἐπειγόμενος συνῆπῆξεν,
 ὑγρὸν ἐόν· μάλα δ' ὦκα περιστρέφεται κυκλώντι·
 ὣς ἄρα καρπαλίμως ἰήσατο θοῦρον Ἄρηα.

889. Ἄλλοπρόσαλλε. Voyez plus haut la note du vers 834 sur ἄλλοπρόσαλλον.

890-891. Ἐχθιστος... Ces deux vers reproduisent, *mutatis mutandis*, les paroles d'Agamemnon, I, 176-177. Mais les supprimer, ce serait mutiler le sens. Ils amènent parfaitement la réflexion sur le caractère intraitable de Junon. Aristarque met ici l'astérisque seul, et ne fait aucune réserve.

893. Σπουδῇ, à grand'peine. Voyez la note II, 99.

894. Κείνης... ἐννεσίησιν, *illius consiliis*, par un effet de ses conseils (de ses manœuvres).

895. Ἄλλ' οὐ μάν... Ce vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; mais il n'y a point de note qui explique l'athétèse. Aristarque trouvait peut-être la réflexion trop naïve. D'autres anciens admiraient, et avec raison. *Scholies* : ἔδειξεν ἦθος πατέρων διὰ τούτου τοῦ σχήματος.

897. Εἰ δέ τευ ἐξ ἄλλου... γένευσ, c'est-à-dire εἰ δὲ ἐγένου ἐξ ἄλλου τινός.

898. Ἐνέρτερος Οὐραυνίωνων, plus bas (dans les entrailles de la terre) que les Titans. Ici, Οὐραυνίωνων est dans son sens propre : les fils d'Uranus, les fils du Ciel.

Zénodote écrivait ἐνέρτατος, ce qui détruit la netteté du sens. Jupiter ne dit pas qu'il aurait mis le dieu avec les Titans, mais qu'il l'aurait mis dans un cachot plus profond que celui des Titans; et il n'y a point de plus haut ou de plus bas parmi les Titans, puisqu'ils sont tous dans le même cachot. D'ailleurs, Mars n'est pas un Titan. Aristarque : ἢ γὰρ σύγκρισίς ἐστι πρὸς τοὺς Τιτᾶνας ἀνόμοιογενεῖς καὶ ἐν ἐνὶ κατηγμένους τόπων.

899. Παιήρον(α). Voyez, sur Péon, la note du vers 404. — Ἀνώγειν pour ἀνώγει.

900-901. Τῷ δ' ἐπι... On a vu textuellement ces deux vers, plus haut, 401-402, avec la naïve réflexion que quelques-uns prennent pour une ironie. Voyez la note du vers 402.

902. Ὀπὸς. *Scholies* : τὸ γαλακτώδες τῆς συκῆς. On se servait du suc de figuier pour coaguler le lait. Le mot ὀπὸς signifie proprement séve. — Ἐπειγόμενος, remué très-vivement, c'est-à-dire battu avec le lait (κυκλώμενος).

903. Κυκλώντι. Bothe : α Recte Schol. B α (il s'agit des scholies du deuxième manuscrit de Venise) : ὑπὸ τοῦ κυκλώνατος. *Citissime enim lac una cum coa-*

Τὸν δ' Ἥβη λούσεν, χαρίεντα δὲ εἶματα ἔσσαν·
πᾶρ δὲ Διὶ Κρονίωνι καθέζετο κύδει γαίῳν.

905

Αἱ δ' αὖτις πρὸς δῶμα Διὸς μεγάλοιο νέοντο,
Ἥρη τ' Ἀργείη καὶ Ἀλαλκομενηῆς Ἀθήνη,
παύσασαι βροτολογιὸν Ἄρη' ἀνδροκτασιῶν.

« *gulo circumagitur concutiturque is qui ea versat. Nec minus cito sanasse ait Pæonem vulnus Martis.* » Hérodien lisait *περιτρέφεται, concrescit*, au lieu de *περιστρέφεται, circumagitur*; mais ἐπειγόμενος et κυκλώνοντι indiquent un mouvement imprimé. L'idée de coagulation est exprimée plus haut, par συνέπηξεν.

905. Λούσεν. Ici, comme quand elle verse à boire aux dieux, Hébè remplit une fonction de jeune fille, et non de femme mariée. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι παρθενικὸν τὸ λούειν· οὐκ οἶδεν ἄρα ὑφ' Ἑρακλέους αὐτὴν γεγαμημένην, ὡς ἐν τοῖς ἠβητημένοις ἐν Ὀδυσσεΐα. Les vers de l'*Odyssée* auxquels Aristarque fait allusion sont dans la Νεκυΐα (XI, 602-603).

906. Πᾶρ δὲ... Ce vers est une répétition presque textuelle de ce qu'Homère dit de Briarée, I, 405. Mais Mars n'a pas fait, comme Briarée, un exploit dont il ait sujet de s'enorgueillir; bien au contraire. Zénodote condamnait ce vers. Aris-

tarque confirme la sentence. Il trouve κύδει γαίῳν tout à fait déplacé, à propos du vaincu de Diomède. Mais on peut dire que cette expression a ici un sens plus vague qu'à propos de Briarée, et que la satisfaction de Mars, c'est de se retrouver frais et dispos après de vives souffrances, et de sentir combien il est chéri de son père. Il y a aussi une difficulté d'un autre genre. Mars s'est assis, vers 869, près de Jupiter, et Homère ne dit point qu'il ait quitté son siège. Mais on doit souvent, dans Homère, sous-entendre les circonstances accessoires. Supposons donc que Mars est descendu de son siège pour l'opération de Péon, et qu'après l'opération il reprend cette place d'honneur.

907. Αἱ, elles (les déesses nommées au vers suivant).

908. Ἥρη... Voyez IV, 8 et la note sur ce vers.

909. Ἄρη'. Hérodien lisait Ἄρην.



ΙΛΙΑΔΟΣ Ζ.

ΕΚΤΟΡΟΣ ΚΑΙ ΑΝΔΡΟΜΑΧΗΣ ΟΜΙΛΙΑ.

L'armée des Troyens commence à plier (1-72). Hector, d'après le conseil d'Hélénus, court à la ville prier sa mère d'invoquer le secours de Minerve (73-118). Rencontre de Diomède et de Glaucus sur le champ de bataille; conversation des deux héros; gages d'amitié mutuelle qu'ils se donnent (119-236). Procession des femmes troyennes au temple de Minerve (237-311). Hector exhorte Pâris à revenir au combat (312-368). Hector cherche Andromaque, et la rencontre près de la porte Scée (369-404). Entretien des deux époux (405-502). Hector emmène Pâris au combat (503-529).

Τρώων δ' οἰώθη καὶ Ἀχαιῶν φύλοπις αἰνή·
πολλὰ δ' ἄρ' ἔνθα καὶ ἔνθ' ἴθυσε μάχη πεδίοιο,
ἀλλήλων ἰθυνομένων χαλκῆρεα δοῦρα,
μεσσηγὺς Σιμόεντος ἰδὲ Ξάνθοιο ῥοάων.

Αἴας δὲ πρῶτος Τελαμώνιος, ἕρκος Ἀχαιῶν,
Τρώων ῥῆξε φάλαγγα, φῶως δ' ἐτάροισιν ἔθηκεν,

5

1. Οἰώθη, fut laissée à elle seule : fut quittée par les dieux. *Scholies* : χωρὶς θεῶν ἐγένετο.

2. Πεδίοιο, dans la plaine. Quelques-uns font de ce génitif une dépendance de ἔνθα καὶ ἔνθα. Aristarque expliquait ce que nous nommons le génitif local par une préposition sous-entendue : ἢ διπλῆ, ὅτι ἐλλείπει ἢ διὰ, ἢ ἢ, διὰ πεδίου. Voyez la note II, 785.

3. Ἀλλήλων (*in se invicem*) dépend de ἰθυνομένων, (*viris dirigentibus*, c'est-à-dire *quem veni dirigerent*). Chaque soldat attaque à la lince un soldat de l'armée ennemie.

4. Μεσσηγὺς... La partie de la plaine dont il est question dans ce vers est bornée au nord par le Simoïs, aujourd'hui Kimarra, au sud et à l'ouest par le Xanthe ou

Scamandre, aujourd'hui Mandéré, à l'est par des collines. Voyez le *Plan stratégique* de Nicolaidès. Il est probable qu'on ne doit point prendre μεσσηγὺς au pied de la lettre, et qu'Homère parle en général de la partie haute de la plaine de Troie. On se battait sur la rive droite du Xanthe comme sur la rive gauche. Quelques anciens textes donnaient Μεσσηγὺς ποταμοῖο Σκαμάνδρου καὶ Σιμόεντος, ce qui ne change rien au sens; mais d'autres donnaient Μεσσηγὺς ποταμοῖο Σκαμάνδρου καὶ στομαλίμνης, ce qui met le combat, contre toute vraisemblance, dans la partie basse de la plaine. C'est Aristarque qui a fixé la vraie leçon.

5. Φῶως, lumière, c'est-à-dire joie ou salut. *Scholies* : χαρὰν, σωτηρίαν.

ἄνδρα βαλὼν, ὃς ἄριστος ἐνὶ Θρήκεσσι τέτυκτο,
 υἷὸν Ἐϋσσώρου, Ἀκάμαντ' ἦν τε μέγαν τε.

Τὸν ῥ' ἔβαλε πρῶτος κόρυθος φάλον ἵπποδάσειης,
 ἐν δὲ μετώπῳ πῆξε, πέρησε δ' ἄρ' ὀστέον εἴσω
 αἰχμὴ χαλκείη· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν. 10

Ἄξυλον δ' ἄρ' ἔπεφνε βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης
 Τευθρανίδην, ὃς ἔναιεν εὐκτιμένη ἐν Ἀρίσβῃ,
 ἀφνειὸς βιότιοι, φίλος δ' ἦν ἀνθρώποισιν·
 πάντας γὰρ φιλέεσκεν, ὁδῶ ἐπὶ οἰκία ναίων. 15

Ἄλλὰ οἱ οὔτις τῶνγε τὸτ' ἤρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον,
 πρόσθεν ὑπαντιάσας· ἀλλ' ἄμφω θυμὸν ἀπηύρα,
 αὐτὸν, καὶ θεράποντα Καλήσιον, ὃς ῥα τὸτ' ἔππων
 ἔσκεν ὑφηνίοχος· τῷ δ' ἄμφω γαῖαν ἐδύτην.

Δρῆσον δ' Εὐρύαλος καὶ Ὀρέλιον ἐξενάριζεν· 20

βῆ δὲ μετ' Αἴσηπον καὶ Πήδασον, οὓς ποτε Νύμφη
 νηῖς Ἀβαρβαρέη τέκ' ἀμύμονι Βουκολίωνι.

Βουκολίων δ' ἦν υἱὸς ἀγαθοῦ Λαομέδοντος,
 πρεσβύτατος γενεῆ, σκότιον δὲ ἐ γείνατο μήτηρ·
 ποιμαίνων δ' ἐπ' ὄεσσι μίγη φιλότῃτι καὶ εὐνή, 25
 ἣ δ' ὑποκυσάμενη διδυμάονε γείνατο παῖδε.

Καὶ μὲν τῶν ὑπέλυσε μένος καὶ φαίδιμα γυῖα

8. Ἀκάμαντ(α)... C'est l'Acamas dont Mars avait pris la figure, V, 462, et dont il a été question, II, 844.

12-13. Ἄξυλον... Axylos et Teuthras sont inconnus. Arisbe était une ville sur l'Hellespont. Voyez la note II, 836.

14. Ἀφνειός... Ce vers se termine par trois spondées.

16. Τῶνγε, de ceux-là : des hôtes qu'il avait si bien traités.

17. Πρόσθεν ὑπαντιάσας, ante subveniens, en lui faisant un rempart de son corps. — Ἄλλ(ά). On revient au sujet Diomède. — Ἄμφω. Diomède ne se contente pas d'une victime, comme on le voit par les deux vers suivants.

19. Γαῖαν ἐδύτην, allèrent sous terre : périrent. On verra plus bas, vers 411, χθόνα δόμεναι. Ce sont des variantes de l'expression δύναι ὄμον Ἄϊδος εἴσω, III, 322.

20. Εὐρύαλος. Voyez la note II, 565. Drèse et Orpheutius sont inconnus.

21-22. Αἴσηπον... Ésépus et Pédase sont inconnus, ainsi que leur père Bucolion et leur mère Abarbarée. — Νύμφη νηῖς, nymphe-naïade, ou simplement naïade, c'est-à-dire nymphe des eaux douces.

24. Σκότιον, clandestin. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τοὺς μὴ ἐκ φανεράς συνουσίας λαθραίας δὲ μίξεως γεγονότας σκοτίους καλεῖ, τοὺς δὲ αὐτοὺς καὶ παρθενίους. Eustathe : σκότιον ὅπερ ἄπιον ἐξ ἀδραδουχῆτων γάμων φησί (né d'une union pour laquelle on n'a point allumé les torches nuptiales). L'Apion d'Eustathe est un compilateur des Alexandrins.

25. Ἐπ' ὄεσσι. Voyez plus loin, vers 124, la note sur βουσιν ἐπ'.

27. Καὶ μέν, comme καὶ μῖν. Voyez I, 269 et 273.

Μηκιστηριάδης καὶ ἀπ' ὤμων τεύχε' ἐσύλα.

Ἀστυάλον δ' ἄρ' ἔπερνε μενεπτόλεμος Πολυποίτης·
Πιδύτην δ' Ὀδυσσεὺς Περκώσιον ἐξενάρηξεν 30

ἔγχεϊ χαλκίῳ· Τεῦκρος δ' Ἄρετάονα δῖον.

Ἄντιλοχος δ' Ἄβληρον ἐνήρατο δουρὶ φαινεῶ
Νεστοριδῆς· Ἐλατον δὲ ἀναξ ἀνδρῶν Ἰγαμέμνων·

ναῖε δὲ Σατνιόεντος εὐρρείταιο παρ' ὄχθας,
Πηγάσον αἰπεινήν. Φύλακον δ' ἔλε Λήϊτος ἦρωε 35

φεύγοντ'· Εὐρύπυλος δὲ Μελάνθιον ἐξενάρηξεν.

Ἄδρηστον δ' ἄρ' ἔπειτα βοήν ἀγαθὸς Μενέλαος
ζῶν ἐλ'· ἴππῳ γάρ οἱ ἀτυζόμενῳ πεδίοιο,

ὄζῳ ἐνὶ βλαφθέντε μυρικίνῳ, ἀγκύλον ἄρμα
ἄξαντ' ἐν πρώτῳ ῥυμῶ, αὐτῶ μὲν ἐβήτην 40

πρὸς πόλιν, ἤπερ οἱ ἄλλοι ἀτυζόμενοι φοβέοντο·

αὐτὸς δ' ἐκ δίφροιο παρὰ τροχὸν ἐξεκυλίσθη

πρηγῆς ἐν κονίησιν ἐπὶ στόμα· πᾶρ δέ οἱ ἔσθη

Ἀτρείδης Μενέλαος, ἔχων δολιχόσκιον ἔγχος.

28. Μηκιστηριάδης pour Μηκιστεΐδης : le fils de Méistée (Euryale).

29. Ἀστυάλον... Astyale est inconnu. Sur Polyraëtès, voyez la note II, 740.

30. Πιδύτην... Pidytes de Percote est inconnu. Sur Percote, voyez la note II, 834.

34. Τεῦκρος... Teucer, fils de Télémon, frère consanguin du grand Ajax; Arétaon, inconnu.

32-33. Ἄβληρον... Ablérus' et Élatos sont inconnus.

34-35. Σατνιόεντος... Le Satniois était une rivière torrentueuse de la Mysie et de la Troade. Strabon la nomme Saphiois. Pédasus, nommée aussi Monéie ou Monpénie, était une des ville qu'Achille détruisit durant la guerre de Troie. Alors elle existait encore. Voy. XXI, 85-87, dans le discours de Lycaon. Au lieu de ναῖε δὲ Σατνιόεντος, Zénodote écrivait, ὅς ναῖε Σατνιόεντος, ce qui est fort grammatical mais peu facile à scander. Il est vrai que, dans des passages analogues, ainsi XIII, 171, on trouve, sous le nom de Zénodote, la leçon ὅς ναε, qui est régulière. Voyez notre Introduction à l'Iliade, chapitre III.

Aristarque repousse ὅς ναῖε Σατνιόεντος, à titre de cacophonie : κακόφωνον δὲ γίνεσθαι. Cela s'applique peut-être à la faute de quantité.

35-36. Φύλακον... Phylacus est inconnu. Sur Léitus, voyez la note II, 494; sur Euryryle, voy. II, 736. Mélanthius est inconnu.

37. Ἄδρηστον. Adreste (ou Adraste) était frère d'Amphius et fils de Mécrops. Voyez la note II, 830.

40. Ἐν πρώτῳ ῥυμῶ, à l'extrémité du timon. Les chevaux s'étaient échappés avec le joug. Voyez les notes V, 729 et 730. Le mot ἄξαντε appartient au verbe ἄγνυμι, briser.

44. Οἱ ἄλλοι ἀτυζόμενοι équivaut à ἄλλοι (scilicet) οἱ ἀτυζόμενοι, ceux des chevaux qui étaient en désarroi comme eux. Ce n'était qu'un petit nombre. La traduction ceteri, tous les autres, donne ici un sens inexact. — Φοβέοντο, fuyaient. Le verbe φοβέομαι, dans Homère, signifie simplement fuir. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι ἀντί τοῦ ἔφευγον· ἐπὶ τοῦτου γὰρ αἰετήν λέγειν τίθησιν. Voyez la note II, 767.

Ἄδρηστος δ' ἄρ' ἔπειτα λαβὼν ἐλλίσσετο γούνων · 45

Ζώγρει, Ἄτρεός υἱέ, σὺ δ' ἄξια δέξαι ἄποινα.

Πολλὰ δ' ἐν ἀφνειοῦ πατρὸς κειμήλια κεῖται,
γαλκός τε χρυσός τε πολὺκμητός τε σίδηρος ·
τῶν κέν τοι χαρίσαιο πατὴρ ἀπερείσι' ἄποινα,
εἴ κεν ἐμὲ ζῶν πεπύθοιτ' ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν. 50

Ὡς φάτο · τῷ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρινεν.

Καὶ δὴ μιν τάχ' ἔμελλε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν
δώσειν ᾧ θεράποντι καταξέμεν · ἀλλ' Ἀγαμέμνων
ἀντίος ἦλθε θεῶν, καὶ ὁμοκλήσας ἔπος ἤυδα ·

ᾧ πέπον, ὦ Μενέλαε, τίη δὲ σὺ κήδεαι οὕτως 55
ἀνδρῶν; Ἥ σοὶ ἀρίστα πεποιήται κατὰ οἶκον
πρὸς Τρώων · τῶν μῆτις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον,
χειράς θ' ἡμετέρας · μῆδ' ὄντινα γαστέρι μῆτηρ
κούρον ἐόντα φέροι, μῆδ' ὅς φύγοι · ἀλλ' ἅμα πάντες
Ἰλίου ἔξαπολοῖατ' ἀκήδεστοὶ καὶ ἄφαντοι. 60

Ὡς εἰπὼν ἔτρεψεν ἀδελφειοῦ φρένας ἥρωος,
αἴσιμα παρειπών. Ὁ δ' ἀπὸ ἔθεν ὤσατο χειρὶ
ἥρω' Ἄδρηστον · τὸν δὲ κρείων Ἀγαμέμνων
οὔτα κατὰ λαπάρην · ὁ δ' ἀνετράπετ' · Ἀτρείδης δὲ
λάξ ἐν στήθεσι βὰς ἐξέσπασε μελίρινον ἔγχυος. 65

45. Λαβὼν... γούνων, ayant pris (Ménélas) par les genoux.

46. Ζώγρει est ici dans le sens ordinaire : *civium cape*. Voyez la note V, 698. Virgile, *Énéide*, X, 525 : « Te precor, hanc α animam serves natoque patriae. Est α domus alta; jacent penitus defossa tanta lenta Caelati argenti; sunt auri pondera α facti Infectique milii. »

47. Ἐν... πατρὸς, dans (la maison) de (mon) père.

48. Πολύκμητος, difficile à travailler. Voyez les notes II, 857 et IV, 423. A la rigueur, on peut traduire ici, *bien travaillé*, puisqu'il s'agit d'un objet précieux. Plus il est difficile de travailler le fer, plus le fer bien travaillé a de prix.

52. Ἐμελλε, sous-entendu Μενέλαος.

55. ᾧ πέπον, est pris en mauvaise part. Voy. la note II, 235. La répétition

de ὦ est une beauté poétique : *Ah! faible cœur! ah! Ménélas!* Bothe prétend que ce n'est là qu'un texte altéré, et que la vraie leçon doit être ὦ πεπόνων Μενέλαε, c'est-à-dire ὦν πεπόνων, ὦν πέπων. Nous croyons qu'il n'y a rien à changer.

56. Κατὰ οἶκον est un des hiatus où le digamma est le plus probable. Le latin *vicus* prouve qu'on a dit primitivement *Ἰοῖκος*.

59. Κούρον signifie ici fœtus, puisque l'enfant n'a pas vu le jour. — Ὡς pour οὔτος (*ne hic quidem fugiat*).

60. Ἰλίου dépend du verbe ἔξαπολοῖατ(ο) : *ex Ilio funditus pereant*. Il ne faut pas qu'un seul être vivant reste dans Ilion.

62. Παρειπών. La première syllabe est brève. On prononçait probablement, pour en faire une longue, comme s'il y avait deux ρ : *παρρειπών*.

Νέστωρ δ' Ἄργείοισιν ἐκέκλετο μακρὸν ἄσπας·

Ἦ φίλοι, ἥρωες Δαναοί, θεράποντες Ἄρης,
μή τις νῦν ἐνάρων ἐπιβαλλόμενος μετόπισθεν
μιμνέτω, ὡς κεν πλεῖστα φέρων ἐπὶ νῆας ἵκηται·
ἀλλ' ἄνδρας κτείνωμεν· ἔπειτα δὲ καὶ τὰ ἔκηλοι
νεκροὺς αἴμα πεδίον συλήσετε τεθνηῶτας.

70

Ὡς εἰπὼν ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἐκάστου.

Ἔνθα κεν αὔτε Τρῶες Ἀρηϊφίλων ὑπ' Ἀχαιῶν

Ἴλιον εἰσανέβησαν, ἀναλκείησι δαμέντες,

εἰ μὴ ἄρ' Αἰνεΐα τε καὶ Ἐκτορι εἶπε παραστὰς

75

Πριαμίδης Ἐλενος, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος·

Αἰνεΐα τε καὶ Ἐκτορ, ἐπεὶ πρόνος ὕμμι μάλιστα

Τρώων καὶ Λυκίων ἐγκέκλιται, οὐνεκ' ἄριστοι

πᾶσαν ἐπ' ἰθὺν ἔστε μάχεσθαι τε φρονέειν τε·

στῆτ' αὐτοῦ, καὶ λαὸν ἐρυχάκετε πρὸ πυλῶν,

80

πάντη ἐποιχόμενοι, πρὶν αὖτ' ἐν χερσὶ γυναικῶν

φεύγοντας πεσέειν, δῆϊοισι δὲ χάρμα γενέσθαι.

68. Ἐνάρων ἐπιβαλλόμενος, désireux de dépouilles : passionné pour le butin. Eustathe : τὸ ἐπιβάλλεσθαι, ἀντὶ τοῦ ἐπίεσθαι καὶ ἐπιθυμεῖν. Voilà pourquoi ἔνάρων est au génitif, dit encore Eustathe. En effet, les verbes qui marquent le désir se construisent avec le génitif.

70. Τά, c'est-à-dire ταῦτα (les dépouilles des morts), dépend de συλήσετε, construit ici avec deux accusatifs.

71. Νεκροὺς.... Zénodote écrivait ici : Τρώων αἴμα πεδίον συλήσομεν ἔντεα νεκρῶν. C'était une correction grammaticale pour établir l'accord avec κτείνωμεν. Didyme allègue contre cette leçon plusieurs exemples homériques du passage d'une personne à l'autre, particulièrement celui que nous avons noté, V, 877-878. Il s'appuie de l'opinion d'Athénoclès et de Cléris pour la défense de la leçon d'Aristarque notre vulgate. Athénoclès voyait ici une délicatesse héroïque : Nestor aura travaillé comme les autres, mais il laisse aux autres sa part de butin. — Αἴμα πεδίον pour ἀπὸ πεδίου : à travers la plaine.

73. Ἰπ' Ἀχαιῶν, sous les (coups des) Grecs : pressés par les Grecs. Quel-

ques-uns rattachent ὑπ' Ἀχαιῶν à δαμέντες du vers suivant. Construction bien dure, et hypothèse inutile. Δαμέντες va plus naturellement avec ἀναλκείησι.

76. Ἐλενος. Hélenus avait, comme sa sœur Cassandre, le don de prophétie. D'après la tradition suivie par Virgile dans l'*Énéide*, Hélenus survécut à la ruine de Troie, et succéda à Pyrrhus comme roi d'Épire et mari d'Andromaque. Il y a une ancienne leçon citée par Aristarque et Ammonius : Πριαμίδης Ἐλενος μάντις τ' οἰωνοπόλος τε. On l'avait sans doute imaginée pour que Calchas restât en possession de sa supériorité comme augure. Voyez I, 69. Mais ὄχ' ἄριστος n'indique pas nécessairement une supériorité absolue. Hélenus était, comme Calchas, un augure excellent, et même très-excellent mais il y en avait d'autres peut-être qui les valaient, et qui auraient pu être nommés ὄχ' ἄριστοι.

78. Ἐγκέκλιται, *incumbit*, repose sur. Scholies : ἐπίκειται, ἐπήρεισται· ἐν τῇ ὑμετέρᾳ φροντίδι περικέλεισται ἢ σωτηρία τῶν πραγμάτων.

82. Δῆϊοισι : à la première brève, comme

Αὐτὰρ ἐπεὶ κε φάλαγγας ἐποτρύνητον ἀπάσας,
 ἡμεῖς μὲν Δαναοῖσι μαχησόμεθ', αἴθι μένοντες,
 καὶ μάλα τειρόμενοι περ' ἀναγκαίῃ γὰρ ἐπέειγε· 85
 Ἔκτορ, ἀτὰρ σὺ πόλινδε μετέρχεο, εἰπέ δ' ἔπειτα
 μητέρι σῆ καὶ ἐμῆ· ἥ δὲ ξυνάγουσα γεραιὰς
 νηὸν Ἀθηναίης γλαυκώπιδος ἐν πόλει ἄκρη,
 οἷξασα κληῖδι θύρας ἱεροῖο δόμοιο,
 πέπλον, ὅς οἱ δοκεῖ χαριέστατος ἠδὲ μέγιστος 90
 εἶναι ἐνὶ μεγάρῳ, καὶ οἱ πολὺ φίλτατος αὐτῆ,
 θεῖναι Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν ἠΰκόμοιο,
 καὶ οἱ ὑποσχέσθαι δυοκαίδεκα βοῦς ἐνὶ νηῶ,
 ἦνις, ἠκέστας, ἱερευσέμεν, αἶ κ' ἐλέηση
 ἄστυ τε καὶ Τρώων ἀλόχους καὶ νήπια τέκνα, 95
 ὡς κεν Τυδέος υἷὸν ἀπόσχη Ἴλιου ἱρῆς,
 ἄγριον αἰχμητήν, κρατερόν μῆστωρα φόβοιο·
 ὃν δὴ ἐγὼ κάρτιστον Ἀχαιῶν φημί γενέσθαι.
 Οὐδ' Ἀχιλλεὺς ποθ' ὠδέ γ' ἐδοείδιμεν, ὄρχαμον ἀνδρῶν,
 ὄνπερ φασὶ θεᾶς ἐξ ἔμμεναι· ἀλλ' ὅδε λίην 100
 μαίνεται, οὐδέ τις οἱ δύναιται μένος ἰσοφαρίζειν.

Ἦς ἔφαθ'· Ἔκτορ δ' οὔτι κασιγνήτῳ ἀπίθησεν.

dans beaucoup d'autres passages, par l'effet de la voyelle qui suit δη.

87. Μητέρι σῆ καὶ ἐμῆ, à notre commune mère. Ils étaient tous les deux fils d'Hécube. Hécube avait dix-neuf fils. Les trente et un autres fils de Priam étaient nés d'autres mères.

88. Νηόν, *ad templum*. Elles feront une procession. C'est ce que signifie ξυνάγουσα.... νηόν. — Ἐν πόλει ἄκρη, dans l'acropole : à Pergame.

92. Θεῖναι, *ponat*, qu'elle pose. Cet infinitif s'explique par l'idée contenue dans εἰπέ, vers 86. Hélénus transmettra à sa mère un conseil, la recommandation de faire telle chose. C'est l'infinitif dans le sens de l'impératif, comme on le voit si souvent chez Homère avec la seconde personne. — Ἐπὶ γούνασιν. Les anciennes statues de Minerve représentaient la déesse assise. Celle dont il est question ici n'est donc point le fameux Palladium, qui était,

d'après la tradition, une Minerve debout, armée du bouclier et de la lance. Homère ignore l'exploit d'Ulysse et de Diomède, célébré par Virgile. Cependant les Alexandrins discutaient sur ἐπί, et le prenaient volontiers dans le sens de παρά, admettant qu'il s'agit du vrai Palladium.

94. Ἦνις pour ἦνις, c'est-à-dire ἐνιαυσίους : d'un an. Eustathe : γίνεται δὲ ἡ ἦνις μὲν ἀπὸ τοῦ ἔνου, ὅ ἐστιν ἐνιαυτοῦ, ἧς ἡ γενικὴ ἦνιδος, καὶ Ἰωνικῶς ἦνις. — ἠκέστας, qui n'ont point senti l'aiguillon du pâtre : qui vivent encore en liberté. *Scholies* : ἀκεντήτους, ἀδαμάστους. ἠκέστας est pour ἀκέστας, de α privatif et de κεντέω, piquer.

96. Ὡς κεν, *vulgo* αἶ κεν. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, ὡς κεν Τυδέος. En effet, Hector n'a aucun motif de douter du bon vouloir de la déesse.

100. Ὅδε, cet homme : Diomède.

Αὐτίκα δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἄλτο γαμᾶε·
 πᾶλλον δ' ὀξέα δοῦρα, κατὰ στρατὸν ὄχετο πάντα,
 ὀτρύνων μαχέσασθαι, ἔγειρε δὲ φύλοπιν αἰνίην. 105

Οἱ δ' ἐλελίχθησαν, καὶ ἐναντίοι ἔσταν Ἀχαιῶν·
 Ἄργεῖοι δ' ὑπεχώρησαν, λῆξαν δὲ φόνοιο·
 φᾶν δὲ τιν' ἀθιανάτων ἐξ οὐρανοῦ ἀστερόεντος
 Τρωσὶν ἀλεξήσοντα κατελθέμεν· ὣς ἐλελίχθεν.
 Ἔκτωρ δὲ Τρώεσσιν ἐκέκλετο μακρὸν αὔσας· 110

Τρώες ὑπέρθυμοι, τηλεκλειτοὶ τ' ἐπίκουροι,
 ἄνδρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς,
 ὄφρ' ἂν ἐγὼ βεῖω προστὶ Ἴλιον, ἠδὲ γέρουσιν
 εἶπω βουλευτῆσι καὶ ἡμετέρης ἀλόχοισιν
 δαίμοσιν ἀρήσασθαι, ὑποσχέσθαι δ' ἑκατόμβας. 115

Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κορυθαίολος Ἔκτωρ·
 ἀμφὶ δὲ μιν σφυρὰ τύπτε καὶ αὐχένα δέρμα κελαινόν,
 ἄντυξ, ἣ πυμάτη θέεν ἀσπίδος ὀμφαλοέσσης.

Γλαῦκος δ' Ἰππολόχοιο πᾶϊς, καὶ Τυδέος υἱὸς
 ἐς μέσον ἀμφοτέρων συνίτην μεμαῶτε μάχεσθαι. 120
 Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
 τὸν πρότερος προσέειπε βοήν ἀγαθὸς Διομήδης·

Τίς δὲ σύ ἐσσι, φέριστε, καταληγτῶν ἀνθρώπων·

106. Οἱ : les Troyens.

108. Φάν pour ἔφην, ἔφρασαν : existimabant. Ils se disaient cela à eux-mêmes.

112. Ἄνδρες... Ζηνόδοτε lisait ce vers comme il suit : Ἄνδρες ἔστε θεοὶ, καὶ ἀμύνετον ἄσται ἰώδην. Il a trouvé peut-être cette lecture dans quelque'un des textes antiques. Il l'aura préférée à cause de ce duel, qui rappelle la forme τίνυσθον, III, 279, et qui s'accorde avec ce que lui-même proposait, III, 459. Il se débarrassait ainsi d'un vers plusieurs fois répété. Mais on comprend que son duel ἀμύνετον n'ait pas fait fortune. La leçon vulgaire ne laisse rien à désirer.

113. Ὅφρ(α), donec ou tamdiu dum : en attendant que. — Βεῖω, pour βέω, βῶ, de βαίνω, aller.

117. Ἀμφί... Hector portait un bouclier

de grande dimension (ἀσπίς ἀμφιβρότη). Voyez la note II, 389. Pour marcher à l'aise, il l'avait rejeté sur son dos. Le cuir de la bordure (ἐσέρμα), frappait à la fois en haut et en bas (ἀμφί), à chaque pas que le héros faisait.

118. Ἄντυξ, apposition à δέρμα κελαινόν : le cuir noir, bordure, c'est-à-dire la bordure de cuir noir. — Ἡ πυμάτη θέεν, qui courait à l'extrémité (à la circonférence).

119. Γλαῦκος. Voyez la note II, 876.

120. Ἐς μέσον ἀμφοτέρων, in medium ambarum partium, entre les deux armées.

121. Ἰόντες. Ζηνόδοτε et Aristophane de Byzance lisaient ἰόντες, au duel.

123. Τίς δὲ... Ce vers se termine par trois spondées.

Οὐ μὲν γάρ ποτ' ὄπωπα μάχῃ ἐνὶ κυθιανείρῃ
 τὸ πρὶν· ἀτὰρ μὲν νῦν γε πολὺ προβέβηκας ἀπάντων 125
 σῶ θάρσει, ὅτ' ἐμὸν δολιχόσκιον ἔγχος ἔμεινας.
 Δυστήνων δέ τε παῖδες ἐμῷ μένει ἀντιώσιν.
 Εἰ δέ τις ἀθανάτων γε κατ' οὐρανοῦ εἰλήλουθας,
 οὐκ ἂν ἔγωγε θεοῖσιν ἐπουρανόισι μαχοίμην.
 Οὐδὲ γὰρ οὐδὲ Δρύαντος υἱός, κρατερὸς Λυκόοργος, 130
 δὴν ἦν, ὅς ῥα θεοῖσιν ἐπουρανόισιν ἔριζεν·
 ὅς ποτε μαινομένοιο Διωνύσοιο τιθήνας
 σεῦε κατ' ἠγάθειον Νυσήϊον· αἰ δ' ἅμα πᾶσαι
 Οὐσθλα χαμαὶ κατέχευαν, ὑπ' ἀνδροφόνοιο Λυκούργου
 θεινόμεναι βουπλήγῃ· Διώνυσος δὲ φοβηθεὶς 135
 δύσει' ἀλὸς κατὰ κῦμα· Θέτις δ' ὑπεδέεζατο κόλπῳ
 δειδιότα· κρατερὸς γὰρ ἔγε τρόμος ἀνδρὸς ὀμοκλή.

126. "Οτ' pour ὅτε : *quandoquidem*, puisque.

127. Ἀντιώσιν, *occurrunt*, s'exposent au choc. Eustathe : καὶ ἔστιν ἰσοῦ τὸ ἀντιᾶν λαμβανόμενον καὶ ἐπὶ τοῦ συναντιᾶν. On a vu ce mot dans un tout autre sens. Voy. la note sur ἀντιώσων, I, 34.

130. Ἰός : avec la première brève, comme dans une variante, I, 489, et par le même fait que δη bref, vers 82, dans δηῖοισι. — Λυκόοργος. Lycurgue, fils de Dryas, étoit roi des Édons en Thrace. La légende de sa lutte contre Bacchus avait fourni à Eschyle tout une trilogie, dont il ne reste que des fragments.

132. Μαινομένοιο, qui inspire la fureur (ou qui s'y livre lui-même). Aristarque : ἡδὲ πλῆ, ὅτι μαινομένοιο ἦτοι μανιοπισοῦ, βραχέας παρασκευαστικοῦ, ἢ αὐτοῦ μαινομένου, ἐνθουσιαστοῦ, ἢ βακχευτοῦ. Il s'agit ici d'une fête menée par Bacchus en personne. — Διωνύσοιο pour Διωνύσοιο, Διονύσου, *metri gratia*. C'est le seul passage où Homère semble parler de Bacchus comme d'un dieu. Homère ignore la légende de Bacchus, et ne sait pas qu'il est l'inventeur du vin. Aussi les Alexandrins n'affirment-ils pas qu'ici même Homère ne prenne point Bacchus pour un simple mortel, comme Hecule et Sarpédon. *Scholies* : σημειοῦνται τινες ὅτι ὡς περὶ θεοῦ

τοῦ Διονύσου διαλέγεται. Ce n'est guère là qu'un peut-être. — Τιθήνας. Ces nourrices de Bacchus étaient les Hyades, nymphes du mont Nysa, qui furent mises au rang des constellations.

133. Νυσήϊον, sous-entendu ὄρος : le mont Nysa (en Thrace).

134. Οὐσθλα. Ce sont les objets qui servaient à la célébration des mystères de Bacchus, thyrses, flambeaux, etc. *Scholies* : οἱ μὲν, τοὺς κλάδους· οἱ δὲ τοὺς θύρσους, τουτέστι βακχικάς δράμας, ὅ ἐστι Διονυσιακά μυστήρια· ἐνιοὶ δὲ, πάντα κοινῶς τὰ πρὸς τὴν τελετήν.

135. Βουπλήγῃ. D'après la composition du mot, c'est l'aiguillon avec lequel on pique les bœufs. Suivant quelques-uns, c'est la hache avec laquelle on frappe le bœuf dans les sacrifices. Ce qui est certain, c'est que Lycurgue poursuit les Hyades en les frappant d'un objet qu'il tient à la main, et qu'il a attenté à la personne d'êtres chers aux dieux. Voilà pourquoi il est puni. — Φοβηθεὶς. Ceci paraissait sans doute inconvenant à Zénodote, car il changeait le mot en χολωθεὶς. Mais, même après cette correction, Bacchus ne fait pas moins preuve de couardise ; car δύσει(το) dit qu'il s'est sauvé, et δειδιότα ajoute l'idée de peur, tandis que φοβηθεὶς marque simplement la fuite.

Τῷ μὲν ἔπειτ' ὀδύσαντο θεοὶ βρεῖα ζῶντες·
καί μιν τυφλὸν ἔθηκε Κρόνου παῖς· οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
ἦν, ἐπεὶ ἀθανάτοισιν ἀπήχθετο πᾶσι θεοῖσιν. 140

Οὐδ' ἂν ἐγὼ μακάρεσσι θεοῖς ἐθέλοιμι μάχεσθαι.
Εἰ δέ τις ἐσσι βροτῶν, οἱ ἄρουρης καρπὸν ἔδουσιν,
ἄσσον ἴθ' ὥς κεν θᾶσσον ὀλέθρου πείραθ' ἴκηαι.

Τὸν δ' αὖθ' Ἴππολόχοιο προσηύδα φαίδιμος υἱός·
Τυδεΐδῃ μεγάλθυμε, τίη γενεὴν ἐρεσίνεις; 145
Οἴη περ φύλλων γενεή, τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν.

Φύλλα τὰ μὲν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δὲ θ' ὕλη
τηλεθόωσα φύει, ἔαρος δ' ἐπιγίγνεται ὥρη·
ὡς ἀνδρῶν γενεή ἢ μὲν φύει, ἢ δ' ἀπολήγει.
Εἰ δ' ἐθέλεις καὶ ταῦτα δαήμεναι, ὄφρ' εὖ εἰδῆς 150
ἡμετέρην γενεήν, πολλοὶ δὲ μιν ἄνδρες ἴσασιν·
ἔστι πόλις Ἐφύρη, μυγῶ Ἄργεος ἱπποβότοιο·

138. Τῷ μὲν... Ce vers se termine par trois spondées. — Τῷ, contre Lycurgue. — Ἐρεῖα ζῶντες (vivant facilement) équivalent à μάκαρες, bienheureux.

142. Ἄρουρης καρπὸν, du pain : par opposition à l'ambroisie, nourriture des dieux. Diomède n'excepse pas de son défi les héros nés des dieux, mais menant une vie semblable à celle des hommes. Simonide définit les hommes : εὐρυόδοις ὅσοι καρπὸν αἰνυμένα χθονός.

143. Ὀλέθρου πείρα(τα), les bornes de la mort, c'est-à-dire le terme où l'on aboutit par la mort, comme on a vu θανάτοιο τέλος. Voyez la note III, 309.

146. Οἴη περ... Ce vers a été cité et commenté par Simonide dans une admirable élégie, qui est le plus ancien monument où l'on trouve la mention d'Homère. Simonide l'appelle Χίος ἄνθρωπος, l'homme de Chios.

147. Ἄλλα δὲ correspond à τὰ μὲν (les unes), comme s'il y avait τὰ δέ. Les autres, c'est-à-dire celles qui remplacent les premières.

148. Τηλεθόωσα. Aristophane de Byzance lisait τηλεθόωσα, se rapportant à φύλλα. — Δ(έ), et, équivalent à car, et même à lorsque. Homère a juxtaposé l'idée, suivant son usage, au lieu de la subordonner. Mais c'est comme s'il avait dit : τῆς ἔαρος

ὥρης ἐπιγίγνομένης. Cette difficulté de style a fait inventer la leçon ὥσος, au datif, qui donne φύλλα pour sujet à ἐπιγίγνεται. Grammaticalement, cette leçon est parfaite ; poétiquement, elle réduit la phrase à une tautologie, et fait disparaître l'image du printemps à l'œuvre. — Ὡρη, vulgo ὥρη. Notre vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance.

149. Φύει, qui est au vers précédent avec le sens actif, est ici dans le sens neutre. Notre verbe pousser a de même le double emploi : l'arbre pousse des feuilles, et les feuilles poussent sur l'arbre.

150. Ταῦτα, ces choses : ce dont tu t'informes.

151. Δέ, comme dans beaucoup de passages, est pour δὲ : eh bien !

152. Ἐφύρη, ici, est Corinthe, et non point l'Éphyre d'Élide ou de Thesprotie. Voyez la note II, 659. — Μυγῶ pour ἐν μυγῶ : au fond, à l'extrémité, et non pas dans l'intérieur. Corinthe est en dehors du Péloponnèse, mais elle touche au Péloponnèse. — Ἄργεος ἱπποβότοιο. Il s'agit évidemment du Péloponnèse. Aristarque : ἢ διπλῆ, ὅτι... Ἄργος δὲ ἱπποβόστον τῆν Ἡελοπόννησον καλεῖ, τῆν δὲ Ἑσπεταλίαν Ἄργος Ἡελασσησῶν. Voyez la note I, 30.

ἔνθα δὲ Σίσυφος ἔσκεν, ὁ κέρδιστος γένετ' ἀνδρῶν,
 Σίσυφος Λιολίδης· ὁ δ' ἄρα Γλαῦκος τέκεθ' υἷόν·
 αὐτὰρ Γλαῦκος ἔτικτεν ἀμύμονα Βελλεροφόντην·
 τῷ δὲ θεοὶ κάλλος τε καὶ ἠνορέην ἐρατεινὴν
 ὤπασαν. Αὐτὰρ οἱ Προῖτος κακὰ μῆσατο θυμῷ·
 ὅς ῥ' ἐκ δῆμου ἔλασσεν, ἐπεὶ πολὺ φέρτερος ἦεν
 Ἀργείων· Ζεὺς γάρ οἱ ὑπὸ σκήπτρῳ ἐδάμασσεν.
 Τῷ δὲ γυνὴ Προΐτου ἐπεμήνατο, δι' Ἄνθεια,
 κρυπταδίῃ φιλότῃ μιγήμεναι· ἀλλὰ τὸν οὔτι
 πείθ' ἀγαθὰ φρονέοντα, δαΐφρονα Βελλεροφόντην.
 Ἥ δὲ ψευσαμένη Προΐτον βασιλῆα προσηύδα·
 Τεθναίης, ὦ Προῖτ', ἧ κάκτανε Βελλεροφόντην,
 ὅς μ' ἔθελεν φιλότῃ μιγήμεναι, οὐκ ἐθελούσῃ.

143. Σίσυφος. Sisyphé, fils d'Éole, roi de Thessalie, passait pour le fondateur d'Éphyre ou Corinthe. Voyez la note II, 570. — Ὅ, lequel : Particle dans le sens du conjonctif ὅς. Quelques-uns l'écrivirent ὄ, avec l'accent. — Κέρδιστος, *vaserrimus*, le plus rusé. Aristarque note la signification homérique de κέρδιστος : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸν συνेतὸν καὶ κερδαλέον κέρδιστον λέγει· οἱ δὲ νεώτεροι τὸν φιλοκερδῆ ἐξεδέξαντο. En effet, κέρδος, dans Homère, surtout le pluriel κέρδεα, signifie la ruse, et non pas le gain. Remarquez que Glaucus ne dit point κέρδιστος en mauvaise part, puisque Sisyphé est le père de sa race. Les Grecs admiraient la finesse d'esprit, même peu scrupuleuse. C'est pour avoir bravé Jupiter en révélant les secrets du maître des dieux, que Sisyphé fut condamné au supplice du rocher, et non pour avoir trompé les hommes.

144. Γλαῦκος. Ce Glaucus, bisaitiel de Glaucus le Lycien, est celui qui figure chez les poètes sous le nom de Glaucus de Potmies, parce qu'il habitait à Potmies en Bœtie. Il s'attira la colère de Vénus, et fut déchiré par ses propres chevaux.

145. Βελλεροφόντην. Bellérophon, d'après les *Scholies*, se nommait d'abord Hipponoüs. Il tua le roi de Corinthe Belléros, et on le surnomma *meurtrier de Belléros*, Βελλεροφόντης. Ce meurtre ne le remit point en possession du royaume de Sisyphé. Il chercha un asile chez Prætus, roi de Ti-

rynthe. C'est là que nous le montre Homère, sans dire comment il y était venu. Mais la tradition était connue. Zénodote écrivait, Ἐλλεροφόντης, non sans dommage pour la versification ; car il mettait ainsi, d'un seul coup, cinq hiatus de plus dans Homère : vers 155, 162, 164, 196, 216.

147. Κακὰ μῆσατο, *vulgo* κάκ' ἐμήσατο. D'après la doctrine d'Aristarque, l'augment, dans Homère, n'est pas la règle, mais l'exception, et ne doit figurer que là où il y a quelque raison de le mettre. On lit ici, dans les *Scholies* : Ἀριστάρχος κακῶς, κακὰ μῆσατο. Le mot κακῶς est une faute de copiste pour Ἰακῶς, à l'ionienne.

148. Ἦεν a pour sujet Prætus.

149. Οἱ, *ipsi*, à lui : à Prætus. Prætus commandait, comme roi de Tirynthe, à la plaine d'Argos, à une partie du peuple argien. Le complément sous-entendu est Ἀργείους. Au lieu de οἱ, le manuscrit de Venise donne μιν, lui (Bellérophon) ; mais les notes qui accompagnent le texte rectifient cette leçon, évidemment défectueuse.

140. Ἄνθεια. Antée, chez les poètes tragiques, était nommée Σθενέβοια (nous disons Sténobée), une des héroïnes qu'Eschyle, dans les *Grenouilles* d'Aristophane, reproche à Euripide.

141. Τόν, lui, déterminé au vers suivant par Βελλεροφόντην.

145. Μ' pour μοι : élision rare. Il n'y

ὣς φάτο· τὸν δὲ ἀνακτα χόλος λάβεν, οἷον ἄκουσεν·
 κτείνει μὲν ῥ' ἀλέεινε, σεβάσσατο γὰρ τόγε θυμῷ,
 πέμπει δέ μιν Λυκίηνδε, πόρην δ' ὄγε σήματα λυγρὰ.
 γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοσθόρα πολλὰ·
 δεῖξαι δ' ἠνώγειν ᾧ πενθερῷ, ὄφρ' ἀπόλοιτο.

170

Αὐτὰρ ὁ βῆ Λυκίηνδε θεῶν ὑπ' ἀμύμονι πομπῇ.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ Λυκίην ἔξε Ξάνθον τε βέροντα,
 προφρονέως μιν τίεν ἀναξ Λυκίης εὐρείης.

Ἐννήμαρ ξείνισσε καὶ ἐννέα βοῦς ἰέρευσεν·
 ἀλλ' ὅτε δὴ δεκάτη ἐράνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
 καὶ τότε μιν ἐρέεινε, καὶ ἤπτε σῆμα ἰδέσθαι,
 ὅττι ῥά οἱ γαμβροῖο πάρα Προίτιο φέροιο.

175

Αὐτὰρ ἐπειδὴ σῆμα κακὸν παρεδέξατο γαμβροῦ,
 πρῶτον μὲν ῥα Χίμαιραν ἀμαιμακέτην ἐκέλευσεν

a pas de doute ici comme pour le σοι de σ' οἶω I, 170; car ἐθελούση prouve que μ' est un datif.

166. Οἷον ἄκουσεν (*quale audiverat*) équivaut à διότι τοιαῦτα ἤκουσε, *quod talia audiverat*, d'avoir appris ces horreurs.

168. Ὅγε, redondant, comme souvent *ille*, en latin, au second membre. Voyez la note I, 190. — Σήματα. On suppose que c'étaient des signes hiéroglyphiques, des images ayant un sens convenu entre ceux qui s'en servaient. C'est l'opinion d'Aristarque.

169. Γράψας. Apollonius explique γράψαι par ῥέσαι, graver, tracer, et reproduit en partie la note d'Aristarque sur ce vers. Voici cette note en entier : ἡ διπλῆ, ὅτι ἔμπρασίς ἐστι τοῖς τῆς λέξεως γράμμασι χρῆσθαι· οὐ δεῖ δὲ τοῦτο δεῖσθαι· ἀλλ' ἐστὶ γράψαι τὸ ῥέσαι· οἷον σὺν ἐγχαράξαι· εἰδῶλα δὲ ὧν εἰδὲ γινώσκει τὸν πενθερὸν τοῦ Προίτου. Au vers 178, à propos du mot σῆμα, Aristarque insiste sur son observation : ἡ διπλῆ, ὅτι σημεῖα λέγει, οὐ γράμματα· εἰδῶλα ἄρα ἐνέγραψεν. — Ἐν πίνακι πτυκτῷ, dans une tablette pliée. C'étaient probablement deux planchettes, ayant d'un côté une charnière, et fermées de l'autre par un nœud ou un cachet quelconque. On y voit l'analogie de ce δελτίον

δέπτυγον de Démarate, dont parle Hérodote, VII, CCXXXIX.

170. Ἡνώγειν, *vulgo ἠνώγει*. *Scholies*: οὕτως Ἀρίσταρχος, σὺν τῷ ν. Mais c'est le même mot. Homère dit ἠνώγειν pour ἠνώγει, comme ailleurs ἔδειν pour ἔδει. — Ἦ πενθερῷ, à son beau-père. C'était Iobates, roi de la grande Lycie, le père d'Antée, femme de Proetus. Homère ne nomme point Iobates; mais on le connaît par d'autres auteurs.

172. Ξάνθον, le Xanthe de Lycie. Voyez les notes II, 877 et V, 479.

174. Ἐννήμαρ et ἐννέα. Aristarque a noté la prédilection du poète pour le nombre neuf, qui revient en effet souvent dans Homère : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐπιφορός ἐστι πρὸς τὸν ἐννέα ἀριθμὸν. — Ξείνισσε. Aristarque, dans une de ses deux éditions, donnait ξείνιζε. *Scholies* : Ἀρίσταρχος καὶ ξείνισσε, καὶ ξείνιζε.

176. Καὶ τότε ἐquivaut à τότε δὴ : alors donc ; eh bien alors.

177. Ὅττι... φέροιο signifie, selon les uns, *quod ferret*, et selon les autres, *quod ferretur*. L'idée reste la même.

179. Ἀμαιμακέτην, *insuperabilem*, invincible. *Scholies* : τὴν ἀκαταμάχητον. Ce mot paraît se rattacher à μάχομαι. Il marque certainement quelque chose d'énorme et de terrible.

πεφνέμεν· ἢ δ' ἄρ' ἔην θεῖον γένος, οὐδ' ἀνθρώπων· 180
 πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα.
 δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο.
 Καὶ τὴν μὲν κατέπεφνε, θεῶν τεράεσσι πιθήσας.
 Δεύτερον αὖ Σολύμοισι μαχήσατο κυδαλίμοισιν·
 καρτίστην δὴ τήνγε μάχην φάτο δύμεναι ἀνδρῶν. 185
 Τὸ τρίτον αὖ κατέπεφνεν Ἀμαζόνας ἀντιανείρας.
 Τῷ δ' ἄρ' ἀνερχομένῳ πυκινὸν δόλον ἄλλον ὕφαιναν·
 κρίνας ἐκ Λυκίης εὐρείης φῶτας ἀρίστους
 εἶσε λόχον· τοὶ δ' οὔτι πάλιν οἰκόνδε νέοντο·
 πάντας γὰρ κατέπεφνεν ἀμύμων Βελλεροφόντης. 190
 Ἄλλ' ὅτε δὴ γίγνωσκε θεοῦ γόνον ἦν ἐόντα,
 αὐτοῦ μιν κατέρυκε, δίδου δ' ὅγε θυγατέρα ἦν·
 δῶκε δὲ οἱ τιμῆς βασιληίδος ἥμισυ πάσης·
 καὶ μὲν οἱ Λύκιοι τέμενος τάμον ἔξοχον ἄλλων,

180. Θεῖον γένος: non pas seulement parce qu'elle était née de Typhon et d'Échidna, mais à cause du caractère divin qu'on attribuait à tous les monstres. Eustathe: ὁκνεῖ γὰρ τερατώδες εἰπεῖν καὶ παρὰ φύσιν. *Scholies*: τὰ τερατώδη εἰς θεοῦς ἀναφέρει.

181-182. Πρόσθε λέων... Ces deux vers se retrouvent dans la *Théogonie* d'Hésiode, 323-324. Mais ils y ont été interpolés sans raison, à côté d'une description de la Chimère, qui est toute différente: Τῆς δ' ἦν τρεῖς κεφαλαί, μία μὲν χαρποπιτο λέοντος, ἓΙ δὲ χμαίρης, ἣ δ' ἕπιος κρατεροῦτο δράκοντος. Virgile, *Énéide*, VII, 785: « Cui (*Turno*) triplici crinita « juba galea alta Chimæram Sustinct, « Ætnæos efflantem faucibus ignes. »

183. Καὶ τὴν μὲν κατέπεφνε. Il est remarquable qu'Homère ne parle ni du cheval Pégase, ni de la bride d'or avec laquelle Bellérophon le dompta, ni de la façon dont Bellérophon tua la Chimère. Aristarque: ἢ διπλή, ὅτι οὐδὲν περὶ τῆς κατὰ τὸν Πήγασον ἱστορίας ἐμπαίνει. Peut-être Homère sous-entend-il ces traditions. C'est exagérer le sens de la dipole, que de dire, comme fait Lehrs: *Fabulum de Pegaso non novit*. — Θεῶν τεράεσσι πιθήσας. Il n'aurait eu aucune

chance de victoire sans l'assistance divine. Il n'engage la lutte que sur une assurance donnée par les dieux mêmes.

184. Σολύμοισι. Les Solymes étaient des montagnards du Taurus.

185. Δύμεναι, être entré: qu'il était entré dans; qu'il s'était engagé dans. Ce combat était le plus terrible où il se fût encore engagé. — Ἀνδρῶν. Le combat contre la Chimère (θεῖον γένος) est mis à part.

186. Ἀμαζόνας ἀντιανείρας. Voyez les notes du vers III, 189.

187-190. Τῷ δ' ἄρ'... Comparez ces vers avec le récit de l'embuscade des Thébains, IV, 394-397.

187. Ὑφαιναν, (Iobatès) trama.

191. Γίγνωσκε (Iobatès) eut reconnu. — Θεοῦ γόνον. Heyne: « Dei alienius filium, non Glauci. Nobilitatem stirpis « a diis, imprimis Jove, repetenda, ex factis modum humanum excedentibus coligeant presci. » Iobatès voit dans Bellérophon un être supérieur.

192. Θυγατέρα ἦν. La fille d'Iobatès, sœur d'Antée, se nommait Philonoe.

194. Καὶ μὲν πρὸς καὶ μὴν, d'après l'ancienne orthographe, ou plutôt d'après l'identité primitive des deux mots. — Οἱ, à lui: à Bellérophon. — Τέμενος τάμον, portionem agri demensit sunt. On prend,

καλὸν φυταλιῆς καὶ ἀρούρης, ὄφρα νέμοιτο. 195
 Ἡ δ' ἔτεκε τρία τέκνα δαΐφροσι Βελλεροσφόντη,
 Ἴσανδρόν τε καὶ Ἴππόλοχον καὶ Λαοδάμειαν.
 Λαοδαμείη μὲν παρελέξατο μητίετα Ζεὺς·
 ἡ δ' ἔτεκε ἀντίθεον Σαρπηδόνα χαλκοκορυστήν.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ καὶ κείνος ἀπήχθετο πᾶσι θεοῖσιν, 200
 ἦτοι ὁ κάπ πεδίον τὸ Ἀλήϊον οἶος ἀλᾶτο,
 ὃν θυμὸν κατέδων, πάτον ἀνθρώπων ἀλεείνων·
 Ἴσανδρον δέ οἱ υἱὸν Ἄρης ἄτος πολέμοιο
 μαρνάμενον Σολύμοισι κατέκτανε κυδαλίμοισιν·
 τὴν δὲ χολωσαμένη χρυσήνιος Ἄρτεμις ἕκτα. 205
 Ἴππόλοχος δέ μ' ἔτικτε, καὶ ἐκ τοῦ φημί γενέσθαι·
 πέμπε δέ μ' ἐς Τροίην, καὶ μοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλεν,

on coupe, dans le territoire, une étendue plus ou moins vaste, et on en fait le domaine de Bellérophon. Apollonius : τέμενος· πᾶς ἀποτεμνημένος εἰς τιμὴν τόπος. Le mot τέμενος se disait, par excellence, du terrain consacré qui entourait les temples. Les dieux et les rois avaient leur τέμενος. Bellérophon est traité comme eux. — Ἐξοχον ἄλλων, omnium maximum. D'autres avaient déjà reçu des récompenses honorifiques; mais celle qu'on a décernée à Bellérophon l'emporte sur toutes les autres.

195. Καλὸν φυταλιῆς. Quelques-uns mettent une virgule après καλόν. Alors φυταλιῆς et ἀρούρης dépendent de τέμενος. Autrement, ils dépendent de καλόν : *in eorum hortensi cultura et arvis.*

199. Σαρπηδόνα. Sarpédon était chef des Lyciens avec Glaucus. Voyez II, 876.

200. Καὶ κείνος, lui aussi : ce Bellérophon qui avait été le favori des dieux. La vulgate κείνιος est une correction de quelque grammairien postérieur à Aristarque.

201. Κάπ πεδίον τὸ Ἀλήϊον pour κατὰ πεδίον... L'article τὸ signifie que la plaine d'Alée est une plaine bien connue : *per campum illum notum*. Il équivaut à τοῦτο τὸ ou ἐκεῖνο τό. Cette plaine d'Alée était, suivant Strabon, près de Mallos en Cilicie, entre les fleuves Pyrame et Simare.

202. Ὁν θυμὸν κατέδων. Homère dit, XXIV, 428, σὴν ἔδεα κραδίην. Nous disons *ronger son cœur*. Cicéron a traduit ce vers et le précédent, *Tusculanes*, III, xxvi :

« Qui miser in campis mœrens errabat
 « Aleis, Ipse suum cor edens, hominum
 « vestigia vitans. »

203. Δὲ équivaut ici à *enim*, comme au vers 148. Glaucus explique pourquoi Bellérophon était tombé dans l'Hyppocondrie : *interempto filio, filia mortua*. Ces calamités l'avaient convaincu qu'il était l'objet de la haine des dieux. Homère s'est contenté de juxtaposer les idées; mais notre esprit en rétablit l'ordre et la relation.

205. Τὴν, elle : Laodamie, la mère de Sarpédon. — Χρυσήνιος, aux rénes d'or. *Scholies* : χρυσᾶς ἡνίας ἔχουσα, ὡς ἐφ' ἄρματος ὄχουμένη. Nulle part cependant on ne voit Diane montée sur un char. — Ἄρτεμις ἕκτα. On attribuait à Diane la mort subite des femmes. Ce n'est pas parce que Laodamie était jeune, que Glaucus dit qu'elle a péri sous les coups de Diane; la mère d'Andromaque n'était pas jeune, et elle périt de la même façon. Voyez plus bas, vers 428. On attribuait à Apollon la mort subite des hommes. Voyez XXIV, 758-759 et les notes sur ces deux vers. Eustathe : οἱ δὲ τῇ Ἀρτέμιδι, τούτεστι τῇ σελήνῃ, τοὺς αἰφνιδίους θανάτους τῶν γυναικῶν ἀνατίθησιν ἢ Ἑλληνικῇ ὁδῶν, δῆλόν ἐστιν· ὡσπερ ὁ Ἀπόλλων ἡλίου αἴτιος λέγεται τοῦ αἰφνης θνήσκειν τοὺς ἀνδρας. Seulement Eustathe se trompe en faisant ici de Diane la lune et d'Apollon le soleil. Cette mythologie n'est point celle d'Homère.

αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπέροχον ἔμμεναι ἄλλων,
μηδὲ γένος πατέρων αἰσχυνέμεν, οἳ μὲγ' ἀριστοὶ
ἔν τ' Ἐφύρῃ ἐγένοντο καὶ ἐν Λυκίῃ εὐρείῃ. 210

Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὐχομαι εἶναι.

Ὡς φάτο· γήθησεν δὲ βοήν ἀγαθὸς Διομῆδης.
Ἔγχος μὲν κατέπηξεν ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ,
αὐτὰρ ὁ μελιχίοισι προσηύδα ποιμένα λαῶν· 215

Ἢ ρά νύ μοι ξεῖνος πατρῴος ἔσσι παλαιός·
Οἰνεὺς γάρ ποτε δῖος ἀμύμονα Βελλεροφόντην
ξεῖνισ' ἐνὶ μεγάροισιν, εἰέκοσιν ἡματ' ἐρύξας·
οἳ δὲ καὶ ἀλλήλοισι πόρον ξεινήϊα καλά. 220

Οἰνεὺς μὲν ζωστῆρα δίδου φοίνικι φαεινόν,
Βελλεροφόντης δὲ χρύσειον δέπας ἀμφικύπελλον·
καὶ μιν ἐγὼ κατέλειπον ἰὼν ἐν δώμασ' ἐμοῖσιν. 220

Τυδέα δ' οὐ μέμνημαι, ἐπεὶ μ' ἔτι τυτθὸν ἐόντα
κάλλιφ', ὅτ' ἐν Θήβῃσιν ἀπώλετο λαὸς Ἀχαιῶν.
Τῷ νῦν σοὶ μὲν ἐγὼ ξεῖνος φίλος Ἄργεϊ μέσσω
εἰμι, σὺ δ' ἐν Λυκίῃ, ὅτε κεν τῶν δῆμον ἴκωμαι. 225

Ἔγχεα δ' ἀλλήλων ἀλεώμεθα καὶ δι' ὀμίλου·
πολλοὶ μὲν γὰρ ἐμοὶ Τρῶες κλειτοὶ τ' ἐπίκουροι,
κτείνειν ὄν κε θεός γε πόρῃ καὶ ποσσὶ κιχίῳ·
πολλοὶ δ' αὖ σοὶ Ἀχαιοὶ, ἐναιρέμεν ὄν κε δύνῃαι.

210. Ἐν τ' Ἐφύρῃ. On voit que Glaucus est fier de descendre de Sisyphus, le seul de ses ancêtres qui ait été puissant à Éphyre. Cela justifie notre explication de κέρδιστος, vers 153.

214. Μελιχίοισι, avec de douces (paroles). On a vu la même ellipse IV, 256.

216. Οἰνεύς. Il s'agit d'Ōeneüs roi de Calydon, père de Tydée et aïeul de Diomède.

219. Ζωστῆρα. Voyez la note IV, 432. Ici, le ceinturon est teint en pourpre. On Pa vu, IV, 186, avec l'épithète de bigarré, παναίολος.

220. Δέπας ἀμφικύπελλον, une coupe à double gobelet. Voyez la note I, 584.

221. Ἐγώ. Ōeneüs ayant survécu à ses fils, c'est Diomède, son petit-fils, qui avait

été son héritier. Voilà comment Diomède possédait la coupe. *Scholies* : ἀπαίδος γὰρ τελευτήσαντος Οἰνεύος, Διομῆδης αὐτὸν κληρονομεῖ. Mais il n'avait hérité que des biens personnels de son aïeul, car le royaume d'Étolie passa à Thoas. Voyez la note II, 641-642.

223. Κάλλιφ' pour κατέλιπε.

225. Τῶν, d'eux, c'est-à-dire des Lyciens.

226. Ἀλλήλων. Zénodote, ἀλλήλους.

228. Κτείνειν équivalent à ὥστε κτείνειν : pour tuer ; pour que je tue. Diomède n'a pas peur que sa vaillance ait à chômer. — Ὅν (*quem* ; *quemcumque ex iis*) se rapporte au pluriel πολλοὶ Τρῶες.

229. Ὅν κε δύνῃαι, *quemcumque ex iis poteris*. Le verbe tuer est sous-entendu.

Τευχεα δ' ἀλλήλοισ ἐπαμείψομεν ὄφρα καὶ οἶδε
γνώσιν ὅτι ξεῖνοι πατρώιοι εὐχόμεθ' εἶναι. 230

Ὡς ἄρα φωνήσαντε, καθ' ἔππων ἀΐξαντε,
χειράς τ' ἀλλήλων λαβέτην καὶ πιστώσαντο.
Ἐνθ' αὖτε Γλαύκῳ Κρονίδῃς φρένας ἐξέλετο Ζεὺς,
ὃς πρὸς Τυδείδῃν Διομήδεα τεύχε' ἄμειβεν, 235
χρῦσεα χαλκείων, ἑκατόμβοι' ἐννεαβοίῳν.

Ἐκτωρ δ' ὡς Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγόν ἴκανεν,
ἀμψ' ἄρα μιν Τρώων ἄλοχοι θεὸν ἠδὲ θύγατρεις,
εἰρόμεναι παῖδάς τε κασιγνήτους τε ἔτας τε

230. Τεύχεα. Il ne s'agit que des boucliers. De même, III, 89 et XXI, 304. — Ἐπαμείψομεν au subjonctif, pour ἐπαμείψομεν. — Οἶδε, ceux-ci, c'est-à-dire les Grecs et les Troyens.

234. Φρένας ἐξέλετο Ζεὺς. Homère parle le langage du vulgaire, voilà tout. Un échange comme celui que fait Glaucus est un fait extraordinaire; ce doit être le résultat de quelque influence divine. Glaucus a cédé à son premier mouvement; il n'a pas pris le temps de réfléchir, de comparer la valeur d'un bouclier garni d'or avec celle d'un bouclier garni d'airain : c'est que Jupiter lui avait ôté la réflexion. Sans cela, il eût gardé son bouclier. Homère ne blâme nullement la libéralité de Glaucus, et ne loue pas davantage Diomède d'avoir fait un bon marché. Il dit purement et simplement les choses, telles qu'on les disait autour de lui. Si, comme on le suppose, Homère a voulu faire plaisir, en développant cet épisode, à quelqu'un des rois de Lycie descendu de Glaucus, il aurait assez mal fait sa cour en taxant de folie le héros, et d'une folie insigne par Jupiter. Jupiter a laissé Glaucus à son premier mouvement. Glaucus a été généreux par enthousiasme. On pourrait même, avec quelques-uns, voir une approbation de la conduite de Glaucus dans φρένας ἐξέλετο Ζεὺς. Il suffit de prendre l'expression au sens ironique. Bothe : « Poeta, quum stultitiam dicit Glauci, non « ex sua persona loquitur, sed ut vulgus, « cuius ille iudicium secutus εἰρωνικῶς, « magnisq̄ parva et humilia admiscens ac « veluti temperans, imitatur cogitandi et « dicendi modum illum, quem in Rabe-

« laisii, Cervantesii, Sterneii similiaque
« scriptorum operibus vigentem recentiores
« proprio vocabulo appellarunt *lunatic*;
« cuius generis aliquot sunt loca apud hunc
« nostrum. » L'ironie, en effet, n'est pas très-rare dans Homère. Mais il vaut mieux s'arrêter au sens naturel, sans s'inquiéter de savoir si Homère partageait ou ne partageait pas l'opinion du vulgaire.

236. Χρῦσεα χαλκείων, des armes d'or contre des armes d'airain : un bouclier garni d'or contre un bouclier garni d'airain. Il ne faut pas prendre les épithètes au pied de la lettre. Le corps du bouclier était fait de cuirs superposés. Il ne faut pas non plus prendre au pied de la lettre la valeur de neuf bœufs et la valeur de cent bœufs, ni surtout y voir un rapport comparatif exact du cuivre à l'or. L'or a toujours valu au moins mille fois le cuivre. Soyez sûr que la garniture du bouclier de Glaucus était un peu moins massive que celle du bouclier de Diomède. Homère dit simplement que l'un valait l'autre dix fois et davantage. Les nombres déterminés, chez Homère, sont presque toujours dans un sens indéterminé.

237. Φηγόν, le hêtre ou le chêne consacré à Jupiter. Voyez la note V, 693. Eustathe signale ici un exemple d'hystérologie; car Hector est arrivé à l'arbre avant d'arriver à la porte Scée. Quelques anciens textes donnaient πύργον.

238. Θεόν, *currebant* : du verbe θέω, courir.

239. Παῖδάς équivalent à ὑπὲρ τῶν παίδων. Homère construit εἰρόμαι comme on construit λέγω, avec deux accusatifs.

καὶ πόσιας· ὁ δ' ἔπειτα θεοῖς εὐχεσθαι ἀνώγει 240
πάσας ἐξείης· πολλῆσι δὲ κήδε' ἐφῆπτο.

Ἄλλ' ὅτε δὴ Πριάμοιο δόμον περικαλλέ' ἵκανεν,
ἕξστῆς αἰθούρησι τετυγμένον (αὐτὰρ ἐν αὐτῷ
πεντήκοντ' ἔνεσαν θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι· ἔνθα δὲ παῖδες 245
κοιμῶντο Πριάμοιο παρὰ μνηστῆς ἀλόχοισιν.

Κουράων δ' ἐτέρωθεν ἐναντίοι ἐνδοθεν αὐλῆς
δώδεκ' ἔσαν τέγχει θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι· ἔνθα δὲ γαμβροὶ
κοιμῶντο Πριάμοιο παρ' αἰδοίης ἀλόχοισιν), 250
ἔνθα οἱ ἠπιόδωρος ἐναντίη ἦλυθε μήτηρ,
Λαοδίκην ἐσάγουσα, θυγατρῶν εἶδος ἀρίστην·
ἐν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

240. Ἀνώγει. Le parfait ἀνωγα prend quelquefois les désinences du présent, et ἀνώγει équivaut à ἀνωγε. Quelques-uns en font un plus-que-parfait pour ἠνώγει, ou même l'imparfait d'ἀνωγέω, forme supposée d'après une fausse leçon (VII, 394).

241. Ἐξείης, ordinaire. Ce sera une procession. Au lieu de πάσας ἐξείης, quelques textes antiques portaient πᾶσι μάλ' ἐξείης, à tous les dieux dans l'ordre de leur dignité (et non point au hasard). Aristarque note cette leçon. S'il ne l'a point adoptée, c'est que l'autre dit davantage; car ceci est naturellement sous-entendu. On n'avait aucune raison pour ne pas suivre la règle. — Ἐφῆπτο, *adhærebant* : *impendebant*. On a vu κήδε' ἐφῆπται, II, 15, 32, 68. Beaucoup de Troyennes ont à pleurer sur des morts.

243. Ἐξστῆς αἰθούρησι, de portiques polis : de galeries formées par des colonnes de marbre poli. Il y avait une colonnade autour de la cour sur laquelle s'ouvraient les appartements. Les galeries étaient couvertes par la saillie du toit. Le mot αἶθουσα vient de αἶθω, brûler, chauffer. Apollonius explique αἶθουσα par παραστάς, colonnade, puis il ajoute, pour l'étymologie : ἀπὸ τοῦ καταιθεσθαι ἕφ' ἡλίου.

244. Πεντήκοντ(α)... θάλαμοι. Il y avait autant de chambres ou d'apparte-

ments que Priam avait de fils. — Ξεστοῖο λίθοιο indique que les murs étaient de marbre poli comme les colonnes.

246. Παρὰ μνηστῆς ἀλόχοισιν. *Scholies* : ἐν ἄλλῳ, παρ' αἰδοίης ἀλόχοισι.

247. Ἐτέρωθεν, de l'autre côté : vis-à-vis des appartements occupés par les fils, et donnant sur la même cour (ἐναντίοι ἐνδοθεν αὐλῆς). Il ne s'agit point de gynécée. Les douze filles de Priam sont avec leurs époux dans les mêmes conditions que ses cinquante fils avec leurs épouses. Les autres appartements qui complétaient cette façade de la cour étaient sans doute ceux de Priam; car c'est dans la cour même qu'Hector trouve sa mère sortant de chez elle. Quelques-uns supposent, mais à tort, qu'il y avait deux cours. Tous les bâtiments ont leur façade sur une cour unique.

248. Τέγχει, *sub eodem tecto* : sous le toit du palais, et ouvrant sur la cour par une galerie.

252. Λαοδίκην ἐσάγουσα, *ad Laodiceam va lens*, se rendant chez Laodice. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι πρὸς Λαοδίκην πορευομένη. Porphyre, dans les *Scholies* B, développe l'interprétation d'Aristarque : τὸ ἐσάγουσα οὐκέτι κατὰ τὸ σύνθηθές ἐστιν εἰσφέρειν οὐ γὰρ ἐσάγειν μεθ' ἑαυτῆς λέγεται τὴν Λαοδίκην, ἀλλὰ πρὸς τὴν Λαοδίκην εἰσπερευομένη... Dans le grec ordinaire, ποῖ εἰσάγεις; est syno-

- Γέγονον, τίπτε λιπῶν πόλεμον θρασὺν εἰλήλουθας ;
 Ἡ μάλα δὴ τείρουσι δυσόνυμοι υἴες Ἀχαιῶν, 255
 μαρνάμενοι περὶ ἄστυ· σὲ δ' ἐνθάδε θυμὸς ἀνῆκεν
 ἔλθόντ', ἐξ ἄκρης πόλιος Διὶ χεῖρας ἀνασχεῖν.
 Ἀλλὰ μὲν', ὄφρα κέ τοι μελιηδέα οἶνον ἐνείκω,
 ὡς σπέισης Διὶ πατρὶ καὶ ἄλλοις ἀθανάτοισιν
 πρῶτον, ἔπειτα δέ κ' αὐτὸς ὀνήσεται, αἶ κε πῆρησθα. 260
 Ἄνδρῖ δὲ κεκμηῶτι μένος μέγα οἶνος ἀέξει,
 ὡς τύνη κέκμηκας, ἀμύνων σοῖσιν ἔτησιν.
 Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα μέγας κορυθαίολος Ἔκτωρ·
 Μή μοι οἶνον ἄειρε μελίφρονα, πότνια μῆτερ,
 μή μ' ἀπογυιώσης, μένεος δ' ἀλκῆς τε λάθωμαι· 265
 χερσὶ δ' ἀνίπτουσι Διὶ λείβειν αἶθοπα οἶνον
 ἄζομαι· οὐδέ πη ἔστι κελαινερφεῖ Κρονίωνι
 αἶματι καὶ λύθρῳ πεπαλαγμένον εὐχετάσθαι.
 Ἀλλὰ σὺ μὲν πρὸς νηὸν Ἀθηναίης ἀγελείης
 ἔρχεο σὺν θυέεσσιν, ἀολλίσασσα γεραιάς· 270

nyme de ποῖ εἰσέρχῃ; *Scholies* : ὡς φάμεν, ποῖ εἰσάγεις; ἀντὶ τοῦ, ποῖ εἰσέρχῃ; — Εἶδος ἀρίστην. Voyez la note III, 124.

255. Τείρουσι (*premunt*), sous-entendu ἡμᾶς : nous pressent, nous accablent.

257. Ἐξ ἄκρης, ... Construisez : ἀνασχεῖν χεῖρας Διὶ ἐξ ἄκρης πόλιος.

258. Ἀλλὰ μὲν', ὄφρα, *sed mane*, *donec*, mais attends que.

261. Δέ équivalait ici, comme dans une foule de passages, à *enim*, en effet. Voyez plus haut la note sur θ(έ), vers 148. — Μέγα est pris adverbialement : *valde*, beaucoup.

264. Ἄειρε, *tolle*, élève, c'est-à-dire offre, présente. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ πρόσφερε, διδοῦ.

265. Μή μ' ἀπογυιώσης. Hector semble contredire la parole de sa mère, que le vin rend la vigueur à l'homme fatigué. Mais il ne se sent point fatigué; et boire du vin ne serait pour lui qu'une récréation sensuelle. Son courage est entier. Hector dit qu'il n'a besoin de rien; mais il le dit poétiquement, par une vive hyperbole. Aristarque veut qu'on tienne compte ici

des caractères. Hécube parle comme tout le monde; Hector parle en héros : ἔστι δὲ διάφορα τὰ λέγοντα πρόσωπα· καὶ ἐκότερον πρὸς τι εἰρησται.

266. Ἀνίπτουσι. Zénodote écrivait ἀνίπτῃσιν, qu'Aristarque traite de barbarisme : οὐκ ἔστι δὲ ἡ εὐθεῖα ἀνίπτῃς. Cependant Hérodiens préférerait la leçon de Zénodote à celle d'Aristarque. *Scholies* : ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς διὰ τοῦ η, ἀνίπτῃσιν.

267. Ἄζομαι, *vereor*, un scrupule religieux ne me permet pas. Virgile, *Énéide*, II, 719 : « Me bello e tanto digressum et « caede recenti Attrectare nefas, donec me « flumine vivo Abluero. »

269. Ἀγελείης, *prædatrixis*. Voyez la note IV, 128.

270. Σὺν θυέεσσιν, avec des offrandes. Il ne s'agit pas de victimes à immoler. Hector parle des prémices à offrir, et des bois odorants qu'on brûlait pour parfumer le temple. Le verbe θύω, chez Homère, signifie offrir les prémices, et non immoler une victime; et les substantifs θυγαῖ et θύη sont ce qu'en prose on nommait ἀπαρχαί. Voyez, dans Lehrs, l'article Θύειν.

πέπλον δ', ὅστις τοι χαριέστατος ἠδὲ μέγιστος
 ἔστιν ἐνὶ μεγάρῳ, καὶ τοι πολὺ φίλτατος αὐτῆ,
 τὸν θὲς Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν ἠΰκόμοιο,
 καὶ οἱ ὑποσχέσθαι δυοκαίδεκα βοῦς ἐνὶ νηῶ,
 ἦνις, ἠκέστας, ἱερευσέμεν, αἶ κ' ἐλεήσῃ 275
 ἄστου τε καὶ Τρώων ἀλόχους καὶ νήπια τέκνα,
 ὡς κεν Τυδέος υἷὸν ἀπόσχη Ἴλιου ἱρής,
 ἄγριον αἰχμητῆν, κρατερὸν μῆστωρα φόβοιο.
 Ἀλλὰ σὺ μὲν πρὸς νηὸν Ἀθηναίης ἀγγελείης
 ἔργου· ἐγὼ δὲ Πάριν μετελεύσομαι, ὄφρα καλέσσω, 280
 αἶ κ' ἐθέλῃσ' εἰπόντος ἀκουέμεν. Ὡς κέ οἱ αὖθι
 γαῖα χάνοι· μέγα γάρ μιν Ὀλύμπιος ἔτρεφε πῆμα
 Τρωσὶ τε καὶ Πριάμῳ μεγαλήτορι τοῖό τε παισίν.
 Εἰ κεινὸν γε ἴδοιμι καταλθόντ' Ἀϊδος εἴσω,
 φαίην κε φρέν' ἀτέρπου διζύος ἐκλελαθέσθαι. 285
 Ὡς ἔφαθ'· ἠ δὲ μολοῦσα ποτὶ μέγαρ' ἀμφιπόλοισιν
 κέκλετο· ταὶ δ' ἄρ' ἀόλλισσαν κατὰ ἄστου γεραιάς.
 Ἢ δ' εἰς οἶκον ἰοῦσα παρίστατο φωριαμοῖσιν,
 ἐνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιοι, ἔργα γυναικῶν
 Σιδονίων, τὰς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδῆς 290

271-278. Πέπλον.... Ce passage est une répétition, *mutatis mutandis*, de ce qu'on a lu plus haut. Voyez 90-97 et les notes sur ces huit vers.

281. Ὡς κε ἐκвивает à εἶθε, *utinam*.— Αὖθι, là-même: là ou il est; devant lui, sous ses pas. Eustathe: αὖθι, τουτέστιν· εἶθε οἱ αὐτόθι, ἐνθα νῦν διάγει, γαῖα χάνοι.

285. Φρέν(α), (ma) pensée: mon âme. *Scholies*: τὴν ἔμην φρένα τῆς ἀτέρπου διζύος ἐπιλαθέσθαι. Hector compterait pour rien tous les maux endurés depuis le commencement de la guerre.

286. Μέγαρ(α), la grande salle. Il s'agit ici de la grande salle où la maîtresse se tenait avec les servantes, et non pas de la grande salle de réunion où s'assemblaient les hommes.

288. Ἢ δ' εἰς οἶκον.... Toutes les éditions donnent autrement le vers 288: Αὐτῆ δ' εἰς θάλαμον κατεβήσето κηρόντα. La leçon

d'Aristarque est bien plus poétique et bien plus précise. *Scholies*: ἐν ταῖς Ἀριστάρχου καὶ ἐτέρως· Ἢ δ' εἰς οἶκον ἰοῦσα παρίστατο φωριαμοῖσιν.

289. Οἱ, *ipsi*, à elle. — Παμποίκιοι, où toute sorte de sujets étaient brodés avec art.

290-292. Σιδονίων.... Ces trois vers sont cités par Hérodote, II, cxvi. D'après la façon dont il s'exprime, on voit que cette partie du chant VI, avant la division faite par les Alexandrins, comptait comme appartenant à la Διομήδους ἀριστεία, bornée maintenant au chant cinquième. Ainsi l'Ὀμιλία ne comprenait que l'entretien proprement dit.

290. Σιδονίων, de Sidon. Tyr n'est point nommée dans Homère; mais Homère parle plusieurs fois de la Sidonie et des Sidoniens. Les étoffes de Sidon étaient très-renommées, comme plus tard celles de Tyr.

ἦγαγε Σιδονίηθεν, ἐπιπλῶς εὐρέα πόντον,
 τὴν ὁδὸν, ἣν Ἑλένην περ ἀνήγαγεν εὐπατέρειαν.
 Τῶν ἐν' αἰραμένη Ἐκάβη φέρε δῶρον Ἀθήνη,
 ὃς κάλλιστος ἔην ποικίλιμασιν ἠδὲ μέγιστος,
 ἀστὴρ δ' ὧς ἀπέλαμπεν· ἔκειτο δὲ νείατος ἄλλων. 295
 Βῆ δ' ἰέναι, πολλαὶ δὲ μετεσσεύοντο γεραιαί.

Αἰ δ' ὅτε νηὸν ἴκανον Ἀθήνης ἐν πόλει ἄκρη,
 τῆσι θύρας ὠῖξε Θεανὼ καλλιπάρηος,
 Κισσηῆς, ἄλοχος Ἀντήνορος ἵπποδάμοιο·
 τὴν γὰρ Τρῶες ἔθηκον Ἀθηναίης ἰέρειαν. 300

Αἰ δ' ὀλολυγῆ πᾶσαι Ἀθήνη χειρας ἀνέσχον.
 Ἥ δ' ἄρ' ἀπέπλον ἐλοῦσα Θεανὼ καλλιπάρηος,
 θῆκεν Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν ἠῦκόμοιο,
 εὐχομένη δ' ἠρᾶτο Διὸς κούρη μεγάληο·

Πότνι' Ἀθηναίη, ἐρυσίπολι, διὰ θεᾶων, 305
 ἄξον δὴ ἔγχος Διομήδεος, ἠδὲ καὶ αὐτὸν
 πρηγέα ὃς πεσέειν Σχαιῶν προπάροιθε πυλᾶων·
 ὄφρα τοι αὐτίκα νῦν δυοκαίδεκα βοῦς ἐνὶ νηῷ,
 ἦις, ἠκέστας, ἱερεύσομεν, αἶ κ' ἐλεήσης
 ἄστυ τε καὶ Τρῶων ἀλόχους καὶ νήπια τέκνα. 310

[Ὡς ἔφατ' εὐχομένη· ἀνένευε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη.]

291. Ἥγαγε. D'après la tradition, Pâris avait enlevé ces femmes à la façon des pirates (τρόπῳ ληστρικῷ, Didyme), les ayant surprises hors de la ville. D'autres disent qu'il avait conquis Sidon, et que ces femmes étaient des captives de guerre. Aristarque entend Σιδονίηθεν de la Phénicie en général.

292. Τὴν ὁδὸν, ἣν, dans ce fameux voyage où.

295. Νείατος ἄλλων, *ultimus omnium*, c'est-à-dire au fond du coffre, dans l'endroit réservé. Parmi les choses précieuses que contenait le coffre, c'était la plus précieuse.

296. Πολλαί... γεραιαί. Virgile peint, *Enéide*, I, 479-481, cette procession : « In a terea ad templum non aequa Palladis abant Crinibus Iliades passis, replumque

« ferebant, Suppliciter tristes, et tunsæ « pectora palmis. »

299. Κισσηῆς. Théoano était fille de Cissé, roi de Thrace. Elle est jeune et belle, *καλλιπάρηος*. Aussi n'est-elle point la sœur d'Hécube. L'Hécube d'Homère n'est pas fille de Cissé. Voyez la note XVI, 718-719.

302. Ἥ, *elle*, déterminé plus loin par Θεανώ.

306. Ἄξον ou ἄξον, de ἄγνυμι, briser. Virgile, *Enéide*, XI, 447 : « Frange manu « telum Phrygii prædonis, et ipsum Pro- « num sterne solo portisque effunde sub « altis. »

309. ἱερεύσομεν pour ἱερεύσωμεν.

311. Ὡς ἔφατ'... Ce vers est totalement inutile, et le geste prêt à la déesse est pour le moins une bizarrerie. Aristarque : ἐξῆς δ' ἐπιτεγομένου, Ὡς αἰ

Ὡς αἱ μὲν ῥ' εὐχοντο Διὸς κούρη μέγαλοιο.

Ἐκτωρ δὲ πρὸς δῶματ' Ἀλεξάνδροιο βεβήκει
καλὰ, τὰ ῥ' αὐτὸς ἔτευξε σὺν ἀνδράσιν, οἳ τότε ἄριστοι

ἦσαν ἐνὶ Τροίῃ ἐριβώλακι τέκτονες ἄνδρες · 315

οἳ οἱ ἐποίησαν θάλαμον καὶ δῶμα καὶ αὐλήν,
ἐγγύθι τε Πριάμοιο καὶ Ἐκτορος, ἐν πόλει ἄκρῃ.

Ἐνθ' Ἐκτωρ εἰσῆλθε Διὶ φίλος · ἐν δ' ἄρα χειρὶ
ἔγχος ἔχ' ἐνδεκάπηχyu · πάροιθε δὲ λάμπετο δουρὸς
αἰχμὴ χαλκείῃ, περὶ δὲ χρύσεος θέε πόρκης. 320

Τὸν δ' εὖρ' ἐν θαλάμῳ περικαλλέα τεύχε' ἔποντα,
ἀσπίδα καὶ θώρηκα καὶ ἀγκύλα τῶξ' ἀφῶντα ·

Ἀργεῖη δ' Ἐλένη μετ' ἄρα δμῶῃσι γυναιξίν

ἦστο, καὶ ἀμφιπόλοισι περικλυτὰ ἔργα κέλευεν.

Τὸν δ' Ἐκτωρ νείκεσεν ἰδὼν αἰσχροῖς ἐπέεσσιν · 325

Δαιμόνι', οὐ μὲν καλὰ γόλον τόνδ' ἔνθεο θυμῷ.

μὲν ῥ' εὐχοντο, σαφῶς γίνεται περι-
ρισσὸς ὁ στίχος· γελοία δὲ καὶ ἀνανεύ-
ουσα Ἀθηνᾶ. C'est une des athétèses les
mieux motivées, et je n'hésite point à met-
tre le vers entre crochets. — Ἀνένευε.
Virgile, *Énéide*, I, 482 : « Divi solo fixos
« oculos aversa tenebat. » Le grec dit
qu'elle fit un signe de refus en relevant
la tête.

315. Ἐνὶ Τροίῃ, dans le pays de Troie :
dans la Troade.

316. Θάλαμον... On voit que Pâris ne
s'était point contenté d'un des cinquante
θάλαμοι du palais de Priam. Il avait un
palais entier pour lui, comme l'indiquent
les expressions θάλαμον καὶ δῶμα καὶ
αὐλήν, et en dehors des bâtiments du pa-
lais principal. Le vers suivant semble dire
qu'Hector avait aussi son palais à part.
D'après l'ordre des mots ἐγγύθι τε Πριά-
μοιο καὶ Ἐκτορος, la demeure d'Hector
était contiguë à celle de Priam, et la de-
meure de Pâris contiguë à celle d'Hector.

319. Ἐγχος ἔχ' ἐνδεκάπηχyu, il tenait
une lance de onze coudées. Plusieurs textes
antiques : ἔγχος ἔχεν δεκάπηχyu. Peu im-
porte le chiffre. Homère veut dire sim-
plement une très-longue lance. — Πά-
ροιθε... δουρὸς, en avant du bois : à l'ex-
trémité du bois ; au haut de la lance.

320. Χρύσεος θέε πόρκης, courait une
douille d'or. L'extrémité de la hampe était
garnie d'une virole de métal, d'une douille,
dans laquelle on fixait la pointe. La lance
d'Hector a une pointe d'airain fixée dans
une virole d'or.

321. Ἐποντα, soignant : fourbissant.
Eustathe : τεύχε' ἔποντα ταυτὸν ἐστί τῷ
ἀμφέποντα, περιέποντα, περὶ αὐτὰ πο-
νοῦμενον.

322. Ἀφῶντα, maniant : frottant. On
l'écrivit aussi avec un esprit doux. Au lieu
de τῶξ' ἀφῶντα, quelques anciens lisaient
τόξα φῶντα, donnant du luisant à son
arc. *Scholies* : ψηλαφῶντα, ἢ λαμπρύ-
νοντα. L'explication λαμπρύνοντα se rap-
porte, suivant Bothe, à la leçon φῶντα.
Mais c'est plutôt un développement de
ἀφῶντα. Manier et frotter, c'est donner
aussi du luisant.

326. Δαιμόνι(ε) est plutôt en bonne
qu'en mauvaise part, d'après la suite du
discours. Hector dit, *cher ami*. — Οὐ
καλὰ pour οὐ καλῶς. — Χόλον τόνδ(ε).
Hector suppose que son frère a quitté le
combat par ressentiment contre les Troyens,
qui détestent Pâris. Il veut l'encourager,
et non l'humilier. Eustathe note cette dé-
licatesse de langage : καὶ σημείωσαι,
ὅπως τὴν τοῦ ἀδελφοῦ δειλίαν συσσιάζων,

Λαοὶ μὲν φθινύθουσι, περὶ πτόλιν αἰπύ τε τεῖχος
μαρνάμενοι· σέο δ' εἶνεκ' αὐτὴ τε πτόλεμος τε
ἄστου τόδ' ἀμφιδέσθη· σὺ δ' ἄν μαχέσαιο καὶ ἄλλω,
όντινά που μεθιέντα ἴδοις στυγεροῦ πολέμοιο. 330
Ἄλλ' ἄνα, μὴ τάχα ἄστου πυρὸς δῆϊοιο θέρηται.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν Ἀλέξανδρος θεοειδής·
Ἔκτωρ, ἐπεὶ με κατ' αἴσαν ἐνείκεσας οὐδ' ὑπὲρ αἴσαν,
τοῦνεκά τοι ἔρέω· σὺ δὲ σύνθεο καὶ μευ ἄκουσον·
οὔτοι ἐγὼ Τρώων τόσσον γόλω οὐδὲ νεμέσσει 335
ἤμην ἐν θαλάμῳ, ἔθελον δ' ἄχει προτραπέσθαι.
Νῦν δέ με παρειποῦς' ἄλοχος μαλακοῖς ἐπέεσσιν
ῶρμησ' ἐς πόλεμον· δοκέει δέ μοι ὧδε καὶ αὐτῷ
λώϊον ἔσσεσθαι· νίκη δ' ἐπαμείβεται ἄνδρας.
Ἄλλ' ἄγε νῦν ἐπίμεινον, Ἀρήϊα τεύχεα δῶ· 340
ἢ ἴθ', ἐγὼ δὲ μέτειμι· κιχῆσθαι δέ σ' οἴω.

Ὡς φάτο· τὸν δ' οὔτι προσέφη κορυθαίολος Ἔκτωρ.
Τὸν δ' Ἑλένη μύθοισι προσηύδα μελιχίοισιν·
Δᾶερ ἐμεῖο, κυνὸς κακομηχάνου, ὀκρουέσσης,
ὡς μ' ὄφελ' ἤματι τῷ, ὅτε με πρῶτον τέκε μήτηρ, 345
οἴχεσθαι προφέρουσα κακῇ ἀνέμοιο θύελλα
εἰς ὄρος, ἢ εἰς κῦμα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης·
ἐνθα με κῦμ' ἀπόερσε, πάρος τάδε ἔργα γενέσθαι.

καὶ μὴ ἀνέδην ἐξονειδίζων, γόλον αὐ-
τὴν εὐσχημονέστερον λέγει, ὡς δῆθεν χο-
λουμένου τοῦ Πάριδος κατὰ τῶν Τρώων,
οἷα μισούντων αὐτὸν, καὶ διὰ τοῦτο ἐκ-
δεδωκότων εἰς μονομαχίαν τῷ Μενελάῳ.

329. Ἄν μαχέσαιο, *objurgaveris*, tu
mais gourmandé: tu gourmanderais.

331. Ἄνα est pour le verbe, comme
s'il y avait ἀνάστηθι, lève-toi.

332-333. Τὸν δ' αὖτε... Voyez ces deux
vers, III, 58-59, et la note sur la tauto-
logie du second.

336. Ἐθελον εἰ(έ) équivaut à ὕσον ἤθε-
λον, que demanderait la correspondance
exacte avec οὔτοι... τόσσον... ἤμην. Mais
la juxtaposition des idées, ici comme pres-
que partout dans Homère, donne plus de
vividité au style que leur subordination.

337. Παρειποῦς(α) avec la première
longue. Voyez plus haut la note du
vers 62.

339. Νίκη δ' ἐπαμείβεται ἄνδρας,
victoria alternis vicibus sequitur viros. Un
homme est vainqueur aujourd'hui, un au-
tre l'est demain.

341. Μέτειμι, de μετά, après, et εἶμι,
aller: je marcherai derrière; je te suivrai.

343. Τόν, lui, c'est-à-dire Hector.

345-346. Ὡς μ' ὄφελ'... Construisez: ὡς
θύελλα ἀνέμοιο ὄφελε οἴχεσθαι προφέρου-
σά με...

348. Ἀπόερσε, sous-entendu ἄν: *obru-
tam perdidisset*. Nous rapportons ce verbe
à ἔρρω, dans le sens de φθεῖρω. Si l'on
suppose ἀποέρρω, et quand même ce
verbe ferait ἀποέρρω et non ἀποέρω,

Αὐτὰρ ἐπεὶ τάδε γ' ἴδτε θεοὶ κακὰ τεκμήραντο,
 ἀνδρὸς ἔπειτ' ὠφελὸν ἀμείνωνος εἶναι ἄκοιτις, 350
 ὃς ἤδη νέμεσίν τε καὶ αἴσχεα πόλλ' ἀνθρώπων.
 Τούτῳ δ' οὔτ' ἄρ' νῦν φρένες ἔμπεδοι, οὔτ' ἄρ' ὀπίσσω
 ἔσσονται· τῷ καὶ μιν ἐπαυρήσεσθαι δέω.
 Ἄλλ' ἄγε νῦν εἴσελθε, καὶ ἔξω τῷδ' ἐπὶ δίφρῳ,
 δᾶερ, ἐπεὶ σε μάλιστα πόνος φρένας ἀμφιβέβηκεν 355
 εἶνεκ' ἐμεῖο κυνὸς, καὶ Ἀλεξάνδρου ἔνεκ' ἄτης·
 οἷσιν ἐπὶ Ζεὺς θῆκε κακὸν μόνον, ὡς καὶ ὀπίσσω
 ἀνθρώποισι πελώμεθ' αἰοίδιμοι ἔσσομένοισιν.

Τῆν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα μέγας κορυθαίολος Ἔκτωρ·
 Μή με κἀθίζ', Ἐλένη, φιλέουσά περ· οὐδὲ με πείσεις. 360
 Ἦδῃ γάρ μοι θυμὸς ἐπέσσυται, ὄφρ' ἐπαμύνω
 Τρώεσσ', οἳ μὲγ' ἐμεῖο ποθὴν ἀπεόντος ἔχουσιν.
 Ἄλλὰ σύγ' ὄρνυθι τοῦτον, ἐπειγέσθω δὲ καὶ αὐτὸς,
 ὡς κεν ἔμ' ἔντοσθεν πόλιος καταμάρψῃ ἔοντα.
 Καὶ γὰρ ἐγὼν οἴκονδ' ἐσελεύσομαι, ὄφρα ἴδωμαι 365
 οἰκῆας ἄλοχόν τε φίλην καὶ νήπιον υἷόν.
 Οὐ γάρ τ' οἶδ', ἣ ἔτι σφιν ὑπότηροπος ἴξομαι αὔτις,
 ἣ ἤδη μ' ὑπὸ χερσὶ θεοὶ δαμώσιν Ἀχαιῶν.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κορυθαίολος Ἔκτωρ.
 Αἶψα δ' ἔπειθ' ἵκανε δόμους εὐναιετάνοντας, 370
 οὐδ' εὖρ' Ἀνδρομάχην λευκώλενον ἐν μεγάροισιν·

ce ne serait qu'une simple répétition de l'idée contenue dans οἴχεσθαι προφέρουσα (emporter, enlever), et il n'y aurait plus de gradation. Avec κύμα, c'est de submersion qu'il s'agit.

350. Ὠφελὸν α, comme ἀπόρρσε, la valeur d'un conditionnel.

351. Ὅς ἤδη, qui nosset : qui esset conscius. Alors Pâris tâcherait de ne point rester en butte aux reproches et aux outrages. Scholies : ἥδει πρὸς τὸ φυλάττεσθαι, καὶ μὴ εἰς αὐτὰ ἐμπύπτειν.

353. Τῷ, quare, c'est pourquoi. — Ἐπαυρήσεσθαι, fruiturum esse. Il jouira du prix de sa lâcheté; il en retirera un digne fruit. Voyez la note I, 410.

356. Ἀλεξάνδρου ἔνεκ' ἄτης, à cause du coupable égarement de Pâris.

357. Οἷσιν, quibus, (nous) à qui. — Ἐπὶ Ζεὺς θῆκε pour Ζεὺς ἐπέθηκε : Jupiter a infligé.

358. Ἀοίδιμοι. Allusion aux chants sur Pâris et Hélène qui ont formé la tradition poétique depuis le temps du siège de Troie jusqu'au siècle d'Homère. Le mot αἰοίδιμοι signifie *chants* : décriés par des chants. Eustathe : ἐν ᾠδαῖς φερόμενοι, ταῖς ἐπὶ δυσκλείᾳ δηλαδὴ.

368. Ἀχαιῶν dépend de χερσὶ.

370. Δόμους εὐναιετάνοντας, (sa) demeure bien peuplée. Voyez la note II, 648, sur εὐναιεταώσας.

ἀλλ' ἤγε ξὺν παιδί· καὶ ἀμφιπόλω εὐπέπλω
 πύργῳ ἐφειστήκει γούωσά τε μυρομένη τε.

Ἐκτωρ δ' ὡς οὐκ ἔνδον ἀμύμονα τέτμεν ἄκοιτιν,
 ἔστι ἐπ' οὐδὸν ἰὼν, μετὰ δὲ δμῶῃσιν ἔειπεν·

375

Εἰ δ' ἄγε μοι, δμῶαί, νημερτέα μυθήσασθε·
 πῆ ἔβη Ἀνδρομάχη λευκώλενος ἐκ μεγάρου;
 Ἥε πη ἐς γαλόων, ἢ εἰνατέρων εὐπέπλων,
 ἢ ἐς Ἀθηναίης ἐξοίχεται, ἔνθα περ ἄλλαι
 Τρωαὶ εὐπλόκαμοι δεινὴν θεὸν ἰλάσκονται;

380

Τὸν δ' αὖτ' ὀτρηνή ταμίη πρὸς μῦθον ἔειπεν·
 Ἐκτορ, ἐπεὶ μάλ' ἀνωγας ἀληθέα μυθήσασθαι,
 οὔτε πη ἐς γαλόων, οὔτ' εἰνατέρων εὐπέπλων,
 οὔτ' ἐς Ἀθηναίης ἐξοίχεται, ἔνθα περ ἄλλαι
 Τρωαὶ εὐπλόκαμοι δεινὴν θεὸν ἰλάσκονται·

385

ἀλλ' ἐπὶ πύργον ἔβη μέγαν Ἰλίου, οὔνεκ' ἄκουσεν
 τεῖρεσθαι Τρῶας, μέγα δὲ κράτος εἶναι Ἀχαιῶν.
 Ἡ μὲν δὴ πρὸς τεῖχος ἐπειγομένη ἀφικάνει,
 μαινομένη εἰκυῖα· φέρει δ' ἅμα παῖδα τιθήνη.

Ἡ ῥα γυνὴ ταμίη· ὁ δ' ἀπέσσυτο δώματος Ἐκτωρ,
 τὴν αὐτὴν ὁδὸν αὖτις, εὐκτιμένας κατ' ἀγυιάς.
 Εὔτε πύλας ἴκανε, διερχόμενος μέγα ἄστυ,
 Σκαιαῖς (τῇ γὰρ ἔμελλε διεξιμέναι πεδίονδε),

390

373. Πύργῳ. C'est la tour de la porte Scée. — Ἐφειστήκει, *vulgo* ἐφειστήκει. *Scholies* : Ἀρίσταρχος χωρὶς τοῦ ι, ἐφειστήκει. Nouvelle preuve que l'augment n'est point la règle dans Homère, mais l'exception.

374. Τέτμεν. Le verbe τέμνω, comme notre mot *couper*, signifie souvent marcher en droite ligne. De là le sens de rencontrer, atteindre, trouver. *Scholies* : κατέλαβεν, εὔρεν.

376. Εἰ δ' ἄγε, or çà allons. Voyez la note I, 302.

378. Ἐς γαλόων, ἢ εἰνατέρων. Supplétez δόμους, les demeures. Γαλώς est la belle-sœur qui est sœur de l'époux. Εἰνατέρες, dont le singulier n'existe pas, ce sont les belles-sœurs qui sont femmes des frères de l'époux. Ainsi Cassandre est belle-sœur

d'Andromaque au premier titre, et Hélène au second. Voyez la note III, 122.

384. Ἐς Ἀθηναίης, au (temple) de Minerve.

386. Πύργον... μέγαν Ἰλίου. La grande tour d'Ilion est la tour de la porte Scée.

394. Τὴν αὐτὴν ὁδὸν αὖτις ne signifie point qu'Hector prend à son tour le même chemin qu'Andromaque, mais qu'il *reprend* le chemin par où il était venu, c'est-à-dire qu'il retourne vers le champ de bataille. Il ne va point à la tour, mais il se rend dans la plaine par la porte Scée. Près de la porte, il rencontre sa femme, qui revient de la tour; et c'est près de la porte que se tient cette conversation improprement nommée par nos critiques *les Adieux* d'Andromaque et d'Hector.

393. Τῇ, par là : par cette route (ταύτῃ τῇ ὁδῷ).

ἐνθ' ἄλοχος πολυδῶρος ἐναντίη ἤλθε θεούσα,
 Ἀνδρομάχῃ, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἡετίωνος · 395
 Ἡετίων, ὃς ἔναιεν ὑπὸ Πλάκῃ ὕληέσση,
 Θήβῃ Ἰποπλακίῃ, Κιλίκεσσ' ἀνδρεσσιν ἀνάσσων ·
 τοῦπερ δὴ θυγάτηρ ἔχεθ' Ἐκτορι χαλκοκορουστῆ.
 Ἦ οἱ ἔπειτ' ἦντησ', ἅμα δ' ἀμφίπολος κίεν αὐτῆ,
 παῖδ' ἐπὶ κόλπῳ ἔχουσ' ἀταλάφρονα, νήπιον αὐτως, 400
 Ἐκτορίδην ἀγαπητὸν, ἀλίγκιον ἀστέρι καλῶ ·
 τὸν ῥ' Ἐκτωρ καλέεσκε Σκαμάνδριον, αὐτὰρ οἱ ἄλλοι
 Ἀστυάνακτ' · οἶος γὰρ ἐρύετο Ἴλιον Ἐκτωρ.

394. Πολυδῶρος, pour laquelle il avait donné beaucoup de présents : qu'il avait acquise par de riches cadeaux. *Scholies* : πολλά ἔδνα παρὰ τοῦ ἀνδρὸς λαβοῦσα. Quelques-uns l'entendent d'une dot qu'Andromaque aurait reçue de ses parents. Mais il s'agit des présents du fiancé; et πολυδῶρος équivalait à καλή, la beauté étant la mesure de l'importance des sacrifices faits par le poursuivant. Voyez XXII, 88 et 471, et les notes sur ces deux vers.

395. Ἡετίωνος. Voyez la note I, 366 sur ce nom.

396. Ἡετίων, ὃς équivalait à ὃς Ἡετίων, lequel Étéon. C'est ce que les grammairiens grecs appellent ἐπανάληψις σολοικοφανῆς, reprise qui a l'apparence d'un solécisme. — Ἰπὸ Πλάκῃ. Le Placus était une montagne, au pied de laquelle était bâtie la ville de Thébé des Cilices, fondée par Hercule. Dicéarque nomme cette montagne τὸ Πλάκιον.

397. Θήβῃ Ἰποπλακίῃ, Thébé Hypoplacienne: Thébé au pied du Placus, habitée par les Cilices, sujets du roi Étéon. Voyez la note I, 366 sur Θήβῃν.

398. Ἐχεθ' pour ἔχετο : *possidebatur*, c'est-à-dire *nupserat*, était l'épouse.

399. Ἐπειτ(α), en conséquence : donc. Hector allait à la porte Scée, Andromaque en revenait. La rencontre est le résultat de cette coïncidence, et c'est ce que dit ἔπειτα.

400. Ἀταλάφρονα, *tenero animo* : *tenuellum*, tout petit. Quelques-uns lisent ἀταλόφρονα : correction inutile. Ce serait un mot plus conforme aux règles ordinaires de la composition; mais ce serait toujours un ἀπκξ εἰρημένον. L'adjectif

ἀταλός est plusieurs fois dans Homère, II y a même ἀταλά φρονέων, XVIII, 567, dont ἀταλάφρων est l'exact équivalent. — Νήπιον αὐτως, *sic infantem* : *prorsus adhuc infantem*, qui ne parlait point du tout. Le mot αὐτως, comme on voit bien, *vraiment*, ne fait qu'insister sur le sens de νήπιον. C'est à tort qu'Eustathe en fait un synonyme de ὡσαύτως, et qu'il établit une comparaison : ἵνα εἶη ὁ παῖς καὶ ἀταλάφρων ὁμοίως καὶ νήπιος. Voyez la note I, 133. Dübner rattache αὐτως à ἐπὶ κόλπῳ ἔχουσα, et propose de traduire : « si enfant que l'on devait le porter dans les bras. » Je préfère l'explication de Bothe, *noch so ganz klein*, et la traduction de Voss : *das noch unmündige Knäblein*. Homère dit νήπιος αὐτως, au vers XXIV, 726, où il n'y a point de nourriture.

401. Ἀγαπητόν est traduit, dans les *Scholies*, par *μυνογενῆ*, unique. Mais Homère dit ailleurs, *Odyssee*, II, 365 : μούνος ἐὼν ἀγαπητός. Il y a donc une différence. *Tendrement aimé* suffit.

402. Καλέεσκε, *vocitabat*, appelait habituellement. Remarque que le dactyle εσχεσχα. Il est évident qu'on adoucissait σχα. Voyez la note II, 465 sur *πεδίον προχέοντο Σκαμάνδριον*.

403. Ἀστυάνακτ(α), roi de la ville : protecteur de la ville, sauveur de la ville. La phrase qui suit explique qu'en donnant au fils d'Hector le nom d'Astyanax, on voulait faire honneur à Hector lui-même. — Οἶος, seul, Hector n'était pas l'unique défenseur d'Ilion; mais c'est à lui qu'Ilion devait d'avoir pu résister durant tant d'années. Il était unique et sans pair, entre les

Ἦτοι ὁ μὲν μείδησεν ἰδὼν ἐς παῖδα σιωπῆ·
 Ἄνδρομάχη δέ οἱ ἄγχι παρίστατο δακρυχέουσα,
 ἐν τ' ἄρα οἱ φῶ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

403

Δαιμόνιε, φθίσει σε τὸ σὸν μένος· οὐδ' ἐλευαίρεις
 παῖδά τε νηπίαχον καὶ ἔμ' ἄμμορον, ἧ τάχα χήρη
 σεῦ ἔσομαι· τάχα γάρ σε κατακτανέουσιν Ἄχαιοι,
 πάντες ἐφορμηθέντες· ἐμοὶ δέ κε κέρδιον εἶη
 σεῦ ἀφαμαρτούση χθόνα δύμεναι· οὐ γὰρ ἔτ' ἄλλη
 ἔσται θαλπωρῆ, ἐπεὶ ἂν σύγε πότμον ἐπίσπῃς,
 ἀλλ' ἄχε'· οὐδέ μοι ἐστι πατήρ καὶ πότνια μήτηρ.

410

Ἦτοι γὰρ πατέρ' ἄμὸν ἀπέκτανε διὸς Ἀχιλλεύς.

ἐκ δὲ πόλιν πέρσεν Κιλικίων εὐναιετάωσαν,
 Θήβην ὑψίπυλον· κατὰ δ' ἔκτανεν Ἡετίωνα,
 οὐδέ μιν ἐξενάριξε, σεθάσσατο γὰρ τόγε θυμῷ·
 ἀλλ' ἄρα μιν κατέκχε σὺν ἔντεσι δαιδαλέοισιν,
 ἧδ' ἐπὶ σῆμ' ἔχεεν· περὶ δὲ πτελέας ἐφύτευσαν
 Νύμφαι ὄρεστιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο.

415

420

Οἱ δέ μοι ἐπτὰ κασίγνητοὶ ἔσαν ἐν μεγάροισιν,
 οἱ μὲν πάντες ἰῶ κίον ἤματι Ἄϊδος εἴσω·
 πάντας γὰρ κατέπεφνε ποδάρκης διὸς Ἀχιλλεύς,
 βουσὶν ἐπ' εἰλιπόδεσσι καὶ ἀργεννῆς ὄϊεσσιν.

défenseurs d'Ilion. Bothe renvoie ici aux vers V, 473-474, où l'on voit Hector se vanter de n'avoir pas besoin du secours des alliés, et de pouvoir défendre la ville, οἶος, σὺν γαμβροῖσι... Il veut mieux, je crois, renvoyer au passage où Priam, qui avait tant de fils encore, dit qu'il ne lui en reste plus (τῶν δ' οὐτινά σῆμι λελεῖσθαι), parce qu'il a perdu Hector, qui était pour lui l'unique (ὁς δὲ μοι οἶος ἔην). Voyez XXIV, 494 et 499.

408. Τάχα, bientôt. Dans Homère, ce mot ne signifie jamais *peut-être*. On va voir, par le discours d'Hector, que lui-même ne se faisait aucune illusion sur l'avenir. Troie ne pouvait pas être sauvée; Hector devait périr, et entraîner la ruine de sa patrie.

414. Χθόνα δύμεναι, descendre aux enfers. Voyez plus haut la note du vers 49.

414. Ἄμὸν (*nostrum*) est ici dans le sens de *meum*. Ἄμός, est quelques-uns écrivent ἄμός, est une forme archaïque de ἡμέτερος. C'est ce qu'on appelle vulgairement un éolisme, comme μεῦ, σεῦ, τύνη, etc. Les Doriens lui donnent l'esprit rude.

417. Σεθάσσατο. Achille avait respecté dans sa victime le caractère sacré de la royauté. Il n'avait point dépouillé Éétion, comme il eût dépouillé un ennemi vulgaire.

419. Σῆμ(α), *monumentum* : un amas de terre indiquant le lieu de la sépulture. — Ἐχεεν, il entassa; il éleva en mettant terre sur terre.

420. Νύμφαι ὄρεστιάδες, les Oréades : les nymphes du mont Placus, sans doute.

422. Ἰῶ... ἤματι, *uno die*, en un seul jour. — Ἄϊδος εἴσω, dans (la demeure) de Pluton.

424. Βουσὶν ἐπ' pour ἐπὶ βουσί

Μητέρα δ', ἢ βασιλευεν ὑπὸ Πλάκῳ ὕληέσση,
τὴν ἐπεὶ ἄρ' δεῦρ' ἤγαγ' ἄμ' ἄλλοισι κτεάτεσσιν,
ἄψ' ἔγε τὴν ἀπέλυσε λαβὼν ἀπερείσι' ἄποινα
πατρός δ' ἐν μεγάροισι βάλ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα.

425

Ἐκτορ, ἀτὰρ σύ μοι ἔσσι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ
ἤδὲ κασίγνητος, σύ δέ μοι θαλερός παρακοίτης.

430

Ἄλλ' ἄγε νῦν ἐλέαιρε, καὶ αὐτοῦ μίμν' ἐπὶ πύργῳ,
μὴ παῖδ' ὄρφανικὸν θήγης χήρην τε γυναικα·
λαὸν δὲ στήσον παρ' ἔρινεὸν, ἔνθα μάλιστα

comme ils veillaient sur les bœufs. Les Grecs disaient εἶναι ἐπὶ τινι, pour signifier qu'on a charge de quelque chose. — *Εἰλιπόδεσσι*, tourne-pieds : épithète d'une vérité admirable. Les bœufs ne plient point nettement le jarret comme le cheval. Ils jettent le pied en lui faisant décrire un demi-cercle à chaque pas. Cela est surtout sensible quand ils sont sous le joug, et qu'ils traînent une charge un peu lourde.

425. Ἡ βασιλευεν, qui était reine : qui était femme de roi. Andromaque ne veut point dire que sa mère aurait gouverné les Cilices elle-même. Il est évident que la femme d'Éétion a été faite captive le jour de la mort de son époux. Devenue libre, elle ne retourne point à Thébé, qui n'existe plus; elle va passer ses derniers jours dans sa famille paternelle. Homère ne cite nulle part le nom de la mère d'Andromaque.

428. Πατρός. Il s'agit du père de la femme d'Éétion, de l'aïeul d'Andromaque. On ignore son nom. — Βάλ' Ἄρτεμις. Voyez plus haut, vers 205, la note sur Ἄρτεμις ἔκτα.

429-430. Ἐκτορ, ... Racine, *Iphigénie*, III, v : « Elle n'a que vous seul : vous êtes, en ces lieux, Son père, son époux, son asile, ses dieux. »

431. Αὐτοῦ adverbe : *hic*, ici.

433-439. Λαὸν δὲ... Ces sept vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise, et Aristarque les regardait comme interpolés. La raison principale qu'allègue Aristarque, c'est que des conseils comme ceux qu'Andromaque donne à Hector sont déplacés dans la bouche d'une femme : ἀθετοῦνται στίχοι ἐπτά, ἕως τοῦ,

Ἡ νῦ καὶ αὐτῶν θυμός, ὅτι ἀνοίκεται οἱ λόγοι τῇ Ἀνδρομάχῃ. Mais il est évident qu'Andromaque n'a aucune prétention de stratégiste. Ce qui parle en elle, ce sont les inquiétudes de sa tendresse. Elle est naïve, voilà tout. Quelques anciens objectaient à Aristarque que ce qui serait déplacé dans la bouche d'une autre femme ne l'est point dans celle d'Andromaque : « Andromaque, disent-ils, soignait les chevaux d'Hector, et se passionnait pour tout ce qui concernait la personne de son époux; elle a donc bien pu dire des choses qui ne seraient pas venues à l'esprit d'une femme uniquement occupée de son intérieur. » Mais cette explication est sophistique. Andromaque n'est qu'une femme, c'est n'est point une virago. Le soin qu'elle prend des chevaux d'Hector ne prouve nullement qu'elle ait des connaissances militaires, ou qu'elle s'imagine en avoir. Aristarque note de plus qu'il n'est pas vrai que les Grecs se soient approchés des remparts de la ville, et qu'ils aient essayé de les escalader. Enfin il tire un argument de ce qu'Hector, dans sa réponse à Andromaque, ne fait aucune allusion à ce que contiennent les vers 433-439. Mais Andromaque, en parlant de l'assaut, ne fait que répéter un des mille bruits sinistres qui ont couru par la ville en alarmes, et qui ont pénétré jusque dans sa maison. Hector n'a pas besoin de répondre à chaque détail, à chaque phrase du discours de sa femme. Il répond à l'idée principale du discours; et τὰδε πάντα rappelle suffisamment tout ce qu'Andromaque a conseillé dans l'intérêt d'une existence qui lui est plus chère que sa propre vie. Aristarque conclut par une

ἄμβρατός ἐστι πόλις, καὶ ἐπίδρομον ἔπλετο τεῖχος.

Τρίς γὰρ τῆγ' ἑλθόντες ἐπειρήσανθ' οἱ ἄριστοι, 435
 ἄμφ' Αἴαντε δῦω καὶ ἀγακλυτὸν Ἴδομενεῖα,
 ἦδ' ἄμφ' Ἀτρεΐδας καὶ Τυδέος ἄλκιμον υἱόν·
 ἦ πού τις σφιν ἔνισπε θεοπροπίων εὖ εἰδώς,
 ἦ νυ καὶ αὐτῶν θυμὸς ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει.

Τῆν δ' αὖτε προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἐκτωρ· 440
 Ἦ καὶ ἐμοὶ τάδε πάντα μέλει, γύναι· ἀλλὰ μάλ' αἰνῶς
 αἰδέομαι Τρῶας, καὶ Τρωάδας ἑλκεσιπέπλους,
 αἶ κε κακὸς ὣς νόσφιν ἀλυσκάζω πολέμοιο·
 οὐδέ με θυμὸς ἀνωγεν, ἐπεὶ μάθον ἔμμεναι ἐσθλὸς
 αἰεὶ, καὶ πρῶτοισι μετὰ Τρῶεσσι μάχεσθαι, 445
 ἀρνύμενος πατρός τε μέγα κλέος ἦδ' ἐμὸν αὐτοῦ.
 Εὖ γὰρ ἐγὼ τόδε οἶδα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
 ἔσσεται ἦμαρ ὅτ' ἂν ποτ' ὀλώλῃ Ἥλιος ἰρή,
 καὶ Πριάμος καὶ λαὸς εὐμμελίῳ Πριάμοιο.
 Ἄλλ' οὐ μοι Τρώων τόσσον μέλει ἄλγος ὀπίσσω, 450

sentence fort dure contre le soi-disant interpolateur : ὁ δὲ διασκευαστῆς ἐπλανήθη. Il faudrait plutôt dire que l'interpolateur, si interpolateur il y a, ajoute des beautés à Homère. Remarquez ici que *diascévaste* est toujours pris par les Alexandrins dans un sens défavorable, et non point comme l'entend Wolf, et comme tout le monde le répète d'après lui. Voyez notre *Introduction*, chap. I.— 433. Παρ' ἔρηνεόν, près du figuier sauvage. L'ἔρηνεός, suivant Strabon, était une colline couverte de figuiers sauvages, voisine de la porte Scée, et touchant presque aux remparts. D'après les passages de l'*Illiade* où il est question de l'ἔρηνεός, il faut placer le figuier, ou la colline des figuiers, à une certaine distance des remparts, au nord-ouest de la ville, un peu au delà des Deux Sources. Voyez notamment XXII, 445.

434. Ἄμβρατος. Callistrate écrivait ἄμβρατη. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, ἄμβρατος. Καλλίστρατος διὰ τοῦ η, ἄμβρατη. On voit qu'Aristarque, tout en condamnant les vers 433-439, les avait pourtant laissés dans son texte.

436. Ἄμφ' Αἴαντε δῦω, les deux Ajax et leurs soldats. C'est comme s'il y avait οἱ περὶ δύο Αἴαντες. Voyez III, 446 et la note sur ce vers.

437. Ἀτρεΐδας. Quelques anciens lisaient ici Ἀτρεΐδα au duel. *Scholies* : ὁ Ἰξίων, ἐν τῷ πρὸς τοὺς ἠθετημένους, Ἀτρεΐδα προφέρειται, δυϊκῶς.

439. Ἐποτρύνει. Quelques-uns proposent de lire ἐπότρυνεν, et de considérer ἀνώγει comme un passé. Il y aurait ainsi concordance avec l'aoriste ἔνισπε. Mais le présent est plus juste et plus vrai. Ces guerriers qui ont déjà donné trois assauts en donneront probablement un quatrième. La passion qui les a fait agir n'est pas éteinte; elle les pousse encore.

441. Τάδε πάντα : les malheurs que prévoyait Andromaque.

444. Οὐδέ με θυμὸς ἀνωγεν, sous-entendu ἀλυσκάζειν.

446. Πατρός... κλέος. Priam avait fait la guerre dans sa jeunesse. Voyez III, 484-489.

447-449. Εὖ γὰρ... Voyez IV, 163-165 et les notes sur ces trois vers.

οὐτ' αὐτῆς Ἐκάβης, οὔτε Πριάμοιο ἀνακτος,
οὔτε κασιγνήτων, οἳ κεν πολέες τε καὶ ἐσθλοὶ
ἐν κονίησι πέσοιεν ὑπ' ἀνδράσι δυσμενέεσσιν,
ὅσσον σεί', ὅτε κέν τις Ἰλίου χαλκοχιτώνων
δακρυέεσσαν ἄγηται, ἐλεύθερον ἦμαρ ἀπούρας. 455

Καὶ κεν ἐν Ἄργει ἐοῦσα, πρὸς ἄλλης ἰστὸν ὑφαίνοις,
καὶ κεν ὕδωρ φορέοις Μεσσηίδος ἢ Ὑπερείης,
πόλλ' ἀεκαζομένη, κρατερῇ δ' ἐπικείσεται ἀνάγκη·
καὶ ποτέ τις εἶπῃσιν, ἰδὼν κατὰ δάκρυ χέουσαν·
Ἔκτορος ἦδε γυνή, ὃς ἀριστεύεσκε μάχεσθαι 460

Τρώων ἱποδάμων, ὅτε Ἴλιον ἀμφεμάχοντο.
Ὡς ποτέ τις ἐρέει· σοὶ δ' αὖ νέον ἔσσεται ἄλγος,
χίτηϊ τοιοῦδ' ἀνδρὸς ἀμύνειν δούλιον ἦμαρ.
Ἄλλὰ με τεθνηῶτα χυτῆ κατὰ γαῖα καλύπτου,
πρὶν γ' ἔτι σῆς τε βοῆς σοῦ θ' ἔλκηθμοῖο πυθέσθαι. 465

454. Σεῖ(ο), sous-entendu ἄλγος : la douleur de toi ; ta douleur.

456. Ἐν Ἄργει, dans l'Argos (Pélasgique) : en Thessalie. Voyez plus haut, vers 452, la note sur Ἄργεος ἱποδόμοιο. — Πρὸς ἄλλης, de par une autre : au commandement d'une maîtresse.

457. Καὶ κεν ὕδωρ φορέοις. Aristarque fait remarquer que ce qui n'était qu'une supposition, qu'un peut-être, dans les vers d'Homère, est devenu un fait chez les poètes postérieurs : ἢ διπλῆ, ὅτι κατὰ τὸ προστυχὸν οὕτως εἰπόντος Ὀμήρου, οἱ νεώτεροι ὑδροφοροῦσαν εἰσάγουσιν αὐτήν. La même chose est arrivée à propos d'Ashtanax. Sa mère craignait qu'il ne pérît précipité du haut des remparts ; et Ashtanax, pour les poètes postérieurs à Homère, a péri précipité du haut des remparts. Voyez la note XXIV, 735. — Μεσσηίδος ἢ Ὑπερείης. Ces deux fontaines étaient en Thessalie. On les montrait près de Pharsale ; mais Strabon met Hypérie près de Phères. Voyez la note II, 734. Hector pense naturellement à la Thessalie, au pays d'Achille. Une captive comme la veuve d'Hector doit être la proie du plus brave des Grecs. D'après la tradition, Andromaque fut donnée à Pyrrhus, au fils d'Achille.

459. Εἶπῃσιν, *dixerit*, pourra dire. Le futur de l'indicatif, vers 462, précise davantage : ὡς ποτέ τις ἐρέει (oui, voilà ce qu'un jour on dira).

463. Τοιοῦδ'... ἀμύνειν semble équivaloir à οἷον τε ὄντος ἀμύνειν, capable de repousser. Mais il y a quelque chose de plus, et Hector parle de lui-même. Construisez : τοιοῦδε (οἷος ἐγὼ εἰμι, ὥστε) ἀμύνειν. — Δούλιον ἦμαρ, le jour esclave : le jour de l'esclavage, l'esclavage ; expression analogue à celle qu'on a vue au vers 455 : ἐλεύθερον ἦμαρ.

464. Χυτῆ... γαῖα, la terre répandue : la terre entassée, le tertre de la sépulture ; le tombeau. On a vu plus haut, vers 449, σῆμα ἐπιχεῖν, *répandre* un tombeau sur un mort. Eustathe : χυτῆ γάρ, φασιν, οὐχ ἀπλῶς ἀπασα γῆ, ἀλλ' ἢ ἐπὶ νεκροῖς χεσομένη. Ceci est une phrase d'Aristarque.

465. Ἐτι n'est pas une simple dépendance de πρὶν γε, perdue dans le sens *ante quam*. Il renforce l'idée de πυθέσθαι : *entendre encore* ; être *encore* vivant pour entendre. — Ἐλκηθμοῖο. C'est l'action de traîner, d'enlever, et même la violence dans la pire acception du terme : tout ce que peut avoir à endurer une femme dans une ville prise d'assaut. Bothe : « Stuprum vox ἔλκειν & significat a consequente, *Odyss.* A (XI),

Ὡς εἰπὼν οὗ παιδὸς ὀρέξατο φαιδίμος Ἴκτωρ.

Ἄψ δ' ὁ παῖς πρὸς κόλπον εὐζώνοιο τιθήνης
ἐκλίνθη ἰάχων, πατρός φίλου ὄψιν ἀτυχεῖς,
ταρβήσας γαλκόν τε ἰδὲ λόφον ἵπποχαίτην,
δεινὸν ἀπ' ἀκροτάτης κόρυθος νεύοντα νοήσας. 470

Ἐκ δ' ἐγέλασσε πατὴρ τε φίλος καὶ πότνια μήτηρ.
Αὐτίκ' ἀπὸ κρατὸς κόρυθ' εἴλετο φαιδίμος Ἴκτωρ,
καὶ τὴν μὲν κατέθηκεν ἐπὶ χθονὶ παμφανώσων·
αὐτὰρ ὄγ' ὄν φίλον υἱὸν ἐπεὶ κύσε πῆλὲ τε χερσίν,
εἶπε δ' ἐπευξάμενος Δί τ' ἄλλοισίν τε θεοῖσιν. 475

Ζεῦ, ἄλλοι τε θεοὶ, δότε δὴ καὶ τόνδε γενέσθαι
παῖδ' ἐμόν, ὡς καὶ ἐγὼ περ, ἀριπρεπέα Τρώεσσιν,
ὣδε βίην τ' ἀγαθὸν, καὶ Ἰλίου ἴφι ἀνάσσειν·
καὶ ποτέ τις εἴπησι· Πατρός γ' ὄδε πολλὸν ἀμείνων,
ἐκ πολέμου ἀνιόντα· φέροι δ' ἕναρα βροτόεντα 480
κτείνας δῆϊον ἄνδρα, χαρεῖη δὲ φρένα μήτηρ.

Ὡς εἰπὼν ἀλόχοιο φίλης ἐν χερσίν ἔθηκεν
παῖδ' ἐόν· ἢ δ' ἄρα μιν κηῶδεὶ δέξατο κόλπω,

α 579, ut frustāζειν *ibid.* II (XVI), 409
« et alias. » Il faut se rappeler, pour bien
déterminer le sens de ἔλκηθμός, le fameux
discours de Nestor, II, 337, et la façon
dont le vieillard veut qu'on venge l'enlè-
vement d'Hélène, vers 354-356. Au reste,
le mot ἔλκηθμός est un ἄπαξ εἰρημένον.

168. Ἀτυχεῖς, saisi d'effroi (de ἀτύχομαι).

470. Δεινόν, pris adverbialement : d'une
manière terrible.

474. Πῆλε pour ἐπήλε, aoriste de πάλω,
balancer. *Scholies* : ἀνεπαλλε και ἀνέσειεν.
Hector balance l'enfant dans ses bras.

475. Εἶπε δ(ε), alors il dit. La vulgate
εἶπεν est une correction de quelque gram-
mairien méticuleux. *Scholies* : Ἀρίσταρχος
διὰ τοῦ δ', εἶπε δ' ἐπευξάμενος.

476-477. Τόνδε... παῖδ' ἐμόν, mon
fils que voici. Hector montre l'enfant.

477. Ὡς καὶ ἐγὼ περ pour ὡσπερ και
ἐγὼ, sous-entendu εἰμί : comme je suis
moi-même.

479. Εἴπησι, pourra dire. Voyez plus
haut vers 459.

480. Ἀνιόντα dépend de εἴπησι, et equi-

vaut à περί αὐτοῦ ἀνιόντος, sur lui reve-
nant : en le voyant revenir. Ce n'est point
expliquer cette phrase que de renvoyer,
comme font quelques-uns, au vers XVII,
237, οὐ εἰπεῖν τινά est pour εἰπεῖν πρὸς
τινα. Ceux dont parle ici Hector ne s'adres-
seraient point à Astyanax, mais feraient
une réflexion à son sujet. Dübner rend parfai-
tement compte de l'accusatif ἀνιόντα : « La
construction régulière, dit-il, serait celle-ci :
εἶπη αὐτόν, ἐκ πολέμου ἀνιόντα, πατρός
πολὺ ἀμείνων. Mais le poète a fait entrer
le discours direct. » C'est la poésie qui a
faussé la grammaire. — Ἐναρα βροτόεντα,
des dépouilles couvertes du sang des guer-
riers tués dans la bataille. Le mot βρότος
signifie le sang d'un mortel (βροτός) qui
a péri de mort violente. Aristarque, à
propos du vers XIV, 7 : ἢ διπλή, ὅτι οὐ
πᾶν αἶμα βρότος, ἀλλὰ τὸ ἀπὸ βροτοῦ
πεπορευμένου.

483. Κηῶδεὶ. La traduction vulgaire
fragranti (parfumé) rattache ce mot à
καίω, brûler. Aristarque l'expliquait par
καίω, dormir : ἐν ᾧ τὰ βρέφη κοιμίζεται.

δακρυόεν γελάσασα· πόσις δ' ἔλέησε νοήσας,
χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν· 485

Δαιμονίη, μή μοί τι λίην ἀκαχίζεο θυμῷ·
οὐ γάρ τίς μ' ὑπὲρ αἴσαν ἀνήρ Ἴδι προιάψει·
μοῖραν δ' οὔτινά φημι πεσυγμένον ἔμμεναι ἀνδρῶν,
οὐ κακόν, οὐδὲ μὲν ἐσθλόν, ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται.
Ἄλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα τὰ σ' αὐτῆς ἔργα κόμιζε,
490
ἰστόν τ' ἠλακάτην τε, καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε
ἔργον ἐποίχεσθαι· πόλεμος δ' ἀνδρεςσι μελήσει
πᾶσιν, ἐμοὶ δὲ μάλιστα, τοὶ Ἴλιῳ ἐγγεγάσιν.

Ὡς ἄρα φωνήσας κόρυθ' εἴλετο φαίδιμος Ἴκτωρ
ἵππουριν· ἄλοχος δὲ φίλη οἴκόνδε βεβήκει
495
ἐντροπαλιζομένη, θαλερόν κατὰ δάκρυ χέουσα.
Δῖψα δ' ἔπειθ' ἴκανε δόμους εὐναιετάνοντας
Ἴκτορος ἀνδροφόνιοι· κυχίσατο δ' ἔνδοθι πολλὰς
ἀμφιπόλους, τῆσιν δὲ γόνον πάσησιν ἐνώρσεν.
Λί μὲν ἔτι ζῶν γόνον Ἴκτορα φ' ἐνὶ οἴκῳ·
500
οὐ γάρ μιν ἔτ' ἔφαντο ὑπότροπον ἐκ πολέμοιο

484. Δακρυόεν γελάσασα, *lacrimabundum ridens*, avec un rire mêlé de larmes. On a trop commenté cette expression chez les modernes, pour que nous ayons rien à en dire nous-mêmes. Voici ce qu'en dit Aristarque : δυνατώσ καὶ σοφῶς ἔηθεν, ὡς ἀνερμηνευτον πεφώραται· ἔστι δὲ εὐπρεπέες· οὐ γὰρ ὡς ἀπλοῦν τὸ πάθος, ἀλλὰ σύνθετον ἐξ ἐναντίων παθῶν, ἡδονῆς καὶ λύπης· εἰς γέλωτα μὲν γὰρ αὐτὴν προσήγαγε τὸ βρέφος, εἰς δάκρυον δὲ ἡ περὶ τοῦ Ἴκτορος ἀγωνία.

486. Moi est explétif, comme moi dans *prends-moi le bon parti*. Cependant quelques-uns l'entendent : pour moi ; à mon sujet.

487. Ὑπὲρ αἴσαν, en dépit du destin. *Scholies* : παρά τὴν εἰμαρμένην. Le mot ὑπὲρ signifie, en passant par-dessus (en échappant à la loi).

489. Οὐδὲ μὲν, dans le sens de οὐδὲ μήν : ni non plus. — Ἐπὴν τὰ πρῶτα, *ex quo primum*, dès l'instant où : une fois que.

490. Τὰ σ' αὐτῆς pour τὰ σὰ αὐτῆς :

illa tua ipsius. On a vu un peu plus haut, vers 446, ἐμὸν αὐτοῦ, *meum ipsius*. La leçon vulgaire τὰ σαυτῆς est contraire aux habitudes de la diction homérique, et a été condamnée par Aristarque.

492. Πόλεμος δ' ἀνδρεςσι μελήσει. Virgile, *Énéide*, VII, 444 : « *Bella a viri pacemque gerent, quis bella gerenda.* » Télémaque dit des choses semblables à sa mère, *Odyssee*, I, 356-359. Seulement Aristarque approuve ici Hector, et désapprouve là Télémaque. Mais il faut prendre ces choses avec simplicité. Bothe : « *Non sunt hæc dure dicta, pro indole istius ævi veri neque affectati. Decent matremfamilias domesticæ coræ, quibus amicum ejus a sensu malorum liberare studet a amans maritus.* »

496. Ἐντροπαλιζομένη, retournant souvent la tête. *Scholies* : κατ'ὀλίγον καὶ συνεχῶς ἐπιστρεφομένη.

500. Γόνον pour ἐγώνον, de γοῶω : elles pleuraient.

501-502. Οὐ γάρ μιν ἔτ' ἔφαντο... ἕξεσθαι. Il revint pourtant. Voyez VII,

ἴξεσθαι, προσφυγόντα μένος καὶ χεῖρας Ἀχαιῶν.

Οὐδὲ Πάρις δῆθουνεν ἐν ὑψηλοῖσι δόμοισιν·
 ἀλλ' ἄγ', ἐπεὶ κατέδου κλυτὰ τεύχεα, ποικίλα χαλκῶ,
 σεύατ' ἔπειτ' ἀνὰ ἄστῳ, ποσὶ κραιπνοῖσι πεποιθώς. 505
 Ὡς δ' ὅτε τις στατὸς ἵππος, ἀκοστήσας ἐπὶ φάτνῃ,
 δεσμὸν ἀπορρήξας θεΐῃ πεδίῳο κροαίνων,
 εἰωθὼς λούεσθαι εὐρρεῖος ποταμοῖο,
 κυδιῶν· ὑψοῦ δὲ κάρη ἔχει, ἀμφὶ δὲ χαῖται
 ὤμοις αἰσσοῦνται· ὁ δ' ἀγλαΐηρι πεποιθώς, 510
 ῥίμφα ἔ γούνα φέρει μετὰ τ' ἤθεα καὶ νομὸν ἵππων·
 ὣς υἱὸς Πριάμοιο Πάρις κατὰ Περγάμου ἄκρης,
 τεύχεσι παμφαίνων ὥστ' ἠλέκτωρ, ἐβεβήχει
 καγχαλῶν, ταχέες δὲ πόδες φέρον· αἴψα δ' ἔπειτα
 Ἴκτορα δῖον ἔτετμεν ἀδελφεὸν, εὐπ' ἄρ' ἔμελλεν 515
 στρέψεσθ' ἐκ χώρης, ὅθι ἦ ὀάριζε γυναικί.

310. C'est donc sans motif qu'on donne vulgairement à la conversation de la porte Scée le titre d'*Adieux*. Les Grecs disaient Ὀμιλία, comme on l'a vu en tête du chant. On doit dire en français, *Entretien*. Plutarque, dans la *Vie de Brutus*, raconte que Brutus et Porcie se firent leurs adieux devant un tableau qui représentait la scène de la porte Scée.

506. Στατός, qui est resté à l'écurie : qui n'a pas couru depuis quelque temps ; qu'on a tenu en repos loin de ceux qui s'ébattent dans le pâturage. Eustathe : ὁ τῆς ἀγέλης ἀποσπασθείς, καὶ ἐν φάτνῃ ἐφ' ἰκάνον στάς καὶ ἀναπαυθείς.

507. Θεΐη pour θέη : court. — Πεδίῳο, dans la plaine : génitif local. Voyez *passim*, et la note II, 785. De même, au vers suivant, ποταμοῖο, dans le fleuve. — Κροαίνων, piaffant : trépigant, battant du pied la terre. Aristophane de Byzance (au mot κροαίνω, dans l'*Étymologique*) : τὸ τοῖς ποσὶ σκιρτᾶν καὶ κροτεῖν. En prose on dit κρούω.

508. Ἐυρρεῖος pour εὐρρεῖος, génitif d'εὐρρεής, poétique pour εὐρρος, εὐρους.

510-511. Πεποιθώς, ῥίμφα ἔ : anacoluthie. La phrase, commencée avec le sujet ὁ, continue avec le sujet γούνα. Le français se prête assez bien à ce tour homérique :

« Et lui, confiant dans sa beauté, ses genoux l'emportent rapidement. » Zénodote, qui ramenait autant que possible Homère à la diction accoutumée, et qui écrivait, au vers 490, τὰ σαυτῆς au lieu de τὰ σ' αὐτῆς, ne tolérait point les constructions interrompues. Ici, il faisait disparaître l'anacoluthie, en écrivant ῥίμφ' ἐὰ γούνα φέρει, *emporte rapidement ses genoux* ; ce qui est aussi détestable pour la vérité et la poésie que correct pour la syntaxe. — Ennius a traduit en latin la comparaison : « Et « tunc sicut equus, qui de præsepibus altis
 « Vincla suis magnis animis abrupit, et
 « inde Fert sese campi per cærula letaque
 « prata, Celso pectore, sæpe jubam quas
 « sat simul altam : Spiritus ex anima ca-
 « lida spumas agit albas. » Mais c'est à Virgile qu'il était réservé d'en rendre tous les traits. Voyez *Énéide*, XI, 492 - 497. Homère répète textuellement sa comparaison, XV, 263-268, mais cette fois en l'appliquant à Hector.

512. Κατὰ Περγάμου ἄκρης, en descendant de la haute Pergame.

513. Ἡλέκτωρ, le brillant, c'est-à-dire le soleil. *Scholies* : ἠλέκτωρ, ἐπιθετικῶς, ὁ ἥλιος.

516. Στρέψεσθ' pour στρέψεσθαι : se tourner ; s'en aller. — Ὀάριζε, il con-

Τὸν πρότερος προσέειπεν Ἀλέξανδρος θεοειδής·

Ἦθεϊ', ἧ μάλα δὴ σε καὶ ἐσσύμενον κατερούκω
διηθύνων, οὐδ' ἦλθον ἐναΐσιμον, ὡς ἐκέλευες.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κορυθαίολος Ἔκτωρ· 520

Δαιμόνι', οὐκ ἂν τίς τοι ἀνὴρ, ὃς ἐναΐσιμος εἶη,
ἔργον ἀτιμῆσειε μάχης, ἐπεὶ ἄλκιμός ἐσσι·

ἀλλὰ ἐκὼν μεθιεῖς τε καὶ οὐκ ἐθέλεις· τὸ δ' ἐμὸν κῆρ
ἄχνηται ἐν θυμῷ, ὅθ' ὑπὲρ σέθεν αἴσχε' ἀκούω
πρὸς Τρώων, οἳ ἔχουσι πολὺν πόνον εἴνεκα σεῖο. 525

Ἄλλ' ἴομεν· τὰ δ' ὄπισθεν ἀρεσσόμεθ', αἶ κέ ποθι Ζεὺς

δώη ἐπουρανίοισι θεοῖς αἰειγενέτησιν

κρητῆρα στήσασθαι ἐλεύθερον ἐν μεγάροισιν,

ἐκ Τροίης ἐλάσαντας εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς.

versait. Eustathe : ὀάριζε· τουτέστι διὰ λόγων ὠμίλει. *Scholies* : ὀάριζε· ὠμίλει· ὄαρος γὰρ ἡ ὀμίλια.

518. Ἦθεϊ(ε), *cher ami*, mais avec une nuance de respect. C'est le langage d'un eune homme s'adressant à son aîné. Voyez X, 37 et XXII, 229.

519. Ἐναΐσιμον est pris adverbialement : *tempore*, au temps convenu.

521. Δαιμόνι(ε) est en bonne part, plus encore qu'au vers 326. — Ἐναΐσιμος, qui est dans la règle : par conséquent, juste, équitable.

522. Ἐργον ἀτιμῆσειε μάχης, *opus vituperaverit bellicum*. Hector sait bien qu'au fond Pâris est un lâche ; mais il cherche à le relever à ses propres yeux,

en l'assurant de l'estime des juges équitables.

524. Ὑπὲρ σέθεν, à ton sujet. *Super* avec l'ablatif a ce sens en latin. Virgile a dit, *Énéide*, I, 750 : *super Priamo et super Hectore*.

526. Ἰομεν pour ἴομεν : marchons.

528. Κρητῆρα... ἐλεύθερον, le cratère de la liberté : le bassin où l'on préparera le vin pour faire des libations aux dieux en reconnaissance de la défaite des ennemis et de l'indépendance assurée.

529. Ἐκ Τροίης, hors de la Troade. — On peut faire aux Alexandrins plus d'un reproche pour leur goût ; mais ils ont eu la main heureuse dans la division des chants. Celui-ci finit d'une façon sublime.

ΙΛΙΑΔΟΣ Η.

ΕΚΤΟΡΟΣ ΚΑΙ ΑΙΑΝΤΟΣ ΜΟΝΟΜΑΧΙΑ.

ΝΕΚΡΩΝ ΑΝΑΙΡΕΣΙΣ.

Le retour d'Hector et de Paris rend l'avantage aux Troyens (1-16).

Hélénus, inspiré par Minerve et par Apollon, conseille à Hector de provoquer à un combat singulier le plus vaillant des Grecs (17-91). Ménélas se présente pour adversaire ; mais Agamemnon lui fait changer d'avis (92-122). A l'appel de Nestor, neuf héros demandent à combattre ; le sort désigne Ajax fils de Télamon (123-205). Lutte sans résultat entre Hector et Ajax (206-312). Propositions de Nestor dans l'assemblée des Grecs ; discussion d'Anténor et de Paris dans l'assemblée des Troyens (313-364). Trêve conclue pour les funérailles des morts (365-420). Les deux armées rendent les derniers devoirs aux victimes de la guerre ; les Grecs fortifient leur camp d'un mur et d'un fossé ; Neptune s'offense de leur travail (421-464). Nuit remplie de présages sinistres (465-482).

Ὡς εἰπὼν πυλέων ἐξέσσυτο φαίδιμος Ἴκτωρ·
τῷ δ' ἄμ' Ἀλέξανδρος κ' ἀδελφεός· ἐν δ' ἄρα θυμῷ
ἀμφοτέρω μέμασαν πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι.

Ὡς δὲ θεὸς ναύπησιν ἐελδομένοισιν ἔδωκεν
οὔρον, ἐπεὶ κε κάμωσιν εὐξέστης ἐλάττησιν
πόντον ἐλαύνοντες, καμάτῳ δ' ὑπὸ γυῖα λέλυνται·
ὣς ἄρα τῷ Τρώεσσι ἐελδομένοισι φανήτην.

Ἐνθ' ἐλέτην ὁ μὲν υἱὸν Ἀρηϊθόοιο ἄνακτος,

5

5. Ἐλάττησιν, avec des sapins, c'est-à-dire avec des rames de sapin. *Scholies* : ταῖς κόπαις, ὅτι ἐξ ἐλατίνων ἐύλων κατεσκευάζοντο. Catulle a dit, *Épithalame*, vers 7 : *abiegnis... palmis*.

6. Πόντον ἐλαύνοντες, battant la mer. Quelques anciens textes donnaient l'expression propre, πόντον ἐρέσσοντες.

7. Τῷ, eux deux : Hector et Paris. Am-

monius lisait τοί. Heyne en conclut qu'alors il faudrait εἰρήσαν, au lieu du due: φανήτην. Même avec τοί, le duel φανήτην est excellent. On est sûr de la leçon φανήτην. C'est celle d'Aristarque. *Scholies* : φανήτην· οὕτως Ἀρίσταρχος, δυτικῶς. La vulgate τῷ doit être pareillement la leçon d'Aristarque.

8. Ἀρηϊθόοιο. Aréthoüs ici nommé

Ἄρνη ναιετάοντα, Μενέσθιον, ὃν κορυνήτης
γείνατ' Ἀρηίθιος καὶ Φυλομέδουσα βοῶπις · 10

Ἐκτωρ δ' Ἡϊονῆα βάλ' ἔγχρῃ ὄξυόεντι
αὐχέν' ὑπὸ στεφάνης εὐγάλκου, λύντο δὲ γυῖα.
Γλαῦκος δ', Ἴππολόχοιο πάϊς, Λυκίων ἀγὸς ἀνδρῶν,
Ἴφίνοσιν βάλε δουρὶ κατὰ κρατερὴν ὕσμίνην,
Δεξιὰδ' ἴππων ἐπιάλμενον ὠκειάων, 15
ῶμον· ὁ δ' ἐξ ἴππων χαμάδις πέσε, λύντο δὲ γυῖα.

Τοὺς δ' ὡς οὖν ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
Ἄργείους ὀλέκοντας ἐνὶ κρατερῇ ὕσμίνῃ,
βῆ ῥα κατ' Οὐλύμποιο καρήνων ἀΐξασα
Ἴλιον εἰς ἱερὴν. Τῇ δ' ἀντίος ὄρνυτ' Ἀπόλλων, 20
Περγάμου ἐκ κατιδῶν, Τρώεσσι δὲ βούλετο νίκην.
Ἀλλήλοισι δὲ τῶγε συναντέσθην παρὰ φηγῶ.

Τὴν πρότερος προσέειπεν ἀνάξ, Διὸς υἱὸς, Ἀπόλλων·
Τίπτε σὺ δ' αὖ μεμαυῖα, Διὸς θύγατερ μεγάληο,
ἦλθες ἀπ' Οὐλύμποιο, μέγας δέ σε θυμὸς ἀνῆκεν; 25
Ἦ ἵνα δὴ Δαναοῖσι μάχης ἑτεραλκεία νίκην

n'est pas le même qu'Aréithoüs le porte-massue du vers 10, mais son fils; et c'est à lui que se rapporte le conjonctif ὃν (vers 9), et non point à Ménesthius. C'est ce qui est évident, d'après le récit que fera plus bas Nestor, vers 436-456. La seule chose qui puisse paraître singulière, c'est qu'un père et un fils aient porté le même nom; mais cela n'est pas sans exemple, même dans les temps historiques. Démosthène était fils de Démosthène. Ici, d'ailleurs, il faut bien se rendre à l'évidence. Ménesthius est fils d'Aréithoüs, et petit-fils d'Aréithoüs. S'il était le fils du porte-massue, il serait plus vieux que Nestor. *Scholies* : ἀδύνατον Μενέσθιον τοῦ κορυνήτου υἱὸν ὄντα πολεμεῖν· πρεσβύτερος γὰρ ἂν εἴη Νέστορος.

9. Ἄρνη. C'est Arné en Béotie. Voyez la note II, 507. — Μενέσθιον. Ménesthius est inconnu d'ailleurs.

10. Φυλομέδουσα, vulgo Φιλομέδουσα. Quelques-uns proposent Φυλλομέδουσα, *florum cultrix* : nom excellent pour une femme, dit Bothe, et analogue à *Phyllodoce*

qui est dans Virgile, et que certains manuscrits donnent avec les variantes *Philidice*, *Phyledoce*. Voyez *Géorgiques*, IV, 336.

11. Ἡϊονῆα. Éionée est inconnu. — Ἐγχρῃ ὄξυόεντι. Voyez la note V, 50.

12. Ἐπὸ στεφάνης, *sub ora galeae*, sous le rebord du casque. *Scholies* : εἶδος περικεφαλαίας, ἐξοχὴν ἔχον· ἢ δὲ μεταφορὰ ἀπὸ τῆς τῶν ὀρῶν στεφάνης. En effet, on verra, XIII, 138, κατὰ στεφάνης, *de montis vertice*, du haut d'un escarpement. — Λύντο δὲ γυῖα, vulgo λύσε δὲ γυῖα. Notre vulgate n'est qu'une correction de quelque grammairien offensé de la répétition des mêmes termes au vers 16. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, λύντο δὲ γυῖα.

14-15. Ἴφίνοσιν... Iphinoüs fils de Deïxus est inconnu ainsi que son père.

22. Παρὰ φηγῶ, près du hêtre ou du chêne consacré à Jupiter. Voyez la note V, 693.

26. Ἑτεραλκεία, qui donne la force à l'un des deux partis : qui rend l'avantage

δῶς; ἐπεὶ οὔτι Τρῶας ἀπολλυμένους ἐλεαίρεις.
 Ἄλλ' εἴ μοί τι πίθοιο, τό κεν πολὺ κέρδιον εἶη·
 νῦν μὲν παύσωμεν πόλεμον καὶ δηϊοτήτα
 σήμερον· ὕστερον αὖτε μαχήσονται, εἰσάκε τέμνωρ
 Ἰλίου εὐρωσιν· ἐπεὶ ὡς φίλον ἔπλετο θυμῷ
 ὑμῖν ἀθανάτησι, διαπραθείην τόδε ἄστν.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 Ὡδ' ἔστω, Ἐκάργε· τὰ γὰρ φρονέουσα καὶ αὐτῇ
 ἤλθοι ἀπ' Οὐλύμπιο μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιοὺς.

Ἄλλ' ἄγε, πῶς μέμονας πόλεμον καταπαυσέμεν ἀνδρῶν;
 Τῆν δ' αὖτε προσέειπεν ἀνάξ, Διὸς υἱός, Ἀπόλλων·
 Ἐκτορος ὄρωμεν κρατερὸν μένος ἵπποδάμιο,
 ἦν τινά που Δαναῶν προκαλέσσεται οἴσθεν οἶος
 ἀντίβιον μαχέσασθαι ἐν αἰνῇ δηϊοτήτι,
 οἱ δέ κ' ἀγασσάμενοι χαλκοκνήμιδες Ἀχαιοὶ
 οἶον ἐπόρσειαν πολεμίζειν Ἐκτορι δίῳ.

Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη.
 Τῶν δ' Ἐλενος, Πριάμοιο φίλος παῖς, σύνθετο θυμῷ
 βουλήν, ἣ ῥα θεοῖσιν ἐρήνδανε μητιόωσιν·

au parti d'abord vaincu. *Scholies* : οὔτως ἡ νίκη λέγεται, ὅταν οἱ νικῶντες νικῶνται· ἢ ἀνάπαυιν τὴν τοῖς ἑτέροις ἀλκὴν καὶ δύναμιν παρέχουσαν. Ici, et dans plusieurs autres passages, le mot ἐτεροκλής équivaut à *decisif*. Cependant quelques-uns entendent, par ἐτεροκλής, *anceps*, l'épithète vulgaire de la victoire : qui passe de l'un à l'autre, chancelante, flottante; aimant à changer d'hommes, comme s'exprime ailleurs Homère (voyez la note VI, 330). On cite Hérodote à l'appui de cette interprétation. En effet, ἐτεροκλέως ἀγωνιζόμενοι signifie chez lui, VIII, xi, ayant combattu sans résultat.

30. Τέμνωρ, synonyme poétique de τέλος : la fin, la destruction, la ruine. Le verbe τεμνόμεναι, VI, 349, est pris dans le sens de τελείωω, de εἰς τέλος ἄγω, et se rapporte aux arrêts du destin.

32. Ὑμῖν ἀθανάτησι (à vous immortelles) se rapporte seulement à Minerve et à Junon, les deux ennemies acharnées des

Troyens. Aristophane de Byzance lisait même ὑμῖν ἀμροτέρησι. Zénodote étendait au contraire l'expression à tous les dieux : ὑμῖν ἀθανάτοισι.

36. Πῶς μέμονας; Comment entends-tu t'y prendre? Comment feras-tu pour? Ce parfait μέμονα se rapporte par sa signification à μάω, et il est synonyme de προθυμῶμαι. C'est un équivalent de μενεαῖνω, et il se rattache à μένος.

39. Οἴσθεν οἶος, absolument seul. Οἴσθεν sent à augmenter la signification d'οἶος, et à lui donner la valeur d'un superlatif. Ainsi l'on verra plus bas, vers 97, αἰνῶθεν αἰνώως pour αἰνότατον, adverbe. Cependant Apollonius explique οἴσθεν οἶος *seul contre seul* : ἐκ μόνου μόνος, ὅπερ ἴσον μόνος προς μόνον.

41. Οἱ, *ceux-ci*, déterminé par Ἀχαιοί.

44. Τῶν, d'eux : d'Apollon et de Minerve. — Σύνθετο θυμῷ. Hélénus avait le don de prophétie, et était en communication avec les dieux.

στῆ δὲ παρ' Ἐκτορ' ἰὼν, καὶ μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·

Ἐκτορ, υἱὲ Πριάμοιο, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντε,
ἧ ῥά νύ μοί τι πίθοιο; κασίγνητος δέ τοί εἰμι·
ἄλλους μὲν κάθισον Τρῶας καὶ πάντας Ἀχαιοὺς,
αὐτὸς δὲ προκάλεσσαι Ἀχαιῶν ὅστις ἄριστος, 50
ἀντίβιον μαχέσασθαι ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι·

οὐ γάρ πώ τοι μοῖρα θανεῖν καὶ πότμον ἐπισπεῖν.

Ὡς γὰρ ἐγὼν ὅπ' ἄκουσα θεῶν αἰειγενετάων.

Ὡς ἔφαθ'· Ἐκτωρ δ' αὐτ' ἐχάρη μέγα, μῦθον ἀκούσας,
καὶ ῥ' ἐς μέσσον ἰὼν, Τρώων ἀνέεργε φάλαγγας, 55
μέσσου δουρὸς ἐλών· τοὶ δ' ἰδρύνθησαν ἅπαντες.

Κὰδ δ' Ἀγαμέμνων εἶσεν εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς·

κὰδ δ' ἄρ' Ἀθηναίη τε καὶ ἀργυρότοξος Ἀπόλλων
ἔξέσθην, ὄρνισιν ἑοικότες αἰγυπιοῖσιν,

φηγῶ ἐφ' ὑψηλῇ πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο, 60

ἀνδράσι τερπόμενοι· τῶν δὲ στίχες εἶατο πυκναί,

ἀσπίσι καὶ κορύθεσσι καὶ ἔγχρσι πεφρικυῖαι.

Οἷη δὲ Ζεφύροιο ἐγεύατο πόντον ἐπὶ φριξ

47. Γιέ a la première brève, comme on l'a vue brève, VI, 130, dans υἱός.

53. Ὡς γάρ... Ce vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; mais la raison de l'athétèse n'est point convaincante : ἀθετεῖται· διὰ τῆς μαντικῆς αὐτῶν συνῆκεν, ὡς εἶρηται. C'est trop raffiner. La μαντική suppose une communication avec les dieux. Pourquoi Héleus n'aurait-il pas entendu leur voix? — Ὡς γὰρ ἐγὼν ὅπ' ἄκουσα. Bothe propose de lire ὡς πᾶρ ἐγὼν... : *ut ego subauscultando excepti vocem deorum*. Il dit que cette pensée est celle qui convient le mieux ici : *que artissima est sententia*. Je crois, au contraire, que ὡς γάρ, c'est-à-dire οὕτως γάρ, explique plus nettement les choses : « Car c'est en ce sens que j'ai entendu parler les dieux; car je sais vraiment, d'après leurs discours, que tu ne périras point. » Γάρ n'est pas, comme Bothe le prétend, une oïseuse répétition, mais une liaison nécessaire. Son παράκουσα, παράκουσα, est une imagination médiocrement heureuse. Héleus n'avait pas besoin d'ar-

tifices pour connaître les secrets des dieux; et παρακοῦειν, c'est écouter sans en avoir l'air, en espion ou en hypocrite.

54-56. Ὡς ἔφαθ'... Voyez III, 76-78 et la note sur le dernier des trois vers.

59. Ἑοικότες ne dit point qu'ils eussent pris la forme de deux vautours, mais qu'ils se tenaient postés sur l'arbre, comme s'y fussent perchés des vautours. Ils ont choisi un belvédère, voilà tout. Ils sont invisibles, et n'ont aucune raison de changer de figure.

61. Ἀνδράσι τερπόμενοι. Apollon et Minerve se donnent un spectacle.

63. Ζεφύροιο... φριξ, l'action du zéphyre hérissant les flots. On se rappelle que le zéphyre d'Homère est un vent de tempête. Voyez la note II, 147. Catulle a dit, *Épithalame*, vers 217, dans le style d'Homère : « *Honificiens zephyrus, proclivas incitavit* » undas. » Le mot φριξ, selon Aristarque, signifie le commencement de la tempête, quand la mer se ride et que les vagues se soulèvent. Voyez la note XXI, 126. Eustathe affaiblit ici la doctrine d'Aristarque, au

ὄρνυμένιοι νέον, μελάνει δέ τε πόντον ὑπ' αὐτῆ·
τοῖαι ἄρα στίγες εἴατ' Ἀχαιῶν τε Τρώων τε 65
ἐν πεδίῳ· Ἐκτωρ δὲ μετ' ἀμροτέροισιν ἔειπεν·

Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ εὐκνήμιδες Ἀχαιοί,
ᾗφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
Ὅρκια μὲν Κρονίδης ὑψίζυγος οὐκ ἐτέλεσσεν,
ἀλλὰ κακὰ φρονέων τεκμαίρεται ἀμροτέροισιν, 70
εἰσόκεν ἢ ὑμεῖς Τροίην εὐπυργον ἔλητε,
ἢ αὐτοὶ παρὰ νηυσὶ δαμείετε ποντοπόροισιν.

Ἴμῖν δ' ἐν γὰρ ἔασιν ἀριστῆες Παναχαιῶν·
τῶν νῦν ὄντινα θυμὸς ἐμοὶ μαχέσασθαι ἀνώγει,
δεῦρ' ἴτω ἐκ πάντων, πρόμος ἔμμεναι Ἐκτορι δῖῳ. 75

Ἔοδὲ δὲ μυθέομαι, Ζεὺς δ' ἄμμ' ἐπιμάχτυρος ἔστω·
εἰ μὲν κεν ἐμὲ κείνος ἔλη ταναήκει χαλκῶ,
τεύχεα συλήσας φερέτω κοίλας ἐπὶ νῆας,
σῶμα δὲ οἴκαδ' ἐμὸν δόμεναι πάλιν, ᾗφρα πυρός με
Τρῶες καὶ Τρώων ἄλοχοι λελάχωσι θανόντα. 80

souvenir probablement du zéphyre des poètes postérieurs à Homère : φρίκα Ζεφύρου καλεῖ τὴν πρώτην ἡρεμαίαν αὐτοῦ κατὰ θαλάσσης ἐπίπνοιαν. Le mot ἡρεμαίαν est de trop. Au reste, il ne s'agit ici que d'une comparaison par à peu près : un hérissément d'armes et un hérissément de flots. Notez que les soldats sont assis, et que les armes n'ondoient point. Quelques anciens prétendaient que le mot d'Homère n'est point φρίξ, mais ἐπιφρίξ, et que le verbe ἐχεύατο a un sens actif. Cette opinion est réfutée dans les *Scholies*, au nom de Ptolémée l'Ascalonite et *des autres*, c'est-à-dire de tous les grammairiens autorisés : οὐδὲν γὰρ ἔσται τὸ ἐπιφρίξ, χωρὶς εἰ μὴ παρέλκη ἢ πρόθεσις, ᾗπερ οὐ πιθανόν· οὐ γὰρ κατεπίγει.

64 Μελάνει δέ τε πόντον ὑπ' αὐτῆ, et (le zéphyre) noircit la mer par ce hérissément. Πόντον est la leçon d'Aristarque. Les anciens textes donnaient aussi μελάνει δέ τε πόντος ὑπ' αὐτοῦ, et la mer noircit sous l'action du zéphyre. Notre vulgate, μελάνει δέ τε πόντος ὑπ' αὐτῆς, est une correction postérieure aux Alexandrins.

65. Τοῖαι... Ce vers se termine par trois spondées.

69 Ὅρκια. Il s'agit du traité conclu au chant III, vers 245-304.

70. Τεκμαίρεται. Voyez plus haut, vers 30, la note sur τέκμων.

73. Ἐν γὰρ ἔασιν, *vulgo* μὲν γὰρ ἔασιν. La leçon d'Aristarque est la plus expressive. C'est dire : ὑμῖν ἐνεῖσι, sont dans votre armée. — Παναχαιῶν, de tous les peuples grecs. Voyez II, 404.

75. Πρόμος, celui qui s'avance pour combattre (πρόμαχος). Aristarque : ἢ διπλῆ, ὅτι πρόμον τὸν πρόμαχον κατὰ συγκοπήν. Il n'y a point de syncope. Les deux mots sont synonymes, parce qu'ils viennent l'un et l'autre de πρό, en avant. Dans un combat (μάχη), tout πρόμος est forcément un πρόμαχος. Voyez la note III, 44.

76. Ἄμμ' pour ἄμμι (ἡμῖν) : *nobis*.

79. Δόμεναι πάλιν, qu'il rende.

80. Λελάχωσι a le sens actif dans ce passage : fassent participer. *Scholies* : λαχεῖν ποιήσωσιν, οἷονεὶ μεταλαθεῖν. Eustathe : ταφῆς ἀξιώσωσι, λάχος πυρός δόντες μοι.

Εἰ δέ κ' ἐγὼ τὸν ἔλω, δῶή δέ μοι εὖχος Ἀπόλλων,
 τεύχεα συλήσας, οἴσω προτὶ Ἴλιον ἱρήν,
 καὶ κρεμῶω προτὶ νηὸν Ἀπόλλωνος ἐκάτοιο ·
 τὸν δὲ νέκυν ἐπὶ νῆας εὖσσέλμους ἀποδώσω,
 ὄφρα ἐ ταρχύσωσι καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ,
 σῆμά τέ οἱ χεύωσιν ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ ·
 καὶ ποτέ τις εἴπησι καὶ ὀψιγόνων ἀνθρώπων,
 νῆϊ πολυκλήϊδι πλέων ἐπὶ ὄνοπα πόντον ·
 Ἄνδρὸς μὲν τόδε σῆμα πάλαι κατατεθνηῶτος,
 ὄν ποτ' ἀριστεύοντα κατέκτανε φαίδιμος Ἴκτωρ.
 Ὡς ποτέ τις ἐρέει· τὸ δ' ἐμὸν κλέος οὐ ποτ' ὀλείται.

85

90

83. Κρεμῶω pour κρεμάσω, κρεμάω, κρεμῶω : *suspendam*. C'était la coutume de suspendre dans les temples les dépouilles des vaincus. Eustathe : τὸ δὲ ἐν ναοῖς κρεμῶν τὰ σχῦλα τῶν νενικημένων, ἔθως ἦν ἀρχαῖον... τὸ δὲ κρεμῶω πλεονασμὸν ἔχει τοῦ ο τῆς παραληγούσης, εἰληπται δὲ ἀντὶ μέλλοντος τοῦ κρεμάσω.

84. Τὸν... νέκυν, lui cadavre, c'est-à-dire le cadavre de ce guerrier.

85. Ὄφρα ἐ ταρχύσωσι, afin qu'ils l'ensevelissent. Le mot ἐ, *lui-même*, prouve que τόν, vers 83, signifie bien *lui*, et n'est pas simplement l'article de νέκυν. *Scholies* : ταρχύσωσι· θάψωσι. τάρχαι (alias τάρχεα) δὲ τὰ ἀπονεομισμένα τοῖς νεκροῖς πρὸς κηδεῖαν. En prose, ταρχεύω, l'équivalent de ταρχύνω, signifie *embaumer, sécher, saler*, et τάριχος signifie *chair salée, poisson salé*.

86. Σῆμά τε οἱ χεύωσιν. Voyez les notes VI, 419 et 464. — Ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ. Ailleurs Homère dit, XXIV, 515 : Ἑλλησπόντος ἀπέριων. Il faut prendre ces ἐπιθήτες, *large, infini*, dans un sens tout poétique. L'Hellespont n'est pas très-large; il est encore moins infini; mais l'impression qu'il fait à la vue est saisissante, et provoque naturellement les idées de vaste étendue et même d'immensité. Les grammairiens anciens ont essayé, mais en vain, de ramener à une toise exacte les hyperboles d'Homère. Suivant Apollonius, Homère se sert ici du mot πλατύν, parce que l'Hellespont, en Troade, est plus large que partout ailleurs : ἀπὸ τοῦ μέρους τὸ

ὄλον τροπικῶς λέγει· κατὰ γὰρ Σηστὸν καὶ Ἄθυσον οὐ πλατὺς ἐστὶν Ἑλλησπόντος. Eustathe dit à peu près la même chose. Puis il ajoute qu'Homère a pensé à l'embouchure du détroit dans la mer Égée, devant les promontoires de la Troade, où l'Hellespont a une largeur imposante : ἀλλὰ τὸ διεκρίπτου αὐτοῦ ἔξω, πρὸς τῷ Αἰγαίῳ, ἕως καὶ εἰς ναύστοθμον καὶ εἰς τὸ Ῥοίτειον καὶ εἰς τὸ Σίγειον, ἐκεῖνο πλατὺν Ἑλλησπόντον λέγει. Quelques modernes ont imaginé que πλατύν signifiait *salé*, et non pas *large*, parce qu'Hérodote a dit πλατύτερα πόματα, à propos d'eaux saumâtres, et qu'Hésychius explique πλατὺ ὕδωρ par ἀίμυρὸν ὕδωρ. C'est prêter à Homère une ἐπιθήτη sans valeur; car l'Hellespont n'a pas une salure particulière. Resterait d'ailleurs l'ἀπέριων du vers XXIV, 545. Il est vrai que Wolf conteste que ce chant appartienne à l'*Iliade*. Quant à moi, je ne suis pas plus choqué du large Hellespont, de l'Hellespont infini, que si j'entendais un Allemand s'écrier, au bord du Rhin ou du Danube : *vaste fleuve! fleuve immense!* Laissons aux poètes leur langage.

87. Καὶ ποτέ τις εἴπησι. Voyez la note VI, 459.

89-91. Ἄνδρὸς μὲν... Cicéron, dans son traité *de la Gloire*, aujourd'hui perdu, avait traduit ces trois vers comme il suit : « Ille situs est, vixit jam pridem lumina liquens, Qui quondam Hectoreo percussus concidit ense. Fabitur hæc aliquis; mea « semper gloria vivet. »

᾽Ως ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῆ·
αἰδέσθην μὲν ἀνήνασθαι, δεῖσαν δ' ὑποδέχθαι.

᾽Οψὲ δὲ δὴ Μενέλαος ἀνίστατο καὶ μετέειπεν,
νείκει ὀνειδίζων, μέγα δὲ στεναχίζετο θυμῷ·

95

᾽Ω μοι, ἀπειλητῆρες, Ἀχαιίδες, οὐκέτ' Ἀχαιοί·
ἧ μὲν δὴ λῶβη τάδε γ' ἔσσεται αἰνόθεν αἰνώως,
εἰ μὴ τις Δαναῶν νῦν Ἐκτορος ἀντίος εἴσιν.

Ἄλλ' ὑμεῖς μὲν πάντες ὕδωρ καὶ γαῖα γένοισθε,
ἧμενοι αὖθι ἕκαστοι ἀκῆριοι, ἀκλεῆς αὐτῶς·

100

τῷδε δ' ἐγὼν αὐτὸς θωρήξομαι· αὐτὰρ ὑπερθεν
νίκης πείρατ' ἔχονται ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσιν.

᾽Ως ἄρα φωνήσας κατεδύσετο τεύχεα καλά.

Ἔνθα κέ τοι, Μενέλαε, φάνη βιότοιο τελευτῆ
Ἐκτορος ἐν παλάμῃσιν, ἐπεὶ πολὺ φέρτερος ἦεν,

105

εἰ μὴ ἀναίξαντες ἔλόν βασιλῆες Ἀχαιῶν·

αὐτὸς τ' Ἀτρείδης, εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων,
δεξιτερῆς ἔλε χειρὸς, ἔπος τ' ἔφατ' ἕκ τ' ὀνόμαζεν·

Ἀφραίνεις, Μενέλαε Διοτρεφές· οὐδέ τί σε χροῖ
ταύτης ἀφροσύνης· ἀνὰ δ' ἴσχεο, κηρόμενός περ·

110

μηδ' ἔθειλ' ἐξ ἔριδος σεῦ ἀμείνονι φῶτι μάχεσθαι,

Ἐκτορι Πριαμίδῃ, τόντε στυγέουσι καὶ ἄλλοι.

92. ᾽Ως ἔφαθ'... Vers souvent répété. Voyez la note III, 95.

96. Ἀχαιίδες, femmes achéennes, c'est-à-dire *lâches*. Voyez II, 235.

97. Αἰνόθεν αἰνώως pour le superlatif d'αἰνώως. Voyez plus haut la note du vers 39.

99. Ἔδωρ καὶ γαῖα. Devenir eau et terre, c'est plus qu'être mort, c'est pourrir après la mort, être rendu aux éléments. Xénophane disait : « Nous sommes tous nés de la terre et de l'eau, » Πάντες γὰρ γαίης τε καὶ ὕδατος ἐγενόμεσθα. A propos du vers VII, 99, les anciens remarquaient qu'Homère semble ne reconnaître que deux éléments, la terre et l'eau. Mais il est évident que le poète se sert d'une expression populaire, qui n'a qu'un très-vague rapport avec la théorie des premiers philosophes sur les éléments.

100. Ἀκλεῆς, adverbiallement pour ἀκλεῶς : sans gloire.

101. Τῷδε, contre ce guerrier.

102. Νίκης πείρατ(α), *victoria termini*, les points où l'on atteint la victoire; c'est-à-dire *vίκη*, la victoire. On a vu ὀλέθρου πείρατα pour ὀλέθρος. Voyez la note VI, 443. — ἔχονται. Les *Scholies* font remarquer ce pluriel avec un sujet neutre. Mais il y en a bien d'autres exemples dans Homère. On a vu plus haut, vers 6, γυῖα λέλυνται, et, vers 12 et 16, λύντο δὲ γυῖα.

104. Ἔνθα... Ce vers est marqué du sigma pointé dans le manuscrit de Venise; mais il n'y a point de scholie se rapportant à ce signe, et l'on ne sait pas quel sens peut avoir ici le sigma pointé.

110. Ἀνὰ δ' ἴσχεο pour ἀνίσχου δὲ : et résigne-toi.

111. Ἐξ ἔριδος, *ex contentione*, par

Καὶ δ' Ἀχιλεὺς τούτῳ γε μάχη ἔνι κυδιανείρῃ
ἔρριγ' ἀντιβολῆσαι, ὅπερ σέο πολλὸν ἀμείνων.

Ἄλλὰ σὺ μὲν νῦν ἴζευ ἰὼν μετὰ ἔθνος ἑταίρων, 115
τούτῳ δὲ πρόμον ἄλλον ἀναστήσουσιν Ἀχαιοί.

Εἴπερ ἀδειῆς τ' ἐστὶ, καὶ εἰ μῶθου ἔστ' ἀκόρητος,
σημί μιν ἀσπασίως γόνυ κἀμψειν, αἶ κε φύγησιν
διγῆου ἐκ πολέμοιο καὶ αἰνῆς διήιοτῆτος.

Ὡς εἰπὼν παρέπεισεν ἀδελφειοῦ φρένας ἦρωες, 120
αἴσιμα παρειπῶν· ὁ δ' ἐπείθετο· τοῦ μὲν ἔπειτα
γηθόσουνοι θεράποντες ἀπ' ὤμων τεύχε' ἔλοντο.

Νέστωρ δ' Ἀργείοισιν ἀνίστατο καὶ μετέειπεν·

ὦ πόποι, ἦ μέγα πένθος Ἀχαιίδα γαῖαν ἰκάνει· 125
ἦ κε μέγ' οἰμώξειε γέρον ἱππηγλάτα Πηλεΐδης,
ἐσθλὸς Μυρμιδόνων βουλευφόρος ἠδ' ἀγορητῆς,
ὅς ποτέ μ' εἰρόμενος μέγ' ἐγήθεεν, ὅ ἐνὶ αἴκῳ,
πάντων Ἀργείων ἐρέων γενεήν τε τόκον τε.

Τοὺς νῦν εἰ πτώσσοντας ὑφ' Ἑκτορι πάντας ἀκούσαι, 130
πολλά κεν ἀθανάτοισι φίλας ἀνὰ χεῖρας αἰεῖραι,
θυμὸν ἀπὸ μελέων δῦναι δόμον Ἄϊδος εἴσω.

Αἶ γάρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἀπολλων,
ἦβῶμ' ὡς ὅτ' ἐπ' ὠκυρόῳ Κελάδοντι μάχοντο

passion de te mettre en avant. C'est une expression indépendante, et μάχεσθαι se rattache à μηδ' ἔθει(ε). La phrase entière signifie : « Ne t'obstine point à vouloir combattre. » Voyez la note I, 8.

113. Καὶ δ' pour καὶ δὴ, ou pour καὶ δέ, en prenant δέ dans le sens de δὴ, comme dans une foule de passages.

114. Ὅπερ pour ὅπερ, comme on a vu ὁ pour ὅς, VI, 153.

116. Πρόμον, un adversaire. Voyez plus haut la note du vers 75.

118. Γόνυ κἀμψειν, *genu flexurum esse*, qu'il ne tendra plus le jarret : qu'il prendra du repos. *Scholies* : γόνυ κἀμψειν, ἀναπαύσεσθαι· ἢ συγκἀμψειν τὰ γόνατα, διὰ τὸ κεκαπᾶσθαι ἐν τῷ διώκεσθαι.

120-121. Ὡς εἰπὼν... Voyez VI, 64-62 et la note sur παρειπῶν. Il y a là ἔτρεψεν, au lieu de παρέπεισεν.

124. ὦ πόποι,.... Voyez I, 254 et la note sur ce vers.

127-128. Εἰρόμενος et ἐρέων, *interrogans* : m'interrogeant, ... et faisant des questions sur...

127. Μέγ' ἐγήθεεν. Zénodote, μέγα δ' ἔστανεν.

129-130. Ἀκούσαι et αἰεῖραι sont des optatifs.

131. Θυμόν, *animam*, (son) souffle de vie : son existence. — Ἄπὸ μελέων, hors de ses membres, c'est-à-dire abandonnant son corps.

132. Αἶ γάρ, ... Nestor fait plusieurs fois des souhaits analogues. Ainsi XI, 670 et XXIII, 629. Virgile fait dire à Évangère, *Énéide*, VIII, 160 : « O mihi præteritis « referat si Jupiter annos! »

133. Κελάδοντι. Le Céladon était une petite rivière, affluent de l'Alphée.

ἀγρόμενοι Πύλιοί τε καὶ Ἀρκάδες ἐγχεσίμωροι.
 Φειᾶς παρ τείχεσσι, Ἰαρδάνου ἄμφι βέεθρα. 135
 Τοῖσι δ' Ἐρευθαλίῳ πρόμος ἴστατο, ἰσθῆος φῶς,
 τεύχε' ἔχων ὤμοισιν Ἀρηϊθόοιο ἀνακτος,
 δίου Ἀρηϊθόου, τὸν ἐπέκλησιν κορυνήτην
 ἄνδρες κίκλησκον καλλιζωνοί τε γυναῖκες,
 οὔνεκ' ἄρ' οὐ τόξοισι μαχέσκετο δουρί τε μακροῦ, 140
 ἀλλὰ σιδηρεῖη κορύνη ῥήγνυσκε φάλαγγας.
 Τὸν Λυκόρογος ἔπεφνε δόλω, οὔτι κράτει γε,
 στεινωπῷ ἐν ὄδῳ, ὅθ' ἄρ' οὐ κορύνη οἱ ὄλεθρον
 χραῖσμε σιδηρεῖη· πρὶν γὰρ Λυκόρογος ὑποφθᾶς
 δουρὶ μέσον περόνησεν· ὃ δ' ὕπτιος οὔδει ἐρείσθη· 145
 τεύχεα δ' ἐξενάριξε, τὰ οἱ πόρε χάλκεος Ἄρης.
 Καὶ τὰ μὲν αὐτὸς ἔπειτα φέροι μετὰ μῶλον Ἄρης.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ Λυκόρογος ἐνὶ μεγάροισιν ἐγήρα,
 δῶκε δ' Ἐρευθαλίῳ, φίλῳ θεράποντι, φορῆναι·
 τοῦ ὄγε τεύχε' ἔχων προκαλιζέτο πάντας ἀρίστους. 150
 Οἱ δὲ μάλ' ἐτρόμεον καὶ ἐδείδισαν, οὐδέ τις ἔτλη·
 ἀλλ' ἐμὲ θυμὸς ἀνῆκε πολυτλήμων πολεμίξειν
 Ὀάρσει ᾧ· γενεῆ δὲ νεώτατος ἔσκον ἀπάντων·

134. Ἀγρόμενοι ne signifie point que les Pyliens et les Arcadiens formaient une seule armée. C'étaient deux armées luttant l'une contre l'autre.

135. Φειᾶς... Phéa était une ville d'Élide, dans le territoire de Pise; l'Iardanus, sur lequel elle était bâtie, était, comme le Céladon, un affluent de l'Alphée. Quelques-uns nomment la ville Théia, et identifient les deux rivières Céladon et Iardanus avec l'Acidon. C'est sur les bords de l'Acidon qu'était le tombeau du héros Iardanus, père d'Omphale.

136. Ἐρευθαλίῳ. Nestor a déjà mentionné Éreuthalion, IV, 349, et rappelé qu'il a tué ce héros.

137. Ἀρηϊθόοιο. Il s'agit de l'aïeul de Ménésthius. Voyez plus haut la note du vers 8.

138. Δίου Ἀρηϊθόου. Aristarque note ici, que les reprises de ce genre sont fré-

quentes dans l'*Iliade*, tandis qu'il n'y en a qu'un seul exemple dans l'*Odyssée*: ἢ διπλῆ, ὅτι πυκναὶ ἐν Ἰλιάδι αἱ ἐπαναλήψεις· ἅπαξ δὲ ἐν Ὀδυσσεΐα.

142. Λυκόρογος. Ce Lycurgus était fils d'Aléus roi d'Arcadie, et frère de l'Argonaute Céphée.

143. Ὅθ' pour ὅθι: ubi, où.

146. Οἱ, à lui: à Aréithoüs.

149. Δ(έ) est ici considéré à tort comme redondant. Il marque une reprise ou une insistance, et il équivaut au latin *tum*, au français *alors*, *eh bien*, ou même *donc*.

151. Οἱ, eux: les Pyliens qui combattaient contre les Arcadiens.

153. Ὀάρσει ᾧ (par sa confiance en lui-même) se rapporte à θυμὸς. Zénodote écrivait Ὀάρσει ἐμῷ, leçon repoussée par Aristarque comme inintelligible: ἀδιανόητον δὲ γίνεται.

καὶ μαχόμεν οἱ ἐγὼ, δῶκεν δέ μοι εὖχος Ἀθήνη.
 Τὸν δὲ μήκιστον καὶ κάρτιστον κτάνον ἄνδρα · 155
 πολλὸς γάρ τις ἔκειτο παρήρορος ἔνθα καὶ ἔνθα.
 Εἶθ' ὡς ἠβώοιμι, βίη δέ μοι ἔμπεδος εἶη ·
 τῷ κε τάχ' ἀντήσειε μάχης κορυθαίολος Ἔκτωρ.
 Ὑμέων δ' οἴπερ ἔασιν ἀριστῆες Παναχαιῶν,
 οὐδ' οἱ προφρονέως μέμαθ' Ἔκτορος ἀντίον ἐλθεῖν. 160
 Ὡς νεῖκεσσ' ὁ γέρων · οἱ δ' ἔννεά πάντες ἀνέσταν.
 ὦρτο πολὺν πρῶτος μὲν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων ·
 τῷ δ' ἐπὶ Τυδείδης ὦρτο κρατερός Διομήδης ·
 τοῖσι δ' ἐπ' Αἴαντες, Θουῆριν ἐπιειμένοι ἀλκῆν ·
 τοῖσι δ' ἐπ' Ἴδομενεὺς καὶ ὀπάων Ἴδομενῆος, 165
 Μηριόνης, ἀτάλαντος Ἐνυαλίῳ ἀνδρείφοντῆ ·
 τοῖσι δ' ἐπ' Εὐρύπυλος, Εὐαίμονος ἀγλαὸς υἱός ·
 ἂν δὲ Θόας Ἀνδραϊμονίδης καὶ Δίος Ὀδυσσεύς ·
 πάντες ἄρ' οἴγ' ἔθελον πολεμίζειν Ἔκτορι Δίῳ.
 Τοῖς δ' αὖτις μετέειπε Γερῆμιος ἱππότητα Νέστωρ · 170
 Κλήρω νῦν πεπάλασθε διαμπερές, ὅς κε λάχῃσιν ·

455. Τὸν δὲ... Ce vers est remarquable par la rudesse de son harmonie.

456. Πολλὸς... τις, gigantesque. Littéralement : énorme personnage. — Παρήρορος, disloqué : ayant perdu sa force ; n'étant plus sur pied ; incerte. Eschyle nous montre Typhon (*Prométhée*, vers 365) devenu παρήρορον δέμας. Eustathe : τὸ δὲ παρήρορος, ἀντὶ τοῦ παρηρητημένου ἔνος, ὃ ἔστι κεχυμένος ὡδὲ καὶ ἐκεῖ, ἔκλυτος, χαῦνος, καὶ οὕτω πολλὸν ἐπέχων τόπον τῷ σώματι. On trouve ailleurs, XXIII, 603, παρήρορος dans un sens moral : détraqué, divaguant, fou. — Si l'on a lu avec quelque attention ce récit, on voit qu'il est impossible que Ménesthius, tué par Hector, vers 8, fût le fils du portemassue. Nestor était jeune quand il tua Éreuthalion. Éreuthalion avait reçu en legs les armes d'Aréithoüs. Lyeurgue ne les lui avait données qu'étant trop vieux pour les manier. Elles avaient été, trente ou quarante ans peut-être, en la possession de Lyeurgue. Ainsi le portemassue appartenait à un temps antérieur d'un demi-

siècle à la génération de Nestor. Si Ménesthius eût été fils du portemassue, il eût été pour le moins centenaire.

458. Τῷ, alors. Littéralement : par cela, en vertu de cela. — Μάχης (un combat) équivalait à *μαχητοῦ*, un combattant. C'est l'abstrait pour le concret.

160. Οὐδ' οἱ, pas même ceux-là, sous-entendu *d'entre vous*. C'est là ce qui amène la seconde personne *μέματε, parati estis, ou in animo habetis*.

161. Ὁ γέρων, *ille senex*, le noble vieillard. — Ἐννεά πάντες, tous au nombre de neuf, c'est-à-dire neuf en tout.

164. Ἐπιειμένοι ἀλκῆν, revêtus de vaillance : cuirassés de vaillance. Voyez I, 149.

166. Ἐνυαλίῳ. Voyez la note sur ce mot, II, 651.

167. Εὐρύπυλος. Voyez II, 736.

168. Ἄν pour *ἄνα*, dans le sens de *ἀνέστη* : se leva. — Θόας. Voyez II, 638.

171. Πεπάλασθε, *vulgo πεπάλαχθε* : soyez tirés au sort. La vulgate même s'explique par *πάλλω, πάλλομαι*. Le sens le prouve manifestement. *Scholies* : οὕτως

οὗτος γὰρ δὴ ὀνήσει ἑυκνήμιδας Ἀχαιοῦς·
καὶ δ' αὐτὸς ὃν θυμὸν ὀνήσεται, αἶ κε φύγησιν
δηΐτου ἐκ πολέμοιο καὶ αἰνῆς διήϊστοτῆτος.

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δὲ κλῆρον ἔσημήναντο ἕκαστος, 175
ἐν δ' ἔβαλον κυνέη Ἀγαμέμνωνος Ἀτρεΐδαο.
Λαοὶ δ' ἤρῃσαντο, θεοῖσι δὲ χειρας ἀνέσχον·
ὥδε δέ τις εἶπεσκεν ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν·

Ζεῦ πάτερ, ἦ Αἴαντα λαχεῖν, ἦ Τυδέος υἱὸν,
ἦ αὐτὸν βασιλῆα πολυχρῦσοιο Μυκῆνης. 180

Ὡς ἄρ' ἔφρα· πάλλεν δὲ Γερῆμιος ἱππότα Νέστωρ·
ἐκ δ' ἔθορε κλῆρος κυνέης, ὃν ἄρ' ἤθελον αὐτοῖ,
Αἴαντος· κῆρυξ δὲ φέρων ἀν' ὄμιλον ἀπάντη
δειξ' ἐνδὲξια πᾶσιν ἀριστήεσσιν Ἀχαιῶν.

Οἱ δ' οὐ γινώσκοντες ἀπηνήναντο ἕκαστος. 185
Ἄλλ' ὅτε δὴ τὸν ἴκανε φέρων ἀν' ὄμιλον ἀπάντη,
ὅς μιν ἐπιγράψας κυνέη βάλε, φαίδιμος Αἴας,
ἦτοι ὑπέσχεθε χεῖρ'· ὁ δ' ἄρ' ἔμβαλεν, ἄγχι παραστάς·
γινῶ δὲ κλήρου σῆμα ἰδὼν, γήθησε δὲ θυμῷ.

Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός, διὰ τοῦ σ, πεπλάσθε, οὐ διὰ τοῦ χ.— Διαμπερές, *prosus*, *absolument* : sans réserve. Eustathe, on ne sait pourquoi, l'entend, *entre vous tous* : διὰ πάντων τῶν ἐννέα. Nestor dit qu'on ne fera point acception de personnes, que le sort seul doit décider.

175. Ἐσημήναντο, ils firent des marques de reconnaissance. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι σημείους χρῶνται, οὐ γράμμασι. On voit en effet, par la façon dont le sort va être reconnu, que celui qui avait fait le signe pouvait seul savoir que ce signe était de lui. Chacun fait une marque à sa guise. On a vu l'analogie de cette scène des sorts, III, 316-325 ; mais ici la scène est développée avec des détails caractéristiques. Les sorts étaient des cailloux, des tessons de poterie, des morceaux de bois, une matière quelconque propre à recevoir l'empreinte du signe. Voyez la note III, 316.

179. Λαχεῖν. On sous-entend δός, ou quelque chose de semblable. Eustathe : τὸ δὲ σῆμα κἀναπαῦθα τῆς εὐχῆς Ἀττικῶς

ἡπικεῖται κατ' ἄλλειψιν· λείπει γὰρ τὸ δός.

184. Δειξ' ἐνδὲξια. Le héraut montre successivement le sort à chacun des champions, en commençant par le premier à droite, et en continuant de droite à gauche jusqu'à ce que le sort ait été reconnu. Les présages heureux étaient à droite. Voyez les notes I, 471 et 597. — Ἡᾶστιν ἀριστήεσσιν désigne seulement les neuf héros (ἐννέα πάντες) qui avaient mis un sort dans le casque. Présenter le signe à d'autres eût été du temps absolument perdu.

187. Μιν, *lui* (le sort), dépend à la fois et de ἐπιγράψας et de βάλε.— Ἐπιγράψας est synonyme de σημηνάμενος, ayant fait une marque. Ici, Aristarque insiste sur l'observation faite à propos du vers 175 : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ γράμμασι τῆς λέξεως, ἀλλ' ἐγχαράξας σημεῖα· εἰ γὰρ κοινῶς ἤδισαν γράμματα, ἔδει τὸν κήρυκα ἀναγνῶναι, καὶ τοὺς ἄλλους οἷς ἐπεδείκνυτο ὁ κλῆρος. Voyez la note VI, 169, sur γράψας.

Τὸν μὲν πὰρ πόδ' ἐὼν χαμάδις βάλει, φώνησέν τε· 190

Ἔω φίλοι, ἦτοι κλήρος ἐμὸς, χαίρω δὲ καὶ αὐτὸς
θυμῷ, ἐπεὶ δοκέω νικησέμεν Ἐκτορα δῖον.

Ἄλλ' ἄγετ', ὄφρ' ἂν ἐγὼ πολεμήϊα τεύχεα δύνω,
τόφρ' ὑμεῖς εὐχεσθε Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι 195

[σιγῆ ἔφ' ὑμείων, ἵνα μὴ Τρωῆς γε πύθωνται,
ἧὲ καὶ ἀμφαδίην, ἐπεὶ οὔτινα δεῖδιμεν ἔμπης.

Οὐ γάρ τις με βίη γε ἐλὼν ἀέκοντα δίηται,
οὐδέ τι ἰδρεῖη, ἐπεὶ οὐδ' ἐμὲ νήϊδά γ' οὕτως
ἔλπομαι ἐν Σαλαμῖνι γενέσθαι τε τραφέμεν τε].

Ἦς ἔφαθ'· οἱ δ' εὐχοντο Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι· 200
ὧδε δέ τις εἶπεσκεν ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν·

Ζεῦ πάτερ, ἴδθηθεν μεδέων, κύδιστε, μέγιστε,
δὸς νίκην Αἴαντι καὶ ἀγλαὸν εὐχος ἀρέσθαι·

εἰ δὲ καὶ Ἐκτορά περ φιλέεις καὶ κήδεαι αὐτοῦ,
ἴσην ἀμφοτέροισι βίην καὶ κῦδος ὕπασσον. 205

Ἦς ἄρ' ἔφαν· Αἴας δὲ κορύσσετο νώροπι χαλκῷ.

Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα περὶ χροῖ ἔσσατο τεύχη,
σεύατ' ἔπειθ', οἷός τε πελώριος ἔρχεται Ἄρης,
ὅστ' εἶσιν πόλεμόνδε μετ' ἀνέρας, οὔστε Κρονίων
θυμοβόρου ἔριδος μένει ξυνέηκε μάχεσθαι. 210

Τοῖος ἄρ' Αἴας ὤρτο πελώριος, ἔρκος Ἀχαιῶν,

193. Δύνω, *vulgo* δύνω. Le sens est le même. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, δύνω· ἄλλοι δὲ δύνω.

195-199. Σιγῆ... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Ils avaient été condamnés par Zénodote et par Aristophane de Byzance avant de l'être par Aristarque. L'athétèse est fondée sur ce que ces paroles ne sont point dans le caractère d'Ajaks, et qu'Ajaks s'y contredit ridiculement d'une phrase à l'autre : ὅτι οὐ κατὰ τὸν Αἴαντα οἱ λόγοι, καὶ ἑαυτῷ ἀνθυποφέρει γελοῖως.

195. Σιγῆ ἔφ' ὑμείων, *tacite vobiscum*, intérieurement : mentalement.

197. Ἐλὼν, *vulgo* ἐκλὼν. *Scholies* : Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ λ, ἐκλὼν. — Δίηται, de δέμααι, dans le sens actif : fera fuir.

Ailleurs δέμααι signifie s'éprouvanter, s'enfuir.

198. Νήϊδα, *rudem*, novice.

199. Τραφέμεν équivaut ici à *τραφήναι* : *educatum esse*.

202. Ζεῦ πάτερ,... Voyez la note III, 276.

204. Εἰ δὲ καί, mais si pourtant (et non pas *quoique*).

209. Εἶσιν, *ingreditur*. C'est l'exact équivaleut de *έρχεται* qui précède.

210. Ἐριδος μένει, *contentionis vi*. Cette expression a le même sens que plus haut, vers 414, ἐξ ἔριδος. Voyez aussi la note I, 8. Le mot μάχεσθαι dépend ici de ξυνέηκε, et il n'y a pas de discussion possible comme dans les passages où ἔριδι est seul.

μειδιῶν βλοσυροῖσι προσώπασι· νέρθε δὲ ποσσὶν
 ἥϊε μακρὰ βιβὰς, κραδάων δολιχόσκιον ἔγχος.
 Τὸν δὲ καὶ Ἀργεῖοι μὲν ἐγήθειον εἰσορῶντες·
 Τρωᾶς δὲ τρόμος αἰνὸς ὑπήλυθε γυῖα ἕκαστον, 215
 Ἐκτορὶ τ' αὐτῷ θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι πάτασεν·
 ἀλλ' οὐ πῶς ἔτι εἶχεν ὑποτρέσαι, οὐδ' ἀναδύναι
 ἄψ λαῶν ἐς ὄμιλον, ἐπεὶ προκαλέσσατο χάριμη.
 Αἴας δ' ἐγγύθεν ἤλθε, φέρων σάκος, ἥύτε πύργον,
 χάλκεον, ἑπταβόειον, ὃ οἱ Τυχίος κάμε τεύχων, 220
 σκυτοτόμων ὄχ' ἄριστος, Ἴλη ἐνὶ οἰκίᾳ ναίων·
 ὅς οἱ ἐποίησεν σάκος αἰόλον, ἑπταβόειον,
 ταύρων ζατρεφέν, ἐπὶ δ' ὄγδοον ἤλασε χαλκόν.
 Τὸ πρόσθε στέρνοιο φέρων Τελαμώνιος Αἴας,
 στήθεα μάλ' Ἐκτορος ἐγγύς, ἀπειλήσας δὲ προσηῦδα· 225
 Ἐκτορ, νῦν μὲν δὴ σάφα εἶσαι, οἴσθην οἶος,
 οἷοι καὶ Δαναοῖσιν ἀριστῆες μετέασιν,
 καὶ μετ' Ἀχιλλῆα ρήξιήνορα, Ουμολέοντα.
 Ἄλλ' ὁ μὲν ἐν νήεσσι κορωνίσιοι ποντοπόροισιν
 κεῖτ' ἀπομηνίσας Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν· 230

212. Μειδιῶν βλοσυροῖσι προσώπασι, souriant avec un visage farouche. Il est étonnant que les critiques modernes, qui ont tant disserté sur *δακρυόεν γελᾶσασα*, n'aient jamais songé à citer cette autre antithèse, qui n'est pas moins expressive ni moins admirable. La forme *προσώπασι* (pour *προσώποις*) suppose un pluriel *προσώπασα*, qui est en effet dans Homère, *Odyssée*, XVIII, 192. Elle suppose aussi un singulier *πρόσωπας*, *προσώπατος*, mais on n'en connaît pas d'exemple.

215. Ἐκαστον, apposition à Τρωᾶς : les Troyens chacun, pour chacun des Troyens.

216. Πάτασεν, *battait*, dans le sens intransitif. *Scholies* : ἐπέπαλλεν, ἐπήδα· ἐν παλαμῷ καὶ κνήσει.

218. Χάριμη équivaut à εἰς χάριμην : *ad certamen*, à la lutte guerrière.

220. Τυχίος. Ce Tychius n'est point connu d'ailleurs.

221. Σκυτοτόμων, des tailleurs de cuir

(et non pas, des corroyeurs). Même dans le grec ordinaire, σκυτοτόμος signifie *bourrelier et cordonnier*, celui qui met le cuir en œuvre, et non celui qui prépare les peaux. — Ἴλη ἐνὶ, à Hylé (en Béotie). Voyez les notes II, 500 et V, 708. Ici, Strabon, IX, p. 408, à propos de la leçon de Zénodote, Ἴδη, remarque qu'Ajax serait allé chercher bien loin son bouclier, si Tychius avait habité Hydé en Lydie : οὐ γὰρ ὁ Αἴας ἐκ τῆς Λυδίας τὸ σάκος μετεπέμπετο. Cette réflexion est d'Aristarque, comme tout ce que Strabon a noté sur Hylé. Voyez Lelms, article *Hyde, Hyle*.

222. Ἐπταβόειον, aux sept cuirs de bœuf (superposés). Ovide, *Metamorphoses*, XIII, 2 : « Surgit ad hos clipei dominus « *septemplex* Ajax. »

226. Οἴσθην οἶος. Voyez plus haut la note du vers 30. Remarque l'allitération οἴσθην οἶος, οἶοι.

230. Κεῖτ' pour κεῖται : *jacet*, reste immobile.

ἡμεῖς δ' εἰμὲν τοῖσι οἳ ἂν σέθεν ἀντιάσαιμεν,
καὶ πολέες. Ἄλλ' ἄρχε μάχης ἠδὲ πολέμοιο.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἔκτωρ·

Ἰάν Διογενὲς, Τελαμώνιε, κοίρανε λαῶν,
μή τί μευ ἤνυτε παιδὸς ἀφαιροῦ πειρήτιζε,
ἧὲ γυναικὸς, ἧ οὐκ οἶδεν πολεμῆϊα ἔργα.

235

Λυτὰρ ἐγὼν εὖ οἶδα μάχας τ' ἀνδροκτασίας τε·

οἶδ' ἐπὶ δεξιᾷ, οἶδ' ἐπ' ἀριστερὰ νωμῆσαι βῶν

ἄζαλέην, τό μοί ἐστι ταλαύρινον πολεμίζειν·

οἶδα δ' ἐπαίξαι μόθον ἵππων ὠκειάων·

240

οἶδα δ' ἐνὶ σταδίῃ δῆτιων μέλπεσθαι Ἄρηϊ.

231. Τοῖσι οἶ, *tales qui*, c'est à-dire *ii qui* : capables de, en état de, bons pour. *Scholies* : οἳ γλωσσογράφου τὸ τοῖσι ἀντί τοῦ ἀγαθοῖ.

232. Καὶ πολέες, *etiam multi*, même en grand nombre. C'est une exagération patriotique, puisque neuf seulement s'étaient erus en état de lutter contre Hector, et qu'un héros comme Ménélas n'avait pas osé persister dans son premier dessein. — Ἄρχε, commence. Ajax veut recevoir le premier coup. On voit que la générosité dite chevaleresque ne manquait pas aux anciens. Quant au pléonasmε μάχης ἠδὲ πολέμοιο, on le retrouve dans Virgile, *Énéide*, XI, 112 : *pugnans et prœlia*.

235. Μή τί μευ... Ce vers se termine par trois spondées.

238-239. Βῶν ἄζαλέην, le cuir de bœuf séché, c'est-à-dire le bouclier fait de cuir de bœuf préparé. *Scholies* : βῶν, βοῦν Δωρικῶς· τὴν ἀσπίδα, ὅτι ἐκ βοείων ἐστὶ δερμάτων. Homère dit ailleurs, XII, 137-138 : βόας αὔας ὑψόσ' ἀνασχόμενοι. Au lieu de la forme dorienne βῶν pour βοῦν, Hérodien lisait βοῦ, contracte pour βόα. Aristophane de Byzance avait corrigé βῶν en βοῦν, la forme vulgaire.

239. Τό, d'après les *Scholies*, est pour διὰ τοῦτο, δι' ὃ : *idcirco* ou *quare*; conséquemment, c'est pourquoi. Alors μοί ἐστι ἐκίναυτ à ἔξεστί μοι, et ταλαύρινον est pris adverbiallement : πολεμίζειν ταλαύρινον, combattre avec un courage invincible. On peut aussi considérer ταλαύρινον comme le sujet de l'infinitif. C'est ainsi que l'entendait Aristarque, qui traduit

le mot par εὐτόλμον, et non par εὐτόλμως. D'autres interprètent la phrase : τοῦτό ἐστί μοι, *cela est à moi, cela me sert*; d'autres, τό ἐστί μοι, comme ἧ ἐστί μοι, rapportant τό, par métalepse, à βῶν : *lequel bouclier me sert*; d'autres, ὃ ἐστί μοι, dans le sens du latinisme *que me est virtus*, ce qui donne un peu de jactance à Hector : *tant je suis vaillant à la guerre*. — Ταλαύρινον. Voyez la note V, 289. Ici, Aristarque répète son observation sur ce mot : οὐ γὰρ ἧ ῥίνος ἐγκριεται, ὡς ῥήθησάν τινες. Il faut convenir pourtant qu'après νωμῆσαι βῶν, le mot ταλαύρινον semble avoir été mis pour rappeler l'idée de cuir et de bouclier. C'est pour cela sans doute que quelques-uns proposaient d'expliquer τό comme une métalepse pour ἧ, se rapportant à βῶν : manier le bouclier, *qui* est pour moi un moyen de combattre ταλαύρινον. Nous ajoutons ici, à propos du mot ταλαύρινον, que la diphthongue au est pour αF, car il n'y point d'u dans ταλάω ni dans ῥίνός. C'est un digamma euphonique qui a fait la diphthongue.

240. Οἶδα... Ce vers se termine par trois spondées.

241. Σταδίῃ, sous-entendu μάχῃ. *Scholies* : τῆ συσταδῆν μάχῃ. Il s'agit de la bataille où l'on combat pied à pied, corps à corps, par opposition aux simples escarmouches. Homère dit, XIII, 314 : ἐν σταδίῃ ὑσμίνῃ. — Δῆτιων, *vulgo* δῆτιον. *Scholies* : Ἀρίσταρχος σὺν τῶ ν, δῆτιων, πληθυντικῶς. Avec la vulgate, on n'a qu'une épithète banale du dieu Mars; avec la leçon d'Aristarque, on a un excellent appen-

ἄλλ' οὐ γάρ σ' ἐθέλω βαλέειν, τοιοῦτον ἐόντα,
λάβρη ὀπιπεύσας, ἀλλ' ἀμφοδόν, αἶ κε πύγῳμι.

Ἡ ῥα, καὶ ἀμπεπαλῶν προῖει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλεν Λίαντος δεινὸν σάκος ἑπταβόειον,
ἀκρότατον κατὰ χαλκόν, ὃς ὄγδοος ἦεν ἐπ' αὐτῷ.

Ἐξ δὲ διὰ πύγας ἤλθε δαΐζων χαλκὸς ἀτειρής·
ἐν τῇ δ' ἐβδόματῃ ῥίνῳ σχέτο. Δεύτερος αὐτε
Λίας Διογενῆς προῖει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλε Πριαμίδαο κατ' ἀσπίδα πάντοσ' εἴσην.

Διὰ μὲν ἀσπίδος ἤλθε φαινῆς ὄβριμον ἔγχος,
καὶ διὰ θώρηκος πολυδαίδαλου ἡρήρειστο·
ἀντικρὺ δὲ παραὶ λαπάρην διάμησε χιτῶνα
ἔγχος· ὁ δ' ἐκλίνθη, καὶ ἀλεύατο Κῆρα μέλαιναν.

Τῷ δ' ἐκσπασσαμένῳ δολίχ' ἔγχεα χερσὶν ἄμ' ἄμρω,
σύν ῥ' ἔπεσον, λείουσιν ἰοικότες ὠμοσάγοισιν
ἢ συσὶ κάπροισιν, τῶντε σθένος οὐκ ἀλαπαδόν.

Πριαμίδης μὲν ἔπειτα μέσον σάκος οὕτασε δουρὶ,
οὐδ' ἔρρηξεν χαλκὸς, ἀνεγνάμωθη δέ οἱ αἰχμῆ.
Λίας δ' ἀσπίδα νύξεν ἐπάλμενος· ἠ δὲ διαπρὸ

ἤλυθεν ἔγχεῖη, στυφέλιξε δέ μιν μεμαῶτα,
τμήδην δ' αὐχέν' ἐπῆλθε· μέλαν δ' ἀνεκῆκτιεν αἶμα.

dice de ἐνὶ σταδίῃ. — Μέλπεσθαι Ἄρηι. L'interprétation vulgaire, *delectari* Marte (comme s'il y avait τέρπεσθαι), ne tient aucun compte de la valeur de μέλπομαι, danser ou gesticuler d'après un rythme musical. Voyez la note I, 472, sur μόλιπῃ. Même en n'insistant point à la rigueur sur le sens propre, il y a toujours plus que le simple plaisir de se battre. Hector dit qu'il sait figurer les mouvements cadencés qui plaisent à Mars; qu'il entend la danse en l'honneur de Mars. Il y a, dans les *Scholies*, des interprétations divergentes; mais une de ces interprétations est tout à fait conforme à la doctrine d'Aristarque: κινεῖσθαι εὐχερῶς καὶ ἐμπερῶς κατὰ μάχην. Après ἐπαίξει μῦθον, la danse seule peut enclêrir; et c'est d'une danse qu'il est question, mais d'une danse sérieuse, du combat à pied dans les règles.

240. Ἀκρότατον κατὰ χαλκόν, *sum-mum ad us*: dans la garniture d'airain qui couvrait extérieurement les sept cuirs superposés.

250-254. Καὶ βάλε.... Voyez III, 356-360 et les notes sur ces cinq vers.

257. Οὐκ ἀλαπαδόν (non faible) signifie, d'après la valeur du tour négatif, *d'une force extraordinaire*. C'est ainsi qu'*illaudatus*, non loué, signifie dans Virgile, *Géorgiques*, III, 5, abominable.

259. Χαλκός, l'airain (de la lance d'Hector); *vulgo* χαλκόν, la plaque d'airain (du bouclier d'Ajax). *Scholies*: Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ σ, χαλκός. Avec la leçon d'Aristarque, il faut sous-entendre le complément *σάκος*.

262. Τμήδην, en coupant: en entaillant; sans pénétrer à fond. *Scholies*: τμητικῶς, ὅσον ἐπιτεμεῖν καὶ οὐκ εἰς βάθος

Ἄλλ' οὐδ' ὡς ἀπέληγε μάχης κορυθαίολος Ἴκτωρ·
 ἄλλ' ἀναχασσάμενος λίθον εἶλετο χειρὶ παχείῃ,
 κείμενον ἐν πεδίῳ, μέλανα, τρηγῆν τε μέγαν τε· 265
 τῷ βάλεν Λίαντος δεινὸν σάκος ἑπταβόειον,
 μέσσον ἐπομφάλιον· περιήχησεν δ' ἄρα χαλκός.
 Δεύτερος αὖτ' Αἴας πολὺ μείζονα λαῶν αἰείρας
 ἦκ' ἐπιδινήσας, ἐπέρεισε δὲ ἴν' ἀπέλευθρον,
 εἴσω δ' ἀσπίδ' ἔαξε, βαλὼν μυλοειδέϊ πέτρῳ, 270
 βλάβη δέ οἱ φίλα γούναθ'· ὁ δ' ὕπτιος ἐξετανύσθη,
 ἀσπίδ' ἐνιχρῖμφθεις· τὸν δ' αἴψ' ὠρθωσεν Ἀπόλλων.
 Καὶ νῦ κε δὴ ξιφέεσσ' αὐτοσχεδὸν οὐτάζοντο,
 εἰ μὴ κήρυκες, Διὸς ἄγγελοι ἧδὲ καὶ ἀνδρῶν,
 ἦλθον, ὁ μὲν Τρώων, ὁ δ' Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων, 275
 Ταλθύβιδός τε καὶ Ἰδαῖος, πεπνυμένω ἄμφω·
 μέσσω δ' ἀμφοτέρων σκῆπτρα σθέθον· εἶπέ τε μῦθον
 κῆρυξ Ἰδαῖος, πεπνυμένα μῆδεα εἰδώς·

Μηκέτι, παῖδε φίλω, πολεμίζετε, μηδὲ μάχεσθον·
 ἀμφοτέρω γὰρ σφῶϊ φιλεῖ νεφεληγερέτα Ζεὺς· 280
 ἄμφω δ' αἰχμητά· τόγε δὴ καὶ ἴδμεν ἅπαντες.
 Νῦξ δ' ἤδη τελέθει· ἀγαθὸν καὶ νυκτὶ πιθέσθαι.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη Τελαμώνιος Αἴας·

τρῶσαι. — Ἀνεκῆχιεν, *jaillit*, ou plutôt *sortit*. Il ne s'agit que d'une blessure légère.

267. Ἐπομφάλιον, adjectif: à l'endroit où est la bosse centrale, la saillie, le nombril du bouclier. Voyez la note IV, 448.

269. Ἐπέρεισε, il appuya (il appliqua, il imprimâ), a pour complément ἴν' ἀπέλευθρον. Quelques-uns prennent, mais à tort, ce verbe dans un sens absolu, *connisus est*, et font de ἴν' ἀπέλευθρον une expression adverbiale (avec une force immense).

270. Μυλοειδέϊ, grosse comme une meule. Virgile, *Énéide*, VIII, 250: «... vastisque *molaribus* instat.»

272. Ἀσπίδ' ἐνιχρῖμφθεις, *vulgo* ἀσπίδι ἐγχρῖμφθεις. L'élision de Πiota est garantie ici par Aristarque, ainsi que l'écriture ἐνιχρῖμφθεις. Homère dit seulement qu'Hec-

tor s'est approché de son bouclier, pour dire que son bouclier, frappé par la pierre, l'a heurté, froissé, érasé. C'est un exemple de litote.

274-275. Κήρυκες... ἦλθον. Avistarque dit ailleurs qu'Homère nous laisse quelquefois à suppléer les antécédents, quand ils se devinent d'eux-mêmes. Ainsi c'est Vénus qui envoie Iris à Hélène, III, 121; et les héros, ici, n'interviennent que par l'ordre des rois. *Scholies*: κατὰ τὸ σιωπώμενον δὲ οἱ ἡγεμόνες αὐτοὺς πέμπουσι.

276. Ταλθύβιδος... On se rappelle que Talthybius est le héros d'Agamemnon, et Idéus celui de Priam.

281. Ἄμφω δ' αἰχμητά, sous-entendu le duel ἐστὸν, vous êtes.

282. Νῦξ... τελέθει, la nuit existe, c'est-à-dire il fait nuit.

Ἴδαί, "Ἐκτορα ταῦτα κελεύετε μυθήσασθαι·

αὐτὸς γὰρ χάριμῃ προκαλέσσατο πάντας ἀρίστους, 285

Ἀρχέτω· αὐτὰρ ἐγὼ μάλα πείσομαι, ἥπερ ἂν οὗτος.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἐκτωρ·

Αἴαν, ἐπεὶ τοι δῶκε θεὸς μέγεθός τε βίην τε

καὶ πινυτήν, πέρι δ' ἔγχει Ἀχαιῶν φέρτατός ἐσσι,

νῦν μὲν παυσώμεσθα μάχης καὶ διήϊστοῦτος 290

σήμερον· ὕστερον αὖτε μαχησόμεθ', εἰσόκε δαίμων

ἄμμε διακρίνη, δῶη δ' ἐτέροισί γε νίκην.

Νῦξ δ' ἤδη τελέθει· ἀγαθὸν καὶ νυκτὶ πιθέσθαι·

ὡς σύ τ' εὐφρήνης πάντας παρὰ νηυσὶν Ἀχαιοὺς,

σοὺς τε μάλιστα ἔτας καὶ ἑταίρους, οἳ τοι ἔασιν· 295

αὐτὰρ ἐγὼ κατὰ ἄστῃ μέγα Πριάμοιο ἀνακτος

Τρῶας εὐφρανέω καὶ Τρωάδας ἔλκεσιπέπλους,

αἶτε μοι εὐχόμεναι θεῖον δύσσονται ἀγῶνα.

Δῶρα δ', ἄγ', ἀλλήλοισι περικλυτὰ δώομεν ἄμφω,

ὄφρα τις ᾧδ' εἴπησιν Ἀχαιῶν τε Τρώων τε· 300

Ἥμην ἐμαρνάσθην ἔριδος πέρι θυμοβόροιο,

284. Ταῦτα... μυθήσασθαι, à dire ces choses : à s'expliquer sur ce point; à déclarer qu'il consent à suspendre la lutte.

285. Χάριμῃ. Voyez plus haut la note du vers 248.

289. Πέρι, adverbe : *valde*. La leçon vulgaire, περί, préposition, peut s'expliquer ou περί ἔγχει, *en maniant la lance*, ou περίεσσι, la préposition jointe au verbe : *præstas*. Dans ce dernier cas, il y a pléonasmie : περίεσσι, αἶτε φέρτατος ὢν. Il vaut mieux voir dans περί l'équivalent de περισσῶς, une expression qui renforce encore le superlatif φέρτατος. Voyez la note IV, 46.

292. Ἄμμε διακρίνη, *nos dirimat*, nous sépare, c'est-à-dire prononce la sentence entre nous. Cette fois-ci, le destin n'a pas décidé la question. — Ἐτέροισι, *alteris*, ou plutôt *alterutris* : à l'un ou à l'autre des deux partis; soit aux Troyens, soit aux Grecs; par conséquent, à moi ou à toi, à toi ou à moi.

293. Νῦξ ἤδη... Hector répète les paroles prononcées par Idéus, vers 282. Ce

vers a ici un obel devant l'astérisque, dans le manuscrit de Venise. Mais les anciens eux-mêmes ont protesté contre l'athétèse. *Scholies* : εὐπροσώπως καὶ τοῦτο, ἵνα διὰ τὸν καιρὸν εἰκὴν δοκῇ. Ce n'est donc pas une répétition vicieuse.

295. Σοὺς τε... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque y voit une contradiction avec ce qui précède : καθαιρῶν τὰ προειρημένα. De plus il blâme la tautologie : ἔχει δὲ διαλογίαν (*lisez διλογίαν*), ἔτας καὶ ἑταίρους. Cette critique est plus que sévère.

298. Θεῖον... ἀγῶνα, *divinum concionem*, une réunion dans laquelle régnera la piété : une assemblée religieuse : une solennité dans les temples. Que'qu'un l'entendent seulement de l'émulation que les femmes mettront à prier. L'autre explication est celle d'Aristarque : ἀγῶν· ἄγυρις, συναγωγή. On a vu la procession d'Hécube, VI, 296-297.

300. Ὅφρα τις... Ce vers se termine par trois spondées.

301. Ἐμαρνάσθην pour ἐμαρνάσθησαν.

ἦδ' αὐτ' ἐν φιλότῃτι διέτμαγεν ἀρθημήσαντε.

Ὡς ἄρα φωνήσας δῶκε ξίφος ἀργυρόηλον,
σὺν κολεῶ τε φέρων καὶ εὐκμητῷ τελαμῶνι·
Αἴας δὲ ζωστήρα δίδου φοίνικι φαινόν.

305

Τῷ δὲ διακρινθέντε, ὁ μὲν μετὰ λαὸν Ἀχαιῶν
ἦϊ', ὁ δ' ἐς Τρώων ὄμαδον κίε· τοὶ δ' ἐχάρησαν,
ὡς εἶδον ζῶν τε καὶ ἀρτεμέα προσιόντα,
Αἴαντος προφυγόντα μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους·
καὶ ῥ' ἦγον προτὶ ἄστῃ, ἀελπτέοντες σόον εἶναι.
Αἴαντ' αὖθ' ἐτέρωθεν εὐκνήμιδες Ἀχαιοὶ
εἰς Ἀγαμέμνονα δῖον ἄγον, κεχαρηότα νίκη.

310

Οἱ δ' ὅτε δὴ κλισίῃσιν ἐν Ἀτρεΐδῃα γένοντο,
τοῖσι δὲ βοῦν ἰέρευσεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
ἄρσενα, πενταέτηρον, ὑπερμενεῖ Κρονίῳνι.

315

Τὸν δέρον ἀμφὶ θ' ἔπον, καὶ μιν διέχευαν ἅπαντα,
μίστυλλον τ' ἄρ' ἐπισταμένως πεῖράν τ' ὀβελόισιν,
ὠπτησάν τε περιγραδέως, ἐρύσαντό τε πάντα.

Αὐτὰρ ἐπεὶ παύσαντο πόνου τετύκοντό τε δαῖτα,
δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς εἴσῃς.

320

Νώτοισιν δ' Αἴαντα διηγεκέεσσι γέραιεν

— Ἐριδος πέρι, de contentione : en qualité d'adversaires.

302. Διέτμαγεν. Voyez la note I, 531.

303. Ξίφος. Suivant la tradition, c'est avec cette épée qu'Ajax se tua.

304. Ἐυκμητῷ, homme avec art ; vulgo ἐυκμητῷ, bien taillé. *Devoies* : Ἀρισταρχος εἰς τοῦ κ, εὐκμητῷ.

305. Ζωστήρα. Suivant la tradition, c'est avec ce ceinturon qu'Hector fut attaché par les pieds au char d'Achille.

306. Διακρινθέντες, ὁ. Pour faire disparaître l'hiatus, quelques-uns écrivent διακρινθέντες, soit en laissant τῷ, soit en le remplaçant par τοῖ. Mais on ne peut pas même dire qu'il y ait proprement hiatus, car l'esprit rude de ὁ a presque la valeur d'une consonne, comme notre *h* dans *le heurt*.

310. Ἦγον προτὶ ἄστῃ. Ainsi Hector a dû revoir sa femme et son fils ; et c'est bien

à tort qu'on affirme qu'il ne les revit plus après ce qu'on appelle la scène des *Adieux*. — Ἀελπτέοντες, quadrisyllabe, εον faisant synizèse, comme s'il y avait εον.

312. Νίκη. Ajax est considéré par les Grecs comme vainqueur, parce qu'Hector a été renversé, et qu'il a demandé le premier la suspension du combat.

313. Κλισίῃσιν. Homère décrit avec détail la tente d'Achille, XXIV, 448-456. C'était une grande baraque de bois avec un toit de joncs. Celle d'Agamemnon devait être une construction du même genre.

316-323. Τὸν δέρον... Ces détails de festin sont analogues à ce qu'on a vu ailleurs, I, 459-469. Voyez les notes sur le passage.

321. Νώτοισιν... διηγεκέεσι, un des filets dans toute sa longueur. *Pèrpetui tergum bovis*, dit Virgile, *Énéide*, VIII, 483.

ἦρως Ἀτρείδης, εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,
 τοῖς ὁ γέρων πάμπρωτος ὑφαίνειν ἦρχετο μῆτιν,
 Νέστωρ, οὗ καὶ πρόσθεν ἀρίστη φαίνεται βουλή·
 ὁ σφιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

325

Ἀτρείδη τε καὶ ἄλλοι ἀριστῆες Παναχαιῶν,
 πολλοὶ γὰρ τεθνῆσι καρηκομόωντες Ἀχαιοί,
 τῶν νῦν αἶμα κελαινὸν ἐύροσον ἀμφὶ Σκάμανδρον
 ἐσκέδασ' ὄξυς Ἄρης, ψυχὰ δ' Ἄϊδόςδε κατῆλθον.
 Τῷ σε χρὴ πόλεμον μὲν ἄμ' ἡοῖ παῦσαι Ἀχαιῶν·
 αὐτοὶ δ' ἀγρόμενοι κυκλήσομεν ἐνθάδε νεκροὺς
 βουσι καὶ ἡμιόνοισιν· ἀτὰρ κατακήμεν αὐτοὺς
 [τυτθὸν ἀποπρὸ νεῶν, ὡς κ' ὁστέα παισὶν ἕκαστος
 οἶκαδ' ἄγη, ὅτ' ἂν αὖτε νεώμεθα πατρίδα γαίαν].
 Τύμβον τ' ἀμφὶ πυρῆν ἕνα χεύσομεν ἐξαγαγόντες,
 ἄκριτον ἐκ πεδίου· ποτὶ δ' αὐτὸν δείμομεν ὄκα

330

335

324. Ὁ γέρων, *senex ille*, l'illustre vieillard.

325. Ἠρόσθεν (*antea*) se rapporte au rôle que Nestor avait joué avant le combat d'Hector et d'Ajax.

326. Ὁ σφιν... On a déjà vu ce vers plusieurs fois, et notamment à propos du premier discours de Nestor, I, 253.

328. Γὰρ suppose une ellipse, *Je m'adresse à vous*, ou toute autre idée analogue. Nos poètes eux-mêmes ont imité cette forme de style, très commune chez les Grecs et chez les Latins. Corneille, *Mort de Pompée*, III, iv: « César, car le destin, que dans tes fers je brave, ... » Les grammairiens anciens ont beaucoup discuté sur cet idiotisme. La diptère d'Aristarque le signale au passage dans Homère. Eustathe explique le γὰρ initial comme une simple hystérologie: ὅτι θέλει κατὰ μέτρον παραβολῆς τὸ δεύτερον θεῖναι πρῶτον, ἡγοῦν τῆν αἰτίαν πρὸ τοῦ αἰτιατοῦ, ὡς καὶ εἰ τις εἴποι· ἄνθρωπε, καὶ γὰρ ὄγλησάς με, παύσαι λαλῶν.

332. Κυκλήσομεν, nous roulerons, c'est-à-dire nous charrierons.

333. Κατακήμεν au subjonctif, pour κατακήμεν. De même, vers 336 χεύσο-

μεν, 337 δείμομεν, 339 ποιήσομεν, 341 ὀσέξομεν, sont des subjonctifs ou sont pour des subjonctifs.

334-335. Τυτθὸν... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Il est difficile, en effet, de comprendre comment les restes de chaque mort pourraient être recueillis dans les cendres d'un bûcher commun. Aristarque dit aussi qu'il y a contradiction avec ce qui va suivre. On fera un tombeau commun; on ne fait donc aucune distinction entre les morts, et leurs restes seront mêlés dans le tombeau. Ajoutons que ὁστέα παισὶν ἕκαστος... ἄγη a l'air de signifier: et que chacun rapporte ses os à ses enfants. Nous ne savons pas même ce que l'interpolateur, le diacèveaste, vraiment voulu faire dire à Homère.

336. Τύμβον τ' ἀμφὶ, *vulgo* τύμβον δ' ἀμφί. *Scholies*: Ἀρίσταρχος τύμβον τ' ἀμφί, διὰ τοῦ τ.

337. Ἀκριτον, indistinct: où il n'y ait point de distinction, c'est-à-dire commun à tous les morts. Eustathe: δηλονότι κοινοῦν ὄντα πολλῶν, ὅποια τὰ κυρίως πολυάνδρια. Le tombeau commun des Grecs avait situé en avant des vaisseaux, un peu sur la gauche du camp. Après la construc-

πύργους ὑψηλοὺς, εἴλαρ νηῶν τε καὶ αὐτῶν·
 ἐν δ' αὐτοῖσι πύλας ποιήσομεν εὖ ἀραρυίας,
 ὄφρα δι' αὐτῶν ἱππηλασίη ὁδὸς εἴη· 340
 ἔκτοσθεν δὲ βαθεῖαν ὀρύξομεν ἐγγύθι τάφρον,
 ἧ χ' ἵππους καὶ λαὸν ἐρυκάκοι ἀμφὶς ἐοῦσα,
 μὴ ποτ' ἐπιβρίση πόλεμος Τρώων ἀγερωχῶν.

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπήνησαν βασιλῆες.
 Τρώων αὖτ' ἀγορῆ γένετ' Ἴλιου ἐν πόλει ἄκρη,
 δεινῆ, τετραχυῖα, παρὰ Πριάμοιο θύρησιν. 345

Τοῖσιν δ' Ἀντήνωρ πεπνυμένος ἤρχ' ἀγορεύει·
 Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ Δάρδανοι ἧδ' ἐπίκουροι,
 ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
 Δεῦτ' ἄγετ', Ἀργείην Ἑλένην καὶ κτήμαθ' ἅμ' αὐτῇ 350
 δώομεν Ἀτρείδῃσιν ἄγειν· νῦν δ' ὄρκια πιστὰ
 ψευσάμενοι μαχόμεσθα· τῷ οὐ νύ τι κέρδιον ἡμῖν
 [ἔλπομαι ἐκτελέεσθαι, ἴν' ἂν μὴ ῥέξομεν ὧδε].

tion du mur, il se trouvait dans l'espace compris entre le mur et les vaisseaux. Les restes d'un tumulus, près du village de Kunkioi, marquent, suivant Choiseul-Gouffier, l'emplacement du tombeau commun. — Ἐκ πεδίου. Eustathe l'explique, hors de la plaine (dans un endroit rapproché du camp). Il vaut mieux rapporter cette expression à τύμβον χεύομεν, entassons un tertre (faisons une tombe) : ἐξαγαγόντες ἐκ πεδίου, ayant amené de la terre prise dans la plaine. On peut entendre aussi : ἐξαγαγόντες (τοὺς νεκρούς) ἐκ πεδίου, ayant ramassé les morts sur le champ de bataille, et les ayant apportés au bûcher commun. Aristophane de Byzance lisait ἐν πεδίῳ, dans la plaine. — Ποτί... αὐτόν (près du tombeau commun) signifie seulement que le tertre des morts sera à peu de distance du rempart, et non pas qu'on fera, comme dit Eustathe, une construction autour du tertre en même temps qu'on bâtit le rempart.

338. Πύργους. C'est la partie pour le tout, les tours du rempart pour le rempart et ses tours; mais l'épithète ὑψηλοῦς ne se rapporte qu'aux tours. Le mur n'était pas très-élevé. Voyez l'exploit de Sarpédon,

XII, 397. Il y avait un espace vide entre les vaisseaux et le mur, et un autre espace vide entre le mur et le fossé. Voyez VIII, 243. — Αὐτῶν, *nostrī ipsorum*, de nos personnes.

342. Ἀμφὶς ἐοῦσα, enveloppant, c'est-à-dire protégéant de son circuit. Le fossé contournera les tours. *Scholies* : περὶ αὐτοὺς οὐσα τοὺς πύργους.

346. Παρὰ Πριάμοιο θύρησιν. Voyez la note II, 788.

350. Δεῦτ'(ε) est presque synonyme de ἄγετ'(ε), et les deux mots ensemble sont une manière plus vive de dire *eh bien donc*. C'est le latin *cia agite*.

352. Τῷ οὐ νύ τι κέρδιον ἡμῖν. Cette conclusion suffit : « Voilà pourqu'on il ne peut nous arriver rien d'avantageux. » Il n'y a qu'à sous-entendre ἐστί. Le vers suivant est inutile.

353. Ἐλπομαι... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, et mis entre crochets par la plupart des nouveaux éditeurs. Sous la forme qu'Anastarqué lui a donnée, c'est-à-dire avec ἴν' ἂν μὴ, il est intelligible; mais la vulgate ἴνα μὴ s'entend fort mal. ἴν' ἂν μὴ ῥέξομεν ὧδε, *ubi (quo tempore) non sic faciemus, ou*

Ἦτοι ὅγ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔζετο. Τοῖσι δ' ἀνέστη
 δῖος Ἀλέξανδρος, Ἑλένης πόσις ἠῦκόμοιο· 355
 ὅς μιν ἀμειβόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Ἄντῆγορ, σὺ μὲν οὐκέτ' ἐμοὶ φίλα ταῦτ' ἀγορεύεις·
 οἶσθα καὶ ἄλλον μῦθον ἀμείνονα τοῦδε νοῆσαι.
 Εἰ δ' ἔτεον δὴ τοῦτον ἀπὸ σπουδῆς ἀγορεύεις,
 ἐξ ἄρα δὴ τοι ἔπειτα θεοὶ φρένας ὤλεσαν αὐτοί. 360
 Αὐτὰρ ἐγὼ Τρώεσσι μεθ' ἵπποδάμοις ἀγορεύσω.
 Ἄντικρῦ δ' ἀπόφημι, γυναῖκα μὲν οὐκ ἀποδώσω·
 κτήματα δ' ὅσσ' ἀγόμενῃ ἐξ Ἄργεος ἡμέτερον δῶ,
 πάντ' ἐθέλω δόμεναι καὶ ἔτ' οἴκοθεν ἄλλ' ἐπιθεῖναι.

Ἦτοι ὅγ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔζετο. Τοῖσι δ' ἀνέστη 365
 Δαρδανίδης Πρίαμος, θεῶν μῆστωρ ἀτάλαντος·
 ὁ σφιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

Κέλλυτέ μευ, Τρῶες καὶ Δάρδανοι ἠδ' ἐπίκουροι,
 ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
 Νῦν μὲν δόρπον ἔλασθε κατὰ πτόλιν, ὡς τὸ πάρος περ, 370
 καὶ φυλακῆς μνήσασθε καὶ ἐγγρήγορθε ἕκαστος·
 ἠῶθεν δ' Ἰδαίος ἴτω κοίλας ἐπὶ νῆας
 εἰπέμεν Ἀτρεΐδης, Ἀγαμέμνονι καὶ Μενελάω,
 μῦθον Ἀλεξάνδροιο, τοῦ εἵνεκα νεῖκος ὄρωρον·
 καὶ δὲ τόδ' εἰπέμεναι πυκνὸν ἔπος, αἶ κ' ἐθέλωσιν 375
 παύσασθαι πολέμοιο δυσηγέος, εἰσόκε νεκροῦς

mieux, si forte non sic fecerimus. Autrement, il faut prendre ἴνα μὴ dans le sens de ἕαν μὴ, nisi. C'est l'explication que donne Eustathe.

355. Ἀλέξανδρος... Paris est dans le conseil; Hector doit donc y être aussi, quoiqu'Homère n'en dise rien. Hector était rentré dans la ville avec son frère.

359. Ἀπὸ σπουδῆς, après réflexion: sérieusement. Eustathe: σπουδαίως, ἀποσέψεως καὶ κρίσεως.

360. Ἐξ... ὤλεσαν. Joignez: ἐξώλεσαν, ademerunt.

362. Ἄντικρῦ δ' ἀπόφημι, et je déclare ouvertement. Scholies: ἀπόφημι· ἀποφράνω, ἀποκρίνομαι. Apollonius: ἀπο-

λέγω. ἢ διασπρήθην μετὰ παρησίας λέγω.

364. Οἴκοθεν, de chez moi: de mon propre bien. Horace, dans l'Épître à Lolius, vers 40-44, cite comme trait de caractère la réponse de Paris à Anténoir.

368-369. Κέλλυτε... Ces deux vers manquent, on ne sait pourquoi, dans le manuscrit de Venise. Ils répètent les vers 348-349, mais ils ne sont point inutiles.

370. Δόρπον, caenum, le repas du soir. Le mot δόρπον, dans Homère, n'a jamais d'autre sens. Voyez la note XI, 730. Le repas du matin se nommait ἀριστον, et celui du milieu du jour δεῖπνον. — Κατὰ πτόλιν. Ancienne variante, κατὰ στρατόν.

κίχουεν· ὕστερον αὖτε μαχησόμεθ', εἰσόκε δαίμων
ἄμμε διακρίνη, δῶη δ' ἐτέροισί γε νίκηην.

ᾠς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἤδ' ἐπίθοντο.

[Δόρπον ἔπειθ' εἶλοντο κατὰ στρατὸν ἐν τελέεσσιν.] 380

Ἡῶθεν δ' Ἰδαῖος ἔβη κοίλας ἐπὶ νῆας.

Τοὺς δ' εὖρ' εἰν ἀγορῇ Δαναοὺς, θεράποντας Ἄρηος,
νηὶ πάρα πρύμνη Ἀγαμέμνωνος· αὐτὰρ ὁ τοῖσιν
στάς ἐν μέσσοισιν μετεφώνεεν ἠπύτα κῆρυξ·

Ἄτρείδη τε καὶ ἄλλοι ἀριστῆες Παναχαιῶν, 385

ἠνώγει Πρίαμός τε καὶ ἄλλοι Τρῶες ἀγαυοὶ
εἰπεῖν, αἶ κέ περ ὕμμι φίλον καὶ ἠδὺ γένοιτο,
μῦθον Ἀλεξάνδροιο, τοῦ εἵνεκα νεῖκος ὄρωρεν·
κτῆματα μὲν ὅσ' Ἀλέξανδρος κοίλῃς ἐνὶ νηυσὶν

ἠγάγετο Τροίηνδ' (ὡς πρὶν ὠφελλ' ἀπολέσθαι), 390

πάντ' ἐθέλει δόμεναι καὶ ἔτ' οἴκοθεν ἄλλ' ἐπιθεῖναι·

κουριδίην δ' ἄλοχον Μενελάου κυδαλίμοιο

οὐ φησιν δώσειν· ἧ μὴν Τρῶές γε κέλονται.

Καὶ δὲ τόδ' ἠνώγειν εἰπεῖν ἔπος, αἶ κ' ἐθέλητε

παύσασθαι πολέμοιο δυσηγέος, εἰσόκε νεκροὺς 395

κίχουεν· ὕστερον αὖτε μαχησόμεθ', εἰσόκε δαίμων

377-378. Ὑστερον.... Voyez plus haut 294-292 et les notes sur ces deux vers.

380. Δόρπον.... On lit ce vers, XI, 770 et XVIII, 298, sauf variantes (ἐλό-μεσθα, νῦν μὲν δόρπον ἐλεσθε). Ici, il n'est point à sa place. Les soldats sont dans la ville : ils ne soupent donc point κατὰ στρατὸν ἐν τελέεσσιν, dans l'armée, chacun à son rang. Le manuscrit de Venise ne donne pas ici le vers. — Ἐν τελέεσσιν. Eustathe : τέλη τὰ στρατιωτικὰ λέγει τάγματα.

382. Τοὺς, eux, déterminé plus loin par Δαναοὺς.

384. Ἡπύτα, pour ἠπύτης, vient de ἠπύω, ἀπύω, crier, et est synonyme de φωνητικός, de μεγαλόφωνος, de λιγύ-φθογγος.

389 et 391. Κτῆματα ... Voyez plus haut les vers 363-364 et la note sur οἴλοθεν.

390. Ἐς πρὶν.... Remarque que le personnage officiel parle de Paris comme tout

le monde, et ne se gêne point pour le maudire, même en face des ennemis.

392. Κουριδίην. Homère ignore l'aventure d'Hélène avec Thésée. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι οὐ προγεγάμηται ἐτέρω, καθ' Ὀμηρον, Ἐλένη.

394. Ἡνώγειν pour ἠνώγει, sous-entendu Πρίαμος. Le héraut va répéter textuellement les paroles du roi. D'ailleurs, le mot ἠνώγειν rappelle naturellement le début du héraut : ἠνώγει Πρίαμος, jussit Priamus. La leçon vulgaire ἠνώγειον, jusserunt, suppose ἄνωγέω, qui n'existe pas, et prête aux Troyens ce qui appartient à Priam en personne. Bentley lisait ἠνώγον. La difficulté est la même pour le langage du héraut, et il n'y a pas plus d'ἄνωγο que d'ἄνωγέω. Il n'y a qu'un parfait ἄνωγα et un plus-que-parfait ἠνώγειν. On a déjà vu ἠνώγειν pour ἠνώγει, VI, 470.

395-397. Παύσασθαι.... Voyez plus haut les vers 376-378.

ἄμμε διακρίνη, δῶη δ' ἐτέροισί γε νίκην.

Ὦς ἔραθ' · οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῆ.

Ὅψ' ἐ δὲ δὴ μετέειπε βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης·

Μήτ' ἄρ τις νῦν κτήματ' Ἀλεξάνδροιο δεχέσθω,
μήθ' Ἐλένην· γνωτὸν δὲ, καὶ ὅς μάλα νήπιός ἐστιν,
ὡς ἦδη Τρῶεσσιν ὀλέθρου πείρατ' ἐφῆπται.

Ὦς ἔραθ' · οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπίαχον υἴες Ἀχαιῶν,
μῦθον ἀγασσάμενοι Διομήδους ἵπποδάμιοι.

Καὶ τότ' ἄρ' Ἴδαϊον προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·

Ἴδαϊ', ἦτοι μῦθον Ἀχαιῶν αὐτὸς ἀκούεις,
ὡς τοι ὑποκρίνονται· ἐμοὶ δ' ἐπιανδάνει οὕτως.

Ἄμφι δὲ νεκροῖσιν, κατακαίμεν οὔτι μεγαίρω.

Οὐ γάρ τις φειδῶ νεκίων κατατεθνηώτων
γίγνεται, ἐπεὶ κε θάνωσι, πυρὸς μειλισσέμεν ὄκα.

Ὅρκια δὲ Ζεὺς ἴστω, ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης.

Ὦς εἰπὼν τὸ σκῆπτρον ἀνέσχεθε πᾶσι θεοῖσιν·

ἄψορρον δ' Ἴδαῖος ἔβη προτὶ Ἴλιον ἱρήν.

Οἱ δ' ἔατ' εἰν ἀγορῇ Τρῶες καὶ Δαρδανίωνες.

401. Γνωτὸν δὲ, καὶ ὅς, c'est-à-dire γνωτὸν δ' ἐστὶ καὶ τούτω ὅς : *notum est etiam ei qui*, c'est chose connue même de celui qui.

402. Ὀλέθρου πείρατ(α). Voyez la note VI, 143, et plus haut celle du vers 402.

407. Ὑποκρίνονται, *respondent*. En prose on dit ἀποκρίνομαι, mais la forme ancienne est ὑποκρίνομαι. Homère ne connaît pas l'autre. Eustathe : ἰστέον δὲ καὶ ὅτι σὺν οἴδεν Ὅμηρος τὴν λέξιν τοῦ ἀποκρίνασθαι, ὡς καὶ ἐν ἄλλοις φανεύεται. Les passages auxquels Eustathe fait allusion par les mots ἐν ἄλλοις, sont surtout dans l'*Odyssée*. Il n'y en a qu'un dans l'*Iliade* : ὠδὲ γ' ὑποκρίναίτο θεοπρόπος (XII, 228).

408. Κατακαίμεν pour κατακαίειν, c'est-à-dire ὥστε κατακαίειν αὐτούς : à ce qu'on les brûle. — Οὔτι μεγαίρω, *neutiquam recuso*, je ne mets nul obstacle. Le mot μεγαίρω est synonyme de φρονέω, *meditatio*, dans le sens de *refusio*.

409-410. Οὐ γάρ τις φειδῶ... γίγνεται

τ(α), car aucune lésinerie n'a lieu : car on n'épargne rien ; car on ne doit rien épargner.

409. Νεκίων, pour les morts. Aristarque : Ἀττική ἢ σύνταξις· οὐ γάρ τις φειδῶ γίνεται τοῖς θενεῶσι νέκυσι χαρίζεσθαι.

410. Πυρὸς μειλισσέμεν, sous-entendu ὥστε : *quin placemus eos igne*, pour apaiser leurs mânes en brûlant les corps (sur le bûcher). *Scholies* : πυρὸς μειλισσέμεν· διὰ πυρὸς μειλίσσειν. λέγει δὲ κηδεύειν καὶ ταφῆς μεταδιδόναι, ἢ διὰ πυρὸς βᾶπτεσθαι.

411. Ὅρκια, la convention.

412. Τὸ σκῆπτρον équivalait à σκῆπτρον αὐτοῦ : son sceptre. — Πᾶσι θεοῖσιν, c'est-à-dire εἰς πάντας τοὺς θεούς. Agamemnon prend les dieux du ciel à témoin qu'aucun acte d'hostilité ne troublera la cérémonie des funérailles.

414. Οἱ, *eux*, déterminé plus loin par les deux sujets. — ἔατο pour ἔατο, εἶατο, ἦντο : *sedebant*.

πάντες ὀμηγερέες, ποτιδέγμενοι ὀππότε ἄρ' ἔλθοι
 Ἰδοῖος· ὁ δ' ἄρ' ἦλθε, καὶ ἀγγελίην ἀπέειπεν
 στὰς ἐν μέσσοισιν· τοὶ δ' ὠπλίζοντο μάλ' ὄκα,
 ἀμρότερον, νέκυας τ' ἀγέμεν, ἕτεροι δὲ μεθ' ὕλην·
 Ἄργεῖοι δ' ἐτέρωθεν εὐστέλμων ἀπὸ νηῶν
 ὠτρύνοντο νέκυς τ' ἀγέμεν, ἕτεροι δὲ μεθ' ὕλην. 415

Ἥελιος μὲν ἔπειτα νέον προσέβαλλεν ἀρούρας,
 ἐξ ἀκαλαρρείταιο βαθυρρόου Ὀκεανοῖο
 οὐρανὸν εἰσανιών· οἱ δ' ἦντέον ἀλλήλοισιν.
 Ἔνθα διαγνῶναι χαλεπῶς ἦν ἄνδρα ἕκαστον·
 ἀλλ' ὕδατι νίζοντες ἀπο βρότον αἱματόεντα,
 δάκρυα θερμὰ χέοντες, ἀμαξάων ἐπάειραν. 425
 Οὐδ' εἶα κλαίειν Πρίαμος μέγας· οἱ δὲ σιωπῆ
 νεκροὺς πυρκαϊῆς ἐπενήνεον, ἀχνύμενοι κῆρ·
 ἐν δὲ πυρὶ πρήσαντες, ἔβαν προτὶ Ἴλιον ἱρήν.
 Ὄς δ' αὐτως ἐτέρωθεν εὐκνήμιδες Ἀχαιοὶ
 νεκροὺς πυρκαϊῆς ἐπενήνεον, ἀχνύμενοι κῆρ· 430

416. Ἀπέειπεν, il expliqua : il exposa.
 Eustathe : ἀπέειπεν ἡγουν ἀπλῶς εἶπεν.

418. Ἀμρότερον adverbium : tout à la fois. — Μεθ' ὕλην, ad lignum, pour aller chercher du bois.

420. ὠτρύνοντο νέκυς, vulgo ὠτρυνον νέκυας. Le sens reste le même. Avec la vulgate, ὠτρυνον est intransitif, et équivalent à ὠτρύνοντο, s'empressaient.

423. ἦντέον, occurrebant. En prose, le verbe est en αω : ἀντάω.

424. Χαλεπῶς dépend de διαγνῶναι. — Ἦν ἐκὼντα à ἐξῆν : licebat, on pouvait. — Ἄνδρα ἕκαστον. Il s'agit des morts. On ne reconnaissait pas bien qui était chacun d'eux. C'est une des raisons pour lesquelles les Grecs et les Troyens nettoient les cadavres.

425. Νίζοντες ἀπο pour ἀπονίζοντες. — Βρότον, tabum, le sang qui défigurait les morts. Voyez la note sur ἔναρα βροτόεντα, VI, 480. Βρότος est le sang qui a coulé d'une blessure mortelle.

428. Πυρκαϊῆς ἐπενήνεον, ils mettaient en tas sur le bûcher. Zénodote écrivait πυρκαϊῆ. Eustathe : ἐπενήνεον, ἡγουν ἐπεσώρευον εἰς πυρκαϊάν· ἐστι γὰρ νῶ,

τὸ σωρεύω, καὶ ἀναδιπλασιασμῶ νανῶ, καὶ τροπῆ νηνῶ, ἐξ οὗ τὸ ἐπενήνεον. Quant à la défense de pleurer, Bothe et d'autres expliquent l'ordre de Priam par l'intérêt qu'avaient les Troyens de se hâter, de peur que la trêve n'expirât avant que les funérailles fussent achevées. Les *Scholies* donnent une raison plus naturelle, c'est que Priam ne voulait pas que les ennemis crussent les Troyens découragés : ἵνα μὴ κατὰδῆλοι τοῖς πολεμίοις εἶεν, ὡς μαλακίζομενοι. Même en se lamentant, il serait venu à bout de leur tâche. On prétend avoir trouvé l'emplacement du bûcher commun des Troyens, sur les collines qui bordent à l'est la portion de la plaine où s'était donnée la bataille. Il y a là un grand amas d'os calcinés récemment découvert dans des fouilles archéologiques. Voyez Nicolaidès, p. 97. Virgile a développé ce passage d'Homère, *Énéide*, XI, 485 et suivants, 203 et suivants.

431. Ἀχνύμενοι κῆρ. C'est la même expression qu'au vers 428 ; mais c'est spontanément que les Grecs concentrent leur douleur en eux-mêmes, tandis que les Troyens ont eu besoin d'être invités au calme par

ἐν δὲ πυρὶ πρήσαντες ἔβαν κούλας ἐπὶ νῆας.

Ἦμος δ' οὐτ' ἄρ' πω ἤως, ἔτι δ' ἀμφιλύκη νύξ,
τῆμος ἄρ' ἀμφὶ πυρὴν κριτὸς ἔγρετο λαὸς Ἀχαιῶν·
τύμβον δ' ἀμφ' αὐτὴν ἓνα ποίεον ἐξαγαγόντες
ἄκριτον ἐκ πεδίου· ποτὶ δ' αὐτὸν τείχος ἔδειμαν
πύργους θ' ὑψηλοὺς, εἴλαρ νηῶν τε καὶ αὐτῶν.

Ἐν δ' αὐτοῖσι πύλας ἐνεποίεον εὖ ἀραρυίας,
ὄφρα δι' αὐτῶν ἱππηλασίη ὁδὸς εἴη·
ἔκτοσθεν δὲ βαθεῖαν ἐπ' αὐτῷ τάφρον ὄρυξαν,
εὐρεῖαν, μεγάλην· ἐν δὲ σκόλοπας κατέπεφξαν.

Ὡς οἱ μὲν πονέοντο καρηκομόωντες Ἀχαιοί.

Οἱ δὲ θεοί, πᾶρ Ζηνὶ καθήμενοι ἀστεροπητῆ,
θηεῦντο μέγα ἔργον Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων·
τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε Ποσειδάων ἐνοσίχθων·

leur roi. *Scholies* : βαρβάρων ἴδιον ὁ θρηῆνος· τῶν δὲ Ἑλλήνων, τὸ μεγαλόψυχον· μόνον γὰρ ἀχνόμενοι φησιν.

433. Ἀμφιλύκη νύξ, l'aube : le crépuscule du matin. On dit en prose, λευκόφως. Macrobe explique λύκη par λευκός, blanc, à cause de λευκόφως. Eustathe le rapproche de λύγη, obscurité. Alors ἀμφιλύκη νύξ serait *subobscura nox*, une nuit qui a perdu de son obscurité. L'autre étymologie, qui donne *sublustris nox*, est préférable. C'est celle qu'on tire de la grammaire comparative. Curtius rapproche λευκός, lux, luceo, et traduit ἀμφιλύκη par *Zwielicht*.

435-440. Τύμβον... Voyez plus haut 336-341 et les notes sur ces six vers. Homère ne dit pas combien de temps durent ces travaux. Si l'on admet que Δυστρο δ' ἡέλιος, τετέλεστο δὲ ἔργον Ἀχαιῶν (vers 465) se rapporte au jour des funérailles, la vraisemblance fait totalement défaut. On doit supposer un certain laps de temps, puisque l'œuvre est faite de mains d'hommes. Voyez la note XV, 365 sur ποῖόν κάματον....

443-464. Οἱ δὲ θεοί... Ces vingt-deux vers sont marqués d'obélis dans le manuscrit de Venise. La raison de l'athétèse, c'est qu'Homère raconte, XII, 40-33, la destruction du rempart comme s'il n'en

avait dit mot ici. C'est bien à tort que Bothe et d'autres modernes accusent les Alexandrins d'avoir interpolé cet épisode dans l'*Iliade*; car ils voulaient, au contraire, l'en faire disparaître. L'épisode faisait partie du texte dès le temps d'Aristote. Les Alexandrins regardaient d'ailleurs la construction du mur comme une pure fiction du poète. Eustathe : σημεῖωσαι δὲ καὶ ὅτι τὸ Ἑλληνικὸν τοῦτο τείχος ἀρέσει τοῖς παλαιοῖς πλάσμα εἶναι Ὀμηρικόν. L'expression τοῖς παλαιοῖς désigne les Alexandrins, et particulièrement Aristarque. Il n'y avait, dans la plaine de Troie, aucun vestige du mur construit par les Grecs. Eustathe, résumant les réflexions des anciens, cite un mot d'Aristote qui prouve que le philosophe lisait déjà l'épisode soi-disant interpolé par les Alexandrins : « Le poète qui avait chanté le mur a anéanti le mur. » Διὰ δὲ τοῦ παντελοῦς αὐθις ἀφανισμοῦ διαφεύγει τὸν τοῦ ψευδοῦς ἔλεγχον, αὐτὸς ποιήσας τὸ τείχος, αὐτὸς ἀφανώσας, ὡς καὶ Ἀριστοτέλης δηλοῖ, ὅπου ἔφη, ὅτι τὸ τείχος ὁ φράσας ποιητὴς ἠφάνισε.

443. Οἱ n'est point l'article de θεοί. Il y a contre-partie, οἱ δὲ opposé à οἱ μὲν du vers précédent : οἱ μὲν, les uns, à savoir, les Grecs; οἱ δὲ, les autres, à savoir, les dieux.

Ζεῦ πάτερ, ἧ ῥά τις ἔστι βροτῶν ἐπ' ἀπίρονα γαῖαν,
 ὅστις ἔτ' ἀθανάτοισι νόον καὶ μῆτιν ἐνίψει;
 Οὐχ ὀράας ὅτι δ' αὖτε καρηγομῶντες Ἄχαιοι
 τεῖχος ἐτειχίσσαντο νεῶν ὑπερ, ἀμφὶ δὲ τάφρον
 ἤλασαν, οὐδὲ θεοῖσι δόσαν κλειτὰς ἑκατόμβας;
 Τοῦ δ' ἦτοι κλέος ἔσται ὅσῃν τ' ἐπικίδναται ἡώς·
 τοῦ δ' ἐπιλήσονται τὸ ἐγὼ καὶ Φοῖβος Ἀπόλλων
 ἦρω Λαομέδοντι πολίσσαμεν ἀθλήσαντε.

Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη νεφεληγεγέρετα Ζεὺς·
 ὦ πόποι, Ἐννοσίγαι' εὐρυσθενές, οἶον ἔειπες.
 Ἄλλος κέν τις τοῦτο θεῶν δαίσειε νόημα,
 ὃς σέο πολλὸν ἀφαυρότερος χεῖράς τε μένος τε·
 σὸν δ' ἦτοι κλέος ἔσται ὅσῃν τ' ἐπικίδναται ἡώς.
 Ἄγρει μάν, ὅτ' ἂν αὖτε καρηγομῶντες Ἄχαιοὶ
 οἴχωνται σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,

447. Ἐνίψει, *dicet*. C'est le futur de ἐνίπω, forme poétique pour ἐνέπω. On explique de deux façons différentes ἀθανάτοισι νόον καὶ μῆτιν ἐνίψει : communiquera aux immortels sa pensée et ses résolutions; célébrera la sagesse des immortels. Avec la première de ces deux interprétations, Neptune reproche aux Grecs d'avoir accompli leur œuvre sans avoir demandé l'assentiment des dieux par des invocations et des sacrifices. Avec la seconde, Neptune reproche aux dieux de laisser les hommes s'émanciper de leur devoir. Celle-ci suppose que ἀθανάτοισι équivalent à ἀθανάτων, ce qui est une difficulté; mais on peut résoudre cette difficulté. Bothe : « Quisnam il lit « τίς interrogatif) diis, hoc est in honorem « deorum, dicet seu prædicabit eorum sapientiam? » C'est le sens que préfère le dernier traducteur latin. L'autre sens est plus simple, et a d'ailleurs pour lui la tradition alexandrine. *Scholies* : ἐνίψει· ἀνακονίσσεται διὰ θυσιῶν, συνέρχους αὐτοῦ; θέλων λαβεῖν. οἱ γὰρ θύοντες εἰσονται παρὰ θεῶν, εἰ δαὲ ἔργους ἐγχειρεῖν.

448. Ὅτι δ' αὖτε. Ici, ὅ(ε) est évidemment pour δῆ, ou plutôt c'est δὲ dans le sens de δῆ. Quant à αὖτε, à leur tour, c'est une allusion au rempart construit à Troie par Apollon et Neptune. Voyez plus

bas, vers 452-453.

449. Νεῶν ὑπερ, pour la défense des navires, c'est-à-dire du camp.

451. Ὅσῃν, *vulgo ὅσον*. Notre vulgate est une correction de Zénodote. Aristarque avait rétabli la vraie leçon, qui est bien plus poétique : sur toute l'étendue de la terre où. Γῆν est sous-entendu. *Scholies* : Ἀρίσταρχος; ὅσῃν... ὃ δὲ Ζηνόδοτος; ἄρσενικῶς, ὅσον. Le manuscrit de Venise donne ὅσῃν.

451-452. Τοῦ... τοῦ. Le premier τοῦ signifie le mur des Grecs; le second τοῦ, le mur de Neptune et d'Apollon.

452. Τὸ ἐγὼ, *vulgo ὅτ' ἐγὼ*. Notre vulgate, qui ôte à la phrase sa précision, est une correction byzantine. Les Alexandrins ne connaissent point cette leçon. *Scholies* : χωρὶς τοῦ τε, ἐν ταῖς Ἀριστάρχου, τὸ ἐγὼ· κατ' ἓνα δὲ τῶν ὑπομνημάτων, τὸ δ' ἐγὼ. Cette note prouve qu'ils n'avaient songé qu'à faire disparaître Phiatas par un τ' ou un δ'. Ils laissaient le conjonctif τὸ, *lequel*.

453. Ἦρω pour ἦρωί. — Πολίσσαμεν, nous fortifîames la ville. Ailleurs, πολίζω signifie *bâtit une ville*. Apollon et Neptune n'ont fait qu'un rempart.

455. ὦ πόποι. Voyez la note I, 264.

459. Ἄγρει μάν. Voyez la note V, 765.

τειχος ἀναρρήξας τὸ μὲν εἰς ἄλλα πᾶν καταχευῖαι,
 αὐτίς δ' ἠϊόνα μεγάλην ψαμάθοισι καλύψαι,
 ὡς κέν τοι μέγα τεῖχος ἀμαλδύνηται Ἀχαιῶν.

Ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

Δύσετο δ' ἠέλιος, τετέλεστο δὲ ἔργον Ἀχαιῶν 465
 βουφρόνεον δὲ κατὰ κλισίας καὶ δόρπον ἔλοντο.

Νῆες δ' ἐκ Λήμνοιο παρέστασαν, οἶνον ἄγουσαι,
 πολλαὶ, τὰς προέηκεν Ἰησονίδης Εὐνήος,
 τὸν ῥ' ἔτεχ' Ἵψιπύλη ὑπ' Ἰήσони, ποιμένι λαῶν.

Χωρὶς δ' Ἀτρείδης, Ἀγαμέμνονι καὶ Μενελάω, 470
 δῶκεν Ἰησονίδης ἀγέμεν μέθυ, χίλια μέτρα.

Ἐνθεν ἄρ' οἰνίζοντο καρηχομόωντες Ἀχαιοὶ,
 ἄλλοι μὲν γαλκῶ, ἄλλοι δ' αἰθῶνι σιδήρῳ,
 ἄλλοι δὲ ῥινοῖς, ἄλλοι δ' αὐτῆσι βόεσσιν,
 ἄλλοι δ' ἀνδραπόδοισι· τίθεντο δὲ δαῖτα θάλειαν. 475

Παννύχιοι μὲν ἔπειτα καρηχομόωντες Ἀχαιοὶ
 δαίνυντο, Τρῶες δὲ κατὰ πτόλιν ἠδ' ἐπίκουροι.

464. Καταχευῖαι : l'infinifif pour l'im-pératif. De même καλύψαι, au vers suivant.

467. Ἐκ Λήμνοιο. Ceci suppose que l'île de Lemnos était peuplée, du moins en partie. Il est certain que le vin envoyé par Eunéus, le fils de Jason et d'Hypsipyre, ne provenait pas de la contrée où l'on avait jeté Philoctète. Voyez les notes XIV, 230 et 281.

469. Ἵψιπύλη. D'après la tradition, les Argonautes avaient touché à Lemnos dans un temps où l'île n'avait plus que des femmes. Tous les hommes avaient péri durant une longue guerre civile. Jason eut commerce avec la reine Hypsipyle, et ses compagnons avec les autres veuves. C'est ainsi que la population se perpétua.

470. Χωρὶς, séparément : en cadeau particulier.

471. Μέθυ, χίλια μέτρα, du vin non trempé d'eau, mille mesures : mille mesures de vin non trempé d'eau. Eustathe explique μέτρα, par ζέσται τινές, des setiers. C'étaient des cruches de terre cuite, mais dont on ignore la capacité. *Scholies* : ἤτοι οἴνου χίλια κεράμια, ἢ χιλιούς

χόας. Il est probable que chaque cruche tenait plus d'un χοῦς. Le chus ou conge n'équivalant guère qu'à trois de nos litres.

472. Ἐνθεν, de là, c'est-à-dire de la cargaison, et non pas du vin des Atrides.

474. Αὐτῆσι βόεσσιν, vulgo αὐτοῖσι βόεσσιν : avec des bœufs mêmes ; avec des bêtes sur pieds. Le féminin est plus conforme que le masculin aux habitudes d'Homère. Au pluriel, il dit αἱ βόες, quand il s'agit d'un troupeau. Or, les Grecs amènent des bœufs en grand nombre pour faire l'échange contre du vin. *Scholies* : ἰστῶν δὲ, ὅτι ὀπόταν περὶ πλήθους θρεμμάτων διαλέγωνται οἱ ποιηταί, κατὰ τὸ θηλυκὸν προφέρονται.

475. Ἄλλοι... Vers marque de l'obel dans le manuscrit de Venise. La principale raison de l'athétèse est peu solide : c'est que le mot ἀνδραπόδων est un mot postérieur à Homère. Qui peut le savoir ? C'est chez lui un ἀπαξ εἰρημένον, voilà tout. Il y a bien d'autres mots qui ne sont qu'une fois dans Homère. Dire, ensuite comme le fait Anistarque, que le cinquième ἄλλοι est chagrinant (λυπεῖ), ce n'est rien dire contre le vers 475, si les Grecs

Παννύχιος δέ σφιν κακὰ μῆδετο μῆτιέτα Ζεὺς,
 σμερδαλέα κτυπέων· τοὺς δὲ χλωρὸν ὀέος ἤρει·
 οἶνον δ' ἐκ δεπᾶων χαμάδις χέον, οὐδέ τις ἔτλη
 πρὶν πιεῖν, πρὶν λείψαι ὑπερμενεῖ Κρονίωνι.
 Κοιμήσαντ' ἄρ' ἔπειτα καὶ ὕπνου δῶρον ἔλοντο.

480

ont réellement échangé des captifs pour du vin. Les captifs étaient une marchandise qui abondait au camp des Grecs. — Ἀνδραπόδοισι, *vulgo* ἀνδραπόδεσσι. Notre vulgate est probablement une ancienne faute d'écriture, *Scholies* : Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ ο, ἀνδραπόδοι; (lisez ἀνδραπόδοισι).

478. Σφιν ne peut se rapporter qu'aux Grecs; car les Troyens n'avaient commis aucun sacrilège. La suite nous montre Jupiter favorisant les Troyens.

479. Τοὺς, eux : les Grecs. Les vers suivants indiquent évidemment qu'il s'agit de ceux qui avaient du vin en abondance, et qui en profitaient. Le festin des Troyens

et de leurs alliés n'avait certainement pas duré toute la nuit. On dormait dans la ville, tandis qu'on se réjouissait dans le camp. Le παννύχιος du vers 476 n'est pas une difficulté : rien n'oblige de le sous-entendre avec Τρώες δέ... Il suffit de δαίνυντο.

481. Πρὶν répété. Voyez la note I, 97-98.

482. Ὑπνου δῶρον ἔλοντο. Ovide, *Fastes*, III, 185 : « In stipula placidi car-
 » pebant munera somni. » Zénodote avait supprimé ce vers et le premier vers du chant qui suit. *Scholies* : Ζηνόδοτος δὲ καὶ τοῦτον καὶ τὸν πρῶτον τῆς ἐξῆς βραψφῳδίας εἶρηκε (lisez ἤρηκε) στίχον.

ΙΛΙΑΔΟΣ Θ.

ΚΟΛΟΣ ΜΑΧΗ.

Jupiter ordonne aux dieux de rester neutres entre les Grecs et les Troyens, puis il va s'asseoir sur le mont Ida (1-52). De là il contemple les deux armées engagées dans une lutte indécise; puis il pèse les destinées des deux peuples, et c'est Troie qui l'emporte (53-77). Les Grecs sont repoussés jusqu'à leur rempart; Junon prie en vain Neptune de venir à leur aide; Agamemnon, inspiré par la déesse, ranime le courage des Grecs (78-250). Les Grecs reprennent quelque avantage; Teucer se signale par ses exploits; mais Hector rétablit la fortune des Troyens (251-349). Junon et Minerve s'apprentent à secourir les Grecs; mais Jupiter envoie Iris aux deux déesses pour leur enjoindre de remonter sur l'Olympe (350-437). Il retourne lui-même dans son palais, gourmande énergiquement Minerve et Junon, et leur annonce que les Grecs auront à subir des désastres plus terribles encore (438-484). La nuit sépare les combattants; les Troyens campent dans la plaine, attendant le jour pour recommencer le combat (485-565).

Ἦὼς μὲν κροκόπεπλος ἐκίδνατο πᾶσαν ἐπ' αἴαν·
Ζεὺς δὲ θεῶν ἀγορὴν ποιήσατο τερπικέραυτος
ἀκροτάτῃ κορυφῇ πολυδειράδος Οὐλύμπιοι.
Αὐτὸς δὲ σφ' ἀγόρευε, θεοὶ δ' ὑπὸ πάντες ἄκουον·

1. Ἦὼς μὲν... Bothe remarque, à propos de ce vers, que l'épithète κροκόπεπλος se rapporte à la déesse, et le verbe ἐκίδνατο à l'aurore proprement dite. Il y a, en effet, confusion de la chose et de la personne. C'est une observation qu'on peut faire assez souvent dans Homère, à propos des divinités dont la légende n'est pas encore complète, et qui ne sont pas tout à fait dégagées de la nature. Plus tard, les poètes distingueront rigoureusement ce qui appartient aux phénomènes naturels et ce qui appartient à leurs personnifications. Virgile, *Énéide*,

IV, 585 : « Tithoni croceum linquens Aurora cubile; » VII, 26 : « Aurora in roseis fulgebat lutea bigis. » On ne voit là que la déesse. — Zénodote avait supprimé le premier vers du chant VIII avec le dernier du chant VII. Voyez la note VII, 482.

2. Θεῶν ἀγορὴν. Comparez le récit de cette assemblée avec le début du dixième livre de l'*Énéide*, qui en est une imitation.

3. Ἀκροτάτῃ... On a déjà vu ce vers, I, 499. Le palais de Jupiter était sur la cime la plus élevée de l'Olympe.

4. Σφ' pour σφι : à eux.

Κέλλυτέ μευ, πάντες τε θεοὶ πᾶσαι τε θείαιναί, 5
 ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
 Μήτε τις οὖν θήλεια θεῶν τόγε, μήτε τις ἄρσην
 πειράτω διακέρσαι ἐμὸν ἔπος· ἀλλ' ἅμα πάντες
 αἰνεῖτ', ὄφρα τάχιστα τελευτήσω τάδε ἔργα.
 Ὅν δ' ἂν ἐγὼν ἀπάνευθε θεῶν ἐθέλοντα νοήσω 10
 ἐλθόντ' ἢ Τρώεσσιν ἀρηγέμεν ἢ Δαναοῖσιν,
 πληγείς οὐ κατὰ κόσμον ἐλεύσεται Οὐλυμπόνδε·
 ἢ μιν ἐλὼν ῥίψω ἐς Τάρταρον ἠερόεντα,
 τῆλε μάλ', ἧχι βάλιστον ὑπὸ χθονός ἐστι βέρεθρον· 15
 ἐνθα σιδήρειαί τε πύλαι καὶ χάλκεος οὐδὸς,
 τόσσον ἔνερθ' Ἀΐδεω, ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης·
 γνώσετ' ἔπειθ' ὅσον εἰμὶ θεῶν κάρτιστος ἀπάντων.
 Εἰ δ' ἄγε, πειρήσασθε, θεοὶ, ἵνα εἴδετε πάντες·
 σειρήν χρυσεῖην ἕξ οὐρανίθεν κρεμάσαντες,

6. Ὅφρ' εἴπω... Ce vers banal manque ici dans le manuscrit de Venise. On ne peut pas dire qu'il soit inutile; mais il ajoute peu de chose à l'expression de la pensée.

7. Θεῶν, *vulgo* θεός. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, θεῶν. — Τόγε (*hoc*, ceci) a pour apposition ἐμὸν ἔπος, *meum verbum* (ce que je vais dire). On peut aussi expliquer, τόγε ἐμὸν ἔπος, *hoc meum verbum*, cette mienne parole-ci. Le sens reste le même.

9. Τάδε ἔργα, ces œuvres: les choses que je veux accomplir; mes desseins.

10. Ἀπάνευθε, à l'écart. Zénodote lisait μετόπισθε, par derrière. — Ἐθέλοντα, *volentem* (*sponte sua*) sans y être autorisé.

12. Οὐ κατὰ κόσμον. Ces mots, d'après la tradition alexandrine, dépendent de ἐλεύσεται, et non de πληγείς. Si l'on met une virgule, il faut la mettre à la suite de πληγείς, et non à la suite de κόσμον. *Scholies* : ἄμεινον ὑποστίζειν εἰς τὸ πληγείς, καὶ ἔστιν ἀντὶ τοῦ κεραινωθεῖς. Le sens est donc: « frappé de la foudre, il s'en ira dans un état misérable. » De cette façon, la première menace est mieux en rapport avec la seconde: ἢ μιν ἐλὼν ῥίψω... On aurait seulement, avec πληγείς οὐ κατὰ κόσμον, l'équivalent des coups promis à Thersite, II, 264: πεπληγώς... ἀεικέσσι

πληγῆσιν. Le délinquant serait honteusement battu. Jupiter est plus féroce qu'Ulysse. — Οὐλυμπόνδε équivaut ici à οἰκόνδε, dans sa demeure. Chaque dieu avait son palais dans une des régions du mont Olympe.

13. Ἐς Τάρταρον ἠερόεντα, dans le Tartare ténébreux. Heyne: « Est terra in medio; supra eam aether, et supra hunc aether: infra terram aether, et subter hunc aether. Igitur Tartarus et Olympus a duo extrema sunt ex adverso sibi posita; a itaque et indoles utriusque loci contraria est: lux in Olympo, in Tartaro caeco ligo. »

16. Τόσσον ἔνερθ' Ἀΐδεω... Virgile, *Énéide*, VI, 577: « ...tum Tartarus ipse a Bis patet in praecipit tantum tenditque a sub umbras, Quantum ad aetherium caeli a suspectus Olympum. » Hésiode dit, *Theogonie*, 722-725, qu'une enclume d'airain, tombant du ciel, arriverait au dixième jour sur la terre, et, tombant de la terre, atteindrait le Tartare au dixième jour. Aristarque faisait remarquer le passage d'Homère comme un de ceux qui expriment le plus nettement les idées du poète sur la forme du monde: ἢ διπλῆ, πρὸς τὴν καθ' Ὀμπερον τοῦ κόσμου τάξιν.

18. Εἰ δ' ἄγε. Voyez la note I, 302.

19. Ἐξ οὐρανόνδε, pléonasme, pour ἕξ

πάντες δ' ἐξάπτεσθε θεοὶ πᾶσαι τε θείναι·
 ἀλλ' οὐκ ἂν ἐρύσαιτ' ἐξ οὐρανόθεν πεδίοιοδε
 Ζῆν', ὕπατον μῆστωρ', οὐδ' εἰ μάλα πολλὰ κάμοιτε.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ καὶ ἐγὼ πρόφρων ἐθέλωμι ἐρύσαι,
 αὐτῇ κεν γαίῃ ἐρύσαιμ' αὐτῇ τε θαλάσσῃ·
 σειρῆν μὲν κεν ἔπειτα περὶ βίον Οὐλύμπιοι
 δησαίμην, τὰ δέ κ' αὖτε μετήρορα πάντα γένοιτο.
 Τόσσον ἐγὼ περὶ τ' εἰμὶ θεῶν περὶ τ' εἴμ' ἀνθρώπων.
 Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῆ,
 μῦθον ἀγασσάμενοι· μάλα γὰρ κρατερώς ἀγόρευσεν.
 Ὅψε δὲ δὴ μετέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 Ὡ πάτερ ἡμέτερε, Κρονίδῃ, ὕπατε κρειόντων,
 εὖ νυ καὶ ἡμεῖς ἴδμεν ὅ τοι σθένος οὐκ ἐπεικτόν·
 ἀλλ' ἔμπης Δαναῶν ὀλοφυρόμεθ' αἰχμητάων,
 οἳ κεν δὴ κακὸν οἴτον ἀναπλήσαντες ὄλωνται.
 Ἄλλ' ἤτοι πολέμου μὲν ἀρεξόμεθ', ὡς σὺ κελεύεις·
 βουλῆν δ' Ἀργείοις ὑποθησόμεθ', ἥτις ὀνήσει,
 ὡς μὴ πάντες ὄλωνται ὀδυσσαμένιο τεοῖο.

οὐρανοῦ : du haut du ciel. De même vers 24.

23. Πρόφρων. Ptolémée l'Ascalonite, πρόσω. — Ἐθέλωμι. Aristarque écrivait, dit-on, ἐθέλωμι, au subjonctif. Cette leçon a été rejetée par ses disciples.

24. Αὐτῇ... γαίῃ. L'éclipse de σὺν, avec αὐτός, est fréquente, même en prose. On dit αὐτοῖς ὀπλοῖς, avec ses armes. Virgile lui-même, *Énéide*, IX, 815, a dit *omnibus armis*, pour *cum omnibus armis*, en parlant de Turnus qui s'élançait tout armé dans le Tibre.

25-26. Σειρῆν.... Ζηνόδοτε regardait ces deux vers comme interpolés. On pourrait en effet les retrancher sans grand dommage pour le texte.

26. Τὰ δὲ.... πάντα, et tout cela, c'est-à-dire la terre et la mer.

27. Περὶ.... περὶ. Joignez chaque préposition à son verbe : περὶαίμι, je suis supérieur. Les anciens ont voulu voir, dans cette enfantine et poétique imagination de la chaîne d'or, des révélations merveilleuses sur les mystères de l'orga-

nisation de l'univers. Suivant Platon, la chaîne d'or à laquelle tout est suspendu, c'est le soleil lui-même, car tout est attaché au soleil. Eustathe : Πλάτων δὲ αὐτὸν τὸν ἥλιον χρυσεῶν λέγει σειρᾶν· αὐτῷ γὰρ ἐκδεδεῖσθαι τὸ πᾶν. Voyez le *Théétète*, Platon, page 153, C.

28-40. Ὡς ἔφαθ'... Vers marqués d'obelisks dans le manuscrit de Venise. Ce passage n'est, suivant Aristarque, qu'un centon et une superfétation : ἀτεβοῦνται στίχοι ἰγ', ὅτι ἐξ ἄλλων τόπων μετὰκείντο. Il semble pourtant que l'intervention de Minerve ne soit pas un événement tout à fait sans raison.

32. Ὡ, pour ὅτι, comme dans beaucoup d'autres passages, avec les verbes qui signifient savoir, connaître, reconnaître.

34. Οἴτον ἀναπλήσαντες. En latin, on disait *expleve fatum*, dans le même sens.

35. Ὡς σὺ κελεύεις. La vulgate, εἰ σὺ κελεύεις, est une fautive leçon, puisque Jupiter a déjà commandé : ὡς est la leçon d'Aristarque.

37. Τεοῖο est le génitif de τεός, mais il

Τὴν δ' ἐπιμειδῆσας προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς·
Θάρσει, Τριτογένεια, φίλον τέκος· οὐ νύ τι θυμῷ
πρόφρονι μυθέομαι· ἐθέλω δέ τοι ἵπιος εἶναι. 40

Ὡς εἰπὼν ὑπ' ὄχεσσι τιτύσκετο γαλκίποδ' ἵππω,
ὠκυπέτα, χρυσέησιν ἐθείρησιν κομῶντε·
χρυσὸν δ' αὐτὸς ἔδυνε περὶ χροῖ· γέντο δ' ἰμάσθλην
χρυσείην, εὖτυκτον, ἐοῦ δ' ἐπεβήσετο δίφρου.

Μάστιξεν δ' ἐλάαν· τῷ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην 45
μεσσηγῦς γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.

Ἴδην δ' ἴκανεν πολυπίδακα, μητέρα θηρῶν,
Γάργαρον· ἔνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυήεις.
Ἐνθ' ἵππους ἔστριψε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε,
λύσας ἐξ ὀχέων, κατὰ δ' ἠέρα πουλὺν ἔχευεν. 50

Αὐτὸς δ' ἐν κορυφῆσι καθέζετο κύδει γαίων,

est pris dans le sens du pronom personnel. C'est ainsi que *ταί*, en latin, est à la fois le génitif du pronom et celui de l'adjectif, et qu'en grec il y a confusion de ἐμοῦ, σοῦ, génitifs de ἐμός, σός, et de ἐμού, σοῦ, génitifs de ἐγώ, σύ. On ne peut pas faire venir τοῖο de τῷ, mais il doit être considéré ici comme le génitif de ce pronom.

39. Τριτογένεια. Voyez la note IV, 515. — Θυμῷ, avec colère.

40. Πρόφρονι, sous-entendu σοι : *benivolus tibi*. Jupiter veut dire que ses menaces ne s'adressent qu'aux dieux d'un caractère indocile. Quelques-uns rapportent πρόφρονι à θυμῷ. Alors la phrase οὐ νύ τι... signifie : « Ce que je dis là, c'est à contre-cœur que je le dis. » Avec ce sens, τοι de la phrase suivante est adverbe, et ne se rapporte plus à Minerve.

41. Τιτύσκετο, synonyme poétique de κατασκευάζετο : il préparait, c'est-à-dire il attela. Jupiter fait sa besogne lui-même. Il est trop ému pour ne pas être impatient. *Scholies* : οἰκείον τῷ ἀπειλοῦντι τὸ αὐτοργεῖν. Il va aussi revêtir lui-même son armure.

43. Χρυσόν, l'or : son armure d'or. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ χρυσοῦν πανοπλίαν. C'est à tort qu'on rapproche ici le passage (XXIV, 20-24) περὶ δ' αἰγίδι πάντα κάλυπτεν Χρυσείην, où il n'est pas question de Jupiter. — Γέντο, il prit

en main. *Scholies* : ἐλαθε. Eustathe : εἴλετο. Ce n'est même qu'une forme archaïque de εἴλετο, et γίνομαι n'a rien à voir ici. Le mot γέντο est identique à φέντο, et φέντο à εἴλετο, par έντο, ἔλτο, ἔλετο.

44. Χρυσείην. Il est évident que la manière du fouet n'était point d'or. Homère ne veut parler que du manche, ou des ornements du manche. De même, plus haut, vers 42, la crinière d'or des chevaux (χρυσέησιν ἐθείρησιν) n'est qu'une crinière ornée d'or : *juba auro implexa*.

45. Μάστιξεν... On a déjà vu plusieurs fois ce vers, et nous avons noté la force de l'expression négative. Les chevaux de Jupiter s'envolent avec ardeur.

46. Μεσσηγῦς... Jupiter suit sa route par la région des nuages. Voyez les notes V, 749 et 750. Il passe d'une montagne à une autre montagne. Aristarque fait observer, à propos du mot ἀστερόεντος, qu'Homère n'a jamais dit, *l'Olympe étoilé*. Son Olympe n'est pas le ciel, mais le mont Olympe proprement dit.

48. Γάργαρον, apposition à Ἴδην. Le Gargare était une des trois cimes de l'Ida, la plus rapprochée de Troie.—Τέμενος, un terrain consacré : une part de terrain à lui. Voyez la note VI, 494, sur τέμενος τάμον.

50. Λύσας... Voyez V, 776 et la note sur ce vers.

51. Κύδει γαίων. On a vu cette expres-

εἰσορών Τρώων τε πόλιν καὶ νῆας Ἀχαιῶν.

Οἱ δ' ἄρα δεῖπνον ἔλοντο καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
ρίμφα κατὰ κλισίας, ἀπὸ δ' αὐτοῦ θωρήσσοντο.

Τρῶες δ' αὖθ' ἐτέρωθεν ἀνὰ πτόλιν ὀπλίζοντο, 55
παυρότεροι· μέμασαν δὲ καὶ ὡς ὑσμῖνι μάχεσθαι,
χραιοὶ ἀναγκαίῃ, πρό τε παίδων καὶ πρό γυναικῶν.
Πᾶσαι δ' ὠίγνυντο πύλαι, ἐκ δ' ἔσσυτο λαός,
πέζοι θ' ἱππῆές τε· πολὺς δ' ὄρυμαγδὸς ὄρωρει.

Οἱ δ' ὅτε δὴ ῥ' ἐς χῶρον ἓνα ξυνιόντες ἴκοντο, 60
σὺν ῥ' ἔβαλον ῥινούς, σὺν δ' ἔγγεα καὶ μένε' ἀνδρῶν
χαλκεοθωρήκων· ἀτὰρ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι
ἔπληντ' ἀλλήλησσι, πολὺς δ' ὄρυμαγδὸς ὄρωρει.

Ἔνθα δ' ἄμ' οἰμωγῇ τε καὶ εὐχολῇ πέλεν ἀνδρῶν
ὀλλύντων τε καὶ ὀλλυμένων, ῥέε δ' αἶματι γαῖα. 65

Ἵφρα μὲν ἤως ἦν καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἦμαρ,
τόφρα μάλ' ἀμφοτέρων βέλε' ἤπτετο, πίπτε δὲ λαός.

Ἵημος δ' Ἡέλιος μέσον οὐρανὸν ἀμφιβεβήκει,

sion, I, 405, à propos du Titan aux cent bras qui avait sauvé Jupiter. Il s'agit de la satisfaction de soi-même. *Scholies* : τῆ ἐαυτοῦ ἐνιθόμενος ὄση καὶ ἀρετῆ.

53. Δεῖπνον équivalait ici à ἄριστον, car le combat s'engage dès le matin. Au reste, δεῖπνον signifie seulement le repas principal. Les gens de loisir le prenaient au milieu du jour; mais les soldats le prenaient quand ils pouvaient.

54. Ῥίμφα... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἀπὸ δ' αὐτοῦ équivalait à καὶ μετ' αὐτό, c'est-à-dire καὶ μετὰ τὸ δεῖπνον.

55. Ὀπλίζοντο, vulgo ὠπλίζοντο. *Scholies* : Ἀριστάρχος οἰά τοῦ ο, ὀπλίζοντο.

58. Πᾶσαι... C'est le même vers qu'on a lu, II, 809. Voyez la note sur ce vers. Aristarque : ἢ διπλῆ, ὅτι μία ἐστὶ πύλη, καὶ πληθυντικῶς εἶπεν πύλαι· τὸ δὲ πᾶσαι, ἀντὶ τοῦ ὅλαι. Il ne s'agit en effet que de la porte Scée, et des Troyens qui sortent par là dans la plaine. Les Grecs sortent de même de leur camp; mais Homère ne le dit point. Il le laisse entendre, et cela suffit. Nous

n'avons donc nul besoin d'adopter ici une interprétation différente de celle que nous avons donnée la première fois. Quelques-uns prétendent qu'Homère parle ici des Grecs aussi bien que de leurs ennemis, et que πᾶσαι πύλαι est dans son sens propre, toutes les portes : les deux battants de la porte Scée, et les deux battants de la porte du camp. Mais Homère est plus fidèle à lui-même, et le contexte prouve qu'Aristarque a raison. On trouve pourtant dans les *Scholies*, à côté de l'explication d'Aristarque, celle que préfèrent les modernes : οὐ λέγει περὶ τῶν ἐν Ἰλίῳ πυλῶν μόνον, ἀλλὰ καὶ περὶ τῶν ἐν τῷ ναυστάθμῳ τῶν Ἑλλήνων, οὐδὲ λαὸν τὸν Τρωικὸν μόνον, ἀλλὰ καὶ τὸν Ἑλληνικόν. Ce n'est là qu'une hypothèse, et une hypothèse inutile.

60-65. Οἱ δ' ὅτε... Voyez IV, 446-451 et les notes sur ces six vers.

66. Ἵώς désigne ici la matinée entière jusqu'à midi. Cela est évident par ce qui va suivre. Aristarque : ἢ διπλῆ, ὅτι νῦν τὴν πρό μεσημβρίας ὥραν ἡῶ λέγει.

68. Ἀμφιβεβήκει. Ancienne variante,

καὶ τότε δὴ χρύσεια πατήρ ἐτίτανε τάλαντα·
 ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρες τανηλεγέος θανάτοιο, 70
 Τρώων θ' ἵπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων·
 ἔλκε δὲ μέσσα λαβῶν, βέπε δ' αἰσιμον ἤμαρ Ἀχαιῶν.
 [Αἰ μὲν Ἀχαιῶν κῆρες ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
 ἐξέσθην, Τρώων δὲ πρὸς οὐρανὸν εὐρὺν ἀερθεν.]
 Αὐτὸς δ' ἐξ Ἰδῆς μεγάλ' ἔκτυπε, δαϊόμενον δὲ 75
 ἦκε σέλας μετὰ λαὸν Ἀχαιῶν· αἱ δὲ ἰδόντες
 θάμβησαν, καὶ πάντας ὑπὸ γλωρὸν δέος εἶλεν.
 Ἐνθ' οὗτ' Ἰδομενεὺς τλῆ μῖμνεν οὗτ' Ἀγαμέμνων,
 οὔτε δὴ Αἴαντες μενέτην, θεράποντες Ἄρηος·
 Νέστωρ οἷος ἔμιμνε Γερῆνιος, οὔρος Ἀχαιῶν, 80

ἀμφιβεθῆκιν. Le soleil décrit, dans sa marche, une ligne circulaire. De là l'emplot du verbe ἀμφιβαίνω.

69. Ἐτίτανε, il tint : il tint en l'air (des plateaux de balance). Telle est l'explication ordinaire. Mais cette action, comme dit Dübner, est rapportée à part, au vers 72 : ἔλκε δὲ μέσσα λαβῶν. Il y a donc, selon Dübner, dans ἐτίτανε, une expression dont le sens ajoute à τάλαντα l'idée de largeur : Jupiter prend de larges balances. Voyez une observation analogue, I, 486, sur ὑπὸ.... τάνυσσαν.

70. Δύο κῆρες, deux destinées : deux sorts. Il ne s'agit point ici d'une psychostasie, comme au chant XXII, 209-313, mais seulement des chances de victoire ou de défaite que le destin avait réglées.

72. Ἐλκε, il tira. Jupiter enlève la balance de manière à mettre le fléau en équilibre. — Βέπε, pencha ; descendit. Homère dit ailleurs, XXII, 212-213, à propos de la pesée des âmes d'Achille et d'Hector, que le sort du héros condamné par le destin, pencha, et alla vers l'enfer. Ainsi, dans les idées d'Homère, le sort heureux est le sort léger, celui qui monte vers le ciel. C'est le contraire des images familières aux modernes. Bothe : « Gravitate malorum « deprimi fingitur laux fatalis apud veteres, « prosperitatum apud recentiores. » Bothe remarque qu'il n'y a qu'un seul exemple antique qui soit conforme à nos idées. C'est la parole de Daniel, V, xxvii : « Tu

as été pesé sur les plateaux de la balance, et tu as été trouvé d'un poids trop faible. »

73-74. Αἰ μὲν... Ces deux vers ne sont qu'une glose médiocre du précédent. Il y a d'ailleurs des difficultés grammaticales. Aristarque les regarde comme interpolés, à cause du mot κῆρες au pluriel, et non pas, comme quelques-uns le disent, à cause du duel ἐξέσθην. Voici sa note : ἀθετοῦνται, ὅτι ὑπὲρ ἐκάστου στρατεύματος κῆρα ζυγοστατεῖ ὁ Ζεὺς, οὐ πλείους, ὡς ἐπὶ Ἀγγιλλέως καὶ Ἐκτορος· ὁ δὲ διασκευαστῆς ἐξέλαβε πολλὰς. Le mot διασκευαστῆς signifie interpolateur, et n'a point du tout le sens honorable que Wolf et tant d'autres lui attribuent généralement. Aristarque ne dit point si l'interpolateur est ancien ou récent : il se contente de signaler l'interpolation.

74. Ἐξέσθην, au duel. Quelques textes portaient ἐξεσθεν au pluriel, pour ἐξέσθησαν. Mais le duel avec le pluriel n'est pas sans exemples.

80. Οὔρος, vent favorable : ce qui guide et préserve. Nestor est comme la providence des Grecs. C'est à lui que l'armée a dû maintes fois son salut. Le mot *custos* est faible, pour rendre οὔρος. Je préférerais *salus*, qui reproduit l'idée, sinon l'image. *Scholies* : οὔρος Ἀχαιῶν· μεταφορικῶς ὁ ἄνεμος· δι' αὐτοῦ γὰρ ἰθύνεται τὰ πράγματα· καὶ, εἰ οὗτος ἀπολείται, συναπόλυσι σχεδὸν τὸ πᾶν.

οὔτι ἐκὼν, ἀλλ' ἵππος ἐτείρετο· τὸν βάλεν ἰῶ
 δῖος Ἀλέξανδρος, Ἑλένης πόσις ἠὺκόμοιο,
 ἄκρην κὰκ κορυφῆν, ὅθι τε πρῶται τρίχες ἵππων
 κρηνίῳ ἐμπεφύασι, μάλιστα δὲ καίριόν ἐστιν.
 Ἀλγήσας δ' ἀνέπαλτο, βέλος δ' εἰς ἐγκέφαλον δῦ· 85
 σὺν δ' ἵππους ἐτάραξε κυλινδόμενος περὶ γαλκῶ.
 Ὅφρ' ὁ γέρων ἵπποιο παρηγορίας ἀπέταμνεν
 φασγάνῳ αἴσσων, τόφρ' Ἐκτορος ὠκέες ἵπποι
 ἦλθον ἀν' ἰωχμὸν, θρασὺν ἠνίοχον φορέοντες,
 Ἐκτορα. Καί νύ κεν ἔνθ' ὁ γέρων ἀπὸ θυμὸν ὄλεσσεν, 90
 εἰ μὴ ἄρ' ὄξυ νόησε βοήην ἀγαθὸς Διομήδης·
 σμερδαλέον δ' ἐβόησεν ἐποτρύνων Ὀδυσῆα·
 Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
 πῆ φεύγεις μετὰ νῶτα βαλὼν, κακὸς ὡς ἐν ὀμίλῳ;
 Μὴ τίς τοι φεύγοντι μεταρρένω ἐν δόρῳ πῆξῃ. 95
 Ἀλλὰ μὲν', ὄφρα γέροντος ἀπώσομεν ἄγριον ἄνδρα.

81. Ἐτείρετο. Ancienne variante, ἐδάμνατο. *Scholies*: ἐν τισι τῶν ὑπομνημάτων, ἐδάμνατο.

83. Κὰκ κορυφῆν pour κατὰ κορυφῆν : *in vertice*, au sommet de la tête.

85. Ἀλγήσας..., l'animal bondit de douleur, car le trait avait pénétré dans la cervelle. *Daremberg* : « Opinion fondée sur une théorie *a priori* ; car les blessures de la substance cérébrale ne sont pas par elles-mêmes douloureuses. » Virgile, *Énéide*, X, 894 : « Tollit se arrectum quadrupes, » et *calcibus auris Verberat.* »

86. Κυλινδόμενος. *Daremberg* : « On sait que des expériences tout à fait modernes ont établi une relation directe entre les mouvements de rotation et une lésion traumatique du cervelet. M. Maligne se croit donc en droit de diagnostiquer une lésion de cette nature sur le cheval de Nestor; de sorte qu'Homère aurait le premier signalé un fait des plus curieux, dont il ignorait la cause précise, mais qu'il avait parfaitement observé, et qu'il rattachait non à une blessure quelconque, mais à une plaie de l'encéphale. » — Περὶ γαλκῶ. Ailleurs, Homère dit, XIII, 570-571 : περὶ δουρὶ ἡσπαίρει(ε), le site débattait autour de la

lance; et XXI, 577 : περὶ δουρὶ πεπαρμένῃ. La lance, dans la plaie, a le chair autour d'elle. Les *Scholies* entendent ici, περὶ γαλκῶ, la bande qui garnit les roues du char.

87. Ὁ γέρων, l'illustre vieillard. Voyez les notes I, 33 et 37. — Παρηγορίας, les courroies qui attachaient le cheval de volée. *Scholies* : τοὺς ἐξωθεν παρατεταμένους ἱμάντας. Ainsi le cheval blessé n'était pas un des deux chevaux attelés au timon. *Eustathe* remarque ici que probablement Nestor n'était pas le seul des combattants qui eût un cheval de volée. On voit, par les médailles et les bas-reliefs, que les chevaux de volée s'attachaient aux bouts saillants de l'essieu.

89. ἠνίοχον équivalait ici à παραϊθάτην. Ce n'est pas Hector qui tenait les rênes, mais Étiopée. Voyez plus bas, vers 119-120. *Aristarque* : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸν παραϊθάτην Ἐκτορα ἠνίοχον εἶπεν.

90. Ὁ γέρων, comme plus haut, vers 87.

95. Μὴ, ne ou ne forte : crains que; prends garde que.

96. Μὲν' pour μένε, et ἀπώσομεν pour ἀποσωμεν.

Ὦς ἔφατ' ἰοὺδ' ἐσάκουσε πολύτλας ὄϊος Ὀδυσσεύς,
ἀλλὰ παρήϊξεν κοίλας ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.

Τυδείδης δ', αὐτός περ ἑὼν, προμάχοισιν ἐμίχθη·
στῆ δὲ πρόσθ' ἵππων Νηληϊάδαο γέροντος,
καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

100

ὦ γέρον, ἧ μάλα δὴ σε νέοι τείρουσι μαχηταί·
σὴ δὲ βίη λέλυται, χαλεπὸν δέ σε γῆρας ὀπάξει·
ἠπεδανὸς δέ νύ τοι θεράπων, βραδῆες δέ τοι ἵπποι.
Ἄλλ' ἄγ' ἐμῶν ὀχέων ἐπιθήσσο, ὄφρα ἴδῃαι
οἴοι Τρώϊοι ἵπποι, ἐπιστάμενοι πεδίοιο

105

κραϊπνὰ μάλ' ἔνθα καὶ ἔνθα διωκέμεν ἠρὲ φέβεσθαι,
οὓς ποτ' ἀπ' Αἰνεΐαν ἐλόμην, μῆστωρε φόβοιο.

Τούτω μὲν θεράποντε κομείτων· τῷδε δὲ νῶϊ

97. Οὐδ' ἐσάκουσε. Ulysse n'entend pas les paroles de Diomède, ou parce qu'il est hors de la portée de la voix, ou parce qu'il a l'esprit préoccupé. Si ἐσάκουσε était synonyme de ἐπέισθη, Ulysse se conduirait en lâche. Mais alors, comme le remarque Eustathe, Homère n'eût point accompagné le nom d'Ulysse des épithètes les plus honorables : οὐ γὰρ ἂν Ὀμηρος τὸν οὕτω δειλανδροῦντα καὶ φυγομαχοῦντα ἐπιθέτοις κοσμίους ἐσέμνυνε, πολύτλαν καὶ δῖον ἀποκαλῶν. Cependant Aristarque lui-même admettait qu'Ulysse entend fort bien les paroles de Diomède; et la tradition des poètes anciens est conforme à cette interprétation. Aristonicus : ἡ διπλῆ, πρὸς τὸ ἀμφίβολον· πότερον οὐκ ἀντελάβετο καθόλου τῆς φωνῆς διὰ τὸν θόρυθον, ἢ ἀκούσας παρεπέμψατο, ὅπερ ἰσχυρίζεται ὁ Ἀριστάρχος. Ovide, d'après les tragiques, peint Ulysse comme un lâche, et à raison surtout de ce qui se passe ici. Il est vrai que c'est Ajax qui parle : « Qui, licet eloquio fidum quoque Nestora vincat, Haud tamen efficiet desertum ut Nestora crimen Esse rear a nullum... » *Métamorph.* XIII, 63-67. Seulement Ovide se trompe en faisant dire à Ajax que c'est Nestor lui-même qui implorait Ulysse.

99. Αὐτός περ ἑὼν, quoique étant (laissé à) lui-même : quoique tout seul. *Scholies* : καίπερ μόνος ὄν.

103. Ὀπάξει, accompagnant. Ixion lisait

ἐπείγει (presse, accable), ce qui est faux ou du moins fort exagéré; d'autres lisaient ἰκάνει, terme impropre, car Nestor est vieux depuis longtemps. La vulgate, qui est la leçon d'Aristarque même, est préférable à ces corrections. Diomède n'exprime qu'un fait; mais ce fait implique que Nestor n'a plus ce qu'il faudrait pour lutter avec avantage.

105. Ἐπιθήσσο. Bothe : « Frustra « Bentleius ἐπιθήσσαι, metu hiatus; nec α μονοσυλλάβως pronuntiandum est σο, α quæ Heynei est sententia, sed cessat eα thlipsis, ut passim apud Homerum, præsertim in cæsura vel commate, et adjuvante interpunctione. »

105-107. Ἄλλ' ἄγ'... Voyez V, 224-223 et les notes sur ces trois vers.

106. Τρώϊοι ἵπποι, les chevaux de Tros, c'est-à-dire les chevaux de la race de ceux de Tros. Voyez la note V, 272.

108. Οὓς ποτ'... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, mais pour des motifs médiocrement plausibles : ἀτεθεΐται, ὅτι ἄσπονον προστιθέναι τῇ ἱστορίᾳ τῶ εἰδῶτι, καὶ ὁ καιρὸς δεΐται συντομίας. Mais Diomède est soldat, c'est-à-dire un peu fanfaron. Il faut donc lui passer le petit plaisir qu'il se donne en rappelant son exploit. C'est un trait de caractère, et non une inconvenance. — Μῆστωρε φόβοιο, *vulgo* μῆστωρ, se rapportant à Ἐνέε. Voyez la note V, 272.

109. Κομείτων, duel de l'impératif.

Τρωσὶν ἔρ' ἵπποδάμοις ἰθύνομεν, ὄφρα καὶ Ἴεκτωρ 110
εἴσεται ἢ καὶ ἐμὸν ὄφρυ μαινέται ἐν παλάμῃσιν.

Ὡς ἔφατ' ἰοῦδ' ἀπίθῃσε Γερῆγιος ἵππότα Νέστωρ.
Νεστορέας μὲν ἔπειθ' ἵππους θεράποντε κομείτην
ἰρῆμοι, Σθένελός τε καὶ Εὐρυμέδων ἀγαπήνωρ.
Τῷ δ' εἰς ἀμροτέρω Διομήδεος ἄρματα βήτην 115
Νέστωρ δ' ἐν χεῖρεσσι λάβ' ἠνία σιγαλόεντα,
μάστιξεν δ' ἵππους· τάχα δ' Ἴεκτορος ἄγχι γέγοντο.

Τοῦ δ' ἰθὺς μεμαῶτος ἀκόντισε Τυδῆος υἱός.
Καὶ τοῦ μὲν ῥ' ἀράμαρτεν, ὁ δ' ἠνίοχον θεράποντα.
υἷὸν ὑπερθύμου Θηβαίου, Ἴησιοπῆα, 120
ἵππων ἠνί' ἔχοντα, βάλε στῆθος παρὰ μᾶζόν.

Ἦριπε δ' ἐξ ὀχέων, ὑπερώησαν δέ οἱ ἵπποι
ὠκύποδες· τοῦ δ' αὔθι λύθη ψυγὴ τε μένος τε.
Ἴεκτορα δ' αἰνὸν ἄχος πύκασε φρένας ἠνίοχοιο.
Τὸν μὲν ἔπειτ' εἶασε, καὶ ἀγνύμενός περ ἑταίρου, 125
κεῖσθαι, ὁ δ' ἠνίοχον μέθεπε θρασύν. Οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν

ἵπῳ δευέσθην σημάντορος· αἴψα γὰρ εὖρεν
Ἰριτιδὴν Ἀρχεπτόλεμον θρασύν, ὃν ῥα τόθ' ἵππων
ὠκυπόδων ἐπέβησε, δίδου δέ οἱ ἠνία χερσίν.

Ἐνθα κε λοιγὸς ἔην, καὶ ἀμύχανα ἔσρα γέγοντο· 130
καὶ νῦ κε σήκασθεν κατὰ Ἴλιον, ἡῦτε ἄρνες,
εἰ μὴ ἄρ' ὄξυ νόησε πατήρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.

Scholies : κομείτωσαν, θεραπεύτωσαν. Aristarque : ἢ διπλῆ, ὅτι τετήρηται παρ' αὐτῷ καθαρῶς τὰ δυτικά, καὶ νῦν ὡς ἐπὶ δύο ἵππων διαλέγεται.

110. Ἰθύνομεν au subjonctif, pour ἰθύνομεν.

115. Τῷ, ces deux (héros) : Diomède et Nestor. Construisez : τῷ βήτην ἀμροτέρω εἰς ἄρματα Διομήδεος.

119. Ὁ redondant, simple rappel du sujet Diomède.

120. Ἰησιοπῆα. Éniopée est inconnu.

122. C. i, *ipsi*, à lui.

124. Ἰηνίοχοιο, génitif causal : *in gratia*. De même, au vers suivant, le génitif ἑταίρου, *sodalis gratia*.

126. Ὁ (*lui*), c'est toujours Hector.

128. Ἀρχεπτόλεμον. Archéptolème fils d'Iphitus est inconnu d'ailleurs. Zénodote écrivait ici Ἐρασιπτόλεμον, mais il laissait, au vers 312, Ἀρχεπτόλεμον : inadverteece au moins bizarre.

129. Ἐπέβησε. Cet aoriste a le sens actif. *Scholies* : ἐπιβῆναι ἐποίησε (il fit monter).

131. Σήκασθεν pour ἐσηκασήσαν, de σήκος, pare à montons. — D'après le scholiaste de Pierre Victorius, le vers 131, dans certains exemplaires anciens, était suivi des deux vers que voici : Τρωῆς ὑπ' Ἀργείων, ἔλιπον δὲ κεν Ἴεκτορα δῖον Χαλκῷ ἐπιβῶντα, δάμασσε δὲ μιν Διομήδης.

Βροντήσας δ' ἄρα δεινὸν, ἀφ᾽ ἧκ' ἀργῆτα κεραυνὸν,
καὶ δὲ πρόσθ' ἵππων Διομήδεος ἦκε χαμᾶζε.

Δεινὴ δὲ φλόξ ὄρωτο θεείου καιομένοιο · 135

τῷ δ' ἵππῳ δέσαντε καταπτήτην ὑπ' ὄχεσφιν.

Νέστορα δ' ἐκ χειρῶν φύγον ἠνία σιγαλόεντα ·

δεῖσε δ' ὄγ' ἐν θυμῷ, Διομήδεα δὲ προσέειπεν ·

Τυδείδη, ἄγε δ' αὔτε, φόβονδ' ἔχε μώνυχας ἵππους.

Ἦ οὐ γιγνώσκεις ὅ τοι ἐκ Διὸς οὐχ' ἔπετ' ἀλκή; 140

Νῦν μὲν γὰρ τούτῳ Κρονίδης Ζεὺς κῦδος ὀπάξει,

σήμερον · ὕστερον αὔτε καὶ ἡμῖν, αἴ κ' ἐθέλησιν,

δώσει · ἀνὴρ δέ κεν οὔτι Διὸς νόον εἰρύσσαιτο,

οὐδὲ μάλ' ἴφθιμος, ἐπειὴ πολὺ φέρτερός ἐστιν.

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης · 145

Ναὶ δὴ ταυτὰ γε πάντα, γέρον, κατὰ μοῖραν ἔειπες ·

ἀλλὰ τόδ' αἰνὸν ἄχος κραδίην καὶ θυμὸν ἰκάνει ·

Ἐκτωρ γάρ ποτε φήσει ἐνὶ Τρώεσσ' ἀγορευῶν ·

Τυδείδης ὑπ' ἐμεῖο φοβούμενος ἔκετο νῆας.

᾽Ως ποτ' ἀπειλήσει · τότε μοι χάνοι εὐρεῖα χθῶν. 150

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Γερῆνιος ἱππότα Νέστωρ ·

᾽Ωμοι, Τυδῆος υἱὲ δαΐφρονος, οἶον ἔειπες.

Εἶπερ γάρ σ' Ἐκτωρ γε κακὸν καὶ ἀνάγκιδα φήσει,

ἀλλ' οὐ πείσονται Τρῶες καὶ Δαρδανίωνες,

καὶ Τρώων ἄλοχοι μεγαθύμων, ἀσπιστάων, 155

134. Καὶ pour κατὰ δέ. Joignez au verbe ἦκε la préposition : καθῆκε δέ, et il lança en bas.

135. Θεείου pour θείου : du soufre. Apollonius l'entend au propre : τοῦ κεραυνίου πυρὸς λέγει. Eustathe voit ici l'ellipse de ὡς : la flamme est semblable à celle du soufre qui brûle.

137. Φύγον, vulgo φύγεν. Scholies : Ἀρίσταρχος, φύγον· ἄλλοι δὲ φύγεν. — Σιγαλόεντα. Les Scholies notent une variante, φοινικέοντα (teintes en pourpre).

139. Ἄγε δ' αὔτε. Zénodote écrivait ἄγε νῶτι, ce qu'Aristarque déclare impossible, car νῶτι n'est point un datif. — Φόβονδ(ε) équivalant à εἰς φυγήν.

140. ᾽Ο pour ὅτι : que. — Τοι pour σοι.

141. Τούτῳ, à celui-ci : à Hector.

143. Εἰρύσσαιτο, *impulverit*, entraverait. Scholies : κατὰσχῃ, κρατήσσει.

144. Φέρτερος se rapporte à Ζεὺς soutenu.

150. Ἀπειλήσει, *minabitur*, mais avec le sens adouci de fanfaronnade : proclamera d'une voix retentissante. Eustathe : καυχῆσεται, κομπάσει. Il y a un vers à peu près semblable, IV, 182. — Εὐρεῖα. Voyez la note IV, 182.

154. Ἀλλ(ά) (*attamen*) renforce l'expression, et n'est point surabondant.

155. Καὶ Τρώων.... Ce vers se termine par trois spondées.

τάων ἐν κονίησι βάλες θάλεροὺς παρακοίτας.

Ὡς ἄρα φωνήσας, φύγαδ' ἔτραπε μώνυχας ἵππους
αὔτις ἀν' ἰωχμόν· ἐπὶ δὲ Τρωῆς τε καὶ Ἑκτωρ
ἡχῆ ἠεσπεσίη βέλεα στονόεντα χέοντο.

Τῷ δ' ἐπὶ μακρὸν αὔσε μέγας κορυθαίολος Ἑκτωρ· 160

Τυδείδῃ, πέρι μὲν σε τίον Δαναοὶ ταχύπωλοι
ἔδρη τε κρέασίν τ', ἠδὲ πλείοις δεπάεσσιν·
νῦν δέ σ' ἀτιμήσουσι· γυναικὸς ἄρ' ἀντὶ τέτυξο.

Ἔρρε, κακὴ γλήνη· ἐπεὶ οὐκ, εἷξαντος ἐμεῖο,
πύργων ἡμετέρων ἐπιθήσειαι, οὐδὲ γυναικας 165
ἄξεις ἐν νήεσσι· πάρος τοι δαίμονα δῶσω.

157. Φύγαδ(ε), comme φόβονδε au vers 439 : εἰς φυγὴν, dans la direction contraire à celle de l'attaque.

158. Ἀν' ἰωχμόν, à travers la foule. *Scholies* : κατὰ τὸ πλῆθος. Le mot ἰωχμός signifie proprement l'endroit où l'on s'agit en tumulte, où l'on se poursuit, où l'on pousse des cris de guerre.

158-159. Ἐπί... χέοντο. Joignez ἐπὶ au verbe : ἐπεχέοντο, *superfundebant*, faisaient pleuvoir sur (Dionède et Nestor).

160. Τῷ δ' ἐπὶ. Voyez les notes V, 101 et 283.

161. Ἠέρι, adverbe *valde*. Quelques-uns écrivent περί. Alors la préposition doit être jointe au verbe. Avec les deux leçons, le sens est le même.

162. Ἐδρη, par la place, c'est-à-dire par la première place (en prose, προεδρία). — Κρέασιν. On se rappelle le filet de bœuf qui est la récompense d'Ajax. Voyez la note VII, 321. — Πλείοις, remplies (jusqu'aux bords). *Scholies* : πεπληρωμένοις, γέμουσι.

163. Τέτυξο, *factus es*, au propre : tu as été façonné ; tu as été réduit à l'état de. Ce mot dit plus que ἐγένου, dont on se sert ordinairement pour le traduire.

164-166. Ἔρρε, ... Ces trois vers sont marqués d'obélis dans le manuscrit de Venise. Aristarque les condamne comme bas de style, et en désaccord avec le caractère des personnages : ἀτεθοῦνται στίχοι τρεῖς, ὅτι εὐτελεῖς εἰσὶ καὶ τὸ πάρος τοι δαίμονα δῶσω τελείως· ἐστὶν οὐ κατὰ τὸν ποιητὴν· ἀνάρμοστα δὲ καὶ τὰ λεγόμενα τοῖς προσώποις. Aristophane de Byzance avait condamné les vers 164-166 avant Aristarque. A notre avis, ils sont un commentaire naïf et excellent du vers 163.

164. Κακὴ γλήνη, lâche petite fille. Eustathe : μεταληπτικῶς ἢ ἐναυθα γλήνη κόρην δηλοῖ, οὐ τὴν κατ' ὀφθαλμὸν ἀπλῶς, ἀλλὰ διὰ μέσης αὐτῆς γυναικας παρθενικήν. *Scholies* : ἀσθενῆς κόρη, ἢ κακὸν θέαμα. Ainsi, d'après la tradition alexandrine, on peut aussi entendre : « toi dont l'aspect fait mal aux yeux ; » ce qui va assez bien avec le sens propre de ἔρρε, *ea-len*. Mais il y a plus d'énergie, par conséquent plus de naturel, dans l'autre interprétation : « abi in malam rem, ti- « mida pupa. » Il est remarquable que

pupilla, en latin, a, comme κόρη et γλήνη, le double sens de pupille de l'œil et de jeune fille. Il reste trace de cette particularité en français, puisque nous nommons *pupille* l'ophtalmie mineure. Le mot γλήνη signifie au propre la partie voyante de l'œil, celle qui brille, celle où se reflètent les images des choses. Les anciens expliquaient ce mot par λάω, *voir*. On trouve dans *l'Iliade*, XXIV, 492, γλήνεα, des objets brillants, de riches parures. Curtius rapporte γλήνη et γλήνη à la même racine que γάλα (lait) et γαλήνη (mer calme).

166. Δαίμονα, le destin, c'est-à-dire un funeste destin : la mort. Didyme : προσληπτέον τὸ κακὸν, ἐν ᾧ· πρότερον γάρ σοι κακὸν θάνατον καὶ κακὴν εἰμαρμένην δῶσω. Zénodote écrivait δαίμων' ἐφήσω au lieu de δαίμονα δῶσω.

“Ὡς φάτο· Τυδείδης δὲ διάνδιχα μερμηήριζεν,
ἵππους τε στρέψαι καὶ ἐναντίβιον μαχέσασθαι.
Τρίς μὲν μερμηήριξε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
τρὶς δ’ ἄρ’ ἀπ’ Ἰδαίων ὀρέων κτύπε μητιέτα Ζεὺς,
σῆμα τιθεὶς Τρώεσσι, μάχης ἑτεραλκεία νίκην.
Ἐκτωρ δὲ Τρώεσσιν ἐκέκλετο μακρὸν ἀύσας·

Τρῶες καὶ Λύκιοι καὶ Δάρδανοὶ ἀγχιμαχῆται,
ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς·
γιγνώσκω δ’ ὅτι μοι πρόφρων κατένευσε Κρονίων
νίκην καὶ μέγα κῦδος, ἀτὰρ Δαναοῖσί γε πῆμα·
νήπιοι, οἳ ἄρα δὴ τάδε τέλεια μηχανώνοντο,
ἀβλήχρ’, οὐδενόσωρα· τὰ δ’ οὐ μένος ἀμὸν ἐρύξει·
ἵπποι δὲ βέα τάφρον ὑπερθορέονται ὀρυκτῆν.

Ἄλλ’ ὅτε κεν δὴ νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῆσι γένωμαι,
μνημοσύνη τις ἔπειτα πυρὸς δῆτιοιο γενέσθω,
ὡς πυρὶ νῆας ἐνιπρήσω, κτείνω δὲ καὶ αὐτούς
[Ἀργείους παρὰ νηυσὶν, ἀτυζομένους ὑπὸ καπνοῦ].

“Ὡς εἰπὼν ἵπποισιν ἐκέκλετο, φώνησέν τε·
[Ξάνθε τε καὶ σὺ, Πύδαργε, καὶ Αἴθων Λάμπε τε δῖε,] 185

167. Διάνδιχα μερμηήριζεν. Voyez la note sur cette expression, I, 189.

168. Ἴππους τε... La deuxième partie de l'alternative indiquée par διάνδιχα (in utramque partem) est sous-entendue. Bothe : « Omisit contrarium, quod per « se apertum est, ἢ μὴ στρέψαι, etc.; a quæ ellipsis apprimè apta est dicenti « deliberationem hominis iratissimi. »

171. Σῆμα τιθεὶς ἐκвивает à σημαίνων, et νίκην est une apposition à σῆμα : signum dans, scilicet victoriam, c'est-à-dire présageant la victoire. Scholies : ἀντι τοῦ σημαίνων· εἰς δὲ τὸ Τρώεσσι, στιγμή· τί δὲ ἦν τὸ σῆμα; μάχης ἑτεραλκεία νίκην. — Ἐτεραλκεία. Voyez la note VII, 26.

177. Οἳ ἄρα δὴ... Virgile, *Énéide*, IX, 142 : « ... quibus hæc mediū fiducia valli, « Fossarumque moræ, leti discrimina parva, « Dant animos. »

178. Ἀμὸν, nostrum, dans le sens de meum. Voyez la note VI, 414.

179. Ῥέα, comme ailleurs βέα : facilement.

181. Μνημοσύνη τις... γενέσθω, memoria aliqua esto, qu'on n'oublie point.

183. Ἀργείους... Ce vers paraît une interpolation assez récente. Il manque dans le manuscrit de Venise et dans plusieurs autres manuscrits, et on n'en voit pas trace chez les scholiastes. L'interpolateur l'a façonné probablement à l'aide du vers IX, 243 : Δηώσων παρὰ τῆσιν, ὀρινομένους ὑπὸ καπνοῦ.

185-197. Ξάνθε τε... Homère n'est pas le seul poète qui ait montré des héros interpellant leurs coursiers. Mézence blessé adresse à son cheval Rhèbe des paroles éloquentes, *Énéide*, X, 861 : « Rhæbe, diu « (res si qua diu mortalibus ulla est) Vixi- « mus... » Les beaux-esprits français du dix-huitième siècle trouvaient ces discours absurdes et grotesques. La Motte se moque particulièrement de l'allocution d'Hector. Il en a écrit la parodie, Il fait parler

νῦν μοι τὴν κομιδὴν ἀποτίνετον, ἣν μάλα πολλὴν
 Ἄνδρομάχῃ, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἡετίωνος,
 ὑμῖν παρ' προτέροισι μελίφρονα πυρὸν ἔθηκεν,
 [οἶνον τ' ἐγχεράσασα πιεῖν, ὅτε θυμὸς ἀνώγοι,]
 ἢ ἐμοί, ὅσπερ οἱ θαλερὸς πόσις εὐχομαι εἶναι. 190
 Ἄλλ' ἐφομαρτεῖτον καὶ σπεύδετον, ὄφρα λάθωμεν
 ἀσπίδα Νεστορέην, τῆς νῦν κλέος οὐρανὸν ἔκει
 πᾶσαν χρυσεῖην ἔμεναι, κανόνας τε καὶ αὐτὴν·
 αὐτὰρ ἀπ' ὤμοιιν Διομήδεος ἵπποδάμοιο
 δαιδάλεον θώρηκα, τὸν Ἥφαιστος κάμε τεύχων. 195
 Εἰ τούτῳ κε λάθοιμεν, ἐελποίμην κεν Ἀχαιοὺς

quelque part un cocher de fiacre : « Alons, Gaillard, et toi, Courte-Oreille, voici une occasion où vous pourrez me payer de tous les soins que Jacqueline, fille du fameux cocher maître Pierre, a eus de vous, en vous servant tous les jours elle-même votre avoine, plutôt que de me servir mon dîner... » Et cela prouve, selon M. de La Motte, qu'Homère a eu tort de faire parler Hector à des chevaux, et que, quand Homère l'a fait parler, il lui a fait dire des folies, et des folies qui seraient bien plus excusables dans le cocher que dans le héros. Voyez La Motte, *Réflexions sur la critique*, 2^e partie. — Le vers 185 (Ξάνθε τε καὶ σὺ...), est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Les motifs de l'athétèse sont sans réplique : ἀτεθεῖται ὁ στίχος, πρῶτῶν γε καὶ διὰ τὸ σὺ, εἶτα διὰ τὰ ὀνόματα.... οὐδαμοῦ Ὁμηρος τεθρίππου χρῆσιν παρυσάγει· μάχεται δὲ καὶ τὰ ἐπαγόμενα οὐτά. Hector n'avait pas quatre chevaux à son char. Les duels ἀποτίνετον, ἐφομαρτεῖτον, σπεύδετον, l'indiquent manifestement. Mais ce qui est surtout bizarre, c'est qu'un des deux chevaux d'Achille se nomme aussi *Xanthus*, et que son Xanthus et son Balios soient fils de *Podargé*. Aristarque était convaincu que le diascévaste, l'interpolateur, avait façonné son vers avec le premier vers du discours d'Achille à ses chevaux, XIX, 400 : Ξάνθε τε καὶ Βηλῖε, τηλεκλυτὰ τέκνα Ἡοδάρης. On lit dans les *Schælies*, à propos de ce dernier vers : σημειοῦνται τινες ὅτι ἐντέυθεν ἢ διασκευῆ τοῦ τεθρίππου πεποιήται : Ξάνθε τε καὶ σὺ Ἡοδάρης.

L'expression τινες, toute vague qu'elle est, désigne ici Aristarque et son école.

186. Κομιδὴν (*curam*) a pour apposition πυρὸν. Le soin qu'Andriomaque prenait, c'était d'apporter la pâture aux chevaux d'Hector, savoir, du froment, avant de songer à Hector lui-même. Eustathe : τὸ δὲ κομιδὴν ἀποτίνειν, ὃ ἐστὶν ἐπιπέλειαν, ὁμοῖόν ἐστι τῷ θρέπτρῳ ἀποδιδόναι, ὃ ἐστὶν τροφεῖα.

189. Οἶνον.... Ce vers est supprimé par quelques éditeurs. Aristophane de Byzance le condamnant, Aristarque l'a marqué de l'obel. Mais on pourrait ici alléguer le merveilleux. Les chevaux d'Achille parlent; pourquoi ceux d'Hector ne boiraient-ils pas du vin, et ne désireraient-ils pas d'en boire? Quelques anciens voyaient dans la phrase une simple hyperbate, et rapportaient πυρὸν et οἶνον à Hector. Les chevaux n'avaient qu'une provende de chevaux. Eustathe : ὑμῖν παρὰ προτέροις ἔθηκε, καὶ, ὡς ἀλλαγῶ φησὶν, ἔβαλε, τὴν ἀνωτέρω λεγθεῖσαν κομιδὴν, ἥπερ ἐμοὶ μελίφρονα πυρὸν ἔθηκεν, Οἶνον τ' ἐγχεράσασα πιεῖν, ὅτε θυμὸς ἀνώγοι, ὃ ἐμός ἐηλόδη. On pourrait à la rigueur admettre cette explication, s'il y avait οἶνον et non πυρὸν. Mais πυρὸς, dans Homère, n'a jamais le sens de pain, ni même chez aucun autre poète.

190. Ὅσπερ est un trochée. On lui donnait probablement la valeur d'un spondée en faisant sentir fortement le ρ. Quelques-uns pensent que οἱ avait le digamma : ὅσπερ Φοί.

191. Ὅφρα. Ancienne variante, αἰ κε. Didyme : ἄλλοι δὲ, αἰ κε λάθωμεν.

αὐτονυχί νηῶν ἐπιβησέμεν ὤκειάων.

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος· νεμέσθησε δὲ πότνια Ἥρη,
σεΐσατο δ' εἰνὶ θρόνῳ, ἐλέλιξε δὲ μακρὸν Ὀλυμπον·
καὶ ῥα Ποσειδάωνα, μέγαν θεόν, ἀντίον ἠΐδα· 200

ὦ πόποι, ἔννοσίγαι' εὐρυσθενές, οὐδέ νυ σοί περ
ὄλλυμένων Δαναῶν ὀλοφύρεται ἐν φρεσὶ θυμός·
Οἱ δέ τοι εἰς Ἑλίκην τε καὶ Αἰγᾶς δῶρ' ἀνάχουσιν
πολλά τε καὶ χαρίεντα· σὺ δέ σφισι βούλοο νίκην.
Εἴπερ γάρ κ' ἐθέλομεν, ὅσοι Δαναοῖσιν ἀρωγοί,
Τρῶας ἀπώσασθαι καὶ ἐρυκέμεν εὐρύοπα Ζῆν',
αὐτοῦ κ' ἐνθ' ἀκάχοιτο καθήμενος οἷος ἐν Ἰδῆ. 205

Τὴν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη κρείων ἔννοσίγαιον·
Ἥρη ἀπτοεπές, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες.
Οὐκ ἂν ἔγωγ' ἐθέλοισι Διὶ Κρονίωνι μάχεσθαι
ἡμέας τοὺς ἄλλους, ἐπειτὴ πολὺ φέρτερός ἐστιν. 210

Ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.
Τῶν δ', ὅσον ἐκ νηῶν ἀπὸ πύργου τάχος ἔεργεν,

203. Ἑλίκην. Voyez la note II, 575. — Αἰγᾶς. Égée était à peu de distance d'Hélice. Elle fut aussi engloutie dans la mer, à la suite d'un tremblement de terre. Lucrèce fait allusion à cette catastrophe, VI, 584 : « In Tyria Sidone quod accidit, et fuit « Ægis In Peloponneso : quas exitus hic « animarum Disturbat urbes, et terra motus « obortus. »

206. Ζῆν' pour Ζῆνα, l'a s'élidant sur αὐτοῦ, qui commence le vers suivant. C'est à tort que quelques-uns écrivent Ζῆν, par apocope. D'après les grammairiens alexandrins, il y a élision. Suivant Aristarque, le ν n'appartient même pas au vers qu'il semble terminer, mais au vers suivant, et la véritable orthographe est Ζῆ-ν', αὐτοῦ, comme on lit dans le manuscrit de Venise et dans Villoison. *Scholies*, XXIV, 334 : οὕτως τὴν συναλοιφήν διεῖλεν Ἀρίσταρχος, Ζῆ-ν', ἐν ἀρχῇ τοῦ στίχου τὸ ν θεῖς. Eustathe rappelle à ce sujet la règle ancienne : εἰ μέσον δύο εωνθέντων εὐρέθη σύμφωνον ἐν ἀπόσθητι, ἢ συνθέσει, ἢ καὶ συναλοιφῇ, τῷ δευτέρῳ, τούτεστι τῷ ἐπαγομένῳ φωνήεντι, ἀκολουθεῖ.

207. Αὐτοῦ, là-même : là où il est. Lesens est précisé par ἐν Ἰδῆ. — ἔνθ' ἀκάχοιτο καθήμενος. Zénodote écrivait ἐνθα κάθοιτο ἀκαχήμενος. ἔνθα signifie *tunc*, alors.

209. Ἀπτοεπές, téméraire en paroles. Aristarque : ἐν τῷ λέγειν θρασεῖα. D'autres mettaient l'esprit rude. Alors ἀπτοεπές viendrait de ἀπτω, et signifierait *violente en paroles*. Eustathe semble préférer cette explication, car il la rapporte la première. L'explication d'Aristarque donne pour étymologie, à privatif, πτοέω et ἔπος.

211. Φέρτερος, *vulgo* φέρτατος.

213. Τῶν (d'eux) est déterminé au vers suivant par ἵππων et ἀνδρῶν. — Ὅσον, *quantum*, tout l'espace qui. — Ἀπὸ πύργου τάχος. Zénodote, ἀπὸ τάχρου πύργου. — Πύργου. C'est la partie pour le tout Il s'agit du rempart entier. Voici le commentaire de la phrase. *Scholies* : ὅσον ἀπὸ τῶν νηῶν διάστημα ἦν ἐπὶ τὸ τεῖχος, καὶ ἀπὸ τοῦ τείχους ἐπὶ τὴν τάφρον, ἐπληροῦτο τοῦ ὄχλου. En effet, il y a deux espaces où peuvent se masser les Grecs : l'un entre le fossé et le mur, l'autre entre le mur et les vaisseaux. Mais

- πλήθην ὁμῶς ἵππων τε καὶ ἀνδρῶν ἀσπιστῶν
 εἰλομένων· εἶλει δὲ θεῶ ἀτάλαντος Ἄρηϊ 215
 Ἔκτωρ Πριαμίδης, ὅτε οἱ Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν.
 Καὶ νύ κ' ἐνέπρησεν πυρὶ κηλέω νῆας εἴσας,
 εἰ μὴ ἐπὶ φρεσὶ θῆκ' Ἀγαμέμνονι πότνια Ἥρη,
 αὐτῷ ποιπνύσαντι, θεῶς ὀτρῦναι Ἀχαιοὺς.
 Βῆ δ' ἰέναι παρά τε κλισίας καὶ νῆας Ἀχαιῶν, 220
 πορφύρεον μέγα φᾶρος ἔχων ἐν χειρὶ παχείῃ·
 στή δ' ἐπ' Ὀδυσσῆος μεγακῆτεϊ νηὶ μελαίνῃ,
 ἥ ῥ' ἐν μεσσάτῳ ἔσκε, γεγωνέμεν ἀμφοτέρωσε·
 [ἦμὲν ἐπ' Ἀἴαντος κλισίας Τελαμωνιάδα
 ἠδ' ἐπ' Ἀχιλλῆος· τοί ῥ' ἔσχατα νῆας εἴσας 225
 εἴρυσαν, ἠγορέῃ πίσυνοι καὶ κάρτεϊ χειρῶν·]
 ἦϋσεν δὲ διαπρῦσιον Δαναοῖσι γεγωνῶς·
 Αἰδῶς, Ἄργεῖοι, κάκ' ἐλέγχεα, εἶδος ἀγητοῖ·
 πῆ ἔβαν εὐχλωαί, ὅτε δῆ φάμεν εἶναι ἄριστοι,
 ἄς, ὅποτ' ἐν Λήμνῳ, κενεαυχέες ἠγοράσθε, 230

chacon des deux est une bande étroite. — Ἔεργεν. Une des deux éditions d'Aristarque donnait ἔρυκεν. *Scholies* : ὀχιῶς αἰ Ἄριστάρχου, ἔεργεν καὶ ἔρυκεν.

214. Πλήθην (ἐπλήθησαν), plena erant (omnia). — Le vers se termine par trois spondées.

219. Ποιπνύσαντι, plein d'activité. *Scholies* : ἐνεργήσαντι. De lui-même Agamemnon était déjà disposé à la résistance, et se mettait au même s'était déjà mis en devoir d'agir.

221. Πορφύρεον... φᾶρος. Il eût été difficile à Agamemnon de faire entendre sa voix, dans le tumulte de la déroute. Le manteau rouge qu'il déploie annonce que le roi est là, et qu'il invite les fuyards à se rallier autour de lui. Aristarque : πορφυροῦν ἱμάτιον μεταχειρίζεται ὁ βασιλεὺς, ἔνεκα τοῦ εὐχερῶς ἑαυτὸν σημαίνει τοῖς Ἑλλησιν, ἐπειδὴ ἀδύνατον ἦν διὰ βοῆς αὐτοῦ καταστῆναι.

223. Γεγωνέμεν pour γεγωνεῖν : (afin de) erier. Suivant quelques-uns, c'était un verbe baryton ; mais Aristarque en fait un verbe contracte, et il y a des preuves que c'en est un. *Scholies* : ὁ Ἀσκαλωνίτης βαρύνει

ὡς ἀνύειν. Ἄριστάρχου δὲ περισπᾶ ὡς φιλεῖν. καὶ ἔσκει μᾶλλον περισπῶμενον εἶναι παρά τῷ ποιητῇ· ὡς γὰρ ἐν ὅεον καὶ ἐφίλεον, οὕτως καὶ ἐγεγωνέμενον ἔφη.

224-226. ἦμὲν... Ces trois vers ne sont point dans le manuscrit de Venise, ni même dans la plupart des autres manuscrits. Ils ont été empruntés à un autre passage de l'*Iliade* (XI, 7-9), où ils sont parfaitement à leur place. Ici, on n'en avait nul besoin.

225. Ἔσχατα. Achille était campé au promontoire de Sigée, et Ajax au promontoire de Rhétée. Ils occupaient ainsi les deux points extrêmes du campement.

227. Διαπρῦσιον, d'une voix qui perce à travers tout (ζῆα et περᾶο) : d'une voix qui se fait entendre au loin. Curtius admet cette étymologie, donnée par les Alexandrins. *Scholies* : διαπορεύσιμον, καὶ μέγα, καὶ εἰς πάντας ἤκον.

228. Αἰδῶς... Voyez V, 787 et les notes sur ce vers.

229. Φάμεν est à l'imparfait, pour ἔφαμεν. Le présent serait φάμεν, accent sur la finale; et d'ailleurs il faut ici un passé.

230. Ὅποτ' ἐν Λήμνῳ. C'est le seul

ἔσθοντες κρέα πολλὰ βοῶν ὀρθοκρικράων,
 πίνοντες κρητῆρας ἐπιστεφείας οἴνοις,
 Τρώων ἀνθ' ἑκατόν τε διηκοσίων τε ἕκαστος
 στήσεσθ' ἐν πολέμῳ; Νῦν δ' οὐδ' ἐνός ἄξιός εἰμεν
 Ἐκτορος, ὃς τάχα νῆας ἐνιπρήσει πυρὶ κηλέῳ.
 Ζεῦ πάτερ, ἧ ῥά τιν' ἤδη ὑπερμενέων βασιλῆων
 τῆδ' ἄτη ἄσασας, καὶ μιν μέγα κῦδος ἀπήρρας;
 Οὐ μὲν δὴ ποτέ φημι τεὸν περικαλλέα βωμὸν
 νῆϊ πολυκλήϊδι παρελθέμεν ἐνθάδε ἔρρων·

235

passage où il soit question du séjour des confédérés à Lemnos, et Homère ne nous apprend point ce qu'ils y faisaient. Il donne la chose, suivant l'expression d'Aristarque, comme un fait connu. On doit sous-entendre ἤμεν, nous étions. *Scholies* : οἱ δὲ στιχοῦσιν εἰς τὸ Λήμνω, λείποντος τοῦ ἡμεν. La virgule lève donc toute difficulté. Ceux qui la suppriment, comme Eustathe et d'autres, sont forcés ou de prendre ὁπότε pour τότε, ou de changer le texte. Ainsi Bentley propose ἄσσα ποτ' ἐν Λήμνω, Heyne ἄς ποτ' ἐνὶ Λήμνω, et Bothe, ἄστε ποτ' ἐν Λήμνω.

231. Ἐσθοντες... Ce vers se termine par trois spondées. Il est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, comme inutile, parce que le vin seul porte à la jactance: περιττός ὁ στίχος· ἐκ γὰρ τοῦ πίνειν, οὐκ ἐκ τοῦ ἐσθίειν τὸ καυχᾶσθαι συμβαίνει. Mais les soldats grecs buvaient en mangeant; et Homère a bien fait de dire que ces vanteries étaient nées dans la joie d'un festin.

232. Ἐπιστεφείας, remplis jusqu'aux bords. Voyez la note I, 470. Quelques-uns regardent ce vers comme altéré, parce que la copule manque. Bothe propose de lire : Πίνοντές τ' οἴνοις ἐπιστεφείας κρητῆρας. C'est remplacer un bon vers par un vers détestable, et pour un motif tout à fait imaginaire.

233. Ἄνθ' ἀντί, et non ἀνθ' pour ἀντα. Chaque Grec prétendait valoir cent et deux cents Troyens sur le champ de bataille. Telle est l'explication d'Aristarque. Voy. la note III, 189, sur ἀντιάνειραι. Cette explication est justifiée par l'expression οὐδ' ἐνός ἄξιός εἰμεν, qui indique bien une comparaison. Cependant on pré-

fèrait, dans l'école d'Aristarque, ἄντα, c'est-à-dire ἀντικρύ, qui rabat un peu de la jactance : il ne s'agit plus que de lutter contre cent ou deux cents, de résister à une troupe. *Scholies* : τὸ πληρὲς μᾶλλον ἄντα, ὡς καὶ τῷ Ἡρωδιανῶ ἀρέσκει. Mais les Grecs parlent dans le vin, et ils disent des choses extravagantes. Aristarque a raison contre ses disciples et contre Eustathe, qui les copie.

235. Ἐκτορος... Wolf et d'autres mettent ce vers entre crochets, Aristophane de Byzance le considérait comme interpolé, parce que, dès qu'on avait prononcé le nom d'Hector il n'y avait plus aucune honte à lâcher pied. Aristarque aurait voulu qu'on pût écrire : Ἐκτορος, ὃ δὲ κῦδος Ὀλύμπιος αὐτὸς ὀπάζει. Ceci prouve qu'il n'admettait pas la critique d'Aristophane. Mais il a mis l'obel pourtant. On ignore ses motifs d'athétèse. Si l'on supprimait ce vers, il faudrait écrire οὐδενός, au vers précédent, et non plus οὐδ' ἐνός. Mais il n'y a pas de raisons sérieuses pour retrancher le vers; il y a même des raisons de le maintenir. C'est Hector, et Hector seul, qui a refoulé les Grecs; c'est d'Hector seul qu'est pleine la tête d'Agamemnon : ôter d'ici Hector, c'est faire disparaître l'opposition de ἐνός et de ἑκατόν, et remplacer une image vivante par une abstraction.

237. Ἄσασας (*afflixisti*) semble venir de la forme ἀάσχω pour ἀάω. S'il venait d'ἄάω, la seconde syllabe serait longue. Aussi quelques-uns écrivaient-ils ἄσας, et non ἄσασας.

239. Ἐνθάδε ἔρρων, arrivant ici pour mon malheur. Le verbe ἔρρω se prend toujours en mauvaise part. *Scholies* : ἐπὶ φθορὰν παραγεγόμενος.

ἀλλ' ἐπὶ πάσι βοῶν δημόν καὶ μηρί' ἔκκη. 240
 ἴμενος Τροίην εὐτείχεον ἔξαλαπάξει.

Ἄλλὰ, Ζεῦ, τόδε πέρ μοι ἐπικρήνηρον ἐέλδωρ·
 αὐτοὺς δὴ περ ἔασον ὑπεκρυγέειν καὶ ἀλύξει,
 μηδ' οὕτω Τρώεσσιν ἔα δάμνασθαι Ἀχαιοὺς.

Ὡς φάτο· τὸν δὲ πατήρ ὀλοφύρατο ὀακρυγέοντα· 245
 νεῦσε δέ οἱ λαὸν σῶν ἔμμεναι οὐδ' ἀπολείσθαι.

Λύττικα δ' αἰετὸν ἦγε, τελειότατον πετεηνῶν,
 νεβρόν ἔχοντ' ὀνύχεσσι, τέκος ἐλάφριοι ταχείης·
 παρ δὲ Διὸς βωμῶν περικαλλεῖ κάθθαλε νεβρόν.
 ἔνθα πανομφαίῳ Ζητὶ βέζεσκον Ἀχαιοί. 250

Οἱ δ' ὡς οὖν εἶδονθ' ὅτ' ἄρ' ἐκ Διὸς ἤλυθεν ὄρνις,
 μᾶλλον ἐπὶ Τρώεσσι θόρον, μνήσαντο δὲ χάριμης.

Ἐνθ' οὕτις πρότερος Δαναῶν, πολλῶν περ ἐόντων,
 εὔξατο Τυδείδαο πάρος σχέμεν ὠκέας ἵππους,
 τάσρου τ' ἐξελάσαι καὶ ἐναντίβιον μαχέσασθαι· 255

240. Δημόν, *adipem*, la graisse des victimes. On recouvrait de graisse les os ou les morceaux de cuisse qu'on brûlait sur l'autel. Voyez I, 460. Le sens exact de δημόν καὶ μηρία est donc, morceaux de cuisse recouverts de graisse. La traduction cuisses grasses est un faux sens.

246. Σῶν, *vulgo* σόν. Voy. la note I, 117. — Ἀπολείσθαι, *vulgo* ἀπολέσθαι. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, οὐδ' ἀπολείσθαι.

247. Τελειότατον. *Scholies* : ἦτοι μέγιστον, ἢ ἐντελῆ σημεῖα φαίνοντα, ἐπιτελεστικώτατον. C'est le dernier sens ἐπιτελεστικώτατον qui paraît préférable. Il offre du moins une idée, et une idée nettement en rapport avec la circonstance. L'autre (μέγιστον) ne donne qu'une banalité. L'aigle était, entre tous les oiseaux, celui dont les présages avaient le plus d'importance et annonçaient le plus expressément la volonté de Jupiter. C'était donc l'oiseau aux présages assurés, aux présages qui ne manquent jamais de s'accomplir.

249. Κάθθαλε pour κατέβαλε : *dejecit*, il laissa tomber. Bekker écrit κάμβαλε.

250. Ἐνθα, *ubi*, c.-à-d. *in quo* : sur

lequel. — Πανομφαίῳ, de qui viennent toutes les voix divines : l'auteur de toutes les manifestations de l'avenir. Voy. la note II, 41. A la suite de l'explication de ὀμφή (ἢ θεία κληδών), on lit, dans les *Scholies* : διὸ καὶ ὁ Ζεὺς πανομφαίος, ὁ κληδόνιος· ὀμφή δὲ ἡ τῷ ὄν φαίνουσα. Jupiter seul possédait par lui-même la connaissance des choses futures. Eustathe : οἱ γὰρ ἄλλοι πάντες ὑποφῆται Διὸς εἰσιν, εἴτε θείμονες ἐκείνοι, εἴτε ἀνθρωποί. Apollon, le dieu prophète par excellence, n'était lui-même qu'un interprète de Jupiter. Ovide s'est souvenu de ce passage d'Homère, *Métamorphoses*, XI, 497 : « *Dextera* « *Sigei*, *Rhœteti* *læva* *profundi* *Ara* *Panom-* « *phæo* *vetus* *est* *sacra* *Tonanti*. » — Ἐζεσκον, faisaiet sans cesse, c'est-à-dire faisaiet sans cesse des sacrifices; comme en latin *facere* seul, pour *sacra facere*, *sacrificare*.

254. Εἶδονθ', *vulgo* εἶδον. Le sens est le même. — Ὅτ' pour ὅτε, poétique pour ὅ, dans le sens de ὅτι, que.

252. Ἐπι... θόρον : ἐπέθορον, *irruerunt*, ils fondirent sur.

254. Σχέμεν pour σχεῖν : d'avoir tenu en main; d'avoir dirigé.

ἀλλὰ πολὺ πρῶτος Τρώων ἔλεν ἄνδρα κορυστήν,
Φραδομονίδην Ἀγέλαον. Ὅ μὲν φύγαδ' ἔτραπεν ἵππους·
τῷ δὲ μεταστρεφθέντι μεταφρένω ἐν δόρῳ πῆξεν
ὤμων μεσσηγύς, διὰ δὲ στήθεσφιν ἔλασσεν.

Ἦριπε δ' ἐξ ὀχέων, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ. 260

Τὸν δὲ μετ' Ἀτρεΐδαι, Ἀγαμέμνων καὶ Μενέλαος·

τοῖσι δ' ἐπ' Αἴαντες, θοῦριν ἐπιειμένοι ἀλκὴν·

τοῖσι δ' ἐπ' Ἴδομενεὺς καὶ ὀπάων Ἴδομενῆος,

Μηριόνης, ἀτάλαντος Ἐνυαλίῳ ἀνδριφόντῃ·

τοῖσι δ' ἐπ' Εὐρύπυλος, Εὐαίμονος ἀγλαὸς υἱός. 265

Τεῦκρος δ' εἵνατος ἦλθε, παλίντονα τόξα τιταίνων,

στῆ δ' ἄρ' ὑπ' Αἴαντος σάκει Τελαμωνιάδῃ.

Ἐνθ' Αἴας μὲν ὑπεξέφερεν σάκος· αὐτὰρ ὄγ' ἦρωσ

παπτήνας, ἐπεὶ ἄρ' τιν' οἴστεύσας ἐν ὀμίλῳ

βεβλήκοι, ὃ μὲν αὖθι πεσὼν ἀπὸ θυμὸν ὄλεσκεν,

αὐτὰρ ὃ αὖτις ἰὼν, παῖς ὡς ὑπὸ μητέρα, δύσκειν 270

εἰς Αἴανθ'· ὃ δὲ μιν σάκει κρύπτασκε φαεινῷ.

Ἐνθα τίνα πρῶτον Τρώων ἔλε Τεῦκρος ἀμύμων;

Ὅρσιλογον μὲν πρῶτα, καὶ Ὅρμενον ἧδ' Ὀφελέστην,

Δαίτορά τε Χρομίον τε καὶ ἀντίθεον Λυκοφόντῃν, 275

καὶ Πολυαιμονίδην Ἀμοπάονα, καὶ Μελάνιππον·

257. Ἀγέλαον. Agelaüs fils de Phradmon est inconnu ainsi que son père.

258-259. Τῷ δὲ... Voy. V, 40-41. Ces deux vers se retrouvent encore ailleurs, XI, 447-448.

262-265. Τοῖσι δ' ἐπ' Αἴαντες... Voy. VII, 164-167 et les notes sur ces quatre vers.

266. Παλίντονα, dont la corde est ramenée en arrière par la tension. *Scholies* : εἰς τοῦπίσω τεινόμενα. L'expression latine *arcus reciprocus* (un arc qui se tend des deux côtés) signifie tout autre chose que παλίντονα τόξα, car πάλιν, dans Homère, n'a jamais que le sens de *retro*. Voy. la note IV, 214.

267. Ἐπ' Αἴαντος σάκει. Teucer était frère d'Ajax, ce qui explique la préférence de l'archer; et puis, Ajax avait un bouclier plus grand que celui de tous les autres héros.

268. Ὑπεξέφερεν, *submovebat extrorsum*. Ajax avance un peu de côté son bouclier, pour faire place à Teucer sous l'abri. *Scholies* : ἔξω αὐτὸ τοῦ Τεύκρου ἐποίησεν.

270. Βεβλήκοι, *vulgo* βεβλήκει. Wolf, βεβλήκειν, qu'on a vu V, 661.

271. Αὖτις ἰὼν, allant en arrière : se repliant.

270-272. Ὀλεσκεν, δύσκειν et κρύπτασκε. C'est le fréquentatif, parce que les faits se répètent plusieurs fois. — Aucun des Troyens tués par Teucer n'est connu.

276. Ἀμοπάονα. Quelques-uns écrivaient ἄμ' Ὀπάονα, ou ἄμ' ὀπάονα. Eustathe dit d'eux avec raison : σφάλλονται τῆς ὀρθότητος. Aristarque admettait Amoraon comme nom propre : τὸ Ἀμοπάονα ἐν ἐνὶ μὲν λόγῳ ἀναγνωστόν· κύριον γάρ.

πάντας ἐπασσυτέρους πέλασε χθονὶ πουλυβοτείρῃ.

Τὸν δὲ ἰδὼν γήθησεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,

τόξου ἄπο κρατεροῦ Τρώων ὀλέκοντα φάλαγγας·

στῆ δὲ παρ' αὐτὸν ἰὼν, καὶ μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·

280

Τεῦκρε, φίλῃ κεφαλῇ, Τελαμῶνιε, κοίρανε λαῶν,

βάλλ' οὕτως, αἶ κέν τι φόως Δαναοῖσι γένηαι,

πατρί τε σῶ Τελαμῶνι, ὃ σ' ἔτρεφε τυτθὸν ἔοντα,

καὶ σε νόθον περ ἔοντα κομίσσατο ᾧ ἐνὶ οἴκῳ·

τὸν καὶ τηλόθ' ἔοντα εὐκλείης ἐπίβησον.

285

Σοὶ δ' ἐγὼ ἐξερῶ ὡς καὶ τετελεσμένον ἔσται·

αἶ κέν μοι δῶή Ζεὺς τ' αἰγίοχος καὶ Ἀθήνη

Ἰλίου ἐξαλαπάξει εὐκτίμενον πολίεθρον,

πρώτῳ τοι μετ' ἐμὲ πρεσβήιον ἐν χειρὶ θήσω,

ἢ τρίποδ', ἢ δὴ ἄλλ' ἵππους αὐτοῖσιν ὄχεσφιν,

290

ἢ γυναιῖ', ἢ κέν τοι ὄμιον λέγῃς εἰσαναβαίνειν.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσεφώνεε Τεῦκρος ἀμύμων·

Ἄτρείδῃ κύδιστε, τί με σπεύδοντα καὶ αὐτὸν

ὀτρύνεις; Οὐ μέν τοι, ὅση δύναμις γε πάρεστιν,

παύομαι· ἀλλ' ἐξ οὗ προτὶ Ἴλιον ὠσάμεθ' αὐτοὺς,

295

ἐκ τοῦ δὴ τόξοισι δεδεγμένος ἀνδρᾶς ἐναίρω.

Ἵκτῶ δὴ προέηκα ταχυγλώχινας δῖστοὺς,

277. Πάντας... Ce vers n'est point dans le manuscrit de Venise. Il ne paraît pourtant pas déplacé ici. On le reverra encore deux fois dans l'*Illiade* : XII, 494 et XVI, 418.

279. Τόξου ἄπο, par les traits (qui paraissent) de son arc.

282. Φόως, *lux*, dans un sens moral : joie, salut. Voyez la note VI, 6.

284. Καὶ σε νόθον.... Zénodote avait supprimé ce vers. Aristophane de Byzance et Aristarque le regardent comme interpolé. La naïveté de l'exhortation leur paraissait une inconvenance : ὅτι ἀκαιρὸς ἢ γενεαλογία, καὶ οὐκ ἔχουσα προτροπὴν, ἀλλὰ τούναντίον ὀνειδισμὸν καὶ ἀποτροπὴν. — Νόθον, *bâtard*, fait entendre que Télémon aurait pu ne pas élever Teucer comme un fils. Teucer doit donc une reconnaissance particulière à Télémon. Il était né de

la captive Hésione, qu'Hercule avait enlevée dans le premier sac d'Ilion, et on l'avait nommé Τεῦκρος, le Troyen, à cause de sa mère, qui était sœur de Priam.

285. Ἐυκλείης ἐπίβησον, *in gloriam evehe*. La gloire est comme un char, sur lequel Agamemnon excite Teucer à faire monter son père Télémon. Voyez la note II, 234. *Scholies* : δόξης ἐπιβῆναι ποίησον.

289. Πρεσβήιον, *premium honorarium*. Cette récompense d'honneur sera ou le tré-pied, ou les chevaux, ou la femme.

290. Ἴππους. Zénodote et Aristophane de Byzance écrivaient ἵππω.

293. Σπεύδοντα, plein d'ardeur à l'œuvre. Aristarque : σπεύδοντα ἀντὶ τοῦ προθύμως ἐνεργεῖν. Voyez la note IV, 232.

296. Δεδεγμένος. Hérodien écrivait δεδεγμένος.

πάντες δ' ἐν χροῖ πῆχθεν Ἀρηιθῶων αἰζηῶν ·
τοῦτον δ' οὐ δύναμαι βαλέειν κύνα λυσσητῆρα.

Ἦ ῥα, καὶ ἄλλον οἷστον ἀπὸ νευρῆφιν ἴαλλεν 300

Ἐκτορος ἀντικρὺ, βαλέειν δέ ἐ ἴετο θυμός.

Καὶ τοῦ μὲν ῥ' ἀράμαρθ' ὁ δ' ἀμύμονα Γοργυθίωνα,
υἶὸν ἐὺν Πριάμοιο, κατὰ στῆθος βάλεν ἰῶ ·

τόν ῥ' ἐξ Αἰσύμηθεν ὀπυιομένη τέκε μήτηρ,

καλὴ Καστιάνειρα, δέμας εἰκυῖα θεῆσιν. 305

Μήκων δ' ὡς ἐτέρωσε κάρη βάλεν, ἥτ' ἐνὶ κήπῳ,

καρπῶ βριθομένη νοτίησί τε εἰαρινῆσιν ·

ὡς ἐτέρωσ' ἤμυσε κάρη πῆληχι βαρυθέν.

Τεῦκρος δ' ἄλλον οἷστον ἀπὸ νευρῆφιν ἴαλλεν

Ἐκτορος ἀντικρὺ, βαλέειν δέ ἐ ἴετο θυμός. 310

Ἄλλ' ὄγε καὶ τόθ' ἄμαρτε · παρέσφηλεν γὰρ Ἀπόλλων ·

ἄλλ' Ἀρχεπτόλεμον, θρασὺν Ἐκτορος ἠνιοχῆα,

ἰέμενον πόλεμόνδε, βάλε στῆθος παρὰ μαζόν ·

ἤριπε δ' ἐξ ὀχέων, ὑπερώησαν δέ οἱ ἴπποι

ὠκύποδες · τοῦ δ' αἰθι λύθη ψυχὴ τε μένος τε. 315

Ἐκτορα δ' αἰνὸν ἄχος πύκασε φρένας ἠνιόχοιο.

Τὸν μὲν ἔπειτ' εἶασε, καὶ ἀχνύμενός περ ἑταίρου,

Κεβριόνην δ' ἐκέλευσεν ἀδελφεὸν, ἐγγυὺς ἐόντα,

298. Πάντες... Virgile, *Énéide*, XI, 678 : « Quotque emissa manu contorsit
« spicula virgo, Tot Phrygii cecidere viri. »

301. Βαλέειν δέ ἐ ἴετο. Il est impossible de ne pas remarquer les hiatus. L'esprit rude avait la valeur d'une consonne, ou bien l'on intercalait quelque consonne euphonique. C'est ici surtout que l'hypothèse du digamma est pleine de vraisemblance.

302. Γοργυθίωνα. Ce fils de Priam n'est connu que de nom.

304. Αἰσύμηθεν. Ésyne était une ville de Thrace. Eustathe : Αἰσύμηθεν ἂντι ἐξ Αἰσύμης, πόλεως Θρακικῆς. La préposition ἐξ, devant Αἰσύμηθεν, est un pléonasme. Nous avons vu plus haut, vers 19 et 21, ἐξ οὐρανὸθεν.

306. Μήκων δ' ὡς... Virgile, *Énéide*, IX, 435 : « Purpureus veluti quum flos

« succisus aratro Languescit moriens, las-
« sove papavera collo Demisere caput, plu-
« via quum forte gravantur. » Virgile a négligé les traits les plus gracieux : la rosée du printemps et le poids du fruit.

309-310. Τεῦκρος... Répétition presque textuelle des vers 300-301.

311. Παρέσφηλεν, fit échouer (le coup). *Scholies* : σφαλῆναι καὶ ἀποτυχεῖν ἐποίησεν.

312. Ἀρχεπτόλεμον. Voyez plus haut la note du vers 128. *Scholies* : ἐνταῦθα καταέλοιπε Ζηνόδοτος Ἀρχεπτόλεμον, πεποίηκε δὲ ἄνω Ἐρασιπτόλεμον.

314-317. Ἦριπε... Voyez plus haut 122-125 et les notes sur ces quatre vers.

318. Κεβριόνην. Cébriou ou Cébriouès est tué par Patrocle, XVI, 737. Le récit de sa mort et de la lutte qui s'ensuit est un des épisodes les plus intéressants de l'*Iliade*.

ἵππων ἤνι' ἔλειν· ὁ δ' ἄρ' οὐκ ἀπίθησεν ἀκούσας.

Αὐτὸς δ' ἐκ δίφροιο χαμαὶ θόρε παμφανώνωντος, 320

σμερδαλέα ἰάχων· ὁ δὲ χερμάδιον λάβε χειρί·

βῆ δ' ἰθὺς Τεύκρου, βαλέειν δέ εἰ θυμὸς ἀνώγει.

Ἦτοι ὁ μὲν φαρέτρης ἐξείλετο πικρὸν δῖστόν,

θῆκε δ' ἐπὶ νευρῆ· τὸν δ' αὖ κορυθαίολος Ἔκτωρ 325

αὔρουοντα, παρ' ὤμον, ὅθι κληῖς ἀποέρχει

αὐχένα τε στήθος τε, μάλιστα δὲ καίριόν ἐστιν,

τῆ ρ' ἐπὶ οἷ μεμαῶτα βάλεν λίθῳ ὀκρίονεντι·

ῥῆξε δὲ οἱ νευρήν· νάρκησε δὲ χεῖρ ἐπὶ καρπῷ·

στῆ δὲ γνύξ ἐριπῶν, τόξον δὲ οἱ ἔκπεσε χειρός. 330

Αἶας δ' οὐκ ἀμέλιρσε κασιγνήτιο πεσόντος,

ἀλλὰ θεῶν περιβῆ, καὶ οἱ σάκος ἀμφοκάλυψεν.

Τὸν μὲν ἔπειθ' ὑποδύντε δύω ἐρήγρες ἐταῖροι,

Μηχιστεύς, Ἐχίοιο πάϊς, καὶ δῖος Ἀλάστωρ,

319. Ὁ δ' ἄρ(α), quant à lui (Hector).

321. Ὁ, lui : Hector.

322. Βῆ δ' ἰθὺς... Variante des vers 301 et 310. C'est la même idée et le même mouvement.

325. Αὔρουοντα, ramenant en arrière (la corde de son arc). *Scholies* : εἰς τοῦπίσω ἔλκοντα. Cet exemple justifie l'explication que nous avons donnée de αὔρουσαν, I, 459. On ne peut pas faire intervenir ici αF dans le sens de *sursum*, comme avec αὔρουσαν. L'archer ne tire point *en haut* la corde de son arc, pour lancer la flèche. — Κληῖς, la clavicle. Daremberg : « Homère a parfaitement connu les usages de cet os, qui d'une part maintient l'écartement entre le col et les épaules, et de l'autre sépare le col de la poitrine. »

327. Ἐπὶ οἷ μεμαῶτα, *contra se nitentem*, faisant tous ses efforts contre lui. Teucer n'en voulait qu'à la vie d'Hector.

328. Νευρήν. Il ne s'agit ni d'un nerf ni d'un muscle, mais de la corde de l'arc, comme toujours avec le mot *νευρή*. La pierre, lancée par Hector, rompt la corde de l'arc, et atteint Teucer à la clavicle. Voyez la note XV, 470, sur *πρώϊον*. — Χεῖρ ἐπὶ καρπῷ, *manus ad carpum*, le poignet, ou même simplement la main.

Daremberg : « Il me paraît certain que *καρπός* n'a pas la signification limitée de notre mot *carpe* (assemblage des os par lequel la main s'unit à l'avant-bras), mais qu'il désigne toute la partie pleine de la main (*carpe* et *metacarpe*), par opposition aux doigts, et sans distinction explicite de face *dorsale* ou de face *palmaire*. »

329. Στῆ δὲ γνύξ ἐριπῶν. Dübner : « *Stetit in genu corruens* semble une contradiction... ; mais cette manière de parler n'en est pas moins parfaitement fondée dans la nature : au moment où il s'affaisse, on le voit d'abord debout (*στάντα*), et cette position elle-même est, pour ainsi dire, le point de départ de l'action de l'affaissement. Il y a continuité parfaite et presque simultanéité des deux positions ; c'est ce que la phrase exprime. » Cette explication est ingénieuse ; mais on ne voit pas pourquoi il ne serait pas permis de dire : « Debout sur ses genoux. »

331. Θεῶν περιβῆ, *accurrens protegit*, accourt défendre. Voyez la note V, 299.

333. Μηχιστεύς. Ce Mécistée est tué par Polydamas, XV, 339. — Ἀλάστωρ. Alastor reparait avec Mécistée dans la répétition de ce passage, XIII, 420-423 ; mais il est inconnu d'ailleurs.

νήας ἐπὶ γλαφυράς φερέτην βαρέα στενάχοντα.

Ἄψ δ' αὖτις Τρώεσσι Ὀλύμπιος ἐν μένος ὤρσεν · 335

οἱ δ' ἰθὺς τάφροιο βαθείης ὤσαν Ἀχαιοὺς ·

Ἐκτωρ δὲ πρῶτοισι κίε, σθένει βλεμεαίνων.

Ὡς δ' ὅτε τίς τε κύων συὸς ἀγρίου ἢ λέοντος

ἄπτηται κατόπισθε, ποσὶν ταχέεσσι διώκων,

ἰσχία τε γλουτούς τε, ἐλισσόμενόν τε δοκεύει · 340

ὣς Ἐκτωρ ὠπαίεε καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς,

αἰὲν ἀποκτείνων τὸν ὀπίστατον · οἱ δ' ἐφέβοντο.

Αὐτὰρ ἐπεὶ διὰ τε σκόλοπας καὶ τάφρον ἔβησαν

φεύγοντες, πολλοὶ δὲ δάμεν Τρώων ὑπὸ χερσίν ·

οἱ μὲν δὴ παρὰ νηυσὶν ἐρητύοντο μένοντες, 345

ἀλλήλοισι τε κεκλόμενοι καὶ πᾶσι θεοῖσιν

χεῖρας ἀνίσχοντες μεγάλ' εὐχετόωντο ἕκαστος.

Ἐκτωρ δ' ἀμφιπεριστρώφα καλλίτριχας ἵππους,

Γοργοῦς ὄμματ' ἔχων ἢ βροτολοιοῦ Ἄρης.

337. Ἐκτωρ δὲ πρῶτοισι, *vulgo* Ἐκτωρ δ' ἐν πρῶτοισι, ce qui fausse la pensée. Hector est en avant des premiers Troyens, et non parmi eux; mais il s'élançait sur les premiers Grecs (πρῶτοισι) qu'il a devant lui. *Scholies* : αἱ Ἀριστάρχου, χωρὶς τοῦ ν, Ἐκτωρ δὲ πρῶτοισι. καὶ ἔστιν, ὁ δὲ Ἐκτωρ ἐπὶ τοῖς πρῶτοις ὄμα. On voit aussi par cette note que les Alexandrins ne mettaient pas l'apostrophe où nous la mettons, et qu'ils écrivaient δὲ ἢ et non pas δ' ἐν.

340. Ἰσχία τε γλουτούς τε. Suivant Eustathe, on peut indifféremment ou rapporter ces accusatifs à ἄπτηται, ou sous-entendre κατά. Il vaut mieux voir dans ἰσχία τε γλουτούς τε le développement de κατόπισθε (κατὰ τὰ ὀπίσθια, ἦγουν τὰ ἰσχία καὶ τοὺς γλουτούς). Ces accusatifs, comme le remarque Dübner, ne se trouveraient pas là, si Homère ne venait de dire : ἄπτηται κατόπισθε. — Ἐλισσόμενος. Quelques anciens textes donnaient ἐλισσόμενος. Mais il est évident que c'est le sanglier qui fait ce mouvement, pour tâcher de mettre le chien en fuite ou de le découder. Le chien est attentif à éviter alors les coups de boutoir. Les termes sont pris dans la nature même.

341. Ὦπαζε, *insequebatur*. Il ne s'agit que de la vitesse de la poursuite. Homère la compare à une chasse. Voilà pourquoi Hector est le chien. C'est ce que répondait Aristarque à ceux qui trouvaient la comparaison inconvenante : ἢ παραβολὴ οὐ πρὸς ἰσχὺν, ἀλλὰ πρὸς τάχος· κύνες γὰρ ἐν ταῖς θήρσις ἐπιτήθεισι πρὸς δίαξιν.

343. Διὰ τε σκόλοπας καὶ τάφρον. En réalité, ils passent διὰ τάφρον καὶ σκόλοπας, puisque la palissade était au delà du fossé par rapport à eux. C'est une hystérologie. On verra ailleurs, XV, 4, le même vers dans sa signification exacte.

346. Κεκλόμενοι, *hortantes* (de κεκλόμην, aoriste épique de κέλομαι). *Scholies* : κεκλόμενοι· ἔγχελευόμενοι.

349. Γοργοῦς ὄμματ(α), des yeux de Gorgone : des yeux dont on ne pouvait soutenir le regard. Zénodote écrivait Γοργόνος. Fausse orthographe, suivant Aristarque; car le nominatif, dans Homère et dans Hésiode, est toujours Γοργώ, et jamais Γοργών. On attribue à Aristarque la leçon ὄμματ' ἔχων, *ayant des mouvements*. Mais la note contre la leçon Γοργόνος contient précisément une apologie de l'expression ὄμματα, qui semble être d'Aristarque : ἀπὸ τῶν ὀμμά-

Τοὺς δὲ ἰδοῦσ' ἐλέησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
αἴψα δ' Ἀθηναίην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Ἦ πόποι, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, οὐκέτι νῶϊ
ὄλλυμένων Δαναῶν κεκαδησόμεθ' ὑστάτιόν περ·
οἷ κεν δὴ κακὸν οἶτον ἀναπλήσαντες ὄλωνται
ἄνδρὸς ἑνὸς ῥιπή· ὁ δὲ μαινεται οὐκέτ' ἀνεκτῶς
Ἔκτωρ Πριαμίδης, καὶ δὴ κακὰ πολλὰ ἔοργεν.

Τὴν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Καὶ λίην οὗτός γε μένος θυμόν τ' ὀλέσειεν,
χερσὶν ὑπ' Ἀργείων φθίμενος ἐν πατρίδι γαίῃ·
ἀλλὰ πατὴρ οὐμὸς φρεσὶ μαινεται οὐκ ἀγαθῆσιν,
σχέτλιος, αἰὲν ἀλιτρός, ἐμῶν μενέων ἀπερωεύς·
οὐδέ τι τῶν μέμνηται, ὅ οἱ μάλα πολλάκις υἱὸν
τειρόμενον σώεσκον ὑπ' Εὐρυσθῆος ἀέθλων.

Ἦτοι ὁ μὲν κλαίεσκε πρὸς οὐρανόν· αὐτὰρ ἐμὲ Ζεὺς
τῷ ἐπαλεξήσουσαν ἀπ' οὐρανόθεν προϊάλλεν.

Εἰ γὰρ ἐγὼ τάδε ἤδε' ἐνὶ φρεσὶ πευκαλίμησιν,
εὐτέ μιν εἰς Αἴδαο πυλάρταο προὔπεμψεν
ἔξ Ἐρέβου ἀξόντα κύνα στυγεροῦ Αἴδαο,

των δὲ εἶθε καὶ τοῦ προσώπου χαρακτριζειν, ὡς τὸ κυνὸς ὄμματ' ἔχων. Ce qui est certain, c'est que la leçon οἶματ' ἔχων avait contre elle presque tous les textes antiques. *Scholies* : αἰ μέντοι πλείους τῶν δημωδῶν εἶχον Γοργοῦς ὄμματ' ἔχων.

353. Κεκαδησόμεθα) : du verbe κηδομαι, s'intéresser.

355. Ἐπιπῆ, par l'élan ; par l'impétueuse attaque ; sous les coups irrésistibles. *Scholies* : τῆ φορᾶ.

361. Ἀλιτρός, manquant à la justice. *Scholies* : ἀμαρτωλὸς, ἀδικος.

362. Ὅ, quod, à savoir que. Ce mot précise l'idée contenue dans τῶν, de ces choses. — Υἱόν : Hercule.

363. Τειρόμενον.... ὑπ' Εὐρυσθῆος ἀέθλων, harassé par les travaux que lui imposait Eurysthée. On sait que, d'après la légende, Hercule était condamné à obéir à Eurysthée.

365. Ἀπ' οὐρανόθεν, pléonasme pour

ἀπ' οὐρανοῦ. Voyez plus haut la note du vers 304.

366. Ἦδε' pour ἤδεα, ἤδειν : *noveram*, j'avais su.

367. Εὐτέ μιν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Πυλάρταο, qui ferme bien ses portes ; qui ne laisse s'échapper aucun de ceux qui sont entrés, *Scholies* : ἰσχυρῶς συναρμύζοντος καὶ κλείοντος τὰς πύλας, διὰ τὸ μηδένα ὑποστρέφειν ἐξ ἄδου. — Προὔπεμψεν a pour sujet Eurysthée.

368. Ἐξ Ἐρέβου, hors de l'Érèbe. Littéralement : hors du lieu sombre, c'est-à-dire hors du vestibule du Tartare. *Scholies* : ἐκ τοῦ Ἐρέβου, ὃ ἐστι σκότους· ἐστι δὲ ὁ πρὸ τοῦ Ταρτάρου τόπος. — Κύνα. Homère ne donne point de nom au chien des enfers. Hésiode connaît Cerbère ; mais le Cerbère d'Hésiode a cinquante têtes. Ce chien-ci semble n'être qu'un chien fait comme un autre, mais de taille gigantesque, ou tout au moins d'une force et d'une féro-

οὐκ ἂν ὑπεξέφυγε Στυγὸς ὕδατος αἰπὰ ρέεθρα.
 Νῦν δ' ἐμὲ μὲν στυγέει, Θέτιδος δ' ἐξήνυσε βουλάς, 370
 ἢ οἱ γούνατ' ἔκυσσε καὶ ἔλλαβε χειρὶ γενείου,
 λισσομένη τιμῆσαι Ἀχιλλῆα πολίπορθον.
 Ἔσται μὲν ὅτ' ἂν αὐτε φίλην Γλαυκῶπιδα εἴπη.
 Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν νῶϊν ἐπέντυε μώνυχας ἵππους,
 ὄφρ' ἂν ἐγὼ καταδῦσα Διὸς δόμον αἰγιόχοιο, 375
 τεύχεσιν ἐς πόλεμον θωρήξομαι, ὄφρα ἰδῶμαι
 εἰ νῶϊ Πριάμοιο πάϊς, κορυθαίολος Ἔκτωρ,
 γηθήσει προφανέντε ἀνά πτολέμοιο γεφύρας.
 Ἥ τις καὶ Τρώων κορέει κύνας ἠδ' οἰωνοὺς
 δημῶ καὶ σάρκεσσι, πεσῶν ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν. 380
 Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη.
 Ἥ μὲν ἐποιχομένη χρυσάμπυκας ἔντυεν ἵππους
 Ἥρη, πρέσβα θεὰ, θυγάτηρ μέγαλοιο Κρόνιοιο.

cité particulières. Homère ne mentionne pas les autres travaux imposés à Hercule par Eurysthée. Il suffisait à Minerve de rappeler le plus terrible des dangers dont elle eût sauvé Hercule. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τούτου μόνου τοῦ ἄθλου μέμνηται... καὶ ὅτι κύνα μόνον λέγει, Κέρβερον δὲ οὐκ ὀνομάζει.

369. Αἰπὰ, *ardua*, difficiles à franchir. Il ne s'agit pas uniquement de la profondeur des eaux. *Scholies* : ὑψηλά· ἐξ οὗ, γαλέπά.

371-72. Ἡ οἱ γούνατ'.... Voyez la scène racontée I, 498-500. Zénodote avait supprimé ces deux vers. Aristarque les a marqués d'obels, et les déclare inutiles, Junon sachant ce qui s'était passé. C'est mesurer le style naïf d'Homère à la règle des siècles raffinés.

376. ὄφρα ἰδῶμαι. Quelques anciens écrivaient ὄφρα ἰδῶμεν. On pourrait défendre cette leçon. Minerve témoignerait ainsi sa déférence pour Junon.

378. Προφανέντε, *vulgo* προφανείσα. Au duel, la forme masculine était préférée pour le féminin, même en prose. C'était comme une règle chez les Attiques. Platon dit : ἄμφω τῷ πόλει. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, προφανέντε, οὐκ ὠκῶς. Zénodote écrivait προφανείσας, rétablissant l'accord

et évitant l'hiatus, mais faussant la quantité d'Homère. Ce n'est que chez les poètes doriens que *ας* final est bref à l'accusatif féminin pluriel de la première déclinaison. Pendant Hérodien admettait la leçon de Zénodote. *Scholies* : ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς προφανείσας βούλεται, συστῆλων Δωρικῶς τὸ α. De toute façon le sens est le même; et νῶϊ προφανέντε, ou προφανείσα, ou προφανείσας, nous deux appaissant, dépend de γηθήσει, qui équivalait à γηθήσει ἰδῶν, l'idée de vue étant supprimée par προφανέντε. C'est donc à tort qu'Eustathe le fait dépendre d'une préposition sous-entendue : ὅτε ἰδῶ ἐὰν Ἔκτωρ εἰς ἡμᾶς ἢ δι' ἡμᾶς γηθήσει φανείσας ἐν τῷ πολέμῳ. Je note pour mémoire l'imagination de quelques modernes, qui proposent d'embrouiller la phrase en écrivant προφανείσα, singulier féminin. Ce προφανείσα s'accorderait avec le sujet du verbe ἰδῶμαι, et désintéresserait Junon de la satisfaction espérée par Minerve. C'est déjà bien assez de ἰδῶμαι pour la passion de Minerve, quand la raison semblait demander ἰδῶμεν. — Ἄνὰ πτολέμοιο γεφύρας. Voyez la note IV, 371.

380. Δημῶ, de (sa) graisse.

381-383. Ὡς ἔφατ'.... Voyez V, 719-721 et les notes sur ces trois vers.

Αὐτὰρ Ἀθηναίη, κόρυη Διὸς αἰγιόχοιο,
 πέπλον μὲν κατέχευεν ἑανὸν πατρὸς ἐπ' οὔδει, 385
 ποικίλον, ὃν ῥ' αὐτὴ ποιήσατο καὶ κάμει χερσίν·
 ἢ δὲ χιτῶν' ἐνδύσα Διὸς νεφεληγερέταο,
 τεύχεσιν ἐς πόλεμον θωρήσσετε δακρυόεντα.
 Ἔς δ' ὄγεα φλόγεα ποσὶ βήσετε· λάζετο δ' ἔγχος
 βριθῦ, μέγα, στίβαρόν, τῷ δάμνησι στίγχεας ἀνδρῶν 390
 ἠρώων, τοῖσιν τε κοτέσσεται ὄυριμοπάτρη.
 Ἦρη δὲ μάστιγι θεῶς ἐπεμαίετ' ἄρ' ἵππους·
 αὐτόματα δὲ πύλαι μύκον οὐρανοῦ, ἅς ἔχον ὦραι,
 τῆς ἐπιτέτραπται μέγας οὐρανὸς Οὐλυμπός τε,
 ἠμὲν ἀνακλῖναι πυκινὸν νέφος ἠδ' ἐπιθειῖναι. 395
 Τῇ ῥα δι' αὐτάων κεντρηνεκάς ἔχον ἵππους.
 Ζεὺς δὲ πατὴρ Ἴδηθεν ἐπεὶ ἴδε, χώσατ' ἄρ' αἰνῶς·
 Ἴριν δ' ὠτρυνε χρυσόπτερον ἀγγελέουσαν·
 Βάσκη' ἴθι, Ἴρι ταχεῖα, πάλιν τρέπε μηδ' ἔα ἄντην 400
 ἔρχεσθ'· οὐ γὰρ καλὰ συνοισόμεθα πτόλεμόνδε.
 ὦδε γὰρ ἐξερέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
 γυιῶσω μὲν σφωῖν ὑφ' ἄρμασιν ἰκέας ἵππους·
 αὐτὰς δ' ἐκ οἴφρου βαλέω, κατὰ θ' ἄρματα ἄζω·
 οὐδέ κεν ἐς δεκάτους περιτελλομένους ἐνιαυτοῦς

384-396. Αὐτὰρ Ἀθηναίη... Voyez V, 733-737 et 745-752 et les notes sur ces treize vers.

385-387. Πέπλον μὲν... Zénodote retranchait ici ces trois vers. Aristophane de Byzance et Aristarque les regardent comme inutiles. Cependant, puisque Minerve a dit θωρήξομαι (vers 376), on ne voit pas pourquoi les détails du chant cinquième ne seraient point répétés.

390-394. Βριθῦ, μέγα... Ces deux vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise; mais les motifs d'athétèse sont du même genre que pour les vers 385-387, c'est-à-dire assez peu fondés : ἀθετοῦνται καὶ οὗτοι, ὅτι ἀκαίρως ἐκεῖθεν μετνήθησαν.

399. Βάσκη' ἴθι. Voyez la note II, 8. — Ταχεῖα, l'adjectif pour l'adverbe : rapidement. Aristarque : ἢ διπλή, ὅτι οὐκ

ἔστι κοινὸν νῦν ἐπίθετον τὸ ταχεῖα, ἀλλὰ πορεύου ταχεῖα. — Πάλιν τρέπε, fais rebrousser chemin (à Junon et à Minerve). — Μηδ' ἔα, et ne permets point : et défends-leur. — Ἄντην, en contravention (à mon ordre). Scholies : ἐξ ἐναντίας τῆς ἐμῆς κελύσεως.

400. Ἐρχεσθ(αι), de pousser en avant. Quelques-uns joignent ἄντην au verbe, dans le sens même de *en avant*. C'est détruire la pensée principale de Jupiter. — Κατά est pris adverbialement. — Συνοισόμεθα a pour sujet ἡμεῖς οἱ θεοὶ sous-entendu : « Il n'est pas convenable que nous autres dieux nous nous engagions dans la mêlée. » Littéralement : nous nous engagerons (nous nous engagerions) d'une façon non belle.

403. Κατά... ἄζω. Joignez : κατὰζω, je briserai.

ἔλκε' ἀπαλθήσεσθον, ἅ κεν μάρπτῃσι κεραυνός· 405
 ὄφρ' εἰδῆ Γλαυκῶπις, ὅτ' ἂν ᾧ πατρὶ μάχῃται.

Ἴρῃ δ' οὔτι τόσον νεμεσίζομαι οὐδὲ χολοῦμαι·
 αἰεὶ γὰρ μοι ἔωθεν ἐνικλᾶν ὅττι κεν εἴπω.

᾿Ως ἔφατ'· ὦρτο δὲ Ἴρις ἀελλόπος ἀγγελέουσα·
 βῆ δὲ κατ' Ἰδαίων ὀρέων ἐς μακρὸν Ὀλυμπον. 410

Πρώτησιν δὲ πύλῃσι πολυπτύχου Οὐλύμποιο
 ἀντομένη κατέρυκε, Διὸς δὲ σφ' ἔννεπε μῦθον·

Πῆ μέματον; τί σφῶϊν ἐνὶ φρεσὶ μάνεται ἦτορ;
 Οὐκ ἐάα Κρονίδης ἐπαμυνέμεν Ἀργείοισιν.

᾿Ωδε γὰρ ἠπέλιψε Κρόνου παῖς, ἧ τελέει περ· 415

405. Ἀπαλθήσεσθον au duel : *persanabunt*, elles finiront par guérir. Apollonius : ἀπαλθήσεσθον, δυνάμει· ἦτοι ἀποθεραπεύσουσι. Une des deux éditions d'Aristarque donnait ἔλκε' ἀπαλθήσονται, ce qui d'ailleurs ne change rien au sens. *Scholies* : ἐν τῇ ἐτέρᾳ τῶν Ἀριστάρχου, ἔλκε' ἀπαλθήσονται. — Ἄ κεν μάρπτῃσι κεραυνός, que la foudre leur aura faites en les touchant. Le verbe μάρπτω signifie proprement saisir avec la main, puis simplement, atteindre, toucher. Les anciens l'expliquaient par μάχη, synonyme de χεῖρ, et ἄπτω. Curtius retrouve la racine de μάρπτω dans le sanscrit *mark*, qui signifie *capio, sumo*. Suivant Eustathe, μάρπτῃσι est au propre, la foudre empoignant comme une main : ἐπὶ δὲ κεραυνοῦ ἀφελῶς εἴρηται, ὡς ὅσον χεῖρα; ἐργατος. Daremberg remarque que les plaies faites par la foudre sont difficiles à guérir.

406. Εἰδῆ. C'est le français *recevoir une leçon*. Minerve saura ce qu'il en coûte à faire ce qu'elle fait : ὅτ' ἂν μάχῃται (αὐτῇ) ne présente donc aucune difficulté.

408. Ἐωθεν pour εἴωθε : elle a coutume. Eustathe remarque, à propos de la phrase sur Junon, combien Homère a peint nos sentiments au naturel. Les torts des bons nous affligent et nous irritent; ceux des méchants nous laissent indifférents : καὶ ὄρα, ὡς τοῖς ἀγαθοῖς μὲν νεμεσῶμεν, εἰ τί που καὶ σφαλεῖεν, τοὺς δὲ μὴ τοιούτους οὐ καινοπραγεῖν δοχοῦμεν σφαλλομένους, οἷα ἐν ἔξει ἐθίμῳ γενομένουσιν φαυλότητος. — Ὅττι κεν εἴπω, *vulgo*

ὅτι νοήσω. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, ὅττι κεν εἴπω. Mais parler et penser, pour Homère c'est presque tout un.

409. Ἀελλόπος pour ἀελλόπους : aux pieds rapides comme la tempête. *Scholies* : ταχύπους, παρὰ τὰς ἀέλλας, ὅ ἐστιν ἀνέμους. Mais ἀελλα dit plus que ἀνεμος. C'est ποδὴγεμος, autre épithète d'Iris, qu'il faut traduire : *aux pieds rapides comme le vent*.

410. Ἐς ... Ὀλυμπον ne signifie point qu'Iris descend de l'Ida sur l'Olympe, car l'Olympe est plus élevé que l'Ida. Iris descend du sommet de l'Ida pour remonter sur l'Olympe. Elle prend la route qu'avait suivie Jupiter, vers 45, par la région des nuages. En effet, elle trouve les deux déesses aux portes de l'Olympe, et les portes de l'Olympe sont les nuages. Voyez plus haut les vers 393-395. Voyez aussi la note V, 750. Iris ne passe point directement des cimes de l'Ida aux cimes de l'Olympe.

411. Πρώτησιν... πύλῃσι, aux premières portes, c'est-à-dire simplement, à l'entrée. Il n'y avait pas de secondes ni de troisièmes portes. Aristarque : οὐχ ὡς καὶ ἄλλων οὐσῶν, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ ἀκραις, ὡς τὸ, ἄξαντ' ἐν πρώτῳ ῥύμῳ (VI, 40), ἀντὶ τοῦ ἀκροῦ.

412. Κατέρυκε, elle arrêta (les deux déesses). — Σφ' pour σφί : à elles.

415. Ἢ τελέει περ. *Scholies* : Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ η (c'est-à-dire ἦ, ἧ, au lieu de εἰ), καὶ ἐστὶν ἀντὶ τοῦ ὡς. La vulgate, εἰ τελέει περ, n'est qu'une fautive transcription des anciens copistes. Iris n'a

γυιώσειν μὲν σφῶϊν ὕψ' ἄρμασιν ὠκέας ἵππους·
 αὐτὰς δ' ἐκ δίφρου βαλέειν, κατὰ θ' ἄρματα ἄξειν·
 οὐδὲ κεν ἐς δεκάτους περιτελλομένους ἐνικυπτούς
 ἔλκε' ἀπαλθήσεσθον, ἃ κεν μάρπτῃσι κεραυνός·
 ὄφρ' εἰδῆς, Γλαυκῶπις, ὅτ' ἂν σῶ πατρὶ μάχηαι.
 Ἥρη δ' οὔτι τόσον νευεσίζετα οὐδὲ χολοῦται·
 αἰεὶ γάρ σι ἔωθεν ἐνικλᾶν ὅττι κεν εἴπη.
 Ἄλλὰ σύ γ', αἰνοσάτη, κύον ἀδεές, εἰ ἔτερόν γε
 τολμήσεις Διὸς ἄντα πελώριον ἔγχος αἰεῖραι.

420

Ἥ μὲν ἄρ' ὡς εἰποῦσ' ἀπέβη πόδας ὠκέα Ἴρις.
 Αὐτὰρ Ἀθηναίην Ἥρη πρὸς μῦθον ἔειπεν·

425

Ἦ πόποι, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, οὐκέτ' ἔγωγε
 νῶϊ ἐῷ Διὸς ἄντα βροσῶν ἔνεκα πτολεμίζειν.

pas le droit de douter de l'accomplissement des menaces de Jupiter; et la suite prouve qu'elle n'en doute point. Cependant elle lui-même pourrait s'expliquer dans un sens affirmatif. Eustathe : δύναται δὲ τὸ εἰ τελέσει περ καὶ ἀποχαντιχὸν εἶναι κατὰ ἀπειλήν, ἀντὶ τοῦ, ἐπειδὴ τελέσει. Eustathe approuve d'ailleurs qu'Iris adoucesse la menace, et qu'elle fasse entendre que Jupiter s'en tiendra peut-être aux paroles : ὡς ἴσως ἐν λόγοις αὐτῶ καὶ μόνοις ἔσται τὰ τῆς ἀπειλῆς. Il n'a pas l'air de connaître la leçon ἤ, qui est manifestement la vraie.

416-422. Γυιώσειν... Voyez plus haut les vers 402-408 et les notes sur ces vers.

420-424. Ὄφρ' εἰδῆς... Vers marqués d'obelis dans le manuscrit de Venise. Aristarque condamnait les trois premières seulement comme superflus. *Scholies* : οὐκ ἔδει, φησὶ, ταῦτα πρὸς τῆς Ἰριδος λέγεσθαι, ἀλλὰ μόνον τὰ τῆς ἀπειλῆς. Il semble pourtant que le message ne soit complet que par la répétition de toutes les paroles de Jupiter. Iris ne doit ni écourter le discours ni l'atténuer. Quant aux vers 423-424, Iris, suivant Aristarque, n'avait pu s'exprimer avec cette rudesse : ἀθετοῦνται, ἔτα τὸ τραχύ. Même dans l'école d'Aristarque, on faisait des réserves contre cette athétèse. On disait que la rudesse même du langage marquait la bonne intention, et que l'injure κῶλον n'est que conditionnelle.

Scholies : ὅσῳ δὲ θεινὰ ἔστι, τοσοῦτόν τῃν κηδομένην ἐμφάνει· θεραπεύεται δὲ καὶ διὰ τοῦ, εἰ ἔτερόν γε τολμήσεις· οὐ γὰρ ἀντικρὺς αὐτῇ ἀναιδῆ λέγει, ἀλλ' εἰ ἐβελήσῃε μάχεσθαι τῷ Δίῳ. On s'étonne probablement que la message fasse des remontrances pour sa part. Mais ce n'est pas le seul passage où la personnalité d'Iris se montre. Elle donne des conseils à Neptune, XV, 201-204, après lui avoir transmis un message. *Scholies* : τοιαύτη δὲ ὁράται καὶ ὅτε πρὸς τὸν Πάσειδῶνα πέμπεται, οὐ μόνον τῇν τοῦ ἀγγέλου, ἀλλὰ καὶ τῇν τοῦ συμβούλου ἀποπληροῦσα κῶρον. Dindorf et d'autres mettent entre crochets les cinq vers condamnés par Aristarque. Nous les maintenons purement et simplement.

423. Ἀδεές, *vulgo* ἀδδεές. *Scholies* : ἀδδεές, δι' ἐνός δ, ὁ Ἀρίσταρχος.

425. Ἀπέβη, Iris n'attend pas la réponse; elle part sur la menace, afin que le coup porte en plein. *Scholies* : οὐ περιμένει τῇν ἀποκρίσιν, ἀλλ' ἐν ταῖς ἀπειλαῖς αὐτὰς καταλείπει, πρὸς κατάπληξιν μερίζονα.

428. Νῶϊ, *vulgo* νῶιν, et ἔνεκα, *vulgo* ἐνεκεν. Zénodote, ou quelque autre, aura voulu sans doute que le mètre ne laissât rien à désirer. Mais on disait probablement νῶϊ Feῶ, et la finale α est longue devant πτ. En mettant νῶιν, on fait un solécisme; car la phrase demande un accusatif, et non

Γῶν ἄλλος μὲν ἀπορθίσθω, ἄλλος δὲ βιώτω,
ὅς κε τύχη' κείνος δὲ, τὰ ἄ φρονέων ἐνὶ θυμῷ, 430
Τρωσὶ τε καὶ Δαναοῖσι δικάζετω, ὡς ἐπεικίεός.

Ὡς ἄρα φωνήσασα πάλιν τρέπε μώνυχας ἵππους.
Τῆσιν δ' ὦραι μὲν λῦσαν καλλίτριχας ἵππους·
καὶ τοὺς μὲν κατέδησαν ἐπ' ἀμβροσίησι κήπησιν,
ἄρματα δ' ἔκλιναν πρὸς ἐνώπια παμφανόνωντα. 435

Αὐταὶ δὲ χρυσεόσιν ἐπὶ κλισμοῖσι καθίζον
μίγδ' ἄλλοισι θεοῖσι, φίλον τετιημέναι ἦτορ.

Ζεὺς δὲ πατὴρ Ἴδηθεν εὐτροχον ἄρμα καὶ ἵππους
Οὐλυμπόνδε δίωκε, θεῶν δ' ἐξίκετο θώκους. 440

Τῷ δὲ καὶ ἵππους μὲν λῦσε κλυτὸς Ἐννοσίγαιος,
ἄρματα δ' ἄμ βωμοῖσι τίθει, κατὰ λῖτα πετάσσας·
αὐτὸς δὲ χρύσειον ἐπὶ θρόνον εὐρύοπα Ζεὺς
ἔζετο· τῷ δ' ὑπὸ ποσσὶ μέγας πελεμίζετ' Ὀλυμπος.

un datif. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι τινὲς γράφουσι σὺν τῷ ν, κακῶς.

430. Τὰ ἄ φρονέων, pensant ces choses siennes : se fiant sur ce sujet à ses propres pensées ; jugeant la cause d'après ses lumières propres.

432. Πάλιν τρέπε, *retro vertit*, elle fit rebrousser chemin.

435. Πρὸς ἐνώπια, *ad parietes*. Il s'agit de la muraille extérieure, le long de laquelle régnaient une galerie. L'expression πρὸς ἐνώπια signifie que le char est remis sous la galerie de la façade, le timon dressé contre la paroi. Quant à l'épithète παμφανόνωντα, elle ne fait aucune difficulté, puisqu'on doit supposer le palais construit des matériaux les plus riches et les plus resplendissants. Pourtant quelques uns prétendaient qu'il y a hyperbate, et que l'épithète se rapporte à ἄρματα. C'est même l'opinion qu'Eustathe préfère : θετέον ἄρα ἐναυθα τὴν λέξιν ταύτην ὑπερβατῶς εἰς τὸ ἄρματα, ὃ καὶ οικειότερόν ἐστι μάλιστα.

439. Οὐλυμπόνδε δίωκε, *vulgo* Οὐλυμπόνδ' ἐδίωκε, contrairement aux habitudes de la diction homérique, où l'augment n'est pas la règle, mais l'exception. Ici le verbe δίωκε signifie presser, pousser

en toute hâte. *Scholies* : κατὰ σπουδὴν ἐλαύνειν.

440. Ἐννοσίγαιος, celui qui ébranle la terre, c'est-à-dire Neptune. L'épithète est prise pour le nom propre, comme ailleurs Ἐκχθόλος, Γλαυκῶπις, Ὀλύμπιος, etc.

441. Ἀμ βωμοῖσι, *in suggestibus*, sur une estrade. Le mot βωμός est ici dans son sens propre : élévation où l'on place quelque chose. Les *Scholies* mentionnent une variante, ἀμβώνεσσι, qui d'ailleurs ne change rien au sens, car l'ἀμβων est aussi une estrade : ἐν τοῖς Διογένους, ἀμβώνεσσι. C'est Chrysippe qui avait fait cette correction. Didyme : Χρῦσιππος ὅψ' ἐν προζέρεται· ὃ μέντοι Ἀρίσταρχος δύο μέρη λόγου παραλαμβάνει, καὶ προπερισπᾶ. — Κατὰ λῖτα πετάσσας, ayant employé un voile de lin par-dessus : l'ayant enveloppé d'une étoffe de lin. *Scholies* : καταπετάσας λινοῦν ἱμάτιον, ἀπλώσας. C'était l'usage d'envelopper ainsi les chars, pour les préserver de tout dommage. Voyez V, 193-195, dans le discours de Pandarus à Énée.

443. Πελεμίζετ(ο), *concutiebatur*. Ce n'est pas un ébranlement violent, mais une simple agitation, une sorte de roulis. Le mot πελεμίζω signifie, d'après la tradition

Αἶ δ' οἶαι Διὸς ἀμφὶς Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη
ἦσθην, οὐδέ τί μιν προσεφώνεον οὐδ' ἐρέοντο · 445

αὐτὰρ ὁ ἔγνω ἧσιν ἐνὶ φρεσὶ, φώνησέν τε ·

Τίφθ' οὕτω τετίησθον, Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη ;
Οὐ μὲν θην κάμετόν γε μάχη ἐνὶ κυδιανείρῃ
ὀλλῦσαι Τρῶας, τοῖσιν κότογ αἰνὸν ἔθεσθε. 450

Πάντως, οἷον ἐμόν γε μένος καὶ χεῖρες ἀπτοί,
οὐκ ἂν με τρέψαιαν ὅσοι θεοὶ εἰς' ἐν Ὀλύμπῳ.

Σφῶϊν δὲ πρὶν περ τρόμος ἔλλαθε φαιδίμα γυῖα,
πρὶν πόλεμόν τ' ἰδέειν πολέμοιό τε μέρμερα ἔργα.

ᾧδε γὰρ ἔξερέω, τὸ δέ κεν τετελεσμένον ἦεν ·
οὐκ ἂν ἐφ' ὑμετέρων ὀχέων, πληγέντε κεραυνῷ, 455

ἀψ ἔς Ὀλυμπον ἴκεσθον, ἴν' ἀθανάτων ἔδος ἐστίν.

ᾧς ἔφαθ' · αἶ δ' ἐπέμυξαν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη ·
πλησίαι αἶγ' ἦσθην, κακὰ δὲ Τρώεσσι μεδέσθην.

Ἥτοι Ἀθηναίη ἀκέων ἦν οὐδέ τι εἶπεν,
σκυζομένη Διὶ πατρὶ, γόλος δὲ μιν ἀγριος ἦρει. 460

Ἥρη δ' οὐκ ἔχαδε στῆθος γόλον, ἀλλὰ προσηῦδα ·

Αἰνότατε Κρονίδῃ, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες.

Εὖ νυ καὶ ἡμεῖς ἴδμεν ὅ τοι σθένος οὐκ ἀλαπαδόν ·

antique, mettre en mouvement avec la main : *πολάμη κινεῖν*. C'est donc imprimer un mouvement, plutôt que secouer. Quand Jupiter ébranle l'Olympe, Homère dit ἐλέλιξε. Voyez I, 570. Ainsi *πελεμίζετο*, quoi qu'on lise dans les dictionnaires, indique simplement une ondulation. Eustathe : *προσφυγὸς δὲ λέξις τοιαῦδε ἡρεμαία κινήσει Ὀλύμπου*. Curtius rapporte *πελεμίζω*, ainsi que *πόλεμος*, à la même racine que *πλόσσω*, frapper. Même avec cette étymologie, il n'y a toujours ici que l'idée d'impulsion.

444. *Ἀμφίς, scorsum*, à distance. Elles ne s'assoient point à leur place accoutumée, qui était près de Jupiter. *Scholies* : *ἀμφίς ᾧσθην. οὐκ εἰς τὴν συνήθη ἔδραν, ἀλλ' ἀλλαγῶς πλησίον ἦσθην*. Jupiter fait allusion à cet éloignement, vers 478-479 : οὐδ' εἰ κατὰ νεάτα παῖρατ' ἴκηαι γαίης καὶ πάντοιο.

448. *Θῆν, certes*, dans un sens ironique :

« Vous n'avez pas dû beaucoup vous fatiguer. . . » La leçon vulgaire *ὄην διῦ*, donne le même sens : « Vous n'avez pas eu trop le temps de vous fatiguer. » Suivant Héraclide, Homère avait dit οὐ μέντον κάμετόν γε, et μέντον était du grec d'Argos et de Crète, pour μέντοι, *assurément*. Eustathe cite assez longuement les explications de ce grammairien, mais à titre de simple curiosité. — Κάμετόν γε est la leçon de tout le monde. Dindorf seul donne *καμέτην γε*, leçon de Zenodote rejetée par Aristarque comme faussant la diction : τὸ δὲ κάμετον πρὸς τὸ πρόσωπον, ἀντὶ τοῦ ἐκάμετε, ὃ καὶ συμφωνεῖ.

455. *Πληγέντε*, le masculin pour le féminin duel *πληγείσα*. Voyez plus haut, vers 378, la note sur *προφανέντε*.

457-462. ᾧς ἔφαθ' . . . Voyez IV, 20-25 et les notes sur ces six vers.

463-466. Εὖ νυ καί . . . Voyez plus haut les vers 32-34 et les notes sur ces trois vers.

ἀλλ' ἔμπης Δαναῶν ὄλοφυρόμεθ' αἰχμητῶν,
οἳ κεν δὴ κακὸν οἶτον ἀναπλήσαντες ὄλωνται. 465

[Ἄλλ' ἦτοι πολέμου μὲν ἀφεξόμεθ', εἰ σὺ κελεύεις·
βουλὴν δ' Ἀργείοις ὑποθησόμεθ', ἥτις ὄνησει,
ὡς μὴ πάντες ὄλωνται ὀδυσσαμένοιο τεοῖο.]

Τῆν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς·
Ἵοῦς δὴ καὶ μάλλον ὑπερμενέα Κρονίωνα 470
ὄψαι, αἶ κ' ἐθέλησθα, βοῶπις πότνια Ἥρη,
ὄλλυντ' Ἀργείων πουλὸν στρατὸν αἰχμητῶν.

Οὐ γὰρ πρὶν πολέμου ἀποπαύσεται ὄβριμος Ἔκτωρ,
πρὶν ὄρθαι παρὰ ναῦφι ποδώκεα Πηλείωνα,
ἥματι τῷ, ὅτ' ἂν οἳ μὲν ἐπὶ πρύμνησι μάχωνται, 475
στεῖνει ἐν αἰνοτάτῳ, περὶ Πατρόκλοιο θανόντος.

Ὡς γὰρ θέσφατόν ἐστι· σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγιζώ

466-468. Ἄλλ' ἦτοι... Ces trois vers ne sont point dans le manuscrit de Venise, ni dans la plupart des autres manuscrits. Ils ont été pris plus haut, où ils sont à leur place, pour être transportés ici, où on ne les demandait pas. La pensée est complète après le vers 465, et Junon a tout dit quand elle a fait ses excuses. Voyez les vers 35-37 et la note sur τεοῖο.

470. Ἵοῦς, à l'aurore : demain matin. C'est le génitif du temps.

474. ὄσθαι, *surveilles*, s'être levé.

475-476. ἥματι τῷ... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Comme Aristarque, la plupart des modernes les taxent d'interpolation. On note que les mots οἳ μὲν du premier devraient avoir un corrélatif dans le second, et qu'ils n'en ont pas. Le deuxième indique, dit-on, un fait faux ; car Patrocle n'est pas tué près des navires, et la bataille qui se livre autour de son corps n'a pas pour champ un espace étroit dans le camp. Heyne et d'autres retiennent le premier vers, et ne condamnent que le second. Quelques-uns croient les deux vers parfaitement authentiques : « Une interpolation, dit Dübner, eût peut-être péché contre les formes du style homérique ; mais elle eût été conforme à la fable de l'*Iliade*. Les mots οἳ μὲν, non suivis de οἳ δέ, semblent indiquer que Jupiter veut d'abord entrer dans plus de détails,

mais qu'il s'est arrêté, ajoutant seulement, en dehors de l'ordre des événements : περὶ Πατρόκλοιο θανόντος. » On pourrait même, à la rigueur, faire concorder les deux vers avec les éléments de l'*Iliade*. La bataille où Patrocle est tué commence près des navires, et pour la défense des navires ; et l'*Espace étroit* peut être entendu, du point où se foulaient les guerriers autour du cadavre. Il suffit de séparer les deux circonstances, ἐπὶ πρύμνησι et στεῖνει ἐν αἰνοτάτῳ. C'est ainsi que les scholiastes semblent avoir levé la difficulté. Eustathe accepte nettement les paroles de Jupiter comme un fait qui se réalisera, et στεῖνος est pour lui l'espace qui sépare le mur du fossé, et non point une place resserrée par les vaisseaux : καὶ ὄρα, ὅτι συνεκεραλιώσατο προεθελικῶς, ὅπως πιθανῶς διασκευάζη τὰ ἐρεξῆς· κείτται δ' ἐνταῦθα καὶ τὸ προϊστορηθὲν στεῖνος μεταξύ τῆς τάφρου καὶ τοῦ τείχους.

477-483. Σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγιζώ... Jupiter signifie à Junon que ses bouderies ne lui serviront de rien, quand même elle irait bouder au fin fond de l'univers, en compagnie des Titans vaincus, au lieu de se contenter, comme elle fait aujourd'hui, de se tenir à distance de son époux. Quelques-uns voient ici une idée plus profonde : Jupiter restera inébranlable, quand même Junon irait chercher

χωσμένης, οὐδ' εἶ κε τὰ νεύατα πείραθ' ἴκηαι
 γαίης καὶ πόντοιο, ἴν' Ἰαπετός τε Κρόνος τε
 ἤμενοι οὔτ' αὐγῆς Ἵπερίονος Ἡελίοιο
 τέρποντ' οὔτ' ἀνέμοισι, βαθὺς δέ τε Τάρταρος ἀμυρῖς.
 Οὐδ' ἦν ἐνθ' ἀφίκηαι ἀλωμένη, οὐ σεῦ ἔγωγε
 σκυζομένης ἀλέγω, ἐπεὶ οὐ σέο κύντερον ἄλλο.

480

Ὡς φάτο· τὸν δ' οὔτι προσέφη λευκώλενος Ἴηρ.
 Ἐν δ' ἔπεσ' Ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
 ἔλκον νύκτα μέλαιναν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.
 Τρωσὶν μὲν ῥ' ἀέκουσιν ἔδου φάος· αὐτὰρ Ἀχαιοῖς
 ἀσπασίη, τρίλλιστος, ἐπήλυθε νύξ ἐριδεννή.

485

Τρώων κῆρ' ἀγορήν ποιήσατο φαιδίμοσ' Ἴεκτωρ,
 νόσφι νεῶν ἀγαγὼν, ποταμῷ ἐπὶ δινήνenti,
 ἐν καθαρῷ, ὅθι δὴ νεκῶν διεφάνετο χῶρος.
 Ἐξ ἵππων δ' ἀποβάαντες ἐπὶ χθόνα, μῦθον ἄκουον,
 τὸν ῥ' Ἴεκτωρ ἀγόρευε Διὶ φίλος· ἐν δ' ἄρα χεῖρῖ

490

aux enfers des moyens de le fléchir. C'est, disent-ils, une allusion au serment par le Styx. Mais le texte ne parle que de colère et de dépit (*χωσμένης, σκυζομένης*); et l'explication pure et simple donne un commentaire suffisant de l'*ἀμυρῖς*... ἤσθην des vers 444-445.

480. Ἵπερίονος. Le Soleil était, dit-on, fils d'Hypérion et de Théia. Le mot Ἵπερίων, comme nom patronymique, serait alors pour Ἵπεριονίω, et équivaldrait à Ἵπεριονίδης. Suivant quelques-uns, le Soleil avait pris le nom de son père, après qu'Hypérion eut été précipité dans le Tartare. Suivant d'autres, Ἵπερίων, accolé au mot soleil, n'est qu'une simple épithète peignant l'action du soleil : ἕπερ ἰών, *qui marche au-dessus de nous*. En réalité, Hypérion est simplement un dieu solaire, dont une mythologie postérieure à Homère a fait tantôt le Soleil, tantôt le père du Soleil.

487-488. Τρωσίν... Les Troyens sont fâchés de ne pouvoir achever leur victoire; les Grecs sont heureux d'avoir quelques heures de répit pour reprendre haleine.

488. Τρίλλιστος, trois fois priée : demandée avec d'instantes prières; objet de

tous les vœux. Eustathe : τρίλλιστος, πολυλιτάνευτος· ἐκ τοῦ τρία, ὃ δηλοῖ τὰ πολλὰ, καὶ τοῦ λίσσεισθαι, τὸ παρκαλεῖν.

490. Ποταμῷ, le fleuve, c'est-à-dire le Seamandre.

491. Ἐν καθαρῷ, *in puro*, dans un endroit non encombré. Cette expression est commentée par ce qui suit : *là où un espace apparaissait entre les cadavres*. Selon Eustathe, il y a une idée morale, et νεκῶν dépend de καθαρῷ. Hector a cherché une place qui ne fût point souillée par le carnage. Cela suppose une hyperbate bien forte. Avec le sens littéral, l'idée morale est sous-entendue évidemment. Nous n'avons donc pas besoin de recourir à l'hyperbate.

493-496. Τὸν ῥ' Ἴεκτωρ... Zénodote retranchait ces quatre vers, à cause de l'emprunt fait au chant sixième. Voyez VI, 318-320. Aristarque pensait, au contraire, que la mention de la lance est particulièrement à sa place ici même. Aristonicus : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος οικειότερον ἐνταῦθα κείσθαι λέγει, διὰ τὸ ἐν τῷ στρατεύματι διαλέγεσθαι. Il n'y a rien de superflu.

ἔγχος ἔχ' ἐνδεκάπηγυ· πάροιθε δὲ λάμπετο δουρὸς
αἰχμὴ χαλκείη, περὶ δὲ χρύσεος θέε πόρκης· 495
τῷ ἔγ' ἔρεισάμενος ἔπεα Τρῶεςσι μετηύδα·

Κέλυτέ μευ, Τρῶες καὶ Δάρδανοι ἠδ' ἐπίκουροι·
νῦν ἐφάμην νῆας τ' ὀλέσας καὶ πάντας Ἀχαιοὺς,
ἄψ ἀπονοστήσειν πρὸτ' Ἴλιον ἠνεμόεσσαν·
ἀλλὰ πρὶν κνέφας ἦλθε, τὸ νῦν ἐσάωσε μάλιστα 500

Ἄργείους καὶ νῆας ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.
Ἄλλ' ἦτοι νῦν μὲν πειθώμεθα νυκτὶ μελαίνῃ,
δόρπα τ' ἐφοπλισόμεσθα· ἀτὰρ καλλίτριγας ἵππους
λύσαθ' ὑπέξ ὀχέων, παρὰ δὲ σφισι βάλ्लετ' ἐδωδῆν·
ἐκ πόλιος δ' ἄξεσθε βόας καὶ ἴφια μῆλα 505

καρπαλίμως, οἶνον δὲ μελίφρονα οἰνίζεσθε,
σίτῳ τ' ἐκ μεγάρων, ἐπὶ δὲ ξύλα πολλὰ λέγεσθε,
ὡς κεν παννύχιοι μέσφ' ἠοῦς ἠριγενεΐης
καίωμεν πυρὰ πολλὰ, σέλας δ' εἰς οὐρανὸν ἵκη·
μή πως καὶ διὰ νύκτα κερηκομόωντες Ἀχαιοὶ 510
φεύγειν ὀρμηθῶσιν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.
Μὴ μὲν ἀσπουδί γε νεῶν ἐπιθαῖεν ἔκηλοι·
ἀλλ' ὡς τις κείνων γε βέλος καὶ οἴκοι πέσσει,

494-495. Ἐγχος... Voyez VI, 319-320 et les notes sur ces deux vers.

501. Ἄργείους... Zénodote écrivait autrement le vers : Ἄργείους καὶ νῆας, ἐπεὶ Διὸς ἐτράπετο φρήν. Mais, comme dit Aristarque, ce n'est point Jupiter qui a fait venir la nuit; elle est venue à son heure : οὐ γὰρ κατὰ Διὸς προαίρεσιν νῦξ ἐγένετο.

503. Ἐφοπλισόμεσθα· ἀτὰρ. Dans ce vers, comme dans une foule d'autres, les grammairiens postérieurs à Aristarque avaient fait disparaître Phiatus. La vulgate donne ἐφοπλισόμεσθ'· ἀτὰρ. Zénodote écrivait ἐφοπλίζεσθον, le duel pour le pluriel. Cette leçon est rejetée par Aristarque : συγγεῖ δὲ τὸ οὐτῶν.

506. Οἰνίζεσθε. On a vu οἰνίζομαι, VII, 472, dans le sens d'acheter du vin. Ici, il signifie seulement s'en procurer, en apporter.

508. Μέσφ' ἠοῦς, jusqu'à l'aurore. Le

mot μέσφα est un synonyme poétique de μέγρι.

509. Πυρὰ, des feux. C'est le pluriel de πῦρ.

512. Ἀσπουδί, vulgo ἀσπουδεῖ : sans peine, sans embarras, à loisir. Hector recommande qu'on ne les laisse pas fuir sans obstacle.

513. Κείνων, vulgo τούτων. Scholies : Ἡαρμενίσκος δὲ ἐν τῷ α' πρὸς Κράτητα, ὡς Ἀριστάρχειον γραφὴν προφέρεται, ἀλλ' ὡς τις κείνων γε. — Βέλος πέσσει, soigne une blessure : ait une blessure qui le fasse souffrir, dont la douleur soit sans cesse avec lui. Aristarque a noté ici le sens particulier de βέλος : ἡ διπλῆ, ὅτι βέλος εἶρηκε τὸ τραῦμα, ὁμω-νύμως τῷ τιτρώσκοντι. Le verbe πέσσω signifie mûrir, digérer, couvrir, savourer, jouir d'un bien etc. Il est pris ironiquement, joint à βέλος. Aristophane de Byzance écrivait πέσσοι.

βλήμενος ἢ ἰῶ, ἢ ἔγχεϊ ὄξυόνεντι,
 νηὸς ἐπιθρώσκων· ἵνα τις στυγέησι καὶ ἄλλος 515
 Τρωσὶν ἐφ' ἵπποδάμοισι φέρειν πολύδακρυν Ἄρηα.
 Κήρυκες δ' ἀνὰ ἄστυ Διὶ φίλοι ἀγγελλόντων
 παϊδάς πρωθήβας πολιοκροτάφους τε γέροντας
 λέξασθαι περὶ ἄστυ θεοδμήτων ἐπὶ πύργων· 520
 θηλύτεραι δὲ γυναῖκες ἐνὶ μεγάροισιν ἐκάστη
 πῦρ μέγα καίοντων· φυλακὴ δὲ τις ἔμπεδος ἔστω,
 μὴ λόγος εἰσέλθῃσι πόλιν, λαῶν ἀπεόντων.
 Ὡδ' ἔστω, Τρῶες μεγαλήτορες, ὡς ἀγορεύω.
 [Μῦθος δ', ὅς μὲν νῦν ὑγιῆς, εἰρημένος ἔστω·
 τὸν δ' ἡρῶς Τρώεσσι μεθ' ἵπποδάμοις ἀγορεύσω.] 525
 Εὐχομαι ἐλπόμενος Διὶ τ' ἄλλοισίν τε θεοῖσιν
 ἐξελάαν ἐνθένδε κύνας Κηρессиφορήτους
 [οὓς Κῆρες φορέουσι μελαινάων ἐπὶ νηῶν].
 Ἄλλ' ἦτοι ἐπὶ νυκτὶ φυλάξομεν ἡμέας αὐτοὺς,

517. Ἀγγελλόντων est à l'impératif.

518. Πολιοκροτάφους, aux tempes grises, c'est-à-dire à la tête grise. *Scholies* : πεπολιωμένους, ἀπὸ μέρους. C'est la partie pour le tout. Suivant quelques-uns, il faut prendre l'expression à la lettre, parce qu'il s'agit d'hommes encore vigoureux, et qui commencent seulement à grisonner. Bothe : « Potest tamen fieri ut proprie dicatur illi, quibus *crusta* etiam *viridisque senectus* fuit, ut ait poeta. Nōtum est enim, capitis partem priorem citius quam posteriorem sentire canitiem. »

519. Λέξασθαι, se poster pour la nuit. *Scholies* : ἀντὶ τοῦ ἐγκοιμηθῆναι. Il y a plus que l'idée de réunion, de rassemblement. On peut même entendre : réunir pour faire bonne garde jusqu'au jour. — Θεοδμήτων. Les remparts de Troie avaient été bâtis par Apollon et Neptune. Voy. VII, 452-453.

521. Καίοντων à l'impératif, comme au vers 517 ἀγγελλόντων.

522. Λαῶν, les peuples, c'est-à-dire le peuple armé, les soldats.

523-525. Μῦθος... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque les condamne comme ne correspondant à rien

dans l'*Iliade* : ἀθετοῦνται δύο στίχοι, διότι τῇ ἐξῆς οὐδὲν λέγει. En effet, Hector promet ici de faire un discours le lendemain matin, et il n'y a pas trace ailleurs du discours annoncé.

524. Ὑγιῆς, sain : convenable ; tel que le requiert la circonstance.

526. Εὐχομαι ἐλπόμενος. Zénodote, ἔλπομαι εὐχόμενος. Bekker adopte cette leçon, sauf à écrire Φέλπομαι. Du reste, il a rejeté le vers au bas de la page, avec 523-525 et 527-529.

527. Κηρессиφορήτους, *funestis fati abluetos*, amenés par un funeste destin.

528. Οὓς Κῆρες... Ce vers n'est qu'une glose métrique du mot Κηρессиφορήτους. Aristarque le déclarait interpole. Zénodote ne l'avait pas même écrit. Aristonicus : ἀθετεῖται, ὅτι περισσός· ἐν γὰρ τῷ Κηρессиφορήτους τὸ αὐτὸ συντόμως εἰρηκεν· ὁ δὲ Ζηνόδοτος οὐδὲ ἐγράφεν αὐτόν. Il n'est dans le manuscrit de Venise qu'avec le signe de rejet, l'obel.

529. Ἐπὶ νυκτὶ (comme ailleurs ἐπ' ἡματι, X, 48) dans le sens de ἐπὶ νύκτα : pour la nuit. Quelques anciens textes donnaient même ἐπὶ νύκτα. — Ἡμέας Bothe : « Ἡμέας ineptum est, siquidem

παῦϊ δ' ὑπηροῖσι σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες,
 νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῆσιν ἐγείρομεν ὄξυν Ἴλρηα.
 Εἶσομαι εἴ κέ μ' ὁ Τυδεΐδης κρατερὸς Διομῆδης
 πὰρ νηῶν πρὸς τεῖχος ἀπώσεται, ἢ κεν ἐγὼ τὸν
 χαλκῷ δηώσας ἔναρα βροτόεντα φέρωμαι.
 Λῦριον ἦν ἀρετὴν διαίσειται, εἴ κ' ἐμὸν ἔγχος
 μείνη ἐπερχόμενον· ἀλλ' ἐν πρώτοισιν, οἶω,
 κείσεται οὐτηθεῖς, πολέες δ' ἄμφ' αὐτὸν ἐπαῖροι,

530

535

« hostes observandi erant, non ipsi Tro-
 « jani. Probabiliter Heyneus ἡμέες, quod
 « vereor ne alias quoque restituendum sit
 « Homero. » Cette correction est inutile.
 Les Troyens ne peuvent se bien garder eux-
 mêmes qu'en surveillant très-attentivement
 les Grecs; et ἡμέας donne une idée com-
 plète, tandis que ἡμέες ne serait guère
 qu'une platitude et une cheville.

530. Ὑπηροῖσι, dès l'aurore. C'est l'ad-
 jectif pour l'adverbe. Virgile, *Énéide*, VIII,
 465 : « Nec minus Æneas se *matutinus*
 « agebat. »

534. Ἐγείρομεν au subjonctif, pour
 ἐγείρωμεν.

532. Ὅ est emphatique : le fameux.

535-541. Λῦριον... Quelques-uns des
 derniers éditeurs mettent ces sept vers entre
 crochets. Il est certain qu'Hector exprime
 deux fois la même idée, comme le remarque
 Aristonicus : εἰς γὰρ τὴν αὐτὴν γεγραμ-
 μένοι εἰσι δῖάνοισιν. Mais les deux façons
 dont parle Hector diffèrent totalement
 l'une de l'autre, et la dernière enchérit sur
 la première. Le héros est plein d'espoir et
 de confiance, et il veut faire partager ces
 sentiments à son auditoire. De là son insis-
 tance. La répétition de αὐριον fait une
 transition admirable de la première expres-
 sion à la seconde : « Demain matin j'aurai
 raison de Diomède et de ses amis les plus
 vaillants; oui, quand le soleil viendra
 éclairer le jour de demain. Et je voudrais
 être aussi sûr de devenir un dieu, que je suis
 sûr de remporter la victoire. » Ce n'est
 point là une pure tautologie. C'en est bien
 moins une encore, dans l'amplitude poé-
 tique de l'original. Cependant Aristarque
 admet qu'il y a tautologie. C'est ce qu'il
 indiquait en mettant l'antisigma aux trois
 vers 535-537 et le point aux trois vers

538-540. Voyez, dans notre *Appendice II*,
 la rectification des signes de Villoson
 par Pluygers. On peut donc à la rigueur,
 selon Aristarque, supprimer ou les vers
 535-537 ou les trois suivants. Le vers 541
 resterait, en tout état de cause. Zénodote
 avait retranché les trois premiers. Aristoni-
 cius : Ζηνόδοτος τοὺς πρώτους τρεῖς
 οὐδὲ ἔγραφεν. Zénodote était fidèle ainsi
 à sa pratique ordinaire en fait de répé-
 titions; et peut-être appliquait-il aussi son
 principe de suppression διὰ τὸ ἀπρε-
 πές : il rendait Hector un peu plus
 sage, en lui ôtant une de ses fanfaron-
 nades. Aristarque faisait remarquer que les
 vers 538-540 sont pourtant la fanfaron-
 nade la plus forte : καυχηματικωτέρους
 εἶναι τοὺς λόγους. Mais on ne voit point
 qu'il eût formellement prononcé contre
 eux l'athétèse. Aristonicus : ἐγκρίνει δὲ
 μᾶλλον ὁ Ἀρίσταρχος τοὺς δευτέρους.
 Nous ne pouvons guère supposer que ἐγ-
 κρίνει soit dans le sens de ἀθετεῖ. Il ne
 reste d'ailleurs aucune trace de la prétendue
 athétèse d'Aristarque. Pas un seul des vers
 535-541 n'est marqué de l'obel dans le
 manuscrit de Venise. La note que nous
 venons de transcrire est la seule qui
 touche à la question d'authenticité. Les
 autres sont des remarques insignifiantes :
 sur l'orthographe d'un mot, sur le caractè-
 re *barbare* du souhait d'Hector (τὸ
 ἀγήρωσ διὰ τὸ ω... βαρβαρικὸν τὸ εὐ-
 χεσθαι τὰ ἀδύνατα). Il est fâcheux seule-
 ment que la note d'Aristonicus soit mal
 rédigée, et que le savant compilateur des
Scholies A ait négligé de donner la note de
 Didyme, sous prétexte que Didyme disait
 les mêmes choses qu'Aristonicus. Didyme
 les disait en termes plus clairs peut-être.

535. Ἴν ἀρετὴν διαίσειται, *suam vir-*

ἡελίου ἀνιόντος ἐς αὔριον. Εἰ γὰρ ἐγὼν ὧς
εἶην ἀθάνατος καὶ ἀγήρω·ς ἤματα πάντα,
τιοίμην δ' ὧς τίετ' Ἀθηναίη καὶ Ἀπόλλων,
ὧς νῦν ἡμέρη ἦδε κακὸν φέρει Ἀργείοισιν.

540

᾽Ως Ἐκτωρ ἀγόρευ' ἐπὶ δὲ Τρῶες κελεύθησαν.
Οἱ δ' ἵππους μὲν λῦσαν ὑπὸ ζυγοῦ ἰδρώοντας,
δῆσαν δ' ἱμάντεσσι παρ' ἄρμασιν οἷσιν ἕκαστος·
ἐκ πόλιος δ' ἄξαντο βόας καὶ ἴφια μῆλα
καρπαλίμως, οἶνον δὲ μελίφρονα οἰνίζοντο,
σῆτόν τ' ἐκ μεγάρων, ἐπὶ δὲ ζύλα πολλὰ λέγοντο.

545

[Ἐρδον δ' ἀθανάτοισι τελεήσασα·ς ἐκατόμβας.]
Κνίστην δ' ἐκ πεδίου ἄνεμοι φέρον οὐρανὸν εἴσω
[ἠρεῖαν· τῆς δ' οὔτι θεοὶ μάκαρες θατέοντο,
οὐδ' ἔθελον· μάλα γὰρ σφιν ἀπήχθετο Ἴλιος ἱρή
καὶ Πριάμος καὶ λαὸς εὐμμελίω Πριάμοιο].

550

Οἱ δὲ, μέγα φρονέοντες, ἐπὶ πτολέμοιο γεφύρας
εἴατο παννύχιοι· πυρὰ δὲ σφισι καίετο πολλά.
᾽Ως δ' ὅτ' ἐν οὐρανῷ ἄστρα φαινήν ἀμυρὶ σελήνην

555

tutem perspectam habebit, il saura à quoi s'en tenir sur son courage : il saura s'il est vraiment un héros.

538. Ἡελίου ἀνιόντος ἐς αὔριον, quand le soleil montera pour demain : demain, dès le matin. Eustathe : αὔριον· ἔωθεν, ἅμα ἡλίου ἀνατολῆ.

545-546. Ἐκ πόλιος... Voyez plus haut 505-506 et la note sur le deuxième vers.

548-552. Ἐρδον... Ce tableau manque dans tous les manuscrits de l'*Iliade*. Un seul des six vers (549) s'y trouve, et tient lieu de tout ce passage : Κνίστην δ' ἐκ πεδίου... On ignore pourquoi les Alexandrins n'ont admis que ce vers dans leur texte. Platon cite le passage entier, dans le *Deuxième Alcibiade*, et il le cite comme étant d'Homère. Voyez les Œuvres de Platon, page 249, D. L'éditeur Barnes a rétabli à leur place les quatre vers supprimés, et depuis lors on les trouve dans presque toutes les éditions de l'*Iliade*.

551-552. Ἴλιος... Voyez IV, 164-165, et VI, 448-449.

553. Ἐπὶ πτολέμοιο γεφύρας, sur l'espace qui séparait les deux armées. Voyez la note IV, 374. L'emploi de l'accusatif, avec un verbe comme εἴατο, n'a rien de plus extraordinaire que ce qu'on a vu plus haut vers 442-443 : ἐπὶ θρόνον ἔζετο. Pour être posté quelque part, il faut y être venu comme pour être sur un siège, il faut avoir pris la peine de s'asseoir, ce qui est un mouvement. Il y a en latin des exemples analogues. On dit *insistere vestigiis*; et *positus in se* trouve avec l'accusatif. Quelques anciens textes donnaient γεφύρη au lieu de γεφύρας. Mais Aristarque a préféré l'accusatif pluriel.

555-556. ᾽Ως δ' ὅτ' ἐν... Les critiques de l'école de Zoile taxaient ces vers d'ineptie; car, plus la lune est pleine et brillante, moins les astres ont d'éclat. Aristarque répondait qu'il ne s'agit pas de la lune dans son plein, et que *brillante* n'est qu'une épithète de nature. Eustathe : ἀλλὰ φαινήν λέγει, κατὰ Ἀρίσταρχον, τὴν φῶσει τοιαύτην, κἄν μὴ πλήθουσα εἴη

φαίνεται ἄριπρεπέα, ὅτε τ' ἔπλετο νήνεμος αἰθῆρ·
 ἔκ τ' ἔφανε πᾶσαι σκοπιαὶ καὶ πρόωνες ἄκροι
 καὶ νάπαι· οὐρανὸν δ' ἄρ' ὑπερράγη ἄσπετος αἰθῆρ·
 πάντα δέ τ' εἶδεται ἄστρα, γέγηθε δέ τε φρένα ποιμήν·
 τόσσα μεσηγῆ νεῶν ἦδ' Ἐάνθοιο ῥοάων 560
 Τρώων καιόντων πυρὰ φαίνεται Ἰλιόθι πρό.
 Χίλι' ἄρ' ἐν πεδίῳ πυρὰ καίετο· πᾶρ δὲ ἐκάστῳ
 εἶατο πεντήκοντα, σέλα πυρὸς αἰθομένοιο.
 Ἴπποι δὲ κρῖ λευκὸν ἔρεπτόμενοι καὶ ὄλύρας,
 ἔσταότες παρ' ὄχεσφιν, εὐθρονον Ἡῶ μίμνον. 565

ζωτός. Eustathe répète là ce qu'avait dit Apollonius; mais nous avons la note même d'Aristarque : σελήνην οὕτως οὐ τὴν τότε οὖσαν φαινήν, ἀλλὰ τὴν καθόλου φαινήν.

557-558. Ἐκ τ' ἔφανε... Les éditeurs modernes mettent ces deux vers entre crochets. Si on les retranche, il est difficile de comprendre pour quoi le poète dit πάντα δὲ τ' εἶδεται ἄστρα, aussitôt après avoir dit ἄστρα... φαίνεται ἄριπρεπέα. Avec ces deux vers, la reprise est toute naturelle. Ils n'ont d'autre tort que de se retrouver ailleurs, XVI, 299-300; car ils sont fort beaux, et ils achèvent la peinture. Zénodote les avait supprimés ici, et Aristarque les a marqués d'obels; mais la raison d'athétèse alléguée par Aristarque n'est point probante : ἀθετεῖται, ὅτι οἰκειότερον ἔχει κατὰ τὴν Πατρόκλου ἐπιφάνειαν (XVI, 299). Καὶ ὁ ἐξῆς συναθετεῖται αὐτῷ· ἐκεῖ γὰρ αἰφνιδίον βούλεται ἐπὶ λάμπιν παραστῆσαι αἰφνιδίως Πατρόκλου ἐπιταφέντος. Ce qui est mieux ailleurs peut encore être bien ici.

558. Οὐρανὸν, d'en haut du ciel : par le haut du ciel. — Ὑπερράγη, s'est déchiré : s'est ouvert; se montre sans voiles.

559. Ποιμήν est ici le bouvier. *Scholies* : ποιμήν ἀντί τοῦ βουκόλος· διὰ νυκτός γὰρ αἱ βόες νέμονται.

560. Τόσσα. Quelques anciens textes portaient τοῖα, d'autres ὡς τὰ.

562. Χίλι(α). Zéno. Jote écrivait μύρια, dix mille; chiffre impossible, comme le fait observer Aristarque, puisque les Troyens

et leurs alliés sont moins nombreux que les Grecs : διὰ παντός γὰρ τοὺς βαρβάρους ἐλάσσονας τῶν Ἑλλήνων συνίστησι. L'indéfini μυρία ne serait même pas bon, à cause du πεντήκοντα, vers 563, qui est un nombre défini. C'est évidemment cinquante mille hommes qu'Homère a voulu dire. — Ἰλιόθι πρό, à Iliion en avant, c'est-à-dire en avant d'Iliion (πρὸ τῆς Ἰλίου).

563. Πεντήκοντα, sous-entendu ἄνδρες : cinquante guerriers. — Σέλα pour σέλαϊ, et même pour ἐν σέλαϊ : dans la lueur; éclairés par la lueur. Quelques-uns lisent ici σέλας, fausse leçon qui ne donne aucun sens. *Scholies* : σέλαϊ (hoc est σέλα, Ἰοῖα étant adserit) δὲ γραπτέον, οὐ σέλας.

565. Ἐυθρονον, assise sur un beau char. *Scholies* : εὐθρονον· βασιλικὸν ἢ καλὸν ἄρμα (ἔχουσαν), μεταληπτικῶς. En effet, l'idée de θρόνος revient à celle de δίφρος, et δίφρος, le siège du char, est souvent pris pour le char lui-même. — Nous avons déjà remarqué combien les Alexandrius avaient en la main heureuse dans le choix des pauses qui terminent chacun des chants de l'*Iliade*. Ici, la scène finale est d'une beauté accomplie, et les derniers traits ont quelque chose de sublime : cinquante mille guerriers qui frémissent d'impatience en attendant le retour de l'aurore. J'ai essayé ailleurs de caractériser les descriptions d'Homère. Voyez mon *Histoire de la littérature grecque*, chapitre IV, pages 77-78 de la quatrième édition.

ΙΛΙΑΔΟΣ Ι.

ΠΡΕΣΒΕΙΑ ΠΡΟΣ ΑΧΙΛΛΕΑ. ΛΙΤΑΙ.

Agamemnon réunit les chefs grecs en conseil, et propose qu'on renonce au siège (1-28). Diomède et Nestor combattent énergiquement cette proposition (29-78). Après le repas du soir, Nestor demande qu'on cherche à apaiser la colère d'Achille (79-113). Agamemnon y consent; il se déclare prêt à rendre Briséis, et à payer une compensation en objets de prix (114-161). On envoie à Achille des députés, chargés de traiter de l'accommodement (162-184). Achille accueille avec cordialité la députation (185-224). Discours d'Ulysse et réponse d'Achille (225-431). Discours de Phœnix (432-605). Achille reste inflexible, et résiste à toutes les exhortations (606-668). Consternation des chefs à cette nouvelle; Diomède ranime les courages (669-713).

Ἦς οἱ μὲν Τρῶες φυλακὰς ἔχον· αὐτὰρ Ἄχαιοὺς
θεσπεσίη ἔχε φύζα, φόβου κρυόεντος ἑταίρη·

1. Ἦς οἱ μὲν... On désignait ordinairement ce chant tout entier sous le simple titre de *Λιταί*, les *Prières*, non point seulement à cause de la belle allégorie de Phœnix, mais à raison du caractère des discours adressés à Achille par les députés. Eustathe : διὰ τὴν πρὸς Ἄχιλλεα πρεσβείαν τῶν Ἑλλήνων, οἱ ἐκείνων συμμαχεῖν ἐλιτάζοντο. Le chant IX est, avec le premier et le second, celui qu'ont le plus célébré et commenté les rhéteurs anciens. Il est tout en plaidoyers, comme dit Eustathe : πάνυ δὲ ἐναγώνιος ἡ ῥαψωδία. Les *Scholies* contiennent beaucoup de remarques qui viennent des écoles où l'on apprenait à composer des discours. Quintilien fait voir, surtout dans le neuvième chant, la perfection de l'art oratoire. *Institution*, X, 1, 47 : « Nonne « vel *nonus liber*, quo missa ad Achillem « *legatio continetur*, vel in primo inter « *duces illa contentio*, vel *dictæ in secundo*

« *sententiæ*, omnes *litium ac consiliorum* « *explicant artes?* »

2. Φύζα et φόβος, malgré le mot ἑταίρη, sont pris au propre, et n'indiquent point des personnifications; pas plus que, dans Eschyle (*Agamemnon*, vers 494-495), la *poussière sœur de la boue*, ou (*Sept contre Thèbes*, vers 494) la *fumée sœur du feu*. On voit ici que φύζα et φόβος ne sont point termes absolument synonymes. Tous deux signifient *la fuite*; mais φόβος est la fuite pure et simple, tandis que φύζα est une fuite honteuse, la fuite des lâches. Apollonius : Ἀρίσταρχος σεσημείωται ὅτι συνήθως φόβος ἐπὶ τῆς φυγῆς, φύζα δὲ ἐπὶ τῆς μετὰ δειλίας φυγῆς. Les *Scholies* et Eustathe confirment le témoignage d'Apollonius. Dans la tradition alexandrine, φύζα étoit interprété ici, comme partout ailleurs, une chose et non une personne; car on entendait θεσπεσίη, *divine*, dans le sens de πολλή, grande, extraordinaire.

πένθει δ' ἀτλήτω βεβολήατο πάντες ἄριστοι.

Ὡς δ' ἄνεμοι δύο πόντον ὄρινοντο ἰχθυόεντα,

Βορρῆς καὶ Ζέφυρος, τῶτε Θρήκηθεν ἄητον,

5

ἐλθόντ' ἐξαπίνης· ἄμυδις δέ τε κῦμα κελαινὸν

κορβύεται· πολλὸν δὲ παρέξ ἄλα φύκος ἔχευαν·

ὧς ἐδαίζετο θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν Ἀχαιῶν.

Ἀτρείδης δ', ἄχει μέγ' ἄλω βεβολημένος ἦτορ,

φοῖτα κηρύκεσσι λιγυφθόγοισι κελεύων

10

κλήδην εἰς ἀγορὴν κικλήσκειν ἄνδρα ἕκαστον,

3. Βεβολήατο. Zénodote et d'autres anciens lisaient βεβλήατο. Mais Aristarque a noté dans Homère l'existence de deux formes différentes, suivant qu'il s'agit des blessures morales ou des blessures physiques; et la leçon βεβλήατο confond les choses : ἡ διπλή, ὅτι ἐνίοι βεβλήατο· καὶ Ζηνόδοτος οὕτως· ἐπὶ δὲ τῆς κατὰ ψυχὴν τρώσεως καὶ ἀλγηδόνας αἰεὶ τοῦτο (scilicet βεβολήατο, ou la forme commençant par βεβο) τάττει, ἐπὶ δὲ τῆς κατὰ σῶμα πληγῆς οὐκέτι οὕτως.

4. Ἄνεμοι. Aristophane de Byzance lisait ἀνέμοι au duel.

5. Βορρῆς, *vulgo* Βορέης. Même avec la leçon vulgaire, la prononciation donnait la valeur d'un spondée. On articulait fortement le ρ, et on prononçait *eh* d'une seule émission de voix. C'est ce que démontre la forme Βορρῆς, qu'a préférée Porphyre. C'est à tort que Bothe voit dans Βορέης un véritable anapeste; et c'est bien plus à tort qu'il explique l'emploi de l'anapeste, au début d'un vers, par ces trois exemples : πλέονές κε μνηστῆρες, *Odyssée*, XVIII, 247; Βριάρεω, *Théogonie*, vers 617; *fluviorum*, *Géorgiques*, I, 482. En effet, πλέονες est un spondée par synizèse; le vers d'Hésiode commence par un tribraque, puisque l'ω de Βριάρεω fait partie du pied suivant; et le *fluviorum* de Virgile comptait pour trois longues, *é* étant pris pour consonne : *fluvjorum*. — Θρήκηθεν. Le zéphyre est un vent violent (voyez la note II, 147); mais il souffle du sud-ouest, et non du nord. Homère semble ici considérer la Thrace comme la patrie commune de tous les vents; ou, selon quelques-uns, il veut seulement indiquer les combats que se livrent, sur la mer de

Thrace, Borée et le zéphyre; ou, suivant d'autres, il a mis le zéphyre en compagnie de Borée, sans autre raison sinon qu'ils sont violents tous deux. Il y a encore d'autres explications. C'est bien le cas de répéter la maxime d'Aristarque : ὧς ποιητικὸν παραιτεῖται. Il n'y a là qu'une licence de poète.

7. Κορβύεται, *in acervum attollitur*, s'amoncelle. *Scholies* : κορυφαῖται, αὔξεται. On fait venir ce verbe de κόρυς, κόρυθος, casque. C'est un ἀπαξ εἰρημένον. On a vu ailleurs κορύσσομαι, dans le même sens qu'ici κορβύομαι. Voyez la note IV, 424. — Παρέξ ἄλα, *extra mare*, hors de la mer : sur le bord de la mer. Eustathe : ἔξω μὲν ἄλλος, παρ' αὐτὴν δὲ, ἦτοι ἐγγὺς αὐτῆς.

9. Βεβολημένος. Voyez plus haut la note sur le vers 3. Aristarque répète ici son observation : ἡ διπλή, ὅτι πάλιν τὸ βεβολημένος διὰ τοῦ ο ἐπὶ ψυχῆς λέγει.

11-12. Κλήδην... Ces deux vers sont parfaitement expliqués dans les *Scholies*. Agamemnon ne convoque point une assemblée générale, car il aurait eu affaire à des esprits fort mal disposés. Il fait prévenir nominativement les guerriers dont il est sûr : τὸ μὲν πλήθος οὐ συνάγει· ἐπεὶ ἐν ταῖς δυσπραγαίαις ὀργίζονται τοῖς ἄρχουσιν... κατ' ὄνομα δὲ τοὺς ἀρίστους συνάγει, ἵνα μὴ ἐκπυστα γένηται τοῖς πολεμίοις τὰ πρασσόμενα· ἢ καὶ πρὸς τὸ μὴ ταράξει τοὺς οἰκίους. Il est évident dès lors que αὐτός δὲ μετὰ πρώτοισι πονεῖτο n'est qu'un développement de φοῖτα, *il allait et venait*. Bothe entend qu'Agamemnon traite *avec les chefs*, tandis que les hérauts traitent avec la multitude.

μηδὲ βοᾶν· αὐτὸς δὲ μετὰ πρῶτοισι πονεῖτο.
 Ἴζον δ' εἰν ἀγορῇ τετιηότες· ἂν δ' Ἀγαμέμνων
 ἴστατο δακρυχέων, ὥστε κρήνη μελάνυδρος,
 ἦτε κατ' αἰγίλιπος πέτρης ὄνοφερὸν χέει ὕδωρ· 15
 ὡς ὁ βαρὺ στενάχων ἔπε' Ἀργείοισι μετηύδα·
 ὦ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
 Ζεὺς με μέγα Κρονίδης ἄτη ἐνέδθησε βαρείη·
 σχέτλιος, ὃς τότε μὲν μοι ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν
 Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι, 20
 νῦν δὲ κακὴν ἀπάτην βουλεύσατο, καὶ με κελεύει
 δυσκλέα Ἄργος ἰκέσθαι, ἐπεὶ πολὺν ὤλεσα λαόν.
 Οὕτω που Διὶ μέλλει ὑπερμενεῖ φίλον εἶναι,
 ὃς δὴ πολλῶν πολλῶν κατέλυσε κάρηνα
 ἠδ' ἔτι καὶ λύσει· τοῦ γὰρ κράτος ἐστὶ μέγιστον. 25
 Ἄλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἶπω, πειθώμεθα πάντες·
 φεύγωμεν σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
 οὐ γὰρ ἔτι Τροίην αἰρήσομεν εὐρυάγυιαν.
 Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῆ·
 Δὴν δ' ἄνεω ἦσαν τετιηότες υἱεὺς Ἀχαιῶν· 30

Agamemnon aide les hérauts dans leur besogne, voilà tout. Ce sera un conseil, mais un conseil nombreux, et non pas seulement la réunion ordinaire des généraux. Aussi Agamemnon se donne-t-il du mouvement μετὰ πρῶτοισι, *in primis*: des premiers; avec plus d'activité que les hérauts mêmes.

14-16. Ἰστατο... Zénodote réduisait ces trois vers à un seul: Ἰστατο δακρυχέων, μετὰ δ' Ἀργείοισιν εἶπεν. Il trouvait sans doute la comparaison injurieuse pour la majesté royale. C'était détruire la poésie et l'émotion. Aristarque: ἀναγκαῖα δὲ ἐστὶν εἰς αὐξήσιν.

14. Μελάνυδρος, aux eaux noires: aux eaux profondes. *Scholies*: βαθεῖα· τοῦ γὰρ μελαινέσθαι αἴτιον τὸ βάθος.

16. Ὡς ὁ βαρὺ στενάχων. Quelques anciens textes donnaient, ὡς ὄγε δακρυχέων.

17-28. ὦ φίλοι, ... Voyez II, 140-148, 139-141, et les notes sur ces douze vers.

23-25. Οὕτω που... Vers marqués

d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance et Aristarque considéraient ces trois vers comme mal placés ici, parce que cette fois il n'y a plus de feinte, et qu'Agamemnon est réellement disposé à partir: ἀθετοῦνται στίχοι τρεῖς, ὅτι ἄμεινον ταῦτα λέγειν ἐν τῇ ἀποπειρῇ· νῦν δὲ οὐκ ἀποπειρᾶται, ἀλλὰ περὶ ἀποστάσεως ἀληθῶς λέγει, ἐγκυρηκῶς τοῖς τοῦ Διὸς ἐλαττώμασι. Quelques modernes proposent de retrancher aussi les vers 21-22; mais ils ne donnent pas des raisons bien concluantes. L'athétèse alexandrine est elle-même d'une rigueur excessive. Nous faisons comme Dindorf, qui n'a rien mis entre crochets. Ce passage est un de ceux où Zénodote avait appliqué son principe, *Point de répétitions inutiles*. Aristoniceus rappelle à ce propos quelle était la pratique habituelle du critique alexandrin: τοιοῦτος δὲ ἐστὶν ἐπὶ τῶν ὀτιροσομένων. La note d'Aristoniceus est mise à tort, dans les *Scholies*, aux vers

ὄψε δὲ δὴ μετέειπε βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης·

Ἄτρεϊδῆ, σοὶ πρῶτα μαχήσομαι ἀφραδέοντι,
ἢ θέμις ἐστίν, ἀνάξ, ἀγορῆ· σὺ δὲ μὴ τι χολωθῆς.
Ἄλκην μὲν μοι πρῶτον ὀνειδίσας ἐν Δαναοῖσιν,
φᾶς ἔμεν ἀπτόλεμον καὶ ἀνάλκιδα· ταῦτα δὲ πάντα 35
ἴσασ' Ἀργείων ἡμὲν νέοι ἠδὲ γέροντες.

Σοὶ δὲ διάνοιχα δῶκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω·
σκήπτρω μὲν τοι δῶκε τιμηῆσθαι περὶ πάντων,
ἄλκην δ' οὔτοι δῶκεν, ὅ τε κράτος ἐστὶ μέγιστον.

Δαιμόνι', οὔτω που μάλα ἔλπειαι υἱας Ἀχαιῶν 40
ἀπτολέμους τ' ἔμεναι καὶ ἀνάλκιδας, ὡς ἀγορεύεις;

Εἰ δὲ σοὶ αὐτῶ θυμὸς ἐπέσσυται ὥστε νέεσθαι,
ἔρχεο· πάρ τοι ὁδὸς, νῆες δέ τοι ἄγχι θαλάσσης
ἐστᾶσ', αἶ τοι ἔποντο Μυκῆνηθεν μάλα πολλάι.

Ἄλλ' ἄλλοι μενέουσι καρηκομόωντες Ἀχαιοί, 45
εἰσόκε περ Τροίην διαπέρσομεν. Εἰ δὲ καὶ αὐτοί,
φευγόντων σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·

29-31, puisqu'il y est fait mention du vers 22 : τὴν δὲ συνέπειαν οὕτως ποιεῖ, δυσσκέλεα Ἄργος ἰκέσθαι. Ceci veut dire que Zénodote mettait le vers 26 à la suite du vers 22.

31. Ὁψέ, tard : à la fin. Diomède était un des plus jeunes chefs. Il ne se décide à parler, que quand il voit que pas un des anciens n'est disposé à ouvrir la bouche. Eustathe : ὄψε· διὰ τὴν νεότητα.

32. Πρῶτα. Diomède s'indigne que personne ne proteste contre les paroles d'Agamemnon. Agamemnon est le premier coupable; mais les autres ne sont pas innocents. *Scholies* : εἰπὼν τὸ πρῶτα, δηλοῖ ὡς καὶ τοῖς ἄλλοις ἐπιμέμφεται, τῆ φυγῆ διὰ τῆς σιωπῆς συναινοῦσι. — Μαχήσομαι, *adversabor*, j'exprimerai une opinion contraire.

33. Ἡ θέμις ἐστίν, *vulgo* ἢ θέμις ἐστίν. Voyez la note II, 73. Il y a convenue de n'employer d'autre arme que le discours, puisqu'on est en assemblée, et non sur un champ de bataille. — Ἀγορῆ ἐκκινᾷ αὖ ἐν ἀγορῆ.

34-35. Ἀλκὴν.... Allusion aux reproches d'Agamemnon, IV, 370-373 et 399-400.

36. Ἡμὲν νέοι. Zénodote écrivait ἡγήτορες; correction rejetée par Aristarque : βέλτιον δὲ καθολικώτερον γεγράφθαι.

37. Διάνοιχα, en faisant deux parts; en ne te donnant pas le tout; en ne t'accordant qu'une des deux portions. *Scholies* : τὴν τιμὴν εἰς δύο διελὼν καὶ μερίσας, τὸ ἕτερόν σοι ἔδωκε· λέγει δὲ τὸ βασιλεύειν.

43. Πάρ pour πάρα, c'est-à-dire πάρεστι : *adest*, est là; est ouverte.

44. Μυκῆνηθεν. Mycènes n'était pas un port de mer; mais les vaisseaux d'Agamemnon venaient des ports du royaume de Mycènes. Il ne faut pas prendre l'expression au pied de la lettre. Aristarque regardait ce vers comme superflu; mais il ne le condamnait pas à titre d'absurdité géographique : ἀθετεῖται, ὅτι περισσός ἐστι. Le motif d'athétèse n'est point fondé. Nous sommes chez un poète.

46. Εἰ δὲ καὶ αὐτοί, *si eux aussi*; sous-entendu, *veulent fuir*. *Scholies* : ὑποστικτέον εἰς τὸ αὐτοί· καὶ λείπει τὸ θέλουσι φυγεῖν.

47. Φευγόντων à l'impératif : qu'ils fuient. Les rhéteurs remarquaient cet

νωϊ δ', ἐγὼ Σθένελός τε, μαχησόμεθ', εἰσόκε τέκμων
Ἰλίου εὐρωμεν· σὺν γὰρ θεῶ εἰλήλουθμεν.

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπίαχον υἷες Ἀχαιῶν,
μῦθον ἀγασσάμενοι Διομήδεος ἵπποδάμοιο. 50

Τοῖσι δ' ἀνιστάμενος μετεφώνεεν ἵπποτα Νέστωρ·

Τυδείδῃ, πέρι μὲν πολέμῳ ἔνι καρτερός ἐσσι,
καὶ βουλῇ μετὰ πάντας ὀμήλικας ἔπλευ ἄριστος·
οὔτις τοι τὸν μῦθον ὀνόσσειται, ὅσσοι Ἀχαιοί,
οὐδὲ πάλιν ἐρέει· ἀτὰρ οὐ τέλος ἴκεο μῦθων. 55

Ἥ μὲν καὶ νέος ἐσσί, ἐμὸς δέ κε καὶ πάϊς εἶης
ὀπλότατος γενεῆφιν· ἀτὰρ πεπνυμένα βάζεις
Ἀργείων βασιλῆας, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπες.
Ἄλλ' ἄγ' ἐγὼν, ὅς σεῖο γεραίτερος εὐχομαι εἶναι,
ἐξείπω καὶ πάντα διῆξομαι· οὐδὲ κέ τίς μοι 60

exemple de style coupé. Ils y voyaient une façon admirable d'exprimer la colère. *Scholies* : κομματικῶς δὲ εἶπεν, μιμούμενος τὸν θυμούμενον.

48. Τέκμων, la fin : la destruction. Voy. la note VII, 30. Racine a imité ce mouvement, *Iphigénie*, I, II. C'est Achille qui parle : « Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger, Patrocle et moi, Seigneur, nous irons vous venger. »

53. Ἡέρι, adverbe : *valde* ou *eximie*, supérieurement.

56. Πάλιν, à rebours : dans un sens opposé. Πάλιν ἐρέει, contredira. *Scholies* : τὸ πάλιν οὐκ ἐστὶν ἐκ δευτέρου, ὡς ἡμεῖς, ἀλλ' ἀντι τοῦ, ἔμπαιιν ἐρεῖ, ἐναντίως. — Ἄτὰρ οὐ τέλος ἴκεο μῦθων, mais tu n'as pas atteint la fin de tes paroles : mais tu n'as pas dit tout ce qu'il y avait à dire. Nestor veut une conclusion pratique. *Scholies* : οὐ μὴν τέλος ἐπέθηκας τῷ λόγῳ σου· τὰ μὲν γὰρ πρὸς τὸν βασιλέα δεόντως εἰρήσθαι, ἐλλείπειν δὲ τὰ τῆς συμβουλῆς καὶ παραφυλακῆς, ἅτινα αὐτὸς ἀναπύροισι.

57. Ἡ μὲν, *vulgo* ἦ μὴν. Je rétablis, d'après Aristarque, l'orthographe primitive : μὲν dans le sens de μὴν. *Scholies* : αἱ Ἀριστάρχου, ἦ μὲν καὶ νέος.

59. Ἀργείων... Dindorf met ce vers entre crochets. Bekker le rejette au bas de la page. Il est certain que le texte

présente quelques difficultés. Mais ce sont des difficultés peu sérieuses. Le verbe βάζειν avec deux accusatifs est plusieurs fois dans Homère. Le pluriel βασιλῆας fait allusion en général à la façon dont Diomède parle dans le conseil des gérontes, et ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπες justifie l'éloge général par un exemple particulier, à savoir, le discours que Diomède vient de prononcer. Il y a un sens complet si l'on s'arrête à βάζεις, cela est incontestable : mais ce qui suit βάζεις ajoute des nuances, et achève poétiquement la pensée. Eustathe explique par une ellipse l'accusatif de la personne avec βάζω : ἐστὶν ἐν τοῦτοις ἐλλιπές προθέσεως. Mais il n'est pas plus étonnant de dire βάζειν avec deux accusatifs, que λέγειν ou εἰπεῖν ou même διδάσκειν. Bothe interprète βασιλῆας par *Agamemnonem*. Il n'y a aucune raison de restreindre la valeur de ce pluriel. C'est plus qu'une emphase poétique. Si βασιλῆας était pour βασιλῆα, il y aurait tautologie, et tautologie tout à fait puérile. Bothe devrait conclure alors à la suppression du vers, et il n'a pas même exprimé un doute sur son authenticité.

61. Διῆξομαι, *persequarem*, j'expliquerai en détail. Eustathe : ἀντι τοῦ διεξέλθω, διεξοδεύσω τῷ λόγῳ. Bothe : « *Sensu si-
« mili nostrates dicunt etivas du chgehen.* » Le verbe allemand *durchgehen*, propre-

μῦθον ἀτιμήσει', οὐδὲ κρείων Ἀγαμέμνων.
 Ἀφρήτωρ, ἀθέμιστος, ἀνέστιός ἐστιν ἐκεῖνος
 ὅς πολέμου ἔραται ἐπιδημίου, ὀκρυδέντος.
 Ἄλλ' ἦτοι νῦν μὲν πειθώμεθα νυκτὶ μελαίνῃ, 65
 δόρπα τ' ἐροπλισόμεσθα· φυλακτῆρας δὲ ἕκαστοι
 λεξάσθων παρὰ τάφρον, ὀρυκτὴν τείχεος ἐκτός.
 Κούροισιν μὲν ταῦτ' ἐπιτέλλομαι· αὐτὰρ ἔπειτα,
 Ἄτρείδῃ, σὺ μὲν ἄρχε· σὺ γὰρ βασιλεύτατός ἐσσι.
 Δαίνυ δαῖτα γέρουσιν· ἔοικέ τοι, οὔτοι ἀεικές. 70
 Πλεῖαί τοι οἴνου κλισίαι, τὸν νῆες Ἀχαιῶν
 ἡμάτιαι Θρήκηθεν ἐπ' εὐρέα πόντον ἄγουσιν·
 πᾶσά τοι ἐσθ' ὑποδεξίῃ, πολέσιν γὰρ ἀνάσσεις.
 Πολλῶν δ' ἀγρομένων, τῷ πείσειαι ὅς κεν ἀρίστην
 βουλήν βουλευσῆ· μάλα δὲ χρεῶ πάντας Ἀχαιούς 75
 ἐσθλῆς καὶ πυκινῆς, ὅτι δῆϊοι ἐγγύθι νηῶν

ment traverser, signifie aussi passer en revue, traiter méthodiquement.

63-64. Ἀφρήτωρ, ... Ces deux vers étaient souvent cités en proverbe. On leur donnait une acception générale. Mais Nestor, ici, fait seulement allusion aux conséquences fâcheuses du mauvais accord entre les chefs. *Scholies* : λέγει δὲ τοῦτο αἰνιττόμενος τὸν Ἀχιλλέα. C'est un conseil à l'adresse d'Agamemnon. Nestor invite implicitement le chef des confédérés à remettre la paix dans le camp.

66. Φυλακτῆρας, *vulgo* φυλακτῆρες. *Scholies* : Ἀρίσταρχος δὲ, φυλακτῆρας. La vulgate confond les gardes avec leurs chefs; la leçon d'Aristarque les distingue. Elle donne ainsi un sens plus net, mieux d'accord avec la suite.

67. Λεξάσθων à l'impréatif, pour λεξάσθωσαν : *colligunt*. Avec la vulgate φυλακτῆρες : *excubant*. Voy. la note VIII, 519. — Παρὰ τάφρον. Aristarque note qu'on lisait aussi περὶ τάφρον.

70. Ἐοικέ τοι, οὔτοι ἀεικές. Remarquez ce pléonasmе, ou plutôt cet enchérissement par le tour négatif.

72. Ἡμάτιαι, *quotidianæ*, arrivant chaque jour. *Scholies* : ἀνὰ ἐκάστην ἡμέραν, ἢ διὰ μιᾶς ἡμέρας. La seconde explication se rapporte à la brièveté du trajet; mais la

première est préférable, et explique mieux l'abondance du vin chez Agamemnon. — Θρήκηθεν. On a vu, VII, 467, un convoi de vin arrivant de Lemnos. Il est probable que Θρήκηθεν désigne aussi bien les îles voisines de la Thrace que la Thrace elle-même. La Thrace avait d'ailleurs des vignerons fameux, par exemple celui de Maronée, situé entre le lac d'Ismare et la mer Égée.

73. Ὑποδεξίῃ, réception : moyen de recevoir; ce qui est nécessaire pour bien traiter des hôtes. *Scholies* : πάρεστί σοι ἀφθόνως ἢ πρὸς ὑποδοχὴν θαψίλεια. On suppose que la pénultième du mot ὑποδεξίῃ devient longue par le fait de l'accent. — Πολέσιν γὰρ ἀνάσσεις, *vulgo* πολέεσσι δ' ἀνάσσεις. Le sens est d'ailleurs identique. *Scholies* : αἱ Ἀριστάρχου οὕτως εἶχον, διὰ τοῦ γὰρ, πολέσιν γὰρ ἀνάσσεις.

74. Ἀγρομένων, rassemblés. C'est une syncope pour ἀγερομένων, de ἀγερόμην, ἡγερόμην, aoriste second moyen d'ἀγείρω.

75. Χρεῶ, monosyllabe. Ce substantif, ici comme dans plusieurs autres passages, équivaut au verbe χρῆ, *opus est*. Il y a ellipse de ἰκάνει, qu'Homère exprime quelquefois avec χρεῶ, et qui explique l'accusatif dans cette phrase.

καίουσιν πυρά πολλά· τίς ἂν τάδε γηθήσειεν ;
 Νύξ δ' ἠδ' ἠὲ διαρραίσει στρατὸν ἠὲ σαώσει.

ᾠς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον, ἠδ' ἐπίθοντο.

Ἐκ δὲ φυλακτῆρες σὺν τεύχεσιν ἐσσεύοντο 80
 ἄμφι τε Νεστορίδην Ἰφασυμήδεα, ποιμένα λαῶν,
 ἠδ' ἄμφ' Ἀσκάλαρον καὶ Ἰάλμενον, υἱὰς Ἄρηος,
 ἄμφι τε Μηριόνην, Ἀφαρῆά τε Δηίπυρόν τε,
 ἠδ' ἄμφι Κρείοντος υἷον, Λυκομήδεα δῖον.

Ἐπὶ ἔσαν ἠγεμόνες φυλάκων, ἑκάτῳ δὲ ἐκάστω 85
 κοῦροι ἅμα στείχον, δολίχ' ἔγχεα χερσὶν ἔχοντες·
 καὶ δὲ μέσον τάφρου καὶ τείχεος ἴζον ἰόντες·
 ἔνθα δὲ πῦρ κήαντο, τίθεντο δὲ δόρπα ἕκαστος.

Ἄτρείδης δὲ γέροντας ἀριστέας ἤγεν Ἀχαιῶν 90
 ἐς κλισίην, παρὰ δὲ σφι τίθει μενοεικέα δαίτα.

Οἱ δ' ἐπ' ὀνειδιῖ ἐτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,
 τοῖς δὲ γέρων πάμπρωτος ὑφαίνειν ἤρχετο μῆτιν,
 Νέστωρ, οὗ καὶ πρόσθεν ἀρίστη φαίνετο βουλή·

ὃ σφιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν· 95

Ἄτρείδη κύδιστε, ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,

77. Τάδε. On a déjà vu γηθέω avec l'ac-
 cusatif, VIII, 378. Il n'y a point d'ellipse :
 c'est une forme dont on trouve des exem-
 ples ailleurs même que chez Homère. *Scho-*
lies : οὐ λείπει τὸ ὄρων, ἀλλ' ἔστι πα-
 λαία συνήθεια· ἀλλ' ἕτερον ἦσθην
 (Aristophane, *Acharniens*, vers 13), καὶ ἐν
 Πανόπταις ὁ Κρατίος· γέγηθα τὸν
 ἀνδρα.

81. Ἄμφι est ici au propre. Les gardes
 se rangent sous leurs chefs.

83. Ἀφαρῆά τε... Apharée et Déipyre,
 inconnus d'ailleurs, sont tués plus tard.
 L'un par Énée, l'autre par Héleus. Voy.
 XIII, 541 et 578.

84. Υἷον a la première syllabe brève,
 comme on l'a vue brève dans υἱός, VI, 130.
 — Λυκομήδεα. Lycomède fils de Créon
 reparaitra, XII, 366 et XVII, 346.

88. Δόρπα, *vulgo* δόρπον. *Scholies* :
 Ἀρίσταρχος μετὰ τοῦ α, δόρπα. Notre

vulgate est une correction de grammairien
 ennemi des hiatus. Zénodote, au lieu de
 δόρπα ἕκαστος, écrivait δαίτα θάλειαν,
 correction qu'Aristarque déclare inepte,
 vu la tristesse des circonstances : ἄτοπον
 γὰρ θαλιάζειν τοὺς πένθει ἀτλήτω τὴν
 ψυχὴν βεβλημένους.

89. Γέροντας : les chefs qui faisaient
 partie du conseil, quel que fût d'ailleurs
 leur âge. — Ἀριστέας, *vulgo* ἀολλέας.
Scholies : Ἀρίσταρχος, ἀριστέας.

91. Ὀνειά(τα), les bonnes choses dont
 il leur était donné de jouir. Les glossogra-
 phes faisaient partout de ce mot un syno-
 nyme de βρώματα. Aristarque l'entend,
 en général, πάντα τὰ ὄνησιν τινα περι-
 ποιοῦντα. Ici, il n'y a aucun inconvénient
 à traduire par *mets*. Ce vers et le suivant
 sont répétés plus bas, 121-122.

92. Αὐτὰρ ἐπεὶ... Voyez I, 469 et la
 note sur ce vers.

ἐν σοὶ μὲν λήξω, σέο δ' ἄρξομαι, οὐνεκα πολλῶν
 λαῶν ἐσσι ἀναξ, καὶ τοι Ζεὺς ἐγγυάλιξεν
 σκήπτρόν τ' ἠδὲ θέμιστας, ἵνα σφίσι βουλευήσθαι.
 Τῷ σε χρῆ πέρη μὲν φάσθαι ἔπος ἠδ' ἐπακοῦσαι, 100
 κρηῆναι δὲ καὶ ἄλλω, ὅτ' ἂν τινα θυμὸς ἀνώγη
 εἰπεῖν εἰς ἀγαθόν· σέο δ' ἔξεται ὅττι κεν ἄρχῃ.
 Λυτὰρ ἐγὼν ἐρέω ὡς μοι δοκεῖ εἶναι ἄριστα.
 Οὐ γάρ τις νόον ἄλλος ἀμείνονα τοῦδε νοήσει,
 οἷον ἐγὼ νοέω, ἡμὲν πάλαι ἠδ' ἔτι καὶ νῦν, 105
 ἐξέτι τοῦ ὅτε, Διογενὲς, Βρισηίδα κούρην
 χωομένου Ἀχιλλῆος ἔβης κλισίῃθην ἀπούρας,
 οὔτι καθ' ἡμέτερόν γε νόον. Μάλα γάρ τοι ἔγωγε
 πόλλ' ἀπεμυθεόμην· σὺ δὲ, σῶ μεγαλήτορι θυμῷ
 εἶξας, ἄνδρα φέριστον, ὃν ἀθάνατοὶ περ ἔτισαν, 110
 ἠτίμησας· ἐλὼν γὰρ ἔχεις γέρας. Ἄλλ' ἔτι καὶ νῦν
 φραζώμεσθ' ὡς κέν μιν ἀρεσσάμενοι πεπιθωμεν
 δῶροισίν τ' ἀγανοῖσιν ἔπεσσί τε μελιχίοισιν.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·

97. Ἐν σοὶ.... *Scholies* : Σὺ μοι ἀρχὴ καὶ τέλος τῶν λόγων πάλιν γενήσῃ. Virgile, *Églogues*, VIII, 41 : « A te principium, tibi desinet. »

100. Πέρη, adverb : plus que pas un. — Φάσθαι ἔπος, articuler la parole : émettre un avis motivé.

102. Σέο δ' ἔξεται, *te autem penes erit*, dépendra d'ailleurs de toi : c'est toi qui décideras. — Ὅττι κεν ἀρχῃ, quel avis doit prévaloir. C'est l'explication des Alexandrins. *Scholies* : ὅ, τι ἂν κρατῆ καὶ συμφέρῃ. Les philologues modernes entendent ici ἀρχω dans le sens de *commencer*, et rapportent le verbe à ἄλλος sous-entendu : « Quelle que soit la mesure dont un autre ait pris l'initiative. »

106. Διογενὲς. Le manuscrit de Venise Διογενεὺς, se rapportant à Ἀχιλλῆος. Eustathe indique cette leçon : γράφεται καὶ ὅτε Διογενεὺς, ὁμοίως τῷ, Ὀδυσσεὺς, Ὀδυσσεὺς· ἵνα λέγῃ τὴν κόρην τοῦ Διογενεὺς Ἀχιλλεῶς. Bothe admet Διογενεὺς, mais l'explication d'Eustathe lui paraît ab-

surde. Pour lui, il rapporte Διογενεὺς à Brisès, Βρισηίδα κούρην équivalant à Βρισηὸς κούρη, et il rappelle les exemples analogues (II, 54 et V, 744). Le dernier, Γοργεῖη κεφαλῇ θενοῖο πελώρου, donnerait quelque vraisemblance à cette explication; mais rien n'oblige à rejeter la vulgate. Bothe la déclare à peu près inepte : *nive quidem illud frigidius*. Mais il est seul de son avis. Ce n'est pas l'unique passage d'Homère où l'on trouve Διογενὲς sans substantif. Bothe cite lui-même Διογενὲς, τοῦτον μὲν ἐάσομεν, *Odyssee*, X, 443.

109. Πόλλ' ἀπεμυθεόμην : allusion au discours qu'il avait prononcé pour conjurer la bronchite, I, 254-284. Nestor a bien raison de dire πολλά, car il avait développé un peu longuement cette idée : « Je mérite que vous m'écoutez. » *Scholies* : ἀπεμυθεόμην· ἀπηγόρευον, ἐκώλυον.

110. Ἀθάνατοὶ περ, même les immortels.

111. Γέρας, le prix de sa vaillance, c'est-à-dire Briséis.

Ἦ γέρον, οὔτι ψευδὸς ἐμὰς ἄτας κατέλεξας. 115
 Ἀσάμην, οὐδ' αὐτὸς ἀναίνομαι. Ἀντί νυ πολλῶν
 λαῶν ἐστὶν ἀνὴρ ὄντε Ζεὺς κῆρι φιλήσῃ·
 ὡς νῦν τοῦτον ἔτισε, δάμασσε δὲ λαὸν Ἀχαιῶν.
 Ἄλλ' ἐπεὶ ἀσάμην φρεσὶ λευγαλέησι πιθήσας,
 ἄψ' ἐθέλω ἀρέσαι, δόμεναί τ' ἀπερείσι' ἄποινα. 120
 Ἴμιν δ' ἐν πάντεσσι περικλυτὰ δῶρ' ὀνομήνω·
 ἔπτ' ἀπύρους τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα,
 αἴθωνας δὲ λέβητας εἰκόσι, δῶδεκα δ' ἵππους
 πηγούς, ἀθλοφόρους, οἱ ἀέθλια ποσσὶν ἄροντο.
 Οὐ κεν ἀλήϊος εἶη ἀνὴρ ᾧ τόσσα γένοιτο, 125
 οὐδέ κεν ἀκτῆμων ἐριτίμοιο χρυσοῖο,
 ὅσσα μοι ἠνείκαντο ἀέθλια μώνυχες ἵπποι.
 Δῶσω δ' ἑπτὰ γυναῖκας, ἀμύμονα ἔργα ἰδυίας,

115. Ψευδὸς pour κατὰ ψευδός, *faussement*, comme ὄναρ pour κατ' ὄναρ.

116. Ἀσάμην, *peccavi*, j'ai failli. Apollonius : ἐβλάθην, αἴτη περιέπεσον.

119-120. Ἄλλ' ἐπεὶ... C'est entre ces deux vers que se plaçait, selon quelques anciens, un autre vers que nous a conservé Athénée : Ἦ σίνω μεθύων, ἢ μ' ἐβλάψαν θεοὶ αὐτοί.

120. Ἀπερείσι' ἄποινα. Voy. la note 1, 43 sur cette expression.

121-126. Περικλυτὰ δῶρ' ὀνομήνω... On voit, par cette longue énumération, combien Agamemnon est sincère dans son repentir, et désireux d'effacer tout souvenir de la querelle. Les Grecs ne pourront pas du moins, comme dit un scholiaste, l'accuser de lésinerie. Virgile a imité ce passage, *Énéide*, IX, 263-274, mais avec moins de développements, dans les promesses qu'Ascanie fait à Nisus : « Bina dabo argento perfecta atque aspera « signis Pocula... » D'autres poètes ont à leur tour imité l'imitation de Virgile.

122. Ἀπύρους, qui ne sont pas destinés à aller au feu. Il s'agit des trépieds qui servaient à l'ornement des maisons et même des temples, et que l'on consacrait comme offrandes aux dieux. Les autres trépieds étaient des ustensiles de ménage. *Scholies* : τοὺς μὴ εἰς πῦρ χρησίμους, ἀλλ' ἀναθηματικούς, καινουργεῖς, τοὺς κόσμου

χάριν τιθεμένους ἐν τῷ οἴκῳ. — Δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα. On ignore à quel poids répondait ce qu'Homère appelle un talent d'or. Nous avons vu τάλαντα dans son sens propre, VII, 69, plateaux de balance. Ici, c'est ce qu'on pèse avec la balance, et une quantité déterminée de ce qu'on pèse.

124. Πηγούς, bien charpentés : vigoureux. *Scholies* : εὐτραφεῖς, εὐπαγεῖς, ἄψ' οὐ, γενναίους. Quelques-uns traduisaient πηγούς par μέλανας, noirs. Mais cette explication ne reposait que sur le préjugé d'après lequel on regardait les chevaux noirs comme les meilleurs. *Scholies* : μέλανας· τοῦτους γὰρ ἀρίστους φασὶν οἱ περὶ ἵππων γραψόμενοι. — Ἀθλοφόρους signifie que ce sont des chevaux en état de remporter des prix, et ce qui suit est la démonstration de ce dire. Il n'y a donc point de tautologie dans le vers. Tout ἀθλοφόρος ἵππος est un cheval de course; mais tout cheval de course n'est pas un cheval vainqueur.

128. Ἀμύμονα. Zénodote écrivait ἀμύμονας, épithète de γυναῖκας. C'est à tort que cette leçon, dans les *Scholies*, est attribuée à Aristarque. Il la combat formellement : ἢ διπλῆ, ὅτι χωρὶς τοῦ σ γραπτέον· οὐ γάρ ἐστι κατὰ τῶν γυναικῶν, ἀλλὰ κατὰ τῶν ἔργων. — Ἐργα ἰδυίας, *vulgo* ἐργ' ἰδυίας, correction de grammairien ennemi des hiatus.

- Λεσβιάδας, ἄς, ὅτε Λέσβον εὐκτιμένην ἔλεν αὐτός,
 ἐξελόμην, αἶ κάλλει ἐνίκων φῦλα γυναικῶν. 130
- Τὰς μὲν οἱ δώσω, μετὰ δ' ἔσσεται ἦν τότ' ἀπηύρων,
 κούρη Βρισῆος· ἐπὶ δὲ μέγαν ὄρκον ὁμοῦμαι,
 μή ποτε τῆς εὐνῆς ἐπιβήμεναι ἠδὲ μιγῆναι,
 ἢ Θέμις ἀνθρώπων πέλει, ἀνδρῶν ἠδὲ γυναικῶν.
 Ταῦτα μὲν αὐτίκα πάντα παρέσσεται· εἰ δέ κεν αὐτε 135
 ἄστου μέγα Πριάμοιο θεοὶ δώσωσ' ἀλαπάξει,
 νῆα ἄλις χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ νηησάσθω,
 εἰσελθὼν, ὅτε κεν दाτέώμεθα ληϊδ' Ἀχαιοί.
 Τρωϊάδας δὲ γυναῖκας ἐείκοσιν αὐτὸς ἐλέσθω,
 αἶ κε μετ' Ἀργεῖνν Ἑλένην κάλλιστα ἔωσιν. 140
 Εἰ δέ κεν Ἄργος ἰκοίμεθ' Ἀχαιϊκὸν, οὔθαρ ἀρούρης.
 γαμβρός κέν μοι ἔοι· τίσω δέ μιν ἴσον Ὀρέστη,
 ὅς μοι τηλύγετος τρέφεται θαλίῃ ἐνι πολλῇ.
 Τρεῖς δέ μοι εἰσι θυγάτρεις ἐνὶ μεγάρω εὐπήκτω,
 Χρυσόθεμις καὶ Λαοδίκη καὶ Ἰφιάνασσα· 145

129. Αὐτός, lui-même : Achille. Agamemnon avait eu sa part du butin, comme chef suprême des confédérés.

130. Ἐξελόμην... Zénodote donnait tout autrement ce vers : Ἐξ, ἀτάρ ἐβδομάτην Βρισηίδα καλλιπάρηον. Mais Aristarque fait observer que Briséis ne faisait point partie des femmes du cadeau : ἔστι δὲ ἐκτός ἢ Βρισηίς. L'expression μετὰ δ(έ), vers 131, le prouve manifestement. Voyez aussi, plus bas, la note du vers 638. On ne voit pas très-bien comment la leçon de Zénodote s'arrangeait avec les vers 131-132, ni avec le vers 128. Mais peut-être Zénodote les avait-il modifiés. Je dois dire aussi qu'une scholie porte ἀτάρ ὀγδοάτην, au lieu de ἀτάρ ἐβδομάτην. Alors il n'y aurait plus erreur de chiffre, mais il y aurait toujours embrouillement.

132. Κούρη, vulgo κούρην. Cet accusatif peut d'ailleurs s'expliquer par une attraction. — Ἐπὶ δέ, vulgo καὶ ἐπί. Scholies : Ἀρίσταρχος, Κούρη Βρισῆος· ἐπὶ δὲ μέγαν ὄρκον ὁμοῦμαι.

133. Τῆς, c'est-à-dire, αὐτῆς : d'elle, de Briséis (εὐνῆς τῆς). Aristarque : ἢ διπλή, ὅτι ἐξωθον δεῖ λαβεῖν τὸ ἄρθρον.

134. Ἡ Θέμις... πέλει, qui mos est. Ici, avec la leçon vulgaire ἦ, il n'y aurait aucune différence appréciable de sens. Ce n'est pas comme dans d'autres passages. Voyez la note II, 73.

137. Νῆα ἄλις... Ce vers, sauf le premier pied, est tout en spondées. Voyez la note I, 41.

140-141. Αἶ κε... Entre ces deux vers, quelques textes antiques en donnaient un autre, du reste fort déplacé et fort sot (εὐήθως πάνυ), comme dit la scholie où il est cité : Τὴν γὰρ ἀπ' αὐτῆς ἐγὼ δώσω ξανθῶ Μενελάω.

141. Ἄργος... Ἀχαιϊκὸν, l'Argos des Achéens, c'est-à-dire le Péloponnèse. Aristarque : ἢ διπλή, ὅτι τὴν Πελοπόννησον Ἀχαιϊκὸν Ἄργος λέγει καὶ Ἰασον (Odyssee, XVIII, 246), Πελασγικὸν δὲ Ἄργος τὴν Θεσσαλίαν. — Οὔθαρ ἀρούρης, uber agri, mamelle de la terre : contrée féconde. Scholies : τὸ γονιμώτατον καὶ κάλλιστον τῆς γῆς καὶ κάρπιμον.

143. Τηλύγετος, tendrement chéri. Voyez, III, 175, la note sur τηλυγέτην.

145. Χρυσόθεμις... Chrysothémis reparait chez les tragiques sous le même nom.

τάων ἦν κ' ἐθέλησι, φίλην ἀνάεδνον ἀγέσθω
 πρὸς οἶκον Πηληϊῆος· ἐγὼ δ' ἐπὶ μείλια δώσω
 πολλὰ μάλ', ὅσσ' οὔπω τις ἐγὼ ἐπέδωκε θυγατρὶ.
 Ἐπτά δέ οἱ δώσω εὐναιόμμενα πτολίεθρα,
 Καρδαμύλην Ἐνόπην τε, καὶ Ἴρην ποιήσσαν, 150
 Φηράς τε Ζαθέας ἤδ' Ἀνθειαν βαθύλειμον,
 καλήν τ' Αἴπειαν καὶ Πήδασον ἀμπελόεσσαν.
 Πᾶσαι δ' ἐγγυὸς ἀλὸς, νέαται Πύλου ἡμαθόεντος·

Laodice, suivant les Alexandrins, est l'Électre des tragiques. Iphianasse est certainement leur Iphigénie. Ce qui est bien remarquable, c'est qu'Iphianasse ou Iphigénie soit vivante dans le palais de Mycènes. Homère ignore ce qui s'est passé à Aulis. Pour Eschyle, Iphigénie a été égorgée sur l'autel de Diane; pour Euripide, elle a été sauvée par Diane au moment d'être égorgée, et la déesse l'a transportée en Tauride. Sophocle seul semble s'être conformé à la donnée d'Homère. On voit dans son *Électre*, vers 157, le nom d'Iphianasse, et d'une Iphianasse vivante dans le palais des Atrides après la mort d'Agamemnon. Mais Sophocle lui-même admet qu'une fille d'Agamemnon et de Clytemnestre a été sacrifiée par son père. Voyez *Électre*, vers 531-541. Il ne la nomme pas; mais les anciens entendaient, *Iphigénie*. Ainsi Iphianasse, pour Sophocle, était distincte d'Iphigénie; et le poète des *Chants cyréniques* avait fait avant Sophocle cette distinction. On peut affirmer pourtant qu'il n'y a aucun doute possible sur l'identité de l'Iphianasse d'Homère et de l'Iphigénie des autres poètes. Lucrèce, traduisant le récit d'Eschyle, écrit, I, 86 : « *Iphianassæ* » turparant sanguine fœde, » ou, selon d'autres, *Iphianassæo*. Substantif ou adjectif, c'est toujours Iphigénie, et c'est la fille nommée ici par Agamemnon. Les anciens avaient été frappés comme nous de cette discordance d'Homère et des tragiques. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι οὐκ οἶδεν τὴν παρὰ τοῖς νεωτέροις σφαγὴν Ἴφιγενείας.

146. Ἀνάεδνον, sine sponsalibus, sans cadeaux de noces : sans qu'il ait rien à donner pour l'obtenir. La forme du mot présente quelque difficulté. Apollonius semble le faire venir de ἀνευ ἔδνων. Eustathe

y voit ou une simple orthographe euphonique, pour ἀνάεδνον avec double à privatif, ou la preuve que ἀνά, en composition, pouvait avoir le sens privatif. Bothe croit qu'on devrait écrire ἀνέεδνον, qui serait un composé régulier, car Homère dit ἔδνω aussi bien que ἔδνα. Mais ce n'est qu'une conjecture.

147. Ἐπὶ μείλια δώσω, c'est-à-dire ἐπιώτω μείλια : j'ajouterais des choses agréables. Ceci enchéri sur ἀνάεδνον. Non-seulement Agamemnon n'exigera point de cadeaux, mais il en fera, et il en fera de magnifiques. Il veut se réconcilier à tout prix. L'intention est indiquée par la nature même du mot. Rapprochez μέλι, miel, et μελίσσω, adoucir. Ces cadeaux seront la dot de l'épouse d'Achille, mais non pas une sur-dot, des ἐπιμείλια, puisqu'il n'a point encore été question de dot. La traduction d'Eustathe, ἐξώπροικια, ἐπιφέρνια, n'est donc point exacte. Le manuscrit de Venise donne, il est vrai, ἐπιμείλια, et c'est la leçon d'Aristarque. Mais cette leçon a été repoussée dans l'école même d'Aristarque, à cause du sens qu'elle présente tout d'abord, sur-dot. Hérodien : Ἀρίσταρχος ἐν μέρο; λόγου ὑπέλαθεν, ὡς ἐπιφέρνια. Ἀπολλόδωρος δὲ διαλύει, ἐπὶ, εἶτα μείλια· οὕτως δὲ καὶ Ἀλεξίων. On pourrait défendre la leçon d'Aristarque, mais en écartant toute idée de sur-dot. Les ἀποινα énumérés vers 124-140, compteraient comme μείλια, et les ἐπιμείλια seraient ce qu'Agamemnon va énumérer. Au reste, ni μείλια ni ἐπιμείλια ne se trouvent ailleurs, même dans les vers d'Homère.

150-152. Καρδαμύλην... Ces sept villes étaient en Messénie. — Le vers 150 se termine par trois spondées.

153. Νέαται Πύλου, à l'extrémité de

ἐν δ' ἄνδρες ναίουσι πολύρηνες, πολυβοῦται,
οἱ κέ ἐ δωτίνησι, θεὸν ὦς, τιμήσουσιν, 155
καὶ οἱ ὑπὸ σκήπτρῳ λιπαράς τελέουσι θέμιστας.

Ταῦτά κέ οἱ τελέσαιμι μεταλλήξαντι χόλοιο.
Δμηθῆτω (Ἄϊδος τοι ἀμειλιχος ἦδ' ἀδάμαστος·
τοῦνεκα καὶ τε βροτοῖσι θεῶν ἔχθιστος ἀπάντων),
καὶ μοι ὑποστήτω, ὅσσον βασιλεύτέρος εἰμι 160
ἦδ' ὅσσον γενεῇ προγενέστερος εὐχομαι εἶναι.

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερῆνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ἄτρείδη κύδιστε, ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
δῶρα μὲν οὐκέτ' ὄνοστά διδοῖς Ἀχιλῆϊ ἀνακτι·
ἀλλ' ἄγετε, κλητοὺς δτρύνομεν, οἳ κε τάχιστα 165
ἔλθωσ' ἐς κλισίην Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος.
Εἰ δ' ἄγε, τοὺς ἂν ἐγὼ ἐπιόψομαι· οἱ δὲ πιθέσθων.

Pylos : sur les frontières du territoire de Pylos, c'est-à-dire sur les frontières du royaume de Nestor; car Πύλου ne peut pas signifier ici la ville même de Pylos. Telle est l'explication ordinaire. Aristarque rejetait cette explication, et faisait de νέαται un verbe : ἡ διπλή, ὅτι νέαται ἀντὶ νέονται (lisez ναίονται, habitantur)· ἔνιοι δὲ ἀντὶ τοῦ ἔσχαται, οὐκ εὖ. Alors νέαται serait une forme syncopée de νααίαται, νέανιντα. Dans l'école d'Aristarque, on laissait le choix entre les deux explications. *Scholies* : ἦτοι ἔσχαται, ἢ κατωπισμέναι εἰσί. Apollodore écrivait, κέαται, *jacent*, sont sises; d'autres νέαται, forme arbitraire et tout à fait inadmissible comme pluriel. Si νέαται est un verbe, il faut retrancher la virgule, comme l'a fait Villoison d'après le manuscrit de Venise. J'ai conservé la virgule, parce que la phrase me paraît plus nette avec νέαται adjetif.

154. Πολύρηνες, *vulgo* πολύρρηνες. *Scholies* : διὰ τοῦ ἑτέρου ρ τὸ πολύρρηνες, αἱ Ἀριστάρχου. C'est l'orthographe du manuscrit de Venise. L'υ reste long, ou par la force de l'accent, ou parce qu'un seul ρ pouvait compter pour deux. Voyez plus haut la note du vers 5. Voyez aussi la note VI, 62.

166. Οἱ ὑπὸ σκήπτρῳ équivalent à ὑπὸ

σκήπτρῳ αὐτοῦ : sous son sceptre, c'est-à-dire gouvernés par lui.

157. Μεταλλήξαντι pour μεταλήξαντι : ayant cessé. Dübner voit dans μεταλήξαντι la double nuance de cesser et de réformer; comme si le mot appartenait à la fois à μεταλήγω et à μεταλλάσσω. Mais les deux λ ne sont ici qu'une licence métrique.

158. Δμηθῆτω, qu'il soit dompté; qu'il se laisse fléchir. Zénonote et Aristophane de Byzance écrivaient même καμφθῆτω, l'expression propre. Aristarque a maintenu l'expression figurée, qui fait d'Achille une sorte de cheval fougueux.

159-160. Τοῦνεκα... Entre ces deux vers on lisait celui-ci, à ce que dit Aristarque, dans quelques textes antiques : Οὔνεκα' ἐπεὶ κε λάθῃσι πέλωρ ἔχει οὐδ' ἀνίησιν. Aristarque ne l'a point admis, parce qu'il lui a paru inutile au sens : *Scholies* : φησὶν ὁ Ἀρίσταρχος ὅτι... οὐκ εἶναι δὲ ἀναρχαῖον.

160. Καὶ μοι ὑποστήτω, et qu'il se mette sous moi; qu'il me cède; qu'il reconnaisse mon autorité. *Scholies* : παραχωρησάτω, ὑπειξάτω.

165 Κλητούς, *delectos*, des députés que nous choisirions. — Ὄτρύνομεν au subjunctif, pour δτρύνωμεν.

167. Εἰ δ' ἄγε, mais allons! Voyez la

Φοῖνιξ μὲν πρῶτιστα Διὶ φίλος ἤγησάσθω·
αὐτὰρ ἔπειτ' Αἴας τε μέγας καὶ δῖος Ὀδυσσεύς·
κηρύκων δ' Ὀδῖος τε καὶ Εὐρυβάτης ἄμ' ἐπέσθων. 170

Φέρτε δὲ χερσὶν ὕδωρ, εὐφημηῆσαι τε κέλεσθε,
ᾧρα Διὶ Κρονίδῃ ἀρησόμεθ', αἶ κ' ἐλεήσῃ.

Ὡς φάτο, τοῖσι δὲ πᾶσιν ἐαδόμενα μῦθον ἔειπεν.
Αὐτίκα κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχουαν·
κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο, 175

νώμησαν δ' ἄρα πᾶσιν ἐπαρξάμενοι δεπάεσσιν.

Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τ' ἐπιόν θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,
ὠρμώντ' ἐκ κλισίης Ἀγαμέμνωνος Ἀτρεΐδαο.

Τοῖσι δὲ πόλλ' ἐπέτελλε Γερῆνιος ἱππότα Νέστωρ,
δενδύλλων ἐς ἕκαστον, Ὀδυσσῆϊ δὲ μάλιστα, 180

note I, 302. Ici, on peut, à la rigueur, admettre avec Eustathe l'ellipse de βρύλεσθε ou de βούλει. — Ἐγώ, οὐλοῦ ἐγών. *Scholies* : Ἀριστάρχος, ἐγώ, ἄλλοι δὲ ἐγών. — Ἐπιόψομαι. Nestor propose de voir lui-même ceux qui peuvent convenir : d'avoir l'œil sur eux, de les distinguer, de les désigner.

168-169. Φοῖνιξ μὲν... Phœnix est désigné le premier, parce qu'il a été le gouverneur d'Achille, et qu'Achille est plein de vénération et de tendresse pour lui. Ajax vient ensuite, à titre de parent et d'ami du héros. Ulysse est le politique. Phœnix n'est point proprement le chef de la députation. On peut même dire qu'il n'en fait point partie. Il est du quartier d'Achille; il retourne chez lui. Le mot ἤγησάσθω signifie seulement qu'il prendra les devants, qu'il montrera le chemin aux deux députés. C'est ainsi qu'Aristarque explique ce passage. Il n'y a jamais, dans les députations homériques, que deux députés. L'explication d'Aristarque est la conséquence de ce principe. *Scholies* : πέμπεται οὖν ὁ Φοῖνιξ, οὐχ ὡς πρεσβευτής· δύο γὰρ ἦν ἔθρα πρεσβεύειν... ἀλλ' ἵνα τοῖς πρεσβευταῖς συλλάβῃται· διό φησιν ἤγησάσθω, ὡς ἐκείθεν ἤκοντος αὐτοῦ, καὶ πάλιν ἐπανελεῖν ἀνάγκην ἔχοντος. Cette note est le commentaire des paroles mêmes d'Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι ὁ Φοῖνιξ προέρχεται, καὶ οὐ συμ-

πρεσβεύει τοῖς περὶ τὸν Ὀδυσσεῖα. On verra plus loin que ce ne sont point là des subtilités alexandrines. La grammaire même, comme le fait entendre Aristarque, justifiera l'explication : ὥστε μὴ συγχεῖσθαι διὰ τῶν ἐξῆς τὰ δυϊκά.

170. Κηρύκων. La présence des hérauts donne un caractère politique à la députation. On faisait remarquer, dans l'école d'Aristarque, que Talthybius, le héraut particulier d'Agamemnon, n'est point nommé ici. Mais nous avons vu ailleurs, I, 359, Eurybate mis, par rapport à Agamemnon, sur la même ligne que Talthybius. Si c'est l'Eurybate d'Ulysse, même difficulté. Il est évident qu'Eurybate, avec l'inconnu Odinus, représente ici la majesté suprême de la nation grecque. *Scholies* : ἵνα δηλώθῃ ὅτι δημοσία πρεσβεία ἐστὶ· Ταλθύβιος δὲ οὐδέποτε παραγίνεται, ὅτι Ἀγαμέμνωνός ἐστιν ὑπέρτης. — Ἐπέσθων à l'impératif duel. Quelques anciens lisaient ἐπέσθω au singulier.

173. Ἐαδόμενα, agrégé. C'est le participe de ἐάω, parfait second du verbe ἀνδάνω, plaire. *Scholies* : ἀρέσκοντα.

176-176. Κοῦροι... Voyez I, 470-474 et les notes sur ces deux vers.

180. Δενδύλλων, clignant de l'œil : faisant signe du regard. Ce mot dit quelque chose de plus que la traduction consacrée *vertens oculos*, ou même que *regardant alternativement*. Les *Scholies* traduisent, pi-

πειρᾶν ὡς πεπίθειεν ἀμύμονα Πηλείωνα.

Τὼ δὲ βᾶτην παρὰ θίνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης,
πολλὰ μάλ' εὐχομένω γαιηόχῳ Ἐννοσιγαίῳ,
ῥηϊδίως πεπιθεῖν μεγάλας φρένας Λιακίδαο.

Μυρμιδόνων δ' ἐπὶ τε κλισίας καὶ νῆας ἰκέσθην · 185

τὸν δ' εὖρον φρένα τερπόμενον φόρμιγγι λιγείῃ,
καλῆ, δαιδαλέῃ, ἐπὶ δ' ἀργύρεον ζυγὸν ἦεν ·
τὴν ἄρετ' ἐξ ἑνάρων, πόλιν Ἡετίωνος ὀλέσσας ·
τῇ ὄγε θυμὸν ἔτερπεν, αἶειδε δ' ἄρα κλέα ἀνδρῶν.

Πάτροκλος δὲ οἱ οἶος ἐναντίος ἦστο σιωπῆ, 190
δέγμενος Λιακίδαην, ὅποτε λήξειεν αἰείδων.

Τὼ δὲ βᾶτην προτέρω, ἤγειτο δὲ δῖος Ὀδυσσεύς ·
στὰν δὲ πρόσθ' αὐτοῖο · ταφῶν δ' ἀνόρουσεν Ἀχιλλεύς,
αὐτῇ σὺν φόρμιγγι, λιπῶν ἕδος ἔνθα θάσασεν.

Ὡς δ' αὐτως Πάτροκλος, ἐπεὶ ἶδε φῶτας, ἀνέστη. 195

Τὼ καὶ δεικνύμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς ·

Χαίρετον · ἧ φίλοι ἄνδρες ἰκάνετον · ἧ τι μάλλα χρεῶ ·

ριβλέπων, mais elles traduisent aussi, ὁμασι δ'ιανεύων, διανεύων τοῖς ὀφθαλμοῖς.

182. Τῷ, eux deux : Ajax et Ulysse (les deux vrais députés). Le duel, ici et plus loin, justifie l'interprétation de ἡγησάσθω, telle que la donne Aristarque. Phœnix a pris les devants. Les hérauts ne comptent pas comme députés. *Scholies* : Αἴας καὶ Ὀδυσσεύς, Φοῖνικος προεληλυθότος · καὶ διὰ τοῦτο ὁ ποιητὴς οὕτως κέχρηται.

184. Λιακίδαο. Achille est appelé Éacide, comme petit-fils d'Éaque, père de Pélée.

185. Ἰκέσθην. Quelques textes antiques portaient ἴκοντο.

186. Φόρμιγγι. La phorminx ou cithare est ce qu'on a depuis appelé la lyre. Mais ce n'était alors qu'un instrument tétracorde.

187. Ζυγόν. C'est la traverse qui réunissait en haut les deux branches de la phorminx, et à laquelle étaient fixées les cordes, au moyen de chevilles qu'on tournait comme celles du violon. *Scholies* : ὁ πῆγυς τῆς κιθάρας, ὃ ἐγκαινται οἱ κόλλαθοι · οὕτω δὲ λέγονται οἱ πάσσαλοι ὧν ἐξάπτονται αἱ

χορδαί. La vulgate ἀργύρεος ζυγός est une correction de quelque grammairien postérieur à Aristarque. La forme homérique est ζυγόν au neutre, et non ζυγός.

188. Ἄρετ(ο), de αἶρω, *tollo*, soulever ; au moyen, enlever pour soi, prendre, acquérir. — Πόλιν Ἡετίωνος : Thèbe des Cilices, sous le mont Placus. Voyez les notes I, 368 et VI, 446.

192. Προτέρω, *ulterior*, plus avant. *Scholies* : προσωτέρω, ἐνδοτέρω. — Ἠγειτο. Ce mot suppose que Phœnix a pris les devants, et qu'il est déjà dans la tente d'Achille. Aristarque : παρόντος γὰρ τοῦ Φοῖνικος, ἀπίθανον λέγειν, ἡγεῖτο δὲ δῖος Ὀδυσσεύς.

196. Δεικνύμενος, tendant la main : donnant et prenant la main ; faisant cordial accueil. Eustathe : δεξιούμενος, φιλοφρονούμενος, ξενοδογῶν. Voyez la note IV, 4, et plus bas celle du vers 224.

197. Ἥ τι μάλλα χρεῶ. On peut expliquer : quelque chose besoin est, ou besoin est en quelque chose ; ce qui revient toujours à χρεῶ τινός ἐστι. La première explication semble préférable. Les Latins disent *aliqua res opus est* aussi bien que *aliqua*

οἱ μοι σκυζομένω περ Ἀχαιῶν φίλτατοί ἐστων.

ᾠς ἄρα φωνήσας προτέρω ἄγε δῖος Ἀχιλλεύς.

Εἶσεν δ' ἐν κλισμοῖσι τάπησί τε πορφυρέοισιν · 200

αἴψα δὲ Πάτροκλον προσεφώνεεν ἐγγυς ἐόντα ·

Μεῖζονα δὴ κρητῆρα, Μενoitίου υἱέ, καθίστα ·

ζωρότερον δὲ κέραιε, δέπας δ' ἔντυνον ἐκάστω.

Οἱ γὰρ φίλτατοι ἄνδρες ἐμῷ ὑπέασι μελάθρω.

ᾠς φάτο · Πάτροκλος δὲ φίλω ἐπεπέθειθ' ἑταίρω. 205

Λυτὰρ ὄγε κρεῖον μέγα κάθβαλεν ἐν πυρὸς αὐγῆ,

ἐν δ' ἄρα νῶτον ἔθηκ' ὅσος καὶ πίονος αιγὸς,

ἐν δὲ συὸς σιάλοιο ῥάχιν τεθαλυῖαν ἀλοιφῆ.

Τῷ δ' ἔγεν Ἀυτομέδων, τάμνειν δ' ἄρα δῖος Ἀχιλλεύς ·

καὶ τὰ μὲν εὖ μίστυλλε καὶ ἄμψ' ὀβελοῖσιν ἔπειρεν · 210

πῦρ δὲ Μενoitιάδης θαῖεν μέγα, ἰσθθεος φῶς.

re opus est. Quelques-uns considèrent *τι* comme un adverbe, simple dépendance de *ἦ*, et ayant à peu près le même sens. *Scholies* : *τι* ἀντὶ τοῦ *τινός* · οἱ δὲ ἀντὶ τοῦ ὄντως. Au lieu de *ἦ*, *sane*, Bothe écrit *ἦ*, *aut.* Il faut alors sous-entendre *sans doute*, et le sens reste exactement le même. La phrase est une sorte de parenthèse. Au lieu de *ἦ τι μάλα χρεῶ*, Parméniscus lisait *ἡμέτερόνδε*, sous mon toit. Ce n'était probablement qu'une correction destinée à simplifier le texte.

203. Ζωρότερον δὲ κέραιε, et fais un mélange de vin et d'eau plus fort, c'est-à-dire plus fort que notre boisson ordinaire. Achille veut que ses hôtes ne se plaignent pas qu'on leur fasse boire trop d'eau. Zoïle seignait de ne pas entendre ainsi les paroles d'Achille. Aussi reprochait-il à Homère d'avoir fait de son héros un biberon. Au lieu de κέραιε, quelques uns écrivaient κέραιρε. C'est une ancienne leçon, mais assurément fautive. Eustathe dit que les manuscrits où il l'a vue sont en petit nombre et non des meilleurs : ὀλίγα μέντοι, οὐδὲ τὰ ἀκριθέστερα. On lit pourtant, dans les *Scholies* : κέραισε · κέρα. Mais on y lit aussi : κέραιε, ὄχη τοῦ ρ, Ἀριστοφάνης. On y lit même : Οὕτως κέραιε, χωρὶς τοῦ ρ' μέμνηται καὶ Ἡρωδιανός.

204. Οἱ n'est pas plus article ici qu'ail-

leurs dans Homère. Achille dit : « *Voici* sous mon toit les hommes que je chéris le plus, » et non pas seulement : « Les hommes que je chéris le plus sont sous mon toit. » Ainsi οἱ équivalait à οὔτοι.

206. Κρεῖον, un plateau à découper la viande : une tablette de cuisinier. C'est l'interprétation reçue. Cependant ἐντίθημι, *mettre dedans*, semble prouver qu'il s'agit d'un vase, d'une chose qui contient. Pausanias entendait ici une corbeille, *κανθῶν*, et les *Scholies* paraphrasent : *κρεωδόχον ἀγγεῖον*, vase à mettre la viande. — Ἐν πυρὸς αὐγῆ, à la clarté du feu : en s'éclairant de la lueur du feu. Il ne s'agit pas encore de cuisson.

208. Ῥάχιν, synonyme de νῶτον, qui est au vers précédent. Daremberg : « C'est ainsi que nous disons l'*échine*, pour désigner toute la région de la colonne vertébrale, et non pas seulement les vertèbres. »

209. Τῷ, à lui : à Achille. Automédon fait l'office de serviteur. *Scholies* : τῷ δ' ἔγεν · τοῦτω δὲ, τῷ Ἀχιλλεῖ, ὑπηρετεῖ τὰ κρέα ὁ Ἀυτομέδων, οἷον ὑπέχεν αὐτὰ, ἐκείνος δὲ διέτεμνε. Automédon était le palefrenier d'Achille. Après la mort de Pylrocle, il devient son cocher. Voyez la note XVI, 445.

210. Καὶ τὰ μὲν... On a vu un vers analogue, I, 465.

Λυτάρ ἐπεὶ κατὰ πῦρ ἐκάη καὶ φλόξ ἐμακράνθη,
 ἀνθρακίην στορέσας ὀβελούς ἐφύπερθε τάνυσεν·
 πάσσε δ' ἄλός θείοιο, κρατευτῶν ἀπαείρας.

Λυτάρ ἐπεὶ ῥ' ὤπτησε καὶ εἰν ἐλεοῖσιν ἔγχευεν, 215

Πάτροκλος μὲν σίτον ἐλῶν ἐπένειμε τραπέζῃ,
 καλοῖς ἐν κανέοισιν· ἀτὰρ κρέα γεῖμεν Ἀχιλλεύς.

Λυτὸς δ' ἀντίον ἴζεν Ὀδυσσεύς θείοιο,
 τοίχου τοῦ ἐτέροιο, θεοῖσι δὲ θῦσαι ἀνώγει

Πάτροκλον, ὃν ἐταῖρον· ὁ δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς. 220

Οἱ δ' ἐπ' ὀνειάθ' ἐτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.

Λυτάρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,

213. Ὀβελούς... τάνυσεν, il allongea les broches : il mit les broches tout de leur long, ou même il mit de longues broches. Voyez les notes I, 486 et VIII, 69.

214. Κρατευτῶν. Ce sont les pierres sur lesquelles reposait le bout des broches, et qui servaient de chenets. Aristarque, chez Apollonius et dans les *Scholies* : τῶν βάσεων, ὅ ἐστι τῶν λίθων, ἐφ' ὧν οἱ ὀβελίσκοι τίθενται, ὀπτωμένων τῶν κρεῶν. Quelques anciens entendaient par κρατευταί, non pas les *supports* des broches, mais les *manches* par où on tenait les broches. Aristarque rejette cette interprétation : οἱ δὲ τῶν λαθῶν τῶν ὀβελίσκων εἶπον, κακῶς. La traduction consacrée, *fourchettes d'appui*, est fautive. C'est mêler les époques. Les héros d'Homère en sont encore aux chenets les plus primitifs. On aura plus tard des appuis en forme de fourche, et des landiers de toute sorte. Au reste, le mot κρατευταί ne se trouve nulle part ailleurs. On voit, par les *Scholies*, que plusieurs avaient imaginé d'entendre κρατευτῶν, *la boîte au sel* : οἱ μὲν, τῶν ἀλοήκων. De sorte que Patrocle saupoudrerait le rôti pendant la cuisson. Mais ἀπαείρας, *élevant*, ou même ἐπαείρας, *soulevant*, dit plutôt que Patrocle ôte les broches du feu ; et la suite confirme cette explication. — Ἀπαείρας, *vulgo* ἐπαείρας. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, ἀπαείρας, ἀπὸ τῶν κρατευτῶν ἄρας.

218. Λυτὸς... Ce vers se termine par trois spondees.

219. Τοίχου τοῦ ἐτέροιο, génitif local :

ad parietem alterum, (le dos) à la paroi qui était de l'autre côté.

220. Θυηλάς, les prémices, c'est-à-dire une portion des entrailles : des morceaux de foie, de diaphragme, etc. ; tout ce qu'on croyait particulièrement agréable aux dieux. C'est dans ce passage qu'on voit quel est exactement le sens de θύω chez Homère. Patrocle n'égorge point de vicme. Il prend simplement quelques morceaux dans le garde-manger (*Scholies* : θυηλάς· τὰς ἀπαρχάς), et pourtant il a obéi à l'ordre d'Achille : θῦσαι. Ne traduisons donc point θύειν par *sacrifier*. Voyez la note VI, 270. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι θῦσαι οὐ σφάζει..., ἀλλὰ θυμιῶσαι· καὶ ὅτι θυηλάς, τὰς ἐπιθυομένης ἀπαρχάς.

221-222. Οἱ δ' ἐπ' ὀνειάθ'... Voyez plus haut les vers 91-92 et les notes sur ces deux vers. Aristarque s'étonnait de voir ici un vrai souper. *Scholies* : ἄμεινον οὖν εἶχεν ἄν, φησὶν ὁ Ἀρίσταρχος, εἰ ἐγέγραπτο, ἀψ ἐπάσαντο. Mais les héros avaient bon estomac, et ils avaient légèrement soupé la première fois : ἀψ ἐπάσαντο, substitué à ἐξ ἔρον ἔντο, leur ferait faire la petite bouche. Au reste, Aristarque avait religieusement respecté le texte qui lui déplaisait, quoiqu'il eût pu autoriser la correction par des précédents. Quelques exemplaires antiques portaient ἀψ ἐπάσαντο. *Scholies* : ἀλλ' ὅμως, ὑπὸ περὶ τῆς εὐλαθείας οὐδὲν μετέθηκεν, ἐν πολλαῖς οὕτως εὐρῶν φερομένην τὴν γραφήν.

νεῦσ' Αἴας Φοῖνικι. Νόησε δὲ δῖος Ὀδυσσεύς·
πληρῆσάμενος δ' οἴνοιο δέπας, δεῖδεκτ' Ἀχιλλῆα·

Χαῖρ', Ἀχιλλεῦ· δαιτὸς μὲν εἴσης οὐκ ἐπιδευεῖς, 225
ἡμὲν ἐνὶ κλισίῃ Ἀγαμέμνωνος Ἄτρεΐδαο,

ἡδὲ καὶ ἐνθάδε νῦν· πάρα γὰρ μενοεικέα πολλὰ
δαίνυσθ'· ἀλλ' οὐ δαιτὸς ἐπηράτου ἔργα μέμνηεν·
ἀλλὰ λίην μέγα πῆμα, Διοτρεφές, εἰσορώωντες
δεῖδιμεν· ἐν δοιῇ δὲ σαωσέμεν, ἢ ἀπολέσθαι, 230
νῆας εὖσσέλμους, εἰ μὴ σύγε δύσειαι ἀλκῆν.

Ἐγγύς γὰρ νηῶν καὶ τείχεος αὖλιν ἔθεντο
Τρῶες ὑπέρθυμοι τηλεκλειτοὶ τ' ἐπίκουροι,
κηάμενοι πυρὰ πολλὰ κατὰ στρατὸν, οὐδ' ἔτι φασὶν
σχῆσεσθ', ἀλλ' ἐν νηρσὶ μελαίνησιν πεσέεσθαι. 235

Ζεὺς δὲ σφι Κρονίδης ἐνδὲξια σήματα φαίνων

223. Νόησε. Ulysse voit qu'il est temps de parler; et il parle le premier, parce qu'il sent qu'on ne saurait mettre trop de précaution à aborder le sujet du message. Il use de sa prérogative de politique reconnue. Bothe : « Innuitt Ajax Phœnici, ut « primus dicat; sed occupat Ulysses, cuius « opus erat cautione atque eloquentia, in « comparando aditu ad causam difficilem. » — Δῖος, *vulgo* θεῖος.

224. Δεῖδεκτ' Ἀχιλλῆα, il allongea la main vers Achille : il porta une santé à Achille. Apollonius : δεῖδεκτο· ἐπὶ μὲν τοῦ τὰ ποτήρια τῇ δεξιᾷ ἐκτείνειν... οἷον τῇ δεξιᾷ προέπινεν. C'est bien là porter une santé. On pourrait dire qu'Ulysse passe la coupe à Achille; mais le moyen πλησάμενος indique qu'il l'a fait remplir pour lui-même, et que c'est lui-même qui la boit. Dans l'exemple δεῖδεξατ' ἀλλήλους, IV, 4, c'est ἀλλήλους qui détermine le sens *passer la coupe* : ἐδεξιούντο. Le verbe est εἰζίννμι, et non δέχομαι. Voyez plus haut la note du vers 196. Voyez aussi les notes IV, 4 et XV, 86.

225. Οὐκ ἐπιδευεῖς, sous-entendu ἐσμέν : nous ne sommes pas manquant; nous ne manquons pas. La leçon ἐπιδευής, dans le manuscrit de Venise, semble n'être qu'un fait d'iotacisme. Cependant on lit dans les *Scholies* : οὐκ ἐνδεής εἶ. Mais Héro-

dien donne ἐπιδευεῖς, et il est évident qu'Ulysse parle des députés, et non d'Achille ou de lui-même.

227-228. Πάρα γὰρ... Construisez : δαίνυσθαι πολλὰ μενοεικέα πάρα, c'est-à-dire πάρεστι, sous-entendu ἡμῖν.

230. Ἐν δοιῇ, *in dubio*, (c'est) chose où l'on peut dire oui ou non. *Scholies* : ἐν δισταγμῷ, ἐν διχοστασίᾳ.]

230-231. Σαωσέμεν, ἢ ἀπολέσθαι, νῆας..., hyperbate. Construisez : σαωσέμεν νῆας, ἢ ἀπολέσθαι (sauver les vaisseaux, ou périr).

231. Εἰ μὴ σύγε δύσειαι ἀλκῆν, à moins que toi-même tu ne revêtes (ta) vaillance. On a vu, VII, 164, des guerriers revêtus de vaillance, cuirassés de vaillance.

235. Σχῆσεσθ(αι) se rapporte aux Grecs. Voyez XII, 425-426. Il signifie résister (littéralement, *se tenir*) ; par conséquent, garder la place, ne pas lâcher pied. Enstatie : οὐ φασιν ἡμᾶς ὑπομείναι, ἀλλὰ φεύγοντας ἐμπεσεῖν τράϊς ναυσίν. Les autres explications qu'on a données de ce passage sont déraisonnables, même celle du dernier traducteur latin (*nec amplius auro se prohibuitum iri*), quoiqu'elle revienne en définitive au sens réel, puisque, si l'on n'arrête pas les Troyens, c'est qu'on aura lâché pied.

236. Ζεὺς δὲ σφι... Cicéron a traduit ce vers, de *Divinatione*, II, 39 : a Pro-

ἀστράπτει· Ἐκτωρ δὲ μέγα σθένει βλεμεαίνων
 μαίνεται ἐκπάγλως, πίσυρος Διὶ, οὐδέ τι τρεῖς
 ἀνέρας οὐδὲ θεούς· κρατερὴ δέ ἐ λύσσα δέδουκεν.
 Ἄραται δὲ τάχιστα φανήμεναι Ἥῳ δῖαν· 240
 στεῦται γὰρ νηῶν ἀποκόψειν ἄκρα κόρυμβα,
 αὐτάς τ' ἐμπλήσειν μαλεροῦ πυρός· αὐτὰρ Ἀχαιοὺς
 δηρώσειν παρὰ τῆσιν, ὀρινομένους ὑπὸ καπνοῦ.
 Ταῦτ' αἰνῶς δεῖδοικα κατὰ φρένα, μὴ οἱ ἀπειλάς
 ἐκτελέσωσι θεοὶ, ἡμῖν δὲ δὴ αἴσιμον εἶη 245
 φθίσθαι ἐνὶ Τροίῃ, ἐκὰς Ἄργεος ἰπποδότοιο.
 Ἄλλ' ἄνα, εἰ μέμονάς γε, καὶ ὀψέ περ υἴας Ἀχαιῶν
 τειρομένους ἐρύεσθαι ὑπὸ Τρώων ὄρουμαγδοῦ.
 Αὐτῷ σοὶ μετόπισθ' ἄχος ἔσσεται· οὐδέ τι μῆχος
 ῥεχθέντος κακοῦ ἔστ' ἄκος εὐρεῖν· ἀλλὰ πολὺ πρὶν 250
 φράξου ὅπως Δαναοῖσιν ἀλεξήσεις κακὸν ἦμαρ.
 ὦ πέπον, ἧ μὲν σοίγε πατὴρ ἐπετέλλετο Πηλεὺς
 ἦματι τῷ, ὅτε σ' ἐκ Φθίης Ἀγαμέμνονι πέμπεν·
 Τέκνον ἐμὸν, κάρτος μὲν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη
 δώσουσ', αἶ κ' ἐθέλωσι, σὺ δὲ μεγαλήτορα θυμὸν 255

« *pera Jupiter his, dextris fulgoribus* « edit. »

241. Στεῦται, il promet. Voyez la note II, 597. — Κόρυμβα, *aplustria*, les ornements qui décoraient les poupes. Il n'es'agit point de proues ni de *rostra*. *Scholies* : τὰ τῶν νεῶν ἀκροστόλια. Hector enlève ces ornements pour en faire des trophées, pour les consacrer aux dieux : ὡσπερ τρόπαια.... ἀναθεῖναι σπεύδοντα.

242. Ἐμπλήσειν, *vulgo* ἐμπρήσειν. *Aristonicus* : ἡ διπλή, ὅτι Ἄρισταρχος ἐμπλήσειν.

243. Ὀρινομένους. *Bekker*, ἀτυζομένους, leçon du scholiaste de Pierre Victorius. — Ὑπὸ καπνοῦ. Les Grecs seront éperdus dans leur camp, comme des guêpes qu'on enfume dans le guêpier. Le scholiaste de Victorius : δίκην σφηκῶν.

244. Ταῦτ(α) est considéré avec raison comme pris adverbialement (*ideo*). Quelques-uns en font le régime de δεῖδοικα

(*hæc*). Mais la première explication lie mieux les idées.

246. Ἐνὶ Τροίῃ, dans la Troade. — Ἄργεος. Il s'agit ici de la Grèce entière, de l'Argos Pélasgique aussi bien que de l'Argos Achaïque, du pays argien en général.

247. Ἄνα pour ἀνάστηθι : lève-toi. Nous disons *sus!* dans le même sens.

247-248. Υἴας Ἀχαιῶν τειρομένους... Construisez : ἐρύεσθαι υἴας Ἀχαιῶν τειρομένους ὑπὸ ὄρουμαγδοῦ Τρώων.

249. Μῆχος n'est point synonyme de ἄκος, et il n'y a point tautologie. La correction *μηκος*, proposée par Bothe, est donc parfaitement inutile. *Scholies* : μηχος· μηχανήμα, τέχνασμα. Ainsi οὐδέ τι μῆχος ἐστι ἐκμιναιὶ ἀμήχανόν ἐστι (il est impossible). *Scholies* : ἀμήχανον δὲ λοιπὸν μετὰ τὸ πραχθῆναι τὸ κακὸν θεωραπέειν εὐρεῖν αὐτοῦ. *Phœnix* parle en general.

ἴσχειν ἐν στήθεσσι· φιλοφροσύνη γὰρ ἀμείνων·
 ληγέμεναι δ' ἔριδος κακομηχάνου, ὄφρα σε μᾶλλον
 τίωσ' Ἀργείων ἡμὲν νέοι ἠδὲ γέροντες.
 Ὡς ἐπέτελλ' ὁ γέρων, σὺ δὲ λήθειαι. Ἄλλ' ἔτι καὶ νῦν
 παύε', ἕα δὲ χόλον θυμαλγέα· σοὶ δ' Ἀγαμέμνων
 260 ἄξια δῶρα δίδωσι μεταλλήξαντι χόλοιο.
 Εἰ δέ, σὺ μὲν μευ ἄκουσον, ἐγὼ δέ κέ τοι καταλέξω
 ὅσσα τοι ἐν κλισίῃσιν ὑπέσχετο δῶρ' Ἀγαμέμνων·
 ἔπτ' ἀπύρους τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα,
 αἶθωνας δὲ λέβητας εἰκοσι, δώδεκα δ' ἵππους
 265 πηγούς, ἀθλοφόρους, οἳ ἀέθλια ποσσὶν ἄροντο.
 Οὐ κεν ἀλγῆιος εἴη ἀνὴρ ὃ τόσσα γένοιτο,
 οὐδέ κεν ἀκτῆμων ἐριτίμοιο χρυσοῖο,
 ὅσσ' Ἀγαμέμνονος ἵπποι ἀέθλια ποσσὶν ἄροντο.
 Δώσει δ' ἑπτὰ γυναῖκας, ἀμύμονα ἔργα ἰδυίας,
 270 Λεσβίδας, ἃς, ὅτε Λέσθον εὐκτιμένην ἔλες αὐτὸς,
 ἐξέλεθ', αἱ τότε κάλλει ἐνίκων φῦλα γυναικῶν.
 Τὰς μὲν τοι δώσει, μετὰ δ' ἔσσεται ἦν τότ' ἀπήρα,
 κούρη Βρισηῶς· ἐπὶ δὲ μέγαν ὄρκον ὀμεῖται,
 μήποτε τῆς εὐνῆς ἐπιθήμεναι ἠδὲ μιγῆναι,
 275 ἢ θέμις ἐστίν, ἀναξ, ἦτ' ἀνδρῶν ἦτε γυναικῶν.
 Ταῦτα μὲν αὐτίκα πάντα παρέσσεται· εἰ δέ κεν αὔτε
 ἄστυ μέγα Πριάμοιο θεοὶ δώωσ' ἀλαπάξαι,
 νῆα ἄλις χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ νηήσασθαι,
 εἰσελθὼν, ὅτε κεν δατεώμεθα ληϊδ' Ἀχαιοί.
 280 Τρωιάδας δὲ γυναῖκας εἰκοσὶν αὐτὸς ἐλέσθαι,
 αἱ κε μετ' Ἀργείην Ἐλένην κάλλισται ἔωσιν.
 Εἰ δέ κεν Ἄργος ἰκοίμεθ' Ἀχαιῶκόν, οὐθαρ ἀρούρης,

256. Ἰσχειν, l'infinitif pour l'impératif :
contene, modère.

257. Ληγέμεναι pour λήγειν, aussi
 dans le sens de l'impératif.

260. Παύε' pour παύσο, παύσου : cesse.

261. Μεταλλήξαντι. Voyez plus haut
 la note du vers 457.

262. Εἰ δέ. Voyez plus haut la note du
 vers 467 sur εἰ δ' ἄγε.

264-269. Ἐπτ' ἀπύρους... Ulysse ré-
 pète, *mutatis mutandis*, les paroles
 mêmes d'Agamemnon. Voyez plus haut
 les vers 422-457 et les notes sur ces
 trente-six vers.

- γαμβρός κέν οί ἕοις· τίσει δέ σε ἴσον Ὀρέστη,
 ὅς οί τηλύγετος τρέφεται θαλίῃ ἐνὶ πολλῇ. 285
 Τρεῖς δέ σ' εἰσι θυγατρὲς ἐνὶ μεγάρῳ εὐπήκτω,
 Χρυσόθεμις καὶ Λαοδίκη καὶ Ἰριάνασσα·
 τάων ἦν κ' ἐθέλησθα φίλην ἀνάεδνον ἄγεσθαι
 πρὸς οἶκον Πηλῆος· ὁ δ' αὖτ' ἐπὶ μείλια δώσει
 πολλὰ μάλ', ὅσσ' οὐπω τις ἐῖ ἐπέδωκε θυγατρί. 290
 Ἐπτά δέ τοι δώσει εὐναιόμενα πτολίεθρα,
 Καρδαμύλην Ἐνόπην τε, καὶ Ἰρήν ποιήσσαν,
 Φηράς τε Ζαθέας ἠδ' Ἄνθειαν βαθύλειμον,
 καλήν τ' Αἰπειαν καὶ Πήδασον ἀμπελόεσσαν.
 Πᾶσαι δ' ἐγγυὺς ἄλλος, νέαται Πύλου ἡμαθόεντος· 295
 ἐν δ' ἄνδρες ναίουσι πολύρηγες, πολυβοῦται,
 οἳ κέ σε δωτίνησι, θεὸν ὡς, τιμήσουσιν,
 καὶ τοι ὑπὸ σκήπτρῳ λιπαράς τελέουσι θέμιστας.
 Ταῦτά κέ τοι τελέσειε μεταλλήξαντι χόλοιο.
 Εἰ δέ τοι Ἀτρείδης μὲν ἀπήχθετο κηρόθι μᾶλλον, 300
 αὐτὸς καὶ τοῦ δῶρα, σὺ δ' ἄλλους περ Παναχαιοὺς
 τειρομένους ἐλέαιρε κατὰ στρατὸν, οἳ σε θεὸν ὡς
 τίσοις· ἧ γὰρ κέ σφι μάλα μέγα κῦδος ἄροιο.
 Νῦν γάρ χ' Ἐκτορ' ἔλοις, ἐπεὶ ἂν μάλα τοι σχεδὸν ἔλθοι
 λύσσαν ἔχων ὀλοήν, ἐπεὶ οὔτινά φησιν ὁμοῖον 305
 οἳ ἔμεναι Δαναῶν, οὓς ἐνθάδε νῆες ἔνεικαν.
 Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
 Διογενὲς Λαερτιάδῃ, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
 χρῆ μὲν δὴ τὸν μῦθον ἀπηλεγέως ἀποσιπεῖν,
 ἧπερ δὴ φρονέω τε καὶ ὡς τετελεσμένον ἔσται· 310

300. Μᾶλλον, de préférence. Achille aime peut-être mieux persister dans sa haine.

301. Σὺ δ(ε), *tu tamen*, ou *tu saltem*. Le mot δέ n'est point redondant. C'est une reprise comme notre *eh bien!*

303. Σφι, *apud ipsos*, parmi eux : dans toute la nation. *Scholies* : ἀντί τοῦ παρά πάντων, ἢ ἐκ πάντων.

306. Οἳ, *sibi*, à lui.

309. Τὸν μῦθον... ἀποσιπεῖν, *hanc sententiam eloqui*, exprimer la résolution que j'ai prise.

310. Φρονέω. Le manuscrit de Venise donne *κρανέω*, *j'accomplirai*. La leçon *κρανέω* est très-ancienne. *Scholies* : γράζεται καὶ *κρανέω*, ἐν' ἧ ἀντί τοῦ τελετώσω. C'est la leçon qu'avait préférée Aristophane de Byzance. Aristarque l'a probablement rejetée à cause de la tau-

ὥς μή μοι τρύζητε παρήμενοι ἄλλοθεν ἄλλος.
 Ἐχθρὸς γάρ μοι κείνος ὁμῶς Ἄϊδαο πύλησιν,
 ὅς γ' ἕτερον μὲν κεύθη ἐνὶ φρεσίν, ἄλλο δὲ εἶπη.
 Αὐτὰρ ἐγὼν ἐρέω ὡς μοι δοκεῖ εἶναι ἄριστα·
 οὔτ' ἔμεγ' Ἀτρεΐδην Ἀγαμέμνονα πεισέμεν οἶω 315
 οὔτ' ἄλλους Δαναούς· ἐπεὶ οὐκ ἄρα τις χάρις ἔην
 μάρασθαι δηΐοισιν ἐπ' ἀνδράσι νωλεμέες αἰεὶ.
 Ἴση μοῖρα μένοντι, καὶ εἰ μάλα τις πολεμίζοι·
 ἐν δὲ ἱῆ τιμῇ ἡμὲν κακὸς ἡδὲ καὶ ἐσθλός·
 κάτθαν' ὁμῶς ὅ τ' ἀεργὸς ἀνὴρ ὅ τε πολλὰ ἐοργῶς. 320
 Οὐδέ τί μοι περίκειται, ἐπεὶ πάθον ἄλγεα θυμῷ
 αἰὲν ἐμὴν ψυχὴν παραβαλλόμενος πολεμίζειν.
 Ὡς δ' ὄρνις ἀπτῆσι νεοσσοῖσι προφέρησιν
 μάστακ', ἐπεὶ κε λάβησιν, κακῶς δ' ἄρα οἱ πέλει αὐτῆ·
 ὥς καὶ ἐγὼ πολλὰς μὲν αὐπνοῦς νύκτας ἴαυον, 325

tologie. On peut même dire que κρανέω est plus fort que τετελεμαμένον ἔσται. Avec φρονέω, il y a gradation.

312-313. Ἐχθρὸς γάρ μοι... Ces vers étaient passés en proverbe chez les anciens. Salluste a dit, *Catilina*, x : « Aliud clau-
 « sum in pectore, aliud promptum in
 « lingua habere. »

313. Εἶπη. Bothe, βάζη. Suivant Bothe, εἶπη s'est substitué à βάζη, parce que βάζη était une expression relevée : c'est la glose qui aurait évincé le vrai mot. Il est probable qu'on aurait plutôt remplacé εἶπη par βάζη, à cause de l'hiatus; et l'hiatus même prouve en faveur de εἶπη. D'ailleurs, βάζω n'a rien de relevé. C'est un mot très-commun chez Homère. Nous avons déjà remarqué que ἐπειὶν et ἐπος sont des mots pour lesquels on est sûr qu'il y a eu primitivement digamma. L'hiatus ἄλλο δὲ εἶπη n'est qu'une apparence. Homère disait probablement *Feiπη*.

315. Ἐμεγ(ε) est le régime de πεισέμεν : devoir (ou pouvoir) me persuader.

316. Ἦεν, sous-entendu ἐμοί, à moi.

318. Μένοντι, *cessanti*, à qui ne bouge : au paresseux ; au lâche. Ce sens est déterminé par l'opposition καὶ εἰ μάλα τις πολεμίζοι, qui désigne le brave.

319. Ἐν δὲ ἱῆ... Ce vers est cité par

Aristote, *Politique*, II, v, à propos du communisme de Phaléas.

320. Κάτθαν(ε), l'aoriste d'habitude : *occumbere solet*, ou simplement *occumbit*.

321. Περιίκεται, *præ aliis est*. Scholies : περισσόν τῶν ἄλλων ἀπόκειται. Achille dit qu'il est traité comme le premier venu; qu'on n'a pour lui aucun égard particulier.

322. Αἰὲν ἐμὴν ψυχὴν... Virgile, *Énéide*, IX, 662 : « ...in certamina rur-
 « sus Succedunt, animasque in aperta pe-
 « ricula mittunt. »

324. Μάστακ(α), la becquée. Les glossographes traduisaient ce mot par ἀκρίδα, une sauterelle. Mais c'est évidemment un terme général, comme le fait observe Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι οἱ γλωσσογράφοι μάστακα τὴν ἀκρίδα, θεόν μασσημα καὶ βρώμα. Quelques-uns prennent, mais bien à tort, μάστακ' pour le datif μάστακι, sous-entendu τροφὴν ou l'équivalent. L'accusatif donne immédiatement un sens parfait : *de quoi mâcher*. — Κακῶς δ' ἄρα, *vulgo κακῶς δὲ τε*. La leçon d'Aristarque avait été remplacée dès le temps de Porphyre. Le scholiaste A donne même la préférence à ce qui est notre vulgate. Mais on ne voit pas bien ce que le texte avait gagné à la correction.

325. Ἴαυον est pris dans le sens de

ἤματα δ' αἱματόεντα διέπρησσον πολεμίζων,
 ἀνδράσι μαρνάμενος δάρων ἔνεκα σφετεράων.
 Δώδεκα δὴ σὺν νηυσὶ πόλεις ἀλάπαξ' ἀνθρώπων,
 πεζὸς δ' ἔνδεκά φημι κατὰ Τροίην ἐρίβωλον·
 τῶν ἐκ πασέων κειμήλια πολλὰ καὶ ἐσθλὰ 330
 ἐξελόμην, καὶ πάντα φέρων Ἀγαμέμνονι δόσκον
 Ἄτρεϊδῃ· ὃ δ' ὄπισθε μένων παρὰ νηυσὶ θεῆσιν,
 δεξάμενος, διὰ παῦρα δασάσκετο, πολλὰ δ' ἔγχεσκεν.
 Ἄλλα δ' ἀριστήεσσι δίδου γέρα καὶ βασιλεῦσιν·
 τοῖσι μὲν ἔμπεδα κεῖται, ἐμεῦ δ' ἀπὸ μούνου Ἀχαιῶν 335
 εἴλετ', ἔχει δ' ἄλοχον θυμαρέα· τῇ παριαύων
 τερπέσθω. Τί δὲ δεῖ πολεμιζόμεναι Τρώεσσι
 Ἀργείους; τί δὲ λαὸν ἀνήγαγεν ἐνθάδ' ἀγείρας
 Ἄτρεϊδῆς; Ἥ οὐχ Ἑλένης ἔνεκ' ἠΰκόμοιο;
 Ἥ μούνοι φιλέουσ' ἀλόχους μερόπων ἀνθρώπων 340
 Ἄτρεϊδαί; ἐπεὶ, ὅστις ἀνὴρ ἀγαθὸς καὶ ἐχέφρων,
 τὴν αὐτοῦ φιλέει καὶ κήδεται, ὡς καὶ ἐγὼ τὴν

bivouaquer, ou même comme un simple synonyme de διέπρησον. Une diple d'Aristarque, XIX, 71, allègue ce passage : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ἰαύειν οὐκ ἔστι νῦν κοιμᾶσθαι ἀλλ' ἐπαυλιζέσθαι· Ὡς καὶ ἐγὼ πολλὰς...

327. Μαρνάμενος. La leçon μαρναμένοις est préférée par quelques-uns. Avec cette leçon, σφετεράων serait dans son sens propre, puisqu'il s'agirait des épouses des Troyens; et l'on aurait l'avantage d'éviter la répétition πολεμίζων, μαρνάμενος. Mais cette répétition n'est point une tautologie sans motif : Achille insiste sur son idée; et δάρων ἔνεκα σφετεράων, après μαρνάμενος, est une sanglante ironie à l'adresse des Atrides. Pour leurs femmes fait certaine allusion à Hélène; et le pluriel donne à l'expression un sens tout à fait méprisant. Je ne comprends pas bien pourquoi tous les traducteurs mettent ici : pour vos femmes. Le mot σφετέρος, dans Homère, est toujours un pronom de la troisième personne; et il est faux qu'Achille, devant Troie, combatte en général pour les femmes des Grecs. Il dit lui-même, I, 459-

460, que les Grecs ne sont là que pour venger Ménélas et Agamemnon de l'outrage que leur ont fait les Troyens. Il va le répéter tout à l'heure, vers 338-339.

329. Κατὰ Τροίην, dans la Troade.

331. Ἐξελόμην. Remarquez la force du mot au moyen. Le butin ne va chez Agamemnon que par la générosité d'Achille.

333. Διὰ... δασάσκετο : διεδασάσκετο, dividebat, donnait à partager.

336. Ἄλοχον θυμαρέα. Achille appelle Briseïs son épouse, et son épouse chérie, afin de rendre encore plus odieuse la violence d'Agamemnon. Eustathe : ἠϋξῆσε τὴν ὕβριν, ἄλοχον αὐτὴν εἰπὼν, καὶ θυμαρέα, ἦγον ἀρέσκουσιν θυμῶ. — Παριαύων. Ici, le verbe a sa signification ordinaire, et contient l'idée de sommeil : juxta dormiens. Il y a, dans les Scholies, une fine distinction sur la nuance indiquée par la préposition παρὰ : παριαύων' οὐ συνιαύων, διὰ τὸ βίαιον.

340. Μούνοι. Virgile, *Énéide*, IX, 438-439 : « ... nec solos tangit Atridas iste « dolor. »

ἐκ θυμοῦ φίλεον, δουρικτητήν περ ἑοῦσαν.

Νῦν δ' ἐπεὶ ἐκ χειρῶν γέρας εἴλετο, καὶ μ' ἀπάτησεν,
μή μευ πειράτω εὖ εἰδότης· οὐδέ με πείσει.

345

Ἄλλ', Ὀδυσσεῦ, σὺν σοί τε καὶ ἄλλοισιν βασιλεῦσιν
φραζέσθω νήεσσιν ἀλεξέμεναι δῆϊον πῦρ.

Ἥ μὲν δὴ μάλα πολλὰ πονήσατο νόσφιν ἐμεῖο·
καὶ δὴ τεῖχος ἔδειμε, καὶ ἤλασεν ἔκτοθι τάφρον

εὐρεΐαν, μεγάλην, περὶ δὲ σκόλοπας κατέπηξεν·

350

ἄλλ' οὐδ' ὡς δύναται σθένος Ἴκτωρος ἀνδροφρόνιοι

ἴσχειν. Ὀφρα δ' ἐγὼ μετ' Ἀχαιοῖσιν πολέμιζον,

οὐκ ἐθέλεσκε μάχην ἀπὸ τεύχεος ὀρνύμεν Ἴκτωρ,

ἀλλ' ὅσον ἐς Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγὸν ἴκανεν·

ἔνθα ποτ' οἶον ἔμιμνε, μόγις δέ μευ ἔκφυγεν ὀρμῆν.

355

Νῦν δ' ἐπεὶ οὐκ ἐθέλω πολεμιζέμεν Ἴκτορι δίω,

αὔριον ἱρὰ Διὶ βέξας καὶ πᾶσι θεοῖσιν,

νήσας εὖ νῆας, ἐπὴν ἀλαδὲ προερούσσω,

ὄψαι, ἦν ἐθέλησθα, καὶ αἶ κέν τοι τὰ μεμήλην,

ἦρι μάλ' Ἑλλησπόντον ἐπ' ἰχθυόεντα πλεούσας

360

νήας ἐμάς, ἐν δ' ἄνδρας ἐρεσσέμεναι μεμαῶτας.

Εἰ δέ κεν εὐπλοίην δῶνῃ κλυτὸς Ἐννοσίγαιος,

ἦματί κε τριτάτῳ Φθίην ἐρίδωλον ἰκοίμην.

343. Ἐκ θυμοῦ φίλεον. Achille com-
mente son expression du vers 336, ἄλο-
γον θυμαρέα.

346-347. Σὺν σοί τε καὶ.... Il y a ici
une allusion évidente aux vers où Aga-
memnon dit qu'il saura bien se passer
d'Achille, et qu'il a d'autres auxiliaires en
suffisance. Voyez I, 473-475. Cette partie
du discours d'Achille est remarquable par
son caractère sarcastique. Aristarque : νῦν
γὰρ οἶον ἐπισαρκάζων λέγει.

347. Δῆϊον. La première syllabe compte
pour brève, à cause de la voyelle qui suit
l'η.

349-350. Καὶ δὴ τεῖχος.... Voyez VII,
436-441. — Ἥλασεν ἔκτοθι τάφρον, *vulgo*
ἤλασε τάφρον ἐπ' αὐτῷ. — Περὶ δέ, *vulgo*
ἐν δέ. *Scholies* : ἐν τῷ περὶ Ἰλιάδος καὶ
Ὀδυσσεΐας, ὁ Ἀρίσταρχος προφέρειται
καὶ ἤλασεν ἔκτοθι τάφρον, καὶ, ἐν

τῷ ἐξῆς, περὶ δὲ σκόλοπας κατέ-
πηξεν.

353. Ἀπὸ τεύχεος, loin du mur, c'est-
à-dire loin des remparts de Troie.

354. Φηγόν. Cet arbre était à peu de
distance de la porte Scée. Voy. VI, 237.
Par conséquent, Achille a raison de dire
qu'Hector restait sous les remparts de la ville.

355. Οἶον, suivant quelques-uns, est pris
adverbialement, dans le sens de *ἀπαξ, une*
fois. Il vaud mieux l'entendre, *moi seul* :
n'ayant à lutter que contre moi. Eustathe :
οἶον, τουτέστι, μόνον ἐμὲ, ὡς ἐν μονο-
μαχίας λόγῳ, ἔμιμνεν.

360. Ἑλλησπόντον signifie ici, non
point l'Hellespont proprement dit, puis-
qu'Achille voguait vers la Thessalie, mais
la mer où débouche l'Hellespont.

363. Ἥματί κε τριτάτῳ... C'est le
vers par lequel une femme que Socrate avait

Ἔστι δέ μοι μάλα πολλὰ, τὰ κάλλιπον ἐνθάδε ἔρρων·
 ἄλλον δ' ἐνθένδε χρυσὸν καὶ χαλκὸν ἐρυθρὸν, 365
 ἠδὲ γυναῖκας εὐζώνους πολίων τε σίδηρον
 ἄξομαι, ἄσσι' ἔλαχόν γε· γέρας δέ μοι, ὅσπερ ἔδωκεν,
 αὐτίς ἐφουβρίζων ἔλετο κρείων Ἀγαμέμνων
 Ἀτρείδης (τῷ πάντ' ἀγορευέμεν, ὡς ἐπιτέλλω,
 ἀμφοδὸν, ὄφρα καὶ ἄλλοι ἐπισκύζωνται ἄχαιοι, 370
 εἴ τινά που Δαναῶν ἔτι ἔλπεται ἕξαπατήσειν,
 αἰὲν ἀναιδείην ἐπιειμένος)· οὐδ' ἂν ἔμοιγε
 τετλαίη, κύνεός περ ἐὼν, εἰς ὧπα ἰδέσθαι·
 οὐδέ τί οἱ βουλάς συμφράσσομαι, οὐδὲ μὲν ἔργον·
 ἐκ γὰρ δὴ μ' ἀπάτησε καὶ ἤλιτεν· οὐδ' ἂν ἔτ' αὐτίς 375
 ἕξαπάφοιτ' ἐπέεσσιν· ἄλις δέ οἱ. Ἀλλὰ ἔκηλος
 ἔρρέτω· ἐκ γὰρ εὖ φρένας εἴλετο μητίετα Ζεὺς.
 Ἐχθρὰ δέ μοι τοῦ δῶρα, τίω δέ μιν ἐν καρὸς αἴσῃ.
 Οὐδ' εἴ μοι δεκάκις τε καὶ εἰκοσάκις τόσα δόη,
 ὅσσα τέ οἱ νῦν ἐστὶ, καὶ εἴ ποθεν ἄλλα γένοιτο· 380

vue en songe lui annonça qu'il mourrait dans trois jours. Cicéron a traduit, de *Divinatione*, I, xxv, ce passage du *Criton*, et versifié ainsi la citation d'Homère : « Tertius te Phthiæ tempestas lata loca-
 α bit. » Racine paraît s'être souvenu de ce vers, quand il a fait dire à Mithridate, III, 1 : « Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours... ? »

364. Ἐνθάδε ἔρρων, venant ici pour mon malheur. Le mot ἔρρειν se prend toujours en mauvaise part. *Scholies* : ἐνθάδε μετὰ φθορᾶς παραγινόμενος.

367. Ἄσσι' ἔλαχόν γε. Quelques textes antiques portaient, ἄσσα λείλογχα.

368. Αὐτίς ἐφουβρίζων, *vulgo* αὐτός. Agamemnon a commis deux méfaits : le premier en menaçant Achille de lui enlever Briséis ; le second, en la lui enlevant. Par une bizarre inadvertance, l'édition Didot porte αὐτίς dans le texte, et *ipse* dans la traduction.

369. Τῷ, à lui : à Agamemnon. — Ἀγορευέμεν, l'infinitif pour l'impératif : *referto*, ou *refertote*. Entendez plutôt le mot au singulier, s'adressant à Ulysse. C'est à Ulysse que répond Achille.

372. Ἀναιδείην ἐπιειμένος, revêtu d'impudence : cuirassé d'impudence. Achille avait déjà qualifié ainsi Agamemnon. Voyez I, 149.

373. Κύνεος, impudent. Achille avait dit, I, 169, κυνώπια, et 225, κυνὸς ὄμματ' ἔχων. Ainsi ce chant IX rappelle sans cesse les premiers événements du poème.

374. Οὐδὲ μὲν ἔργον sous-entend grammaticalement συμφράσσομαι, et en réalité συμπράξω.

376. Ἄλις δέ οἱ, *satis autem ei*, que cela lui suffise : qu'il n'en demande pas davantage ; c'est bon pour une fois. — Ἐκηλος, en paix, c'est-à-dire sans tracasser les autres : sans qu'il me tracasse.

377. Ἐορρέτω, *in malam rem abeat* ; *pereat*. Voyez plus haut la note du vers 364. — Ἐκ γὰρ εὖ... εἴλετο, c'est-à-dire ἔξεῖλετο γὰρ εὖ. Le mot εὖ est pour οὐ, dans le sens de αὐτοῦ.

378. Ἐν καρὸς αἴσῃ, *flocci instar*, à l'égal d'un fétu. Le mot καρ paraît se rattacher à κείρω, et signifier un cheveu coupé, par conséquent une chose qu'on jette, un rien. C'est un ἄπαξ εἰρημένον. Les Carriens n'ont rien à voir ici.

οὐδ' ὅσ' ἐς Ὀρχομενὸν ποτινίσσεται, οὐδ' ὅσα Θήβας
 Αἴγυπτίας, ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα καῖται,
 αἴθ' ἑκατόμυλοι εἰσι, διηκόσιοι δ' ἄν' ἐκάστας
 ἀνέρες ἐξοιγνεῦσι σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσσιν·
 οὐδ' εἴ μοι τόσα δοίη ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε, 385
 οὐδέ κεν ὡς ἔτι θυμὸν ἐμὸν πείσει' Ἀγαμέμνων,
 πρὶν γ' ἀπὸ πάσαν ἐμοὶ δόμεναι θυμαλγεία λώβην.
 Κούρην δ' οὐ γαμέω Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο·
 οὐδ' εἰ χρυσεῖη Ἀφροδίτη κάλλος ἐρίζοι,
 ἔργα δ' Ἀθηναίη γλαυκώπιδι ἴσσοραρίζοι. 390
 οὐδέ μιν ὡς γαμέω· ὁ δ' Ἀχαιῶν ἄλλον ἐλέσθω,
 ὅστις οἶ τ' ἐπέοικε καὶ ὅς βασιλεύτερός ἐστιν.
 Ἦν γὰρ δὴ με σώσει θεοὶ καὶ οἴκαδ' ἴκωμαι,
 Πηλεὺς θῆν μοι ἔπειτα γυναϊκά γε μάσσεται αὐτός.
 Πολλοὶ Ἀχαιῖδες εἰσὶν ἄν' Ἑλλάδα τε Φθίρην τε, 395

381. Ὀρχομενόν. La ville d'Orchomène en Béotie était fameuse par le trésor de Minyas, et elle était alors la capitale d'un royaume florissant. — Θήβας. Thèbes d'Égypte n'a pas besoin qu'on commente son nom.

382. Αἴγυπτίας. Remarquez le dactyle. En latin, les consonnes *pt* rendent toujours longue la voyelle qui précède. Suivant quelques-uns, il y a synizèse, et Αἴγυπτίας compte pour trois longues. Suivant d'autres, ce serait ici l'analogie de l'i latin devenu consonne, et *τίας* se serait prononcé *tjas*. Si l'on n'admet point le dactyle, c'est la synizèse qui est probable. Voyez, II, 537, la note sur Ἰστίαν.

383. Ἄν' ἐκάστας, *vulgo* ἄν' ἐκάστην. J'ai dû rétablir la leçon d'Aristarque. Homère ne dit jamais πύλη au singulier. Aristarque : οὕτως δὲ ἄν' ἐκάστας δεῖ γράφειν· οὐδέποτε γὰρ ἐνικῶς Ὅμηρος πύλην φησὶν, ἀλλὰ πύλας. Le manuscrit de Venise donne le pluriel.

387. Ἀπὸ... δόμεναι : ἀποδοῦναι, avoir subi la revanche; avoir expié. Eustathe : ἀποδοῦναι λώβην· ἀντιλωδοθῆναι.

388. Γαμέω, au futur pour γαμέσω : j'épouserai. De même au vers 391.

389-390. Ἐρίζοι· et ἴσσοραρίζοι. Les Grecs se servaient quelquefois de l'assonance pour produire des effets plaisants.

On peut supposer ici l'intention de bien fixer les souvenirs d'Ulysse, afin qu'Agamemnon ait toute la pensée d'Achille. On peut aussi attribuer la rime des finales à un jeu du hasard.

392. Βασιλεύτερος, plus roi : plus roi que moi; plus puissant roi que moi. Achille n'a pas entendu la parole d'Agamemnon, vers 460; et Ulysse ne la lui a point citée. Mais Achille connaît le caractère du personnage; il devine son mot βασιλεύτερος, et le lui renvoie avec ironie.

394. Γυναϊκά γε μάσσεται, *vulgo* γυναῖκα γαμέσσεται. *Scholies* : Ἀριστάρχος, γυναϊκά γε μάσσεται. La *vulgate* γαμέσσεται, *fiancera*, est une correction assez récente. Le scholiaste de Pierre Victorius dit formellement que tous les bons textes portaient μάσσεται, c'est-à-dire γυναῖκα γε μάσσεται (cherchera sans doute une femme) : πᾶσαι εἶχον μάσσεται, ἀντὶ τοῦ ζητήσεται.

396. Ἄν' Ἑλλάδα τε Φθίρην τε, dans le pays de Hellas et de Phthie. Il ne s'agit pas uniquement des villes de Hellas et de Phthie; car Achille parle de chefs qui commandent à des villes, et c'est son père qui était roi de Phthie. Voyez II, 643-685. C'est à propos de ce vers qu'Aristarque a noté qu'Homère ne donne jamais le nom de

κοῦραι ἀριστῆων, οἵτε πτολίεθρα ρύονται·
 τάων ἦν κ' ἐθέλωμι φίλην ποιήσομ' ἄκοιτιν.
 Ἔνθα δέ μοι μάλα πολλὸν ἐπέσσυτο θυμὸς ἀγήνωρ,
 γήμαντι μνηστῆν ἄλοχον, εἰκυῖαν ἄκοιτιν,
 κτήμασι τέρπεσθαι τὰ γέρων ἐκτῆσατο Πηλεΐς. 400
 Οὐ γὰρ ἐμοὶ ψυχῆς ἀντάξιον, οὐδ' ὅσα φασὶν
 Ἴλιον ἐκτῆσθαι, εὐναιόμενον πτολίεθρον,
 τὸ πρὶν ἐπ' εἰρήνης, πρὶν ἔλθεῖν υἴας Ἀχαιῶν·
 οὐδ' ὅσα λάϊνος οὐδὸς ἀφήτορος ἐντὸς ἑέργει,
 Φοῖβου Ἀπόλλωνος, Πυθοῖ ἔνι πετρηέσση. 405
 Ληϊστοὶ μὲν γάρ τε βόες καὶ ἴφια μῆλα,
 κτητοὶ δὲ τρίποδες τε καὶ ἵππων ξανθὰ κάρηνα·
 ἀνδρὸς δὲ ψυχὴ πάλιν ἔλθεῖν οὔτε λειστή
 οὔθ' ἑλετῆ, ἐπεὶ ἄρ κεν ἀμείψεται ἔρκος ὀδόντων.
 Μήτηρ γάρ τέ μέ φησι θεὰ, Θέτις ἀργυρόπεζα, 410
 διγχοδίας Κῆρας φερέμεν θανάτοιο τέλοσδε.
 Εἰ μὲν κ' αὔθι μένων Τρώων πόλιν ἀμφιμάχωμαι,
 ὦλετο μὲν μοι νόστος, ἀτὰρ κλέος ἄφθιτον ἔσται·
 εἰ δέ κεν οἴκαδ' ἴκωμι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,

Ἐλλάς à la Grèce entière : ἡ διπλῆ, ὅτι τὴν Θετταλίαν οὕτως λέγει μόνην, τὴν δὲ ὅλην ἠπειρον οὐκ οἶδεν οὕτως καλοῦμένην. Voyez la note II, 530.

401. Ἐμοί. D'anciens textes donnaient ἐμῆς. *Scholies* : ἐνίους φησὶν ὁ Ἀρίσταρχος γράψειν· οὐ γὰρ ἐμῆς ψυχῆς. — Ψυχῆς ἀντάξιον, l'équivalent de la vie : un trésor qui vaille la vie.

404. Ἀφήτορος paraît synonyme de ἐκθρόλου. Suivant quelques-uns, ce mot signifie, qui rend à tous des oracles. Eustathe : ἐκ τοῦ α, ὃ δηλοῖ τὸ ὀμοῦ, καὶ τοῦ φῶ, λέγω, οἶονεὶ ὀμοφῆτωρ, ὃ πᾶσι διδοῦς τὰς ὁμφάς. Cette étymologie n'a aucune vraisemblance. Il vaut mieux rapporter ἀφήτωρ à ἀρῆμι, lancer; ou, si l'on admet le sens de *prophète*, il faut supposer à augmentatif et φημί. Cependant on attribue à Aristarque l'explication ὀμοφῆτωρ. Les glossographes et Zénodote rendaient ἀφήτωρ par στροφεύς, qui était probablement un synonyme de λαΐας. Mais on ignore comment ils

trouvaient dans ἀφήτωρ l'idée d'entortillement. — Ἐντὸς se rapporte au temple. Achille dit seulement, *le seuil de Phœbus*; mais c'est le seuil du temple, et il faut entendre, le temple lui-même.

405. Φοῖβου. Zénodote écrivait νηοῦ, du temple. — Πυθοῖ ἔνι, dans Pytho. C'est le vrai nom de la ville. Delphes était celui des habitants. *Scholies* : Πυθῶ, πόλις Φωκίδος· ἦς οἱ οἰκήτορες Δελφοί.

408. Πάλιν ἔλθεῖν (*ut redeat*) dépend de οὔτε λειστή οὔθ' ἑλετῆ, sous-entendu ἐστί. Il n'y a point de prise sur elle pour la ramener. Elle est partie à jamais.

414. Φερέμεν (porter) à pour complétement με du v 410: me mener; me conduire. Racine s'est souvenu de ce passage, *Iphig.* I, 11 : « Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit, Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit : Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire, Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire. »

414. Ἰκωμι, *vulgo* ἴκωμι. Quelques-

- ὤλετό μοι κλέος ἐσθλόν, ἐπὶ δηρὸν δέ μοι αἰὼν
 ἔσσεται, οὐδέ κέ μ' ὤκα τέλος θανάτοιο χιεῖη.
 Καὶ δ' ἂν τοῖς ἄλλοισιν ἐγὼ παραμυθησαίμην
 οἴκαδ' ἀποπλείειν, ἐπεὶ οὐκέτι δήετε τέκμωνρ
 Ἴλου αἰπεινῆς· μάλα γὰρ ἔθεν εὐρύοπα Ζεὺς
 χεῖρα ἔην ὑπερέσχε, τεθαρσῆκασι δὲ λαοί.
 Ἄλλ' ὑμεῖς μὲν ἰόντες ἀριστήεσσιν Ἀχαιῶν
 ἀγγελίην ἀπόφασθε· τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ γερόντων·
 ὄφρ' ἄλλην φράζωνται ἐνὶ φρεσὶ μῆτιν ἀμείνω,
 ἧ κέ σφιν νῆάς τε σῶω καὶ λαὸν Ἀχαιῶν
 νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῆς, ἐπεὶ οὐ σφισιν ἦδε γ' ἐτοίμη.
 ἦν νῦν ἐφράσσαντο, ἔμευ ἀπομηνίσαντος.
 Φοῖνιξ δ' αὖθι παρ' ἄμμι μένων κατακοιμηθῆτω,
 ὄφρα μοι ἐν νήεσσι φίλην ἐς πατρίδ' ἔπηται
 αὔριον, ἣν ἐθέλησιν· ἀνάγκη δ' οὔτι μιν ἄξω.
 Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῆ,
 μῦθον ἀγασσάμενοι· μάλα γὰρ κρατερῶς ἀπέειπεν.
 Ὅψε δὲ δὴ μετέειπε γέρων ἱππηλάτα Φοῖνιξ,
 δάκρυ' ἀναπρήσας· περὶ γὰρ διε νηυσὶν Ἀχαιῶν·
 Εἰ μὲν δὴ νόστον γε μετὰ φρεσὶ, φαίδιμ' Ἀχιλλεῦ,
 βάλλεαι, οὐδέ τι πάμπαν ἀμύνειν νηυσὶ θεῆσιν

uns lisaient ἔκωμα, malgré la faute de quantité. Bothe propose de rétablir la mesure avec ἔκωμα, en remplaçant φίλην par ἐμήν. Pourquoi ne pas laisser ἔκωμα?

416. Ἐσσεται, ... vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Mais, quoi qu'en dise la note d'athétèse, cette explication n'est nullement superflue. Zénodote avait supprimé purement et simplement le vers.

417. Καὶ δ(ε) dans le sens de καὶ δὴ : et même.

418. Οὐκέτι δήετε τέκμωνρ, vous ne trouverez plus du tout la fin : vous n'aurez plus aucun moyen (en mon absence) de faire qu'Illion périsse.

422. Τό, *illud*, cela. On peut aussi entendre, elliptiquement : τοῦτο τὸ γέρας ἐστὶ τὸ γέρας. — Γερόντων, des hommes du conseil.

424. Σῶω à Poptatif, *vulgo* σόη au subjonctif. C'est toujours *servet*.

425. Ὅδε, le moyen actuel : l'idée de me réconcilier avec Agamemnon. — Ἐτοίμη, *in promptu*, praticable.

432. Ὅψε, tard : à la fin. Les auditeurs sont stupéfaits du discours ; il leur faut du temps pour se remettre de leur saisissement. Ce n'est pas à l'instant même qu'aucun d'eux eût pu répondre.

433. Δάκρυ' ἀναπρήσας. Littéralement, *ayant soufflé des larmes*, c'est-à-dire poussant des larmes en abondance. *Scholies* : ἀναπρήσας, ἡ ἀβρόσον ἀναβελών. Quelques-uns traduisent πρήθω par *enflammer*, et non par *souffler*. L'expression d'Homère signifierait alors, *pleurant à chaudes larmes*. Mais les exemples homériques prouvent que le sens primitif du verbe est *souffler*. Nous

πῦρ ἐθέλεις ἀΐδ' ἄλλον, ἐπεὶ γόλος ἔμπεσε θυμῷ·
 πῶς ἂν ἔπειτ' ἀπὸ σεῖο, φίλον τέκος, αὔθι λιποῖμην
 οἶος; Σοὶ δέ μ' ἔπεμπε γέρων ἱππηλάτα Πηλεὺς
 ἤματι τῷ, ὅτε σ' ἐκ Φθίης Ἄγαμέμνονι πέμπεν
 νήπιον, οὐπω εἰδὸθ' ὁμοίου πολέμοιο, 440
 οὐδ' ἀγορέων, ἵνα τ' ἄνδρες ἀριπρεπέες τελέθουσιν.
 Τοῦνεκά με προέηκε, διδασκόμεναι τάδε πάντα,
 μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι, πρηκτῆρά τε ἔργων.
 Ὡς ἂν ἔπειτ' ἀπὸ σεῖο, φίλον τέκος, οὐκ ἐθέλοιμι
 λείπεσθ', οὐδ' εἴ κέν μοι ὑποσταίῃ θεὸς αὐτὸς,
 γῆρας ἀποξύσας, θήσειν νέον ἠβῶνonta, 445
 οἷον ὅτε πρῶτον λίπον Ἑλλάδα καλλιγύναικα,

avons vu, I, 481, ἐν δ' ἄνεμος πῆσεν μέσον ἱστῖον. De l'idée de souffler dérivent celles d'attiser, d'allumer, d'enflammer, d'incendier. Tenons-nous en à l'explication des *Scholies*.

438. Σοὶ ἐκвивавт ici à σὺν σοί, avec toi, car Phœnix est parti de Phthie en même temps qu'Achille; et δέ, or, ἐκвивавт à en effet. Phœnix, en sa qualité de gouverneur, ou d'ancien gouverneur, doit suivre Achille partout. *Scholies*: ὡς ὁπάων σὺν, φησὶν, οὐκ ὁφείλω ἀπολείπεσθαι. Il est inutile de corriger le texte, et d'écrire, comme le propose Bothe : ζῦν δέ μ' ἔπεμπε.

440. Νήπιον, tout petit : jeune enfant. Phœnix, qui n'était plus jeune alors, pouvait donner le titre de νήπιος; même à un homme d'une vingtaine d'années. Mais, d'après la tradition suivie par Homère, Achille n'était réellement qu'un enfant, quand Pélée l'envoya à Agamemnon. Eustathe : φασὶ γάρ τινες, νεώτατον τὸν Ἀχιλλέα εἰς τὸν Τρωϊκὸν ἐλθεῖν πόλεμον, ὡσεὶ δῶδεκα ὄντα ἐτῶν. L'Achille d'Homère, même aujourd'hui, dans la neuvième année du siège, n'a pas vingt-cinq ans. Il est difficile de concilier le dire de Phœnix avec la tradition du séjour d'Achille à Scyros, et même avec l'existence de Pyrrhus. D'après les poètes postérieurs à Homère, Achille aurait plus de trente ans, puisque Pyrrhus est déjà un homme, et qu'il viendra l'année suivante achever l'œuvre interrompue par la mort de son

père. Voyez plus bas la note du vers 688. — Ὀμοίου, égale, c'est-à-dire égale pour tous, pénible pour tous. Voyez la note IV, 315.

442-443. Τοῦνεκά με... Cicéron commente ces deux vers, dans les dialogues de l'Orateur, III, xv : « Vetus quidem « illa doctrina eadem videtur et recte faciendi et cogitandi magistra; neque disjuncti doctores; sed iidem erant vivendi « præceptores atque dicendi : ut ille apud « Homerum Phœnix, qui se a Peleo patre « Achilli juveni comitem esse datum dicit ad bellum, ut illum efficeret oratorem verborum actoremque rerum. » Quintilien et beaucoup d'autres ont dit, après Cicéron, des choses analogues.

446. Νέον adverbe. La traduction *juvenem* fausse le sens. Il s'agit d'adolescence : *recens pubescentem*. Ἀγ. starque : νεωστὶ ἠβῶν : α.

447. Οἷον ὅτε... Cette transition rappelle les formules dont Nestor use d'ordinaire pour arriver à ses récits du temps passé. Phœnix est un vieillard; et, comme Nestor, il parle en vieillard. Il se plaît dans ses souvenirs, même les plus tristes. La narration est longue; mais elle est, au fond, l'exorde naturel d'un discours destiné à émouvoir bien plus qu'à convaincre. C'est la remarque que font à ce sujet les anciens rhéteurs. Le scholiaste de Pierre Victorius : οἴκτω γάρ τὸ πλέον ἀγωνίζεται, καὶ διηγῆμασιν οἰκείων ἀτυχημάτων. — Zénodote écrivait τοῖον, au

φεύγων νείκεα πατρός Ἀμύντορος Ὀρμενίδαο·
 ὅς μοι παλλακίδος περιχώσατο καλλικόμοιο,
 τὴν αὐτὸς φιλέεσκεν, ἀτιμάζεσκε δ' ἄκοιτιν,
 μητέρ' ἐμήν· ἢ δ' αἰὲν ἐμὲ λισσέσκετο γούνων
 παλλακίδι προμιγῆναι, ἵν' ἐχθῆρειε γέροντα.
 Τῇ πιθόμην καὶ ἔρεξα· πατὴρ δ' ἐμὸς αὐτίκ' οἴσθειε,
 πολλὰ κατηράτο, στυγεράς δ' ἐπεκέκλετ' Ἐρινύς.

450

lieu de où : correction assez malheureuse. — Ἐλλάδα, Hellas. C'est la ville même. Aristarque : ἢ διπλῆ, ὅτι πάλιν τὴν θεαταλικὴν πόλιν οὕτως εἶπεν. Cette note ne signifie point qu'au vers 395 il s'agissait de la ville d'Hellas et non de son territoire, mais que, là comme ici, nous sommes en Thessalie, et que les Hellènes, pour Homère, sont uniquement des Thessaliens.

448. Ὀρμενίδαο. Orméno, l'aïeul de Phœnix, était fils de Cercophe et petit-fils d'Éole. On lui attribuait la fondation d'Orménium en Magnésie, sur l'emplacement où fut depuis Démétrias.

449. Παλλακίδος. C'est le génitif causal : au sujet de (sa) concubine. Cette femme, d'après les tragiques, se nommait Clytie. — Περιχώσατο, s'irrita extrêmement. *Scholies* : περισσῶς ὠργίσθη. Quelques anciens lisaient en deux mots : πέρι χώσατο. De cette façon πέρι serait une préposition placée après son régime, et παλλακίδος dépendrait de cette préposition. Mais l'expression perd ainsi toute son énergie.

450. Ἄκοιτιν. L'épouse d'Amyntor, mère de Phœnix, se nommait Hippodamie.

451. Γούνων, par mes genoux (sous-entendu ὑπὲρ), ou en s'attachant à mes genoux (sous-entendu λαβοῦσα, ἀπτομένη).

452. Προμιγῆναι, prius misceri. On entend ordinairement ce mot comme s'il y avait simplement μιγῆναι. Mais Eustathe nous dit qu'il faut, suivant les anciens, c'est-à-dire suivant Aristarque et son école, tenir compte de la préposition. Clytie n'était point encore la concubine d'Amyntor ; mais Amyntor l'élevait pour faire d'elle sa concubine. La plupart des modernes ont trouvé cette explication inepte ; et Bothe propose de remplacer προμιγῆναι par προσμιγῆναι. Mais il est certain que tous les textes antiques portaient προμιγῆναι. Le scholiaste de Pierre Victorius nous a pro-

bablement conservé la note d'Aristarque rappelée par Eustathe : προμιγῆναι· οὐ τῆς ἡδῆ μιγείσης τῷ πατρί, ἀλλὰ τῆς εἰς τοῦτο τραπεμένης· φησί γοῦν προμιγῆναι. — Ἐρόντα. Quelques-uns lisaient γέροντι. Alors ce serait Amyntor qui prendrait Clytie en haine. *Scholies* : τινὲς γέροντι γράφουσιν· ἵνα μισθῆ τῷ γέροντι.

453. Τῇ πιθόμην καὶ ἔρεξα. Chez les tragiques, Phœnix était un autre Hippolyte. Il restait chaste ; et, si son père le maudissait encore, c'est que Clytie, comme une autre Phèdre, l'avait injustement accusé. Quelques anciens, à ce que dit Harpocration, avaient essayé de faire concorder le texte d'Homère avec cette tradition honorable. Sosiphrane (Sosigène?) et Aristodème de Nysa introduisaient ici des négations : τῇ οὐ πιθόμην, οὐδ' ἔρεξα. Voilà ce qu'on lit dans les *Scholies A*. Mais on n'y lit pas comment ils maintenaient le vers sur ses pieds, ni surtout comment ils expliquaient, dans leur hypothèse, οἴσθειε, ayant deviné la chose (s'étant aperçu du manège). Eustathe n'est point scandalisé de cet épisode ; il le trouve même excellent : ἀριστον δὲ τὸ τῆς μητρὸς ἐπεισώδιον. C'est, selon lui, une façon d'engager Achille à ne pas suivre le conseil de sa mère Thétis (ἀλλά σὺ... μῆνις, I, 421-422). Puisque Phœnix s'est mal trouvé d'avoir fait ce que conseillait Hippodamie, Achille doit craindre de ne pas se bien trouver de faire ce qu'a conseillé Thétis. Mais ce sont là des subtilités byzantines. Phœnix rappelle le passé, sans songer au présent. Ce qu'il conte, Homère l'a entendu conter, et le lui met dans la bouche ; voilà tout. Il n'y a ici qu'un vieillard qui parle, et qui parle en vieillard.

454. Ἐρινύς, vulgæ Ἐρινύς. Voyez plus bas la note du vers 571.

μήποτε γούνασιν οἷσιν ἐφέσσεσθαι φίλον υἷον, 455
 ἐξ ἐμέθεν γεγαῶτα· θεοὶ δ' ἐτέλειον ἐπαράς,
 Ζεὺς τε καταχθόνιος καὶ ἐπαινή Περσεφόνηια.
 Τὸν μὲν ἐγὼ βούλευσα κατακτάμεν ὄξει χαλκῷ·
 ἀλλὰ τις ἀθανάτων παῦσεν χόλον, ὅς ῥ' ἐνὶ θυμῷ
 δῆμου ἦθε φάτιν καὶ ὄνειδεα πόλλ' ἀνθρώπων, 460
 ὡς μὴ πατροφόνος μετ' Ἀχαιοῖσιν καλεοίμην.
 Ἔνθ' ἐμοὶ οὐκέτι πάμπαν ἐρητύετ' ἐν φρεσὶ θυμὸς,
 πατὴρ ὡς χωρόμενοι, κατὰ μέγαρα στρωφᾶσθαι.
 Ἦ μὲν πολλὰ ἔται καὶ ἀνεψιοὶ ἀμφὶς ἐόντες
 αὐτοῦ λισσόμενοι κατερήτυον ἐν μεγάροισιν· 465
 πολλὰ δὲ ἴφια μῆλα καὶ εἰλίποδας ἔλικας βοῦς

455. Οἷσιν, *suis*. Quelques anciens textes donnaient γούνασ' ἐροῖσιν. Mais, comme le dit Aristarque, c'est d'AmynTOR que parle Phœnix, et non de lui-même : λέγει δὲ οὐ περὶ ἑαυτοῦ ὁ Φοῖνιξ, ἀλλὰ περὶ τοῦ Ἀμύντορος. AmynTOR a fait, dans sa colère, le vœu contraire à celui que forme tout père de famille. *Scholies* : πᾶς δ' εὐφρονῶν πατήρ υἱῶν υἱοῖς εὐχεται παππὸς γενέσθαι μᾶλλον.

457. Ζεὺς... καταχθόνιος, Jupiter souterrain, c'est-à-dire Pluton, qui est le maître des enfers comme Jupiter est le maître du ciel. Voyez plus bas, vers 569.

458-461. Τὸν μὲν ἐγὼ... Ces quatre vers ne se trouvent dans aucun manuscrit de l'*Iliade*. On les a tirés du traité de Plutarque sur la Lecture des Poètes, Œuvres, t. II, p. 26, F. Plutarque dit qu'ils ont été supprimés par Aristarque : ὁ μὲν οὖν Ἀριστάρχος ἐξεῖλε ταῦτα τὰ ἐπηφθεγμένα. Cette phrase est incomplète. Ce que craignait Aristarque, c'était sans doute qu'on n'accusât Homère d'avoir donné à Achille un gouverneur peu digne de ses fonctions. Aristarque ne s'était donc pas contenté ici des obels; il n'avait pas même écrit les quatre vers. L'unanimité des manuscrits à ne pas reproduire ces vers est une preuve manifeste que tous nos manuscrits de l'*Iliade* viennent originairement du texte d'Aristarque. On voit aussi, par cet exemple nouveau, que le goût d'Aristarque n'était pas toujours infallible. Le contemporain

des Lagides veut un Homère moralement correct, et, autant que possible, conforme aux bienséances. Il applique quelquefois ce διὰ τὸ ἀπρεπές, dont Zénodote avait tant abusé. Il mutila Homère, pour faire honneur à Homère. Les quatre vers ne sont pas indispensables au sens général; mais ils aident à faire mieux comprendre la résolution à laquelle va s'arrêter Phœnix. Plutarque dit qu'ils sont très-bien à leur place, puisqu'ils montrent à Achille quelles sont les extrémités où peut nous porter la colère. Mais il ne faut pas plus voir une leçon morale dans cet épisode, qu'une argumentation dans celui qui précède. C'est un épisode, et rien de plus.

462. Ἐρητύετ(ο), *sustinebat*, se résignait.

463. Κατὰ μέγαρα στρωφᾶσθαι, *in ædibus versari*. Phœnix ne veut plus se trouver en présence de son père.

464. Ἀμφὶς ἐόντες. Quelques textes anciens portaient, ἀντιόωντες.

465. Αὐτοῦ, *ibi*, là. Le sens est déterminé par ἐν μεγάροισιν.

466-469. Πολλὰ δὲ... Bothe : « De-
 « scribitur ἔρανος, sive ἡ ἀπὸ κοινῆς συμ-
 « βολῆς, ἧ γουιν καταβολῆς, καὶ δαπάνης
 « πολλῶν τινῶν γενομένη εὐωχία, ut ait
 « Eustathius annotatione ad *Odysseam*,
 « A (I), 226. » Homère dit seulement que les amis et les parents de Phœnix vécurent dans le palais neuf jours, afin d'avoir sans cesse Phœnix sous leurs yeux;

ἔσφαζον, πολλοὶ δὲ σύες θαλέθοντες ἀλοιφῇ
 εὐόμενοι τανύοντο διὰ φλογὸς Ἡφαίστοιο·
 πολλὸν δ' ἐκ κεράμων μέθυ πίνετο τοῖο γέροντος.
 Εἰνάνυχες δέ μοι ἄμφ' αὐτῷ παρὰ νύκτας ἴαυον. 470
 Οἱ μὲν ἀμειβόμενοι φυλακὰς ἔχον, οὐδέ ποτ' ἔσθη
 πῦρ, ἕτερον μὲν ὑπ' αἰθούσῃ εὐερκέος αὐλῆς,
 ἄλλο δ' ἐν προδόμῳ, πρόσθεν θαλάμοιο θυράων.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ δεκάτη μοι ἐπήλυθε νύξ ἐρεβεννή,
 καὶ τότ' ἐγὼ θαλάμοιο θύρας πυκινῶς ἀραρυίας 475
 ῥήξας ἐξῆλθον, καὶ ὑπέρθορον ἐρκίον αὐλῆς
 ῥεῖα, λαθῶν φύλακας τ' ἀνδρας θυμῶς τε γυναϊκας.
 Φεῦγον ἔπειτ' ἀπάνευθε δι' Ἑλλάδος εὐρυχόροιο,
 Φθίην δ' ἐξικόμην ἐριβώλακα, μητέρα μῆλων,
 ἐς Πηλῆα ἀναχθ'· ὁ δέ με πρόφρων ὑπέδεκτο, 480
 καὶ με φιλήσ' ὡσεὶ τε πατὴρ ἢ παῖδα φιλήσῃ
 μῶνον, τηλύγετον, πολλοῖσιν ἐπὶ κτεάτεσσιν·
 καὶ μ' ἀφνειὸν ἔθηκε, πολὺν δέ μοι ὤπασε λαόν·
 ναῖον δ' ἐσχατιὴν Φθίης, Δολόπεσσιν ἀνάσσων.
 Καὶ σε τοσοῦτον ἔθηκα, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ, 485

et Amyntor, qui ne voulait pas que son fils s'exilât, leur fournissait lui-même les vivres.

460. Τοῖο γέροντος, de ce vieillard : du malheureux vieillard. Phœnix éprouve quelque regret de la façon dont il en a usé avec son père. Il faut sous-entendre τοῖο γέροντος après μῆλα, après βοῦς et après σύες.

472-477. Ἐτερον μὲν... On voit par ces vers quelle était la disposition d'un palais au temps d'Homère. Il y avait une enceinte, puis une cour, puis un portique, puis un vestibule qui menait à la maison proprement dite et aux chambres de la maison. Eustathe : κατὰ δὲ τοὺς ἀκριβεστέρους ἢ τάξις οὕτως· ἔρκος, περὶ ὃ πύλαι· μετὰ δὲ τὸ ἐρκίον, αὐλὴ· μεθ' ἣν αἰθουσα· εἶτα πρόδομος, δόμος καὶ βάλαιος.

478-479. Φεῦγον... Les épithètes εὐρυχόροιο, ἐριβώλακα, μητέρα μῆλων,

indiquent qu'il s'agit des contrées dont Hellas et Phthie étaient les capitales.

482. Μῶνον, τηλύγετον. On voit ici que τηλύγετος n'est pas synonyme de μόνος. Il enchérit évidemment. Un fils unique est presque toujours tendrement aimé ; mais il pourrait ne pas l'être, et il n'est pas besoin qu'un enfant soit unique pour être tendrement aimé. Aristarque note ici que Phœnix devait être plus jeune que Pélée : ἡ διπλῆ, ὅτι... πρεσβύτερος Πηλεὺς Φοίνικος, — Ἐπὶ κτεάτεσσιν, pour des biens, c'est-à-dire pour avoir des biens ; pour posséder un jour des biens : qui doit hériter de ses biens.

484. Ἐσχατιὴν Φθίης, l'extrême frontière (du pays) de Phthie. Les Dolopes habitaient une portion de la Thessalie occidentale, sur les confins de la Phthiotide, en remontant l'Éniepe.

485. Καὶ σε τοσοῦτον ἔθηκα, et je t'ai fait ce que tu es : et je t'ai élevé jusqu'à

ἐκ θυμοῦ φιλέων· ἐπεὶ οὐκ ἐθέλεσκες ἄμ' ἄλλῳ
οὔτ' ἐς δαῖτ' ἰέναι οὔτ' ἐν μεγάροισι πάσασθαι,
πρὶν γ' ὅτε δῆ σ' ἐπ' ἐμοῖσιν ἐγὼ γούνεσσι καθίσσας,
ὄψου τ' ἄσαιμι προταμῶν καὶ οἶνον ἐπισχῶν.

Πολλάκι μοι κατέδευσας ἐπὶ στήθεσσι χιτῶνα 490
οἶνου, ἀποβλύζων ἐν νηπιῇ ἀλεγεινῇ.

Ὡς ἐπὶ σοὶ μάλα πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα,
τὰ φρονέων, ὅ μοι οὔτι θεοὶ γόνον ἐξετέλειον
ἐξ ἐμεῦ· ἀλλὰ σὲ παῖδα, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ,
ποιεῦμην, ἵνα μοὶ ποτ' ἀεικέα λοιγὸν ἀμύνης.

Ἀλλ', Ἀχιλλεῦ, δάμασον θυμὸν μέγαν· οὐδέ τί σε χρὴ
νηλεὲς ἤτορ ἔχειν· στρεπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοὶ,
τῶν περ καὶ μείζων ἀρετὴ τιμὴ τε βίη τε.

Καὶ μὲν τοὺς θυέεσσι καὶ εὐχολῆς ἀγανῆσιν 500
λοιβῆ τε κνίση τε παρατρωπῶσ' ἄνθρωποι

λίσσόμενοι, ὅτε κέν τις ὑπερβῆῃ καὶ ἀμάρτη.

Καὶ γάρ τε Λιταὶ εἰσι Διὸς κοῦραι μεγάλοιο,

ce que tu fusses un homme et un héros.
Scholies : δυσωπητικὸν τὸ τῆς δεξιῶς,
ὡς καὶ Σοφοκλῆς· καὶ σ' ἐθρεψάμην
τοσάνδ' ἐς ἡθῆς. Didyme explique spé-
cialement τασούτων, comme marquant qua-
lité : ἔστι δὲ ποσότης, ἀντὶ πηλικότητος.

486. Οὐκ ἐθέλεσκες, jamais tu ne vou-
lais. Le fréquentatif marque le caractère
obstiné de l'enfant. Une note du scholiaste
de Pierre Victorius rappelle ici qu'Homère
ignore qu'Achille ait passé son enfance au-
près du centaure Chiron : οὐκ οἶδεν παρὰ
Χείρωνι τραφέντα αὐτόν. Cette note a été
empruntée textuellement au commentaire
d'Aristarque. Mais Chiron avait enseigné
la médecine à Achille. Voyez XI, 831-832.

487. Ἐς δαῖτ' ἰέναι (aller à un festin)
est opposé à ἐν μεγάροισι πάσασθαι
(manger à la maison) : il s'agit des in-
vitations faites par des amis. — Πάσα-
σθαι. Ici encore, comme partout dans
Homère, πάσασθαι signifie autre chose
que *se gorger*. C'est simplement notre
expression *toucher à la nourriture*. Voyez
la note I, 464.

491. Ἀλεγεινῇ, pénible : qui me don-
nait beaucoup de mal.

492. Πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα,
vulgo πόλλ' ἐπάθον καὶ πόλλ' ἐμόγησα.
Je rétablis l'orthographe d'Aristarque, con-
statée dans les *Scholies*.

493. "Οὐ dans le sens de ὅτι : que.

495. Ἴνα... λοιγὸν ἀμύνης est dit
dans le même sens que λοιγὸν ἀμύνας,
XXIV, 489, quand Priam représente à
Achille le vieux Pélée attaqué par des en-
nemis acharnés. Phœnix comptait sur un
vaillant défenseur, sur une vieillesse assu-
rée contre tous les ennemis. Les rhéteurs
anciens voyaient ici une finesse oratoire.
Phœnix, dit le scholiaste de Pierre Victo-
rius, fait entendre qu'Achille est tenu de
sauver les Grecs. Il particularise; mais
ses paroles ont un sens général : ἰδιού-
μενος τὴν σωτηρίαν τῶν Ἑλλήνων.

499. Θυέεσσι, par des offrandes. Voy. la
note VI, 270, et plus haut celle du vers 220.

500. Λοιβῆ τε... Ce vers se termine
par trois spondées. — Λοιβῆ τε κνίση
τε. *Scholies* : ἐν ἄλλῳ, λοιβῆς τε κνί-
σης τε.

502. Λιταὶ. Cette personnification re-
présente les prières arrachées au repentir
après le crime ou la faute. Voilà pourquoi

χωλαί τε ρυσαί τε, παραβλῶπές τ' ὀφθαλμῶ,
αἷ ῥά τε καὶ μετόπισθ' Ἄτης ἀλέγουσι κιοῦσαι.

Ἡ δ' Ἄτη σθENAρῆ τε καὶ ἀρτίπος ὄννεκα πάσας 505

πολλὸν ὑπεκπροθέει, φθάνει δέ τε πᾶσαν ἐπ' αἶαν

βλάπτουσ' ἀνθρώπους· αἷ δ' ἐξακέονται ὀπίσω.

Ὅς μὲν τ' αἰδέσεται κούρας Διὸς ἄσσον ἰούσας,

τὸν δὲ μέγ' ὠνησαν, καὶ τ' ἔκλυον εὐχομένοιο·

ὅς δὲ κ' ἀνήνηται καὶ τε στερεῶς ἀποσίπη, 510

λίσσονται δ' ἄρα ταίγε Δία Κρονίωνα κιοῦσαι,

τῷ Ἄτην ἄμ' ἔπεσθαι, ἵνα βλαφθεὶς ἀποτίση.

elles sont boiteuses, ridées et louches. Ce n'est qu'à regret que le criminel se décide à demander pardon. Il est longtemps rongé par les soucis et les remords; il n'ose point regarder d'un œil droit et ferme ceux qu'il implore, les offensés, ou les vengeurs de l'offensé. Cette personnification et toute l'allégorie appartiennent en propre à Homère; car les Prières ne sont pas des divinités du culte grec. Didyme: ἀνεῖ-
δωλοποιεῖ τὰς Λιτας ὡς θαίνοντάς τινας. χωλαί μὲν οὖν αὐτάς κέκληκε, διὰ τὸ βραδέως καὶ μόλις προσίεναι καὶ γρονθιζέειν λιτανεύειν τούτους οὗς γρονηδικήκότες ὄσιν· ρυσαί δὲ καὶ διαστρόφους τὰς ὄψεις, ἐπεὶ βαρέως καὶ οὐ γεγηθότι τῷ προσώπῳ, οὐδὲ ὀρθῶ τῷ βλέμματι, προσορᾶν οὐκ ανται τοὺς ἠδικημένους, παρ' ὧν αἰτοῦνται συγγνώμην.

503. Χωλαί τε... Ce vers se termine par trois spondées.

504. Ἄτης. Até est une véritable déesse. Elle est l'exécutrice des desseins de Jupiter et des arrêts de la destinée. C'est elle qui pousse les hommes au crime et à la folie. Elle jette même quelquefois l'avengement jusque dans l'esprit du maître des dieux. Voyez la légende contée par Homère, XIX, 94-131. — Ἀλέγουσι κιοῦσαι, *curant euntas*, elles s'occupent d'aller: elles vont. Quelques anciens prenaient ἀλέγουσι dans un sens moins vague, et l'entendaient de la fonction des Prières parmi les hommes. Le scholiaste A: τῶν ἀνθρώπων ὀηλονότι ἀλέγουσι φροντίζουσαι, ἵνα λίσσονται τὰ ὑπὸ τῆς Ἄτης γινόμενα.

506. Φθάνει: a la première syllabe biève,

dans l'usage des poètes grecs. Zénodote écrivait φθανέει. Aristarque: ἐκπατέον τὸ φθάνει διὰ τὸ μέτρον· ἢ δὲ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι Ζηνοδότος γράφει φθάνέει. L'accent suffit, chez Homère; pour changer une brève en longue; et le trochée peut compter ici pour un spondée. — Αἶαν. La plupart des éditeurs mettent une virgule après αἶαν. Il vaut mieux n'en point mettre; et φθάνει βλάπτουσα signifie qu'Até fait le mal avant que les Prières aient le temps d'arriver.

509. ὠνησαν et ἐκλυον, aoristes d'habitude: *toujours* elles viennent en aide; *toujours* elles exaucent. — Εὐχομένοιο, *culgo euhximénoio*. Scholies: Ἀρίσταρχος, εὐχομένοιο. Le présent est plus expressif; car l'assistance ne se fait pas attendre un instant.

512. Τῷ Ἄτην ἄμ' ἔπεσθαι... Je vais transcrire ici les observations qui m'ont été adressées par M. Edouard Tourmieu, à propos de l'allégorie des Prières: α Ἄτη, selon moi, se rapproche de la signification posthomérique, celle de *malheur* en général. Les Prières suivent le malheur, c'est-à-dire que le malheureux y a recours pour soulager ses maux. Si l'on repousse sa prière, alors il invoque Jupiter contre l'homme impitoyable qui l'a repoussée. L'appel à Jupiter, c'est l'espèce particulière de λιταί appelées ἀραί, et que les Ἑρηνόες sont, ailleurs, chargées d'accomplir. Homère dit quelque part (*Odyssée*, XVII, 475) qu'il y a des πτωχῶν... Ἑρηνόες, et l'on adorait en Grèce Ζεὺς ἱκέσιος. Au contraire, l'homme qui exauce les prières est exaucé lui-même par les dieux.

Ἄλλ', Ἀχιλεῦ, πόρε καὶ σὺ Διὸς κούρησιν ἔπεσθαι
 τιμῆν, ἥτ' ἄλλων περ ἐπιγνάμπτει νόον ἐσθλῶν.
 Εἰ μὲν γὰρ μὴ δῶρα φέροι τὰ δ' ὀπισθ' ὀνομάζοι 515
 Ἀτρεΐδης, ἀλλ' αἰὲν ἐπιζαφελῶς χαλεπαῖνοι,
 οὐκ ἂν ἐγώ γε σε μῆνιν ἀπορροΐψαντα κελοίμην
 Ἀργείοισιν ἀμυνέμεναι, χατέουσί περ ἔμπης·
 νῦν δ' ἅμα τ' αὐτίκα πολλὰ διδοῖ, τὰ δ' ὀπισθεν ὑπέστη,
 ἄνδρας δὲ λίσσεσθαι ἐπιπροσέηκεν ἀρίστους, 520
 κρινάμενος κατὰ λαὸν Ἀχαιϊκόν, οἵτε σοὶ αὐτῷ
 φίλτατοι Ἀργείων· τῶν μὴ σύγε μῦθον ἐλέγξῃς,
 μηδὲ πόδας· πρὶν δ' οὔτι νεμεσσητὸν κεχολῶσθαι.
 Οὔτω καὶ τῶν πρόσθεν ἐπευθόμεθα κλέα ἀνδρῶν
 ἡρώων, ὅτε κέν τιν' ἐπιζάφελος χόλος ἴκοι· 525
 δωρητοὶ τε πέλοντο παράρρητοὶ τ' ἐπέεσσι.
 Μέννημαι τόδε ἔργον ἐγὼ πάλαι, οὔτι νέον γε,
 ὡς ᾗν· ἐν δ' ὑμῖν ἐρέω πάντεσσι φίλοισιν.

lorsqu'il vient à tomber dans le malheur ; ou, pour employer les expressions d'Homère, *les prières lui sont utiles, et les dieux l'exaucent quand il fait une prière*. Le sens propre du verbe εὐχεσθαι, *prier les dieux*, explique l'ellipse du sujet θεοί devant ἔλθουν εὐχομένοιο (vers 509). » Cette explication ne m'a point convaincu, et je préfère celle de la tradition alexandrine. Mais on aura plaisir à connaître les idées du savant critique. Si l'on acquiesce à ces idées, je n'en serai pas autrement désolé. La philologie est un domaine libre. Nous n'avons d'autres prétentions, tous tant que nous sommes, que d'offrir des opinions à l'examen. C'est l'évidence qui est tout, et, à son défaut, la probabilité, la vraisemblance.

513. Πόρε καὶ σὺ, donne, toi aussi : fais, toi aussi.

514. Ἦτ(ε), lequel (honneur). Quand on a pour les filles de Jupiter le respect qu'on leur doit, on n'est point inexorable. Ce sentiment a désarmé la colère dans plus d'une âme généreuse. Achille ne saurait donc y résister. — Νόον, *vulgo φρένας*.

518. Χατέουσι, *egentibus*, ayant besoin (de secours).

523. Πόδας, les pieds, c'est-à-dire la

démarche qu'ils ont faite en venant ici. *Scholies* : τὴν ἐνθάδε ἀφίξιν. — Πρὶν, auparavant : jusqu'à ce moment. — Οὔτι νεμεσσητὸν, pas possible de blâmer : on n'avait pas le droit de blâmer. Cette idée en insinue une autre : « Désormais on sera en droit de blâmer. » *Scholies* : τὸ πρῶην μὴνίειν ἀνεμεσσητὸν εἰπὼν, ἐκ τοῦ ἐναντίου τὸ νῦν νεμεσσητὸν φησι.

526. Δωρητοὶ, se laissant fléchir par des présents. *Scholies* : δῶροις πειθόμενοι. En français, *accepter des présents* peut signifier, par une ellipse analogue, faire ce qu'on nous demande en nous offrant des présents.

527. Μέννημαι. Le vieillard va abuser de ses souvenirs, et l'histoire sera longue ; mais l'exemple de Méléagre vient bien à l'appui des arguments de Phœnix. *Scholies* : ὁμοίαν μῆνιν παραγράφει... τὰ λοιπὰ ὁ Φοῖνιξ εὐχεται ὁμοία μὴ γενέσθαι· ὁμως γεγονάσι... En effet Achille, comme Méléagre, finit par faire ce qu'il a refusé, et par le faire spontanément, sans qu'on ait besoin de le combler de trésors et d'honneurs. — Οὔτι νέον γε. Ici, comme au vers 446, Aristarque fait νέον adverbe : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ νέον, νεωστί.

Κουρήτες τ' ἐμάχοντο καὶ Αἰτωλοὶ μενεχάρμαι
ἀμφὶ πόλιν Καλυδῶνα, καὶ ἀλλήλους ἐνάριζον · 530

Αἰτωλοὶ μὲν ἀμυνόμενοι Καλυδῶνος ἐραννῆς,
Κουρήτες δὲ διαπραθείειν μεμαῶτες Ἄρηϊ.
Καὶ γὰρ τοῖσι κακὸν χρυσόθρονος Ἄρτεμις ὤρσεν,
χωσαμένη ὅ οἱ οὔτι θαλύσια γουνῶ ἀλωῆς
Οἰνεὺς ῥέξ'· ἄλλοι δὲ θεοὶ δαίνυνθ' ἐκατόμβας · 535

οἷη δ' οὐκ ἔρραξε Διὸς κούρη μεγάληο,
ἧ λάθειτ', ἧ οὐκ ἐνόησεν· ἀάσατο δὲ μέγα Θυμῶ.
Ἴη δὲ χολωσαμένη, δῖον γένος, Ἰοχέαιρα,
ὤρσεν ἐπὶ χλοῦνην σὺν ἄγριον, ἀργιδόδοντα,
ὅς κακὰ πόλλ' ἔρδεσκεν ἔθων Οἰνῆος ἀλωῆν · 540

529. Κουρήτες. Les Curètes étaient une peuplade de Lélèges, établie à Pleuron et dans la partie méridionale de l'Étolie. On leur donna plus tard le nom d'Aearnaniens.

530. Καλυδῶνα. Calydon était la capitale de l'Étolie proprement dite, où régnait OEnéus, père de Tydée et de Méléagre.

533. Τοῖσι, à eux, c'est-à-dire aux Calydoniens.

534. Ὅ dans le sens de ὅτι : parce que. — Θαλύσια, sous-entendu ἱερά : l'offrande des prémices de la moisson. Ordinairement c'est à Cérés qu'on faisait ce sacrifice. Didyme : ἑορτῇ, ἐν ἧ τὰς ἀπαρχὰς τοῖς θεοῖς ἐπιθύουσι τῶν καρπῶν, . . . τοῖς τε ἄλλοις καὶ τῇ Δήμητρι. — Γουνῶ ἀλωῆς pour ἐν γουνῶ ἀλωῆς : dans la partie fertile (ou la plus fertile) de son domaine cultivé ; dans son fertile domaine. La traduction *in eminenti aera* fausse le sens de γουνός. Eustathe : γουνός δὲ ἀλωῆς ὁ γονός, ὃ ἐστι γόνιμος τόπος. Scholies : ἐν τῷ γονιμωτάτῳ καὶ καρπύμῳ χωρίῳ τῆς γῆς.

537. Ἴη λάθειτ', ἧ οὐκ ἐνόησεν, soit qu'il eût oublié (ce qu'il se proposait de faire), soit qu'il n'eût pas même pensé (à Diane). Remarquez la synchèse ἧ οὐκ. Nous l'avons déjà vue ailleurs, V, 349 : ἧ οὐκ ἄλλης commence ce vers. Zénodote écrivait ἐκλάθειτ' οὐδ' ἐνόησεν. Correction maladroite, dit Aristarque ; car la faute d'OEnéus est plus ou moins involontaire. Cette tautologie efface toute distinction. —

Δῖον γένος, Jovis genus, la fille de Jupiter. C'est l'explication de Nicanor. Scholies : ὃ δὲ Νικάνωρ ἐπὶ Ἀρτέμιδος. D'autres l'entendaient du sanglier, monstre *extraordinaire*.

539. ὤρσεν ἐπὶ pour ἐπώρσε. — Χλοῦνη paraît signifier à peu près la même chose que ἄγριον. C'est l'animal qui *couche dans l'herbe*, par opposition au porc domestique, qui couche sous un toit. Eustathe : χλοῦνης δὲ, ὃ ἐν γλόῃ εὐναζόμενος καὶ ἀνετος. Le scholiaste de Pierre Victorius : τὸν γὰρ οἰκοτραφῆ σιγάλον φησι. Aristarque rendait χλοῦνης par μόνιος, *solitaire* ; ce qui revient au même sens. Le solitaire est un vieux sanglier dans sa bauge, par conséquent un χλοῦνης. Il y a d'autres explications : *gras, bien nourri, écumant*, etc. La plus étonnante, bien qu'on allègue Aristote, c'est celle qui fait de χλοῦνης l'équivalent du latin *castratus*. C'est aussi une imagination bizarre que de supposer, comme faisaient quelques anciens, que Χλοῦνη était un nom propre, le nom de l'endroit où se tenait le sanglier, et que Χλοῦνης σῦς est le sanglier de Chlune. Ces anciens, d'après Porphyre, étaient des écrivains qui avaient rédigé l'histoire des peuples de l'Étolie. — ἔθων, *solitus*, ayant coutume. *A son ordinaire* insiste encore sur la force du fréquentatif ἔρδεσκειν. Les glossographes rendaient ἔθων par βλάπτων. Mais Aristarque ne lui donne que sa valeur apparente : ἐξ ἔθους ἐπιφοιτῶν. L'i-

πολλὰ δ' ὅγε προθέλυμνα χαμαὶ βάλε δένδρεα μακρὰ,
αὐτῆσιν ῥίζησι καὶ αὐτοῖς ἀνθεσι μήλων.

Τὸν δ' υἱὸς Οἰνῆος ἀπέκτεινεν Μελέαγρος,

πολλέων ἐκ πολλῶν θηρήτορας ἀνδρας ἀγείρας

καὶ κύνας· οὐ μὲν γάρ κ' ἐδάμη παύροισι βροτοῖσιν·

540

τόσσοις ἔην, πολλοὺς δὲ πυρῆς ἐπέβησ' ἀλεγεινῆς.

Ἢ δ' ἀμφ' αὐτῷ θῆκε πολὺν κέλαδον καὶ αὐτῆν,

ἀμφὶ συὸς κεφαλῇ καὶ δέρματι λαχνήνεντι,

Κουρήτων τε μεσηγὺ καὶ Αἰτωλῶν μεγαθύμων.

Ἵφρα μὲν οὖν Μελέαγρος Ἀρηίφιλος πολέμιζεν,

550

τόφρα δὲ Κουρήτεσσι κακῶς ἦν· οὐδ' ἐδύναντο

τείχεος ἔκτοσθεν μίμνεν, πολέες περ ἐόντες.

Ἄλλ' ὅτε δὴ Μελέαγρον ἔδου χόλος, ὅσπερ καὶ ἄλλων

οἰδάνει ἐν στήθεσσι νόον πύκα περ φρονεόντων·

dée de βλάβω est dans κακὰ... ἐρ-
δεσκεν.

541. Προθέλυμνα, les uns sur les au-
tres. Voyez la note XIII, 130.

542. Ἄνθεσι μήλων, l'efflorescence des
fruits : les fruits qui ornaient les arbres.
Le mot μήλα, dans Homère, signifie des
fruits quelconques, et non pas seulement
des pommes et des poires. Aristarque :
ὅτι μήλα πάντα τὰ ἀκρόδρυα ἔλεγον οἱ
παλαιοί, οὐχ ὡς ἡμεῖς εἰδικῶς. L'objec-
tion faite par quelques modernes, à propos
du mot ἄνθεσι (*fleurs*) est naïve. Il est
évident qu'Homère ne parle pas des fleurs
proprement dites, puisque la moisson vient
d'être faite, et qu'on est en automne.
Bothe aurait donc pu se dispenser d'allé-
guer, d'après Plinè (XVI, xxvii), je ne
sais quel pommier sauvage, portant deux
fois par an. Il ne s'agit pas plus de ce
pommier-là que de tout autre, ni même
que d'aucun autre arbre à fruit. Il s'agit
des ἀκρόδρυα. *Scholies* : ἀνθεσι μήλων·
τοῖς κάρποις.

546. Ἐπέβησ(ε), il fit monter sur : il
jeta dans.

547. Ἢ, elle, c'est-à-dire Diane.

548. Ἀμφὶ συὸς κεφαλῇ καὶ δέρματι.
La hure et la peau devaient être la récom-
pense de celui qui aurait le premier frappé
la bête. Les chasseurs se disputent la ré-
compense. Didyme : ταῦτα δὲ συνέκλειτο

δοῦναι ἀριστεία τῷ πρῶτον βελόντι
τὸν σὺν.

550. Ἵφρα μὲν... Phœnix passe sous
silence les événements qui suivirent la mort
du sanglier de Calydon, et qui amenè-
rent la guerre entre les Curètes et les
Étoliens : cadeau de la hure et de la peau
à Atalante ; enlèvement de ce trophée par
les oncles de Méléagre ; vengeance de Mé-
léagre sur les ravisseurs. Bothe : « Hinc
« igitur exortum bellum est, Curetibus
« cadem Thestii filiorum ulciscensibus.
« Quod bellum male gesserunt Curetes,
« donec iratus Meleager ob diras Altheæ ab
« armis recessit, sequè domum abdidit.
« Tum illi Calydonem urbem, eujus apud
« muros antea consistere non poterant,
« acrius oppugnare cœperunt. » Nous n'a-
vons pas besoin de supposer une lacune
dans le discours de Phœnix. Le poète,
en signalant les résultats, rappelle beau-
coup de choses qu'il s'est dispensé de nous
dédire. Les auditeurs de Phœnix savaient
par cœur ce que Phœnix ne raconte point.
Aristarque note ces sous-entendus, XVI,
432, à propos d'une suppression opérée
dans le texte par Zénodote : πολλὰ κατὰ
συμπέρασμα λέγει ὁ ποιητής, σιωπωμέ-
νως γεγόνστα.

551-552. Οὐδ' ἐδύναντο τείχεος ἔκτο-
σθεν μίμνεν ne signifie point que les
Curètes fussent forcés de se renfermer dans

ἦτοι ὁ μητρὶ φίλην Ἀλθαίην ζωόμενος κῆρ.
 κεῖτο παρὰ μνηστῆ ἄλόγῳ, καλῆ Κλεοπάτρῃ.
 κούρη Μαρπήσσης καλλισύρου Εὐθνήνης,
 Ἴδεώ θ', ὃς κάρτιστος ἐπιχθονίων γένετ' ἀνδρῶν
 τῶν τότε (καὶ ῥα ἀνακτος ἐναντίον εἴλετο τόξον
 Φοῖβου Ἀπόλλωνος, καλλισύρου εἵνεκα νόμῳ).
 τὴν δὲ τότε ἐν μεγάροισι πατήρ καὶ πότνια μήτηρ
 Ἀλκυόνην καλέεσκον ἐπώνυμον, σὺνεκ' ἄρ' αὐτῆς
 μήτηρ, ἀλκυόνος πολυπενθέος οἶτον ἔχουσα.
 κλαί', ὅτε μιν ἐκάεργος ἀνήρπασε Φοῖβος Ἀπόλλων).
 τῇ ὄγε παρατέλεκτο, χόλον θυμαλγέα πέσσων.
 ἔξ ἀρέων μητρὸς κεχολωμένος, ἧ ῥα θεοῖσιν
 πόλλ' ἀχέουσ' ἠρᾶτο κασιγνήτοιο φόνιοι·
 πολλὰ δὲ καὶ γαῖαν πολυφρόβην χερσὶν ἀλοία.
 κικλήσκουσ' Ἀΐδην καὶ ἐπαινήν Περσεφόνειαν.
 πρόχλυ καθεζομένη, θεύοντο δὲ δάκρυσι κόλπῳι,

la ville. Ils n'en sont point les maîtres. OEnéus y règne toujours. Les Curètes essayent un siège, mais en vain. Ils ne tiennent pas devant la ville. Méléagre les repousse au loin.

555. Μητρὶ... ζωόμενος. Althée reprochait sans cesse à Méléagre la mort de ses frères.

557. Εὐθνήνης, fille d'Événu. Événu, l'aïeul de Cléopâtre femme de Méléagre, avait été roi d'Étolie, ou, tout au moins, d'une portion de l'Étolie.

560. Εἵνεκα νόμῳ. Apollon avait enlevé Marpessa. Voyez plus bas, vers 564. Mais Jupiter la rendit à Idas, en ordonnant que la jeune fille choisit entre les deux rivaux. Mortelle, elle se décida pour le mortel : ayant peur, dit la légende, que le dieu, quand elle aurait vieilli, ne la laissât là et ne courût ailleurs.

561. Τῆν, elle : Cléopâtre. Αἰστάρκη : ἡ διπλή, ὅτι οὐ τὴν Μάρπησσαν, ἀλλὰ τὴν Κλεοπάτραν.

564. Μ.ν, elle-même : Marpessa.

565. Τῇ se rapporte à Cléopâtre. Πραεὶν revient à son sujet.

567. Κασιγνήτοιο φόνιοι, fraternalicolas, du meurtre de ses frères. Suivant

la légende, Méléagre en avait tué cinq : Iphiclus, Polyphantès, Phanès, Eurymyle, Plexippe. Ainsi κασιγνήτοιο équivalait à κασιγνήτου. Didyme : κασιγνήτοιο φόνιοι· ἀπὲρ τοῦ κασιγνήτου. Quelques anciens écrivaient même κασιγνήτοιο, propriété, onome, pour distinguer l'adjectif du substantif. Nous avons sur ce point le témoignage du scholiaste A. C'est donc à tort qu'on fait ici de κασιγνήτοιο un substantif, et qu'on le rapporte à Iphiclus seul. Quant au génitif, c'est le génitif causal, avec lequel on suppose, à tort ou à raison, l'ellipse de εἵνεκα.

568. Ἀλοία pour ἠλόα, imparfait d'ἀλοιάω : verberabat, elle frappait. Eustathe : ἐπληρτεν. C'était une façon de rendre attentifs les dieux souterrains. Αἰστάρκη : ἡ διπλή, ὅτι οἱ τοῦς χθονίους θεοὺς ἐπικαλούμενοι ταῖς χερσὶ τὴν γῆν ἐπέκρουον.

570. Πρόχλυ. Les glossographes l'entendaient, ἐπὶ γόνυ : sur le genou ; à genoux. D'après Aristarque, c'est un synonyme de παντελῶς, et il vient de προχέω. Le scholiaste de Pierre Victorius : παντελῶς καθήμενη, ὅλη παρημένη, ἕνα πλέον ἢ τὸ πάθος : οἱ γλωσσογράφοι, ἐπὶ γόνυ.

παιδὶ δόμεν θάνατον· τῆς δ' ἡεροφοῖτις Ἐρινύς
 ἔκλυεν ἐξ Ἐρέβεσφιν, ἀμείλιχον ἦτορ ἔχουσα·
 τῶν δὲ τάχ' ἀμφὶ πύλας ὄμαδος καὶ δοῦπος ὀρώρει,
 πύργων βαλλομένων· τὸν δὲ λίσσοντο γέροντες
 Λιτωλῶν, πέμπον δὲ θεῶν ἱερῆας ἀρίστους,
 ἐξελεῖν καὶ ἀμῦναι, ὑποσχόμενοι μέγα δῶρον·
 ὀππῶθι πιότατον πεδίον Καλυδῶνος ἐρANNῆς,
 ἔνθα μιν ἦνωγον τέμενος περικαλλῆς ἐλέσθαι,
 πεντηκοντόγυον· τὸ μὲν ἤμισυ οἰνοπέδοιο,
 ἦμισυ δὲ ψιλῆς ἄροσιν πεδίοιο ταμέσθαι.

575

580

La mention des glossographes indique l'origine de cette note. C'est un emprunt fait aux commentaires mêmes d'Aristarque. Ainsi Althée est dans l'état d'affaiblissement physique où les sculpteurs anciens représentaient Niobé. Curtius admet tout à la fois et l'étymologie πρὸ γόνου, et la signification παντελῶς. Il explique cette acception et par les locutions γούνατα λῦσαι, ἐν γούνασι κείται, et par certains mots où πρὸ exprime une idée analogue à celle qu'il a dans πρὸ γυ· : par exemple πρὸ ρρίζος, προθέλυμνος.

571. Ἐρινύς, vulgo Ἐριννύς : la déesse de la vengeance. On a vu plus haut, vers 454, Amyntor invoquer contre son fils les déesses de la vengeance (Ἐρινύς au pluriel). Il est souvent question des Furies dans Homère; mais Homère ne connaît ni leur nombre ni leurs noms particuliers. Un poète plus récent eût nommé ici Tisiphone, la vengeresse du meurtre. Mais le mythe des Furies, au temps d'Homère, n'était pas encore complet. Homère ne sait qu'une seule chose, c'est que les Furies viennent à l'appel des suppliants, et qu'elles se mettent au service de leurs vengeances. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι αἱ Ἐριννύες ὡσπερ ὑπερέτιδες ὑπακούουσι. Ce qui est remarquable ici, c'est qu'Althée n'a invoqué que Pluton et Proserpine, et que c'est la Furie qui exauce sa prière. Ainsi les Furies sont les ministres des puissances infernales. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι ἐπικαλεῖται μὲν τὸν Ἄδην καὶ τὴν Περσεφόνηαν, ὑπακούουσι δὲ αἱ Ἐριννύες ὡς ὑπερέτιδες. Le scholiaste de Pierre Victorius reproduit à sa façon l'observa-

tion d'Aristarque : πῶς δὲ Ἄδην ἐπικαλεῖται, ἡ δὲ Ἐριννύς ἐρχεται; δηλονότι ὡς ὑπερέτις. Quelques-uns font venir le mot Ἐριννύς d'un ancien verbe ἐρινύω, être en colère; d'autres, d'ἐρίνω, ἐρευνάω, rechercher, suivre à la piste, poursuivre. Kuhn et Max Müller retrouvent Ἐριννύς dans le sanscrit *Sivanju*, nom d'une divinité védique; et Curtius est de leur avis.

573. Τῶν, d'eux, c'est-à-dire des assiégeants. Les Curètes tiennent maintenant sous le rempart. Méléagre ne les disperse plus.

574. Τόν, lui : Méléagre.

576. Ἐξελεῖν, ut exiret, pour qu'il sortit. On les charge d'implorer son assistance. La promesse qu'on fait à Méléagre rappelle la récompense décernée par les Lyciens à Bellérophon. Voyez la note VI, 194 sur τέμενος τάμον.

579. Πεντηκοντόγυον. Les uns entendent, par ce mot, un terrain de cinquante plèthues (environ cinq hectares); ce qui rend la promesse ridicule. D'autres, un terrain de cinquante jugs, c'est-à-dire de quoi occuper deux bœufs pendant cinquante jours (dans notre ancien français, cinquante journaux); ce qui est bien mesquin encore. Didyme : πεντήκοντα πλέθρων· γύη γάρ μέτρον γῆς· οἱ δὲ, πεντήκοντα ζυγῶν. Il est probable que la *gye* représentait beaucoup plus qu'une journée de labour pour deux bœufs. Suivant certains philologues modernes, elle équivalait à deux stades de côté (plus de vingt-cinq hectares). Un domaine de douze à treize cents hectares pouvait tenter Méléagre.

580. Ψιλῆς, vulgo ψιλῆν. Scholies : διὰ

Πολλὰ δὲ μιν λιτάνευε γέρων ἱππηλάτα Οἰνεὺς,
οὔδοῦ ἐπεμβεβαῶς ὑψηρεφείος θαλάμοιο,
σείων κολλητὰς σανίδας, γουνούμενος υἷόν·
πολλὰ δὲ τόνγε κασίγνηται καὶ πότνια μήτηρ
ἐλλίσσονθ'· ὁ δὲ μᾶλλον ἀναίνετο· πολλὰ δ' ἑταῖροι, 585
οἳ οἱ κεδνότατοι καὶ οἴλτατοι ἦσαν ἀπάντων·
ἀλλ' οὐδ' ὧς τοῦ θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθον,
πρὶν γ' ὅτε δὴ θάλαμος πύκα βάλλετο· τοὶ δ' ἐπὶ πύργων
βαῖνον Κουρήτες, καὶ ἐνέπρηθον μέγα ἄστυ.
Καὶ τότε δὴ Μελέαγρον ἐύζωνος παράκοιτις 590
λίσσετ' ὄδυρομένη, καὶ οἱ κατέλεξεν ἅπαντα
κῆδε', ὅσ' ἀνθρώποισι πέλει τῶν ἄστυ ἁλώη·
ἄνδρας μὲν κτείνουσι, πόλιν δὲ τε πῦρ ἀμαθύνει,
τέκνα δὲ τ' ἄλλοι ἄγουσι βαθυζώνους τε γυναῖκας.
Τοῦ δ' ὠρίνετο θυμὸς ἀκούοντος κακὰ ἔργα· 595
βῆ δ' ἰέναι, χροὶ δ' ἔντε' ἐδύσετο παμφανόωντα.
Ὡς ὁ μὲν Αἰτωλοῖσιν ἀπήμυεν κακὸν ἦμαρ,
εἷξας ᾧ θυμῷ· τῷ δ' οὐκέτι δῶρ' ἐτέλεσσαν

τοῦ σ, ψιλῆς (γῆ): οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. La moitié du domaine sera en terres arables. La vulgate revient au même sens: ψιλὴν ἄροσιν, labour nu, c'est-à-dire terre où rien ne s'oppose au labour; sol non planté d'arbres; sol en culture. — La première syllabe de ψιλῆς est brève, et n'est point accentuée. Mais on peut supposer que le λ, comme ailleurs le ρ et le ν, comptait pour une lettre double. — Ταμέσθαι, de se couper (de mettre à part pour se former un τέμενος, un domaine à lui).

583. Κολλητὰς σανίδας, les ais joints ensemble, c'est-à-dire les portes.

584. Κασίγνηται. Quelques textes antiques portaient, κασίγνητοι.

588. Θάλαμος. C'est la chambre même où houpait Méléagre. — Πύκα, à coups redoublés. — Τοί, eux : les assiégeants. Le sens est déterminé plus loin par le substantif Κουρήτες.

590. Παράκοιτις, uxor. C'est Cléopâtre-Alecyone.

592. Κῆδε', ὅσ'. Aristote lisait ὅσσα κῆκ'.

594. Τέκνα δὲ τ' ἄλλοι. Zénodote écrivait, τέκνα δὲ δῆϊοι (δῆιοι).

598. Εἷξας ᾧ θυμῷ, lui qui avait cédé à son ressentiment : lui qui était resté enfermé chez lui, et avait refusé de se battre. Cette expression ne se rapporte point à ce que fait en ce moment Méléagre, mais à ce qu'il a fait jusqu'à ce que sa personne même fût en péril. Cependant quelques anciens essayaient de ramener ceci à la syntaxe vulgaire. Ils entendaient θυμὸς dans le sens de réflexion, et ils faisaient prendre les armes à Méléagre sous le coup d'un raisonnement auquel il ne peut résister. *Scholies* : θυμὸν τὸν λογισμὸν φησι. Aristarque rapportait l'expression au passé ; mais il traduisait : τῇ ἐπιθυμίᾳ ὑποχωρήσας par οὐκ ἀντιτοξάμενος (ayant eu la fantaisie de se retirer, de ne point se mettre en armes contre l'ennemi). Il vaut mieux laisser à θυμῷ son sens ordinaire, puisqu'au fond le résultat est le même.

πολλά τε καὶ χαρίεντα, κακὸν δ' ἤμυνε καὶ αὐτως.
 Ἄλλὰ σὺ μὴ τοι ταῦτα νόει φρεσὶ, μηδὲ σε δαίμων
 ἐνταῦθα τρέψειε, φίλος· κάκιον δέ κεν εἶη,
 νηυσὶν καιομένησιν ἀμυνέμεν· ἀλλ' ἐπὶ δώρων
 ἔρχεο· ἴσον γάρ σε θεῶ τίσουσιν Ἀχαιοί.
 Εἰ δέ κ' ἄτερ δώρων πόλεμον φθισήνορα δύης,
 οὐκέθ' ὁμῶς τιμῆς ἔσσαι, πόλεμόν περ ἀλαλκύν.
 600 605

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκύς Ἀχιλλεύς·
 Φοῖνιξ, ἄττα γεραῖε, Διοτρεφές, οὔτι με ταύτης
 χρεῶ τιμῆς· φρονέω δὲ τετιμῆσθαι Διὸς αἴσιη,
 ἧ μ' ἔξει παρὰ νηυσὶ κορωνίσιν, εἰσόκ' αὐτμῆ
 ἐν στήθεσσι μένη, καὶ μοι φίλα γούνατ' ὀρώρη.
 Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῆσιν·
 μὴ μοι σύγγχει θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἀχεύων,
 Ἀτρεΐδῃ ἥρωϊ φέρων χάριν· οὐδέ τί σε χρῆ
 τὸν φιλέειν, ἵνα μὴ μοι ἀπέχθῃαι φιλέοντι.
 610

600. Ταῦτα équivaient à τοιαῦτα : des idées comme celles de Méléagre.

604. Ἐνταῦθα, de ce côté là : vers de pareilles idées. — Φίλος, cher ami : le nominatif pour le vocatif.

602. Ἐπὶ δώρων, *vulgo* ἐπὶ δώροις. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, ἐπὶ δώρων, ὃ ἐστι μετὰ δώρων.

605. Τιμῆς, *vulgo* τιμῆς. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι τινὲς προφέρονται τιμῆς, ὡς φωνῆς, ἢ ἢ τιμῆς. Ὁμηρικόν δὲ τὸ τιμῆς ἔσσαι, ἀντὶ τοῦ, τιμῆς μεθέξει. Le sens est le même avec les deux leçons.

607. Ἄττα, qu'on traduit, *papa*, bon père, bon vieillard, est ici dans son sens propre : *nourricier*. C'était un mot thésaυrien. On s'en servait, au figuré, comme d'un titre de respect avec les vieillards. *Scholies* : ἄττα, τροφέ· Θεταλῶν ἢ φωνῆ· καὶ ἐστὶ προστώνησις νεωτέρου πρὸς προσβύτερον. Il ne faut pas confondre ἄττα avec τέττα. Voyez la note IV, 412.

609. ἼΙ se rapporte, non point au mot τιμῆς exprimé, mais à l'idée générale de τιμῆ, contenue dans τετιμῆσθαι. C'est un accord πρὸς τὸ σχημαζόμενον. Achille préfère aux honneurs que lui promet Aga-

memnon ceux que lui a conférés la volonté de Jupiter en le rendant illustre. Rien ne peut faire qu'Achille ne soit pas pour les Grecs le premier des héros : il le sera, parmi les confédérés, tant qu'il aura un souffle de vie. Achille pourrait même ajouter : « Je serai encore illustre après ma mort. » Le scholiaste de Pierre Victorius : πιθανῶς τῇ παρὰ τοῦ Ἀγαμέμνονος τιμῆ ἀνιέθηκε τῆν παρὰ τοῦ Διὸς. Cette observation, qui vient probablement d'Aristarque, lève toute difficulté. On peut cependant dire que ἧ μ' ἔξει, entendu, *qui me retiendra*, se rapporterait très bien à l'honneur qu'Agamemnon veut faire à Achille. C'est l'explication de Dubner. Alors Achille préférerait à cet honneur la liberté de partir s'il lui plaît ; et la réflexion φρονέω δὲ τετιμῆσθαι Διὸς αἴσιη n'aurait que la valeur d'une parenthèse. Si l'on adopte ce sens, il faut le marquer par la ponctuation. C'est ce qu'a fait Dübner.

612. Ἐνὶ στήθεσσιν ἀχεύων. Zénodote écrivait, ὀδυρόμενος καὶ ἀχεύων, est un compromis entre la leçon de Zénodote et celle d'Aristarque, c'est-à-dire une correction de grammairien. Aristonicus : Ἀρί-

Καλόν ται σὺν ἐμοὶ τὸν κήδεϊν ὅς κ' ἐμὲ κήδῃ.
615

Ἴσον ἐμοὶ βασιλευε, καὶ ἤμισυ μείροο τιμῆς.

Οὔτοι δ' ἀγγελέουσι, σὺ δ' αὐτόθι λέξσο μίμωνων.

εὐνῇ ἐνὶ μάλακῃ· ἅμα δ' ἡοῖ φαινομένηρην
φρασσόμεθ' ἢ κε νεώμεθ' ἐρ' ἡμέτερο', ἢ κε μένωμεν.

Ἦ, καὶ Πατρόκλῳ ὄγ' ἐπ' ὄφρῦσι νεῦσε σιωπῇ,
620

Φοίνικι στορόεσαι πυκινὸν λέγρος, ὄφρα τάχιστα
ἐκ κλισίης νόστοιο μεδοίατο. Τοῖσι δ' ἄρ' Αἴας
ἀντίθεος Τελαμωνιάδης μετὰ μῦθον ἔειπεν·

Διογενὲς Λαερτιάδῃ, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
ἴομεν· οὐ γάρ μοι δοκέει μῦθοιο τελευτῇ
625

τῆδ' ἔ γ' ὁδῶ κρανέεσθαι· ἀπαργεῖλαι δὲ τάχιστα
χρῆ μῦθον Δαναοῖσι, καὶ οὐκ ἀγαθὸν περ ἐόντα,
οἷ που νῦν ἔαται ποτιδέγμενοι. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
ἄγριον ἐν στήθεσσι θέτο μεγαλήτορα θυμόν·

σχέτλιος, οὐδὲ μετατρέπεται φιλότιτος ἐταίρων,
630

τῆς, ἣ μιν παρὰ νηυσὶν ἐτίομεν ἔξοχον ἄλλων·

νηλῆς· καὶ μὲν τίς τε κασιγνήτοιο φονῆρος

ποινήν, ἣ οὐ παιδὸς ἐδέξατο τεθνηῶτος·

σταμχος δὲ, Μὴ μοι σύγχει θυμόν ἐνὶ
στήθεσσι νεύων.

615. Κήδεϊν. *Scholies* : λυπεῖν, βλά-
πτειν. Achille ne reconnaît pour ami que
l'ennemi de ses ennemis. Qui n'est pas
contre eux, il le renie.

616. Μείροο, *sortire*, aie part : prends
pour ta part.

617. Λέξσο, *cubato*, couche-toi.

620. Ἐπ' ὄφρῦσι νεῦσε, c'est-à-dire
ἐπένευσεν ὄφρῦσι : il fit signe avec ses
sourcils ; il commanda d'un coup d'œil.

622. Μεδοίατο a un double sujet, Ulysse
et Ajax.

625. ἴομεν au subjonctif, pour ἴομεν :
partons. — Τελευτῇ équivalent ici à τέλος :
fin ; resultat. Ajax reconnaît que l'éloquence
d'Ulysse et de Phœnix a été dépensée en
pure perte, et qu'il est inutile d'insister.

627. Μῦθον, la parole (d'Achille) : la
réponse faite aux députés.

629. Θέτο, *sibi fecit*, s'est fait. Ἄγριον
θέτο θυμόν équivalent à ἡγρίαντο θυμόν,

effecerit sibi animum. Achille est comme
une bête sauvage, qu'on ne peut appri-
voiser : il n'écoute rien, il n'entend rien.

631. Τῆς, dans le sens de ἐκείνης em-
phatique : cette amitié si grande

632. Κασιγνήτοιο φονῆρος. D'autres,
comme au vers 567 : κασιγνήτοιο φόνου.
Dans le premier cas, il s'agit de la rançon,
de la compensation payée par le meur-
trier ; dans le second, de la rançon, de la
compensation payée pour le meurtre. La
première leçon paraît préférable. Il n'y a
pas ici plusieurs frères tués ; et κασιγνήτοιο,
en regard de παιδός, est certainement sub-
stantif. Φονῆρος précise mieux, et rend
l'expression plus claire et plus élégante.
Ceux qui préfèrent φόνου alleguent l'usage
homérique. Chez Homère, disent-ils, ποινή
(le prix, le rachat) se dit ou de ce qui est
estimé ou racheté, ou de la personne à
l'occasion de laquelle on traite (ποινή
φόνου, ποινή παιδός), et jamais de l'homme
qui a commis le meurtre. Au reste, les *Schol-*

καὶ ῥ' ὁ μὲν ἐν δῆμῳ μένει αὐτοῦ, πόλλ' ἀποτίσας·
 τοῦ δέ τ' ἐρητύεται κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ, 635
 ποινήν δεξαμένου. Σοὶ δ' ἄλληλκτόν τε κακόν τε
 θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι θεοὶ θέσαν, εἴνεκα κούρης
 οἴης. Νῦν δέ τοι ἐπτὰ παράσχομεν ἔξοχ' ἀρίστας,
 ἄλλα τε πόλλ' ἐπὶ τῆσι· σὺ δ' ἴλαον ἔνθεο θυμὸν,
 αἰδεσσαι δὲ μέλαθρον· ὑπωρόφιοι δέ τοί εἰμεν 640
 πληθύος ἐκ Δαναῶν, μέμαμεν δέ τοι ἔξοχον ἄλλων
 κήδιστοί τ' ἔμεναι καὶ φίλτατοι, ὅσσοι Ἀχαιοί.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
 Αἴαν Διογενὲς, Τελαμῶνιε, κοίρανε λαῶν,
 πάντα τί μοι κατὰ θυμὸν εἴισαο μυθήσασθαι· 645
 ἀλλὰ μοὶ οἰδάνεται κραδίη χόλω, ὅππότε' ἐκεινῶν
 μνήσομαι, ὡς μ' ἀσύφηλον ἐν Ἀργείοισιν ἔρεξεν
 Ἄτρείδης, ὡσεὶ τιν' ἀτίμητον μετανάστην.
 Ἄλλ' ὑμεῖς ἔρχεσθε καὶ ἀγγελίην ἀπόφασθε·

lies interprètent φονῆος dans le sens de παρὰ φρονέως. Quant à παιδός, c'est ou une dépendance de ποινήν, ou le génitif causal, qu'on explique vulgairement par ἐνεκα sous-entendu.

634. Ὁ, lui : le meurtrier. — Le vers 634, dans le manuscrit de Venise, est marqué du sigma pointé; mais il n'y a aucune note pour expliquer ce signe.

635. Τοῦ, de l'autre : de l'offensé. Τοῦ est déterminé plus loin par ποινήν δεξαμένου.

636. Σοὶ. Ajax s'adresse maintenant à Achille lui-même, et lui parle avec la franchise d'un ami et d'un proche parent.

638. Ἐπτὰ. On voit ici combien Zénodote avait tort d'écrire, aux vers 430 et 272, ἐξ, six. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Ζηνοδοτος ἐλέγχεται γραφῶν, ἐξ ἄτάρ ἐβδομάτην Βρισητόα· χωρὶς γάρ εἰσιν αἱ ἐπτὰ.

639. Ἰλαον ἔνθεο θυμὸν est exactement l'opposé de l'expression que nous avons notée au vers 629 : ἀγριον ἔθεο θυμὸν.

640. Αἰδεσσαι... Ajax rappelle à Achille les devoirs de l'hospitalité. Les députés ont été reçus sous son toit, ils sont des hôtes et des suppliants. Eustathe :

αἰδεσσαι τοὺς ὑπὸ τὸ αὐτὸ σοὶ μέλαθρον ἰκέτας, διὰ τὸν καὶ ἐρκεῖον καὶ ἐφέστιον καὶ ἰκέσιον (θεόν).

641. Πληθύος ἐκ Δαναῶν, *e caetu Danaorum*, tirés de la foule des Grecs : choisis parmi tous les Grecs. Le vers de Lucrèce, I, 87, est la paraphrase de l'expression d'Homère : « Ductores Danaum α delecti, prima virorum. » Au lieu de πληθύος, Zénodote donnait, ἀθρόοι. Aristarque se moque de cette correction : πῶς δὲ ἀθρόοι ἐπιθυθέναὶ δύνανται, δύο ὄντες;

642. Κήδιστοι. Ajax fait allusion à sa parenté; et il se sert du pluriel, par une attraction naturelle, pour donner plus de force à ses paroles. Quelques-uns entendent simplement, *carissimi*, en regard de φίλτατοι, *amicissimi*. Les anciens laissaient le sens dans le vague. *Scholies* : οἰκείωτατοι, φροντιστικώτατοι.

645. Πάντα, *omnia*, tout ce que tu viens de dire. Il est inutile de recourir ici à l'emploi adverbial. C'est bien assez d'un adverbe (τι, *ferè*) dans la phrase.

648. Μετανάστην, *inquinum*, un réfugié : un étranger non citoyen. *Scholies* : μέτοιχον, φυγάδα. Ces réfugiés n'étaient le plus souvent que des criminels.

οὐ γὰρ πρὶν πολέμοιο μεδήσομαι αἱματόεντος,
 πρὶν γ' υἷὸν Πριάμοιο δαΐφρονος. Ἐκτορα δῖον,
 Μυρμιδόνων ἐπὶ τε κλισίας καὶ νῆας ἰκέσθαι,
 κτείνοντ' Ἀργείους, κατὰ τε σμῦξαι πυρὶ νῆας.
 Ἄμφι δέ τοι τῆ ἔμῃ κλισίῃ καὶ νηῖ μελαίνῃ
 Ἐκτορα, καὶ μεμαῶτα, μάχης σχήσεσθαι οἴω.

655

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δὲ ἕκαστος ἑλὼν δέπας ἀμφικύπελλον,
 σπείσαντες, παρὰ νῆας ἴσαν πάλιν· ἤρχε δ' Ὀδυσσεύς.
 Πάτροκλος δ' ἐτάροισιν ἰδὲ δμωῆσι κέλευσεν
 Φοῖνικι στορέσαι πυκινὸν λέχος ὅττι τάχιστα.

Αἰ δ' ἐπιπειθόμεναι στόρεσαν λέχος, ὡς ἐκέλευσεν,
 κώεά τε ῥῆγός τε, λίνιοί τε λεπτόν ἄωτον.

660

Ἐνθ' ὁ γέρων κατέλεκτο καὶ Ἡῶ δῖαν ἔμιμνεν.

Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς εὐδὲ μυχῶ κλισίης εὐπήκτου·

τῷ δ' ἄρα παρατέλεκτο γυνή, τὴν Λεσβόθεν ἤγεν,

Φόρβαντος θυγάτηρ, Διομήδῃ καλλιπάρῃος.

665

Πάτροκλος δ' ἐτέρωθεν ἐλέξατο· παρ δ' ἄρα καὶ τῷ

Ἴφις εὐζωνος, τὴν οἱ πόρε δῖος Ἀχιλλεὺς,

Σκύρον ἑλὼν αἰπεῖαν, Ἐνυῆος πτολίεθρον.

Οἱ δ' ὅτε δὴ κλισίῃσιν ἐν Ἀτρείδαο γένοντο,

τοὺς μὲν ἄρα χρυσέοισι κυπέλλοις υἷες Ἀχαιῶν

670

δειδέξατ' ἄλλοθεν ἄλλος ἀνασταδὼν, ἔκ τ' ἐρέοντο·

653. Σμῦξαι. *Scholies* : Ἀρίσταρχος οἶδεν καὶ τὴν φλέξει γραφήν. Aristarque a eu bien raison de préférer l'expression poétique σμῦξαι à la gløse φλέξει.

655. Μάχης σχήσεσθαι, a magna destitutum. Une fois arrivé là, Hector n'osera pas pousser plus loin. *Scholies* : σχήσεσθαι ἄποσχεθῆναι. S'il ne s'arrête pas volontairement, Achille saura bien l'arrêter. Les deux idées sont dans la phrase; mais σχήσεσθαι a pour sujet Ἐκτορα.

657. Σπείσαντες. Une des deux éditions d'Aristarque donnait σπείσαντες, qui a le même sens. C'était la leçon de plusieurs des textes primitifs. *Scholies* : καὶ ἐν πολλαῖς τῶν ἀργαίων.

662. Ὁ γέρων, le noble vieillard.

665. Φόρβαντος. On suppose que ce

Phorbas, dont la fille Diomède était captive d'Achille, avait contrarié l'expédition des Grecs, et que les Grecs avaient dû tirer de lui vengeance. Zénodote faisait de Diomède une Carienne, on ne sait pourquoi; car il donnait ainsi le vers 664 : Τῷ δὲ γυνὴ παρέλεκτο Κάειρ' ἦν....

668. Σκύρον ἑλὼν. Achille a détruit Scyros, et Scyros était la ville d'Ényée. Il n'y a donc pour Homère ni Lycomède, ni Déidamie. Cependant Achille dit ailleurs qu'il a un fils, et que ce fils est à Scyros. Voyez XIX, 326-333 et les notes sur ces vers. Voyez aussi plus haut, vers 640, la note sur νῆπιον.

674. Δειδέξατ' ἄλλοθεν ἄλλος ne peut pas signifier, ici, que les Grecs se passaient des coups les uns aux autres, mais

πρῶτος δ' ἐξερέεινεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·

Εἴπ' ἄγε μ', ὦ πολύαιν' Ὀδυσσεῦ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν·

ἧ ῥ' ἐθέλει νήεσσιν ἀλεξέμεναι δῆϊον πῦρ;

ἦ ἀπέειπε, χόλος δ' ἔτ' ἔχει μεγαλήτορα θυμόν;

675

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·

Ἄτρειδῆ κύδιστε, ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,

κεῖνός γ' οὐκ ἐθέλει σβέσσαι χόλον, ἀλλ' ἔτι μᾶλλον

πιμπλάνεται μένεος· σὲ δ' ἀνάινεται ἡδὲ σά δῶρα.

Λύτὸν σὲ φράζεσθαι ἐν Ἀργείοισιν ἄνωγεν,

650

ὅπως κεν νῆάς τε σόφως καὶ λαὸν Ἀχαιῶν·

αὐτὸς δ' ἠπέλησεν ἄμ' ἠοῖ φαινομένηρην

νῆας εὔσσελμους ἄλαδ' ἑλκόμεν ἀμφιελίσσας.

Καὶ δ' ἂν τοῖς ἄλλοισιν ἔφη παραμυθῆσασθαι

οἴκαδ' ἀποπλείειν· ἐπεὶ οὐκέτι δῆγ' ἐτε τέκμωρ

685

Ἰλίου αἰπεινῆς· μάλα γάρ ἐθεν εὐρύσποα Ζεὺς

χεῖρα ἐὴν ὑπερέσχε, τεθαρσῆχασι δὲ λαοί.

ᾠς ἔφατ'· εἰσὶ καὶ οἶδε τάδ' εἰπέμεν, οἳ μοι ἔποντο,

qu'ils accueillissent à l'envi les survenants, soit en leur offrant des coupes, soit en portant leur santé. Le mot δευδέγατ(ο) est pour δεδεγμέ.οι ἦσαν (excipiebant), sous-entendu αὐτούς. Il faut distinguer ceci de ce que nous avons vu plus haut, vers 224, où δεῖδεκτο signifie évidemment *présente*, et vient de δείκνυμι, soit qu'on entende qu'Achille videra la coupe, soit qu'on la fasse vider par Ulysse en son honneur.

673. Μ' pour μοι, élision rare. On l'a vue une seule fois, VI, 465. — Πολύαιν(ε), digne de tout éloge. Quelques-uns voyaient dans cette expression une allusion à l'éloquence d'Ulysse. Nous donnons l'interprétation d'Aristarque. Apollonius : Ἀρίσταρχος, πολλοῦ ἐπαίνου ἄξιε· οἱ δὲ, πολύμυθε.

678-679. Μᾶλλον πιμπλάνεται μένεος. Nous avons vu, I, 403-404, μένεος δὲ μέγα φρένες... πιμπλανί(ο).

680-687. Λύτὸν σὲ. .. Ulysse reproduit à peu près les expressions dont s'est servi Achille. Voyez plus haut les vers 417-424.

681. Σαῶ. . vulgo, σώης. Une des deux

éditions d'Aristarque portait σαῶς et l'autre σαῶς. La vulgate σώης est une correction postérieure.

688-692. ᾠς ἔφατ'... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque les condamne, comme n'ayant pas la couleur antique; comme sentant la prose; comme faisant dire à Ulysse ce qu'il n'a nul besoin de dire, car on ne doute point de sa parole : ὅτι καὶ νεώτεροι τοῖς νοήμασι, καὶ τῇ συνθέσει πεζότεροι· καὶ ὅτι ὡς ἀπιστησόμενος μάρτυρας ἐπισπᾶται. Aristophane de Byzance avait aussi prononcé l'athétèse. C'est bien à tort que certains modernes disent que Zénodote conservait les vers 688, 689, 690 et 691. Cela semble exprimé dans un lambeau de note : Ζηνόδοτος τὸ Αὐρίον, ἦν ἐθέλησι, μόνον. Mais on lit, à propos du vers 688 : Ζηνόδοτος τὸν στίχον οὐ γράφει. Zénodote avait probablement supprimé les cinq vers. Quoi qu'il en soit, les motifs d'athétèse sont au moins contestables; et c'est à peu près sans scrupule que nous laissons purement et simplement dans le texte les cinq vers ineliminés.

688. ᾠς ἔφατ(ο), sous-entendu Ἀχιλ-

Αἴας καὶ κήρυκε δῶν, πεπνυμένω ἄμρω.

Φοῖνιξ δ' αὖθ' ὁ γέρον καταλέξατο· ὧς γὰρ ἀνώγει,

690

ὄσρα οἱ ἐν νήεσσι φίλην ἐς πατρίδ' ἔπηται

αὔριον, ἦν ἐθέλησιν· ἀνάγκη δ' οὔτι μιν ἄξει.

“Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ
[μῦθον ἀγασσάμενοι· μάλα γὰρ κρατερῶς ἀγόρευσεν].

Δὴν δ' ἄνευ ἦσαν τετιηότες υἷες Ἀχαιῶν·

695

ὄψε δὲ δὴ μετέειπε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·

Ἄτρεΐδῃ κῦδιστε, ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,

μηδ' ὄφελος λίσσεσθαι ἀμύμονα Πηλεΐωνα,

μυρία δῶρα διδούς· ὁ δ' ἀγήνωρ ἐστὶ καὶ ἄλλως·

νῦν αὖ μιν πολὺ μᾶλλον ἀγηρορήσιν ἐνήκας.

700

Ἄλλ' ἦτοι κεῖνον μὲν ἐάσομεν, ἦ κεν ἔησιν,

ἦ κε μένη· τότε δ' αὖτε μαχήσεται, ὅπποτε κέν μιν

θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι ἀνώγει καὶ θεὸς ὄρησῃ.

Ἄλλ' ἄγεθ', ὧς ἂν ἐγὼν εἴπω, πειθώμεθα πάντες·

νῦν μὲν κοιμήσασθε, τεταρπόμενοι φίλον ἦτορ

705

σίτου καὶ οἴνιοι· τὸ γὰρ μένος ἐστὶ καὶ ἀλκή.

Λύτ' ἀρ' ἐπεὶ κε φανῆ καλὴ ῥοδοδάκτυλος Ἥως,

καρπαλίμως πρὸ νεῶν ἐχέμεν λαόν τε καὶ ἵππους

ὄτρύνων· καὶ δ' αὐτὸς ἐνὶ πρῶτοισι μάχεσθαι.

“Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπήρησαν βασιλῆες,

710

λεύς. — Εἰσὶ καὶ οἷδε τὰδ' εἰπέμεν, ceux-ci sont aussi pour dire cela : ils peuvent le dire aussi, ceux...

690. Ὁ γέρον, comme plus haut, vers 662. Voyez la note sur ce vers.

694. Μῦθον... Vers copié, sauf un mot, du vers 434, et qui n'a que faire ici. Ulysse n'a point parlé avec violence. Zénodote avait bien raison de supprimer ce vers; Aristophane et Aristarque, de le taxer d'interpolation. Il est marqué, dans le manuscrit de Venise, d'un obel et d'un astérisque. Aristarque : ὄφελος σὺν ἀστερίσκῳ, ὅτι ἐξ ἄλλων τόπων ἐστὶν ὁ στίχος· καὶ γὰρ οὐχ ἀρμόζει.

698. Μηδ' ὄφελος, vulgo μὴ ὄφελος.

Scholies : διὰ τοῦ δ, οὕτως Ἀρίσταρχος, μηδ' ὄφελος. Il y a une nuance de sens : « Plût aux dieux que tu n'eusses pas même... »

700. Ἀγηρορήσιν ἐνήκας, in insolentiam coniecisti. L'idée est : Achille va être plus insolent que jamais. Didyme : αὐθάδῃ νῦν ἐποίησας αὐτὸν πλεόν καὶ ἐφυσίωσας. Au lieu de ἐνήκας, quelques Alexandrins proposaient de lire ἐνήκας. Mais ils n'ont point introduit cette leçon dans le texte. On ne la trouvait que dans leurs commentaires. Scholies : ἐν τισι τῶν ὑπομνημάτων, διὰ τοῦ α, ἐνήκας.

708-709. Ἐχέμεν et μάχεσθαι, l'infinif pour l'imperatif : range, combats.

μῦθον ἀγασσάμενοι Διομήδεος ἵπποδάμοιο.
Καὶ τότε δὴ σπείσαντες ἔβαν κλισίηνδε ἕκαστος·
ἔνθα δὲ κοιμήσαντο καὶ ὕπνου δῶρον ἔλοντο.

713. Ἐνθα δὲ.... Ce vers est presque identique à celui qui termine le chant VII.



ΙΔΙΑΔΟΣ Κ.

ΔΟΛΩΝΕΙΑ.

Agamemnon et Ménélas, que l'inquiétude empêche de dormir, vont réveiller Nestor et d'autres chefs, et visitent avec eux les postes établis pour la garde du fossé (1-193). On tient conseil, et Diomède se charge d'aller avec Ulysse reconnaître ce que préparent les Troyens (194-271). Les deux héros partent sous des auspices favorables (272-298). Le Troyen Dolon, envoyé par Hector pour espionner les Grecs, est arrêté par Diomède et Ulysse (299-381). Dolon, pour obtenir la vie sauve, révèle tous les secrets de l'armée troyenne ; mais Diomède ne fait aucune grâce au traître (382-464). Mort de Rhésus, et enlèvement de ses coursiers thraces (465-502). Retour de Diomède et d'Ulysse au camp des Grecs (503-579).

Ἄλλοι μὲν παρὰ νηυσὶν ἀριστῆες Παναχαϊῶν
εὖδον παννύχιοι, μαλακῶ δεδμημένοι ὕπνῳ·
ἀλλ' οὐκ Ἀτρεΐδην Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,
ὕπνος ἔχε γλυκερὸς, πολλὰ φρεσὶν ὀρμαίνοντα.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀστράπτῃ πόσις Ἥρης ἠΰχομοιο,
τεύχων ἢ πολὺν ὄμβρον ἀθέσφατον, ἢ γάλαζαν,
ἢ νηρετὸν, ὅτε πέρ τε χιῶν ἐπάλυνεν ἀρούρας,
ἢ ποθὶ πτολέμοιο μέγα στόμα πευκεδανόιο·

5

4. Ἄλλοι.... D'après certaines traditions, la *Dolonie*, notre chant X, ne faisait point partie intégrante de l'*Iliade* : elle était bien d'Homère ; mais elle formait un petit poème à elle seule. C'est Pisistrate qui l'avait fait entrer à cette place dans le grand poème. Eustathe : εἰσὶ δὲ οἱ παλαιοὶ, τὴν ἑκψωδῖαν ταύτην ὑφ' Ὀμήρου ἰδίᾳ τετάχθαι, καὶ μὴ ἔγκαταλογηθῆναι τοῖς μέρεσι τῆς Ἰδιᾶδος, ὑπὸ δὲ Πεισιστράτου τετάχθαι εἰς τὴν ποίησιν. Ces anciens dont Eustathe allègue le témoignage, ce sont les Alexandrins, et spécialement Aristarque. Le titre de *Dolonie* ne se rapporte d'ailleurs qu'à un des épisodes du chant. Il y avait un

autre titre, plus général et plus exact : *Expédition nocturne*. Aristonicius : αὕτη ἢ ἑκψωδία ἐπιγράφεται Νυκτεγερσία. — Au lieu de ἄλλοι, Zénodote écrivait ὄλλοι, et d'autres ἄλλοι avec l'esprit rude : synizèses, pour οἱ ἄλλοι.

5-9. Ὡς δ' ὅτ' ἂν... Il faut prendre la comparaison dans un sens très-vague. Homère veut dire qu'il y a comme un violent orage dans l'âme d'Agamemnon. Les détails qui se rapportent à l'action de Jupiter sont amenés par l'idée d'orage ; mais ils n'ont que la valeur d'un hors-d'œuvre poétique.

8. Πτολέμοιο.... στόμα, la gueule de la guerre ; le gouffre de la guerre ; la guerre

ὡς πυκίν' ἐν στήθεσσι ἀνεστενάχιζ' Ἀγαμέμνων,
 νειόθεν ἐκ κραδίης τρομέοντο δέ οἱ φρένες ἐντός. 10
 Ἦτοι ὅτ' ἐς πεδίον τὸ Τρωϊκὸν ἀθρήσειεν,
 θαύμαζεν πυρὰ πολλὰ, τὰ καίετο Ἴλιθι πρὸ,
 αὐλῶν συρίγγων τ' ἐνοπήν, ὄμαδόν τ' ἀνθρώπων·
 αὐτὰρ ὅτ' ἐς νῆάς τε ἴδοι καὶ λαὸν Ἀχαιῶν,
 πολλὰς ἐκ κεφαλῆς προθελύμνους ἔλκετο χαιτάς 15
 ὑψόθ' ἐόντι Δίι· μέγα δ' ἔστενε κυδάλιμον κῆρ.
 Ἦδε δέ οἱ κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλή,
 Νέστορ' ἐπὶ πρῶτον Νηληϊῶν ἐλθέμεν ἀνδρῶν,
 εἴ τινα οἱ σὺν μῆτιν ἀμύμονα τεκτῆναιτο,
 ἧτις ἀλεξίκακος πᾶσιν Δαναοῖσι γένοιτο. 20
 Ὄρθωθεις δ' ἐνδυνε περὶ στήθεσσι χιτῶνα·
 ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα·

qui engloutit tout. Quelques-uns entendent, *le commencement de la guerre*, ou même simplement *la guerre*. Mais la traduction littérale donne un sens bien plus énergique. Didyme : ὁμοίως πάντων διαπανητικός. Ces mots qui, dans la note, suivent l'interprétation ὅλον αὐτόν, conviennent mieux à la traduction littérale.

40. Νειόθεν, tout à fait du fond. *Scholies* : ἐκ βᾶθους, κάτωθεν. Apollonius, d'après Apion : ἐκ τῶν ἐσχάτων μερῶν. On considérait νειόθεν comme une syncope, pour νειατόθεν. Eustathe : συγκόπεται δὲ τὸ νειόθεν, ἐκ πρωτοτύπου τοῦ νειατόθεν. — Τρομέοντο. Zénodote lisait, φοβέοντο. Mais φοβεῖσθαι, dans Homère, signifie *fuir*, et non pas *craindre*. D'ailleurs Homère, au vers 25, prouve que τρομέοντο est bien le mot propre : ὡς δ' αὐτῶς Μενέλαον ἔχε τρόμος. — Φρένες est ici dans son sens propre, *le diaphragme*. Les entrailles d'Agamemnon tressaillent.

41-44. Ἦτοι ὅτ'.... Tout est agitation et tumulte chez les Troyens. C'est comme une fête autour de leurs mille feux. Tout est silence et tristesse dans le camp des Grecs. On dirait que Tacite, *Annales*, I, LXV, s'est souvenu de ce passage. Il peint un contraste semblable; et son Germanicus passe une mauvaise nuit comme Agamemnon : « Nox per diversa iniquis, quam

« barbari festis epulis, leto cantu aut truci
 « sonore subjecta vallium ac resultantes
 « saltus complement; apud Romanos inva-
 « lidi ignes, interruptæ voces, atque ipsi
 « passim adjacerent vallo, oberrarent ten-
 « toriis, insomnes magis quam pervigiles;
 « ducemque terruit dira quies.... »

42. Ἰλιθὶ πρὸ, à Ilion en avant, c'est-à-dire en avant d'Ilion.

43. Αὐλῶν, *tibiarum*; συρίγγων, *fistularum*. Les Troyens avaient la flûte longue, en forme de flageolet, et la flûte de Pan faite de tuyaux juxtaposés. Il est probable que la première n'était percée que d'un ou deux trous, et que l'autre n'avait pas plus de quatre tuyaux.

45. Προθελύμνους, en abondance. Voyez la note XIII, 430.

46. Ὑψόθ' ἐόντι Δίι, à Jupiter qui est en haut. C'est une sorte d'offrande qu'Agamemnon fait au maître du ciel; et cette offrande est un reproche en action. Les Alexandrins expliquaient Δίι, non point comme une dépendance de ἔλκετο, mais comme l'effet d'une ellipse. Il y a, selon eux, un participe sous-entendu (*se plaignant*, ou tout autre mot de ce genre). *Scholies* : λείπει τὸ ἀποδυσρόμενος.

49. Εἰ, *si forte*, afin de voir si; afin de savoir si. — Οἱ σὺν pour σὺν οἱ : *cum eo*, avec lui (Nestor).

ἀμφὶ δ' ἔπειτα δαφροινὸν ἔεσσατο δέρμα λέοντος,
αἰθωνος, μεγάλοιο, ποδηνεκές· εἴλετο δ' ἔγχρος.

Ὡς δ' αὐτως Μενέλαον ἔχε τρόμος (οὐδὲ γὰρ αὐτῷ 25
ὑπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἐρίζανε), μὴ τι πάθοιεν
Ἄργεῖοι, τοὶ δὴ ἔθεν εἵνεκα πουλὺν ἐφ' ὑγρὴν
ἤλυθον ἐς Τροίην, πόλεμον θρασὺν ὀρμαίνοντες.

Παρδαλέη μὲν πρῶτα μετάρρηνον εὐρὺ κάλυψεν
ποικίλῃ, αὐτὰρ ἐπὶ στεφάνῃν κεφαλήνῃν ἀείρας 30
θήκατο χαλκείην· ὄρου δ' εἴλετο χειρὶ παχείῃ.

Βῆ δ' ἴμεν ἀνστήσων ὃν ἀδελφεὸν, ὃς μέγα πάντων
Ἄργείων ἤνασσε, θεὸς δ' ὡς τίετο δῆμῳ.

Τὸν δ' εὖρ' ἀμφ' ὤμοισι τιθήμενον ἔντεα καλὰ,
νῆϊ πάρα πρύμνῃ· τῷ δ' ἀσπασίος γένετ' ἑλθῶν. 35

Τὸν πρότερος προσέειπε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος·

Τίφθ' οὕτως, ἤθεῖε, κορύσσειαι; ἼΗ τιν' ἑταίρων
ὄτρυνεῖς Τρώεσσιν ἐπίσκοπον; Ἀλλὰ μάλ' αἰνῶς
δεῖδω μὴ οὔτις τοι ὑπόσχηται τόδε ἔργον,
ἄνδρας δυσμενέας σκοπιαζέμεν, οἷος ἐπελθῶν 40
νύκτα δι' ἀμβροσίην· μάλα τις θρασυκάρδιος ἔσται.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·

Χρεῶ βουλῆς ἐμὲ καὶ σέ, Διοτρεφές ὦ Μενέλαε,
κερδαλέης, ἣτις κεν ἐρύσσειται ἠδὲ σαώσει
Ἄργεῖους καὶ νῆας, ἐπεὶ Διὸς ἐτράπετο φρήν. 45

Ἐκτορέοις ἄρα μᾶλλον ἐπὶ φρένα θῆχ' ἱεροῖσιν.

Οὐ γὰρ πω ἰδόμεν, οὐδ' ἔκλυον αὐδῆσαντος,
ἄνδρ' ἕνα τοσσάδε μέρμερ' ἐπ' ἤματι μητίσασθαι,
ὅσσ' Ἐκτωρ ἔρρεξε, Διὶ φίλος, υἷας Ἀχαιῶν,

26. Μή, *ne forte*, de quel que : redoutant que. — Πάθοιεν. Quelques textes antiques portaient πάθωσιν.

27. Πουλὺν ἐφ' ὑγρὴν, sur la vaste humide : sur la mer immense. Le mot ὑγρὴν est l'épithète prise pour le substantif; et πουλὺν, dans Homère, est à la fois masculin et féminin. On dirait, en prose, πολλὴν ἐπὶ θάλασσαν.

30. Στεφάνῃν, un casque. Ici, la partie

est prise pour le tout; car στεφάνῃν signifie proprement le rebord du casque, *ora galeae*. Voyez la note VII, 42.

38. Ὀτρύνεις pour ὄτρυνεῖς, futur d'ὄτρυνω : vas-tu lancer? La leçon vulgaire ὄτρυνεις (*lances-tu?*) revient au même sens. *Scholies* : διηρημένως αἱ Ἀριστάρχου τὸ ὄτρυνεῖς.

43. Χρεῶ avec l'accusatif. Voyez la note IX, 75.

- αὐτως, οὔτε θεᾶς υἱὸς φίλος, οὔτε θεοῖο. 50
- *Ἔργα δ' ἔρεξ' ὅσα φημί μελησέμεν Ἀργείοισιν
 δηθὰ τε καὶ δολιχόν· τόσα γὰρ κακὰ μήσατ' Ἀχαιοῦς.
 Ἄλλ' ἴθι νῦν, Δίαντα καὶ Ἴδομενῆα κάλεσσον,
 ῥίμφα θεῶν παρὰ νῆας· ἐγὼ δ' ἐπὶ Νέστορα δῖον
 εἶμι, καὶ ὄτρυνέω ἀνστήμεναι· αἴ κ' ἐθέλῃσιν 55
 ἐλθεῖν ἐς φυλάκων ἱερὸν τέλος, ἧδ' ἐπιτεῖλαι.
 Κεῖνῳ γάρ κε μάλιστα πιθοίατο· τοῖο γὰρ υἱὸς
 σημαίνει φυλάκεσσι, καὶ Ἴδομενῆος ὀπάων,
 Μηριόνης· τοῖσιν γὰρ ἐπετράπομέν γε μάλιστα.
 Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα βοῆν ἀγαθὸς Μενέλαος· 60
 Πῶς γάρ μοι μῦθος ἐπιτέλλεαι ἧδὲ κελεύεις;
 Ἀὔθι μένω μετὰ τοῖσι, δεδεγμένος εἰσόκεν ἔλθῃς,
 ἧὲ θεῶ μετὰ σ' αὔτις, ἐπὴν εὔ τοῖς ἐπιτεῖλω;
 Τὸν δ' αὔτε προσέειπεν ἀνάξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
 Ἀὔθι μένειν, μή πως ἀβροτάξομεν ἀλλήλοισιν 65

50. Αὐτως, sic, comme on le voit. Agamemnon constate simplement le fait des succès inouïs d'Hector. Quelques-uns précisent à tort le sens d'αὐτως dans ce passage. Édition Didot : sine divino auxilio. Il est vrai qu'Hector n'est fils ni d'une déesse ni d'un dieu; mais Agamemnon vient de dire lui-même, vers 46, que Jupiter a pour agréables les sacrifices d'Hector, et qu'il les préfère à ceux des Grecs : μάλλον ἐπὶ φρένα θῆ(κε). Hector a donc le secours de Jupiter.

51-52. *Ἔργα... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Avant Aristarque, Aristophane de Byzance les avait condamnés. Dindorf met ces deux vers entre crochets. Bekker les rejette au bas de la page. Mais la répétition de ce qu'Agamemnon a déjà dit n'est point une glose inutile. C'est un homme ému qui parle : tautologia commoti, comme dit Bothe à propos de δηθὰ τε καὶ δολιχόν. On peut appliquer cette excellente remarque à l'ensemble des deux vers.

51. Παρὰ νῆας, vulgo ἐπὶ νῆας. Scholies : Ἀρίσταρχος, παρὰ νῆας.

56. Ἱερὸν τέλος, le bataillon sacré. Les glossographes traduisaient ἱερὸν par μέγα,

grand. Aristarque entend ce mot au propre. En effet, ceux qui veillent pendant que les autres dorment, remplissent une fonction sacrée : τάγμα θεῖον, επειδὴ τοῖς ἄλλοις καθεύδουσιν ἄδειαν αὐτοὶ παρέχουσιν ἐργηγοῦτες.

57. Υἱός. Ce fils de Nestor était Thrasy-mède. Voyez IX, 81.

59. Ἐπετράπομεν, sous-entendu τοῦτο : nous avons confié cette fonction.

61. Πῶς γάρ, quoniam igitur modo. Menélas demande des instructions sur ce qu'il devra faire, une fois accomplie sa commission. Il ne faut pas traduire : « Que me prescris-tu là? » comme s'il exprimait quelque étonnement.

62. Μετὰ τοῖσι, avec eux (avec Ajax et Idoménee).

65. Αὐθι (là), sous-entendu μετὰ τοῖσι, avec eux. — Μένειν (mune), l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ἀβροτάξομεν au subjonctif, pour ἀβροτάξωμεν : aberremus. Telle est l'explication des modernes. Le verbe ἀβροτάξω se rattache en effet à ἀμαρτάνω, par la forme ἤμβροτον pour ἤμαρτον. Curtius admet cette étymologie. Quelques anciens le rapportaient à βροτός ou à ἀβρότη : βροτοῦ ἀποτυ-

ἐρχομένω· πολλαὶ γὰρ ἀνὰ στρατόν εἰσι κέλευθοι.
Φθέγγεο δ' ἧ κεν ἴησθα, καὶ ἐγρήγορθαι ἄνωγχι,
πατρόθεν ἐκ γενεῆς ὀνομάζων ἄνδρα ἕκαστον,
πάντας κυδαίνων· μηδὲ μεγαλίζεο θυμῷ.

Ἄλλὰ καὶ αὐτοὶ περ πονεώμεθα· ὧδέ που ἄμμιν 70
Ζεὺς ἐπὶ γεινομένοισιν ἴει κακότητα βαρεῖαν.

Ὡς εἰπὼν ἀπέπεμπεν ἀδελφεὸν, εὖ ἐπιτείλας.

Αὐτὰρ ὁ βῆ ῥ' ἰέναι μετὰ Νέστορα, ποιμένα λαῶν·
τὸν δ' εὔρεν παρά τε κλισίῃ καὶ νηὶ μελαίνῃ,
εὐνῇ ἔνι μαλακῇ· παρά δ' ἔντεα ποικίλ' ἔκειτο, 75
ἀσπίς καὶ δύο δοῦρε, φαινή τε τρυφάλεια.

Πὰρ δὲ ζωστήρ κεῖτο παναίολος, ᾧ ῥ' ὁ γεραῖος
ζώννυθ', ὅτ' ἐς πόλεμον φθισήνορα θωρήσσοιτο,
λαὸν ἄγων· ἐπεὶ οὐ μὲν ἐπέτρεπε γήραϊ λυγρῷ.

χάνειν, manquer son hoïme; ἐν ἀθρότῃ ἀποπλανᾶσθαι, errer dans la nuit. Mais Eustathe, qui donne ces interprétations, nous apprend qu'on expliquait aussi ἀθροτάζω par ἀμαρτάνω. Voici sa note : ἐν δὲ παλαιῷ κατὰ στοιχεῖον λεξικῷ γράφεται οὕτως· ἀθρόταξις, ἀμαρτία, διαμφοδῆσις, καὶ ἀθροτάζωμεν, διαμφοδῆσμεν, ἀμαρτήσομεν ἀλλήλων. Cet ancien dictionnaire alphabétique cité par Eustathe, prouve qu'ici les philologues modernes n'ont pas inventé grand' chose. Ce qu'on nous vante comme une découverte, était vulgaire dans les écoles il y a dix-huit cents ans.

68. Πατρόθεν ἐκ γενεῆς (a *patre ex stirpe sua*) ne signifie point, par le nom de son père et par ceux de ses ancêtres, mais seulement, par le nom patronymique auquel il a droit en vertu de sa race. Agamemnon recommande à Ménélas de joindre au nom propre de chaque guerrier le titre de noblesse du guerrier, le surnom que lui a légué son père. C'est une façon d'honorer ceux qu'on appelle. Cependant πάντας κυδαίνων indique que Ménélas pourra ajouter à l'appellation patronymique quelque compliment particulier. Lui-même, quand il éveille Nestor, il ne se contente pas de dire, vers 87, ὦ Νέστωρ Νηληϊάδῃ : il ajoute, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν. La manière dont Agamemnon s'y prend nous révèle la manière

dont Ménélas devra s'y prendre. Agamemnon ne remonte qu'à Néléée; mais il flatte l'amour-propre du vieillard dont il dérange le sommeil. Dans les temps historiques mêmes, chacun joignait à son nom le nom de son père; et c'était faire honneur à un homme, que de rappeler, en lui parlant, l'homme dont il était fils. Nicias, dans Thucydide, VII, LXXIX, encourage ses triérarques comme un héros d'Homère encourageait ses amis : πατρόθεν τε ὀνομάζων καὶ αὐτοὺς ὀνομασί.

69. Μηδὲ μεγαλίζεο, *neu superbiās*, et ne fais pas le fier : exécute cette commission sans répugnance, sans te demander si c'est fonction de roi. Ce qui suit prouve que telle est la pensée d'Agamemnon. Les circonstances ne permettent point une délicatesse raffinée. Il faut que tout le monde se mette à l'œuvre. Le salut de l'armée est à ce prix.

71. Γεινομένοισιν, *nascentibus*. La destinée de chaque homme était réglée dès l'instant de sa naissance. Voyez XXIV, 209-211.

77. Ζωστήρ, le ceinturon. Voyez, IV, 432, la note sur ζωστήρος ὄχητες. — Ὁ γεραῖος, l'illustre vieillard.

79. Ἐπέτρεπε, *cedebat*. Nestor était vieux, mais il avait conservé une énergie toute virile. — Quelques textes antiques portaient ἐπέτραπε.

Ὄρθωθεις δ' ἄρ' ἐπ' ἀγκῶνος, κεφαλὴν ἐπαίρας, 80
Ἄτρείδην προσέειπε καὶ ἐξερείνειτο μύθῳ·

Τίς δ' οὗτος κατὰ νῆας ἀνά στρατὸν ἔρχεται οἶος,
νύκτα δι' ὄρφναίην, ὅτε θ' εὐδουσι βροτοὶ ἄλλοι;
[ἤέ τιν' οὐρήων διζήμενος, ἢ τιν' ἑταίρων;]
Φθέγγεο, μῆδ' ἀκέων ἐπ' ἔμ' ἔρχεο· τίπτε δέ σε γρεώ; 85

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
ὦ Νέστορ Νηληιάδῃ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
γνώσσαι Ἄτρείδην Ἀγαμέμνονα, τὸν περὶ πάντων
Ζεὺς ἐνέηκε πόνοισι διαμπερές, εἰσόκ' αὐτμῆ
ἐν στήθεσσι μένῃ, καὶ μοι φίλα γούνατ' ὀρώρη. 90

Πλάζομαι ὦδ', ἐπεὶ οὐ μοι ἐπ' ὄμμασι νήδυμος ὕπνος
ἰζάνει, ἀλλὰ μέλει πόλεμος καὶ κήδε' Ἀχαιῶν.
Αἰνῶς γὰρ Δαναῶν περιδείδια, οὐδέ μοι ἦτορ
ἔμπεδον, ἀλλ' ἀλαλύκτῃμαι· κραδίῃ δέ μοι ἔξω
στηθέων ἐκθρώσκει, τρομέει δ' ὑπὸ φαίδιμα γυῖα. 95
Ἄλλ' εἴ τι δραινεις, ἐπεὶ οὐδὲ σέγ' ὕπνος ἰκάνει,
δεῦρ' ἐς τοὺς φύλακας καταβείομεν, ὄφρα ἴδωμεν,
μῆ τοὶ μὲν καματῶ ἀδηκότες ἦδὲ καὶ ὕπνω

80. Ὄρθωθεις... Les anciens admiraient le naturel et la fidélité du tableau que nous présente ce vers. On voit un homme qui voudrait bien dormir, et qui ne se décide qu'à grand'peine à quitter son repos.

84. Ἠέ τιν'... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque a prononcé l'athèse contre ce vers, à cause du mot οὐρήων, car il ne peut être question de mulets; mais il faudrait qu'on pût identifier οὐρέυς et οὐρος, ce qui est impossible: ἀθετεῖται, ὅτι οὐρήων βούλεται λέγειν τῶν φυλάκων, καὶ οὐκ ἐκράτησε τοῦ σχήματος· οὐρον γὰρ λέγει ὡς κοῦρον, τὸν φύλακα· οὐρέα δὲ, τὸν ἡμίονον. Ce ne sont donc point, comme on le croit généralement, des philologues modernes qui ont eu les premiers l'idée que ce vers fût une interpolation.

88. Γνώσσαι Ἄτρείδην... C'est le fameux début de l'*Iphigénie* de Racine :

« Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille, etc. » Euripide s'était inspiré d'Homère; mais Racine reproduit Homère textuellement.

89-90. Εἰσόκ' αὐτμῆ... Voyez IX, 609-610.

94. Ἀλαλύκτῃμαι, je m'agite avec inquiétude. C'est le parfait passif d'ἀλυκτέω ou ἀλυκταίνω, avec la signification du présent. *Scholies*: τεθοροῦσθῃμαι, ἠπόρημαι.

95. Στηθέων, dissyllabe. — Ἐκθρώσκει. Le grammairien Nicias lisait στηθέων ἐκθρώσκει, séparant la préposition. *Scholies*: ἀμεινον δὲ ἐν ποιεῖν, ἐκθρώσκει, ὡς ἐκτρέχειν.

98. Ἀδηκότες, *vulgo* ἀδδηκότες: defessi, harassés. Ce mot vient de ἄδος, dégoût, et signifie proprement, en ayant assez. C'est l'explication d'Aristarque. Comparez ἄδην, ad satietatem. Eustathe: κορεσθέντες, ἐπεὶ καὶ ἄδος ὁ κόρος, κατὰ τοὺς παλαιούς. *Scholies*: ἀηδισθέντες. — Ἵπνω, par le sommeil, c'est-à-dire par le besoin

κοιμησονται, ἀτὰρ φυλακῆς ἐπὶ πάγχυ λάθωνται.
 Δυσμενεές δ' ἄνδρες σχεδὸν εἶαται· οὐδέ τι ἴδμεν,
 μή πως καὶ διὰ νύκτα μενοιρήσωσι μάχεσθαι. 100

Τὸν δ' ἠμείβεται ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
 Ἀτρείδῃ κύδιστε, ἀνάξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
 οὐ θῆν Ἐκτορι πάντα νοήματα μητίετα Ζεὺς
 ἐκτελέει, ὅσα πού νυν ἐέλπεται· ἀλλὰ μιν οἶω 105

κῆδεσι μοχθήσειν καὶ πλείοσιν, εἴ κεν Ἀχιλλεὺς
 ἐκ γόλου ἀργαλέοιο μεταστρέψῃ φίλον ἦτορ.
 Σοὶ δὲ μάλ' ἔψομ' ἐγώ· ποτὶ δ' αὖ καὶ ἐγείρομεν ἄλλους,
 ἡμὲν Τυδείδην δουρικλυτὸν ἦρ' Ὀδυσῆα,
 ἦρ' Αἴαντα ταχύν καὶ Φυλῆος ἄλκιμον υἱόν. 110

Ἄλλ' εἴ τις καὶ τούσδε μετοιχόμενος καλέσειεν,
 ἀντίθεόν τ' Αἴαντα καὶ Ἰδομενῆα ἀνακτα·
 τῶν γὰρ νῆες ἕασιν ἕκαστάτω, οὐδὲ μάλ' ἐγγύς.
 Ἄλλὰ φίλον περ ἔόντα καὶ αἰδοῖον Μενέλαον
 νεικέσω (εἴπερ μοι νεμεσήσει), οὐδ' ἐπικεύσω, 115
 ὡς εὔδει, σοὶ δ' οἶω ἐπέτρεψεν πονέεσθαι.

Νῦν ὄφρα κατα πάντας ἀριστῆας πονέεσθαι
 λισσόμενος· χρεῖώ γὰρ ἰκάνεται οὐκέτ' ἀνεκτός.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἀνάξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·

de dormir. Au lieu de ἦδὲ καὶ ὑπνω, Zé-nodote écrivait ἦδὲ ὑπνω, ce qui est un contre-sens dans la circonstance. Aristarque : μὴ νοήσας τὸ σημανόμενον.

105. Ἐκτελέει est au futur : *perficiet*, accomplira.

108. Ἐγείρομεν est au subjonctif pour ἐγείρωμεν.

110. Αἴαντα ταχύν. Ajax fils d'Oilée était, comme Achille, un coureur renommé. Homère dit ailleurs, XIV, 520 : Ὀϊλῆος ταχύς υἱός. — Φυλῆος... υἱόν. C'est Mégès, le neveu d'Ulysse. Ses tentes étaient voisines de celles des Locriens. Aristarque du moins le concluait de ce vers 110 : ἢ διπλῆ, ὅτι πλησίον τοῦ Λοκροῦ Αἴαντος ὁ Μέγης ἐνεωλόκει. D'après le *Catalogue*, au contraire, Mégès était séparé d'Ajax par les Fléens, les Arcadiens, les Pyléens, les La-

cédémoniens, les Mycéniens, les Argiens, les Salamiens, les Athéniens et les Eubéens. Voyez II, 528-630. Tous ces peuples, depuis les Eubéens jusqu'aux Athéniens, sont énumérés entre les Locriens d'Ajax et les Dulichiens de Mégès.

111. Ἄλλ' εἴ τις, mais si quelqu'un : je souhaite que quelqu'un ; je voudrais que quelqu'un. C'est l'équivalent d'un impératif, en grec comme en français. *Si nous faisons telle chose*, est synonyme de *faisons telle chose*. — Τούσδε, ceux-ci : ceux que je vais nommer.

112. Αἴαντα sans épithète, c'est le grand Ajax, Ajax fils de Télamon.

113. Ἐκαστάτω, *longissime*. Les vaisseaux d'Ajax étaient au promontoire de Rhétée, tout à fait à l'extrémité du camp des Grecs.

ἽΩ γέρον, ἄλλοτε μὲν σε καὶ αἰτιάσθαι ἄνωγα· 120
πολλάκι γὰρ μεθιεῖ τε καὶ οὐκ ἐθέλει πονέεσθαι,
οὔτ' ὄκνω εἰκων οὔτ' ἀρραδίησι νόοιο,
ἀλλ' ἐμέ τ' εἰσορόων καὶ ἐμὴν ποτιδέγμενος ὄρμην.

Νῦν δ' ἐμέο πρότερος μάλ' ἐπέγρετο, καὶ μοι ἐπέστη·
τὸν μὲν ἐγὼ προσήκα καλήμεναι οὐς σὺ μεταλλάξ. 125

Ἄλλ' ἴομεν· κείνους δὲ κιχρησόμεθα πρὸ πυλάων
ἐν φυλάκεσσ'· ἵνα γὰρ σφιν ἐπέφραδον ἡγερέεσθαι.

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Οὔτως οὔτις οἱ νεμεσήσεται οὐδ' ἀπιθήσει
Ἄργείων, ὅτε κέν τιν' ἐποτρύνη καὶ ἀνώγη. 130

ἽΩς εἰπὼν ἔνδυνε περὶ στήθεσσι χιτῶνα·
ποσσί δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα·
ἀμφὶ δ' ἄρα χλαῖναν περονήσατο φοινικέεσσαν,
διπλῆν, ἐκταδίην, οὔλη δ' ἐπενήνοθε λάχνη. 135

Εἶλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ἀκαχμένον ὀξεί χαλκῷ·
βῆ δ' ἰέναι κατὰ νῆας Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων.
Πρῶτον ἔπειτ' Ὀδυσῆα, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντον,
ἔξ ὕπνου ἀνέγειρε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,
φθεγξάμενος· τὸν δ' αἶψα περὶ φρένας ἤλυθ' ἰωή,
ἐκ δ' ἤλθε κλισίης καὶ σφεας πρὸς μῦθον ἔειπεν· 140

120. Αἰτιάσθαι (accuser), sous-entendu Μενέλαον.

124. Μάλ' ἐπέγρετο. Ixion écrivait, μέγ' ἐπέγρετο. Mais ce n'était qu'une correction arbitraire. *Scholies* : καὶ μήποτε ἡ Ἀριστάρχειος οὕτως εἶχεν. — Ἐπέστη, *adstitit*, il s'est trouvé là : il était là à point; on n'a pas eu à l'aller chercher. Quelques-uns entendent même, *institit*. Mais Ménélas n'a pas eu besoin de presser, de talonner son frère.

127. Ἴνα γάρ (*ubi enim*, là où en effet) équivaut à ἐκεῖ γάρ (*ibi enim*, car c'est là que). — Στιν. Zénodote écrivait, μιν. Mais, comme le fait observer Aristarque, le mot κείνους du vers précédent prouve qu'il faut ici un pluriel. Zénodote faisait, à la vérité, de μιν un pluriel; mais rien ne pouvait l'y autoriser. Aristarque : ἐστι δὲ ἐνικὸν μιν. — Ἠγερέεσθαι, *vulgo*

ἡγερέεσθαι. *Scholies* : διὰ τοῦ θ, αὶ Ἀριστάρχου.

129. Οὔτως οὔτις οἱ. On suppose le digamma, qui changerait le trochée en spondée : οὔτις Foi. Bothe propose de lire : οὔτως οἱ οὔτις. Il est probable que l'esprit rude de οἱ suffisait pour rendre longue la syllabe finale de οὔτις.

134. Διπλῆν, ἐκταδίην, double et très-ample : assez ample pour envelopper deux fois le corps. Voyez la note III, 126. *Scholies* : τὴν μεγάλην, ὥστε καὶ διπλῆ αὐτῇ χρώμενον ἔχιν ἐκτεταμένην. — Ἐπενήνοθε λάχνη, *super (eam) florebat lanugo*. C'était une étoffe velue. Le sens reste le même, en rapportant le verbe, comme font quelques-uns, à ἔθω, *sedeo*. Voyez la note II, 249 sur ἐπενήνοθε.

139. Περὶ φρένας; *circum praecordia*, à la région du cœur : au siège de la pensée.

Τίθθ' οὕτω κατὰ νῆας ἀνὰ στρατὸν οἷοι ἀλᾶσθε,
νύκτα δι' ἀμβροσίην; Ὅ τι δὴ χρεῖώ τόσον ἵκει;

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Γερῆνιος ἱππότητα Νέστωρ·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
μὴ νεμέσα· τοῖον γὰρ ἄχος βεβίηκεν Ἀχαιοὺς. 145
Ἄλλ' ἔπε', ὄφρα καὶ ἄλλον ἐγείρομεν, ὄντ' ἐπέοικεν
βουλὰς βουλευεῖν, ἢ φευγέμεν, ἢ ἐμάχεσθαι.

Ὡς φάθ'· ὁ δὲ κλισίηνδε κιῶν πολύμητις Ὀδυσσεύς,
ποικίλον ἀμφ' ὤμοισι σάκος θέτο, βῆ δὲ μετ' αὐτούς.
Βάν δ' ἐπὶ Τυδεΐδην Διομήδεα· τὸν δ' ἐκίχανον 150
ἐκτὸς ἀπὸ κλισίης σὺν τεύχεσιν· ἀμφὶ δ' ἐταῖροι
εὐδον, ὑπὸ κρασὶν δ' ἔχον ἀσπίδας· ἔγχεα δὲ σφιν
ὄρθ' ἐπὶ σαυρωτῆρος ἐλήλατο· τῆλε δὲ γαλκὸς
λάμφ', ὥστε στεροπὴ πατρὸς Διός. Αὐτὰρ ὄγ' ἦρωες
εὐδ', ὑπὸ δ' ἔστρωτο ρινὸν βοδὸς ἀγραύλοιο· 155
αὐτὰρ ὑπὸ κράτεσφι τάπησιν τετάνυστο φαινός.
Τὸν παρστάς ἀνέγειρε Γερῆνιος ἱππότητα Νέστωρ,
λάξ ποδὶ κινήσας, ὠτρυνέ τε νείκεσέ τ' ἀντηγ'.

142. Ὅ τι δὴ équivalent à τί δὴ. Didyme: ὡςπερ ἐν ἀρχῇ (vers 37) τίθθ' οὕτως, οὕτως καὶ νῦν ἀντι τοῦ, τί δὴ χρεῖώ τόσον ἵκει; ἢ δὲ τῶν ἀναφορικῶν καὶ ἀρίστων ἐναλλαγῇ πρὸς τὰ πευστικά συνήθης, ὡς κακεῖ· ὅπποιός δ' ἐπὶ νηός (*Odyssee*, I, 471) ἀντι τοῦ, ποίας.

145. Βεβίηκεν, a violenté; a opprimé; opprime ou accable. C'est le parfait de βιάω ou βιάζω.

149. Ἐπέ' pour ἔπεο, ἔπου, *vulgo* ἔπευ (forme éolienne). *Scholies*: Ἀρίσταρχος χωρὶς τοῦ υ, ἀλλ' ἔπε', ὄφρα. — Ἐγείρομεν est au subjonctif, *puer* ἐγείρωμεν.

147. Ἡ... ἢ. L'idée d'alternative (πότερον, *utrum*) est contenue dans βουλὰς βουλευεῖν, discuter une option.

149. Ποικίλον, *varium*, orné de dessins. Le mot ποικίλος dit plus qu'artistement façonné. Ce sont des images en relief et des couleurs combinées. Dans la langue des siècles postérieurs, ποικίλος donne même toujours l'idée d'une peinture.

150-151. Τὸν δ' ἐκίχανον... Ceci est un trait caractéristique. Diomède est soldat, jusque pendant son sommeil. Il ne dort pas sous un toit comme Ulysse. *Scholies*: στρατιωτικὸν τὸ αἰθριοκοιτεῖν· δεῖνυσσι δὲ ὡς οὐ λόγῳ μόνον θρασύς.

152. Κρασὶν (*capitibus*) datif pluriel de l'insulté κράς, *tête* (dans l'usage épique, *κάρη*).

153. Ἐπὶ σαυρωτῆρος ἐλήλατο, étaient poussées (étaient enfoncées, étaient fichées) par le bout inférieur (par le bas du bois). Cette extrémité avait une garniture pointue en métal, pour que le soldat au repos pût planter sa lance en terre. Didyme: σαυρωτῆρ δὲ ἐστὶ τὸ ἀπολήγον μέρος τοῦ ὄρατος, ὅπερ ἀντίκειται τῇ αἰχμῇ, ὃν καὶ οὐρίχον καλοῦσιν. On voit même ensuite (τῆλε δὲ γαλκός...) les pointes des lances brillant au haut des hampes. — Au lieu de σαυρωτῆρος, Aristophane de Byzance lisait σαυρωτῆρας, accusatif pluriel.

156. Κράτεσφι pour κρατὶ (de κράς ou κάρη, *tête*).

158. Λάξ ποδὶ κινήσας. On traduit:

Ἔγρεο, Τυδέος υἱέ· τί πάννυχον ὕπνον ἀωτεῖς;
 Οὐκ αἴτεις, ὡς Τρῶες ἐπὶ θρωσμῶ πεδίοιο 160
 εἶται ἀγχι νεῶν, ὀλίγος δέ τε χῶρος ἐρύκει;
 Ὡς φάθ'· ὁ δ' ἐξ ὕπνοιο μάλα κραϊνῶς ἀνόρουσεν,
 καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 Σχέτλιός ἐσσι, γεραιέ· σὺ μὲν πόνου οὔποτε λήγεις.
 Οὐ νυ καὶ ἄλλοι ἕασι νεώτεροι υἱες Ἀχαιῶν, 165
 οἳ κεν ἔπειτα ἕκαστον ἐγείρειαν βασιλῆων

ayant poussé du talon; ce qui est une façon bizarre de pousser, et ce qui ne tient aucun compte de la valeur du mot ποδί. Diomède est étendu à terre; Nestor le pousse du pied, ποδί, c'est-à-dire du gros orteil; et il le touche sous la plante du pied, λάξ, ou, si l'on veut, au talon. Mais λάξ, comme le latin *calx*, désigne tout le dessous du pied. Ce n'est pas moi qui invente cette interprétation. Didyme: εὐτόνως τῷ μεγάλῳ δακτύλῳ τοῦ ποδὸς τοῦ κοίλου μέρους ἀνάμεινος τοῦ Διομήδους ποδός. Eustathe la cite, mais en la défigurant, et sans avoir l'air de la bien comprendre. Il nous dit même qu'elle est d'Aristarque, ou du moins il nous le donne à croire: ἔστι δὲ καὶ ἄλλως λάξ, κατὰ τοὺς παλαιούς... Il préfère, pour sa part, voir dans ποδί le développement de λάξ: καὶ ἔστι τὸ ποδί ἐφερμηνευτικὸν τοῦ λάξ. Mais il entend λάξ ποδί, *du bout du pied*, et non pas, *du talon*: rattachant λάξ à λήγω, et lui donnant le sens d'*extrémité*. Dans ce cas-ci, ce sont les doigts: τῷ λήγοντι μέρει τοῦ ποδός, ὅ ἐστι τοῖς δακτύλοις. L'expression λάξ ποδί κινήσας se retrouve dans l'*Odyssée*, XV, 45; mais là, selon Aristarque, elle n'est point à sa place, parce que celui qu'on éveille est couché sur un lit, et non étendu sur la terre. Curtius ne donne que les sens vulgaires de λάξ: *mit der Ferse, mit dem Fusse*, avec le talon, avec le pied.

159. Ἄωτεῖς, souffles-tu? ronfles-tu? Le verbe ἀέω, dont ἀωτέω semble tiré, signifie *ronfler* et *dormir*. La plupart des Alexandrins faisaient venir ἀωτέω d'ἄωτον, *fleur*, et lui donnaient le sens de *carpeve, frui*. On trouve pourtant aussi, dans les *Scholies*: ἢ παρὰ τὸ ἀέσαι, ὅ ἐστι κοιμᾶσθαι.

160. Ἐπὶ θρωσμῶ πεδίοιο, *in tumulo*

campi, sur la partie haute de la plaine. Suivant les scholiastes, Θρωσμός était un nom propre, le *Throsme*, la colline par excellence, comme un autre endroit se nommait la Belle-Colline, Καλλικολώνη. Mais les autres passages où Homère se sert du mot θρωσμός n'indiquent qu'une chose, c'est que les Troyens, du point qu'ils occupaient, dominaient la plaine. Le θρωσμός était tout le terrain depuis la ville jusqu'à l'endroit où le Scamandre coupe en deux la plaine; c'était toute la partie de la plaine bordée par la rive gauche du Scamandre, tout cet Ἰλιόθι πρὸ οὗ les mille feux des Troyens étaient allumés.

161. Ὀλίγος δέ τε, *vulgo* ὀλίγος δ' ἔτι. *Scholies*: διὰ τοῦ ε. ὀλίγος δέ τε, αἱ Ἀριστάρχειοι. Quelques textes antiques donnaient, ὀλίγος δ' ἀπὸ χῶρος ἐέργει. — Ἐρύκει, *distincte*, sépare, c'est-à-dire s'étend entre eux et nous.

164. Σχέτλιος, infatigable. Eustathe: ὅτι τὸ σχέτλιος οὐχ ὑβριστικὴ λέξις, ἀλλὰ καρτερίας, ὅ ἐστι φερεπονίας, σημαντικῆ. En effet, l'étymologie est σχεῖν, *teneré, sustineré*. Homère prend quelquefois σχέτλιος en mauvaise part. Chez les poètes postérieurs à Homère, cet adjectif signifie toujours *malheureux, misérable, criminel*.

166. « Οἳ κεν ἔπειτα ἕκαστον ἥ. « Numeri languidiores in re strenua, eoque a insuaviore, quo antecedentium verbum suum rhythmus est similior: σχέτλιός ἐσσι ἥ, γεραιέ ἥ... οὐ νυ ἥ καὶ ἄλλοι ἥ ἕασι ἥ. Malim sane: οἳ κεν ἕπειτ' ἀν' ἕκαστον ἐγείρειαν, hoc est, ἀνεγείρειαν, ut 138, 157. Fraudī fuisse videtur hoc loco, ut scæpe alias, componendum verbi, tum scriptura continua et apostrophus neglectus: ἕπειτ'ἕκαστον. » [Bothe.] Nous croyons peu à la nécessité de perfectionner la versification d'Homère.

πάντη ἐποιχόμενοι; Σὺ δ' ἀμήχανός ἐσσι, γεραιέ.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Γερήνιος ἱππότης Νέστωρ·

Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, φίλος, κατὰ μοῖραν εἶπες.

Εἰσὶν μὲν μοι παῖδες ἀμύμονες, εἰσὶ δὲ λαοὶ 170

καὶ πολέες, τῶν κέν τις ἐποιχόμενος καλέσειεν·

ἀλλὰ μάλα μεγάλην χρεῖω βεβίηκεν Ἀχαιοῦς.

Νῦν γάρ δὴ πάντεσσιν ἐπὶ ξυροῦ ἴσταται ἀκμῆς,

ἢ μάλα λυγρὸς ὄλεθρος Ἀχαιοῖς, ἢ βιῶναι.

Ἄλλ' ἴθι νῦν, Δῖαντα ταχὺν καὶ Φυλῆος υἱὸν 175

ἄνστησον (σὺ γάρ ἐσσι νεώτερος), εἴ μ' ἑλεαίρεις.

Ὡς φάθ'· ὁ δ' ἀμφ' ὤμοισιν ἐέσσατο δέρμα λέοντος,

αἰθωνος, μεγάλοιο, ποδηνεκές· εἴλετο δ' ἔγχρος.

Βῆ δ' ἰέναι, τοὺς δ' ἔνθεν ἀναστήσας ἄγεν ἤρως.

Οἱ δ' ὅτε δὴ φυλάκεσσιν ἐν ἀγρομένοισιν ἔμιχθεν, 180

οὐδὲ μὲν εὐδοντας φυλάκων ἠγήτορας εὔρον,

ἀλλ' ἐγρηγορτὶ σὺν τεύχεσιν εἶατο πάντες.

Ὡς δὲ κύνες περὶ μῆλα δυσωρήσωσιν ἐν αὐλῇ,

167. Ἀμήχανος, ne se rebutant de rien. *Scholies* : ἀκοπίαστος καὶ πρὸς πάντα ἔτοιμος. Eustathe traduit : invincible, ne faiblissant jamais, résistant à toutes les attaques (ἀνίκητος, ἀνένδοτος, καθ' οὗ οὐκ ἔστι τι μηχανήσασθαι). C'est à tort que Bothe et d'autres font de ἀμήχανος un synonyme de ἄπορος. Nestor n'est nullement un *imbécille*, un faible vieillard. Diomède répète et renforce même, en disant ἀμήχανος, ce qu'il a exprimé en disant σχέλιος.

168. Τὸν δ' αὖτε προσέειπε. Il y a une ancienne variante : τὸν δ' ἠμείβετο' ἐπειτα.

169. Φίλος. Aristophane de Byzance, τέκος.

172. Βεβίηκεν. Voyez plus haut la note du vers 145.

173. Ἐπὶ ξυροῦ ἴσταται ἀκμῆς, (la chose est debout sur le tranchant du rasoir : nous ne pouvons rester ainsi ; nous sommes dans la nécessité de prendre une résolution. Les Alexandrins expliquaient cette expression par une autre locution proverbiale : *être pendu à un cheveu*. C'est l'extrême danger, l'instant d'où dépend la vie ; c'est le mo-

ment critique (en prenant *critique* dans sa vraie acception). Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ· τὰ πράγματα ἡμῶν τριχὺς ἤρτηται. ὃ ἐστὶν ἐν ἐσχάτῳ κινδύνῳ ἐστὶ καὶ ἐπὶ ὀξύτατο; κινδύνου, μεταφορικῶς. Il faut ajouter ce qui ressort de ces images : la nécessité de vaincre ou de périr. L'alternative ἦ... ἢ ἐ développe ici la pensée.

176. Εἰ, *siquidem*, puisque. Nestor ne fait pas une prière. Il y a là une allusion aux expressions d'étonnement de Diomède, à l'aspect d'un vieillard qui se donne tant de mouvement. Eustathe : ἐπειδὴ ἔλεειν με φησὶ.

177-178. Ὡς φάθ'... Voyez plus haut, 23-24.

180. Ἐμιχθεν, *vulgo* γέγοντο. Les grammairiens ont remplacé le mot qui peint par le mot qui ne fait que dire.

183. Δυσωρήσωσιν, *difficulter custodiunt*, ont beaucoup de peine à garder : ne préserveient qu'à grand-peine. Ce verbe est formé de δύς et de ὤρος pour οὐρος, *custos*, ou plutôt *salus*. Rapprochez aussi ὤρα, soin. Eustathe : τὸ δὲ δυσωρεῖν δηλοῖ τὸ δυσφυλάκτεῖν, ἡγουν κακοπαθεῖν ἐν τῷ φυλάσσειν.

- Θηρὸς ἀκούσαντες κρατερόφρονος, ὅσπε καλὸ ὕλην
 ἔρχηται δι' ὄρεσφι· πολὺς δ' ὄρυμαγδὸς ἐπ' αὐτῷ 185
 ἀνδρῶν ἠδὲ κυνῶν· ἀπὸ τέ σφισιν ὕπνος ὄλωλεν·
 ὡς τῶν νήδυμος ὕπνος ἀπὸ βλεφάροϊν ὀλώλει,
 νύκτα φυλασσομένοισι κακῆν· πεδίονδε γὰρ αἰεὶ
 τετράφαθ', ὀππότ' ἐπὶ Τρώων αἰόιεν ἰόντων.
 Τοὺς δ' ὁ γέρων γήθησεν ἰδὼν θάρσυνέ τε μῦθον· 190
 [καὶ σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·]
 Οὕτω νῦν, φίλα τέκνα, φυλάσσετε· μηδέ τιν' ὕπνος
 αἰρείτω, μὴ χάριμα γενώμεθα δυσμενέεσσιν.
 Ὡς εἰπὼν τάφροιο διέσσυτο· τοὶ δ' ἅμ' ἔποντο
 Ἄργείων βασιλῆες, ὅσοι κεκλήατο βουλήν. 195
 Τοῖς δ' ἅμα Μηριόνης καὶ Νέστορος ἀγλαὸς υἱὸς
 ἦϊσαν· αὐτοὶ γὰρ κάλειον συμμητιάσθαι.
 Τάφρον δ' ἐκδιαβάντες ὄρυκτῆν, ἐδριόωντο
 ἐν καθαροῦ, ὅθι δὴ νεκῶν διεφαίνετο χῶρος
 πιπτόντων· ὅθεν αὖτις ἀπετράπετ' ὄβριμος Ἐκτωρ, 200

188. Πεδίονδε, du côté de la plaine.

189. Ὀππότ(ε), *si quando*, épiant le moment où.

190. Ὁ γέρων, l'illustre vieillard (Nestor).

191. Καὶ σφεας... Ce vers n'est point dans le manuscrit de Venise. Il est absolument inutile au sens.

194. Τάφροιο διέσσυτο. On ne s'explique pas très-bien pourquoi Nestor et les autres conseillers ne restent pas entre le fossé et le rempart. Aristote, suivant Porphyre, s'étonnait qu'ils délibérasent hors du camp : ἐξὸν ἐντὸς τοῦ τεύχους ἐν ἀσφαλεῖ. On suppose qu'ils ont voulu faire par eux-mêmes une reconnaissance, et se rendre un compte exact de la position des ennemis. Suivant les Alexandrins, c'était ou pour ne pas effrayer les Grecs en tenant conseil à pareille heure, ou afin que les Grecs ignorassent qu'on envoyait des éclaireurs, ou bien enfin pour inspirer plus de courage et de confiance aux éclaireurs qu'il s'agit d'envoyer parmi les Troyens. Didyme : διέβη διὰ τῆς τάφρου, ἵνα μὴ θόρυβος ἐν τῷ στρατοπέδῳ γίνηται, τὴν

μὲν σύνοδον ὀρώντων, τὴν δὲ αἰτίαν ἀγνοούντων· ἢ ἵνα μὴ γινῶσιν ὅτι κατὰ σκοποὶ πέμπονται· ἢ εἰς εὐθυμίαν τῶν κατασκόπων, ἵνα ἀφοβώτερον τυγχάνωσιν ἐγγύς ὄντων.

196. Νέστορος... υἱός. C'est Thrasy-mède, qui veillait au fossé avec Mérior.

199. Ἐν καθαροῦ... Voyez VIII, 491 et la note sur ce vers.

200. Πιπτόντων (tombant) équivalent ici à πεσόντων (tombés). Bothe trouve la chose inadmissible. Il propose de retrancher ce qui suit καθαροῦ, et de réduire les deux vers à un seul : « Verisimile « est... illa primum adscripta fuisse in « margine, dein accessisse versificatorem, « qui adderet illud πιπτόντων, cum non « posset πεσόντων propter numeros. » Ce n'est qu'une conjecture. Il vaut mieux s'en tenir à ce que dit Heyne, à propos de πιπτόντων : « Hoc pro mero epitheto « habe; alias debebat esse πεσόντων, πε- « πτωκότων. » Avec νεκῶν, l'idée était complète; et πιπτόντων n'y ajoute rien. Mais il n'est pas plus étonnant de dire νεκῶν πιπτόντων, que de dire, comme on

ὄλλυς Ἀργείους, ὅτε δὴ περὶ νύξ ἐκάλυψεν.

Ἔνθα καθεζόμενοι ἔπε' ἀλλήλοισι πίφασκον.

Τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·

Ἦ φίλοι, οὐκ ἂν δὴ τις ἀνὴρ πεπίθωι' ἐῷ αὐτοῦ

θυμῷ τολμῆεντι, μετὰ Τρῶας μεγαθύμους 205

ἔλθειν; εἴ τινά που δῆϊων ἔλοι ἐσχατόνωντα,

ἢ τινά που καὶ φῆμιν ἐνὶ Τρώεσσι πύθοιτο,

ἄσσα τε μητιόωσι μετὰ σφίσιν· ἢ μεμάασιν

αὔθι μένειν παρὰ νηυσὶν ἀπόπροθεν, ἢ πόλινδε

ἂψ ἀναχωρήσουσιν, ἐπεὶ δαμάσαντό γ' Ἀχαιοὺς. 210

Ταῦτά κε πάντα πύθοιτο, καὶ ἂψ εἰς ἡμέας ἔλλοι

ἀσκηθῆς· μέγα κέν οἱ ὑπουράνιον κλέος εἶη

πάντας ἐπ' ἀνθρώπους· καὶ οἱ δόσις ἔσσεται ἐσθλή.

Ὅσσοι γὰρ νήεσσιν ἐπικρατέουσιν ἄριστοι,

τῶν πάντων οἱ ἕκαστος οἷν δώσουσι μέλαιναν, 215

θῆλυν, ὑπόρηνον· τῇ μὲν κτέρας οὐδὲν ὁμοῖον·

αἰεὶ δ' ἐν δαίτησι καὶ εἰλαπίνησι παρέσται.

Ἦ ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ.

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης·

Νέστωρ, ἔμ' ὀτρύνει κραδίη καὶ θυμὸς ἀγῆνωρ 220

ἀνδρῶν δυσμενέων δῦναι στρατὸν, ἐγγὺς ἐόντων,

Τρῶων· ἀλλ' εἴ τις μοι ἀνὴρ ἄμ' ἔποιτο καὶ ἄλλος,

μᾶλλον θαλπωρὴ καὶ θαρσαλεώτερον ἔσται.

Σύν τε δὴ ἐρχομένω, καὶ τε πρὸ ὁ τοῦ ἐνόησεν,

le verra plus bas, vers 246, πρὸς αἰθρομένοιο. C'est le même emploi ou le même abus du présent.

206. Εἴ... που, *si forte*, pour voir si : pour tâcher de.

207. Ἦ... που, sous-entendu εἰ : ou bien si.

208-209. Ἦ... ἔε. Cette alternative est l'explication de ἄσσα τε μητιόωσι (*quosque consultant*, et quelle est leur résolution).

245. Τῶν πάντων, c'est-à-dire τούτων πάντων : de tous ceux-là.

246. Ὑπόρηνον, *vulgo* ὑπόρηνον : ayant sous elle un agneau; allaitant un agneau. Voyez la note IX, 454. Ce que

Nestor ajoute, qu'il n'y a pas de bien qui vaille celui-là, se rapporte à la préférence qu'on accordait alors aux brebis de couleur noire. On les croyait plus robustes et plus fécondes. Avoir un troupeau de brebis noires, c'était posséder un bien excellent : τῇ est dit non pas d'une seule brebis noire, mais de la brebis noire en général.

224. Σύν τε δὴ ἐρχομένω, expression proverbiale depuis Homère. Socrate, dans Platon, la répète souvent. C'est un nominatif absolu (quand deux hommes marchent ensemble). *Scholies* : συνερχομένων γὰρ δύο ὁμοῦ. Aristarque : ἢ διπλῆ, πρὸς τὸ

ὄππως κέρδος ἔη· μούνος δ' εἴπερ τι νοήσῃ,
ἀλλά τέ οἱ βράσσων τε νόος λεπτή δέ τε μῆτις. 225

“Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἔθελον Διομήδεϊ πολλοὶ ἔπεσθαι.

Ἥθελέτην Αἴαντε δύω, θεράποντες Ἄρηος·
ἤθελε Μηριόνης, μάλα δ' ἤθελε Νέστορος υἱός·
ἤθελε δ' Ἀτρεΐδης δουρικλειτὸς Μενέλαος· 230
ἤθελε δ' ὁ τλήμων Ὀδυσσεὺς καταδύναι ὄμιλον
Τρώων· αἰεὶ γάρ οἱ ἐνὶ φρεσὶ θυμὸς ἐτόλμα.

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·

Τυδεΐδῃ Διόμηδες, ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ,
τὸν μὲν δὴ ἔταρόν γ' αἰρήσεται, ὃν κ' ἐθέλησθα,
φαινομένων τὸν ἀριστον· ἐπεὶ μεμάσασί γε πολλοὶ. 235
Μηδὲ σύ γ', αἰδύμενος σῆσι φρεσὶ, τὸν μὲν ἀρείω
καλλείπειν, σὺ δὲ χεῖρον' ὀπάσσειαι, αἰδοῖ εἴκων,
ἔς γενεὴν ὀρόων, μηδ' εἰ βασιλεύτερὸς ἔστιν.

σχῆμα... ἀντὶ τοῦ, συνηγορούμενων. Voy. la note III, 211. Ici comme là, Aristarque proteste contre ceux qui mettaient le génitif : ἐντοὶ δὲ, μὴ νοήσαντες, τὸ ν προστιθέασι, κακῶς. — Καὶ τε, *etiam*, en outre. Non-seulement on est deux; mais on a cet avantage, que... — Πρὸ ὁ τοῦ ἐνόησεν. Construisez : ὁ ἐνόησε πρὸ τοῦ, l'un a vu avant l'autre : les lumières de l'un se joignent à celles de l'autre; la pensée mise en commun a plus de force et d'efficacité. *Scholies* : καὶ κοινῶς ὁ ἕτερος πρὸ τοῦ ἑτέρου ὑπενόησέ τι κοινωζελὲς καὶ συμζέρον.

225. Εἴπερ τι, *vulgo* εἴπερ τε. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, εἴπερ τι.

226. Ἀλλά τε, *attamen*, en tout état de cause. — Βράσσων. Les glossographes faisaient venir ce mot de βραχύς, et y voyaient l'équivalent de ἐλάσσων, insuffisant : littéralement, *trop court*. Aristarque rejette cette explication. Il donne à βράσσων le sens de βρασσόμενος, pris métaphoriquement (perplexe) : παρασσόμενος διὰ τὸ δέος, οὐχ ἐστηκώς διὰ τὴν ἀγωνίαν. Il n'admet point non plus que βράσσων puisse être identique à βραδίων, *tardior*. Ce dernier sens, qui a prévalu chez les modernes, n'est pas fort naturel.

L'homme dont il s'agit peut avoir l'esprit très-vif; mais il ne sera délivré de ses perplexités, que s'il voit sa pensée approuvée par un autre. Le pseudo-Didyme enregistre les trois interprétations anciennes, mais sans exprimer aucune préférence. Le mot βράσσων est un ἀπαξ εἰρημένον. D'après le contexte, ce sont les glossographes qui paraissent avoir raison; et la grammaire comparative rattache, comme eux, βράσσων à βραχύς.

231. Τλήμων est pris en bonne part, comme plus haut σχέτλιος, vers 164. Homère va expliquer lui-même le sens du mot. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι τλήμονα οἱ νεώτεροι τὸν ἀτυχή, ὁ δὲ Ὀμηρος τὸν τλητικόν, τὸν ὑπομνετικόν.

235. Τὸν..., ὃν, celui que. Au vers suivant, τὸν est emphatique : *illum scilicet*. — Ἐταρόν, ici et plus bas, vers 242, équivaut à συνεργόν (aide ou second). Aristarque, au vers 242 : ἡ διπλή, ὅτι ἔταρον νῦν οὐ φίλον, ἀλλὰ συνεργόν, λέγει.

236. φαινομένων, *eorum qui adsunt*, de ceux qui sont là.

238. Καλλείπειν, l'infinif dans le sens de l'impératif. — Ὀπάσσειαι, *tibi adjungas* : *socium adseiscas*; que tu prennes pour compagnon.

[Ὡς ἔφατ', ἔδδεισεν δὲ περὶ ξανθῷ Μενελάῳ.]

240

Τοῖς δ' αὖτις μετέειπε βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης·

Εἰ μὲν δὴ ἔταρόν γε κελεύετε μ' αὐτὸν ἐλέσθαι,

πῶς ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆος ἐγὼ θείοιο λαθοίμην,

οὗ πέρι μὲν πρόφρων κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ

ἐν πάντεσσι πόνοισι, φιλεῖ δέ ἐ Παλλὰς Ἀθήνη.

245

Τούτου γ' ἐσπομένοιο, καὶ ἐκ πυρὸς αἰθομένοιο

ἄμφω νοστήσαιμεν, ἐπεὶ περιόιδε νοῆσαι.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·

Τυδείδῃ, μήτ' ἄρ με μάλ' αἶνεε, μήτε τι νείκει·

εἰδόσι γὰρ τοι ταῦτα μετ' Ἀργείοις ἀγορεύεις.

250

Ἄλλ' ἴομεν· μάλ' ἀρ νύξ ἄνεται, ἐγγύθι δ' ἠώς·

ἄστρα δὲ δὴ προσέβηκε, παρῶχληκεν δὲ πλέων νύξ

τῶν δύο μοιράων, τριτάτῃ δ' ἔτι μοῖρα λέλειπται.

Ὡς εἰπόνθ' ὄπλοισιν ἐνὶ δεινοῖσιν ἐδύτην.

Τυδείδῃ μὲν δῶκε μενεπτόλεμος Θρασυμήδης

255

φάσγανον ἄμφηκες (τὸ δ' ἐὸν παρὰ νηὶ λέλειπτο)

καὶ σάκος· ἀμρὶ δὲ οἱ κυνέην κεφαλήην ἔθηκεν

ταυρεῖην, ἀραλὸν τε καὶ ἄλοφον, ἥτε καταίπτυξ

240. Ὡς ἔφατ',... Vers retranché par Zénodote, et marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque le condamne comme superflu, et comme prêtant à Agamemnon un sentiment en désaccord avec le caractère de ce héros.

244. Πέρι est adverbe: *eximie*, par excellence.

247. Περιόιδε, sait mieux que tout autre: sait parfaitement.

251. ἴομεν au subjonctif, pour ἴομεν. — C'est l'entreprise de Diomède et d'Ulysse qui semble avoir fourni à Virgile l'idée première de l'épisode de Nisus et Euryale. — ἄνεται, s'achève, ou plutôt est en train de s'achever. *Scholies*: ἀνύεται, τελειοῦται.

252-253. Πλέων νύξ... Quelques-uns mettent une virgule après νύξ, et voient dans τῶν δύο μοιράων une apposition, *duæ scilicet ex partibus*; mais on en fait d'ordinaire, et avec plus de raison, le régime de πλέων, qui équivalait ici à πλέον

(l'adjectif au lieu de l'adverbe). Pour τῶν, c'est ici un des cas rares où il est difficile de prouver qu'il n'y a pas simplement articule. Je crois néanmoins qu'on peut traduire, emphatiquement: *illis duobus partibus* (ces deux tiers qui sont presque le tout).

253. Τῶν δύο... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque dit que le vers précédent suffit pour exprimer la chose: ἀθετεῖται, ὅτι αὐταρκές τὸ κεφαλιώζως εἰπεῖν ἄστρα δέ... Cette raison est faible. Ulysse fait bien de préciser sa pensée. Aristophane de Byzance condamnait aussi le vers 253. Zénodote l'avait supprimé. Je lis avec Bekker, *Annotatio*, p. 471, *Ζηνόδοτος οὐδὲ ἐγγραψεν*, et non *Ζηνόδοτος δὲ*, comme Bekker l'avait laissé aussi les *Scholies*. Zénodote, en conservant ce vers, aurait été infidèle à lui-même. C'est le cas de redondance (*διὰ τὸ περισσόν*).

258. Ἄλοφον, sans panache. Quelques-

κέκληται, ῥύεται δὲ κάρη θαλερῶν αἰζηῶν.

Μηριόνης δ' Ὀδυσῆϊ δίδου βιδὸν ἠδὲ φαρέτρην, 260

καὶ ξίφος· ἀμφὶ δὲ οἱ κυνέην κεφαλῆφιν ἔθηκεν,

ρίνου ποιητήν· πολέσιν δ' ἔντοσθεν ἰμάσιν

ἐντέτατο στερεῶς· ἔκτοσθε δὲ λευκοὶ ὀδόντες

ἀργιόδοντος ὑὸς θαμέες ἔχον ἔνθα καὶ ἔνθα,

εὖ καὶ ἐπισταμένως· μέσση δ' ἐνὶ πῖλος ἀρήρει. 265

Τῆν ῥά ποτ' ἐξ Ἑλεῶνος Ἀμύντορος Ὀρμενίδαο

ἐξέλετ' Αὐτόλυκος, πυκινὸν δόμον ἀντιτορήσας·

Σκάνδειάνδ' ἄρα δῶκε Κυθηρίῳ Ἀμφιδάμαντι·

Ἀμφιδάμας δὲ Μόλω δῶκε ξεινήιον εἶναι·

αὐτὰρ ὁ Μηριόνη δῶκεν ᾧ παιδί φροῆναι· 270

δὴ τότ' Ὀδυσσεύης πύκασεν κάρη ἀμφιτεθεῖσα.

Τῷ δ' ἐπεὶ οὖν ὅπλοισιν ἐνὶ δεινοῖσιν ἐδύτην,

βᾶν ῥ' ἰένα, λιπέτην δὲ κατ' αὐτόθι πάντας ἀρίστους.

uns écrivent ἄλλορον : correction inutile. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, ἄλοφον. L'accent rend la première syllabe longue; et le λ, comme le ν et le ρ, compte quelquefois pour lettre double. — Καταίτυξ paraît signifier *fait bas* (*bas de forme*) : nom parfaitement convenable à cette espèce de pot ou de calotte. *Scholies* : ἀπὸ τοῦ κάτω τετύχθαι, καὶ μὴ ἔχειν λόφον, ἀλλὰ κοίλην εἶναι.

264. Ἐχον, tenaient; adhéraient; étaient incrustées. On peut y voir aussi un simple synonyme de ἦσαν, étaient.

265. Πῖλος, du feutre. Bothe : « Lana « condensata, medicque galeæ aptata « intus ad minuendam vim ictuum ex alto « descenduntium, imprimis gladioium. »

Scholies : πῖλος· τὸ πεπιλημένον ἔριον.

266. Ἐξ Ἑλεῶνος... Ἐλέον était en Béotie, au nord-ouest de Gréa ou Tanagre. Amyntor était fils d'Orménus, le père de Phœnix. Voyez IX, 448. Ce passage fait supposer qu'Amyntor n'avait pas toujours habité la Thessalie.

267. Αὐτόλυκος. Autolycus était un voleur renommé dans les temps héroïques. Aussi passait-il pour fils de Mercure. Ovide peint vivement ce personnage, *Métamorphoses*, XI, 342 : « Alipedis de stirpe dei ver- « suta propago Nascitur Autolycus, furtum

« ingeniosus ad omne; Qui facere assuerat, « patriæ non degener artis, Candida de « nigris, et de candentibus atra. — Δόμον a pour complément sous-entendu, Ἀμύντορος Ὀρμενίδαο. Ce mot *maison* semble montrer qu'Amyntor ne se trouvait pas à Éléon en simple voyageur, mais qu'il y faisait son séjour, lorsqu'Autolycus lui vola son casque. On peut dire qu'il n'alla s'établir en Thessalie qu'à la mort de son père Orménus. Quelques-uns entendent plutôt, qu'il aurait quitté Orménium pour aller s'établir à Éléon. Cela d'ailleurs importe fort peu.

268. Σκάνδειάνδ(ε), à Scandie : dans la ville de Scandie. La vulgate Σκάνδειαν δ' (δὲ conjonction) est une fausse écriture. L'exemple cité dans la note d'Aristarque ne me laisse aucun doute sur ce point : ἡ διπλή, ὅτι οὕτως εἶπεν (δῶκε avec mouvement) ἀντὶ τοῦ, εἰς Σκάνδειαν ἀπέστειλεν, ὡς πεύθετο γὰρ Κύπρονδε (XI, 24) ἀντὶ τοῦ, εἰς Κύπρον ἤκουετο, διὰ τὸ διαγγέλλεσθαι ἐκ τόπου εἰς τόπον. Si Aristarque avait lu Σκάνδειαν δ(ε), il aurait commencé par dire : ἡ διπλή, ὅτι Σκάνδειαν ἀντὶ Σκάνδειάνδε. Ainsi Bentley avait deviné la leçon d'Aristarque. Des deux façons, d'ailleurs, le sens est le même. Eustathe traduit par κατὰ Σκάν-

Τοῖσι δὲ δεξιὸν ἤκεν ἔρωδιὸν ἐγγὺς ὁδοῖο
 Παλλὰς Ἀθηναίη· τοὶ δ' οὐκ ἴδον ὀφθαλμοῖσιν,
 νύκτα δι' ὄφρηαίην, ἀλλὰ κλάγξαντος ἄκουσαν.
 Χαῖρε δὲ τῷ ὄρνιθ' Ὀδυσσεύς, ἤρᾳτο δ' Ἀθήνη·

275

Κλυθὶ μευ, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, ἦτε μοι αἰεὶ
 ἐν πάντεσσι πόνοισι παρίστασαι, οὐδὲ σε λήθω
 κινύμενος· νῦν αὖτε μάλιστα με φίλαι, Ἀθήνη·
 δὸς δὲ πάλιν ἐπὶ νῆας εὐκλειᾶς ἀφικέσθαι,
 ῥέξαντας μέγα ἔργον, ὃ κε Τρώεσσι μελήσει.

280

Δεύτερος αὖτ' ἤρᾳτο βοῆν ἀγαθὸς Διομήδης·
 Κέκλυθι νῦν καὶ ἐμεῖο, Διὸς τέκος, Ἀφροδῶνη·
 σπεῖό μοι, ὡς ὅτε πατρὶ ἄμ' ἔσπεο Τυδῆϊ δίω
 ἐς Θήβας, ὅτε τε πρὸ Ἀχαιῶν ἄγγελος ἦει.
 Τοὺς δ' ἄρ' ἐπ' Ἀσωπῷ λίπε χαλκοχίτωνας Ἀχαιοὺς·

285

δειαν le Σκάνδειαν de la vulgate. Les philologues modernes le traduisent par εἰς Σκάνδειαν. Autolycus donne le bouclier en Béotie, et on l'emporte à Scandie. Il y a donc mouvement. En supposant qu'Amphidamas ait reçu le bouclier sans se déplacer lui-même, Autolycus le lui a envoyé. Pour donner le casque dans la ville de Scandie, on a dû l'y avoir apporté. — Certains manuscrits portaient Σκανδῆας, pour ἐν Σκανδῆα. Mais Eustathe dit que c'étaient des manuscrits peu anciens et assez médiocres : τινὰ τῶν νεωτέρων ἀντιγράφων, καὶ οὐ πάνυ ἀκριβῶν. — Scandie était un port de la côte méridionale de l'île de Cythère. Il passait pour le meilleur port de toute la Laconie. — Ἀμφιδάμαντι. Amphidamas de Cythère n'est connu que par cette mention; et Molus lui-même, vers 269, le père du héros Mérion, n'a point d'histoire.

274. Δεξιόν, du côté droit. C'était un augure favorable. Zoile remarquait ici que, puisque les deux héros ne voulaient point qu'on s'aperçût de leur marche, le cri d'un oiseau était de mauvais augure : φωνὴ γὰρ σημεῖόν ἐστι τοῖς λαθάνειν προαιρουμένων ἐναντίον.

277. Ὅρνιθ' pour ὄρνιθι. L'éllision de l'i au datif est assez rare. Voyez la note V, 5.

280. Κινύμενος, *movens me ipsum*,

quand je me mets en marche : quand je m'élançais à l'action. *Scholies* : κινούμενος, ἐπὶ πρᾶξιν ὁρμῶν. — Φίλαι. Voyez la note V, 417.

281. Ἐὐκλειᾶς pour εὐκλειᾶς, εὐκλειᾶς, sous-entendu ἡμᾶς : nous étant couverts de gloire.

282. Μέγα ἔργον. Cette grande œuvre, c'est de tuer, s'il est possible, Hector lui-même. *Scholies* : Ἀρίσταρχος δὲ φησι τὸ φρονεῖσαι Ἐσπορα.

285. Σπεῖο, pour σπέο, *sequere* ou *comitare* : accompagne. On suppose que le σ dans σπέο n'est autre chose que l'esprit rude de ἔσπεο, ἔπου, transformé en sifflante. Cependant nous avons, dans ce vers même, ἔσπεο. Il y a donc un aoriste ἔσπόμεν, et σπέο, ou σπεῖο, est l'impératif de cet aoriste. Mais il faut ajouter que, d'après les étymologistes modernes, ἔσπόμεν est pour σεσεπόμην, le verbe ἔπομαι étant au fond identique à *sequi*. Curtius les rattache tous deux aux racines sanscrites *sak'* et *sap*, qui contiennent l'idée de suivre. — Ὡς ὅτε... Voyez la narration complète, IV, 384-398, et les notes qui s'y rapportent aux expressions répétées ici.

286. Πρὸ Ἀχαιῶν. Τυδέε est envoyé comme ἄγγελος. Les Achéens restent immobiles, et Τυδέε va *en avant d'eux*. C'est ainsi que les Alexandrins expliquaient πρὸ Ἀχαιῶν, renvoyant aux vers IV, 384-385,

αὐτὰρ ὁ μειλίχιον μῦθον φέρε Καδμείοισιν
 κεῖσ'· ἀτὰρ ἄψ ἀπιῶν μάλα μέρμερα μήσατο ἔργα,
 σὺν σοί, δια θεῶ, ἕπε οἱ πρόφρασσα παρῆστις. 290

Ὡς νῦν μοι ἐθέλουσα παρίστασο, καὶ με φύλασσε.
 Σοὶ δ' αὖ ἐγὼ ῥέξω βούν ἦνιν, εὐρυμέτωπον,
 ἀδμήτην, ἦν οὐπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνὴρ·
 τήν τοι ἐγὼ ῥέξω, χρυσὸν κέρασιν περιχεύας.

Ὡς ἔφραν εὐχόμενοι· τῶν δ' ἔκλυε Παλλὰς Ἀθήνη. 295

Οἱ δ' ἐπεὶ ἠρήσαντο Διὸς κούρη μεγάλοιο,
 βάν ῥ' ἴμεν, ὥστε λέοντε δύω, διὰ νύκτα μέλαιναν,
 ἄμ φόνον, ἄν νέκυας, διὰ τ' ἔντεα καὶ μέλαν αἷμα.

Οὐδὲ μὲν οὐδὲ Τρῶας ἀγήνορας εἶας' Ἐκτωρ
 εὔδειν, ἀλλ' ἄμυδις κικλήσκετο πάντας ἀρίστους,
 ὅσσοι ἔσαν Τρώων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες· 300

τοὺς ὅγε συγκαλέσας, πυκινὴν ἠρτύνετο βουλὴν·

Τίς κέν μοι τόδε ἔργον ὑποσχόμενος τελέσειεν
 δώρω ἐπὶ μεγάλῳ; Μισθὸς δέ οἱ ἄρκιος ἔσται.

Δώσω γὰρ δίφρον τε δύω τ' ἐριαύχενας ἵππους, 305

οἳ κεν ἄριστοι ἔωσι θοῆς ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν,
 ὅστις κε τλαίῃ, οἳ τ' αὐτῷ κῦδος ἄροιτο,
 νηῶν ὠκυπόρων σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔκ τε πυθέσθαι
 ἧὲ φυλάσσονται νῆες θοαί, ὡς τὸ πάρος περ,

et à l'expression homérique πρὸ ὁδοῦ. Cependant quelques anciens prenaient ici πρὸ dans le sens de ὑπέρ. Bentley propose de lire πρὸς Ἀχαιῶν, de la part des Achéens. C'est faire disparaître l'hiatus. Mais l'hiatus a toujours été là, au moins pour ce qui concerne l'écriture.

290. Πρόφρασσα, forme équivalente à πρόφρων au féminin.

294. Χρυσὸν κέρασιν περιχεύας. On donnait les cornes des victimes, pour que l'offrande fût plus riche, et qu'elle charmât les dieux. Virgile, *Énéide*, IX, 627 : « Et statuam ante aras *aurata fronte* ju-
 « vencam. »

298. ἄμ φόνον, ἄν νέκυας, pour ἀνά φόνον, ἀνά νέκυας; à travers le carnage, à travers les cadavres. Ici, le mot φόνος

est le terme général indiquant le massacre; et ce qui suit développe l'idée. Quintilien X, 1, célèbre l'admirable brièveté d'Homère: *brevitate mirabilis*. Nulle part le poète n'a mieux mérité cet éloge que dans la peinture de ces deux lions, Diomède et Ulysse, rôdant la nuit par le champ de bataille.

306. Οἳ κεν ἄριστοι.... Ce vers a plusieurs variantes. Zénodote : Αὐτοὺς οἳ φορέουσιν ἀμύμονα Πηλείωνα. Aristophane de Byzance : Καλοῦς οἳ φορέουσιν.... Vulgate : Οἳ κεν ἀριστεύωσι, et le reste comme Aristarque, dont nous avons préféré la leçon.

307. Ὅστις se rapporte à τούτῳ sous-entendu : Je donnerai à celui qui.

309-310. Ἠὲ.... ἦ. Voyez plus haut

ἢ ἤδη χεῖρεςσιν ὑφ' ἡμετέρησι δαμένντες 310
 φύξιν βουλεύουσι μετὰ σφίσιν, οὐδ' ἐθέλουσιν
 νύκτα φυλασσέμεναι, καμάτῳ ἀδηκότες αἰνῶ.

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῆ.

Ἦν δέ τις ἐν Τρώεσσι Δόλων, Εὐμήθεος υἷος,
 κήρυκος θεῖοιο, πολύχρυσος, πολύχαλκος· 315
 ὅς δὴ τοι εἶδος μὲν ἔην κακός, ἀλλὰ ποδώκης·
 αὐτὰρ ὁ μοῦνος ἔην μετὰ πέντε κασιγνήτησιν.

Ὡς ῥα τότε Τρωσὶν τε καὶ Ἔκτορι μῦθον ἔειπεν·

Ἔκτορ, ἔμ' ὀτρύνει κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ
 νηῶν ὠκυπόρων σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔκ τε πυθέσθαι. 320

Ἀλλ' ἄγε μοι τὸ σκῆπτρον ἀνάσχει, καὶ μοι ὄμοσσον

la note des vers 208-209. L'alternative, ici, est indiquée par πυθέσθαι (*explorare*). On sous-entend naturellement *πότερον, utrum*.

312. Ἀδηκότες. Voyez plus haut, vers 98, la note sur ce mot.

314. Ἦν δέ τις... Ce vers rappelle, par le tour, celui qu'on a vu ailleurs, V, 9. — Dolon paraît être un personnage tout à fait fictif, comme il y en a beaucoup d'autres dans l'*Iliade*. Son nom signifie, *le rusé*. Ce nom a été sans doute inventé par Homère, pour caractériser l'entreprise de l'espion troyen dont il racontait la légende. Eumédès, le père de Dolon, est absolument inconnu.

315. Πολύχρυσος, πολύχαλκος. Bentley lisait, πολυχρύσου, πολυχάλκου. Mais le fils unique d'un père opulent peut bien être appelé lui-même, comme le remarque Bothe, riche en or et en airain.

316. Ὡς se rapporte, suivant Bothe, à Eumédès, père de Dolon. C'est une idée fort bizarre de faire du vieux héraut troyen un ποδώκης, sans compter que la place du mot rend la supposition peu vraisemblable. Bothe ne donne d'autre raison, si non qu'Homère a appelé les deux héros d'Agamemnon, ὄτρυνώ, *actifs, agiles* : « eujus Eumedis laudatur « velocitas, ut præconum Agamemnonis, « A (1), 321. » Tous les anciens ont entendu, que c'est bien Dolon qui était laid, mais rapide à la course. Ils avaient commenté en détail ce passage : et ils ont

admire avec quel art le poète nous fait connaître en quelques mots tout ce qui concerne Dolon. Eustathe résume comme il suit leurs réflexions : ἐπαινείται ὅτι καὶ ἐνταῦθα τῆς ἐμπεριθόλου συντομίας ὁ ποιητής· ἐν ὀλίγῳ γὰρ διὰ πιθανότητα τὸ κύριον ὄνομα τοῦ κατασκόπου ἐδήλωσε, τὸ γένος, τὴν τύχην, τὴν ἐκ πατρὸς τέχην, τὴν μορφὴν, τὴν ὠκύτητα. On voit que, d'après les anciens, Dolon était héraut comme son père. C'est pour cela, selon eux, qu'il n'a point hésité à s'offrir à Hector. Il comptait sur l'inviolabilité de son caractère : ἀσυλοὶ γὰρ οἱ κήρυκες. Son opulence le rassurait d'ailleurs contre la chance de voir violer en sa personne les droits des héros. S'il était pris, il s'en tirerait avec une rançon. Nul doute aussi que son agilité ne lui fournît le moyen d'échapper, s'il se voyait poursuivi. On alléguait, pour faire de Dolon un héraut, l'usage des peuplesasiatiques. On citait Hérodote, VI, LX : ἀυλητέω γὰρ, φησὶν, αὐλητής, καὶ μαγεῖρου μάγειρος, καὶ κῆρυξ κήρυκος. Ce n'est pas moi qui attribue ces opinions aux anciens. Je les transcris d'Eustathe ; et Eustathe dit textuellement : φασὶ δὲ οἱ παλαιοί. Ces mots signifient que nous entendons ici la voix d'Aristarque même, ou celle de l'école d'Aristarque tout au moins.

317. Κασιγνήτησιν. Zénodote écrivait κασιγνήτοισιν, ce qui ôte tout sens raisonnable à μοῦνος.

321. Τὸ σκῆπτρον, ce sceptre. Dolon

ἦ μὲν τοὺς ἵππους τε καὶ ἄρματα ποικίλα χαλκῶ
δωσέμεν, οἱ φορέουσιν ἀμύμονα Πηλείωνα.

Σοὶ δ' ἐγὼ οὐχ ἄλιος σκοπὸς ἔσσομαι, οὐδ' ἀπὸ δόξης.

Τόσσα γὰρ ἔς στρατὸν εἶμι διαμπερές, ὄφρ' ἂν ἴκωμαι 325

νῆ' Ἀγαμεμνονέην, ὅθι που μέλλουσιν ἄριστοι
βουλὰς βουλευεῖν, ἦ φευγέμεν, ἦ ἐμάχεσθαι.

Ὡς φάθ'· ὁ δ' ἐν χερσὶ σκῆπτρον λάβε, καὶ οἱ ὁμοσεν·

Ἴστω νῦν Ζεὺς αὐτὸς, ἐριγδοῦπος πόσις Ἥρης·

μὴ μὲν τοῖς ἵπποισιν ἀνὴρ ἐποχήσεται ἄλλος 330

Τρώων, ἀλλὰ σέ φημι διαμπερές ἀγλαϊεῖσθαι.

Ὡς φάτο, καὶ ῥ' ἐπίορχον ἐπώμοσε, τὸν δ' ὀρόθουνεν.

Αὐτίκα δ' ἀμφ' ὤμοισιν ἐβάλλετο καμπύλα τόξα·

ἔσσατο δ' ἔκτοσθεν ῥινὸν πολιοῖο λύκοιο,

κρατὶ δ' ἐπὶ κτιδέην κυνέην· ἔλε δ' ὄξυν ἄκοντα· 335

βῆ δ' ἰέναι προτὶ νῆας ἀπὸ στρατοῦ. Οὐδ' ἄρ' ἔμελλεν

ἐλθὼν ἐκ νηῶν ἀψ' Ἑκτορι μῦθον ἀποίσειν.

montre le sceptre qu'Hector avait pris en main pour parler au peuple assemblé. Nous avons ici, dans les *Scholies* A, la justification de ce que nous avons si souvent répété à propos du soi-disant article : τὸ σκῆπτρον· ἀντὶ τοῦ, τοῦτο τὸ σκῆπτρον· ἐφόρει δὲ Ἑκτώρ, ἐπεὶ ἐδημηγόρει.

322. Τοὺς ἵππους, les fameux coursiers. Le mot τοὺς est emphatique, en même temps qu'il est l'antécédent de οἱ : *illos equos, qui*. Ici, c'est Aristarque lui-même qui rappelle le principe relatif à l'article : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ τοὺς οὐκ ἔστιν ἄρθρον, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ τούτους παρεῖληπται ἐν τᾷξαι ἄρθρου. Le critique alexandrin ajouta : « Hector avait dit qu'il donnerait les meilleurs chevaux de l'armée grecque; Dolon demande ceux d'Achille, dont il connaissait l'excellence. Homère signale ainsi l'absurdité et la folie de ces deux personnages. » Virgile, *Énéide*, XII, 347 : «... Dolonis, Qui quondam, castra ut Danaum speculator adiret, Ausus Pelidae pretium sibi poscere currus. Illum Tydides alio pro talibus ausis Afficet pretio, nec equis adspirat Achillis. »

323. Φορέουσιν ἀμύμονα. Quelques textes antiques donnaient, φορέουσι ποδώκεα.

324. Ἀπὸ δόξης, *citra expectationem*, en deçà de (ton) attente : ne répondant point à ton attente.

327. Βουλὰς βουλευεῖν,... Voyez plus haut le vers 147 et la note sur ce vers.

331. Διαμπερές est ici adverbe de temps : *in perpetuum*, à jamais.

332. Ἐπίορχον ἐπώμοσε ne signifie point qu'Hector prête un faux serment, mais qu'il jure de faire une chose qui ne s'accomplira pas. Ce n'est point sa volonté qui fait l'événement, c'est la destinée. *Scholies* : οὕτως καὶ διὰ τοῦ ε, τὸ ἐπώμοσεν, αἱ Ἀριστάρχου. La leçon vulgaire, ἐπίορχον ἀπώμοσεν, n'est qu'une mauvaise correction. Eustathe donne d'excellentes raisons contre elle : τὸ δὲ ἐπίορχον ἀπώμοσε γράφουσι τινες ἐπώμοσε, ἀστεῖως ποιῶντες· ἡ μὲν γὰρ ἀπώμοσις, τουτέστιν ἡ ἄρνησις, τὸ, οὐδεὶς ἐποχήσεται ἄλλος, ἀληθής· Ἀχιλλεύς γὰρ μόνος· ὁ καὶ Ὀδυσσεύς μετ' ὀλίγα εἰρεῖ· ἡ δὲ θέσις, ἡ γων ἐπώμοσις, ψευδής, τὸ, ἀλλὰ σὺ ὁ Δόλων· ὥστε ἀπώμοσεν μὲν ὁ Ἑκτώρ ἀληθῶς, ἐπώμοσε δὲ ψευδῶς.

335. Κτιδέην, fait de peau de belette. La κτίς ou ἰκτίς des Grecs est le putois selon les uns, et, selon d'autres, le furet.

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἴππων τε καὶ ἀνδρῶν κάλλιψ' ὄμιλον,
βῆ ῥ' ἀν' ὄδον μεμαώς· τὸν δὲ φράσατο προσιόντα
Διογενῆς Ὀδυσσεύς, Διομήδεα δὲ προσέειπεν·

240

Οὗτός τις, Διόμηδες, ἀπὸ στρατοῦ ἔρχεται ἀνὴρ,
οὐκ οἶδ' ἢ νήεσσι ἐπίσκοπος ἡμετέρησιν,
ἢ τινα συλήσων νεκύων κατατεθνηώτων.

Ἄλλ' εἰμὲν μιν πρῶτα παρεξελθεῖν πεδίοιο
τυθθόν· ἔπειτα δέ κ' αὐτὸν ἐπαΐξαντες ἔλοιμεν
καρπαλίμως· εἰ δ' ἄμμε παραφθήησι πόδεςσιν,
αἰεὶ μιν ἐπὶ νῆας ἀπὸ στρατόφι προτιειλεῖν,
ἔγχει ἐπαΐσσω, μὴ πως προτὶ ἄστυ ἀλύξῃ.

345

Ὡς ἄρα φωνήσαντε, παρέξ ὁδοῦ ἐν νεκύεσσιν
κλινθήτην· ὁ δ' ἄρ' ὄκα παρέδραμεν ἀφραδίησιν.
Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἀπέην ὄσσω τ' ἐπὶ οὔρα πέλονται

350

339. Φράσατο. Dans les ténèbres de la nuit, on devine la réalité des objets, plutôt qu'on ne la constate. On les pense autant qu'on les voit. Ulysse a réléché avant de dire : *Voilà un homme!* On peut cependant prendre φράσατο, avec les scholiastes, pour un simple équivalent de εἶδεν, ἐνόησε.

341. Οὗτός τις, vulgo οὗτός τοι. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, οὗτός τις· ὠμολόγουν δὲ αἱ πλείους.

342. Οὐκ οἶδ(α) est ici une parenthèse, comme souvent notre *je ne sais*, ou comme *incertum est* en latin. Quelques éditeurs mettent même une virgule, pour montrer que ἢ dépend de ἔρχεται.

344. Ἐἰμὲν ne compte que pour deux syllabes. Bothe propose de retrancher μιν, et d'écrire ἄλλ' εἰώμεν. Mais à quoi bon? La synizèse suffit pour que le mètre soit régulier.

346. Παραφθήησι, vulgo παραφθαίησι. C'est toujours le verbe παραφθάνω, *prævertō*, devancer.

347. Ἐπί, vulgo ποτί, correction de quelque métricienne vœuilleux : *Scholies* : Ἀρίσταρχος, ἐπὶ νῆας. — Προτιειλεῖν, l'infinitif dans le sens de l'impératif : *compelle*, pousse.

349. Ὡς ἄρα φωνήσαντε. Au lieu de ces trois mots, Aristophane de Byzance donnait un vers entier et une autre moitié

de vers : Ὅς ἔσατ'· οὐδ' ἀπίθησε βοῆν ἀγαθὴ· Διομήδης· Ἐλθόντες· δ' ἐκάτερθε...

351. Ὅσσω τ' ἐπὶ οὔρα πέλονται, c'est-à-dire ἐφ' ὅσον τε οὔρα πέλονται. Il est impossible de déterminer avec précision la longueur qu'Homère appelle un sillon de mulets. Le vers suivant nous fait entendre qu'un sillon de mulets est plus long qu'un sillon de bœufs; mais c'est expliquer, comme on dit, *obscurum per obscurius*. Quelle est, pour Homère, la longueur d'un sillon de bœufs? Les Grecs du temps d'Homère le savaient; mais nous, nous l'ignorons. Le mot οὔρω est un synonyme de ὄρος, *finis* : traduisons plutôt ici par *limes*, qui signifie souvent ligne et sillon. *Scholies* : οὔρα τὰ ὄρια καὶ πέρατα τῆς αὐλακος, ἣν τὸ ὄρικόν ζεύγος τέμνει. Les anciennes éditions donnent en un seul mot ἐπίουρα, qu'on expliquait, d'après Eustathe, τὰ ὄρηματα, *les élans*; ce qui est plus vague encore que l'idée de sillon. Mais Eustathe n'était pas très-sûr de l'étymologie ὄροῦ, car il propose aussi l'explication τὰ μεταξύ διαστήματα. Alors c'est le sens de ὄρος au propre, et, comme dit Eustathe, c'est ὄρος même : ὡς ἀπὸ τοῦ οὔρος, ὁ περιορισμός, κατὰ γένους μεταπλάσμων. Le fait de l'identité de ὄρος et οὔρον ne paraît guère douteux. Curcius concilie les deux

ἡμιόνων (αἱ γάρ τε βοῶν προφερέστεραί εἰσιν
 ἐλκόμεναι νειοῖο βαθείης πηκτὸν ἄροτρον),
 τῷ μὲν ἐπεδραμέτην· ὁ δ' ἄρ' ἔστη δοῦπον ἀκούσας.
 Ἔλπετο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀποστρέψοντας ἐταίρους 355
 ἐκ Τρώων ἰέναι, πάλιν Ἔκτορος ὀτρύναντος.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἄπεσαν δουρηνεκές, ἧ καὶ ἔλασσον,
 γινῶ ῥ' ἄνδρας δῆτους, λαίψηρά δὲ γούνατ' ἐνώμα
 φευγόμεναι· τοὶ δ' αἴψα διώκειν ὀρμήθησαν.
 Ὡς δ' ὅτε καρχαρόδοντε δῦο κύνε, εἰδότε θήρης, 360
 ἧ κεμάδ' ἠὲ λαγῶν ἐπέιγετον ἐμμενές αἰεὶ
 χῶρον ἄν' ὕληενθ', ὁ δέ τε προθέησι μεμηκῶς·
 ὧς τὸν Τυδείδης ἠδὲ πτολίπορθος Ὀδυσσεὺς
 λαοῦ ἀποτμήξαντε διώκετον ἐμμενές αἰεὶ.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ τάχ' ἔμελλε μιγήσεσθαι φυλάκεσσιν, 365
 φεύγων ἐς νῆας, τότε δὴ μένος ἔμβαλ' Ἀθήνη

explications; car il traduit οὔρος par *Raum* (espace), et il le rapporte, comme δίσκουρα (XVIII, 523), à la racine ορ, d'οὐ ὄρνυμι. Il y a plusieurs exemples, chez Homère, où le mot οὔρα signifie limites. Ainsi celui que cite Apollonius (XII, 421) : ὥστ' ἄμφ' οὔροισι δῦ' ἀνέρε δηριάσθων. L'explication par διαστήματα est celle d'Aristarque. Le critique entendait : la distance qu'un attelage de mulets gagne sur un attelage de bœufs à la fin du sillon. Cette explication a l'avantage d'amener sans effort la réflexion αἱ γάρ τε βοῶν..., et de laisser à οὔρα son sens propre. Mais elle ne nous renseigne pas davantage sur la dimension de l'οὔρον. Elle fait comprendre seulement que c'était une longueur assez peu considérable. Il y a d'ailleurs une difficulté : c'est que le poète, dans un autre passage, *Odyssée*, VIII, 124, se sert de l'expression οὔρον ἡμιόνων pour marquer une distance, sans aucune comparaison avec la lenteur des bœufs. Il faut donc traduire, là, un *sillon de mulets*. Pourquoi ne pas traduire ici de même? Tout ce qu'on a écrit pour rendre intelligible cette expression, ne peut que faire sourire ceux qui savent ce que c'est que labourer. Je vois de ma fe-

nêtre, en ce moment même, quatre char-rués au travail. Il y en a une qui fait un sillon de trois cents mètres au moins, et une autre qui ne va pas à cent mètres sans retourner.

353. Νειοῖο, dans une jachère. C'est le génitif local.

356. Πάλιν, qui a toujours, dans Homère, le sens de *retro*, se rapporte pour- tant à ὀτρύναντος : ayant ordonné que Dolon revînt sur ses pas. Les commentateurs modernes entendent seulement *ayant donné contre-ordre*. Au fond, le sens est le même; mais le principe doit être maintenu. Pour le maintenir plus fortement en- core, Aristarque rapportait ici πάλιν à ἀποστρέψοντας : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ πάλιν συναπτέον τῷ ἀποστρέψοντας, ἵνα ἧ, εἰς τοῦπίσω ἀποστρέψοντας. Mais il est inutile de changer la ponctuation. Lehrs : « Hæc vocabulorum conjungendi ratio « falsa, ut locum insipienti patebit. Πά- « λιν ὀτρύναντος est εἰς τοῦπίσω ὀτρύ- « ναντος. »

359. Φευγόμεναι... Ce vers se termine par trois spondées. On voit qu'Homère ne cherchait pas toujours l'accord parfait du mètre et des choses. Il s'agit d'une course rapide, et le vers se traîne lourdement. —

Τυδείδῃ, ἵνα μή τις Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
 φηαίη ἐπευξάμενος βάλειν, ὁ δὲ δεύτερος ἔλθοι.
 Δουρὶ δ' ἐπαίσσων προσέφη κρατερός Διομήδης·

Ἦέ μὲν, ἦέ σε δουρὶ κηχίσομαι· οὐδέ σέ φημι 370
 δηρὸν ἐμῆς ἀπὸ χειρὸς ἀλύξειν αἰπὺν ὄλεθρον.

Ἦ ῥα, καὶ ἔγχος ἀρῆκεν, ἐκὼν δ' ἡμάρτανε φωτός·
 δεξιτερόν δ' ὑπὲρ ὤμον εὖξου δουρός ἀκωκῆ
 ἐν γαίῃ ἐπάγη· ὁ δ' ἄρ' ἔστη, τάρβησέν τε
 βαμβαίνων (ἄραβος δὲ διὰ στόμα γίγνεται ὀδόντων), 375
 χλωρός ὑπαὶ δείους. Τῶ δ' ἀσθμαίνοντε κηχίτην,
 χειρῶν δ' ἀψάσθη· ὁ δὲ δακρύσας ἔπος ἠΰδα·

Ζωγρεῖτ', αὐτὰρ ἐγὼν ἐμὲ λύσομαι· ἔστι γὰρ ἔνδον
 χαλκός τε χρυσός τε, πολύκμητός τε σίδηρος·
 τῶν κ' ὕμμιν χαρίσαιτο πατήρ ἀπερείσι' ἄποινα, 380
 εἴ κεν ἐμὲ ζῶν πεπύθοιτ' ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
 Θάρσει, μηδέ τί τοι θάνατος καταθύμιος ἔστω·
 ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπέ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον·
 πῆ δ' οὕτως ἐπὶ νῆας ἀπὸ στρατοῦ ἔρχεται οἶος, 385
 νύκτα δι' ὄρνυαίην, ὅτε θ' εὖδουσι βροτοὶ ἄλλοι;
 ἦ τινα συλήσων νεκύων κατατεθνηώτων;
 ἦ σ' Ἔκτωρ προσέηκε διασκοπιῆσθαι ἕκαστα

ΑΨΖ. Quelques textes antiques portaient
 ὦαζ.

372. 'Ἐκὼν δ' ἡμάρτανε. Diomède ne
 veut pas tuer l'espion troyen, mais le prendre
 vivant et l'interroger. Quelques anciens
 citaient le vers sous une forme qui le rend
 à peu près inintelligible : Καὶ βάλεν οὐδ'
 ἀψάμαρτεν, ἐκὼν δ' ἡμάρτανε φωτός.
 Cette variante fournissait un problème aux
 ensauvétiques. Les Iytiques résolvait ce
 problème, en supposant que ἀψάμαρτεν
 avait la valeur d'un conditionnel. Aristarque :
 καὶ λύουσιν ἔωθεν προσάμβῆ-
 νοντες τὸν ἄν σύνδεσμον. Mais le problème
 n'était point légitime, la variante
 n'étant qu'une fautive leçon. Le mot βάλω,
 dans Homère, signifie atteindre, et non
 viser. Aristarque : ἀγνωσοῦσι μέντοι ὄτι

Ἔκτωρ το βάλειν ἐπὶ τοῦ ἐπιτυχεῖν
 τίθησιν.

374. Ἔστη, τάρβησέν τε. Ici, les trois
 spondées qui terminant le vers peuvent
 avoir été mis avec intention.

378-381. Ζωγρεῖτ',... On a lu un pas-
 sage semblable, VI, 46-50. Voyez les notes
 sur ces vers.

387. Ἦ τινα συλήσων... Répétition du
 vers 343. Aristophane de Byzance et Aristar-
 arque rejetaient ce vers, parce que les
 guerriers ne sont plus sur la place où gi-
 sent les morts. G. Dindorf le met entre cro-
 chets, et écrit, au vers suivant, ἦ au lieu
 de ἦ. Cependant la répétition du vers 343
 n'est pas autrement choquante, bien qu'à
 la rigueur on puisse la considérer comme
 inutile.

νῆας ἐπὶ γλαφυράς; ἢ σ' αὐτὸν θυμὸς ἀνῆκεν ;
 Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Δόλων (ὕπὸ δ' ἔτρεμε γυῖα) · 390
 Πολλῆσιν μ' ἄτῃσι παρέκ νόον ἤγαγεν Ἔκτωρ,
 ὅς μοι Πηλείωνος ἀγαυοῦ μώνυχας ἵππους
 δωσέμεναι κατένευσε καὶ ἄρματα ποικίλα χαλκῶ ·
 ἠνώγει δέ μ' ἰόντα θοὴν διὰ νύκτα μέλαιναν
 ἀνδρῶν δυσμενέων σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔκ τε πυθέσθαι 395
 ἧε φυλάσσονται νῆες θοαί, ὡς τὸ πάρος περ,
 ἢ ἤδη χεῖρεσσιν ὑφ' ἡμετέρῃσι δαμέντες
 φύξιν βουλεύουσι μετὰ σφίσιν, οὐδ' ἐθέλουσιν
 νύκτα φυλασσέμεναι καμάτῳ ἀδηκότες αἰνῶ ·
 Τὸν δ' ἐπιμειδήσας προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς · 400
 Ἦ ρά νύ τοι μεγάλων δῶρων ἐπεμαίετο θυμὸς,
 ἵππων Διακίδαο δαΐφρονος · οἱ δ' ἀλεγεινοὶ
 ἀνδράσι γε θνητοῖσι δαμήμεναι ἢ δ' ὀχέεσθαι,
 ἄλλω γ' ἢ Ἀχιλῆϊ, τὸν ἀθανάτη τέκε μήτηρ.
 Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπέ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον · 405
 ποῦ νῦν δεῦρο κιῶν λίπες Ἔκτορα, ποιμένα λαῶν ;

391. Πολλῆσιν... ἄτῃσι est plus fort que la traduction qu'on en donne d'ordinaire : *multo cum damno*. Dolon, qui cherche à apitoyer les deux héros, représente Hector comme un mauvais génie, qui l'a précipité dans la démente par des promesses fallacieuses. Il se sent tout à fait perdu, et il s'en prend à Hector. *Scholies* : ἄτας ἔφη τὰς ἐπὶ κακῶ ὑποσχέσεις. — Μ' est, suivant quelques-uns, pour μοι, complément indirect du verbe ἤγαγεν. Alors παρέκ serait adverbe. Mais on peut construire : ἤγαγε με παρέκ νόον. En effet, παρέκ se trouve souvent avec l'accusatif. Aristophane de Byzance lisait ἤπαφεν au lieu de ἤγαγεν, et expliquait : παρεξήπαφέ με νόον (m'a trompé quant à l'esprit), m'a ôté insidieusement toute présence d'esprit.

397-399. Ἦ ἤδη... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance les regardait comme interpolés. Aristarque, qui avait d'abord mis, non des obels, mais des points, se dé-

cida ensuite pour l'athétèse. Voilà ce que nous apprennent les notes de Didyme. Didyme cite Ammonius, successeur d'Aristarque au Musée, et le grammairien Némésion. Pour les points d'Aristarque, voyez notre *Appendice II, Signes critiques*. Ammonius attribuait l'athétèse à ce qu'Aristarque avait trouvé dans la leçon des manuscrits σφίσιν à la seconde personne, et n'avait vu dans les trois vers qu'un canton de choses déjà dites. Mais ce n'était qu'une conjecture et un peut-être : τάχα διὰ τὸ ἐπὶ δευτέρου προσώπου τὸ σφίσι τετάχθαι, καὶ ἄνωθεν μετενεχθῆναι. Au reste, Aristarque avait constitué le texte de façon à le rendre irréprochable : Didyme : ἐν δὲ ταῖς Ἀριστάρχου ἐγγράφῳ, εἰ ἤδη (vers 397). Cette leçon suppose l'athétèse du vers 396. Aristonicus : ὅτι οὕτως γραπτέον βουλεύουσι καὶ ἐθέλουσιν (vers 398). La vulgate est βουλεύετε, ἐθέλοιτε. C'est avec la vulgate, qu'il fallait compter σφίσιν comme pronom de la seconde personne.

Ποῦ δέ οἱ ἔντεα κέεται Ἀρήϊα, ποῦ δέ οἱ ἵπποι;
 Πῶς δαὶ τῶν ἄλλων Τρώων φυλακαὶ τε καὶ εὐναί;
 [ἄσσα τε μητιόωσι μετὰ σφίσιν ἢ μεμάασιν
 αὖθι μένειν παρὰ νηυσὶν ἀπόπροθεν, ἧὲ πόλινδ᾽
 ἄψ ἀναχωρήσουσιν, ἐπεὶ θαμάσαντό γ' Ἀχαιοῦς:]

410

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Δόλων, Εὐμήδεος υἱός·
 Τοιγὰρ ἐγὼ τοι ταῦτα μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω.
 Ἐκτωρ μὲν μετὰ τοῖσιν, ὅσοι βουλευφόροι εἰσὶν,
 βουλὰς βουλεύει θεῖου παρὰ σήματι Ἴλου,

415

407. « Ποῦ δέ οἱ ἔντεα κέεται; ne peut désigner simplement les armes, l'armure d'Hector. La question équivalait donc à celle-ci en latin : *Ubi est prætorium?* On voit que, dans l'esprit d'Ulysse, naît l'idée de ravir les propres coursiers de celui qui avait donné d'avance les coursiers d'Achille. » [Dübner.] Bothe, qui avait dit à peu près la même chose, ajoute : « Quæcum sit igitur Ulysses ubinam Hector cum a copiis suis arma posuerit; quod germanice dicas : *Wo steht er, wo lagert er, mit seinen Truppen?* » Il faut donc traduire, en français : « Où est le quartier des troupes d'Hector? » — Ποῦ δέ οἱ ἵπποι; sous-entendu κείντα. Le mot οἱ, comme tout à l'heure, est enclitique, et signifie *ipsi*, à lui.

408. Πῶς δαί, vulgo πῶς δ' αἰ. Aristonicus : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος παρέλαβε χαρακτηριστικὰ τοῦ ποιητοῦ, ἐλλειψὶν ἀρθροῦ, καὶ τοῦ δαὶ σύνταξιν μετὰ τὸ πύσμα. Les philologues modernes disent que δαί n'est point homérique. Il est probable qu'Aristarque, sur ce point, en savait au moins aussi long qu'eux. Leur affirmation met Bothe dans une grande perplexité : « Venetus, auctore Aristarcho : α πῶς δαὶ τῶν etc.; quam vocem ab Homero abjudicant viri docti. Sed Homeri rici saporis certe non est, hoc αὶ τῶν ἄλλων Τρώων φυλακαί. » Bothe propose donc une correction : πῶς δ' αὖ. C'est bien le cas du proverbe latin : *Inventa fruge, glanæ vescitur*. Je préférerais encore laisser αἰ, mais non pas comme article. Je l'expliquerais : *illæ, scilicet...* Quant au mot πῶς, il équivalait ici à *quomodo se habent* : πῶς εἰσὶ οὐ πῶς ἔχουσι. — Τῶν ἄλλων Τρώων. L'adjectif ἄλλος paraît

avoir été un des premiers mots auxquels on ait joint ὁ, ἡ, τό sans aucune signification bien précise. Ici, la nuance est presque nulle; car ἄλλοι seul, dans Homère, signifie aussi bien *ceteri*, les autres, qu'*alii*, d'autres. Mais ici même, comme partout où se trouve ce soi-disant article, il vaut mieux expliquer τῶν à part : *illorum, scilicet...*

409-411. Voyez plus haut, 207-209, et les notes sur ces trois vers. Ici, dans le manuscrit de Venise, il y a des astérisques suivis d'obels, ce qui signifie répétition vicieuse. Aristarque dit que ces questions seraient ridicules à ce moment dans la bouche d'Ulysse, et que Dolon n'y répond point, preuve qu'il n'a point eu à y répondre. On pourrait dire aussi que ἄσσα, au vers 208, est un conjonctif, et qu'il faut en tête de la phrase une interrogation directe. Mais cette difficulté philologique n'est qu'apparente. Voyez plus haut la note du vers 142. C'est pour les raisons données par Aristarque que nous mettons les trois vers entre crochets.

409. Ἄσσα, vulgo ἄσσα avec l'esprit rude. Aristarque dit que, pour pouvoir ici expliquer la phrase, on doit écrire ἄσσα, et non plus ἄσσα : τὸ δὲ ἄσσα ἐνθάδε ψιλωτέον· ἰσοδυναμεῖ γὰρ τὸ (lisez τῶ) τίνα.

415. Παρὰ σήματι Ἴλου, près du tombeau d'Ilus. Ce tombeau était dans la plaine de Troie, à égale distance de la ville et des vaisseaux. *Scholies* : ἀπέχει δὲ τῆς πόλεως καὶ τῶν νεῶν τὸ ἴσον. Ajoutons, pour être plus précis, qu'il était à peu de distance de la rive gauche du Scamandre, et du gué où l'on passait le fleuve, qui coupe la plaine en deux par-

νόσφιν ἀπὸ φλοίσβου· φυλακὰς δ' ἄς εἴρειαι, ἤρωσ,
οὔτις κεκριμένη ῥύεται στρατὸν οὐδὲ φυλάσσει.

Ὅσσαί μὲν Τρώων πυρὸς ἐσχάροι, οἷσιν ἀνάγκη,
οἱ δ' ἐγρηγόρθασι φυλασσέμενάι τε κέλονται
ἀλλήλοισι. Ἄτὰρ αὐτε πολὺκλήτοι ἐπίκουροι
εὐδουσι· Τρωσὶν γὰρ ἐπιτραπέουσι φυλάσσειν·
οὐ γὰρ σφιν παῖδες σχεδὸν εἶται οὐδὲ γυναῖκες.

420

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολὺμήτις Ὀδυσσεύς·
Πῶς γὰρ νῦν, Τρώεσσι μεμιγμένῃσι ἵπποδάμοισιν,
εὐδουσι, ἢ ἀπάνευθε; δειπέ μοι, ὄφρα δαείω.

425

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Δόλων, Εὐμήδεος υἱός·
Τοιγὰρ ἐγὼ καὶ ταῦτα μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω.
Πρὸς μὲν ἄλῶς Κᾶρες καὶ Παίονες ἀγκυλότοξοι,
καὶ Λέλεγες καὶ Καύκωνες, δῖοί τε Πελασγοί.

Πρὸς Θύμβρης δ' ἔλαχον Λύκιοι Μυσοὶ τ' ἀγέρωχοι,
καὶ Φρύγες ἵπποδάμοι καὶ Μήονες ἵπποκορυσταί.
Ἄλλὰ τίη ἐμὲ ταῦτα διεξέρεεσθε ἕκαστα;

430

ties égales. Voyez XXIV, 349-354. Nico-
laïdès l'a marqué, sur son Plan, tout près
du ruisseau des Deux Sources, à l'endroit
où ce ruisseau, qui bordait la plaine à
l'ouest, est presque rejoint par le Scam-
andre. Suivant quelques-uns, le tombeau
d'Ilus était bien plus proche de la ville que
du camp : il était à mi-chemin de la porte
Scée au champ de bataille proprement dit.
— Ilus, fils de Tros et de Callirhoé, est
le fondateur d'Ilion.

416-417. Φυλακὰς δ' ἄς εἴρειαι... οὔ-
τις. Construisez : οὔτις δὲ (φυλακῶν) ἄς
φυλακὰς εἴρειαι.

418-419. Οἷσιν ἀνάγκη, οἱ δ' ἐγρη-
γόρθασι, ceux pour lesquels c'est une né-
cessité veillent : (près de ces feux) veillent
les Troyens requis pour cette fonction.
Bothe : « Ad ignes suos Trojani, οἷσιν
« ἀνάγκη, quibus necesse fuit ita facere,
« hoc est, jussi, excubabant. » Quelques
anciens prenaient πυρὸς ἐσχάροι pour les
foyers domestiques des Troyens, et comme
un équivalent de πολῖται. Alors ἀνάγκη
signifiait, l'obligation de défendre la ville.
Scholies : ὅσαι Τρώων εἰσὶν ἔστιαι καὶ
οἰκίαι· οἰνοὶ ὅσαι εἰσὶν ἰθαγενεῖς Τρώες,

οὔτοι φυλάσσουσιν. Mais il est évident,
d'après le contexte, que πυρὸς ἐσχάροι
n'est qu'un équivalent de πυρά, feux de
divouac.

428. Κᾶρες καὶ Παίονες. Sur les Ca-
riens, voyez les notes II, 867. Sur les
Péons, voy. la note II, 848.

429. Λέλεγες... Les Lélèges habitaient
la côte méridionale de la Troade; plus tard
ils émigrèrent en Carie. Les Caucones
étaient une peuplade hellénique établie près
des Paphlagoniens, sur le fleuve Parthénus.
Les Pélasges habitaient le littoral de la
Carie.

430. Θύμβρης. Thymbra était la partie
de la plaine où coulait le Thymbrius, ruis-
seau affluent du Scamandre. C'est un trian-
gle formé par le Simois, les collines de
Callicolone et une ligne qui prolongerait
au nord le cours du Scamandre après sa
réunion avec le Simois. — Λύκιοι Μυσοὶ
τ(ε). Sur les Lyciens, voyez la note II,
876. Sur les Mysiens, voy. la note II,
858-861.

431. Φρύγες... καὶ Μήονες. Les Phry-
giens habitaient les bords du Sangarius.
Sur les Méoniens, voyez la note II, 864.

Εἰ γὰρ δὴ μέματον Τρώων καταδῦναι ὄμιλον,
 Θρηϊκίης οἶδ' ἀπάνευθε νεήλυδες, ἔσχατοι ἄλλων·
 ἐν δέ σφιν Ῥῆσος βασιλεὺς, πάϊς Ἡϊονῆος. 435

Τοῦ δὴ καλλίστους ἵππους ἴδον ἠδὲ μεγίστους·
 λευκότεροι χιόνος, θείειν δ' ἀνέμοισιν ὁμοιοί·
 ἄρμα δὲ οἱ χρυσῶ τε καὶ ἀργύρῳ εὖ ἥσκηται·
 τεύχεα δὲ χρύσεια, πελώρια, θαῦμα ἰδέσθαι,
 ἤλυθ' ἔχων· τὰ μὲν οὔτι κατάθνητοῖσιν ἔοικεν 440
 ἀνδρεσσιν φορέειν, ἀλλ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.

Ἄλλ' ἐμὲ μὲν νῦν νηρσὶ πελάσσετον ὠκυπόροισιν,
 ἤέ με δῆσαντες λίπετ' αὐτόθι νηλεῖ δεσμῶ,
 ὄρα κεν ἔλθῃτον καὶ πειρηθῆτον ἐμεῖο,
 ἤέ κατ' αἴσαν ἔειπον ἐν ὑμῖν, ἤέ καὶ οὐκί. 445

Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
 Μὴ δὴ μοι φύξιν γε, Δόλων, ἐμβάλλεο θυμῶ,
 ἐσθλά περ ἀγγείλας, ἐπεὶ ἴκεο χειῖρας ἐς ἀμάς.
 Εἰ μὲν γὰρ κέ σε νῦν ἀπολύσομεν ἤέ μεθῶμεν,

435. Ῥῆσος, Rhésus le Thrace, d'après la légende, était fils du fleuve Strymon et de la muse Euterpe. Homère l'appelle, ici, fils d'Éionée; mais Éionée est le nom primitif du Strymon. Homère ne dit point que Rhésus fût parmi les Troyens seulement depuis quelques heures; mais il le donne à entendre un peu plus loin, vers 493. L'épithète νεήλυδες, *nouvellement arrivés*, vers 434, ne fixe rien. La tradition commune est, que Rhésus avait pris part à la bataille de la veille, et qu'il s'y était signalé par sa vaillance. Il était donc là depuis l'avant-veille au moins. Didyme: καὶ μίαν ἡμέραν συμβαλὼν, πολλοὺς τῶν Ἑλλήνων ἀπέχευε. Virgile nous a rendu familière la tradition qui fait périr Rhésus avant d'avoir combattu pour ses alliés. *Énéide*, I, 469: « Nec procul hinc Rhési niveis tentoria
 « velis Agnoscit lacrimans, primo quæ
 « prodita somno Tydides multa vastabat
 « cæde cruentus; Ardentesque avertit
 « equos in castra, prisquam Pabula gussu
 « tassent Troje Xanthumque bibissent. » Cette tradition est aussi mentionnée par Didyme: ἐνιοὶ δὲ λέγουσι, νυκτὸς παραγαγονέαι τὸν Ῥῆσον εἰς τὴν Τροίαν,

καὶ πρὶν γεύσασθαι αὐτὸν τοῦ ὕδατος τῆς χώρας φονευθῆναι. Le grammairien ajoute qu'un oracle avait prédit à Rhésus qu'il serait invincible, si lui-même bouait à l'eau troyenne, et si ses chevaux bovaient au Scamandre. Mais Rhésus n'eût certes point manqué, avant de s'endormir, de mener ses chevaux à la rivière, et d'y remplir lui-même sa coupe du breuvage recommandé par l'oracle.

437. Λευκότεροι χιόνος.. Virgile, *Énéide*, XII, 84: « Qui candore nive
 « anteirent, cursibus auras. »

442. Ἄλλ' ἐμὲ μὲν νῦν. Bothe propose de lire, ἀλλά με μὲν νῦν. Mais il semble que νῦν, *maintenant*, marque mieux la suite des idées. Quant à ἀλλά με au lieu de ἀλλ' ἐμέ, c'est un changement tout arbitraire.

443. Ἥέ με, *vulgo* ἦ ἐμέ. Au second membre, Homère affectionne ἤέ, de préférence à ἦ. Cependant on va voir ἤέ... ἦ, au vers 451.

445. Ἥέ, *vulgo* ἦ βᾶ. Aristicus: Ἀρίσταρχος, ἦέ..., ἔξω τοῦ βᾶ. — Κατ' αἴσαν, conformément au droit, c'est-à-dire avec véracité.

ἤ τε καὶ ὕστερόν εἶσθα θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
 ἧὲ διοπτεύσων, ἧ ἐναντίβιον πολεμίζων·
 εἰ δέ κ' ἐμῆς ὑπὸ χερσὶ δαμείς ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσης,
 οὐκ ἐτ' ἔπειτα σὺ πῆμά ποτ' ἔσσειαι Ἀργείοισιν.

Ἦ, καὶ ὁ μὲν μιν ἔμελλε γενεῖου χεῖρι παχείῃ
 ἀψάμενος λίσσεσθαι· ὁ δ' αὐχένα μέσσον ἔλασσεν,
 φασγάνῳ ἀΐξας, ἀπὸ δ' ἄμφω κέρσε τένοντε·
 φθεγγομένου δ' ἄρα τοῦγε κάρη κονίησιν ἐμίχθη.
 Τοῦ δ' ἀπὸ μὲν κτιδέην κυνέην κεφαλῆφιν ἔλοντο,
 καὶ λυκέην, καὶ τόξα παλίντονα, καὶ δόρυ μακρόν·
 καὶ τάγ' Ἀθηναίῃ ληϊτίδι δῖος Ὀδυσσεὺς
 ὑψόσ' ἀνέσχεθε χεῖρι, καὶ εὐχόμενος ἔπος ἠΰδα·

Χαῖρε, θεὰ, τοῖσδεσσι· σὲ γὰρ πρῶτην ἐν Ὀλύμπῳ
 πάντων ἀθανάτων ἐπιβωσόμεθ'· ἀλλὰ καὶ αὖτις
 πέμψον ἐπὶ Θρηκῶν ἀνδρῶν ἵππους τε καὶ εὐνάς.

Ὡς ἄρ' ἐφώνησεν, καὶ ἀπὸ ἔθην ὑψόσ' αἰείρας
 θῆκεν ἀνὰ μυρίκην· δέελον δ' ἐπὶ σῆμά τ' ἔθηκεν,
 συμμάρφας δόνακας, μυρίκης τ' ἐριθηλέας ὄζους·
 μὴ λάθοι αὖτις ἰόντε θοὴν διὰ νύκτα μέλαιναν.
 Τῷ δὲ βάτην προτέρω διὰ τ' ἔντεα καὶ μέλαν αἶμα·

450. Εἶσθα pour εἶς (*ibis* ou *venies*) : tu iras ; tu viendras.

455-457. Ἀψάμενος λίσσεσθαι... φθεγγομένου... Daremberg : « On ne pourrait admettre cette continuité de la parole que dans le cas où la trachée-artère n'aurait pas été ouverte ; et ici Homère ne fait pas de restriction à cet égard, tandis qu'à propos d'Hector, il dit positivement que la parole avait été conservée au héros, parce que la trachée n'avait pas été ouverte. » Voyez la note XXII, 329.

456. Ἄμφω... τένοντε, les deux muscles. C'est, d'après Daremberg, la double saillie longitudinale des muscles extenseurs du cou. Le nom de τένοντε; lui est resté chez les Grecs.

457. Φθεγγομένου... Virgile, *Énéide*, X, 554 : « Tum caput orantis nequicquam et multa parantis Dicere deturbat a terræ. »

460. Ληϊτίδι, *prædatrix*, qui fait ga-

gnier le batin. Voyez la note IV, 128 sur ἀγελείη, épithète de Minerve tout à fait analogue.

462. Τοῖσδεσσι pour τοῖσδε : *hisce*, de ces choses ; de cette offrande ; de ce trophée.

463. Αὖτις. *insuper*, en outre.

465, et plus bas 505. Ὑψόσ(ε). Une des deux éditions d'Aristarque donnait ὑψοῦ dans ces deux passages.

466. Δέελον, ancienne forme, ou, si l'on veut, diérèse, de δῆλον : *conspicuum*, bien visible. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ὁ ἡμεῖς λέγομεν δῆλον, αὐτὸς εἶπε διελῶν, δέελον. C'est donc bien à tort qu'un scholiaste prête à Aristarque l'explication τὸ εὐρετόν, venant de δῆειν, trouver. D'ailleurs, ici, εὐρετόν σῆμα, n'aurait aucun sens. Hérodien parle comme Aristarque : ταυτόν ἐστι τῷ δῆλον· διὸ καὶ τρίτη ἀπὸ τελους ἡ ὀξεῖα, καὶ φιλοῦται τὸ δευτέρον ε.

469. Προτέρω,, *ulterius*, plus avant.

αἴψα δ' ἐπὶ Θρηκῶν ἀνδρῶν τέλος ἶξον ἰόντες. 470

Οἱ δ' εὖθρον καμάτῳ ἀδηρότες· ἔντεα δέ σφιν
καλὰ παρ' αὐτοῖσι χθονὶ κέκλιτο, εὔ κατὰ κόσμον,
τριστοιχί' παρὰ δέ σφιν ἐκάστῳ δίζυγες ἵπποι.

Ῥῆσος δ' ἐν μέσῳ εὐθε, παρ' αὐτῷ δ' ὠκέες ἵπποι
εἷξ ἐπιδιφριάδος πυμάτης ἱμάσι δέδεοντο. 475

Τὸν δ' Ὀδυσσεὺς προπάροιθεν ἰδὼν Διομήδεϊ δεῖξεν·

Οὗτός τοι, Διόμηδες, ἀνὴρ, οὔτοι δέ τοι ἵπποι,
οὓς νῶϊν πίψασκε Δόλων, ὃν ἐπέφρομεν ἡμεῖς.

Ἄλλ' ἄγε δὴ, πρόσφερε κρατερόν μένος· οὐδὲ τί σε χρὴ
ἐστάμεναι μέλεον σὺν τεύχεσιν· ἀλλὰ λυ' ἵππους· 480

ἢ ἐ σύγ' ἀνδρας ἔναιρε, μελήσουσιν δ' ἐμοὶ ἵπποι.

Ὡς φάτο· τῷ δ' ἔμπνευσε μένος γλαυκῶπις Ἀθήνη·
κατεῖνε δ' ἐπιστροφάδην, τῶν δὲ στόνος ὤρνυτ' ἀεικῆς
ἄορι θεινομένων· ἐρυθαίνετο δ' αἶματι γαῖα.

Ὡς δὲ λέων μῆλοισιν ἀσημάντοισιν ἐπελθὼν, 485

αἴγεσιν ἢ οἴεσσι, κακὰ φρονέων ἐνορούση·

ὧς μὲν Θρηήικας ἀνδρας ἐπώχετο Τυδέος υἱός,
ὄφρα θυώδεα' ἔπεφνεν. Ἀτὰρ πολύμητις Ὀδυσσεὺς,
ὄντινα Τυδείδης ἄορι πλήξειε παραστάς,

470. Τέλος, *cohortem*, la troupe. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τέλος τὸ νῦν τάγμα (lisez νῦν τὸ τάγμα).

475. Ῥεξ ἐπιδιφριάδος πυμάτης, du haut de ce qui dominait le siège : du haut de la rampe du char; à la cheville qui surmontait la rampe du char. Voyez la note V, 262 sur εἷξ ἄντυγος. Quelques-uns entendaient, par ἐπιδιφριάς, la partie du char par où l'on montait au siège, c'est-à-dire le derrière du char. *Scholies* : μέρος τοῦ δίφρου, καθ' ὃ ἐπιθάνειν εἰώθεσαν. Mais il est probable que la véritable signification est ἄντυξ. Au reste, ἐπιδιφριάς ne se trouve nulle part qu'ici.

478. Δόλων. On peut se demander comment Ulysse sait le nom de l'espion troyen. Il y a donc une lacune dans les discours de Dolon; ou plutôt le poète a commis une inadvertance. Car Dolon ne s'est pas nommé; et Homère ne dit point qu'U-

lysse connaît Dolon. Aristarque note purement et simplement le fait : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐπίσταται τὸ ὄνομα τοῦ Δόλωνος.

480. Μέλεον, en vain. Voyez la note XVI, 336.

485. Μῆλοισιν. Le mot μῆλον signifie un mouton; mais le pluriel μῆλα répond à *pecudes*, petit bétail (les moutons et les chèvres). Quelques-uns même en faisaient un synonyme du mot général θρέμματα. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι μῆλα οἱ νεώτεροι πάντα τὰ τετράποδα, Ὅμηρος δὲ αἶγας καὶ εἰς.—Virgile a magnifiquement développé la comparaison d'Homère. *Énéide*, IX, 338 : « Impastus ceu plena lesa per « ovilia turbans (Suadet enim vesana fa- « mes) manditque trahitque Molle pecus, « mutumque metu; fremit ore cruento : « Nec minor Euryali cedes. » Cette imitation prouvé que Virgile, en écrivant son épisode, pensait à la *Dolonie*.

τὸν δ' Ὀδυσσεὺς μετόπισθε λαβὼν ποδὸς ἐξερούσασκεν, 490
 τὰ φρονέων κατὰ θυμὸν, ὅπως καλλίτριχες ἵπποι
 ῥεῖα διέλθοιεν μηδὲ τρομεοῖατο θυμῷ,
 νεκροῖς ἀμβαίνοντες· ἀήθεσσον γὰρ ἔτ' αὐτῶν.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ βασιλῆα κιχῆσατο Τυδῆος υἷος,
 τὸν τρισκαιδέκατον μελιηδέα θυμὸν ἀπηύρα, 495
 ἀσθμαίνοντα· κακὸν γὰρ ὄναρ κεφαλήφιν ἐπέστη
 [τὴν νύκτ', Οἰνείδαο πάϊς, διὰ μῆτιν Ἀθήνης].
 Τόφρα δ' ἄρ' ὁ τλήμων Ὀδυσσεὺς λύε μώνυχας ἵππους,
 σὺν δ' ἤειρεν ἱμάσι, καὶ ἐξήλαυεν ὀμίλου,
 τόξῳ ἐπιπλήσσων, ἐπεὶ οὐ μάστιγα φαεινὴν 500
 ποικίλου ἐκ δίφροιο νόησατο χερσὶν ἐλέσθαι·
 ῥοίζησεν δ' ἄρα πιφαύσκων Διομήδει δῖω.

Αὐτὰρ ὁ μερμήριζε μένων ὅ τι κύντατον ἔρδοι·
 ἧ ὄγε δίφρον ἐλὼν, ὅθι ποικίλα τεύχε' ἔκειτο,
 ῥυμοῦ ἐξερούοι, ἧ ἐκφέρειο ὑψόσ' αἰέρας· 505
 ἧ ἔτι τῶν πλεόνων Θρηκῶν ἀπὸ θυμὸν ἔλοιτο.
 Ἔως ὁ ταῦθ' ὤρμαινε κατὰ φρένα, τόφρα δ' Ἀθήνη

493. Ἀήθεσσον, *insueti erant*, ils n'étaient pas habitués. Ceci semble d'accord avec la tradition selon laquelle Rhésus n'était arrivé qu'après la bataille. On peut dire pourtant qu'un jour n'aurait pas suffi à leur donner l'habitude.

497. Τὴν νύκτ(α), cette nuit-là; en prose, ταύτην τὴν νύκτα, *illa nocte*. — Οἰνείδαο πάϊς, le fils du fils Oénéus : Diomède, qui était petit-fils d'Oénéus. C'est une apposition à ὄναρ. — Mais nous n'avons pas à nous occuper beaucoup de ce vers, qui n'est qu'une interpolation maladroite. Anstarké l'a marqué de Pöbel. Zénodote et Aristophane de Byzance l'avaient même exclu du texte. En effet, ce vers est totalement inutile, et de plus il ne dit pas ce qui convient à la chose. Bothe : « Annotavit α scholiastes A, hunc versum ἀθετεῖσθαι « propter jejunam orationem; per se enim α Diomedem intelligi malum illud somnium; nec tam Minervæ consilio quam α Dolonis proditione factum esse, ut Rheusum ille aggressus obtruncaret. » Ce

que Bothe appelle *Scholiastes A*, c'est, ici, Aristonicus lui-même.

498. Ὁ τλήμων, l'illustre audacieux.

499. Σὺν δ' ἤειρεν, *colligabatque*. Ulysse attache les deux chevaux l'un à l'autre, afin qu'ils marchent de front à leur ordinaire. C'est le verbe εἶρω, *necto*, imparfait εἶειρον, ἤειρον. *Scholies* : συνέζευξεν αὐτοῦς, τουτέστι, συνημμένως καὶ οὐ καθ' ἓνα ἐξέφερον, ὡς μὴ κατ' ἴδιον αὐτῶν εἰθισμένων ἠνιοχεῖσθαι.

503. Ὁ τι κύντατον ἔρδοι, *quid audacissimum patraret*, quelle chose de la plus étonnante audace il accomplirait. Il ne s'agit point d'impudence, ni même d'insolence.

505. Ῥυμοῦ, *temone*, par le timon.

506. Τῶν πλεόνων Θρηκῶν, génitif partitif : *ex istis pluribus (plurimis) Thracibus*, (d'hommes) de la vulgaire multitude thrace (qui dormait là) : de quelques autres soldats de Rhésus. Voyez la note V, 673 sur τῶν πλεόνων Λυκίων.

507. Ἔως ὁ. Voyez la note I, 493.

ἐγγύθεν ἰσταμένη προσέφη Διομήδεα δῖον·

Νόστου δὴ μνησαί, μεγαθύμου Τυδέος υἱέ,
νῆας ἐπὶ γλαφυράς· μὴ καὶ περὸ βημέριος ἔλθῃς· 510
μή ποῦ τις καὶ Τρῶας ἐγείρησιν θεὸς ἄλλος.

Ὡς φάθ'· ὁ δὲ ξυνέηκε θεᾶς ὅπα φωνησάσης·
καρπαλίμως δ' ἵππων ἐπεβήσαστο· κόπτε δ' Ὀδυσσεύς
τόξω· τοὶ δ' ἐπέτοντο θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.

Οὐδ' ἀλαὸς σκοπιὴν εἶχ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων,
ὡς ἴδ' Ἀθηναίην μετὰ Τυδέος υἱὸν ἔπυσαν· 515

τῇ κοτέων Τρώων κατεδύσαστο πουλὺν ὄμιλον,
ὄρσεν δὲ Θρηγκῶν βουληφόρον Ἴπποκόωντα,
Ῥήσου ἀνεψιὸν ἐσθλόν· Ὁ δ' ἐξ ὕπνου ἀνορούσας,
ὡς ἴδε χῶρον ἐρῆμον, ὅθ' ἔστασαν ὠκέες ἵπποι, 520

ἄνδρας τ' ἀσπαίροντας ἐν ἀργαλέησι φονῆσιν,
ῥιμῶξεν τ' ἄρ' ἔπειτα, φίλον τ' ὀνόμηνεν ἐταῖρον.
Τρώων δὲ κλαγγή τε καὶ ἄσπετος ὄρτο κυδοιμὸς
Θυονόντων ἄμυδις· Θηεῦντο δὲ μέρμερα ἔργα,
ὄσσ' ἄνδρες ῥέξαντες ἔβαν κίλας ἐπὶ νῆας. 525

Οἱ δ' ἔτε δὴ ῥ' ἴκανον ὅθι σκοπὸν ἔκταρον,

510. Περὸ βημέριος, *fugatus*, mis en fuite.

513. Ἴππων ἐπεβήσαστο est dit au propre, puisqu'il n'y a point de char. Les deux héros s'en retournent montés sur les deux chevaux. C'est le seul passage d'Homère où l'on voie des guerriers à cheval. *Scholies* : κέλῃσι μὲν οὐδ' ἐν τοῖς ἀγῶσιν εἰσάγει χρωμέιους· νῦν δὲ διὰ τὴν χρεῖαν. Mais une comparaison, XV, 679-684, nous montre que les contemporains d'Homère se servaient aussi de chevaux de selle. — Quand Diomède saute sur un coursier, Ulysse est déjà sur l'autre.

516. Οὐδ' ἀλαὸς σκοπιὴν εἶχ(ε), ne faisait nullement sa surveillance en aveugle. Tous les éditeurs, sauf Villoison, donnent, en un seul mot, ἀλασκοπιήν : une surveillance aveugle. Cette vulgate est une correction des grammairiens postérieurs à Aristarque. Les *Scholies* traduisent ἀλασκοπιήν par μῦταιον σκοπὸν, et la phrase par οὐκ ἔλαθεν αὐτόν. Il n'y a rien à dire à cela,

sinon que cette traduction ne rend pas l'image. Villoison lit, d'après le manuscrit de Venise, ἀλαὸς σκοπιήν, qui est assurément la leçon d'Aristarque; car elle est signalée par une diptère, et accompagnée de la note suivante : ἡ διπλή, ὅτι Ζηνώδοτος γράφει ἀλαὸν σκοπιήν· παροιμιακὸν δὲ ἔστιν, οὐ τυφλὸς ἐς σκοπιὰς, ἀλλὰ τὸνναντίον δεδορκῶς. Le proverbe allégué par le critique alexandrin démontre qu'ἀλαός est la vraie leçon. Ceux qui ont supprimé un des deux σ de l'écriture primitive auraient dû lire ἀλαοῦ σκοπιήν, plutôt que d'inventer un mot inutile, la lettre O étant primitivement ou, autant et plus que o et ó. Le sens, de toutes les façons, reste le même. Mais Aristarque repousse comme absolument fautive la leçon de Zénodote : καὶ ὁ ποιητῆς οὐδέποτε εἶρηκε σκοπιήν τοὺς ἀφθαλμούς.

518. Ἴπποκόωντα. Cet Hippocoon est inconnu.

520. Ὅθ' pour ὅθι : *ubi*, où.

ἐνθ' Ὀδυσσεὺς μὲν ἔρυξε, Διὶ φίλος, ὠκέας ἵππους·
 Τυδείδης δὲ χαμᾶζε θορῶν ἔναρα βροτόεντα
 ἐν χεῖρεςσ' Ὀδυσῆϊ τίθει· ἐπεβήσετο δ' ἵππων.

Μάστιξεν δ' ἵππους, τῷ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην
 [νῆας ἐπὶ γλαφυράς· τῇ γὰρ φίλον ἔπλετο θυμῷ].

Νέστωρ δὲ πρῶτος κτύπον αἶε, φώνησέν τε·

ᾧ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
 φεύσομαι, ἧ ἔτυμον ἐρέω; κέλεται δέ με θυμός.
 Ἴππων μ' ὠκυπόδων ἀμφὶ κτύπος οὐατα βάλ्लει.

Αἶ γὰρ δὴ Ὀδυσσεύς τε καὶ ὁ κρατερός Διομήδης
 ὧδ' ἄφαρ ἐκ Τρώων ἐλασσαίατο μώνυχας ἵππους.

Ἄλλ' αἰνῶς δεῖδοικα μετὰ φρεσὶ μή τι πάθωσιν
 Ἀργείων ὄριστοι ὑπὸ Τρώων ὀρυμαγδοῦ.

Οὐπω πᾶν εἶρητο ἔπος, ὅτ' ἄρ' ἤλυθον αὐτοί.

528. Ἐναρα, les dépouilles (de Dolon).
 Diomède ne laisse point son trophée dans
 un endroit où les Troyens pourraient l'en-
 lever. — Βροτόεντα. Voyez la note VI,
 480.

530. Μάστιξεν δ' ἵππους. L'expression
 μάστιξεν semble dire que Diomède avait
 pris, dans le char de Rhésus, le fouet ou-
 blié par Ulysse; à moins qu'on n'entende
 qu'il se sert, en guise de fouet, d'une
 houssine cueillie au tamaris. Bothe donne,
 d'après la leçon de plusieurs manuscrits
 estimables, μάστιξεν δ' Ὀδυσσεύς. Alors
 μάστιξεν équivaldrait à τόξω ἔκοψε, puis-
 que Ulysse n'a pas plus de fouet mainte-
 nant qu'il n'en avait tout à l'heure.

531. Νῆας ἐπὶ.... Ce vers appartient au
 chant XI, 520, où il est parfaitement à sa
 place. Ici, il donne un sens inepte, si l'on
 applique φίλον ἔπλετο aux coursiers de
 Rhésus, comme la on doit l'appliquer aux
 coursiers de Nestor. Pour obtenir un sens
 raisonnable, il faudrait entendre que ce
 sont les deux guerriers qui brûlent de re-
 tourner au camp. Les Alexandrins n'avaient
 pas ce vers dans leur texte. Le manuscrit
 de Venise ne le donne point, et les *Scho-*
lies n'y font aucune allusion.

534. Φεύσομαι.... Ce vers manquait dans
 le texte de Lénodote. — Κέλεται (*jubet*),
 sous-entendu λέγειν; ordonne de parler.

535. Ἴππων.... C'est peut-être ce vers
 qui a inspiré le fameux *Quadrupedante*
patrem. Ennius, avant Virgile, avait essayé
 de rendre cette harmonie imitative : « It
 α eques, et plausu cava concutit ungula
 α terram. » Néron prononça le vers d'Ho-
 mère, en s'enfonçant le glaive dans la gorge
 avec l'aide d'Épaphrodite. Il venait d'en-
 tendre l'arrivée des cavaliers chargés de
 le prendre vivant, et de le livrer aux ven-
 geances du sénat. On sait que cet amateur
 de poésie se plaisait surtout aux mètres
 expressifs, et se piquait d'y exceller lui-
 même : *Torva Mimalloneis*, etc.

537. ᾧ(ε), *sic*, ainsi : comme je le
 pense. C'est à tort qu'on traduit : *huc*. Chez
 Homère, ὧδε n'est jamais adverbe de lieu.
 Ce principe d'Aristarque est rappelé vingt
 fois dans les *Scholies*; et Apollonius dit :
 ὧδε, κατὰ Ἀρίσταρχον, οὐδέποτε συνή-
 θως ἡμῖν κεῖται, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ οὕτως
 τάσσεται. Il n'y a point d'exception. Voyez
 la note XVIII, 392.

538. Μετὰ φρεσὶ, *vulgo* κατὰ φρένα.
Scholies : Ἀρίσταρχος, δεῖδοικα μετὰ
 φρεσὶ.

539. Ὀριστοι, *vulgo* οἱ ἄριστοι. Ce
 n'est qu'une variante d'orthographe. *Scho-*
lies : Ἀρίσταρχος, Ἀργείων ὄριστοι,
 καὶ ἀνευ τοῦ ι. En prose, on dirait : οὔτοι
 οἱ ἄριστοι.

Καί ῥ' οἱ μὲν κατέβησαν ἐπὶ χθόνα· τοὶ δὲ χαρέντες
δεξιῇ ἠσπάζοντο ἔπασσι τε μελιχίοισιν.

Πρῶτος δ' ἐξερέεινε Γερήνιος ἱππότης Νέστωρ·

Εἴπ' ἄγε μ', ὦ πολύαιν' Ὀδυσσεῦ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
ἔππως τοῦσδ' ἵππους λάβητον· καταδύντες ὄμιλον 545

Τρώων; ἢ τίς σφωε πόρην θεὸς ἀντιβολήσας;

Λινῶς ἀκτίνεσσι εἰοικότες ἠελίοιο.

Αἰεὶ μὲν Τρώεσσ' ἐπιμίσσομαι, οὐδέ τί φημι
μιμνάζειν παρὰ νηυσὶ, γέρον περ ἐὼν πολεμιστής·

ἀλλ' οὐπω τοίους ἵππους ἴδον οὐδ' ἐνόησα. 550

Ἀλλὰ τιν' ὑμῖν εἴω δόμεναι θεὸν ἀντιάσαντα·

ἀμφοτέρω γὰρ σφῶϊ φιλεῖ νεφεληγερέτα Ζεὺς,

κούρη τ' αἰγιόχοιο Διὸς, γλαυκῶπις Ἀθήνη.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·

ᾧ Νέστορ Νηληιάδῃ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν, 555

ῥεῖα θεὸς γ' ἐθέλων καὶ ἀμείνονας ἠέπερ οἶδε

ἵππους δωρήσαιτ', ἐπειὴ πολὺ φέρτεροί εἰσιν.

Ἴπποι δ' οἶδε, γεραιὲ, νεήλυδες, οὓς ἐρεεῖνεις,

Θρηήκιοι· τὸν δὲ σφιν ἄνακτ' ἀγαθὸς Διομήδης

ἔκτανε, παρ δ' ἐτάρους δυοκαίδεκα πάντας ἀρίστους. 560

Τὸν τρισκαιδέκατον σκοπὸν εἴλομεν ἐγγυθὶ νηῶν,

τόν ῥα διοπτῆρα στρατοῦ ἔμμεναι ἡμετέροιο

Ἐκτωρ τε προσέηκε καὶ ἄλλοι Τρῶες ἀγαυοί.

Ὡς εἰπὼν τάφροιο διήλασε μώνυχας ἵππους

καρχαλῶν· ἅμα δ' ἄλλοι ἴσαν χαίροντες Ἀχαιοί. 565

Οἱ δ' ὅτε Τυδείδω κλισίην εὐτυχτον ἴκοντο,

544. M' doit être pris pour moi, comme au vers VI, 165. Il dépend de εἰπ(έ), et non de ἄγε, qui n'a qu'une valeur adverbiale.

545. Λάβητον. Zénodote écrivait λαβέτην, qui est impossible ici, où il faut la seconde personne. Aristarque : ἢ διπλῆ, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει λαβέτην. ἔστι δὲ τοῦτο τρίτου προσώπου, ἀντὶ τοῦ ἔλαβον· λέγει δὲ νῦν πρὸς αὐτούς.

547. Ἐοικότες, sous-entendu εἰσι : ils sont semblables.

557. Φέρτεροί εἰσιν, sous-entendu θεο (les dieux). Barnes écrit φέρτερός ἐστιν, ce qui rendait la phrase régulière. Bothe conjecture que la vraie leçon est φέρτερος εἰσιν, *potentior incedit*. Un seul manuscrit donne φέρτερός ἐστιν, et ce n'est pas un des meilleurs.

561. Τὸν τρισκαιδέκατον, *illum, qui fuit decimus tertius, notre treizième (tué)*.

566. Εὐτυχτον. On se rappelle que ce que nous appelons *les tentes des Grecs*,

ἵππους μὲν κατέδησαν εὐτυμήτοισιν ἱμάσιν
 φάτνη ἐφ' ἱππέη, ὅτι περ Διομήδεος ἵπποι
 ἕστασαν ὠκύποδες, μελιηδέα πυρὸν ἔδοντες.
 Νῆϊ δ' ἐνὶ πρύμνῃ ἔναρα βροτθέντα Δόλωνος
 570 ὄηκ' Ὀδυσσεύς, ὄφρ' ἱρὸν ἑτοιμασσαίατ' Ἀθήνη.
 Αὐτοὶ δ' ἰδρῶ πολλὸν ἀπενίζοντο θαλάσση,
 ἔσβάντες, κνήμας τε ἰδὲ λόφον ἀμφὶ τε μηρούς.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ σφιν κῦμα θαλάσσης ἰδρῶ πολλὸν
 νίψεν ἀπὸ χρωτὸς, καὶ ἀνέψυχθεν σίλον ἦτορ,
 575 ἔς ῥ' ἀσαμίνθους βάντες εὐξέστας λούσαντο.
 Τῷ δὲ λοεσσαμένῳ, καὶ ἀλειψαμένῳ λίπ' ἐλαίῳ,
 δειπνῶ ἐφιζανέτην· ἀπὸ δὲ κρητῆρος Ἀθήνη
 πλείου ἀφυσσόμενοι λείβον μελιηδέα οἶνον.

c'étaient de grandes baraques construites en bois.

570-571. Νῆϊ δ' ἐνὶ ... Dübner : « C'est là le seul passage d'Homère où il soit question de trophées proprement dits, c'est-à-dire d'une part de butin consacrée aux dieux. »

571. Ὀφρ(α), *donec*, en attendant que. Le jour où ils feront un sacrifice à Minerve, ils consacreront le trophée dans le temple de la déesse.

572. Ἀπενίζοντο. L'iambique ενιζ devenait probablement un spondée par le renforcement ou le doublement du ν dans la prononciation.

573. Λόφος, *cervicem*, la nuque. Eustathe : λόφος δὲ ἐνταῦθα ὁ ἄνω τένων, ἦτοι ὁ περὶ τὸν τράχηλον. Il n'y a point d'autre exemple de λόφος dans cette acception, en parlant des hommes; mais on verra λόφων, XXIII, 508, pour désigner la nuque des chevaux de Diomède.

574. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Ce vers se termine par trois spondées. De même, un peu plus bas, le vers 576.

577-578. Τῷ δὲ... ἐφιζανέτην. Homère ne parle que de deux; mais ils ne sont pas seuls à table. C'est un festin. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐπὶ πάντων τοῦτο νοητέον, οὐκ ἐπὶ μόνου Διομήδους καὶ Ὀδυσσεύος.

577. Λίπ' ἐλαίῳ. On explique ordinairement : λιπὶ ἐλαίῳ, *pingui oleo*; mais les anciens entendaient λίπα, et non point λιπί. La plupart voyaient dans λίπα un adverbe. *Scholies* : λιπαρῶς καὶ εὐέκτως. Mais Hérodien dit que λίπ' est le datif de λίπα, λίπαος, et qu'il équivalait à λίπαϊ, λίπα, devenu par l'usage λίπα, finale brève. Ainsi λίπ' signifie, avec de la graisse; et ἐλαίῳ n'est qu'un adjectif : *d'olive*. Cette explication est probablement d'Aristarque. C'est celle qui rend le mieux compte de l'expression d'Homère.

579. Πλείου, plein, ou rempli. *Scholies* : γέμοντος. — Ἀφυσσόμενοι, *vulgo* ἀφυσσάμενοι. La vulgate est très-ancienne; car elle est mentionnée par le scholiaste A : οὕτως Ἀρίσταρχος· ἄλλοι δὲ, ἀφυσσάμενοι.

ΙΛΙΑΔΟΣ Α.

ΑΓΑΜΕΜΝΟΝΟΣ ΑΡΙΣΤΕΙΑ.

Dès la pointe du jour, Agamemnon revêt ses armes, et il mène ses troupes au combat; Hector et les Troyens marchent de leur côté contre les Grecs (1-66). Agamemnon se signale entre tous les héros, et sa vaillance est funeste aux Troyens (67-162). Hector est repoussé jusque sous les remparts d'Ilion; mais Jupiter le rassure, et Agamemnon, mis hors de combat par un coup de lance, laisse un champ plus libre aux succès d'Hector (163-283). Les Troyens reprennent l'avantage sur leurs ennemis (284-309). Diomède, Ulysse et Ajax soutiennent le courage des Grecs; mais Diomède est blessé par Paris, et forcé de rentrer au camp (310-400). Ulysse, blessé par Socus et enveloppé par les Troyens, ne doit son salut qu'au dévouement de Ménélas et d'Ajax (401-488). Paris blesse Machaon et Eurypyle (489-596). Achille, qui a vu passer Machaon ramené sur le char de Nestor, envoie Patrocle chercher des nouvelles du blessé (597-617). Nestor exhorte Patrocle à prier Achille d'avoir enfin pitié des Grecs (618-803). Patrocle rencontre Eurypyle en chemin, le porte à sa propre tente, et panse sa blessure (804-848).

Ἡὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο
ὄρνυθ', ἴν' ἀθανάτοισι φῶως φέροι ἠδὲ βροτοῖσιν.
Ζεὺς δ' Ἐριδα προΐαλλε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν
ἀργαλέην, πολέμοιο τέρας μετὰ χερσὶν ἔχουσιν.

1. Ἡὼς δ' ἐκ λεχέων.... Ce vers se termine par trois spondees. — Ἡὼς. Ici, l'Aurore est une vraie déesse, et non plus, comme au début du chant huitième, une demi-personnification.

2. Ἴν' ἀθανάτοισι φῶως φέροι. La lumière va éclairer les sommets de l'Olympe et rendre le jour aux dieux. Dès que les dieux habitent une montagne, il y a nuit pour eux comme pour les mortels, quels que soient d'ailleurs leurs privilèges en tant que dieux. *Scholies:* ἀρμολίως τῷ

πλάσματι φησιν αὐτοὺς καὶ ἐν σκότῳ ποτὲ εἶναι.

4. Πολέμοιο τέρας, *belli signum*, le signe de la guerre: ce qui va faire éclater la guerre. Par le fait seul de la présence de la Discorde, la guerre va nécessairement éclater. La plupart des anciens voulaient que τέρας eût ici une signification matérielle. C'était une lance, ou une épée, à moins que ce ne fût un éclair, ou même l'arc-en-ciel. Quelques-uns voyaient dans πολέμοιο τέρας un simple équivalent pré-

- Στῆ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆος μεγακῆτεϊ νῆϊ μελαίνῃ, 5
 ἥ ῥ' ἐν μεσσάτῳ ἔσκε, γεγωνέμεν ἀμφοτέρωσε,
 ἡμὲν ἐπ' Αἴαντος κλισίας Τελαμωνιάδαο,
 ἡδ' ἐπ' Ἀχιλλῆος· τοί ῥ' ἔσχατα νῆας εἶσας
 εἴρυσαν, ἡγορέῃ πίσυνοι καὶ κάρτεϊ χειρῶν.
 Ἔνθα στᾶσ' ἤϋσε θεὰ μέγα τε δεινόν τε 10
 ὄρθι, Ἀχαιοῖσιν δὲ μέγα σθένος ἔμβαλ' ἐκάστω
 καρδίῃ, ἄλληλκτον πολεμίζειν ἡδὲ μάχεσθαι.
 Τοῖσι δ' ἄφαρ πόλεμος γλυκίων γένετ' ἡδὲ νέεσθαι
 ἐν νηυσὶ γλαφυρῆσι φιλῆν ἐς πατρίδα γαίαν.
 Ἀτρεΐδης δ' ἐβόησεν, ἰδὲ ζώννυσθαι ἄνωγεν 15
 Ἀργείους· ἐν δ' αὐτὸς ἐδύσετο νώροπα χαλκόν.
 Κνημίδας μὲν πρῶτα περὶ κνήμησιν ἔθρηκεν
 καλὰς, ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας·
 δεύτερον αὖ θώρηκα περὶ στήθεσσιν ἔδυνεν,
 τὸν ποτέ οἱ Κινύρης δῶκε, ξεινήϊον εἶναι. 20
 Πεύθετο γὰρ Κύπρονδὲ μέγα κλέος, οὐνεκ' Ἀχαιοὶ
 ἐς Τροίην νήεσσιν ἀναπλεύσεσθαι ἔμελλον·

tique de πόλεμος. Mais *τέρας* ajoute évidemment quelque chose à l'idée de guerre : c'est que la guerre dépend de la Discorde. Peut-être Homère a-t-il mis vraiment aux mains de la Discorde un signe visible. Virgile représente, *Énéide*, VIII, 703, Bellone armée d'un fouet.

5-9. Στῆ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆος... Voyez VIII, 222-226 et les notes sur ces cinq vers.

11-12. Ἐκάστω καρδίῃ, *cuique in cor*, à chacun au cœur : au cœur de chacun. — Virgile, *Énéide*, VII, 514 : α ἄ σαβα α e speculis tempus dea nocta nocendi, « *Ardua tecta petit stabuli, et de cul-
 à mine summo Pastorale canit signum,
 α cornaque recurvo Tartaream intendit
 α vocem.* »

13-14. Τοῖσι δ' ἄφαρ... On a vu ces deux vers, II, 453-454. Là, ils sont parfaitement en situation, puisqu'il s'est agi du retour dans la patrie. Zenodote les supprimait ici. Aristophane de Byzance les y trouvait mal placés. Aristarque a mais des obels avec les astérisques. Il est

certain que la comparaison a moins de valeur ici ; mais elle est naturelle. Au reste, la note qui accompagne les signes d'Aristarque n'est pas une athétèse absolue. Elle constate seulement ce fait, que la répétition n'est pas aussi heureuse qu'on le pourrait souhaiter : ὅτι κατὰ τὴν Ο (lisez Β) ῥαψωδῖαν ὀρθῶς κείνται, ὅτε ἐπιπλάσας ἀνακομιδῆς ἔσχον εἰς τὴν πατρίδα.

17-19. Κνημίδας μὲν... On a déjà vu ces trois vers, III, 330-332.

20. Κινύρης. C'est Cinyras, roi de Chypre, le fondateur de Paphos. Il était fils de Sandacus, et petit-fils de Phaëthon.

21. Κύπρονδὲ avec mouvement, parce que, pour arriver jusqu'en Chypre, la nouvelle a parcouru les terres et les mers. Voyez la note X, 268. Aristarque, ici, renvoie à ce passage, et écrit même formellement Σκάνδειάνδ(ε), comme nous avons cru qu'il fallait écrire : ὁμοιον τῷ, Σκάνδειάνδ' ἄρα δῶκεν.

22. Ἀναπλεύσεσθαι. Homère se sert ordinairement de mots commençant par ἀνά (en haut ; en haute mer) pour désigner

τοῦνεκά οἱ τὸν δῶκε, χαριζόμενος βασιλῆϊ.
 Τοῦ δ' ἤτοι δέκα οἴμοι ἔσαν μέλανος κυάνιοι.
 δῶδεκα δὲ χρυσοῖο, καὶ εἴκοσι κασσιτέριοι· 25
 κυάνιοι δὲ ὀράκοντες ὀρωρέχατο προτὶ δειρήν,
 τρεῖς ἐκάτερθ', ἴρισσιν ἐοικότες, ἅστε Κρονίων
 ἐν νέφει στήριξε, τέρας μερόπων ἀνθρώπων.
 Ἄμφι δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος· ἐν δὲ οἱ ἦλοι
 χρύσειοι πάμφαινον· ἀτὰρ περὶ κουλεὸν ἦεν 30
 ἀργύρεον, χρυσοῖοισιν ἀορτήρεσσιν ἀρηρός.
 Ἄν δ' ἔλετ' ἀμφιθρότην, πολυδάδαλον ἀσπίδα θοῦριν,
 καλήν. ἦν περὶ μὲν κύκλοι δέκα χάλκιοι ἦσαν·
 ἐν δὲ οἱ ὀμφαλοὶ ἦσαν εἴκοσι κασσιτέριοι
 λευκοὶ, ἐν δὲ μέσοισιν ἔην μέλανος κυάνιοι. 35
 Τῆ δ' ἐπὶ μὲν Γοργῶ βλοσυρῶπις ἐστεράνωτο,

le voyage de Grèce en Asie. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀνάπλουον τὸν ἐκ Πελοποννήσου εἰς Τροίαν πλοῦν λέγει. On a vu ἀνήγες, III, 48; et l'on verra, XIII, 627, ἀνάγοντες.

24. Οἴμοι, proprement *viæ* : des routes; des sentiers. Il s'agit des raies ou des bandes, dont la cuirasse était striée. Ces raies, selon les uns, étaient verticales; selon les autres, elles dessinaient des zones autour de la cuirasse. Les Grecs traduisent : ῥάβδοι, baguettes; mais ils traduisent aussi : ζώναι, ceintures. En réalité, on ignore la disposition des οἴμοι. Ce qui est sûr, c'est qu'il y avait deux raies d'étain pour une de *κύανος*, acier bleu, ou quel que soit ce métal; et, ce qui est probable, c'est que le rapport des raies d'étain aux raies d'or était le même : alors les deux raies d'or surabondantes formaient un ornement à part. Quelques-uns disent qu'elles décoraient le col. *Scholies* : τὰς δὲ περὶ τὸν τράχηλον δύο χρυσαῖς, πρὸς κόσμον.

26. Κυάνιοι (*caerulei*) désigne seulement la couleur. Si le *κύανος* était de l'acier, il est évident que les dragons ne sont point en *κύανος*. Mais on ne sait pas exactement à quel métal correspondait le cyane d'Homère. Si c'était une sorte de bronze, comme le prétendent quelques modernes, il faudrait traduire : *des dragons de cyane*. Dans l'incertitude, nous sommes

forcés de dire : *des dragons d'azur*. Au lieu de *κυάνιοι*, Aristophane de Byzance donnait *μεροδαλίοι*, terribles. — Ὀρωρέχατο, *erecti erant*. Aristophane de Byzance, *ἐλευχῶντο*, *lambebant*.

27. Ἴρισσιν, à des arcs-en-ciel. Zénonote écrivait, *ἐρίδεςσιν*. Aristarque proteste contre cette fautive écriture : οὐκ ἔστι δὲ ἡ αὐτῆ Ἴρις καὶ Ἴρις καθ' Ὀμηρον, ὡς ὑπέλαθεν.

28. Τέρας... ἀνθρώπων, *ostentum hominum*.

30. Χρῦσειοι. Ailleurs, Homère dit : ξίφος ἀργυρόπλον. Voyez la note II, 45. Il y avait, selon Aristarque, des clous d'argent et des clous d'or.

31. Ἀορτήρεσσιν. Il s'agit des courroies ou sangles qui terminaient le bandrier. Dydyme : τοῖς ἀπαιωροῦσι τὸ ξίφος ἱμάσι.

33. Κύκλοι δέκα, dix orbes (concentriques).

34. Ὀμφαλοὶ, des nombrils, c'est-à-dire des bosses, ou plutôt des bossettes.

35. Ἐην, sous-entendu εἰς κύκλος (un cercle, un orbe).

36-41. Τῆ δ' ἐπὶ... On a vu une description analogue, V, 738-743.

36. Ἐστεράνωτο, était en bordure. *Scholies* : περιέχε, περιέκειτο. Dans l'épique de Misaoné, la tête de la Gorgone occupe le centre du bandrier. Ici, le cen-

- δεινὸν δερκομένη· περὶ δὲ Δεῖμος τε Φόβος τε.
 Τῆς δ' ἔξ ἀργύρεος τελαμῶν ἦν· αὐτὰρ ἐπ' αὐτοῦ
 κυάνεος ἐλέλικτο δράκων, κεφαλαὶ δέ οἱ ἦσαν
 τρεῖς ἀμφιστρεφέες, ἐνὸς αὐχένος ἐκπεφυυῖαι. 40
- Κρατὶ δ' ἐπ' ἀμφίφαλον κυνέην θέτο, τετραφάληρον,
 ἵππουριν· δεινὸν δὲ λόφος καθύπερθεν ἔνευεν.
 Εἴλετο δ' ἄλκιμα δοῦρε δύω, κεκορυθμένα χαλκῶ,
 ὄξέα· τῆλε δὲ χαλκὸς ἀπ' αὐτόφιν οὐρανὸν εἶσω
 λάμπ'· ἐπὶ δ' ἐγδούπησαν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη, 45
 τιμῶσαι βασιλῆα πολυχρῦσοιο Μυκῆνης.
- Ἦνιόχῳ μὲν ἔπειτα ἔῳ ἐπέτελλεν ἕκαστος
 ἵππους εὖ κατὰ κόσμον ἐρυκέμεν αὔθ' ἐπὶ τάφρῳ·
 αὐτοὶ δὲ πρυλέες, σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες,
 ῥύοντ'· ἄσθεστος δὲ βοῆ γίνεται ἡῶι προ. 50
 Φθᾶν δὲ μέγ' ἵππῆων ἐπὶ τάφρῳ κοσμηθέντες·

tre du bouclier est occupé par la bossette de cyane entourée des vingt bossettes d'étain.

38. Τῆς δ' ἔξ, et hors du bouclier : et sortant du bouclier ; et attaché au bouclier. — Ἴππ' αὐτοῦ, *ouigo* ἐπ' αὐτῶ.

40. Ἀμφιστρεφέες, se repliant l'une sur l'autre : entrelacées. Telle est l'explication d'Apollonius et des scholiastes. D'autres entendaient, *tournées en différents sens* ; d'autres, *circulairement courbées*. Chacune de ces têtes avait un cou plus ou moins ong, sortant de ce cou unique dont parle Homère.

41. Κρατὶ... Voyez V, 743 et les notes sur ce vers.

42. Ἴππουριν... Voyez III, 337 et la note sur ce vers.

43. Εἴλετο... Voyez III, 48 et la note sur ce vers.

45. Ἐγδούπησαν, firent fracas : firent retentir le tonnerre. *Scholies* : ἐπεκτύπησαν, ἐθρόνησαν. Les Alexandrins ne voyaient, dans ἐγδούπησαν, qu'une forme poétique de ἐδούπησαν. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι διὰ τὸ μέτρον παράκειται τὸ γ. C'est ainsi qu'Homère dit ἐρίγδουπος, pour ἐρίδουπος. Quelques anciens écrivaient, ἐκδούπησαν. Suivant certains modernes, il y aurait un verbe γδουπέω, qui serait une

variante de κυπέω. Curtius dit seulement qu'on doit admettre la parenté de δοῦπος et de κύπος. S'il y avait un γδουπος, c'était, selon lui, une corruption de δοῦπος. — Les deux déesses sont contentes de la belle mine du héros sous les armes. On peut dire aussi que le poète est satisfait d'avoir équipé avec tant de soin le roi de Mycènes, qui va se signaler entre tous dans cette terrible journée. — Virgile lui-même, *Eneide*, I, 42, montre Minerve lançant la foudre.

46. Μυκῆνης. Chez les poètes postérieurs à Homère, Agamemnon est roi d'Argos, Le roi d'Argos, dans Homère, est Diomède. Voyez II, 559. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι... ἐν Μυκῆναις τὰ Ἀγαμέμνονος βασιλεία, οὐκ ἐν Ἄργει, ὡς οἱ νεώτεροι. — Remarquez Μυκῆνης au singulier.

48. Αὐθ(ι) (*là*, ou *là-même*) est expliqué par ἐπὶ τάφρῳ.

49. Πρυλέες, fantassins : marchant à pied. Voyez la note V, 744. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι φανερώς πρυλέες οἱ πεζοί· ἀντιθέστατα γὰρ τοὺς ἵππεις.

51. Φθᾶν δὲ... Ce vers se termine par trois spondées. — Μέγ(α) (*beaucoup*) ne doit pas être pris à la lettre, puisque les guerriers montés sur les chars arrivent un instant après : ὀλίγον μετεκίαθον. Il y a

ἰππήεις δ' ὀλίγον μετεκίαθον. Ἐν δὲ κυδοιμὸν
ᾧρσε κακὸν Κρονίδης, κατὰ δ' ὑψόθεν ἤκεν ἑέρσας
αἵματι μυδαλέας ἐξ αἰθέρος, οὐνεκ' ἔμελλεν
πολλὰς ἰφθίμους κεφαλὰς Ἴϊδι προϊάψειν.

55

Τρωῖες δ' αὖθ' ἐτέρωθεν, ἐπὶ θρωσμηῶ πεδίοιο,
Ἐκτορά τ' ἀμφὶ μέγαν καὶ ἀμύμονα Πουλυδάμαντα,

Αἰνείαν θ', ὃς Τρωσὶ θεὸς ὧς τίετο δῆμῳ,
τρεῖς τ' Ἀντηνορίδας, Πόλυβον καὶ Ἀγήνορα δῖον,
ἤϊθέον τ' Ἀκάμαντ', ἐπιείκελον ἀθανάτοισιν.

60

Ἐκτωρ δ' ἐν πρώτοισι φέρ' ἀσπίδα πάντοσ' εἴσην.

Οἶος δ' ἐκ νεφρέων ἀναφαίνεται οὐλιος ἀστήρ
παμφαίνων, τοτὲ δ' αὖτις ἔδου νέφεα σκιόεντα·

ὧς Ἐκτωρ ὅτε μὲν τε μετὰ πρώτοισι φάνεσκεν,

ἄλλοτε δ' ἐν πυμάτοισι, κελεύων· πᾶς δ' ἄρα χαλκῷ
λάμφ', ὥστε στεροπῆ πατρός Διὸς αἰγιόχοιο.

65

Οἱ δ', ὥστ' ἀμητῆρες ἐναντίοι ἀλλήλοισιν

ᾄγμον ἐλαύνωσιν, ἀνδρὸς μάκαρος κατ' ἄρουραν,

une ancienne variante, μεθ' ἰππήων. Avec cette leçon, les fantassins arriveraient en avant, mais avec les cavaliers, c'est-à-dire ayant les cavaliers sur leurs talons. On aurait d'ailleurs l'avantage de ne plus donner à φθάνω un génitif pour complément. Mais φθάν κοσμηθέντες équivalait à πρότερον (ou ici ταχέως) ἐκοσμήθησαν. On faisait concorder, dans l'école d'Aristarque, μέγαν καὶ ὀλίγον, par une distinction passablement sophistiquée. Le premier adjectif marquait le temps; le second marquait le lieu. Les fantassins seraient arrivés bien avant les cavaliers; mais les cavaliers seraient venus se ranger tout près des fantassins. *Scholies A* : λέγει δὲ φθάν δὲ μέγα χρονικῶς, ἀντὶ τοῦ, πολλῷ χρόνῳ προέλαθον· ὀλίγον δὲ μετεκίαθον, τοπικῶς· ὀλίγω τόπω διεστῶτες, μετ' αὐτοῦς ἔκειον. Mais nous n'avons nul besoin de ces subtilités.

53-54. Ἐέρσας αἵματι μυδαλέας, des rosées mouillées de sang : une pluie de sang. Les enstatiques posaient ici un de leurs problèmes : « Comment y a-t-il du sang dans les nuages? » Les lytiques ré-

pondaient, que ce sang provient de l'évaporation des rivières près desquelles on s'est battu et on a fait grand carnage. Mais la pluie de sang, ici, est un miracle, et non un phénomène naturel. — La croyance aux pluies de sang subsiste encore, et se rattache à certains faits atmosphériques bien connus aujourd'hui.

55. Πολλὰς.... Voyez I, 3 et la note sur ψυχάς.

56. Ἐπὶ θρωσμηῶ πεδίοιο. Voyez la note X, 460. Il faut sous-entendre, ici : se mettait en bataille (ἐκοσμοῦντο).

57. Ἀμφὶ est dans son sens propre (autour de), et non point comme dans les passages célèbres, III, 446 et VI, 436.

61. Πάντοσ' εἴσην. Voy. la note III, 347.

62. Οὐλιος, *exitialis*, funeste. Ancienne variante : αὐλιος, *vesperinus*, qui apparaît à l'entrée de la nuit. Aristarque : γραπτέον οὐν οὐλιος, ἵνα τὸν τοῦ κυνὸς σημαίνῃ, τὸν εὐβοροποιὸν καὶ λαμπρότατον, ᾧ καὶ τὸν Ἀχιλλέα ὁμοιοῖ (XXII, 26-31).

68. Ἄνδρὸς μάκαρος, *viri beati*, d'un homme opulent.

πυρῶν ἢ κριθέων· τὰ δὲ δράγματα ταρφέα πίπτει·
 ὡς Τρῶες καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες 70
 δήρουν, οὐδ' ἔτεροι μνώνοντ' ὀλοοῖο φόβοιο·
 ἴσας δ' ὑσμίνῃ κεφαλὰς ἔχεν· οἱ δὲ λύκοι ὡς
 ὄνον. Ἔρις δ' ἄρ' ἔχαιρε πολύστονος εισορόωσα·
 οἷη γὰρ ῥα θεῶν παρετύγχανε μαρναμένοισιν·
 οἱ δ' ἄλλοι οὐ σφιν πάρεσαν θεοὶ, ἀλλὰ ἐκηλοὶ 75
 σφοῖσιν ἐνὶ μεγάροισι καθειάτο, ἧχι ἐκάστω
 δῶματα καλὰ τέτυκτο κατὰ πτύχας Οὐλύμποιο.
 Πάντες δ' ἠτιόωντο κελαινεφέα Κρονίωνα,
 οὔνεκ' ἄρα Τρώεσσιν ἐβούλετο κῦδος ὀρέξαι.
 Ἴτων μὲν ἄρ' οὐκ ἀλέγιζε πατήρ· ὁ δὲ νόσφι λιασθεῖς, 80
 τῶν ἄλλων ἀπάνευθε καθέζετο, κύδει γαίων,
 εισορόων Τρώων τε πόλιν καὶ νῆας Ἀχαιῶν,
 χαλκοῦ τε στεροπὴν, ὀλλύντας τ' ὀλλυμένους τε.

71. Φόβοιο, de la fuite. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι φόβον τὴν φυγὴν· ὄν δὲ ημεῖς φόβον, δέος λέγει.

72. Ἴσας ὁ ὑσμίνῃ κεφαλὰς ἔχεν, οὐλο ἴσας ὁ ὑσμίνῃ κεφαλὰς ἔχον. La vulgate n'est qu'une répétition, en style figuré, de ce qui a été dit au vers précédent. En effet, le datif ὑσμίνῃ s'entend, εἰς ὑσμίνην : *ad pugnam*, pour la bataille. Notre leçon signifie, que les forces étaient égales des deux côtés. C'est donc une idée nouvelle. On comprend dès lors pourquoi Aristarque a préféré cette leçon. Aristoniscus : Ἀρίσταρχος ὑσμίνῃ γράφει, χωρὶς τοῦ ἰ (Piota adscrit) φησὶ γὰρ, ἡ τε τῶν Ἑλλήνων ὑσμίνῃ καὶ τῶν βαρβάρων ἰσοκέφαλος ἦν. On objecte que, d'après le *Catalogue*, les Grecs étaient plus nombreux que les Troyens. Mais les Troyens avaient reçu des renforts ; et tous les Grecs n'étaient pas en ligne, puisque Achille houdait, et que ses soldats restaient immobiles près des vaisseaux. On se souvient d'ailleurs de la remarque de Thucydide, I, xi, sur l'impossibilité où étaient les Grecs de mettre en ligne toutes leurs forces, ayant à assurer leur subsistance, et y employant une portion de l'effectif. — Virgile a traduit le passage ; mais il n'a point rendu le dernier

détail. *Énéide*, X, 756 : « ...cædebant pariter pariterque ruebant Victores victi- que ; neque his fuga nota neque illis. »

73-74. Ἔρις δ' ἄρ' ἔχαιρε... Virgile, *Énéide*, VIII, 700 : « ... sevit medio in certamine Mavors... ; Et scissa gaudens vadit Discordia palla. » La comparaison des loups, qui n'est qu'indiquée dans Homère, a été développée par Virgile, *Énéide*, II, 355-356.

78-83. Πάντες... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque : οὐ γὰρ ἦσαν ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ πάντες οἱ θεοὶ. Il y a certainement de l'exagération dans le mot πάντες. Plusieurs des dieux étaient favorables aux Troyens. Ce n'est pas une raison pour supprimer la scène. Il suffit, pour la rendre parfaite, d'entendre πάντες dans un sens un peu restreint ; ce qui n'est point inadmissible. On se souvient d'avoir vu *πανημέριοι*, I, 472, et *πρόπαν ἤμαρ*, I, 604, pour désigner seulement une partie considérable de la journée. D'ailleurs, rien de plus homérique que chacun de ces vers. Il n'y a pas une expression qui ne nous soit familière ; nous en connaissons même textuellement un ou deux. Voilà pourquoi nous ne mettons point de crochets.

Ὅφρα μὲν ἤως ἦν καὶ ἀέζετο ἱερὸν ἦμαρ,
 τόφρα μάλ' ἀμροτέρων βέλε' ἤπτετο, πίπτε δὲ λαός · 85
 ἦμος δὲ δρυτόμος περ ἀνὴρ ὠπλίσατο δεῖπνον
 οὔρεος ἐν βήσσησιν, ἐπεὶ τ' ἐκορέσσατο χεῖρας
 τάμνων δένδρεα μακρὰ, ἄδος τέ μιν ἴκετο θυμὸν,
 σίτου τε γλυκεροῖο περὶ φρένας ἴμερος αἰρεῖ ·
 τῆμος σφῆ ἄρετῆ Δαναοὶ ῥήξαντο φάλαγγας, 90
 κεκλόμενοι ἐτάροισι κατὰ στήχας. Ἄν δ' Ἀγαμέμνων
 πρῶτος ὄρουσ' ἔλε δ' ἄνδρα Βιάνορα, ποιμένα λαῶν,
 αὐτὸν, ἔπειτα δ' ἐταῖρον, Ὀϊλῆα πληξέειπον.
 Ἦτοι ὄγ' ἐξ ἵππων κατεπάλμενος ἀντίος ἔστη ·
 τὸν δ' ἰθὺς μεμαῶτα μετώπιον ὀξείῃ δουρὶ 95
 νύξ', οὐδὲ στεφάνη δόρου οἱ σχέθε χαλκοθάραια,
 ἀλλὰ δι' αὐτῆς ἤλθε καὶ ὀστέου, ἐγκέφαλος δὲ
 ἔνδον ἅπας πεπάλακτο · δάμασσε δέ μιν μεμαῶτα.
 Καὶ τοὺς μὲν λίπεν αὐθι ἀνάξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
 στήθεσι παμφαίνοντας, ἐπεὶ περιδύσε χιτῶνας · 100
 αὐτὰρ ὁ βῆ ῥ' Ἴσόν τε καὶ Ἄντιφον ἐξεναρίζων,

84. Ὅφρα μὲν ἤως ἦν... Voyez VIII, 66 et la note sur ce vers.

86. Δεῖπνον. Zénodote lisait δόρπον. Mais δόρπον est le repas du soir. Ici, comme le remarque Aristonicius d'après Aristarque, δεῖπνον est même synonyme de *déjeuner* : δεῖπνον καλεῖ ὁ ἡμεῖς ἀριστον. Il n'est pas encore midi. C'est le premier repas du bûcheron; mais c'est son principal repas.

88. Μακρὰ, ἄδος. Quelques-uns proposent de faire disparaître l'hiatus, en écrivant μάκρ', ἄδος, ou même μάκρ', ἄδος. Mais peut-on dire qu'il y ait hiatus, quand les deux voyelles sont séparées par une virgule, ou, pour parler exactement, n'appartiennent pas au même membre de phrase? Le mot ἄδος, suivant Hérodien, devrait même avoir l'esprit rude.

91. Ἄν δ' Ἀγαμέμνων, vulgo ἐν δ' Ἀγαμέμνων. Quelques anciens textes portaient, ἐκ δ' Ἀγαμέμνων.

92. Βιάνορα, vulgo Βύνορα. Scholies : Ἀρίσταρχος, Βιάνορα. Ce Bianor est inconnu.

93. Αὐτὸν,... Ce vers se termine par trois spondées. — Ὀϊλῆα. Cet Oïlée est inconnu.

94. Ἀντίος. Zénodote et Aristophane de Byzance, ἀντίον.

98. Πεπάλακτο. Le sens propre est, *concussus est*, fut ébranlé. Mais la lance a passé au travers du crâne. Le cerveau est donc entamé, et même tout fracassé. Apollonius : παλάξαι· συνθραῦσαι. La notion d'ébranlement conduit à celle de bris et de destruction. — Apollonius de Rhodes prononçait l'athèse contre le vers 98, et lisait, au vers précédent, ἐγκέφαλόνδε, expression adverbiale.

100. Χιτῶνας, ici comme dans plusieurs autres passages, n'est point dans son sens propre. Ce sont les cuirasses, qu'Agamemnon a enlevées, et non les tuniques. Horace a dit *tunica adamantina* pour une cuirasse de métal.

104. Ἴσόν τε καὶ Ἄντιφον. Isus et Antiphilus sont inconnus. Posidippe faisait de βῆ ῥ' Ἴσον un seul mot, Βήρισον, et terminait évidemment le vers par ἐξεναρίζεν.

υἷε δῶω Πριάμοιο, νόθον καὶ γνήσιον, ἄμφω
 εἶν ἐνὶ οἴφρω ἐόντας· ὁ μὲν νόθος ἠνιόχευεν,
 Ἄντιφος αὖ παρέβασκε περικλυτός· ὧ ποτ' Ἀχιλλεύς
 Ἰδῆς ἐν κνημοῖσι διῖδῃ μόσχοισι λύγοισιν, 105
 ποιμαίνοντ' ἐπ' ὅεσσι λαβῶν, καὶ ἔλυσεν ἀποίνων.
 Δῆ τότε γ' Ἀτρεΐδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
 τὸν μὲν ὑπὲρ μαζοῖο κατὰ στῆθος βάλε δουρί·
 Ἄντιφον αὖ παρὰ οὖς ἔλασε ξίφει, ἐκ δ' ἔβαλ' ἵππων.
 Σπερχόμενος δ' ἀπὸ τοῖιν ἐσύλα τεύχεα καλὰ, 110
 γιγνώσκων· καὶ γάρ σφε πάρος παρὰ νηυσὶ θοῆσιν
 εἶδεν, ὅτ' ἐξ Ἰδῆς ἀγαγεν πόδας ὠκύς Ἀχιλλεύς.
 Ὡς δὲ λέων ἐλάφοιο ταχείης νήπια τέκνα

402. Γνήσιον, légitime (un des dix-neuf fils d'Hécube) le génitif était donc frère germain d'Hector et de Paris.

403. Ἐόντας. Aristophane de Byzance lisait, ἐόντε.

404. Παρέβασκε ne signifie pas seulement qu'Antiphus était monté à côté d'Iusus, mais qu'il combattait du haut du char. L'ἵππεύς qui combattait se nomme παραβάτης (ἐπίκουρος παραβάτης), parce qu'il est monté à côté de celui qui mène. Ainsi παρέβασκε équivalait à παραβάτης ἦν. — Virgile, *Énéide*, X, 575 : « Interea bijugis α infert se Lucagus albis In medios, fra- « terque Liger; sed frater habenis Flectit « equos; strictum rotat acer Lucagus α ensem. »

404-105. "Ω. .. ποιμαίνοντ(ε). Zénodote écrivait ὄν, au lieu de ὦ, et entendait, ποιμαίοντα, au lieu de ποιμαίνοντε, rapportant le conjonctif et le participe au seul Antiphus. Voyez plus bas la note du vers 441.

405. Μόσχοισι λύγοισιν. Ce sont deux substantifs, qui signifient tous deux *ostier*, ou *rameau flexible*, et dont la juxtaposition n'est pas plus étonnante, comme le remarque Dübner, que celles qu'on voit ailleurs dans Homère : σὺς κάπρος, ὄρνισιν αἰγυπίοισι, etc. Il est donc inutile de se demander lequel des deux joue ici le rôle d'adjectif. On n'en peut rien savoir. Il vaut mieux expliquer l'expression par développement : *viminibus*, scilicet *viticibus*. Si je comprends bien le commentaire d'A-

pion et Hérodore sur cette expression, les anciens eux-mêmes ont vu ainsi les choses. Eustathe : μόσχους δὲ λύγους τοὺς ἀπαλοὺς δηλοῖ καὶ τρυφεροὺς· καὶ φασιν οἱ περὶ Ἀπίωνα καὶ Ἡρόδωρον, ἀπὸ τῶν ἔτι ἀπαλῶν βοῶν, ὃ ἔστι μόσχον, μετηνέχθαι τὴν λέξιν ἐπὶ τὰ τρυφερὰ καὶ λυγῶδη φυτά. Eustathe fait de μόσχοισι un adjectif; mais les grammairiens qu'il cite, et par conséquent les aristarchiens que ceux-ci avaient copiés, en faisaient le synonyme de φυτοῖς ἀπαλοῖς.

406. Ἀποίνων, pour une rançon. C'est ce que les grammairiens appellent le génitif du prix. Eustathe l'explique par l'ellipse de δια, d'autres par celle de ἀντί. Mais il est probable qu'on ne sous-entendait rien du tout.

409. Παρὰ οὖς. Cet hiatus, qui n'est pas plus choquant que cent autres, a choqué particulièrement certains éditeurs. Quelques-uns lisent παρ' οὖς, et ils prennent le trochée αὖ παρ' pour un spondée, par suite de la valeur possible du ρ, qui compte quelquefois comme lettre double. Heyne propose, αὖτε παρ' οὖς. Bentley avait proposé, αὖθι παρ' οὖς, ou αὖ παρ' ἄρ' οὖς : *horribile dictu!* comme s'écrie Bothe.

444. Σφε (eux deux) prouve que la leçon de Zénodote, ὄν et ποιμαίνοντ(α), vers 404-105, est fautive. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι σφε ἀντὶ τοῦ αὐτοῦς· καὶ οὐκ ἔστι περὶ ἑνὸς ὁ λόγος· ἡ δὲ ἀναφορά πρὸς Ζηνόδοτον.

ρήϊδιως συνέαξε, λαβῶν κρατεροῖσιν ὁδοῦσιν,
 ἐλθὼν εἰς εὐνὴν, ἀπαλόν τέ σφ' ἤτορ ἀπηύρα· 115

ἢ δ' εἴπερ τε τύχησι μάλα σχεδὸν, οὐ δύναται σφιν
 χραισμεῖν· αὐτὴν γάρ μιν ὑπὸ τρόμος αἰνὸς ἰκάνει·
 καρπαλίμως δ' ἤϊξε διὰ ὄρυμά πικνὰ καὶ ὕλην,
 σπεύδουσα, ἰδρώουσα, κραταιοῦ θηρὸς ὑφ' ὄρηϊς·
 ὡς ἄρα τοῖς οὔτις δύνατο χραισμηῆσαι ὄλεθρον 120
 Τρώων, ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ ὑπ' Ἀργείοισι φέβοντο.

Αὐτὰρ ὁ Πείσανδρόν τε καὶ Ἴππόλοχον μενεχάρμην,
 υἱέας Ἀντιμάχοιο δαΐφρονος, ὅς ῥα μάλιστα
 χρυσὸν Ἀλεξάνδροιο δεδεγμένος, ἀγλαὰ δῶρα,
 οὐκ εἶασχ' Ἑλένην δόμεναι ξανθῷ Μενελάῳ· 125

τοῦπερ δὴ δύο παῖδε λάβε κρείων Ἀγαμέμνων,
 εἰν ἐνὶ δίφρῳ ἐόντας, ὁμοῦ δ' ἔχον ὠκέας ἵππους·
 ἐκ γὰρ σφεας χειρῶν φύγον ἠνία σιγαλόεντα,
 τῷ δὲ κυκηθίτην· ὁ δ' ἐναντίον ὤρτο, λέων ὡς,
 Ἀτρεΐδης· τῷ δ' αὐτ' ἐκ δίφρου γουναζέσθην· 130

414. Συνέαξε, *confregit*, a brisé : a broyé; broie.

415. Σφ' pour σφε : à eux deux. Le verbe ἀπαυράω se construit le plus souvent avec deux accusatifs.

416. Εἶπερ, *quamvis*, quoique.

417. Χραισμεῖν, *opitulari*, venir en aide; préserver de la mort; sauver la vie. Homère l'explique trois vers plus bas : χραισμηῆσαι ὄλεθρον.

421. Αὐτοί, eux-mêmes (les Troyens).

422-423. Πείσανδρόν τε.... Pisandre, Hippolochus et leur père Antimaque ne sont connus que par ce que va conter d'eux le poète.

423. Δαΐφρονος n'est qu'une épithète poétique, et dont il est inutile de vouloir préciser ici le sens. Zénonote, qui l'entendait comme un éloge, la trouvait inconvenante, appliquée à un personnage vil et vénal. Il la remplaçait par κακόφρονος. Aristarque qualifie sévèrement cette correction : Ζηνόδοτος, ἀντί τοῦ δαΐφρονος, γράφει κακόφρονος, εὐτελῶς. Antimaque était un personnage considérable parmi les Troyens : c'est tout ce que veut dire le poète, quand il l'honore de la qualification

de *vaillant*, comme s'il s'agissait d'un héros. Dans l'école d'Aristarque, quelques-uns expliquaient δαΐφρονος dans le sens de *prudent* : τῇ βουλῇ τοὺς πολεμίους διεγείροντος. Entendez ici, par πολεμίους, les ennemis des Grecs, c'est-à-dire les Troyens. D'autres prenaient l'épithète pour une ironie. Ce sont là des subtilités.

428. Φύγον. Quelques textes antiques portaient φύγεν. Aristarque a préféré le pluriel, très-commun chez Homère avec les pluriels neutres.

430. Ἀτρεΐδης : τῷ... Ce vers n'a pas un seul dactyle, à moins qu'on n'adopte l'orthographe de Payne Knight ou celle de Bekker : Ἀτρεΐδης, Ἀτρεΐδης. Il n'y a d'analogie en latin que le fameux hexamètre d'Ennius : « Olli respondet rex « Albsi longai. » Même chez Homère, l'exemple est unique dans l'*Iliade* ; et l'*Odyssée* n'en compte pas plus d'un : τῷ δ' ἐν Μεσσήνῃ ξυμβλήτην ἀλλήλοισιν (XXI, 15). Eustathe dit que les anciens, c'est-à-dire les Alexandrins et particulièrement Aristarque, réprouvaient la prédominance du spondée, et ne reconnaissent pour vraiment beaux que les hexamètres

Ζώγρει, Ἄτρεός υἱέ, σὺ δ' ἄξια δέξαι ἄποινα·
πολλὰ δ' ἐν Ἀντιμάχοιο δόμοις κειμήλια κείται,
χαλκός τε χρυσός τε, πολύκμητός τε σίδηρος·
τῶν κέν τοι χαρίσαίτο πατὴρ ἀπερείσι' ἄποινα,
εἰ νῶϊ ζῶω πεπύθουτ' ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.

135

Ὡς τῶγε κλαίοντε προσαυδῆτην βασιλῆα
μειλιχίοις ἐπέεσσιν· ἀμείλικτον δ' ὅπ' ἄκουσαν·

Εἰ μὲν δὴ Ἀντιμάχοιο δαίφρονος υἱέες ἐστὸν,
ὅς ποτ' ἐνὶ Τρώων ἀγορῇ Μενέλαον ἄνωγεν,
ἀγγελίην ἐλθόντα σὺν ἀντιθέῳ Ὀδυσῆϊ,
αὔθι κατακτεῖναι, μηδ' ἐξέμεν ἄψ ἐς Ἀχαιοὺς·
νῦν μὲν δὴ τοῦ πατρὸς ἀεικέα τίσετε λῶδῃν.

140

Ἢ, καὶ Πείσανδρον μὲν ἀφ' ἵππων ὥσε χαμαῖζε,
δουρὶ βαλὼν πρὸς στήθος· ὁ δ' ὕπτιος οὔδει ἐρείσθη.
Ἴππόλοχος δ' ἀπόρουσε, τὸν αὖ χαμαὶ ἐξενάριξεν,
χεῖρας ἀπὸ ξίφει τμηῆσας ἀπὸ τ' αὐχένα κόψας·
ὄλμον δ' ὡς ἔσσευε κυλίνδεσθαι δι' ὀμίλου.

145

où prédomine le dactyle : τὰ τοιαῦτα ἔπη εὐτελῆ φασὶν εἶναι οἱ παλαῖοι, τῆ τῆς στιχοποιίας κατασκευῆ, διὰ τὸ ὀλιγοσύλλαβον· δωδεκασύλλαβοι γὰρ ἐξ ἀνάγκης εἰσὶ τούς γε μὴν ὀλοδακτύλους ἢ πολυδακτύλους μεγαλοπρεπεστέρους κρῖνουσι. — Γουναζέσθην est au figuré : ils suppliaient. Eustathe : οὐ γὰρ δῆπουθεν γούνων ἤπτοντο οἱ ἐκ δίφρου λαλοῦντες.

134-135. Ζώγρει, ... Voyez VI, 46-50 et les notes sur ces cinq vers.

132. Ἐν Ἀντιμάχοιο δόμοις. Zénodote, ἐν Ἀντιμάχου πατρὸς (le mot qui signifie maison sous-entendu).

135. Ζῶω, vulgo ζωούς. Scholies : Ἀρίσταρχος, ζωῶ.

137. Μειλιχίοις, ... ἀμείλικτον. Cette antithèse est tout à fait dans le goût grec.

138. Δῆ ne compte point dans le mètre. Il y a syzygèse; et la voyelle η se fond avec l'α qui commence Ἀντιμάχοιο. Payne Knight écrit εἰ μὲν δ', mais qu'il faut toujours entendre comme s'il y avait εἰ μὲν δῆ. On se rappelle que, pour Homère, δέ et δῆ, c'est le même mot, et que la distinction des sens par l'écriture est postérieure à Homère de plusieurs siècles. L'η,

en tant que voyelle, ne date que du temps de Simonide.

140. Ἀγγελίην, pris adverbialement : en députation. Voyez la note IV, 384. Scholies : ἀγγελίην ἐλθόντα· ἀντὶ τοῦ, εἰς προσθεῖαν.

141. Ἐξέμεν pour ἐξεῖναι : dimittere ; de ἐξίημι, lâcher, laisser partir. Scholies : ἐξεῶσαι, ἐκπέμψαι. Hésychius : ἐξαφεῖναι. L'explication d'Apollonius, ἄξεν, fait supposer qu'il lisait ἀξέμεν. Bothe : « Neque enim fieri poterat ut sobrius a grammaticus ἐξέμεν interpretatus fuerit « ἄξεν. Sed ἀξέμεν repererunt in suis a exemplaribus; idque præferendum duo a vulgato ἐξέμεν, quod nusquam Hō- « merus habet : illud habet, aptissimum a quidem verbum hominibus tuto deducendo a cendis. » On peut dire que les idées exprimées par dimittere et de luere se tiennent d'assez près, pour qu'Apollonius les ait confondues. Rien n'est donc moins prouvé que la leçon ἀξέμεν.

146. Ἀπὸ... ἀπό. Joignez ces deux prépositions aux deux participes : ἀποτιμῆξας, ἀποκόψας.

147. Ὀλμον. Le mot ὄλιμος, dans la

Τοὺς μὲν ἕασ' ὁ δ' ὄθι πλεῖσται κλονέοντο φάλαγγες,
 τῆ ῥ' ἐνδρόσῳ, ἅμα δ' ἄλλοι εὐκνήμιδες Ἀχαιοί.
 Πεζοὶ μὲν πεζοὺς ὄλεκον φεύγοντας ἀνάγκη, 150
 ἵππεῖς δ' ἵππῆας (ὑπὸ δέ σφισιν ὄρτο κονίη
 ἐκ πεδίου, τὴν ὄρσαν ἐρίγδουποι πόδες ἵππων),
 χαλκῷ δηϊδύοντες. Ἀτὰρ κρείων Ἀγαμέμνων
 αἰὲν ἀποκτείνων ἕπετ', Ἀργείοισι κελεύων.
 Ὡς δ' ὅτε πῦρ ἀϊδύλλον ἐν ἀξύλῳ ἐμπέσῃ ὕλη· 155
 πάντῃ τ' εἰλυφῶν ἀνεμος φέρει, οἱ δέ τε θάμνοι
 πρόρριζοι πίπτουσιν, ἐπειγόμενοι πυρὸς ὄρμη·
 ὡς ἄρ' ὑπ' Ἀτρεΐδῃ Ἀγαμέμνονι πῆπτε κάρηνα
 Τρώων φευγόντων· πολλοὶ δ' ἐριαύχενες ἵπποι
 κείν' ὄχεα κροτάλιζον ἀνὰ πτολέμοιο γεφύρας, 160
 ἡνιόχους ποθέοντες ἀμύμονας· οἱ δ' ἐπὶ γαίῃ
 κείατο, γυπέσσιν πολὺ φίλτεροι ἢ ἀλόχοισιν.

langue ordinaire, signifie *un mortier*. Aristarque prend le mot en ce sens. Il tire même de là un argument contre les chorizontes, qui prétendaient que la diction de l'*Iliade* est moins familière que celle de l'*Odyssée* : καὶ ὅτι ἐν Ἰλιάδι εὐτελέσει κέρηται λεξιδοίσι, οὐ μόνον ἐν Ὀδυσσεΐα, χοίνικος (*Odyssée*, XIX, 28) καὶ λύχνου (*Odyssée*, XIX, 34) πρὸς τοὺς χωρίζοντας. D'autres anciens entendaient, par *λίμων*, une boule. Hésychius traduit : une pierre de marbre ronde (περιφερῆς λίθος μάραρος). Les *Scholies* et Eustathe disent à peu près la même chose; mais Eustathe ne repousse point l'interprétation vulgaire; car il ajoute : ἢ σκεῦος κοῖλον ἐκ λίθου ἢ καὶ ξύλου, ἐν ᾧ πίττονται κοπτόμενα ὄσπρια ἢ ἕτερα.

151. Ἴππεῖς. Cette forme contracte déplaît à certains éditeurs. Quelques-uns proposent, ἵππεες; ἵππηας, d'autres ἵππηας δ' ἵππηας, d'autres ἵππηες δ' ἵππηας, avec synizèse d'ηες en une seule syllabe; ou enfin ἵππηε, la forme attique, qui n'est que cette synizèse exprimée par l'écriture. Nous avons vu dans Homère des contractions de toute sorte; et ἵππηε; ressemble à vingt autres, qu'on admet sans difficulté.

155. Ἀξύλω, *incœdula*, qui n'a jamais été coupée. C'est l'explication que préfère

Aristarque : βέλτιον δὲ, ἀφ' ἧς οὐδεὶς ἐξυλίσατο. L'explication par α augmentatif, *abundante en bois*, qu'Aristarque rejette, donne à peu près le même sens. Bothe et d'autres la préfèrent. Buttmann et la plupart des philologues modernes ont adopté l'explication d'Aristarque, qu'ils attribuaient, d'après Eustathe, à Porphyre. Eustathe : ἀξύλος δὲ ὕλη, ἢ θασεΐα καὶ ποῦλύλος, κατὰ ἐπίτασιν· ἢ, κατὰ Ἠορφύριον, ἀφ' ἧς οὐδεὶς ἐξυλεύσατο. Ainsi ἀξύλος ὕλη est synonyme de ξύλογος, mot assez fréquent dans Homère, et qu'on verra dans ce chant même, vers 415. — Virgile a imité la comparaison d'Homère, *Énéide*, X, 405 : « Ac velut, optato ventis æstate coarctis, Dispensa immittit silvis incendia pastor; Correptis subito mediis, extenditur una horrida per latos acies Vulcaenia campos. »

160. Κείν' pour κεινά, c'est-à-dire κενά : vides. — Πτολέμοιο γεφύρας. Voyez la note IV, 374.

161-162. Οἱ δ' ἐπὶ γαίῃ..., mais eux, ils étaient gisants sur la terre, plus agréables à (Teil des) vautours qu'à (celui de leurs) épouses. Au vers 395, Diomède dit, en parlant d'un guerrier gisant sur le champ de bataille : « Il y a autour de lui plus d'oiseaux de proie que de femmes. »

Ἔκτορα δ' ἐκ βελέων ὕπαγε Ζεὺς, ἔκ τε κονίης,
 ἔκ τ' ἀνδροκτασίης, ἔκ θ' αἵματος, ἔκ τε κυδοιμοῦ ·
 Ἄτρείδης δ' ἔπετο, σφεδανὸν Δανυχοῖσι κελεύων. 165
 Οἱ δὲ παρ' Ἴλου σῆμα παλαιοῦ Δαρδανίδαο,
 μέσσον κὰπ πεδίον, παρ' ἔρινεὸν ἐσσεύοντο,
 ἰέμενοι πόλιος· ὁ δὲ κεκληγῶς ἔπετ' αἰεὶ
 Ἄτρείδης, λύθρω δὲ παλάσσετε χεῖρας ἀάπτους.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγὸν ἴκοντο, 170
 ἐνθ' ἄρα δὴ ἴσταντο, καὶ ἀλλήλους ἀνέμιμνον.
 Οἱ δ' ἔτι κὰμ μέσσον πεδίον φοβέοντο, βόες ὧς,
 ἄστε λέων ἐφόβησε, μολῶν ἐν νυκτὸς ἀμολγῶ,
 πάσας τῆ ἰὴ ἀναφαίνεται αἰπὺς ὄλεθρος ·
 τῆς δ' ἐξ αὐχέν' ἔαξε, λαβῶν κρατεροῖσιν ὄδοῦσιν, 175

163-164. Ἐκ βελέων... Les rhéteurs anciens admiraient cette accumulation de synonymes, qui donne une idée si vive des périls auxquels Jupiter dérobe Hector. Il y a un exemple analogue, *Odyssee*, XI, 612 : ὑσμῖναί τε μάχαι τε, φόνοι τ' ἀνδροκτασίαι τε.

165. Σφεδανόν, *vehementer*, fortement : énergiquement. Apollonius : ὁ μὲν Ἄπῳων, σκληρόν· ἐτι δὲ μᾶλλον, ἐπιτεταμένον. On regarde σφεδανός comme identique au fond à σφοδρός. Aristarque fait dépendre σφεδανόν de ἔπετο, et l'entend : avec rapidité (σφενδονηρόν). Quelques-uns traduisaient même : en massacrant tout (φρονεύων, ὀλλύς). Il est bien plus probable qu'Homère caractérise les encouragements donnés aux Grecs par Agamemnon. Curtius rattache σφοδρός, σφενδῶνη et le latin *fundus*, à la même racine que σφαδάζω.

166. Παρ' Ἴλου σῆμα. Voyez la note X, 415.

168. Ἰέμενοι πόλιος, désireux de la ville, c'est-à-dire brûlant de se mettre à couvert derrière leurs remparts. Il s'agit des Troyens, et non des Grecs. *Scholies* : οἱ δὲ δια μέσου τοῦ πεδίου παρὰ τὸ Ἴλου μνημεῖον ἔφυγον πρὸς τὸν ἔρινεόν, σπεύδοντες τὴν πόλιν. On se rappelle que l'ἔρινεός était voisin de la porte Scée. Voyez la note VI, 433.

173. Ἐφόβησε, a mis en fuite. Aristar-

que : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ εἰς φυγὴν ἔτρεψεν. — Ἐν νυκτὸς ἀμολγῶ. D'après les glossographes, c'est-à-dire les plus anciens commentateurs des expressions d'Homère, ἀμολγός était un mot acliéen, synonyme de ἀκμή. Par conséquent, ἐν νυκτὸς ἀμολγῶ signifierait : au plus fort de la nuit ; au milieu de la nuit ; dans la nuit noire. Eustathe : Ἀχαιοὶ δὲ, κατὰ τοὺς γλωσσογράφους, ἀμολγὸν τὴν ἀκμὴν ἔτι τὸ μέσον... καὶ ἄλλως δὲ ἀμολγός, νυκτὸς τὸ πικνόν. Un exemple d'Homère, XXII, 28, montre bien qu'il s'agit de la pleine nuit, puisque alors les étoiles brillent de tout leur éclat. Il n'y a donc pas moyen de tirer ἀμολγός du verbe ἀμέλω, traire ; car il signifierait, le crépuscule. Cette opinion est confirmée par la grammaire comparative. Curtius reconnaît qu'il n'y a rien de commun, pour le sens, entre ἀμέλω et ἐν νυκτὸς ἀμολγῶ. Il rapproche ἀμολγῶ, d'après Léo Meyer, *marakū* (slave ecclésiastique), équivalent du latin *caligo*, ténébre.

174-176. Τῆ δὲ τ' ἰῆ... Suivant Bothe, le lion fait deux victimes : « Dejicit hanc « bovem, et abit : alterius primum cervicem « frangit, deinde sanguinem visceraque « haurit. » La première périt du premier coup : ἰῆ, c'est-à-dire ἰῆ ὄσῳ, μιᾷ ὄσῳ (*una via, uno molo*). La seconde subit des tortures répétées. Mais il est évident que ἰῆ (*une, une seule*) est l'explication de τῆ, celle-là : c'en est une qui ne s'est point

πρῶτον, ἔπειτα δέ θ' αἶμα καὶ ἔγκατα πάντα λαφύσσει·
 ὡς τοὺς Ἀτρεΐδης ἔφερε κρείων Ἀγαμέμνων,
 αἰὲν ἀποκτείνων τὸν ὀπίστατον· οἱ δ' ἐφέβοντο,
 πολλοὶ δὲ πρηγεῖς τε καὶ ὑπτιοὶ ἔκπεσον ἵππων
 Ἀτρεΐδew ὑπὸ χερσίν· περιπρὸ γὰρ ἔρχεῖ ὕεν. 180
 Ἄλλ' ὅτε δὴ τάχ' ἔμελλεν ὑπὸ πτόλιν αἰπύ τε τεῖχος
 ἵξεσθαι, τότε δὴ ῥα πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
 Ἰδῆς ἐν κορυφῇσι καθέζετο πιδῆέσσης,
 οὐρανόθεν καταβάς· ἔχε δ' ἀστεροπὴν μετὰ χερσίν.
 Ἴριν δ' ὠτρυνε χρυσόπτερον ἀγγελέουσαν· 185
 Βάσκ' ἴθι, Ἴρι ταχεῖα, τὸν Ἐκτορι μῦθον ἔνισπε.
 Ὅσρ' ἂν μὲν κεν ὄρᾳ Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,
 θύνοντ' ἐν προμάχοισιν, ἐναίροντα στίχας ἀνδρῶν,
 τόφρ' ἀναχωρεῖτω, τὸν δ' ἄλλον λαὸν ἀνώχθω
 μάρνασθαι δηΐοισι κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην. 190
 Αὐτὰρ ἐπεὶ κ' ἦ δουρὶ τυπεῖς, ἦ βλήμενος ἰῶ,
 εἰς ἵππους ἄλεται, τότε οἱ κράτος ἐγγυαλλίξω,
 κτείνειν εἰσόκε νῆας εὖσσελμους ἀφίκηται,
 δύη τ' ἠέλιος καὶ ἐπὶ κνέφας ἱερὸν ἔλθη.
 Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε ποδῆνεμος ὠκέα Ἴρις, 195
 βῆ δὲ κατ' Ἰδαίων ὄρέων εἰς Ἴλιον ἱρήν.

sauvée assez vite. Le lion la saisit, et la dévore seule. La comparaison, comme dit Dübner, porte sur la fuite même, et nullement sur le nombre des victimes. J'ajoute que l'expression αἰὲν ἀποκτείνων τὸν ὀπίστατον correspond exactement au sens que nous donnons à ἰῆ (la dernière dans la fuite générale).

178. Αἰὲν ἀποκτείνων.... On a vu ce vers, VIII, 342, appliqué à Hector.

179-180. Πολλοὶ δὲ.... Vers marqués d'astérisques et d'obels dans le manuscrit de Venise. Mais, quoi qu'en dise la note d'athétèse, ils sont aussi bien à leur place ici qu'au chant XVI, où Aristarque les renvoie, et où l'on en trouve les membres dispersés (159, 379, 699). Aristophane de Byzance condamnait le premier de ces deux vers, et maintenait le second. Zénodote le avait supprimés tous les deux.

184. Οὐρανόθεν, du ciel, c'est-à-dire du sommet le plus élevé de l'Olympe, qui était dans ce qu'Homère appelle le ciel, dans la région supérieure aux nuages.

186. Βάσκ' ἴθι, tautologie expressive, comme dit Aristarque. Tyrannion écrivait, en un seul mot, βάσκιθι. Nicanor regardait, ἴθι comme un adverbe. — Ταχεῖα, l'adjectif pour l'adverbe. Voyez, VIII, 399, la note sur cette épithète. — Τόν... μῦθον, cette parole : ce message; la volonté que je vais exprimer.

191. Ἡ δουρὶ τυπεῖς, ἦ βλήμενος ἰῶ. Remarquez la différence des verbes, suivant la différence des armes. Aristarque : ἦ διπλῆ, πρὸς τὴν διαφορὰν τοῦ τύψαι καὶ βαλεῖν.

192. Ἄλεται au subjonctif, pour ἄλεται. — Οἱ, à lui : à Hector.

Ἐδρ' υἷὸν Πριάμοιο δαΐφρονος, Ἐκτορα δῖον,
 ἔσταότ' ἔν θ' ἵπποισι καὶ ἄρμασι κολλητοῖσιν·
 ἀγγυῷ δ' ἴσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἴρις·

Ἐκτορ, υἱὲ Πριάμοιο, Δὶ μῆτιν ἀτάλαντε, 200
 Ζεὺς με πατὴρ προσέηκε, τείν τάδε μυθήσασθαι.

ἽΟφρ' ἂν μὲν κεν ὄρᾳς Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,
 θύνοντ' ἐν προμάχοισιν, ἐναίροντα στίχας ἀνδρῶν,
 τόφρ' ὑπόεικε μάχης, τὸν δ' ἄλλον λαὸν ἀνωχθὶ
 μάρνασθαι δηίοισι κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην. 205

Αὐτὰρ ἐπεὶ κ' ἦ δουρὶ τυπεῖς, ἢ βλήμενος ἰῶ,
 εἰς ἵππους ἄλεται, τότε τοι κράτος ἐγγυαλίξει,
 κτείνειν εἰσόκε νῆας εὐσσέλμους ἀφίκηαι,
 δῦή τ' ἠέλιος καὶ ἐπὶ κνέφας ἱερὸν ἔλθη.

Ἦ μὲν ἄρ' ὧς εἰποῦσ' ἀπέβη πόδας ὠκέα Ἴρις· 210

Ἐκτορ δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἄλτο χαμαῖζε,
 πάλλων δ' ὀξέα δοῦρα κατὰ στρατὸν ὦχετο πάντη,
 ὀτρύνων μαχέσασθαι· ἔγειρε δὲ φύλοπιν αἰνῆν.

Οἱ δ' ἐλελίχθησαν, καὶ ἐναντίοι ἔσταν Ἀχαιῶν·
 Ἀργεῖοι δ' ἐτέρωθεν ἐκαρτύναντο φάλαγγας. 215

Ἀρτύνθη δὲ μάχη, στάν δ' ἀντίοι· ἐν δ' Ἀγαμέμνων
 πρῶτος ὄρουσ'· ἔθελεν δὲ πολὺ προμάχεσθαι ἀπάντων.

Ἴσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
 ὅστις δὴ πρῶτος Ἀγαμέμνονος ἀντίον ἦλθεν,
 ἢ αὐτῶν Τρώων, ἢ ἐ κλειτῶν ἐπικούρων. 220

Ἰφιδάμας Ἀντηνοριδῆς, ἧς τε μέγας τε,
 ὅς τράφη ἐν Θρήκῃ ἐριβόλακι, μητέρι μῆλων.

198. Ἐν θ' ἵπποισι καὶ ἄρμασι, expression dédoublée; sur le char que entraînaient ses chevaux.

200. Ἰέ a la première syllabe brève. Voyez la note VI, 130.

201. Τείν est une forme dorienne pour σοί : à toi.

202-209. ἽΟφρ' ἂν μὲν... Iris répète, *mutatis mutandis*, les vers 487-494.

215. Ἐτέρωθεν. Ancienne variante, καὶ αὐτοί.

216. Ἀρτύνθη, *restituta est*, se rétablit. En ce moment, les chances de victoire paraissent égales des deux côtés.

218. Ἴσπετε.... On a lu cette invocation, II, 484. Voyez la note sur ce vers.

219. Ἀντίον, *vulgo* ἀντίος. *Scholies* : Ζηνόδοτος καὶ Ἀριστοφάνης, ἀντίος· Ἀρίσταρχος, ἀντίον, διὰ τοῦ ν.

221. Ἰφιδάμας. Iphidamas est inconnu.

222. Μῆλων. Zénodote, θηρῶν.

- Κισσῆς τόνγ' ἔθρεψε δόμοις ἔνι, τυτθὸν ἐόντα,
 μηροσπάτωρ, ὃς τίκτε Θεανῶ καλλιπάρηρον.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἤβης ἐρικυδέος ἔικετο μέτρον, 225
 αὐτοῦ μιν κατέρυκε, δίδου δ' ὄγε θυγατέρα ἦν·
 γῆμας δ', ἐκ θαλάμοιο μετὰ κλέος ἔικετ' Ἀχαιῶν,
 σὺν δυοκαίδεκα νηυσὶ κορωνίσιν, αἳ οἱ ἔποντο.
 Τὰς μὲν ἔπειτ' ἐν Περκώτῃ λίπε νῆας εἴσας,
 αὐτὰρ ὁ πεζὸς ἐὼν εἰς Ἴλιον εἰληλούθει· 230
 ὃς ῥα τότε Ἀτρεΐδew Ἀγαμέμνωνος ἀντίος ἤλθεν.
 Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
 Ἀτρεΐδης μὲν ἄμαρτε, παραὶ δέ οἱ ἐπράπτει ἔγχος·
 Ἰριδάμας δὲ κατὰ ζώνην, θώρηκος ἐνερθεν,
 νύξ'· ἐπὶ δ' αὐτὸς ἔρεισε, βαρεῖν χεῖρὶ πιθήσας· 235
 οὐδ' ἔτορε ζωστήρα παναίολον, ἀλλὰ πολὺ πρὶν
 ἀργύρω ἀντομένη, μόλιθος ὡς, ἐπράπτει αἰγίμη.
 Καὶ τόγε χεῖρὶ λαβῶν εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
 ἔλκ' ἐπὶ οἷ μεμαῶς, ὥστε λίς· ἐκ δ' ἄρα χειρὸς
 σπάσσατο· τὸν δ' ἄορι πλῆξ' αὐχένα, λῦσε δὲ γυῖα. 240
 Ὡς ὁ μὲν αὔθι πεσὼν κοιμήσατο γάλκεον ὕπνον,

226. Θυγατέρα ἦν. Iphidamas, fils de Théano, avait donc épousé, comme Diomède, sa propre tante.

227. Μετὰ κλέος... Ἀχαιῶν, vers le bruit des Achéens : à la nouvelle de l'expédition des Grecs contre Troie. Didyme : μετὰ τὴν ἀκοὴν τῆς ἐπιστρατείας τῶν Ἑλλήνων κληρόνα ἢ φήμην ἀκούσας, ὅτι ἐπεστράτευσαν τῇ Τροίᾳ. Voyez plus bas, vers 387, μετὰ... ἐρώην. — Il y a un souvenir de ce passage, dans les vers de Virgile, *Énéide*, X, 719-720 : « Venerat « antiquis Corythi de finibus Acron, Graius « homo, infectos linquens profugus hyme- « neos. »

229. Ἐν Περκώτῃ. Percote était un port sur l'Hellespont, entre Abydos et Lampsaque.

234. Κατὰ ζώνην, à la ceinture, c'est-à-dire dans la partie du corps où se place la ceinture. Apollonius : ὁ περὶ τὴν γαστέρα τόπος.

236. Ζωστήρα. Voyez la note IV, 132 sur ζωστήρος ὀχῆες.

237. Ἀργύρω, l'argent, c'est-à-dire les plaques d'argent qui garnissaient le ceinturon.

239. Ὡστε λίς (*vulgo*, λίξ). Il faut l'entendre, selon les Alexandrins, du lion furieux d'avoir été blessé. *Scholies* : καὶ οἱ λέοντες γὰρ ἐφαρπάζουσι τῶν κυνηγετῶν τὰ δόρατα. C'est en ce sens que Virgile a développé la comparaison (*Énéide*, XII, 4) : « ... Penorum qualis in arvis Saucius « ille gravi venantium vulnere pectus, Tum « demum movet arma leo, gaudetque co- « mantes Executius cervicē toros, fixum- « que latronis Impavidus frangit telum, et « frenit ore cruento. » Mais il est bien probable qu'Homère, en disant, *comme un lion*, a voulu dire seulement : *avec une force invincible*. Eschylon écrivait λῆς, avec le cinquantèze; mais Aristarque fait ce mot oxyton. Hérodien : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ὀξύνει, ὁ δὲ Αἰσχρίων περισπᾶ.

241. Ὡς ὁ μὲν... Virgile, *Énéide*, X, 745 : « Olli dura quietus oculus et ferreus « urget Somnus. »

οικτρὸς, ἀπὸ μνηστῆς ἀλόχου, ἀστοῖσιν ἀρήγων,
 κουριδίης, ἧς οὔτι χάριν ἴδε, πολλὰ δ' ἔδωκεν·
 πρῶθ' ἕκατὸν βοῦς δῶκεν, ἔπειτα δὲ χίλι' ὑπέστη,
 αἴγας ὁμοῦ καὶ οἴς, τὰ οἱ ἄσπετα ποιμαίνοντο.

245

Δὴ τότε γ' Ἀτρείδης Ἀγαμέμνων ἐξενάριξεν,
 βῆ δὲ φέρων ἀν' ὄμιλον Ἀχαιῶν τεύχεα καλά.

Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησε Κόων, ἀριδείκετος ἀνδρῶν,
 πρεσβυγενῆς Ἀντηνοριδῆς, κρατερόν βρά εἰ πένθος
 ὀφθαλμοὺς ἐκάλυψε, κασιγνήτοιο πεσόντος.

250

Στῆ δ' εὐράξ σὺν δουρί, λαθὼν Ἀγαμέμνονα δῖον·
 νύξε δὲ μιν κατὰ χεῖρα μέσην, ἀγκῶνος ἔνερθεν·
 ἀντικρὺ δὲ διέσχε φαεινοῦ δουρὸς ἀκωκῆ.

Ῥήγησέν τ' ἄρ' ἔπειτα ἀνάξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
 ἀλλ' οὐδ' ὡς ἀπέληγε μάχης ἠδὲ πολέμοιο,
 ἀλλ' ἐπόρουσε Κόωνι, ἔχων ἀνεμοτρεφὲς ἔγχος.

255

Ἦτοι ὁ Ἰφιδάμαντα κασίγνητον καὶ ὄπατρον
 ἔλκε ποδὸς μεμαῶς, καὶ αὐτεὶ πάντας ἀρίστους·
 τὸν δ' ἔλκοντ' ἀν' ὄμιλον ὑπ' ἀσπίδος ὀμφαλοέσσης
 οὔτησε ζυστῶ χαλκῆρεϊ, λῦσε δὲ γυῖα·

260

243. Ἦς οὔτι χάριν ἴδε, dont il n'avait pas vu la reconnaissance : par laquelle il n'avait pas été payé de retour. N'ayant vécu que peu de jours avec elle, et n'en ayant point eu d'enfants, il avait fait ses dons en pure perte. Eustathe : μάλιστα δὲ χάρις ἐναυθά ἐστὶ τὸ ἐκ τῆς τεκνοποιίας καὶ μακρὰς συμβιώσεως καλόν.

245. Τὰ οἱ ἄσπετα ποιμαίνοντο, qui paissaient pour lui indicibles : dont il possédait des troupeaux innombrables.

248-263. Τὸν δ' ὡς οὖν... Le combat de Coon et d'Agamemnon était un des sujets représentés sur le coffre de Cypselus. L'artiste avait mis à son bas-relief des inscriptions qui ne laissent aucun doute sur ce point. Il y avait, au-dessus du cadavre d'Iphidamas : Ἰφιδάμας, οὗτός τε Κόων περιμάρνεται αὐτοῦ. Il y avait, sur le bouclier d'Agamemnon : οὗτος μὲν Φόθος ἐστὶ βροτῶν, ὁ δ' ἔχων Ἀγαμέμνων. Pausanias, qui a transcrit ces deux vers, nous apprend que l'artiste avait donné à Φόθος

une tête de lion. Cette figure était probablement dans le champ du bouclier, là où Homère n'avait mis que des bossettes de métal. Pausanias ne dit rien de Δεῖμος ni de la Gorgone. Il est probable que Φόθος était la seule figure représentée par le sculpteur sur le bouclier d'Agamemnon.

248. Ἀριδείκετος ἀνδρῶν, *præclarus inter viros*, illustre parmi les guerriers. — Ce Coon, fils aîné d'Antenor, ne nous est pas plus connu que son frère.

251. Εὐράξ, obliquement : de côté. Les grammairiens grecs l'identifiaient à πλευράξ. C'est plutôt un dérivé d'εὐρος, largeur ; car la largeur n'est ni en avant ni en arrière, mais par côté.

256. Ἀνεμοτρεφὲς, nourrie par le vent : fille du vent ; rapide comme le vent. *Didyme* : τὸ κοῦφρον καὶ εὐκίνητον, Il y a d'autres interprétations anciennes ; celle-ci notamment, qui semble un peu bizarre : faite d'un bois nourri par le vent, fortifié

τοῖο δ' ἐπ' Ἴφιδάμαντι κάρη ἀπέκοψε παραστάς.
 Ἔνθ' Ἀντήνορος υἱες, ὑπ' Ἀτρείδῃ βασιλῆϊ
 πότμον ἀναπλήσαντες, ἔδυν δόμον Ἄϊδος εἴσω.

Αὐτὰρ ὁ τῶν ἄλλων ἐπεπωλεῖτο στίχας ἀνδρῶν,
 ἔγχεϊ τ' ἄορι τε, μεγάλοισί τε χερμαδίοισιν, 265
 ὄφρα οἱ αἶμ' ἔτι θερμὸν ἀνήνοθεν ἔξ ὠτειλῆς.

Αὐτὰρ ἐπεὶ τὸ μὲν ἔλκος ἐτέρσεται παύσατο δ' αἶμα,
 ὄξεϊαι δ' ὀδύνας δύνον μένος Ἀτρείδαο.
 Ὡς δ' ὅτ' ἂν ὠδίνουσας ἔχη βέλος ὄξυ γυναιῖκα,
 ὄρμη, τό τε προῖεσι μογοστόχοι Εἰλειθυῖαι, 270
 Ἴρης θυγατέρες, πικρὰς ὠδῖνας ἔχουσαι·
 ὡς ὄξει' ὀδύνας δύνον μένος Ἀτρείδαο.

par le vent, c'est-à-dire faite d'un bois dur et solide.

266. Ἀνήνοθεν (coulait) est, suivant quelques-uns, une forme d'ἀνήθηε, dorien *ανηθηε*. Il vient, suivant d'autres, du verbe ἀνωθω, ἀνέθω, d'où sort pareillement ἄνθος. *Grammatici certant*. Voyez la note II, 219 sur ἐπενήνοθεz.

267. Τό... ἔλκος, cette plaie : la blessure que lui avait faite *Coon*.

268. Δ(έ) équivalait à τότε, *alors*. — On note ici la justesse de l'observation pathologique. C'est quand le sang cesse de couler de la blessure, que la douleur se fait sentir ou s'exaspère. Ce qui était insupportable devient poignant, et bientôt intolérable.

270. Μογοστόχοι. On traduit : *partuum prasides*; expression trop vague. Hérodien explique pourquoi ce mot porte l'accent sur la pénultième: Ἀρίσταρχος παροξύνει ὄραστικῆ γὰρ, φησίν, ἐννοία ἐστίν. οὐ γὰρ αἱ Εἰλειθυῖαι πάσχουσιν, ἕνα προπαροξύνωμεν, ἀλλ' ἐνεργοῦσι κατὰ τῶν τιτουσῶν. Eustathe dit la même chose : τὰ γὰρ τοιαῦτα τῶν συνθέτων, ὡς φασιν οἱ παλαιοὶ, ἐνέργειαν ὑπισχοῦμενα, παροξύνονται, εἰ μὴ κανὼν ἄλλος κωλύει. L'expression d'Hérodien, ἐνεργοῦσι κατὰ τῶν τιτουσῶν, prouve que ce commentateur prenait μογοστόχοι en mauvaise part. Cependant d'autres grammairiens ont supposé, on peut dire en dépit d'Homère, que c'était une épithète favorable. Apollonius : μογοστόχοι· ἡ μογοῦσα καὶ προ-

νοῦσα περὶ τοὺς τόχους. Hésychius et Eustathe répètent cette interprétation; et les modernes expliquent généralement en ce sens. Mais il est évident qu'ici les Ilithyies ne sont point représentées comme aidant, assistant, soulageant les femmes dans les couches laborieuses. C'est tout le contraire. Auvers XIX, 149, Homère montre sa pensée avec plus d'évidence encore. Là, les Ilithyies sont prises pour les douleurs mêmes de l'enfantement. — Εἰλειθυῖαι. Ces déesses n'ont point de légende, et sont une personification fort imparfaite. Homère dit aussi l'Ilithyie, au singulier. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τότε μὲν ἐνικῶς, τότε δὲ πληθυντικῶς Εἰλειθυῖαι λέγει· ἀειθμὸν δὲ αὐτῶν οὐδὲ ὀνόματα παραδίδωσιν, ὡσπερ οὐδὲ Μουσῶν. Suivant Hésiode, il n'y en a qu'une, fille de Jupiter et de Junon. On sait que Junon présidait au mariage. Voilà pourquoi elle a une fille, ou des filles, qui président à la naissance des enfants. — Les vers 269-274 étaient fameux chez les anciens. Plutarque, *Morales*, p. 496, D : « Les femmes disent que ce n'est point Homère qui a écrit cela, mais une Homéride qui avait enfanté, ou qui était encore dans les douleurs. »

272. Ὄξει' pour ὄξεϊαι. Cette élision est impossible, selon quelques philologues. La diphtongue ai ne s'élide en effet d'ordinaire que dans les verbes. Bentley corrige en mettant, au singulier, ὄξει' ὀδύνη δύνει. Bothe propose de lire ὄξεϊαι, dissyllabe par synizesse. Laissons la vulgate.

Ἔς δίφρον δ' ἀνόρουσε, καὶ ἠνίοχῳ ἐπέτελλεν
 νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῆσιν ἐλαυνόμεν· ἤχθετο γὰρ κῆρ.
 Ἦύσεν δὲ διαπρύσιον Δαναοῖσι γεγωνώς·

275

ὦ φίλοι, Ἀργείων ἠγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
 ὑμεῖς μὲν νῦν νηυσὶν ἀμύνετε ποντοπόροισιν
 φύλοπιν ἀργαλέην, ἐπεὶ οὐκ ἐμὲ μητίετα Ζεὺς
 εἶασε Τρώεσσι πανημέριον πολεμίζειν.

ὦς ἔφαθ'· ἠνίοχος δ' ἴμασεν καλλιτέριγας ἵππους
 νῆας ἐπὶ γλαφυράς· τῷ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην·
 ἄφρεον δὲ στήθεα, ραίνοντο δὲ νέρθε κοινή,
 τειρόμενον βασιλῆα μάχης ἀπάνευθε φέροντες.

280

Ἐκτωρ δ' ὡς ἐνόησ' Ἀγαμέμνονα νόσφι κiónτα,
 Τρωσὶ τε καὶ Λυκίοισιν ἐκέκλετο, μακρὸν αὖσας·

285

Τρῶες καὶ Λύκιοι, καὶ Δάρδανοι ἀγγιμαχηταί,
 ἄνερες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς.
 Οἴγχετ' ἀνὴρ ὄριστος, ἐμοὶ δὲ μέγ' εὖχος ἔδωκεν
 Ζεὺς Κρονίδης. Ἄλλ' ἰθὺς ἐλαύνετε μώνυχας ἵππους
 ἰφθίμων Δαναῶν, ἴν' ὑπέρτεροι εὖχος ἄρησθε.

290

ὦς εἰπὼν ὄτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἐκάστου.

ὦς δ' ὅτε πού τις θηρητῆρ κύνας ἀργιόδοντας
 σεύη ἐπ' ἀγροτέρῳ συὲ καπρίῳ, ἢ ἐλέοντι·

ὡς ἐπ' Ἀχαιοῖσιν σεῦε Τρῶας μεγαθύμους

Ἐκτωρ Πριαμίδης, βροτολοιγῶ ἴσος Ἄρηι·

295

Αὐτὸς δ' ἐν πρώτοισι μέγα φρονέων ἐβεβῆκει·

ἐν δ' ἔπεσ' ὑσμίνῃ, ὑπεραεὶ ἴσος ἀέλλη,

ἦτε καθαλλομένη ἰοειδέα πόντον ὀρίνει.

Ἐνθα τίνα πρῶτον, τίνα δ' ὕστατον ἐξενάριζεν

282. Ἄφρεον et στήθεα ne comptent l'un et l'autre que comme dis-syllabes.

288. Ὀριστος pour ὁ ἄριστος, c'est-à-dire ἐκεῖνος ὁ ἄριστος : *ille fortissimus*, le vaillant entre les vaillants.

290. Ὑπέρτεροι, *vulgo* ὑπέρτερον. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, ὑπέρτεροι.

293. Συὲ καπρίῳ, comme συὲ κάπρω : pore-sanglier, c'est-à-dire sanglier. Voyez plus haut la note du vers 405.

297. Ὑπεραεὶ, *desuper flanti*, qui souffle d'en haut : qui fond du haut des airs. La traduction *soufflant au-dessus de nous* serait insuffisante, quoique ὑπέρ semble ne donner que cette idée. *Scholies* : ὑπεραεὶ· ἀντὶ τοῦ, ἀνωθεν φερομένη, ἣτις ἐστὶν ἀπαραφύλακτος καὶ σφοδρότερα. Quelques-uns entendent, par ὑπεραεὶς, soufflant violemment. Au reste, ce mot est un ἄπαξ εἰρημένον.

Ἔκτωρ Πριαμίδης, ὅτε οἱ Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν; 300

Ἀσαῖον μὲν πρῶτα καὶ Αὐτόνοον καὶ Ὀπίτην,
καὶ Δόλοπα Κλυτίδην, καὶ Ὀφέλιον ἠδ' Ἀγέλαον,
Αἴσυμνόν τ' Ὀρόν τε, καὶ Ἴππόνοον μενεχάρμην.
Τοὺς ἄρ' ὄγ' ἠγεμόνας Δαναῶν ἔλεν, αὐτὰρ ἔπειτα
πληθύν· ὡς ὁπότε νέφεα Ζέφυρος στυφελίξῃ 305
ἀργεστᾶο Νότοιο, βαθείῃ λαίλαπι τύπτων·
πολλὸν δὲ τροφί κῦμα κυλίνδεται, ὑψόσε δ' ἄχνη
σικιδναται ἐξ ἀνέμοιο πολυπλάγκτοιο ἰωῆς·
ὡς ἄρα πυκνὰ καρήαθ' ὑρ' Ἐκτορι δάμνατο λαῶν.

Ἔνθα κε λοιγὸς ἔην καὶ ἀμήχανα ἔργα γένοντο, 310
καὶ νύ κεν ἐν νήεσσι πέσον φεύγοντες ἄχαιοι,
εἰ μὴ Τυδείδῃ Διομήδῃ κέκλετ' Ὀδυσσεύς·

Τυδείδῃ, τί παθόντε λελάσμεθα θούριδος ἀλκῆς;
Ἄλλ' ἄγε δεῦρο, πέπον, παρ' ἐμ' ἴστασο· δὴ γὰρ ἔλεγχος 315
ἔσσεται, εἰ κεν νῆας ἔλῃ κορυθαίολος Ἐκτωρ.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Ἦτοι ἐγὼ μενέω καὶ τλήσομαι· ἀλλὰ μίνυθθα
ἡμέων ἔσσεται ἦδος, ἐπεὶ νεφεληγερέτα Ζεὺς

300. Ἐκτωρ... Villoison, d'après le manuscrit de Venise, donne, comme au vers 295: Ἐκτωρ Πριαμίδης βροτολοιγῶ ἴσος Ἄρηϊ. Mais il n'y a point de note qui dise si cette leçon est d'Aristarque. C'était celle de la paradosse alexandrine; car le scholiaste A cite notre vulgate comme variante: βροτολοιγῶ ἴσος Ἄρηϊ. γράφεται, ὅτε οἱ Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν.

304-303. Ἀσαῖον... Aucun de ces guerriers, qu'Homère appelle pourtant des chefs, n'a le moindre renom.

305-306. Νέφεα... Νότοιο, les nuages du Notus: les nuages amoncelés par le Notus.

305. Ζέφυρος. On se souvient que le zéphyre d'Homère est le vent d'ouest, le vent des grandes tempêtes.

306. Ἀργεστᾶο, vulgo ἀργέσταο. Hérodien: ἀπὸ τοῦ ἀργεστής οὐρανόου Βοιωτικῆ γενικῆ ἢ ἀργεστᾶο, προπεριπωμένως. Le mot ἀργεστής, qui n'est dans Homère qu'une épithète, a été pris plus tard pour le nom d'un vent particu-

lier, le vent du nord-ouest. On explique ce mot par *velox*. Il paraît signifier *blanc, blanchâtre, qui amasse les nuages blancs*. Horace, *Odes*, I, VII, 15, donne au Notus l'épithète d'*albus*; mais il nous le représente comme dissipant les nuages et rendant au ciel son éclat; ce qui est exactement le contraire de ce qu'Homère a voulu peindre. C'est le zéphyre qui serait ici *albus*; et c'est le Notus qui est ἀργεστής.

307. Τροφί, neutre de τροφίς, équivalent de τροφίεις (bien nourri, épais, énorme).

313-315. Τυδείδῃ... Les anciens rhéteurs voyaient dans ce discours l'intention de relever le caractère d'Ulysse. *Scholies*: ἡρέμα ἀπαλογεῖται περὶ τῆς ἐν προτέρῃ μάχῃ φυγῆς· τότε γὰρ εἶπεν Ὀδυσσεύς ὅτε τὸ Ἑλληνικὸν κεραυνοῦς ἐφῄθει ὁ Ζεὺς, ἀσιγίτως δὲ ὁ Διομήδης ἀνθίστατο· ἐνταῦθα δὲ οὐδενὸς τοιοῦτου γανομένου, ὀλισθηρῶς μὲν ὁ Διομήδης ἀπέστηκεν· ὁ δὲ Ὀδυσσεύς εὐλόγως μένει.

318. Ἦδος, *usus*, l'avantage (actuel).

Τρωσὶν δὴ βόλεται δοῦναι κράτος ἡέπερ ἤμιν.

Ἡ, καὶ Θυμβραῖον μὲν ἀφ' ἵππων ὤσε χαμᾶζε, 320
δουρὶ βαλὼν κατὰ μαζὸν ἀριστερόν· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
ἀντίθεον θεράποντα, Μολίονα, τοῖο ἀνακτος.

Τοὺς μὲν ἔπειτ' εἶασαν, ἐπεὶ πολέμου ἀπέπαυσαν·
τὼ δ' ἀν' ὄμιλον ἰόντε κυδοίμεον, ὡς ὅτε κάπρω 325
ἐν κυσὶ θηρευτῆσι μέγα φρονέοντε πέσητον·
ὡς ὄλεκον Τρῶας παλιννορμένω· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
ἀσπασίως φεύγοντες ἀνέπνεον Ἔκτορα δῖον.

Ἐνθ' ἐλέτην δίφρον τε καὶ ἀνέρε δῆμου ἀρίστω,
υἷε δ'ὠω Μέροπος Περκωσίου, ὃς περὶ πάντων 330
ἦδ' οὐ μαντοσύνας, οὐδὲ οὖς παιῖδας ἔασκεν
στείχειν ἐς πόλεμον φθισήνορα· τὼ δέ οἱ οὔτι
πειθέσθην· Κῆρες γὰρ ἄγον μέλανος θανάτοιο.

Τοὺς μὲν Τυδεΐδης, δουρικλειτὸς Διομήδης,
θυμοῦ καὶ ψυχῆς κεκαδὼν, κλυτὰ τεύχε' ἀπηύρα.
Ἴππὸδαμον δ' Ὀδυσσεὺς καὶ Ἰπείροχον ἐξενάρειζεν. 335

Ἐνθα σφιν κατὰ ἴσα μάχην ἐτάνυσσε Κρονίων,

319. Βόλεται pour βούλεται : aime mieux. La particule ἦ, comme souvent *quam* en latin, montre qu'il y a une préférence. Villosion donne ἐθέλει, au lieu de βόλεται. Mais cette leçon n'est qu'une glose, passée mal à propos dans plusieurs manuscrits. Aristarque : ἦ διπλῆ, ὅτι βόλεται ἀντὶ τοῦ βούλεται. D'ailleurs, on lit dans *l'Odyssée*, XVI, 387 : ἀλλὰ βόλεσθε. La forme βόλομαι est donc homérique. C'est aussi, selon Curtius, la forme la plus antique du verbe; car c'est la plus rapprochée du latin *colo*, qui appartient à la même racine que βούλομαι.

320-322. Θυμβραῖον.... Thymbrée et Molion sont inconnus.

322. Τοῖο ἀνακτος, *illius ducis*, de ce vaillant chef.

326-327. Αὐτὰρ.... Rapportez ἀσπασίως ἀνέπνεον, et Ἔκτορα ἀφεύγοντες. *Scholies* : τὸ ἐξῆς, φεύγοντες Ἔκτορα δῖον, ἀσπασίως ἀνέπνεον.

328-335. Ἐνθ' ἐλέτην... Les guerriers tués par Diomède et Ulysse sont tous in-

connus.—Virgile s'est souvenu de l'histoire du malheureux devin de Percote. Il Paimitée, *Énéide*, X, 417 : « Fata canens silvis genitor celerat Halesium. Ut senior « leto canentia lumina solvit, Injecere manum Parcae, telisque sacrarunt Evandri. »

318. Ἐλέτην est au duel par syllepse. C'est Diomède seul qui fait cet exploit; car Homère, au vers 333, ne nomme que Diomède. Aristarque : ἦ διπλῆ, ὅτι συλληπτικῶς εἶρηκεν ἐλέτην.... ἐπιφέρει γούν· τοὺς μὲν Τυδεΐδης.

336. Κατὰ ἴσα. Bothe propose d'écrire κατ' ἴσα. Il prétend que la forme ionienne ne doit pas être restreinte au féminin. De cette manière on éviterait des expressions comme κατὰ ἴσα, ἐπὶ ἴσα, α quorum alterum homæoteleuto offendit, alterum « κακοφωνία, utrumque hiatus, cui nolum « digamma illud incertum atque instabile « prætendi. » Il n'est pas plus étonnant de voir au vers 336 κατὰ ἴσα, que d'avoir vu οὐδὲ οὖς au vers 330. Croyons seulement que ces hiatus avaient un remède dans la prononciation. Le digamma est vraisem-

ἔξ Ἰδῆς καθορῶν· τοὶ δ' ἀλλήλους ἐνάριζον.
 Ἦτοι Τυδέος υἱὸς Ἀγαστροφρον οὔτασε δοῦρι·
 Παιονίδην ἦρωα κατ' ἰσχύον· οὐδέ οἱ ἵπποι
 ἐγγύς ἔσαν προφυγεῖν· ἀάσατο δὲ μέγα θυμῷ. 340
 Τοὺς μὲν γὰρ θεράπων ἀπάνευθ' ἔχεν· αὐτὰρ ὁ πεζὸς
 θῦνε διὰ προμάχων, εἴως φίλον ὤλεσε θυμόν.
 Ἔκτωρ δ' ὄξυ νόησε κατὰ στίχας, ὄρωτο δ' ἐπ' αὐτοὺς
 κεκληγῶς· ἅμα δὲ Τρώων εἶποντο φάλαγγας.
 Τὸν δὲ ἰδὼν ῥίγησε βοήην ἀγαθὸς Διομήδης, 345
 αἴψα δ' Ὀδυσσεῖα προσεφώνεεν ἐγγύς ἐόντα·
 Νῶϊν δὴ τόδε πῆμα κυλίνδεται, ὄβριμος Ἔκτωρ·
 ἀλλ' ἄγε δὴ στέωμεν, καὶ ἀλεξώμεσθα μένοντες.
 Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
 καὶ βάλεν, οὐδ' ἀράμαρτε, τιτυσκόμενος κεφαλήσιν, 350
 ἄκρην κακὴ κόρυθα· πλάγχθη δ' ἀπὸ χαλκῶσι χαλκός,
 οὐδ' ἔικετο χροῖα καλόν· ἐρύκακε γὰρ τρυφάλεια
 τρίπτυχος, αὐλώπις, τήν οἱ πόρε Φοῖβος Ἀπόλλων.
 Ἔκτωρ δ' ὦκ' ἀπέλεθρον ἀνέδραμε, μίκτο δ' ὀμίλῳ·
 στή δὲ γνύξ ἐριπῶν, καὶ ἐρείσατο χεῖρι παχείῃ 355
 γαίης· ἄμφι δὲ ὄσσε κελαινὴ νύξ ἐκάλυψεν.
 Ὀφρα δὲ Τυδείδης μετὰ δοῦρατος ὤχετ' ἐρωήν,

blable avec ἴσα comme avec tous les mots analogues. Curtius rapproche de ἴσα le sanscrit *vislu*, qui signifie la même chose que le latin *aque*. — Ἐτάνωσσε, tendit, allongea. Le combat est comparé à une corde fixée aux deux bouts et bien de niveau.

339. Οἱ, *ipsi*, à lui (Agastrophus). — Cet Agastrophus et son père Pœon sont tous deux inconnus.

343. Ἐπ' αὐτούς, sur eux : sur Diomède et Ulysse.

345. Τὸν δὲ ἰδὼν. Ici encore, Bothe propose de corriger l'hiatus, en écrivant τὸν δ' ἐσιδὼν. Mais ἰδεῖν est précisément un des mots pour lesquels on est sûr du digamma. Comparez ἰδῶν et *videns*. On a certainement dit *Fiδῶν*.

348. Στέωμεν, dissyllabe, comme s'il y avait *στῶμεν*. — Μένοντες. Zénodote écrivait μένοντε, au duel.

351. Κακὴ κόρυθα pour κατὰ κόρυθα. Virgile, *Énéide*, XII, 492 : « ... apicem « tamen incita summum Hasta tulit, sum- « masque excussit vertice cristas. »

354. Ἀπέλεθρον : littéralement, *sans mesure*, c'est-à-dire à une grande distance.

355-356. Στή δὲ... Voyez V, 309-310 et les notes sur ces deux vers.

356. Γαίης· ἄμφι δὲ... Vers marqué de l'obel avec l'astérisque, dans le manuscrit de Venise : c'est-à-dire noté comme une répétition vicieuse. suivant Aristarque, ce vers dit trop ici, et n'y est point à sa place : οὐ γέγονε γὰρ σφόδρα πληγῆ, ὡς ἐπ' Αἴαντος. Aristophane de Byzance avait fait la même observation. Zénodote effaçait le vers du texte. Mais pourquoi Hector ne serait-il pas étourdi du coup qu'il a reçu à la tête?

357. Μετὰ δοῦρατος ὤχετ' ἐρωήν, par-

τῆλε διὰ προμάχων, ὅθι οἱ καταείσατο γαίης,
τόφρ' Ἐκτωρ ἄμπνυτο, καὶ ἄψ ἔς δίφρον ὀρούσας
ἐξέλασ' ἔς πληθὺν, καὶ ἀλεύατο Κῆρα μέλαιναν. 360

Δουρὶ δ' ἐπαίσσων προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Ἐξ αὖ νῦν ἔφυγες θάνατον, κύον· ἦ τέ τοι ἄγχι
ἦλθε κακόν· νῦν αὐτέ σ' ἐρύσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων,
ὃ μέλλεις εὐχεσθαι ἰὼν ἐς δοῦπον ἀκόντων.

Ἦ θήν σ' ἐξάνύω γε καὶ ὕστερον ἀντιβολήσας,
εἴ πού τις καὶ ἔμοιγε θεῶν ἐπιτάρροθός ἐστιν. 365
Νῦν αὖ τοὺς ἄλλους ἐπιείσομαι, ὃν κε κηχέω.

Ἦ, καὶ Παιονίδην δουρικλυτὸν ἐξενάριζεν.
Αὐτὰρ Ἀλέξανδρος, Ἐλένης πόσις ἠῦκόμοιο,
Τυδείδῃ ἐπὶ τόξα τιταίνετο, ποιμένι λαῶν, 370
στήλῃ κεκλιμένος, ἀνδροκμήτῳ ἐπὶ τύμβῳ
Ἴλου Δαρδανίδαο, παλαιοῦ δημογέροντος.

Ἦτοι ὁ μὲν θώρηκα Ἀγαστρόφου ἰφθίμοιο
αἶνυτ' ἀπὸ στήθεσφι παναίολον, ἀσπίδα τ' ὤμων,
καὶ κόρυθα βριαρῆν· ὁ δὲ τόξου πῆχυν ἀνελκεν, 375
καὶ βάλεν, οὐδ' ἄρα μιν ἄλιον βέλος ἔκφυγε χειρὸς,
ταρσὸν δεξιτεροῖο ποδός· διὰ δ' ἀμπερὲς ἰὸς
ἐν γαίῃ κατέπηκτο· ὁ δὲ μάλα ἠδὺ γελάσσας

taît vers l'élan de son javelot : partait vers le lieu où s'était élancé son javelot.

358. Γαίης dépend du verbe (génitif local), et non pas de ὄθι. C'est à tort qu'on rapproche, ici, *ubi terrarum*. La traduction exacte est : *ubi defixa fuerat in terram*.

364. Ὡ μέλλεις εὐχεσθαι, à qui tu dois adresser des prières : à qui tu adresses probablement des prières. Eustathe : *στοχαστικῶς εἰρηται*· οὐ γὰρ εἶπεν, ὃ εὐχη, ἀλλ' ὃ μέλλεις, ἡγουν ἔοικας, εὐχεσθαι.

365. Ἐξάνύω est un futur du même genre que celui qu'on verra plus bas, vers 454 : ἐρύουσι, venant après καθαίρησουσι.

367. Τοὺς ἄλλους, ces autres-là. Il montre les Troyens.

374-372. Ἐπὶ τύμβῳ Ἴλου. Voyez la note X, 445.

375. Τόξου πῆχυν n'est, suivant Di-

dyme, qu'un équivalent de τόξον. Chacune des deux cornes qui formaient l'arc se nommait elle-même πῆχυς. Voici les paroles de Didyme : τὸ γὰρ ὄλον τόξον ἐκ δύο κεράτων σύγκειται, ὃν ἐκάτερον πῆχυς καλεῖται. Cependant le mot πῆχυς paraît spécialement désigner la partie par où l'on empoignait l'arc pour tendre la corde. Il est vrai que c'était toujours une portion de l'une des deux cornes.

376. Καὶ βάλεν, et il atteint (Dionède). Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ βάλειν ἀντὶ τοῦ ἐπέτυχεν.

377. Ταρσὸν... ποδός, la plante du pied. Dionède avait plié le genou droit, pour se pencher vers Agastrophus; et voilà comment il présentait la plante de son pied droit aux coups de Paris. *Scholies* : τὸ πλατὺ τοῦ ποδός.

ἐκ λόγου ἀμπήδησε, καὶ εὐχόμενος ἔπος ἦΰδα·

Βέβληται, οὐδ' ἄλιον βέλος ἔκφυγεν· ὡς ὄφελόν τοι 380
 νείατον ἐς κεγεῶνα βαλὼν ἐκ θυμὸν ἐλέσθαι.

Οὕτω κεν καὶ Τρῶες ἀνέπνευσαν κακότητος,
 οἷτε σε πεφρίκασι, λέονθ' ὡς μηκάδες αἶγες.

Τὸν δ' οὐ ταρβήσας προσέφη κρατερός Διομήδης· 385
 Τοξότα, λωδητήρ, κέρα ἀγλαέ, παρθενοπίτα,
 εἰ μὲν δὴ ἀντίβιον σὺν τεύχεσι πειρηθείης,
 οὐκ ἂν τοι χραίσμησι βιὸς καὶ ταρφέες ἰοί·
 νῦν δέ μ' ἐπιγράψας ταρσὸν ποδὸς εὐχραι αὐτως.

380. Βέβληται est un dactyle. La voyelle η compte ici pour une brève, comme souvent dans ὄηιο.

385. Τοξότα (archer) est une injure, dans la bouche de Diomède. L'archer combat de loin; c'est donc un lâche. Cependant Eustathe conteste la conséquence: « Apollon et Diane, dit-il, sont bien des archers. » Aussi joint-il les deux premiers mots du vers. Alors, selon lui, Diomède dit: *Nil archer! ἀλλ' ὕψ' ἔν νοητέον, τοξότα λωδητήρ· ἵνα λέγῃ, ὡ φαύλε τοξότα.* Il y a bien plus d'énergie dans la séparation des expressions; et le scrupule d'Eustathe est enfantin. — Κέρα ἀγλαέ, fier d'un morceau de corne. Diomède traite l'arc avec autant de mépris que l'archer. Les glossographes entendaient κέρα, de la chevelure de Pâris; mais Aristarque maintient qu'il s'agit de la matière de l'arc, et que le mot *corne* est au propre. Apollonius: ὁ δὲ Ἄρισταρχος κυρίως ἀκούει, τὸ τοῦ βοῦς κέρα. Apion et Hérodore, cités par Eustathe, penchent pour l'opinion des glossographes: οἱ γὰρ περὶ Ἡρόδωρον καὶ Ἀπίωνα φασιν ὅτι ἐμπλοκῆς τι γένος; εἰς κέρατος τύπον ἀνεπιέροντο οἱ παλαιοί, καὶ διὰ τοῦτο οὕτως ἐκάλουν αὐτό. Il est certain que les anciens Grecs portaient les cheveux relevés sur le front. Thucydide parle des cigales d'or qui servaient aux Ioniens pour retenir leurs cheveux en toupet. L'Apollon du Belvédère a un toupet, qui ressemble à une petite corne. Mais tout cela n'a aucun rapport avec le passage d'Homère. Il s'agit d'un Troyen, et non d'un Grec. Il s'agit d'un homme qui portait probablement le bonnet phrygien. Enfin,

c'est d'un archer que vient de se moquer Diomède. Quelques modernes préfèrent l'interprétation des glossographes à celle d'Aristarque; mais ils n'en donnent aucune raison qui leur soit propre. Le plus décidé de tous est Bothe. Il instruit contre Aristarque un véritable procès; et voici ses conclusions: « Temere glossographorum interpretationem verbi ἄπαξ εἰρημένου rejecit « Aristarchus, κέρα; arcum intelligens, ita « que ταυτολογίαν inferens poetae. » L'avantage de l'interprétation d'Aristarque, c'est précisément de faire disparaître le so-disant ἄπαξ εἰρημένον. La prétendue tautologie est le développement le plus naturel qui se puisse imaginer; et tout se suit dans la perfection. Les glossographes partaient d'une hypothèse; Aristarque tient compte des faits. De cette façon, κέρα reste de la corne; et Diomède, en raillant le possesseur de ce morceau de corne, a médité à souhait et de l'arc et de l'archer. Il est déjà vengé de ce qu'il va nommer une égratignure. — Παρθενοπίτα fait allusion à la façon impudente dont les libertins guettent les jeunes filles. Eustathe: παρθενοπίτης δὲ, ὁ τὰς παρθένους ὀπιπτεύων, ὃ ἐστὶν ἐπιτηρῶν, οἷα γυναικομανής. Eustathe dit qu'il y avait une autre leçon, παρθενοπίξ, visage efféminé: παρθένοι; εἰσικῶς τὴν ὕψιν. On se rappelle le fameux vers, III, 39: Δύσπαρι, εἶδος ἀριστε, γυναιμανές, ἠπεροπευτά. Cependant παρθενοπίτα semble le vrai mot; car ὀπιπτεύειν γυναικίως est dans Homère (*Odyssee*, XIX, 67).

386. Εἰ μὲν δὴ. Voyez plus haut la note du vers 138.

Οὐκ ἀλέγω, ὡσεὶ με γυνὴ βάλαι ἢ πάϊς ἄφρων·
κωφὸν γὰρ βέλος ἀνδρὸς ἀνάλκιδος οὐτιδανοῖο. 390

Ἦ τ' ἄλλως ὑπ' ἐμεῖο· καὶ εἴ κ' ὀλίγον περ ἐπαύρη,
δξὺ βέλος πέλεται, καὶ ἀκήριον ἀνδρα τίθησιν·
τοῦ δὲ γυναικὸς μὲν τ' ἀμφίδρυφοὶ εἰσι παρειαί,
παῖδες δ' ὄρφανικοί· ὁ δὲ θ' αἵματι γαῖαν ἐρεύθων
πύθεται, οἰωνοὶ δὲ περὶ πλέες ἤδ' ἑρναῖκες. 395

Ὡς φάτο· τοῦ δ' Ὀδυσσεὺς δουρικλυτὸς ἐγγύθεν ἐλθὼν
ἔστη πρόσθ'· ὁ δ' ὀπίσθε καθηζόμενος βέλος ὦκὺ
ἐκ ποδὸς ἔλκ', ὀδύνη δὲ διὰ χροδὸς ἤλθ' ἀλεγεινή.
Ἔς δίφρον δ' ἀνόρουσε, καὶ ἠνιόχῳ ἐπέτελλεν
νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῆσιν ἐλαυνέμεν· ἤχθετο γὰρ κῆρ. 400

Οἰώθη δ' Ὀδυσσεὺς δουρικλυτὸς, οὐδὲ τις αὐτῶ
Ἀργείων παρέμεινεν, ἐπεὶ φόβος ἔλλαβε πάντας·
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμὸν·

Ὡμοὶ ἐγὼ, τί πάθω; Μέγα μὲν κακὸν, αἶ κε φέβωμαι
πληθύν ταρβήσας· τὸ δὲ ῥίγιον, αἶ κεν ἀλώω 405
μοῦνος· τοὺς δ' ἄλλους Δαναοὺς ἐφόβησε Κρονίων.

Ἀλλὰ τί μοι ταῦτα φίλος διελέξατο θυμός;
Οἶδα γὰρ ὅτι κακοὶ μὲν ἀποίχονται πολέμοιο·
ὅς δέ κ' ἀριστεύησι μάχῃ ἐνι, τὸν δὲ μάλα χρεῶ
ἐστάμεναι κρατερῶς, ἦτ' ἔβλητ', ἦτ' ἔβαλ' ἄλλον. 410

Ἔως ὁ ταῦθ' ὤρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
τόφρα δ' ἐπὶ Τρώων στίχες ἤλυθον ἀσπιστῶν·
ἔλσαν δ' ἐν μέσσοισι, μετὰ σφίσι πῆμα τιθέντες.

390. Κωφόν, émoussé : sans pointe; impuissant. *Scholies* : ἀμῆλ' εἰς ἀλγηδὸνα.

392. Ἄνορα, *vulgo* αἰψα. La leçon d'Aristarque, rétablie dans le texte par quelques-uns des derniers éditeurs, précise l'expression, et lui donne plus d'énergie. Chaque coup, comme nous disons en français, tue son homme.

395. Οἰωνοί... C'est la même image que plus haut, vers 162. Voyez la note sur ce vers.

398. Ὀδύνη... « Le tarse est, comme le carpe, une région fibreuse, où les blessures

éveillent une extrême sensibilité. Si Diomède ressent si vivement la douleur, il n'est pas étonnant que Vénus, blessée au carpe, ait poussé de profonds gémissements. » [Daremberg.] Voyez la note V, 352.

411. Ἔως ὁ. Voyez la note I, 493.

413. Μετὰ σφίσι πῆμα τιθέντες, plaçant au milieu d'eux (leur) fléau. Il est impossible, quoi qu'en dise Eustathe, d'entendre autrement ce passage; et c'est ainsi que l'expliquent les *Scholies* : ἐπὶ τῷ ἰδίῳ κκαῶ τοῦτο πράξαντες. On ne voit pas comment cela pourrait donner πῆμα τιθέντες αὐτῶ.

Ὡς δ' ὅτε κάπριον ἀμφὶ κύνες θαλεροὶ τ' αἰζήροι
 σεύωνται, ὁ δὲ τ' εἴσι βαθείης ἐκ ξυλόχοιο, 415
 θήγων λευκὸν ὀδόντα μετὰ γναμπτήσι γένουσσιν·
 ἀμφὶ δέ τ' αἰσσοῦνται· ὑπαὶ δέ τε κόμπος ὀδόντων
 γίγνεται· οἱ δὲ μένουσιν ἄφαρ, δεινὸν περ ἐόντα·
 ὡς ῥα τότε ἄμφ' Ὀδυσῆα, Διὶ φίλον, ἐσσεύοντο
 Τρῶες. Ὁ δὲ πρῶτον μὲν ἀμύμονα Δηϊοπίτην 420
 οὔτασεν ὦμον ὑπερθεῖν, ἐπάλμενος ὀξείῃ δουρί·
 αὐτὰρ ἔπειτα Θόωνα καὶ Ἔννομον ἐξενάρξεν·
 Χερσιδάμαντα δ' ἔπειτα, καθ' ἵππων αἰζάντα,
 δουρὶ κατὰ πρότμησιν ὑπ' ἀσπίδος ὀμφαλοέσσης
 νύξεν· ὁ δ' ἐν κονίησι πεσὼν ἔλε γαῖαν ἀγροσπῶ. 425
 Τοὺς μὲν ἕασ', ὁ δ' ἄρ' Ἴππασίδην Χάροπ' οὔτασε δουρὶ,
 αὐτοκασίγνητον εὐρηγενέος Σώκοιο.
 Τῷ δ' ἐπαλεξήσων Σῶκος κίεν, ἰσθήεος φῶς·
 σπῆ δὲ μάλ' ἐγγυὺς ἰὼν, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·
 Ὡ Ὀδυσσεῦ πολύτανε, δόλων ἄτ' ἤδὲ πόνοιο, 430

Il n'est donc pas vrai que l'expression ait deux sens. Ulysse sera blessé, mais après avoir fait un grand carnage. D'ailleurs, la comparaison suffirait, pour déterminer le sens de πῆμα. — Au lieu de πῆμα τιθέντες, Zénodote écrivait πῆμα δὲ ἔλαυν, et ramenait la virgule après στίσι.

414. Κάπριον. Virgile, *Énéide*, X, 707-715, compare aussi Mézence à un sanglier; mais il n'a pris à Homère que l'idée générale, et il l'a développée à sa façon propre.

416. Θήγων, aiguisant. Ce trait, qui manque dans la comparaison de Virgile, se trouve ailleurs chez le poète latin. C'est dans la description des effets de l'amour, *Georgiques*, III, 225 : « Ipse ruit dentesque « Sabellibus exacuit sus. »

420-426. Δηϊοπίτην.... Tous ces Troyens tués par Ulysse sont des inconnus.

421. Ὑπερθεῖν, ἐπάλμενος. Ordinairement, on néglige de mettre une virgule après ὑπερθεῖν, ce qui rend la phrase amphibologique; car l'adverbe peut dépendre aussi bien de ἐπάλμενος que de οὔτασεν. Chez les anciens, on préférait le sens que nous indiquons ici. Il y avait une autre leçon. Nicanor: σιγμῆ εἰς τὸ ὑπερθεῖν·

οἱ δὲ ὑπερθε μετάλμενος, ἔν' ἧ, ἐκ τοῦ ἀνωθεν μέρους ἀρθείς. Avec la leçon ὑπερθε μετάλμενος, on n'avait pas besoin de virgule.

424. Κατὰ πρότμησιν, *ad umbilicum*, dans la région ombilicale. Le mot πρότμησις est synonyme de ὀμφαλός. Daremberg : « On pourrait, en établissant un rapprochement entre προτέμνω et πρότμησις, admettre que le sens anatomique de πρότμησις vient de la section du cordon ombilical au moment de la naissance de l'enfant. » C'est précisément l'interprétation que préféraient les anciens. *Scholies* : Ἰεροκλής δὲ ὁ Διόνσιος, αὐτὸν τὸν ὀμφαλόν, ἀπὸ τοῦ προσεκτάμενόςθαι. Aristarque : διὰ τὸ πρῶτον ἐν αὐτῷ τέμνεσθαι τεχθέντα τὰ παιδία. Apollonius explique autrement la synonymie. Selon lui. Προφαλός était appelé πρότμησις, parce que c'était la première des parties que l'on coupait dans la victime; mais la πρότμησις est en tout cas pour lui, comme pour Hiéroclès et Aristarque, la région ombilicale : ὁ παρὰ ὀμφαλὸν τόπος.

430. Ἄτ' pour ἄτε, qui est lui-même pour ἄτατε : insatiable.

σήμερον ἢ διοίσις ἐπεύξει Ἰππασίδῃσιν,
 τοιῷδ' ἄνδρε κατακτείνας καὶ τεύχε' ἀπούρας·
 ἢ κεν ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ τυπεὶς ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσης.

Ὡς εἰπὼν οὕτησε κατ' ἀσπίδα πάντοσ' εἴσην.

Διὰ μὲν ἀσπίδος ἦλθε φαεινῆς ὄβριμον ἔγχος, 435
 καὶ διὰ θώρηκος πολυδαιδάλου ἠρήρειστο·

πάντα δ' ἀπὸ πλευρῶν χροὸς ἔργαθεν, οὐδέ τ' ἔασεν
 Παλλὰς Ἀθηναίη μιχθήμεναι ἔγκασι φωτός.

Γνωὸν δ' Ὀδυσσεὺς ὅ οἱ οὔτι τέλος κατακαίριον ἦλθεν·

ἄψ δ' ἀναχωρήσας Σῶκον πρὸς μῦθον ἔειπεν· 440

Ἄ δεῖλ', ἢ μάλα δὴ σε κιχάνεται αἰπὺς ὄλεθρος.

Ἦτοι μὲν ῥ' ἔμ' ἔπαυσας ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι·

σοὶ δ' ἐγὼ ἐνθάδε φημι φόνον καὶ Κῆρα μέλαιναν

ἤματι τῷδ' ἔσσεσθαι· ἐμῷ δ' ὑπὸ δουρὶ δαμέντα

εὐχος ἐμοὶ δώσειν, ψυχὴν δ' Ἄϊδι κλυτοπόλῳ. 445

Ἦ, καὶ ὁ μὲν φύγαδ' αὐτὶς ὑποστρέψας ἐβεβήκει·

τῷ δὲ μεταστρεφθέντι μεταφρένω ἐν δόρῳ πῆξεν

ὤμων μεσσηγύς, διὰ δὲ στήθεσφιν ἔλασσεν.

Δούπησεν δὲ πεσών· ὁ δ' ἐπεύξατο διὸς Ὀδυσσεύς·

Ἦ Σῶχ', Ἰππάσου υἱὲ δαίφρονος, ἵπποδάμοιο, 450

φθῆ σε τέλος θανάτοιο κιχήμενον, οὐδ' ὑπάλυξας.

Ἄ δεῖλ', οὐ μὲν σοίγε πατήρ καὶ πότνια μήτηρ

ὄσσε καθαιρήσουσι θανόντι περ· ἀλλ' οἰωνοί

435-436. Διὰ μὲν.... Voyez III, 357-358 et les notes sur ces deux vers.

437. Πάντα adverbe, pour πάντως. — Χροὸς, vulgo χροά. Scholies : ὅτι χροὸς, αἱ Ἀριστάρχου· Ζηνοδότειος δὲ ἐστὶν ἡ χροά. — Ἐέργαθεν (separavit) équivalait ici à ἀπέσπασε (abstulit).

439. Ὁ dans le sens de ὅτι : que. — Τέλος κατακαίριον, vulgo βέλος κατὰ καίριον. Le mot βέλος (coup porté de loin) est un terme tout à fait impropre, comme répondant à οὐτας, qui désigne une blessure portée de près. Aussi Aristarque avait-il préféré τέλος, et lisait-il κατακαίριον en un seul mot. Il explique τέλος κατακαίριον par τέλος θανάτοιο, c'est-à-dire θά-

νατος, la mort. Voyez plus bas, vers 454. Didyme nous apprend que la leçon d'Aristarque était celle de presque tous les anciens textes : σχεδὸν ἅπανσι. Notre vulgate est la leçon de Zénodote. Lehrs regrette qu'on l'ait superstitieusement respectée, et il trouve la leçon d'Aristarque bien préférable : longe exquisitor. Il a parfaitement raison.

447-449. Τῷ δὲ... Voyez V, 40-42 et les notes sur ces trois vers.

451. Τέλος. Zénodote, βέλος.

453. Καθαιρήσουσι, deducent, abaisseront. Il s'agit proprement des paupières. Eustathe : ἀντὶ τοῦ καθελούσι τὰ βλέφαρα. Scholies : τοὺς ὀφθαλμοὺς κατακλύψουσι.

ὠμησται ἐρύουσι, περί πτερὰ πυκνὰ βαλόντες.
 Αὐτὰρ ἔμ', εἴ κε θάνω, κτεριοῦσί γε δίοι Ἀχαιοί.

455

Ὡς εἰπὼν Σώκοιο δαΐφρονος ὄβριμον ἔγχος
 ἔξω τε χροὸς ἔλκε καὶ ἀσπίδος ὀμφαλοέσσης·
 αἶμα δέ οἱ σπασθέντος ἀνέσσυτο, κῆδε δὲ θυμόν.
 Τρῶες δὲ μεγάθυμοι ὅπως ἴδον αἶμ' Ὀδυσῆος,
 κεκλόμενοι καθ' ὄμιλον ἐπ' αὐτῷ πάντες ἔβησαν.

460

Αὐτὰρ ὅγ' ἐξοπίσω ἀνεγάζετο, αὔε δ' ἑταίρους.
 Τρίς μὲν ἔπειτ' ἤϋσεν, ὅσον κεφαλή χάδε φωτός,
 τρίς δ' ἄϊεν ἰάχοντος Ἀρηΐσιλος Μενέλαος·
 αἶψα δ' ἄρ' Ἀίαντα προσεφώνεεν ἐγγυὸς ἐόντα·

465

Αἴαν Διογενὲς, Τελαμώνιε, κοίρανε λαῶν,
 ἀμφί μ' Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος ἵκετ' αὐτῆ,
 τῷ ἰκέλη, ὡσεὶ ἐ βιώατο μοῦνον ἐόντα
 Τρῶες, ἀποτμηξάντες ἐνὶ κρατεροῇ ὑσμίνῃ.
 Ἄλλ' ἴομεν καθ' ὄμιλον· ἀλεξέμεναι γὰρ ἄμεινον.

470

Δείδω μὴ τι πάθῃσιν ἐνὶ Τρῳέσσι μονωθῆις,
 ἐσθλὸς ἐὼν, μεγάλη δὲ ποθὴ Δαναοῖσι γένηται.

Ὡς εἰπὼν ὁ μὲν ἦρχ', ὁ δ' ἄμ' ἔσπετο ἰσθθεὸς φώς.

Εὐρον ἔπειτ' Ὀδυσῆα Διὶ φίλον· ἀμφὶ δ' ἄρ' αὐτὸν
 Τρῶες ἔπονθ', ὡσεὶ τε θαφροῖνοι θῶες ὄρεσφιν
 ἀμφ' ἔλαρον κεραδὸν βεβλημένον, ὄντ' ἔβαλ' ἀνήρ
 ἰῶ ἀπὸ νευρῆς· τὸν μὲν τ' ἤλυξε πόδεςσιν
 φεύγων, ὄφρ' αἶμα λιαρὸν καὶ γούνατ' ὀρώρη·

475

454. Ὀμησται. Tyrannion écrivait ὠμησται, proprétispomène. — Ἐρύουσι. D'autres lisent ἐρύουσι, le futur ordinaire. Alexion écrivait ἐρυοῦσι, proprétispomène; mais cette orthographe n'a point été admise comme légitime par les grammairiens grecs. — Περί doit être joint à βαλόντες, Homère a dit, II, 345, ἀμφροπῆτο.

455. Αὐτὰρ ἔμ',... Vulgate: Αὐτὰρ ἐπεὶ γε θάνω, κτεριοῦσί με δίοι Ἀχαιοί.

458. Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Ulysse. Aristarque: αὐτῷ τῷ Ὀδυσσεῖ. Zénodote écrivait οὐ, qu'Aristarque regarde comme impropre.

462. Χάδε, de χανθάνω, ἔχαδον, con-

tenir. Ulysse crie aussi fort que pouvait le permettre la tête d'un homme. C'est affaiblir l'expression que de prendre, comme fait Eustathe, κεφαλή φωτός pour un simple équivalent de ἀνήρ. Il n'y a qu'un dieu qui pût crier plus fort qu'Ulysse: il faudrait, par exemple, la tête de Mars. Eustathe croit qu'Homère compare le cri de l'homme à celui de la femme: ὅσον ἐχώρει ἀνήρ, εὐρυφωνότερος ὢν γυναικός. Cette explication est ridicule.

476. Τὸν μὲν τ' ἤλυξε, illum quidem vitavit. C'est le cerf qui n'est pas tombé au pouvoir du chasseur. Scholies: ἐξέφυγε τὸν βαλόντα κυνηγέτην.

αὐτὰρ ἐπειδὴ τόνγε δαμάσεται ὠκύς οἰστός,
ὠμοφάγοι μιν θῶες ἐν οὔρεσι δαρδάπτουσι,
ἐν νέμει σκιερῷ· ἐπὶ τε λῖν ἤγαγε δαίμων 480

σίντην· θῶες μὲν τε διέτρεσαν, αὐτὰρ ὁ δάπτει·
ὡς ῥα τότε ἄμφ' Ὀδυσῆα δαΐφρονα, ποικιλομήτην,
Τρῶες ἔπον πολλοὶ τε καὶ ἄλκιμοι· αὐτὰρ ὄγ' ἥρωσ
αἴσσων ᾧ ἔγχει ἀμύνετο νηλεὲς ἦμαρ.

Αἴας δ' ἐγγύθεν ἦλθε, φέρων σάκος ἤυτε πύργον, 485
στῆ δὲ παρέξ· Τρῶες δὲ διέτρεσαν ἀλλυδίς ἄλλος.
Ἦτοι τὸν Μενέλαος Ἀρήϊος ἔξαγ' ὀμίλου,
χειρὸς ἔχων, εἴως θεράπων σχεδὸν ἤλασεν ἵππους.

Αἴας δὲ Τρώεσσιν ἐπάλαμνος εἶλε Δόρυκλον
Πριαμίδην, νόθον υἱόν· ἔπειτα δὲ Πάνδοκον οὔτα· 490
οὔτα δὲ Λύσανδρον καὶ Πύρασον ἠδὲ Πυλάρτην.

Ὡς δ' ὀπότε πλήθων ποταμὸς πεδίοις κάτεισιν
χειμάρρους κατ' ὄρεσφιν, ὀπαζόμενος Διὸς ὄμβρω,
πολλὰς δὲ δρυὺς ἀζαλέας, πολλὰς δέ τε πεύκας 495
ἐσφέρεται, πολλὸν δέ τ' ἀφυσγετὸν εἰς ἄλλα βάλλει·

ὡς ἔφεπε κλονέων πεδίων τότε φαιδιμος Αἴας,
δαΐζων ἵππους τε καὶ ἀνέρας. Οὐδέ πω Ἐκτωρ
πέυθητ', ἐπεὶ ῥα μάχης ἐπ' ἀριστερὰ μάρνατο πάσης,
ὄχθας πὰρ ποταμοῖο Σκαμάνδρου· τῇ ῥα μάλιστα
ἀνδρῶν πίπτε κάρηνα, βοῆ δ' ἄσθεστος ὀρώρει, 500

480. Σκιερῷ. Zénodote, γλαφυρῷ : épi-
thète tout à fait impropre. Aristarque : ἡ
διπλῆ, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει γλαφυρῷ·
τοῦτο δὲ σπηλαίω ἢ ἀντρῶ οἰκεῖον,
νομάς δὲ ἐχοντι [ὑπὸ] συνδένδρῳ τόπῳ
ἀνάμωστον. — Λῖν, acusatif de λίς.
Didyme : τὸ πλήρες λίνα, ὃ ἐστι
λέοντα, Δωρικῶς.

485. Αἴας... Après ce vers, quelques
textes antiques répétaient le vers VII, 220 :
Χάλκεον, ἑπταβόειον, ὃ οἱ Τυχίος κάμει
τεύγων.

489-491. Δόρυκλον... Ces Troyens tués
par Ajax sont des inconnus.

492. Ὡς δ' ὀπότε... Virgile, *Énéide*,
II, 305 : « aut rapidus montano flu-
« mine torrens, Sternit agros, sternit sata

« laeta boumque labores. » — Au lieu de
κάτεισιν, Zénodote écrivait δίηται.

493. Ὀπαζόμενος, poussé : rendu plus
rapide

495. Ἐσφέρεται, *secum rapit*, entraîne
avec lui : emporte dans ses flots. — Ἀφυσ-
γετὸν, *illuvium*, des immondices. *Scho-
lies* : ἰλυῶδες, συρφετόν. Le mot ἀφυσ-
γετός ne se trouve point ailleurs. On le
rattache à ἀρύσσω, verser.

496. Ἐφεπε... πεδίων, *obibat campum*,
parcourait la plaine. — Κλονέων, *turbans*,
jetant partout le désordre.

498. Ἐπ' ἀριστερά (à gauche) est dit
par rapport à la marche de l'armée grec-
que; car, en venant d'Ilion, Hector avait
le Scamandre à sa droite.

Νέστορά τ' ἄμρι μέγαν καὶ Ἀρήϊον Ἴδομενῆα.
 Ἐκτοῦ μὲν μετὰ τοῖσιν ὀμίλει, μέριμνα φέζων
 ἔγγει θ' ἵπποσύνη τε, νέων δ' ἀλάπαζε φάλαγγας.
 Οὐδ' ἂν πῶ χάζοντο κελεύθου δίοι Ἀχαιοί,
 εἰ μὴ Ἀλέξανδρος, Ἐλένης πόσις ἠϋκόμοιο, 505
 παῦσεν ἀριστεύοντα Μαχάονα, ποιμένα λαῶν,
 ἰῶ τριγλώχινι βαλὼν κατὰ δεξιὸν ὄμων.
 Τῷ ῥα περιόδειςαν μένεα πνεύοντες Ἀχαιοί,
 μὴ πῶς μιν, πολέμοιο μετακλινθέντος, ἔλοιεν.
 Αὐτίκα δ' Ἴδομενεὺς προσεφώνεε Νέστορα δῖον· 510
 ὦ Νέστορ Νηληϊάδῃ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
 ἄγρει, σῶν ὀχέων ἐπιθήσειο· πᾶρ δὲ Μαχάων
 βαινέτω· ἐς νῆας δὲ τάχιστ' ἔχε μώνυχας ἵππους.
 Ἰητρὸς γὰρ ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξις ἄλλων
 [ἰοὺς τ' ἐκτάμνειν ἐπὶ τ' ἤπια φάρμακα πάσσειν]. 515
 ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπήθησε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ.
 Αὐτίκα δ' ὦν ὀχέων ἐπεθήσετο· πᾶρ δὲ Μαχάων
 βαῖν', Ἀσκληπιοῦ υἱὸς ἀμύμονος ἰητῆρος·
 μάστιξεν δ' ἵππους, τῷ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην
 νῆας ἐπὶ γλαφυράς· τῇ γὰρ οἶλον ἔπλετο θυμῷ. 520

503. Ἴπποσύνη, par l'art avec lequel il dirigeait son char (en le lançant sur les ennemis, en renversant, en écrasant les guerriers). Quelques-uns entendent seulement, par ἵπποσύνη, l'adresse d'Hector à combattre du haut d'un char. Alors ce serait à peu près une répétition de ἔγγει.

504. Κελεύθου, *de via*, hors de la route (qui les menait à l'ennemi). Nous dirions : *hors du champ de bataille*.

508. Μένεα πνεύοντες (respirant le courage) n'est ici qu'une épithète honorable. Ce n'est point malgré leur courage qu'ils tremblent pour Machaon. Ils tremblent pour lui, parce qu'ils le voient hors d'état de se défendre.

509. Μὴ πῶς... ἔλοιεν, *ne interficerent*.

512. Ἄγρει, *age*, or ça! *Scholies*: ἄγε δῆ.

515. Ἰοὺς... Ce vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Zénodote ne l'avait pas reçu dans son texte. Aristophane de Byzance l'avait noté comme

interpolé. Aristarque confirme l'athétèse. Aristonicus : ἀθετεῖται, ὅτι οὐκ ἀναγκαῖα ἢ ἔξαιρέτησις· μισοὶ γάρ, εἰ μόνον ἰοὺς ἐκτάμνειν καὶ φαρμακεύειν οἶδεν· καὶ Ἀριστοφάνης προηθέτει· Ζηνοδοτος δὲ οὐδὲ ἔγραψεν. Il est certain que ce vers ôte presque toute valeur à l'expression πολλῶν ἀντάξις ἄλλων, qui disait si bien ce qu'Idoménée veut dire. Cependant quelques modernes le maintiennent comme authentique et légitime. Bothe le trouve même excellent : « Versus temere addubitatus et « pro inani putidoque habitus, quoniam « hæc est descriptio rei medicæ heroum « ieno, hoc est τῆς χειρουργίας, cui arti « experiendæ aptissimum esse ait medi- « cum. »

519. Μάστιξεν δ' ἵππους. Quelques anciens lisaient, μάστιξεν δ' ἐλάαν. C'était sans doute pour rétablir la formule habituelle d'Homère.

520. Νῆας ἐπὶ... Voyez la note X, 514.

Κεβριόνης δὲ Τρῶας ὀρινομένους ἐνόησεν,
Ἐκτορι παρβεβαῶς, καὶ μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·

Ἐκτορ, νῶϊ μὲν ἐνθάδ' ὀμιλέομεν Δαναοῖσιν,
ἐσχατιῇ πολέμοιο δυσηγέος· οἱ δὲ δὴ ἄλλοι
Τρῶες ὀρίνονται ἐπιμῖξ, ἵπποι τε καὶ αὐτοί. 525

Λῖας δὲ κλονέει Τελαμώνιος· εὖ δέ μιν ἔγνω·
εὐρὺ γὰρ ἄμφ' ὤμοισιν ἔχει σάκος. Ἀλλὰ καὶ ἡμεῖς
κεῖσ' ἵππους τε καὶ ἄρμ' ἰθύνομεν, ἔνθα μάλιστα
ἵππῆες πεζοὶ τε, κακὴν ἔριδα προβαλόντες,
ἀλλήλους ὀλέκουσι, βοῆ δ' ἄσβεστος ὄρωρεν. 530

Ὡς ἄρα φωνήσας ἴμασεν καλλίτριχας ἵππους
μάστιγι λιγυρῇ· τοὶ δὲ πληγῆς αἶοντες
ῥίμφ' ἔφερον θοὸν ἄρμα μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιοὺς,
στείβοντες νέκυάς τε καὶ ἀσπίδας· αἶματι δ' ἄζων
νέρθεν ἅπας πεπάλακτο, καὶ ἀντυγες αἰ περὶ δίφρον, 535

ἄς ἄρ' ἀφ' ἵππειων ὀπλέων ῥαθάμιγγες ἔβαλλον,
αἶ τ' ἀπ' ἐπισσώτρων. Ὅ δὲ ἔετο δῦναι ὅμιλον
ἀνδρόρμεον, ῥῆξαι τε, μετάλμενος· ἐν δὲ κυδοιμὸν
ἔχε κακὸν Δαναοῖσι, μίνυνθα δὲ χάζετο δουρί. 540

Αὐτὰρ ὁ τῶν ἄλλων ἐπεπωλεῖτο στίγας ἀνδρῶν
ἔγγεῖ τ' ἄορι τε, μεγάλοισι τε χερμαδίοισιν·
Λῖαντος δ' ἀλέεινε μάχην Τελαμωνιάδα.

522. Παρβεβαῶς est remarquable, appliqué au guerrier qui conduit l'attelage. Homère emploie ordinairement παραβαίνω en parlant de celui qui combat.

528. Κεῖσ(ε). Zénodote écrivait, κεῖθ' (pour κεῖθι) : leçon rejetée par Aristarque comme un solécisme. Il y a mouvement.— ἰθύνομεν au subjunctif, pour ἰθύνομεν.

529. Ἐριδα προβαλόντες (certamen exhibentes) est faiblement rendu dans les Scholies : φιλονείκως ἐρίσαντες. Il s'agit de la lutte la plus terrible et la plus acharnée.

531-536. ἴμασεν... Virgile, *Énéide*, XII, 337 : « Talis equos alacer media inter a praelia Turnus fumantes sudore quatit, a miserabile caesis hostibus insultans; spar-a git rapida ungula rores sanguineos, mix-a taque cruor calcatur arena. »

532. Αἶοντες. Virgile, *Géorgiques*, I, 514 : « ... audit currus habenas. »

537. Αἶ τ(ε), et d'autres, c'est-à-dire d'autres gouttes de sang. — Ἀπ(ό), ab, (venant) de : jaillissant de.

539. Δουρί, vulgo δουρός (avec le même sens). Scholies : Ἀρίσταρχος, δουρί, κατὰ δοτικὴν. Bothe : « Μίνυνθα δὲ α χάζετο δουρός, non multum caelebat a hasta, hoc est, raro cessabat a dimi-cando. » Les Alexandrins expliquaient δουρί ou δουρός, par δόρατος βολῆς : d'un jet de lance, ou à un jet de lance; mais le sens de la phrase revenait toujours à l'idée de lutte sans trêve. Le scholiaste A : ἐπ' ὀλίγον, φησί, συνεπέεκετο. L'autre explication est plus simple, et paraît préférable.

[Ζεὺς γὰρ οἱ νεμεσᾶθ', ὅτ' ἀμείνωνι φωτὶ μάχοιτο.]

Ζεὺς δὲ πατὴρ Αἴανθ' ὑψίζυγος ἐν φόβον ὤρσεν ·
 στῆ δὲ ταφῶν, ὅπιθεν δὲ σάκος βάλεν ἐπταβόειον · 545
 τρέσσε δὲ παπτήνας ἐφ' ὀμίλου, θηρὶ ἔοικώς,
 ἐντροπαλιζόμενος, ὀλίγον γόνυ γουνὸς ἀμείβων.
 Ὡς δ' αἴθωνα λέοντα βοῶν ἀπὸ μεσσαύλοιο
 ἐσσεύαντο κύνες τε καὶ ἀνέρες ἀγροιώται,
 οἷτε μιν οὐκ εἰῶσι βοῶν ἐκ πῖαρ ἐλέσθαι, 550
 πάννουχοι ἐγρήσσοντες · ὁ δὲ κραιῶν ἐρατίζων
 ἰθύει, ἀλλ' οὔτι πρήσσει · θαμέες γὰρ ἄκοντες
 ἀντίον αἰίσσουσι θρασειάων ἀπὸ χειρῶν,
 καιόμεναί τε δεταί, τάσπε τρεῖ ἐσσύμενός περ ·
 ἧῶθεν δ' ἀπονόσφιν ἔβη τετιγῆτι θυμῷ · 555

543. Ζεὺς γὰρ οἱ... Ce vers ne se trouve dans aucun des manuscrits d'Homère. Il est cité dans la *Rhétorique* d'Aristote et dans le traité de Plutarque sur la *Lecture des poètes*. La place où les éditeurs l'ont intercalé paraît assez mal choisie. Heyne : « Si enim Hector *evitavit* Ajacis occursum, « quomodo hoc subjungas, Jovem noluisse « Hectorem in Ajacem incidere, ne cum « fortiore pugnaret? Ita contrarium dictum « oportuit in superioribus, Hectorem te- « tendisse in Ajacem, sed ab Jove fuisse « prohibitum. »

544. Αἴανθ' pour Αἴαντι : élision rare. — Αἴαν(τι)... ἐν φόβον ὤρσεν. Construisez : ἐνώρσε φόβον Αἴαντι. — Φόβον, la fuite (et non pas la crainte).

546. Τρέσσε ne contient pas non plus l'idée de crainte. Homère dit seulement qu'Ajax se retire plus ou moins vite. Voyez la note sur τρεῖν, V, 256. Voss traduit : « Fluchtete dann umschauend in Mänergewühl wie ein Raubthier. » Lehrs approuve cette traduction : « Quanquam « enim de tarde retrocedente proprie non « dicimus *er flüchtet*, tamen in illo *er flüchtete* tete, sentimus vim aoristi, *celeriter in « fugam se conjecit*, de momento quo ce- « leriter retractat, vel, ut fit, tergum ver- « tit; quam primam et propriam vocis « τρεῖν significationem esse putamus, aor- « isto quidem maxime accommodatam. » Nous devons dire que l'école d'Aristarque n'admettait pas le principe du maître dans

toute sa rigueur. La plupart des grammairiens entendaient ici τρέσσε d'un mouvement déterminé par la crainte. *Scholies*: διὰ δέος ὑπειρόρησε.

547. Ἐντροπαλιζόμενος. Voyez la note VI, 496.

548-557. Ὡς δ' αἴθωνα... Zénodote supposait ces vers interpolés, sans doute parce que l'autre comparaison lui paraissait suffisire. Aristarque défend l'authenticité des deux comparaisons : ὁ μὲν γέ λέων πρὸς τὴν πρᾶξιν, ὁ δὲ ὄνος πρὸς τὴν ἐπιμονήν. — Virgile, *Énéide*, IX, 792 : « ...Ceu « sevum turba leonem Quum telis premit « infensis, at territus ille, Asper, acerba « tuens, retro redit; et neque terga Ira « dare aut virtus patitur; nec tendere con- « tra, Ille quidem hoc cupiens, potis est « per tela virosque : Haud aliter retro du- « bius vestigia Turnus Improperata refert, « et mens exæstuat ira. »

549. Ἐσσεύαντο, *volgo* ἐσσεύοντο. Voyez la note XV, 272.

554. Τάσπε τρεῖ, *quas fugit*, devant lesquelles il prend la fuite. Voyez plus haut la note du vers 546. Nous devons remarquer, ici, que le *terrītus* de Virgile semble bien, dans l'intention du poète, un équivalent du τρεῖ d'Homère. Mais on peut dire qu'il se rapporte plutôt à la leçon τρομεῖ, qui était celle d'Aristote, et qui se trouvait sans doute dans plus d'un exemplaire antique. Ainsi le principe d'Aristarque n'est point en défaut.

ὡς Αἴας τότ' ἀπὸ Τρώων τετιμημένος ἦτορ
 ἦε, πόλλ' ἀέκων· περὶ γὰρ δῖε νηυσὶν Ἀχαιῶν.
 Ὡς δ' ὅτ' ὄνος παρ' ἄρουραν ἰὼν ἐβιήσατο παῖδας
 νωθῆς, ᾧ δὴ πολλὰ περὶ ῥόπαλ' ἀμφὶς ἐάγη,
 κείρει τ' εἰσελθὼν βαθὺ λήϊον· οἱ δέ τε παῖδες
 τύπτουσιν ῥοπάλοισι· βίη δέ τε νηπίη αὐτῶν·
 σπουδῆ δ' ἐξήλασσαν, ἐπεὶ τ' ἐκορέσσατο φορβῆς·
 ὡς τότ' ἔπειτ' Αἴαντα μέγαν, Τελαμώνιον υἱόν,
 Τρῶες ὑπέρθυμοι πολυηγερέες τ' ἐπίκουροι,
 νύσσοντες ξυστοῖσι μέσον σάκος, αἰὲν ἔποντο.
 Αἴας δ' ἄλλοτε μὲν μνησάσκετο θούριδος ἀλκῆς,
 αὐτὶς ὑποστρεφθεὶς, καὶ ἐρητύσασκε φάλαγγας
 Τρώων ἵπποδάμων· ὅτε δὲ τρωπάσκετο φεύγειν.
 Πάντας δὲ προέεργε θοὰς ἐπὶ νῆας ὁδεύειν·
 αὐτὸς δὲ Τρώων καὶ Ἀχαιῶν θῦνε μεσηγῦ
 ἰστάμενος· τὰ δὲ δοῦρα θρασειάων ἀπὸ χειρῶν,
 ἄλλα μὲν ἐν σάκει μεγάλῳ πάγεν, ὄρμενα πρόσσω·
 πολλὰ δὲ καὶ μεσσηγῦ, πάρος χροῖα λευκὸν ἐπαυρεῖν,
 ἐν γαίῃ ἴσταντο, λιλαιόμενα χροὸς ἄσαι.
 Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησ' Εὐαίμονος ἀγλαὸς υἱός,
 Εὐρύπυλος, πυκινόισι βιαζόμενον βελέεσσιν,
 στῆ ῥα παρ' αὐτὸν ἰὼν, καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ,
 καὶ βάλε Φαυσιάδην Ἀπισάονα, ποιμένα λαῶν,
 ἦπαρ ὑπὸ πραπίδων, εἴθαρ δ' ὑπὸ γούνατ' ἔλυσεν·

558-574. Ὡς δ' ὅτ' ὄνος... Bekker rejette ces dix-sept vers au bas de la page, et Paley les a mis entre crochets. Voyez le chap. VI de notre *Introduction*, p. cxxxii et cxxxv.

558. Παῖδας, les jeunes garçons (qui le mènent). C'est malgré eux qu'il quitte le chemin, ou qu'il broute autre chose que des chardons ou de l'herbe.

560. Κείρει. La Fontaine, *Fables*, VII, 1 : « *Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.* »

562. Σπουδῆ, *aggre*, à grand'peine. *Scholies* : μόλις, δυσχερῶς.

564. Πολυηγερέες, *vulgo* τηλελήητοί.

Scholies A et V : Ἀρίσταρχος, πολυηγερέες. *Scholies* V : ἐκ πολλῶν ἀγερθέντες.

569. Προέεργε, *prohibebat*, (Ajax) empêchait.

572. Πάγεν pour ἐπάγησαν : se fichèrent ; s'enfoncèrent.

574. Λιλαιόμενα. Dubner : « Le poète prête au javelot le sentiment et le désir de celui qui le lance. » Nous avons vu, IV, 426, une flèche qui *tâchait* de voler à travers la mêlée : μενεαίνων.

578. Φαυσιάδην Ἀπισάονα. Apisaon et son père Phausias sont inconnus.

Εὐρύπυλος δ' ἐπόρουσε, καὶ αἶνυτο τεύχε' ἀπ' ὤμων. 580

Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησεν Ἀλέξανδρος θεοειδῆς
τεύχε' ἀπαινύμενον Ἀπισάονος, αὐτίκα τῶσον
ἔλκετ' ἐπ' Εὐρυπύλῳ, καὶ μιν βάλει μηρὸν οἰστώ
δεξιόν· ἐκλάσθη δὲ δόναξ, ἐβάρυνε δὲ μηρὸν.

Ἄψ δ' ἐτάρων εἰς ἔθνος ἐγάζετο, Κῆρ' ἀλεείνων· 585
ὔσεν δὲ διαπρύσιον Δαναοῖσι γεγωνῶς·

ᾧ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
στῆτ' ἐλελιχθέντες, καὶ ἀμύνετε νηλεὲς ἡμᾶρ
Αἴανθ', ὃς βελέεσσι βιάζεται· οὐδέ ἔφημι
φρυξέσθ' ἐκ πολέμοιο δυσηγέος. Ἀλλὰ μάλ' ἄντην 590
ἴστασθ' ἀμφ' Αἴαντα μέγαν, Τελαμώνιον υἱόν.

ᾧς ἔφατ' Εὐρύπυλος βεβλημένος· οἱ δὲ παρ' αὐτὸν
πλησίοι ἔστησαν, σάκε' ὤμοισι κλιναντες,
δοῦρατ' ἀνασχόμενοι· τῶν δ' ἀντίος ἤλυθεν Αἴας,
στῆ δὲ μεταστρεφθεὶς, ἐπεὶ ἴκετο ἔθνος ἐτάρων. 595

ᾧς οἱ μὲν μάρναντο δέμας πυρὸς αἰθομένοιο.

Νέστορα δ' ἐκ πολέμοιο φέρον Νηλήϊαι ἵπποι
ἰδρῶσαι· ἤγον δὲ Μαχάονα, ποιμένα λαῶν.
Τὸν δὲ ἰδὼν ἐνόησε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
ἐστήκει γὰρ ἐπὶ πρύμνῃ μεγακῆτεϊ νηϊ, 600
εἰσορόων πόνον αἰπὺν ἰωκά τε δακρυόεσσαν.

Αἶψα δ' ἐταῖρον ἐὼν Πατροκλῆα προσέειπεν,
φθεγγάμενος παρὰ νηός· ὁ δὲ κλισίηθεν ἀκούσας
ἔκμολεν, ἴσος Ἄρηϊ· κακοῦ δ' ἄρα οἱ πέλεν ἀρχή.

583. *Ἐλκετ(ο). Quelques anciens lisaient, ἔλκεν ou εἰλκεν. La forme moyenne est plus expressive.

589. Αἶανθ' pour Αἴαντι. Voyez plus haut, vers 544. Zénodote écrivait Αἴαντος βελέεσσι, qui ne pouvait s'entendre qu'en mettant un point devant βιάζεται ou devant βελέεσσι.

593. Πησιόιοι... Ce vers se termine par trois spondées.

596. Δέμας, comme. C'est l'accusatif de δέμας, corps. Le substantif *instar* sert en

latin au même usage. En grec, δίκην, chez les poètes dramatiques, signifie souvent *comme*.

598. Ἰδρῶσαι, *sudantes*, couvertes de sueur.

603-604. Κλισίηθεν (hors de la tente) dépend du verbe ἔκμολεν (il sortit).

604. Κακοῦ δ' ἄρα οἱ πέλεν ἀρχή. Virgile, *Énéide*, II, 97 : « Hinc mihi primo « mali labes. » Patrocle fait en ce moment le premier pas sur la route qui doit le conduire à la mort.

Τὸν πρότερος προσέειπε Μενoitίου ἄλκιμος υἱός · 605

Τίπτε με κιλλήσκεις, Ἀχιλεῦ; τί δέ σε χρεῶ ἔμεϊο;
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς ·

Δῖε Μενoitιάδη, τῷ ἔμῳ κεχαρισμένε θυμῷ,
νῦν δῖω περὶ γούνατ' ἐμὰ στήσεσθαι Ἀχαιοὺς
λισσομένους · χρεῶ γὰρ ικάνεται οὐκέτ' ἀνεκτός. 610

Ἄλλ' ἴθι νῦν, Πάτροκλε Διὶ φίλε, Νέστορ' ἔρειο,
όντινα τοῦτον ἄγει βεβλημένον ἐκ πολέμοιο.
Ἦτοι μὲν τάγ' ὅπισθε Μαχάονι πάντα ἔοικεν,
τῷ Ἀσκληπιάδῃ, ἀτὰρ οὐκ ἴδον ὄμματα φωτός ·
ἵπποι γάρ με παρήϊζαν πρόσσω μεμαυῖαι. 615

Ὡς φάτο · Πάτροκλος δὲ φίλῳ ἐπεπειθεθ' ἑταίρῳ ·
βῆ δὲ θέειν παρά τε κλισίας καὶ νῆας Ἀχαιῶν.

Οἱ δ' ὅτε δὴ κλισίην Νηληϊάδῃω ἀφίκοντο,
αὐτοὶ μὲν ῥ' ἀπέβησαν ἐπὶ χθόνα πουλυβοτέιραν ·
ἵππους δ' Εὐρυμέδων θεράπων λύε τοῖο γέροντος 620
ἕξ ὀχέων · τοὶ δ' ἰδρῷ ἀπεψύχοντο χιτώνων,
στάντε ποτὶ πνοιήν, παρά θῖν' ἄλός · αὐτὰρ ἔπειτα
ἕς κλισίην ἔλθόντες, ἐπὶ κλισμοῖσι καθίζον.

Τοῖσι δὲ τεῦχε κυκειῷ εὐπλόκαμος Ἑκαμήδῃ,
τὴν ἄρετ' ἐκ Τενέδοιο γέρων, ὅτε πέρσεν Ἀχιλλεύς,
θυγατέρ' Ἀρσινού μεγαλήτορος, ἣν οἱ Ἀχαιοὶ 625

606. Τί δέ σε χρεῶ ἔμεϊο; *quid autem tibi opus est me?* L'accusatif σε suppose, dans le grec, ικάνει sous-entendu. — Le χρεῶ ne compte dans le vers que pour une seule syllabe.

609. Περὶ γούνατ(α)... στήσεσθαι est, suivant Eustathe, une périphrase pour γονάσεσθαι. Quelques-uns y voyaient une supplication où les Grecs resteraient debout; mais περι γούνατα signifie, au contraire, qu'ils se courberont respectueusement. Eustathe: ἄλλως γάρ οἱ ικέται οὐχ ἴστανται περὶ γούνατα, κάμπτονται δὲ μάλλον. Le mot ἴστανται, comme stare en latin, est quelquefois réduit, chez les poètes, à l'état d'équivalent du verbe être.

611. Ἐρειο pour ἔρσο, ἔρου: interroge. *Scholies*: ἐρώτησον.

617. Βῆ δὲ θέειν. Ancienne variante, βῆ δ' ἰέναι. Mais θέειν (courir) est évidemment le vrai mot, vu la circonstance.

618. Οἱ, eux, c'est-à-dire Nestor et Machaon.

620. Εὐρυμέδων. Le cocher d'Agamemnon se nommait Eurymédon, comme celui de Nestor. — Τοῖο γέροντος, *illius senis*, de l'illustre vieillard.

624. Κυκειῷ pour κυκεῶ, κυκεῶνα: proprement, *mixture*. Homère va donner une description complète de la préparation de ce breuvage, ou plutôt de cette bouillie, de ce brouet. — Ἑκαμήδῃ. Hécamède et son père Arsinous nous sont absolument inconnus.

626. Οἱ, *ipsi*, pour lui, c'est-à-dire pour Nestor.

ἔξελον, οὐνεκα βουλή ἄριστεύεσκεν ἀπάντων.

ἼΗ σφωῖν πρῶτον μὲν ἐπιπροΐηλε τράπεζαν
καλήν, κυανόπεζαν, εὐύξοον· αὐτὰρ ἐπ' αὐτῆς
χάλκειον κάνεον· ἐπὶ δὲ κρόμμον, ποτῶ ὄψον,
ἠδὲ μέλι χλωρόν, παρὰ δ' ἀλφίτου ἱεροῦ ἀκτὴν·
πὰρ δὲ δέπας περικαλλές, ὃ οἴκοθεν ἦγ' ὁ γεραιός,
χρυσείοις ἤλοισι πεπαρμένον· οὐατα δ' αὐτοῦ
τέσσαρ' ἔσαν, δοιαὶ δὲ πελειάδες ἀμφὶς ἕκαστον
χρύσειαι νεμέθοντο, δῶω δ' ὑπὸ πυθμένεσσι ἦσαν.

630

635

Ἄλλος μὲν μογέων ἀποκινήσασκε τραπεζῆς,
πλεῖον ἔόν· Νέστωρ δ' ὁ γέρων ἀμογητὶ ἄειρεν.
Ἐν τῷ ῥά σφι κύκησε γυνή, εἰκυῖα θεῆσιν,
οἶνω Πραμνεῖω, ἐπὶ δ' αἴγειον κνη τυρόν

629. Κυανόπεζαν. Il ne s'agit point du métal *cyane*, mais seulement d'une couleur. Didyme : κυανῶ τοὺς πόδας χειρισμένην, μελανόπουον. — Ἐπ' αὐτῆς. Ancienne variante, ἐπ' αὐτῆ.

630. Κάνεον, avec l'épithète χάλκειον, est nécessairement un bassin, et non point une corbeille. — Ποτῶ ὄψον, assaisonnement pour la boisson : assaisonnement propre à exciter la soif.

632. ἼΗγ'. Une des deux éditions d'Aristarque donnait, εἶχ'. C'est probablement la première; car ἦγ(ε) est beaucoup plus exact, et dit davantage. — Ὁ γεραιός, l'illustre vieillard.

634. Ἀμφὶς ἕκαστον est, selon Bothe, un solécisme. Il propose ἀμφὶς ἑκάστου, ou ἀμφὶς ἑκάστων : « hoc est ἑκάστου οὐατος, « ἑκάστων οὐάτων, que duo ansæ intelligentiæ sunt utriusvis poculi, superioris α vel inferioris. Vel ponendum est, quod α Heyneus poni jussit, ἀμφὶ ἕκαστον. » Ces corrections sont inutiles. On ne peut guère douter que ἀμφὶς ne soit ici ἀμφὶ même, avec une consonne euphonique pour éviter Phiatu. Voyez ἀμφὶς ἕκαστα, *Odyssée*, XIX, 46.

635. Νεμέθοντο, *pascebantur*. Elles avaient l'air de boire dans la coupe. Didyme : ζώσσαι καὶ πινώσαις ἐόκησαν αὶ πέλειαι. — Δῶω... πυθμένες, deux fonds. Ceci indique que la coupe de Nestor était un δέπας ἀμφικύπελλον, une coupe à double

godet (un des godets tenant lieu de pied, tandis que l'autre reçoit la boisson). Chaque godet avait deux oreilles ou deux anses. Il y avait donc huit colombes. Mais ces colombes étaient fort petites. *Scholies* : λέγει δ' ἂν μικράς τινας, οἷας εἰκόσ ἐπὶ ἐκπάμματος τετορεῦσθαι.

637. Ὁ γέρων semble équivaloir ici à καίπερ ὦν γέρων : malgré sa vieillesse. Nestor appartenait à une génération plus forte que celle qui vivait alors. Cependant les Alexandrins notaient seulement, dans cet ὁ γέρων, un titre d'honneur. Voyez la note XXIV, 777.

639. Οἶνω Πραμνεῖω. Plinie le naturaliste dit que le vin de Pramnè se récoltait dans un canton voisin de Smyrne. On l'estimait encore de son temps : « Et Pramnio, α quod idem Homerus celebravit, etiam « nunc honos durat. Nascitur Smyrnæ re- « gione, juxta delubrum Matris deum. » *Histoire naturelle*, XIV, vi. Suivant d'autres, Pramnè était un vignoble de l'île d'Icaria. *Scholies* : Πράμνη δὲ ὄρος ἐν τῇ Ἰκαρίᾳ οἰνοφόρον. Certains vins d'Éphèse et de Lesbos portaient aussi le nom de vins de Pramnè. Il est possible que *vin de Pramnè* désigne une qualité particulière. Quelques-uns dérivent le mot Πράμνειος du verbe παραμένειν, et le vin de Pramnè est, selon eux, tout vin fort et de garde. Cependant Homère semble bien nommer ici un lieu d'origine. C'est probablement du Pramnè

κνήστι χαλκείῃ, ἐπὶ δ' ἄλφριτα λευκὰ πάλυνεν ·
πινέμεναι δ' ἐκέλευσεν, ἐπεὶ ῥ' ὤπλισσε κυκειῶ.

Τῷ δ' ἐπεὶ οὖν πίνοντ' ἀφέτην πολυκαγκέα δίψαν,
μύθοισιν τέρποντο πρὸς ἀλλήλους ἐνέποντες ·
Πάτροκλος δὲ θύρησιν ἐφίστατο, ἰσόθεος φῶς.

Τὸν δὲ ἰδὼν ὁ γεραιὸς ἀπὸ θρόνου ὦρτο φαινεῖο,
ἔς δ' ἄγε χειρὸς ἐλών, κατὰ δ' ἐδριάσθαι ἄνωγεν.

Πάτροκλος δ' ἐτέρωθεν ἀναίνετο, εἶπέ τε μῦθον ·

Οὐχ ἔδος ἐστὶ, γεραιὲ Διοτρεφές, οὐδέ με πείσεις.

Αἰδοῖος, νεμεσητὸς, ὃ με προέηκε πυθέσθαι

ὄντινα τοῦτον ἄγεις βεβλημένον · ἀλλὰ καὶ αὐτὸς
γιγνώσκω, ὀρώω δὲ Μαχάονα, ποιμένα λαῶν.

Νῦν δὲ ἔπος ἐρέων πάλιν ἄγγελος εἶμ' Ἀχιλῆϊ.

Εὐ δὲ σὺ οἶσθα, γεραιὲ Διοτρεφές, οἶος ἐκεῖνος
δεινὸς ἀνὴρ · τάχα κεν καὶ ἀναίτιον αἰτιώωτο.

Τὸν δ' ἠμεΐβειτ' ἔπειτα Γερήμιος ἱππότα Νέστωρ ·

Τίπτε τ' ἄρ' ὦδ' Ἀχιλεὺς ὀλοφύρεται νῆας Ἀχαιῶν,

ὅσσοι δὴ βέλεσιν βεβλήηται; Οὐδέ τι οἶδεν

πένθεος ὅσσον ὄρωρε κατὰ στρατόν · οἱ γὰρ ἄριστοι

ἐν νηυσὶν κέαται βεβλημένοι οὐτάμενοί τε.

Βέβληται μὲν ὁ Τυδεΐδης, κρατερὸς Διομήδης ·

οὐτάσται δ' Ὀδυσσεὺς δουρικλυτὸς, ἠδ' Ἀγαμέμνων ·

[βέβληται δὲ καὶ Εὐρύπυλος κατὰ μηρὸν δίστοψ' ·]

de Smyrne qu'Homère a voulu parler. C'est là aussi probablement un anachronisme. Quand Smyrne n'existait point encore, il n'y avait probablement point encore de vin de Pramné. — Le vers 639 se termine par trois spondees.

640. « Κνήστι dictum est pro κνήστιι α per contractiōnem, posteriore longa : α alioqui scriptum oportuit κνήστι. » [Bothe.] Au lieu de κνήστι, Bothe préférait cependant κνήστει, l'orthographe ordinaire; mais rien n'oblige à faire aucun changement.

642. Πολυκαγκέα, *peravidam*, très-sèche: très-ardente. *Scholies*: πολλὴν ἔχουσαν ξηρότητα· ὄθεν καὶ ἀγκάνα ξύλα.

645. Ὁ γεραιός, le noble vieillard.

648. Οὐχ ἔδος ἐστὶ, il n'y a pas de siège: ce n'est pas le moment de prendre un siège (le moment de m'asseoir). Didyme: οὐχ ἐστὶ καιρὸς μοι νῦν καθίσεσθαι.

649. Νεμεσητός, sous-entendu ἐστὶ: il est prompt à accuser. *Scholies*: φιλομημφής, ἢ μεμψίμοιρος. Le scholaste de Pierre Victorius: Ἀρίσταργος, μεμψίμοιρος.

652. Πάλιν. .. εἰμ(ι), je vais retourner.

660. Ὁ Τυδεΐδης, ce fils de Tydée: l'illustre fils de Tydée. Aristophane de Byzance supprimait ὁ. Voyez les *Scholies*, au vers XVI, 25, qui est une répétition de celui-ci.

662. Βέβληται.... Ce vers n'est point à

τοῦτον δ' ἄλλον ἐγὼ νέον ἤγαγον ἐκ πολέμοιο,
 ἰῶ ἀπὸ νευρῆς βεβλημένον. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς,
 ἐσθλὸς ἐὼν, Δαναῶν οὐ κήδεται οὐδ' ἐλαίρει. 665
 Ἥ μένει εἰσόκε δὴ νῆες θοαὶ ἄγχι θαλάσσης,
 Ἀργείων ἀέκητι, πυρὸς δηῖοιο θέρωνται,
 αὐτοὶ τε κτεινώμεθ' ἐπισχερώ; Οὐ γὰρ ἐμὴ ἴς
 ἔσθ' οἷη πάρος ἔσκεν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν.
 Εἶθ' ὡς ἠβῶοιμι, βίη δέ μοι ἔμπεδος εἶη, 670
 ὡς ὅπότε Ἥλείοισι καὶ ἡμῖν νεῖκος ἐτύχθη
 ἀμφὶ βοηλασίῃ, ὅτ' ἐγὼ κτάνον Ἴτυμονῆα,
 ἐσθλὸν Ἰππειροχίδην, ὃς ἐν Ἥλιδι ναιετάσκειν,
 ῥύσι' ἐλαυνόμενος. Ὅ δ' ἀμύνων ἦσι βόεσσιν,
 ἔβλητ' ἐν πριύτοισιν ἐμῆς ἀπὸ χειρὸς ἄκοντι, 675
 κὰδ δ' ἔπεσεν, λαοὶ δὲ περίτρεσαν ἀγροῖῳται.
 Δηΐδα δ' ἐκ πεδίου συνελάσσαμεν ἤλιθα πολλήν,
 πεντήκοντα βοῶν ἀγέλας, τόσα πῶεα οἰῶν,
 τόσσα συῶν συβόσια, τόσ' αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν,

sa place. Nestor ne peut pas encore savoir qu'Eurypyle est blessé. Il faut laisser ce vers où on l'a pris, XVI, 27. Les meilleurs manuscrits ne l'ont qu'à cet endroit; et son interpolation ici a été qualifiée à juste titre de sottise et d'ineptie.

668-669. Οὐ γὰρ ἐμὴ ἴς... Cette transition amène un de ces longs récits du temps passé, comme les aime Nestor. Il est aussi ridicule de se fâcher qu'un vieillard parle en vieillard, que de soutenir, comme le font quelques-uns, que rien n'est superflu dans le discours de Nestor à Patrocle, et que l'orateur a poursuivi et accompli une démonstration dans les formes. Assurément Patrocle, après le récit, sera mieux disposé que jamais à combattre; mais c'est à soi-même que Nestor donne satisfaction, en reportant sa pensée avec tant de complaisance vers les années évanouies. Nestor est ici ce qu'il est partout.

671. Ἥμῖν, à nous : aux Pyléens. Les Pyléens étaient voisins des Éléens.

672-673. Ἰτυμονῆα... Itymonee fils d'Ἰππύροχος est inconnu.

674. ῥύσι(α), des gages : des garanties;

de quoi compenser le tort fait à ceux dont les Éléens avaient enlevé le bétail. Eustathe fait des remarques ingénieuses sur l'emploi du mot ῥύσια dans ce passage : τὸ δὲ ῥύσια, πάνυ καιρίως ἐνταῦθα ῥήθην, δηλοῖ τὰ ἀντί τινῶν ῥυόμενα, ὃ ἐστὶν ἐλκόμενα, καὶ ἀντί τῶν προαρπασθέντων ἀρπαζόμενα.

677. Ἥλιθα πολλήν, *abunde magnam* (mais avec le sens le plus étendu). C'est un immense butin. *Scholies* : πάνυ πολλήν.

678. Οἰῶν. Bothe, μήλων. Cette correction fait disparaître l'hiatus; mais elle remplace le mot propre par un terme impropre, puisqu'il va être question des chèvres. Μῆλα, dans Homère, ce sont les moutons et les chèvres. Voyez la note X, 485.

679. Συβόσια. La pénultième compte pour une longue. Dübner : « Dans les mots de quatre syllabes brèves, la poésie épique en allonge une, pour le besoin de l'hexamètre. » Mais ce qui est remarquable ici, c'est que la brève allongée ne soit pas la première syllabe du mot, et qu'elle n'ait pas d'accent.

ἵππους δὲ ξανθὰς ἑκατὸν καὶ πεντήκοντα, 680
 πάσας θηλείας· πολλῆσι δὲ πῶλοι ὑπῆσαν.
 Καὶ τὰ μὲν ἠλασάμεσθα Πύλον Νηληϊῶν εἶσω
 ἐννύχιοι προτὶ ἄστυ· γεγῆθει δὲ φρένα Νηλεὺς,
 οὐνεκά μοι τύχε πολλὰ νέω πόλεμόνδε κινόντι.
 Κήρυκες δ' ἐλίγιονον ἄμ' ἠοῖ φαινομένηφιν, 685
 τοὺς ἴμεν οἷσι χρεῖος ὀφείλετ' ἐν Ἥλιδι δίη·
 οἱ δὲ συναγρόμενοι Πυλίων ἡγήτορες ἄνδρες
 δαίτρουον· πολέσιν γὰρ Ἐπειοὶ χρεῖος ὀφείλον,
 ὡς ἡμεῖς παῦροι, κεκακωμένοι, ἐν Πύλῳ ἤμεν.
 Ἐλθὼν γάρ ῥ' ἐκάκωσε βίη Ἑρακλήϊη, 690
 τῶν προτέρων ἐτέων, κατὰ δ' ἔκταθεν ὄσσοι ἄριστοι.
 Δώδεκα γὰρ Νηληϊῶς ἀμύμονος υἱέες ἤμεν·

680. Ἴππους.... Ce vers se termine par trois spondées.

681. Ὑπῆσαν, *suberant*, étaient dessous (parce qu'ils tettaient, ou parce que la mère à côté de laquelle ils marchaient avait la taille plus haute qu'eux).

682. Πύλον signifie probablement la Pylos de Triphylie. S'il s'agissait de la Pylos de Messénie, le temps indiqué pour y conduire les troupeaux pris aux Éléens serait tout à fait insuffisant. Mais Πύλον peut être pris, en un sens général, pour le pays où régnait Nélée.

683. Νηλεὺς. D'après les poètes postérieurs à Homère, Nélée avait été tué par Hercule. Ici, il est vivant; il a survécu au siège de Pylos.

686. Χρεῖος, une dette. Les créanciers des Éléens sont les Pyliens qui ont souffert des déprédations de l'ennemi. Les *Scholies* attribuent à Aristarque la leçon *χρεῶς*. Mais il changeait alors *ὀφείλετ(ο)* en *ὠφελέετ(ο)*. La vulgate, que nous préférons ici, est la leçon d'Aristophane de Byzance. Les deux leçons ne diffèrent pas tant qu'on pourrait croire. Ce sont simplement les deux manières dont on pouvait transcrire, avec l'alphabet de vingt-quatre lettres, le texte des révisions antérieures au IV^e siècle : ΚΗΡΕΟΣΟΠΗΕΛΕΤ. La vulgate s'accorde mieux avec le texte du vers 698.

688. Ἐπειοὶ. Les Éléens portaient aussi le nom d'Épéens. C'était, suivant la lé-

gende, en souvenir du roi Éréus, père d'Éléus fondateur d'Élís.

689. Παῦροι n'est pas en contradiction avec *πολέσιν*. C'est parce que les Pyliens sont réduits à un *petit nombre*, que *beaucoup* d'entre eux ont eu à pâtir des violences des Épéens.

690. Ἐλθὼν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Homère a fait allusion ailleurs, V, 392-402, à la guerre d'Hercule contre Pylos. Hercule s'était vengé des Pyliens, parce qu'ils n'avaient voulu le recevoir dans leur ville après le meurtre d'Iphitus. C'est depuis ce temps que les Pyliens étaient *παῦροι*, peu nombreux (*κεκακωμένοι*, ayant subi des violences). — Βίη s'accorde avec *ἐλθὼν*, à cause de la signification.

691. Κατὰ se joint à *ἐκταθεν* : *κατέκταθεν*, furent tués (de *κατακτείνω*).

692. Δώδεκα. D'après l'*Odyssée*, Nestor n'aurait eu que deux frères, Chromius et Périclymène. Les anciens chorizontes tiraient de là un argument pour leur thèse. Mais Chromius et Périclymène étaient nés après le massacre. Chromius est même encore vivant à l'époque du siège de Troie, et il est, sous Nestor, un des chefs des Pyliens. Voyez IV, 295. Nestor, Chromius et Périclymène étaient nés de la même mère, Chloris. Aristarque conjecture que les aînés, ceux qui périrent ensemble, étaient nés d'une autre femme de Nélée : *ἐνδὲ-*

τῶν οἶος λιπόμην, οἱ δ' ἄλλοι πάντες ὄλοντο.

Ταῦθ' ὑπερηφανέοντες Ἐπειοὶ χαλκοχίτωνες,
ἡμέας ὑβρίζοντες, ἀτάσθαλα μηχανώντο.

695

Ἐκ δ' ὁ γέρων ἀγέλην τε βοῶν καὶ πῶϊ μέγ' οἴων
εἶλετο, κρινάμενος τριηκόσι' ἠδὲ νομῆας.

Καὶ γὰρ τῷ χρεῖος μέγ' ὀφείλετ' ἐν Ἥλιδι δίη,
τέσσαρες ἀθλοφόροι ἵπποι αὐτοῖσιν ὄχεσφιν,

ἐλθόντες μετ' ἄεθλα· περὶ τρίποδος γὰρ ἔμελλον

700

θεύσεσθαι· τοὺς δ' αὔθι ἀνάξ ἀνδρῶν Λυγείας

κάσχεθε, τὸν δ' ἐλατῆρ' ἀφίει ἀκαχήμενον ἵππων.

Τῶν ὁ γέρων ἐπέων κεχολωμένος ἠδὲ καὶ ἔργων,

ἐξέλετ' ἄσπετα πολλά· τὰ δ' ἄλλ' ἐς δῆμον ἔδωκεν

δαιτρεύειν, μή τις οἱ ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης.

705

χεται δὲ, προγεγονότων αὐτῷ ἐξ ἐτέρας γυναικὸς παιδῶν, ὕστερον ἐκ Κλώριδος τοὺς τρεῖς γεγονέναι.

693. Οἱ δ' ἄλλοι, et eux (savoir) les autres. D'après certaines traditions, Nélée lui-même avait péri, et Nestor seul avait survécu a la destruction de toute sa famille. Dans Homère, Nélée est vivant encore longtemps après la guerre de Pyllos, qui était déjà d'assez loin (τῶν προτέρων ἐπέων) quand Nestor releva la fortune de sa maison.

697. Τριηκόσι(α) a la première syllabe brève. Le pied νοσ-τρι est donc un pur trochée; car on ne peut donner aucune explication de l'allongement de τρι. Il n'y a d'autre raison que la volonté du poète. Les grammairiens anciens ont intercalé γε, si c'est jusqu'à eux que remonte la leçon du manuscrit de Venise : κρινάμενος γε τριηκόσια. Bentley et d'autres corrigent : κρίνας μῆλα τριηκόσια. Bothe propose de remplacer τριηκόσια, trois cents, par τετρηκόσια, quatre cents; mais il convient que τετρηκόσια n'est qu'une hypothèse, puisqu'on ne trouve nulle part cet adjectif dans Homère. On ne le trouve même dans aucun poète quelconque.

699. Τέσσαρες... ἵπποι αὐτοῖσιν ὄχεσφιν, surtout avec un seul cocher (τὸν δ' ἐλατῆρ(α), vers 702), semble bien indiquer un quadrigé. Didyme : ὄπερ καὶ τετρωρον λέγεται· καὶ αὐτὸς δὲ ἐν

Ἄδουσεια (XIII, 81)· Ἥ δ' ὥστ' ἐν πεδίῳ τετράροισι ἄρσενες ἵπποι. Cependant Aristarque n'ose point affirmer qu'il ne s'agisse pas de deux biges, dont l'un était destiné à suppléer l'autre en cas d'accident : ἢ διπλῆ, ὅτι φαντασίαν ὁ τόπος ἔχει, ὡς τετρώρω ἄρματι χρωμένων τῶν ἡρώων. Mais il est difficile d'admettre que le singulier ἐλατῆρα soit dit par syllepse pour le cocher de chacun des deux biges : τὸν ἑκατέρας συνωρίδος.

700. Ἄεθλα. Ainsi il y avait des luttes de chars en Élide dès les temps héroïques. Mais l'institution régulière des fêtes périodiques d'Olympie est postérieure de plusieurs siècles à la guerre de Troie. Homère lui-même, d'après la chronologie reçue, n'a pas connu les Jeux d'Olympie.

701. Θεύσεσθαι... Ce vers se termine par trois spondées.

702. Ἴππων, génitif causal; au sujet des coursiers. De même, au vers suivant, les génitifs qui dépendent de κεχολωμένος.

703. Τῶν équivaux à τούτων, et même à τοιούτων. De même, au vers précédent τόν est pour τούτον, et τά, au vers 706, pour ταῦτα. On peut prendre, à la rigueur, le τά du vers 704 pour un simple article; mais ὁ γέρων doit toujours se traduire comme un titre d'honneur.

705. Δαιτρεύειν... Vers marqué de l'astérisme et de l'obel dans le manuscrit de Venise, comme emprunté à tort à un autre

Ἡμεῖς μὲν τὰ ἕκαστα διείπομεν, ἀμφὶ τε ἄστυ
 ἔρδομεν ἱρὰ θεοῖς· οἱ δὲ τρίτῳ ἤματι πάντες
 ἦλθον ὁμῶς αὐτοὶ τε πολεῖς καὶ μώνυχες ἵπποι,
 πανσυδίῃ· μετὰ δέ σφι Μολίονε θωρήσσοντο,
 παῖδ' ἔτ' ἐόντ', οὐπω μάλα εἰδότε θούριδος ἀλκῆς. 710

Ἔστι δέ τις Θρυόεσσα πόλις, αἰπεῖα κολώνη,
 τηλοῦ ἐπ' Ἀλφειῷ, νεάτη Πύλου ἡμαθόεντος·
 τὴν ἀμφεστρατόωντο διαρραῖσαι μεμαῶτες.
 Ἄλλ' ὅτε πᾶν πεδίον μετεκίαθον, ἄμμι δ' Ἀθήνη
 ἀγγελος ἦλθε θεοῦσ' ἀπ' Ὀλύμπου, θωρήσσεσθαι, 715
 ἔννουχος, οὐδ' ἀέκοντα Πύλον κάτα λαὸν ἄγειρεν,
 ἀλλὰ μάλ' ἐσσυμένους πολεμίζειν. Οὐδέ με Νηλεὺς
 εἶα θωρήσσεσθαι, ἀπέκρυψεν δέ μοι ἵππους·
 οὐ γὰρ πῶ τί μ' ἔφη ἴδμεν πολεμηῖα ἔργα.
 Ἄλλὰ καὶ ὡς ἱππεῦσι μετέπρεπον ἡμετέροισιν, 720
 καὶ πεζός περ ἐὼν, ἐπεὶ ὡς ἄγε νεῖκος Ἀθήνη.
 Ἔστι δέ τις ποταμὸς Μινυήϊος εἰς ἄλλα βάλλων,

passage d'Homère. Mais la note d'athétèse n'est point convaincante. Bothe : « Dam-
 nat hunc versus Scholiastes A (lisez,
 Aristarque), quem ne perscriptum qui-
 dem esse ait a Zenodoto, peperamque
 « illatum ex *Odyssea* I (IX), 42, 549,
 « quibus locis præda dicitur justis æquis-
 que portionibus divisa; quod hic factum
 « negat. Sed ἴσης ellipsi haud insolita est
 « ἴσης μοίρης, recteque *Scholia* : ἴσης,
 « τῆς ἐπὶ τὸ δίκαιον καὶ ἴσον ἐχούσης,
 « hoc est justæ parisque damno portionis. »
 Ces raisons sont excellentes; et il n'y a pas
 de motif vraiment grave pour mettre le
 vers entre crochets.

706. Ἀμφὶ τε ἄστυ équivalent à καὶ ἐν
 ἄστυ ἀμφί, et dans tous les quartiers de
 la ville.

709. Μολίονε, les deux Molions ou les
 Molionides, c'est-à-dire Ctéatus et Eury-
 tius, fils de Neptune et de Molione fille de
 Molius. D'après une tradition postérieure
 à Homère, ils n'avaient à eux deux qu'un
 seul corps; mais Homère les représente
 comme deux personnes bien distinctes.
 On les voit, XXIII, 638-642, vainere

Nestor à la course des chars. Ils étaient
 jumeaux, et ne se quittaient jamais. Ils
 avaient, comme dit un scholiaste, une
 seule âme en deux corps.

714. Θρυόεσσα πόλις. C'est la même
 ville nommée Θρούον, II, 592, et la même
 aussi qu'Épitation sur l'Alphée. Aristarque :
 ὅτι ἦν ἐν τῷ Καταλόγῳ εἶρηκε Θρούον,
 νῦν Θρυόεσσαν (πόλιν) λέγει.

712. Πύλου. Pylos désigne ici le royaume
 de Nélée, la contrée dont Pylos était la
 capitale.

714. Δ(ε) équivalent à *tam*, alors.

715. Ἄγγελος.... Ce vers se termine
 par trois spondées.

717. Ἐσσυμένους se rapporte à λαὸν
 (le peuple). C'est l'accord πρὸς τὸ σημα-
 νόμενον.

721. Ἄγε νεῖκος, *duxit rixam*, mena
 la lutte (ou le combat). Minerve trouve
 moyen de faire briller son favori. Le der-
 nier traducteur latin admet ici une dou-
 ble ellipse : (*me*) *duxit* (*ad*) *pugnam*. C'est
 une ressource à laquelle il était parfaite-
 ment inutile de recourir.

722-723. Μινυήϊος.... Le Minyius d'Ho-

- ἐγγύθεν Ἀρήνης, ὅθι μείναμεν Ἡῶ δι᾿ ἄν
 ἱππῆες Πυλίων, τὰ δ' ἐπέρρεον ἔθνεα πεζῶν.
 Ἐνθεν πανσυδίη, σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες, 725
 ἔνδοι ἰκόμεσθ' ἱερὸν ῥόον Ἀλφειοῖο.
 Ἐνθα Διὶ ῥέξαντες ὑπερμενεῖ ἱερὰ καλὰ,
 ταῦρον δ' Ἀλφειῶ, ταῦρον δὲ Ποσειδάωνι,
 αὐτὰρ Ἀθηναίη γλαυκώπιδι βοῦν ἀγελαίην,
 δόρπον ἔπειθ' ἐλόμεσθα κατὰ στρατὸν ἐν τελέεσσιν· 730
 καὶ κατεκοιμήθημεν ἐν ἔντεσιν οἷσιν ἕκαστος,
 ἀμφὶ ῥοᾶς ποταμοῖο. Ἄτὰρ μεγάθυμοι Ἐπειοὶ
 ἀμψίσταντο δὴ ἄστυ διαπραθείην μεμαῶτες.
 Ἀλλὰ σφι προπάροιθε φάνη μέγα ἔργον Ἀρης.
 Εὔτε γὰρ ἥελιος φαέθων ὑπερέσχεθε γαίης, 735
 συμφερόμεσθα μάχη, Δί' τ' εὐχόμενοι καὶ Ἀθήνη.
 Ἀλλ' ὅτε δὴ Πυλίων καὶ Ἐπειῶν ἔπλετο νεῖκος,
 πρῶτος ἐγὼν ἔλον ἄνδρα, κόμισσα δὲ μώνυχας ἵππους,
 Μούλιον αἰγμητήν· γαμβρὸς δ' ἦν Λυγείας,
 πρεσβυτάτην δὲ θύγατρ' εἶχε ξανθὴν Ἀγαμήδην, 740
 ἥ τόσα φάρμακα ἤδη ὄσα τρέφει εὐρεῖα χθῶν.
 Τὸν μὲν ἐγὼ προσιόντα βάλον χαλκῆρ᾽ ἄουρι·
 ἤριπε δ' ἐν κονίησιν· ἐγὼ δ' ἐς δόρπον ὀρούσας
 στῆν ῥα μετὰ προμάχοισιν. Ἄτὰρ μεγάθυμοι Ἐπειοὶ
 ἔτρεσαν ἄλλουδὶς ἄλλος, ἐπεὶ ἴδον ἄνδρα πεσόντα, 745

mère se nomma plus tard Anigrus; et la ville d'Aréné, Samicon. Elle était sur la côte, dans la Triphylie. Il y avait en Messénie une autre ville d'Aréné; mais ce n'est pas celle dont parle Nestor.

724. Τά, *illa*, est déterminé plus loin par ἔθνεα.

726. Ἐνδοιοι, *meridiani*, au milieu du jour.

728. Ταῦρον δ' Ἀλφειῶ. Bothe : « *Ma-gno fluvio magnum et forte animal, cui a similes vel cornibus vel toto corpore fluvii vii majores celebresque effingebantur, a velut Eurotas, Asopus, Cephisus.* »

729. Ἀγελαίην, *gregalem*, qui pait dans le troupeau : qui n'a point encore été soumise au joug.

730. Δόρπον. Zénodote écrivait *δεῖπνον*, expression fautive. Aristarque : *δόρπον δὲ λέγει τὴν ἑσπερινὴν τροφήν· εὐθέως γὰρ κατακοιμῶνται.* — Ἐν τελέεσσιν, par compagnies (chaque soldat à son rang dans le corps d'armée). Eustathe : *τέλη δὲ καὶ ἐνταῦθα τὰ στρατιωτικὰ λέγει τάγματα.* Voyez la note X, 56.

740. Μούλιον.... Ce vers, sauf le premier pied, n'est composé que de spondaées. Voyez la note I, 11. — *Mulius* est inconnu; mais *Augias*, son beau-père, est célèbre.

745. Ἐτρέσαν, s'enfuirent. On peut ajouter ici, sans inconvénient, l'idée de crainte; mais il vaut mieux traduire rigoureusement. Voyez plus haut la note du vers 546.

ἡγεμόν' ἱππήων, ὃς ἀριστεύεσκε μάχεσθαι.
 Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπόρουσα, κελαινῆ λαίλαπι ἴσος·
 πεντήκοντα δ' ἔλον δίφρους, δύο δ' ἀμφίς ἕκαστον
 φῶτες ὁδᾶξ ἔλον οὔδας, ἐμῶ ὑπὸ δουρὶ θαμέντες.
 Καὶ νύ κεν Ἀκτορίωνε Μολίονε παῖδ' ἀλάπαζα, 750
 εἰ μὴ σφωε πατὴρ εὐρυκρείων Ἐνοσίχθων
 ἐκ πολέμου ἐσάωσε, καλύψας ἡέρι πολλῆ.
 Ἐνθα Ζεὺς Πυλίοισι μέγα κράτος ἐγγυάλιξεν·
 τόφρα γὰρ οὖν ἐπόμεσθα διὰ σπιδέος πεδίοιο,
 κτείνοντές τ' αὐτοὺς ἀνὰ τ' ἔντεα καλὰ λέγοντες, 755
 ὄφρ' ἐπὶ Βουπρασίου πολυπύρου βήσασαμεν ἵππους,
 πέτρης τ' Ὀληνίης, καὶ Ἀλεισίου ἔνθα κολώνη
 κέκληται· ὅθεν αὖτις ἀπέτραπε λαὸν Ἀθήνη.
 Ἐνθ' ἄνδρα κτείνας πύματον λίπον· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
 ἄψ ἀπὸ Βουπρασίοιο Πύλονδ' ἔχον ὠκέας ἵππους, 760
 πάντες δ' εὐχετόωντο θεῶν Διὶ, Νέστορι τ' ἀνδρῶν.
 Ὡς ἔον, εἴποτ' ἔην γε μετ' ἀνδράσιν. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
 οἷος τῆς ἀρετῆς ἀπονήσεται· ἧ τέ μιν οἶω
 πολλὰ μετακλαύσεσθαι, ἐπεὶ κ' ἀπὸ λαὸς ὄληται.

750. Ἀκτορίωνε, les deux Actorions : les deux fils d'Actor. Actor était l'époux de Molione, et passait pour le père des deux Molions.

752. Ἠέρι πολλῆ, *aere denso*, d'un épais nuage.

754. Σπιδέος, vaste. Apollonius : μεγάλου. Il y a un verbe σπίζω, dit-on, synonyme de ἐκτείνω, et qui a donné σπιθαμή, empan. Curtius rattache l'adjectif σπιδός et le substantif σπιθαμή à la même racine que σπάω, tirer. C'est bien à tort que la plupart des grammairiens grecs ont rejeté σπιδέος, leçon d'Aristarque et d'Hérodien, et ont lu, δ' ἀσπιδέος πεδίοιο (à travers la plaine ronde comme un bouclier) : image tout au moins singulière.

756. Βουπρασίου. Buprasion était alors une ville. Voyez la note II, 615.

757. Πέτρης... Sur le rocher Olénien et Alision, voyez la note II, 617. Quelques-uns entendaient ici, par Ἀλεισίου κολώνη, le tombeau d'Alisius, un des prétendants d'Hippodamie vaincus par Oenomaüs. Au

reste, c'est Alisius qui avait donné son nom à la ville d'Alision.

759. Ἐνθ(α), là, c'est-à-dire à Buprasion. — Λίπον, (*eum*) *reliqui*, je le laissai, c'est-à-dire je ne le dépouillai point de ses armes. Minerve n'avait point permis à Nestor de rester sur le champ de bataille. — Ἀχαιοί. C'est le nom général de la nation dont les Pyléens étaient une peuplade, pour signifier les Pyléens eux-mêmes.

762. Εἴποτ' ἔην γε, si je fus jamais (ainsi) : si j'ai vraiment été un héros ; si ce passé glorieux n'est point un songe. Voyez la note III, 480. Dindorf et d'autres changent ἔην en ἔον : correction arbitraire.

763. Οἷος τῆς ἀρετῆς ἀπονήσεται, *solus illa virtute fructur*, jouira seul de sa haute vaillance : ne fera point participer les Grecs aux fruits de sa haute vaillance. Nestor oppose à l'égoïsme d'Achille l'exemple du dévouement à la patrie dont lui-même a fait preuve.

764. Μετακλαύσεσθαι, *mutato animo doliturum*, se repentira et pleurera.

- Ἦ πέπον, ἧ μὲν σοίγε Μενότιος ὧδ' ἐπέτελλεν. 765
 ἧματι τῷ, ὅτε σ' ἐκ Φθίης Ἀγαμέμνονι πέμπεν.
 Νῶϊ δέ τ' ἔνδον ἐόντες, ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεύς,
 πάντα μάλ' ἐν μεγάροις ἠκούομεν ὡς ἐπέτελλεν.
 Πηλῆος δ' ἰκόμεσθα δόμους εὐναιετάρωντας,
 λαὸν ἀγείροντες κατ' Ἀχαιίδα πουλυβότειραν. 770
 Ἔνθα δ' ἔπειθ' ἤρωα Μενότιον εὔρομεν ἔνδον,
 ἠδὲ σέ, πάρ δ' Ἀχιλῆα. Γέρων δ' ἰππηλάτα Πηλεὺς
 πίονα μηρία καῖε βοὸς Διὶ τερπικεράνω,
 αὐλῆς ἐν γόρτῳ· ἔχε δὲ χρύσειον ἄλεισον,
 σπένδων αἶθοπα οἶνον ἐπ' αἰθομένοις ἱεροῖσιν. 775
 Σφῶϊ μὲν ἀμφὶ βοὸς ἔπετον κρέα, νῶϊ δ' ἔπειτα
 στήμεν ἐνὶ προθύροισι· ταφῶν δ' ἀνόρουσεν Ἀχιλλεὺς,
 ἐς δ' ἄγε χειρὸς ἐλὼν, κατὰ δ' ἐδριάσθαι ἄνωγεν,
 ξεινία τ' εὖ παρέθηκεν, ἅ τε ξεινοὺς θέμις ἐστίν.
 Λύτάρ ἐπεὶ τάρπημεν ἐδητύος ἠδὲ ποτῆτος, 780
 ἦρχον ἐγὼ μύθοιο, κελεύων ὕμμ' ἄμ' ἔπεσθαι·
 σφῶ δὲ μάλ' ἠθέλετον, τῷ δ' ἄμφω πόλλ' ἐπέτελλον.
 Πηλεὺς μὲν ᾧ παιδὶ γέρων ἐπέτελλ' Ἀχιλῆϊ
 αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων·
 σοὶ δ' αὖθ' ὧδ' ἐπέτελλε Μενότιος, Ἄκτορος υἱός· 785

767-785. Νῶϊ δέ... Ces dix-neuf vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance et Aristarque les trouvaient mal d'accord avec ce qu'on a lu dans le neuvième chant. Il y a deux notes d'allègèse; mais ni l'une ni l'autre n'allègue une vraie contradiction. On ne voit que des nuances. Le principal grief, c'est qu'ici Achille reçoit lui-même les hôtes de son père : καὶ διὰ τί Πηλεὺς τοὺς περὶ Νέστορα οὐ φιλοφρονεῖται, ἀλλ' Ἀχιλλεὺς; Cela n'est guère sérieux.

773. Μηρία καῖε, *vulgo* μηρί' ἐκαίε. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, μηρία καῖε.
 774. Αὐλῆς ἐν γόρτῳ, dans l'enceinte de la cour. Didyme : ἐν τῷ περιφράγματι τῆς αὐλῆς· γόρτοι δὲ οἱ τριγχοί (lisez θριγχοί, pseud. Did. τροχλοί). Ce que Didyme appelle θριγχοί ou τροχλοί, ce sont des murs de galets et de mortier.

L'enceinte de la cour n'était souvent qu'une haie vive ou un mur de pierres sèches. Aussi quelques-uns prétendaient-ils que γόρτος se rapporte à la forme de la cour, qui était ronde (τροχάλος). Il est même possible, selon eux, que γόρτος soit primitivement le même que χορός. Mais γόρτος est identique à hortus; et hortus à un *t*.

775. Σπένδων... Il s'agit d'un sacrifice à Jupiter protecteur des maisons (ἐραεῖος), qui avait son autel dans la cour d'entrée (αὐλῆς ἐν γόρτῳ).

779. Ξεινοὺς, à des hôtes : sous-entendu παραθεῖναι, de servir.

782. ἠθέλετον. Zénodote écrivait, ἠθελέτην.

785. Ἄκτορος. Actor, père de Menœtius et aïeul de Patrocle, est différent d'Actor le frère d'Augias et le mari de Molione.

Τέκνον ἔμὸν, γενεῆ μὲν ὑπέρτερός ἐστιν Ἀχιλλεύς,
 πρεσβύτερος δὲ σύ ἐσσι· βίη δ' ὅγε πολλὸν ἀμείνων.
 Ἄλλ' εὖ οἱ φάσθαι πυκινὸν ἔπος ἠδ' ὑποθέσθαι,
 καὶ οἱ σημαίνειν· ὁ δὲ πείσεται εἰς ἀγαθὸν περ.

Ὡς ἐπέτελλ' ὁ γέρων, σὺ δὲ λήθεται. Ἄλλ' ἔτι καὶ νῦν 790

ταῦτ' εἴποις Ἀχιλλῆϊ δαΐφρονι, αἶ κε πίθηται.

Τίς δ' οἶδ' εἶ κέν οἱ σὺν δαίμονι θυμὸν ὀρίνας
 παρειπών; Ἀγαθὴ δὲ παραίφασίς ἐστιν ἐταίρου.

Εἰ δέ τινα φρεσὶν ἦσι θεοπροπίην ἀλεείνει,
 καὶ τινά οἱ πὰρ Ζηγὸς ἐπέφραδε πότνια μήτηρ, 795

ἀλλὰ σέ περ προέτω, ἅμα δ' ἄλλος λαὸς ἐπέσθω

Μυρμιδόνων, αἶ κέν τι φόως Δαναοῖσι γένηαι·

καὶ τοι τεύχεα καλὰ δότω πόλεμόνδε φέρεσθαι,

αἶ κέ σε τῷ ἴσκοντες ἀπόσχωνται πολέμοιο

Τρῶες, ἀναπνεύσωσι δ' Ἀρήϊοι υἴες Ἀχαιῶν 800

τειρόμενοι· ὀλίγη δέ τ' ἀνάπνευσις πολέμοιο.

Ῥεῖα δέ κ' ἀκμηῆτες κεκμηότας ἀνδράς αὐτῆ

ῶσαισθε προτὶ ἄστυ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων.

788-789. Φάσθαι... Les infinitifs φάσθαι, ὑποθέσθαι, σημαίνειν, sont pour des impératifs.

789. Καὶ οἱ σημαίνειν, *et illi significa*, et indique-lui (ce qu'il y a à faire). — Πείσεται εἰς ἀγαθὸν περ. Nous avons vu, IX, 402, εἰπεῖν εἰς ἀγαθόν. Achille avait besoin qu'on le mît sur la bonne voie; mais, dès qu'il avait reconnu ce qui était bien, il s'y portait de toute l'ardeur de son âme. Le mot περ n'est point une cheville. Il ajoute à l'idée contenue dans πείσεται. Achille ne manquera pas de faire le bien qu'on lui aura conseillé.

790. Ὁ γέρων, le digne vieillard.

793. Παρειπών a la première longue, comme si le ρ se prononçait double. Voyez la note VI, 22.

794-795. Εἰ δέ τινα... Zénodote supprimait ces deux vers, si nécessaires cependant pour l'effet du discours. Cet argument riquera l'amour-propre d'Achille. Aristarque : ἀναγκαίους ὄντας εἰς ἐρεθισμὸν Ἀχιλλέως.

794. Θεοπροπίην : allusion à l'oracle qui

donnait à Achille le choix entre une vie courte et glorieuse ou une longue vieillesse sans gloire. Voyez IX, 410-416.

796. Προέτω, *emittat*, qu'il laisse aller. C'est l'impératif aoriste de προίημι.

797. Φόως, *salus*, un moyen de ne pas périr. Patrocle sera pour les Grecs comme un flambeau de vie. Eustathe réduit à rien cette belle image : τὸ δὲ φόως γένηαι, ἀντὶ τοῦ ὠφελήσης.

799. Αἶ κε, *si forte*, pour voir si : pour tâcher que.

801. Ὀλίγη δέ τ' ἀνάπνευσις πολέμοιο, car la respiration de la guerre (est) petite : car ils combattent sans avoir le temps de respirer; car ils soutiennent une lutte sans relâche.

802-803. Ῥεῖα... Vers marqués d'astérisques et d'obels dans le manuscrit de Venise, comme empruntés à un autre passage, XVI, 44-45, où ils sont mieux à leur place. Mais ils ne sont pas déplacés ici; et nous n'approuvons point qu'on les mette entre crochets. Ils achèvent bien le discours, et par une considération qui n'est pas sans

Ὡς φάτο· τῷ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρινεν·
 βῆ δὲ θέειν παρὰ νῆας ἐπ' Δίακιδὴν Ἀχιλλῆα. 805
 Ἄλλ' ὅτε δὴ κατὰ νῆας Ὀδυσσεύς θείοιο
 ἔξε θεῶν Πάτροκλος, ἵνα σφ' ἀγορή τε θέμις τε
 ἦην, τῇ δ' ἰσχυρῶς θεῶν ἐτετεύχαστο βωμοί·
 ἔνθα οἱ Εὐρύπυλος βεβλημένος ἀντεβόλησεν,
 Διογενὴς Εὐαιμονίδης, κατὰ μηρὸν οἴστω, 810
 σκάζων ἐκ πολέμου· κατὰ δὲ νότιος ῥέειν ἰδρῶς
 ὤμων καὶ κεφαλῆς· ἀπὸ δ' ἔλκεος ἀργαλέοιο
 αἶμα μέλαν κελάρυζε· νόσος γε μὲν ἔμπεδος ἦεν.
 Τὸν δὲ ἰδὼν ὤκτειρε Μενoitίου ἄλκιμος υἱός,
 καὶ ῥ' ὀλοφυρόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα· 815
 Ἄ δειλοί, Δαναῶν ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
 ὧς ἄρ' ἐμέλλετε, τῆλε φίλων καὶ πατρίδος αἵης,
 ἄσιν ἐν Τροίῃ ταχέας κύνας ἀργέτι δημῷ.
 Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἶπε, Διοτρεφὲς Εὐρύπυλ' ἦρωσ·
 ἦ ῥ' ἔτι που σχήσουσι πελώριον Ἐκτορ' Ἀχαιοί, 820
 ἦ ἤδη φθίσονται ὑπ' αὐτοῦ δουρὶ δαμέντες.
 Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύπυλος βεβλημένος ἀντίον ἠῦδα·
 Οὐκέτι, Διογενὲς Πατρόκλεις, ἄλκαρ Ἀχαιῶν
 ἔσσεται, ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνησιν πεσέονται.

valeur. Des troupes fraîches auront sans trop de peine raison de guerriers déjà épuisés. Mais cela est dit simplement, et dans le sens propre de l'antithèse ἀκμηῆτες κερμηότας. Un scholiaste entend κερμηότας, de l'assaut que les Troyens auront à subir de la part des Myrmidons; mais le mot αὐτῆ indique qu'il s'agit des fatigues de la bataille qui dure depuis le matin.

806-808. Ἄλλ' ὅτε δὴ... Il y avait, au milieu du camp, une place publique, qui servait de marché et de lieu d'assemblée. C'est là que les rois rendaient la justice, et qu'ils faisaient les sacrifices aux dieux. On se rappelle que les navires d'Ulysse étaient dans cette partie du camp. C'est sur le vaisseau d'Ulysse que se poste Agamemnon, VIII, 222, pour faire entendre sa voix du centre aux extrémités; et la Dis-

corde en a fait autant ce matin même, avant le combat. Voyez plus haut, vers 5.— Le vers 806 se termine par trois spondées.

811-813. Σκάζων.... Les anciens rhiéteurs faisaient admirer, dans ce tableau, l'accumulation des détails et la concision du style. Eustathe: θρυμάζουσι τὸν λόγον τῆς συντομίας οἱ ῥήτορες, ὡς διὰ βραχέων πολλὰ δηλώσαντα· καμάτου μὲν γὰρ σημεῖον, ἰδρῶς· τραύματος δὲ, αἶμα· τὸ δὲ σκάζειν, ἀλγηδόνας.

813. Μὲν dans le sens de μὴν: néanmoins.

818. Ἀργέτι δημῷ, *alba pinguedine*, de (votre) blanche graisse. Eustathe: ἀπὸ τοῦ ἀργῆς, ἀργῆτος, ἀργῆτι, κατὰ συστολήν τῆς παραληγοῦσης.

822. Βεβλημένος. Ancienne variante, πεπνυμένος.

Οἱ μὲν γὰρ δὴ πάντες, ὅσοι πάρος ἦσαν ἄριστοι, 825
 ἐν νηυσὶν κέαται βεβλημένοι οὐτάμενοι τε
 χερσὶν ὑπο Τρώων· τῶν δὲ σθένος ὄρνυται αἰεὶ.

Ἄλλ' ἐμὲ μὲν σὺ σάωσον, ἄγων ἐπὶ νῆα μέλαιναν·
 μηροῦ δ' ἔκταμ' οἰστὸν, ἀπ' αὐτοῦ δ' αἶμα κελαινὸν
 νίξ' ὕδατι λιαρῶ· ἐπὶ δ' ἤπια φάρμακα πάσσε, 830
 ἐσθλά, τά σε προτί φασιν Ἀχιλλῆος δεδιδάχθαι,
 ὃν Χείρων ἐδίδαξε, δικαιοτάτος Κενταύρων.

Ἴητροί μὲν γὰρ Ποδάλειριος ἠδὲ Μαχάων,
 τὸν μὲν ἐνὶ κλισίῃσιν ὀϊομαι ἔλκος ἔχοντα,
 χρῆζόντα καὶ αὐτὸν ἀμύμονος ἰητῆρος, 835
 κεῖσθαι· ὁ δ' ἐν πεδίῳ Τρώων μένει ὄξυν' Ἄρηα.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Μενoitίου ἄλκιμος υἱός·
 Πῶς τ' ἄρ' εἰοί τάδε ἔργα; τί ρέξομεν, Εὐρύπυλ' ἦρωες;
 Ἔρχομαι, ὄφρ' Ἀχιλῆϊ δαίφρονι μῦθον ἐνίσπω,
 ὃν Νέστωρ ἐπέτελλε Γερῆμιος, οὔρος Ἀχαιῶν· 840
 ἀλλ' οὐδ' ὥς περ σεῖο μεθήσω τειρομένοιο.

Ἦ, καὶ ὑπὸ στέρνοιο λαβῶν ἄγε ποιμένα λαῶν

827. Τῶν, d'eux : des Troyens.

831. Προτί.... Ἀχιλλῆος, *ab* Achille, d'Achille. — Δεδιδάχθαι. Zénodote écrivait, δεδάσθαι.

832. Ἐδίδαξε. Chiron avait enseigné la médecine à Achille. C'est la seule part, suivant Homère, qu'il eût eue à son éducation. Voyez le discours de Phœnix au chant IX. Phœnix se donne comme l'unique précepteur d'Achille. — Δικαιοτάτος. Chiron faisait exception parmi les Centaures; les autres n'étaient que des bêtes sauvages : Φῆρες. Voyez la note I, 268.

833. Ἴητροί.... La phrase commence avec Podalire et Machaon pour sujets, puis elle continue par ὀϊομαι, *je pense*, comme s'il y avait ἰητρούς.... Quelques-uns expliquent ἰητροί.... comme un nominatif absolu. Alors il n'y a plus anaclouthe. C'est comme si Homère avait dit : ἰητρῶν δύο ὄντων, y ayant deux médecins : n'y ayant que deux médecins.

838. Ἐοί. Zénodote, ἔην.

841. Ἄλλ' οὐδ' ὥς... Les anciens voyaient, dans ces paroles de Patrocle

(pourtant je ne te laisserai point sans secours), des intentions très-profondes. Le poète veut, selon eux, que Patrocle s'attarde à soigner Eurypile, afin que l'amī d'Achille assiste à l'attaque des retranchements, et que son émotion soit plus vive encore, quand il entreprendra de fléchir son ami. Eustathe : οἰκονομεῖ δὲ ὁ ποιητῆς τοῦτο, διὰ πιθανότητα· ἵνα παραμείνας ὁ Πάτροκλος, ἐμβραδύνη ἕως τειχομαχία δεῖνῃ γένηται, καὶ ὁ μέγας κίνδυνος ὁ πρὸ ὀφθαλμῶν ἐρεθίσῃ μάλλον αὐτὸν ἰκετεῦσαι τὸν Ἀχιλλέα· οὐ γὰρ οὕτω πείθει λόγος, ἐν τοῖς τοιοῦτοις οἰκτιζεσθαι, ὥς ἡ τῶν γινομένων θέα. Si Patrocle avait continué son chemin, les mêmes critiques auraient probablement trouvé qu'Homère avait ses raisons pour faire passer avant tout l'intérêt général. Je crois qu'Homère a peint simplement la nature. Patrocle a un cœur; et voilà pourquoi il dérobe quelques instants à son message, pour adoucir les souffrances d'Eurypile. — Σεῖο μεθήσω. Zénodote écrivait, σεῖ' ἀμελήσω.

ἔς κλισίην· θεράπων δὲ ἰδὼν ὑπέχευε βοείας.

Ἐνθα μιν ἔκτανύσας, ἐκ μηροῦ τάμνε μαχαίρῃ

δὲ βέλως περιπευκὲς, ἀπ' αὐτοῦ δ' αἶμα κελαινὸν

845

νίξ' ὕδατι λιαρῷ· ἐπὶ δὲ ῥίζαν βάλε πικρὴν,

χερσὶ διατρίψας, ὀδυνήρατον, ἧ οἱ ἀπάσας

ἔσχ' ὀδύνας· τὸ μὲν ἔλκος ἐτέρσετο, παύσατο δ' αἶμα.

844-848. Ἐνθα μιν... Le pansement d'Eurypyle par Patrocle, de même que la scène entre Nestor et Machaon, a été représenté sur des monuments figurés que l'on possède encore.

844. Μαχαίρῃ, avec (son) couteau. Voyez la note III, 271.

846. Ῥίζαν... πικρὴν, une racine amère. La prétention de déterminer quelle était cette racine, serait ridicule. Quelques-uns y

voient l'isichme, espèce d'aristoloché; d'autres, l'achillée ou mille-feuilles; d'autres, la gentiane. Ils n'en savent pas plus que nous sur ce point. — Virgile fait guérir Énée par une plante imaginaire, le dictame.

847-848. Ἡ οἱ ἀπάσας... Il y a trace d'imitation, dans ces deux vers du poète latin, *Énéide*, XII, 421-422 : « Subitoque « omnis de corpore fugit Quippe dolor; « omnis stetit imo vulnere sanguis. »

ΙΛΙΑΔΟΣ Μ.

ΤΕΙΧΟΜΑΧΙΑ.

Les Troyens ont repoussé les Grecs jusqu'au rempart du camp, ouvrage condamné par les dieux, et ils s'apprêtent à franchir eux-mêmes le fossé (1-59). Dispositions conseillées par Polydamas (60-107). Entreprise d'Asius contre une des portes du camp : il est repoussé par les Lapithes Polypœtès et Léontée (108-194). Polydamas s'effraye d'un mauvais présage; mais Hector persiste à pousser en avant (195-250). Les Grecs, et surtout les deux Ajax, défendent avec acharnement le rempart (251-289). Sarpédon et Glaucus arrivent à la tête des Lyciens; Ménésthée soutient leur choc avec l'aide du grand Ajax et de Teucer (290-377). Après une lutte indécise, Sarpédon est vainqueur, et fait brèche à la muraille (378-399). Les Lyciens n'ont pu cependant pénétrer jusqu'aux navires; mais Hector enfonce la porte, et les Troyens se précipitent dans le camp des Grecs (400-474).

Ὡς ὁ μὲν ἐν κλισίῃσι Μενoitίου ἄλκιμος υἱὸς
ἰᾶτ' Εὐρύπυλον βεβλημένον· οἱ δ' ἐμάχοντο
Ἄργεῖοι καὶ Τρῶες ὀμιλαδόν. Οὐδ' ἄρ' ἔμελλεν
τάφρος ἔτι σχῆσειν Δαναῶν καὶ τεῖχος ὑπερθεῖν
εὐρὺ, τὸ ποιήσαντο νεῶν ὑπερ, ἀμφὶ δὲ τάφρον
ἤλασαν· οὐδὲ θεοῖσι δόσαν κλειτὰς ἐκατόμβας,

5

4. Ὁ, *lui*, déterminé à la fin du vers par υἱός, le fils; de même, au second membre de phrase, οἱ, *eux*, déterminé par Ἄργεῖοι καὶ Τρῶες.

5. Νεῶν ὑπερ, pour la défense des vaisseaux. Voyez VII, 336-343 et 435-444.

6-33. Οὐδὲ θεοῖσι... Ce récit ne paraît pas fort nécessaire; et plusieurs modernes le regardent comme une interpolation. Bothe: « In suspicionem hæc de vallo a Græcorum destruendo adduxere Popeus et Heyneus; Knightius expunxit: quo-

« rum ab sententia non prorsus quidem
« alienus elegantissimus Homeri interpres
« Dugas-Montbel, recte tamen respondet,
« recisis versibus 5 et iis qui sequuntur
« usque ad 40, male coherere orationem. »
Les Alexandrins, qui rejetaient les vers VII, 443-464, regardaient ceux-ci comme parfaitement authentiques. Nous avons noté, à propos des vers VII, 443-464, que l'épisode de la destruction du rempart après le départ des Grecs figurait de temps immémorial dans l'*Iliade*, et qu'Aristote l'y

ὄφρα σφιν νῆάς τε θοάς καὶ ληΐδα πολλήν
 ἐντὸς ἔχον ῥύοιτο· θεῶν δ' ἀέκητι τέτυκτο
 ἀθανάτων· τὸ καὶ οὔτι πολὺν χρόνον ἔμπεδον ἦεν.
 Ὅφρα μὲν Ἐκτωρ ζῶος ἔην, καὶ μήνι' Ἀχιλλεύς, 10
 καὶ Πριάμοιο ἀνακτος ἀπόρθητος πόλις ἔπλεν,
 τόφρα δὲ καὶ μέγα τεῖχος Ἀχαιῶν ἔμπεδον ἦεν.
 Αὐτὰρ ἔπει κατὰ μὲν Τρώων θάνον ὄσσοι ἄριστοι,
 πολλοὶ δ' Ἀργείων οἱ μὲν δάμεν, οἱ δ' ἐλίποντο,
 πέρθετο δὲ Πριάμοιο πόλις δεκάτῳ ἐνιαυτῷ, 15
 Ἀργεῖοι δ' ἐν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδ' ἔβησαν·
 οἷον τότε μητιόωντο Ποσειδάων καὶ Ἀπόλλων
 τεῖχος ἀμαλδῦναι, ποταμῶν μένος εἰσαγαγόντες,
 ὄσσοι ἀπ' Ἰδαίων ὄρέων ἄλαδὲ προρέουσιν,
 Ῥῆσός θ' Ἐπτάπορος τε, Κάρησός τε Ῥοδῖος τε, 20
 Γρήνικός τε καὶ Αἴσηπος, οἷός τε Σκάμανδρος
 καὶ Σιμόεις, ἔθι πολλὰ βράγρια καὶ τρυφάλεια

avait lu comme nous. Nous avons noté aussi qu'on se trompe tout à fait en disant que les Alexandrins condamnaient cet épisode. Nous ajoutons ici les raisons qu'ils donnent de cette double fiction : construction du rempart et anéantissement du rempart. Didyme : πλάσας τεῖχος ὁ ποιητῆς εἰς τιμὴν τοῦ Ἀχιλλέως, μετὰ τοῦτο ἀπολλύμενον αὐτὸ εἰσαγαί· ἵνα μὴ ἐλέγχῃται αὐτοῦ τὸ ψεῦδος, ὡς μὴ γενομένου, ὑπὸ τῶν μεταγενεστέρων, καὶ τὴν ἀπόλειαν αὐτοῦ εἶπε. Tout ce qu'on est en droit de dire, c'est que le récit de la destruction est bien vraiment intercalé. Il est amené par un mot, et ressemble à une parenthèse du vieux Nestor.

8. Θεῶν δ' ἀέκητι. Voyez le discours de Neptune, VII, 446-453.

42. Ἐμπεδον ἦεν ne doit pas être pris au pied de la lettre, puisque Sarpedon va faire brèche au rempart, et qu'Hector enfoncera la porte. Les anciens avaient signalé cela comme une difficulté. Le scholiaste A : ἀπορίαν εἰκότως παρέχει τὰ ἔπη ταῦτα... καὶ Ἀχιλλέως μὲν μηνιοντος, Ἐκτορος δὲ περιόντος καὶ ἀριστεύοντος, ὑπὸ τῶν Τρώων τὸ τεῖχος τῶν Ἀχαιῶν κατερείφη, καὶ διαθεύσιμον γέγονε τοῖς

πολεμίοις. Mais la difficulté disparaît, si l'on traduit simplement, que le rempart *subsista, continua de subsister*.

14. Ἐλίποντο, *superstites fuerant*, avaient survécu.

19. Ὀρέων au pluriel, parce que l'Ida avait plusieurs sommets.

20-22. Ῥῆσός θ' Ἐπτάπορος τε, ... De toutes ces rivières, les anciens eux-mêmes ne connaissaient guère que le Scamandre ou Xanthe et le Simois. Pline, V, xxx : « Scamander, amnis navigabilis; et in promontorio quondam Sigeum oppidum. Dein a partus Achæorum, in quem influit Xanthus Simoenti junctus. ... Ceteri Homero celebrati, Rhesus, Heptaporus, Careus, Rhodius, vestigia non habent, Granicus a diverso tractu in Propontida fluit. » L'Ésèpus se jetait, comme le Granique, dans la Propontide. Voyez la note II, 825. Le passage de Pline montre d'ailleurs qu'on ne doutait pas, chez les anciens, que le récit de la destruction du rempart ne fût d'Homère.

22. Βράγρια, *clipei e bovino corio*, des boucliers de cuir de bœuf, ou simplement, des boucliers. C'est à tort qu'on veut voir ici l'idée de bœufs sauvages. La terminaison *αγρια* indique seulement l'équivalent de

κάππεσον ἐν κονίησι, καὶ ἡμιθέων γένος ἀνδρῶν·
 τῶν πάντων ὁμόσε στόματ' ἔτραπε Φοῖβος Ἀπόλλων,
 ἐννῆμαρ δ' ἐς τεῖχος ἴει ῥόον· ἕε δ' ἄρα Ζεὺς 25
 συνεχές, ὄφρα κε θᾶσσον ἀλίπλοα τεῖχεα θείη.
 Αὐτὸς δ' Ἐννιοσίγαιος, ἔχων χεῖρεςσι τρίαιναν,
 ἤγεϊτ'· ἐκ δ' ἄρα πάντα θεμέλια κύμασι πέμπεν
 φιτρῶν καὶ λάων, τὰ θέσαν μογέοντες Ἀχαιοί·
 λεία δ' ἐποίησεν παρ' ἀγάρροον Ἑλλήσποντον, 30
 αὐτίς δ' ἠϊόνα μεγάλην ψαμάθοισι κάλυψεν,
 τεῖχος ἀμαλδύνας· ποταμούς δ' ἔτρεψε νέεσθαι
 κὰρ ῥόον, ἧπερ πρόσθεν ἴεν καλλίρροον ὕδωρ.
 Ὡς ἄρ' ἔμελλον ὄπισθε Ποσειδάων καὶ Ἀπόλλων
 θησέμεναι· τότε δ' ἀμφὶ μάχῃ ἐνοπή τε δεδῆει 35
 τεῖχος εὐδμητον, κανάχιζε δὲ δούρατα πύργων
 βαλλόμεν'· Ἀργεῖοι δὲ, Διὸς μάλιστα δαμέντες,
 νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῆσιν ἐελμένοι ἰσχανόωντο,
 Ἔκτορα δειδιότες, κρατερὸν μῆστωρα φόβοιο·
 αὐτὰρ ὄγ', ὡς τὸ πρόσθεν, ἐμάρνατο ἴσος ἀέλλη. 40

spolia, dépouilles. Didyme : τὰ τῶν βοῶν ἀγρεύματα· αἱ ἀπὸ βοείων βυρσῶν κατασκευασθεῖσαι ἀσπίδες.

23. Ἡμιθέων est dit au figuré, pour θεῶν, δίων, ἡρώων.

26. Συνεχές est un dactyle, si l'on prononce fortement le ν. Voyez la note I, 124. Quelques grammairiens anciens écrivaient même le mot avec deux ν. Mais les bons textes antiques n'en donnaient qu'un seul. *Scholies* : Ἀρίσταρχος καὶ Ἀριστοφάνης, διὰ τοῦ ἑτέρου ν.

29. Φιτρῶν καὶ λάων, de troncs d'arbres et de pierres. Ces mots, suivant les Alexandrins, appartenaient au dialecte d'Amathonte dans l'île de Chypre. Cependant *φιτρὸς* se rattache naturellement à *φίτω*, *φύω*, et *λάας* ou *λάς*, synonyme de *λίθος*, est très-fréquent dans Homère. Eustathe : τὸ δὲ *φιτρῶν καὶ λάων* Ἀμαθουσίω γλώσσης ἐστίν, ὡς φασιν οἱ παλαιοί.

33. Κὰρ ῥόον pour *κατὰ ῥόον* : *in alveum*, selon le courant ; dans le lit. — Ἴεν pour *ἔσαν* : *demittebant*, ils faisaient couler.

34. Ὡς ἄρ' ἔμελλον. Zénodote écrivait ὡς ἡμελλον, forme qu'Aristarque rejette comme barbare : ἐστι δὲ βάρβαρον.

35. Δεδῆει, *exarserat*, s'était enflammée.

36-37. Κανάχιζε δὲ... Eustathe donne une double interprétation de cette phrase : les poutres lancées contre les tours bruisaient ; les poutres des tours bruisaient frappées. Aristarque admettait la première explication seulement : ἡ διπλῆ, ὅτι πύργων ἀντὶ πύργους, καὶ ἐλλείπει ἡ ἐπί. Nous avons vu, XI, 358, γαίης dans le sens de *in terram*. D'autres sous-entendaient *κατά*. Denys de Sidon corrigeait le texte, et écrivait : *δοῦρ' ἐπὶ πύργους*. La deuxième explication rapportée par Eustathe est postérieure aux Alexandrins.

37. Διὸς μάλιστα δαμέντες, domptés par le fouet de Jupiter : ayant perdu toute énergie par le fait de la volonté de Jupiter. Didyme : τῇ Διὸς γνώμῃ τὰς ψυχὰς κεκακωμένοι. C'est un rhéomène tout moral qu'Homère exprime par une image. Aussi ne s'explique-t-on pas très-bien que Didyme ait senti le besoin

Ὡς δ' ὅτ' ἄν ἐν τε κύνεσσι καὶ ἀνδράσι θηρευτῆσιν
 κάπριος ἢ ἑλέων στρέφεται σθένει βλεμμαίων·
 οἱ δέ τε πυργηθὼν σφάας αὐτοὺς ἀρτύναντες
 ἀντίοι ἴστανται, καὶ ἀκοντίζουσι θαμειὰς
 αἰγμάς ἐκ χειρῶν· τοῦ δ' οὔποτε κυδάλμιον κῆρ
 45 ταρβεῖ οὔδ' ἐφοβεῖται· ἀγνηροῖη δέ μιν ἔκτα·
 ταρφέα τε στρέφεται, στίγας ἀνδρῶν πειρητίζων·
 ὄππῃ τ' ἰθύσῃ, τῆπ' εἴκουσι στίγες ἀνδρῶν·
 ὡς Ἐκτωρ ἄν' ὄμιλον ἰὼν εἰλίσσει, ἑταίρους
 50 τάρρον ἐποτρύνων διαθαινέμεν. Οὐδέ οἱ ἵπποι
 τόλμων ἀκύποδες· μάλα δὲ χρεμέτιζον ἐπὶ ἄκρω
 χεῖλει ἐρρεσταότες· ἀπὸ γὰρ δευδίσσετο τάρρος
 εὐρεῖ, οὔτ' ἄρ' ὑπερθορέειν σχεδὸν οὔτε περῆσαι
 ῥηϊδίη· κρημνοὶ γὰρ ἐπηρεφέες περὶ πᾶσαν
 55 ἕστασαν ἀμφοτέρωθεν· ὑπερθεὶν δὲ σκολόπεσσι
 δῆξιεν ἠρήρει, τοὺς ἕστασαν υἷες Ἀχαιῶν,
 πυκνοὺς καὶ μεγάλους, δῆϊων ἀνδρῶν ἀλεωρήν.
 Ἐνθ' οὐ κεν ῥέα ἵππος εὐτροχον ἄρμα τιταίνων
 ἐσβαίη. πεζοὶ δὲ μενοίνεον εἰ τελέουσιν.

d'ajouter : Διὸς δὲ μάλιστα ὁ κεραυνός.
La foudre ne joue ici aucun rôle.

43. Οἱ δὲ τε.... Ce vers n'a qu'un seul dactyle, celui du premier pied; car σφάας est monosyllabe dans Homère. Voyez la note I, 11.

46. Ἀγνηροῖη δέ μιν ἔκτα, et la bravoure le tue : et il périt victime de son courage. Virgile a bien affaibli ce trait, dans l'imitation qu'il a faite de la comparaison d'Homère. *Énéide*, IX, 551 : « Ut fera, que æ densa venantium septa corona Contra tela α furit, seseque *haud nescia morti Injicit*, α et saltu supra venabula fertur. »

47. Ταρφέα τε.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ταρφέα est adverbe.
50. Οἱ, *ipsi*, à lui.

52. Ἀπὸ... δευδίσσετο, (les) faisait reculer d'effroi. *Scholies* : ἀντὶ τοῦ, εἰς θεός; ἦγε καὶ φόβον. L'idée de fuite, φόβος, est dans la préposition ἀπὸ (s'éloigner de).

53. Σχεδὸν équivaut à *σχεδὸν ἦν* : *in promptu erat*, on avait moyen.

54. Ἐπηρεφέες. Dübner : « Ἐπηρεφής; se dit proprement de ce qui forme toit en saillie : de là, dans Homère, πέτραι ἐπηρεφέες, *rupes impendentes*, roches suspendues au-dessus de la mer; et ici κρημνοὶ, des précipices abrupts, dont le sommet fait ou semble faire saillie. » — Περὶ πᾶσαν. Aristophane de Byzance lisait, διὰ πᾶσαν.

59. Ἐσβαίη. Zénodote et Aristophane de Byzance, *καθβαίη*. — Μενοίνεον εἰ τελέουσιν, étaient décidés à accomplir (le passage). *Scholies* : μενοίνεον· προεθυμοῦντο, ἐνήργουν. Cette interprétation est contestée par les philologues modernes. Ils expliquent μενοίνεω par *du bito*, *delibero*. Les fantassins eux-mêmes hésitent devant l'obstacle. La traduction *conquiescent* donne un moyen terme entre l'interprétation de l'école d'Aristarque et celle qui prévaut aujourd'hui. Les fantassins cherchent les moyens de vaincre l'obstacle. Cela s'accorde parfaitement et avec

- Δὴ τότε Πουλυδάμας θρασὺν Ἔκτορα εἶπε παραστάς· 60
 Ἔκτορ τ' ἦδ' ἄλλοι Τρώων ἄγοι ἦδ' ἐπικούρων,
 ἀφραδέως διὰ τάφρον ἐλαύνομεν ὠκέας ἵππους.
 Ἦ δὲ μάλ' ἀργαλέη περᾶν· σκόλοπες γὰρ ἐν αὐτῇ
 ὄξείες ἐστάσιν, ποτὶ δ' αὐτοὺς τέγχος Ἀχαιῶν.
 Ἔνθ' οὐ πῶς ἔστιν καταβήμεναι οὐδὲ μάχεσθαι 65
 ἱππεῦσι· στεῖνος γὰρ, ὅθι τρώσεσθαι οἴω.
 εἰ μὲν γὰρ τοὺς πάγχυ κακὰ φρονέων ἀλαπάξει
 Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, Τρώεσσι δὲ ἴετ' ἀρήγειν,
 ἧ τ' ἂν ἐγωγ' ἐθέλοισι καὶ αὐτίκα τοῦτο γενέσθαι,
 νωνύμνους ἀπολέσθαι ἀπ' Ἄργεος ἐνθάδ' Ἀχαιούς· 70
 εἰ δέ χ' ὑποστρέψωσι, παλιῶξιν δὲ γένηται
 ἐκ νηῶν, καὶ τάφρῳ ἐνιπλήξωμεν ὀρυκτῆ,
 οὐκέτ' ἔπειτ' οἴω οὐδ' ἄγγελον ἀπονέεσθαι
 ἄψορρον προτὶ ἄστυ, ἐλιχθέντων ὑπ' Ἀχαιῶν.
 Ἄλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἶπω, πειθώμεθα πάντες. 75
 Ἴππους μὲν θεράποντες ἐρυκόντων ἐπὶ τάφρῳ·
 αὐτοὶ δὲ πρυλέες, σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες,

le sens propre de *meinoiēw*, avoir dans l'esprit, et avec l'incertitude marquée par *ei, si forte*. On tâchera; on n'est pas sûr.

66. Ἴππεῦσι. Zénodote et Aristophane de Byzance, ἱππῆας. — Στεῖνος, un défilé. Polydamas dit que l'espace entre le fossé et le mur n'est pas assez large pour que les chars y puissent agir avec avantage. — Τρώσεσθαι. La traduction *sauciatum iri* n'est pas exacte. Il ne s'agit pas de blessures seulement, mais d'une déroute probable. Homère prend le verbe dans le sens général que lui donnaient les Ioniens. *Scholies* : ἐλαττώσεσθαι καὶ τραπήσεσθαι. Ἴωνες γὰρ τὰς τροπὰς τρώματα καλοῦσι.

67-68. Τοὺς, *vulgo* δὴ... ἴετ', *vulgo* βούλετ'. *Scholies* : Ἀριστοφάνης· εἰ μὲν γὰρ τοὺς πάγχυ, ἴετ' ἀρήγειν. οὕτως πάσαι.

67. Τοὺς. Avec la leçon vulgaire *εἶ*, il faut toujours sous-entendre, *eux* (les Grecs). Bothe propose de lire *εἰ μιν γὰρ δὴ*, et μιν serait le fossé : « Requirit Polydamas a id, quod fieri non videtur posse, ut Jovis a irati fulminibus percellerat complanetur-

« que fossa, quo tuti Trojani transeant » Græcosque obtruncant. Quod quoniam « non est sperandum, pedites illos rem « gerere jubet, curribus relictis. » Cela est plus ingénieux que vraisemblable.

70. Ἀπ' Ἄργεος, loin du pays des Argiens : loin de la Grèce.

71. Παλιῶξιν, un retour offensif : littéralement, la poursuite à rebours; ceux qui étaient poursuivis poursuivant, et ceux qui poursuivaient fuyant. *Scholies* : παλιῶξιν, πάλιν διώξιν· οὕτω γὰρ καλεῖται ἡ τῶν διωκόντων φυγή. Apollonius : ἡ ἐξ ὑποστραφῆς παλινδιώξιν, ὅταν οἱ πρότερον φεύγοντες διώκωσιν. On se rappelle qu'Homère dit *ιωκή* pour *διωκή*. Le mot *παλιῶξιν* se retrouve ailleurs, XV, 69 et 601.

74. Ἵπ' Ἀχαιῶν, sous les Achéens : par l'effet des coups terribles qu'auraient frappés les Achéens.

76. Ἐρυκόντων à l'impératif : *contineant*, qu'ils retiennent.

77. Πρυλέες, fantassins : marchant à pied. Voyez les notes V, 744 et XI, 49.

Ἔκτορι πάντες ἐπώμεθ' ἀολλέες· αὐτὰρ Ἄχαιοί
οὐ μινέουσ', εἰ δὲ σφιν ὀλέθρου πείρατ' ἐφθήπται.

Ὡς εἶπε Πουλυδάμας· ἄδε δ' Ἔκτορι μῦθος ἀπήμων· 80
αὐτίκα δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἄλτο χαμαΐζε.

Οὐδὲ μὲν ἄλλοι Τρῶες ἐφ' ἵππων ἠερέθοντο·
ἀλλ' ἀπὸ πάντες ὄρουσαν, ἐπεὶ ἴδον Ἔκτορα δῖον.

Ἡνιόχῳ μὲν ἔπειτα ἐῶ ἐπέτελλεν ἕκαστος,
ἵππους εὖ κατὰ κόσμον ἐρυκέμεν κῆθ' ἐπὶ τάρρῳ· 85
οἱ δὲ διαστάντες, σφείας αὐτοὺς ἀρτύναντες,
πένταχα κοσμηθέντες, ἄμ' ἠγεμόνεσσιν ἔποντο.

Οἱ μὲν ἄμ' Ἔκτορ' ἴσαν καὶ ἀμύμονι Πουλυδάμαντι,
οἱ πλείστοι καὶ ἄριστοι ἔσαν, μέμασαν δὲ μάλιστα
τεῖχος ῥηξάμενοι κολίης ἐπὶ νηυσὶ μάχεσθαι. 90

Καὶ σφιν Κεβριόνης τρίτος εἶπετο· πάρ δ' ἄρ' ὄχεσφιν
ἄλλον, Κεβριόνα χειρείονα, κάλλιπεν Ἔκτωρ.

Τῶν δ' ἐτέρων Πάρις ἦρχε, καὶ Ἀλκάθοος καὶ Ἀγήνωρ·
τῶν δὲ τρίτων Ἐλενος καὶ Δηϊφροβός Θεοειδής.

ὣε δ' οὖν Πριάμοιο· τρίτος δ' ἦν Ἄσιος ἦρωες. 95
Ἄσιος Ἰρτακίδης, ὃν Ἀρίσθηθεν σφείρον ἵπποι

79. Ὀλέθρου πείρατ(α), les fins de la mort : la mort qui est la fin de tout, ou simplement la mort. Voyez les notes III, 309 et VI, 443.

80. Ἀπήμων, inoffensif, c'est-à-dire avantageux, salutaire. *Scholies* : ἀλυπος.

82. ἠερέθοντο (*suspensi erant*, restaient en l'air), *vulgo* ἠγερέθοντο (*convenerant*). Notre vulgate ne donne aucune idée nette. La leçon des Alexandrins était certainement ἠερέθοντο, qui a un sens très-satisfaisant. *Scholies* : ἀπαρωροῦντο (lisez ἀπρωροῦντο), ἐκρέμνυτο. Ces mots n'ont rien de commun avec ἠγερέθοντο, qu'ils sont censés expliquer. Ils sont l'exacte traduction de ἠερέθοντο. Je vois, dans l'*Annotatio* de Bekker, que la leçon ἠερέθοντο a été proposée par quelque moderne; car elle est marquée R (*auctor recentior*). Mais Bekker ne dit point le nom du critique, ni les motifs dont ce critique appuyait sa correction.

83. Ἀπὸ πάντες ὄρουσαν, *vulgo* ἀπο-

δίντες ὄρουσαν, platitude de copistes ignorants. Ἀπὸ... ὄρουσαν signifie *desilierunt*, ils sautèrent en bas de leurs chars; et πάντες indique l'effet universel de l'exemple donné par Hector. — Ἴδον Ἔκτορα, ils virent Hector; sous-entendu : s'élançant de son char à terre.

86. Οἱ δὲ... Voyez plus haut la note du vers 43.

87. Πένταχα κοσμηθέντες. Suivant un scholiaste, les Troyens se divisent en cinq corps, parce que le mur des Grecs avait cinq portes. Chaque corps aura une porte à assaillir. Mais Homère n'attribue qu'une porte au rempart qui protège le camp. La disposition militaire prise en ce moment ne se rapporte pas non plus aux cinq divisions des Troyens proprement dits, indiquées, II, 816-839; car les Lyciens, ou plutôt les alliés ayant à leur tête Sarpedon, forment ici le cinquième corps.

96-97. Ἄσιος... Voyez II, 838-839 et les notes sur ces deux vers.

αἰθωνες, μεγάλοι, ποταμοῦ ἄπο Σελλήεντος.
 Τῶν δὲ τετάρτων ἤρχεν εἰς πάϊς Ἀγγίσιος,
 Αἰνεΐας· ἅμα τῷγε δῶμα Ἀντήνορος υἱε,
 Ἀρχέλοχός τ' Ἀκάμας τε, μάχης εὖ εἰδότε πάσης. 100

Σαρπηδὼν δ' ἠγήσατ' ἀγακλειτῶν ἐπικούρων,
 πρὸς δ' ἔλετο Γλαῦκον καὶ Ἀρήϊον Ἀστεροπαῖον·
 οἱ γάρ οἱ εἴσαντο διακριδὸν εἶναι ἄριστοι
 τῶν ἄλλων μετὰ γ' αὐτόν· ὁ δ' ἔπρεπε καὶ διὰ πάντων.
 Οἱ δ' ἐπεὶ ἀλλήλους ἄραρον τυκτῆσι βόεσσιν, 105
 βάν ῥ' ἰθὺς Δαναῶν λελητημένοι, οὐδ' ἔτ' ἔφαντο
 σχήσεσθ', ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνησιν πεσέεσθαι.

Ἐνθ' ἄλλοι Τρῶες τηλεκλειτοὶ τ' ἐπίκουροι
 βουλῇ Πουλυδάμαντος ἀμωμήτοιο πίθοντο·
 ἀλλ' οὐχ Ὑρτακιδῆς ἔθειλ' Ἄσιος, ὄρχαμος ἀνδρῶν. 110
 αὖθι λιπεῖν ἵππους τε καὶ ἡνίοχον θεράποντα·
 ἀλλὰ σὺν αὐτοῖσιν πέλασεν νήεσσι θοῆσιν,
 νήπιος· οὐδ' ἄρ' ἔμελλε, κακὰς ὑπὸ Κῆρας ἀλύξας,
 ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν ἀγαλλόμενος, παρὰ νηῶν
 ἀψ' ἀπονοστήσειν προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν· 115
 πρόσθεν γάρ μιν Μοῖρα δυσώνυμος ἀμφεκάλυψεν
 ἔγχρῃ Ἰδομενῆος, ἀγαυοῦ Δευκαλίδου.

403. Διακριδόν, d'une façon distincte : d'une façon manifeste et incontestable. Didyme : ὥστε διακεκρίσθαι καὶ φανερόν εἶναι πάσι.

404. Καὶ διὰ πάντων signifie que Sarpédon l'emportait non-seulement sur les guerriers qui étaient là près de lui, mais sur tous les guerriers de l'armée, Troyens et alliés. Homère n'excepte pas même Hector; mais il faut réduire l'hyperbole à ceci, que Sarpédon était d'une vaillance à toute épreuve, et que sa renommée le classait au premier rang entre les braves.

405. Οἱ δ' ἐπεὶ.... Il s'agit de la manœuvre appelée par les tacticiens grecs συναπισμός, la *testudo* des Romains. Les assaillants s'avancent sous leurs boucliers joints, qui les protègent comme un toit, comme une carapace de tortue. L'expression τυκτῆσι βόεσσιν des cuirs de

bœuf façonnés) est synonyme de ἀπίσιν, des boucliers. Les bas-reliefs de la colonne Trajane représentent un assaut de murailles par des soldats faisant la tortue.

406-407. Οὐδέ τ' ἔφαντο.... Ce passage s'explique de la même façon que celui que nous avons commenté ailleurs, IX, 235. Voyez plus bas la note des vers 125-126.

114. Παρὰ νηῶν, comme ἀπὸ νηῶν. Homère personnifie pour ainsi dire les vaisseaux. Asius ne reviendra pas de chez eux. Cette observation est d'Aristarque. Eustathe : ἡ γὰρ παρὰ, ὡς φασιν οἱ παλαιοὶ, κυρίως ἐπὶ ἐμφύχων ἐστί.

116. Δυσώνυμος, au nom fâcheux : maudite; funeste. Le manuscrit de Venise donne δυσώνυμον, se rapportant à μιν. Le mot signifierait alors : tristement célèbre, célèbre par son malheur.

117. Δευκαλίδου, Deucalide, c'est-à-

Εἶσατο γὰρ νηῶν ἐπὶ ἀριστερά, τῆπερ Ἰλχαιοὶ
 ἐκ πεδίου νίσσοντο σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν·
 τῆ ῥ' ἵππους τε καὶ ἄρμα διήλασεν, οὐδὲ πύλησιν 120
 εὖρ' ἐπικεκλιμένας σανίδας καὶ μακρὸν ὄχληα·
 ἀλλ' ἀναπεπταμένας ἔχον ἄνδρες, εἴ τιν' ἑταίρων
 ἐκ πολέμου φεύγοντα σαώσειαν μετὰ νῆας.
 Τῆ ῥ' ἰθὺς φρονέων ἵππους ἔχε· τοὶ δ' ἄμ' ἔποντο,
 ὄξεα κεκλήγοντες· ἔφαντο γὰρ οὐκέτ' Ἰλχαιοὺς 125
 σγήσεσθ', ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνησιν πεσέεσθαι,
 νήπιοι· ἐν δὲ πύλησι δὴ ἄνδρας εὖρον ἀρίστους,
 υἷας ὑπερθύμους Λαπιθάων αἰχμηγμάτων,
 τὸν μὲν Πειριθόου υἷα, κρατερόν Πολυποίτην.

dire fils de Deucalion. Voyez la note XIII, 307.

118. Εἶσατο n'est plus ici le verbe εἶδαμαι, mais le verbe εἶμι, aller, marcher. Asius s'élançait vers la gauche du camp, la gauche par rapport à l'ordre dans lequel les peuples sont énumérés au *Catalogue*. Car Asius allait à sa droite, en allant du côté où était Idoménee. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι πολλὰ σημαίνει τὸ εἶσατο· νῦν μὲν τὸ ἐπὶ ῥευσσε καὶ ἐπορεύθη, ἀπὸ τοῦ εἶμι. La partie du camp à gauche, est celle où Ajax et Idoménee avaient leurs vaisseaux, et qui se prolongeait vers le cap Rhétée. Eustathe : ὄπου, φασίν, Ἰδομενεὺς καὶ Αἴας ἐνεώλκουν περὶ τὸ Ῥοίτειον ἄκρωτήριον. C'est là aussi, ajoute Eustathe, qu'était, selon Aristarque, la porte par où passaient les chars pour sortir dans la plaine ou pour rentrer au camp : ἔνθα καὶ ἡ κατὰ τὸν Ἀρίσταρχον ἰσπῆλατος ἦν πύλη. Ceci ne veut pas dire qu'Aristarque admit plusieurs portes dans le rempart; car on verra plus loin (au vers 340, note sur πᾶσαι) qu'Aristarque niait qu'il y eût d'autre porte que l'ἰσπῆλατος, la porte des chars.

121. Ἐπικεκλιμένας, *acclinatas*, penchées contre; poussées contre; fermées. C'est tout à fait l'opposé de l'expression ἀναπεπταμένας, *ouvertes*, du vers suivant. Eustathe : εἰδὲ δὲ ἐπικεκλιμένας αἰ συγκεκλεισμένας, αἷς ἀνάπαλιν ἔχουσιν αἰ ἀναπεπταμένας, ὡς εὐθὺς κατωτέρω κεῖται. — Ὀχλῆα au singulier. On verra plus

bas, vers 455-456, qu'il y avait deux ὄχλῆες. Mais, quand la porte était fermée, les deux barres, jointes par la clavette, n'en formaient plus, pour ainsi dire, qu'une seule. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐνικῶς εἶρηκεν ὄχλῆα, δύο δὲ εἰσιν. Les *Scholies* donnent une explication qui complète bien l'observation d'Aristarque : τὸν ἐξ ἑκατέρου μέρους ἐπιβαλλόμενον μοχλόν· φησὶ γὰρ, ὅσοιοι δ' ἐντοσθεον ὄχλῆες (455). Ainsi ὄχλῆα équivalait ici à ὄχλῆες même.

124. Φρονέων, *animosus*, plein d'ardeur. *Scholies* : ἐπὶ φρονήματι ἐπαίρομενος. Quelques grammairiens grecs joignaient ἰθύς à φρονέων, et traduisaient : ayant dessein d'aller tout droit. Mais il vaut mieux joindre ἰθύς au verbe ἔχε, et prendre φρονέων seul. — Τοί, *enx*, c'est-à-dire ses compagnons, les Troyens d'Arisbe.

125-126. Ἐφαντο γὰρ... Voyez plus haut les vers 406-407. Le mot Ἰλχαιοὺς ne laisse aucun doute ici sur le sens de σγήσεσθ(αι), et résout la question soulevée à propos des passages analogues, où le sujet du verbe est sans-entendu.

127-128. Ἄνδρας... Zénodote et Aristophane de Byzance : ἄνδρες, ἀρίστω, υἷε, ὑπερθύμω, au duel; et plus bas, vers 138, κίετην.

128. Υἷας... Ce vers se termine par trois spondees. De même le vers 131. — Λαπιθάων. Les Lapithes étaient, suivant la légende, les descendants de Lapithès, fils d'Apollon. Ils habitaient la vallée du Pénée.

τὸν δὲ Λεοντῆα, βροτολοιγῶ Ἴσον Ἄρηϊ. 130
 Τὼ μὲν ἄρα προπάρουθε πυλάων ὑψηλῶν
 ἕστασαν, ὡς ὅτε τε ὄρυες οὔρεσιν ὑψικάρηνοι,
 αἴτ' ἄνεμον μίμνουσι καὶ ὑετὸν ἤματα πάντα,
 ῥίζησιν μεγάλῃσι διηνεκέεσσ' ἀραρυῖαι·
 ὡς ἄρα τῶ, χεῖρεσσι πεποιθότες ἤδὲ βήτηριν, 135
 μίμνον ἐπερχόμενον μέγαν Ἄσιον, οὐδ' ἐρέβοντο.
 Οἱ δ' ἴθυς πρὸς τεῖχος εὐδμητον, βόας αὔας
 ὑψόσ' ἀνασχόμενοι, ἔκιον μεγάλῳ ἀλαλητῶ,
 Ἄσιον ἀμφὶ ἀνακτα καὶ Ἰαμενὸν καὶ Ὀρέστην,
 Ἀσιάδην τ' Ἀδάμαντα, Θόωνά τε Οἰνόμαν· τε. 140
 Οἱ δ' ἦτοι εἰὼς μὲν εὐκνήμιδας Ἀχαιοὺς
 ὄρνυον ἔνδον ἐόντες ἀμύνεσθαι περὶ νηῶν·
 αὐτὰρ ἐπειδὴ τεῖχος ἐπεσσιμένους ἐνόησαν
 Τρῶας, ἀτὰρ Δαναῶν γένετο ἰαχὴ τε φόβος τε,
 ἐκ δὲ τῶ ἀΐξαντε πυλάων πρόσθε μαχέσθην, 145
 ἀγροτέροισι σύεσιν ἔοικότε, τῶτ' ἐν ὄρεσιν

131-134. Τὼ μὲν ἄρα... Virgile, *Énéide*, IX, 677 : « Ipsi intus dextra ac laeva pro a turribus adstant, Armati ferro et cristis a capita alta coruscis; Quales aeriae liquen- a tia flumina circum, Sive Padi ripis, a Athesim seu propter amoenum, Consur- a gunt gemine quercus, intonsaque caelo a Attollunt capita, et sublimi vertice nu- a tant. » Macrobe donne l'avantage à la comparaison de Virgile sur la comparaison d'Homère. Il la trouve plus riche et plus belle. Virgile a mis un cadre à son tableau, et dessiné élégamment le port de ses arbres; mais il a négligé des traits admirables : ces puissantes racines qui s'allongent sans fin; cette lutte contre les interpéries, où les deux chênes sont éternellement vainqueurs. On peut n'être point du goût de Macrobe, et trouver tout au moins l'original égal à la copie.

137-138. Βόας αὔας ὑψόσ' ἀνασχόμενοι. Voyez plus haut la note du vers 105.

139-141. Ἰαμενόν.... Les compagnons d'Asius ici nommés sont tous inconnus, excepté Adamas, dont Homère racontera la mort, XIII, 560-575. L'épithète Ἀσιά-

δην indique qu'Adamas était le fils même d'Asius.

141. Οἱ, eux, c'est-à-dire les deux Lapithes (Polydectes et Léontée). — Εἰὼς est ici l'équivalent de *τέως*, comme nous disons *en attendant*, au lieu de dire *pendant*, pendant ce temps. Il y a ellipse d'une phrase entière. *Scholies* : εἰὼς πρὶν ἐλθεῖν τοὺς βαρβάρους. Bothe veut qu'on sous-entende le verbe de la proposition principale, et il traduit : *hortabantur quamdiu hortabantur*. L'hellénisme *ὅτε μὲν, tantôt*, rendrait mieux compte de cette synonymie de la conjonction et de l'adverbe.

142. Ἐνδον ἐόντες nous reporte à l'instant qui précède l'attaque d'Asius. C'est après avoir rendu le courage aux fuyards, à l'intérieur du camp, que les deux Lapithes sont debout devant la porte et en défendent l'accès. Les vers suivants ne laissent aucun doute sur ce point. Il est donc inutile de faire aucune correction au texte, ou de supprimer la phrase comme étant en contradiction avec les vers 126-131, qui nous montrent les Troyens arrêtés par Polydectes et Léontée.

ἀνδρῶν ἠδὲ κυνῶν θέχεται κολοσυρτόν ἰόντα,
 δογμῷ τ' αἰσσοῦντε περὶ σείσιν ἄγνυτον ὕλην,
 πρυμνήν ἐκτάμνοντες, ὑπαὶ δέ τε κόμπος ὀδόντων
 γίγνεται, εἰσόκε τίς τε βαλὼν ἐκ θυμὸν ἔληται· 150
 ὡς τῶν κόμπει γαλκὸς ἐπὶ στήθεσσι φαινὸς,
 ἀντήν βαλλομένων· μάλα γὰρ κρατερῶς ἐμάχοντο,
 λαοῖσιν καθύπερθε πεποιοότες ἠδὲ βίησιν.
 Οἱ δ' ἄρα χερμαδοῖσιν εὐδομήτων ἀπὸ πύργων
 βάλλον, ἀμυνομένοι σφῶν τ' αὐτῶν καὶ κλισιάων. 155
 νηῶν τ' ὠκυπόρων. Νηράδης δ' ὡς πῖπτον ἔραξι,
 ἄστ' ἄνεμος ζαῆς, νέφεα σκιόεντα δονήσας,
 ταρφειὰς κατέχευεν ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ·
 ὡς τῶν ἐκ χειρῶν βέλεα ῥέον, ἤμην Ἀχαιῶν
 ἠδὲ καὶ ἐκ Τρώων· κόρυμβες δ' ἄμφ' αὖθον αὐτέων 160
 βαλλομένων μυλάκεσσι, καὶ ἀσπίδες ὀμυαλόεσσαι.
 Δῆ ῥα τότ' ὤμωξέν τε καὶ ὦ πεπλήγητο μηρῷ
 Ἄσιος Ἰφτακίδης, καὶ ἀλαστήσας ἔπος ἤρῳδα·

148. Δογμῷ, *obliqui*, de côté. *Scholies* : εἰς πλάγιον.

149. Πρυμνήν, à l'extrémité, c'est-à-dire par le bas, à la racine. *Scholies* : ἄκραν, πρόρριζον. — Ὑπαὶ est préposition, et a pour complément ὀδόντων. C'est le fracas que font les deux sangliers brisant et eulbutant le taillis avec leurs défenses. La traduction *subtus* détruit la suite des idées, et ne donne qu'une énigme indéchiffrable.

151. Τῶν, d'eux (des deux guerriers qui défendaient la porte).

152. Ἐμάχοντο a pour sujet Polyxatès et Léontée.

153. Λαοῖσιν. Zénodote écrivait, λάεσσιν (*lapidibus*, aux pierres). Il s'agit des soldats eux-mêmes, des Grecs qui combattaient du haut du rempart.

156. Πῖπτον, sous-entendu le sujet, qui est χερμαδοῖα.

158. Ταρφειάς. Cette accentuation suppose l'adjectif ταρφειός. Quelques modernes veulent qu'on écrive ταρφειά comme ὄξειαι, et lisent alors ταρφειάς, de ταρφύς. Mais Aristarque et la plupart des grammairiens anciens donnent le mot pour oxyton.

Hérodien : ταρφειάς Ἀρίσταρχος ὀξύνει ὡς πυκνάς. *Scholies* : ταρφειά Ἀρίσταρχος ἀνέγνω ὡς πυκναί· οὕτως δὲ καὶ ὁ Ἀσκαλωνίτης. — Virgile a reproduit la comparaison d'Homère, *Énéide*, IX, 668-671, mais en remplaçant la neige par la pluie et la grêle : « Quantus ab orae casu veniens pluvialibus Hædis Verberat « imber humum; quam multa grandine « nimbi In vada præcipitant, quum Juppiter horridus Austris Torquet aquosam « hiemem et cælo cava nubila rumpit. »

160. Αὖθον αὐτέων, *aridum resonabant*, rendaient un bruit sec.

161. Βαλλομένων, *vulgo* βαλλόμεναι. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, βαλλομένων ἄλλοι δὲ, βαλλόμεναι. — Μυλάκεσσι, des pierres grosses comme des meules. L'idée de rondeur n'a que faire ici. Voyez la note VII, 270. Eustathe explique mal le mot : μύλακες δὲ λίθοι μυλοειδεῖς, ὅ ἐστι στρογγύλοι. Les *Scholies* donnent un sens plus vrai : τραχέσι ἴθουσιν.

162. Ὠ, accusatif duel de ὄς (*sonus*, son).

163. Ἀλαστήσας. On traduit ce mot par *indignatus*. Il s'agit plutôt d'une vive dou-

Ζεῦ πάτερ, ἧ ῥά νυ καὶ σὺ φιλοψευδῆς ἐτέτευξο
 πάγχυ μάλ'· οὐ γὰρ ἔγωγ' ἐφάμην ἥρωας Ἀχαιοὺς 165
 σχῆσειν ἡμέτερόν γε μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους.
 Οἱ δ', ὥστε σφῆκες μέσον αἰόλοι ἢ μέλισσαι
 οἰκία ποιήσωνται ὀδοῖ ἐπὶ παιπαλοέσση,
 οὐδ' ἀπολείπουσιν κοῖλον δόμον, ἀλλὰ μένοντες
 ἄνδρας θηρητῆρας ἀμύνονται περὶ τέκνων· 170
 ὡς οἷγ' οὐκ ἐθέλουσι πυλάων, καὶ δὴ ἔοντε,
 χάσασθαι, πρὶν γ' ἢ κατακτάμεν ἢ ἄλῳνα.
 Ὅς ἔφατ', οὐδὲ Διὸς πείθε φρένα ταῦτ' ἀγορεύων·
 Ἔκτορι γάρ οἱ θυμὸς ἐβούλετο κῦδος ὀρέξει.
 Ἄλλοι δ' ἀμφ' ἄλλησι μάχην ἐμάχοντο πύλησιν· 175
 ἀργαλέον δέ με ταῦτα, θεὸν ὦς, πάντ' ἀγορεύσαι.

leur. Asius vient de faire ce qui est, chez Homère, un geste de profond désespoir. *Scholies* : δεινοπαθήσας. Homère dit ailleurs, XXIV, 405, πένθος ἄλαστον, pour exprimer un profond chagrin, un chagrin qu'on ne peut secouer : α privatif et λήθη, la persistance sans fin du sentiment pénible.

165-166. Οὐ γὰρ ἔγωγ' ἐφάμην... L'excellent archevêque de Thessalonique fait ici un petit sermon à propos de ce qu'il nomme la folie d'Asius. Jupiter n'a rien promis au guerrier ; et le guerrier blasphème parce que ses espérances ne s'accomplissent point. C'est donc un insensé au premier chef. Les critiques alexandrins notaient, au contraire, l'admirable accent de vérité avec lequel s'exhale le désappointement d'Asius : σημειοῦνται δὲ κἀνταῦθα οἱ παλαιοί, ὡς ἐτόμως ἔχουσιν οἱ δυστυχῶντες, οὐ μόνον ἄλλως δυσανασχετεῖν, ἀλλὰ που καὶ τὸ θεῖον καταμήμεσθαι. Il est probable que ces paroles, citées par Eustathe, sont d'Aristarque même.

167-170. Ὅστε σφῆκες... Voyez XVI, 259-264.

167. Μέσον αἰόλοι, *medio corpore agiles*, au corsage mobile. Cela signifie seulement que les guêpes peuvent se replier en tout sens, grâce à l'étranglement qui partage en deux leur corps. Les anciens traduisaient ici αἰόλοι par εὐκίνητοι. Quelques-uns l'entendaient de la variété des couleurs : ποικίλοι. Mais Didyme condamne

cette interprétation : ἀμεινον δ' ἀκούειν τοὺς εὐκινήτους. La variété des couleurs, chez les guêpes, est surtout dans la cuirasse et l'arrière-train, et non pas κατά μέσον, au milieu.

170. Θηρητῆρας est dit au figuré : ceux qui attaquent pour une cause quelconque le guérier ou la ruche. *Scholies* : τοὺς ἐρεθίζοντας.

172. Ἡὲ κατακτάμεν ἢ ἄλῳνα, ou tuer ou être pris. C'est notre antithèse vaincre ou mourir. On ne voit pas bien comment les traducteurs latins tirent de la phrase leur *antequam interficiantur vel capiuntur*. En effet, κατακτάμεν est un infinitif actif. Cet actif est opposé au passif ἄλῳνα, qui contient implicitement l'idée de mort.

175-180. Ἄλλοι... Vers marqués d'obelisks dans le manuscrit de Venise. Aristarque condamnait de même le vers 181. *Scholies* : ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος, πρῶτον μὲν, διὰ τὸ πύλας ἄλλας ὀνομάζεσθαι... εἶτα διὰ τὸ ἀργαλέον δέ με ταῦτα... εἶτα καὶ διὰ τὸ Λαπίθαι· οὐ γὰρ δεῖ, φησι, καὶ τοὺς πατέρας καὶ τοὺς υἱοὺς Λαπίθας καλεῖν. Ces sept vers interrompent le récit. Le premier est en contradiction avec ce qu'Homère a dit au chant VII, 438-439, que le rempart n'avait qu'une porte. Le troisième parle de feu ; et ce n'est que plus tard que le feu jouera un rôle dans la bataille. Le dernier est inepte, puisqu'il annonce comme chose nouvelle l'engagement

Πάντη γὰρ περὶ τείχος ὀρώρει θεσπιδαῆς πῦρ
 λάϊνον· Ἄργεῖοι δὲ, καὶ ἀγνύμενοί περ, ἀνάγκη
 νηῶν ἡμύνοντο· θεοὶ δ' ἀκαχέϊατο θυμὸν
 πάντες, ὅσοι Δαναοῖσι μάχης ἐπιτάρροθοι ἦσαν. 180
 Σὺν δ' ἔβαλον Λαπίθαι πόλεμον καὶ δηϊοτήτα.

Ἐνθ' αὖ Πειριθόου υἱὸς, κρατερός Πολυποίτης,
 δουρὶ βάλεν Δάμασον, κυνέης διὰ χαλκοπαρήου·
 οὐδ' ἄρα χαλκείη κύρως ἔσχεθεν· ἀλλὰ διαπρὸ
 αἰχμῆ χαλκείῃ ῥήξ' ὀστέον· ἐγκέφαλος δὲ 185
 ἔνδον ἅπας πεπάλακτο· δάμασσε δέ μιν μεμαῶτα·
 αὐτὰρ ἔπειτα Πύλωνα καὶ Ὀρμενον ἐξενάριζεν.
 Υἱὸν δ' Ἀντιμάχιοι Δεοντεύς, ὄζος Ἄρης,
 Ἴππόμαχον βάλε δουρὶ, κατὰ ζωστήρα τυχήσας.
 Αὐτίς δ' ἐκ κολοῖο ἐρυσσάμενος ξίφος ὀξὺ, 190
 Ἀντιφάτην μὲν πρῶτον, ἐπαΐζας δι' ὀμίλου,
 πληξῆ' αὐτοσχεδίην· ὁ δ' ἄρ' ὕπτιος οὐδεῖ ἐρείσθη·
 αὐτὰρ ἔπειτα Μένωνα καὶ Ἴαμενὸν καὶ Ὀρέστην
 πάντας ἐπασσυτέρους πέλασε χθονὶ πουλυβοτείρῃ.

Ὅρρ' οἱ τοὺς ἐνάριζον ἀπ' ἔντεα μαρμαίροντα, 195
 τόρρ' οἱ Πουλυδάμαντι καὶ Ἐκτορι κοῦροι ἔποντο.

des Lapithes dans la mêlée sanglante. On pourrait, à la rigueur, soutenir que le rempart avait plusieurs portes, et que la porte attaquée par Asius n'était que la porte principale, Ἰππύλατος. Homère aurait passé les autres portes sous silence, préoccupé qu'il était de l'Ἰππυλασὴ ὀδός. Mais les sept vers interpolés pèchent de tant de façons, qu'il est impossible de les maintenir à la place qu'ils ont usurpée. Au reste, ils sont très-anciens; et les Alexandrins n'ont pas dédaigné de les interpréter.

177. Θεσπιδαῆς πῦρ, le feu allumé par les dieux. Ce sont les dieux qui animent les Troyens à l'assaut, et qui leur suggèrent l'emploi du feu. On peut prendre aussi le mot θεσπιδαῆς pour une simple épithète poétique. Quelques anciens faisaient concorder ce vers avec la suite, en expliquant θεσπιδαῆς πῦρ dans un sens figuré : la chaleur du combat. *Scholies* :

τὸ θερμὸν τῆς μάχης πῦρ φησί. Homère dit en effet, XI, 596 : « Ils combattaient comme un feu embrasé. »

178. Λάϊνον (de pierre) se rapporte à τείχος.

179. Ἀκαχέϊατο pour ἀκάχειντο, ἀκαχήμενοι ἦσαν : étiement affligés. *Scholies* : λελύπηντο. Quelques-uns écrivent, ἀκαχέϊατο.

183. Δάμασον. Damasus est inconnu. Les autres guerriers tués avec lui sont inconnus pareillement.

185-186. Αἰχμῆ.... Voyez XI, 97-98 et la note sur πεπάλακτο.

192. Αὐτοσχεδίην, adverbe : *cominus*, de près; à portée de la main. *Scholies* : ἐκ τοῦ πλησίον, ἐκ χειρὸς.

195. Ἐνάριζον ἀπ' (ό) est pour ἀπηγάριζον.

196. Οἱ (d'autres) est déterminé plus loin par κοῦροι, les jeunes gens.

οὐ πλεῖστοι καὶ ἄριστοι ἔσαν, μέμασαν δὲ μάλιστα
τεῖχος τε ῥήξειν καὶ ἐνιπρήσειν πυρὶ νῆας.

Οἱ ῥ' ἔτι μερμηρίζον ἐφεσταότες παρὰ τάφρω.

Ἵορnis γὰρ σφιν ἐπῆλλθε, περησέμεναι μεμαῶσιν.

200

αἰετὸς ὑψιπέτης, ἐπ' ἀριστέρᾳ, λαὸν ἐέργων,

φοινῆεντα δράκοντα φέρων οὐύχεσσι πέλωρον,

ζῶν, ἔτ' ἀσπαίροντα· καὶ οὐπω λήθετο χάρις.

Κόψε γὰρ αὐτὸν ἔχοντα κατὰ στῆθος παρὰ δειρήν,

ἰδνωθεὶς ὀπίσω· ὁ δ' ἀπὸ ἔθεν ἦκε χαμαῖζε,

205

ἀλγήσας ὀδύνησι, μέσῳ δ' ἐνὶ κάββαλ' ὀμίλῳ·

αὐτὸς δὲ κλάγξας πέτετο πνοιῆς ἀνέμοιο.

Τρῶες δ' ἐρρίγησαν, ὅπως ἴδον αἰόλον ὄφιν

κείμενον ἐν μέσσοισι, Διὸς τέρας αἰγιόχοιο.

200-207. Ἵορnis γὰρ... Ce passage est un des plus célèbres de l'*Iliade*. Platon le commente dans l'*Ion*; Cicéron l'avait traduit dans son *Marius*; Virgile l'a imité, *Énéide*, XI, 751-756; Voltaire, dans la préface de *Rome sauvée*, l'a versifié brillamment d'après le latin de Cicéron, conservé par Cicéron même (*de la Divination*, xcvi). C'est l'imitation de Virgile qui rend le mieux le mouvement de cette admirable poésie : « Utque volans alte raptum quum
« fulva draconem Fert aquila, implicuitque
« pedes atque unguibus hæsit; Saucius at
« serpens sinuosa volumina versat, Arce-
« tisque horret squamis, et sibilat ore,
« Ardens insurgens; illa haud minus unget
« obunco Luctantem rostro, simul æthera
« verberat alis. »

201. Ἐπ' ἀριστέρᾳ dépend de ἐπῆλλθε. C'est à gauche qu'apparaissaient les oiseaux de mauvais augure. — Ἀαὸν ἐέργων, arrêtant le peuple. L'augure défavorable avait suspendu l'ardeur des troupes.

202. Φοινῆεντα, *cruentatum*, rouge comme sang; ou plutôt, ayant des taches couleur de sang. Ailleurs Homère a dit, II, 308, δράκων ἐπὶ νῶτα θαφρονός, un serpent à la croupe sanglante, pour dire : tacheté de rouge sur la croupe.

203. Λήθετο a pour sujet le serpent.

204. Κόψε, il frappa. Le serpent, pour mordre, lance vivement sa tête. *Scholies* : ἔδακεν, ἐπλήξεν.

207. Πνοιῆς ἀνέμοιο, comme s'il y avait ἄμα πνοιῆς : avec les souffles du vent; sur l'aile des vents. L'aigle se laisse emporter par le vent, plutôt qu'il ne vole. Il est blessé. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι λαίπει τὸ ἄμα. *Scholies* : τῷ πνεόντι ἀνέμῳ δοῦς ἑαυτὸν, διὰ τὸ ὀδυνηθῆναι.

208. Αἰόλον ὄφιν. Ce vers se termine par un pyrrhique, ou, si l'on veut, par un iambe. Les Alexandrins reconnaissent le fait. Didyme : πέπονθε δὲ ἐπὶ τέλος ὁ στίχος, ἔχων τὸν ἐκ δύο βραχειῶν πυρρίχου· καὶ καλεῖται μεῖλιουρος. Le nom de *miure* (écourté, à queue coupée) convient parfaitement à un pareil vers. Les grammairiens modernes supposent, ou que l'accent suffit pour que ὄφιν compte comme trochée, ou que le φ se prononçait comme une lettre double, πφ. Quelques anciens avaient déjà imaginé ces explications avant nous. Il y en avait même qui écrivaient ὄπφιν. Eustathe : ἔτεροι δὲ τὴν ὀξεῖαν τάσιν ἑκτατικὴν εἰδότες ἀπ' αὐτῆς φασὶ προστεθῆναι τι χρόνου τῆ τοῦ ο φυσικῆ βραχυτέτη, ὡς εἰς τροχαίου ἀπάρτισιν ἄλλοι δὲ ὄφριν μετέγραψαν, οἷα ὀκνοῦντες διπλάσαι τὸ φ. — Quant à l'épithète du serpent, αἰόλον, elle se rapporte à la variété des couleurs. *Scholies* : ποικίλον καὶ πολύστικτον. Cependant on pourrait l'entendre des mouvements du reptile se tortillant à terre. Homère appelle les vers de terre αἰόλαι, XXII, 509; et ce ne peut

- Δὴ τότε Πουλυδάμας ἤρασεν Ἐκτορα εἶπε παραστῆς · 210
 Ἐκτορ, αἶ μὲν πῶς μοι ἐπιπλήσσεις ἀγορήσιν.
 ἐσθλὰ φραζόμενῳ· ἐπεί οὐδὲ μὲν οὐδὲ εἴοικεν
 δῆμον ἔοντα παρῆξ ἀγορευέμεν, οὔτ' ἐν βουλῇ
 οὔτε ποτ' ἐν πολέμῳ, σὸν δὲ κράτος αἰὲν ἀέξειν·
 νῦν δ' αὖτ' ἐξερῆώ ὧς μοι δοκεῖ εἶναι ἄριστα. 215
 Μὴ ἴωμεν Δαναοῖσι μαχησόμενοι περὶ νηῶν.
 Ἵδὲ γὰρ ἐκτελέεσθαι ὀίομαι, εἰ ἔτερόν γε
 Τρωσὶν ὄδ' ὄρνις ἦλθε, περησέμεναι μεμαῶσιν,
 αἰετὸς ὑψιπέτης, ἐπ' ἀριστερὰ, λαὸν ἐέργων.
 φοινήμεντα δρᾶκοντα φέρων δνύχεσσι πέλωρον, 220
 ζῶν· ἄφαρ δ' ἀρέηκε, πάρος φίλα οἰκί' ἰκέσθαι,
 οὐδ' ἐτέλεσσε φέρων δόμεναι τεκέεσσιν ἐοῖσιν.
 Ὡς ἡμεῖς, εἶπερ τε πύλας καὶ τείχος Ἀχαιῶν
 ῥηξόμεθα σθένει μεγάλῳ, εἴξωσι δ' Ἀχαιοί,
 οὐ κόσμῳ παρὰ ναῦσιν ἐλευσόμεθ' αὐτὰ κέλευθα· 225
 πολλοὺς γὰρ Τρώων καταλείψομεν, οὓς κεν Ἀχαιοὶ
 γαλκῶ δηώσουσιν, ἀμυνόμενοι περὶ νηῶν.
 Ἵδὲ γ' ὑποκρίναιτο θεοπρόπος, θεὸς σάρα θυμῷ
 εἰδείη τεράων καὶ οἱ πειθοῖατο λαοί.

être qu'en qualité de reptiles grouillant en tout sens.

212. Μὲν, dans le sens de μὴν : certes.

213. Δῆμον ἔοντα, étant peuple : n'étant que simple citoyen. Hérodien : ἀντι τοῦ, δημότην, ιδιώτην. *Scholies* : δῆμον, νῦν τὸν δημότην. Horace a dit, *Épîtres*, I, 1, 59 : « Plebs eris. » — Παρῆξ, de côté : de biais; en déviant; contrairement au devoir. *Scholies* : ἐξω τοῦ δεόντος.

216. Ἴωμεν au subjonctif, pour ἴωμεν.

218. Ὅρνις ἦλθε, *vulgo* ὄρνις ἐπῆλθε (répétition de l'expression du vers 200). *Scholies* : χωρὶς τῆς προθέσεως, αἱ Ἀριστάρχου. Aristarque regarde la finale du mot ὄρνις comme longue de nature. En effet, il est long au génitif ὄρνιτος. Il y a d'ailleurs un certain nombre d'exemples, chez les poètes grecs, d'ὄρνις spondée devant une voyelle. On peut alléguer que ce sont des licences, comme nous en avons si sou-

vent noté dans Homère; cependant la doctrine d'Aristarque semble fondée en raison.

219-221. Αἰετός... Voyez plus haut 201-203 et les notes sur ces trois vers.

221. Φίλα οἰκί(α), sa maison : son nid. On doit peut-être faire sentir l'épithète. Ce sera le *dulces nidi* de Virgile, *Énéide*, V, 214.

224. Ῥηξόμεθα au subjonctif, pour ῥηξόμεθα : *peruperimus*, (si) nous parvenons à briser, à enfoncer.

225. Οὐ κόσμῳ... ἐλευσόμεθ(α), nous ne viendrons pas en bon ordre. Polydamas dit le moins pour le plus. Il veut faire entendre : « Nous fuirons honteusement. » Eustathe : βούλεται εἰπεῖν, ὡς ἀκόσμως φευσόμεθα, καὶ οὐκ εὐτάτως εἰς Τροίαν παλινστῆσομεν. — Αὐτὰ κέλευθα, la même route : par la même route; par la route qui nous aura amenés.

229. Εἰδείη ἔκιναντ à εἰδῶς εἶη. C'est ce qui explique le génitif τεράων. On se rap-

Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κορυθαίολος Ἔκτωρ· 230
 Πουλυδάμα, σὺ μὲν οὐκέτ' ἐμοὶ φίλα ταῦτ' ἀγορεύεις·
 οἶσθα καὶ ἄλλον μῦθον ἀμείνονα τοῦδε νοῆσαι.
 Εἰ δ' ἔπεδον δὴ τοῦτον ἀπὸ σπουδῆς ἀγορεύεις,
 ἐξ ἄρα δὴ τοι ἔπειτα θεοὶ φρένας ὤλεσαν αὐτοῖ,
 ὅς κέλεαι Ζηγνὸς μὲν ἐριγδούποιο λαθέσθαι 235
 βουλέων, ἄστε μοι αὐτὸς ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν·
 τὴν γ' οἰωνοῖσι τανυπτερύγεσσι κελεύεις
 πείθεσθαι· τῶν οὔτι μετατρέπομ' οὐδ' ἀλεγίζω,
 εἴτ' ἐπὶ δεξι' ἴωσι πρὸς ἡῶ τ' ἠέλιόν τε,
 εἴτ' ἐπ' ἀριστερὰ τοίγε ποτὶ ζόφον ἡερόεντα. 240
 Ἡμεῖς δὲ μέγαλοιο Διὸς πειθώμεθα βουλῆ,
 ὅς πᾶσι θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισιν ἀνάσσει.
 Εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.

pelte θεωροπρίων εἰδώς, VI, 438, qui est comme le commentaire de ce que nous voyons ici. — « Καὶ οἱ πειθοῖατο λαοί, « et ei pareret populus. Juncta hæc sunt « antiqua simplicitate superioribus. Poeta « recentior dixisset, καὶ ᾧ πειθοῖατο λαοί, « et cui pareret populus. » [Bothe.] Même au siècle de Périclès, on trouve chez les poètes des constructions de ce genre. Il y en a jusque dans le latin. Cicéron, décrivant l'idéal contemplé par l'artiste : « quam « intuens, in eaque defixus. » Ce passage de l'Orator est dans toutes les mémoires.

230. Τὸν δ' ἄρ'... Zénodote écrivait, τὸν δ' ἡμεῖβειτ' ἔπειτα μέγας... : leçon moins conforme au caractère du discours d'Hector. En effet, le héros est en colère. Aristarque préfère donc la vulgate : εὐθέως γὰρ τὸ δυσάρεστον ἐμφαίνει διὰ τῆς ὀψεως.

231. Πουλυδάμα. Quelques anciens écrivaient Πουλυδάμαν, en vertu de l'analogie ; mais Aristarque maintient l'usage vulgaire, qui violait la règle. *Scholies* : αἱ Ἀριστάρχου, χωρὶς τοῦ ν, παρὰ τὴν ἀναλογίαν· Ζηγνόςτος δὲ καὶ Χαμηλιέων, σὺν τῷ ν, Πουλυδάμαν.

232-234. Οἶσθα... Voyez VII, 358-360 et les notes sur ces trois vers.

235-236. Ζηγνός... βουλέων. Voyez VIII, 169-174, et le discours que fait ensuite Hector, interprétant la pensée de Jupiter.

238. Τῶν οὔτι μετατρέπομ' οὐδ' ἀλεγίζω. Les Alexandrins faisaient remarquer que le blasphème apparent d'Hector n'est qu'une vive manifestation de sa foi aux promesses de Jupiter, et que le véritable impie, c'est Polydamas, qui doute de la volonté du maître des dieux. Eustathe : σημειοῦνται δ' ἐνταῦθα οἱ παλαιοί, καὶ ὅτι τῇ εἰς ἄπονον ἀπαγωγῇ φιλοσόφως χρῆται ὁ Ἔκτωρ· προὑπόκειται μὲν γάρ, ὡς ὁμολογούμενον, ὅτι πειστέον Διὶ ἐπιτάττοντι ἐπελθεῖν ταῖς ναυσίν· ὁ δὲ οἰωνὸς δοκεῖ προτρέπειν ἀναχωρεῖν· εἰ γοῦν ἀναχωρητέον, ὡς δοκεῖ τῷ Πουλυδάμαντι, οὐ πειστέον ἄρα τῷ Διὶ. διὸ ἐπάγει· ἡμεῖς δὲ μέγαλοιο... (vers 241).

239. Ἐπὶ δεξι(ά). Les augures grecs se tournaient vers le nord. Ils avaient donc l'orient à droite et l'occident à gauche. *Scholies* : δεξιὰ τὰ ἀνατολικά καλεῖτ' ἀριστερὰ, τὰ δυτικά. Hector parle d'une façon absolue, et non par rapport à lui-même, quoi qu'il ait en ce moment le nord en face, l'orient à droite et à gauche le couchant.

240. Ποτὶ ζόφον équivaut simplement à πρὸς δυσμάς, vers le couchant. Le poète appelle *ténèbres* le point où le soleil se couche et où disparaît la lumière.

243. Εἷς οἰωνός... Ce vers était proverbe chez les Grecs, Racine s'en est ins-

Τίπτε σὺ δειδοίικας πόλεμον καὶ δηϊοτῆτα ;
 Εἵπερ γάρ τ' ἄλλοι γε περὶ κτεινώμεθα πάντες 245
 νηυσὶν ἐπ' Ἀργείων, σοὶ δ' οὐ δέος ἔστ' ἀπολέσθαι·
 οὐ γάρ ται κραδίη μενεδήϊος οὐδὲ μαχήμων.
 Εἰ δὲ σὺ δηϊοτῆτος ἀρέξειαι, γέ τιν' ἄλλον
 παρφάμενος ἐπέεσσιν ἀποτρέψεις πολέμοιο,
 αὐτίκ' ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ τυπείς ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσεις. 250
 Ὡς ἄρα φωνήσας ἠγήσατο· τοὶ δ' ἅμ' ἔποντο
 ἠχῆ θεσπεσίη· ἐπὶ δὲ Ζεὺς τερπικέραυνος
 ὤρσεν ἀπ' Ἰδαίων ὄρέων ἀνέμοιο θύελλαν,
 ἥ ῥ' ἰθὺς νηῶν κονίην φέρεν· αὐτὰρ Ἀχαιῶν
 θέλγε νόον, Τρωσὶν δὲ καὶ Ἔκτορι κῦδος ὄπαζεν. 255
 Τοῦπερ δὴ τεράσσει πεποιθότες ἠδὲ βίησιν,
 ῥήγνυσθαι μέγα τεῖχος Ἀχαιῶν πειρήτιζον.
 Κρόσσας μὲν πύργων ἔρυσον, καὶ ἔρειπον ἐπάλλξεις.

pité dans son *Iphigénie*, I, II, et III VII :
 « L'honneur parle, il suffit; ce sont là nos
 oracles.... Cet oracle est plus sûr que celui
 de Calchas. » Je crois qu'il faut traduire
 littéralement les paroles d'Hector, et qu'il
 n'y a ici aucun sous-entendu. Les anciens
 commentateurs, en expliquant ἀμύνεσθαι
 περὶ πάτρης comme s'il y avait ὁ οὐρανὸς
 κελεύων ἀγωνίζεσθαι..., affaiblissent la
 pensée. Eustathe développe leur paraphrase,
 mais en l'oubliant comme à plaisir. Il
 finit même par n'être plus bien sûr de ce
 qu'Homère a vraiment voulu dire. — Le
 mot εἰς ne sert qu'à fortifier le superlatif
 ἄριστος, comme *unus*, en latin, dans *for-*
tissimus unus. Voici le sens complet de la
 phrase : « Ce qui est, par excellence, un
 présage assuré de la victoire, c'est de
 combattre, non point pour la gloire et le
 butin, mais pour défendre la patrie atta-
 quée. »

247. Μενεδήϊος, qui soutient l'attaque
 des ennemis, c'est-à-dire vaillant.

250. « Τυπείς. *Scholia* : θαμείς· πλη-
 « γείς. Vereor ne τυπείς sit interpretatio
 « τοῦ θαμείς. Certè fieri non potest, ut
 « hoc illi verbo adscripserit aliquis expli-
 « candi gratia. » [Bothe.] Il est vraisem-
 blable qu'Homère s'était en effet servi du

mot θαμείς. C'est celui qu'il emploie toutes
 les fois qu'il veut dire, *tué par la lance*.

255. Θέλγε νόον est pris en mauvaise
 part. Les Grecs sont découragés, comme
 paralysés. *Scholies* : ἐξηπάτα, ἔδλαπτε.

257. ῥήγνυσθαι.... Ce vers se termine
 par trois spondees.

258. Κρόσσας. Aristarque a varié sur le
 sens de ce mot. Dans son *Commentaire*,
 il l'expliquait par κερκιδας, créneaux;
 dans son livre sur le *Catalogue*, il l'expli-
 quait par κλίμακας, escaliers, c'est-à-dire
 pierres saillantes, et, comme parlent les ar-
 chitectes, *corbeaux*. Aristonicus : κρόσ-
 σας ἐν μὲν τοῖς ὑπομνήμασιν, κερκιδί-
 δας· ἐν δὲ τοῖς περὶ τοῦ ναυστάθμου,
 κλίμακας. Ici, et dans ce qui suit, ce
 sont les ἐπάλλξει; qui sont les créneaux. Le
 vers 444 nous montre les Troyens escala-
 dant le mur, en montant à l'aide des κρόσ-
 σαι. Les κρόσσαι leur servent de κλίμακες,
 d'escaliers pour arriver au sommet. Il ne
 faut pas prendre l'expression κρόσσαι;
 ἔρυσον au pied de la lettre. L'imparfait en
 donne que l'équivalent de *convellere stu-*
debant. Nous préférons donc la deuxième
 interprétation d'Aristarque. Voyez plus
 bas la note du vers 375. — Eustathe a fort
 embrouillé tout ce qui concerne le mot

στήλας τε προβλήτας ἐμόχλεον, ἄς ἄρ' Ἀχαιοὶ
πρώτας ἐν γαίῃ θέσαν ἔμμεναι ἔχματα πύργων. 260

Τὰς οἴγ' αὐέρουον, ἔλποντο δὲ τείχος Ἀχαιῶν
ρήξειν. Οὐδέ νύ πω Δαναοὶ χάζοντο κελεύθου·
ἀλλ' οἴγε ῥινοῖσι βοῶν φράξαντες ἐπάλλξεις,
βάλλον ἀπ' αὐτάων δητίους ὑπὸ τείχος ἰόντας.

Ἄμφοτέρω δ' Αἴαντε κελευτιῶντ' ἐπὶ πύργων 265
πάντοσε φοιτήτην, μένος ὀτρύνοντες Ἀχαιῶν.

Ἄλλον μελιχίοις, ἄλλον στερεοῖς ἐπέεσσιν
νεῖκεον, ὄντινα πάγχυ μάχης μεθιέντα ἴδοιεν·

ᾧ φίλοι, Ἀργείων ὅς τ' ἔξοχος ὅς τε μεσῆεις,
ὅς τε χειριότερος, ἐπεὶ οὐ πω πάντες ὁμοῖοι 270

ἄνδρες ἐν πολέμῳ· νῦν ἔπλετο ἔργον ἅπασιν·
καὶ δ' αὐτοὶ τόδε που γινώσκατε. Μῆ τις ὀπίσσω
τετράσθω προτὶ νῆας, ὁμοκλητῆρως ἀκούσας·

ἀλλὰ πρῶσσω ἴεσθε, καὶ ἀλλήλοισι κέλεσθε,
αἶ κε Ζεὺς δώησιν Ὀλύμπιος ἀστεροπητῆς, 275
νεῖκος ἀπωσαμένους, δητίους προτὶ ἄστυ διέσθαι.

κρόσσας. Il commence par donner l'opinion des anciens, et il cite même le mot κεφαλῖδας. Il a reproduit probablement le texte du *Commentaire* d'Aristarque. Puis il ajoute, comme s'il ne s'était pas encore agi d'Aristarque : Ἀρίσταρχος δὲ πολεμικὰς κλίμακας ὑποτρόχους τὰς κρόσσας νοεῖ, ἧτοι μηχανὰς κλιμακῶδεις. Ceci, d'après ce que nous savons par les *Scholies*, serait censé un passage du livre sur le *Catalogue*; mais le sens qu'on y attribue à κλίμακας est si étrange, que, sauf ce mot, je ne crois pas qu'il y ait là une syllabe authentique du livre de l'illustre grammairien. Eustathe aura copié le dire de quelque pseudo-critique, qui ne connaissait lui-même l'opinion d'Aristarque que par une tradition vague. Il n'écrit pas d'après les originaux.

259. Στήλας τε προβλήτας, et les piliers boutants. Quelques-uns entendaient, les fondements du mur. Mais l'explication d'Homère montre que ce sont plutôt des appuis extérieurs.

263. Φράξαντες. Les Grecs tendent leurs boucliers au-dessus du parapet, dans l'intervalle d'un créneau à l'autre, et sont ainsi abrités, pour combattre, et par les créneaux et par les boucliers. *Scholies* : τὰ διάκενα τῶν ἐπάλλεων φράξαντες τοῖς ὅπλοις· αἱ μὲν γὰρ ἐπάλλεις πρόβολοι γίνονται τοῖς στρατιώταις· τὸ δὲ διάκενον αὐτῶν ταῖς ἀσπίσι προσαναπληροῦται.

268. Πάγχυ dépend de μεθιέντα.

273. Ὅμοκλητῆρως ἀκούσας, ayant entendu un faiseur de menaces, c'est-à-dire effrayé par les menaces de quelque fanfaron troyen.

276. Νεῖκος ἀπωσαμένους, ayant repoussé l'attaque : quand nous aurons repoussé l'attaque. L'accusatif ἀπωσαμένους est le sujet du verbe διέσθαι, et l'accusatif δητίους en est le complément. On attribue à Aristarque et à Hérodien la leçon νεῖκος, au lieu de νεῖκος. Mais l'expression d'Homère, avec νεῖκος, est plus nette. On ne comprend pas bien ce que c'est que *repousser la victoire*.

Ὡς τῷγε προβοῶντε μάχην ὠτρυνον Ἀχαιῶν.
 Τῶν δ', ὥστε νιφάδες χιόνος πίπτωσι θαμειαί
 ἤματι χειμερίῳ, ὅτε τ' ὤρετο μητίετα Ζεὺς
 νιφέμεν, ἀνθρώποισι πιραυσκόμενος τὰ ἄ κῆλα · 280
 κοιμήσας δ' ἀνέμους χεῖρι ἔμπεδον, ὄφρα καλύψῃ
 ὑψηλῶν ὀρέων κορυφὰς καὶ πρόνας ἄκρους,
 καὶ πεδία λωτοῦντα, καὶ ἀνδρῶν πίονα ἔργα ·
 καὶ τ' ἐφ' ἀλὸς πολιῆς κέχυται λιμέσιν τε καὶ ἀκταῖς,
 κῦμα δέ μιν προσπλάζον ἐρύκεται · ἄλλα τε πάντα 285
 εἰλύαται καθύπερθ', ὅτ' ἐπιβρίση Διὸς ὄμβρος ·
 ὡς τῶν ἀμφοτέρωσε λίθοι πωτῶντο θαμειαί,
 αἱ μὲν ἄρ' ἐς Τρώας, αἱ δ' ἐκ Τρώων ἐς Ἀχαιοὺς,
 βαλλομένων · τὸ δὲ τεῖχος ὑπερ πᾶν δοῦπος ὀρώρει.
 Οὐδ' ἄν πω τότε γε Τρῶες καὶ φαίδιμος Ἴκτωρ 290
 τεῖχος ἐρρήξαντο πύλας καὶ μακρὸν ὄχθηα,
 εἰ μὴ ἄρ' υἱὸν ἐὸν Σαρπηθόνα μητίετα Ζεὺς
 ὤρσεν ἐπ' Ἀργείοισι, λέονθ' ὡς βουσὶν ἔλιξιν.
 Αὐτίκα δ' ἀσπίδα μὲν πρόσθ' ἔσχετο πάντοσ' εἴσιην,
 καλήν, χαλκείην, ἐξήλατον · ἦν ἄρα χαλκεὺς 295

280. Τὰ ἄ κῆλα, *illu sua tela*, et non pas seulement *sua tela*. Ces traits-ci ne sont pas les seuls qu'il lance, ni même les plus habituels.

281. Ἐμπεδον. Le texte de Marseille portait, ἀσπετον.

283. Λωτοῦντα, *vulgo λωτεῦντα* : couvertes de lotus, c'est-à-dire couvertes d'herbages. Le lotus était une sorte de trèfle. *Scholies* : Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ ου, λωτοῦντα. C'était aussi la leçon du texte de Marseille. Apollonius traduit : πυροῦντα, πυρὸν ἔχοντα. Mais l'idée de froment est plus loin, dans πίονα ἔργα (les champs cultivés). Il y a deux choses : d'abord les prairies, puis ensuite les moissons. Quelques-uns faisaient venir λωτοῦντα ou λωτεῦντα, non point de l'adjectif λωτός, mais d'un verbe λωτέω, synonyme de λωτίζω.

285. Μιν, *elle*, la neige, et non pas *euz*, les flocons de neige. Le mot μιν, dans Homère, est toujours du singulier.

— Ἐρύκεται, *prohibet*, arrête. Aristarque : ἀντὶ τοῦ ἐρύκει. — Ἄλλα τε πάντα, et tout le reste : et tout ce qui n'est pas lavé par le flot.

286. Ὀμβρος est ordinairement la pluie. C'est ce qui sort d'un épais nuage. Ici, c'est de la neige, et non de la pluie. *Scholies* : ἡ χιὼν νῦν.

289. Βαλλόμενων, *dum utrinque feriuntur*, par les coups qu'ils se portent réciproquement.

293. Βουσὶν dépend de la préposition ἐπί sous-entendue.

295. Ἐξήλατον, dont le métal a été étendu en lame sous le marteau. Les *Scholies* donnent une explication qui ne se rapporte point à cette orthographe : ἐξ ἔλασματων κατασκευασθεῖσαν, ἐξάπτυσον. « Hoc quidem spectat ad Aristurac cheam scripturam ἐξήλατον, sex coriis « sive laminis inductam, quam scripturam « ostendit liber Venetus. Sed coria Huc merus dicit in proximis ; hic officium

ἤλασεν, ἔντοσθεν δὲ βοείας ῥάψε θαμειὰς
 χρυσεῖης ῥάβδοισι διηγεκέσιν περὶ κύκλον·
 τὴν ἄρ' ὄγε πρόσθε σχόμενος, δύο δοῦρε τινάσσων,
 βῆ ῥ' ἵμεν, ὥστε λέων ὀρεσίτροφος, ὅστ' ἐπίδευῆς
 300
 δηρὸν ἔη κρειῶν, κέλεται δέ ἐ θυμὸς ἀγήνωρ,
 μῆλων πειρήσοντα, καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλλοεῖν·
 εἶπερ γὰρ χ' εὔρησι παρ' αὐτόφι βώτορας ἀνδρας,
 σὺν κυσὶ καὶ δούρεσσι φυλάσσοντας περὶ μῆλα,
 οὐ ῥά τ' ἀπειρήτος μέμονε σταθμοῖο δίσσθαι,
 305
 ἀλλ' ὄγ' ἄρ' ἢ ἤρπαξε μετάλμενος, ἧὲ καὶ αὐτὸς
 ἔβλητ' ἐν πρώτοισι θοῆς ἀπὸ χειρὸς ἀκοντι·
 ὡς ῥα τότε ἀντίθεον Σαρπηδόνα θυμὸς ἀνῆγεν
 τεῖχος ἐπαΐξει διὰ τε ῥήξασθαι ἐπάλλξεις.
 Αὐτίκα δὲ Γλαῦκον προσέφη, παῖδ' Ἴππολόχοιο·
 Γλαῦκε, τίη δὴ νῶϊ τετιμῆμεσθα μάλιστα,
 310
 ἔδρη τε κρέασίν τε, ἰδὲ πλείοις δεπάεσσιν,
 ἐν Λυκίῃ, πάντες δὲ θεοῦς ὡς εἰσορώωσιν;

« signifie, explicaturque ἐξήλατον verbis
 « ἦν ἄρα χαλκεὺς ἤλασεν. Τὸ ἐξ est αὐ-
 « ξητικόν, ut passim, » [Bothe.] La leçon
 d'Aristarque n'a point prévalu absolument
 dans l'école même d'Aristarque. Nicanor
 rétablissait l'esprit doux de l'ancienne vul-
 gate. *Scholies* : ψιλοῖ οὖν ὁ Νικάνωρ.
 Eustathe nous apprend par quelles raisons :
 ὁ μέντοι Νικάνωρ, φασίν, ἐψίλωσεν, ὡς
 ἔχουσαν ἐξωθεν ἔλασμα χαλκοῦ βύρσαις
 ἐπιχειμένον· ὃ καὶ Ὀμήρω ἀρέσκειν φαί-
 νεται, ἐτυμολογικῶς ἐπαγαγόντι τὸ, ἦν
 ἄρα χαλκεὺς ἤλασεν. On voit, par le
 mot φασίν, qu'Eustathe compilait des ou-
 vrages de troisième ou de quatrième main.
 On voit aussi que Bothe n'est pas le pre-
 mier qui ait prouvé qu'Homère a dit
 ἐξήλατον, et non ἐξήλατον.

296-297. Βοείας ῥάψε... χρυσεῖης
 ῥάβδοισι. Didyme : ἀντι τοῦ, ἔρραψε τὰς
 βοείας ῥαφαῖς ῥαβδοειδέσιν, ὡσανεὶ
 φλεψίν.

301. Καὶ ἐς πυκινὸν δόμον, même dans
 la bergerie, où tout est prêt pour la dé-
 fense. La faim est la plus forte; le lion
 brave tous les dangers.

302. Παρ' αὐτόφι, expression adverbiale :
hoc ipso loco, là-même.

304. Οὐ... μέμονε, il ne se résigne pas.
 C'est tout à la fois et le verbe μένω, et la
 signification morale de μένος. Il y a quel-
 que exagération dans l'explication des *Scho-
 lies* : μέμονε· προεθυμεῖτο. On ne peut
 pas avoir le désir d'être chassé. — Δίεσθαι
 est dans le sens passif. *Scholies* : διω-
 χεῖναι.

306. Ἐν πρώτοισι. Il ne faut pas pren-
 dre cette expression au pied de la lettre,
 puisque le lion combat seul, et que les ber-
 gers ne sont pas sur plusieurs rangs. Le
 lion se conduit comme un πρόμαχος, avec
 une vaillance incomparable. Il est frappé
 en vrai vaillant, en πρόμαχος. Voilà ce
 que dit le poète.

309. Γλαῦκον. Glaucus nous est bien
 connu par l'épisode du sixième chant, vers
 119-236.

314. Ἐδρη. Il s'agit de la place d'hon-
 neur aux festins. Dans tout ce vers, il n'est
 question que de ce qui se passe à table.
 Les autres distinctions seront indiquées un
 peu plus loin.

καὶ τέμενος νεμόμεσθα μέγα Ξάνθοιο παρ' ὄχθας,
καλὸν φυταλιῆς καὶ ἀρούρης πυρροφόροιο ;
Τῷ νῦν χρῆ Λυκίοισι μέτα πρώτοισιν ἐόντας 315
ἐστάμεν, ἠδὲ μάχης καυστείρης ἀντιβολῆσαι·
ὄφρα τις ᾧδ' εἶπη Λυκίων πύκα θωρηκτάων·
Οὐ μὰν ἀκλιεῖς Λυκίην κάτα κοιρανέουσιν
ἡμέτεροι βασιλῆες, ἔδουσί τε πίονα μῆλα,
οἶνόν τ' ἔξαιτον, μελιηδέα· ἀλλ' ἄρα καὶ ἴς 320
ἐσθλή, ἐπεὶ Λυκίοισι μέτα πρώτοισι μάχονται.
ᾧ πέπον, εἰ μὲν γὰρ πόλεμον περὶ τόνδε φυγόντε
αἰεὶ δὴ μέλλοιμεν ἀγήρω τ' ἀθανάτω τε
ἔσσεσθ', οὔτε κεν αὐτὸς ἐνὶ πρώτοισι μαχοίμην,
οὔτε κε σὲ στέλλοιμι μάχην ἐς κυδιάνειραν· 325
νῦν δ' (ἔμπης γὰρ Κῆρες ἐφροσάσιν θανάτοιο
μυρίαί, ἅς οὐκ ἔστι φυγεῖν βροτὸν οὐδ' ὑπαλύξαι)
ἴομεν, ἠέ τω εὖχος ὀρέξομεν, ἠέ τις ἡμῖν.
ᾧ ἔφατ'· οὐδὲ Γλαῦκος ἀπετράπετ' οὐδ' ἀπίθησεν.
Τῷ δ' ἰθὺς βήτην Λυκίων μέγα ἔθνος ἄγοντε. 330
Τοὺς δὲ ἰδὼν ῥίγησ' υἷος Πετεῶο Μενεσθεύς.
τοῦ γὰρ δὴ πρὸς πύργον ἴσαν κακότητα φέροντες.
Πάπτηγεν δ' ἀνά πύργον Ἀχαιῶν, εἴ τιν' ἴδοιτο

313-314. Καὶ τέμενος.... Voyez VI, 194-195 et les notes sur ces deux vers.

313. Ξάνθοιο. Le Xanthe de Lycie ne doit pas être confondu avec le Xanthe de Troade.

316. Ἐστάμεν,... On a vu ce vers ailleurs, IV, 342.

318. Ἀκλιεῖς, *vulgo* ἀκλειεῖς, pour ἀκλειεῖς. *Scholies* : ἀκλιεῖς· οὕτως αἱ Ἀριστάρχου καὶ αἱ χαριέστεραι.

320. Ἐξαιτον ἐquivalait à ἐξαιρέτων. Eustathe dit qu'il en est une syncope. On l'explique mieux en le rattachant à ἐξαίνυμαι, synonyme de ἐξαιρέσθαι.

322. Περὶ doit se joindre à φυγόντε : περιφυγόντε, *postquam effugerimus*. — Φυγόντες. Le texte du *Palimpseste syriaque* : φυγόντες. C'est une correction de grammairien inintelligent.

326. α Νῦν δ(ε) s'emploie en grec lors-

qu'on passe d'une supposition à la réalité. » [Dübner.]

328. Ἰομεν au subjonctif, pour ἴομεν. — Virgile semble s'être souvenu de la fin du discours de Sarpédon, quand Jupiter console Alcide du sort réservé au jeune Pallas (*Énéide*, X, 467) : « Stat sua cuique α dies; breve et irreparabile tempus α Omnibus est vitæ; sed famam extendere α factis, Hoc virtutis opus. »

328. Πετεῶο. Voyez la note II, 552.

332-333. Πρὸς πύργον, dans le sens propre : *ad turrim*, contre la tour, contre le rempart; ἀνά πύργον, dans un sens figuré : *per cohortem*, à travers la troupe en bataille. Il n'est pas rare, chez les poètes anciens, de voir ainsi le même mot varier de signification presque instantanément. Virgile lui-même α de ces négligences. Ainsi, *Énéide*, V, 436-437 : « Considunt

ἡγεμόνων, ὅστις οἱ ἀρήν ἐτάροισιν ἀμύναι·
 ἐς δ' ἐνόησ' Αἴαντε δύω, πολέμου ἀκορήτω, 335
 ἐσταότας, Τεϋκρόν τε, νέον κλισίηθεν ἰόντα,
 ἐγγύθεν· ἀλλ' οὐ πῶς οἱ ἔην βίωσαντι γεγωνεῖν·
 τόσσος γὰρ κτύπος ἦεν, αὐτῆ δ' οὐρανὸν ἴκεν,
 βαλλομένων σακέων τε καὶ ἵπποκόμων τρυφαλειῶν,
 καὶ πυλέων· πᾶσαι γὰρ ἐπώχαστο· τοὶ δὲ κατ' αὐτάς 340
 ἰστάμενοι πειρῶντο βίη ῥήξαντες ἐσελθεῖν.
 Αἶψα δ' ἐπ' Αἴαντα προΐει κήρυκα Θωώτην·

Ἔρχεο, διε Θωῶτα, θέων Αἴαντα κάλεσσον·
 ἀμφοτέρω μὲν μᾶλλον· ὁ γὰρ κ' ὄχ' ἄριστον ἀπάντων
 εἶη, ἐπεὶ τάχα τῆδε τετεύχεται αἰπὺς ὄλεθρος. 345
 Ὡδε γὰρ ἔβρισαν Δυκίων ἀγοῖ, οἱ τὸ πάρος περ
 ζαχρηεῖς τελέθουσι κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας.
 Εἰ δέ σφιν καὶ κείθι πόνος καὶ νεῖκος ὄρωρεν,
 ἀλλά περ οἷος ἵτω Τελαμώνιος ἄλκιμος Αἴας,

« transtris, intentaque brachia remis. In-
 « tenti expectant signum. »

334. Ἀρήν, accusatif de ἀρή : la calamité. *Scholies* : βλάβην. Remarquez que la première syllabe est brève, tandis qu'on la trouve toujours longue dans ἀρή, au sens propre de prière ou d'imprecation. Suivant Passow, cette différence ne tient qu'à la place du mot dans le vers. — Οἱ... ἐτάροισιν, aux compagnons à lui : à ses compagnons.

337. Ἐγγύθεν, près, c'est-à-dire près d'eux (près des deux Ajax). Τεucer était fort loin de Μένεσθée. — Γεγωνεῖν, à côté de βῶσαντι (βοήσαντι), équivalent à ἀκουσθήναι. Il signifie proprement, crier assez fort pour se faire entendre.

340. Πᾶσαι est ici pour ὅλαι, car il n'y a qu'une porte. Aristarque : ὅτι πάσας ἀντὶ τοῦ ὅλας· οὐ γὰρ ἦσαν πύλαι πύλαι, ἀλλὰ μία. Voyez la note VIII, 58. Cent accusatif πάσας, chez Aristarque, sous-entend λέγει, Ὅμηρος λέγει. Les copistes l'ont mis dans le texte même d'Homère, où il est inintelligible : πάσας ἐπώχαστο n'appartient à aucune langue. C'est pourtant la vulgate; et l'on n'a pas manqué de l'attribuer à Aristarque. — Ἐπώχαστο est

pour ἐπώχαστο, ἐπωγμένοι ἦσαν, *occlusæ erant*. Les deux battants de la porte étaient fermés. — Quelques anciens lisaient ἐπώχετο, ce qui suppose πάσας. Le sens était alors : le bruit pénétrait à travers les battants de la porte. Eustathe : ὁ κτύπος δηλαδὴ. Mais cette correction est tout à fait mauvaise; car il s'agit de l'obstacle qui arrête les Troyens. — Κατ' αὐτάς, *contra eas : e regione earum*.

342. Θωώτην. Thootès, le héros de Μένεσθée, est inconnu d'ailleurs. — Ζένωδοτε lisaient, dans ce vers et dans le suivant, Αἴαντε au lieu de Αἴαντα. C'était ôter toute valeur à l'expression ἀμφοτέρω μὲν μᾶλλον (vers 344), les deux plutôt qu'un seul.

346. Ὡδε semble indiquer la direction. Cependant, même ici, Aristarque maintenait son principe, que ὦδε n'est jamais adverbe de lieu. Il y a une diphte pointée, c'est-à-dire, une diphte à l'adresse de Ζένωδοτε : ἡ διπλῆ περιεστιγμένη πρὸς Ζηνόδοτον, ὅτι εἰκεν εἰληφέναι τὸ ὦδε τοπικῶς· ἐξῆς γὰρ (vers 359) γράφει· κείσε γὰρ ἔβρισαν· ἔστι δὲ ἀντὶ οὕτω. Traduisons donc ὦδε par *adeo* : tellement; à tel point.

καί οἱ Τεῦκρος ἄμ' ἐσπέσθω τόξων εὖ εἰδώς. 350

“Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἄρα οἱ κῆρυξ ἀπίθησεν ἀκούσας·
βῆ δὲ θέειν παρὰ τεῖχος Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων·
στῆ δὲ παρ' Αἰάντεσσι κίων, εἴθαρ δὲ προσήυδα·

Αἴαντ', Ἀργείων ἡγήτορε χαλκοχιτώνων,
ἠνώγει Πεπεῶο Λιοτρεφέος φίλος υἱὸς 355

κεῖσ' ἴμεν, ὄφρα πόνιοι μίνυθ' ἀντιάσῃτον·
ἀμφοτέρω μὲν μᾶλλον· ὃ γάρ κ' ὄχ' ἄριστον ἀπάντων·
εἶη, ἐπεὶ τάχα κεῖθι τετεύξεται αἰπὺς ὄλεθρος.

“Ὡδὲ γὰρ ἔβρισαν Λυκίων ἄγοι, οἱ τὸ πάρος περ
ζαχρηεῖς τελέθουσι κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας. 360

Εἰ δὲ καὶ ἐνθάδε περ πόλεμος καὶ νεῖκος ὄρωσεν,
ἀλλὰ περ οἶος ἔτω Τελαμώνιος ἄλκιμος Αἴας,
καί οἱ Τεῦκρος ἄμ' ἐσπέσθω τόξων εὖ εἰδώς.

“Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε μέγας Τελαμώνιος Αἴας.
Αὐτίκ' Ὀϊλιάδην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα· 365

Αἴαν, σφῶϊ μὲν αὔθι, σὺ καὶ κρατερός Λυκομήδης,
ἐσταότες Δαναοὺς ἐπρύνετον ἱεὶ μάχεσθαι·
αὐτὰρ ἐγὼ κεῖσ' εἶμι, καὶ ἀντιῶ πολέμοιο·
αἴψα δ' ἐλεύσομαι αὐτίς, ἐπὶν εὖ τοῖς ἐπαμύνω.

“Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπέβη Τελαμώνιος Αἴας, 370
καί οἱ Τεῦκρος ἄμ' ἦε κασίγνητος καὶ ὄπατρος·
τοῖς δ' ἅμα Πανδίων Τεύκρου φέρε καμπύλα τόξα.

350. Καί οἱ Τεῦκρος... Ce vers se termine par quatre spondées. Il y en a un pareil chez Virgile, *Énéide*, VII, 634 : « Aut leves ocreas lento ducunt argento. » — Le vers Καί οἱ... est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, ici et plus bas (363), où il est répété. La raison d'authétisme n'est guère plausible : οὐ γάρ πιθανόν ὡσπερ ἐς ἐπιτάγματος παρεῖναι τὸν Τεῦκρον· ὅτι παντός γάρ ὑπασπισσῆς Αἴαντος φρίνεται. La recommandation au sujet de Teucer n'est point de trop. Teucer aurait pu ne pas venir.

366. Ἀντιάσῃτον, que tous deux vous preniez votre part. *Scholies* : ἀπαντήσατε, μετὰσχίτε. C'est le deuxième sens qui va le mieux ici.

357-363. Ἀμφοτέρω μὲν... Thoôtès-répeté, *mutatis mutandis*, les paroles de Menestée.

365. Αὐτίκ' ἄρ' Ὀϊλιάδην. Zénodote, αὐτίκ' ἄρ' Ἰλιάδην. On se rappelle qu'il lisait partout δ' Ἰλίου, au lieu de Ὀυλίου.

366. Λυκομήδης. C'est le fils de Créon, celui qui est nommé au vers IX, 84.

371. Καί οἱ Τεῦκρος... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, et pour la même raison que les vers 350 et 363 : εἴρηται ὅτι διεσκευάσται. Dans la langue des Alexandrins, *ὀρισμένον* signifie *interpoler*, et n'a jamais un sens favorable.

372. Πανδίων. Ce Pandion est inconnu.

Εὔτε Μενεσθῆος με κλύμου πύργον ἴκοντο,
 τείχεος ἐντὸς ἰόντες (ἐπειγομένοισι δ' ἴκοντο),
 οἱ δ' ἐπ' ἐπάλλξεις βαϊνόν, ἐρεμνῆ λαίλαπι ἴσοι, 375
 ῥοιμοὶ Λυκίων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες·
 σὺν δ' ἐβάλλοντο μάχεσθαι ἐναντίον, ὄρωτο δ' αὐτή.

Αἴας δὲ πρῶτος Τελαμώνιος ἀνδρα κατέκτα,
 Σαρπηθόντος ἐταῖρον, Ἐπικλῆα μεγάλθυμον,
 μαρμάρῳ ὀκρίβεντι βαλὼν, ὃ ῥα τείχεος ἐντὸς 380
 κείτο μέγας παρ' ἔπαλλξιν ὑπέρτατος· οὐδὲ κέ μιν ῥέα
 χεῖρεςσ' ἀμφοτέρης ἔχοι ἀνήρ, οὐδὲ μάλ' ἠβῶν,
 οἴοι νῦν βροτοὶ εἰς· ὁ δ' ἄρ' ὑψόθεν ἔμβαλ' ἀείρας·
 θλάσσε δὲ τετράφαλον κυνέην, σὺν δ' ὅστέ' ἀραξεν
 πάντ' ἄμυδις κεφαλῆς· ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι εἰοικῶς 385
 κάππεσ' ἀφ' ὑψηλοῦ πύργου· λίπε δ' ὅστέα θυμός.

Τεῦκρος δὲ Γλαῦκον, κρατερὸν παῖδ' Ἴππολόχοιο,
 ἰῶ ἐπεσσύμενον βάλε τείχεος ὑψηλοῖο,
 ᾗ ῥ' ἴδε γυμνωθέντα βραχίονα· παῦσε δὲ χάρμης.
 Ἄψ δ' ἀπὸ τείχεος ἄλτο λαθὼν, ἵνα μὴ τις Ἀχαιῶν 390

374. Δ(ε). On met ordinairement un point après ἴκοντο, qui finit alors la phrase commençant par εὔτε. Sans la parenthèse, δ(ε) est une reprise du même genre que le latin *tum* avec *quum*. Mais la parenthèse fait mieux sentir la force de la répétition du verbe.

375. Οἱ δ(ε), *alors eux*, déterminé au vers suivant. Si l'on prend οἱ δ(ε) pour le commencement d'une phrase, c'est *illi autem*, et non plus *tum illi*. — Ἐπ' ἐπάλλξεις βαϊνόν. Aristarque : ἡ διπλή, ὅτι εἰ μὴ νοήσωμεν κρῶσσας τὰς κλίμακας, πῶς ἂν ἄλλως δύναιντο ἀναθάνειν ἐπὶ τὸ τεῦχος;

379. Ἐπικλῆα. Ἰπικλῆ est inconnu.

381. Ῥέα, monosyllabe par synizèse.

382. Χεῖρεςσ' ἀμφοτέρης ἔχοι. Villoison, d'après le manuscrit de Venise : χειρὶ γὰρ τῆ ἐτέρῃ ἐσσοί. Il paraît que telle était l'opinion d'Aristarque, la leçon vulgaire. *Scholies* : ἐν δὲ ταῖς κοινοτέροις, χειρὶ γε.... On peut très-bien dire, avec Heyne, qu'elle est tout à fait inepte. Elle s'était sans doute glissée ici par une confusion

de ce que fait Ajax avec ce que fera Hector, qui prend une pierre énorme comme un berger soulève une toison : χειρὶ λαθῶν ἐτέρῃ. Voyez plus bas, vers 452.

383. Οἴοι νῦν βροτοὶ εἰς(ι). Voyez la note V, 304.

384. Τετράφαλον. Voyez, V, 743, la note sur τετραφάλρον.

385. Ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι. Le *Palimpseste syriaque* : ὁ δ' ἄρα νευτῆρι. Cette leçon n'est qu'une fautive écriture; car il ne s'agit point d'un nageur, mais d'un plongeur.

386. Ὑψηλοῦ. Quelques textes antiques donnaient ἐπεργέος, comptant seulement pour trois syllabes.

388. Τείχεος. On traduit : *ex muro*, du haut du mur. Il vaut mieux faire dépendre ce génitif de ἐπεσσύμενον. Nicanor : ἐπεσσύμενον τείχεος, ἐπὶ τεῦχος.

390. Ἄλτο. A pour sujet Glaucus. — Λαθὼν. On suppose que Glaucus n'a pas peur uniquement de la joie des Grecs, mais du découragement des Troyens. Voilà pourquoi il disparaît furtivement. *Scholies* :

βλήμενον ἀθρήσειε, καὶ εὐχετόωπ' ἐπέεσσιν·
 Σαρπηθόντι δ' ἄχος γένετο, Γλαύκου ἀπιόντος.
 αὐτίκ' ἐπεὶ τ' ἐνόησεν· ὅμως δ' οὐ λήθετο χάριτος.
 Ἄλλ' ὄγε Θεστορίδην Ἀλκμάονα δουρὶ τυχήσας
 νύξ', ἐκ δ' ἔσπασεν ἔγχυρος· ὁ δ' ἐσπόμενος πέσε δουρὶ 395
 πρηγνῆς, ἀμφὶ δέ σι βράχε τεύχεα ποικίλα χαλκῶ.
 Σαρπηθῶν δ' ἄρ' ἔπαλξιν ἐλών χειρὶ στήθεσσι
 ἔλγξ'· ἣ δ' ἔσπετο πᾶσα διαμπερές· αὐτὰρ ὕπερθεν
 τεύχος ἐγρυμνώθη. πολέεσσι δὲ θῆκε κέλευθον.

Τὸν δ' Αἴας καὶ Τεῦκρος ὁμαρτήσανθ', ὁ μὲν ἰῶ 400
 βεβλήκει τελαμῶνα περὶ στήθεσσι φαινὸν
 ἀσπίδος ἀμφιβρότης· ἀλλὰ Ζεὺς Κῆρας ἄμυεν
 παιδὸς ἐοῦ, μὴ νηυσὶν ἐπὶ πρύμνησι θαμείη·
 Αἴας δ' ἀσπίδα νύξεν ἐπάλμενος, οὐδὲ διαπρὸ
 ἤλυθεν ἐγγείη, στυσφέλιξε δέ μιν μεμαῶτα. 405

Χώρησεν δ' ἄρα τυτθὸν ἐπάλξιος· οὐδ' ὄγε πάμπαν
 χάζετ', ἐπεὶ σὶ θυμὸς ἐέλπετο κῦδος ἀρέσθαι.
 Κέκλετο δ' ἀντιθέοισιν ἐλιξάμενος Λυκίοισιν·

Ἦ Λύκιοι, τί τ' ἄρ' ὧδε μεθίετε θούριδος ἀλκῆς;
 Ἀργαλέον δέ μοι ἔστι, καὶ ἰφθίμω περ ἐόντι, 410
 μούνω ρηξάμενῳ θέσθαι παρὰ νηυσὶ κέλευθον·

ἵνα μὴ τοῖς ἑτέροις Τρωσὶν αἴτιος γένηται
 δειλίας, καυχῆσεως δὲ τοῖς Ἀχαιοῖς.

394. Θεστορίδην. Alcmæon, comme fils de
 Thestor, serait frère de Calchas, à moins que
 son père ne fût qu'un homonyme de Thestor
 père du fameux devin. Suivant Aristarque,
 Alcmæon n'était pas frère de Calchas :
 ἣ διπλῆ, ὅτι οὐ Κάλχαντος ἀδελφὸς Ἀλ-
 κμαζίου, ἀλλ' ὁμώνυμος, ἐπεὶ προσέθηκεν
 ἄν τ' εἰς διὰ γυνωσιν. Il est vrai qu'un
 frère de Calchas eût dû être un vieillard, et
 τὸν αὐτὸν ἰῶν καὶ τὸν ἑσπόμενον.

395. Ἐσπόμενος... δουρὶ. Sarpédon est
 au lieu du nom. Alcmæon est au lieu du nom.
 Le nom de Sarpédon est entré dans le
 corps d'Alcmæon. Sarpédon ramène le
 nom; il tire Alcmæon avec elle. Alcmæon
 est le nom.

396. Πρηγνῆς... Virgile, *Énéide*, X,

488 : « Corruit in vulnus; sonitum super
 « arma dedere. »

400. Ὅμαρτήσαν(τε), *ambo simul asse-*
cuti, ayant porté l'un et l'autre un
 coup en même temps. *Scholies* : ὁμοῦ καὶ
 ὑπὸ τὸν αὐτὸν καιρὸν ἀριέντες τὰ δόρατα,
 καὶ ἐπιτυχόντες.

406. Χώρησεν. La leçon du manuscrit de
 Venise, *χώρησαν*, n'est qu'une erreur de co-
 piste; car il n'y a que Sarpédon qui se retire.

408. Ἀντιθέοισιν. « Cette épithète est
 remarquable, dit Bothe, appliquée à un
 peuple. » Mais il n'est pas fort extraor-
 dinaire de voir ici les Lyciens nommés
ἀντίθεοι, quand nous avons vu ailleurs les
 Achéens et d'autres peuples nommés *θεοί*,
divins, épithète non moins louangeuse.

411. Παρὰ νηυσὶ, *ad naves*, comme s'il
 y avait *παρὰ νῆας*.

ἀλλ' ἐφομαρτεῖτε · πλεόνων δέ τοι ἔργον ἄμεινον.

“Ὡς ἔφατ' · οἱ δὲ ἄνακτος ὑποδδείσαντες ὁμοκλήν,
μᾶλλον ἐπέβρισαν βουληφόρον ἀμφὶ ἄνακτα.

Ἄργεῖοι δ' ἐτέρωθεν ἐκαρτύναντο φάλαγγας,
τείχεος ἔντοσθεν, μέγα δέ σφισι φαίνεται ἔργον. 415

Οὔτε γὰρ ἴφθιμοι Λύκιοι Δαναῶν ἐδύναντο
τεῖχος ῥηξάμενοι θέσθαι παρὰ νηυσὶ κέλευθον,
οὔτε ποτ' αἰχμηταὶ Δαναοὶ Λυκίους ἐδύναντο
τείχεος ἀψ ὥσασθαι, ἐπεὶ τὰ πρῶτα πέλασθεν. 420

Ἄλλ' ὥστ' ἀμφ' οὔροισι δὴ ἀνέρε δηριάασθον,
μέτρ' ἐν χερσὶν ἔχοντες, ἐπιξύνω ἐν ἀρούρη,
ὥτ' ὀλίγω ἐνὶ χώρῳ ἐρίζητον περὶ ἴσης ·
ὥς ἄρα τοὺς διέεργον ἐπάλλξεις · οἱ δ' ὑπὲρ αὐτέων
θήρουν ἀλλήλων ἀμφὶ στήθεσσι βοείας
ἀσπίδας εὐκύκλους λαισήϊα τε πεπερόντα. 425

Πολλοὶ δ' οὐτάζοντο κατὰ χροῖα νηλεῖ χαλκῷ,
ἤμην ὀτέω στρεφθέντι μετάρφρενα γυμνωθείη
μαρναμένων, πολλοὶ δὲ διαμπερὲς ἀσπίδος αὐτῆς.

Πάντη δὴ πύργοι καὶ ἐπάλλξεις αἵματι φωτῶν 430

412. Ἐφομαρτεῖτε. Le manuscrit de Venise donne, ἐφομαρτεῖτον. C'est probablement une leçon de Zénodote; car Zénodote affectionnait l'emploi du duel.

416. Σφισι désigne tout à la fois les Grecs et les Lyciens; et μέγα δέ σφισι φαίνεται ἔργον signifie: *magnum vero illis (utrisque) se offerebat opus*. Voyez XI, 734.

420. Πέλασθεν pour ἐπελάσθησαν: ils s'étaient approchés.

421. Ἄμφ' οὔροισι. Voyez la note X, 351. Il y a une image dans ἀμφ(ί). Les deux adversaires sont en face l'un de l'autre, chacun sur sa propriété. La traduction de *finibus* est insuffisante.

422. Μέτρ(α). — Ἐπιξύνω. *Scholies*: τοὺς γεωμετρικοὺς καλάμους· ἐπιξύνω δὲ, κοινούς ὄρους ἐχούση. Les mesures dont il est question se nommaient *acènes*, selon les Alexandrins; et l'acène était une *decempeda*, une perche de dix pieds. Eustathe: μέτρα δὲ φασιν ἐνταῦθα οἱ παλαιοὶ τὰ; τὴν γῆν μετρούσας· ἀκαίνας.

423. Ὀλίγω ἐνὶ χώρῳ. Zénodote écrivait, ὀλίγη ἐνὶ χώρῳ. — Περὶ ἴσης, sous-entendu μοίρης, ou quelque chose d'équivalent. Eustathe: τὸ δὲ περὶ ἴσης ἐγλοῖ τὴν ἰσομοιρίαν.

425-426. Δήρουν... Voyez V, 452-453 et la note sur λαισήϊα. Ici encore les Alexandrins insistaient sur la différence des deux sortes de boucliers, et ils répétaient leur explication de λαισήϊα. *Scholies*: τὰ καὶ τῆ λαῖᾶ δυνάμενα πάλλεσθαι ἀσπίδια.

428. Ὀτέω, *vulgo* ὄτηρ. La quantité est la même, par le fait de la synizèse. Nous savons que les Alexandrins préféraient l'orthographe ὄτεω, comme plus conforme à la langue primitive; car on trouve le mot dans Homère avec la valeur d'un anapeste. *Scholies*: Ζηνόδοτος ὀτέω, καὶ ἐμφαίνει Ὀμηρικὸν χαρακτῆρα· καὶ γὰρ ἀλλαγῶν φησί· τῷ ὀτέω τε πατήρ κέλεται. Le passage cité se trouve dans l'*Odyssée* II, 144.

ἔρραδατ' ἀμυροτέρωθεν ἀπὸ Τρώων καὶ Ἀχαιῶν.
Ἄλλ' οὐδ' ὡς ἐδύναντο φόβον ποιῆσαι Ἀχαιῶν·
ἀλλ' ἔχον, ὥστε τάλαντα γυνή χερσηῆτις ἀληθής,
ἦτε σταθμὸν ἔχουσα καὶ εἴριον ἀμφὶς ἀνέλκει
ισάζουσα, ἵνα παισὶν ἀεικέα μισθὸν ἄρηται·

435

ὡς μὲν τῶν ἐπὶ ἴσα μάχῃ τέτατο πτόλεμος τε,
πρὶν γ' ὅτε δὴ Ζεὺς κῦδος ὑπέροπτον Ἔκτορι δῶκεν
Πριαμίδῃ, ὃς πρῶτος ἐσήλατο τεῖχος Ἀχαιῶν.

Ἦῦσεν δὲ διαπρύσιον Τρώεσσι γεγωνώς·

Ἵρνησθ', ἱππόδαμοι Τρώες, ῥήγγυσθε δὲ τεῖχος
Ἀργείων, καὶ νηυσὶν ἐνίεστε θεσπιδάεσ πῦρ.

440

Ὡς φάτ' ἐποτρύνων· οἳ δ' οὔασι πάντες ἄκουον,
ἴθυσαν δ' ἐπὶ τεῖχος ἀολκίεες· οἳ μὲν ἔπιπτα
κροσσάων ἐπέβαινον ἀκαχμμένα δούρατ' ἔχοντες.

431. Ἐρράδατ(ο). Les grammairiens grecs supposaient la forme ῥάζω pour ῥαίνω. Mais le parfait ἔρρασμαῖ ou ἔρρα-
ῖμα se tire de ῥαίνω même, aussi bien que le parfait κέκασμαῖ de καίνωμαι. La forme ἔρράδατο est pour ἔρραδντο, ἔρρα-
σμένοι ἦσαν : étaient mouillés, étaient baignés. — Curtius rapporte à la même racine ἄρδω, ἔρράδαται et ῥαίνω. Selon lui, ῥαίνω peut-être ramené à la forme ῥάνδω. Mais il ne repousse point absolument l'opinion qui admet ici, comme dans καίνωμαι, ἐκέκαστο, le changement de δ en ι.

432. Φόβον ποιῆσαι, faire la fuite : mettre en fuite. Le mot φόβος, dans Homère, signifie toujours la fuite. Aristarque : πανταχοῦ ὁ ποιητὴς φόβον τὴν συγῆν φησι.

433. Ἐχον, ils tenaient : ils se maintenaient. — Χερσηῆτις, vivait du travail de ses mains. Didyme : ἡ ἀπὸ τῶν ἔργων τῶν ἰδίων χειρῶν ζωσα, ὃ ἐστὶ μισθοῦ ἄλλοις ἐργαζομένη. On rapporte ce mot à χεῖρ et δνίημι. — Ἀληθής, vraie : qui ne ment point ; qui ne trompe point ; qui met la juste mesure. *Scholies* : δικαία καὶ ἀκριθής. La laine et le poids se balanceront exactement. La comparaison porte uniquement sur l'idée de parfaite égalité. Tout le reste est un développement poétique. Virgile s'est souvenu de l'image de la femme laborieuse, en peignant l'em-

pressement de Vulcain à se mettre au travail avant l'aube (*Énéide*, VIII, 408) : « ... quum femina priamum, Cui tolerare « eolo vitam tenuique Minerva Impositum. « cinerem et sopitos suscitavit ignes, Noe- « tem addens operi, ... castum ut servare « cubile Conjugis et possit parvos edu- « cere natos. » — Ἀμφίς (des deux côtés : sur les deux plateaux) dépend de ισάζουσα, égalisant. — Ἀνέλκει, elle tire en haut : elle lève en haut ; elle fait monter les deux plateaux équilibrés ; elle pèse. Eustathe : τὸ δὲ ἀνέλκειν κυριωτάτη λέξις ἐνταῦθα, ἧς ἀνάπαλιν καθέλκειν, τὸ κάτω ῥέπειν.

435. Ἀεικέα, inconvenant : peu proportionné à la peine ; pitoyable ; misérable. *Scholies* : εὐτελέη καὶ οἰκτρόν. Quelques anciens lisaient ἀνεικέα, qu'on ne peut disputer (parce que l'ouvrière s'est mise en règle par l'exactitude de la pesée). Mais il est évident que le poète gémit sur le sort de la femme pauvre, condamné à travailler pour autrui.

437. Πρὶν γ' ὅτε δὴ, *antequam*, avant que : jusqu'au moment où.

439. Γεγωνώς complète ἦῦσεν. Hector crie très-fort, de manière à se faire entendre. Voyez plus haut la note du vers 337 sur γεγωνεῖν.

444. Κροσσάων... Zénodote donnait autrement ce vers : Κροσσάων ἐπέβαινον,

- Ἐκτωρ δ' ἀρπάξας λᾶαν φέρει, ὅς ῥα πυλῶων 445
 ἐστῆκει πρόσθε, πρυμνὸς παχὺς, αὐτὰρ ὕπερθεν
 δῆξυς ἔην· τὸν δ' οὐ κε δὴ ἀνέρε δῆμου ἀρίστω
 ῥηϊδίως ἐπ' ἄμαξαν ἀπ' οὐδ' ὄσος ὀχλίσειαν,
 οἷοι νῦν βροτοὶ εἰς· ὁ δέ μιν ῥέα πάλῃ καὶ οἶος.
 Τὸν οἱ ἐλαφρὸν ἔθηκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω. 450
 Ὡς δ' ὅτε ποιμὴν ῥεῖα φέρει πόκον ἄρσενος οἶος,
 χειρὶ λαβῶν ἑτέρη, ὀλίγον δέ μιν ἄχθος ἐπέγει·
 ὡς Ἐκτωρ ἰθὺς σανίδων φέρε λᾶαν ἀείρας,
 αἶ ῥα πύλας εἶρυντο πύκα στιβαρῶς ἀραρυίας,
 δικλῖδας, ὑψηλάς· δοιοὶ δ' ἔντοσθεν ὀχῆες 455
 εἶχον ἐπημοιοί, μία δὲ κληῖς ἐπαρήρει.
 Στῆ δὲ μάλ' ἐγγὺς ἰὼν, καὶ ἐρεισάμενος βάλε μέσσας,
 εὖ διαβάς, ἵνα μὴ οἱ ἀφαυρότερον βέλος εἶη.
 Ῥῆξε δ' ἀπ' ἀμφοτέρους θαιρούς· πέσει δὲ λίθος εἴσω
 βριθισύνη, μέγα δ' ἀμφὶ πύλαι μύκον· οὐδ' ἄρ' ὀχῆες 460

ἐπεὶ θεοῦ ἐκλυον αὐδὴν. — Κροσσῶων. Voyez plus haut la note du vers 258, et celle du vers 375 sur ἐπ' ἐπάξεις βαῖνον.

447-449. Τὸν δ' οὐ κε... Virgile, *Énéide*, XII, 897 : « Saxum antiquum, α ἰngens, ... Vix illud lecti his sex cervicæ α subirent, Qualia nunc hominum producit α corpora tellus. Ille manu raptum trepidida torquebat in hostem, Altior insurgens et cursu concitus heros. »

450. Τὸν οἱ... Vers marqué de Pobel dans le manuscrit de Venise. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐκλύει τὴν τοῦ βραχτάζοντος δύναμιν. καὶ Ἀριστοφάνης ἠθέτει, Ζηνόδοτος δὲ οὐδὲ ἔγραψεν. On peut contester la justice de Pathétèse. Ce n'est pas naturellement qu'Hector manœuvre l'énorme masse avec la facilité que va signaler la comparaison. Il y a une aide divine. Cette aide ne rabaisse point le héros; elle le relève au contraire. Pourquoi Homère n'aurait-il pas dit que, si Hector fait un miracle, c'est que Jupiter l'a voulu?

452. Μιν... ἐπέγει, eum premit, le charge; pèse sur lui. Ce fardeau est pour lui comme presque rien.

453. Σανίδων. Ce sont des ais, des planches, c'est-à-dire les battants de la porte. *Scholies* : τῶν θυρῶν.

455. Δικλῖδας; bifores, à double battant. *Scholies* : διθύρους.

456. Εἶχον, sous entendu τὰς σανίδας; retenaient les planches, c'est-à-dire fermaient les battants. — Ἐπημοιοί, se croisant. Les deux barres se croisaient au milieu de la porte, ou, pour parler plus exactement, s'y rejoignaient; et une clavette les fixait l'une à l'autre. *Scholies* : ἐς μέσον συνάπτοντες. Heyne : « Duo vectes, utrinque ex postibus januæ seu porte pro tensi, seque exieipientes in medio, uno pessulo continebantur. »

458. Εὖ διαβάς, ayant bien écarté les jambes; ayant pris une position ferme. C'est ce que Tyrtée recommande à ses soldats, II, 21 : Ἀλλά τις εὖ διαβάς μενέτω ποσὶν ἀμφοτέροισιν.

459. Ἀμφοτέρους θαιρούς, les deux gonds; les gonds du haut et ceux du bas. *Scholies* : τοὺς ἄνω καὶ κάτω στρόφιγγας. Le gond était fixé au battant même, et non point au jambage de la porte. La porte tournait réellement sur ses gonds. Les deux battants se brisent; il faut donc entendre, par ἀμφοτέρους θαιρούς, les deux gonds de chaque battant.

460. Μύκον pour ἔμυκον (en prose, ἐμυκῶντο); mugissaient, mugirent.

ἔσχεθέτην, σανίδες δὲ διέτμαγεν ἄλλυδις ἄλλη
 λαὸς ὑπὸ ριπῆς. Ὁ δ' ἄρ' ἔσθορε φαιδίμος Ἐκτωρ,
 νυκτὶ θεῆ ἀτάλαντος ὑπώπια· λάμπε δὲ χαλκῶ
 σμερδαλέω. τὸν ἔεστο περὶ χροῖ' ἰδοῖα δὲ χερσὶν
 δοῦρ' ἔχεν. Οὐ κέν τις μιν ἐρύκακεν ἀντιβόλησας.

465

Κέκλετο δὲ Τρῶεσσιν, ἐλιξάμενος καθ' ὄμιλον,
 τεῖχος ὑπερβαίνειν· τοὶ δ' ὀτρύνοντι πίθοντο·
 αὐτίκα δ' οἱ μὲν τεῖχος ὑπέρβασαν, οἱ δὲ κατ' αὐτὰς
 ποιητὰς ἐσέχυντο πύλας. Δαναοὶ δὲ φόβηθεν
 νῆας ἀνὰ γλαφυράς· ὄμαδος δ' ἄλιαστος ἐτύχθη.

470

461. Διέτμαγεν, se séparèrent. Voyez la note I, 531.

463. Νυκτὶ θεῆ ἀτάλαντος ὑπώπια. Il s'agit de l'effroi qu'inspire l'aspect d'Hector. Voyez la note I, 47. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὰ φοβερά νυκτὶ ὅμοιοι. Le mot ὑπώπια signifie proprement, ce qui est dans les yeux, la région sous-oculaire, le haut du visage. Ici, c'est le visage même. *Scholies* : τὴν πρόσωπον· ἀπὸ μέρους τὸ ὄλον. Dans la langue ordinaire, ὑπώπιον signifie une meurtrissure à l'œil; mais les médecins grecs prenaient ce mot dans le sens étymologique.

465. Οὐ κέν τις μιν ἐρύκακεν, *vulgo*

οὐκ ἂν τις μιν ἐρυκάκοι. *Scholies* : Ἄρισταρχος, οὐ κέν τις μιν ἐρύκακεν.

467. Ἐλιξάμενος καθ' ὄμιλον, *convertus ad turbam*, s'étant tourné vers la foule.

470. Ποιητὰς (*victus*) avec l'idée d'excellence : artistement travaillées.

471. Ἄλιαστος, qui ne cède pas, c'est-à-dire immense, sans fin. *Scholies* : ἀμετάτρεπτος, ἀπαυστος. — On peut admirer, ici comme presque partout, l'art avec lequel les Alexandrins ont choisi la scène finale du chant. Ce tableau de l'énergie d'Hector et de l'envahissement du camp des Grecs est un des plus saisissants qu'il y ait dans l'*Illiade*.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION A L'ILIADÉ.

CHAPITRE I.

PREMIERS TRAVAUX DES GRECS.

	Pages
Règlement de la récitation des Panathénées.....	I
L'exemplaire athénien.....	III
Pisistrate, Hipparque, Cynéthus.....	IV
Vulgate primitive.....	V
Description des premiers manuscrits complets.....	VI
Apologie de Cynéthus.....	VIII
Éditions des villes.....	IX
<i>L'Iliade de l'Helicon</i>	XI
Les ἀρχαῖαι.....	XIV
Les κατ' ἀνάγκην.....	XIV
Diorthose d'Antimachus.....	XIV
Diorthose d'Aristote.....	XIV
Les diascévastes et la diascève.....	XVI
Homère et les premiers philosophes.....	XVIII
Les allégoristes.....	XIX
Les glossographes.....	XX
La critique de Platon.....	XXI
<i>Problèmes homériques</i> d'Aristote.....	XXII
Les ἐνοστατικοί et les λυτικοί.....	XXIV
Zoile.....	XXV

CHAPITRE II.

CRITIQUE ALEXANDRINE.

Origines de l'École d'Alexandrie.....	XXIX
Zénodote éditeur d'Homère.....	XXIX
Ressources de la Bibliothèque.....	XXX

	Pages
Méthode critique de Zénodote.....	XXX
Fortune de sa diorthose.....	XXXI
Zénodote et le poète Ausone.....	XXXII
Écrits de Zénodote.....	XXXIII
Aristophane de Byzance.....	XXXIV
Aristarque.....	XXXV
Signes critiques d'Aristarque.....	XXXVI
Les deux éditions aristarchiennes d'Homère.....	XXXVI
Mérites d'Aristarque comme éditeur et commentateur.....	XXXVIII
Cratès, rival d'Aristarque.....	XL
Les homéristes aristarchiens.....	XLI
Aristonicus.....	XLII
Didyme.....	XLIII
Hérodien.....	XLV
Nicanor.....	XLV
Apollonius.....	XLVII
Triomphe des symbolistes.....	XLVIII
Porphyre.....	XLVIII
Le Scholiaste A.....	XLVIII
Scholiastes byzantins.....	XLIX
Eustathe.....	L
Le pseudo-Didyme.....	LIII

CHAPITRE III.

TEXTES MANUSCRITS ET TEXTES IMPRIMÉS.

Papyrus homériques.....	LIV
Le <i>Papyrus</i> n° 3.....	LIV
Examen de son texte.....	LV
Les <i>Papyrus</i> de Batissier.....	LVI
Le <i>Papyrus</i> de Bankes.....	LVIII
Le <i>Papyrus</i> de Harris.....	LX
L' <i>Iliade</i> peinte.....	LXII
Le <i>Palimpseste syriaque</i>	LXII
Description du manuscrit.....	LXII
Examen du texte grec.....	LXIV
Les manuscrits complets de l' <i>Iliade</i>	LXVI
Éditions.....	LXVII
La Florentine.....	LXVII
Les Aldines.....	LXX
La première Argentine, la Romaine, etc.....	LXX
Henri Estienne fonde la vulgate.....	LXXI
Schrévélius.....	LXXII
Barnes.....	LXXII
Samuel Clarke.....	LXXIII

Ernesti.....	Pages LXXIV
Confession dernière de l'ancienne critique.....	LXXXV

CHAPITRE IV.

ILIADE DE VILLOISON.

L'helléniste Villoison.....	LXXVI
Ses premiers travaux.....	LXXVII
Découverte du manuscrit de Venise.....	LXXVII
Publication du manuscrit.....	LXXIX
Le titre et la dédicace.....	LXXIX
Description du manuscrit de Venise.....	LXXXI
Histoire de ce manuscrit.....	LXXXII
Texte de l' <i>Iliade</i> dans le manuscrit de Venise.....	LXXXIII
Scholies marginales.....	LXXXIV
Les quatre grammairiens.....	LXXXV
Le scholiaste.....	LXXXV
Histoire du commentaire.....	LXXXVI
Fausse idée sur les <i>Scholies A</i>	LXXXVI
<i>Scholies B</i> et <i>Scholies L</i>	LXXXVII
Désappointement et enthousiasme de Frédéric-Auguste Wolf.....	LXXXVIII
Torts qu'on reproche à Villoison.....	LXXXIX
On lui conteste l'honneur de sa découverte.....	XC
Les <i>Prolegomènes</i> de Wolf et Villoison.....	XCI
Légende et histoire.....	XCI

CHAPITRE V.

TRAVAUX DE WOLF ET DE HEYNE.

L' <i>Iliade</i> de Wolf.....	XCVI
Origine et caractère du livre des <i>Prolegomènes</i>	XCVI
Principes philologiques de Wolf.....	XCVI
Examen de sa réimpression d'Homère.....	XCVII
Antagonisme de Wolf et de Heyne.....	XCIX
Heyne et la vulgate.....	XCIX
Heyne et le digamma.....	CII
Mérite solide des travaux de Heyne.....	CV
Les grands <i>excursus</i> , les notes du commentaire.....	CVI
Erreur fondamentale de Heyne sur l'exégèse des anciens.....	CVII
Conséquences de l'erreur de Heyne.....	CVIII

CHAPITRE VI.

DERNIERS TRAVAUX DES MODERNES.

Longue stagnation des études homériques.....	CXII
Causes de cette stagnation.....	CXIII

	Pages
<i>Scholies</i> de Bekker.....	CXXV
<i>Iliade</i> de Bothe.....	CXXVI
Payne Knight et son Homère.....	CXXVIII
Le livre de Karl Lehrs <i>de Aristarchi studiiu Homericis</i>	CXXI
Les <i>Quæstiones epicæ</i> de Lehrs.....	CXXIII
Dugas-Montbel.....	CXXIII
Spitzner.....	CXXIV
L. Quicherat.....	CXXV
L'Homère-Didot.....	CXXVI
Dübner.....	CXXVI
Guillaume Dindorf.....	CXXVII
Fæsi.....	CXXX
Bekker.....	CXXX
Paley.....	CXXXIV

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Raison de ce chapitre.....	CXXXVIII
La vulgate primitive.....	CXXXVIII
L' <i>Iliade</i> des Alexandrius.....	CXXXIX
La vulgate moderne.....	CXXXIX
Découverte du manuscrit de Venise.....	CXXXIX
Édition de Wolf.....	CXL
Édition de Heyne.....	CXL
<i>Desideratum</i>	CCLI
La quatrième édition de Dindorf.....	CCLI
Travaux indispensables.....	CCLI
Plan du commentaire.....	CXLIII
Nécessité de notes très-nombreuses.....	CXLV
Les huit <i>Appendices</i>	CXLV
ΣΤΕΦΑΝΟΥ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΟΥ ΑΚΡΟΣΤΙΧΑ ΕΙΣ ΤΗΝ ΙΛΙΑΔΑ ΚΑΤΑ ΡΑ- ΨΩΜΙΑΝ.....	CLII

ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ.

ΙΛΙΑΔΟΣ Α [I]. ΛΟΙΜΟΣ. ΜΗΝΙΣ.....	1
Invocation (1-7). Chryses est outragé par Agamemnon, et Apollon venge son prêtre en lançant la peste sur l'armée (8-52). Convocation de l'assemblée par Achille; Calchas révèle la cause de la contagion,	

et en indique le remède (53-100). Querelle violente d'Agamemnon et d'Achille (101-246). Inutile entremise de Nestor (247-307). Agamemnon renvoie Chrysis à Chrysis, mais il fait enlever Briséis, une des captives d'Achille (308-350). Thétis console Achille de cet affront, lui conseille de rester sous sa tente, et lui promet une vengeance complète (351-427). Retour de Chrysis dans sa patrie (428-487). Jupiter promet à Thétis que les Grecs n'auront plus l'avantage sur les Troyens, tant qu'Achille n'aura pas reçu satisfaction de l'injure (488-530). Querelle de Jupiter et de Junon (531-570). Vulcain rétablit la concorde et la joie parmi les dieux (571-611).

ΙΑΙΔΟΣ Β [II]. ΟΝΕΙΡΟΣ. ΒΟΗΩΤΙΑ Η ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΝΕΩΝ. 42

Jupiter, pour venger Achille, envoie à Agamemnon un Songe, qui engage le roi des rois à combattre en le leurrant de l'espérance de la victoire (1-40). Agamemnon expose aux rois son espérance, et convoque l'assemblée des Grecs (41-100). Il feint de vouloir qu'on abandonne le siège; la multitude commence à s'apprêter au départ (101-154). Ulysse, par le conseil de Minerve, arrête ce mouvement (155-210). Châtiment de Thersite par Ulysse (211-277). On se décide à rester et à combattre (278-393). Préparatifs de la bataille (394-484). Énumération des peuples et des chefs grecs (485-785). Énumération des peuples et des chefs troyens (786-877).

ΙΑΙΔΟΣ Γ [III]. ΟΡΚΟΙ. ΤΕΙΧΟΣΚΟΠΙΑ. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΚΑΙ ΜΕΝΕΛΑΟΥ ΜΟΝΟΜΑΧΙΑ. 99

Alexandre ou Paris provoque au combat les plus braves des Grecs; mais il recule effrayé, dès que Ménélas s'avance contre lui (1-37). Les reproches d'Hector le décident à lutter contre Ménélas (38-75). On convient qu'Hélène sera le prix du vainqueur, et qu'un traité, sanctionné par Priam, assurera la paix qui doit suivre ce combat (76-120). Hélène monte sur la tour qui domine la porte Scée, et nomme à Priam et aux vieillards troyens les principaux chefs de l'armée grecque (121-244). Conclusion du traité (245-301). Combat de Paris et de Ménélas (302-372). Paris est sauvé par Vénus, et se retrouve en présence d'Hélène, qui gourmande sa lâcheté (373-436). Réconciliation des deux époux (437-448). Agamemnon réclame l'exécution du traité (449-461).

ΙΑΙΔΟΣ Δ [IV]. ΟΡΚΙΩΝ ΣΥΓΧΥΣΙΣ. ΑΓΑΜΕΜΝΟΝΟΣ ΕΠΙΠΡΩΛΗΣΙΣ. . 127

Junon, dans le conseil des dieux, obtient de Jupiter que la lutte recommence entre les Grecs et les Troyens (1-49). Minerve descend de l'Olympe, et détermine Pandarus le Lycien à violer le traité en lançant une flèche à Ménélas (50-104). Ménélas est blessé, mais non mortellement grâce à Minerve (105-219). On se prépare des deux côtés à combattre, et Agamemnon parcourt les rangs de l'ar-

	Pages
mée des Grecs, distribuant l'éloge et le blâme (220-421). Bataille terrible, où Mars et Apollon prennent parti pour les Troyens, Minerve et d'autres divinités pour les Grecs (422-544).	
ΙΑΙΔΑΟΣ Ε [V]. ΔΙΟΜΗΔΟΥΣ ΑΡΙΣΤΕΙΑ.....	158
Minerve entraîne Mars loin du champ de bataille, et les Grecs font plier les Troyens (1-94). Diomède, blessé par Pandarus, ne combat qu'avec plus d'acharnement (95-166). Il tue Pandarus et blesse Énée (167-310). Vénus veut sauver son fils de la mort; elle est elle-même blessée par Diomède (311-351). Vénus remonte vers l'Olympe, où sa mère Dioné la console et la guérit (352-431). Apollon arrache Énée à la fureur de Diomède, et ramène Mars au combat (432-460). Mars ranime le courage des Troyens, et Énée reparaît dans la lutte, guéri par Apollon (461-518). La bataille continue avec des succès divers; mais les Grecs commencent à avoir le dessous (519-710). Junon et Minerve descendent au secours des Grecs (711-777). A la voix de Junon, les Grecs retrouvent toute leur ardeur; Minerve excite Diomède, qui attaque et blesse Mars lui-même (778-863). Mars remonte vers l'Olympe, où il est guéri par Péon, et les deux déesses quittent comme lui la mêlée (864-909).	
ΙΑΙΔΑΟΣ Ζ [VI]. ΕΚΤΟΡΟΣ ΚΑΙ ΑΝΔΡΟΜΑΧΗΣ ΟΜΙΑΙΑ.....	209
L'armée des Troyens commence à plier (1-72). Hector, d'après le conseil d'Hélénus, court à la ville prier sa mère d'invoquer le secours de Minerve (73-118). Rencontre de Diomède et de Glaucus sur le champ de bataille; conversation des deux héros; gages d'amitié mutuelle qu'ils se donnent (119-236). Procession des femmes troyennes au temple de Minerve (237-311). Hector exhorte Pâris à revenir au combat (312-368). Hector cherche Andromaque, et la reconte près de la porte Scée (369-404). Entretien des deux époux (405-502). Hector emmène Pâris au combat (503-529).	
ΙΑΙΔΑΟΣ Η [VII]. ΕΚΤΟΡΟΣ ΚΑΙ ΑΙΑΝΤΟΣ ΜΟΝΟΜΑΧΙΑ. ΝΕΚΡΩΝ ΑΝΑΙΠΕΣΙΣ.....	241
Le retour d'Hector et de Pâris rend l'avantage aux Troyens (1-16). Hélénus, inspiré par Minerve et par Apollon, conseille à Hector de provoquer à un combat singulier le plus vaillant des Grecs (17-91). Ménélas se présente pour adversaire; mais Agamemnon lui fait changer d'avis (92-122). A l'appel de Nestor, neuf héros demandent à combattre; le sort désigne Ajax fils de Télamon (123-205). Lutte sans résultat entre Hector et Ajax (206-312). Propositions de Nestor dans l'assemblée des Grecs; discussion d'Anténor et de Pâris dans l'assemblée des Troyens (313-364). Trêve conclue pour les funérailles des morts (365-420). Les deux armées rendent les derniers devoirs aux victimes de la guerre; les Grecs fortifient leur	

TABLE DES MATIERES.

467

Pages

camp d'un mur et d'un fossé; Neptune s'offense de leur travail (421-464). Nuit remplie de présages sinistres (465-482).

ΙΑΛΙΑΟΣ Θ [VIII]. ΚΟΛΟΣ ΜΑΧΗ..... 269

Jupiter ordonne aux dieux de rester neutres entre les Grecs et les Troyens, puis il va s'asseoir sur le mont Ida (1-52). De là il contemple les deux armées engagées dans une lutte indécise; puis il pèse les destinées des deux peuples, et c'est Troie qui l'emporte (53-77). Les Grecs sont repoussés jusqu'à leur rempart; Junon prie en vain Neptune de venir à leur aide; Agamemnon, inspiré par la déesse, ranime le courage des Grecs (78-250). Les Grecs reprennent quelque avantage; Teucer se signale par ses exploits; mais Hector rétablit la fortune des Troyens (251-349). Junon et Minerve s'apprennent à secourir les Grecs; mais Jupiter envoie Iris aux deux déesses pour leur enjoindre de remonter sur l'Olympe (350-437). Il retourne lui-même dans son palais, gourmande énergiquement Minerve et Junon, et leur annonce que les Grecs auront à subir des désastres plus terribles encore (438-484). La nuit sépare les combattants; les Troyens campent dans la plaine, attendant le jour pour recommencer le combat (485-565).

ΙΑΛΙΑΟΣ Ι [XI]. ΗΡΕΣΒΕΙΑ ΗΡΟΣ ΑΧΙΛΛΑΕΑ. ΑΙΤΑΙ... 305

Agamemnon réunit les chefs grecs en conseil, et propose qu'on renonce au siège (1-28). Diomède et Nestor combattent énergiquement cette proposition (29-78). Après le repas du soir, Nestor demande qu'on cherche à apaiser la colère d'Achille (79-113). Agamemnon y consent; il se déclare prêt à rendre Briséis, et à payer une compensation en objets de prix (114-161). On envoie à Achille des députés, chargés de traiter de l'accommodement (162-184). Achille accueille avec cordialité la députation (185-224). Discours d'Ulysse et réponse d'Achille (225-431). Discours de Phœnix (432-605). Achille reste inflexible, et résiste à toutes les exhortations (606-668). Consternation des chefs à cette nouvelle; Diomède ranime les courages (669-713).

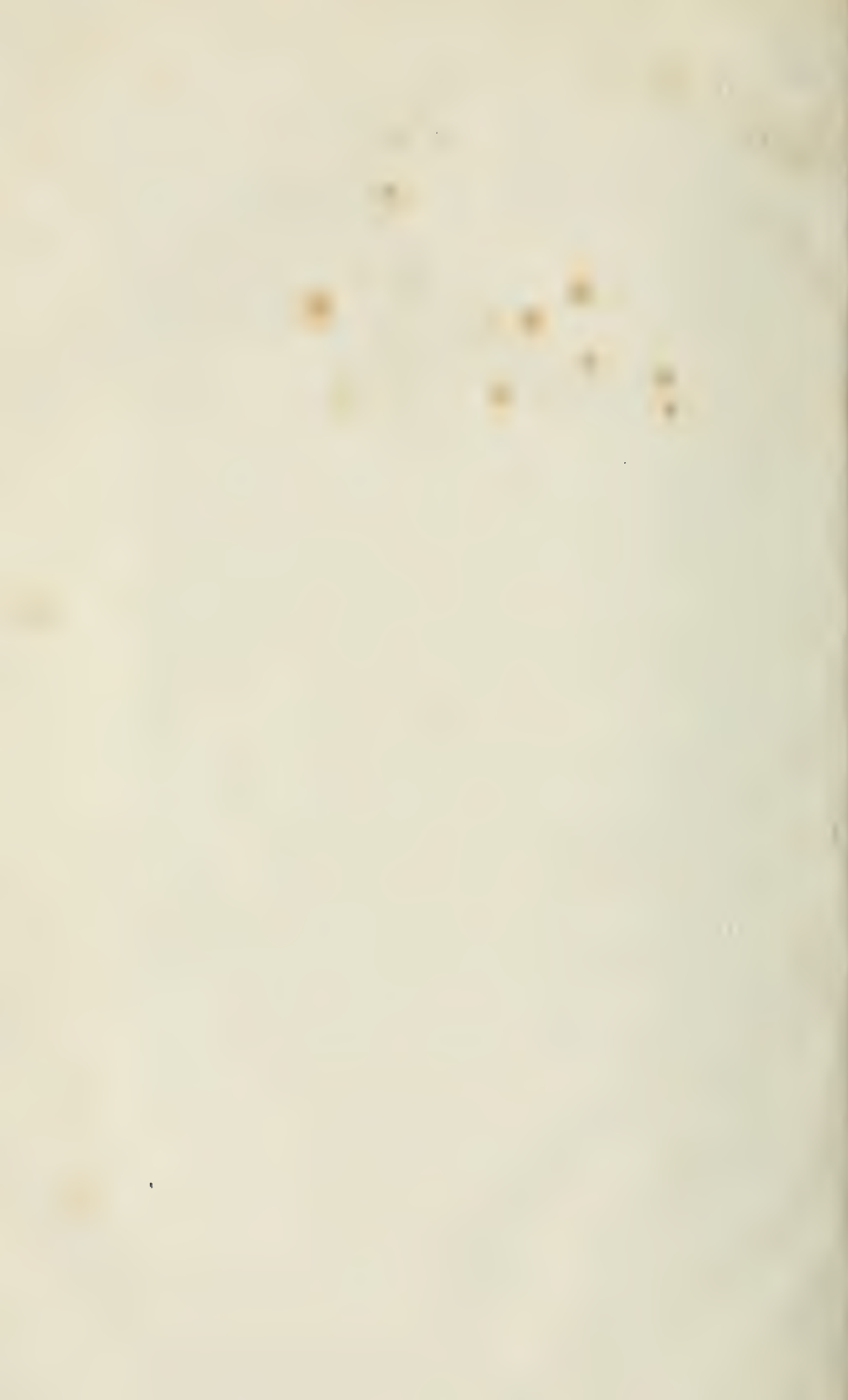
ΙΑΛΙΑΟΣ Κ [X]. ΔΟΛΩΝΕΙΑ..... 351

Agamemnon et Ménélas, que l'inquiétude empêche de dormir, vont réveiller Nestor et d'autres chefs, et visitent avec eux les postes établis pour la garde du fossé (1-193). On tient conseil, et Diomède se charge d'aller avec Ulysse reconnaître ce que préparent les Troyens (194-271). Les deux héros partent sous des auspices favorables (272-298). Le Troyen Dolon, envoyé par Hector pour espionner les Grecs, est arrêté par Diomède et Ulysse (299-381). Dolon, pour obtenir la vie sauve, révèle tous les secrets de l'armée troyenne; mais Diomède ne fait aucune grâce au traître (382-464).

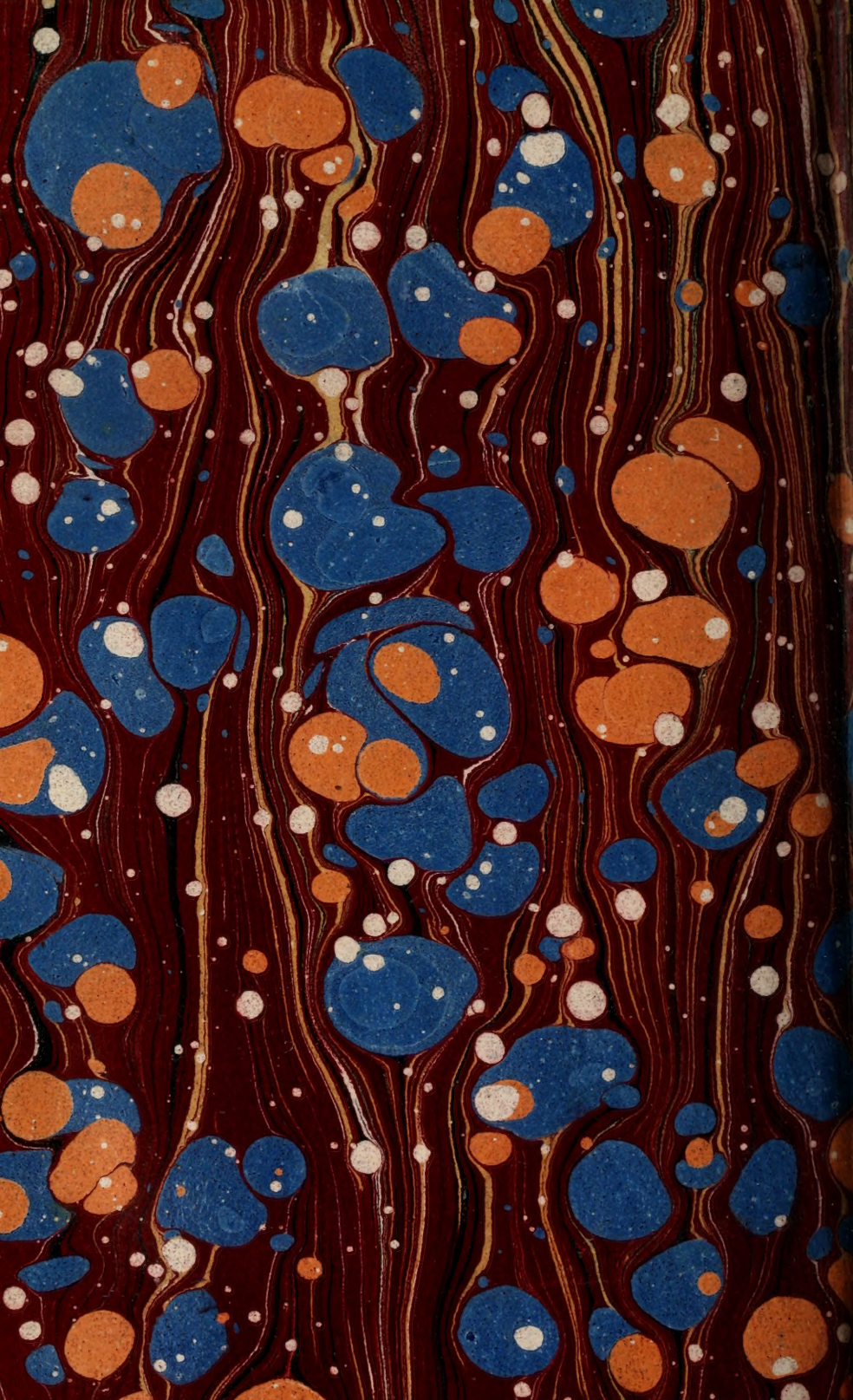
	Pages
Mort de Rhésus, et enlèvement de ses coursiers thraces (465-502). Retour de Diomède et d'Ulysse au camp des Grecs (503-579).	
ΙΑΓΑΔΟΣ Α [XI]. ΑΓΑΜΕΜΝΟΝΟΣ ΑΡΙΣΤΕΙΑ.....	385
Dès la pointe du jour, Agamemnon revêt ses armes, et il mène ses troupes au combat; Hector et les Troyens marchent de leur côté contre les Grecs (1-66). Agamemnon se signale entre tous les héros, et sa vaillance est funeste aux Troyens (67-162). Hector est repoussé jusque sous les remparts d'Illion; mais Jupiter le rassure, et Agamemnon, mis hors de combat par un coup de lance, laisse un champ plus libre aux succès d'Hector (163-283). Les Troyens reprennent l'avantage sur leurs ennemis (284-309). Diomède, Ulysse et Ajax soutiennent le courage des Grecs; mais Diomède est blessé par Paris, et forcé de rentrer au camp (310-400). Ulysse, blessé par Socus et enveloppé par les Troyens, ne doit son salut qu'au dévouement de Ménélas et d'Ajax (401-488). Paris blesse Machaon et Eurypyte (489-596). Achille, qui a vu passer Machaon ramené sur le char de Nestor, envoie Patrocle chercher des nouvelles du blessé (597-617). Nestor exhorte Patrocle à prier Achille d'avoir enfin pitié des Grecs (618-803). Patrocle rencontre Eurypyte en chemin, le porte à sa propre tente, et panse sa blessure (804-848).	
ΙΑΓΑΔΟΣ Μ [XII]. ΤΕΙΧΟΜΑΧΙΑ.....	432
Les Troyens ont repoussé les Grecs jusqu'au rempart du camp, ouvrage condamné par les dieux, et ils s'apprêtent à franchir eux-mêmes le fossé (1-59). Dispositions conseillées par Polydamas (60-107). Entreprise d'Asius contre la porte du camp: il est repoussé par les Lapithes Polypetès et Léontée (108-194). Polydamas s'effraye d'un mauvais présage; mais Hector persiste à pousser en avant (195-250). Les Grecs, et surtout les deux Ajax, défendent avec acharnement le rempart (251-289). Sarpédon et Glaucus arrivent à la tête des Lyciens; Ménésthée soutient leur choc avec l'aide du grand Ajax et de Teucer (290-377). Après une lutte indécise, Sarpédon est vainqueur, et fait brèche à la muraille (378-399). Les Lyciens n'ont pu cependant pénétrer jusqu'aux navires; mais Hector enfonce la porte, et les Troyens se précipitent dans le camp des Grecs (400-471).	

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.









PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UN.VERSITY OF TORONTO LIBRARY

PA
4019
A2
1869a
v.1

Homerus
[Ilias. Greek. 1869,
Homerou Ilias

